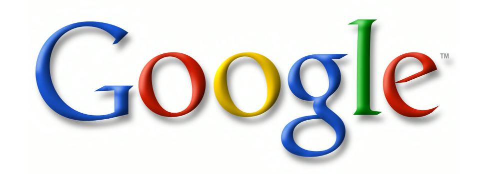


This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

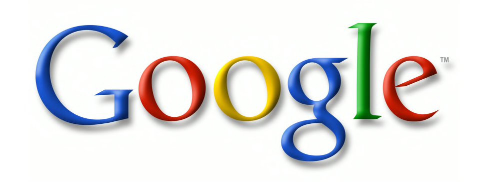
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

40588.01.3



Harvard College Library

FROM

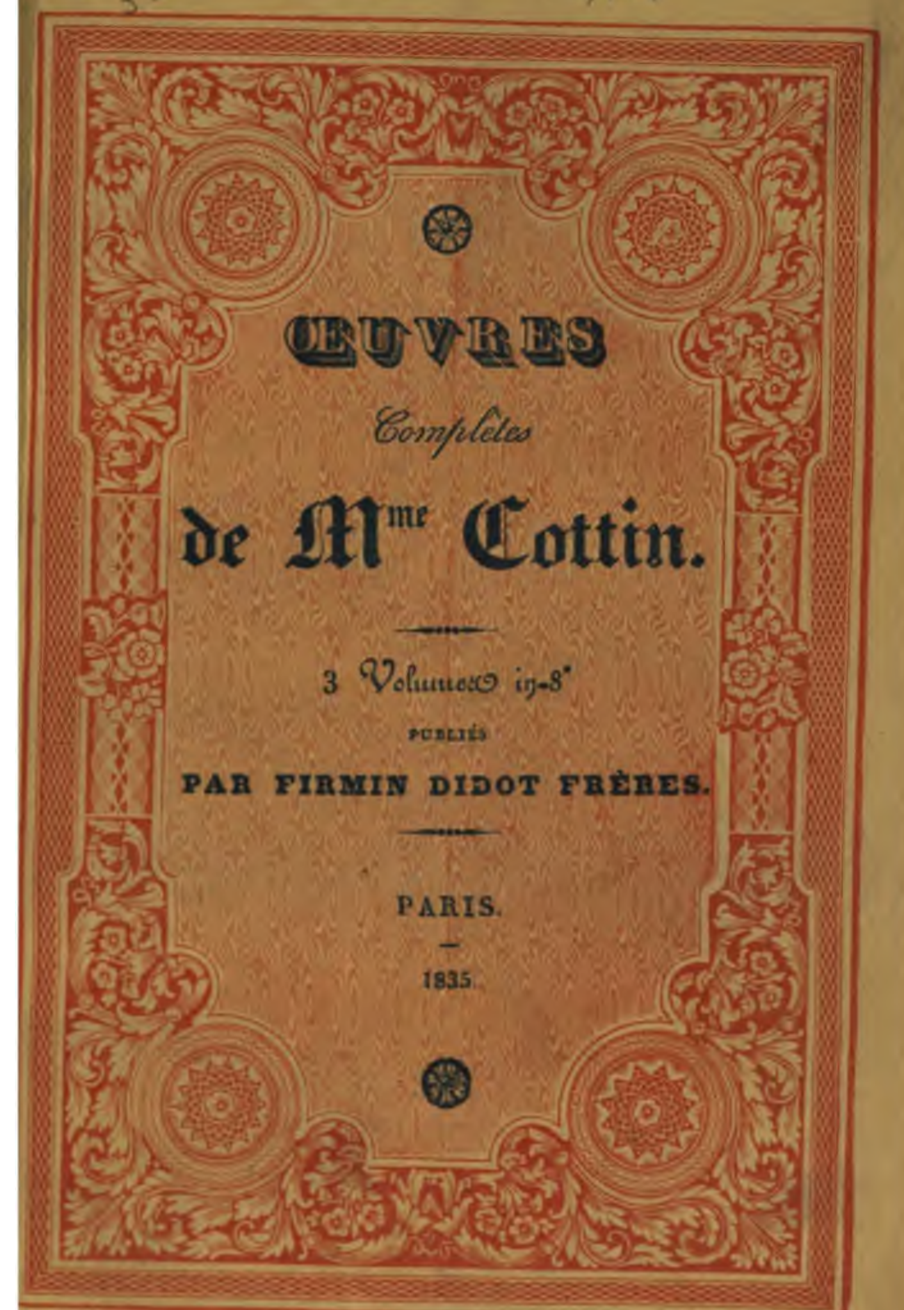
Mrs. A. Lawrence Lowell





[redacted]

Bind 3 in 1 X0588.01.34



ŒUVRES

Complètes

de Mme Cottin.

3 Volumes in-8°

PUBLIÉS

PAR FIRMIN DIDOT FRÈRES.

PARIS.

1835.



OEUVRES

COMPLÈTES

DE

MME COTTIN

TOME I.

TYPOGRAPHIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES,
RUE JACOB, N° 56.

ŒUVRES

COMPLÈTES

DE

MME COTTIN.

TOME PREMIER.

CLAIRE D'ALBE. — MALVINA.



PARIS,

FIRMIN DIDOT FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS,

RUE JACOB; N° 56.

M DCCC XXXVIII.



10588.01.3
Harvard College Library
July 1, 1915
Gift of
Mrs. A. Lawrence Lowell

[redacted]

CLAIRE D'ALBE.

PRÉFACE DE L'AUTEUR.

dégoût, le danger ou l'effroi du
: ayant fait naître en moi le besoin
e retirer dans un monde idéal,
'embrassais un vaste plan qui de-
i'y retenir long-temps, lorsqu'une
stance imprévue, m'arrachant à
litude et à mes nouveaux amis,
nsporta sur les bords de la Seine,
ivirons de Rouen, dans une su-
campagne, au milieu d'une so-
ombreuse.
n'est pas là où je pouvais travail-
e le savais; aussi avais-je laissé
re moi tous mes essais. Cependant
ité de l'habitation, le charme puis-
les bois et des eaux, éveillèrent
imagination et remuèrent mon
Il ne me fallait qu'un mot pour
un nouveau plan; ce mot me fut
r une personne de la société, et
joué elle-même un rôle assez im-
it dans cette histoire. Je lui de-
mandai la permission d'écrire son récit, elle me l'accorda; j'obtins celle de l'imprimer, et je me hâte d'en profiter. Je me hâte est le mot; car, ayant écrit tout d'un trait, et en moins de quinze jours, l'ouvrage qu'on va lire, je ne me suis donné ni le temps ni la peine d'y retoucher. Je sais bien que pour le public le temps ne fait rien à l'affaire; aussi il fera bien de dire du mal de mon ouvrage s'il l'ennuie; mais, s'il m'ennuyait encore plus de le corriger, j'ai bien fait de le laisser tel qu'il est.

Quant à moi, je sens si bien tout ce qui lui manque, que je ne m'attends pas que mon âge ni mon sexe me mettent à l'abri des critiques; et mon amour-propre serait assez mal à son aise s'il n'avait une sorte de pressentiment que l'histoire que je médite le dédommagera peut-être de l'anecdote qui vient de m'échapper.

LETTRE PREMIÈRE.

CLAIRE D'ALBE A ÉLISE DE BIRÉ.

., mon Élise, non, tu ne doutes
: la peine que j'ai éprouvée en te
nt; tu l'as vue, elle a été telle, que
lbe proposait de me laisser avec toi,
j'ai été prête à y consentir. Mais
le charme de notre amitié n'eût-
été détruit? Aurions-nous pu être
ites d'être ensemble, en ne l'étant
: nous-mêmes? Aurais-tu osé par-
vertu, sans craindre de me faire
', et remplir des devoirs qui eus-
sent été un reproche tacite pour celle qui abandonnait son époux, et séparait un père de ses enfants? Élise, j'ai dû te quitter, et je ne puis m'en repentir; si c'est un sacrifice, la reconnaissance de M. d'Albe m'en a dédommagée, et les sept années que j'ai passées dans le monde, depuis mon mariage, ne m'avaient pas obtenu autant de confiance de sa part, que la certitude que je ne te préfère pas à lui. Tu le sais, cousine,

depuis mon union avec M. d'Albe, il n'a été jaloux que de mon amitié pour toi; il était donc essentiel de le rassurer sur ce point, et c'est à quoi j'ai parfaitement réussi. Élise, gronde-moi si tu veux; mais, malgré ton absence, je suis heureuse, oui, je suis heureuse de la satisfaction de M. d'Albe. « Enfin, me disait-il ce matin, j'ai acquis la plus entière sécurité sur votre attachement: il a fallu long-temps, sans doute; mais pouvez-vous vous en étonner? et la disproportion de nos âges ne vous rendra-t-elle pas indulgente là-dessus? Vous êtes belle et aimable; je vous ai vue dans le tourbillon du monde et des plaisirs, recherchée, adulée; trop sage pour qu'on osât vous adresser des vœux, trop simple pour être flattée des hommages: votre esprit n'a point été éveillé à la coquetterie, ni votre cœur à l'intérêt; et, dans tous les moments, j'ai reconnu en vous le désir sincère de glisser dans le monde sans y être aperçue: c'était là votre première épreuve; avec des principes comme les vôtres, ce n'était pas la plus difficile. Mais bientôt je vous réunis à votre amie, je vous donne l'espérance de vivre avec elle; déja vos plans sont formés, vous confondez vos enfants, le soin de les élever double de charme en vous en occupant ensemble, et c'est du sein de cette jouissance que je vous arrache pour vous mener dans un pays nouveau, dans une terre éloignée: vous voilà seule à vingt-deux ans, sans autre compagnie que deux enfants en bas âge et un mari de soixante. Eh bien! je vous retrouve la même, toujours tendre, toujours empressée; vous êtes la première à remarquer les agréments de ce séjour; vous cherchez à jouir de ce que je vous donne pour me faire oublier ce que je vous ôte; mais le mérite unique, inappréciable, de votre complaisance, c'est d'être si naturelle et si abandonnée, que j'ignore moi-même si le lieu que je préfère n'est pas celui qui vous plaît toujours davantage. C'était ma seconde épreuve; après celle-ci, il ne m'en reste plus à faire; peut-être étais-je né soupçonneux, et vous aviez dans vos charmes tout ce qu'il fallait pour accroître cette disposition; mais, heureusement pour tous deux, vous aviez plus encore de vertus que de charmes, et ma confiance est désormais illimitée comme votre mérite. » « Mon ami, lui ai-je répondu, vos éloges me pénètrent et me ravissent; ils m'assurent que vous êtes heureux, car le bonheur voit tout en beau: vous me peignez comme parfaite, et mon cœur jouit de votre illusion, puisque vous m'aimez comme telle: mais, ai-je ajouté en souriant, ne faites pas à ce que vous nommez ma complaisance tout l'honneur de ma gaîté; vous n'avez pas oublié qu'Élise nous a promis de venir se joindre à nous, puisque nous n'avions pu rester avec elle, et cette espérance n'est pas pour moi le moins beau point de vue de ce séjour-ci. » En effet, mon amie, tu ne l'oublieras pas cette promesse si nécessaire à toutes deux, tu profiteras de ton indépendance pour ne pas laisser divisé ce que le ciel créa pour être uni, tu viendras rendre à mon cœur la plus chère portion de lui-même: nous retrouverons ces instants si doux, et dont l'existence fugitive a laissé de si profondes traces dans ma mémoire; nous reprendrons ces éternelles conversations que l'amitié savait rendre si courtes; nous jouirons de ce sentiment unique et cher qui éteint la rivalité et enflamme l'émulation; enfin l'instant heureux où Claire te reverra sera celui où il lui sera permis de dire *pour toujours*; et puisse le génie tutélaire qui présida à notre naissance, et nous fit naître au même moment, afin que nous nous aimassions davantage, mettre le sceau à ses bienfaits en n'envoyant qu'une seule mort pour toutes deux!

LETTRE II.

CLAIRE A ÉLISE.

J'ai tort, en effet, mon amie, de ne t'avoir rien dit de l'asile qui bientôt doit



être le tien, et qui d'ailleurs mérite qu'on le décrive; mais que veux-tu? quand je prends la plume, je ne puis m'occuper que de toi, et peut-être pardonneras-tu un oubli dont mon amitié est la cause.

L'habitation où nous sommes est située à quelques lieues de Tours, au milieu d'un mélange heureux de coteaux et de plaines, dont les uns sont couverts de bois et de vignes, et les autres de moissons dorées et de riantes maisons; la rivière du Cher embrasse le pays de ses replis, et va se jeter dans la Loire: les bords du Cher, couverts de bocages et de prairies, sont riants et champêtres; ceux de la Loire, plus majestueux, s'ombragent de hauts peupliers, de bois épais et de riches guérets. Du haut d'un roc pittoresque, qui domine le château, on voit ces deux rivières rouler leurs eaux étincelantes des feux du jour dans une longueur de sept à huit lieues, et se réunir au pied du château en murmurant; quelques îles verdoyantes s'élèvent de leurs lits, un grand nombre de ruisseaux grossissent leur cours; de tous côtés on découvre une vaste étendue de terre riche de fruits, parée de fleurs, animée par les troupeaux qui paissent dans les pâturages. Le laboureur courbé sur la charrue, les berlines roulant sur le grand chemin, les bateaux glissant sur les fleuves, et les villes, bourgs et villages surmontés de leurs clochers, déploient la plus magnifique vue que l'on puisse imaginer.

Le château est vaste et commode; les bâtiments dépendant de la manufacture que M. d'Albe vient d'établir sont immenses; je m'en suis approprié une aile, afin d'y fonder un hospice de santé, où les ouvriers malades et les pauvres paysans des environs puissent trouver un asile; j'y ai attaché un chirurgien et deux gardes malades; et, quant à la surveillance, je me la suis réservée; car il est peut-être plus nécessaire qu'on ne croit de s'imposer l'obligation d'être tous les jours utile à ses semblables : cela tient en haleine, et même, pour faire le bien, nous avons besoin souvent d'une force qui nous pousse.

Tu sais que cette vaste propriété appartient depuis long-temps à la famille de M. d'Albe : c'est là que, dans sa jeunesse, il connut mon pere et se lia avec lui; c'est là qu'enchantés d'une amitié qui les avait rendus si heureux, ils se jurèrent d'y venir finir leurs jours, et d'y déposer leurs cendres; c'est là enfin, ô mon Élise! qu'est le tombeau du meilleur des pères; sous l'ombre des cyprès et des peupliers repose son urne sacrée : un large ruisseau l'entoure, et forme comme une île où les élus seuls ont le droit d'entrer. Combien je me plais à parler de lui avec M. d'Albe! combien nos cœurs s'entendent et se répondent sur un pareil sujet! « Le dernier bienfait de votre père fut de m'unir à vous, me disait mon mari; jugez combien je dois chérir sa mémoire. » Et moi, Élise, en considérant le monde, et les hommes que j'y ai connus, ne dois-je pas aussi bénir mon père de m'avoir choisi un si digne époux?

Adolphe se plaît beaucoup plus ici que chez toi : tout y est nouveau, et le mouvement continuel des ouvriers lui paraît plus gai que le tête-à-tête des deux amies : il ne quitte point son père; celui-ci le gronde et lui obéit; mais qu'importe, quand l'excès de sa complaisance rendrait son fils mutin et volontaire dans son enfance? ne suis-je pas sûre que ses exemples le rendront bienfaisant et juste dans sa jeunesse?

Laure ne jouit point, comme son frère, de tout ce qui l'entoure : elle ne distingue que sa mere, et encore veut-on lui disputer cet éclair d'intelligence : M. d'Albe m'assure qu'aussitôt qu'elle a tété, elle ne me connaît pas plus que sa bonne; et je n'ai pas voulu encore en faire l'expérience, de peur de trouver qu'il n'eût raison.

M. d'Albe part demain; il va au-devant d'un jeune parent qui arrive du Dauphiné. Uni à sa mere par les liens

du sang, il lui jura, à son lit de mort, de servir de guide et de père à son fils, et tu sais si mon mari sait tenir ses serments. D'ailleurs il compte le mettre à la tête de sa manufacture, et se soulager ainsi d'une surveillance trop fatigante pour son âge : sans ce motif, je ne sais si je verrais avec plaisir l'arrivée de Frédéric : dans le monde, un convive de plus n'est pas même une différence; dans la solitude c'est un événement.

Adieu, mon Élise : il règne ici un air de prospérité, de mouvement et de joie qui te fera plaisir; et, pour moi, je crois bien qu'il ne me manque que toi pour y être heureuse.

LETTRE III.

CLAIRE A ÉLISE.

Je suis seule, il est vrai, mon Élise, mais non pas ennuyée; je trouve assez d'occupation auprès de mes enfants, et de plaisir dans mes promenades, pour remplir tout mon temps : d'ailleurs M. d'Albe, devant trouver son cousin à Lyon, sera de retour ici avant dix jours; et puis comment me croire seule quand je vois la terre s'embellir chaque jour d'un nouveau charme? Déja le premier-né de la nature s'avance, déja j'éprouve ses douces influences, tout mon sang se porte vers mon cœur qui bat plus violemment à l'approche du printemps; à cette sorte de création nouvelle, tout s'éveille et s'anime; le désir naît, parcourt l'univers, et effleure tous les êtres de son aile légère, tous sont atteints et le suivent; il leur ouvre la route du plaisir, tous enchantés s'y précipitent; l'homme seul attend encore, et différent sur ce point des êtres vivants, il ne sait marcher dans cette route que guidé par l'amour. Dans ce temple de l'union des êtres, où les nombreux enfants de la nature se réunissent, désirer et jouir étant tout ce qu'ils veulent, ils s'arrêtent et sacrifient sans choix sur l'autel du plaisir; mais l'homme dédaigne ces biens faciles entre le désir qui l'appelle et la jouissance qui l'excite; il languit fièrement s'il ne pénètre au sanctuaire; c'est là seulement qu'est le bonheur, et l'amour seul peut y conduire.... O mon Élise! je ne te tromperai pas, et tu m'as devinée : oui, il est des moments où ces images me font faire des retours sur moi-même, et où je soupçonne que mon sort n'est pas rempli comme il aurait pu l'être : ce sentiment, qu'on dit être le plus délicieux de tous, et dont le germe était peut-être dans mon cœur, ne s'y développera jamais, et y mourra vierge. Sans doute, dans ma position, m'y livrer serait un crime, y penser est même un tort; mais crois-moi, Élise, il est rare, très-rare que je m'appuie d'une manière déterminée sur ce sujet; la plupart du temps je n'ai, à cet égard, que des idées vagues et générales, et auxquelles je ne m'abandonne jamais. Tu aurais tort de croire qu'elles reviennent plus fréquemment à la campagne; au contraire, c'est là que les occupations aimables et les soins utiles donnent plus de moyens d'échapper à soi-même. Élise, le monde m'ennuie; je n'y trouve rien qui me plaise; mes yeux sont fatigués de ces êtres nuls qui s'entre-choquent dans leur petite sphère pour se dépasser d'une ligne : qui a vu un homme n'a plus rien de nouveau à voir; c'est toujours le même cercle d'idées, de sensations et de phrases, et le plus aimable de tous ne sera jamais qu'un homme aimable. Ah! laisse-moi sous mes ombrages; c'est là qu'en rêvant un mieux idéal, je trouve le bonheur que le ciel m'a refusé. Ne pense pas pourtant que je me plaigne de mon sort : Élise, je serais bien coupable; mon mari n'est-il pas le meilleur des hommes? Il me chérit, je le révère, je donnerais mes jours pour lui : d'ailleurs n'est-il pas le père d'Adolphe, de Laure? Que de droits à ma tendresse! Si tu savais comme il se plaît ici, tu conviendrais que ce seul motif devrait m'y retenir; chaque jour il se félicite d'y être, et me remercie de m'y trouver

bien. Dans tous les lieux, dit-il, il serait heureux par sa Claire; mais ici il l'est par tout ce qui l'entoure : le soin de sa manufacture, la conduite de ses ouvriers, sont des occupations selon ses goûts : c'est un moyen d'ailleurs de faire prospérer son village; par-là il excite les paresseux et fait vivre les pauvres; les femmes, les enfants, tout travaille; les malheureux se rattachent à lui; il est comme le centre et la cause de tout le bien qui se fait à dix lieues à la ronde; et cette vue le rajeunit. Ah! mon amie, eussé-je autant d'attrait pour le monde qu'il m'inspire d'aversion, je resterais encore ici; car une femme qui aime son mari compte les jours où elle a du plaisir, comme des jours ordinaires, et ceux où elle lui en fait, comme des jours de fête.

LETTRE IV.

CLAIRE A ÉLISE.

J'ai passé bien des jours sans t'écrire, mon amie, et au moment où j'allais prendre la plume, voilà M. d'Albe qui arrive avec son parent. Il l'a rencontré bien en-deçà de Lyon; c'est pourquoi leur retour a été plus prompt que je ne comptais. Je n'ai fait qu'embrasser mon mari, et entrevoir Frédéric. Il m'a paru bien, très-bien. Son maintien est noble, sa physionomie ouverte; il est timide, et non pas embarrassé. J'ai mis dans mon accueil toute l'affabilité possible, autant pour l'encourager que pour plaire à mon mari. Mais j'entends celui-ci qui m'appelle, et je me hâte de l'aller rejoindre, afin qu'il ne me reproche pas que, même au moment de son arrivée, ma première idée soit pour toi. Adieu, chère amie.

LETTRE V.

CLAIRE A ÉLISE.

Combien j'aime mon mari, Élise! combien je suis touchée du plaisir qu'il trouve à faire le bien! Toute son ambition est d'entreprendre des actions louables, comme son bonheur est d'y réussir. Il aime tendrement Frédéric, parce qu'il voit en lui un heureux à faire. Ce jeune homme, il est vrai, est bien intéressant. Il a toujours habité les Cévennes, et le séjour des montagnes a donné autant de souplesse et d'agilité à son corps, que d'originalité à son esprit et de candeur à son caractère. Il ignore jusqu'aux moindres usages : si nous sommes à une porte, et qu'il soit pressé, il passe le premier; à table, s'il a faim, il prend ce qu'il désire, sans attendre qu'on lui en offre. Il interroge librement sur tout ce qu'il veut savoir, et ses questions seraient même souvent indiscrètes, s'il n'était pas clair qu'il ne les fait que parce qu'il ignore qu'on ne doit pas tout dire. Pour moi, j'aime ce caractère neuf qui se montre sans voile et sans détour, cette franchise crue qui le fait manquer de politesse, et jamais de complaisance, parce que le plaisir d'autrui est un besoin pour lui. En voyant un désir si vrai d'obliger tout ce qui l'entoure, une reconnaissance si vive pour mon mari, je souris de ses naïvetés, et je m'attendris sur son bon cœur. Je n'ai point encore vu une physionomie plus expressive; ses moindres sensations s'y peignent comme dans une glace. Je suis sûre qu'il en est encore à savoir qu'on peut mentir. Pauvre jeune homme! si on le jetait ainsi dans le monde, à dix-neuf ans, sans guide, sans ami, avec cette disposition à tout croire et ce besoin de tout dire, que deviendrait-il? Mon mari lui servira sans doute de soutien; mais, sais-tu que M. d'Albe exige presque que je lui en serve aussi? « Je suis un peu brusque, me disait-il ce matin, et la bonté de mon cœur ne rassure pas toujours sur la rudesse de mes manières. Frédéric aura besoin de conseils. Une femme s'entend mieux à les donner, et puis votre âge vous y autorise. Trois ans de plus entre vous font beaucoup : d'ailleurs, vous êtes mère de famille, et ce titre inspire le respect. » J'ai promis à mon mari de faire ce qu'il voudrait. Ainsi, Élise, me voila érigée en grave

précepteur d'un jeune homme de dix-neuf ans. N'es-tu pas tout émerveillée de ma nouvelle dignité? Mais, pour revenir aux choses plus à ma portée, je te dirai que ma fille a commencé hier à marcher; elle s'est tenue seule pendant quelques minutes. J'étais fière de ses mouvements : il me semblait que c'était moi qui les avais créés. Pour Adolphe, il est toujours avec les ouvriers; il examine les mécaniques, n'est content que lorsqu'il les comprend, les imite quelquefois, et les brise plus souvent, saute au cou de son père quand celui-ci le gronde, et se fait aimer de chacun en faisant enrager tout le monde. Il plaît beaucoup à Frédéric, mais ma fille n'a pas tant de bonheur. Je lui demandais s'il ne la trouvait pas charmante, s'il n'avait pas de plaisir à baiser sa peau douce et fraîche. « Non, m'a-t-il répondu naïvement, elle est laide, et elle sent *le lait aigre.* »

Adieu, mon Élise : je me fie à ton amitié pour rapprocher ces jours charmants que nous devons passer ici. Je sais que l'état d'une veuve qui a le bien de ses enfants à conserver demande beaucoup de sacrifices; mais, si le plaisir d'être ensemble est un aiguillon pour ton indolence, il doit nécessairement accélérer tes affaires. Mon ange, M. d'Albe me disait ce matin, que, si l'établissement de sa manufacture et l'instruction de Frédéric ne nécessitaient pas impérieusement sa présence, il quitterait femme et enfants pendant trois mois, pour aller expédier tes affaires et te ramener ici trois mois plus tôt. Excellent homme! il ne voit de bonheur que dans celui qu'il donne aux autres, et je sens que son exemple me rend meilleure. Adieu, cousine.

LETTRE VI.

CLAIRE A ÉLISE.

Ce matin, comme nous déjeûnions, Frédéric est accouru tout essoufflé. Il venait de jouer avec mon fils; mais, prenant tout à coup un air grave, il a prié mon mari de vouloir bien, dès aujourd'hui, lui donner les premières instructions relatives à l'emploi qu'il lui destine dans sa manufacture. Ce passage subit de l'enfance à la raison m'a paru si plaisant, que je me suis mise à rire immodérément. Frédéric m'a regardée avec surprise. « Ma cousine, m'a-t-il dit, si j'ai tort, reprenez-moi; mais il est mal de se moquer. » « Frédéric a raison, a repris mon mari; vous êtes trop bonne pour être moqueuse, Claire; mais vos ris inattendus, qui contrastent avec votre caractère habituel, vous en donnent souvent l'air. C'est là votre seul défaut; et ce défaut est grave, parce qu'il fait autant de mal aux autres que s'ils étaient réellement les objets de votre raillerie. » Ce reproche m'a touchée. J'ai tendrement embrassé mon mari, en l'assurant qu'il ne me reprocherait pas deux fois un tort qui l'afflige. Il m'a serrée dans ses bras. J'ai vu des larmes dans les yeux de Frédéric; cela m'a émue. Je lui ai tendu la main en lui demandant pardon; il l'a saisie avec vivacité, il l'a baisée; j'ai senti ses pleurs..... En vérité, Élise, ce n'était pas là un mouvement de politesse. M. d'Albe a souri. « Pauvre enfant! m'a-t-il dit, comment se défendre de l'aimer, si naïf et si caressant? Allons, ma Claire, pour cimenter votre paix, menez-le promener vers ces forêts qui dominent la Loire : il retrouvera là un site de son pays; d'ailleurs, il faut bien qu'il connaisse le séjour qu'il doit habiter. Pour aujourd'hui, j'ai des lettres à écrire : nous travaillerons demain, jeune homme. »

Je suis partie avec mes enfants. Frédéric portait ma fille, quoiqu'elle sentît le *lait aigre*. Arrivés dans la forêt, nous avons causé... causé n'est pas le mot, car il a parlé seul. Le lieu qu'il voyait, en lui rappelant sa patrie, lui a inspiré une sorte d'enthousiasme. J'ai été surprise que les grandes idées lui fussent aussi familières, et de l'éloquence avec laquelle il les exprimait. Il semblait s'élever avec elles. Je n'avais point vu encore autant de feu dans son

a repris l'autre en me regardant, je ne le pourrais pas. »

Tu vois, Élise, que je suis un objet très-secondaire dans les affections de Frédéric. Cela doit être : je ne lui pardonnerais pas d'aimer un autre à l'égal de son bienfaiteur. Je crains de t'ennuyer en te parlant sans cesse de ce jeune homme. Cependant il me semble que c'est un sujet aussi neuf qu'intéressant. Je l'étudie avec cette curiosité qu'on porte à tout ce qui sort des mains de la nature. Sa conversation n'est point brillante d'un esprit d'emprunt ; elle est riche de son propre fonds : elle a surtout le mérite, inconnu de nos jours, de sortir de ses lèvres telle que la pensée la conçoit. La vérité n'est pas au fond du puits, mon Élise, elle est dans le cœur de Frédéric.

Cette après-midi nous étions seuls; je tenais ma fille sur mes genoux, et je cherchais à lui faire répéter mon nom. Ce titre de mère m'a rappelé ce qui s'était dit la veille, et j'ai demandé à Frédéric pourquoi il donnait le nom de père à M. d'Albe. « Parce que j'ai perdu le mien, a-t-il répondu, et que sa bonté m'en tient lieu. — Mais votre mère est morte aussi, il faut que je devienne la vôtre. — Vous? oh non ! — Pourquoi donc? — Je me souviens de ma mère, et ce que je sentais pour elle ne ressemblait en rien à ce que vous m'inspirez. — Vous l'aimiez bien davantage ? — Je l'aimais tout autrement : j'étais parfaitement libre avec elle, au lieu que votre regard m'embarrasse quelquefois ; je l'embrassais sans cesse..... — Vous ne m'embrasseriez donc pas ? — Non ; vous êtes beaucoup trop jolie. — Est-ce une raison ? — C'est au moins une différence. J'embrassais ma mère sans penser à sa figure, mais auprès de vous je ne verrais que cela. » Peut-être me blâmeras-tu, Élise, de badiner ainsi avec lui ; mais je ne puis m'en empêcher ; sa conversation me divertit, et m'inspire une gaieté qui ne m'est pas naturelle. D'ailleurs, mes plaisanteries amusent M. d'Albe, et souvent il les excite. Cependant ne crois pas pour cela que j'aie mis de côté mes fonctions de moraliste ; je donne souvent des avis à Frédéric, qu'il écoute avec docilité, et dont il profite ; et je sens qu'outre le plaisir qu'éprouve M. d'Albe à me voir occupée de son élève, j'en trouverai moi-même un bien réel à éclairer son esprit sans nuire à son naturel, et à le guider dans le monde en lui conservant sa franchise.

Non, mon Élise, je n'irai point passer l'hiver à Paris. Si tu y étais, peut-être aurais-je hésité, et j'aurais eu tort ; car mon mari, tout entier aux soins de son établissement, ferait un bien grand sacrifice en s'en éloignant. Frédéric nous sera d'une grande ressource pour les longues soirées : il a une très-jolie voix, il ne manque que de méthode. Je fais venir plusieurs partitions italiennes. Quel dommage que tu ne sois pas ici ! Avec trois voix, il n'y a guère de morceaux qu'on ne puisse exécuter, et nous aurions mis notre bon vieux ami dans l'Élysée.

LETTRE VIII.

CLAIRE A ÉLISE.

Cela t'amuse donc beaucoup que je te parle de Frédéric ? et, par une espèce de contradiction, je n'ai presque rien à t'en dire aujourd'hui. Depuis plusieurs jours je ne le vois guère qu'aux heures des repas ; encore, pendant tout ce temps, s'occupe-t-il à causer avec mon mari de ce qu'ils ont fait ou de ce qu'ils vont faire. Je suis même plus habituellement seule qu'avant son arrivée, parce que M. d'Albe, se plaisant beaucoup avec lui, sent moins le besoin de ma société. Pendant les premiers jours, cela m'a attristée. Pour être avec eux, j'avais rompu le cours de mes occupations ordinaires, et je ne savais plus le reprendre : il me semblait toujours que j'attendais quelqu'un, et l'habitude de la société désenchantait jusqu'à mes promenades solitaires. Nous sommes de vraies machines, mon amie ; il suffit de s'accoutumer à une chose pour qu'elle

tion, en se bornant strictement aux soins qui sont de leur ressort. Leur tâche est facile; car, quel que soit l'ordre des choses, pourvu qu'il soit basé sur la vertu et la justice, elles sont sûres de concourir à sa durée, en ne sortant jamais du cercle que la nature a tracé autour d'elles; car, pour qu'un tout marche bien, il faut que chaque partie reste à sa place.»

Élise, je recueille bien le fruit d'avoir rempli mon devoir en accompagnant M. d'Albe ici. Je m'y sens plus heureuse que je ne l'ai jamais été; je n'éprouve plus ces moments de tristesse et de dégoût dont tu t'inquiétais quelquefois. Sans doute c'était le monde qui m'inspirait cet ennui profond dont la vue de la nature m'a guérie. Mon amie, rien ne peut me convenir davantage que la vie de la campagne au milieu d'une nombreuse famille. Outre l'air de ressemblance avec les mœurs antiques et patriarcales, que je compte bien pour quelque chose, c'est là seulement qu'on peut retrouver cette bienveillance douce et universelle que tu m'accusais de ne point avoir, et dont les nombreuses réunions d'hommes ont dû nécessairement faire perdre l'usage. Quand on n'a avec ses semblables que des relations utiles, telles que le bien qu'on peut leur faire et les services qu'ils peuvent nous rendre, une figure étrangère annonce toujours un plaisir, et le cœur s'ouvre pour la recevoir; mais, lorsque, dans la société, on se voit entouré d'une foule d'oisifs, qui viennent nous accabler de leur inutilité, qui, loin d'apprendre à bien employer le temps, forcent à en faire un mauvais usage, il faut, si on ne leur ressemble pas, être avec eux ou froide ou fausse; et c'est ainsi que la bienveillance s'éteint dans le grand monde, comme l'hospitalité dans les grandes villes.

LETTRE X.

CLAIRE A ÉLISE.

Ce matin on est venu m'éveiller avant cinq heures, pour aller voir la bonne mère Françoise, qui avait une attaque d'apoplexie; j'ai fait appeler sur-le-champ le chirurgien de la maison, et nous avons été ensemble porter des secours à cette pauvre femme. Peu à peu les symptômes sont devenus moins alarmants; elle a repris connaissance, et son premier mouvement, en me voyant auprès de son lit, a été de remercier le ciel de lui avoir rendu une vie à laquelle sa bonne maîtresse s'intéressait. Nous avons vu qu'une des causes de son accident venait d'avoir négligé la plaie de sa jambe; et, comme le chirurgien la blessait en y touchant, j'ai voulu la nettoyer moi-même. Pendant que j'en étais occupée, j'ai entendu une exclamation, et, levant la tête, j'ai vu Frédéric..... Frédéric en extase: il revenait de la promenade, et, voyant du monde devant la chaumière, il y était entré. Depuis un moment il était là; il contemplait, non plus sa cousine, m'a-t-il dit, non plus une femme belle autant qu'aimable, mais un ange! J'ai rougi et de ce qu'il m'a dit, et du ton qu'il y a mis, et peut-être aussi du désordre de ma toilette; car, dans mon empressement à me rendre chez Françoise, je n'avais eu que le temps de passer un jupon et de jeter un châle sur mes épaules; mes cheveux étaient épars, mon cou et mes bras nus. J'ai prié Frédéric de se retirer; il a obéi, et je ne l'ai pas revu de toute la matinée. Une heure avant le dîner, comme j'attendais du monde, je suis descendue très-parée, parce que je sais que cela plaît à M. d'Albe; aussi m'a-t-il trouvée très à son gré; et s'adressant à Frédéric: « N'est-ce pas, mon ami, que cette robe sied bien à ma femme, et qu'elle est charmante avec? — Elle n'est que jolie, a répondu celui-ci, je l'ai vue céleste ce matin.» M. d'Albe a demandé l'explication de ces mots; Frédéric l'a donnée avec feu et enthousiasme. « Mon jeune ami, lui a dit mon mari, quand vous connaîtrez mieux ma Claire, vous parlerez plus simplement de ce qu'elle a fait aujourd'hui: s'étonne-t-on de ce

autres, même à vos propres dépens; car je suis sûr, d'après vos goûts et l'âge de vos enfants, que la société des jeunes personnes ne doit point avoir d'attraits pour vous; mais n'importe, ma bonne amie, je vous connais trop pour vous ôter le plaisir de faire du bien à mon élève; je crois d'ailleurs vos observations à son égard très-vraies, et vos projets très-bien conçus. Voyons, qui invitez-vous? » J'ai nommé Adèle de Raincy; elle a seize ans, elle est belle, remplie de talents; je la demanderai pour un mois.... Je pense, mon Élise, que ce plan, ainsi que ma confiance envers M. d'Albe, répondent aux craintes bizarres que tu laisses percer dans ta lettre. Ne me demande donc plus s'il est bien prudent, à mon âge, de m'ensevelir à la campagne avec cet aimable, cet intéressant jeune homme : ce serait outrager ton amie que d'en douter; ce serait l'avilir que d'exiger d'elle des précautions contre un semblable danger. Où il y a un crime, Élise, il ne peut y avoir de danger pour moi, et il est des craintes que l'amitié doit rougir de concevoir. Élise, Frédéric est l'enfant adoptif de mon mari; je suis la femme de son bienfaiteur; ce sont de ces choses que la vertu grave en lettres de feu dans les ames élevées, et qu'elles n'oublient jamais. Adieu.

LETTRE XII.

CLAIRE A ÉLISE.

Il se peut, mon aimable amie, que j'aie appuyé trop vivement sur l'espèce de soupçon que tu m'as laissé entrevoir; mais que veux-tu? il m'avait révoltée, et je n'adopte pas davantage l'explication que tu lui donnes. Tu ne craignais que pour mon repos, et non pour ma conduite, dis-tu? Eh bien! Élise, tu as tort; il n'y a d'honnêteté que dans un cœur pur, et on doit tout attendre de celle qui est capable d'un sentiment criminel. Mais laissons cela; aussi bien j'ai honte de traiter si long-temps un pareil sujet; et pour te prouver que je ne redoute point tes observations, je vais te parler de Frédéric, et te citer un trait qui, par rapport à lui, serait fait pour appuyer tes remarques, si tu l'estimais assez peu pour y persister.

En sortant de table, j'ai suivi mon mari dans l'atelier, parce qu'il voulait me montrer un modèle de mécanique qu'il a imaginé, et qu'il doit faire exécuter en grand. Je n'en avais pas encore vu tous les détails, lorsqu'il a été détourné par un ouvrier. Pendant qu'il lui parlait, un vieux bonhomme qui portait un outil à la main, passe près de moi, et casse par mégarde une partie du modèle. Frédéric, qui prévoit la colère de mon mari, s'élance, prompt comme l'éclair, arrache l'outil des mains du vieillard, et par ce mouvement paraît être le coupable. M. d'Albe se retourne au bruit, et voyant son modèle brisé, il accourt avec emportement et fait tomber sur Frédéric tout le poids de sa colère. Celui-ci, trop vrai pour se justifier d'une faute qu'il n'a pas faite, trop bon pour en accuser un autre, gardait le silence, et ne souffrait que de la peine de son bienfaiteur. Attendrie jusqu'aux larmes, je me suis approchée de mon mari. « Mon ami, lui ai-je dit, combien vous affligez ce pauvre Frédéric! On peut acheter un autre modèle, mais non un moment de peine causé à ce qu'on aime. » En disant ces mots, j'ai vu les yeux de Frédéric attachés sur moi avec une expression si tendre, que je n'ai pu continuer. Les larmes m'ont gagnée. A ce même moment, le vieillard est venu se jeter aux pieds de M. d'Albe. « Mon bon maître, lui a-t-il dit, grondez-moi; le cher M. Frédéric n'est pas coupable; c'est pour me sauver de votre colère qu'il s'est jeté devant moi, quand j'ai eu cassé votre machine. » Ces mots ont apaisé M. d'Albe; il a relevé le vieillard avec bonté, et, prenant mon bras et celui de Frédéric, il nous a conduits dans le jardin. Après un moment de silence, il a serré la main de Frédéric, en lui disant : « Mon jeune ami, ce serait vous affliger que de vous faire des excuses sur

LETTRE XIII.

CLAIRE A ÉLISE.

Pourquoi donc, mon Élise, viens-tu, par des mots entrecoupés, par des phrases interrompues, jeter une sorte de poison sur l'attachement qui m'unit à Frédéric? Que n'es-tu temoin de la plupart de nos conversations! tu verrais que notre mutuelle tendresse pour M. d'Albe est le nœud qui nous lie le plus étroitement, et que le soin de son bonheur est le sujet inépuisable et chéri qui nous attire sans cesse l'un vers l'autre. J'ai passé la matinée entière avec Frédéric, et, durant ce long tête-à-tête, mon mari a été presque le seul objet de notre entretien. C'est dans trois jours la fête de M. d'Albe: j'ai fait préparer un petit théâtre dans le pavillon de la rivière, et je compte établir un concert d'instruments à vent dans le bois de peupliers où repose le tombeau de mon père. C'est là qu'ayant fait descendre ma harpe, ce matin, je répétais la romance que j'ai composée pour mon mari. Frédéric est venu me joindre; ayant deviné mon projet, il avait travaillé de son côté, et m'apportait un duo dont il a fait les paroles et la musique. Après avoir chanté ce morceau, que j'ai trouvé charmant, je lui ai communiqué mon ouvrage; il en a été content: si M. d'Albe l'est aussi, jamais auteur n'aura reçu un prix plus flatteur et plus doux. Il commençait à faire chaud: j'ai voulu rentrer, Frédéric m'a retenue. Assis près de moi, il me regardait fixement, trop fixement; c'est là son seul défaut, car son regard a une expression qu'il est difficile..... j'ai presque dit dangereux de soutenir. Après un moment de silence, il a commencé ainsi: « Vous ne croiriez pas que ce même sujet qui vient de m'attendrir jusqu'aux larmes, enfin que votre union avec M. d'Albe m'avait inspiré, avant de vous connaître, une forte prévention contre vous. Accoutumé à regarder l'amour comme le plus bel attribut de la jeunesse, il me semblait qu'il n'y avait qu'une ame froide ou intéressée qui eût pu se résoudre à former un lien dont la disproportion des âges devait exclure ce sentiment. Ce n'était point sans répugnance que je venais ici, parce que je me figurais trouver une femme ambitieuse et dissimulée; et, comme on m'avait beaucoup vanté votre beauté, je plaignais tendrement M. d'Albe, que je supposais être dupe de vos charmes. Pendant la route que je fis avec lui, il ne cessa de m'entretenir de son bonheur et de vos vertus. Je vis si clairement qu'il était heureux, qu'il fallut bien vous rendre justice; mais c'était comme malgré moi; mon cœur repoussait toujours une femme qui avait fait vœu de vivre sans aimer; et rien ne put m'ôter l'idée que vous étiez raisonnable par froideur, et généreuse par ostentation. J'arrive, je vous vois, et toutes mes préventions s'effacent. Jamais regard ne fut plus touchant, jamais voix humaine ne m'avait paru si douce. Vos yeux, votre accent, votre maintien, tout en vous respire la tendresse, et cependant vous êtes heureuse; M. d'Albe est l'objet constant de vos soins, votre ame semble avoir créé pour lui un sentiment nouveau: ce n'est point l'amour, il serait ridicule; ce n'est point l'amitié, elle n'a ni ce respect ni cette déférence: vous avez cherché dans tous les sentiments existants ce que chacun pouvait offrir de mieux pour le bonheur de votre époux, et vous en avez formé un tout qu'il n'appartenait qu'à vous de connaître et de pratiquer. O aimable Claire! j'ignore quel motif ou quelle circonstance vous a jetée dans la route où vous êtes; mais il n'y avait que vous au monde qui pussiez l'embellir ainsi. » Il s'est tu, comme pour attendre ma réponse; je me suis retournée, et montrant l'urne de mon père: « Sous cette tombe sacrée, lui ai-je dit, repose la cendre du meilleur des pères. J'étais encore au berceau lorsqu'il perdit ma mère: alors, consacrant tous ses soins à mon éducation, il devint pour moi le précep-

tous les jours ; aussi répondait-elle fort peu ; mais son silence même enchantait Frédéric ; il lui a paru une preuve de modestie et de timidité, et c'est ce qui lui plaît par-dessus tout dans une jeune personne. Adèle, de son côté, me paraît très-disposée en sa faveur. L'admiration qu'elle lui inspire la flatte, l'agrément de ses discours l'attire, et le feu de son imagination l'amuse. D'ailleurs, la figure de Frédéric est charmante : s'il n'a pas ce qu'on appelle de *la tournure,* il a de la grace, de l'adresse et de l'agilité : tout cela peut bien faire impression sur un cœur de seize ans. Depuis un an que je n'avais vu Adèle, elle est singulièrement embellie ; ses yeux sont noirs, vifs et brillants ; sa brune chevelure tombe en anneaux sur un cou éblouissant ; je n'ai point vu de plus belles dents ni des lèvres si vermeilles ; et, sans être amant ni poète, je dirai que la rose humide des larmes de l'aurore n'a ni la fraîcheur ni l'éclat de ses joues ; son teint est une fleur, son ensemble est une Grace. Il est impossible, en la voyant, de ne pas être frappé d'admiration ; aussi Frédéric la quitte-t-il le moins qu'il peut. Vient-il dans le salon, c'est toujours elle qu'il regarde, c'est toujours à elle qu'il s'adresse. Il a laissé bien loin toutes mes leçons de politesse, et le sentiment qui l'inspire lui en a plus appris en une heure que tous mes conseils depuis trois mois. A la promenade, il est toujours empressé d'offrir son bras à Adèle, de la soutenir si elle saute un ruisseau, de ramasser un gant quand il tombe; car c'est un moyen de toucher sa main, et cette main est si blanche et si douce ! Je ne sais si je me trompe, Élise, mais il me semble que ce gant tombe bien souvent.

Ce matin, Adèle examinait un portrait de Zeuxis qui est dans le salon : « Cela est singulier, a-t-elle dit, de quelque côté que je me mette, je vois toujours les yeux de Zeuxis qui me regardent. — Je le crois bien, a vivement répondu Frédéric, ne cherchent-ils pas la plus belle? » Tu vois, mon amie, comment le plus léger mouvement de préférence forme promptement un jeune homme ; et j'espère que désormais tu ne seras plus inquiète de son amitié pour moi. Ce mot amitié est même trop fort pour ce que je lui inspire ; car dans mes idées l'amour même ne devrait pas faire négliger l'amitié, et je ne puis me dissimuler que je suis tout-à-fait oubliée. Un seul mot d'Adèle, oui, un seul mot, j'en suis sûre, ferait bientôt enfreindre cette promesse jurée si solennellement de ne jamais nous quitter. En vérité, Élise, je me blâme de la disposition que j'avais à m'attacher à Frédéric. Quand une fois le sort est fixé, comme le mien, aucune circonstance ne pouvant changer les sentiments qu'on éprouve, ils restent toujours les mêmes. Mais lui, dans l'âge des passions, pouvant être entraîné, subjugué par elles, peut-on compter de sa part sur un sentiment durable? Non, l'amitié serait bientôt sacrifiée, et j'en ferais seule tous les frais. Malheur à moi, alors ! car, nous le savons, mon Élise, ce sentiment exige tout ce qu'il donne. Puissé-je voir Frédéric heureux ! mais tranquillise-toi, cousine, il n'a pas besoin de moi pour l'être. Adieu.

LETTRE XV.

CLAIRE A ÉLISE.

Si je ne t'ai pas écrit depuis près de quinze jours, ma tendre amie, c'est que j'ai été malade. En finissant ma dernière lettre, je me sentais oppressée, triste, sans savoir pourquoi, et faisant une très-maussade compagnie à la vive et brillante Adèle. Je remettais chaque jour à t'écrire, à cause de l'abattement qui m'accablait; enfin la fièvre m'a prise. J'ai craint que le dérangement de ma santé ne nuisît à ma fille, j'ai voulu la sevrer. Le médecin, tout en convenant que je faisais bien pour elle, m'a objecté que j'avais tort pour moi, parce que, dans un moment où les humeurs étaient en mouvement, le lait pouvait passer dans le sang, et causer une révolution

à son âge? Élise, je veux mettre tous mes soins à cacher des défauts que le temps peut corriger. Nous sommes invitées dans trois jours à un autre bal : si je n'y vais pas, Adèle me quittera encore, et Frédéric ne le lui pardonnera pas. Je suis donc décidée à l'accompagner : d'ailleurs, il est possible que la danse et le monde me distraient d'une mélancolie qui me poursuit et me domine de plus en plus. J'éprouve une langueur, une sorte de dégoût qui décolore toutes les actions de la vie. Il me semble qu'elle ne vaut pas la peine que l'on se donne pour la conserver. L'ennui d'agir est partout, le plaisir d'avoir agi nulle part. Je sais que le bien qu'on fait aux autres est une jouissance ; mais je le dis plus que je ne le sens, et, si je n'étais souvent agitée d'émotions subites, je croirais mon ame prête à s'éteindre. Je n'ai plus assez de vie pour cette solitude absolue, où il faut se suffire à soi-même. Pour la première fois, je sens le besoin d'un peu de société, et je regrette de n'avoir point été au bal. Adieu, la plume me tombe des mains.

LETTRE XVII.

CLAIRE A ÉLISE.

Adèle peint supérieurement pour son âge : elle a voulu faire mon portrait, et j'y ai consenti avec plaisir, afin de l'offrir à mon mari. Ce matin, comme elle y travaillait, Frédéric est venu nous joindre. Il a regardé son ouvrage, et a loué son talent, mais avec un demi-sourire qui n'a point échappé à Adèle, et dont elle a demandé l'explication. Sans l'écouter ni lui répondre, il a continué à regarder le portrait, et puis moi, et puis le portrait, ainsi alternativement. Adèle, impatiente, a voulu savoir ce qu'il pensait. Enfin, après un long silence : « Ce n'est pas là madame d'Albe, a-t-il dit : vous n'avez pas même réussi à rendre un de ses moments. — Comment donc? a interrompu Adèle en rougissant; qu'y trouvez-vous à redire? Ne reconnaissez-vous pas tous ses traits? — J'en conviens, tous ses traits y sont; si vous n'avez vu que cela en la regardant, vous devez être contente de votre ouvrage. — Que voulez-vous donc de plus ? — Ce que je veux? qu'on reconnaisse qu'il est telle figure que l'art ne rendra jamais, et qu'on sente du moins son insuffisance. Ces beaux cheveux blonds, quoique touchés avec habileté, n'offrent ni le brillant, ni la finesse, ni les ondulations des siens. Je ne vois point, sur cette peau blanche et fine, refléter le coloris du sang ni le duvet délicat qui la couvre. Ce teint uniforme ne rappellera jamais celui dont les couleurs varient comme la pensée. C'est bien le bleu céleste de ses yeux, mais je n'y vois que leur couleur : c'est leur regard qu'il fallait rendre. Cette bouche est fraîche et voluptueuse comme la sienne; mais ce sourire est éternel, j'attends en vain l'expression qui le suit. Ces mouvements nobles, gracieux, enchanteurs, qui se déploient dans ses moindres gestes, sont enchaînés et immobiles.... Non, non, des traits sans vie ne rendront jamais Claire; et là où je ne vois point d'ame, je ne puis la reconnaître. — Eh bien! lui a dit Adèle avec dépit, chargez-vous de la peindre; pour moi, je ne m'en mêle plus. » Alors, jetant brusquement ses pinceaux, elle s'est levée et est sortie avec humeur. Frédéric l'a suivie des yeux d'un air surpris; et puis, laissant échapper un soupir, il a dit : « Dans quelle erreur n'ai-je pas été en la voyant si belle! J'avais cru que cette femme devait avoir quelque ressemblance avec vous; mais, pour mon malheur, mon éternel malheur, je le vois trop, vous êtes unique..... » Je ne puis te dire, Élise, quel mal ces mots m'ont fait; cependant, me remettant de mon trouble, je me suis hâtée de répondre. « Frédéric, ai-je dit, gardez-vous de porter un jugement précipité et de vous laisser atteindre par des préventions qui pourraient nuire au bonheur qui vous est peut-être destiné. Parce qu'Adèle n'est pas en tout sem-

hasardé sa vie pour le sauver. D'une main vigoureuse il saisit l'animal par les cornes, ils se débattent : cette lutte donne le temps aux bergers d'arriver, ils accourent; le taureau est terrassé, il tombe! Alors seulement j'entends les cris d'Adèle et ceux du malheureux vieillard : j'accours à celui-ci; son sang coulait d'une épouvantable blessure; je l'étanche avec mon mouchoir; j'appelle Adèle pour me donner le sien; elle me l'envoie par Frédéric, en ajoutant qu'elle n'approchera pas, que le sang lui fait horreur, et qu'elle veut retourner à la maison. « Quoi! sans avoir secouru ce malheureux! lui dit Frédéric.— N'y a-t-il pas assez de monde ici? répond-elle. Pour moi, je n'ai pas la force de supporter la vue d'une plaie; j'ai besoin de respirer des sels pour calmer la violente frayeur que j'ai éprouvée; et, si je reste un moment de plus ici, je suis sûre de me trouver mal. » Pendant qu'elle parlait, le pauvre vieillard gémissait sur le sort de sa femme et de ses enfants, que sa mort allait réduire à la mendicité. Entraînée par le désir de consoler cette malheureuse famille, j'ai prié mon mari de ramener Adèle et Adolphe à la maison, et de m'envoyer tout de suite le chirurgien de l'hospice dans le village que le vieillard m'indiquait, et où Frédéric et moi allions nous charger de le faire conduire. « Quoi! vous restez ici, M. Frédéric? lui a dit Adèle d'un air chagrin.— Si je reste! a-t-il répondu d'un ton terrible, et qui m'a remuée jusqu'au fond de l'ame..... Allez, mademoiselle, a-t-il ajouté plus doucement, allez vous reposer, ce n'est point ici votre place.» Elle est partie avec M. d'Albe. Deux bergers nous ont aidés à faire un brancard; ils y ont placé le pauvre vieillard, que nous avons conduit dans sa chaumière, à une lieue de là. Ah! mon Élise, quel spectacle que celui de cette famille éplorée! quels cris déchirants en voyant un père, un mari, dans cet état! J'ai pressé ces infortunés sur mon sein; j'ai mêlé mes larmes aux leurs; je leur ai promis secours et protection, et mes efforts ont réussi à calmer leur douleur. Le chirurgien est arrivé au bout d'une heure, il a mis un appareil sur la blessure, et a assuré qu'elle n'était pas mortelle. Je l'ai prié de passer la nuit auprès du malade, et j'ai promis de revenir les visiter le lendemain. Alors, comme il commençait à faire nuit, j'ai craint que mon mari ne fût inquiet, et nous avons quitté ces bonnes gens, Frédéric et moi, comblés de leurs bénédictions.

Le cœur plein de toutes les émotions que j'avais éprouvées, je marchais en silence, et en me retraçant le dévouement héroïque avec lequel Frédéric s'était presque exposé à une mort certaine pour sauver son père : j'ai jeté les yeux sur lui; la lune éclairait doucement son visage, je l'ai vu baigné de larmes. Attendrie, je me suis approchée, mon bras s'est appuyé sur le sien, il l'a pressé avec violence contre son cœur; ce mouvement a fait palpiter le mien. « Claire, Claire, a-t-il dit d'une voix étouffée, que ne puis-je payer de toute ma vie la prolongation de cet instant! je la sens là, contre mon cœur, celle qui le remplit en entier; je la vois, je la presse. » En effet, j'étais presque dans ses bras. « Écoute, a-t-il ajouté dans une espèce de délire, si tu n'es pas un ange qu'il faille adorer, et que le ciel ait prêté pour quelques instants à la terre; si tu es réellement une créature humaine, dis-moi pourquoi toi seule as reçu cette ame, ce regard qui la peint, ce torrent de charmes et de vertus qui te rendent l'objet de mon idolâtrie?..... Claire, j'ignore si je t'offense; mais, comme ma vie est passée dans ton sang, et que je n'existe plus que par ta volonté, si je suis coupable, dis-moi : *Frédéric, meurs*, et tu me verras expirer à tes pieds. » Il y était tombé en effet; son front était brûlant, son regard égaré. Non, je ne peindrai pas ce que j'éprouvais; la pitié, l'émotion, l'image de l'amour enfin, tel que j'étais peut-être destinée à le sentir, tout cela est entré trop avant dans mon cœur : je ne me soutenais plus qu'à peine, et me laissant aller sur un vieux tronc d'arbre

[redacted]

dépouillé : « Frédéric, lui ai-je dit, cher Frédéric, revenez à vous, reprenez votre raison : voulez-vous affliger votre amie ? » Il a relevé sa tête, il l'a appuyée sur mes genoux. Élise, je crois que je l'ai pressée, car il s'est écrié aussitôt : « O Claire ! que je sente encore ce mouvement de ta main adorée qui me rapproche de ton sein ! il a porté l'ivresse dans le mien. » En disant cela il m'a enlacée entre ses bras, ma tête est tombée sur son épaule, un déluge de larmes a été ma réponse, l'état de ce malheureux m'inspirait une pitié si vive !.... Ah ! quand on est la cause d'une pareille douleur, et que c'est un ami qui souffre, dis, Élise, n'a-t-on pas une excuse pour la faiblesse que j'ai montrée ?.... J'étais si près de lui.... j'ai senti l'impression de ses lèvres qui recueillaient mes larmes. A cette sensation si nouvelle, j'ai frémi, et repoussant Frédéric avec force : « Malheureux ! me suis-je écriée, oublies-tu que ton bienfaiteur, que ton père est l'époux de celle que tu oses aimer ? Tu serais un perfide, toi ! ô Frédéric ! reviens à toi, la trahison n'est pas faite pour ton noble cœur. Alors, se levant vivement et me fixant avec effroi : « Qu'as-tu dit ? ah ! qu'as-tu dit, inconcevable Claire ? j'avais oublié l'univers près de toi ; mais tes mots, comme un coup de foudre, me montrent mon devoir et mon crime. Adieu, je vais te fuir, adieu ; ce moment est le dernier qui nous verra ensemble. Claire, Claire, adieu !..... » Il m'a quittée. Effrayée de son dessein, je l'ai rappelé d'un ton douloureux ; il m'a entendue, il est revenu. « Écoutez, lui ai-je dit, le digne homme dont vous avez trahi la confiance ignore vos torts : s'il les soupçonnait jamais, son repos serait détruit : Frédéric, vous n'avez qu'un moyen de les réparer, c'est d'anéantir le sentiment qui l'offense. Si vous fuyez, que croira-t-il ? que vous êtes un perfide ou un ingrat ; vous, son enfant ! son ami ! Non, non, il faut se taire, il faut dissimuler enfin : c'est un supplice affreux, je le sais, mais c'est au coupable à le souffrir ; il doit expier sa faute en en portant seul tout le poids.... » Frédéric ne répondait point, il semblait pétrifié. Tout-à-coup un bruit de chevaux s'est fait entendre ; j'ai reconnu la voiture que M. d'Albe envoyait au-devant de moi. « Frédéric, ai-je dit, voilà du monde : si la vertu vit encore dans votre ame, si le repos de votre père vous est cher, si vous attachez quelque prix à mon estime, ni vos discours, ni votre maintien, ni vos regards ne décèleront votre égarement..... » Il ne répondait point : toujours immobile, il semblait que la vie l'eût abandonné. La voiture avançait toujours, je n'avais plus qu'un moment, déjà j'entendais la voix de M. d'Albe ; alors me rapprochant de Frédéric : « Parle donc, malheureux, lui ai-je dit ; veux-tu me faire mourir ?..... » Il a tressailli..... « Claire, a-t-il répondu, tu le veux, tu l'ordonnes, tu seras obéie ; du moins pourras-tu juger de ton pouvoir sur moi. » Comme il prononçait ces mots, mes gens m'avaient reconnue, et la voiture s'est arrêtée ; mon mari est descendu. « J'étais bien inquiet, m'a-t-il dit ; mes amis, vous avez tardé bien longtemps ; si la bienfaisance n'était pas votre excuse, je ne vous pardonnerais pas d'avoir oublié que je vous attendais. » Sens-tu, Élise, tout ce que ce reproche avait de déchirant dans un pareil instant ? Il m'a atterrée ; mais Frédéric... ô amour ! quelle est donc ta puissance ! ce Frédéric si franc, si ouvert, à qui jusqu'à ce jour la feinte fut toujours étrangère, le voilà changé ; un mot, un ordre a produit ce miracle ! Il répond d'un air tranquille, mais pénétré : « Vous avez raison, mon père, nous avons bien des torts, mais ce seront les derniers, je vous le jure : au reste, c'est moi seul qui ai été entraîné ; votre femme ne vous a point oublié. » « Vous vous vantez, Frédéric, a répondu M. d'Albe ; je connais le cœur de Claire sur ce sujet, il était aussi entraîné que le vôtre ; et, si elle a pensé plus tôt à moi, c'est qu'elle me doit davantage ; n'est-ce pas, bonne Claire ?..... » Élise, je ne pouvais répondre ; jamais, non jamais, je n'ai tant souffert : serais-je donc coupable ? Nous avons remonté en voiture ; en ar-

rivant, j'ai demandé la permission de me retirer. Ah! je ne feignais pas en disant que j'avais besoin de repos! Dis, Élise, pourquoi dois-je porter la punition d'une faute dont je ne suis pas complice? Quand j'ai exigé de Frédéric qu'il tût la vérité, je ne savais pas tout ce qu'il en coûte pour la déguiser. Je crains les regards de mon mari, de cet ami que j'aime, et que mon cœur n'a pas trahi; car le ciel m'est témoin que l'amitié seule m'intéresse au sort de Frédéric. Je crains qu'il ne m'interroge, qu'il ne me pénètre; le moindre soupçon qu'il concevrait à cet égard me fait trembler; le bonheur de sa vie entière serait détruit; il faudrait éloigner ce Frédéric dont l'esprit et la société répandent tant de charmes sur ses jours; il faudrait cesser d'aimer le fils de son adoption; il faudrait jeter dans le vague du monde l'orphelin qu'il a promis de protéger : il lui semblerait entendre sa mère lui crier d'une voix plaintive : « Tu t'étais chargé du sort de mon fils, cette espérance m'avait fait descendre en paix dans la tombe, et tu le chasses de chez toi, sans ressources, sans appui, consumé d'un amour sans espoir! Regarde-le, il va mourir! Est-ce donc ainsi que tu remplis tes serments? » Élise, mon mari ne soutiendra jamais une pareille image. Plutôt que d'être parjure à sa foi, il garderait Frédéric auprès de lui; mais alors plus de paix; la cruelle défiance empoisonnerait chaque geste, chaque regard; le moindre mot serait interprété, et l'union domestique à jamais troublée. Moi-même serais-je à l'abri de ses soupçons? Hélas! tu sais combien il a douté long-temps que je puisse l'aimer. Enfin, après sept années de soins, j'étais parvenue à lui inspirer une confiance entière à cet égard : qui sait si cet événement ne la détruirait pas entièrement? Tant de rapports entre Frédéric et moi, tant de conformité dans les goûts et les opinions, il ne croira jamais qu'une ame neuve à l'amour comme la mienne ait pu voir avec indifférence celui que j'inspire à un être si aimable..... Il doutera du moins; je verrais cet homme respectable en proie aux soupçons! ce visage, image du calme et de la satisfaction, serait sillonné par l'inquiétude et les soucis! elle s'évanouirait cette félicité que je me promettais à le voir heureux par moi jusqu'à mon dernier jour! Non, Élise, non, je sens qu'en achetant son repos au prix d'une dissimulation continuelle, c'est plus que le payer de ma vie; mais il n'est point de sacrifices auxquels je ne doive me résoudre pour lui. Que Frédéric cherche un prétexte de s'éloigner, me diras-tu; mais comment en trouver un? Tu sais qu'à l'exception de M. d'Albe, la mère de Frédéric était brouillée avec tous ses autres parents, et que son père était un étranger. Il n'a donc de famille que nous, de ressource que nous, d'amis que nous : quelle raison alléguer pour un pareil départ, surtout au moment où il vient d'être chargé presque seul de la direction de l'établissement de M. d'Albe? Que veux-tu que pense celui-ci? Il le croira fou ou ingrat; il m'en parlera sans cesse; que lui répondrai-je? Ou plutôt il soupçonnera la vérité; il connaît trop Frédéric, pour ignorer que la crainte de nuire à son bienfaiteur est le seul motif capable de l'éloigner de cet asile; mais, du moment que les soupçons seront éveillés sur lui, ils le seront aussi sur moi : il se rappellera mon trouble, je ne pourrai plus être triste impunément, et dès lors toutes mes craintes seront réalisées. Non, non, que Frédéric reste, et qu'il se taise; j'éviterai soigneusement d'être seule avec lui; et, quand je m'y trouverai malgré moi, mon extrême froideur lui ôtera tout espoir d'en profiter. Mais crois-tu qu'il le désire? Ah! mon amie, si tu connaissais comme moi l'ame de Frédéric, tu saurais que, si la violence des passions l'a subjuguée un moment, elle est trop noble pour y persister.

Pourquoi le ciel injuste l'a-t-il poussé vers une femme qui ne s'appartient pas? Sans doute que celle qui eût été libre de faire son bonheur eût été trop heureuse.... Mais je ne sais pas ce que je

[redacted]

dis; pardonne, Élise, ma tête n'est point à moi; l'image de ce malheureux me poursuit; j'entends encore ses accents, ils retentissent dans mon cœur. Hélas! si sa peine venait d'une autre cause, l'humanité m'ordonnerait de l'adoucir par toute la tendresse que permet l'amitié; et parce que c'est moi qu'il aime, parce que c'est moi qui le fais souffrir, il faut que je sois dure et barbare envers lui! Combien une pareille conduite choque les lois éternelles de la justice et de la vérité!... Écris-moi, Élise, guide-moi; je ne sais que vouloir, je ne sais que résoudre; je me sens malade, je ne quitterai point ma chambre. Adieu.

LETTRE XIX.

CLAIRE A ÉLISE.

Je n'ai point sorti encore de mon appartement; l'idée de voir Frédéric me fait frémir. J'ai dit que j'étais malade, je le suis en effet; ma main tremble en t'écrivant, et je ne puis calmer l'agitation de mes esprits. Qu'est-ce donc que ce terrible sentiment d'amour, si sa vue, si la pitié qu'il inspire jettent dans l'état où je suis? Ah! combien je bénis le ciel de m'avoir garantie de son pouvoir! Va, mon amie, c'est bien à présent que je suis sûre d'être toujours indifférente: je l'étais moins quand je croyais que les passions pouvaient être une source de félicité; mais à présent que j'ai vu avec quelle violence elles entraînent à la folie et au crime, j'en ai un effroi qui te répond de moi pour la vie.

Élise, ô mon Élise! c'est lui, je l'ai vu, il vient d'entr'ouvrir la porte, il a jeté un billet et s'est retiré avec précipitation; son regard suppliant me disait: *lisez*. Mais le dois-je? je n'ose ramasser ce papier.... Cependant si on venait, qu'on le vît... Je l'ai lu, ah! mon amie! voilà les premières larmes que j'ai versées depuis hier, j'en ai inondé ce billet, je vais tâcher de le transcrire.

FRÉDÉRIC A CLAIRE.

« Pourquoi vous cacher? pourquoi fuir le jour? c'est à moi d'en avoir horreur: vous! vous êtes aussi pure que lui. »

Adieu, Élise, j'entends mon mari; je vais m'entourer de mes enfants; je ne sais si je répondrai, je ne sais ce que je répondrai. Non il vaut mieux se taire. Adieu.

FRÉDÉRIC A CLAIRE.

« Vous m'évitez, je le vois; vous êtes malade, j'en suis cause; je dissimule avec un père que j'aime; j'offense dans mon cœur le bienfaiteur qui m'accable de ses bontés. Claire, le ciel ne m'a pas donné assez de courage pour de pareils maux. »

CLAIRE A FRÉDÉRIC.

« Qu'osez-vous me faire entendre, malheureux? Une faiblesse nous a mis sur le bord de l'abîme, une lâcheté peut nous y plonger: vous aurais-je trop estimé, en supposant que vous pouviez réparer vos torts; et ne ferez-vous rien pour moi? »

FRÉDÉRIC A CLAIRE.

« Je ne suis pas maître de mon amour, je le suis de ma vie; je ne puis cesser de vous offenser qu'en cessant d'exister; chaque battement de mon cœur est un crime, laissez-moi mourir. »

CLAIRE A FRÉDÉRIC.

« Non, on n'est pas maître de sa vie quand celle d'un autre y est attachée. Malheureux! frémis du coup que tu veux porter, il ne t'atteindrait pas seul. »

FRÉDÉRIC A CLAIRE.

« Je ne résiste point... Le ton de votre billet, ce que j'y ai cru voir... Ah! Claire, s'il était possible... Puisque vous persistez à ne point me voir seul, permettez du moins que j'écrive pour m'expliquer; peut-être vous paraîtrai-je alors moins coupable. Demain matin, quand

il me sera permis d'entrer chez vous pour savoir de vos nouvelles, daignez recevoir ma lettre. »

LETTRE XX.

FRÉDÉRIC A CLAIRE.

Dans l'abîme de misère où je suis descendu, s'il est un lien qui puisse me rattacher à la vie, je le trouve dans l'espoir de regagner votre estime; en vous montrant mon cœur tel qu'il fut, tel qu'il est, animé par vous, peut-être ne rougirez-vous pas de l'autel où vous serez adorée jusqu'à mon dernier jour.

Vous le savez, Claire, je fus élevé par une mère qui s'était mariée malgré le vœu de toute sa famille; l'amour seul avait rempli sa vie, elle me fit passer son ame avec son lait. Sans cesse elle me parlait de mon père, du bonheur d'un attachement mutuel; je fus témoin du charme de leur union, et de l'excessive douleur de ma mère, lors de la mort de son mari; douleur qui la consumant peu à peu, la fit périr elle-même quelques années après.

Toutes ces images me disposèrent de bonne heure à la tendresse; j'y fus encore excité par l'habitation des montagnes. C'est dans ces pays sauvages et sublimes que l'imagination s'exalte et allume dans le cœur un feu qui finit par le dévorer; c'est là que je me créai un fantôme auquel je me plaisais à rendre une sorte de culte. Souvent après avoir gravi une de ces hauteurs imposantes, où la vue plane sur l'immensité: Elle est là, m'écriais-je dans une douce extase, celle que le ciel destine à faire la félicité de ma vie. Peut-être mes yeux sont-ils tournés vers le lieu où elle embellit pour mon bonheur; peut-être que dans ce même instant où je l'appelle, elle songe à celui qu'elle doit aimer: alors je lui donnais des traits; je la douais de toutes les vertus; je réunissais sur un seul être toutes les qualités, tous les agréments dont la société et les livres m'avaient offert l'idée. Enfin, épuisant sur lui tout ce que la nature a d'aimable, et tout ce que mon cœur pouvait aimer, j'imaginai Claire!.. Mais non, ce regard, le plus puissant de tes charmes; ce regard, que rien ne peut ni peindre ni définir, il n'appartenait qu'à toi de le posséder; l'imagination même ne pouvait aller jusque-là.

Ma mère avait gravé dans mon ame les plus saints préceptes de morale, et le plus profond respect pour les nœuds sacrés du mariage : aussi, en arrivant ici, combien j'étais loin de penser qu'une femme mariée, que la femme de mon bienfaiteur pût être un objet dangereux pour moi! J'étais d'autant moins sur mes gardes, que, quoique votre premier regard eût fait évanouir toutes mes préventions, et que je vous eusse trouvée charmante, un souris fin, j'ai presque dit malin, qui effleure souvent vos lèvres, me faisait douter de l'excellence de votre cœur. Aussi, n'avez-vous pas oublié peut-être que, dans ce temps-là, j'osai vous dire plus d'une fois que votre mari m'était plus cher que vous; ce n'est pas que je n'éprouvasse dès lors une sorte de contradiction entre ma raison et mon cœur, et dont je m'étonnais moi-même, parce qu'elle m'avait toujours été étrangère. Je ne m'expliquais point comment aimant votre mari davantage, je m'en sentais plus attiré vers vous; mais, à force de m'interroger à cet égard, je finis par me dire que, comme vous étiez plus aimable, il était tout simple que je préférasse votre conversation à la sienne, quoiqu'au fond je lui fusse plus réellement attaché. Peu à peu je découvris en vous, non pas plus de bonté que dans M. d'Albe, nul être ne peut aller plus loin que lui sur ce point, mais une ame plus élevée, plus tendre et plus délicate; je vous vis alternativement douce, sublime, touchante, irrésistible; tout ce qu'il y a de beau et de grand, vous est si naturel, qu'il faut vous voir de près pour vous apprécier; et la simplicité avec laquelle vous exercez les vertus les plus difficiles, les ferait paraître des qualités ordinaires aux yeux d'un observateur peu attentif. Dès lors je ne cessai plus de vous con-

que l'air que vous respiriez ; un voile d'amour répandu sur toute la nature m'enveloppait délicieusement, et me montrait votre image dans tous les objets que je fixais. Enfin, Claire, à cet instant où je vous vis prête à sacrifier vos jours pour votre fils, et où je craignis pour votre vie, alors seulement je sentis tout ce que vous étiez pour moi. Témoin de la sensibilité courageuse qui vous fit étancher une horrible blessure, de cette inépuisable bonté qui vous indiquait tous les moyens de consoler des malheureux, je me dis que le plus méprisable des êtres serait celui qui pourrait vous voir sans vous adorer, si ce n'était celui qui oserait vous le dire.

Ce fut dans ces dispositions, Claire, que je sortis de cette chaumière où vous aviez paru comme une déité bienfaisante. La faible lueur de la lune jetait sur l'univers quelque chose de mélancolique et de tendre ; l'air, doux et embaumé, était imprégné de volupté ; le calme qui régnait autour de nous n'était interrompu que par le chant plaintif du rossignol; nous étions seuls au monde.... Je devinai le danger, et j'eus la force de m'éloigner de vous ; ce fut alors que vous vous approchâtes, je vous sentis et je fus perdu ; la vérité, renfermée avec effort, s'échappa brûlante de mon sein, et vous me vîtes aussi coupable, aussi malheureux qu'il est donné à un mortel de l'être. Dans ce moment où je venais de me livrer avec frénésie à tout l'excès de ma passion ; dans ce moment où vous me rappeliez combien elle outrageait mon bienfaiteur, où l'image de mon ingratitude, tout horrible qu'elle était, ne combattait que faiblement la puissance qui m'attirait vers vous, je vois mon père..... Égaré, éperdu, je veux fuir ; vous m'ordonnez de rentrer et de feindre. Feindre, moi ! Je crus qu'il était plus facile de mourir que d'obéir : je me trompai ; l'impossible n'est plus quand c'est Claire qui le commande ; son pouvoir sur moi est semblable à celui de Dieu même, il ne s'arrête que là où commence mon amour.

Claire, je ne veux pas vous tromper ; si dans vos projets sur moi vous faites entrer l'espoir de me guérir un jour, vous nourrissez une erreur ; je ne puis ni ne veux cesser de vous aimer ; non, je ne le veux point, il n'est aucune portion de moi-même qui combatte l'adoration que je te porte. Je veux t'aimer, parce que tu es ce qu'il y a de meilleur au monde, et que ma passion ne nuit à personne ; je veux t'aimer enfin, parce que tu me l'ordonnes ; ne m'as-tu pas dit de vivre ?

Écoutez, Claire, j'ai examiné mon cœur, et je ne crois point offenser mon père en vous aimant. De quel droit voudrait-il qu'on vous connût sans vous apprécier ? et qu'est-ce que mon amour lui ôte ? Ai-je jamais conçu l'espoir, ai-je même le désir que vous répondiez à ma tendresse ? Ah ! gardez-vous de le croire ! j'en suis si loin, que ce serait pour moi le plus grand des malheurs ; car ce serait le seul, l'unique moyen de m'arracher mon amour : Claire méprisable n'en serait plus digne ; Claire méprisable ne serait plus vous ; cessez d'être parfaite, cessez d'être vous-même, et de ce moment je ne vous crains plus.

D'après cette déclaration, étonnante peut-être, mais vraie, mais sincère, que risquez-vous en vous laissant aimer ? Permettez-moi de toujours adorer la vertu, et de lui prêter vos traits pour m'encourager à la suivre ; alors il n'y a rien dont elle ne me rende capable. Ma raison, mon ame, ma conscience, ne sont plus qu'une émanation de vous ; c'est à vous qu'appartient le soin de ma conduite future. Je vous remets mon existence entière, et vous rends responsable de la manière dont elle sera remplie ; si votre cruauté me repousse, s'il m'est défendu de vous approcher, tous les ressorts de mon être se détendent ; je tombe dans le néant. Éloigné de vous, je me perds dans un vague immense, où je ne distingue plus la vertu, l'humanité ni l'honneur. O céleste Claire ! laisse-moi te voir, t'entendre, t'adorer ; je serai grand, vertueux, magnanime ; un

vie, que la sienne. L'infortuné! dans quel état il est! Il se tait, il se consume en silence; et, pour prix d'un pareil effort, je lui dirais : « Sors d'ici; va expirer de misère et de désespoir : tu ne voulais que me voir, ce seul bien te consolait de tout, eh bien! je te le refuse..... » Élise, il me semble le voir les yeux attachés sur les miens : leur muette expression me dit tout ce qu'il éprouve, et tu m'ordonnerais d'y résister! Quoi! ne peut-on chérir l'honnêteté sans être barbare et dénaturée? et la vertu demanda-t-elle jamais des victimes humaines? Laisse, laisse-moi prendre des moyens plus doux : pourquoi déchirer les plaies, au lieu de les guérir? Sans doute je veux qu'il s'éloigne, mais il faut que mon amitié l'y prépare; il faut trouver un prétexte; le goût des voyages en est un; c'est une curiosité louable à son âge, et je ne doute pas que M. d'Albe ne consente à la satisfaire. Repose-toi sur moi, Élise, du soin de me séparer de Frédéric. Ah! j'y suis trop intéressée pour n'y pas réussir!

Comment t'exprimer ce que je souffre? Adèle est partie hier, et depuis ce moment mon mari, inquiet sur ma santé, me quitte le moins qu'il peut; il faut que je dévore mes larmes; je tremble qu'il n'en voie la trace, et qu'il n'en devine la cause; il s'étonne de ce que j'interdis ma chambre à tout le monde. « Ma bonne amie, me disait-il tout à l'heure, pourquoi n'admettre que moi et vos enfants auprès de vous? est-ce que mon Frédéric vous déplaît? » Cette question si simple m'a fait tressaillir; j'ai cru qu'il m'avait devinée et qu'il voulait me sonder. O tourments d'une conscience agitée! c'est ainsi que je soupçonne dans le plus vrai, le meilleur des hommes, une dissimulation dont je suis seule coupable; et je vois trop que la première peine du méchant est de croire que les autres lui ressemblent.

LETTRE XXIII.

CLAIRE A ÉLISE.

Ce matin, pour la première fois, je me suis présentée au déjeûner : j'étais pâle et abattue; Frédéric était là; il lisait auprès de la cheminée. En me voyant entrer il a changé de couleur, il a posé son livre, et s'est approché de moi; je n'ai point osé le regarder; mon mari a avancé un fauteuil; en le retournant, mes yeux se sont fixés sur la glace; j'ai rencontré ceux de Frédéric, et, n'en pouvant soutenir l'expression, je suis tombée sans force sur mon siége. Frédéric s'est avancé avec effroi, et M. d'Albe, aussi effrayé que lui, m'a remise entre ses bras pendant qu'il allait chercher des sels dans ma chambre. Le bras de Frédéric était passé autour de mon corps; je sentais sa main sur mon cœur, tout mon sang s'y est porté, il le sentait battre avec violence. « Claire, m'a-t-il dit à demi-voix, et moi aussi, ce n'est plus que là qu'est le mouvement et la vie..... Dis-moi, a-t-il ajouté en penchant son visage vers le mien, dis-moi, je t'en conjure, que ce n'est pas la haine qui le fait palpiter ainsi. » Élise, je respirais son souffle, j'en étais embrasée, je sentais ma tête s'égarer..... Dans mon effroi, j'ai repoussé sa main, je me suis relevée. « Laissez-moi, lui ai-je dit, au nom du ciel, laissez-moi, vous ne savez pas le mal que vous me faites. » Mon mari est rentré, ses soins m'ont ranimée; quand j'ai été un peu remise, il m'a exprimé toute l'inquiétude que mon état lui cause. « Je ne vous ai jamais vue si étrangement souffrante. Ma Claire, m'a-t-il dit, je crains que la cause de ce changement ne soit une révolution de lait; laissez-moi, je vous en conjure, faire appeler quelque médecin éclairé. » Élise, mon cœur s'est brisé; il ne peut soutenir le pesant fardeau d'une dissimulation continuelle; en voyant l'erreur où je plongeais mon mari, en sentant près de moi le complice trop aimé de ma faute, j'aurais voulu que la terre nous engloutît tous

il vous était doux de me montrer à quel point je vous suis odieux : je n'ai point reconnu Claire à cette barbarie.

Vous le voyez, je suis de sang-froid ; votre lettre a glacé les terribles agitations de mon sang, et je suis en état de raisonner.

Pourquoi dois-je partir, Claire ? Si c'est pour votre époux, et que le sentiment que je porte en mon cœur soit un outrage pour lui, où trouverez-vous un point de l'univers où je puisse cesser de l'offenser ? Sous les pôles glacés, sous le brûlant tropique, tant que mon cœur battra dans mon sein, Claire y sera adorée ; si c'est une froide pitié qui vous intéresse à moi, je la rejette : ce n'est point elle qui trouvera les moyens d'adoucir mes maux, et vous me rendez trop malheureux pour que je vous laisse l'arbitre de mon sort.

Claire, l'intérêt de votre repos pouvait seul me chasser d'ici ; mais votre estime même est trop chère à ce prix, et, s'il faut m'éloigner de vous, je ne connais plus qu'un asile.

LETTRE XXVI.

CLAIRE A ELISE.

Où suis-je, Elise, et qu'ai-je fait ? une effrayante fatalité me poursuit ; je vois le précipice où je me plonge, et il me semble qu'une main invisible m'y pousse malgré moi ; c'était peu qu'un criminel amour eût corrompu mon cœur, il me manquait d'en faire l'aveu. Entraînée par une puissance contre laquelle je n'ai point de force, Frédéric connaît enfin l'excès d'une passion qui fait de ton amie la plus méprisable des créatures.... Je ne sais pourquoi je t'écris encore : il est des situations qui ne comportent aucun soulagement, et ta pitié ne peut pas plus m'arracher mes remords que tes conseils réparer ma faute. L'éternel repentir s'est attaché à mon cœur ; il le déchire, il le dévore ; je n'ose mesurer l'abîme où je me perds, et je ne sais où poser les bornes de ma faiblesse..... J'adore Frédéric, je ne vois plus que lui seul au monde ; il le sait, je me plais à le lui répéter ; s'il était là, je le lui dirais encore, car dans l'égarement où je suis en proie je ne me reconnais plus moi-même..... Je voulais t'écrire tout ce qui vient de se passer ; mais je ne le puis, ma main tremblante peut à peine tracer ces lignes mal assurées..... Dans un instant plus calme, peut-être..... Ah ! qu'ai-je dit ? le calme, la paix, il n'en est plus pour moi.

LETTRE XXVII.

CLAIRE A ÉLISE.

Depuis trois jours, Élise, j'ai essayé en vain de t'écrire ; ma main se refusait à tracer les preuves de ma honte ; je le ferai pourtant, j'ai besoin de ton mépris, je le mérite et le demande ; ton indulgence me serait odieuse, ma faute ne doit pas rester impunie, et le pardon m'humilierait plus que les reproches. Songe, Élise, que tu ne peux plus m'aimer sans t'avilir, et laisse-moi la consolation de m'estimer encore dans mon amie.

La lettre de Frédéric [1], que tu trouveras ci-jointe, m'avait rendu une sorte de dignité ; je m'étonnais d'avoir pu craindre un homme qui osait me dire qu'il dédaignait mon estime : impatiente de lui prouver qu'il l'avait perdue, j'ai vaincu ma faiblesse pour paraître à dîner ; mon air était calme et imposant ; j'ai fixé Frédéric avec hauteur, et, uniquement occupée de mon mari et de mes enfants, j'ai répondu à peine à deux ou trois questions qu'il m'a adressées, et je trouvais une jouissance cruelle à lui montrer le peu de cas que je faisais de lui. En sortant de table, Adolphe s'est assis sur mes genoux : il m'a rendu compte des différentes études qui l'avaient occupé pendant mon indisposition ; c'était toujours son cousin qui lui avait appris ceci, cela ; jamais une leçon ne l'ennuie quand c'est son cousin Frédéric qui la donne. « C'est si amusant de lire avec lui, me disait mon fils ; il m'ex-

1 Lettre XXV.

tures ! — Lève-toi, m'a-t-il dit en s'éloignant, femme angélique, objet de ma profonde vénération et de mon immortel amour ! Ton amant ne résiste point à ta douleur ; mais, au nom de ce ciel dont tu es l'image, n'oublie pas que le plus grand sacrifice dont la force humaine soit capable, tu viens de l'obtenir de moi. » Il est sorti avec précipitation, je suis rentrée chez moi, égarée ; un long évanouissement a succédé à ces vives agitations. En recouvrant mes sens, j'ai vu mon époux près de mon lit, je l'ai repoussé avec effroi, j'ai cru voir le souverain arbitre des destinées qui allait prononcer mon arrêt. « Qu'avez-vous, Claire ? m'a-t-il dit d'un ton douloureux ; chère et tendre amie, c'est votre époux qui vous tend les bras. » J'ai gardé le silence, j'ai senti que si j'avais parlé, j'aurais tout dit : peut-être l'aurais-je dû, mon instinct m'y poussait, l'aveu a erré sur mes lèvres ; mais la réflexion l'a retenu. Loin de moi cette franchise barbare, qui soulageait mon cœur aux dépens de mon digne époux ! En me taisant, je reste chargée de mon malheur et du sien ; la vérité lui rendrait la part des chagrins qui doivent être mon seul partage. Homme trop respectable ! vous ne supporteriez pas l'idée de savoir votre femme, votre amie, en proie aux tourments d'une passion criminelle ; et l'obligation de mépriser celle qui faisait votre gloire, et de chasser de votre maison celui que vous aviez placé dans votre cœur, empoisonnerait vos derniers jours ; je verrais votre visage vénérable, où ne se peignit jamais que la bienfaisance et l'humanité, altéré par le regret de n'avoir aimé que des ingrats, et couvert de la honte que j'aurais répandue sur lui ; je vous entendrais appeler une mort que le chagrin accélérerait peut-être, et je joindrais ainsi au remords du parjure tout le poids d'un homicide. O misérable Claire ! ton sang ne se glace-t-il pas à l'aspect d'une pareille image ? est-ce bien toi qui es parvenue à ce comble d'horreur ! et peux-tu te reconnaître dans la femme infidèle qui n'oserait avouer ce qui se passe dans son cœur, sans porter la mort dans celui de son époux ? Quoi ! un pareil tableau ne te fera-t-il pas abjurer la détestable passion qui te consume ? ne te fera-t-il pas abhorrer l'odieux complice de ta faute, Frédéric ?... Frédéric ! qu'ai-je dit ? moi le haïr ! moi renoncer à ce bonheur pour lequel il n'est point d'expression ! à ce bonheur de l'entendre dire qu'il m'aime ! le chasser de cet asile, ne plus l'espérer, ni le voir, ni l'entendre ! Hé ! quels sont les crimes qui ne seraient pas trop punis par de pareils sacrifices ? et comment ai-je mérité de me les imposer ? Retirée du monde, j'étais paisible dans ma retraite ; heureuse du bonheur de mon mari, je ne formais aucun désir : il m'amène un jeune homme charmant, doué de tout ce que la vertu a de grand, l'esprit d'aimable, la candeur de séduisant : il me demande mon amitié pour lui, il nous laisse sans cesse ensemble ; le matin, le soir, partout je le vois, partout je le trouve ; toujours seuls, sous des ombrages, au milieu des charmes d'une nature qui s'anime, il aurait fallu que nous fussions nés pour nous haïr, si nous ne nous étions pas aimés. Imprudent époux ! pourquoi réunir ainsi deux êtres qu'une sympathie mutuelle attirait l'un vers l'autre ? deux êtres qui, vierges à l'amour, pouvaient en ressentir toutes les premières impressions sans s'en douter ? Pourquoi surtout les envelopper de ce dangereux voile d'amitié, qui devait être un si long prétexte pour se cacher leurs vrais sentiments ? C'était à vous, à votre expérience, à prévoir le danger et à nous en préserver : loin de là, quand votre main elle-même nous en approche, le couvre de fleurs, et nous y pousse, pourquoi, terrible et menaçant, venir nous reprocher une faute qui est la vôtre, et nous ordonner de l'expier par le plus douloureux supplice ?... Qu'ai-je dit, Élise ? c'est Frédéric que j'aime, et c'est mon époux que j'accuse ! Ce Frédéric, qui m'a vue entre ses bras, faible et sans défense, c'est lui que je veux garder ici ! O Élise ! tu seras bien changée, si tu reconnais ton amie dans celle qu'une

stant de ma vie qui ne soit à toi; tous les autres êtres sont nuls et anéantis; ils passent devant moi comme des ombres; je n'ai plus de sens pour les voir, ni de cœur pour les aimer. Amitié, devoir, reconnaissance, je ne sens plus rien : l'amour, l'ardent amour a tout dévoré; il a réuni en un seul point toutes les parties sensibles de mon être, et il y a placé l'image de Claire : c'est là le temple où je te recueille, où je t'adore en silence quand tu es loin de moi; mais, si j'entends le son de ta voix, si tu fais un mouvement, si mes regards rencontrent tes regards, si je te presse doucement sur mon sein:...., alors ce n'est plus seulement mon cœur qui palpite, c'est tout mon être, c'est tout mon sang, qui frémissent de désir et de plaisir : un torrent de volupté sort de tes yeux et vient inonder mon ame. Perdu d'amour et de tendresse, je sens que tout moi s'élance vers toi : je voudrais te couvrir de baisers, recevoir ton haleine, te tenir dans mes bras, sentir ton cœur battre contre mon cœur, et m'abîmer avec toi dans un océan de bonheur et de vie..... Mais, ô ma Claire! seule tu réunis ce mélange inconcevable de décence et de volupté qui éloigne et attire sans cesse, et qui éternise l'amour; seule tu réunis ce qui commande le respect et ce qui allume les désirs. Mais comment exprimer ce qu'est et ce qu'inspire une femme enchanteresse, la plus parfaite de toutes les créatures, l'image vivante de la Divinité? et quelle langue sera digne d'elle? Je sens que mes idées se troublent devant toi comme devant un ange descendu du ciel : rempli de ton image adorée, je n'ai plus d'autre sentiment que l'amour et l'adoration de tes perfections; toute autre pensée que la tienne s'évanouit; en vain je cherche à les fixer, à les rassembler, à les éclaircir; en vain je cherche à tracer quelques lignes qui te peignent ce que je sens; les termes me manquent, ma plume se traîne péniblement; et, si mon dernier besoin n'était pas de verser dans ton cœur tous les sentiments qui m'oppressent, effrayé de la grandeur de ma tâche, je me tairais, accablé sous ta puissance, et sentant trop pour pouvoir penser.

LETTRE XXX.

CLAIRE A FRÉDÉRIC.

Non, je ne vous verrai point : trop de présomption m'a perdue, et je suis payée pour n'oser plus me fier à moi-même. Je vous écris, parce que j'ai beaucoup à vous dire, et qu'il faut un terme enfin à l'état affreux où nous sommes.

Je devrais commencer par vous ordonner de ne plus m'écrire, car ces lettres si tendres, malgré moi je les presse sur mes lèvres, je les pose contre mon cœur, c'est du poison qu'elles respirent... Frédéric, je vous aime, et n'ai jamais aimé que vous : l'image de votre bonheur, de ce bonheur que vous me demandez, et que je pourrais faire, égare mes sens et trouble ma raison; pour le satisfaire, je compterais pour rien la vie, l'honneur et jusqu'à ma destinée future : vous rendre heureux et mourir après, ce serait tout pour Claire, elle aurait assez vécu; mais acheter votre bonheur par une perfidie! Frédéric, vous ne le voudriez pas..... Insensé! tu veux que Claire soit à toi, uniquement à toi! est-elle donc libre de se donner? s'appartient-elle encore? Si tes yeux osent se fixer sur ce ciel que nous outrageons, tu y verras les serments qu'elle a faits; c'est là qu'ils sont écrits! Et qui veux-tu qu'elle trahisse? son époux et ton bienfaiteur, celui qui t'a appelé dans son sein, qui te nourrit, qui t'éleva et qui t'aime; celui dont la confiance a remis dans nos mains le dépôt de son bonheur? Un assassin ne lui ôterait que la vie, et toi, pour prix de ses bontés, tu veux souiller son asile, ravir sa compagne, remplacer par l'adultère et la trahison la candeur et la vertu qui régnaient ici, et que tu en as chassées. Ose te regarder, Frédéric, et dis, qu'est-ce qu'un monstre ferait de plus que toi? Quoi! ton cœur est-il sourd à cette voix qui te crie que tu violes l'hospitalité et la reconnaissance? ton regard ose-t-il se porter sur

[redacted]

me respectable que tu dois fré-
ommer ton père ? ta main peut-
ser la sienne sans être déchirée
? Enfin n'as-tu rien senti en
hier des larmes dans ses yeux ?
n'ai-je pu les payer de tout mon
ı étais agité, j'étais pâle et trem-
l a tout vu, il sait tout, c'en est
'innocent porte la peine due au
lheureuse Claire ! était-ce donc
poisonner sa vie que tu juras
nsacrer la tienne ? Femme per-
ied-il d'accuser un autre quand
-même si coupable ? Frédéric,
tes faible et je suis criminelle ;
emble que toute la nature crie
oi et me réprouve ; je n'ose re-
i le ciel, ni vous, ni mon époux,
ıême. Si je veux embrasser mes
je rougis de les presser contre
dont l'innocence est bannie ;
ı qui me sont le plus chers sont
je repousse avec le plus d'ef-
l'oi-même, Frédéric, c'est parce
adore que tu m'es odieux ; c'est
ue je n'ai plus de forces pour te
que ta présence me fait mourir ;
ımour ne me paraît un crime
e que je brûle de m'y livrer. O
! éloigne-toi ; si ce n'est pas par
que ce soit par pitié ; ta vue est
che dont je ne peux plus suppor-
[illegible]. Si ma vie et ta vertu te
es, fuis sans tarder davantage.
que soient tes résolutions ; de
force que l'honneur les sou-
lles ne résisteraient point à l'oc-
ii à l'amour : songe, Frédéric,
stant peut faire de toi le dernier
mes, et me faire mourir désho-
: que, si, après y avoir pensé, il
essaire de te répéter encore de
ıerais si vil à mes yeux, que je
ındrais plus.

is le répète, je suis sûre que
ri a tout deviné ; ainsi je n'ai
usement plus à redouter les
que votre départ peut occa-
D'ailleurs, vous savez que les
l'Élise s'accumulent de plus en
lui donnent le besoin d'un aide : soyez le sien, Frédéric ; devenez utile à mon amie : allez mériter d'elle le pardon des maux que vous m'avez faits : vous trouverez dans cette femme chérie une autre Claire, mais sans faiblesse et sans erreurs. Montrez-vous tel à ses yeux, qu'elle puisse dire qu'il n'y avait qu'une Élise ou un ange capable de vous résister ; que vos vertus m'obtiennent ma grace, et que votre travail me rende mon amie ; que ce soit à vous que je doive son retour ici, afin que chaque heure, chaque minute où je jouirai d'elle soit un bienfait que je vous doive, et que je puisse remonter à vous comme à la source de ma félicité. Frédéric, il dépend de vous que je m'enorgueillisse de la tendresse que j'éprouve et de celle que j'inspire : élevez-vous par elle au-dessus de vous-même ; qu'elle vous rattache à toutes les idées de vertu et d'honneur, pour que je puisse fixer mes yeux sur vous chaque fois que l'idée du bien se présentera. Enfin, en devenant le plus grand et le meilleur des hommes, forcez ma conscience à se taire, pour qu'elle laisse mon cœur vous aimer sans remords. O Frédéric ! s'il est vrai que je te sois chère, apprends de moi à chérir assez notre amour pour ne le souiller jamais par rien de bas ni de méprisable. Si tu es tout pour moi, mon univers, mon bonheur, le dieu que j'adore ; si la nature entière ne me présente plus que ton image ; si c'est par toi seul que j'existe, et pour toi seul que je respire ; si ce cri de mon cœur, qu'il ne m'est plus possible de retenir, t'apprend une faible partie du sentiment qui m'entraîne, je ne suis point coupable. Ai-je pu l'empêcher de naître ? suis-je maîtresse de l'anéantir ? dépend-il de moi d'éteindre ce qu'une puissance supérieure alluma dans mon sein ? Mais, de ce que je ne puis donner de pareils sentiments à mon époux, s'ensuit-il que je ne doive point lui garder la foi jurée ? Oserais-tu le dire, Frédéric ? oserais-tu le vouloir ? L'idée de Claire livrée à l'opprobre ne glace-t-elle pas tous tes désirs, et ton amour n'a-t-il pas plus besoin en-

3.

core d'estime que de jouissance? Non, non, je la connais bien cette ame qui s'est donnée à moi; c'est parce que je la connais que je t'ai adoré. Je sais qu'il n'est point de sacrifice au-dessus de ton courage; et, quand je t'aurai rappelé que l'honneur commande que tu partes, et que le repos de Claire l'exige, Frédéric n'hésitera pas.

LETTRE XXXI.

FRÉDÉRIC A CLAIRE.

J'ai lu votre lettre, et la vérité, la cruelle vérité, a détruit les prestiges enchanteurs dont je me berçais; les tortures de l'enfer sont dans mon cœur, l'abîme du désespoir s'est ouvert devant moi : Claire ordonne que je m'y précipite; je partirai.

Ce sacrifice, que la vertu ne m'eût jamais fait faire, et que vous seule pouviez obtenir de moi; ce sacrifice, auquel nul autre ne peut être comparé, puisqu'il n'y a qu'une Claire au monde, et qu'un cœur comme le mien pour l'aimer; ce sacrifice, dont je ne peux moi-même mesurer l'étendue, quel que soit le mal qu'il me cause; je te jure, ô ma Claire! de ne jamais attenter à des jours qui te sont consacrés et qui t'appartiennent; mais, si la douleur, plus forte que mon courage, dessèche les sources de ma vie, me fait succomber sous le poids de ton absence, promets-moi, Claire, de me pardonner ma mort, et de ne point haïr ma mémoire. Sois sûre que l'infortuné qui t'adore eût préféré t'obéir, en se dévouant à des tourments éternels et inouïs, que de descendre dans la paix du tombeau que tu lui refuses.

LETTRE XXXII.

CLAIRE A ÉLISE.

Élise, il me quitte demain, et c'est chez toi que je l'envoie : en le remettant dans tes bras, je tiens encore à lui, et, près de mon amie, il ne m'aura pas perdue tout-à-fait. Soulage sa douleur, conserve-lui la vie, et, s'il est possible, fais plus encore, arrache-moi de son cœur. Élise, Élise, que l'objet de ma tendresse ne soit pas celui de ton inimitié! Pourquoi le mépriserais-tu, puisque tu m'estimes encore? pourquoi le haïr quand tu m'aimes toujours? pourquoi ton injustice l'accuse-t-elle plus que moi? S'il a troublé ma paix, n'ai-je pas empoisonné son cœur? ne sommes-nous pas également coupables? que dis-je? ne le suis-je pas bien plus? son amour l'emporte-t-il sur le mien? ne suis-je pas dévorée en secret des mêmes désirs que lui? Il voulait que Claire lui appartînt; eh! ne s'est-elle pas donnée mille fois à lui dans son cœur? Enfin que peux-tu lui reprocher dont je sois innocente? Nos torts sont égaux, Élise, et nos devoirs ne l'étaient pas : j'étais épouse et mère, il était sans liens; je connaissais le monde, il n'avait aucune expérience; mon sort était fixé et mon cœur rempli : lui, à l'aurore de sa vie, dans l'effervescence des passions, on le jette à dix-huit ans dans une solitude délicieuse, près d'une femme qui lui prodigue la plus tendre amitié, près d'une femme jeune et sensible, et qui l'a peut-être devancé dans un coupable amour. J'étais épouse et mère, Élise, et ni ce que je devais à mon époux, à mes enfants, ni respect humain, ni devoirs sacrés, rien ne m'a retenue; j'ai vu Frédéric, et j'ai été séduite. Quand les titres les plus saints n'ont pu me préserver de l'erreur, tu lui ferais un crime d'y être tombé! Quand tu me crois plus malheureuse que coupable, l'infortuné qui fut appelé ici comme une victime, et qui s'en arrache par un effort dont je n'aurais pas été capable peut-être, ne deviendrait pas l'objet de ta plus tendre indulgence et de ton ardente pitié! O mon Élise! recueille-le dans ton sein; que ta main essuie ses larmes. Songe qu'à dix-neuf ans il n'a connu des passions que les douleurs qu'elles causent et le vide qu'elles laissent; qu'anéanti par ce coup, il aurait terminé ses jours, s'il n'avait craint pour les miens. Songe, Élise, que tu lui dois ma vie..... Tu lui dois plus peut-être : il m'a respec-

tement de M. d'Albe; j'ai cru même l'apercevoir à travers ses croisées; et, dans la crainte qu'il n'attribuât au départ de Frédéric la cause qui troublait mon repos, je me suis hâtée de rentrer; mais, hélas! mon Élise, je suis presque sûre, non seulement qu'il m'a vue, mais qu'il sait tout ce qui se passe dans mon cœur. J'avais espéré pourtant l'arracher au soupçon en parlant la première du départ de Frédéric, et, par un effort dont son intérêt seul pouvait me rendre capable, je le fis sans trouble et sans embarras. Dès le premier mot, je crus voir un léger signe de joie dans ses yeux; cependant il me demanda gravement quels motifs me faisaient approuver ce projet: je lui répondis que, tes affaires demandant un aide, et ce moment-ci étant un temps de vacance pour la manufacture, je pensais que c'était celui où Frédéric pouvait le plus s'absenter; que, pour moi, je souhaitais vivement qu'il allât t'aider à venir plus tôt ici. Frédéric était là quand j'avais commencé à parler, mais il n'avait pas dit un mot; il attendait, pâle et les yeux baissés, la réponse de M. d'Albe: celui-ci, nous regardant fixement tous deux, me répondit: « Pourquoi n'irais-je pas à la place de Frédéric? j'entends mieux que lui le genre d'affaires de votre amie, au lieu qu'il est en état de suivre les miennes ici; d'ailleurs, il dirige les études d'Adolphe avec un zèle dont je suis très-satisfait, et j'ai été touché plus d'une fois en le voyant auprès de cet enfant user d'une patience qui prouve toute sa tendresse pour le père.....» Ces mots ont atterré Frédéric; il est affreux sans doute de recevoir un éloge de la bouche de l'ami qu'on trahit, et une estime que le cœur dément avilit plus que l'aveu même d'avoir cessé de la mériter. Nous avons tous gardé le silence; mon mari attendait une réponse; ne la recevant pas, il a interrogé Frédéric. « Que décidez-vous, mon ami? a-t-il dit; est-ce à vous de rester? est-ce à moi de partir? » Frédéric s'est précipité à ses pieds, et les baignant de larmes: « Je partirai, s'est-il écrié avec un accent énergique et déchirant, je partirai, mon père, et du moins une fois serai-je digne de vous! » M. d'Albe, sans avoir l'air de comprendre ces derniers mots, ni en demander l'explication, l'a relevé avec tendresse, et le pressant dans ses bras: « Pars, mon fils, lui a-t-il dit; souviens-toi de ton père, sers la vertu de tout ton courage, et ne reviens que quand le but de ton voyage sera rempli. Claire, a-t-il ajouté en se retournant vers moi, recevez ses adieux et la promesse que je fais en son nom de ne jamais oublier la femme de son ami, la respectable mère de famille; ce sont là les traits qui ont dû vous graver dans son ame: l'image de votre beauté pourra s'effacer de sa mémoire, mais celle de vos vertus y vivra toujours. Mon fils, a-t-il continué, je me charge du soin de vous parler de vos amis; il me sera si doux à remplir, que je le réserve pour moi seul.....» Ce mot, Élise, est une défense, je l'ai trop entendu; mais je n'en avais pas besoin: quand je me sépare de Frédéric, nul n'a le droit de douter de mon courage. Ah! sans doute, cet inconcevable effort me relève de ma faiblesse; et plus le penchant était irrésistible, plus le triomphe est glorieux! Non, non, si le cœur de Claire fut trop tendre pour être à l'abri d'un sentiment coupable, il est trop grand peut-être pour être soupçonné d'une lâcheté. Pourquoi M. d'Albe paraissait-il donc craindre de me laisser seule avec Frédéric dans ces derniers moments? Croyait-il que je ne saurais pas accomplir le sacrifice en entier? ne m'a-t-il pas vue regarder d'un œil sec tous les apprêts de ce départ? ma fermeté m'a-t-elle abandonnée depuis? Enfin, Élise, le croiras-tu? je n'ai point senti le besoin d'être seule, et de tout le jour je n'ai pas quitté M. d'Albe; j'ai soutenu la conversation avec une aisance, une vivacité, une volubilité qui ne m'est pas ordinaire; je parlais de Frédéric comme d'un autre; je crois même que j'ai plaisanté; j'ai joué avec mes enfants; et tout cela, Élise, se faisait sans effort; il y a seulement un peu de trouble dans

mes idées, et je sens qu'il m'arrive quelquefois de parler sans penser. Je crains que M. d'Albe n'ait imaginé qu'il y avait de la contrainte dans ma conduite, car il n'a cessé de me regarder avec tristesse et sollicitude. Le soir il a passé la main sur mon front, et l'ayant trouvé brûlant : « Vous n'êtes pas bien, Claire, m'a-t-il dit, je vous crois même un peu de fièvre ; allez vous reposer, mon enfant. — En effet, ai-je repris, je crois avoir besoin de sommeil. » Mais, ayant fixé la glace en prononçant ces mots, j'ai vu que le brillant extraordinaire de mes yeux démentait ce que je venais de dire, et, tremblant que M. d'Albe ne soupçonnât que je faisais un mensonge pour m'éloigner de lui, je me suis rassise. « Je préférerais passer la nuit ici, lui ai-je dit, je ne me sens bien qu'auprès de vous. — Claire, a-t-il repris, ce que vous dites là est peut-être plus vrai que vous ne le pensez vous-même : je vous connais bien, mon enfant, et je sais qu'il ne peut y avoir de paix, et par conséquent de bonheur pour vous, hors du sentier de l'innocence. — Que voulez-vous dire ? me suis-je écriée. — Claire, a-t-il répondu, vous me comprenez, et je vous ai devinée. Qu'il vous suffise de savoir que je suis content de vous ; ne me questionnez pas davantage : à présent, mon amie, retirez-vous, et calmez, s'il se peut, l'excessive agitation de vos esprits. » Alors, sans ajouter un mot, ni me faire une caresse, il est sorti de la chambre : je suis restée seule. Quel vide ! quel silence ! partout je voyais de lugubres fantômes : chaque objet me paraissait une ombre, chaque son un cri de mort : je ne pouvais ni dormir, ni penser, ni vivre. J'ai erré dans la maison pour me sauver de moi-même ; ne pouvant y réussir, j'ai pris la plume pour t'écrire. Cette lettre, du moins, ira où il est, ses yeux verront ce papier que mes mains ont touché : il pensera que Claire y aura tracé son nom, ce sera un lien, c'est le dernier fil qui nous retiendra au bonheur et à la vie..... Mais, hélas ! le ciel ne nous ordonne-t-il pas de les briser tous ? et cette secrète douceur que je trouve à penser qu'au milieu du néant qui nous entoure nos ames conserveront une sorte de communication n'est-elle pas le dernier nœud qui m'attache à ma faiblesse ? Ah ! faut-il donc que mes barbares mains les anéantissent tous ? Faut-il enfin cesser de penser à lui, et vivre étrangère à tout ce qui fait vivre ? O mon Élise ! quand le devoir me lie sur la terre et me commande d'oublier Frédéric, que ne puis-je oublier aussi qu'on peut mourir !

LETTRE XXXIV.

ÉLISE A M. D'ALBE.

Mon amie, en s'unissant à vous, m'ôta le droit de disposer d'elle : je puis vous donner des avis, mais je dois respecter vos volontés : vous m'ordonnez donc de lui taire l'état de Frédéric, j'obéirai. Cependant, mon cousin, s'il y a des inconvénients à la vérité, il y en a plus encore à la dissimulation ; l'exemple de Claire en est la preuve : il nous apprend que celui qui se sert du mal, même pour arriver au bien, en est tôt ou tard la victime. Si, dès le premier instant, elle vous eût fait l'aveu de l'amour de Frédéric, cet infortuné aurait pu être arraché à sa destinée ; ma vertueuse amie serait pure de toute faiblesse, et vous-même n'auriez pas été déchiré par l'angoisse d'un doute. Et pourtant où fut-il jamais des motifs plus plausibles, plus délicats, plus forts que les siens pour se taire ? Le bonheur de votre vie entière lui semblait compromis par cet aveu : quel autre intérêt au monde était capable de lui faire sacrifier la vérité ? Qui saura jamais apprécier ce qu'il lui en a coûté pour vous tromper ? Ah ! pour user de dissimulation, il lui a fallu toute l'intrépidité de la vertu.

Moi-même, lorsqu'elle me confia ses raisons, je les approuvai ; je crus qu'elle aurait le temps et la force d'éloigner Frédéric avant que vous eussiez soupçonné les feux dont il brûlait. J'espérais encore que le vœu unique et permanent

de Claire, ce vœu de n'avoir été pour vous pendant sa vie qu'une source de bonheur, pouvait être rempli.... Un instant a tout détruit : ces mots échappés à mon amie, dans le délire de la fièvre, éveillèrent vos soupçons, l'état de Frédéric les confirma. Vous fûtes même plus malheureux que vous ne deviez l'être, puisque vous crûtes voir dans l'excessive douleur de Claire la preuve de son ignominie. Ses caresses vous rassurèrent bientôt; vous connaissiez trop votre femme pour douter qu'elle n'eût repoussé les bras de son époux si elle n'avait pas été digne de s'y jeter. J'ai approuvé la délicatesse qui vous a dicté de ne point l'aider dans le sacrifice qu'elle voulait faire, afin qu'en ayant seule le mérite, il pût la raccommoder avec elle-même; mais je suis loin de redouter comme vous le désespoir de Claire; cet état demande des forces, et, tant qu'elle en aura, elles tourneront toutes au profit de la vertu. En lui peignant Frédéric tel qu'il est, je donnerais sans doute plus d'énergie à sa douleur ; mais, dans les ames comme la sienne, il faut de grands mouvements pour soutenir de grandes résolutions; au lieu que, si, fidèle à votre plan, je lui laisse entrevoir qu'elle a mal connu Frédéric; que non seulement il peut l'oublier, mais qu'une autre est prête à la remplacer; si je lui montre léger et sans foi ce qu'elle a vu noble et grand; enfin si j'éveille sa défiance sur un point où elle a mis tout son cœur, la vérité, l'honneur même ne seront plus pour elle qu'un problème. Si vous lui faites douter de Frédéric, craignez qu'elle ne doute de tout, et qu'en lui persuadant que son amour ne fut qu'une erreur, elle ne se demande si la vertu aussi n'en est pas une. Mon ami, il est des ames privilégiées qui reçurent de la nature une idée plus exquise et plus délicate du beau moral; elles n'ont besoin ni de raison ni de principes pour faire le bien, elles sont nées pour l'aimer, comme l'eau pour suivre son cours, et nulle cause ne peut arrêter leur marche, à moins qu'on ne dessèche leur source; mais, si, remontant pour ainsi dire vers le point visuel de leur existence, vous parvenez, en l'effaçant entièrement, à ébranler l'autel qu'elles se sont créé, vous les précipitez dans un vague où elles se perdent pour jamais; car, après l'appui qu'elles ont perdu, elles ne peuvent plus en trouver d'autre: elles aimeront toujours le bien; mais, ne croyant plus à sa réalité, elles n'auront plus de forces pour le faire; et cependant, comme cet aliment seul était digne de les nourrir, et qu'après lui l'univers ne peut rien offrir qui leur convienne, elles languissent dans un dégoût universel, jusqu'à l'instant où le Créateur les réunit à leur essence.

Mon cousin, je ne risque rien à vous montrer Claire telle qu'elle est; dans aucun moment elle ne perdra à se laisser voir en entier, et il n'est point de faiblesse que ses angéliques vertus ne rachètent. J'oserai donc tout vous dire: le mépris qu'elle concevra pour Frédéric pourra lui arracher la vie, mais le devoir seul peut lui ôter son amour : fiez-vous à elle pour y travailler, personne ne le veut davantage; si elle n'y réussit pas, nulle n'aurait réussi; et du moins, si tous les moyens échouent, réservez-vous la consolation de n'en avoir employé que de dignes d'elle.

Je ne lui écris point aujourd'hui; j'attends votre réponse pour lui parler de Frédéric.

Je le connais donc enfin cet étonnant jeune homme : jamais Claire ne me l'a peint comme il m'a paru : c'est la tête d'Antinoüs sur le corps de l'Apollon, et le charme de sa figure n'est pas même effacé par le sombre désespoir empreint dans tous ses traits. Il ne parle point, il répond à peine ; enfin, jusqu'au nom de Claire, rien ne l'arrache à son morne silence. Les grandes blessures de l'ame et du corps ne saignent point au moment qu'elles sont faites, elles n'impriment pas si tôt leurs plus vives douleurs, et, dans les violentes commotions, c'est le contre-coup qui tue.

La seule excuse de ce jeune homme,

tion, qui, à l'aide de sophismes adroits et touchants, nous fait pardonner des choses qui feraient horreur si on les dépouillait de leur voile. Ainsi ne croyez pas que, si je voyais Claire chercher des illusions pour colorer ses torts, ma lâche complaisance autorisât son erreur; mais l'infortunée a senti toute l'étendue de sa faute, et son cœur gémit écrasé sous ce poids. Ah! que pouvons-nous lui dire dont elle ne soit pénétrée? Qui peut la voir plus coupable qu'elle ne se voit elle-même? Accablée de vos bontés et de votre indulgence, tourmentée du remords affreux d'avoir empoisonné vos jours, elle voit avec horreur ce qui se passe dans son ame, et tremble que vous n'y pénétriez; et ne croyez pas que cet effroi soit causé par la crainte de votre indignation; non, elle ne redoute que votre douleur. Si elle ne pensait qu'à elle, elle parlerait; il lui serait doux d'être punie comme elle croit le mériter, et les reproches d'un époux outragé l'aviliraient moins, à son gré, qu'une indulgence dont elle ne se sent pas digne; mais elle croit ne pouvoir effacer sa faiblesse qu'en l'expiant, ni s'acquitter avec la justice qu'en portant seule tout le poids des maux qu'elle vous a faits.

Sa dernière lettre me dit qu'elle commence à soupçonner fortement que vous êtes instruit de tout ce qui se passe dans son cœur; mais elle ne rompra le silence que quand elle en sera sûre. Croyez-moi, allez au-devant de sa confiance; relevez son courage abattu; joignez à la délicatesse qui vous a fait attendre, pour le départ de Frédéric, qu'elle l'eût décidé elle-même, la générosité qui ne craint point de le montrer aussi intéressant qu'il l'est; qu'elle vous voie enfin si grand, si magnanime, que ce soit sur vous qu'elle soit forcée d'attacher les yeux pour revenir à la vertu. Enfin, si les conseils de mon ardente amitié peuvent ébranler votre résolution, le seul artifice que vous vous permettrez avec Claire sera de lui dire que je vous avais suggéré l'idée de la tromper, mais que l'opinion que vous avez d'elle vous a fait rejeter tout moyen petit et bas, que vous la jugez digne de tout entendre, comme vous l'êtes de tout savoir. En l'élevant ainsi, vous la forcez à ne pas déchoir sans se dégrader; en lui confiant toutes vos pensées, vous lui faites sentir qu'elle vous doit toutes les siennes; et, pour vous les communiquer sans rougir, elle parviendra à les épurer. O mon cousin! quand nos intérêts sont semblables, pourquoi nos opinions le sont-elles si peu, et comment ne marche-t-on pas ensemble quand on tend au même but?

Vous trouverez ci-jointe la lettre que j'écris à Claire, et où je lui parle de Frédéric sous des couleurs si étrangères à la vérité. Depuis son accident il n'a pas quitté le lit; au moindre mouvement le vaisseau se rouvre: une simple sensation produit cet effet. Hier, j'étais près de son lit, on m'apporte mes lettres, il distingue l'écriture de Claire. A cette vue, il jette un cri perçant, s'élance et saisit le papier; il le porte sur son cœur: en un instant il est couvert de sang et de larmes. Une foiblesse longue et effrayante succède à cette violente agitation. Je veux profiter de cet instant pour lui ôter le fatal papier; mais par une sorte de convulsion nerveuse, il le tient fortement collé sur son sein: alors j'ai vu qu'il fallait attendre, pour le ravoir, que la connaissance lui fût revenue. En effet, en reprenant ses sens, sa première pensée a été de me le rendre en silence, sans rien demander, mais en retenant ma main comme ne pouvant s'en détacher, et avec un regard!..... Mon cousin, qui n'a pas vu Frédéric, ne peut avoir l'idée de ce qu'est l'expression; tous ses traits parlent; ses yeux sont vivants d'éloquence; et, si la vertu elle-même descendait du ciel, elle ne le verrait point sans émotion. Et c'est auprès d'une femme belle et sensible que vous l'avez placé, au milieu d'une nature dont l'attrait parle au cœur, à l'imagination et aux sens! c'est là que vous les laissiez tête à tête, sans moyens d'échapper à eux-mêmes! Quand tout tendait à les rapprocher, pouvaient-ils y rester impu-

créatures, je pouvais estimer encore une ame qui n'avait failli que pour lui ; mais, quand je considère pour qui je fus coupable, pour qui j'offensai mon époux, je me sens à un tel degré de bassesse, que j'ai cessé d'espérer de pouvoir remonter à la vertu.

Elise, je renonce à Frédéric, à toi, au monde entier ; ne m'écris plus, je ne me sens plus digne de communiquer avec toi ; je ne veux plus faire rougir ton front de ce nom d'amie que je te donne ici pour la dernière fois : laisse-moi seule ; l'univers et tout ce qui l'habite n'est plus rien pour moi : pleure ta Claire, elle a cessé d'exister.

LETTRE XXXVII.

CLAIRE A ÉLISE.

Hélas ! mon Élise, tu as été bien prompte à m'obéir, et il t'en a peu coûté de renoncer à ton amie ! ton silence ne me dit que trop combien ce nom n'est plus fait pour moi ; et cependant, tout en étant indigne de le porter, mon ame déchirée le chérit encore, et ne peut se résoudre à y renoncer. Il est donc vrai, Élise, toi aussi tu as cessé de m'aimer ? La misérable Claire se verra donc mourir dans le cœur de tout ce qui lui fut cher, et exhalera sa vie sans obtenir un regret ni une larme ! Elle, qui se voyait naguère heureuse mère, sage épouse, aimée, honorée de tout ce qui l'entourait, n'ayant point une pensée dont elle pût rougir, satisfaite du passé, tranquille sur l'avenir, la voilà maintenant méprisée par son amie, baissant un front humilié devant son époux, n'osant soutenir les regards de personne : la honte la suit, l'environne ; il semble que, comme un cercle redoutable, elle la sépare du reste du monde, et se place entre tous les êtres et elle. O tourments que je ne puis dépeindre ! quand je veux fuir, quand je veux détourner mes regards de moi-même, le remords, comme la griffe du tigre, s'enfonce dans mon cœur et déchire ses blessures. Oui, il faut succomber sous de si amères douleurs ; celui qui aurait la force de les soutenir ne les sentirait pas. Mon sang se glace, mes yeux se ferment, et, dans l'accablement où je suis, j'ignore ce qui me reste à faire pour mourir..... Mais, Élise, si mon trépas expie ma faute, et que ta sagesse daigne s'attendrir sur ma mémoire, souviens-toi de ma fille ; c'est pour elle que je t'implore : que l'image de celle qui lui donna la vie ne la prive pas de ton affection ; recueille-la dans ton sein, et ne lui parle de sa mère que pour lui dire que mon dernier soupir fut un regret de n'avoir pu vivre pour elle.

LETTRE XXXVIII

CLAIRE A ÉLISE.

Pardonne, ô mon unique consolation ! mon amie, mon refuge, pardonne, si j'ai pu douter de ta tendresse ! Je t'ai jugée, non sur ce que tu es, mais sur ce que je méritais ; je te trouvais juste dans ta sévérité, comme tu me parais à présent aveugle dans ton indulgence. Non, mon amie, non, celle qui a porté le trouble dans sa maison et la défiance dans l'ame de son époux ne mérite plus le nom de vertueuse, et tu ne me nommes ainsi que parce que tu me vois dans ton cœur.

Malgré tes conseils, je n'ai point parlé avec confiance à mon mari : je l'aurais désiré, et plus d'une fois je lui ai donné occasion d'entamer ce sujet ; mais il a toujours paru l'éloigner : sans doute il rougirait de m'entendre ; je dois lui épargner la honte d'un pareil aveu, et je sens que son silence me prescrit de guérir sans me plaindre. Élise, tu peux me croire, le règne de l'amour est passé ; mais le coup qu'il m'a porté a frappé trop violemment sur mon cœur, je n'en guérirai pas : il est des douleurs que le temps peut user ; on se résigne à celles émanées du ciel ; on courbe sa tête sous les décrets éternels, et le reproche s'éteint quand il faut l'adresser à Dieu. Mais ici tout conspire à rendre ma peine plus cuisante, je ne peux en accuser personne ; tous les maux qu'elle cause re-

LETTRE XL.

CLAIRE A ÉLISE.

Je n'en puis plus, la langueur m'accable, l'ennui me dévore, le dégoût m'empoisonne; je souffre sans pouvoir dire le remède; le passé et l'avenir, la vérité et les chimères ne me présentent plus rien d'agréable; je suis importune à moi-même, je voudrais me fuir, et je ne puis me quitter: rien ne me distrait, les plaisirs ont perdu leur piquant, et les devoirs leur importance. Je suis mal partout: si je marche, la fatigue me force à m'asseoir; quand je me repose, l'agitation m'oblige à marcher. Mon cœur n'a pas assez de place, il étouffe, il palpite violemment: je veux respirer, et de longs et profonds soupirs s'échappent de ma poitrine. Où est donc la verdure des arbres? Les oiseaux ne chantent plus. L'eau murmure-t-elle encore? Où est la fraîcheur? où est l'air? Un feu brûlant court dans mes veines et me consume; des larmes rares et amères mouillent mes yeux et ne me soulagen pas. Que faire? où porter mes pas? pourquoi rester ici? pourquoi aller ailleurs? J'irai lentement errer dans la campagne; là, choisissant des lieux écartés, j'y cueillerai quelques fleurs sauvages et desséchées comme moi, quelques soucis, emblèmes de ma tristesse: je n'y mêlerai aucun feuillage, la verdure est morte dans la nature, comme l'espérance dans mon cœur. Dieu! que l'existence me pèse! l'amitié l'embellissait jadis, tous mes jours étaient sereins; une voluptueuse mélancolie m'attirait sous l'ombre des bois; j'y jouissais du repos et du charme de la nature. Mes enfants! je pensais à vous alors; je n'y pense plus maintenant que pour être importunée de vos jeux, et tyrannisée par l'obligation de vous rendre des soins. Je voudrais vous ôter d'auprès de moi, je voudrais en ôter tout le monde, je voudrais m'en ôter moi-même..... Lorsque le jour paraît, je sens mon mal redoubler. Que d'instants comptés par la douleur! Le soleil se lève, brille sur toute la nature, et la ranime de ses feux: moi seule suis importunée de son éclat; il m'est odieux et me flétrit: semblable au fruit qu'un insecte dévore au cœur, je porte un mal invisible.....; et pourtant de vives et rapides émotions viennent souvent frapper mes sens; je me sens frissonner dans tout mon corps: mes yeux se portent du même côté, s'attachent sur le même objet; ce n'est qu'avec effort que je les en détourne: mon ame, étonnée, cherche et ne trouve point ce qu'elle attend; alors, plus agitée, mais affaiblie par les impressions que j'ai reçues, je succombe tout-à-fait, ma tête penche, je fléchis, et, dans mon morne abattement, je ne me débats plus contre le mal qui me tue.

LETTRE XLI.

ÉLISE A M. D'ALBE.

Votre lettre m'a rassurée, mon cousin, j'en avais besoin; et je me féliciterais bien plus des changements que vous avez observés chez Claire, si je ne craignais qu'abusé par votre tendresse, vous ne prissiez l'affaissement total des organes pour la tranquillité, et la mort de l'ame pour la résignation.

Je ne m'étonne point de ce que vous inspire la conduite de Claire; je reconnais là cette femme dont chaque pensée était une vertu, et chaque mouvement un exemple. Son cœur a besoin de vous dédommager de ce qu'il a donné involontairement à un autre, et elle ne peut être en paix avec elle-même qu'en vous consacrant tout ce qui lui reste de force et de vie. Vous êtes touché de sa constante attention envers vous, de l'expression tendre dont elle l'anime; vous êtes surpris des soins continuels de son active bienfaisance envers tout ce qui l'entoure. Eh! mon cousin, ignorez-vous que le cœur de Claire fut créé dans un jour de fête, qu'il s'échappa parfait des mains de la nature, et que, son essence étant la bonté, elle ne peut cesser de faire le bien qu'en cessant de vivre?

déric, qu'avez-vous fait? me suis-je écriée. — Rien qu'elle ne m'eût permis, m'a-t-il répondu. — Vous n'avez donc pas lu cette lettre? ai-je repris. — Non, elle m'aurait méprisé, » m'a-t-il dit en me la remettant. J'ai voulu louer sa discrétion, sa délicatesse; il m'a interrompue. « Non, Élise, vous vous méprenez; je n'ai plus ni délicatesse, ni vertu; je n'agis, ne sens et n'existe plus que par elle; et peut-être eussé-je lu ce papier, si la crainte de lui déplaire ne m'eût arrêté. » En finissant cette phrase, il est retombé dans son immobilité accoutumée. Que ne donnerais-je pas pour qu'il exhalât ses transports, pour l'entendre pousser des cris aigus, pour le voir se livrer à un désespoir forcené! combien cet état serait moins effrayant que celui où il est! Concentrant dans son sein toutes les furies de l'enfer, elles le déchirent par cent forces diverses, et ces blessures qu'il renferme s'aigrissent, s'enveniment sur son cœur, et portent dans tout son être des germes de destruction. L'infortuné mérite votre pitié; et, quelle que fût son ingratitude envers vous, son supplice l'expie et l'emporte sur elle.

LETTRE XLII.

CLAIRE A ÉLISE.

Élise, je crois que le ciel a béni mes efforts, et qu'il n'a pas voulu me retirer du monde avant de m'avoir rendue à moi-même : depuis quelques jours un calme salutaire s'insinue dans mes veines; je souris avec satisfaction à mes devoirs; la vue de mon mari ne me trouble plus, et je partage le contentement qu'il éprouve à se trouver près de moi; je vois qu'il me sait gré de toute la tendresse que je lui montre, et qu'il en distingue bien toute la sincérité. Son indulgence m'encourage, ses éloges me relèvent, et je ne me crois plus méprisable quand je vois qu'il m'estime encore; mais, à mesure que mon ame se fortifie, mon corps s'affaiblit. Je voudrais vivre pour mon digne époux, c'est là le vœu que j'adresse au ciel tous les jours, c'est là le seul prix dont je pourrais racheter ma faute; mais il faut renoncer à cet espoir. La mort est dans mon sein, Élise, je la sens qui me mine, et ses progrès lents et continus m'approchent insensiblement de ma tombe. O mon excellente amie! ne pleure pas sur mon trépas, mais sur la cause qui me le donne; s'il m'eût été permis de sacrifier ma vie pour toi, mes enfants ou mon époux, ma mort aurait fait mon bonheur et ma gloire; mais périr victime de la perfidie d'un homme, mais mourir de la main de Frédéric!.... O Frédéric! ô souvenir mille fois trop cher! Hélas! ce nom fut jadis pour moi l'image de la plus noble candeur; à ce nom se rattachaient toutes les idées du beau et du grand; lui seul me paraissait exempt de cette contagion funeste que la fausseté a soufflée sur l'univers; lui seul me présentait ce modèle de perfection dont j'avais souvent nourri mes rêveries; et c'est de cette hauteur où l'amour l'avait élevé qu'il tombe..... Frédéric, il est impossible d'oublier si vite l'amour dont tu prétendais être atteint; tu as donc feint de le sentir? L'artifice d'un homme ordinaire ne paraît qu'une faute commune, mais Frédéric artificieux est un monstre : la distance de ce que tu es à ce que tu feignais d'être, est immense, et il n'y a point de crime pareil au tien. Mon plus grand tourment est bien moins de renoncer à toi que d'être forcée de te mépriser, et ta bassesse était le seul coup que je ne pouvais supporter.

Mon amie, cette lettre-ci est la dernière où je te parlerai de lui : désormais mes pensées vont se porter sur de plus dignes objets; le seul moyen d'obtenir la miséricorde céleste, est sans doute d'employer le reste de ma vie au bonheur de ce qui m'entoure : je visite mon hospice tous les jours; je vois avec plaisir que ma longue absence n'a point interrompu l'ordre que j'y avais établi. Je léguerai à mon Élise le soin de l'entretenir; c'est d'elle que ma Laure ap-

[redacted]

ra à y veiller à son tour : puisse fille chérie se former auprès de toutes les vertus qui manquèrent mère! Parle-lui de mes torts, surle mon repentir; dis-lui que, si je écoutée, j'aurais vécu paisible et ée, et que je t'aurais value peut-Que ses tendres soins dédommaon vieux père de tout le mal que causai; et, pour payer tout ce tiendra de toi, puisse-t-elle t'aiomme Claire!... Adieu, mon cœur chire à l'aspect de tout ce que ; c'est au moment de quitter des si chers que je sens combien ils achent à la vie. Élise, tu consomon *digne époux*, tu ne le laisses *isolé sur la terre*, tu deviendras mie, de même que la mère de nfants; ils n'auront pas perdu au e.

LETTRE XLIII.

CLAIRE A ÉLISE.

t'afflige point, mon amie, la douce ue Dieu répand sur mes derniers n'est un garant de sa clémence; ces instants encore, et mon ame lera vers l'éternité. Dans ce sancimmortel, si j'ai à rougir d'un ent qui fut involontaire, peut-être -je trop expié sur la terre pour en mie dans le ciel. Chaque jour, pros devant la majesté suprême, j'ada puissance et j'implore sa bonté; veloppe de sa bienfaisance tout ce spire, tout ce qui sent, tout ce qui e; c'est là le manteau dont les malx doivent réchauffer leurs cœurs... quand la nuit a laissé tomber son obdeau, je crois voir l'ombre du bras ternel étendu vers moi; dans ces ts d'un calme parfait, l'ame s'élance ciel et correspond avec Dieu, et la ence, reprenant ses droits, pèse le t pressent l'avenir. C'est alors que, un coup d'œil sur ces jours engloule temps, on se demande, non sans comment ils ont été employés, et, ant la revue de sa vie, on compte par ses actions les témoins qui déposeront bientôt pour ou contre soi. Quel calcul! qui osera le faire sans une profonde humilité, sans un repentir poignant de toutes les fautes auxquelles on fut entraîné? O Frédéric! comment supporteras-tu ces redoutables moments? Quand il se pourrait qu'innocent d'artifice, tu aies cru sentir tout ce que tu m'exprimais, songe, malheureux, que, pour t'absoudre de ton ingratitude envers ton père, il aurait fallu que le ciel lui-même eût allumé les feux dont tu prétendais brûler, et ceux-là ne s'éteignent point. Et toi, mon Élise, pardonne si le souvenir de Frédéric vient encore se mêler à mes dernières pensées; le silence absolu que tu gardes à ce sujet me dit assez que je devrais t'imiter; mais, avant de quitter cette terre que Frédéric habite encore, permets-moi du moins de lui adresser un dernier adieu, et de lui dire que je lui pardonne; s'il reste à cet infortuné quelques traits de ressemblance avec celui que j'aimai, l'idée d'avoir causé ma mort accélérera la sienne, et peut-être n'est-il pas éloigné l'instant qui doit nous réunir sous la voûte céleste. Ah! quand c'est là seulement que je dois le revoir, serais-je donc coupable de souhaiter cet instant?

LETTRE XLIV.

ÉLISE A M. D'ALBE.

Il est donc vrai, mon amie s'affaiblit et chancelle, et vous êtes inquiet sur son état! Ces évanouissements longs et fréquents sont un symptôme effrayant; et un obstacle au désir que vous auriez de lui faire changer d'air. Ah! sans doute je volerai auprès d'elle, je confierai mes deux fils à Frédéric, c'est une chaîne dont je l'attacherai ici. Je dissimule ma douleur devant lui; car, s'il pouvait soupçonner le motif de mon voyage; s'il se doutait que tout ce que vous lui dites de Claire n'est qu'une erreur; s'il voyait ces terribles paroles que vous n'avez point tracées sans frémir, et que je n'ai pu lire sans désespoir, *déjà les ombres de*

la mort couvrent son visage, aucune force humaine ne le retiendrait ici.

Non, mon ami, non, je ne vous fais point de reproches, je n'en fais pas même à l'auteur de tous nos désastres. Dès qu'un être est atteint par le malheur, il devient sacré pour moi, et Frédéric est dans un état trop affreux pour que l'amertume de ma douleur tourne contre lui; mais mon ame est brisée de tristesse, et je n'ai point d'expressions pour ce que j'éprouve. Claire était le flambeau, la gloire, le délice de ma vie: si je la perds, tous les liens qui me restent me deviendront odieux; mes enfants, oui, mes enfants eux-mêmes ne seront plus pour moi qu'une charge pesante : chaque jour, en les embrassant, je penserai que c'est eux qui m'empêchent de la rejoindre; dans ma profonde douleur, je rejette et leurs caresses, et les jouissances qu'ils me promettaient, et tous les nœuds qui m'attachent au monde; et mon ame désespérée déteste les plaisirs que Claire ne peut plus partager.

Ah! croyez-moi, laissez-lui remplir tous ses exercices de piété; ce n'est point eux qui l'affaiblissent : au contraire, les ames passionnées comme la sienne ont besoin d'aliment, et cherchent toujours leurs ressources ou très-loin ou très-près d'elles, dans les idées religieuses ou dans les idées sensibles, et le vide terrible que l'amour y laisse, ne peut être rempli que par Dieu même.

Annoncez-moi à Claire, je compte partir dans deux ou trois jours. Fiez-vous à ma foi, je saurai respecter votre volonté, ma parole et l'état de mon amie, et elle ignorera toujours que son époux, cessant un moment de l'apprécier, la traita comme une femme ordinaire.

LETTRE XLV.

ÉLISE A M. D'ALBE.

O mon cousin! Frédéric est parti, et je suis sûre qu'il est allé chez vous, et je tremble que cette lettre, que je vous envoie par un exprès, n'arrive trop tard, et ne puisse empêcher les maux terribles qu'une explication entraînerait après elle.... Comment vous peindre la scène qui vient de se passer? Aujourd'hui, pour la première fois, Frédéric m'a accompagnée dans une maison étrangère; muet, taciturne, son regard ne fixait aucun objet, il semblait ne prendre part à rien de ce qui se faisait autour de lui, et répondait à peine quelques mots au hasard aux différentes questions qu'on lui adressait. Tout-à-coup un homme inconnu prononce le nom de madame d'Albe; il dit qu'il vient de chez elle, qu'elle est mal, mais très-mal... Frédéric jette sur moi un œil hagard et interrogatif, et, voyant des larmes dans mes yeux, il ne doute plus de son malheur. Alors il s'approche de cet homme et le questionne. En vain je l'appelle, en vain je lui promets de lui tout dire, il me repousse avec violence en s'écriant : « Non, vous m'avez trompé, je ne vous crois plus. » L'homme qui venait de parler, et qui n'avait été chez vous que pour des affaires relatives à votre commerce, étourdi de l'effet inattendu de ce qu'il a dit, hésite à répondre aux questions pressantes de Frédéric. Cependant, effrayé de l'accent terrible de ce jeune homme, il n'ose résister ni à son ton ni à son air. « Ma foi, dit-il, madame d'Albe se meurt, et l'on assure que c'est à cause d'une infidélité d'un jeune homme qu'elle aimait, et que son mari a chassé de chez elle. » A ces mots, Frédéric jette un cri perçant, renverse tout ce qui se trouve sur son passage, et s'élance hors de la chambre; je me précipite après lui, je l'appelle, c'est au nom de Claire que je le supplie de m'entendre, il n'écoute rien : nulle force ne peut le retenir, il écrase tout ce qui s'oppose à sa fuite; je le perds de vue. Je ne l'ai pas revu, et j'ignore ce qu'il est devenu; mais je ne doute point qu'il n'ait porté ses pas vers l'asile de Claire; je tremble qu'elle ne le voie; la surprise, l'émotion, épuiseraient ses forces. O mon ami! puisse ma lettre arriver à temps pour prévenir un pareil malheur! L'insensé! dans son féroce délire, il ne songe pas que son apparition subite peut tuer

rait-elle donc trompée?—Oui, interrompit-il avec véhémence, une affreuse trahison me faisait paraître infidèle à tes yeux, et te peignait à moi gaie et paisible ; on nous faisait mourir victimes l'un de l'autre, on voulait que nous enfonçassions mutuellement le poignard dans nos cœurs. Crois-moi, Claire, amitié, foi, honneur, tout est faux dans le monde ; il n'y a de vrai que l'amour, il n'y a de réel que ce sentiment puissant et indestructible qui m'attache à ton être, et qui, dans ce moment même, te domine ainsi que moi : ne le combats plus, ô mon ame ! livre-toi à ton amant ; partage ses transports, et, sur les bornes de la vie où nous touchons l'un et l'autre, goûtons, avant de la quitter, cette félicité suprême qui nous attend dans l'éternité. » Frédéric dit ; et, saisissant Claire, il la serre dans ses bras, il la couvre de baisers, il lui prodigue ses brûlantes caresses ; l'infortunée, abattue par tant de sensations, palpitante, oppressée, à demi vaincue par son cœur et par sa faiblesse, résiste encore, le repousse et s'écrie : « Malheureux ! quand l'éternité va commencer pour moi, veux-tu que je paraisse déshonorée devant le tribunal de Dieu ? Frédéric, c'est pour toi que je t'implore, la responsabilité de mon crime retombera sur ta tête.—Eh bien ! je l'accepte, interrompit-il d'une voix terrible ; il n'est aucun prix dont je ne veuille acheter la possession de Claire ; qu'elle m'appartienne un instant sur la terre, et que le ciel m'écrase pendant l'éternité ! » L'amour a doublé les forces de Frédéric, l'amour et la maladie ont épuisé celles de Claire..... Elle n'est plus à elle, elle n'est plus à la vertu ; Frédéric est tout, Frédéric l'emporte..... Elle l'a goûté dans toute sa plénitude cet éclair de délice qu'il n'appartient qu'à l'amour de sentir ; elle l'a connue cette jouissance délicieuse et unique, rare et divine comme le sentiment qui l'a créée : son ame, confondue dans celle de son amant, nage dans un torrent de volupté : il fallait mourir alors ; mais Claire était coupable, et la punition l'attendait au réveil. Qu'il fut terrible ! quel gouffre il présenta à celle qui vient de rêver le ciel ! Elle a violé la foi conjugale ! elle a souillé le lit de son époux ! La noble Claire n'est plus qu'une infâme adultère ! Des années d'une vertu sans tache, des mois de combats et de victoires sont effacés par ce seul instant ! Elle le voit, et n'a plus de larmes pour son malheur ; le sentiment de son crime l'a dénaturée ; ce n'est plus cette femme douce et tendre, dont l'accent pénétrant maîtrisait l'ame des êtres sensibles, et en créait une aux indifférents ; c'est une femme égarée, furieuse, qui ne peut se cacher sa perfidie, et qui ne peut la supporter. Elle s'éloigne de Frédéric avec horreur, et, élevant ses mains tremblantes vers le ciel : « Éternelle justice ! s'écrie-t-elle, s'il te reste quelque pitié pour la vile créature qui ose t'implorer encore, punis le lâche artisan de mon malheur ; qu'errant, isolé dans le monde, il y soit toujours poursuivi par l'ignominie de Claire et les cris de son bienfaiteur. Et toi, homme perfide et cruel, contemple ta victime, mais écoute les derniers cris de son cœur : il te hait, ce cœur, plus encore qu'il ne t'a aimé ; ton approche le fait frémir, et ta vue est son plus grand supplice. Éloigne-toi, va, ne me souille plus de tes indignes regards. » Frédéric, embrasé d'amour et dévoré de remords, veut fléchir son amante : prosterné à ses pieds, il l'implore, la conjure ; elle n'écoute rien ; le crime a anéanti l'amour, et la voix de Frédéric ne va plus à son cœur. Il fait un mouvement pour se rapprocher d'elle ; effrayée, elle s'élance auprès de l'autel divin, et, l'entourant de ses bras, elle dit : « Ta main sacrilége osera-t-elle m'atteindre jusqu'ici ? Si ton ame basse et rampante n'a pas craint de profaner tout ce qu'il y a de saint sur la terre, respecte au moins le ciel, et que ton impiété ne vienne pas m'outrager jusque dans ce dernier asile. C'est ici, ajouta-t-elle dans un transport prophétique, que je jure que cet instant où je te vois est le dernier où mes yeux s'ouvriront sur toi : si tu demeures encore, je saurai trouver

il vous reste encore assez de vertus pour faire mon bonheur, et le seul tort que je ne vous pardonne pas est de souhaiter une mort qui me laisserait seul au monde. » A ces mots, sa femme lève sur lui un œil attendri et reconnaissant : « Cher et respectable ami, lui dit-elle, croyez que c'est pour vous seul que je voudrais vivre, et que mourir indigne de vous est ce qui rend ma dernière heure si amère. Mais je sens que mes forces diminuent, éloignez-vous l'un et l'autre, j'ai besoin de me recueillir quelques moments, afin de vous parler encore. »

Élise ferme doucement le rideau et ne profère pas une parole; elle n'a rien à dire, rien à demander, rien à attendre : l'aveu de son amie lui a appris que tout était fini, que l'arrêt du sort était irrévocable, et que Claire était perdue pour elle.

M. d'Albe, qui la connaît moins, s'agite et se tourmente; plus heureux qu'Élise, il craint, car il espère; il s'étonne de la tranquillité de celle-ci, sa muette consternation lui paraît de la froideur; il le dit, et s'en irrite. Élise, sans s'émouvoir de sa colère, se lève doucement, et, l'entraînant hors de la chambre : « Au nom de Dieu! lui dit-elle, ne troublez pas la solennité de ces moments par de vains secours qui ne la sauveront point, et calmez un emportement qui peut rompre le dernier fil qui la retient à la vie. Craignez qu'elle ne s'éteigne avant de nous avoir parlé de ses enfants : sans doute son dernier vœu sera pour eux; tel qu'il soit, fût-il de lui survivre, je jure de le remplir. Quant à son existence terrestre, elle est finie : du moment que Claire fut coupable, elle a dû renoncer au jour; je l'aime trop pour vouloir qu'elle vive, et je la connais trop pour l'espérer. » L'air imposant et assuré dont Élise accompagna ces mots fut un coup de foudre pour M. d'Albe, il lui apprit que sa femme était morte.

Élise se rapprocha du lit de son amie : assise à son chevet, toujours immobile et silencieuse, il semblait qu'elle attendît le dernier souffle de Claire pour exhaler le sien.

Au bout de quelques heures, Claire étendit la main, et prenant celle d'Élise : « Je sens que je m'éteins, dit-elle, il faut me hâter de parler : fais sortir tout le monde, et que M. d'Albe reste seul avec toi. » Élise fait un signe, chacun se retire; le malheureux époux s'avance sans avoir le courage de jeter les yeux sur celle qu'il va perdre; il se reproche intérieurement d'avoir peut-être causé sa mort en la trompant. Claire devine son repentir, et croit que son amie le partage; elle se hâte de les rassurer. « Ne vous reprochez point, leur dit-elle, de m'avoir déguisé la vérité, votre motif fut bon, et ce moyen pouvait seul réussir; sans doute il m'eût guérie, si l'effrayante fatalité qui me poursuit n'eût renversé tous vos projets. » Élise ne répond rien, elle sait que Claire ne dit cela que pour calmer leur conscience agitée, et elle ne se justifie pas d'un tort qui retomberait en entier sur M. d'Albe; mais celui-ci s'accuse, il rend à Élise la justice qui lui est due en apprenant à Claire qu'elle n'a cédé qu'à sa volonté. Elle est dédommagée de sa droiture, un léger serrement de main, que M. d'Albe n'aperçoit pas, la récompense sans le punir. Claire reprend la parole. « O mon ami! dit-elle en regardant tendrement son mari, nul n'est ici coupable que moi; vous, qui n'eûtes jamais de pensées que pour mon bonheur, et que j'offensai avec tant d'ingratitude, est-ce à vous à vous repentir? » M. d'Albe prend la main de sa femme et la couvre de larmes; elle continue : « Ne pleurez point, mon ami, ce n'est pas à présent que vous me perdez : mais, quand, par une honteuse faiblesse, j'autorisai l'amour de Frédéric; quand, par un raisonnement spécieux, je manquai de confiance en vous pour la première fois de ma vie; ce fut alors que, cessant d'être moi-même, je cessai d'exister pour vous. Dès l'instant où je m'écartai de mes principes, les

aussi rigoureux, vous n'auriez pas résisté aux visites que vous faites la nuit et le jour à ce tombeau. » Malvina se leva sans lui répondre, à peine l'avait-elle entendue; car il est des douleurs qui isolent du reste du monde; l'état de celui qui en est atteint ressemble si peu à ce que les autres lui en disent, qu'il ne comprend même plus la langue qu'on lui parle.

Malvina de Sorcy était Française : veuve à vingt-un ans d'un homme qu'elle n'avait point aimé, le premier usage qu'elle fit de son indépendance fut de quitter sa patrie, et d'aller se réunir à une amie qu'elle aimait avec excès, et qui était mariée en Angleterre : durant trois ans elles vécurent ensemble, et durant trois ans le charme qu'elles trouvèrent dans leur amitié fut tel, que plus d'une fois il fit oublier à milady Sheridan les chagrins que la conduite dépravée de son mari lui donnait, et à Malvina l'impossibilité de rentrer dans sa patrie après un si long séjour en Angleterre. Quelques amis lui rappelèrent pourtant qu'il fallait choisir entre son amie ou la fortune qu'elle avait en France : elle n'hésita point; et ce sacrifice fut si loin d'être un effort, que, si milady Sheridan n'avait pas cru devoir lui en montrer toute l'étendue, jamais Malvina n'aurait cru en avoir fait un. Mais, dès lors, n'ayant pour toute fortune que les fonds qu'elle avait apportés, et qui, placés chez un banquier, lui formaient un assez médiocre revenu, elle renonça aux parures comme aux amusements de son âge, et ne vécut plus que pour le plaisir de voir et d'aimer son amie.

En la perdant, elle ne songea point qu'elle allait se trouver sur une terre étrangère, isolée, sans amis et sans parents : il lui était indifférent d'être là ou ailleurs; et son malheur lui semblait si grand, qu'il n'était au pouvoir d'aucune circonstance étrangère de l'adoucir, ni même de l'aggraver.

En mourant, milady Sheridan avait obtenu de son époux que leur fille, âgée de cinq ans, serait remise entre les mains de Malvina, et qu'elle seule dirigerait son éducation. Il y avait consenti, non par égards pour sa femme, mais pour se soustraire à un devoir qui aurait pu gêner, par moments, son goût effréné pour le jeu et le plaisir. Il était bien aise de pouvoir assembler chez lui ses bruyants compagnons de débauche : la présence de sa fille eût été par la suite un obstacle à ces réunions; et celle de Malvina, qu'il regardait comme un censeur, lui devint même assez à charge pour qu'il lui fît entendre qu'elle ferait bien de chercher un autre domicile. Malvina, satisfaite de pouvoir emmener avec elle la fille de son amie, le fut aussi de quitter une maison où elle était révoltée de voir les ris indécents d'une bande joyeuse remplacer le deuil, insulter à sa douleur, et outrager les mânes de son amie.

Cependant elle hésitait sur le parti qu'elle devait prendre; lors même qu'elle n'eût pas été trop jeune pour vivre seule, sa fortune ne lui aurait pas permis de prendre une maison. Elle était bien sûre, d'après le caractère de milord Sheridan, qu'il ne fallait pas compter beaucoup sur les secours qu'il donnerait à sa fille; et puis elle se faisait un secret plaisir de fournir elle seule à l'entretien de l'enfant de Clara. Dans cette incertitude, elle écrivit à une parente de sa mère, établie dans les provinces septentrionales de l'Écosse, pour lui faire part de sa situation, de son goût pour la retraite, ainsi que du désir qu'elle aurait d'aller vivre chez elle, moyennant une pension. Mistriss Birton lui répondit qu'elle acceptait sa proposition avec d'autant plus d'empressement, qu'ayant été longtemps négligée par sa famille, elle était fière de pouvoir se venger de cet oubli par un service, et que, quoiqu'elle eût été souvent dupe de son obligeance, elle ne pouvait s'empêcher de mettre encore au rang de ses premiers plaisirs le devoir d'être utile à ses semblables, et de protéger ses parents. Dans un autre mo-

raient : le vent sifflait-il dans la bruyère, c'était son ombre qui s'avançait; écoutait-elle le bruit lointain d'un torrent, elle croyait distinguer les gémissements de sa bien-aimée; son imagination malade était remplie des mêmes fantômes dont ce pays était peuplé jadis; son nom même, ce nom porté jadis par la fille d'Ossian, lui semblait un nouveau droit aux prodiges qu'elle espérait. Ce n'est pas cependant qu'on pût reprocher à Malvina d'avoir une de ces têtes ardentes et exaltées, amies du merveilleux, qui le cherchent sans cesse et se perdent souvent à sa poursuite : mélancolique et tendre, dans ce moment sa douleur seule l'égarait : sans doute, aux jours de son bonheur, son imagination était vive et brillante; mais alors même on n'en disait rien; ce n'était que de son cœur qu'on parlait.

Il était près de neuf heures du soir lorsqu'elle arriva chez mistriss Birton : tout reposait dans un profond silence. Le postillon, en s'avançant au bord des larges fossés qui entouraient cet asile, aperçut tous les ponts-levis déja remontés. Pierre, inquiet de voir sa maîtresse si tard dans ces chemins, se hâte de descendre pour chercher un passage; il marche à tâtons, et se trouve bientôt auprès d'un mur qui le conduit à une large porte garnie de fer : il frappe inutilement; ce bruit que les échos répercutent de montagne en montagne, interrompt un moment la solitude de ce lieu, et bientôt tout rentre dans le silence. Il essaie, autant que ses forces le lui permettent, de grimper sur les barreaux de la porte, et, en s'aidant de quelques rameaux de lierre desséchés, il trouve une corde, il la tire; le son lugubre d'une cloche retentit dans le château, et mit tous ses habitants en mouvement. On entendit des voix s'appeler et se répondre; des lumières vont et viennent et percent l'obscurité; les portes s'ouvrent, et bientôt la voiture de Malvina roule dans les cours. Mistriss Birton l'attendait dans le vestibule; en la voyant, elle fit un geste de surprise; mais, se remettant bientôt, elle lui dit avec beaucoup d'affabilité, « qu'un si long voyage, entrepris dans une pareille saison, demandait beaucoup de repos, et qu'elle allait se hâter de la conduire dans son appartement avant de lui présenter aucune des personnes qui habitaient le château. » Malvina ne demandait pas mieux; elle suivit aussitôt sa cousine dans la chambre qui lui était destinée.

Mistriss Birton ne voulut entrer dans aucune conversation avec elle; après lui avoir fait prendre quelques aliments, elle la força de se coucher, en lui disant « que, tout empressée qu'elle était de la connaître et de jouir de sa société, elle exigeait que sa belle cousine consacrât au repos les premiers jours de son arrivée. » Elle appuya sur ce mot de *belle*, en fixant Malvina avec un regard inquiet; celle-ci, absorbée par sa douleur, ne s'en aperçut point, et ne pensa qu'à remercier mistriss Birton de la liberté qu'elle lui laissait, sentant bien que, dans ces premiers moments, le fardeau d'une conversation lui aurait paru pénible à soutenir. Aussitôt qu'elle eut couché la petite Fanny dans son berceau, et l'eut placée près d'elle, elle souhaita le bonsoir à mistriss Birton, qui la quitta : alors elle se mit dans son lit, où, soit à cause de la fatigue du voyage ou des insomnies qui l'agitaient depuis deux mois, elle ne tarda pas à s'endormir.

CHAPITRE II.

PORTRAIT [1].

INFORTUNÉE Malvina ! enfin tu as cessé de souffrir; enfin le repos apporte son baume sur ta profonde blessure; et quelques instants, du moins, tu vas oublier que tu es restée seule au monde : mais, durant ce moment de calme, je veux

[1] Quelques personnes ont prétendu me faire un reproche de la longueur de ce portrait; peut-être l'eussé-je abrégé beaucoup, s'il n'eût été que l'ouvrage de mon imagination; mais presque tous ses principaux traits étant pris dans un caractère qui m'est bien connu, je n'ai pu me résoudre à en sacrifier aucun.

beauté faisait naître les désirs, sa pudeur les enchaînait. Timide, modeste, rougissant d'être remarquée, ses yeux, toujours baissés, lui laissaient ignorer qu'elle était l'objet de tous les regards; et comme il n'y avait point de femme qu'elle n'effaçât par ses charmes, il n'en était point qu'elle ne surpassât davantage par ses vertus : tous le voyaient avec admiration, elle seule n'en savait rien.

Sans doute ceux qui l'avaient aimée en silence durant son mariage, osèrent le lui dire lorsqu'elle fut libre; mais son ame, fatiguée par une longue tyrannie, avait plus besoin de repos que d'agitation : elle ne voulait, ne désirait que l'amitié. Milady Sheridan était l'idole qu'elle déifiait; elle vola dans ses bras, et ne voulut plus d'autre plaisir : son amie était malheureuse, sa tendresse redoubla. Ah! sans doute, qui n'a pas vu souffrir ce qu'il aime, ne sait point encore jusqu'où il peut aimer!

Ainsi Malvina, arrivée à vingt-quatre ans sans avoir connu l'amour, ne se croyait pas susceptible d'en éprouver; mais, pour y avoir été étrangère, on n'y est pas inaccessible. Hélas! pourquoi l'ignorait-elle?

Non seulement elle croyait avoir la certitude que ce sentiment ne pouvait rien sur elle, mais elle y joignait la ferme résolution de le repousser. N'avait-elle pas promis de servir de mère à Fanny? ne devait-elle pas consacrer sa vie entière à remplir ce devoir? et n'aurait-elle pas regardé comme un crime tout ce qui aurait pu l'en distraire? Dans ces dispositions, rien ne pouvait lui convenir davantage que la retraite où elle se trouvait : aussi, l'idée d'y vivre loin du monde, et de pouvoir s'y livrer entièrement à ses regrets et à son enfant, avait-elle répandu une sorte de douceur sur l'amertume de sa peine.

CHAPITRE III.

UNE PLUS AMPLE CONNAISSANCE.

Il était fort tard le lendemain lorsque Malvina se leva. A peine avait-elle passé sa robe, qu'en s'approchant d'une des croisées de son appartement elle fut frappée du superbe spectacle qui s'offrait à ses regards : les eaux bleuâtres et transparentes du lac s'étendaient au loin, et les vapeurs qui s'élevaient de son sein ne permettaient pas d'apercevoir ses bornes. Sur un de ses côtés, les montagnes, couvertes d'une forêt de noirs sapins, dont les têtes robustes défiaient la fureur des tempêtes, entrecoupées de profonds ravins, du sein desquels de vastes et impétueux torrents se versaient à grand bruit, faisaient un contraste frappant avec le silence qui régnait sur les montagnes de l'autre rive; celles-ci, encombrées d'énormes blocs de granit entassés les uns sur les autres, et sans aucun vestige de végétation, offraient à l'œil attristé l'image du chaos et de la destruction.

Tandis que Malvina considérait attentivement ce tableau, elle fut interrompue par une voix caressante qui s'informait d'elle avec intérêt; elle se retourne et aperçoit mistriss Birton dans le déshabillé le plus élégant, et qui, lui souriant, lui dit : « Ah! ma belle cousine, ce ne sont point ici les aspects toujours doux et fertiles de notre France; c'est là seulement que se déploient tous les bienfaits de la nature : nous n'avons ici que ses rigueurs; mais, en attendant que la belle saison vienne un peu égayer nos montagnes, j'ai eu soin de faire placer ici différents tableaux des meilleurs maîtres des écoles italienne et flamande. Croyez-moi, il vaut mieux regarder le beau ciel de France et d'Italie en peinture que celui d'Écosse en réalité. » Malvina leva les yeux, et aperçut en effet plusieurs jolis paysages disposés avec goût sur le papier vert qui ornait son cabinet. Touchée de cette attention, et l'attribuant au bon cœur de mistriss Birton, elle lui prit la main et lui dit : « Je suis bien reconnaissante, ma cousine, de tout ce que vous faites pour moi : ces soins attentifs, dont je suis l'objet, me disent tout ce que vous êtes :

tant que vous le pourrez ces sortes de conversations, si vous voulez vivre tranquille : ma cousine me paraît une excellente femme, et..... — Quant à cela, madame, interrompit miss Tomkins, ce n'est pas ce que tout le monde dit ici, et on m'a déja raconté des choses!..... mais Dieu me préserve de dire du mal de mon prochain; on le connaît toujours assez tôt. Je voudrais seulement que madame consentît à se distraire; quand je la vois toujours pleurer, il me semble que je suis plus vieille de dix ans. — Ma bonne Tomkins, reprit doucement Malvina, laissez-moi le choix de mes distractions, je vous prie, et croyez que j'en trouve davantage dans ma solitude que dans le monde. » Miss Tomkins secoua la tête, comme n'étant pas convaincue de ce que sa maîtresse lui disait; mais, n'osant pas la presser davantage, elle sortit sans ajouter un mot.

Le surlendemain, mistriss Birton fit dire à sa cousine qu'elle l'attendait à déjeuner dans son appartement. Quoique cette invitation contrariât un peu Malvina, elle ne crut pas devoir s'y refuser, et descendit. Elle trouva mistriss Birton seule dans un salon où le déjeûner était préparé. « Enfin, ma chère Malvina, lui dit-elle en la voyant entrer, toute ma société est partie, et je peux jouir du plaisir de me trouver avec vous. — Je crains bien, ma cousine, reprit Malvina, d'être peu propre à vous en procurer, et je vous plaindrais si vous n'aviez d'autre société que moi. — Pourquoi donc, ma cousine? vous me paraissez très-aimable. Au reste, je ne suis pas absolument seule dans mon château, et vous ferez connaissance, à dîner, avec ceux qui y résident avec moi; mais, pour cette matinée, je vous l'ai réservée tout entière. » Malvina se sentit plus gênée que reconnaissante de cette attention : elle aurait voulu y répondre; mais, n'ayant presque rien à dire à sa cousine, elle ne fut frappée que de l'idée d'avoir une conversation de plusieurs heures à soutenir, et l'effroi qu'elle en conçut augmenta encore la difficulté qu'elle y trouvait.

Dans cette disposition, elle s'assit assez tristement auprès du feu, devant une table servie avec profusion; mistriss Birton ne la pressa point de manger avec affectation, mais lui fit remarquer avec soin ce qu'il y avait de plus délicat, et tâcha d'exciter son appétit ainsi que sa gaîté. Malvina la remerciait toujours, et cependant, fatiguée de tant d'attentions, elle aurait préféré le plus négligent oubli à ces prévenances officieuses qui ne laissent pas respirer un moment; car mistriss Birton avait beau vouloir se faire bonne, comme la nature ne l'y portait pas, ses soins manquaient toujours de cette cordialité qui met à son aise, et ses discours, de cet abandon qui s'insinue dans le cœur.

Le déjeuner étant fini, et la conversation épuisée, mistriss Birton proposa à sa cousine de parcourir l'intérieur du château, et la conduisit d'abord dans un joli salon de musique; elle lui montra des orgues, des pianos, des harpes, enfin toutes les sortes d'instruments possibles. De là elles passèrent dans une spacieuse bibliothèque qui les conduisit à une vaste galerie de tableaux : des poêles souterrains échauffaient ces pièces, et leurs différents tuyaux se réunissant auprès de l'appartement de mistriss Birton, elle avait fait construire au-dessus une petite serre chaude où elle cultivait, en toutes saisons, les arbrisseaux odorants que des climats plus doux ne voient naître que l'été. Par une ouverture ménagée avec art, la rose, l'oranger et l'héliotrope exhalaient leurs parfums aromatiques dans son boudoir. Cette petite pièce, peinte à fresque sur le mur, représentait un bocage de verdure entremêlé de touffes de fleurs, si bien imitées, que chacun, trompé par leurs couleurs et séduit par l'odorat, se croyait au milieu des champs; quelques glaces, dont les bordures étaient cachées par des feuillages découpés, égayaient encore ce séjour, et dans le fond une ottomane placée dans une alcôve, et cachée

d'exhaler la vôtre dans mon sein; j'ai trop souffert moi-même, je connais trop les maux dont la sensibilité est la source, pour ne pas compatir aux vôtres. » Malvina le crut, et plaignit sa cousine des chagrins dont elle disait avoir été la victime; mais elle sentit en même temps que ce n'était pas à mistriss Birton qu'elle aimerait à parler des siens.

CHAPITRE IV.

DE NOUVELLES CONNAISSANCES.

Depuis que Malvina avait perdu son amie, c'était la première fois qu'elle avait soutenu une si longue conversation : fatiguée de l'effort qu'elle venait de faire, elle se rendait avec précipitation dans sa chambre, lorsqu'en enfilant un corridor elle fut saluée par un homme d'environ trente ans, d'une figure noble, et dont les manières paraissaient respectueuses et polies : elle se contenta de lui faire une légère inclination, et passa son chemin sans s'arrêter. Il n'en fut pas de même de M. Prior; quoiqu'il eût été le seul dans la maison qui n'eût éprouvé aucune curiosité de connaître madame de Sorcy, il ne put la voir sans être frappé : en effet, comment eût-il été possible de l'envisager avec indifférence? quel être sur la terre aurait pu rencontrer sans émotion ces yeux si vifs et si touchants, et les perdre de vue sans regret? Quand Malvina fut passée, M. Prior se retourna pour la regarder encore : quand elle eut tourné dans la galerie qui conduisait à son appartement, il avança quelques pas, allongea le cou pour la voir plus long-temps, resta un moment immobile à sa place lorsqu'elle eut disparu, et puis continua sa route plus lentement, et en rêvant à la charmante personne auprès de laquelle il allait vivre. M. Prior était d'une noble famille écossaise; ses parents, chargés de beaucoup d'enfants, et sans fortune, lui avaient fait prendre l'état ecclésiastique, et il s'était conformé d'autant plus volontiers à leur volonté, qu'aimant passionnément l'étude et la littérature, il espérait pouvoir se livrer aisément à ses goûts dans son état : mais ce n'était pas le moyen d'y réussir. Dans celui-là, comme dans tout autre, les talents font moins que l'intrigue; et M. Prior, avec le cœur le plus droit, l'esprit le plus cultivé et les mœurs les plus pures, n'avait pu trouver une place qui lui donnât de quoi vivre; il était dans cette situation, lorsque le hasard lui procura la connaissance de mistriss Birton, dans un voyage qu'elle fit à Édimbourg : elle avait assez d'esprit pour apprécier celui de M. Prior; et, flattée de retirer chez elle un homme d'une famille noble, elle lui offrit une place de chapelain dans son château, avec cent guinées d'appointements. Séduit par l'air gracieux de mistriss Birton, et par l'espérance de consacrer tous ses moments à l'étude, dans les montagnes escarpées et sauvages de Bread-Alben, il accepta avec enthousiasme l'offre qui lui était faite. Charmé de la position solitaire de son nouvel asile, son étonnement, en voyant l'intérieur, surpassa beaucoup celui de Malvina, et l'élégante somptuosité de ce lieu lui fit naître des soupçons que l'expérience rectifia peut-être dans la suite; mais, quel que fût le jugement qu'il porta sur mistriss Birton, jamais il ne s'ouvrit sur ce sujet à personne; ce secret était concentré dans son cœur : peut-être appartiendra-t-il à la seule Malvina d'en recevoir la prompte confidence.

Lorsque Malvina descendit pour le dîner, elle trouva dans le salon, outre M. Prior, deux dames qu'elle ne connaissait pas, et qui, aussitôt qu'elle parut, la regardèrent avec une avide curiosité. Mistriss Birton se leva pour aller au-devant d'elle, et lui dit : « Permettez, ma belle cousine, que je vous présente les amis de ma solitude, qui seront sans doute charmés de la nouvelle compagne qu'ils vont avoir. Voici d'abord M. Prior, chapelain de ma mai-

phes de l'amour-propre ont de plus doux; mais, revenue de ces chimères, dont j'ai bientôt connu le vide, j'ai quitté le monde avant qu'il m'eût quittée. En vain il a cherché à me rappeler dans son sein, j'ai résisté à toutes ses avances pour me consacrer aux seules jouissances réelles, la bienfaisance et l'amitié; et, à présent que je ne suis plus ni jeune ni jolie, je me trouve bien de n'avoir pas donné toutes mes années au plaisir. » Mistriss Melmor se répandit en éloges sur la haute sagesse de son amie; Malvina les trouva si outrés, qu'ils lui ôtèrent l'envie d'en donner aucun : d'un autre côté, apercevant sur les lèvres de M. Prior un léger mouvement qui retenait un sourire, elle s'en étonna, car le discours de sa cousine lui avait paru fort sensé. Mais toutes ces idées furent bientôt écartées par les souvenirs douloureux qui la poursuivaient sans cesse, et avant la fin du repas elle demanda et obtint la permission de se retirer.

CHAPITRE V.

LA BIBLIOTHÈQUE.

Malvina n'ayant point apporté de livres avec elle, descendit un matin chez sa cousine pour lui demander la permission d'en prendre quelques-uns dans sa bibliothèque. « Ma chère, lui répondit mistriss Birton, comme je me plais à n'avoir que les plus belles éditions, mon usage n'est pas de prêter mes livres aux femmes, qui ordinairement n'en ont aucun soin; mais cependant je consens à faire une exception en votre faveur, et vous êtes libre de choisir ceux qui vous conviendront. » Malvina la remercia sans plaisir, car cette complaisance qui cherche si bien à faire valoir ce qu'elle accorde est souvent pire qu'un refus : elle se promit d'en faire peu d'usage; et, entrant dans la bibliothèque avant de remonter dans sa chambre, elle s'arrêta devant un rayon qui contenait tous les auteurs français : c'étaient les bons amis de sa jeunesse; c'était entre eux et milady Sheridan qu'elle avait passé les plus beaux moments de sa vie. Elle pleura en voyant Montaigne; son imagination la transporta à l'instant dans la fertile France, sous le toit paternel, où, pour la première fois, elle avait lu son chapitre de l'Amitié. Elle n'était pas mariée alors, non plus que sa Clara, qui était de moitié dans cette lecture. A chaque phrase leurs yeux se rencontraient et semblaient se dire : C'est là ce que nous éprouvons; mais leurs bouches timides n'osaient encore en faire l'aveu : une pudeur secrète, fidèle compagne des premières émotions de l'ame, le retenait au fond de leurs cœurs. Étonnées et ravies, la nature leur paraissait plus belle depuis qu'elles l'admiraient ensemble, les fleurs plus fraîches depuis qu'elles les cueillaient l'une pour l'autre. Heureuses de s'aimer, elles se livraient avec délices au sentiment qui les entraînait, sans se rendre compte de la source de leur bonheur; et, dans ces ames simples et ingénues, l'amitié pure et innocente avait tout l'embarras, tous les charmes de l'amour naissant. Ces souvenirs se succédèrent avec rapidité dans l'esprit de Malvina, et chacun, en passant, frappait douloureusement son cœur. « O premiers moments de la vie, s'écria-t-elle en versant un torrent de larmes, moments charmants, trop tôt passés, et éternellement regrettés, que votre existence fugitive a laissé de profondes traces dans ma mémoire! » Comme elle parlait encore, la porte s'ouvrit, et M. Prior parut chargé de quelques livres qu'il venait rapporter. En voyant Malvina, il s'inclina respectueusement, et fit quelques pas pour se retirer; mais elle, en se levant aussitôt, lui fit un signe de la main, et, le cœur encore gros de soupirs, lui dit à voix basse : « Ne vous dérangez pas, je me retire. » M. Prior, en la voyant passer la tête baissée sur son sein, joignit les mains et s'écria : « O Providence! voilà donc les créatures que tu châties, tandis

adresse à toutes les mêmes choses qu'il me dit; mais, quand il en serait autrement (ce qui pourtant est très-possible), ne suis-je pas sûre que mistriss Birton ne permettra jamais à son neveu de faire un autre choix que celui qu'elle aura prescrit? et vous verrez, maman, que la dot qu'elle m'a promise ne me sera donnée que si je prends un mari à son goût, et non au mien....» Sans doute elle ne se serait pas arrêtée si tôt, si sa mère n'eût profité du premier moment où elle reprenait haleine pour l'interrompre. « Taisez-vous, Kitty, lui dit-elle avec un ton qu'elle voulait rendre solennel et qui n'était qu'emphatique; taisez-vous, et apprenez à respecter l'amie généreuse qui nous a donné un asile. — Eh mon Dieu, maman! quel scrupule vous prend? reprit étourdiment sa fille: ne vous ai-je pas entendue dire mille fois plus de mal encore? — Cela se peut, interrompit mistriss Melmor, rouge de colère; mais du moins je sais à qui je m'adresse. — J'espère, madame, lui dit gravement Malvina, que vous ne soupçonnez pas que je puisse faire un mauvais usage de ce que j'entends; je dois m'en étonner, sans doute, mais c'est tout. — Je le crois, je le crois assurément de votre part, reprit mistriss Melmor en s'adoucissant: qui possède autant de vertus doit être discrète; mais je reprends ma fille de parler aussi librement devant des personnes qu'elle ne connaît pas; car vous devez sentir avec quelle prudence on doit se plaindre de ceux de qui on attend tout. — Non, madame, je ne le sens pas, répondit Malvina un peu sèchement; car je croyais qu'on ne devait rien recevoir de ceux qu'on ne pouvait pas aimer. »

Mistriss Melmor ouvrait la bouche pour répondre lorsque mistriss Birton entra. « Bonjour, mes bonnes amies, leur dit-elle; je suis charmée de vous voir réunies, et je regrette les moments que j'ai perdus loin de vous; mais du moins étais-je présente à votre esprit? pensiez-vous à moi? — En pouvez-vous douter? lui répondit mistriss Melmor d'un ton doucereux: n'êtes-vous pas ici l'ame de tout? » Ces paroles flatteuses venaient d'obtenir un sourire gracieux de mistriss Birton et un regard méprisant de Malvina, lorsque M. Prior entra, un recueil de papiers sous le bras. « Que nous apportez-vous là? lui demanda mistriss Birton. — Toutes les poésies galliques que j'ai pu recueillir, madame. — Ah! fi! interrompit miss Melmor: comment avez-vous eu le courage d'écrire toutes ces tristes psalmodies? — Et comment se peut-il que vous donniez un pareil nom aux sublimes ouvrages qui ont immortalisé le nom d'Ossian? s'écria M. Prior. Est-ce sur la terre qui le porta, au milieu de ces montagnes qui vivront encore par son génie quand la main du temps les aura détruites, est-ce sur le sol de l'ancienne Calédonie, enfin, qu'on ose porter atteinte à la gloire du fils de Fingal? Ne craignez-vous pas....? — Que l'esprit des collines, monté sur un coursier de vapeurs, ne me transperce de sa lance de brouillard? interrompit miss Melmor en ricanant. Non, en vérité; et, quand le soir viendra, que le vent sifflera dans la forêt, que les météores s'élèveront du sein du lac, et que les dogues hurleront dans la basse-cour, ce ne sera pas de la colère d'Ossian dont je serai effrayée. — Miss Melmor, lui dit mistriss Birton avec un peu de hauteur, pour se mêler de juger un pareil ouvrage, il faut être en état d'en sentir les beautés, et en avoir lu plus de quelques pages avant de se hasarder d'en parler. — En ce cas, dit miss Melmor tout bas en se penchant vers l'oreille de Malvina, elle ferait bien de n'en rien dire. » Sans l'avoir entendue, mistriss Birton fut choquée de son action; et mistriss Melmor, qui s'aperçut du mécontentement de son amie, tâcha de la calmer en accusant sa fille la première. « Je vous l'ai dit souvent, ma chère mistriss Birton, que votre excessive indulgence pour Kitty produirait un mauvais effet; mais vous n'avez jamais voulu me croire; et, entre nous deux, si votre fraîcheur et votre beauté

[redacted]

pu le laisser supposer, on vous
se pour sa mère, tant les affec-
le votre cœur sont vives et géné-
: c'est là votre seul défaut, ma
mistriss Birton; permettez-moi
s le dire avec cette franchise qui
naturelle, c'est là votre seul dé-
· On n'est pas maître de ses sen-
, ma chère, répondit son amie;
s âmes que l'expérience ne cor-
s, et qui seront éternellement
le leur sensibilité. — Madame de
onnait-elle l'ouvrage dont il s'a-
l demanda M. Prior en lui pré-
t le recueil qu'il tenait. — Je n'en
se la traduction française. — Vous
naissez donc pas Ossian. Vous ne
naîtrez pas encore après avoir lu
M. Macpherson, ni la mienne,
ci. Si les difficultés ne vous rebu-
, permettez-moi de vous donner
s leçons de langue erse, afin que
uissiez, quand les beaux jours re-
nt, aller entendre les descendants
rven chanter les exploits de leurs
ans toute la pureté de leur langue
ve. » *Malvina accepta cette pro-*
n avec grand plaisir; et mistriss
ajouta qu'étant bien aise aussi de
s quelques leçons, elle donnait
-vous le lendemain matin à sa cou-
à M. Prior dans sa bibliothèque.
la fin de la soirée, un domes-
pporta une lettre à mistriss
, qui parut l'occuper beaucoup;
lut plusieurs fois, regarda miss
r avec inquiétude, et Malvina, qui
rès d'elle, l'entendit se dire tout
Qui peut l'attirer ici? pourquoi
-il déjà? » Enfin, après une très-
pause, elle serra sa lettre et dit:
nd m'écrit qu'il sera ici dans
s jours. — En vérité? » interrom-
s Melmor en faisant un cri de
istriss Birton la regarda sévère-
t ajouta: « Je pense qu'il revient
e consulter sur divers articles
à son mariage avec lady Sumer-
r enfin j'espère que, soumis à ma
, il sentira tout l'avantage d'un
tablissement; et je ne pense pas
que personne ait ici l'imprudence ni la présomption de chercher à l'en dissuader. » Miss Melmor rougit, sa mère la regarda avec inquiétude; M. Prior rêva; mistriss Birton parut agitée; Malvina seule resta à peu près indifférente à ce qui se disait autour d'elle. Exacte au rendez-vous donné par mistriss Birton, elle se rendit le lendemain à la bibliothèque; M. Prior y était déja : ils causèrent en attendant mistriss Birton, et avec assez d'intérêt pour oublier qu'elle ne venait pas : cependant elle leur fit dire, à la fin, qu'elle les priait de remettre la leçon à quelques jours, parce qu'elle n'avait pas le temps aujourd'hui, et que le lendemain était fixé pour aller visiter les établissements publics du château. Malvina lui fit répondre qu'elle l'attendrait, et se préparait à sortir, lorsque M. Prior la retint : « Allez-vous vous retirer si tôt? lui demanda-t-il. — Mais il me semble, répliqua-t-elle, que je suis restée assez long-temps. — Peut-être avez-vous raison; cependant il ne me le semble pas : les moments qu'on passe auprès de vous sont doux comme la vapeur du matin, et s'évanouissent comme la rosée de l'aube du jour. — Je vous assure, M. Prior, que je trouve beaucoup d'intérêt dans votre société, et, s'il est vrai que la confiance puisse apporter quelques soulagements à la douleur, je crois que c'est à vous seul que je le devrai pendant mon séjour ici. — Avec les personnes qui nous entourent, je ne puis m'enorgueillir de cette préférence; mais, si elle tient un peu à l'accord de nos idées, et non pas uniquement à la comparaison que vous faites de moi aux autres, je la regarderai comme le don le plus précieux que le ciel puisse m'accorder. »

Malvina fut surprise de ce qu'elle entendait : l'air modeste de M. Prior ne s'alliait pas avec l'opinion qu'il semblait avoir de sa supériorité; et, tandis qu'elle cherchait, avant de répondre, à démêler la cause d'un pareil contraste, sa physionomie parla pour elle, et M. Prior ayant deviné ce qui l'occupait, se hâta

de répondre à sa pensée. « Vous vous étonnez, je le vois, de l'idée que je parais avoir de moi-même, et vous êtes tentée de m'accuser de vanité; mais, avant peu, vous reconnaîtrez votre erreur, et vous sentirez que j'ai dû croire que, l'esprit seul ne pouvant vous entendre, votre ame ne doit s'ouvrir que là où vous en trouviez une. »

Malvina, de plus en plus surprise d'un discours qui semblait accuser mistriss Birton d'insensibilité, surtout de la part d'un homme qui devait la regarder comme sa bienfaitrice, ne savait plus qu'augurer du caractère de M. Prior, et était prête à lui retirer son estime, lorsque, lisant encore dans ses yeux les divers mouvements qui l'agitaient, il lui dit avec vivacité : « Au nom du ciel, madame, suspendez votre opinion, et n'abusez pas de l'étrange ascendant que vous avez pris sur moi pour me juger à la rigueur; j'ignore comment il se fait qu'un secret que les questions réitérées de mes plus intimes amis n'ont jamais pu m'arracher s'échappe devant vous sans que vous l'ayez demandé; mais cette faute, si c'en est une, n'est pas la mienne, c'est celle de la confiance que vous m'inspirez : il n'appartenait qu'à vous de me rendre coupable d'indiscrétion, mais croyez que nul autre au monde ne me reprochera un pareil tort; car qui n'a pu être entraîné que par vous ne court pas risque de l'être deux fois. — Toute mauvaise que soit votre excuse, monsieur, répondit-elle, peut-être suis-je la seule qui n'aie pas le droit de la trouver telle, et ce sentiment de confiance, quoique prématuré, quoique indiscret peut-être, ne laisse pas le courage de le blâmer à celle qui en est l'objet; mais, si je ne vous fais point de reproches, votre conscience ne vous en fait-elle aucun? Est-ce la généreuse mistriss Birton, la bienfaitrice de tout ce qui l'entoure, que vous accusez de n'avoir point d'ame? Celle qui a dédaigné les vains plaisirs du monde pour venir répandre son opulence sur les malheureux habitants de ces contrées sauvages n'est-elle pas animée du noble amour du bien? et, si ma confiance ne répond pas à ses caresses, croyez que je l'attribue bien plus à la distance qui nous sépare (distance tout à son avantage) qu'à la cause que vous semblez lui donner.—Aimable femme, reprit M. Prior, les yeux baignés de larmes, j'aurais été bien trompé si vous n'aviez pas pensé ainsi; de même que je serais dans une grande erreur si mistriss Birton ne voyait, dans l'expression de votre douleur, le seul désir de paraître intéressante; car alors il faudrait douter de ce grand principe, que chacun juge d'après son propre cœur. — C'en est assez, répondit Malvina en se levant, j'ignore quel peut être le motif de vos injustes préventions; mais je croirais y participer si je vous écoutais plus long-temps. Permettez-moi de vous dire seulement que, lorsque je vois le bien que mistriss Birton répand autour d'elle et sur celui-là même qui l'accuse, il faudrait que je fusse étrangement aveuglée pour mettre les torts de son côté.—Je ne suis point ingrat, madame, répliqua gravement M. Prior, je ne suis pas même sévère : quand vous aurez mieux observé, peut-être me relèverai-je dans votre esprit, et aurez-vous quelque regret du reproche amer que vous m'avez adressé aujourd'hui. » Il sortit en disant ces mots : Malvina resta interdite : quelque évidents que fussent les torts de M. Prior, il lui semblait que sa peine les effaçait tous : d'ailleurs, il était nouveau pour elle d'avoir affligé quelqu'un, et ce poids pesait tellement sur son cœur, qu'elle chercha, dans le courant de la soirée, par quelques mots pleins d'aménité, à faire oublier à M. Prior ce qu'elle lui avait dit de dur le matin; mais il lui répondit à peine, parut rêveur, préoccupé, et se retira de bonne heure dans sa chambre.

---

sentit atteinte de cette gêne qu'elle avait cru remarquer sur le visage de chacun, et, en entrant à l'école, elle laissa mistriss Birton s'entretenir avec le maître, et passa dans le jardin, où elle vit plusieurs petites filles assises en rond. La plus grande, debout au milieu de ses compagnes, leur chantait une chanson; Malvina s'approcha de ce petit groupe, et leur fit signe de continuer. Si son abord les avait intimidées, son air les rassura bientôt, et la petite chanteuse se hasarda même jusqu'à lui prendre la main et à la faire asseoir : Malvina y consentit, et, attirant l'enfant sur ses genoux, elle lui demanda comment il se faisait qu'elle parlât si bien l'anglais, tandis que ses compagnes ne l'entendaient seulement pas. « C'est mon parrain qui me l'apprend, madame, quand il est ici; et puis, quand il s'en va, il paie le maître pour qu'on me le fasse parler quelquefois. — Et qui est votre parrain, mon enfant? — C'est sir Edmont Seymour, madame; c'est lui qui m'a donné mon bel habit des dimanches : il ne vient jamais ici sans m'apporter quelque chose.—Mais, s'il ne donne qu'à vous, vos compagnes doivent être jalouses ? — Oh ! pardonnez-moi, il n'oublie personne : voyez-vous ce fichu à Peggy, ce jupon à Mol, ces ciseaux à Suky? c'est lui qui a acheté tout cela pour elles.—Si votre parrain est si bon, vous devez l'aimer beaucoup? — Ah ! oui, madame, je l'aime; je ne suis contente que quand je le vois : il me prend aussi sur ses genoux comme vous; tout le monde est heureux quand il est ici. — Elle a raison, ajouta M. Prior, qui était debout derrière Malvina : sir Edmond a de grands vices, mais il est réellement bienfaisant, et, sans les dons qu'il répand ici, ces pauvres établissements manqueraient de tout. — Je vous attends depuis une heure, » s'écria mistriss Birton, en rejoignant sa cousine, et à sa vue, tous les enfants s'envolèrent comme une nuée d'oiseaux; la seule petite fille que Malvina avait près d'elle resta à sa place, comme si cet asile l'eût rassurée contre la crainte qu'insp[...] mistriss Birton : celle-ci, surpris[...] sa confiance, s'approcha, et, la t[...] brusquement par le bras, lui dit q[...] maître l'attendait. La petite fille se[...] tristement, et, saisissant la mai[...] Malvina, qu'elle baisa de tout son c[...] elle rejoignit ses compagnes. Fa[...] qui l'avait prise en amitié, courut [...] elle pour l'empêcher de s'en aller, [...] petite fille hésitait à revenir, lor[...] mistriss Birton, ne pouvant va[...] l'impatience qu'elle éprouvait, d[...] Malvina : « Ma cousine, rappelez [...] Sheridan, je vous prie, et si vous [...] croyez, ne lui donnez plus l'exemp[...] détourner les enfants de leurs devoi[...]

Lorsqu'il s'agissait de l'intérêt [...]trui, Malvina savait réprimer l'i[...]tice par une repartie prompte, et [...]vent piquante; mais quand il n'[...] question que d'elle, l'extrême bon[...] son cœur interdisait à son esprit [...] réponse de ce genre; aussi se cont[...]t-elle de dire à mistriss Birton : [...] craignez point, ma cousine, qu[...] donne un tel exemple à Fanny; je p[...] au contraire, que c'est en me m[...] avec elle aux innocentes récréation[...] ces enfants, que je pourrai lui app[...]dre un jour à les encourager par [...] exemple, et à quitter le jeu pour [...]tude. »

Elles sortirent de l'école pour se [...]dre à la forge, et mistriss Birto[...] manqua pas d'y trouver encore l'[...]sion de blâmer Malvina. Celle-ci ex[...]nait chaque chose avec attention, [...] par l'organe de M. Prior, questio[...] chaque ouvrier avec intérêt. Son ext[...] beauté, et la noblesse de son main[...] prêtaient un charme de plus à la [...]chante bonté de ses questions. Ell[...] mandait le nom de chacun, s'infor[...] du nombre de ses enfants et de[...] moyens d'existence. Au milieu de [...] fournaise ardente, de ces miséra[...] couverts de haillons, brûlés et no[...] par le feu, elle semblait un ange [...]cendu du ciel, du moins ils paraiss[...] le croire ; tous l'entouraient, encha[...]

[redacted]

is qu'elle daignât entrer dans de
létails ; car, pour être un san-
bitant des montagnes, on n'en
moins sensible au plaisir d'être
pour quelque chose ; et Malvina,
mmuniquant à eux, et en ayant
se croire de leur espèce, les éle-
ırs propres yeux, et faisait plus
ur bonheur que tout l'or de
Birton. C'est ainsi, disait
à part lui, que l'amour-propre
es richesses, mais que la vertu
it les donner ; c'est ainsi que
propre ne fait le bien qu'à l'aide
rtune, et que la vertu trouve
s ressources en elle-même ; l'un
age qu'avec des dons, l'autre
bien plus avec sa pitié : aussi,
ne les bienfaits du premier font
nnaissance la plus lourde des
ceux de la vertu en font le
x des liens.

fléchissant ainsi M. Prior re-
Malvina avec une émotion res-
se, et, tandis qu'elle était tour-
pressa sa robe contre ses lèvres
ouillant de larmes. Rien n'é-
l'inquiète jalousie, et mistriss
qui souffrait depuis long-temps
t que Malvina produisait sur
cœurs, quoique éloignée d'elle
nent, aperçut pourtant l'action
rior, et ce dernier coup la lui
dieuse. « Allons, allons, ma
sine, lui dit-elle avec ironie, il
s de nous retirer, les moments
ouvriers sont comptés, c'est
ur en faire perdre ; en s'amu-
onverser sur leurs travaux, on
e à les suspendre, et d'oiseuses
es questions sur leur vie ne la
t pas gagner. » Là-dessus elle
ns attendre de réponse : Mal-
uivit ; mais comme sa cousine
t fort vite, elle fut long-temps
indre ; pendant cet intervalle,
s'approcha d'elle, et lui dit à
se : « Madame de Sorcy me
elle toujours aussi coupable ?
ence-t-elle pas à soupçonner
urrais avoir bien jugé ? » Mal-
vina le regarda en silence ; M. Prior n'en demanda pas davantage, et sut respecter l'indulgence qui doutait encore, et la délicatesse qui eût craint d'accuser.

Pendant le dîner, mistriss Birton ne cessa de jeter des sarcasmes sur ceux qui se parent du voile de la douleur pour se rendre intéressants, et qui, par une affectation de bonté déplacée, réussissent à capter l'admiration. Malvina était trop loin de mériter un semblable reproche pour songer à faire aucune application ; mais M. Prior, qui sentit le coup qu'on voulait lui porter, ne put s'empêcher de répondre avec vivacité : « Il est des douleurs si vraies, madame, et une bonté si touchante, que nul ne peut s'y méprendre ; et, si vous examinez le monde avec attention, vous verrez que ces mouvements, si naturels au cœur de l'homme, ne sont jamais supposés faux que par ceux capables de les feindre. » Mistriss Birton fut confondue de cette réponse ; c'était la première fois que M. Prior lui en faisait une pareille : l'effet qu'elle en éprouva ne peut se rendre : la suite, en développant son caractère, pourra le faire concevoir. Malvina, surprise du propos de M. Prior, et n'en comprenant point le secret motif, lui dit avec un accent très-sérieux : « Il me semble, M. Prior, que jamais moment ne fut moins propre à établir cette opinion ; et quand bien même mille exemples l'eussent confirmée, un seul devrait la détruire. » En finissant ces mots, elle regarda sa cousine pour désigner de qui elle parlait, et avec une expression de tendresse qui semblait vouloir réparer l'injustice de M. Prior. Celui-ci, quoique affligé de l'opinion qu'elle prenait de lui, ne l'en aima que davantage ; mais mistriss Birton sentit qu'il lui était plus impossible encore de pardonner la réponse de Malvina que celle de M. Prior : l'une l'avait offensée, il est vrai, mais l'autre l'humiliait. En lui disant une vérité dure, M. Prior avait rempli son ame de désirs de vengeance ; en prenant son parti, Malvina la forçait à en rougir. Quand la bonte

ne touche pas, elle irrite ; la haine s'accroît par le bien qu'on lui veut faire ; et, de toutes les souffrances de l'amour-propre, la pire de toutes, et celle qu'il ne pardonne jamais, est d'être forcé à la reconnaissance par la personne qui le contraint avec lui-même à l'aveu secret de son infériorité.

Un long silence succéda à la réponse de Malvina; en se prolongeant il devint embarrassant, chacun paraissait craindre de le rompre. Miss Melmor avait peu compris ce qu'on avait dit, et ne s'en souciait guère : sa mère tâchait en vain de deviner dans les yeux de mistriss Birton ce qu'il fallait faire pour l'adoucir. Quoiqu'elle fût bien sûre de n'être pas l'objet de son mécontentement, néanmoins elle en était intimidée, et tremblait, en élevant la voix, de le faire tourner contre elle.... A cet instant la cloche d'entrée sonna ; mistriss Birton prêta l'oreille avec inquiétude; bientôt on entendit dans la cour un bruit de chevaux et de voitures. « C'est sans doute sir Edmond Seymour, s'écria miss Melmor, en rougissant et se levant pour aller à la fenêtre. — Et quand cela serait, Kitty, lui dit mistriss Birton avec sévérité, convient-il que vous couriez ainsi au-devant de lui? — Restez à votre place, ma fille, » ajouta mistriss Melmor, comme charmée d'avoir trouvé une phrase qui convînt à mistriss Birton. Un domestique entra pour annoncer que sir Edmond Seymour venait d'arriver. Le dîner étant presque achevé, Malvina se leva et demanda la permission de se retirer; ce que mistriss Birton lui accorda avec un air plus gracieux que la conversation précédente n'aurait dû le faire présumer.

CHAPITRE VII.

UNE EXPLICATION.

Vers le soir, Malvina se préparait à descendre, lorsque mistriss Birton entra dans sa chambre. « Ma belle cousine, lui dit-elle avec assez d'amitié, l'empressement que vous avez mis à quitter lorsque Edmond est arriv montre assez la répugnance q monde vous inspire. Ne croyez pa je la blâme; au contraire, elle me si naturelle dans votre situation, me prêterai à tout ce qui pourra tisfaire : en conséquence, vous êt bre de rester chez vous tout le qu'Edmond passera ici, et j'ai déja des ordres pour qu'on vous servît votre appartement. — Vous êtes bonne, madame, reprit Malvina surprise; mais j'aime mieux me à vous que de causer un pareil e ras dans votre maison. — Non, belle cousine; vous savez qu'il est mon caractère de condescendre à les goûts de mes amis, et j'aime me priver du plaisir de votre s pendant le peu de temps qu'Ed sera ici que gêner votre liberté. voilà une affaire arrangée..... Po compliment, ajouta-t-elle en inter pant Malvina : je suis trop sûre qu vous convient, et rien au mon pourrait empêcher mistriss Birton sacrifier pour ses amis. » Et en pa ainsi, elle s'échappa sans attend réponse de Malvina. Celle-ci t quelque chose de singulier dans la duite de sa cousine; mais comn fond, sa proposition lui convenait y souscrivit sans peine, et sans cher à en approfondir la cause. En séquence, elle s'arrangea pour ne sortir de sa retraite; et partageant son temps entre son enfant et l'ét elle trouva auprès de l'un de quoi plir son cœur, dans l'autre une riture pour son esprit; et dans sa tude, les moments les plus doux q eût connus depuis qu'elle était chez triss Birton.

Deux jours s'écoulèrent ainsi av sez de rapidité; le troisième, vers le elle entendit frapper à sa porte. Tomkins fut ouvrir, et M. Prior p Il s'approcha de Malvina avec un d'embarras. « Madame de Sorcy m donnera-t-elle de venir ainsi troubl

auprès d'elle. La somptueuse élégance de ce séjour lui fit tort dans mon opinion, mais ne détruisit pas entièrement l'enthousiasme qu'elle m'avait inspiré. A cette époque, un de mes frères, ayant mal fait ses affaires, fut arrêté pour dettes : mon père et ma mère voulurent vendre leur petit mobilier pour le délivrer; mais, cette ressource étant insuffisante, je m'adressai à mistriss Birton, qui consentit à m'avancer trois années de mes appointements. Charmé de sa générosité, je signai avec joie l'obligation de rester trois années auprès d'elle, et je ne crus pas avoir jamais sujet de m'en repentir : je fus bientôt détrompé. A peine me vit-elle enchaîné, que ses manières changèrent; ce n'était plus cette gracieuse affabilité qui me subjuguait, mais une sorte de despotisme capricieux auquel il fallait m'asservir. Je ne sais point courber la tête sous aucun joug; aussi, à peine eus-je senti le sien, que je voulus m'éloigner, moyennant une promesse de la payer de ses avances avec le fruit de mes épargnes et de mes veilles : mais elle s'y opposa impérieusement; et, montrant l'écrit qu'elle avait dicté, et que, dans l'effusion de ma reconnaissance, j'avais signé aveuglément, je vis qu'elle avait le droit de me retenir, et qu'à moins de manquer à ma parole, je ne pouvais sortir de chez elle sans son aveu. Je me résignai à mon sort; mais de ce moment mes yeux furent dessillés, et je vis ce qu'était mistriss Birton : néanmoins, comme je lui devais la liberté de mon frère, je vous jure, au nom de cette amitié qui vous unissait à lady Sheridan, que nul autre que vous n'a seulement soupçonné le jugement que j'avais porté sur elle; et c'est sans doute en faveur de ma discrétion et des longues peines que j'ai endurées que le ciel a permis que je trouvasse enfin un cœur dans lequel je pusse épancher le mien. — Votre sort me touche, monsieur, répondit Malvina; et je conviens que ma cousine vous a donné lieu de vous plaindre d'elle; mais comment expliquer son peu de générosité à votre égard, avec cette bienfaisante munificence qu'elle prodigue autour d'elle? — Ne vous y trompez point, madame, le bien qu'elle fait est *infiniment* moins grand qu'il ne le paraît : les établissements que vous avez été voir manquent de tout; elle le sait et n'y remédie point; pourvu qu'on dise qu'elle soulage les malheureux, elle ne se soucie guère qu'ils le soient en effet. — Mais, interrompit Malvina, si la charité ne la guide point, quel motif a pu fixer sa retraite dans ces sauvages montagnes? — L'amour-propre a été, je le crains bien, le seul et unique mobile de cette action : elle a espéré qu'en créant des asiles de bienfaisance auprès d'un palais de fée, dans les stériles montagnes de Bread-Alben, son nom deviendrait célèbre : ce fut le calcul d'un amour-propre éclairé qui éleva des hospices, et cependant tout y manque; ce fut le penchant qui orna les appartements, et tout y fut prodigué : c'est ainsi que les ouvrages de l'amour-propre gardent toujours leur empreinte, et que plus ils font d'efforts pour ressembler à la vertu, plus ils nous apprennent qu'elle ne peut être imitée.—Mon Dieu, monsieur, que vos observations sont sévères! — Ajoutez qu'elles sont justes, madame, et convenez qu'à votre insu c'est peut-être là le motif du peu de penchant que vous inspire mistriss Birton. — Je ne nie point que mon goût pour elle n'ait été moindre que l'estime dont elle me paraissait digne; mais convenez du moins que, malgré la vanité dont vous la taxez, il est impossible d'avoir moins de prétentions sur son extérieur : à l'entendre, ne la croirait-on pas moins jeune et moins belle qu'elle ne l'est en effet? — Lorsqu'on ne peut plus espérer d'éloges sur une beauté et une jeunesse qui finissent, madame, on cherche à en obtenir en feignant de se mettre au-dessous de ce qu'on vaut encore : soyez bien sûre que cette grande humilité ne s'étale que pour être contredite. On n'est point dupe de celle qui se déprécie trop; sa franchise est la dernière chose à laquelle on doit croire; et, pour moi, je ne mets pas en

[redacted]

e, quand l'habitude de l'adula-
nné le besoin d'occuper de soi,
e mieux en dire du mal que d'être
Voyez comme elle a transporté
vices de la société dans sa re-
t comme on peut dire que, lors
l'elle est seule, elle habite au
monde : l'ambition ne vient-
la dévorer jusqu'ici? n'est-elle
s de crainte que l'union de sir
avec lady Sumerhill ne se fasse
e haine contre miss Melmor à
goût qu'elle a inspiré à ce jeune
enfin ne peut-on pas lui appli-
passage de l'Écriture [1] : *Les ri-*
ont été son partage, mais elle
la main de qui elle les tenait,
crifié qu'au monde; c'est pour
même en riant, son cœur est
que sa joie finit par l'ennui?—
, répliqua Malvina en souriant,
riture dont vous parlez n'a-
dit aussi quelque part : *Cher-*
acquérir cette charité qui ne
ient le mal, qui dispose à l'in-
sans dégénérer en crédulité,
ir une erreur sans la changer
. » M. Prior rougit, et Malvina
ment convenir qu'un des pré-
ceptes de son état étant d'épar-
prochain, il était plus coupable
tre de le juger sans rémission;
li était pris, et les injustices
rait été la victime avaient aigri
ctère et donné à son humeur
rité rigide dont il ne pouvait
corriger. Tandis qu'ils discu-
core, la cloche du souper sonna,
'aperçurent avec surprise du
ui s'était écoulé depuis qu'ils
nsemble. M. Prior, qui n'avait
onnu de si doux instants, de-
a permission de venir le len-
sinon continuer leur conver-
du moins commencer les pre-
eçons; et Malvina, qui avait
auprès de lui un léger mouve-
la confiance que la seule milady
lui avait inspirée, y consentit

[1] ...ms, 14.

avec plaisir. Les jours suivants, M. Prior fut donc admis chez elle; il y passait plusieurs heures de suite; elles fuyaient pour lui avec la rapidité de l'éclair : contempler Malvina, espérer son amitié, parler sans cesse de la sienne, lui paraissait au-dessus de toutes les joies célestes dont il entretenait les fidèles dans les jours de solennité.

Pour Malvina, il ne faut point s'étonner si elle ignorait les conséquences d'une pareille intimité: c'est moins l'âge que le caractère qui donne l'expérience; et telle arrive à vingt-quatre ans, qui en sait moins que telle autre à dix-huit. Une femme douée d'un cœur tendre et d'une imagination très-vive verra long-temps le monde avant d'apprendre à le connaître; car il y a si loin d'elle à lui, qu'en suivant l'instinct qui porte chacun à se regarder soi-même pour juger les autres, elle doit marcher d'erreur en erreur, de chute en chute, et vivre la moitié de sa vie avec ses chimères avant de les reconnaître pour telles. Il est si difficile d'être éclairée! il est si pénible de l'être! Mais que sera-ce donc si cette femme, ainsi que Malvina, a passé sa jeunesse livrée à un sentiment que partageait un être fait comme elle, si cette union de leurs cœurs a confirmé le jugement de leur esprit, et si, absorbées par leur tendresse, elles ont marché dans le monde sans regarder autour d'elles ni s'apercevoir de ce qui s'y fait? Qui pourra s'étonner alors de leur inexpérience, et ne pas les plaindre en les voyant dupes de leur propre cœur? Malvina, dans l'innocence de ses pensées, était bien loin de supposer qu'on pût trouver à redire aux visites de M. Prior. Les idées d'amour lui étaient trop étrangères pour qu'elle pût craindre de lui en inspirer; d'ailleurs, il était prêtre, catholique romain [2] comme elle, et cela seul

[2] Presque tout le nord de l'Écosse a conservé cette croyance; ce n'est que dans la partie méridionale, du côté de l'Angleterre, que la religion presbytérienne devient dominante; de sorte que la plus grande partie des vassaux de mistriss Birton étaient attachés au culte catholique, qu'elle professait elle-même, étant d'origine française.

eût suffi pour faire évanouir ses doutes, s'il eût été dans son caractère d'en concevoir.

CHAPITRE VIII.

UNE ENTREVUE.

CEPENDANT plus de huit jours s'étaient écoulés depuis que Malvina, renfermée chez elle, n'avait point vu mistriss Birton. Elle craignit de la fâcher en prolongeant plus long-temps sa retraite, et se décida à descendre un matin pour lui faire une visite avant le déjeûner. Elle se présenta à la porte de son appartement; mais ses femmes lui dirent que leur maîtresse s'habillait, et ne pourrait la recevoir que dans une demi-heure. Malvina se retira en les priant de l'avertir lorsque mistriss Birton serait prête. En s'en retournant elle traversa le salon de musique, et, voyant auprès d'une harpe un cahier de romances françaises, elle s'arrêta pour les regarder. Cette langue natale, cette langue chérie qui avait exprimé ses premiers sentiments, avait un attrait si puissant pour elle, qu'il lui fut impossible de ne pas lire toutes ces romances; et, afin de les mieux entendre, elle s'assit devant la harpe et les chanta en s'accompagnant : tout-à-coup les doux sons d'une flûte vinrent se mêler à sa voix; étonnée, elle s'interrompt, se retourne, et aperçoit derrière sa chaise un jeune homme qu'elle ne connaissait pas. Elle rougit et voulut se retirer; il la conjura de ne pas le priver si tôt du plaisir qu'il goûtait à l'entendre. Elle leva les yeux sur celui qui lui faisait cette prière, et les baissa aussitôt en rougissant encore davantage. C'était une de ces physionomies où tout le feu de l'esprit s'unit au charme de la sensibilité, et qu'il ne faut pas regarder deux fois quand on veut conserver sa tranquillité. L'innocente Malvina ignorait ce danger, et ce qui aurait dû l'engager à fuir fut précisément ce qui la fit rester. Mais si l'aspect de sir Edmond Seymour l'avait surprise agréablement,
comment peindre ce qu'il éprouva
voyant ? Il entend de loin Malvi
s'approche, écoute, et cette voi
tentit jusqu'à son cœur et lui ap
qu'il en a un; il entre, elle se retc
et le charme s'achève. Ses beaux ch
blonds, dont les boucles ondoy
tombent sans art sur ses épaul
teint semblable à ces roses blanch
nuancées d'un léger incarnat, la
l'œil incertain sur leur véritable co
ce cou d'albâtre, que relève enc
robe lugubre dont elle est habillée
yeux noirs bordés de longues pau
de soie, et dont le regard tendre e
longé va toujours frapper au
cette contenance modeste et timide
l'étonne, l'enchante; l'univers q
connu disparaît, un nouveau n
vient de s'ouvrir pour lui; il s'y
pite sans examen, il y vivra avec d
si Malvina veut l'habiter avec lui.

Ces mouvements, quoique vifs
pides, étaient trop confus pour qu'
rendît compte; d'ailleurs une impr
de ce genre a quelque chose de si
sivement doux, que, par un in
secret, on a soin d'écarter d'elle t
qui pourrait la détruire ou l'altére
veut ignorer qu'elle existe, afin
laisser exister, et, dès sa naissanc
autres puissances de l'ame se re
en arrière, comme par respect et
ne pas troubler la souveraine qui
régner sur elles.

Malvina s'était rapprochée
chaise, mais ne paraissait pas e
décidée à s'asseoir, lorsque mi
Birton entra. Elle fit un mouveme
surprise en voyant sir Edmond Seyn
et s'adressant à Malvina avec un
d'ironie : « J'accourais, ma belle co
pour vous sauver l'ennui d'une
longue attente; mais je vois avec p
que vous avez trouvé le moyen d'
médier. — En sortant de chez
madame, reprit Malvina, j'ai trou
romances; elles sont nées dans ma p
j'ai cru m'y transporter en les chan
pendant que j'en étais occupée,
sieur est entré..... — Oh! il est

[redacted]

reux. — Oui, sans doute,
sir Edmond, je ne l'ai
tant qu'aujourd'hui. —
peut-être pas le seul, »
Birton avec humeur.
ce qu'elle voulait dire,
pareil soupçon, fit une
se retirer. Sa cousine
lorsque sir Edmond,
intention, s'approcha
avec vivacité : « Quoi !
llons vous perdre ! N'au-
n instant que pour nous
ce qu'on souffre en votre
noi cette cruelle retraite ?
rer invisible à tous les
ez-vous, en vous laissant
adorée ? » Mistriss Bir-
dépit : Malvina rougit
pas de dépit : un senti-
is inconnu, écarta un
bres nuages dont elle
; et peut-être aurait-elle
x instances de sir Ed-
e sentit qu'elle ne le de-
, puisque mistriss Birton
it lui dire assez qu'elle
sa présence : aussi per-
son intention, et elle
e aussitôt.
sta chez elle de bonne
rès-midi. « Savez-vous,
riant, que votre ren-
na a fait un grand effet,
ond n'a pas pu parler
endant le dîner ? — En
le en rougissant. — Cela
nis, au reste, cela ne peut
us ; car quiconque vous
doit sentir que là où
peut s'occuper d'autre
M. Prior, interrompit-
, qu'est-ce donc qu'on a
le, et comment ai-je été
onversation ? — Je suis
ce petit mouvement de
harmante amie ; il me
cette mortelle douleur
oile d'indifférence sur
commence un peu à
s mots firent rougir Mal-

vina : si on lui en avait demandé la cause, sans doute elle n'aurait pas su la dire, car elle ignorait que la curiosité seule n'avait pas dicté sa question ; mais apparemment que quelque chose en elle le savait, et c'était ce quelque chose qui la faisait rougir. « Sachez donc, continua M. Prior, que sir Edmond a fait mille questions sur vous ; il a voulu savoir quel motif vous avait conduite ici, et pourquoi, renfermée dans votre appartement, vous sembliez fuir tout le monde. » De longs malheurs ayant altéré la santé de madame de Sorcy et augmenté sa timidité naturelle, a répondu mistriss Birton, elle se sent déplacée dans le monde, et c'est pour cela qu'elle le craint et le fuit. — Je m'étonne, a repris sir Edmond, qu'on puisse craindre ce qu'on embellit ; il n'est point de cercle dont madame de Sorcy ne fût l'ornement ; et, quant à moi, depuis que j'existe, je n'ai rien vu qu'on pût lui comparer. » Malvina fit un mouvement ; M. Prior, l'attribuant à la surprise, ajouta : « Vous êtes étonnée, je le vois, de la franchise de sir Edmond envers une femme aussi vaine d'elle-même que mistriss Birton ; mais, je dois l'avouer à son avantage, au milieu de la légèreté de ses goûts, de son amour pour les plaisirs, et de tous les défauts qu'on peut lui reprocher, il a conservé une sincérité rare ; et même auprès de mistriss Birton, dont il connaît le caractère, et dont son sort dépend en partie, il n'a jamais su déguiser la vérité. — C'est un éloge pour tous les deux, reprit Malvina ; car il est peut-être aussi rare de savoir l'entendre que d'oser la dire. — Mais comme il est le seul jusqu'ici qui ait eu ce privilége..... — C'est peut-être la faute des autres, interrompit encore Malvina ; souvent on est injuste en croyant n'être que vrai ; et, quand on accuse à tort, il ne faut pas s'étonner d'être repoussé avec aigreur. — Non, répliqua M. Prior, soyez sûre que mistriss Birton ne supporterait de personne ce qu'elle souffre de sir Edmond ; mais elle le ménage, parce que l'objet de toute son ambition dépend en-

tièrement de lui. Vous savez peut-être qu'elle a promis de lui assurer sa fortune, à la condition qu'il épouserait lady Sumerhill : et ne pensez pas que ce soit dans la vue de faire son bonheur; non, ce n'est pas elle qui s'occupe d'une pareille misère; mais la famille des Sumerhill est une des plus anciennes de l'Écosse et une des plus en faveur à la cour de Londres; mais lord Stafford, oncle de la jeune personne, a promis, si ce mariage avait lieu, de faire siéger sir Edmond au parlement, et de joindre à cette terre-ci un fief qui donnerait à mistriss Birton le droit de prendre le titre de lady; et voilà les motifs qui la déterminent. Mais sir Edmond résiste : quoique jouissant d'une fortune assez médiocre, il préfère son indépendance aux richesses et aux dignités. Sans rejeter précisément cette alliance, il la remet de jour en jour; et la crainte qu'il n'y renonce, et de perdre par là un titre qui fait depuis long-temps l'objet de ses plus violents désirs, rend mistriss Birton douce et flexible avec lui. Cette circonstance lui donne donc une sorte d'empire sur elle; et je dois convenir que, lorsqu'il est ici, il n'en use que pour faire du bien, et qu'il force sa tante à répandre sur les pauvres de ce canton les dons qu'elle voudrait lui prodiguer pour se l'attacher. — Savez-vous, M. Prior, qu'un caractère qui use ainsi de son pouvoir doit être noble et généreux, et que je n'arrange point tant d'estimables qualités avec les vices qu'on lui attribue? — Sir Edmond a eu le malheur, madame, d'être maître de lui de trop bonne heure; et, jeté dans le monde sans guide, faute d'avoir su réprimer ses premiers mouvements, ils sont devenus une source de corruption. Assurément son ame est grande et belle; je l'ai vu même, dans plus d'une occasion, porter l'enthousiasme du bien jusqu'au délire : sa parole est inviolable et sacrée, et nulle puissance ne l'y ferait manquer. Courageux jusqu'à la témérité, l'honneur lui est plus cher que la vie; et son désintéressement est tel, que son peu de fortune vient du sacrifice qu'il a fait de la sienne à sa sœur, afin de faciliter divers arrangements qui s'opposaient à un mariage qu'elle désirait. — Eh bien ! M. Prior, lui dit Malvina émue et en se penchant vers lui comme pour écouter plus attentivement. — Eh bien! madame, c'est du sein de tant de vertus que s'élève une passion si désordonnée pour les femmes, jointe à une telle dépravation de principes, que, tandis qu'il est honnête et vrai pour le reste du monde, il les séduit et les trompe sans remords. Ce n'est pas seulement un penchant irrésistible qui l'entraîne, c'est un calcul raisonné qui le conduit; et, comme le désir ne naît chez lui que de l'attrait du sexe, et non du choix du cœur, il n'a connu que ces intrigues que l'occasion commence, que le plaisir achève, et que le dégoût détruit. L'amour, le véritable amour lui fut et lui sera toujours inconnu : ce n'est pas dans un cœur profané par la débauche qu'il allumera jamais ses feux.»

Pendant la fin de ce discours, Malvina était tombée dans une profonde rêverie, et ne semblait plus écouter M. Prior; celui-ci paraissait aussi plongé dans la méditation, lorsque miss Tomkins, ouvrant brusquement la porte, demanda si miss Fanny était là. « Je la croyais avec vous, lui répondit Malvina avec une vivacité mêlée d'inquiétude. — Non, madame, je ne l'ai point vue depuis le dîner, et je l'ai cherchée en vain chez mistriss Birton. — Ah! mon Dieu! » s'écria Malvina; et, s'élançant aussitôt hors de l'appartement, elle parcourut toute la maison, mais inutilement. M. Prior, témoin de son inquiétude, sortit dans les cours pour chercher l'enfant; et Malvina, remontant en désordre en appelant à haute voix *Fanny! Fanny!* entendit une voix qui lui répondait : elle croit reconnaître la voix de sa fille; elle marche de ce côté, ouvre plusieurs portes, et, entrant dans un appartement qui lui était inconnu, aperçoit sir Edmond Seymour, seul avec la petite Fanny sur ses genoux. Le plaisir de la retrouver, l'inquiétude qu'elle

reçue, et ne s'était occupée que des moyens d'empêcher sir Edmond de la voir; car, outre le penchant qu'elle lui connaissait pour les femmes en général, elle sentait qu'il y avait dans Malvina de quoi inspirer plus qu'un goût, et par conséquent de quoi la faire trembler pour l'union projetée avec lady Sumerhill. Mais, d'un autre côté, il était essentiel de ne pas heurter l'humeur indépendante de ce fier jeune homme, en lui laissant voir que c'était à dessein qu'elle éloignait Malvina. Elle savait trop que c'eût été pour lui une raison de plus de vouloir la connaître, et que, ne s'étant jamais soumis à la volonté d'autrui, s'opposer à un de ses désirs, était risquer de l'exciter : aussi mettait-elle tout son art à lui persuader qu'elle s'efforçait d'attirer madame de Sorcy au milieu d'eux, mais que ses efforts étaient vains, parce que le caractère de sa cousine, sauvage et misanthrope, ne cédait jamais à la complaisance. En les trouvant ensemble le matin, la crainte de voir tous ses projets détruits l'avait empêchée de contenir le premier mouvement d'humeur; mais, en réfléchissant, elle avait compris que pour pouvoir tromper Edmond, il fallait feindre un air satisfait lorsqu'un hasard, qu'elle n'aurait pu éviter, le réunirait à Malvina. Ainsi, dominant l'anxiété qu'elle éprouvait, elle fit beaucoup de caresses à sa cousine, et de frais pour être aimable : elle l'était beaucoup quand elle le voulait; chacun s'en aperçut, et elle plus qu'un autre : alors son amour-propre satisfait lui fit un peu oublier ses craintes, et la mit dans une situation intérieure assez douce pour donner de la grace à tout ce qu'elle disait. La conversation, vive et brillante avec sir Edmond, devenait instructive et sentencieuse dans la bouche de M. Prior; ce qui l'aurait même rendue un peu grave, si Malvina n'eût tempéré cet effet en y répandant la teinte touchante et voluptueuse d'une tristesse qui n'était presque plus que de la mélancolie. Quant à mistriss Melmor, si, à chaque phrase de mistriss Birton, elle n'eût murmuré tout bas : *Charmant! charmant!* en regardant les autres, comme pour leur dire : *Que répondez-vous à cela?* sa présence eût produit à peu près l'effet d'un meuble de plus dans l'appartement. Pour sa fille, qui ne savait causer qu'à l'aide de la plaisanterie et de ces petites phrases entrecoupées à l'usage des esprits frivoles et superficiels, elle était peu propre à prendre un rôle dans une conversation sérieuse et suivie : aussi ne manquait-elle jamais l'occasion de se moquer de ceux qui y trouvaient du plaisir; et, sur ce point, depuis longtemps madame de Sorcy et M. Prior étaient l'objet de sa raillerie. Elle avait espéré mettre sir Edmond dans son parti, parce qu'étant connu par son talent pour le persifflage, rarement ce genre s'unit-il à un fond solide. Mais il possédait tous les genres d'esprit, et savait être profond dans la solitude, comme brillant dans le grand monde. Elle s'en aperçut avec dépit; et, irritée du plaisir qu'il semblait prendre à discuter avec Malvina, et du silence qu'elle était obligée de garder, elle se mit à bouder dans un coin. A plusieurs reprises, Malvina lui adressa la parole et lui fit plusieurs prévenances; mais toutes furent repoussées avec aigreur, et le ton sec de ses réponses détermina Malvina à ne plus lui parler. A la fin miss Melmor s'ennuya d'un rôle qui convenait si peu à son goût, et, se levant avec humeur, elle fut s'asseoir devant un piano qui était au bout de la chambre, et préluda quelques airs. Malvina fut la première à se rapprocher d'elle pour l'écouter; elle loua beaucoup son talent et sa brillante exécution. Miss Melmor, la regardant, comme si elle eût fait peu de cas de ses éloges, appela sir Edmond, et lui proposa de chanter un duo italien. « Non, non, dit mistriss Birton, puisque nous voilà réunis, exécutons plutôt quelques morceaux de ces partitions d'opéra français. — Quoi! vous avez ici Armide, Alceste, OEdipe, tous ces immortels chefs-d'œuvre de no-

que, sans le démêler elle-même, l'instinct lui faisait craindre que les autres ne le divinassent.

La voilà donc encore solitaire; les jours se passent : mistriss Birton vient la voir souvent, dans le but secret de lui ôter tout prétexte de descendre; elle évite de lui parler d'une réunion que Malvina n'ose pas proposer, et feint, auprès de son neveu, de ne jamais monter chez sa cousine sans employer les sollicitations les plus puissantes pour l'engager à l'accompagner, mais infructueusement.

Les choses en étaient là, lorsqu'un dimanche matin la petite Fanny entra, en sautant, dans la chambre de sa mère, et lui dit, tout essoufflée : « Azoleta est en bas, maman; comme l'école est fermée aujourd'hui, elle vient jouer avec moi : veux-tu que nous allions faire ensemble des boules de neige dans la cour? — Et qu'est-ce qu'Azoleta, mon enfant? — C'est la petite fille si jolie qui chante si bien, et qui parle comme nous. — La filleule de sir Edmond? reprit Malvina en rougissant un peu.— Oui, maman; mais est-ce que cela empêche qu'elle ne puisse être bonne? — Non, mon enfant; au contraire, sir Edmond est fort bon lui-même, je crois.— Eh bien! maman, imagine-toi que ma bonne dit toujours que non, que c'est un menteur, et qu'il fait semblant d'être aimable pour attraper les autres, et puis encore tout plein de choses que j'ai oubliées. — Tu fais bien, ma Fanny, d'oublier le mal qu'on te dit des autres; mais va joindre ta petite compagne, j'irai vous trouver dans un instant. » La petite sortit, et Malvina, se tournant aussitôt vers miss Tomkins, lui dit : « Pourquoi répétez-vous à cet enfant des propos, des contes que vous ne devriez pas écouter vous-même? — Je peux bien assurer madame, que ce ne sont pas des contes, et que très-certainement je ne dis pas la moitié de ce que je sais. — Mais j'espère, en effet, que ce n'est pas Fanny que vous prendriez pour confidente de tous les rapports qu'on s'amuse à vous faire. — Assurément, madame; car, lorsque mistriss Tass vient dans ma chambre, nous avons toujours soin de nous entretenir à voix basse..... Ah! si madame savait la manière dont sir Edmond se conduit ici!.....— Dispensez-vous de me le dire, Tomkins, répondit-elle, je ne suis point curieuse de le savoir. »

Malvina sortit alors de sa chambre, non sans éprouver un léger mouvement de curiosité sur la manière dont sir Edmond se conduisait; mais, eût-il été plus fort encore, elle aurait rougi de le satisfaire par le rapport d'un domestique, ou le bavardage d'une femme-de-chambre. Sans savoir précisément quels étaient les torts dont on accusait sir Edmond, elle devinait assez de quelle espèce ils pouvaient être, et, malgré son indulgence ordinaire, elle ne se sentait pas disposée à leur en accorder. Tout en rêvant ainsi, elle se trouva dans la cour. Azoleta vint se jeter à son cou avec une tendre ingénuité, et Fanny ne tarissait pas sur les bonnes qualités de sa nouvelle petite compagne. Tandis que, pour s'échauffer, Malvina s'amusait à courir avec les enfants, sir Edmond parut à quelque distance; il marchait fort vite : en la voyant, il la salua, mais passa son chemin sans s'arrêter. Malvina ne s'attendait pas à le voir, et, dans la disposition où elle était à son égard, peut-être n'en avait-elle pas envie; mais elle s'attendait encore moins au peu d'attention qu'il lui marquait. Surprise de ce procédé, elle le suivait des yeux en silence, lorsque Azoleta vint lui dire tout bas à l'oreille : « Je parie que je devine où va mon parrain.— Peut-être ne veut-il pas qu'on le sache, Azoleta.—Assurément, car il ne veut jamais qu'on dise quand il fait plaisir à quelqu'un : mais venez avec moi, et vous verrez si je me trompe. »

La petite fille se mit à courir; Fanny la suivit et Malvina aussi, non pour aller surprendre sir Edmond, mais pour retenir les enfants et les empêcher de commettre une indiscrétion : elle les appelait, ils n'en tenaient compte et couraient toujours. Arrivés à la porte d'une petite maison basse qui se trouvait dans une des basses-cours les plus reculées, Azo-

retirée à lui avant de vous avoir vue. — Ne parlez pas tant, ma mère, interrompit sir Edmond, qui paraissait uniquement occupé de l'état de la malade, n'épuisez pas vos forces; prenez quelques gouttes de ces cordiaux; et voyez si vous souhaitez la présence de M. Prior. —Azoleta a été le chercher, dit Fanny, qui se cachait sous la robe de sa mère, n'osant pas regarder la vieille Norton, de peur de la voir mourir. — Mais je m'étonne que lorsque quelqu'un est malade, M. Prior n'en soit pas le premier instruit, demanda Malvina à une femme qui paraissait être une parente de la vieille Norton.—Oh! madame, répondit-elle, il est si occupé, qu'on craint de le déranger: on le trouve toujours à écrire dans son cabinet..... de beaux discours, assurément, mais qui ne lui laissent pas le temps de venir nous voir..... Ce n'est pas qu'il ait jamais refusé personne, lorsqu'on a été le chercher..... Non, je ne puis pas dire cela, et alors il sait dire de bien belles choses..... » L'entrée de M. Prior interrompit le discours de cette femme. Le premier objet qui le fixa fut moins la malade que Malvina; et, s'approchant de celle-ci, il lui dit: « Vous êtes donc venue être témoin de ce moment terrible, de ce moment critique où l'ame inquiète et tremblante arrive sur les frontières d'un monde inconnu? — M. Prior, lui dit sir Edmond tout bas et en montrant la nourrice, tâchez de trouver quelques paroles de paix à la portée de son intelligence, et qui raffermissent son cœur. »

Malvina se leva, et, cédant à M. Prior la place qu'elle occupait auprès de la malade, elle s'appuya sur le dos du fauteuil auprès de sir Edmond. « Eh bien! ma pauvre Norton, lui dit M. Prior, votre cœur et votre chair défaillent; mais que Dieu soit votre force, et il sera votre portion à jamais; dussiez-vous marcher dans la vallée de la mort, ne craignez aucun mal tant qu'il sera avec vous; que son bâton et *sa houlette vous rassurent*[1]. — Ah! monsieur, que sa volonté soit faite, et non la mienne; je m'y soumets sans murmurer; et puisse notre divin Sauveur intercéder pour moi! — Confiez-vous dans la clémence du Très-Haut, bonne Norton, car c'est un bon père qui sait de quoi nous sommes faits, qui se rappelle que nous ne sommes que poudre, et avec lequel il y a pardon, afin qu'il puisse être aimé autant qu'il est craint. — Et pourquoi douterais-je de sa miséricorde? Il est témoin que je n'ai jamais fait de mal à personne; mais, si je regrette la vie, c'est à cause de ma pauvre famille, qui reste dans la misère: tant que j'ai vécu, j'ai partagé avec elle les bienfaits de mon fils Seymour; mais, en me perdant, que lui restera-t-il? — Moi, ma bonne mère, moi, reprit vivement sir Edmond: soyez sûre qu'elle ne manquera jamais de rien tant que je posséderai quelque chose. — Je sais que mon Edmond a un excellent cœur, reprit la vieille nourrice en versant ses dernières larmes, et je compte sur ses promesses; mais il n'est presque jamais ici, et alors..... — Moi, j'y serai toujours, interrompit Malvina, et je tâcherai de suppléer à ce que l'éloignement de votre fils ne lui permettra pas de faire. — Oui, ma mère, ajouta sir Edmond, ému et satisfait de pouvoir prendre un engagement de concert avec Malvina; nous vous jurons tous deux de nous entendre et de nous réunir pour veiller à la prospérité de vos enfants. » Malvina avança la main pour prouver qu'elle était de moitié dans le serment, et sir Edmond, la saisissant avec vivacité, la posa entre les siennes sur les genoux de la malade; celle-ci, touchée de leur action, et tranquille sur le sort de sa famille, articula faiblement ces paroles: « *Laissez-moi désormais, Seigneur, aller en paix*[2], » et expira au bout de quelques minutes.

En s'en retournant au château, la physionomie de M. Prior était plus grave, celle de Malvina plus recueillie; sir Edmond lui-même était plus sérieux;

[1] Ps. XXIII, v. 4.

[2] Cantique de Siméon.

ma solitude; et, si je croyais que mon éloignement affligeât mistriss Birton, je pourrais bien.... — Ma tante! ma tante! s'écria sir Edmond en prenant la main de Malvina et l'entraînant dans l'appartement de mistriss Birton, voilà madame de Sorcy qui prétend que je plaisante lorsque je l'assure que vous vous désolez d'être privée de sa société: joignez vos prières aux miennes, ma chère tante, et peut-être l'emporterons-nous. » Mistriss Birton rougit, mais prenant son parti sur-le-champ: « Ma cousine sait, dit-elle, combien sa présence m'est chère: si je n'ai point voulu gêner son goût extrême pour la retraite, elle aura apprécié, j'espère, le désintéressement qui me faisait préférer son repos à mon plaisir; mais, puisqu'elle commence à se lasser de cette vie retirée, je suis prête à accueillir son changement avec une grande joie. » La réponse équivoque de mistriss Birton laissait Malvina incertaine, lorsque sir Edmond, impatient d'en avoir une positive, s'écria: « Je vois assez clairement, ma tante, qu'il faut me décider à vous quitter; tant que je serai près de vous, madame de Sorcy n'y viendra qu'à contre-cœur.... — J'adopte votre projet, Edmond, interrompit vivement mistriss Birton, vous perdez votre temps ici: des devoirs, des engagements vous appellent à Édimbourg; retournez-y; alors, du moins, ma belle cousine sera libre.... — Ce ne sera point monsieur qui pourra gêner ma liberté, interrompit Malvina à son tour avec un peu de gravité; qu'il reste ou qu'il parte, mon goût ne m'en portera pas moins à rester seule, de même que sa présence ne m'empêchera pas de céder à votre désir, s'il est vrai, ma cousine, que vous attachiez quelque prix à ma société. » Mistriss Birton n'avait aucun motif de se refuser à cette ouverture; d'ailleurs, elle songea que, puisqu'elle ne pouvait éviter que sir Edmond ne vît Malvina, il valait encore mieux que ce fût en sa présence; et, de ce moment, il fut convenu que Malvina se réunirait à la société, comme elle avait fait avant l'arrivée de sir Edmond.

CHAPITRE X.

DES CONVERSATIONS.

DURANT le dîner seulement, mistriss Birton apprit que la mort de la bonne Norton avait causé l'entrevue de sir Edmond et de Malvina; elle ne savait seulement pas que cette femme fût malade. Comme elle ne s'intéressait à personne, personne ne lui venait raconter ses maux; et les vassaux, qu'elle se vantait de protéger, souffraient et mouraient le plus souvent sans qu'elle en fût informée. Dévorée par l'ambition, elle entretenait une correspondance active avec milord Stafford, afin qu'il restât fidèle à leurs engagements, et pressait vivement son neveu d'aller les remplir; mais, chaque jour, sir Edmond trouvait de nouveaux prétextes pour éluder son départ. Jamais il n'avait fait un si long séjour à Birton-Hall: miss Melmor s'en faisait tous les honneurs; mais mistriss Birton, qui entrevoyait la vérité, était dans des transes continuelles, et ne rêvait qu'aux moyens d'éloigner son neveu, ou de se brouiller avec Malvina; mais avec un caractère indépendant comme celui du premier, il fallait user de persuasion et non d'autorité, et le caractère despotique de mistriss Birton se prêtait peu à ce moyen. D'un autre côté, avec le caractère doux de Malvina, comment parvenir à se brouiller avec elle sans lui donner de justes sujets de plainte qui la rendraient plus intéressante aux yeux d'Edmond? et d'ailleurs, en l'éloignant, qu'y gagnait-elle? Malvina n'était-elle pas libre de se fixer où elle voulait? Pourrait-elle empêcher que son neveu ne la vît avec plus de liberté peut-être qu'à Birton-Hall, et qu'il ne vînt à découvrir alors les ruses qu'elle avait employées pour l'éloigner de Malvina? Dans cette perplexité, elle se détermina

[redacted]

à sa cousine sur les projets qu'elle nourrissait avec tant elle lui peignit sir Edmond n jeune homme très-dissipé, urs, amoureux d'intrigues, et yait l'honorable mariage qui proposé que parce qu'il le re- mme un frein à ses déborde- Voyez quelle est ma peine, ma lle, lui disait-elle avec une fiance : malgré les écarts sans le mon neveu, je l'aime ten- et, pour lui procurer un éta- t qui l'élève aux dignités et à ses misérables intrigues, je ils tous mes biens, je m'en dé- lis en sa faveur. Plein de recon- pour mes dons, il avait sou- sa volonté, et, sûre de son rais engagé ma parole et ré- à rompre; et, c'est après m'être ce point, lorsque lady Su- lait de refuser, à cause de lui, grands partis d'Édimbourg, donnera peut-être l'inexpri- mortification de manquer à une dont j'ai assuré la validité! rez-vous pas, bonne cousine, sentir ses torts, ainsi que la où il est de se rendre à Édim- Mon Dieu! madame, répondit quelle influence puis-je avoir ontés et les opinions de sir — Fort peu, je le crois; car que qu'il avait moins d'attrait tion pour vous que pour toutes s qu'il a connues, parce qu'ap- nt vous n'êtes pas une de ces les vives et brillantes qui l'a- t qui lui ressemblent; mais l n'a pas de goût, du moins coup d'estime pour vous; je pas étonnée qu'il ne fît quel- ces pour acquérir la vôtre; plus, si vos réflexions sont s, du moins ne peuvent-elles . — Je vous assure, madame, Malvina, que je me trouve fort de pour vous obliger : il sem- singulier à sir Edmond que je une affaire à laquelle je suis absolument étrangère, et que je lui donne des conseils quand il ne m'en demande point. — Aussi, ma chère, n'est-ce que d'idées générales qu'il faut s'entretenir devant lui : répétez qu'un homme qui a donné des espérances de mariage à une femme est inexcusable de les tromper; qu'une union ne peut être heureuse que par l'opulence et les dignités..... Mais le voici : n'ayons pas l'air de nous entendre, et ayez soin d'appuyer ce que je dirai, à moins, ajouta-t-elle en voyant l'incertitude de Malvina et la fixant d'un air significatif, que quelques causes particulières ne vous en éloignent. »

Le soupçon que cette dernière phrase renfermait n'échappa point à Malvina : l'appuierait-elle en se taisant, ou parlerait-elle d'un lien qui lui semblait bien plus propre à contenter l'ambition de mistriss Birton qu'à faire le bonheur de sir Edmond? Dans cette incertitude, elle se tut, et attendit ce que la suite de la conversation pourrait lui fournir de convenable à dire.

Mistriss Birton n'avait encore fait que quelques questions insignifiantes, lorsque miss Melmor entra, une gazette à la main. « Ah! bon Dieu! s'écria-t-elle, quelle superbe fête on va donner à Édimbourg, chez milord Stanholpe! — Chez milord Stanholpe, frère de lady Sumerhill? demanda mistriss Birton à son neveu. — Oui, répondit-il assez négligemment. — Ah! quelle serait ma joie si je pouvais y assister! s'écria miss Melmor. — Sans doute, vous ne vous dispenserez pas de vous y rendre, Edmond? demanda assez sévèrement mistriss Birton. — Eh quoi! madame, vous croyez que je pourrais quitter la société où je me trouve, et braver le temps qu'il fait, pour courir à une de ces fêtes que l'oisiveté rend nécessaires peut-être, mais que l'habitude rend insipides? — Si ce n'est pour la fête, Edmond, ce sera pour y faire partie de cette société brillante et choisie qui s'y réunira. — Ah! madame, si vous connaissiez la fastidieuse monotonie qui rè-

gne à présent dans le grand monde !..... — Mais les femmes, Edmond ; se peut-il que vous oubliiez cette charmante moitié du monde ? — Les femmes, madame, ne se donnent plus la peine de l'embellir ; elles sont devenues si nonchalamment frivoles, que tout ce qui ne les berce pas les fatigue. — Vous êtes devenu bien difficile, reprit mistriss Birton en contenant son humeur ; et je serais curieuse de connaître la cause d'un changement aussi inattendu. » A ces mots, miss Melmor se rengorgea avec orgueil, comme pour dire que c'était elle ; Malvina, qui se croyait bien loin d'être intéressée dans tout cela, continua son ouvrage sans changer d'attitude ; sir Edmond ne répondit point à sa tante, et celle-ci ajouta, après un moment de réflexion : « Au reste, s'il est vrai que les plaisirs vous fatiguent, et que les femmes vous ennuient, j'en tire un heureux augure pour votre réforme ; dès l'instant que le monde déplaît, et que la solitude a des charmes, on cherche à l'embellir en y appelant une compagne, et je dois croire qu'enfin vous n'êtes pas si éloigné d'un lien sérieux, et que vous allez penser à tenir la parole que vous avez donnée..... — Dites donc que vous me conseillez de donner, madame. — Vous faites là une subtile chicane, Edmond ; car, sans vous être positivement engagé, vous savez bien que la famille de lady Sumerhill regarde votre mariage comme une affaire arrangée : et, je vous le demande, n'êtes-vous pas sûr que cette jeune personne vous attend à la fête de son frère ; et, si vous lui avez donné lieu d'y compter, n'êtes-vous pas coupable de tromper ses espérances ? — Ma foi, madame, répondit-il vivement, je ne lui ai jamais adressé que de ces galanteries qu'on distribue au hasard à toutes les femmes, sur lesquelles on surfait par habitude comme on rabat par expérience : c'est une monnaie dont tout le monde connaît la valeur ; et, lorsqu'on s'y trompe, c'est bien plus la faute de celle qui la reçoit que de celui qui la donne. »

Malvina leva la tête, le regarda fixement : il parut embarrassé, s'agita sur sa chaise, et mistriss Birton reprit : « Peut-être n'accuseriez-vous pas lady Sumerhill d'avoir cru trop facilement à vos protestations, si vous vouliez vous rappeler l'air dont vous les avez faites ; et, puisque vous êtes si profond dans l'art de tromper les femmes, il n'est pas généreux de les blâmer lorsqu'elles sont victimes de vos dangereux artifices. — En vérité, madame, interrompit-il, troublé de s'entendre faire de pareils reproches devant Malvina, je ne fus jamais ni faux ni perfide : sans doute j'usai souvent de finesse auprès des femmes ; mais, tel usage que j'en aie pu faire, j'ai toujours été en reste avec elles ; et dans ce monde, où leur coquetterie nous tient sans cesse en état de guerre, il faut bien, pour s'en défendre, se servir de leurs propres armes : d'ailleurs, lorsqu'elles se font une gloire de la finesse, pourquoi m'en feraient-elles un crime, et appelleraient-elles chez moi un tort du cœur ce qu'elles nomment chez elles un avantage de l'esprit ? — Je crois, répondit assez sérieusement Malvina, que, si la finesse est regardée avec indulgence chez les femmes, c'est qu'il semble que la nature leur permette ce moyen de dérober quelques instants à la dépendance où elle les condamne : mais les hommes ne s'abaissent-ils pas en usant de cette arme des êtres faibles ? Eux, libres et indépendants, pourquoi ne sont-ils pas sincères ? Quand le besoin ne commande pas l'adresse, on ne l'emploie que pour tromper : ainsi je crois que, lorsqu'ils dissimulent, ce n'est pas pour sauver du mal, mais pour en faire aux autres. — Madame de Sorcy a raison, ajouta mistriss Birton, et ce n'est que pour déchirer le cœur de lady Sumerhill que vous avez cherché à vous en faire aimer. — Ah ! mon Dieu, ma tante ! trêve de pitié, reprit sir Edmond ; les femmes, à présent, n'ont plus le cœur si faible ; comment le déchirerait-on ? on ne le touche même pas ; la vanité le tient sous

[redacted]

sa garde, c'est un rempart inexpugnable qui empêche tout autre sentiment d'y pénétrer. — Est-ce vous, Edmond, qui osez faire un semblable reproche? vous qui n'avez séduit lady Sumerhill que par *vanité*, qui ne restez ici que pour affliger cette intéressante personne, et augmenter son penchant en excitant son inquiétude; et cela, je vous le dirai, est une bien pitoyable vanité. Qu'en pensez-vous, ma cousine? me trouvez-vous trop sévère? — Pas dans votre jugement, madame, répondit Malvina, mais dans votre supposition; car vous ne devez pas mettre en doute que sir Edmond, l'excellent fils de la digne mistriss Norton, ne se hâte d'aller mettre fin *aux tourments de l'intéressante femme dont il est aimé.* » A ces mots, miss Melmor jeta sur Malvina un regard de colère et de reproche; et se levant, elle marcha dans la chambre, comme ne pouvant plus commander à son impatience. « La distinction de madame est très-pressante, répondit sir Edmond d'*un ton piqué*, et sans doute je m'y serais *rendu*, *si* je ne *voyais*, par l'annonce de cette fête, qu'elle doit avoir lieu dans trois jours, et par conséquent il n'est plus temps de partir. — En vérité? ajouta mistriss Birton en parcourant la feuille d'un air inquiet; mais du moins, Edmond, si ce n'est plus pour le fête que vous retournerez à Édimbourg, que ce soit par considération pour la jeune personne; elle doit être si surprise de ne vous avoir pas vu chez son frère, qu'il y aurait de la barbarie à *la faire souffrir* plus long-temps..... Ne le pensez-vous pas aussi, cousine? — Je ne sais, madame, jusqu'à quel point les affections de cette jeune personne sont engagées; mais, pour peu qu'elles le soient, et que sir Edmond s'avoue à lui-même y avoir volontairement contribué, je l'estime trop pour croire qu'il se fasse un jeu des peines qu'on souffre pour lui, et..... — Ma chère, interrompit vivement miss Melmor, n'entendez-vous pas votre petite Fanny qui crie? sans doute elle s'est fait grand mal. — Je n'entends rien, dit Malvina en se levant et prêtant l'oreille. — Oh! je suis bien sûre de ne me pas tromper, et je vais y aller voir. » Malvina, inquiète, sortit avec miss Melmor; mais à peine furent-elles hors du salon, que la dernière s'arrêta, et dit: « Je n'ai feint d'entendre crier Fanny que pour rompre une conversation qui m'était insupportable, et pour vous demander, ma chère, quel intérêt vous excite à éloigner sir Edmond. Si c'est pour faire votre cour à mistriss Birton, je vous dirai que cela ne répond pas à ce caractère de grandeur et de générosité qu'on vous attribue, et dont M. Prior nous rebat sans cesse les oreilles. — Pour votre propre intérêt, ma chère, reprit Malvina avec un souris presque dédaigneux, je vous engage à ne pas former des soupçons qui tournent plutôt au détriment de celui qui les conçoit que de celui qui en est l'objet; et quant à ce qui regarde sir Edmond, il me semble que ce que j'ai dit est si naturel et si simple, que je m'étonnerais, au contraire, que vous n'ayez pas appuyé mon avis. — En vérité, je dois en être fort tentée, reprit miss Melmor, lorsque sir Edmond ne reste ici qu'à cause de moi; quand il m'aime passionnément, que son intention est de m'épouser, et qu'il m'a promis d'abandonner lady Sumerhill en ma faveur! Mais ceci est un secret, et je ne vous le confie que pour vous faire sentir combien vos sermons doivent nous être insupportables à tous deux. — Mais, si les choses en sont à ce point, reprit très-froidement Malvina, qu'avez-vous à craindre? Supposez-vous que l'opinion d'une femme qui est aussi étrangère que moi à sir Edmond puisse l'emporter sur la passion qu'il a pour vous? — Non, pas précisément, madame, reprit miss Melmor; mais il pourrait peut-être se laisser troubler par de grandes phrases, des airs sentencieux; et, à moins que vous ne vouliez lui faire impression pour votre propre compte, je vous serai obligée de ne plus vous char-

ger du soin de le prêcher. » En achevant ces mots, elle rentra précipitamment dans le salon, sans attendre sa réponse.

Malvina, dépositaire des confidences de mistriss Birton et de celles de miss Melmor, déja en butte aux malignes interprétations de toutes deux, se serait trouvée dans une véritable perplexité, si la droiture de ses intentions et la pureté de sa conscience ne l'eussent mise au-dessus des difficultés de sa situation. Ne connaissant point assez la vérité des choses dont on lui parlait, pour savoir de quel côté était la justice, elle se résolut à rester absolument neutre sur tous les intérêts qui s'agitaient autour d'elle; mais ce parti, le seul qui convînt à son caractère, désobligeait également mistriss Birton et miss Melmor; et, s'il ne lui en fit pas dès lors deux ennemies, du moins il les disposa à le devenir.

Depuis la confidence de miss Melmor, Malvina était peut-être plus froide et plus réservée avec sir Edmond. Elle ne descendait jamais que lorsque toute la société était réunie, et même alors feignait de ne pas entendre les choses flatteuses qu'il ne perdait jamais l'occasion de lui adresser : elle ne se sentait à son aise qu'avec M. Prior; et, quand il venait chaque matin chez elle la faire travailler à la langue erse, l'amitié et la confiance prolongeaient bien souvent l'heure de la leçon jusqu'à celle du dîner.

L'usage de la maison était qu'après le déjeûner, qui se faisait en commun, chacun se retirât toute la matinée dans sa chambre, et Malvina était plus exacte que personne à le suivre; un matin cependant, ne voyant point Fanny auprès d'elle à l'heure où elle avait coutume de lui donner quelques leçons, elle descendit pour la chercher, et la trouva dans le salon, qui jouait avec sir Edmond Seymour. En le voyant, elle fit quelques pas en arrière, et, appelant l'enfant, elle se disposait à se retirer, lorsque sir Edmond s'avança vers elle, et lui dit : « Puisque le hasard me fournit l'heureuse occasion d'être un moment seul avec vous, madame, permettez-moi de tâcher de ne pas la manquer et d'obtenir de vous une audience de quelques minutes. » Malvina rougit, fit une légère inclination; sir Edmond ne demanda pas un consentement plus formel, et, fermant la porte, il la conjura de s'asseoir, se plaça auprès d'elle, et lui parla ainsi : « L'espoir de vous voir prendre quelque intérêt à ma situation, madame, n'est point ce qui m'engage à vous parler; je sais trop que vous ne m'avez pas jugé digne de vous en inspirer; mais, comme vous parûtes appuyer l'autre jour le désir que mistriss Birton manifestait de me voir retourner à Édimbourg, je voudrais savoir (s'il n'y a pas d'indiscrétion du moins) jusqu'à quel point ma tante vous a instruite des affaires qui peuvent m'y appeler. — Je n'ai su d'elle, reprit Malvina, que ce qui a été dit devant vous : que vous avez promis votre main à une jeune personne charmante qui vous aime; que vous l'abandonnez précisément parce qu'elle vous aime, et pour mille autres qui ne la valent pas; *voilà tout*, monsieur. — Voilà tout, répliqua sir Edmond en la regardant avec un mélange d'inquiétude et de tendresse; et c'est bien assez, je suppose, pour avoir fixé définitivement votre opinion sur mon compte. — Puisque vous m'interrogez, répondit-elle, je conviendrai que j'ai été surprise qu'on pût reprocher au bienfaiteur de tant de malheureux, au parrain d'Azoleta, au fils de la digne Norton, de mettre sa gloire à manquer auprès des femmes de cette noble franchise, de cette délicate probité qui, à mon gré, constituent le véritable homme d'honneur. — Je ne prétends point me disculper de tous les torts qu'on m'attribue, madame, répondit-il : sans doute j'en ai eu beaucoup, et j'avoue même qu'en arrivant ici j'étais loin de les considérer du même œil dont je les vois à présent; mais, sans entrer dans les motifs d'un changement que celle qui en est cause refuserait peut-être d'écouter, je me contenterai de rectifier plusieurs erreurs que le récit de mistriss

[redacted]

n a dû faire naître dans votre es-
je n'ai jamais pris aucun engage-
avec lady Sumerhill, madame, et
l'ai jamais aimée; quoique parfai-
nt belle, elle n'a point ce qui tou-
t qui plaît. *Jamais, a dit un de
oètes, vous n'assignerez de cause
mour, elle n'est point dans les
du visage, mais dans le cœur de
nt*[1] : le mien a toujours été muet
elle; et, comme son caractère non-
nt et frivole n'est susceptible d'au-
sentiment vif, j'ai lieu de croire
la sorte de préférence qu'elle a dai-
n'accorder ne peut nuire à son re-
— Alors, monsieur, répliqua Mal-
, peut-être mistriss Birton vous
era-t-elle de ne l'avoir pas avertie
tôt de vos dispositions, et de lui
laissé faire des avances que vous
z pas sûr de confirmer. — Si je n'ai
déclaré dès le premier moment
s refusais de m'unir à lady Sumer-
répondit sir Edmond, c'est que,
nt alors aucune idée sur le bonheur
gal, je croyais que, comme tant
res, je pourrais me résoudre à
re une compagne comme on fait
arché, et, sous ce point de vue,
Sumerhill me convenait assez; mais,
s qu'un événement inattendu a
gé toutes mes idées et mes prin-
, et qu'un choix, que je regardais
lifféremment, me paraît aujour-
si précieux, que toute ma destinée
pend, j'ai dû renoncer à lady Su-
ill; je l'ai fait du fond de mon cœur,
c d'autant moins de scrupule, que,
e je vous l'ai déjà dit, jamais je
lonné de parole à cet égard ni à
i à sa famille : si ma tante a donné
ne, c'est sa faute, je ne l'en avais
hargée, et je ne crois pas devoir
son inconséquence du bonheur de
ma vie. Ne le pensez-vous pas,
me? — Oui, monsieur, répondit
na, convaincue que tout ce qu'il
t entendre se rapportait à miss
or; et je pense aussi que votre nou-
choix n'éprouvera aucun obstacle
de la part de mistriss Birton, si elle peut croire qu'il vous rende heureux; sans doute il ne vous manque que de le lui annoncer pour le voir confirmer; et, quant à moi, monsieur, touchée de la confiance que vous venez de me témoigner, soyez assuré de la sincérité de mes vœux pour l'accomplissement des vôtres. » Ce compliment fit assez connaître à sir Edmond combien elle était loin de le comprendre; mais l'air excessivement froid dont elle le prononça lui donna quelques espérances; ce ton était si peu naturel à Malvina, que, pour le prendre, il fallait qu'elle fût affectée d'un sentiment très-particulier; il ne voulut pas s'expliquer davantage avant d'en être sûr; et ils se séparèrent sans que la conversation eût été poussée plus loin.

pl...

CHAPITRE XI.

QUELQUES LÉGERS INCIDENTS.

Sir Edmond ne négligeait jamais l'occation de dire une chose tendre ou agréable à Malvina, mais toujours un peu voilée; de sorte qu'elle ne voyait dans cette obscurité qu'un moyen indirect qu'il prenait pour s'adresser à miss Melmor; et, sous l'ombre de cette certitude, elle se permettait de l'écouter, de le trouver aimable, de se plaire avec lui, de prendre le plus vif intérêt à tous les éloges et aux récits d'Azoleta : cependant le trait s'enfonçait; aura-t-elle la force de l'arracher, lorsque la chimère de miss Melmor s'évanouira, et qu'elle verra distinctement que c'est elle, elle Malvina, qui est l'objet aimé?

Un soir, après le thé, la conversation roulait sur les mœurs du temps et la corruption générale, lorsqu'elle fut interrompue par des lettres qui obligèrent mistriss Birton de passer dans son cabinet; M. Prior, dont l'esprit était assez porté vers les comparaisons et les maximes, continua le sujet dont on s'était entretenu, en disant : « C'est ainsi que

les voluptés des sens ressemblent à un torrent écumeux. — Ah! bon Dieu! M. Prior, s'écria vivement miss Melmor, allez-vous prêcher? épargnez-nous, de grace, et laissez-nous profiter de l'absence de mistriss Birton pour causer de choses moins mortellement ennuyeuses. » Et aussitôt elle se mit à faire plusieurs frivoles questions à sir Edmond, qui lui répondit sur le même ton. M. Prior haussa les épaules et sortit; Malvina se mit à lire dans un coin de la cheminée, et mistriss Melmor resta sans rien dire : c'est ce qu'elle pouvait faire de mieux.

« Apprenez-moi, sir Edmond, combien de temps vous a fixé la femme que vous avez le plus aimée? lui demanda miss Melmor dans le courant de la conversation. — Je serais fort embarrassé de vous le dire, répondit-il en feuilletant un livre qu'il tenait entre ses mains; car il me semble à présent que je n'en ai jamais aimé aucune. » A ces mots, Malvina continua d'avoir toujours les yeux sur son livre, mais elle ne lisait plus. « Quoi! de toutes celles à qui vous l'avez dit, nulle ne vous a fait brûler d'une ardeur véritable? —Peut-être leur vanité se l'est-elle imaginé, et me le suis-je figuré moi-même; mais comment oser donner le nom d'amour à ces *ardeurs éternelles* qui durent à peine quelques mois? — Puis-je croire qu'au milieu de toutes les beautés qui embellissent les fêtes de Londres et d'Édimbourg, aucune ne vous ait paru digne d'attachement? — Aucune, du moins, ne m'en a inspiré. — Comment faut-il donc être pour vous plaire? » reprit-elle en contenant sa joie, et sûre qu'il allait lui dire à l'oreille *comme vous*. Au lieu de cela, il ouvrit le livre qu'il tenait et lut avec chaleur le morceau suivant : « Nombre de femmes ont attiré mes vœux et intéressé mon ame; plus d'une fois la mélodie de leur voix captiva mon oreille trop attentive à les écouter; plusieurs belles me plurent, l'une pour une vertu, l'autre pour une autre; mais une beauté parfaite, je ne la trouvai jamais : toujours quelque défaut jaloux à côté de la plus belle de ses graces en détruisait les charmes. Mais elle! elle incomparable, accomplie en tout, le ciel la forma du trait le plus parfait de chacune de ses créatures[1]! » Il appuya sur cette dernière phrase, en jetant sur Malvina un regard si tendre et si expressif, qu'elle en fut troublée jusqu'au fond de l'ame; et de ce moment elle entrevit que, s'il eût réellement aimé miss Melmor, c'eût été elle qu'il eût regardée ainsi.

Sans doute cette jeune personne fit la même réflexion, car elle bouda tout le monde le reste de la soirée, et particulièrement Malvina. « A propos, Edmond, lui dit mistriss Birton au moment où chacun se préparait à se retirer, votre nouvel appartement ne tardera pas à être prêt, et à votre retour vous pourrez l'occuper. — Non, non, répondit-il vivement, réservez-le pour un autre, je ne veux point quitter le mien, il est désormais consacré, » ajouta-t-il d'une voix basse et en regardant fixement Malvina, auprès de qui il était assis, afin de lui rappeler l'instant où elle y était venue. Mistriss Birton n'entendit pas ces derniers mots, et sortit en lui disant qu'il était libre; mais Malvina n'avait que trop compris sir Edmond, et aussitôt une secrète émotion s'était emparée de son cœur : distraite, troublée, elle ne songeait plus à se retirer, lorsque miss Melmor, tourmentée de la voir ainsi auprès de sir Edmond, s'écria étourdiment : « Si c'est le voisinage de sir Edmond qui retient madame de Sorcy, je crois qu'il doit en être fier; car, depuis qu'elle est avec nous, voilà la première fois qu'elle s'est oubliée. » Cette réflexion, qui n'était que trop vraie, fit son effet sur tous ceux qui l'entendirent; la seule mistriss Melmor resta la même qu'auparavant.

Malvina se leva un peu confuse, et, s'avançant pour prendre son sac à ouvrage qui était sur une table, elle posa sa main, par inadvertance, sur celle de sir Edmond; et, la retirant bien vite,

1 Shakspeare, dans *la Tempête*.

elle s'éloignait précipitamment, lorsqu'en se retournant elle aperçut dans la glace sir Edmond qui portait à ses lèvres la place qu'elle avait touchée : ce léger mouvement, qui ne fut aperçu que d'elle, augmenta encore son émotion; son cœur palpita, ses joues s'animèrent, et, surprise de ce qu'elle éprouvait, elle se hâta de se retirer : chacun la suivit; mais à peine sir Edmond se fut-il éloigné, que miss Melmor s'écria : « Je ne sais quel caprice peut attacher autant sir Edmond à son appartement : ne serait-ce pas qu'il le trouve assez commode pour recevoir des visites? Qu'en pensez-vous, ma chère? » ajouta-t-elle en regardant Malvina ironiquement. M. Prior, indigné qu'on osât rappeler ce souvenir dans l'intention d'attaquer la candeur de son amie, répondit, avec plus de franchise qu'il ne l'aurait dû peut-être : « Oui, miss Kitty, il doit le trouver tel, et je ne pensais pas vous en voir faire la remarque. » Ces mots déconcertèrent tellement miss Melmor, que M. Prior fut au moment de se repentir de les avoir dits : elle rougit, balbutia, et, prenant le bras de sa mère, qui écoutait bien et ne comprenait guère, elle monta brusquement dans sa chambre.

Malvina, surprise et pensive, suivit lentement son chemin, sans entendre M. Prior, qui lui souhaitait le bonsoir. Elle se coucha et ne dormit point; mille pensées roulaient dans sa tête. Mistriss Birton avait parlé du retour de sir Edmond : il allait donc partir? Que signifiait cette réponse singulière de M. Prior à miss Melmor? ne semblait-elle pas dire que cette jeune personne allait quelquefois chez sir Edmond? En effet, c'était elle qui avait ouvert la porte le soir que Malvina y était allée chercher Fanny. Mais, puisqu'un hasard l'y avait attirée, un autre hasard ne pouvait-il pas y avoir conduit miss Melmor? Cependant pourquoi s'était-elle échappée si vite, comme si elle eût craint d'être reconnue? D'ailleurs, la réponse de M. Prior signifiait beaucoup : quoique sévère dans ses jugements, on ne pouvait pas lui reprocher d'être [illegible] exagéré [illegible] mois. Eh quoi! pensait Malvina, se pourrait-il que, jusque sous les yeux d'une mère, sir Edmond fût capable de séduire une fille simple et innocente; que, sans égard pour celle qui le reçoit, sans respect pour le lieu qu'il habite, il osât violer les lois sacrées de l'hospitalité, les lois plus saintes de l'honneur?.... Mais n'est-ce pas ainsi qu'on le peint, comme un homme qu'aucune considération ne peut empêcher de se livrer à ses penchants? Eh quoi! ce regard tendre et sincère est donc un artifice? cette voix, qui semble partir du cœur, et qui y arrive, est donc étudiée? Ah! si c'est ainsi qu'est fait le mensonge, quelle vérité peut le valoir?

Tandis que Malvina, en proie à l'insomnie, se livrait à ces réflexions, sir Edmond, au milieu du silence de la nuit, écrivait la lettre suivante à son ami :

SIR EDMOND SEYMOUR A SIR CHARLES WEYMARD.

« Si tu veux mettre fin à l'extrême surprise que te cause la prolongation de mon séjour ici, viens, hâte-toi, et, quand tu l'auras vue, si tu t'étonnes encore, ce ne sera que de l'idée que j'aurais pu la quitter. Malvina! nom charmant dont le son enchanteur m'attendrit, m'enflamme et fait palpiter mon cœur du premier sentiment de la vie! Malvina! femme angélique en qui l'univers ne voit rien à désirer, et s'étonne de trouver toutes les beautés et les vertus réunies! O Malvina! aime, c'est le seul trait qui manque à tes perfections, car il appartient à l'amour seul d'embellir ce qui semble ne pouvoir pas être embelli.

« Je revins ici, tu le sais, Charles, poussé par la curiosité de connaître cette mystérieuse beauté que nous n'avions pu entrevoir à notre dernier voyage; tout ce qu'on m'avait dit d'elle exalta mon imagination, et je résolus de ne point quitter Birton-Hall avant de m'être assuré si sa conquête valait

« la peine de la tenter; mais, comme le « moment pouvait être lent à venir, je « pensai que miss Melmor m'aiderait à « prendre patience; et, comme elle s'at- « tribua la promptitude de mon retour, « je ne jugeai pas à propos de la détrom- « per : Kitty est jolie, tu le sais, j'ai lieu « de le savoir mieux que toi encore; et « je te dirai même que l'obligation où je « me suis trouvé de ne m'occuper que « d'elle seule pendant près d'un grand « mois m'a fait découvrir que, si elle « s'efforçait d'être moins facile, elle « pourrait devenir une assez piquante « créature, et je crois que j'aurai la cha- « rité de l'en avertir, pour la récompen- « ser de son amour, lorsque je n'y at- « tacherai plus de prix.

« Mais ces plaisirs que je trouve au- « près d'elle, joints à tous ceux que « d'autres femmes peuvent donner, que « sont-ils auprès d'un seul regard de « Malvina? Malvina m'a changé, ami; « elle a éveillé en moi des sensations « qui m'étaient inconnues, elle a fait ré- « sonner dans mon cœur des cordes « muettes jusqu'à présent : je ne m'ap- « proche du lieu où elle est qu'avec le « frémissement religieux qu'on éprouve « en entrant dans un temple; je dépose « à son aspect tout sentiment, toute « pensée qui ne seraient pas dignes « d'elle; son souffle divin épure tout ce « qui l'approche, et, tant que je suis sous « l'ombre de ses regards, je me sens à « l'abri du démon. O Charles! cette « beauté touchante parle bien plus à « mon cœur qu'à mes sens, et j'aspire « moins à en jouir qu'à en être aimé. « Ses traits sont enchanteurs sans doute; « mais je crois qu'elle serait plus belle « encore si on pouvait mettre son ame « sur son visage; et en la regardant j'ai « souvent dit avec Dryden : *Contemplez « ce temple majestueux, il fut élevé par « des mains célestes ; son ame est la di- « vinité qui l'habite, et l'édifice n'est « pas indigne du dieu.*

« Je ne sais point encore si j'ai touché « le cœur de Malvina; mais, si j'y par- « viens un jour, je le saurai long-temps « avant elle, et elle le saura long-temps « avant de me l'avouer : voilà précisé- « ment ce qui me plaît et me la fait ai- « mer au-dessus de toutes les femmes : « m'aurait-elle changé si elle leur res- « semblait?

« Je soupçonne mistriss Birton d'avoir « eu le dessein secret de m'empêcher de « voir sa cousine, dans la crainte, sans « doute, que cet assemblage de perfec- « tions et de charmes ne me dégoûtât de « sa favorite, lady Sumerhill : mais, en « vérité, je n'avais pas besoin de com- « parer cette triste beauté à Malvina « pour apprécier son peu de valeur, et « avoir effroi d'un joug qu'il m'aurait « fallu porter avec elle; d'ailleurs, la re- « connaissance dont ma tante prétend « m'enchaîner en m'assurant tous ses « biens, le droit qu'en conséquence elle « croit devoir prendre sur mes actions, « et l'obligation qu'elle me fait de ce « lien, suffiraient seuls pour me le faire « rompre : j'ai un cœur fier, ami, et tous « les trésors de Salomon (pourvu néan- « moins que les sept cents femmes n'y « fussent pas comprises) ne m'engage- « raient pas à aliéner la plus légère por- « tion de mon indépendance.

« Kitty m'embarrasse cependant; la « petite folle regarde une simple pro- « messe de mariage comme une obliga- « tion indispensable, et elle exige impé- « rieusement que je la remplisse : ce « n'est pas qu'accoutumé à ces sortes « de sommations, je me tourmentasse « beaucoup des siennes, si je ne craignais « que l'étourdie ne se plaignît tout haut, « et ne me perdît à jamais dans l'esprit « de madame de Sorcy; car, si cette ai- « mable femme était informée de mes « relations avec miss Melmor, sa con- « science est si délicate, qu'elle serait « capable (m'aimât-elle) de prendre le « parti de sa rivale, et de renoncer à « moi pour toujours. Il est donc impor- « tant qu'elle ignore tout ce qui se passe, « et mon premier soin pour cela va être « d'éloigner Kitty au plus vite. J'avais « bien pensé, en cas de besoin, à la faire « enlever par un de vous; mais j'ai

dre de ses pensées, ne fit aucune difficulté de lui faire part de ses soupçons. En l'écoutant, une vive rougeur couvrit son visage, et elle s'écria : « Comment se peut-il que le sévère M. Prior tolère de pareilles faiblesses ? comment n'a-t-il pas déja éclairé cette jeune personne, sa mère et mistriss Birton, sur le danger qu'elle court ? comment, du moins, n'a-t-il pas accablé de son indignation l'homme vil qui, sous le toit de la vertu, ne rougit pas de corrompre l'innocence ? — Il ne faut avertir et réprimander, répondit-il, que lorsqu'il peut en résulter du bien ; mais, quand mes paroles doivent être sans fruit, il faut alors laisser agir la justice divine, qui permet que les méchants aient leur malice pour les punir, et leur débauche pour les châtier. J'étais sûr, en m'adressant à sir Edmond, qu'il rirait de mes remontrances, et n'en mettrait que plus d'activité dans ses poursuites. Mistriss Melmor est une imbécile qui ne voit que par les yeux de sa fille, et qui, si elle eût tant fait que d'oser la gronder, aurait fini par lui en demander pardon. Mistriss Birton, par l'excessive froideur de son ame et de son tempérament, ayant toujours été à l'abri de toute faiblesse, s'est fait, d'une vertu qui lui est si facile, la vertu par excellence ; et toute femme soupçonnée de manquer à la chasteté est regardée par elle comme l'opprobre du genre humain : si elle était instruite de la conduite de miss Melmor, non seulement elle ne se contenterait pas de la chasser avec mépris, mais elle dévoilerait sa honte publiquement. Quant à miss Melmor, ce n'est qu'une jolie poupée, sans principes, sans délicatesse, qui ne manque ni d'esprit ni d'adresse, mais qui, joignant un cœur froid à une mauvaise tête, serait capable de s'évader avec sir Edmond, si elle se croyait soupçonnée. Que deviendrait-elle alors ? délaissée avant peu par son séducteur, un autre l'aurait bientôt remplacé ; et, comme on ne peut pas dire où s'arrêtera celle qui ose faire le premier pas dans cette carrière, après avoir commencé par se donner, peut-être finirait-elle par se vendre, et augmenter ainsi le nombre de ces femmes avilies qui rougissent d'abord au nom de vertu, et bientôt après ne rougissent plus de rien. — Mais, reprit timidement Malvina, pourquoi sir Edmond n'épouserait-il pas miss Melmor ? — Parce qu'elle ne lui convient sous aucun rapport. Malgré les innombrables écarts de sir Edmond, son caractère a des aspects brillants, et son ame est pleine de noblesse et d'énergie : mais celle de miss Melmor est dépourvue de toute espèce d'élévation ; je lui vois déja tous les vices que la faiblesse entraîne après elle, et aucune qualité qui les rachète ; la beauté et l'esprit sont ses seuls avantages, et je me trompe fort s'ils ne servent à la rendre un jour la plus fausse et la plus dangereuse coquette du monde. — Cependant ne croyez-vous pas que sir Edmond l'aime ? — Il en a l'air, du moins ; mais, quoique tout me le prouve, je ne puis encore le concevoir : le cœur humain est un abîme, et, depuis quinze ans que j'y regarde, la tête m'en tourne. — Pour moi, je crois qu'il a pour elle une passion véritable. — Désabusez-vous, mon amie, sir Edmond n'est susceptible que d'une fantaisie ; l'habitude de la débauche a éteint son cœur ; mais, lors même qu'il pourrait éprouver un attachement profond, il faudrait une autre femme que miss Melmor pour produire un pareil effet. Je n'en connais qu'une, ajouta-t-il en la regardant fixement, qui réunisse tout ce qu'il faudrait pour cela ; mais, comme la distance qui les sépare est incommensurable, jamais il n'osera lever les yeux jusqu'à elle, parce qu'il sentira fort bien qu'elle ne daignerait pas abaisser les siens jusqu'à lui. »

Malvina rougit : la dernière phrase de M. Prior l'avait mise mal à son aise ; et, pour cacher son trouble et éviter de répondre, elle se leva, fut à sa croisée, revint à la bibliothèque, ouvrit quelques livres, les referma aussitôt, et retournant à la fenêtre : « M. Prior, dit-elle, je crois que, malgré l'excessive rigueur du froid, le soleil est si brillant, qu'il

[redacted]

au bord du lac; je n'y af
ncore, et j'ai envie d'y ha-
petite promenade. — Vous
seule, répondit-il; vous me
de vous y accompagner. —
;, et je vais même proposer
irton d'y venir. » Et, passant
s son cabinet, elle se cou-
ne Fanny, d'une robe dou-
ures, et, prenant son enfant
, elle descendit.
t dans le salon, elle aperçut
r debout devant une harpe;
, assis auprès d'elle, lui par-
l'un air animé; et mistriss
ise devant la cheminée, te-
e à la main, et tout en fei-
re, regardait dans la glace
ssait derrière elle, et déci-
n ame la destinée future de
r.
le Malvina changea la dis-
ous les esprits. Sir Edmond,
ue son air d'intimité avec
or n'eût donné des soupçons
éprouva un moment de trou-
, s'approcha d'elle en laissant
elques expressions d'étonne-
plaisir sur sa visite inatten-
lelmor, cruellement contra-
cident qui rompait une con-
précieuse pour elle, salua
c un souris amer, sans pres-
rder; et mistriss Birton, à
it n'échappa point, se sentit
la peine qu'elle éprouvait,
eillit Malvina avec plus de
son ordinaire.
nade fut proposée : mistriss
epta avec une complaisance
r Edmond avec ce vif em-
que fait naître la vue d'un
dain et inattendu; et miss
c ce mécontentement vague
prévoir une situation pénible
r les moyens de l'éviter.
s et les rochers, hérissés de
frappés par les rayons du
ient des plus vives couleurs
-ciel; la neige qui couvrait
montagnes scintillait de feux
si éclatants, que les yeux étaient réellement éblouis de l'aspect de la campagne. « En admirant les superbes effets de l'astre qui nous éclaire, s'écria M. Prior, en les admirant surtout dans ces montagnes, qui ne répétera pas avec moi cette sublime invocation dont Ossian les fit retentir jadis : « O toi! qui roules « au-dessus de nos têtes, rond comme « le bouclier de nos pères, d'où partent « tes rayons? O soleil, d'où vient ta « lumière éternelle? Tu t'avances dans « ta beauté majestueuse : les étoiles se « cachent dans le firmament; la lune, « pâle et froide, se plonge dans l'occi- « dent. Tu te meus seul, ô ciel! Qui « pourrait être le compagnon de ta « course? Les chênes des montagnes « tombent; les montagnes elles-mêmes « sont détruites par les années; l'Océan « s'élève et s'abaisse tour à tour; la lune « se perd dans les cieux : toi seul es « toujours le même. Tu te réjouis sans « cesse dans ta carrière éclatante : lors- « que le monde est obscurci par les « orages, lorsque le tonnerre roule et « que l'éclair vole, tu sors de la nue « dans toute ta beauté, et tu te ris de « la tempête [1]. » Tandis que M. Prior récitait cette tirade avec enthousiasme, Malvina, plongée dans la rêverie, pensait à l'embarras qu'avait éprouvé sir Edmond en la voyant entrer dans le salon. Assurément elle était très-loin d'être fâchée de son goût pour miss Melmor; mais pourquoi craindre de le laisser paraître devant elle? Voudrait-il donc la tromper aussi? Son ame fière se révoltait à l'idée d'être l'objet d'une pareille entreprise, et elle se promettait bien, par son extrême froideur pour sir Edmond, de lui ôter, dès les premiers instants, tout espoir de réussir. Ce n'est pas tout, elle cherchait dans son esprit des raisons pour le déprécier, et établissait un parallèle entre lui et M. Prior, tout à l'avantage de celui-ci. Assurément, si les deux personnes qui étaient l'objet de ses réflexions avaient pu deviner ce qui se passait dans son

[1] Ossian, poëme de Carthon.

esprit, M. Prior aurait été satisfait de son partage; mais, s'ils avaient percé jusqu'au fond de l'ame, peut-être sir Edmond n'aurait-il pas été mécontent du sien. Cependant elle les écoutait discuter, et leurs opinions la confirmaient dans son jugement. « Pourquoi, disait sir Edmond, exigez-vous qu'on montre aux hommes puissants le mépris qu'ils nous inspirent lorsque par leur crédit on peut être utile et obliger ses semblables? Cette âpre franchise que vous vantez ne servirait qu'à les livrer aux flatteurs qui les entourent, et à ôter aux gens honnêtes tout moyen de faire le bien. — Eh quoi! avait interrompu vivement M. Prior, quand le fourbe puissant, le fripon enrichi se verront accueillis par l'honnête homme, ne seront-ils pas fondés à croire qu'ils ont bien fait de tout sacrifier à la fortune? En leur dissimulant le mépris qu'ils inspirent, ne les enfonce-t-on pas dans le vice, et n'encourage-t-on pas ceux qui balançaient à les imiter? Non, non, celui qui sent toute la dignité du nom d'homme n'en profanera jamais le caractère, et quiconque ose composer avec la vertu donne le droit de dire qu'il ne la connut jamais. — Quelle terrible condamnation! reprit sir Edmond en souriant. Savez-vous, M. Prior, que, si on voulait juger les hommes d'après la rigidité de vos maximes, il se trouverait si peu d'élus, qu'on courrait risque de s'ennuyer furieusement en paradis? — Je conviens, dit alors Malvina, que les principes de M. Prior sont un peu sévères, mais je les compare à ce que Sterne dit de ses sermons : ce sont des houzards qui frappent lestement un coup à gauche et à droite, et qu'on voit toujours servir d'auxiliaires à la vertu. »

A cet instant la conversation fut interrompue par l'aspect d'un homme qui parut sur une des hauteurs de la montagne. Il paraissait âgé, et sa marche incertaine pouvait faire présumer qu'il était aveugle. « Ce maintien vénérable, s'écria M. Prior, cette barbe argentée, cette marche incertaine, et jusqu'à ce bâton qui l'aide au défaut de ses yeux, tout, dans ce vieillard, me rappelle l'image d'Ossian : tel il errait jadis dans ces mêmes lieux. Oh! que n'ai-je ici des couleurs pour fixer sur la toile cette superbe tête! — Ce malheureux est entouré de précipices, reprit sir Edmond; les roches sont glissantes, il n'y voit pas : je crois qu'il vaut mieux le secourir que le peindre. » Et, en disant ces mots, il s'élança sur la montagne, la gravit légèrement, mais non sans danger, à cause du verglas, et au bout d'une demi-heure, il parut auprès du vieillard : on le vit lui prendre le bras, le guider avec précaution, serpenter, en le soutenant, tous les détours de la montagne, et prendre avec lui une route opposée, où bientôt la distance les fit perdre de vue. Mistriss Birton, après avoir attendu quelque temps, voyant qu'il ne revenait pas, reprit le chemin du château. Cette scène n'avait point été perdue pour Malvina : l'élan généreux de sir Edmond l'avait vivement émue, et, en s'en retournant, elle pensait que la théorie et la pratique de la vertu n'étaient peut-être pas toujours réunies, et que ceux qui en parlaient le plus pouvaient bien ne pas être ceux qui l'exerçaient le mieux.

CHAPITRE XIII.

INQUIÉTUDES, RETOUR.

On attendit en vain sir Edmond à l'heure du dîner; il ne parut point. Chacun s'étonnait de sa longue absence, et, pour la première fois, Malvina ne remonta point dans sa chambre en sortant de table. Elle était inquiète; bientôt elle le devint davantage en voyant le jour décliner. Enfin, quand les heures, se succédant l'une à l'autre, eurent enlevé toute espérance de revoir sir Edmond avant la nuit, Malvina ne sut plus contenir ses craintes. « Le temps était si froid, les chemins si dangereux! Peut-être sir Edmond s'était-il égaré; peut-être était-il sans asile :

[redacted]

i n'enverrait-on pas des domes- vec des flambeaux l'appeler, le ', le secourir? — Il tombe une freuse, lui dit M. Prior : com- voir le courage de mettre des dehors à cette heure-ci? — Et t avoir celui de laisser sir Ed- posé à toutes les rigueurs d'une nuit? s'écria Malvina. Il aura conduit ce vieillard bien loin; evenu tard; l'obscurité l'aura sa route; le froid va le saisir; dans ce moment n'a-t-il pas n pour mettre sa tête à couvert; est-il sans abri contre les vents ux; peut-être la neige va-t-elle lir : faut-il qu'un homme si gé- devienne la victime de sa bien- ' »

lant ainsi Malvina était émue, uelques larmes même coulaient le ses joues. M. Prior, touché quiétude, s'approcha d'elle, et « Je suis prêt à vous obéir; dé- ous que je réunisse tous les de la maison, et qu'à leur tête la recherche de sir *Edmond*? me donner vos ordres. — Ah! , répondit-elle vivement, je me ert, ou sir Edmond n'eût pas es miens pour vous secourir. » , cruellement blessé de cette ré- e sortait pas moins pour rem- ntentions de Malvina, lorsque Birton l'arrêta. « Sans l'ex- ire émotion de ma cousine, je pourrais peut-être m'étonner voir l'un et l'autre disposer de sans mon aveu; mais, tout excusant, permettez-moi de r à une folie qui pourrait faire souffrir mes domestiques, d'aucune utilité à sir Edmond : oire qu'il n'aura pas eu l'im- de s'exposer à revenir si tard, sera décidé à passer la nuit cabane de montagnard. — Il age, madame, reprit Malvina rtume, que vous n'ayez pas i ce matin, et persuadé à sir u'il *fallait croire* que le vieillard trouverait son chemin tout seul; peut-être se serait-il englouti dans quelque précipice; mais qu'importe? grace à une réflexion si prudente, votre neveu n'aurait été exposé à aucun danger. — Ma chère, répéta mistriss Birton avec ironie, après l'avoir considérée un moment en silence, à quoi bon cet emportement de sensibilité? n'avez-vous pas assez montré que vous êtes sensible, excessivement sensible? nous n'avons pas besoin de nouvelles preuves! — Eh quoi! interrompit Malvina avec chaleur, c'est vous, vous, dans un pareil moment, quand la vie d'un homme, de votre neveu, est peut-être en danger, qui supposez qu'on peut s'occuper de soi. — Mon Dieu, ma chère, reprit mistriss Birton, ne savons-nous pas qu'il est des gens qui ne se perdent jamais de vue? — Oui, sans doute, il en est, ajouta vivement M. Prior, et je ne conçois pas comment madame de Sorcy peut en douter encore. » Ce discours, dont mistriss Birton pénétra facilement l'intention, l'offensa cruellement; elle allait y répondre avec colère, quand, par une présence d'esprit rapide, elle sentit que se fâcher d'un pareil propos, était presque avouer qu'il la regardait; et, ne voulant pas avoir l'air d'admettre la possibilité d'une pareille application, elle se calma avec effort, et répondit avec douceur : « Il se peut, ma chère Malvina, que j'aie été injuste; mais, lorsque j'ai plus sujet que personne d'être inquiète, puisque personne n'aime ici mon neveu autant que moi, il me paraît déplacé que vous vouliez avoir l'air de m'indiquer ce que j'ai à faire, et que vous taxiez de froide prudence un refus que la seule humanité me prescrit. — L'humanité! s'écria Malvina étonnée. — Assurément, continua mistriss Birton; car de quel droit irais-je sacrifier plusieurs personnes à la sûreté d'un seul? C'est donc par devoir que je sacrifie le désir, l'impérieux désir d'envoyer mes gens au secours de sir Edmond; et croyez, ma chère Malvina, que personne ne m'aurait prévenue dans ce

[redacted]

l'entende de votre bouche que
sent à votre pensée et l'objet
pitié ! » En prononçant ces
: la plus grande vivacité, il
la main de Malvina, et fixait
sur les siens avec une tendre
, et une ardeur qui la fit rou-
ise, émue, incertaine, elle
n hésitant : « Assurément
quiète..... qui ne l'eût pas
nuit était si affreuse..... —
it, sir Edmond, s'écria miss
n accourant tout essoufflée,
vous êtes pas fait dire deux
: rassurer madame de Sorcy :
-t-elle été bien pathétique dans
son inquiétude? Mais, en vé-
i-t-elle en voyant que le lit de
'était point défait, je crois
'est point couchée; vraiment
t porter plus loin l'intérêt.
ma chère, comme vous êtes
omme vos yeux sont battus!
s pas jolie le moins du monde
i. — Ah ! s'écria sir Edmond
, et en la regardant avec un
ment qu'il ne pouvait conte-
elle ne m'a paru si belle ! »
onfuse, balbutiait quelques
« Son inquiétude avait été
le des autres..... on l'exagé-
up. » Mais miss Melmor, pi-
trême préférence que sir Ed-
ait à Malvina, cherchait à
en accablant celle-ci de pi-
lleries; elle contrefaisait as-
ment son accent, et cher-
ent à jeter sur ses discours
le ridicule qui la rendît moins
: yeux de son amant; et peut-
elle atteint ce but, si l'espoir
de Malvina n'avait entière-
bé toutes les pensées de sir
'embarras qu'elle éprouvait,
e, sa rougeur, étaient un
rvissant pour lui; il en jouis-
sement; mais, comme avec
amour la délicatesse s'était
son cœur, il ne voulait déja
laisir acheté aux dépens de
mait; et, renfermant sa joie

dans son sein, il se hâta de la quitter sans paraître remarquer son désordre, et en la priant d'excuser la liberté qu'il avait prise d'entrer si brusquement chez elle.

Durant quelques jours, miss Melmor se fit un malicieux plaisir d'embarrasser Malvina, en revenant toujours sur ce sujet; mais sir Edmond le détournait avec tant de modestie et d'adresse, que Malvina ne pouvait s'empêcher de le remarquer et de lui en savoir gré au fond de l'ame. Un jour où il venait d'en être question encore, le hasard ayant éloigné tout le monde du salon, elle saisit l'instant où elle se voyait à l'abri des railleries pour lui demander quelques détails sur cet événement, et s'il était vrai qu'il eût marché une partie de la nuit. « Oui, lui répondit-il; la neige et la tempête ne pouvaient m'arrêter, quand c'était ici que je revenais : j'ai dû sacrifier le plaisir d'être auprès de vous au besoin qu'un malheureux avait de moi; mais, pour vous revoir un instant plus tôt, on peut risquer sa vie. » Ces mots n'eurent pas l'air d'un compliment, et n'en étaient pas un; sir Edmond était pénétré de ce qu'il disait. Cependant le souvenir de miss Melmor empêche Malvina de le croire, et elle soupire de ce qu'il paraît la confondre avec toutes les femmes en lui adressant ces compliments exagérés qu'il s'accuse lui-même de leur prodiguer. Ce soupir ne fut pas perdu pour lui; il regarde Malvina avec une tendre inquiétude; il cherche à deviner son silence. « Quelle pensée occupe votre esprit ? lui demanda-t-il. Ah ! que ne m'est-il donné de lire dans votre cœur ! — Et qu'y verriez-vous, reprit-elle, que deuil et que tristesse? Hélas ! plus je connais le monde, plus je ressens toute l'étendue de la perte que j'ai faite. Il fut un cœur tendre et vrai, sir Edmond, un seul, sans doute, que le mensonge ne souilla jamais; le ciel l'offrit de bonne heure à mes regards, j'appris à l'aimer en commençant à vivre. Dans l'ame de Clara régnait la franchise, la pureté; on eût dit que toutes les vertus s'y étaient ré-

fugiées; et en la perdant, comme l'Ève de Milton chassée de l'Éden, je suis descendue sur une terre malheureuse et désenchantée par de pénibles comparaisons. — Ah! reprit sir Edmond avec émotion, ignorez-vous donc qu'il est un autre Éden que celui de l'amitié, mille fois plus doux, plus enchanteur, autant au-dessus du sien que le bonheur l'est du repos? — Quand je le croirais, répliqua-t-elle en s'efforçant de sourire, je n'en serais pas plus heureuse, puisque j'ai juré de n'y jamais entrer. — Et pensez-vous, reprit-il, que vous soyez enchaînée par un serment que la nature réprouve? Vous fûtes coupable de le prêter, vous le seriez bien plus de le tenir. — Brisons là-dessus, interrompit-elle; c'est un sujet sur lequel je ne sais point badiner, et qui est trop grave pour vous. — Et supposez-vous, madame, que je ne puisse pas être sérieux quelquefois? J'oserais affirmer qu'en dépit de la légèreté qu'on m'attribue, il est des choses qui peuvent m'affecter plus profondément qu'un autre peut-être. — Malvina répondit en souriant qu'il fallait alors en féliciter miss Melmor. — Miss Melmor! interrompit-il étonné : pourquoi miss Melmor? quel rapport peut-il y avoir entre nous deux? — Mais je pense que ce n'est pas à moi à vous l'apprendre. — Je vois, madame, reprit-il gravement, qu'on m'a calomnié près de vous. — Calomnié, sir Edmond! lorsqu'on vous suppose attiré, séduit par les graces d'une jeune personne toute charmante, cette calomnie n'a-t-elle pas tout l'air d'une vérité? — Sans vouloir rien ôter aux charmes de miss Melmor, madame, je vous dirai que si, durant mon séjour ici, c'eût été elle qui m'eût fixé, je serais presque méprisable à mes propres yeux. Moi, aimer miss Melmor! ah! Dieu! tout mon cœur se révolte contre une pareille accusation.— Cependant, ajouta Malvina en souriant encore, je crois que vous êtes le seul ici qui en doutiez.— Je serais bien fâché que miss Melmor le crût, madame, mais moins que si vous le pensiez vous-même. Oserai-je vous demander, madame, si c'est vous qui avez remarqué l'inclination que vous me supposez pour elle? — Non, monsieur; et sans doute je n'y aurais pas songé, si chacun n'en parlait pas.— Et ce chacun est, madame....? — Mais à peu près tous ceux qui vous voient.... Au reste, ajouta-t-elle, je ne sais pourquoi vous vous défendez, comme d'un tort, d'un sentiment aussi naturel : miss Melmor est jolie, aimable; son caractère est gai, vif comme le vôtre. — Oui, madame, interrompit encore sir Edmond, je sais qu'on m'a reproché souvent d'être gai jusqu'à la folie; mais croyez pourtant que j'ai dans l'ame tout ce qu'il faut pour ne l'être pas toujours. »

Et voilà précisément la cause secrète qui, à l'insu de Malvina, l'avait invisiblement subjuguée : tandis qu'elle croyait n'avoir rien à redouter de sir Edmond, à cause de l'opposition de leurs humeurs, elle n'avait pas prévu tout l'attrait qu'a pour une femme sensible un esprit habituellement gai, et qu'elle sait rendre sérieux; un caractère léger, et qu'elle parvient à fixer.

Ce tour qu'avait pris la conversation commençait à embarrasser Malvina. Le reste de la soirée elle fut rêveuse, elle le fut encore le lendemain. Déja le souvenir de son amie se perd dans le lointain, sa douleur est suspendue, son sang, plus agité, se porte vers son cœur; elle n'a plus de pensées que pour un objet, elle est toute à lui, et ne s'en doute point encore; elle ne s'en apercevra que lorsque les premières atteintes de la douleur lui feront connaître un mal mille fois plus cruel que tous ceux qu'elle a éprouvés. L'infortunée alors voudra s'y soustraire, il ne sera plus temps; car l'amour, cette puissance enchanteresse et dominatrice, subjugue avec un attrait invincible et si doux, qu'on est soumis avant d'avoir pensé à se défendre, entraîne avec tant de rapidité, que souvent on est au bout de la carrière quand on se croit libre de n'y pas entrer, et choisit toujours, pour déployer l'étendue de ses

[redacted]

, l'instant où on n'en a plus pour
ister.

pouvait éclairer Malvina sur le
ent qu'elle éprouvait? L'expé-
? elle n'en a point. L'amitié?
Sheridan n'est plus, et M. Prior
ut la remplacer. Outre que,
une pareille situation, l'amitié
mmes a toujours l'air intéressé,
t pas cette délicatesse de tact qui
t ce qu'on voudrait dire, qui de-
qu'on n'ose avouer, et éclaire
mais faire rougir. D'ailleurs,
ler ne suppose pas possible que
r puisse naître entre Malvina et
mond; leurs caractères ont si peu
port, que, plus il approfondit ce
compose, plus il voit ce qui les
: l'une est si constante et l'autre
geant! l'un traite avec tant de
é ce que l'autre regarde comme
rtant! sir Edmond ne veut que
sir, Malvina ne demande que de
resse : un moment, en passant,
t ce qu'il faut au premier; la vie
de l'autre suffirait à peine au
de son cœur. Là où il n'y a au-
cord, peut-on se sentir attiré?
e-t-on ce qu'on n'entend pas?
e que pensait M. Prior; mais il
it que, si l'amour naît de la sym-
, il naît aussi des contrastes, et
plaît souvent à réunir, par les
s plus étroits, ceux que la nature
it destiner à ne se rapprocher
.

CHAPITRE XIV.

INTRIGUE ÉCLAIRCIE.

ait extrêmement rare que sir Ed-
se trouvât seul avec Malvina :
, quoique beaucoup moins soli-
consacrait néanmoins une partie
journée à l'éducation de Fanny;
nd elle descendait dans le salon,
s Birton et miss Melmor ne man-
t jamais de s'y trouver. Si un té-
indifférent gêne la tendresse,
n n'est-elle peu plus gênée encore devant un témoin intéressé? L'inquiète ambition de mistriss Birton et la jalouse curiosité de miss Melmor surveillaient tous les mouvements de sir Edmond, et interprétaient malignement ceux de Malvina. Se trouvait-elle placée par hasard auprès de sir Edmond? un regard de mistriss Birton l'en faisait rougir. Sir Edmond saisissait-il l'occasion de lui dire un mot? miss Melmor glissait sa tête entre eux pour entendre la réponse. Malvina, ne pensant point avoir rien de secret à dire, se croyait indifférente à cette sorte d'espionnage; et cependant, sans se rendre compte du motif, chaque jour elle descendait plus tôt, se retirait plus tard, et ne fuyait plus les occasions d'être seule avec sir Edmond. Assurément, elle ne disait alors que les mêmes choses qu'elle eût dites devant les autres; mais on peut présumer que ce n'était pas du même ton. Seule avec ce qu'on aime, sans s'en douter on prend un autre accent; sans s'en douter, on trouve, avec un seul regard, le moyen de laisser deviner sa pensée sans avouer son secret : mais cette même physionomie, dont il est alors si doux et si commode d'oublier l'expression, devant un tiers on la redoute comme un délateur, et on joint à la peine de la réprimer la crainte de la laisser voir.

Cependant sir Edmond souffrait impatiemment la tyrannie que mistriss Birton et miss Melmor exerçaient sur lui. Peu accoutumé à se vaincre, moins accoutumé encore à se contraindre auprès d'une femme qui lui plaisait, l'obligation de dissimuler son goût pour Malvina lui devenait de plus en plus insupportable; et il résolut de se défaire au plus tôt, sinon du témoin le plus incommode, au moins du plus dangereux. D'ailleurs, son but était de se faire aimer de Malvina : pour y réussir, l'essentiel était d'éloigner miss Melmor, avec qui il avait des torts, se souciant ensuite fort peu de la colère de mistriss Birton, qui n'en avait aucun à lui reprocher.

En conséquence, comme l'ardeur qu'il avait feinte pour miss Melmor dans l'absence de Malvina n'avait point eu auprès de mistriss Birton tout le succès qu'il s'en promettait, parce qu'elle avait assez de tact pour sentir que ce n'était pas de ce côté qu'elle devait avoir le plus de craintes, il insinua à miss Melmor un esprit de hauteur et d'indépendance tel, que le despotisme de mistriss Birton ne pouvait pas le supporter longtemps. Cette jeune personne, enorgueillie des soins de sir Edmond, ne doutant point qu'il ne finît par l'épouser, et excitée par ses conseils, ne ménageait plus la vanité de mistriss Birton, et bravait son autorité avec toute la fierté de quelqu'un qui se croit sûr de ses succès.

Mistriss Birton aurait cessé d'être elle-même si l'humiliation de miss Melmor n'était devenue nécessaire à son repos. Elle ne craignait pas précisément que sir Edmond voulût l'épouser, mais cette jeune personne semblait s'y attendre; et l'insupportable orgueil qu'une pareille idée lui inspirait ne pouvait être toléré par mistriss Birton : aussi résolut-elle d'y mettre fin. A l'aide d'une dot médiocre, elle lui eut bientôt trouvé un mari; et, prenant mistriss Melmor en particulier, elle lui déclara, en présence de sir Edmond, qu'il fallait obtenir l'aveu de sa fille pour ce mariage, ou se résoudre, l'une et l'autre, à sortir de chez elle. Sir Edmond espérait bien ce fruit de ses soins, mais ne s'attendait pas pourtant à le recueillir si tôt : aussi fut-il agréablement surpris de la déclaration de mistriss Birton; et, feignant de lui cacher son trouble, il pencha son visage dans ses mains pour lui dérober sa joie.

Mistriss Melmor, à qui sa fille avait persuadé qu'elle allait devenir lady Seymour, resta tout interdite de la proposition de mistriss Birton : elle regardait sir Edmond, et s'étonnait de son silence; le peu de facultés qu'elle avait s'anéantissait devant le mécontentement empreint dans les yeux de mistriss Birton, et sa langue, enchaînée par la crainte, ne pouvait articuler aucune réponse. Son amie, peu accoutumée à la voir hésiter lorsqu'elle avait parlé, lui réitéra ses ordres avec plus de sévérité, et mistriss Melmor, faisant un effort, lui dit en bégayant : « Je croyais, ma chère..... je supposais..... en vérité, je m'étais figuré que vous destiniez ma fille à sir Edmond. — Que miss Melmor ait eu l'absurde vanité d'y prétendre, répondit dédaigneusement mistriss Birton, c'est ce qui est difficile à concevoir; mais il est inouï qu'elle ait réussi à vous faire partager sa folie : au reste, sir Edmond est ici, qu'il s'explique, c'est pour lui en donner les moyens que j'ai voulu vous parler devant lui; mais je le préviens que s'il était capable de renoncer, pour un caprice d'un jour, au mariage avantageux qui l'attend, ni lui, ni votre fille n'auraient jamais rien à espérer de moi. »

Dans toute autre situation, sir Edmond se serait révolté de cette menace, et il n'y eût vu qu'un motif de s'attacher davantage à celle qu'on aurait cru *lui* ôter par de semblables moyens; mais les ordres de mistriss Birton répondaient trop à ses vues pour qu'il refusât d'y souscrire, et il déclara formellement qu'il renonçait à ses prétentions sur le cœur de miss Melmor. « Pourquoi avez-vous donc dit à ma fille que vous l'épouseriez? s'écria mistriss Melmor en colère : pourquoi l'avoir engagée à aller dans votre appartement? était-ce donc pour l'abandonner après l'avoir séduite? » Sir Edmond resta confondu en voyant mistriss Melmor instruite de cette intrigue, et dévoilant ainsi la honte de sa fille aux yeux de tout le monde; mais mistriss Birton releva vivement cet aveu, et demanda, avec indignation, ce que signifiait cette accusation, et s'il était possible qu'on l'eût outragée au point de profaner sa maison en la rendant l'asile d'une honteuse intrigue. « Non, non, répondit mistriss Melmor, ma fille n'a rien à se reprocher; cela est sûr, car elle me l'a dit; mais je

[redacted]

r Edmond de l'avoir attirée
appartement pour causer en-
es préparatifs de leur mariage,
avoir obtenu votre permission
ouser. Ne trouvez-vous pas que
i, ma chère? — Vous convenez
fille a eu l'imprudence d'aller
r Edmond chez lui, interrom-
ss Birton en élevant la voix à
l'elle parlait, et vous doutez
le votre fille ne soit perdue,
le, et indigne de respirer un
plus auprès de moi? — Ah!
n! ma chère amie, répliqua
Melmor en tremblant, je vous
ne vous m'effrayez beaucoup;
t permettez-moi de vous dire
a *était perdue pour s'enfermer*
omme, je ne sais ce qu'il fau-
ser de madame de Sorcy. » A
sir Edmond sentit tout son
iter avec violence, et une
froi involontaire l'empêchait
', quand mistriss Birton s'é-
Au nom de Dieu! expliquez-
e se passe-t-il? Se pourrait-il
ousine.... mon propre sang....
yeux.... avec cet air d'inno-
Non, non, je ne puis le croire.
veux pas dire précisément que
le Sorcy soit coupable, reprit
Melmor; mais je sais bien que,
atin, M. Prior se rend chez
y passe au moins deux heures,
ont l'air d'être fort bien en-
l ne faut pas toujours se fier à
ncereux de madame de Sorcy;
rais pas étonnée qu'avec ses
rases, *ce fût elle* qui eût en-
eur de sir Edmond à ma pau-
mais le ciel est juste, et j'es-
assez long-temps pour la voir
ée à son tour. »

s Birton garda un moment le si-
is poussant un profond soupir :
nc vrai, dit-elle, que l'exem-
vertu est sans effet! J'avais
on approche devait faire rou-
e et l'indécence, inspirer l'a-
sagesse et des bonnes mœurs;
le vois, il n'y a plus d'abri désormais contre la corruption générale; et ce n'est qu'en me repliant en moi-même, que je puis croire encore à la vertu. » Sir Edmond, qui se souciait fort peu de celle de mistriss Birton, attendait avec impatience que sa phrase fût finie, pour demander à mistriss Melmor sous quel prétexte M. Prior se rendait tous les jours chez madame de Sorcy. « Il prétend, dit-elle, que c'est pour lui donner des leçons (Dieu sait de quoi!) pour moi, je ne décide rien sur ce qui se passe entre eux; je suis bonne, et Dieu défend de médire de son prochain. — Je crois bien, en effet, reprit sir Edmond avec émotion, que ce n'est pas sur de si misérables motifs qu'on se permettrait d'attaquer la réputation de madame de Sorcy. » Et en parlant ainsi, son cœur était déchiré de jalousie; car malheureusement les penchants qu'il avait eus et les choix qu'il avait faits jusqu'à ce jour, ne l'ayant approché que de femmes légères et faibles, il doutait qu'il y en eût de vertueuses, et ce doute atteignait Malvina elle-même; mais s'il ne pouvait s'empêcher d'être inquiet de son intimité avec M. Prior, il n'aurait pas supporté qu'un autre que lui osât montrer les mêmes craintes : mistriss Birton, étonnée de la véhémence avec laquelle il s'exprimait là-dessus, lui dit : « Je ne sais, Edmond, pourquoi vous prétendez élever si haut la sagesse de madame de Sorcy : je conviens que son âge et le caractère de M. Prior la rendent plus excusable que miss Melmor; néanmoins elle est coupable d'avoir mis les apparences contre elle, et j'aurai soin de lui en dire mon avis. Quant à votre fille, ma chère, continua-t-elle en se retournant du côté de mistriss Melmor, je consens, à cause de vous, en faveur de notre longue amitié, à ne point approfondir ce honteux mystère; mais qu'elle n'hésite pas à obéir, car elle se repentirait toute sa vie d'avoir été rebelle à mes ordres. »

Mistriss Melmor l'assura, de l'air le plus soumis, de la parfaite obéissance de sa fille; et sir Edmond, craignant

l'éclat des reproches de miss Melmor, si elle pouvait les lui adresser, résolut de s'éloigner promptement, et dit, en conséquence, à mistriss Birton, que, pour éviter les regrets de part et d'autre, il s'absenterait jusqu'à ce que cette triste cérémonie fût achevée. Mistriss Birton ne fut point dupe de l'air chagrin qu'il affecta en prononçant ces mots; elle le regarda d'un air de doute; mais, charmée de le voir partir, quel qu'en fût le motif, il fut convenu entre eux qu'on ne parlerait de rien à miss Melmor qu'après le départ de sir Edmond, et il fut fixé au lendemain.

Il se retira dans sa chambre, en proie à la plus pénible agitation. L'intimité de Malvina et de M. Prior lui était insupportable; il aurait voulu en connaître la cause, surtout l'effet, afin de pouvoir juger du plaisir qu'y trouvait Malvina. Ce n'est pas précisément qu'il conçût une pensée injurieuse contre elle, mais le plus léger mouvement de sa tendresse pour un autre lui semblait un vol impardonnable; il voulait être le seul qui occupât son imagination, qui fît palpiter son cœur: il eût été jaloux de milady Sheridan, si elle avait existé; il l'était presque de son souvenir. Il aurait donné sa vie pour s'éclaircir sur les sentiments secrets de Malvina; cependant, par un orgueil qu'avaient nourri des succès brillants et nombreux, du moment qu'il avait des doutes sur la tendresse d'une femme, il aurait dédaigné d'avouer un amour qu'il n'eût pas été sûr de voir partager: aussi la jalousie pouvait bien le déchirer, mais non le forcer à se plaindre; et, s'il avait quelquefois laissé percer la sienne, c'était comme malgré lui, et dans des moments où le cri de la nature était plus fort que celui de la vanité.

Assurément, le sentiment que lui inspirait Malvina ne ressemblait en rien à tous ceux qu'il avait éprouvés jusqu'alors; mais, tout puissant qu'il était, il aurait su en contenir l'aveu, si la douce émotion qu'il lisait dans les regards de celle qu'il aimait ne lui eût fait espérer qu'elle l'écouterait sans peine: il attendait avec impatience le moment de s'expliquer plus clairement, lorsque mistriss Melmor vint arrêter l'élan de sa tendresse, et le décida à ne pas ouvrir son cœur avant d'avoir vu, par lui-même, si cette accusation était fondée; et, s'il la trouvait telle, si un autre avait pu un seul instant le balancer dans le cœur de Malvina, il se promit, non pas de l'oublier, mais de n'en jamais faire sa femme.

CHAPITRE XV.

LA VEILLE D'UN DÉPART.

Le soir, chacun se réunit auprès de la table à thé. Mistriss Birton, occupée du plaisir d'humilier miss Melmor par son mariage, et de la crainte que lui causait Malvina, rêvait comment elle pourrait réussir à se défaire encore de celle-ci. Mistriss Melmor, pressée entre la colère de mistriss Birton et la peur que lui faisait celle de sa fille, cherchait à penser quelque chose pour se tirer d'embarras, et croyait réfléchir parce qu'elle ne disait rien. Sir Edmond, triste et rêveur, le coude appuyé sur la cheminée, tenait une gazette qu'il feignait de lire, et, absorbé par sa tendresse pour Malvina, était également bouleversé par le regret de la quitter et la crainte de n'en être pas aimé. De l'autre côté de la table, Malvina, assise auprès de son enfant, lui montrait des estampes dont elle lui expliquait les sujets à demi-voix; miss Melmor regardait nonchalamment par-dessus son épaule, et M. Prior, se promenant à grands pas dans la chambre, réfléchissait.

Le silence fut interrompu par miss Melmor, qui, comme la plus jeune, s'approcha de la table pour faire le thé. Elle avait servi tout le monde, et Malvina tenait sa tasse entre ses mains, lorsque mistriss Birton, s'adressant à sir Edmond, lui dit: « Vous ne comptez partir que demain après le déjeûner, n'est-ce pas? » Il fit une inclination. « Et où

[redacted]

allez-vous donc? lui demanda aussitôt miss Melmor. — Des affaires pressées m'appellent à Édimbourg. — Ah! maman, tu m'as brûlée, s'écria Fanny en pleurant et secouant ses petits doigts sur lesquels Malvina, troublée par ce qu'elle entendait, avait répandu son thé. — Et comptez-vous y faire un long séjour? reprit miss Melmor avec dépit. — Mais, répondit-il en regardant Malvina, j'ignore si je ne serai pas obligé d'aller jusqu'à Londres. » A ces mots, Malvina pâlit, elle sentit son cœur se serrer et des larmes rouler dans ses yeux. Sir Édmond ne perdait aucun de ses mouvements; il s'approcha d'elle comme pour la débarrasser de sa tasse, et, sous ce prétexte, il prit sa main, qu'il trouva froide et humide. Une émotion si vive, si prompte, lève à l'instant tous ses doutes; il voit clairement qu'il est aimé; et, touché de reconnaissance, il s'assied auprès d'elle, enivré du bonheur de posséder les affections d'une si charmante créature. Malvina, absorbée par la plus douloureuse sensation, ne dit rien, ne pense point qu'il l'observe : l'image de ce départ, qui ne s'était pas encore présentée à elle, en lui portant un coup sensible, vient d'éveiller mille pensées; toutes se succèdent sans qu'elle ose les approfondir; elle voudrait douter encore, mais elle ne peut plus se dérober à elle-même; plus son cœur est déchiré, plus son esprit s'éclaire, et c'est du sein même de la douleur que jaillit la vérité. O funeste lumière! ô faiblesse impardonnable! ô mon enfant! telles furent les idées qui, par un mouvement spontané, se présentèrent d'abord à Malvina. L'effet de la dernière fut de lui faire serrer Fanny contre son sein, comme pour empêcher qu'aucun sentiment vînt se placer entre elles deux : sir Edmond pénétra facilement la cause de son élan; il ne l'en aima que davantage, et ne sentit que mieux combien il serait doux et glorieux pour lui de l'emporter, dans un cœur tel que celui de Malvina, sur le souvenir d'une amie, la foi d'un serment et le sentiment du devoir.

Cette scène muette n'avait duré qu'une minute, mais c'était une de ces minutes uniques dans l'existence, où la vie se verse par torrents, et qui renferment dans leur sein le germe d'une destinée entière; c'était un de ces points du temps, si différents dans la manière dont ils sont sentis, si inégaux par celle dont ils sont calculés, et qui décident du sort de quelques êtres, tandis qu'ils glissent, inaperçus pour les autres, dans la nuit du passé.

Tandis que la pensée de Malvina venait de parcourir un espace si vaste, miss Melmor était restée immobile d'étonnement de la réponse de sir Edmond. « Jusqu'à Londres! s'écria-t-elle après un moment de silence; et quel est l'événement qui vous porte à un parti si étrange et si inattendu? — Edmond vous doit-il compte de ses actions, Kitty? lui demanda impérieusement mistriss Birton, et faut-il toujours vous faire apercevoir de l'indiscrétion de vos questions? — Quels que soient les motifs qui me déterminent à ce voyage, reprit sir Edmond, il faut qu'ils soient bien puissants, puisqu'ils me forcent à m'éloigner d'ici : j'y laisse les objets les plus aimables, les plus propres à m'y retenir et à m'y rappeler..... — Edmond, interrompit vivement mistriss Birton (qui craignait presque également que Malvina et miss Melmor ne s'appliquassent ce compliment, et qui prévoyait qu'elle empêcherait difficilement la conversation de continuer sur ce sujet si elle n'y faisait diversion), loin de nous appuyer sur les regrets que votre départ nous cause mutuellement, ne serait-il pas plus à propos de s'en distraire par un peu de musique? — Très-volontiers, répliqua-t-il avec empressement, dans l'espérance qu'en allant d'un salon à l'autre, il trouverait le moment de dire un mot en particulier à Malvina. — Ne comptez pas sur moi pour chanter, reprit aigrement miss Melmor, je n'y suis pas disposée. — On pourra s'en passer, « lui répondit mistriss Birton sur le même ton. Mistriss Melmor, voyant son amie fâchée,

fit à sa fille un signe d'intelligence, comme pour lui dire que tout ceci cachait bien un mystère, mais qu'elle ne s'en inquiétât pas, qu'il serait bientôt éclairci. « Chère tante, dit sir Edmond, soyez assez bonne pour nous aller chercher ce nouveau recueil de romances françaises que vous avez reçu hier matin. » Et, voyant qu'elle hésitait, il ajouta à voix basse : « Parce que, si elles sont jolies, je vous prierai de me les laisser emporter, afin de les présenter à lady Sumerhill. » Mistriss Birton ne balança plus, et y fut. « Toujours ce maudit français! « s'écria miss Melmor en se levant avec humeur. Sir Edmond s'approcha d'elle, et, la regardant avec tendresse, en l'éloignant adroitement du reste de la compagnie, lui dit, de manière à n'être entendu que d'elle, et fort vite : « Qu'est-ce que cela vous fait? ne pouvez-vous pas rester seule ici? ne puis-je pas y revenir? » Miss Melmor le comprit, ou du moins crut le comprendre; et, se rasseyant aussitôt, elle déclara qu'elle n'irait pas avec les autres. Mistriss Melmor, espérant satisfaire sa fille en suivant son exemple, dit qu'elle ne se souciait pas de musique; et sir Edmond, charmé d'être débarrassé de ces deux témoins, et prenant le silence de Malvina pour un consentement, lui présenta la main pour passer dans le salon de musique; mais elle était si loin de se sentir en état de chanter, que, miss Tomkins étant venue à cet instant chercher Fanny pour la coucher, elle se leva pour suivre son enfant. Sir Edmond, s'apercevant de son intention, fit un mouvement pour la retenir, et, comme elle venait de recevoir une forte commotion, à peine fut-elle debout, que, sentant ses genoux trembler, dans la crainte de tomber elle s'appuya sur le bras de sir Edmond. Il pénétra sur-le-champ tout ce qu'avait d'heureux pour lui et la cause et l'effet de ce mouvement; et, ne donnant pas le temps à Malvina de délibérer davantage, il profita de sa faiblesse pour la conduire, comme malgré elle, dans le salon de musique.

Cependant Fanny, qui avait vu l'intention de sa mère, pleurait pour qu'elle vînt la coucher; et Malvina allait sans doute céder à ses larmes, lorsque sir Edmond, retournant vers M. Prior, qui les suivait, lui dit en lui présentant un cornet de bonbons : « Cher M. Prior, veuillez, avec ceci, apaiser le chagrin de cette enfant; d'ailleurs, il suffirait de vos caresses pour y réussir, car Fanny vous aime tendrement, et vous êtes le seul ici qui puissiez la consoler de l'absence de sa mère. »

M. Prior, flatté d'un compliment qui, dans son opinion, devait le rendre cher à Malvina, revint aussitôt sur ses pas, et, prenant Fanny dans ses bras, il la porta dans sa chambre, et sir Edmond, parvenu enfin à se trouver seul avec Malvina, passa avec elle dans le salon de musique : il l'engagea à s'asseoir devant le piano; elle le fit machinalement; mais, dans la confusion de ses pensées, elle ne pouvait distinguer une seule note. Sir Edmond ouvrit la partition d'Armide, au duo de la fin, et, regardant Malvina, il chanta, avec cet accent tendre qui n'était donné qu'à lui, *Armide, je vais vous quitter :* en changeant ainsi ces mots, l'application devenait si claire, que l'émotion de Malvina augmenta au point de ne pouvoir plus la dominer; malgré ses efforts, ses larmes la trahirent; sir Edmond le vit, et, pressant aussitôt sa main contre ses lèvres avec ardeur, s'écria : « Oh! s'il est vrai, s'il est possible que mon départ ne soit pas indifférent à la plus charmante, la plus adorée des femmes, qu'elle juge ce qu'il doit avoir de cruel pour moi, qui m'éloigne sans que ma bouche ait osé lui exprimer tout ce qu'elle m'inspire, ni lui demander ce qu'elle éprouve! pour moi, qui la laisse en proie aux préventions qu'on lui inspirera contre un caractère ardent, impétueux sans doute, mais dont les écarts ne furent dus qu'à l'inquiétude d'un cœur passionné, qui en cherchait un qui sût aimer! pour moi enfin, qui la laisse auprès d'un homme aimable, vertueux, digne de l'apprécier,

avançant sa tête comme pour regarder les couplets qui étaient sur le pupitre, il feignit de les lire à demi-voix; mais, au lieu de paroles, il disait ces mots, qui n'étaient entendus que d'elle : « Que vos accents sont délicieux ! ils promettent la félicité suprême au mortel préféré par vous. Me laisserez-vous partir sans espoir, tandis qu'un mot, un regard peuvent me mettre dans les cieux ? » Malvina baissa les yeux, car elle sentait qu'un regard serait une réponse; mais elle ignorait que le silence en était une aussi : sir Edmond ne s'y méprit pas.

Enfin, lorsque chacun se leva pour rentrer dans le salon, Malvina, brisée par les impressions qu'elle avait reçues, demanda à sa cousine la permission de se retirer; ce qui lui fut bientôt accordé. « Quoi ! vous nous quittez déja ? lui demanda vivement sir Edmond : du moins ne vous verrai-je pas demain avant mon départ? et, si vous ne descendez pas déjeûner, me serait-il permis d'aller prendre congé de vous dans votre appartement ? » Malvina, troublée, lui répondit de ne point se donner cette peine, que sans doute elle descendrait, et se sauva aussitôt. La voici dans son appartement, elle s'y promène à grands pas, elle tremble de descendre dans son cœur; et, dans l'excès de son agitation, elle laissa échapper ces mots : « Le bonheur est loin de moi, et la paix encore davantage. Pourquoi suis-je si agitée ? Je tremble, et ne puis suivre une idée..... Qu'ai-je vu ? Un être a-t-il tant de pouvoir sur un autre? Pourquoi celui-là vient-il éveiller dans mon cœur des émotions si puissantes?..... Aimerais-je? Non, non, je n'aime pas; je le crois, j'en suis sûre : je n'ai point de plaisir à le voir; au contraire, je le fuirais plutôt..... Oh ! pars, pars, Edmond ! délivre-moi de ta cruelle vue; j'ai bien assez de ton image. » Après un moment de silence, elle continua : « N'est-ce point un rêve ? étais-tu là tout à l'heure ? Là, devant moi, tes regards ont rencontré les miens ; mon cœur bat violemment à ce souvenir..... Peut-être demain te reverrai-je encore..... A chaque pas qui te rapproche de moi, je sens que mon ame me quitte ; je perds la vie quand tu es là ; une oppression insupportable agit sur tous les points de mon existence. Ote-toi, va ; ta présence me ferait mourir. »

Un cri de Fanny la rappelle à elle-même ; elle se précipite vers son berceau. « Ah ! s'écrie-t-elle, n'ai-je pas juré de consacrer mes jours à cette enfant ? Clara, sur son lit de mort, n'a-t-elle pas reçu mes serments? Du haut des cieux, elle me les rappelle encore; mais, dans l'état où je suis, peut-elle me reconnaître ? suis-je digne encore d'être mère et amie ? O ange tutélaire ! esprit saint ! vois mes pleurs, et aies-en pitié; prête-moi des forces contre ma faiblesse; sans doute c'est pour me sauver que tu éloignes d'ici cet homme dangereux : j'entends ta voix, elle a percé la voûte immense des cieux pour arriver jusqu'à moi ; tu m'ordonnes de ne plus le voir; j'obéirai. »

L'infortunée alors se jette sur son lit, et enveloppe dans le silence ses douloureux combats.

CHAPITRE XVI.

AGITATIONS, CONFIDENCES, EXPLICATIONS.

Le lendemain elle persista dans sa résolution, ne descendit point; et, pour avoir un prétexte d'éviter la visite de sir Edmond, elle fit dire qu'elle était un peu indisposée. En vain retarda-t-il son départ de quelques heures, dans l'espérance de la voir, elle ne parut point ; et il fallut qu'il se décidât à quitter cette maison sans avoir revu celle qui était devenue la souveraine de sa destinée.

Ce ne fut point sans peine qu'il s'y détermina; mais, blessé du manque de parole de Malvina, et plus encore de lui voir la volonté de résister et la force de le pouvoir, il partit sans s'être présenté chez elle, et sans lui avoir fait dire un mot de simple politesse. Elle

aussi triste et abattue, il n'y aura plus de joie pour moi dans le monde..... » M. Prior ne lui répondit pas, et entra chez Malvina. Elle était assise, la tête penchée, dans une triste mélancolie, le coude appuyé sur un genou, et le front couvert de sa main; elle se leva aussitôt en le voyant, et vint au-devant de lui : ses yeux rouges et cernés attestaient la triste insomnie de la nuit. « Vous êtes malade, mon amie; vous êtes affligée, lui dit-il : votre cœur ne confiera-t-il pas au mien tout ce qui l'oppresse? — Il est vrai, répondit-elle, je suis un peu indisposée; c'est ce qui m'a décidée hier à ne pas quitter ma chambre, et à ne recevoir personne, quoique je craignisse qu'on ne trouvât ma conduite extraordinaire, ou du moins impolie. — Qui donc l'aurait trouvée? répliqua M. Prior; sir Edmond tout au plus. » Et ce tout au plus était pour Malvina; mais, de peur de le laisser voir, elle n'osa ni ajouter un mot ni faire une question. « J'ai bien souffert hier, lui dit M. Prior après un moment de silence; la crainte de vous déranger m'a empêché de monter chez vous, j'ai passé tout le jour sans vous voir : qu'il m'a semblé long! Mais du moins, chère Malvina, avez-vous plaint votre ami privé de votre présence? — Il faut que je vous ouvre mon cœur, M. Prior, répondit-elle : assurément votre amitié m'est chère, et vous avez dû voir le plaisir que je prenais dans vos entretiens; mais ne craignez-vous point qu'ils ne soient mal interprétés, et qu'on ne s'étonne de nous voir si souvent ensemble? — Bon Dieu! d'où peuvent vous être nées de pareilles idées? s'écria M. Prior en la regardant avec surprise. — Mais de la nature même des choses, répliqua-t-elle en rougissant; des visites si assidues dans mon appartement peuvent paraître singulières.—Mais qui y songe? — On l'a remarqué. — Qui donc vous l'a dit? » Cette question directe déconcerta Malvina; mais, comme il fallait faire un mensonge, ou nommer sir Edmond, elle n'hésita pas. A ce nom, M. Prior, frappé d'un coup inattendu, s'écria vivement : « Eh! de quel droit sir Edmond fait-il des remarques sur votre conduite? comment ose-t-il vous les communiquer? et par quel inconcevable motif mon amitié sera-t-elle sacrifiée au conseil d'un homme comme lui? » L'air de mépris qu'il mit dans cette dernière phrase donna à Malvina le courage de la relever, et elle répondit vivement : « Quelle que soit l'opinion que vous ayez de sir Edmond, le croyez-vous donc incapable de faire une remarque juste? et est-on coupable pour l'écouter et y avoir égard? — Mais, reprit-il avec agitation, un semblable conseil suppose de l'intimité, et vous ne m'aviez pas dit qu'il en existât entre vous et lui. — Je ne crois pas qu'il en existe non plus, reprit-elle avec embarras. — Vous ne le croyez pas! O Malvina! vous n'en êtes donc pas sûre? Que dois-je penser? que dois-je croire?..... Se pourrait-il que votre tristesse..... le trouble où je vous vois.....? Malvina! vous ne répondez point : quel affreux trait de lumière! O Malvina! chère et malheureuse amie, prenez garde à vous, défiez-vous de cet homme perfide : actif et ingénieux pour tout ce qu'il désire, il sait déconcerter les mesures les plus sages, ruiner la vertu la mieux établie, *car sa langue distille le miel, et il charme l'oreille*. A présent je vois, je pénètre la cause de sa bizarre et mystérieuse conduite; il voulait vous plaire, vous séduire, sans consentir pourtant à perdre miss Melmor. Se peut-il que, quand on a vu Malvina, on puisse s'occuper d'une autre? se peut-il que, quand vous êtes là, le reste du monde soit encore quelque chose? Et cependant jamais il n'a été aussi empressé auprès de miss Melmor que depuis qu'il vous voyait plus souvent. Je sais bien que, quand vous étiez présente, ses manières changeaient tout-à-coup; mais, loin de vous, il était tout à elle, il lui prodiguait des soins si passionnés, de l'adoration!..... » A ces mots, Malvina devint si pâle, que M. Prior en fut effrayé.

[redacted]

! lui dit-il en la faisant
›yez point que la crainte
e amitié me fasse calom-
nd ; s'il n'était pas léger,
l'un cœur comme le vôtre,
e votre bonheur, ou seu-
récier, je voudrais moi-
' à vos pieds, dussiez-
après..... » A cet in-
: fut interrompu par le
rsonne qui ouvrait la
iss Birton parut devant
re qu'elle, en voyant le
Prior et l'agitation de
t pu concevoir des soup-
ntimité ; qu'on juge donc
t les siens durent se con-
rrêta *un moment en si-*
n'ayant pas de termes
', et, après les avoir con-
ips, elle s'écria : « On
: je refusais de le croire ;
on ne m'a point trom-
ous a-t-on dit, madame ?
rement M. Prior ; sur
t-on pas trompée ? quels
·*vous former ?* — Des
t *dédaigneusement* mis-
est-*il permis* d'en avoir
: où je vous trouve l'un
me laisser aucun doute
ous occupait ? — Prenez
répondit M. Prior avec
u appuyé, prenez garde
garer par de lâches pas-
le jugement se perver-
ce s'aveugle, et la lu-
ns le cœur se change en
où *vous* vient tant de
I. *Prior ?* répliqua mis-
: regardant avec mépris
pieds, et depuis quand
s permis de me répri-
irs, c'est assez de vous
ine que vous ne vous
soin de répondre pour
on égard, reprit-il aus-
rte peu d'être jugé par
que jugement humain,
artient ce droit ; mon
el, et mon appui est le

Tout-Puissant : mais, quant à cette angélique créature, qui, par son sexe, est asservie au jugement des hommes, si je n'ai pas le pouvoir de la défendre contre ceux qui ont aiguisé leur langue comme le dard du serpent, et qui portent le poison des vipères sous leurs lèvres, ô mon Dieu ! tu seras son recours, et tu la délivreras du méchant qui médite le mal dans son cœur..... — Sortez d'ici, monsieur, interrompit mistriss Birton, pâle et tremblante de colère ; sortez à l'instant de cet appartement, si vous ne voulez me faire croire que vous avez plus de droits que moi pour y rester. » A cet ordre, M. Prior hésitait encore, lorsque Malvina, s'avançant avec ce calme qui vient de la conscience, et cette dignité qui naît de la vertu, lui dit : « Retirez-vous, M. Prior, vous voyez que ma cousine veut être seule avec moi ; retirez-vous sans inquiétude ; il est des reproches qui n'embarrassent point. »

Il est aussi un ton qui persuade plus que les discours ; celui de Malvina venait de produire cet effet sur mistriss Birton : elle pouvait bien feindre de douter encore, mais dans le fond de son ame elle ne doutait plus. Ce changement n'échappa point à M. Prior ; et, satisfait du triomphe de Malvina, il sortit de la chambre sans ajouter un mot.

A peine Malvina se vit-elle seule avec sa cousine, qu'elle la pria de s'expliquer sur les étranges idées qu'elle paraissait avoir conçues sur son compte. Mistriss Birton, un peu déconcertée, lui dit : « Croyez, ma chère, que je n'ai point adopté tous les soupçons qu'on a jetés dans mon esprit contre vous, et que je n'ai jamais voulu croire qu'une femme de ma famille, de mon sang, vécût dans le désordre..... » A ce mot de désordre, le visage de Malvina se couvrit du rouge de l'indignation ; et interrompant mistriss Birton d'une voix émue : « Malgré tout l'honneur qu'il peut y avoir à vous appartenir, madame, je serais bien tombée à mes propres yeux si je ne tenais que de lui l'estime que vous me devez : expliquez-vous donc, ma-

dame, et sur les doutes que vous avez formés, et sur les personnes qui les ont fait naître, afin que je puisse détruire les uns et confondre les autres. »

L'accent de Malvina, quoique grave et modeste, avait quelque chose de pressant auquel mistriss Birton ne put résister; et, quoique venue avec l'intention de rejeter toute espèce d'interrogation, elle se vit comme forcée de faire l'aveu de l'accusation de mistriss Melmor; et de plus, subjuguée par l'ascendant que l'innocence donnait à Malvina, elle se défendit d'avoir ajouté foi à cette calomnie, et assura qu'elle ne lui en parlait que pour lui donner les moyens de ne pas s'exposer aux malignes interprétations du monde. « Je ne croyais pas être ici dans le monde, reprit Malvina, et sans doute j'aurais donné plus d'attention aux apparences si j'avais pu prévoir que dans votre maison je ne devais être jugée que par elles. — On n'est nulle part à l'abri de la médisance, ma chère, répliqua mistriss Birton. Je me trompe fort si les observations de mistriss Melmor n'ont pas inspiré à Edmond une forte prévention contre vous : et qui peut répondre qu'il ne s'amusera pas à vos dépens dans le monde? — L'en supposez-vous capable, madame? répondit Malvina en rougissant. Pour moi, quelle que soit votre opinion sur son compte, je lui crois trop d'esprit pour avoir adopté les idées de votre amie, et trop de loyauté pour les répandre. — Pour moi, ma chère, interrompit mistriss Birton, je vous crois beaucoup plus d'indulgence pour lui qu'il n'en a pour vous, et vous me permettrez de vous dire qu'il faut avoir les yeux extrêmement fascinés pour tenter de l'excuser dans cette occasion-ci; car, lorsqu'on ose faire de ma maison un lieu de débauche, et avoir sous mes propres yeux une intrigue avec une jeune fille que je protégeais..... — Peut-être, interrompit vivement Malvina, la condamnation de miss Melmor a-t-elle été prononcée aussi sur les *apparences;* et pour avoir été imprudente, on la regarde comme criminelle. Qui donc l'accuse? — Sa mère. Dupe des artifices de sa fille, elle la croit encore innocente; mais, quand elle convient de ses fréquents rendez-vous chez Edmond, qui pourra penser comme elle? — S'il la savait accusée, il la défendrait sans doute, reprit timidement Malvina. — C'est devant lui que j'ai accusé miss Melmor d'être perdue, et il ne l'a pas nié. — Il ne l'a pas nié? s'écria Malvina indignée; mais du moins n'a-t-il pas promis de réparer ses torts en épousant celle qu'il a séduite? — Il est coupable sans doute, mais bien moins que miss Melmor : je croirais encourager le vice en récompensant cette méprisable fille par un mariage au-dessus de ses espérances; et, si je tais sa honteuse faiblesse, c'est bien plus par respect pour moi que par aucun sentiment de pitié pour elle. — Ainsi, repartit vivement Malvina, votre profond mépris sera son partage, tandis que vous conserverez votre bienveillance à l'homme pervers qui l'a perdue? Jeune, sans expérience, elle n'a pas prévu une défaite dont elle gémira toute sa vie, et le monde la rejettera de son sein, tandis qu'il accueillera le séducteur qui a médité sa chute, et qui se réjouit de son déshonneur..... — Vous prenez vivement le parti des femmes coupables, interrompit mistriss Birton. — Dites des infortunées, s'écria Malvina. — Enfin, ma cousine, quel que soit le motif d'une si généreuse défense, reprit l'autre avec ironie, apprenez que votre protégée, sans obtenir la récompense que vous lui désirez, ne sera pas dévouée à la honte qu'elle mérite : dans peu de jours elle sera mariée..... — Mariée à un autre, et sir Edmond le souffrira? — Il se résoudra d'autant plus facilement à voir passer en d'autres mains une si méprisable conquête, que lui-même n'est retourné à Édimbourg que pour presser son mariage avec lady Sumerhill; et je compte l'y aller joindre avant peu, afin d'assister à une union qui doit rapprocher mon neveu d'une des premières di-

[redacted]

royaume, et lui mériter enfin
ue je veux répandre sur lui. »
; coups venaient de frapper
ment sur le cœur de Malvina,
vait plus de force pour répon-
lui en restait que pour souf-
iss Birton s'aperçut de son
et lui dit : « Je vois que
rsation vous fatigue; mais,
terminer, je vous prévien-
on intention est de ne pas
s long-temps M. Prior dans
n : quoique persuadée qu'il
de suspect dans vos liaisons,
s la morgue insolente que lui
votre amitié l'a rendu intolé-
je ne pense pas que vous vous
son départ. — Moi, madame,
vina étonnée, n'êtes-vous pas
resse ici? Personne a-t-il le
sister à vos volontés? Mais,
'eussé-je, ce n'est pas dans
ion que j'en userais, » conti-
, en se souvenant que, dans
ncement de sa liaison avec
il lui avait dit que c'était mal-
il restait chez mistriss Birton.
rut satisfaite de la réponse de
; et, l'embrassant avec toutes
es d'une réconciliation sin-
la quitta.

CHAPITRE XVII.

OS EXTÉRIEURES DE CHACUN.

loureuse surprise que venait
r Malvina en recevant la con-
de l'intimité de sir Edmond
Melmor paraîtra peut-être
, d'après ce que lui en avait
urement M. Prior : ce n'est
nt qu'elle eût oublié les accu-
celui-ci, mais c'est qu'elle
t plus; elle n'y pensait jamais
e taxer d'injustice et d'erreur,
n parlait pas, afin d'éviter de
n changement d'opinion qui
t que sur l'air tendre et pas-
ir Edmond envers elle. Si on
vina d'avoir été trop promp-
tement entraînée par un penchant que la raison condamnait, je répondrai que, sans en excepter *Clarisse*, on a toujours remarqué dans les femmes de la vertu la plus sévère une sorte de prédilection envers les hommes de caractère ardent, passionné, quoique de mœurs un peu relâchées, soit qu'elles espèrent, en les arrachant à leurs erreurs, faire tourner au profit de la vertu toute l'activité de leurs passions, soit que l'équité de la nature veuille rapprocher les extrêmes pour qu'il n'y ait nulle part ni mal sans ressource ni bien sans mélange : telle est la marche du cœur humain; celui de Malvina suivit la règle générale. Sans doute la terre offrait peu de femmes qu'on pût lui comparer, mais enfin elle était sur la terre. Qui pourrait peindre les douloureuses réflexions de Malvina! En vain cherchait elle à n'attribuer sa tristesse qu'au repentir d'avoir été sur le point d'oublier ses serments en se livrant à un sentiment qu'ils condamnaient : ce souvenir ne lui arrivait que par effort; mais celui toujours présent à sa pensée était d'avoir été peut-être mal jugée par sir Edmond, et plus encore d'avoir été confondue par lui avec la foule des autres femmes, puisqu'il s'était amusé à feindre auprès d'elle un accent si tendre, une émotion si vive, au même moment où il allait en épouser une autre, et où il s'occupait à séduire miss Melmor. Peut-être pourrait-on pardonner l'artifice des discours; mais celui de la physionomie est inexcusable; car, lorsque les yeux, ces derniers asiles de la vérité, parviennent à être faux, le cœur entier est corrompu, et la perversité incurable.

Mais, malgré les apparences, sir Edmond n'était point un homme perfide, et Malvina n'avait point été trompée; elle ne devait pas le croire, j'en conviens, et c'est pourquoi sa raison le condamnait; mais, sans doute une secrète voix le justifiait dans son cœur, et c'est pourquoi elle l'aimait encore. En proie à tant d'agitations diverses, elle

s'appesantissait de nouveau sur la perte de son amie; car il semble qu'un chagrin rappelle tous les autres, et qu'on se plaise à les réunir tous, afin de souffrir davantage : d'ailleurs, il fallait bien que ce souvenir vînt justifier aux yeux de Malvina la douleur où elle était plongée; il fallait bien se rejeter dans le passé, puisque sir Edmond la laissait sans avenir, et, en s'élançant vers son amie, chercher des ressources dans le ciel, puisqu'il ne lui en restait plus sur la terre.

Miss Melmor écouta la proposition de sa mère avec plus de tranquillité qu'on ne l'aurait présumé. Le départ subit de sir Edmond lui apprit aisément qu'elle n'avait rien à espérer de ce côté-là; la perte d'un pareil époux lui parut un malheur sans doute, mais en trouver un autre lui sembla une consolation : c'en était une surtout, que d'entrer dans le monde, et de s'y montrer avec éclat; et l'image des parures, des plaisirs et des conquêtes, vint bientôt remplir son imagination, au point de n'y pas laisser une place au souvenir de sir Edmond; mais, réfléchissant sur elle-même avec plus de suite que sa légèreté habituelle ne devait le faire supposer, elle sentit que, pour avoir plus de moyens de satisfaire sa vanité, il était essentiel de regagner la faveur de mistriss Birton, et qu'elle ne pouvait y réussir qu'en paraissant se plier à toutes ses volontés. La chute de ses espérances, en éclairant son esprit, venait de lui montrer la cause de ses torts; elle chercha les moyens de les réparer : tout étourdie qu'elle était, l'intérêt personnel sut lui donner, avec le talent de former un plan, la constance de le suivre; et c'est ainsi que, quand la sottise est guidée par un mauvais cœur, elle a assez de tact pour saisir ce qui lui est bon, écarter ce qui lui nuit, et faire son chemin dans le monde.

L'espoir d'une brillante conquête avait rendu miss Melmor insolente; l'adversité en fit une hypocrite : elle entra chez mistriss Birton les yeux baissés, et lui dit, avec une contenance modeste et timide : « Ma mère m'a fait part de vos intentions, madame; vous me voyez prête à y souscrire et à expier, par une prompte obéissance, l'imprudence de ma conduite; mais croyez que la légèreté a été ma seule faute, et que je ne me suis jamais oubliée au point de m'être rendue indigne de vos bonnes graces et du vertueux exemple que vous nous donnez. » Mistriss Birton, adoucie par la soumission, fut désarmée par la flatterie; elle aimait trop les louanges pour douter de la sincérité de miss Melmor : plus elles devinrent outrées, plus elle le crut; car, dans les caractères comme le sien, l'amour-propre est comme un animal vorace qui dévore, sans choix, tout ce qu'on lui jette.

Dans l'espace d'un mois, miss Melmor fut mariée à M. Fenwich, mistriss Birton décidée à partir pour Édimbourg, et M. Prior renvoyé de la maison.

Six mois plus tôt il eût quitté cet asile avec joie, mais tout était changé pour lui quand il y laissait Malvina : néanmoins, trop fier pour s'abaisser à aucune sollicitation, au premier mot de mistriss Birton, son parti fut pris, et il ne resta dans la maison que le temps nécessaire pour emporter ses effets, et faire demander à Malvina la permission de lui dire un dernier adieu.

Quand il partait, elle n'hésita point à le recevoir et à adoucir, par les assurances de la plus tendre amitié, la peine qu'il éprouvait à la quitter. « En m'éloignant de vous, s'écria-t-il, je me sens comme plongé dans un séjour de ténèbres, et mon ame est abattue et sans courage. O Malvina! ne vous détournez pas de moi dans ce jour d'affliction : hélas! en vous quittant il ne me reste d'autres biens que votre souvenir et vos lettres : le premier est attaché à mon cœur; nul ne peut me l'arracher : l'autre dépend de vous; me sera-t-il refusé? »

Ah! si par égard pour l'opinion d'une

tres ? à son insu, sans doute, car elle ne doutait pas que la raison seule n'eût dicté ce parti : elle ne s'y était arrêtée que par la conviction qu'une image trop chère est plus dangereuse dans l'éloignement, où on l'embellit comme on veut, qu'en sa présence, où on la voit telle qu'elle est; il lui semblait qu'en étant témoin des empressements de sir Edmond auprès de toutes les femmes, ainsi que de son union avec lady Sumerhill, elle n'aurait plus rien à craindre de lui. C'est ainsi que Malvina raisonnait : lorsque la passion cherche un prétexte pour ses faiblesses, l'imagination en a toujours un tout prêt à lui offrir; de tous ses abus, c'est le plus terrible sans doute, car, lorsque l'imagination nous égare et nous perd, c'est moins quand elle s'abandonne à ses écarts que quand elle prétend les justifier, et l'excès de son délire même est moins à craindre que les sophismes de sa logique.

Le troisième jour de leur voyage, mistriss Birton prévint ses compagnes qu'elle s'arrêterait avec elles, le soir, chez mistriss Clare, dont le château se trouvait sur leur chemin. « J'ai connu jadis cette dame à Édimbourg, dit-elle, au moment où un mariage très-avantageux venait de la jeter dans le plus grand monde; depuis j'ai appris qu'étant devenue veuve, elle s'est retirée à la campagne, où elle vit avec son père. Le monde l'accuse d'avoir une humeur un peu sauvage, et prétend même qu'elle met une sorte d'ostentation dans son goût pour la retraite; et il faut bien que le monde ait raison, car moi, qui aime la solitude plus que personne, comme je suis naturelle et vraie, jamais il n'a songé à me faire le même reproche. Malvina ne répondit rien; elle ne pouvait défendre une femme qu'elle ne connaissait pas de l'accusation qu'on portait contre elle; mais elle pouvait moins encore accorder à mistriss Birton les louanges qu'elle semblait demander.

Le soir on arriva chez mistriss Clare : Malvina vit une femme jeune encore; ses manières étaient simples, et sa conversation animée et naturelle. S'il y avait beaucoup de modestie dans son maintien, il y avait une grande fierté sur son front, et tant de franchise dans toute sa personne, qu'il lui fut également impossible de dissimuler son éloignement pour mistriss Birton, son indifférence pour mistriss Fenwich, et son penchant pour Malvina. Celle-ci, soit par sympathie ou par reconnaissance, éprouva de son côté une sorte d'intérêt très-vif pour mistriss Clare. Le lendemain matin, se trouvant réunies de très-bonne heure dans le salon, elles parurent également charmées de ce tête-à-tête; et, pour le prolonger plus long-temps, elles furent dans le jardin; et, en se promenant dans des bosquets qu'une naissante verdure commençait à ombrager, elles causèrent avec une intimité qui semblait dater de plus d'un jour.

CHAPITRE XIX.

CURIOSITÉ NON SATISFAITE.

Dans une si douce conversation, mistriss Clare ne songeait plus aux hôtes qui l'attendaient, et même, y eût-elle pensé, il était dans son caractère de les négliger en faveur de Malvina; mais celle-ci, qui n'oubliait jamais les autres, et qui sentait que la bonté, plus encore que la politesse, oblige une maîtresse de maison à s'occuper des étrangers qu'elle reçoit, fit souvenir mistriss Clare qu'il était tard, et que sans doute mistriss Birton s'étonnerait de sa longue absence : elle en convint, et toutes deux reprirent le chemin de la maison.

En effet, elles trouvèrent toute la société réunie dans le salon, et les attendant depuis long-temps. Mistriss Clare fit quelques excuses assez froides; mistriss Birton les reçut du même ton, et ajouta que madame de Sorcy avait sans doute trouvé agréable de l'enlever aux autres, afin de la fixer tout entière. « Il est vrai, répliqua mistriss Clare,

s'occupaient à le ranger, et mistriss Clare n'y était point encore. Elle sortit dans le jardin avec un peu d'impatience, et s'y promenait depuis environ une demi-heure, lorsque mistriss Clare vint la joindre. « J'ai su, lui dit celle-ci, que vous aviez été bien matinale aujourd'hui, et, quand je joins cette idée à l'aimable empressement avec lequel vous venez de m'accueillir, à certains regards que je vous ai surpris hier, au secret désir que vous paraissiez avoir de me parler, j'ai dû supposer que vous aviez quelque chose à me dire; me trompé-je? » Cette ouverture retint sur les lèvres de Malvina les questions qu'elle était prête à faire. Les remarques de mistriss Clare lui firent sentir que l'interroger sur sir Edmond était presqu'un aveu de l'intérêt qu'elle prenait à lui, et elle aima mieux ne rien savoir que de s'exposer à de pareils soupçons. En conséquence, renfermant sa curiosité dans son cœur, elle répondit quelques phrases insignifiantes, et entama une de ces conversations pénibles, où l'on parle de tout, hors de ce qu'on voudrait dire, où l'on écarte sans cesse un sujet que chaque mot semble ramener, et où l'on trouve pourtant un plaisir secret et indéfinissable par l'idée de prolonger l'occasion favorable et unique de savoir ce qui intéresse le plus, quoique bien résolu à ne pas en profiter.

Elles furent bientôt rejointes par mistriss Fenwich. L'idée de quitter la campagne et d'arriver peut-être le jour même à Édimbourg l'avait éveillée de bonne heure, pour la première fois de sa vie. Elle accourait avec empressement pour hâter le moment d'une réunion qui devoit rapprocher celui du départ. Mistriss Clare s'aperçut aisément de ce qui se passait dans l'ame de cette jeune personne, et trouva tout simple qu'à son âge elle se sentît appelée vers les plaisirs. « Sans doute, lui dit-elle, le mariage de sir Edmond Seymour va faire naître les bals, les spectacles, les fêtes de toute espèce, et vous avez une figure à en faire le plus brillant ornement. — Ah! c'est tout ce que j'espère, reprit étourdiment mistriss Fenwich; je ne serai contente qu'en éclipsant toutes les femmes d'Édimbourg, et surtout cette odieuse lady Sumerhill. — Et pourquoi lui en voulez-vous? interrompit mistriss Clare; lui envieriez-vous la gloire d'avoir fixé sir Edmond? — Je ne crois pas qu'elle doive s'enorgueillir de ce triomphe, répondit mistriss Fenwich; et la manière dont il m'a parlé d'elle dernièrement m'assure assez que sa fortune est le seul charme qu'il lui trouve. — Je crois votre supposition bien injuste, madame, reprit Malvina un peu vivement. Au milieu de tous les défauts qu'on reproche à sir Edmond, jamais du moins ne fut-il accusé d'avoir l'ame intéressée, et il me semble, au contraire, que la noblesse et la générosité font l'essence de son caractère. — Est-ce que vous le connaissez? lui demanda mistriss Clare un peu émue. — Pouvez-vous en douter? répliqua ironiquement mistriss Fenwich. A la manière dont elle le peint, ne connaissez-vous pas une main amie? Oui, madame de Sorcy le connaît beaucoup; ils ont passé trois mois ensemble, cet hiver, chez mistriss Birton. Au reste, ce qui m'étonne, c'est que, malgré les charmes de madame, les égards distingués qu'elle avait pour lui, et le goût qu'il a pour toutes les femmes, elle ne l'ait pas fixé un seul instant, sérieusement, s'entend. N'est-ce pas, ma chère, ce n'est jamais qu'en badinant qu'il vous a parlé d'amour? du moins me l'a-t-il dit. » Mistriss Clare feignit de ne pas remarquer le trouble de Malvina, et s'adressant à mistriss Fenwich : « Je suis sûre, lui dit-elle, qu'il n'a pas même osé lui en parler en riant. Sir Edmond se rend trop justice pour pouvoir être à son aise auprès de madame de Sorcy, et il doit sentir que l'amant de toutes les femmes ne saurait être le sien. »

Depuis cet instant mistriss Clare devint pensive; elle regardait Malvina avec tendresse et sollicitude, et paraissait écouter à peine ce que chacun lui disait.

holpe, frère de lady Sumerhill, qui est devant vous, et que j'ai l'honneur de vous présenter? » Malvina fit une inclination, et continua à garder le silence. « Comme j'espère que madame de Sorcy viendra orner la fête que mon oncle prépare, lui dit milord Stanholpe, et qu'assurément l'honneur de danser avec elle sera vivement disputé, elle permettra que je sois un des premiers à lui demander sa main pour ce jour-là, afin de n'avoir que des envieux et point de rivaux. — Excusez-moi, milord, lui dit-elle; mais, comme je compte n'assister à aucune fête pendant le très-court séjour que j'ai le projet de faire à Édimbourg, je ne puis accepter votre obligeante invitation. » Et, en disant ces mots, elle fit une profonde révérence et se retira. « Quelle bizarre créature! s'écria aussitôt mistriss Birton. — Bizarre, peut-être, reprit lord Stanholpe, mais divinement jolie. Chère mistriss Birton, il faut que vous obteniez d'elle de venir chez mon oncle; il le faut absolument : je veux connaître cette femme. Que le ciel me confonde, si j'en ai jamais vu une qui m'ait fait la même impression! — Vous faites beaucoup d'honneur à ma cousine, milord, reprit mistriss Birton, et je vous promets de faire tous mes efforts pour l'engager à répondre à votre flatteuse invitation; mais, quoique assez douce, elle est quelquefois si opiniâtre sur certains points, et d'ailleurs d'une humeur si sauvage.....— Eh tant mieux, interrompit lord Stanholpe en riant, je ne connais rien de plus séduisant que ces beautés farouches quand on est parvenu à les apprivoiser. — Prenez garde, milord, répliqua mistriss Birton; celle-ci n'est pas de celles qu'on apprivoise; c'est une femme de mon sang, et ce titre doit la mettre à l'abri de toute tentative peu honorable. — Allez, allez, mistriss Birton, repartit lord Stanholpe avec un de ces airs de protection qui ne sont jamais si choquants que quand ils veulent paraître affables, donnez-moi seulement l'occasion de la voir souvent, qu'elle me paraisse aussi aimable qu'elle est belle, et alors..... Je suis libre, vous le savez : qui peut répondre de l'avenir? peut-être suis-je destiné à me lier doublement à votre famille. Mais, je vous en conjure, allez la décider, afin que je sache sa réponse avant de sortir de chez vous. » Mistriss Birton, docile aux désirs de lord Stanholpe, et fière d'un espoir qui pouvait contribuer à illustrer encore sa famille, monta aussitôt chez Malvina. « Vous ne pouvez, ma chère, lui dit-elle, vous dispenser de paraître à la fête de milord Stafford, ni d'être présentée à la charmante personne qui entrera bientôt dans ma famille : je l'ai prévenue en votre faveur; elle brûle de vous connaître. » Malvina voulut s'en défendre, sous prétexte qu'une fête ne convenait ni à sa situation ni à son goût. « Je vous en conjure, ne me refusez pas, répliqua mistriss Birton, j'ai promis que vous y viendriez; lady Sumerhill y compte..... — Si c'était vous qui le désiriez, ma cousine, interrompit Malvina, peut-être aurais-je pu céder; mais pour satisfaire une fantaisie de lady Sumerhill..... — Vous avez résolu de me désobliger apparemment, reprit vivement mistriss Birton, et je vois que, sous un voile de douceur, vous cachez une volonté opiniâtre : on est bien malheureux, continua-t-elle en joignant les mains, de ne pouvoir rien obtenir de certaines gens. — C'est que certaines gens, répliqua Malvina, résistent aussi fermement au caprice et à la volonté qu'ils céderaient avec promptitude à un désir obligeant ou à un mot de bienveillance. » Mistriss Birton fut surprise de ce ton, car elle ignorait que le cœur de Malvina, froissé par la conduite de sir Edmond, et par l'idée de servir de spectacle à lady Sumerhill, devait répandre sur ses discours l'aigreur dont il était plein. Loin de s'en offenser, elle se radoucit, car les caractères les plus violents deviennent souvent les plus faibles quand on leur résiste, et se soumettent à une dureté, tandis qu'ils auraient bravé la douceur. Mistriss Birton eut donc recours à la prière, et Malvina, qui se repentait déja

[redacted]

mouvement d'humeur, ne
le réparer qu'en accordant
: que celle-ci lui demandait.
, comme la fête ne devait
dans huit jours, Malvina
nission de passer tout cet
s paraître à aucune as-
motif, en se conduisant
n seulement de satisfaire
la portait à la retaite, son
fixait près de son enfant,
enter aussi sa fierté, qui
: de prouver à sir Edmond
loin de chercher les occa-
voir. Pendant plusieurs
ss Birton et mistriss Fen-
presque continuellement
ne voyaient Malvina qu'aux
pas, et encore ce temps
yé au récit de ce qu'elles
iistriss Fenwich, surtout,
s sur les plaisirs qu'elle
ina, qui avait espéré, en
int de monde, retrouver à
a paix de Birton-Hall, s'a-
bout de quelques jours,
solitude de la ville res-
celle des champs. Dans
gnement du monde permet
out-à-fait, ou, si l'on se
on existence, ce n'est que
r sa valeur, et se féliciter
ré; au lieu que le solitaire
it toujours sa tranquillité
l'approche des faux plai-
t qu'ils font l'étourdit; les
leur donne l'inquiètent;
it et chante autour de lui,
araît un vide, le silence de
n désert effrayant; il n'est
me au sein de la nature,

s avaient cessé de couler
our Malvina, ses occupa-
elles avaient perdu leurs
elle en était distraite sans
bruit qui se faisait autour
'entrait personne dans la
le n'écoutât attentivement
it être. Croyait-elle recon-
arche de sir Edmond, son
trouble l'empêchait de pouvoir se fixer à aucune autre idée, et elle n'entendait point marcher sur son escalier sans tressaillir; enfin la crainte de le rencontrer, l'incertitude du motif qui le retenait, la curiosité de savoir s'il avait demandé de ses nouvelles, était l'objet continuel sur lequel son imagination s'exerçait. Dans ces instants, elle regretta plus d'une fois M. Prior : c'était par lui qu'elle avait su autrefois mille détails relatifs à sir Edmond, tandis qu'il lui semblait que mistriss Birton et mistriss Fenwich mettaient une sorte d'affectation à n'en jamais parler.

Le jour du bal approchait; Malvina venait d'entendre entrer sir Edmond chez sa cousine. Elle ne l'avait pas revu encore, et se promettait bien de ne pas se trouver avec lui, si elle pouvait s'en dispenser, lorsqu'on vint la prier de descendre de la part de mistriss Birton et de mistriss Fenwich, pour les aider à choisir des bonnets que la marchande de modes venait d'apporter; n'ayant aucun motif plausible pour refuser, elle répondit qu'elle allait y aller : mais à peine l'eut-elle promis, que l'idée de rencontrer sir Edmond lui causa une émotion si vive, que tous ses traits en furent altérés. Honteuse de son trouble, elle voulut se donner le temps de le calmer, mais ce fut en vain; et, voyant que plus elle pensait à l'entrevue qui l'attendait, plus son agitation augmentait, elle se décida à descendre sur-le-champ.

En entrant chez mistriss Birton, elle trouva dans l'antichambre une femme du commun, mais de bonne mine, et qui pleurait amèrement. Elle s'approcha d'elle aussitôt, et lui demanda ce qu'elle avait, avec un air plein de compassion et de bonté. « Ah ! madame, lui répondit-elle, j'étais venue dans l'espoir que mistriss Birton ferait quelque chose pour moi : on la disait si bienfaisante ! Mais elle a bien assez de ses pauvres, dit-elle; et pourtant Dieu sait que je ne venais pas demander l'aumône, mais seulement

la prier de parler pour moi à milord Stanholpe. — Et quelle affaire pouvez-vous avoir avec milord Stanholpe? lui demanda Malvina. — Que vous êtes bonne de daigner vous en informer, madame! Ah! sans doute, si toutes les personnes qui sont là-dedans avaient votre cœur, je n'aurais pas été renvoyée si durement. — Toutes vous ont-elles également maltraitée? lui demanda Malvina avec inquiétude, en songeant que sir Edmond était du nombre. — Hélas! madame, mistriss Birton, au lieu de me répondre, a sonné seulement pour gronder de ce qu'on m'avait laissée entrer; une jeune dame s'amusait à choisir des bonnets sans daigner me regarder; milord Stanholpe, à qui j'ai voulu m'adresser, m'a repoussée avec hauteur, en me disant que cette affaire regardait son intendant; enfin un petit homme, d'un air assez grossier, me prenait par le bras pour me faire sortir de la chambre, lorsqu'un jeune lord (que Dieu le bénisse!) s'est approché de moi, et, me glissant ceci dans la main (montrant un billet de dix livres sterling), m'a demandé mon adresse, et m'a promis de prendre soin de moi. — Eh bien! ma bonne, lui dit Malvina, le cœur soulagé par cette dernière phrase, la générosité de ce bon jeune homme n'a-t-elle pas adouci votre peine? — Assurément, madame: mais je ne sais quand je le verrai, et c'est après-demain qu'on nous renvoie! — Comment? qu'on vous renvoie! — Oui, madame: je tiens des chambres garnies dans une maison appartenante à milord Stanholpe, et, comme elle est dans un quartier commerçant, j'y trouve de quoi gagner ma vie, et élever ma nombreuse famille: c'est pour cela que M. Bingham, intendant de milord Stanholpe, refuse de me renouveler le bail de cette maison, et me le retire pour le donner à un de ses neveux; et, comme, dans l'espoir de la garder, j'y avais fait faire beaucoup de réparations, qu'on refuse de me payer, je me trouve ruinée, ainsi que mes pauvres enfants. — Consolez-vous, ma bonne, lui dit affectueusement Malvina; puisque milord Stanholpe est chez ma cousine, je vous promets, quoique je le connaisse à peine, de lui parler en votre faveur.» Mistriss Moody, touchée de cette promesse, prit la main de Malvina, et la pressa contre ses lèvres. A cet instant, sir Edmond sortit de chez mistriss Birton: en voyant Malvina, il tressaillit; mais, se remettant aussitôt, il se contenta de lui faire une froide inclination, et passa son chemin sans lui adresser la parole. Malvina demeura immobile; tant d'émotions, de pensées l'assaillirent à la fois, qu'elle ne put plus songer à autre chose: ce n'était pas seulement de l'indifférence qu'elle remarquait dans les procédés de sir Edmond, mais une affectation d'incivilité dont elle ne pouvait deviner la cause. Quoi! il n'avait pas un mot à lui dire, et c'était l'instant où elle allait descendre chez mistriss Birton qu'il choisissait pour en sortir! N'y avait-il pas une sorte de présomption à lui à se conduire ainsi? ne semblait-il pas faire entendre par là qu'il se croyait le droit d'agir impoliment avec elle? et qui le lui avait donné? quand donc s'était-elle montrée assez faible pour le lui laisser prendre? En revenant ainsi sur le passé, elle se rappelait avec confusion les *instants de bienveillance* (c'est ainsi qu'elle les nommait) où elle lui avait montré quelque intérêt: la honte de l'avoir distingué, celle d'avoir été dupe de la préférence qu'il avait feint de lui donner, repassaient tour à tour dans son cœur, et l'accablaient d'amertume. Sans doute sa crédulité n'avait point échappé aux yeux orgueilleux de sir Edmond: qui sait s'il n'en riait pas maintenant? et c'était assurément pour la détromper, qu'il se conduisait vis-à-vis d'elle avec une froideur si marquée. Oh! que cette pensée était pénible pour une ame fière et délicate comme celle de Malvina! Elle était encore plongée dans ces rêveries, lorsque M. Fenwich parut. « Eh! que faites-vous donc là? lui dit-il; j'allais vous chercher: depuis une heure on

» Ces mots rappelèrent
même, et, faisant un salut
é à mistriss Moody, elle
cousine. « Vous ne devi-
madame, s'écria M. Fen-
r de qui madame de Sorcy
ttendre si long-temps ?
ue je l'ai trouvée en tête-
antichambre avec cette
se qui est venue nous
e tout-à-l'heure? — Cela
as, reprit ironiquement
n; depuis long-temps je
cousine un goût tout par-
a société de ces gens-là.
, madame, répliqua Mal-
vivement, si j'y trouve
, je crois n'avoir dérobé
nne ici. — Sans doute,
iss Birton en rougissant,
inez qu'il n'y a que vous
ter l'oreille aux plaintes
t..... — Mais est-ce que
orcy s'intéresse particu-
a requête de la vieille
rompit lord Stanholpe :
elle n'a pu choisir un
t; et, de ce moment, sans
le veut, je donnerai des
e tout ce qu'elle demande
. — Je croyais, milord,
, qu'elle vous avait ex-
même ce qu'elle désirait
. — Ma foi, cela se peut,
Stanholpe; mais que je
entendu un mot de ce
; les vieilles figures font
mace en pleurant, que je
toujours d'un autre côté
vois. — Mon Dieu ! ma
mistriss Fenwich, aurez-
ii cet ennuyeux colloque?
ir toutes ces charmantes
montrant divers chiffons :
et pour le jour du bal :
licieux ? Vous êtes venue
e vous restera que celui-
lui présenta un bonnet
s goût. Malvina le prit,
sez occupée d'autres ob-
: quelques épingles et du

goût exquis qu'elle avait apporté de France, elle donna un tour si gracieux à ce chiffon, que mistriss Fenwich en fut jalouse. « Sans doute, lui dit-elle, en retouchant aussi un de ces chapeaux, vous aurez l'art d'avoir le plus élégant de tous ceux qui paraîtront à la partie de demain. — Quelle partie ? demanda-t-elle. — Nous avons le projet d'aller promener sur le golfe d'Édimbourg, lui dit milord Stanholpe, afin de faire voir la mer à mistriss Fenwich; et j'espère avoir l'honneur de vous conduire dans mon phaéton. — J'y serai avec vous, ma cousine, lui dit mistriss Birton en voyant qu'elle hésitait. » Malvina alors répondit qu'elle irait avec plaisir, et s'approcha du carton pour choisir un des chapeaux. Mistriss Fenwich se penchant vers elle, elle lui dit à demi-voix : « Vous allez avec milord Stanholpe, parce que sir Edmond a exigé que j'occupasse la seconde place dans le phaéton où il doit conduire lady Sumerhill; il paraissait craindre qu'on ne voulût vous la donner; assurément, il ne paraît pas empressé de se trouver avec vous : cela ne vous semble-t-il pas bizarre ? — Non, en vérité, répondit-elle avec une tranquillité affectée; il y a tant de raisons pour que votre société lui soit plus agréable que la mienne ! — Et quelles sont ces raisons? lui demanda mistriss Fenwich d'un air moqueur : ce n'est pas assurément le prix que j'y attache, ni les frais que je fais pour lui plaire : et je crois que celle qui a si bien su arranger ce chapeau, ajouta-t-elle en le tournant sur sa main d'un air d'envie, est plus occupée que moi du soin de s'embellir. — Si vous préférez celui-ci aux autres, lui dit Malvina, qui pénétrait sa pensée, vous n'avez qu'à le prendre, ou, si vous voulez me confier le vôtre, je tâcherai de l'arranger plus à votre gré..... — Ah ! vous m'obligerez beaucoup, interrompit mistriss Fenwich avec empressement; réellement, ma chère, vous êtes extrêmement bonne. » Malvina sourit; et, tandis qu'elle s'occupait à satisfaire mistriss

Fenwich, milord Stanholpe s'approcha d'elle, et baisant sa main avec respect, « Il n'y a que les Françaises, lui dit-il, pour mettre autant de graces à tout ce qu'elles font. — Et il n'y a que les Anglais pour tenir strictement leur parole, n'est-ce pas, milord? lui répondit-elle en souriant. — Je vous entends, madame, reprit-il, et vous allez voir que je n'oublie pas votre protégée. » Aussitôt, prenant une feuille de papier dans sa poche, il y traça les mots suivants avec un crayon :

J'ordonne à Bingham de souscrire à tous les arrangements qui conviendront à mistriss Moody, relativement à la maison que je lui loue.

HENRY, duc de Stanholpe.

« Cela vous convient-il, madame? dit-il en présentant le papier à Malvina. — A moi, milord? répondit-elle en rougissant; mais, assurément, c'est pour obliger une pauvre mère de famille, et non pour me faire plaisir, que vous avez tracé cet écrit. — Sur mon Dieu! vous vous trompez; je n'ai pensé qu'à vous. — Quoi! milord, en faisant le bien vous vous refusez sa plus heureuse récompense, celle de penser à la joie de toute une pauvre famille qui se croyait ruinée, et qu'un mot de votre bouche va rendre au bonheur et à la vie? — Que je meure si je me suis jamais occupé de pareilles choses! Cependant vous en parlez avec tant d'agrément, que vous me donneriez presque l'envie d'y penser; et si j'avais le temps..... Mais pas un moment à disposer! et j'oublie même auprès de vous qu'on m'attend pour une course de cheval..... Quoi! déja deux heures? s'écria-t-il en tirant sa montre : ah! mon Dieu, quelle querelle on va me faire! Je me sauve avec regret, avec un vif regret, ajouta-t-il d'un air léger et en baisant la main de Malvina. A demain, mesdames, à demain. »

Malvina sortit quelques instants après lui, pour voir si mistriss Moody était encore dans la maison. Ne la trouvant plus, elle envoya chez elle miss Tomkins, avec le billet de milord Stanholpe; lorsque celle-ci revint, elle lui fit une peinture animée de la joie de mistriss Moody, de tous ses enfants, et lui porta leur humble requête pour que leur généreuse bienfaitrice vînt les voir dans la maison qu'ils devaient à ses soins. Malvina n'hésita pas à leur faire un plaisir où elle trouvait tant de douceur; et dès le soir même, aussitôt que sa cousine fut partie pour le spectacle, elle se rendit chez mistriss Moody. Cette bonne femme, après s'être livrée à toute l'effusion de sa reconnaissance, lui dit : « Un bien n'arrive jamais seul, madame; car, un instant avant que vous entriez, je venais d'avoir la visite de ce bon jeune homme..... — Sir Edmond? interrompit vivement Malvina. — Je ne sais point comment il s'appelle, madame. Il venait s'informer de ce qu'il pouvait faire pour moi : il a été bien surpris, je vous assure, quand je lui ai montré le billet de milord Stanholpe; il m'a demandé comment je l'avais obtenu. Je lui ai dit que je le devais aux prières d'une des dames de chez mistriss Birton. Laquelle? laquelle? m'a-t-il dit bien vite. Hélas! je ne savais pas votre nom; mais je lui ai répondu qu'assurément c'était la meilleure, et que je croyais aussi que c'était la plus jolie. Cela ne peut être que madame de Sorcy, a-t-il répliqué (apparemment, madame, que vous vous nommez ainsi). Ce jeune homme paraît vous connaître beaucoup, madame, et vous être bien attaché, car il m'a dit encore : « Écoutez, ma chère : chaque fois que vous aurez une peine, confiez-la à madame de Sorcy, et vous serez soulagée; si quelque malheureux est dans la détresse, adressez-vous à elle, et il sera consolé; enfin, quand vous voudrez exprimer d'un seul mot tout ce qu'il y a de bon, de généreux, d'aimable, de céleste au monde, nommez Malvina de Sorcy. » En vérité, madame, je crois qu'il avait les larmes aux yeux en parlant ainsi, et il paraissait si ému..... tenez, tout comme vous voilà à présent. Alors je lui ai dit que je

[redacted]

ttendais, que vous m'aviez fait
ître de venir; mais à peine ai-je
cette parole, qu'il s'est enfui si
ne *je n'ai pas eu le temps de le*
ier de toutes ses bontés, car il
core apporté de l'argent. » Que
penser Malvina de ce récit? que
lle conclure des éloges que sir
d lui donnait et du soin qu'il
à l'éviter? Mais, loin de chercher
cir une conduite si bizarre, et
re pour daigner s'occuper de lui
il paraissait décidé à la fuir, elle
pas une seule question à mistriss
sur ce que celle-ci venait de lui
r, *et la quitta sans avoir pro-*
le nom de *sir Edmond.*

ndemain matin, elle était encore
chambre, lorsqu'un bruit de
l'ayant fait approcher de sa
, elle vit les deux phaétons de
Stanholpe et de sir Edmond qui
nt dans la cour de mistriss Birton.
tant après, on vint l'avertir qu'on
ait. *Elle descendit promptement,*
as de l'escalier, elle rencontra sir
d qui donnait la main à mistriss
h; et celle-ci, tout en courant,
: « Nous partons devant pour
endre lady Sumerhill; mais hâtez-
paraître, car votre très-humble
ur, milord Stanholpe, vous at-
Sir Edmond, après lui avoir fait
ère inclination, se contenta d'a-
avec un air qu'il croyait être
et qui n'était que piqué : « Eh!
serait pas celui de madame? En
ssant ses vœux, milord Stanholpe
loi générale..... » Malvina n'at-
as la fin de sa phrase, et, saluant
s Fenwich sans lui répondre, elle
ans le phaéton.

ant toute la promenade, elle
oint l'occasion de voir sir Ed-
ni d'être présentée à lady Su-
, car aucune des dames ne voulut
les voitures pour se promener à
Malvina, déterminée à écarter
ent l'image de sir Edmond, tâcha
s'occuper que des objets qu'elle
et, pour ne pas se livrer à la rê-
verie, s'efforça de prendre part à la conversation; de sorte qu'elle charma milord Stanholpe, au point qu'il ne put s'empêcher de dire à demi-voix à mistriss Birton : « En vérité, je suis plus qu'à moitié fou; et, si cela continue, il faudra me résoudre à perdre ma liberté. »

Mais en faisant des frais pour paraître aimable, est-il bien sûr que Malvina n'avait d'autre motif que de se distraire du souvenir de sir Edmond? L'espoir d'exciter sa jalousie, en plaisant à milord Stanholpe, n'y entrait-il pour rien? Je ne le crois pas : Malvina avait l'ame si pure! mais elle était femme, et ce mot me rend tous mes doutes.

CHAPITRE XXI.

UN BAL.

Enfin, le fameux jour du bal arriva. Peut-être au fond Malvina n'en fut-elle pas fâchée, et peut-être aussi, sans se l'avouer, mit-elle à sa toilette plus de soin et de temps qu'elle n'avait coutume de le faire. Comme elle descendait chez sa cousine, elle apprit, par mistriss Tap, qu'il y avait beaucoup de monde dans le salon; mais, sachant que sir Edmond n'y était pas, elle entra sans embarras. Plusieurs hommes entouraient le fauteuil de mistriss Birton, d'autres voltigeaient auprès de mistriss Fenwich; mais, en apercevant Malvina, tous, frappés d'admiration, n'eurent d'yeux que pour elle.

Assurément son habillement n'était ni riche ni recherché. Une simple robe de crêpe faisait toute sa parure; mais il régnait dans sa manière de se mettre un certain goût indéfinissable, qui ne se donne point, qui s'imite mal, et qui est comme la physionomie de la toilette.

Lorsque mistriss Birton se leva pour partir, lord Stanholpe offrit la main à Malvina, afin de la conduire à la voiture, et profita de cet instant pour lui rappeler l'engagement qu'elle avait pris de ne danser qu'avec lui; mais elle s'en excusa,

sous prétexte qu'elle ne connaissait point les danses écossaises. En entrant dans l'assemblée, mistriss Birton fut se placer auprès de lady Sumerhill, et lui présenta Malvina. Lady Sumerhill était une jeune personne de vingt ans à peu près, blonde, blanche et belle, mais de cette beauté régulière qu'aucune expression n'anime, et qui fait l'admiration de ceux qui la contemplent, bien plus que le bonheur de ceux qui la possèdent. Elle examina Malvina avec une attention assez soutenue pour être presque incivile; puis, lui prenant la main avec vivacité, elle lui dit « qu'elle était ravie de la voir, de faire connaissance avec une aussi charmante personne, » et ensuite ne lui parla plus de toute la soirée.

Malvina, au milieu d'un cercle qu'elle voyait pour la première fois, et ne s'intéressant à aucun de ceux qui le composaient, s'ennuyait beaucoup, quoique milord Stanholpe fût toujours auprès d'elle, occupé à lui prodiguer ses hommages. Voyant pourtant qu'elle répondait à peine à toutes ses galanteries, il chercha à captiver son attention en lui racontant quelques historiettes amusantes sur chaque personne qui passait; et, comme c'était le genre qu'il traitait le mieux, il obtint, par moments, un léger sourire de Malvina; mais elle n'était ni plus satisfaite d'être au bal, ni moins empressée de le quitter, lorsque tout changea autour d'elle : sir Edmond parut.

Il s'approcha de lady Sumerhill d'un air galant et aisé, et lui adressa quelques mots à demi-voix, qu'elle parut entendre avec plaisir : alors, se retournant pour saluer mistriss Birton, il aperçut Malvina; mais ce n'était plus cette Malvina triste, pâle, dont un profond négligé ensevelissait les charmes : à présent, mise avec autant de noblesse que d'élégance, les yeux et le teint animés par les lumières, la chaleur et l'émotion, elle lui parut si séduisante et si belle, qu'il ne fut pas maître de son premier mouvement; et, au lieu d'engager lady Sumerhill à danser, comme c'était son projet, ce fut Malvina qu'il pria de l'honorer de sa main pendant tout le bal. Malvina, surprise de son invitation, troublée de retrouver dans ses regards la même expression qu'elle y avait vue autrefois, mais offensée en même temps des manières d'un homme qui semblait se faire un jeu de la jeter dans l'incertitude, elle lui répondit très-froidement « que, si elle se décidait à danser, elle était engagée avec milord Stanholpe. — Mais, du moins, lui dit-il en la regardant avec tendresse et inquiétude, si milord Stanholpe est l'heureux mortel que vous favorisez maintenant, après le souper on commencera les danses françaises, et celles-ci, inconstantes comme tout ce qui vient de ce pays, permettent de changer de danseur. » Malvina se contenta de lui jeter un regard dédaigneux, et ne répondit point. Il ajouta : « Vous ne dites rien, madame; que dois-je augurer de votre silence? faut-il l'interpréter comme un refus, et la seule distinction qu'il me soit permis d'attendre de vous sera-t-elle de n'oser aspirer à l'honneur de votre main pendant une seule danse? — Sir Edmond est apparemment si accoutumé aux distinctions, répondit-elle en s'efforçant de sourire, qu'il en aperçoit encore là où l'on songe le moins à en mettre; mais, afin de ne lui en donner d'aucune espèce, je lui promets de danser avec lui, comme avec un autre. — Et comme un autre, madame, répliqua-t-il d'un air piqué, je puis donc compter sur vous pour la première contre-danse française? » Malvina fit une inclination et sir Edmond s'éloigna.

On se souvient qu'il avait quitté Birton-Hall, irrité contre Malvina, sur le point de douter de sa tendresse, mais confiant en ses vertus, et n'aspirant qu'au moment de la revoir. Depuis son retour à Édimbourg, les autres femmes n'étaient plus les mêmes à ses yeux; et, si un reste d'habitude le poussait encore vers elles, son cœur, tout plein d'un autre objet, laissait à peine à son esprit quelque chose à leur dire. Ses amis s'étonnaient de le voir souvent rêveur, quelquefois mélancolique; ils accusaient

son voyage dans les sombres montagnes de Bread-Alben de lui avoir enlevé sa gaité, et ses amis avaient raison; mais ils avaient tort de le plaindre, car il ne s'était jamais trouvé si heureux que depuis *qu'il avait* l'air de ne plus l'être. Il *aimait*!..... de quel charme l'univers ne *s'était-il* pas embelli pour lui? Il aimait! et dès lors que lui importaient les succès de l'amour-propre, les jouissances fugitives, les voluptés les plus exquises? Où trouver un plaisir digne d'occuper le cœur que l'image de Malvina remplissait entièrement? Portant en tous lieux ce souvenir avec lui, les femmes les plus jolies ne lui semblaient telles que parce qu'il croyait leur trouver quelques traits de *ressemblance* avec Malvina; les plus aimables *ne s'attiraient* son attention que parce que Malvina se serait peut-être exprimée comme elles : tout ce que le monde contient de charmes, d'harmonie, de fraîcheur, n'était, selon lui, qu'une portion de Malvina; et c'est ainsi que, même loin d'elle, il la retrouvait partout. Mais à peine eut-il appris l'arrivée de *mistriss* Melmor à Édimbourg, qu'il se hâta de *l'aller voir* pour *s'informer* de ce qui se passait à Birton-Hall. La vieille dame, après lui avoir fait part du mariage de sa fille, y joignit quelques reproches sur la manière dont il s'était conduit avec elle, ainsi que plusieurs détails sur la colère de mistriss Birton. « Mais, ajouta-t-elle, cette colère a bientôt changé d'objet, et la légèreté de ma fille ne lui a plus semblé qu'une bagatelle, en comparaison de l'inconduite de *madame* de Sorcy. — L'inconduite de *madame de Sorcy! avait* interrompu sir Edmond *enflammé* de courroux : qu'osez-vous dire? quelle horrible calomnie! — Eh! mon Dieu, avait repris mistriss Melmor, ce n'est pas un secret, tout le monde vous le dira comme moi; cela a fait un esclandre!..... Il a fallu chasser M. Prior, et, sans la considération que mistris Birton a pour sa famille, je ne sais si sa cousine elle-même..... » A ces mots, sir Edmond l'avait quittée brusquement, en l'assurant qu'il ne croyait pas un mot de ce qu'elle lui disait; mais, en s'en allant, il avait trouvé mistriss Tap sur son chemin, et celle-ci, fidèle aux ordres qu'elle avait reçus, lui confirma tout ce que mistriss Melmor venait de lui raconter. Il avait appris d'elle comment mistriss Birton, ayant surpris M. Prior et madame de Sorcy dans un tendre tête-à-tête, avait chassé l'un de chez elle, et vertement réprimandé l'autre; comment celle-ci, après s'être excusée de sa faute, avait promis, pour la réparer, de ne plus voir M. Prior, mais que, du moins, elle s'en dédommageait en lui écrivant. « Cela est si vrai, avait ajouté mistriss Tap en sortant une lettre de sa poche, que voici un billet qui vient d'arriver pour elle, et qui est de lui, ou je suis bien trompée. »

Sir Edmond, anéanti par tout ce qu'il venait d'entendre, confondu de reconnaître l'écriture de M. Prior sur une lettre adressée à Malvina, ouvrit son ame à tous les soupçons, et commença à croire tout ce qu'on lui disait [1]. Ce premier moment de doute fut affreux. Furieux d'avoir été dupe d'une femme, blessé dans son orgueil, déchiré dans sa tendresse, il jura de ne s'occuper de Malvina que pour lui faire sentir, par le plus froid dédain, qu'elle n'avait jamais eu de pouvoir sur son cœur, et que, s'il lui avait dit le contraire, c'était par habitude, et qu'il ne s'en souvenait déjà plus. Tant qu'il ne la vit pas, il sut garder sa colère; mais elle ne tint point contre le premier regard de Malvina : cependant il avait eu la force d'éviter les occasions de lui parler; et, quoique l'histoire de mistriss Moody eût attendri son cœur, il persistait encore dans ses résolutions, lorsqu'en entrant dans le bal, il n'eut pas jeté les yeux sur Malvina, qu'il se sentit entièrement subju-

[1] Peut-être trouverait-on sir Edmond trop crédule, si on ne se souvenait que les hommes les plus immoraux sont ceux qui doutent le plus facilement de la vertu des femmes; ils prétendent qu'en ayant connu beaucoup, ils sont plus propres que personne à les juger. Mais moi, je prétends que l'attrait sympathique qui les rapproche toujours de celles qui leur ressemblent, et l'orgueil blessé que fait discrètement le dédain des femmes honnêtes, sont deux puissants motifs d'appeler du jugement de pareils hommes.

gué, et que le charme irrésistible de cette femme enchanteresse agit sur lui avec tant de promptitude, que, hors elle, tout fut oublié dans le monde. Mais la froideur de ses réponses le rappela à lui-même, et à peine se fut-il éloigné d'elle, que tous les discours de mistriss Melmor lui revinrent dans l'esprit, et le firent repentir d'avoir si facilement renoncé à sa vengeance. Honteux, d'ailleurs, d'une faiblesse qui prouvait à Malvina tout le pouvoir qu'elle conservait sur lui, il résolut de lui ôter cette idée en feignant d'oublier l'engagement qu'il venait de prendre avec elle; et, au moment où les contre-danses s'ouvrirent, il vint, jusque sous ses yeux, prendre la main de lady Sumerhill : celle-ci accepta avec empressement, et, comme elle se levait pour aller prendre sa place, sir Edmond regarda Malvina, dans l'espoir de la braver; mais, loin de réussir, elle lui jeta un coup d'œil froid et tranquille qui le terrassa, et accepta la main d'un jeune Français qui causait avec elle depuis un moment.

La figure et surtout les graces de Malvina attirèrent bientôt tous les spectateurs autour d'elle; il n'était question, dans la salle, que de la charmante Française; on montait sur les chaises pour la mieux voir; et, si son air noble et décent n'eût imposé à toute l'assemblée, on lui eût prodigué mille applaudissements. La contre-danse de lady Sumerhill était déserte, et, quoique son amour-propre en fût cruellement blessé, celui de sir Edmond en souffrait plus encore. L'ascendant de Malvina l'emportait donc sur lui; il avait voulu l'humilier, et elle triomphait; et, au milieu de ce concert d'éloges, quel regret pouvait-elle éprouver de l'indifférence qu'il lui avait montrée? Rempli de ces idées, sir Edmond n'écoutait rien de ce que lui disait lady Sumerhill, lui répondait tout de travers, brouillait toute la contre-danse, et attendait avec impatience qu'elle fût finie, lorsque le marquis de Weymouth, jeune homme aussi distingué par son rang et son esprit que par sa figure, s'approchant de lady Sumerhill, lui dit avec un peu d'émotion : « Au nom du ciel! madame, apprenez-moi qui est cette délicieuse femme : elle est tombée du ciel pour nous enchaîner tous. Ah! si c'est là le sort qu'elle nous destine, je sens que j'ai déja subi le mien, et, loin d'y résister, je ne désire qu'une occasion de le lui apprendre. » Ces mots courroucèrent vivement sir Edmond : il ne pouvait supporter que personne au monde osât espérer d'obtenir le cœur de Malvina; et il répondit très-séchement à milord Weymouth « que madame de Sorcy vivait très-retirée, qu'elle paraissait au bal pour la première fois, et que, sans doute, elle serait fort embarrassée de l'éclat qu'une conquête comme celle de milord Weymouth répandrait sur elle. — La connaissez-vous donc particulièrement, Seymour? lui demanda le marquis. —Oui, milord, lui répondit-il : j'ai passé deux mois avec elle à la campagne cet hiver. — Voilà, répliqua l'autre, la plus mauvaise nouvelle que j'aie entendue de ma vie; mais n'importe, il faut tout tenter. »

En parlant ainsi, il s'éloigna : sir Edmond le suivit des yeux; il l'aperçut qui s'arrêtait auprès de Malvina et lui adressait quelques mots auxquels elle répondait par une inclination. Il trembla qu'elle ne se fût engagée à danser avec lui, car il sentait bien que les soins de milord Weymouth étaient autrement dangereux que ceux de milord Stanhope; et, en effet, il eut le mortel chagrin de les voir prendre place ensemble lorsque les autres contre-danses recommencèrent.

Alors une si vive agitation s'empara de lui, qu'il lui fut impossible de danser davantage, ni de s'éloigner d'un pas de cette même femme à laquelle il voulait renoncer l'instant d'auparavant. Il épiait toutes ses paroles, il interprétait tous ses mouvements : vaincu lui-même par son invincible beauté, il lui faisait un crime des hommages qu'on lui rendait, et ne lui pardonnait pas de paraître aimable à tous les yeux. Mille fois il fut

[redacted]

de s'approcher d'elle pour
pardon et la faveur d'un
il pourrait expliquer les
conduite; mais la crainte
le retenait, car l'orgueil
ore, et la possibilité même
lvina ne pouvait le résou-
uand elle eut fini de dan-
t jusqu'à sa place; et, sans
ot, il se tenait debout de-
mme pour empêcher que
l'approchât.

alvina eût été habituée aux
n enfance, soit qu'occupée
jet, elle n'eût point écouté
n lui avait dit de flatteur,
ignorer l'effet qu'elle pro-
ait la première fois que sir
ait une femme insensible à
gloire; mais, tout en s'é-
cette indifférence, il ne
sa sincérité; car il y avait
nomie de Malvina quelque
naturel et de si ingénu,
, en la voyant, que ce qu'il
lus impossible au monde
r de sa franchise.

été vivement offensée du
r Edmond, et s'était bien
ressentir en le traitant
rec le plus froid dédain; et,
ute sa fermeté pour cacher
le éprouvait, elle y réussit
ur en imposer à tout le
tandis que toutes les fem-
touraient, témoins de ses
ient son sort, elle réflé-
ément que la solitude lui
supportable à Édimbourg,
lus insupportable encore,
ien de mieux à faire que
vitation de mistriss Clare,
r auprès d'elle le plus tôt
lan venait d'être à peu près
s sa tête, lorsque mistriss
signe qu'elle allait se re-
leva promptement pour la
omme milord Weymouth
ns l'intention de lui offrir
Edmond, qui le vit, ne fut
e lui, et, par un mouve-

ment aussi prompt qu'involontaire, il s'empara du bras de Malvina, et le mettant sous le sien, « Du moins, s'écria-t-il, personne ne l'aura. » A peine ces mots lui furent-ils échappés, qu'il s'étonna et de ce qu'il avait dit et de ce qu'il avait fait. Malvina, pour le moins aussi surprise que lui, marchait incertaine si elle devait le suivre ou le quitter. Tous deux gardaient le silence, et se trouvaient dans une position aussi pénible qu'embarrassante. Parvenus au bas de l'escalier, la foule les obligeant de se tenir un peu à l'écart en attendant les voitures, ce tête-à-tête redoubla encore leur gêne mutuelle. S'était-on jamais retrouvé ainsi quand on s'était quitté comme eux? En vain voulaient-ils tâcher d'oublier le passé, cette importune image revenait sans cesse; et, pour comble de tourments, ils lisaient dans leurs regards qu'ils en étaient mutuellement occupés. A la fin, sir Edmond, ne pouvant plus commander à l'émotion qu'il éprouvait, serra vivement la main qu'il tenait, en disant à voix basse : « Ah! pourquoi, pourquoi m'en suis-je jamais séparé? » Malvina, qui ne lisait pas dans son ame, et qui ne voyait dans ses procédés qu'une suite de caprices offensants, retira sa main avec hauteur, et détourna sa tête sans lui répondre. Sir Edmond, blessé à son tour par ce geste méprisant, ne fit aucune tentative pour reprendre sa main, et lui dit simplement : « Votre triomphe a été complet ce soir, madame, et, chaque fois que vous vous montrerez, vous en obtiendrez sans doute de nouveaux. — Je compte rester trop peu à Édimbourg, reprit-elle, pour assister à aucune fête. — Comment! interrompit-il vivement, mistriss Birton ne compte-t-elle pas passer toute la saison ici? — C'est, je crois, son projet; mais le mien est de quitter la ville le plus tôt possible. — Et vous retournez seule dans les tristes montagnes de Bréad-Alben? — Non, je ne vais pas si loin. — Il serait sans doute indiscret de vous en demander davantage? — Et sir Edmond doit éviter de l'être, » répondit-elle.

Alors, pour éviter de nouvelles questions, elle perça la foule, et fut rejoindre mistriss Birton.

CHAPITRE XXII.

EXPLICATION INTERROMPUE.

Le lendemain matin, Malvina se trouvant seule à déjeûner avec sa cousine, lui fit part du projet qu'elle avait de quitter Édimbourg pour aller passer quelque temps chez mistriss Clare. « Eh! quel est donc l'engouement qui vous a pris pour cette femme? lui demanda mistriss Birton, et par quelle malheureuse fantaisie ne vous trouvez-vous jamais bien que là où vous n'êtes pas? » Malvina ouvrait la bouche pour répondre, lorsque sir Edmond entra dans l'appartement. « Je suis venu avec lord Stafford pour vous demander à déjeûner, ma tante, dit-il à mistriss Birton; mais auparavant il voudrait vous dire deux mots, et il vous attend dans votre cabinet. » Aussitôt Malvina se leva pour se retirer; mais mistriss Birton ne lui en donna pas le temps, et la retint pour lui dire : « Au reste, vous n'êtes pas libre de partir encore : milord Stanholpe prépare une fête brillante, et vous ne pouvez, sous aucun prétexte, vous dispenser d'y paraître. — Je vous assure, madame, répliqua Malvina, qu'il m'est impossible d'y consentir; et, si vous saviez le peu de goût que j'ai pour tous ces plaisirs, vous ne me presseriez pas davantage. — Mais conçoit-on un pareil caprice? s'écria mistriss Birton en s'adressant à sir Edmond. Enfin vous avez pu remarquer, comme moi, les politesses très-distinguées dont milord Stanholpe a comblé ma cousine; et, d'après quelques demi-ouvertures qu'il m'a faites, je suis sûre qu'il ne tiendrait qu'à elle que cette préférence devînt plus sérieuse, et vous sentez tout ce que cela aurait d'honorable pour notre famille; mais, au lieu d'en être flattée et de chercher à fixer une pareille conquête en se montrant à une fête qui ne se prépare que pour elle, elle s'opiniâtre à partir, résiste à mes prières; et pour qui, encore? pour une femme ridicule, impolie, que je ne peux souffrir, pour mistriss Clare! — Mistriss Clare! s'écria sir Edmond avec un chagrin qu'il ne put déguiser : c'est chez mistriss Clare que vous allez? vous êtes liée avec elle? — Non, reprit Malvina, je la connais fort peu, mais son caractère me convient; et d'ailleurs, il n'est pas nécessaire que sa société me plaise beaucoup pour me sembler préférable à toutes les dissipations qu'on trouve ici. — Ainsi, ajouta mistriss Birton avec humeur, toutes les raisons que je viens d'alléguer sont sans effet sur vous? — S'il était possible qu'elles eussent une apparence de fondement, repartit Malvina, j'y trouverais une raison de plus pour m'éloigner. — Quoi! s'écria mistriss Birton, l'idée de fixer milord Stanholpe, de l'enchaîner à vos pieds et de porter son nom, n'élève pas votre ame à la hauteur d'une pareille espérance? — Je n'ai point d'ambition, et si j'étais libre de me donner, ce ne serait pas l'éclat d'un titre qui m'obtiendrait; mais, ayant consacré mes jours à l'enfant de mon amie, le seul désir que je forme est de pouvoir remplir ce devoir sacré loin du monde et des hommes. — Je n'y tiens plus, reprit impatiemment mistriss Birton, et cette affectation de singularité me paraît ce qu'il y a de plus pitoyable. Je vais rejoindre milord Stafford; je vous laisse avec sir Edmond : puisse-t-il vous persuader combien sont absurdes des délicatesses aussi romanesques qu'exagérées! Je le charge de ce soin, et lui saurai beaucoup de gré de s'en acquitter. » En achevant ces mots, elle sortit.

« Je ne pense pas, dit Malvina aussitôt qu'elle se trouva seule avec sir Edmond, que vous vous croyiez le droit de me parler sur un pareil sujet; d'ailleurs, je ne connaîtrais rien de plus inutile : des caractères aussi opposés que les nôtres ne peuvent se concilier sur aucune opinion, ni s'entendre sur aucun point. — Sur aucun, reprit-il, en la re-

[redacted]

ent. Hélas ! il fut un in-
vie où je crus que vous
ser autrement. » A ces
a rougit si prodigieuse-
t bien qu'elle l'avait com-
prochant d'elle, il ajouta :
is déterminé à rejeter la
Sumerhill, malgré toutes
ns de ma famille, quand
e le cœur n'a pas formée
plus effrayante de toutes
ce n'est pas moi qui trou-
ons en faveur des mariages
e, et sur ce sujet je crois
s pourrions être d'accord ;
: d'autres bien plus chers,
.... — Quoi ! sir Edmond,
ors Malvina, est-il possible
siez la main de lady Su-
bon Dieu ! que va dire
m, qui n'était venue à
e pour conclure votre ma-
z-vous cru sérieusement à
? lui demanda-t-il avec in-
Eh ! pourquoi en aurais-je
dit-elle en rougissant ;
bilités paraissent la con-
s, peut-être, répliqua-t-il,
jet il fallait mille raisons
r, et une seule pour les
lvina, embarrassée de la
prenait la conversation,
e retirer, lorsque sir Ed-
nant les mains avec viva-
« Ah ! je vous en conjure,
ignez pas, écoutez-moi
nt ; en recevant l'aveu de
ccordez votre pitié aux
s j'endure, et ne refusez
xpliquer sur l'indigne ac-
on ose vous noircir. —
eu ! s'écria-t-elle un peu
croyais pas que la peine
s atteindre, ni que per-
: à vous parler de moi. —
'en parle, s'écria-t-il avec
monde comme dans la so-
prend une voix pour me
s, tout s'anime de votre
t mes yeux troublés cher-
naître la forme de ce que j'aime, et il me semble que l'univers entier ne vit plus que de la vie qui remplit mon cœur. Oh ! pardonnez, continua-t-il en la voyant se détourner pour cacher sa tête dans ses mains, cet aveu ne peut vous offenser ; jamais il n'en fut un plus vrai ni plus involontaire ; je ne sais point résister à l'ascendant terrible que vous exercez sur moi ; il rompt tous mes projets, il dissipe tous mes soupçons, il force la vérité à sortir de mon cœur : oui, Malvina, oui, femme aussi chère que révérée, la calomnie a osé vous atteindre, et l'homme que vous voyez devant vos yeux a conçu un doute injurieux contre vous ; mais le ciel m'est témoin qu'à l'instant où je vous ai vue il a été effacé, et maintenant je rougirais de vous l'expliquer. Qu'une bouche aussi pure ne s'ouvre donc pas pour le demander ; Malvina n'a pas besoin d'être justifiée ; elle peut être insensible, et non coupable ; et la candeur de sa physionomie répond de celle de son cœur. »

A cet instant mistriss Fenwich entra d'un air léger, et remit à Malvina une lettre qui venait d'arriver pour elle. L'effet de la foudre n'est pas plus prompt que ne le fut la vue de cette écriture sur sir Edmond : c'était celle de M. Prior, de cet homme que Malvina honorait de son amitié, malgré les ordres de sa cousine et les propos du monde. Outré de cette obstination, il lui attribua les plus odieux motifs ; le désir de la vengeance se ralluma avec furie dans son sein, et, pour le satisfaire à l'instant, il se rapprocha de mistriss Fenwich, et lui débita à demi-voix, mais de manière pourtant à être entendu, les choses les plus tendres et les plus flatteuses. Malvina, la tête penchée sur ses mains, lisait ou feignait de lire. Encore émue des expressions passionnées de sir Edmond, elle écoutait avec un inconcevable étonnement sa conversation avec mistriss Fenwich, et l'excès de la surprise la dérobait seul à celui de la douleur : une pareille légèreté lui paraissait au-dessus de toute conception ; elle la voyait sans la comprendre, et en était acca-

blée sans pouvoir se résoudre à y croire.

Sir Edmond, témoin des profondes méditations où elle paraissait plongée, et les attribuant à la lettre qu'elle tenait entre ses mains, sentait sa colère s'accroître avec la rêverie de Malvina, et s'excitait pour fixer son attention, au risque de l'offenser, à accabler mistriss Fenwich de marques de préférence. Mais plus il s'animait, plus Malvina devenait immobile; et tandis qu'il la croyait toute à un autre, elle manquait de facultés pour la peine qu'il lui causait.

Mistriss Melmor, mistriss Fenwich et plusieurs autres personnes entrèrent et sortirent alternativement de la chambre, mais aucun bruit, aucun mouvement ne purent éveiller Malvina de sa préoccupation; enfin son silence, en se prolongeant, prit un caractère si singulier, que sir Edmond ne put contenir plus long-temps le désir de l'en arracher, et, profitant d'un instant où personne ne le remarquait, il se pencha derrière la chaise de Malvina, et lui dit : « Cette lettre paraît vous occuper beaucoup? — Ah! mon Dieu! s'écria-t-elle comme sortant d'un profond sommeil, vous m'y faites songer; je l'avais oubliée. » En effet sir Edmond vit alors que la lettre n'était pas ouverte, et il continua en disant : « Eh! quel est l'heureux, le fortuné objet qui captivait ainsi toute votre attention? — Frappée, répondit-elle en le regardant, d'avoir vu, par je ne sais quel prodige, la fausseté la plus exercée unie à tout l'abandon de la franchise, et la véhémence du sentiment à la plus méprisable légèreté, je méditais sur ce mélange inouï de tous les contraires dont l'incompréhensible assemblage confond mon intelligence. — Ah! madame, s'écria tristement sir Edmond, combien votre sévérité me fait cruellement expier les torts dont je me suis rendu coupable envers vous! — Je ne prétends ni vous accuser ni vous punir, répondit-elle dédaigneusement. — Vous ne me trouvez pas même digne de votre colère : cependant, s'il m'était permis de m'expliquer et de faire connaître les motifs..... — Je vous en dispense, interrompit-elle en se levant, je ne suis pas curieuse de les savoir; ce que j'ai vu de vous me suffit, et de ce moment je renonce pour jamais à vous comprendre. » En parlant ainsi, elle sortit de l'appartement et remonta dans sa chambre. A peine fut-elle seule, qu'elle fondit en larmes. Plus sir Edmond avait mis d'énergie dans son langage, moins elle lui pardonnait d'avoir su le feindre; et, en supposant même qu'il ne l'eût pas trompée, et que sa conduite n'eût été l'effet que d'une inconcevable légèreté, elle sentait qu'il lui devenait désormais impossible de donner la moindre portion de confiance à un homme dont les sentiments n'avaient pas la durée de la minute; et peut-être le reproche le plus amer qu'elle lui adressait au fond de son cœur était de lui avoir ôté tout moyen de croire à ses protestations. Cependant, honteuse d'une impression dont elle ne pouvait pas se dissimuler la profondeur, elle s'avoua que tous les torts de sir Edmond la diminuaient bien moins que sa vue ne l'augmentait, et qu'*ainsi*, pour la détruire sans retour, il était nécessaire de s'éloigner de lui : alors, se raffermissant dans sa résolution, elle se décida à partir dans deux jours pour Clare-Seat, quelles que fussent les instances de mistriss Birton pour la retenir. Le soir, lorsqu'elle monta dans sa chambre, elle trouva sur sa cheminée une lettre dont l'écriture lui était inconnue : elle appela miss Tomkins pour savoir d'où elle venait; miss Tomkins lui répondit qu'un homme étranger l'avait apportée, en la chargeant de la remettre elle-même à sa maîtresse. Malvina, intriguée de ce message, cherchait à en deviner l'auteur et à en découvrir le nom par-dessus le cachet : le papier, qui tenait à peine, s'ouvrit, et elle aperçut le nom d'*Edmond Seymour* au bas de la quatrième page. Oh! comme ses joues devinrent brûlantes! comme son cœur fut agité! Incertaine si elle devait lire, elle en avait déja parcouru la première page, et était parvenue à la fin de

[redacted]

nt de s'être permis de la

APITRE XXIII.

UNE LETTRE.

FROIR A MADAME DE SORCY.

vez laissé accablé de votre
et déchiré par mon repen-
s mal ce que j'ai souffert
noment. L'existence que
créée m'est trop nouvelle
puisse la décrire. Jusqu'à
vais ignoré qu'il était des
n bonheur au-dessus des
ines : il n'appartenait qu'à
doute, de me faire sentir
concevoir l'espoir de l'au-
t espoir, que mes torts et
té semblent éloigner cha-
espoir qui devient le plus
supplices pour celui qui a
et à qui il échappe, quand
que c'est la violence même
on qui m'a rendu coupable,
cet espoir ne me sera-t-il

s pas qu'en désirant votre
e me croie digne d'un pa-
ais, s'il fallait vous valoir
btenir, quel mortel oserait
us? Malvina, je reconnais
vous êtes et je vois ce que
istance est immense, mais
, et ce mot me rapproche
idez-moi dans la route que
rez ; faites de moi un nou-
réunisse tout ce qu'il faut
laire, comme il a déja tout
pour vous chérir : il n'est
ts que je ne tente, point
ne je ne veuille subir pour
r : mes erreurs furent in-
, je le sais ; mille fois des
les ont profané mon cœur ;
e de Malvina l'épurera ;
ne seulement l'accepter ce
elle, et dès lors, pour être
appartenir, il tentera de
ler. Un mot de Malvina
« peut faire de moi un nouvel être : elle
« peut transformer en vertus jusqu'à
« mes défauts mêmes : qu'elle ordonne,
« je puis tout pour lui obéir, oui tout,
« excepté de cesser de l'aimer. O Mal-
« vina ! femme adorée, ne rejetez pas
« mes vœux : je suis indigne de vous, je
« le sais ; mais croyez pourtant qu'avec
« une passion comme la mienne, et une
« idole comme vous, on est plus près de
« l'héroïsme que tous ces hommes froi-
« dement vertueux qui se traînent vers
« la sagesse. Malvina, pardonnez à un
« téméraire qui, avant d'avoir acquis le
« moindre droit sur votre cœur, a osé
« être jaloux ; mais l'image de M. Prior,
« de cet homme à qui vous conservez une
« si tendre et si inaltérable amitié, me
« poursuit et me déchire : c'est déja trop
« de vous être indifférent ; voir un autre
« préféré par vous, est un tourment que
« je ne supporterais pas. A cette seule
« idée je deviens insensé, furieux, et je
« ne sais où je poserais les bornes de
« mon emportement et de ma vengeance.
« Vous, Malvina, sensible ! et sensible
« pour un autre ! Oh ! que l'intolérable
« angoisse dont une telle crainte a tor-
« turé mon cœur m'obtienne mon par-
« don de la généreuse Malvina ! Ah ! sans
« doute la pitié l'emporterait sur la co-
« lère, s'il m'était donné de vous peindre
« tout ce que j'ai souffert en apprenant
« de mistriss Melmor elle-même que
« M. Prior n'avait été renvoyé de Bir-
« ton-Hall que parce qu'il était aimé de
« vous.....Aimé de vous ! lui, M. Prior.....
« ô Malvina ! sans doute je n'aurais pas
« dû le croire. La veille de mon départ,
« lorsque j'osai vous montrer la peine
« que j'éprouvais de votre liaison avec
« lui, ne me répondîtes-vous pas, avec
« cet accent pénétrant qui n'appartient
« qu'à vous, ces mots qui s'étaient écrits
« dans mon cœur : *Ah ! je ne veux ja-*
« *mais vous affliger?* Ne devaient-ils pas
« me suffire pour repousser toutes les
« calomnieuses instigations dont on ten-
« tait de vous noircir ? Mais, Malvina,
« est-on toujours juste et de sang-froid,
« quand on est atteint dans la partie la

« plus sensible de son cœur? et ne fut-il « pas expié par une triste habitude de « méfiance, le crime d'avoir trompé sou- « vent? O Malvina! le repentant Ed- « mond n'est digne de vous que par des « remords : si vous saviez que de ser- « ments il a trahis! Mais le passé ne fait « plus partie de mon existence; je n'ai « commencé à vivre qu'en vous aimant; « vous m'avez éclairé d'un nouveau jour; « vous avez tout changé autour de moi; « ce que je nommais plaisir, amour, ne « me paraît plus qu'ennui et que men- « songe, et je crois sentir mon ame s'éle- « ver et s'agrandir depuis qu'un ange « est le but où j'aspire; et c'est de cet « ange que j'ai osé douter! O Malvina! « quels que soient mes torts et votre « vengeance, vous saurez tout; vous « saurez qu'en ajoutant foi aux discours « de mistriss Melmor, je jurai de renon- « cer à vous, que je tâchai même de vous « haïr, que j'aurais trouvé une secrète « jouissance à vous le faire savoir, si « j'avais cru vous affliger; mais vous « parûtes, et toutes mes résolutions s'é- « vanouirent : je voulus combattre en- « core et vous braver; je ne fis qu'ag- « graver mes torts; mon amour sem- « blait s'accroître par les sacrifices que « je lui imposais, et, pour vous croire « innocente, je n'eus besoin que de vous « voir. Mais, ce matin, lorsque cette « terrible lettre est venue épouvanter « mes yeux et glacer l'ardeur dont mon « ame était embrasée, je n'ai pas été « maître de ma jalousie; une aveugle et « stupide vengeance m'a fait recourir, « pour me soulager, au moyen qui de- « vait combler mon désespoir. Ne distin- « guant plus dans ce moment Malvina « de tout son sexe, j'ai cru l'offenser « en affectant un ton enjoué et frivole « auprès d'une autre femme : hélas! « qu'ai-je gagné à ce pénible artifice? « une réponse qui, toute dure qu'elle « était, peignait moins encore votre mé- « pris que le regard dont elle était ac- « compagnée. Malvina me méprise et me « hait! Malvina croit peut-être que je « l'ai trompée! ah! qu'elle m'accable de « sa colère, qu'elle me repousse, me fuie « et me déteste, je ne me plaindrai pas, « je l'ai trop mérité; mais, du moins, « qu'elle ne doute pas de mon amour; « mon amour est toute ma consolation « et mon unique vertu, et c'est lui seul « qui, m'attachant toujours à l'espoir « d'attendrir celle que j'aime, me retient « encore à la vie.

« Edmond SEYMOUR. »

En finissant cette lettre, Malvina s'abandonna quelques instants aux plus séduisantes idées : il lui semblait en effet que sir Edmond, dépouillé de ses anciens goûts, renonçant pour jamais aux pernicieuses erreurs qui l'avaient égaré, recommençait pour elle une existence dont il lui devrait tout le bonheur. Combien elle lui pardonnait les emportements de sa jalousie! Quelle femme ne voudrait pas trouver de pareils torts à l'objet qu'elle aime? « Oh! quel charme, s'écria-t-elle, de pouvoir arracher au vice une ame comme la sienne! de faire tourner au profit du bien tout le feu dont elle paraît consumée! de lui apprendre à connaître cette volupté exquise qui naît d'un sentiment tendre et délicat, et de la pratique constante de la vertu! Quoi! c'est moi qui me trouverais appelée à remporter un pareil triomphe! un triomphe dont la récompense serait d'être aimée d'Edmond, et d'oser me livrer sans rougir à ce sentiment qui m'entraîne, me domine malgré moi, et dont, jusqu'à présent, je n'ai recueilli que douleur et que honte! O Dieu! que ne suis-je libre! mais, hélas! mon ame se glace au souvenir de mes devoirs et de mes serments. Clara, ce ne fut point à une femme soumise à une passion tyrannique que tu confias ta fille; il m'en souvient de cet instant affreux où, la remettant dans mes bras, tu me dis : Deviens sa mère, Malvina; qu'elle vive toujours près de toi : étrangère à tout autre pouvoir, je t'impose des devoirs rigoureux, je le sais; mais ce n'est pas à toi que je demanderais un sacrifice ordinaire. Clara, je la tiendrai cette terrible pro-

... tous les liens qui ... ta fille en me ravis... ; et, pour ne pas ..., je le fermerai aux .... O Edmond! est-... vous vous montrez le ... mon estime qu'il faut ... adieu? Mais, si je ... je vous croyais léger ... vous fuir bien davan-... être tendre et sincère : ... pas alors, que devien-...? Ah! éloignons-nous ..., et surtout tai-... qui ne servirait qu'à ... et ma faiblesse. »

..., déterminée à partir ... avoir même revu ... rendait victime d'une ..., et que son amie eût ... d'elle; mais elle ... devoir l'ordonnait ainsi; ... pas; et tous ceux ... blâmer son erreur, ... qu'il n'est pas donné ... d'en avoir de pareilles, ... que par trop de vertu.

...TRE XXIV.

... matin, sachant que sir ... la maison, elle ne se ..., comme elle se pré-... aussitôt qu'elle l'eut ... mistriss Birton entra ..., le visage enflammé, ... violemment altérés par ..., lui dit-elle, à quoi ... l'étrange conduite d'Ed-... est vrai, comme me ... Fenwich, que sa dés-... effet de vos artifices, ... long-temps d'avoir ou-... à une parente ingrate, ... depuis qu'elle y est, de ... m'affliger de la manière ..., et qui vient aujourd'hui ... dernier coup, en enga-... à refuser l'honorable établissement que je lui avais préparé : il est dur, bien dur pour moi de m'être flattée d'une aussi noble alliance, d'avoir mis tous mes soins à en assurer le succès, et de voir mes projets déjoués par les insinuations d'une femme qui, sous le voile de la candeur, use de tout l'artifice de la coquetterie..... — Eh! bon Dieu, madame! interrompit Malvina, de quoi suis-je accusée? et comment vous laissez-vous entraîner à m'accabler de ce torrent de reproches, avant d'être sûre que je les mérite? — N'espérez pas que je sois aussi votre dupe, reprit vivement mistriss Birton; je vous connais maintenant, et votre manége est découvert. Ce n'était point assez d'avoir entraîné M. Prior dans vos piéges, il fallait qu'Edmond y tombât aussi : on vous a vue, au bal, chercher adroitement à l'emporter sur lady Sumerhill; on vous a vue, hier matin, par une feinte rêverie, quelques mots entrecoupés et des regards furtifs, jeter dans l'ame d'Edmond cet esprit de rébellion que je viens d'y découvrir tout-à-l'heure. Tous les préliminaires étaient d'accord; lord Stafford allait obtenir, pour ma terre, le titre que j'ambitionne; lady Sumerhill n'attendait qu'un mot pour donner son consentement : en conséquence, je fais venir ce matin Edmond dans mon cabinet, je lui dicte ce qu'il faut qu'il fasse; et, au lieu de l'empressement que j'attendais, il rejette toutes mes propositions, il refuse absolument la main de lady Sumerhill. Il ne peut l'aimer, dit-il, il ne peut former une union où son cœur n'entre pas..... Lui, Edmond, parler d'amour! lui, qui se joua toujours d'un pareil sentiment, y sacrifier maintenant tout ce que la fortune a de brillant et l'ambition de glorieux! Comment ne pas reconnaître là l'influence de la femme romanesque qui, hier encore, dédaignait avec une superbe indifférence les égards marqués d'un homme comme le duc de Stanholpe? Au reste, continua-t-elle en interrompant Malvina, qui faisait un mouvement pour répondre, si j'échoue dans mes projets, je réussirai

dans ma vengeance, et Edmond recevra le prix de son refus. De ce moment, je fais passer sur une autre tête la fortune que je lui réservais, et vous, madame, vous quitterez une maison où, pour récompense des bontés dont je vous ai comblée, vous avez répandu le désordre, la douleur et la révolte. — Je comptais partir demain, madame, lui répondit froidement Malvina; mon projet est toujours le même, et, quelles que soient les bontés dont vous parlez, l'instant de mon départ sera sans doute le plus doux de tous ceux que j'aurai passés chez vous. Au reste, si je dédaigne, pour mon propre compte, de me justifier des calomnies répandues contre moi, l'intérêt de sir Edmond m'engage à déclarer que mon intention, en m'éloignant d'ici, est de ne plus le revoir. Ainsi, madame, si le sentiment que vous lui supposez le rendait coupable à vos yeux, du moment qu'il en perd l'objet, vous devez renoncer à le punir. — Oui, Madame, répliqua mistriss Birton en lui lançant un regard irrité et en sortant de la chambre, je vois à merveille, par votre empressement à le défendre, et votre négligence à vous justifier, combien il vous est cher, et à quel point vous vous croyez sûre de votre pouvoir sur lui; mais ne triomphez pas encore, la vérité peut arriver jusqu'à lui, et, en l'éclairant sur ce que vous êtes, vous faire estimer ce que vous valez. »

« Hélas ! s'écria Malvina aussitôt qu'elle fut seule, que me veut cette femme? Quoi! n'est-ce point assez de renoncer à sir Edmond? faudra-t-il qu'on me ravisse son estime? Ah! qu'il sera facile d'y réussir! Dans mon absence, mes ennemis vont l'entourer, le séduire et conjurer ma perte : qui me défendra alors? Son cœur ne lui répondra pas du mien; il ne croit point encore à la vertu..... O cruelle, cruelle mistriss Birton! pourquoi vous ai-je connue? et que vous ai-je donc fait pour exciter dans votre ame une si terrible haine? »

Ce qu'elle lui avait fait? Elle réunissait tous les genres de supériorité; elle frappait également par les charmes de sa figure et ceux de son esprit; elle emportait tous les suffrages, et ne laissait à aucune autre femme le moyen de briller près d'elle; et c'était avec une simplicité si vraie, une modestie si touchante qu'elle repoussait les éloges, et se refusait aux triomphes, que mistriss Birton elle-même ne pouvait se dérober au sentiment d'une si visible supériorité; et forcée à lui rendre hommage, elle sentait sa haine pour Malvina s'accroître avec l'impossibilité de lui trouver un tort. Sans analyser autant ce qu'elle éprouvait, mistriss Fenwich avait aussi un instinct qui lui faisait haïr Malvina; elle cherchait toutes les occasions de lui nuire, et se trouvait aidée dans son penchant par les conseils de son mari: celui-ci combinait depuis long-temps les moyens de perdre Malvina, et surtout sir Edmond, dans l'esprit de mistriss Birton, afin de s'emparer seul de sa fortune et de sa confiance. Par ses artifices, il était parvenu à prendre une sorte d'ascendant dans la maison, et guidée par lui, mistriss Fenwich avait déterminé mistriss Birton à éloigner Malvina, et espérait, avant peu, influer assez sur le sort de sir Edmond, pour le faire vivement repentir de l'avoir abandonnée. Tandis que tous ces plans se combinaient autour d'elle, Malvina faisait les préparatifs de son départ. Incertaine encore du lieu où elle se fixerait, elle persista dans le projet d'aller d'abord chez mistriss Clare, afin de se donner le temps de réfléchir sur ce qu'il lui conviendrait de faire dans la suite.

Elle ne parut point au dîner; à peine eut-elle entendu toute la société partir pour le spectacle, qu'elle descendit dans le jardin. Il était vaste et solitaire; elle s'enfonça dans les bosquets, pour y réfléchir sur sa position; mais, en dépit d'elle, l'image d'Edmond se mêlait à toutes ses pensées : elle pleurait sur leur séparation, et soupirait de regret en se figurant tous les reproches qu'il lui adresserait lorsqu'il la saurait partie; et relisant la lettre qu'il lui avait écrite,

[redacted]

là, s'écria-t-elle en la
larmes, la réponse
et quel que soit le ju-
le qu'il portera de moi
ne montrant insensible
i-je pas mérité? O sir
ua-t-elle, en mettant
ses yeux, et posant
n arbre, que ne pouvez-
n ame! ou plutôt, que
à moi-même les dou-
qu'il me faut rendre
vous! » Comme elle
ts, un léger bruit la fit
e retourne, et aperçoit
osquet sir Edmond à
élevés vers le ciel. En
isse *échapper un cri,* et
r été entendue, elle
nier mouvement qu'elle
sir Edmond tombe;
r la ramasser, mais le
ler jusqu'à lui, il s'en
rendre, et la trouvant
de des pleurs dont elle
« O Dieu! s'écria-t-il,
illusion? est-ce Malvina
elle que j'ai entendue?
ble! Malvina aime! et
réfère est devant ses
n bonheur aussi inespé-
, il la contemple, et ne
mot pour exprimer ce
i une idée pour rendre
icité sous laquelle il est
er. « Ah! je suis per-
it vivement Malvina:
her ma honte et ma fai-
-tu dit, Malvina? répli-
ment sir Edmond: toi
e fuir! le crois-tu pos-
je t'adore, quand tu
e puissance pourrait
i? Avant même de te
je t'aurais disputée à
et quand ton tendre
é, que j'en ai entendu
che, que, malgré toi-
motion qui t'agite me le
, tu ne m'appartiendrais
lvina, non: désormais

tu es à moi; je m'attache à ton sort, à tes pas; je ne te quitte plus: fuis, si tu veux, au bout du monde, tu m'y retrouveras; partout je te suivrai, partout je te réclamerai, partout tu me verras à tes pieds comme j'y suis maintenant, t'idolâtrant avec la même ardeur, te dire, te répéter encore: Malvina m'aime! Malvina est à moi! » Et en parlant ainsi, il se trouvait à genoux auprès d'elle, il l'entourait de ses bras; mais respectueux jusque dans son délire, il n'osait porter ses lèvres que sur sa robe, et par une timidité qu'il n'avait point connue encore, il prouvait mieux que par ses discours, qu'il aimait pour la première fois de sa vie. Malvina pleurait en silence. Qu'aurait-elle dit? qu'aurait-elle ajouté? Elle n'avait plus rien à cacher ni à apprendre: sir Edmond ne venait-il pas de surprendre l'aveu de sa tendresse? Sans doute il l'avait surpris malgré elle; mais quand elle lui devait et la certitude d'être adorée, et des moments dont il faut avoir connu les délices pour les comprendre, et enfin cette promesse passionnée de ne jamais la quitter, tout en rougissant d'avoir dit son secret, aurait-elle voulu le reprendre?

Sir Edmond, enivré d'un sentiment qui lui avait toujours été étranger, tenant entre ses bras la femme charmante qui en était l'objet, et sûr d'être aimé d'elle, venait de recueillir en peu d'instants le plus doux plaisir qu'une seule vie offre à peine dans son cours. Étonné de sentir ses yeux mouillés de pleurs quand il était si heureux, il connut, pour la première fois, combien sont doux ceux de la tendresse; et pressant la main de Malvina contre son cœur: « Ah! lui dit-il, je sens bien que si dans la vie il est mille plaisirs, il n'y a qu'un bonheur, et celui que je goûte en ce moment est si vif, si délicieux, que peut-être n'appartient-il pas même à vous de pouvoir l'augmenter. O ma bien-aimée Malvina! daignez le fixer à jamais entre nous, et, en consentant à unir nos destinées, confirmez un aveu

que mon amour n'ose redemander à votre modestie. » Malvina, interdite par une si prompte proposition, que son cœur accueillait peut-être, mais qui lui semblait inconciliable avec son devoir, hésitait à répondre, quand quelqu'un toussa auprès d'eux : elle crut reconnaître M. Fenwich; et, ce bruit la rappelant au monde qu'elle oubliait, elle se vit avec effroi au milieu de l'obscurité, dans un bosquet solitaire, presque entre les bras de sir Edmond; et s'arrachant d'auprès de lui : « Laissez-moi, lui dit-elle, ne me retenez plus, je n'ai que trop resté; ma coupable imprudence, en autorisant tous les soupçons, vient de couronner l'œuvre de la méchanceté, et d'empoisonner peut-être le repos de ma vie entière. — Eh! pourquoi, interrompit vivement sir Edmond, vous affecter de l'opinion d'un monde ridicule qui n'est pas fait pour vous juger? Quand je vous aime, que je ne veux vivre que pour vous, que vous importent les vains propos de la calomnie? Malvina, à la face du ciel qui nous voit et nous juge, jurez que cette main chérie sera éternellement à moi; et laissez gronder l'orage; il ne vous atteindra pas. — Ah ! lui répondit-elle en marchant précipitamment vers la maison, dans le trouble où je suis, n'exigez de moi aucune promesse : sais-je seulement si je m'appartiens? l'enfant de Clara ne me réclame-t-il pas tout entière ? et, sur le lit de mort de ma déplorable amie, n'ai-je pas fait le vœu sacré de ne jamais m'engager? Sir Edmond, laissez-moi fuir, laissez-moi vous oublier; ne me forcez pas à accuser la mémoire de mon amie d'être la barrière qui me sépare de vous.— Chère, chère Malvina, reprit-il en l'arrêtant malgré elle, de pareilles considérations ne l'emporteront pas toujours; l'amour qui m'embrase saura les renverser et vous attendrir. Mais il faut que je vous voie, que je vous parle, et cependant vous me quittez ! vous partez demain, et c'est chez mistriss Clare que vous allez ! chez mistriss Clare, dont la maison m'est à jamais fermée ! Au nom du ciel, changez des projets qui me mettent au désespoir. — Mais qu'exigez-vous? répliqua-t-elle très-agitée et en s'efforçant de continuer son chemin; je ne puis rester davantage ici, je ne puis passer un jour de plus chez mistriss Birton, et je n'ai, dans ce moment, aucun autre asile que la maison de mistriss Clare; c'est la seule femme que je connaisse. — Eh bien ! Malvina, répondit-il en la suivant toujours, je ne m'oppose plus à votre dessein, et quelque affreuse que me soit votre absence, si vous vivez en paix, je ne murmurerai pas; mais, du moins, que je vous voie encore une fois, que je puisse déposer dans votre cœur tous les désirs, toutes les craintes qui agitent le mien : consentez à vous arrêter demain quelques heures à Falkirk, j'irai vous y joindre; là je pourrai m'expliquer davantage, dissiper vos doutes, détruire vos scrupules, et, en me séparant de vous, obtenir, peut-être, l'espérance que ce ne sera pas pour toujours..... Ne me refusez pas, ajouta-t-il impérieusement en la retenant une seconde fois, dans la crainte d'être interrompu par quelques personnes dont les voix confuses se faisaient entendre au loin : si vous rejetez une demande si modérée, je jure de ne plus rien ménager, et d'employer la force, la violence même, pour parvenir à vous voir..... Mais que dis-je? Malvina, pardonnez, je m'égare; j'abjure un téméraire emportement; vous êtes libre, je me soumets; mais, si mes jours vous sont chers, ne prononcez pas un refus auquel je ne survivrais pas. » Malvina, tremblante, effrayée, vaincue par des sollicitations que son cœur secondait si fortement, promit à sir Edmond de l'attendre le lendemain à Falkirk; et, s'enfuyant aussitôt après avec la rapidité de l'éclair, elle passa sur l'escalier auprès de mistriss Birton et de mistriss Fenwich, qui rentraient, accompagnées de milord Weymouth, sans les saluer ni les voir.

[redacted]

IAPITRE XXV.

UN COMBAT.

**ɪs, *étonnées* de sa brusque
:herchaient à en deviner la
l'au bout d'un quart d'heure
ntrer M. Fenwich, pâle et
ait de rencontrer sir Ed-
e jardin, et celui-ci, crai-
e répandit sur Malvina les
s de la malignité, l'avait
bras en lui jurant sur son
il s'élevait un soupçon, s'il
n mot contre madame de
rait retomber sur lui seul
s *de son ressentiment*; et
, *effrayé de cette menace*,
de promettre de se taire,
igner au plus vite d'un
; le seul regard le faisait**

**istriss Birton et sa femme
nt sur la cause de l'état où
ient : encore saisi d'effroi,
en plus par sa *frayeur que
esse, on ne lui aurait pas*
not tant qu'il soupçonnait
lans la maison, et il atten-
expliquer, de le** savoir de-
e tout-à-coup la voix de ce
**: entendre au bas de l'esca-
e d'entrée se trouvant fer-
cherché inutilement à l'ou-
ntait dans ce moment** con-
**stiques de mistriss Birton,
aient à monter pour** voir
**sse qui venait de rentrer.
ton, *aussi prompte*** à con-
upçons que facile à s'en ir-
sur-le-champ de l'apparte-
ppuyant sur la rampe de
Par quel hasard, Edmond,
ı élevant la voix, êtes-vous
son a cette heure-ci? quelle
y amène en mon absence?
f vous en éloigne sans me
ardez-vous de m'accuser
iscretion, sir Edmond, s'é-
wich en accourant précipi-
es dames sont témoins que

je n'ai pas ouvert la bouche sur ce qui s'est passé entre nous. — Et, pour votre propre sûreté, vous auriez bien fait de la fermer encore, lui répondit sir Edmond en montant l'escalier et en lui lançant un regard furieux. — Que veut dire ce mystère ? demanda mistriss Birton : que s'est-il donc passé ? et de quel droit sir Edmond vient-il menacer quelqu'un dans ma maison, et y imposer des lois ? — Écoutez donc, s'écria mistriss Fenwich en arrivant de son côté, suivie de milord Weymouth, écoutez donc, chère mistriss Birton, ce que je viens d'apprendre par Jenny ; cela vous éclaircira le trouble de madame de Sorcy et la colère de sir Edmond : elle les a vus se réunir tous deux dans le jardin ; mon mari y est venu se promener aussi, il les aura rencontrés par hasard, aura interrompu un doux tête-à-tête..... — Ah ! quel trait de lumière ! interrompit vivement mistriss Birton : il n'en faut pas douter, mon indigne parente a deshonoré ma maison, et je vais à l'instant même..... — Arrêtez, s'écria sir Edmond en la retenant avec force ; que nul ici ne soit assez téméraire pour oser troubler la retraite de madame de Sorcy, ni la noircir d'un soupçon. — Quelle insolence ! repartit mistriss Birton en se débattant : est-ce bien vous qui, dans ma propre maison, osez me retenir et me braver ? Laissez-moi passer, monsieur, laissez-moi éloigner d'ici celle dont la honteuse licence vous encourage à un tel excès d'audace. — Ni vous, ni personne au monde, n'êtes dignes du moindre de ses regards, reprit aussitôt sir Edmond. Sachez que, tant qu'un souffle de vie m'animera, je saurai la défendre de vos outrages et rendre la rage de la calomnie impuissante. — Souffrirez-vous, milord Weymouth, qu'on traite ainsi une femme à vos yeux ? dit alors mistriss Birton en s'adressant à lui ; et ne viendrez-vous pas m'arracher des mains d'un furieux ? — N'avancez pas, milord, lui cria sir Edmond ; sur votre tête, n'avancez pas, ou je vous ferai vivement repentir d'un mouvement in-

discret.—Je n'ai jamais supporté une menace, reprit fièrement lord Weymouth, et je ne suis pas d'humeur à endurer la vôtre. — Me voici prêt à la soutenir, » répliqua sir Edmond en tirant son épée d'une main, retenant mistriss Birton de l'autre, et ravi de pouvoir combattre un homme qu'il regardait presque comme un rival. Milord Weymouth para le coup de son adversaire, lui en porta un à son tour, et chacun, en silence, regardait avec effroi cette terrible scène, lorsque la porte de Malvina s'ouvrit tout-à-coup, et qu'en un instant on la vit, en désordre, pâle, échevelée, voler sur l'escalier et se précipiter entre les deux adversaires : « Arrêtez ! leur dit-elle éperdue ; qu'il ne soit pas dit que le sang d'un homme ait été répandu pour moi : sauvez-moi de l'horreur d'un pareil remords ; et, si mes cris, si mes larmes ne peuvent vous attendrir, que je tombe la première sous vos coups. » En disant ces mots, elle retint le bras de sir Edmond, et, s'avançant devant lui pour le défendre, se présentait seule aux coups de milord Weymouth. Celui-ci, frappé de son courage, surpris de son action, subjugué par une beauté dont l'agitation et le désordre augmentaient encore la toute-puissance, laissa tomber son fer à ses pieds en s'écriant : « Eh ! qui pourrait vous résister, madame? qui pourrait vous voir et ne pas vous obéir? C'est à vous qu'appartient de calmer la colère, d'enchaîner les passions, et de réunir tout ce que l'univers peut offrir d'amour, d'admiration et d'hommages. — Malvina, dit sir Edmond partagé entre la jalousie et l'attendrissement, est-ce ici votre place? deviez-vous venir profaner votre angélique pureté par l'approche de ces êtres dont l'impiété veut souiller votre gloire? — La mienne n'est pas à leur portée, reprit-elle fièrement ; et, quand mon cœur ne me fait aucun reproche, je ne crains ceux de personne. — N'affectez pas ici un si superbe orgueil, interrompit mistriss Birton, qui commençait à se remettre de sa frayeur..... — Et vous, madame, interrompit à son tour Malvina avec force et dignité, n'outragez pas plus long-temps celle que l'hospitalité seule vous ordonnait de respecter : votre conduite envers moi est odieuse ; vous m'avez déchirée quand vous deviez me protéger ; et, si je dédaigne de vous accuser, c'est pour vous livrer tout entière aux tourments de votre conscience. Je vous ai entendue, madame, et ne croyez pas que je veuille rester un moment de plus avec vous : je vous quitte à l'heure même, et, seule, sans asile, errante au milieu de la nuit, je me croirai plus en sûreté que dans votre maison. Pierre, ajouta-t-elle en élevant la voix, sur-le-champ faites-moi avancer une voiture, et avertissez miss Tomkins de m'amener Fanny. — Mais quel est votre dessein, Malvina ? lui demanda sir Edmond effrayé : à cette heure-ci où pouvez-vous aller ? qu'allez-vous devenir ? — Je l'ignore, dit-elle ; mais ma volonté bien déterminée est de partir sans délai ; le ciel ordonnera du reste. — Chère Malvina ! je ne saurais souffrir que vous vous exposiez ainsi : permettez-moi du moins de vous accompagner.— Non, monsieur, ni vous, ni personne, ne me suivrez ; je n'ai pas besoin de votre secours ; je veux fuir ces lieux détestés, et nul ici n'a le droit de s'opposer à ma résolution. — Refuseriez-vous, madame, lui dit milord Weymouth, de vous faire conduire chez ma mère ? vous y serez reçue comme vous devez l'être ; et, si vous l'exigez, je jure de ne pas mettre le pied dans la maison tant que vous y serez. — Mille graces, milord, répondit-elle ; mais, je vous l'avoue, si je devais choisir ici un protecteur, ce n'est pas sur vous que mon choix tomberait. — Il faut pourtant avoir pitié d'elle, dit M. Fenwich à mistriss Birton ; sa situation est embarrassante, et vous êtes si bonne !..... — Eh bien, répliqua celle-ci, en faveur de votre intercession et du sang qui coule dans ses veines, je consens à lui laisser passer la nuit ici. — Jugez-vous mon ame sur la vôtre ? lui dit dédaigneusement Malvina, et me croyez-vous capable d'accep-

[redacted]

ıce ce que je rejetterais
prière? Allez, madame,
faveurs sur ceux qui ne
: de plier devant vous;
qu'il est des caractères
ıt abaisser. Et vous, sir
us, milord, ajouta-t elle
en leur prenant la main
ma situation vous tou-
ıoi l'unique peine que je
pas, et jurez de ne pas
ombat dont la seule idée
ans mon sein. » Malvina
hose de si touchant dans
expressif dans le regard,
ossible de résister à ses
elque colère que sir Ed-
rd Weymouth fussent
és, ils cédèrent au pre-
e leur adressa, et tous
ent d'exécuter ponctuel-
é. Alors, libre de toute
rd, et voyant que miss
éja descendu Fanny dans
fut la joindre, laissant
ı confondue, et chacun
ıire que la timide inno-
re quelquefois sur l'ar-
tion. Sir Edmond obtint
ılvina de lui donner la
voiture, et profita de
savoir où elle allait, s'il
ıujours le lendemain a
'ils en étaient convenus.
de m'y rendre à pré-
:, et je vous promets de
. »
uittèrent. Sir Edmond,
lle et pour éviter tous les
rtit de chez mistriss Bir-
heures après son départ.
toutes les injures dont
liée accabla cette douce
milord Weymouth n'y
: pouvant faire tomber
t que sur des femmes,
ne qu'il méprisait plus
ontenir son indignation,
nce jusqu'à l'instant où
licatesse lui permettait
e odieuse maison.

C... ITRE XXVI.

UN JOUR D... ...HEUR.

A l'aide de quelques guinées, Malvina obtint aisément du cocher qui la conduisait, de la mener sur-le-champ à Falkirk. Elle y arriva au milieu de la nuit, descendit à la meilleure auberge, et aussitôt qu'elle eut couché son enfant, sentant bien que les souvenirs de la veille et l'attente du lendemain éloigneraient tout-à-fait le sommeil de ses yeux, elle ouvrit une fenêtre qui donnait sur la campagne; et là, s'abandonnant à toutes ses réflexions, elle vit naître le jour qui allait décider sans doute du sort de toute sa vie.

Il était plus de onze heures, la petite Fanny dormait encore. Malvina, émue, agitée, prêtait l'oreille au moindre bruit, craignant plus encore de ne pas l'entendre, contemplait en soupirant le paisible sommeil de son enfant, et enviait un repos qu'elle était si loin de partager, lorsque sir Edmond se présenta tout-à-coup devant elle. « J'arrive bien tard, lui dit-il; mais la crainte de vous compromettre m'ayant engagé à venir seul ici, j'ai fait une partie de la route à pied; et, quoique j'aie marché très-vite, je vois avec douleur que j'ai perdu plusieurs heures de l'inestimable jour que vous avez consenti à me donner. — Il est loin d'être fini, répliqua-t-elle, attendrie de voir sir Edmond couvert de sueur et de poussière, et plus encore du motif qui en était cause; nous avons le temps d'être ensemble : cette course a dû vous fatiguer beaucoup; vous devriez aller prendre quelques instants de repos, je vous reverrai après. — Malvina, lui dit-il en s'asseyant près d'elle et pressant sa main entre les siennes, quand je vous vois, quand je suis avec vous, non par l'effet du hasard, mais par votre consentement; quand je ne crains point que des méchants ni des importuns viennent troubler de si doux instants, croyez-vous qu'il soit possible que j'en veuille perdre un seul? Ah! laissez-moi

jouir sans interruption de l'inexprimable plaisir de contempler la maîtresse de mon cœur, la confidente de mes pensées, l'arbitre de mon destin, celle dont la douce pitié s'est émue en ma faveur, et dont la généreuse bonté me formera aux vertus qui peuvent lui plaire. — Arrêtez, sir Edmond, interrompit Malvina en détournant la tête pour cacher son émotion, ces titres ne peuvent m'appartenir : le respect dû aux mânes de mon amie, les dernières promesses qu'elle reçut de moi, me font un devoir de renoncer à vous ; n'espérez pas me la faire oublier : d'ailleurs, est-ce là le seul obstacle qui nous sépare? Ne sais-je pas qu'ayant disposé généreusement de votre fortune en faveur de votre sœur, celle de mistriss Birton vous est réservée? et voudrais-je consentir à être la cause qui vous en prive? — Écoutez, Malvina, reprit-il avec une vivacité qu'il tâchait de modérer, lorsqu'il s'agit du bonheur de toute notre vie, écartons les superstitions, les exaltations et les fausses délicatesses : tâchons de n'écouter que la vérité, et de ne pas aller au-delà des devoirs. Il est vrai, j'ai cédé une partie de ma fortune à ma sœur, et ce sacrifice, dont je me suis toujours félicité, puisqu'il avait fait son bonheur, je m'en glorifie, je m'en enorgueillis maintenant, si je lui dois une partie de votre estime. Cependant ne l'appréciez pas plus qu'il ne faut ; il m'a été moins pénible qu'à tout autre, par le peu de prix que j'ai toujours attaché à la fortune. Quant à celle de mistriss Birton, je n'ai jamais dû y compter ; car, lorsqu'il fallait, pour l'obtenir, flatter ses goûts et s'asservir à ses lois, j'espère que Malvina m'estime assez pour croire que je n'avais pas besoin de l'amour qu'elle m'inspire pour avoir renoncé, depuis long-temps, à des avantages qui ne pouvaient s'acquérir qu'aux dépens de la vérité et de l'honneur. — Ah! sir Edmond, répondit Malvina, pénétrée de ce qu'elle entendait, je voulais aussi vous parler des erreurs d'une jeunesse trop ardente, de ces volages amours dont le souvenir doit effrayer toute femme qui oserait vous aimer ; mais quelles fautes ne sont pas effacées par les nobles sentiments que vous avez su conserver dans le monde! Cependant, sans leur porter atteinte, vous pourriez, sans moi, conserver la faveur de mistriss Birton ; elle vous aime, vous craint, entend de vous la vérité sans s'en offenser, et ne demande, pour prix de ses bontés, que de vous unir à une femme belle, opulente, et dont les puissantes protections vous élèveraient aux premières dignités du royaume. — Ce n'est pas vous qui parlez, Malvina, repartit gravement sir Edmond ; ce n'est pas vous qui me conseillez de sacrifier la femme que j'aime à celle que je n'aime pas, pour un peu d'or et quelques vains honneurs. Osez le dire : à ma place, de pareils motifs vous détermineraient-ils? et, si votre cœur les repoussait avec dédain, pourquoi ai-je mérité que vous croyiez le mien capable d'y céder? — J'ai tort, sir Edmond ; j'ai tort d'avoir voulu vous convaincre par les arguments qui conviennent aux hommes ordinaires, répondit Malvina. Hélas! pourquoi ai-je songé à eux? il en est d'autres si puissants!.... — Il n'en est point, interrompit-il avec ardeur, qui puissent me séparer de ma bien-aimée Malvina ; il n'en est aucun qui puisse l'engager à éloigner d'elle un homme dont elle est adorée. Écoutez mes projets, Malvina, et souriez à l'image de bonheur qu'ils me présentent. Je possède, à quelques lieues de Glascow, sur le bord de la Clyd, dans la situation la plus riante et la plus fertile, un château que je tiens de mes pères ; il est vaste, commode, et d'un revenu suffisant à tous les besoins de la vie : venez l'habiter avec moi, Malvina, venez y unir votre sort au mien ; devenez ma femme, mon amie, la souveraine de mon existence : c'est là qu'oublié du monde, et ne regrettant point de vains plaisirs dont j'ai trop connu le vide, je n'aurai plus de désir que pour vous plaire, d'ambition que pour vous imiter, de sentiment que

[redacted]

chérir : c'est là que, guidé
vertu me deviendra facile;
t ensemble la chaumière du
is ne nous disputerons que
e leur faire plus de bien,
liserons que de vertus, afin
r davantage; c'est là qu'ab-
on amour, enivré par mon
connaissant, ne voyant,
ne vous seule au monde,
vous la source de mes af-
mobile de mes pensées et
utes mes actions, vous de-
ur moi la cause d'où tout
ne le centre où tout aboutit.
ne rejetez pas mes vœux,
e mes larmes : il n'est plus
pour moi que dans celui que
e vous, plus de vie que dans
s partagerez. » En parlant
oix était émue, des pleurs
ndaient son visage, et le
ssion prêtait à ses discours
rds une éloquence qui allait
alvina, lorsque, s'arrachant
lui, elle s'élança vers le
Fanny, et la prenant dans
Viens, mon enfant, lui dit-
ne défendre contre la plus
s séductions; viens, que ta
se mon courage, rappelle-
e promis à ta mère, ferme
mes propres désirs, et en-
il est possible, contre les
n objet trop aimé. — Non,
, s'écria sir Edmond; viens
êter ton innocente voix, et
ucher cette femme insensi-
que sa conscience l'égare et
is-lui qu'elle ne promit à ta
er libre, qu'afin de te ren-
e, et que, si tu dois l'être
itre nous deux, son devoir
rescrit de me donner sa
i que tu deviendras l'objet
s soins, l'enfant de mon
non adoption, et que tous
seront consacrés comme
s, milady Sheridan, ajou-
ettant un genou en terre
s mains vers le ciel, si du
haut des régions éthérées vous pouvez lire dans les cœurs, soyez témoin de la sincérité de mes serments; déposez en leur faveur auprès de votre amie, et, si jamais elle vous fut chère, inspirez-lui de se rendre à des vœux dont le bonheur de votre enfant sera le gage; et puisse votre ombre sacrée, en les marquant du sceau de votre céleste puissance, poursuivre et tourmenter à jamais celui de nous qui serait assez lâche pour les trahir !.... — O ma bonne maman, s'écria la petite Fanny, qu'a-t-il donc à pleurer ainsi? est-ce que tu l'as grondé? Mais, vois comme il a l'air fâché! vois donc comme il te prie! Je t'en prie, oh! je t'en prie aussi, toi qui es si bonne, donne-lui bien vite ce qu'il demande! — Ah! qu'ai-je entendu? s'écria Malvina hors d'elle-même : Clara, ma tendre Clara! ta fille est-elle ton organe? et suis-je libre en effet de me donner? Et vous, ajouta-t-elle en abandonnant sa main à sir Edmond, vous, dont le pouvoir sur moi est sans bornes, je ne sais si l'illusion m'entoure, si une aveugle superstition m'égare, ou si mon cœur m'abuse, mais je ne résiste plus; et dussé-je être coupable en vous cédant, je consens à l'être pour vous. — Elle est donc à moi, s'écria-t-il avec transport, cette femme idolâtrée, dont le premier regard me subjugua, et la rendit l'arbitre de mon sort! elle est donc à moi cette divinité révérée, doux objet de mon culte, et qui seule m'apprit à connaître l'amour! Je la vois, je la presse sur mon cœur; elle m'aime, elle m'appartient, et je n'expire pas sous le poids d'un tel bonheur! » Et, tout en parlant ainsi, la tête de Malvina reposait sur son épaule; il voyait son sein agité de la même passion qui embrasait son ame, et tous deux, unissant leurs larmes, ne trouvaient plus d'expressions pour ce qu'ils éprouvaient.

Il est une volupté que tous les êtres de la nature sont appelés à connaître; mais celle-là, toujours mêlée de honte et souvent de regrets, n'est point le terme du plus haut période de bonheur

où l'homme puisse atteindre : il ne doit ce bonheur suprême que goûtaient alors sir Edmond et Malvina qu'à cette volupté de l'ame, chef-d'œuvre d'amour et d'intelligence, fruit de l'union intime de deux cœurs qui s'aiment, s'entendent et se répondent; à cette volupté divine, que nulle langue ne peut décrire, nulle pensée concevoir, que ceux-là même qui l'ont sentie s'étonnent d'avoir connue; à cette volupté enfin que l'homme semble avoir dérobée aux anges, ou que la Divinité jeta plutôt sur la terre pour donner une idée de la félicité qu'elle réserve à la vertu dans le ciel.

Sir Edmond ne voulait plus quitter Malvina, il la suppliait de nommer le jour, l'instant où elle se donnerait à lui; mais elle résista d'un ton qui marquait qu'elle voulait être obéie. « J'exige, lui dit-elle, que pendant un mois encore, vous vous livriez à tous les plaisirs, à toutes les jouissances que le monde peut offrir; s'ils ne vous laissent pas un regret, si vous n'êtes pas effrayé de l'idée de les fuir pour toujours, vous me le direz, Edmond, et Malvina vous croira; elle sait que vous n'abuserez pas de sa confiance, et que la facilité que vous auriez à la tromper sera un motif de plus pour vous en détourner; mais ce n'est qu'après cette épreuve qu'elle osera se donner à vous : autant pour l'intérêt de votre bonheur que pour le sien, elle ne veut pas devoir le sacrifice que vous voulez lui faire à l'émotion du moment, mais à votre détermination mûrie par le temps, et éprouvée par l'absence. — Je me rends, Malvina, répondit Edmond, non que je doute de penser dans tous les moments comme dans celui-ci, mais pour acheter par un sacrifice l'inexprimable prix auquel j'aspire : sans doute je n'en suis pas digne encore, et j'en jouirai mieux quand je l'aurai plus mérité; mais pendant ce mois éternel, déja si pénible par votre absence, vous allez être auprès de mistriss Clare, qui me hait, qui vous inspirera contre moi les plus odieuses préventions.....— Et pourquoi vous hait-elle? demanda Malvina, comment avez-vous mérité un pareil sentiment de cette femme intéressante? — Hélas! ma Malvina, reprit sir Edmond, il ne m'est pas permis de vous le dire : mes torts avec elle furent grands, non pas inexcusables; mais ils le deviendraient sans doute si je dévoilais un secret que j'ai juré de garder, et dont mistriss Clare seule a droit de disposer. Cependant, Malvina, comme elle ignore tous les motifs qui atténuent ma faute, en vous révélant ce mystère elle me perdra dans votre esprit, au lieu qu'en vous l'apprenant moi-même, je pourrais compter sur votre indulgence..... Mais n'importe, je me tairai; et l'amant de Malvina saura préférer la crainte d'être jugé coupable à la honte de l'être en effet. — Ne craignez rien, Edmond, *reprit* Malvina, je ne donne point ma confiance à demi, et je m'engage à écarter tous les éclaircissements que mistriss Clare voudrait me donner sur vos rapports avec elle, afin de ne les jamais connaître que par vous. — Bonne, excellente Malvina, reprit-il avec attendrissement, quel être assez méprisable pourrait abuser d'une confiance dont l'abandon ne tient point à la faiblesse, mais à la pureté de ton cœur? C'est là que tu puises la certitude que je n'oserais user d'aucun artifice envers toi, même pour t'obtenir; mais va, sois tranquille, elle ne sera pas trompée : en m'élevant jusqu'à toi, Malvina, tu m'as placé à une hauteur dont je ne saurais plus descendre sans m'avilir, et sur cet autel que je t'élève dans mon cœur, je jure de te communiquer toutes mes pensées, afin de n'en former jamais aucune dont je puisse avoir à rougir. Mais, Malvina, ajouta-t-il avec un peu d'embarras, puisque je vous ouvre ainsi toute mon ame, vous cacherai-je qu'il est encore une chose que je crains de vous demander, quoique je brûle de l'obtenir? Vous cacherai-je que votre correspondance avec M. Prior m'inquiète, me tourmente, et que je n'aurai pas un moment de pure joie jusqu'à ce que vous l'ayez rompue entièrement? » Cet aveu parut surprendre Malvina; mais, tirant une

[redacted]

le sa poche, et regardant fixement
mond : « Voyons, lui dit-elle, si
ai bien connu. » Et, ouvrant le
, elle lut l'article qui suit :
a situation devient de plus en plus
se; la détresse qui pèse sur mes
s déchire mon cœur : en vain j'ai
é tous les moyens pour les sou-
rien de ce que j'entreprends ne me
; il n'y a que les impies qui pro-
t, ils augmentent en richesses ; et
ant j'ai gardé mon cœur pur en
en vain j'ai lavé mes mains parmi
nocents, je me sens agité de trou-
d'angoisses, mes jours glissent
e la navette d'un tisserand, et pas-
sans espérances, car mes yeux ne
nt plus de bonheur. Hélas! je
eul comme le passereau solitaire[1],
que le désespoir et la misère sem-
e disputer notre asile; et je suc-
rais bientôt sous leurs efforts réu-
les lettres de Malvina ne venaient
moments me rattacher à la vie.....
nsi, interrompit sir Edmond en
sant à mesure qu'il parlait, cet
e ne tient que de vous le bonheur
l jouit, seule vous faites sa desti-
l reçoit vos lettres avec émotion,
s appelle sa chère Malvina : peut-
tout pur qu'il se croit, son cœur
t-il des désirs, conçoit-il des es-
ces que les marques de votre ami-
peuvent qu'entretenir, et cepen-
ous les donnez toujours!..... —
ez, sir Edmond, reprit vivement
na, et revenez à vous : voyez cet
uné; dans sa misère, il n'a que le
de ses amis pour asile, et on l'en
rait!..... O vous qui êtes désor-
na loi, ma volonté et mon ame,
rendez pas ingrate et dure! usez
usement de votre pouvoir; dites
: vous satisfais en adressant des
ssions amicales aux malheureux
s consolent; et n'outragez ni moi,
us-même, en supposant qu'elles
nt avoir quelque rapport avec ce
us inspirez. — Malvina, repondit
it sir Edmond, ce n'est pas de
vous que je doute, un tel soupçon ne peut arriver jusqu'à moi; mais savoir qu'un homme au monde ose vous aimer, que son imagination le transporte peut-être auprès de vous, qu'elle dévore vos charmes, s'enflamme à leur aspect, et que, néanmoins, vous ne l'écartez pas loin de vous..... Malvina, pardonnez, mais je vous tromperais en vous taisant que cette affreuse idée me poursuit, m'empoisonne et me tue. — Peut-être, répondit Malvina, ai-je été imprudente en acceptant l'amitie de M. Prior; peut-être aurais-je dû penser que, malgré sa religion, son état et ses vertus, il suffisait de son sexe seul pour m'interdire toute liaison avec lui; mais à présent est-ce le moment de la rompre, Edmond? dans le déplorable état où il est, peut-être ne faut-il qu'une peine de plus pour le porter aux dernières extrémités : en cessant de lui écrire tout-à-coup, je persuade à ce malheureux qu'il est tout-à-fait effacé de mon souvenir; et peut-être deviendrons-nous responsables tous deux de la plus funeste catastrophe..... — Vous me faites frémir, Malvina, s'écria sir Edmond, et je ne voudrais pas, assurément, réduire cet honnête homme au désespoir..... mais dès demain, à Édimbourg, je vais m'occuper de lui trouver une place, un emploi qui le mette, ainsi que sa famille, à l'abri du besoin, et quand il y sera, Malvina..... — Je vous entends, interrompit-elle, et je vous promets que, dès cet instant, je romprai toutes mes relations avec lui; mais, en attendant, voyez, lisez toutes mes lettres et les siennes. — Non, répondit-il, si j'avais des soupçons, je le ferais; mais ma seule peine étant causée par les expressions tendres qu'il ose vous adresser, en les remettant sans cesse sous mes yeux, je ne ferais qu'irriter mon inquiétude. Malvina, je ne vous demande plus rien; je me repose sur votre seule tendresse du soin de m'épargner, aussitôt que vous le croirez possible, une image que ni la raison ni la pitie ne peuvent me faire supporter.

Croyez, Edmond, reprit-elle, que

[1] ...s, v. 8.

cette généreuse confiance me rendra bien pénible chaque ligne, chaque mot que l'humanité me forcera encore à écrire à M. Prior, et me fera hâter, de tous mes vœux, l'instant où je me croirai libre de garder le silence avec lui. »

Ce fut dans ces dispositions qu'ils se séparèrent; mais Malvina ne prit le chemin de chez mistriss Clare, et sir Edmond celui d'Édimbourg, qu'après s'être promis mutuellement de s'écrire et même de se voir, si quelque circonstance imprévue rendait un entretien nécessaire au repos de tous deux.

CHAPITRE XXVII.

COMME IL FAUT COMPTER SUR LE BONHEUR.

Mistriss Clare fut aussi surprise qu'enchantée de revoir Malvina; et après l'avoir comblée des marques du plus touchant intérêt : « Me flatterais-je trop, lui demanda-t-elle, en espérant que l'ennui seul du monde ne vous a pas ramenée auprès de moi, et que le penchant y est entré pour quelque chose? — Je voudrais pouvoir répondre à vos bontés, lui dit Malvina, en vous assurant que mon prompt retour n'a été déterminé que par le goût qui me porte vers vous; mais ce ne serait pas la vérité, car je n'avais pas le choix des asiles, et, dans la position où je me trouvais, celui que vous m'avez si obligeamment offert était le seul qui me restât. — Que voulez-vous dire? la maison de mistriss Birton, et celles de ses nombreuses connaissances ne vous sont-elles pas ouvertes? — J'ai quitté mistriss Birton pour toujours, et je désire ne me trouver jamais là où je pourrais la rencontrer. — Vous avez quitté mistriss Birton! reprit mistriss Clare étonnée; et quel motif a pu vous porter à une si étrange démarche? — Chère mistriss Clare, répondit affectueusement Malvina, ne me le demandez pas; il m'est bien pénible de répondre par le silence à l'intérêt que vous me témoignez; mais j'ai promis de le garder, et quoiqu'il en coûte à mon cœur, et qu'il me fût bien doux de vous l'ouvrir..... — C'en est assez, interrompit mistriss Clare, mon expérience m'a souvent appris combien les situations les plus simples dans le fond s'entourent quelquefois forcément d'apparences bizarres et mystérieuses; et du moment que j'ai vu dans votre ame un désir en ma faveur et un regret sur votre silence, je ne vous demande plus rien, et je suis satisfaite. » Les jours qui suivirent passèrent assez rapidement. Le père de mistriss Clare ayant été appelé à Londres pour ses affaires, sa fille en était restée d'autant plus libre chez elle; et Malvina y disposait de tout son temps sans rencontrer jamais ces regards observateurs qui vous en demandent compte, ni ces attentions gênantes qui vous *font sentir* la nécessité d'y répondre. Mistriss Clare passait une partie de la journée dans son appartement, tandis que Malvina l'employait à s'occuper de son enfant, à lire, et plus souvent encore à s'abandonner à de douces rêveries dans les délicieux jardins de Clare-Seat. Il ne faut pas croire que Malvina eût tout-à-fait oublié les égarements de sir Edmond; elle se rappelait souvent ce qui s'était passé à Birton-Hall; et, quoiqu'il ne lui eût pas précisément avoué son intrigue avec miss Melmor, il en avait assez fait entendre pour qu'elle ne doutât pas que la discrétion et la probité seules l'avaient empêché de s'expliquer davantage : mais le sentiment qui la dominait plaçait son prisme devant ses yeux, et elle ne voyait plus les torts de sir Edmond que comme de légères faiblesses, dont, par moments, elle croyait presque devoir se féliciter; car, pensait-elle, ceux qui ont connu le vide des erreurs auxquelles ils se livrèrent en sont plus à l'abri que ceux qui n'y tombèrent jamais. Mais, si, au milieu de ces réflexions, elle eût appris que la jeunesse de sir Edmond avait été sage et réservée, sans doute alors elle eût dit que le droit de ne point faillir n'appartient qu'à l'honnête homme, parce que seul il reçut du ciel cette élévation d'ame qui repousse tout ce qui

dégrade, et qui ne sait goûter le plaisir que là où se trouve la vertu.

Depuis plus de quinze jours, Malvina osant enfin se livrer à la tendresse, sans la contraindre et sans en rougir, éprouve un charme qu'elle avait ignoré jusqu'alors. Sans être tout-à-fait heureuse, elle aperçoit l'instant où elle va l'être, et son présent s'embellit de tous les biens que l'avenir lui présente : ce n'est pas encore la sérénité du bonheur qui jouit, mais la douce agitation du cœur qui l'attend; tantôt sa pensée s'attache à la certitude d'être aimée de sir Edmond, tantôt lui laisse entrevoir le moment de leur réunion, et la fait passer ainsi d'un calme enchanteur à un trouble délicieux. Chaque soir elle bénit le ciel d'avoir mis un jour de moins entre elle et son amant, et le remercie chaque matin de lui en donner un de plus pour l'aimer. Souvent, laissant errer son imagination, elle se reporte vers ces instants où les accents passionnés de sir Edmond l'avaient embrasée d'un feu si doux : alors elle se dit qu'elle est aimée, et, à ce mot, une harmonie délicieuse retentit dans son cœur. Durant le calme de la nuit, elle se le répète encore; elle y pense au milieu du jour, et aussitôt elle éprouve quelque chose dont elle ignore le nom, mais qui cause un plaisir si doux, si excessivement doux, qu'elle ne sait plus comment on peut appeler vivre tout ce qui n'est pas cela; souvent aussi, se repliant sur elle-même, elle oublie qu'elle est aimée, pour ne songer qu'à aimer, et alors elle se sent heureuse de sa seule tendresse, car ce sentiment généreux et délicat n'a pas toujours besoin, pour se répandre, de calculer ce qu'il reçoit. Oh! après ces heures de solitude, où de si inexprimables ravissements avaient rempli son âme, Malvina, quoiqu'en apparence loin encore du bonheur, pouvait mourir pourtant; elle n'aurait point cessé de vivre sans l'avoir connu.

Déjà le mois d'épreuve approchait de sa fin, et Malvina voyait avec satisfaction qu'il n'avait servi qu'à raffermir sir Edmond dans la résolution de tout quitter pour elle. Déja elle calculait l'instant où il allait réclamer sa promesse, et plus d'une fois cette tendre pensée colora son visage d'un vermillon plus vif, lorsqu'un matin, étant à déjeuner avec mistriss Clare, on lui remit deux lettres; l'une, que son cœur ému reconnut bientôt pour être de sir Edmond; l'autre, de milord Sheridan. Comme celui-ci ne lui écrivait jamais que quelques lignes de pure bienséance, et plutôt pour répondre à ce qu'on lui disait de sa fille que pour s'en informer, elle mit sa lettre de côté pour ouvrir celle de sir Edmond.

« Quoique depuis mon retour, lui écrivait-il, je n'aie point laissé ignorer à mistriss Birton que vous étiez l'unique objet de mes plus chères affections, cependant c'est hier seulement qu'ayant fait un dernier effort pour me ramener à lady Sumerhill, en m'annonçant que sa fortune était à ce prix, j'ai pu déclarer à cette femme hautaine que je renonçais à ses bienfaits, que la main de Malvina me suffisait, et que tous deux nous rougirions de rien recevoir d'elle. Ces mots l'ont irritée à l'excès. — Et tous deux, a-t-elle interrompu, je vous verrais mendier à ma porte, que je n'avancerais pas la main pour vous secourir. Allez, insensé, allez retrouver l'artificieuse créature à laquelle vous sacrifiez mon amitié et mes bienfaits; allez entendre de sa bouche des assurances de tendresse que M. Prior reçut avant vous; mais, même au pied des autels, ne la croyez pas si entièrement à vous, que je ne puisse encore vous arracher l'un à l'autre : je saurai vous punir de vos insolents mépris, et, tout en vous séparant d'elle, vous rejeter à jamais loin de moi. — Ah! je n'en serai jamais assez loin, ai-je dit en fuyant cette odieuse furie, qui, non contente de vouloir m'arracher celle que j'aime, cherche encore à empoisonner mon bonheur en me rappelant sans cesse votre attachement pour M. Prior, et cet instant où elle vous surprit tous deux émus, troublés, et vos adieux si déchi-

rants, et vos regrets amers, et votre active correspondance.....

« Cruelle, affreuse femme ! c'était du fiel qu'elle versait dans mon ame, et sa perfide malice jouissait de pouvoir m'en abreuver. O ma douce, ma chère Malvina ! venez donc, par votre présence, écarter ces funestes images ; et, quand j'ai rempli tous vos ordres, que je sens que vous êtes tout pour moi, que l'instant marqué par vous-même est arrivé, et que mistriss Birton va employer toutes les ruses de la méchanceté pour nous désunir, s'il est vrai que vous m'aimiez, et si mon repos vous est cher, ne tardez plus, Malvina, et que le don de votre main soit la seule réponse à ma lettre.

« Je suis à présent à Kinross, à douze milles de chez mistriss Clare : c'est là où je vous attends, c'est là où l'exprès que je vous envoie me remettra sans doute, dans quelques heures, une ligne que Malvina n'aura point tracée sans émotion ; car j'y trouverai l'assurance qu'elle consent à fixer demain le jour fortuné qui doit nous réunir..... Si Malvina pouvait hésiter ! mais non, elle me connaît; et, puisque je lui suis cher, elle n'hésitera pas. C'est demain que je la verrai ; c'est demain que, m'engageant sa foi, elle recevra de moi le serment solennel de ne jamais aimer qu'elle, afin d'être heureux toujours. O Malvina ! au nom de mon amour, hâtez-vous. J'arrive à l'instant d'Édimbourg ; j'écris au milieu de la nuit, pour que mon exprès puisse partir aux premiers rayons du jour, et j'attendrai son retour, en proie à ces agitations tumultueuses qui épuisent la vie par la force des sensations, et auxquelles on ne résisterait pas si l'espérance qui les fait naître devait être trompée. »

Malvina relisait cette lettre pour la troisième fois, sans pouvoir se décider à tracer la réponse positive que sir Edmond semblait exiger, lorsqu'elle fut interrompue par l'homme même qui l'attendait. Il vint lui dire qu'il fallait qu'elle se hâtât de répondre, afin qu'il pût repartir sur-le-champ, parce que le lord qui l'avait envoyé était si pressé, qu'il lui avait fait les plus terribles menaces dans le cas où il ne serait pas revenu à l'heure prescrite, comme il lui avait promis les plus grandes récompenses s'il y était exact.

Ces mots surprirent mistriss Clare ; elle fixa ses yeux sur Malvina, qui baissa aussitôt les siens en rougissant ; et, troublée par les sollicitudes de sir Edmond, l'impatience de son exprès et les regards observateurs de mistriss Clare, elle prit le premier papier qui lui tomba sous la main, y traça un consentement qu'elle aurait trouvé injuste de refuser ; et cependant, confuse de l'avoir donné, elle remit son billet à l'homme qui l'attendait, sans que sa voix tremblante pût articuler un mot.

A peine fut-il parti, que son embarras redoubla en se trouvant seule avec mistriss Clare : assurément cette scène demandait une explication ; mais comment la donner sans manquer à la promesse qu'elle avait faite à sir Edmond de ne point parler de leur situation mutuelle ? Cependant elle voyait mistriss Clare la considérer attentivement, et se taire, comme dans l'attente d'une ouverture. Craignant de la désobliger en entamant tout autre sujet, et n'osant pourtant lui annoncer son départ, de peur de provoquer des questions, elle continuait à garder le silence ; plus il se prolongeait, plus le tête-à-tête devenait gênant. Malvina, oppressée par cette situation, restait immobile, respirant à peine, les yeux attachés à la terre, lorsqu'enfin mistriss Clare, touchée de la gêne où elle la voyait, crut devoir la mettre à son aise en la prévenant par quelques caresses ; et sa main s'avançait pour prendre celle de Malvina, lorsque celle-ci, qui prévit ce mouvement, ainsi que l'attendrissement qui pouvait le suivre, chercha promptement un moyen de l'éviter; et, apercevant la lettre de milord Sheridan, qu'elle avait oubliée sur la table, elle se hâta de l'ouvrir, heureuse de cacher, sous cette feinte occupation, le désordre de son ame; mais à peine en

eut-elle lu quelques lignes, que toute autre pensée fut bientôt écartée : une pâleur soudaine couvrit son visage, une sueur froide se glissa dans tout son corps ; elle sentit que ses forces l'abandonnaient : cependant, faisant un effort sur elle-même, elle parcourut jusqu'au bout le cruel arrêt qu'elle tenait entre ses mains : mais, en le finissant, son courage s'abattit, et, fléchissant sous le poids de la douleur, elle tomba sans connaissance entre les bras de mistriss Clare, en s'écriant : « Ah ! c'en est fait, Edmond, nous sommes perdus pour jamais. »

CHAPITRE XXVIII.

EXPLICATION DU CHAPITRE PRÉCÉDENT.

Mistriss Clare, vivement affectée de l'état de sa charmante compagne, lui donna les plus prompts secours : elle la fit transporter dans son appartement, mettre sur son lit, et, aussitôt qu'elle eut réussi à lui faire reprendre ses sens, elle la serra dans ses bras en pleurant : « Calmez-vous, ma chère Malvina, lui dit-elle, tâchez de prendre un peu de repos : je me retire, pour vous laisser à vous-même quelques instants ; mais rappelez-moi bientôt, j'ai besoin de vous ouvrir mon cœur ; et vous, n'aurez-vous rien à me dire ? Ah ! Malvina, si je vous ai devinée, combien vous êtes à plaindre, et comme je sens mon amitié s'augmenter par votre malheur ! » Mistriss Clare était très-émue en parlant ; et, comme elle vit que Malvina l'était aussi, elle craignit de lui faire mal en continuant, et se retira.

Dès que Malvina fut seule, elle regarda tristement autour d'elle, et, apercevant la lettre de milord Sheridan, elle frémit, la repoussa, et, la reprenant aussitôt, elle la relut encore, dans l'idée sans doute d'y trouver quelques lueurs d'espérance qui avaient pu lui échapper à une première lecture.

MILORD SHERIDAN A MADAME DE SORCY.

« J'apprends, madame, que vous êtes « au moment de vous marier ; et, sans « vouloir pénétrer les motifs qui ont pu « vous porter à cette résolution, ni « vous demander compte du silence que « vous avez gardé avec moi à cet égard, « ni vous reprocher l'imprudent éclat « avec lequel vous vous êtes séparée de « la respectable parente qui vous avait « reçue chez elle, et qui gémit de vos « écarts, je me contenterai de vous observer que, puisque vous vous croyez « le droit de manquer à la promesse que « vous fîtes à votre amie, j'ai sans doute « celui de rétracter la mienne : ainsi je « vous déclare que je n'entends point « que ma fille soit élevée chez votre « mari, ni qu'elle reste sous la direction « d'un homme que je ne connais pas ; « c'est à vous seule que milady Sheridan « avait confié son enfant : du moment « que vous aliénez votre liberté, il ne « vous appartient plus, et je reprends « tous mes droits sur lui.

« Veuillez donc, madame, aussitôt « que vous aurez contracté votre union, « remettre ma fille entre les mains de « votre respectable parente mistriss « Birton, qui consent à s'en charger, « jusqu'à ce que mes affaires me permettent de la venir chercher : sans « vous faire aucun reproche, vous me « permettrez de vous dire pourtant, « madame, qu'il ne faut pas toujours « s'en fier aux apparences, et que votre « amie sur son lit de mort, baignée de vos « larmes, confiante en votre seule amitié, et se plaignant de ma tendresse, « ne s'attendait sûrement pas que je « fusse plus exact que vous à remplir « les vœux qu'elle formait.

« Je suis avec respect, madame,

« AUG. SHERIDAN.

« Londres, Hanover square, ce [illegible] mai.

P. S. Il est inutile que vous vous « donniez la peine de me répondre, « parce que je suis au moment d'aller « faire un tour en Irlande, qui me retiendra au moins tout l'été. »

Combien Malvina était loin de penser qu'un homme comme milord Sheridan,

qui répondait à peine quelques lignes de loin en loin aux détails qu'elle croyait devoir lui donner sur Fanny, et qui poussait même la négligence à cet égard jusqu'à la plus extrême froideur, s'alarmât tout-à-coup d'un mariage qu'elle croyait lui devoir être assez indifférent pour n'avoir pas même jugé nécessaire de l'en informer! L'article de la lettre où il était question de mistriss Birton lui apprit clairement d'où partait le coup, et elle ne se trompait pas; car à peine avait-elle quitté la maison de mistriss Birton, que celle-ci s'était hâtée d'écrire à milord Sheridan pour le mettre dans ses intérêts; elle chercha à le prévenir contre Malvina en la lui peignant, sous le voile de l'amitié, comme une femme imprudente, obstinée et facile à s'égarer : « Vous seul, lui disait-elle dans un article de sa lettre, pouvez empêcher un grand malheur : ma cousine tient beaucoup, je crois, à l'enfant qui lui fut confié par milady Sheridan; en lui annonçant que vous le lui retirerez si elle persiste dans l'indigne union qu'elle projette, vous sauverez l'amie de votre femme de sa ruine, et la première famille d'Écosse du désespoir. D'ailleurs, il est une autre considération qui doit vous engager à cette démarche, et, comme père, l'intérêt de votre enfant vous la commande. Si ma cousine, honteuse de ses écarts, efface par une conduite régulière, le scandale qu'elle a causé en provoquant un duel et en me quittant avec éclat, je lui laisserai une partie de ma fortune, qui, réunie au peu qu'elle possède, deviendra, si elle ne se marie point, le patrimoine de votre enfant, etc., etc..... »

Milord Sheridan, quoique possesseur naguère d'une immense fortune, l'avait tellement dissipée par l'excès de ses débauches, qu'il ne lui restait plus de son ancienne opulence que des dettes et des regrets : souvent l'idée d'avoir ruiné sa fille venait alarmer sa conscience jusqu'au sein de ses honteux plaisirs; de sorte que, dans cette situation, il adopta vivement un espoir qui faisait taire ses remords; et, pour conserver à sa fille l'héritage de Malvina, et peut-être celui de mistriss Birton, il n'hésita pas à suivre le conseil de celle-ci, et à écrire, dans les termes mêmes qu'elle lui avait dictés, la cruelle lettre qui était venue déchirer le cœur de Malvina.

« Ah! s'écriait cette femme infortunée en versant un torrent de larmes, ne crains pas, ma Clara, que ton enfant soit jamais remise aux indignes mains de mistriss Birton : si son inflexible père persiste à l'arracher à l'épouse d'Edmond, jamais la triste Malvina ne prendra ce titre, et elle aura le cruel courage de renoncer à ce qu'elle aime, plutôt que de manquer à ce qu'elle te doit. O Edmond! cher et bien-aimé Edmond! une éternelle séparation va donc remplacer le lien qui devait nous *unir*, et, au lieu du bonheur dont mon amour voulait t'accabler, c'est la mort qu'il faut porter dans ton sein. Pauvre Malvina! malheureux Edmond! comme ils passent vite les jours d'espérance et de joie! Adieu, chimères flatteuses dont je berçais mon avenir; adieu, félicité que je croyais toucher déja; tu m'abandonnes donc pour toujours : je savais pourtant t'apprécier!..... »

« Comment se trouve ma chère Malvina? demanda mistriss Clare en entr'ouvrant la porte : m'est-il permis d'entrer? ma présence ne la gênera-t-elle pas? » Malvina fit un signe, et mistriss Clare, s'approchant aussitôt, lui prit la main et dit : « Ne craignez point que je vous interroge sur la cause de l'état où je vous ai vue ce matin, je sais qu'il est des cordes sensibles qu'on ne doit toucher qu'en tremblant, et je respecte trop votre douleur pour chercher à l'approfondir; mais laissez-moi espérer, mon aimable amie, que j'obtiendrai du temps cette confiance que je ne veux point surprendre à votre faiblesse aujourd'hui. — Ah! que dites-vous? interrompit Malvina; que parlez-vous de temps? c'est demain que je vous quitte, c'est demain qu'il m'attend. — Vous me quitter! on vous attend! s'écrie mistriss Clare; et

[redacted]

ez-vous? et quand vous reverrai-je? las! je l'ignore moi-même, reprit na en pleurant. Long-temps je me qu'en m'éloignant d'ici une re- enchantée me ferait oublier celle chère mistriss Clare; mais je n'ai 'espoir, plus de bonheur, plus de te, un instant m'a tout enlevé; sort est affreux : errante, sans sans protecteur, je ne sais où je porter mes pas; je ne sais si je revelirai loin de vous, ou si je rai mourir sur votre sein. — Mais in, où allez-vous? lui demanda iss Clare avec une extrême vivacité; quoi ne vous accompagnerais-je pas? ! reprit Malvina, voulez-vous qu'il que j'ai voulu insulter à sa douleur us en rendant témoin? — Qui? lui ua mistriss Clare; au nom du ciel, me parlez-vous? — De celui qui pos- oute ma tendresse, s'écria Malvina ue, de celui qui règne seul sur cœur, à qui il me serait doux de er mon sang et ma vie, qui renonce moi aux dignités, aux richesses, onde, et qui, pour prix de ce sa- , quand il m'attend pour recevoir ain, va entendre de ma bouche cet du désespoir, cet éternel adieu qui e terme que la vie. — Vous me frémir, Malvina, repartit mistriss de plus en plus agitée : hâtez-vous rassurer; dites-moi, ah! je vous ure, dites-moi que l'heureux pos- ur de toutes vos affections n'est pas ond Seymour..... — Et quel autre i en serait digne? interrompit Mal- avec une sorte d'enthousiasme : quoi cacherais-je un sentiment dont glorifie? Oui, j'aime Edmond Sey- ; oui, c'est lui seul que j'aime, c'est seul que je veux appartenir; consa- à lui, mon existence devient un ait; mais, s'il faut la passer loin de uisse la tombe me sauver de la ur de ne plus le voir!..... — Ah! tu dit, malheureuse! s'écria mis- Clare en fondant en larmes : c'est a cet homme affreux que s'est e la douce, la tendre Malvina! c'est donc à cette ame perfide qu'elle a uni son ame toute céleste! et c'est auprès d'Edmond Seymour qu'elle veut aller demain! Non, Malvina, vous n'irez point : le devoir vous commanderait en vain de vous éloigner de lui; vous ne savez pas que cette horrible créature sait employer la séduction pour subjuguer la vertu; une fois auprès de lui, je ne vous verrais plus, vous seriez perdue, Malvina. O mon innocente amie! laissez-moi vous éclairer, s'il en est temps encore : vous seule pénétrerez un terrible secret; vous verrez les ombres de la mort entourer l'asile des vivants; vous verrez ce cercueil où vit encore la douce compagne de mes premiers ans, et où l'odieuse main d'Edmond Seymour la précipita à l'aurore de sa vie..... — Je ne veux rien savoir, je ne veux rien entendre, interrompit Malvina en s'éloignant précipitamment de mistriss Clare; je lui ai promis de n'écouter que lui, de ne croire que lui; je ne parjurerai pas ma foi : je repousse avec horreur toutes vos accusations. Non, Edmond n'est pas coupable, jamais son noble cœur ne s'est souillé d'un crime; en vain tout l'univers s'élèverait contre lui, un mot, un regard d'Edmond l'emporterait sur l'univers. Ne pensez pas m'empêcher de le joindre demain; j'irai, par l'excès de ma tendresse, adoucir, s'il se peut, le parti que l'inflexible devoir me commande de prendre; mais ne m'attendez plus; en me séparant d'Edmond, je ne reviendrai point près de celle qui le hait et le calomnie..... — O cruel Edmond! interrompit mistriss Clare tout en pleurs, es-tu donc né pour mon supplice? Par quel art funeste ta main sait-elle toujours frapper l'endroit le plus sensible de mon cœur? N'était-ce point assez de la perte de ma sœur, sans y joindre encore la haine de Malvina? » Ces mots furent dits avec un accent si plaintif, qu'ils allèrent à l'ame de Malvina. Elle se sentit attendrie, et courut se précipiter dans les bras de mistriss Clare : celle-ci la pressa vivement contre son cœur, et toutes deux confondirent leurs

larmes en silence, comme craignant de dire un mot qui pût les désunir encore.

Cependant mistriss Clare, effrayée de l'espèce de fanatisme que la passion inspirait à Malvina, sentit bien que des raisonnements ne le détruiraient pas; et la connaissance qu'elle avait de sir Edmond lui faisant regarder Malvina comme une victime, elle se crut tout permis pour la sauver, et résolut, pour y réussir, d'employer ces moyens violents qui ne guérissent qu'en frappant l'imagination par la terreur, et en déchirant l'ame par la pitié. En conséquence, elle ne tenta plus de dissuader Malvina, mais lui demanda seulement la permission de l'accompagner le lendemain une partie du chemin. « Un devoir sacré, lui dit-elle, m'appelle dans une maison qui est sur cette route; j'y descendrai pendant que ma voiture vous conduira à Kinross; et, puisque vous êtes déterminée à vous séparer de sir Edmond, vous pouvez me confier votre enfant; nous attendrons toutes deux votre retour au même lieu où vous nous aurez laissées. » Malvina, ne voyant aucun inconvénient à cet arrangement, y consentit, et il fut convenu qu'elles partiraient ensemble le lendemain à huit heures.

CHAPITRE XXIX.

RENCONTRE IMPRÉVUE.

Mistriss Clare, quoique satisfaite du projet qu'elle avait conçu, ne laissait pas d'être alarmée de l'effet qu'il pouvait produire. Cette inquiétude la tint éveillée une partie de la nuit, et, se levant avec l'aurore, elle descendit dans le jardin pour consulter encore sa conscience si le louable motif de sa résolution pouvait justifier la responsabilité dont elle se chargeait. Toutes ses réflexions n'ayant servi qu'à l'affermir dans son projet, elle ne s'occupa plus que de hâter le moment du départ. Il approchait : déja l'horloge allait sonner huit heures, et cependant Malvina n'avait pas paru. Mistriss Clare inquiète monta dans sa chambre, et la trouva assise près de son lit, dans la même toilette que la veille, immobile et les yeux éteints. Ce n'était plus cette douce mélancolie qui ajoutait au charme de sa figure, mais un morne abattement qui la rendait presque méconnaissable, car les déchirements des passions changent autrement que les regrets de l'amitié; et celui qui en est atteint en porte toute sa vie l'ineffaçable empreinte. Semblables à ces feux souterrains qui ébranlent le monde, ils creusent dans l'ame un volcan qui la consume tant qu'il brûle, et qui y laisse, avec un vide effrayant, le froid de la mort quand il s'éteint.

Malvina avait passé la nuit à prévoir tous les douloureux combats qu'elle aurait à soutenir dans le jour. Ainsi son imagination lui avait déja fait souffrir comme réels tous les maux qu'elle présageait, tandis que le destin lui en préparait d'autres plus vifs et plus poignants encore. Oh! que n'était-elle un de ces êtres dont l'inactive prévoyance ne plonge jamais dans l'avenir, et qui, dans la journée qui commence, n'aperçoivent pas le soir qui va la terminer!

Mistriss Clare prit le bras de Malvina, la conduisit à la voiture, et plaça Fanny sur ses genoux. L'enfant dormait. Mistriss Clare, tantôt se reprochant de tromper Malvina, tantôt s'applaudissant de la sauver, restait plongée dans la rêverie, tandis que sa triste compagne, poursuivie par l'image d'Edmond, voyant déja son désespoir, croyant entendre ses cris, perdue dans sa douleur, ne songeait ni aux personnes qui étaient près d'elle, ni à la route qu'elle parcourait. Cependant, au bout de quelques heures, elle crut s'apercevoir qu'elle n'était plus dans le même chemin qui l'avait conduite chez mistriss Clare. De hautes montagnes s'élevaient de tous côtés, et la voiture s'enfonçait dans une gorge sombre et solitaire. « Où allons-nous donc? demanda-t-elle aussitôt à mistriss Clare. — Dans la maison dont je vous ai parlé, répondit celle-ci un peu émue; comme elle n'est pas sur la

[redacted]

route, il a fallu prendre un che- : traverse pour y arriver. — J'ai ue cela ne me retarde beaucoup, Malvina avec inquiétude : Edmond nd sans doute..... — Ah! reprit s Clare amèrement, ne le plai- s; quand il souffrirait aujourd'hui de ces tourments qu'il a épuisés nocentes victimes, le juste ciel nverrait que ce qu'il lui doit. — eux pas aller plus loin, s'écria vi- : Malvina; je veux descendre de oiture, madame : dussé-je aller à sans guide, sans soutien, nulle nce ne m'empêchera de rejoindre tuné qui m'attend. — Tranquilli- us, ma chère Malvina, répliqua s Clare en contenant son agita- ette route écarte moins que vous sez, et, de la maison où je vais lre, il ne vous faudra pas plus heure pour vous rendre à Kin- Malvina le crut, et attendit. Au un quart d'heure, la voiture s'ar- vant une ferme isolée. « Pendant chevaux vont se reposer quelques s, dit mistriss Clare, venez, ma Malvina, reconnaître la maison s nous trouverez à votre retour. » nant son bras sans attendre sa ré- elle s'avança vers une roche assez d'où pendaient en festons et en des des touffes de ronces et de sauvages qui cachaient en partie tite porte fabriquée avec art dans er même; elle enfonça sa main ne pierre qui s'avançait en saillie, prendre un cordon qui tira une sonnette, et aussitôt un enfant t ans environ vint ouvrir. « Ah! Cecile, lui dit-il, que tu fais bien r! ma pauvre maman est si ma- u'on croit qu'elle va mourir. — ieu, allons vite la secourir, s'écria s Clare en entrant si précipitam- u'elle ne songea point à refermer e. » Elle fut bientôt jointe par une d'un moyen âge, qui lui dit en les mains vers le ciel : « Béni soit rd qui vous envoie, madame! ma maîtresse a été bien mal cette nuit; elle a eu une faiblesse si longue, que nous avons cru qu'elle allait mourir, et elle a exigé qu'on fût lui chercher un prêtre catholique pour l'assister dans ses derniers moments : nous en avons trouvé un à Kinross; il est à présent auprès d'elle; mais elle est beaucoup mieux, et je vais la préparer à la joie que lui causera votre arrivée. — C'est bien, Mary, répondit mistriss Clare émue au point de ne pouvoir parler, je vais attendre dans la salle; vous viendrez m'avertir quand je pourrai entrer. » Mary sortit aussitôt, et mistriss Clare prenant brusquement le bras de Malvina et la conduisant à la croisée : « Vois-tu, lui dit-elle, cet horrible séjour, cette solitude sombre et lugubre, mais moins que l'ame de celle qui l'habite? Sens-tu que tout ici est humide de larmes, et que l'air même est imprégné de douleur? Entends-tu les gémissements de l'infortunée qui expire peut-être à présent? Sais-tu qui elle est cette mourante victime? c'est ma sœur, mon amie, celle que je portais dans mon cœur. Sais-tu qui est son assassin et le père de cet enfant? c'est Edmond Seymour!..... — Oh! que n'ai-je expiré avant de le savoir! » interrompit Malvina avec un cri aigu et en tombant presque sans mouvement sur sa chaise. A ce bruit, une porte s'ouvrit tout-à-coup, et un homme se précipita dans la salle en s'écriant : « Est-ce bien elle que j'ai entendue? puis-je le croire? est-ce elle? est-ce Malvina que je vois? Par quel inconcevable événement la retrouvé-je dans cette maison de deuil?.....— Edmond! Edmond! qu'avez-vous fait? interrompit Malvina en sanglotant, et comme ne s'apercevant pas de l'entrée de M. Prior : hélas! vous m'avez donc trompée? — Quel nom prononcez-vous? répliqua M. Prior : un homme si perfide pourrait-il vous être cher encore? Ah! il n'en faut pas douter, c'est l'invisible main du Très-Haut qui vous a conduite près de celle dont la terrible agonie va vous éclairer sur le caractere d'un homme.....— Ah! M. Prior, il n'est plus temps, s'écria Malvina; tel

que soit Edmond, mon sort est de l'aimer toujours; ses crimes même ne pourraient l'arracher de mon cœur, car plus je le vois coupable, plus il me devient cher : l'infortuné! que de maux il amasse sur sa tête! où trouver assez de tendresse pour les lui adoucir? — Monsieur, dit alors mistriss Clare à M. Prior, qui paraissait consterné de ce qui venait d'échapper à Malvina, puisqu'un hasard inattendu me fait rencontrer ici l'homme estimable qui possède une partie de la confiance et de l'amitié de cette intéressante créature, restez auprès d'elle; soyez l'ange de paix qui ramène le calme dans son ame; fermez, s'il se peut, l'abîme où elle se perd; rendez-lui le courage de haïr le vice, en réveillant en elle cet amour noble et pur de la vertu, qu'une fatale passion est prête à anéantir. Je vais passer dans la chambre voisine; je vais essuyer d'autres larmes. Puisse, du moins, ma chère Malvina n'en verser jamais de pareilles, et ignorer toujours combien sont amères celles du repentir! »

M. Prior laissa sortir mistriss Clare sans lui répondre, et, regardant fixement Malvina, qui paraissait absorbée dans sa douleur, il s'écria après un long silence : « Était-ce dans cet état, ô ciel! que je devais la revoir? livrée à un amour désordonné, ne rougissant plus de son choix, osant l'avouer hautement, n'ayant pas un regard, pas un mot à donner à son ami exilé loin d'elle depuis trois mois! Eh quoi! Malvina, vous vous taisez? la pitié même vous est-elle devenue étrangère? Hélas! je ne soutenais ma pénible existence que dans l'espoir de vous revoir, et je ne vous revois que pour être plus malheureux encore! — Que voulez-vous de moi? lui dit-elle avec une sombre tranquillité; je n'ai rien à vous donner, je n'ai plus d'amitié, je ne crois plus à l'amitié, je ne crois plus à rien : ne voyez-vous pas que tout est détruit? Edmond m'a trompée! — Quoi! reprit-il vivement, parce qu'il y a des sentiments faux, s'ensuit-il qu'il n'y en ait pas de vrais, et qu'on ne puisse plus connaître l'ami sincère, parce qu'on est environné de trompeurs? — Ah! quand je perds le seul bien que j'aimais au monde, M. Prior, que me fait la réalité de tous les autres? — Qu'avez-vous dit, Malvina? Ainsi mon amitié vous est désormais indifférente; vous n'y attachez plus aucun prix, vous avez cessé de m'aimer : et maintenant quelle sera mon espérance? continua-t-il en élevant ses mains vers le ciel; je la trouverai donc en toi seul, ô mon Dieu! tourne tes regards vers moi, et aies-en pitié, car je suis dans le dénûment et l'affliction. — Ah! M. Prior, pardonnez si je vous afflige; mais, ajouta-t-elle en pressant ses deux mains contre son cœur, il n'y a plus là de confiance pour rien croire, ni de place pour rien aimer. — O chère Malvina! interrompit-il en s'emparant d'une de ses mains et la couvrant de larmes, jusques à quand tourmenterez-vous le mien et le déchirerez-vous par vos paroles?..... Mais, non, non, je refuse de vous croire; votre malheureux ami ne vous est pas devenu tout-à-fait étranger; le juste ciel proportionne à nos forces les peines qu'il nous envoie, et nous ne devons craindre que celles que nous pouvons supporter. — Eh! comment ne craindrait-on pas celles qui sont insupportables? reprit-elle douloureusement; il en est pourtant..... » Elle n'avait pas achevé ces mots, qu'une marche précipitée se fit entendre, que la porte s'ouvrit avec violence, et que sir Edmond parut à ses yeux.

CHAPITRE XXX.

ORAGE DES PASSIONS.

En voyant Malvina avec M. Prior, sir Edmond recule avec effroi; et après s'être arrêté quelques moments, immobile : « O ciel! s'écrie-t-il, si je ne suis pas sous la puissance d'un songe affreux, si ce que je vois n'est pas une illusion, s'il est possible que Malvina me trahisse..... » Edmond! vous! vous ici! voulait-elle dire; mais il ne lui donna

[redacted]

e temps d'achever, et l'interrom-
avec violence : « Gardez-vous, Mal-
, de prononcer un mot, de faire un
vement qui me rappelle à moi-même
i'apprenne que je veille; ma ven-
ce serait aussi affreuse que les tor-
: qui me déchirent. — Et sur qui
rage la ferait-elle tomber? lui de-
la M. Prior en s'avançant fièrement
lui. — Sur toi, répondit-il en fré-
ant, sur toi qui m'arraches l'amour
alvina, et ta vie expiera son parjure.
s, suis-moi, ajouta-t-il en mettant
pistolet entre ses mains; c'est du
; qu'il faut à mon désespoir..... —
llez-vous faire, cruel Edmond?
ia Malvina en s'élançant auprès
ii et l'entourant de ses deux bras :
iez-vous soupçonner? qu'osez-vous
' Moi parjure? homme violent et
ure, regarde où tu es, rougis sur
ême, et cesse de juger le cœur de
ina d'après le tien. » Le bruit de
: scène attira bientôt mistriss Clare;
parut, et apercevant sir Edmond :
Providence! s'écria-t-elle, est-ce
pour le punir de son forfait que
voies ici le meurtrier de Louise, et
sois témoin des derniers soupirs de
ctime? — C'est ici qu'est Louise!
ia sir Edmond d'un air égaré; je
sous le toit de Louise! et c'est ici
Malvina est venue, sans respect
la promesse qu'elle me fit de ne
la connaître ce secret que par moi!
nd je l'attends, le jour même qui
nous unir, elle oublie ses vœux!
méprise ses engagements! elle trahit
i! Quand je l'attends, et que, voyant
re passée, je parcours en vain le
in qui doit me la rendre, que j'in-
ge tous les passants, que, guidé
ux, je parviens à la rejoindre, c'est
me je la trouve, sous le toit de
se, tête à tête avec un odieux ri-
.... O supplices de l'enfer! je vous
s tous dans mon cœur! — Edmond!
et malheureux Edmond! s'écria
ina, le plus horrible de tous est
doute d'être accusée par toi : ar-
ces déchirants reproches : va, je

n'ai point cessé de t'aimer; mais ne me regarde pas ainsi; mon sang se glace, mon cœur s'oppresse, et ma vie elle-même ne résisterait pas à ta colère. Ah! demande-leur, ajouta-t-elle en fondant en larmes et montrant mistriss Clare et M. Prior, homme injuste et mille fois trop cher, demande-leur si je t'ai trahi! — Malvina, irrésistible Malvina! reprit-il aussitôt, vous l'emportez. Eh bien! quelles que soient les apparences, je ne demande point d'explication, et je ne veux croire que vous; je penserai que vous fûtes amenée ici sans votre aveu, et que le hasard seul y fit rencontrer M. Prior; mais, pour prix d'une confiance sans exemple, et que vous seule pouviez obtenir de moi, jurez à l'instant de m'appartenir, et, de ce pas, suivez-moi à l'autel. — O Dieu! Dieu! que me demande-t-il! s'écria Malvina en s'éloignant et jetant des cris douloureux. — Vous me fuyez, Malvina! vous hésitez! reprit-il avec une sombre fureur. — Au nom du ciel! Edmond, écoutez-moi, lui dit-elle, laissez-moi vous parler; vous saurez quels puissants motifs me retiennent; vous verrez si les menaces de milord Sheridan ne me forcent pas à rétracter ma promesse..... — Je ne veux rien entendre, interrompit-il; je ne croirai à votre amour qu'en recevant votre main; si vous m'aimez, nulle considération ne doit vous retenir, nulle puissance ne doit l'emporter sur moi..... Ah! ne résiste plus, femme adorée, poursuivit-il en se jetant à ses pieds; prends pitié de l'état où je suis; je sens que l'idée de te perdre aliène ma raison, et que je ne suis plus maître de mes transports. Je ne sais jusqu'où ils peuvent me conduire, ni de quels excès je ne serais pas capable pour te ravir au reste du monde et te posséder seul..... Pardonne, Malvina; sans doute la violence de mon emportement te fait horreur, mais songe que c'est l'amour seul qui m'égare; que ce soit lui qui m'obtienne mon pardon, ô la bien-aimée de mon cœur! que ce soit à lui que je te doive. Viens donc, ma Malvina! ne tarde

plus, donne-moi ta foi, et consens à recevoir la mienne. » En parlant ainsi il la tenait dans ses bras; il l'entraînait sans qu'elle eût la force d'y consentir ni de se défendre; mais M. Prior, qui crut voir de la violence dans ce mouvement, trop heureux de trouver un prétexte de s'y opposer, vint se placer devant sir Edmond, et lui fermant le passage : « De quel droit, lui dit-il, enlevez-vous cette femme? — Et de quel droit vous-même vous y opposez-vous? repartit sir Edmond en frémissant de colère. — De celui que Dieu donne aux hommes pour se secourir l'un l'autre et protéger la faiblesse, répondit M. Prior : cette femme n'est pas à vous, elle refuse de vous suivre; ne vient-elle pas de le dire?..... — Est-il vrai, interrompit Edmond, est-il vrai, Malvina, que vous refusiez de me suivre? Ne m'appartenez-vous pas? ne sommes-nous pas enchaînés l'un à l'autre? n'avouez-vous pas, à la face du ciel et des hommes, que vous êtes mon épouse, ma femme, l'éternelle compagne de ma vie? — Non, non, je ne le puis, reprit faiblement Malvina..... — Tu ne le peux, Malvina! et il la pressa fortement contre sa poitrine : tu ne le peux! et hier encore tu y consentais! Ah! par pitié pour toi-même, ne me pousse pas au désespoir; j'envisage un avenir affreux!..... — Tenez, interrompit-elle en sortant de son sein la lettre de milord Sheridan, lisez ce funeste papier, et voyez s'il me permet d'être encore à vous..... — Je ne veux rien voir, s'écria-t-il en déchirant la lettre en mille morceaux et repoussant Malvina si brusquement, que mistriss Clare eut à peine le temps de la recevoir dans ses bras; je ne veux rien voir, rien entendre, rien croire : tout en vous n'est que trahison et perfidie : je vous envoyai hier cette lettre en même temps que la mienne, et elle ne vous arrêta pas, car je reçus votre promesse; mais vous voyez cet homme aujourd'hui, et vous refusez de la remplir : c'en est assez; que me faut-il de plus? Cependant, subjugué par votre ascendant, je consentais à tout oublier; mais vous avez r de me suivre. Eh bien! Malvina, veux, je cours à la vengeance; elle horrible comme mes tourments : tu repentiras un jour; mais il sera tard, le sang sera versé. Et toi, pou vit-il en entraînant violemment M. par le bras, viens recevoir le prix artifices, ou m'arracher une vie q parjure de cette femme m'a re odieuse. » En les voyant sortir Ma s'élança après eux en jetant des cr freux; mais, quoique le désespoi rendît toutes ses forces, elle n'en point assez pour arrêter deux hom que la colère et la jalousie entraîna Pâle, échevelée, elle les suivait de et les aurait atteints peut-être n'eussent refermé sur eux la port rocher. Elle se précipite pour l'ou ses efforts sont inutiles; un resso cret l'en empêche : elle appelle à l voix tous les gens de la maison; triss Clare arrive la première; et F qui, pendant cette scène, jouait quillement dans un coin du jardin le petit Édouard, accourt aux cr sa mère, et, la voyant prête à so s'attache à sa robe, et dit qu'elle s'en aller avec elle. « Au nom du éloignez cette enfant, s'écria Malvi la remettant entre les bras de mi Clare; empêchez-la de me retenir me coûte déjà assez cher..... » Ma finissait à peine sa phrase, que coups de pistolet se firent entend une certaine distance; elle s'arrêt frémissant d'horreur, et tomba aus sans connaissance en s'écriant : « est donc fait! »

CHAPITRE XXXI.

ATTENDRISSEMENT.

Mistriss Clare, agitée d'effroi, fia Malvina aux soins de Mary, et co à la ferme pour pouvoir envoye secours vers le lieu où le bruit des a à feu s'était fait entendre. En avar elle aperçut de loin des hommes q

[redacted]

entre leurs bras ; et,
temps M. Prior venir
uit et lui cria : « Il est
s ! Homme de Dieu !
es donc trempé dans
— Il n'est que légère-
qua-t-il ; mais, n'im-
toute ma vie le poids
ja je crois voir un pré-
ieds ; la terreur m'en-
s m'est ôtée, la des-
à mes côtés, et il me
la terre s'élève contre
r mon iniquité. — Où
ntenant sir Edmond ?
nent mistriss Clare. —
est à un quart de lieue
qu'on l'y transportât
l'y a-t-il pas lieu de
uvement lui fasse mal ?
'a fait qu'effleurer l'é-
; a été arrêté sur-le-
: auprès de lui main-
mestique, qui l'atten-
et qui, étant un peu
laré que sa blessure
oins de deux jours. —
ut pas qu'il parte ; je
de rester à la ferme
ssaire à son rétablis-
s en vain ; toutes nos
ard, n'ont servi qu'à
dont il a déclaré qu'il
pas permis à ses gens
Mais où va-t-il ? — A
loin ? — Jamais il ne
Malvina, dit-il, et en-
mistriss Birton qu'il
té, afin d'accroître la
Malvina, en s'entou-
s ennemis. — O quel
ciel fit aux hommes
si violentes passions !
ure. Mais laissons ce
destinée, et tâchons
s ses deux innocentes
, M. Prior, ne vous
ux de Malvina ; après
elle ne vous verrait
- Ah ! je le sais, s'é-
nt ; Malvina me hait,

j'ai trop vécu. O Dieu ! qui as fait mes jours misérables, et devant qui ma substance n'est rien, ne plongeras-tu pas dans la tombe le malheureux qui se voit l'objet de la haine de Malvina ! — M. Prior, reprit gravement mistriss Clare, peut-être avez-vous mérité de la perdre cette amitié qui vous est si chère : osez sonder votre cœur ; il vous dira qu'il ne coule point d'eaux amères d'une source pure, et que celui qui n'eût été que l'ami de Malvina aurait su éviter cet affreux combat. — Arrêtez, mistriss Clare, interrompit-il : ne savez-vous pas que le temps de l'affliction est celui des miséricordes ? Ne me faites donc pas repasser mes iniquités dans le cœur, et laissez-moi en paix, afin que je puisse reprendre un peu de courage avant d'aller dans ce séjour dont on ne revient pas, dans les ténèbres de la terre et les ombres de la mort. — Non, M. Prior, répondit mistriss Clare, il n'est pas permis de mourir tant qu'on peut être utile à quelques malheureux : passez chez Louise maintenant ; les deux femmes qui sont auprès d'elle ont dû la tromper sur la cause du bruit qu'elle entendait : confirmez-la dans son erreur ; qu'elle ignore toujours qu'Edmond ait été si près d'elle ; ne la quittez point ; que vos pieuses exhortations la rappellent à la vie et à la résignation ; moi, je cours auprès de Malvina. »

Elle la retrouva ainsi qu'elle l'avait laissée, pâle et inanimée ; la petite Fanny était à genoux près d'elle, et pleurait en disant : « Ma bonne maman ! te voilà froide comme mon autre maman : vas-tu donc t'en aller aussi ? Ah ! je te prie, ne va pas la retrouver sans moi ; amène-lui sa petite Fanny ; elle sera bien aise de la revoir, et moi, maman, je ne te quitterai pas. » Mistriss Clare ne put retenir ses larmes à la vue de cette innocente petite créature, dont l'existence avait causé en partie les malheurs de Malvina ; mais, voulant éviter à sa jeune ame le triste spectacle de l'état de sa mère, elle dit à Mary de l'emmener jouer avec le petit Édouard : lorsque Fanny,

fondant en larmes, s'entoura dans les rideaux du lit en s'écriant : « Non, non, je ne veux pas qu'on m'emmène, je veux rester; si je m'en vais, elle s'en ira tout-à-fait : je me souviens aussi quand on m'emporta d'auprès de mon autre maman..... je ne l'ai jamais revue depuis. Ah ! laissez-moi ici, je vous prie; je me mettrai dans un coin, je ne ferai pas de bruit, je ne pleurerai plus. » En effet la pauvre enfant sécha bien vite ses larmes, osant à peine respirer, de peur qu'on la renvoyât, de sorte que mistriss Clare ne pensa plus à elle et ne s'occupa que de Malvina, qu'elle parvint enfin à ranimer à force de soins et de temps; mais à peine eut-elle repris ses sens, que se levant brusquement sur son séant, elle regarda autour d'elle d'un air égaré, en s'écriant : « Où est-il ? où est-il donc? — Je vous jure, ma chère, lui répondit mistriss Clare, qu'il ne court aucun danger, vous pouvez m'en croire; au prix de votre propre vie, je ne voudrais pas vous tromper. — Pourquoi ne vient-il pas? répliqua-t-elle avec un accent vif et précipité. — Il n'est plus ici : il a désiré retourner à Édimbourg. — Ah ! sans doute c'est pour me fuir. — Ma chère Malvina, il vous fuit parce qu'il vous suppose coupable; mais il vous sera bien facile de lui ôter son erreur; laissez à sa colère le temps de se calmer; donnez-vous celui de prendre un peu de repos..... — Moi, que j'attende! moi, que je prenne du repos, quand il me croit coupable! non, madame, je veux partir, je veux le suivre. — Mais, ma chère, voici plus de deux heures qu'il est en route, vous ne pourriez le rejoindre qu'à Édimbourg; et savez-vous où vous le trouveriez? chez mistriss Birton. — Pourquoi chez mistriss Birton? ce n'est point là qu'il habite. — C'est là qu'il a ordonné qu'on le transportât. — Qu'on le transportât? il est donc blessé?—Très-légèrement..... — Il est blessé! interrompit-elle avec terreur : Edmond est blessé! et c'est chez mistriss Birton qu'il veut aller mourir! — Il ne mourra point, ma chère Malvina; à peine les chairs sont-elles endommagées. — N'importe, je veux partir : dans quelque état qu'il soit, dans quelque lieu qu'il habite, rien ne peut m'empêcher de le voir. — Eh bien! ma chère, vous irez, lui répondit mistriss Clare, qui sentit combien il était inutile de combattre sa résolution; mais vous voyez qu'il fait déja nuit, les chemins de ces montagnes sont presque impraticables dans l'obscurité, et un accident qui briserait la voiture retarderait beaucoup votre marche. Attendez donc à demain; dès la petite pointe du jour, mes chevaux seront prêts à vous mener à Kinross, où vous en prendrez d'autres pour vous conduire à Édimbourg. Je vous accompagnerais moi-même, si l'infortunée qui est ici ne réclamait mon secours; mais je garderai du moins votre enfant, qui ne pourrait vous être que très à charge pendant un pareil voyage. » A ces mots, Fanny sortit tout-à-coup de derrière le rideau où elle se tenait cachée, et baisant la main de Malvina : « Maman, lui dit-elle, ne t'en va pas sans moi; on voulait aussi que je te quitte tout-à-l'heure, quand tu ne remuais plus comme mon autre maman. Eh bien! tu vois que cela t'a empêchée de mourir, que je sois restée : oh ! je t'en prie, maman, garde-moi toujours auprès de toi. » Attendrie par cette voix, Malvina regarda l'enfant, et, apercevant dans ses yeux cette même expression qui animait jadis ceux de sa mère, elle retrouva des larmes au souvenir de l'amitié. « Clara! s'écria-t-elle, chère Clara! oh! quel instant sera jamais plus funeste que celui qui nous sépara! Hélas! en te perdant, je croyais n'avoir à pleurer que ta mort, et j'ignorais que dans ce seul malheur je trouverais un jour la source de toutes les calamités. Ah! Clara, le ciel, qui nous avait formées pour vivre ensemble, m'a écrasée de sa colère quand j'ai osé tenter d'être heureuse sans toi; mais, puisqu'il m'interdit un bonheur que tu ne peux plus partager, implore-le avec moi pour qu'il m'appelle à lui, et qu'il nous réunisse là où on a cessé de compter les heures, de mesurer les

[redacted]

où l'éternelle paix a remplacé
ments de la vie. » Mistriss Clare
: soulagée par les larmes qu'elle
pandre à Malvina, elle aurait
en interrompre le cours en dé-
; sa pensée du souvenir de son
le avait vu trop de douleurs
voir que toutes ont leur instant
, et que c'est toujours les larmes
ment. En effet, celles que Mal-
sait abondamment la soula-
t la rappelèrent à elle-même;
redevint la douce, la tendre
, et jetant ses bras autour de
Clare : « Que je vous ai fait de
l dit-elle. — Je vous en ai fait
ne beaucoup, répondit son amie,
up appris aujourd'hui qu'il est
nées contre lesquelles on ne doit
r, et des sentiments qu'on ne
combattre. O chère Malvina !
z-moi de vous avoir amenée ici;
vous guérir..... — Et vous avez
rrompit-elle, que le trait était
nt dans mon cœur, et qu'on ne
l'en arracher qu'avec la vie. »
de la nuit se passa assez tran-
nt : Malvina n'ayant demandé
xplication sur les aventures de
mistriss Clare jugea d'autant
propos d'entamer ce sujet, que,
t d'être ému ayant ses bornes,
avait été trop épuisée par les
s du jour pour qu'il lui restât
nner à de nouveaux malheurs.

CHAPITRE XXXII.

...

...ORE commençait à peine à pa-
lorsque Malvina demanda la
le son amie pour se rendre à
; et mistriss Clare lui promit
ns le cas où elle prolongerait
ur à Édimbourg, elle irait l'y
avec Fanny, aussitôt que les
s sa sœur lui permettraient de
r. A ce nom, Malvina la re-
ement, et lui serrant la main :
sez pas, lui dit-elle, que j'ou-
blie jamais que vous avez une sœur, et moins encore les droits qu'elle a sur l'homme que je vais rejoindre. Je vais à lui pour justifier ma conduite; mais à peine en aura-t-il reconnu l'innocence, que je m'en sépare pour jamais. — Vous le croyez à présent, répliqua mistriss Clare, vous le voulez peut-être; mais quand il sera là, devant vos yeux, que vous le verrez suppliant à vos pieds, toutes vos résolutions seront changées. Au reste, ma chère Malvina, si je désire que vous ayez le courage de renoncer à lui, c'est pour l'intérêt seul de votre propre bonheur, et non pour celui de Louise : ma triste sœur est morte pour le monde; le secret de son existence n'est connu que de vous, d'Edmond et de moi; ceux même qui la servent ignorent qui elle est. — Et pourquoi s'ensevelit-elle ainsi ? Edmond refuserait-il de lui donner sa main ? — Edmond ne le peut pas; ma sœur était mariée; son époux existe encore; s'il la savait vivante, il reprendrait tous ses droits sur elle, et ce serait pour la jeter dans une ignominieuse et sombre prison; sa seule consolation, son enfant, son Édouard lui serait ôté. — Eh quoi ! votre père ne défendrait pas sa fille infortunée ? — Mon père est bon, mais sévère et inflexible; il sait que Louise est coupable, il a béni l'heure de sa mort; s'il savait qu'on l'eût trompé, il ne la sauverait pas de la vengeance de son époux. Au reste, la justice me force à dire qu'Edmond n'est plus le même que je l'ai vu jadis; son orgueil est terrassé; il ne rougit plus d'être soumis à une femme, il aime enfin : tout en détestant la frénésie de sa passion, je crois à sa sincérité; on ne joue pas ce qu'il exprime. Malvina, si vous ne craignez pas d'être malheureuse avec lui..... — Eh ! que me fait d'être malheureuse, interrompit-elle, pourvu qu'il m'aime ? — Pauvre créature ! reprit mistriss Clare en la regardant avec tendresse et sollicitude; quelle terrible passion que celle qui t'a dicté ce que tu viens de dire ! — Mais cet enfant, mistriss Clare,

cet enfant d'Edmond, son existence est-elle ignorée aussi? — Il subit le même sort que sa mère : lorsque ma coupable sœur le mit au jour, son époux n'ignorait pas qu'il n'en était pas le père, et tous deux seraient devenus les victimes de sa rage, si, par un artifice qui serait trop long à vous raconter, je n'avais réussi à les y soustraire. Mais je veux laisser à Edmond le moyen d'expier sa faute en s'en confessant lui-même à vos pieds. Puisse ce tragique récit, en réveillant tous ses remords, le faire rougir de sa conduite, lui donner l'horreur du vice, et le rendre digne de votre amour! Je le désire, Malvina, car sa tendresse pour vous a presque effacé la haine que je lui portais. » Malvina pénétrée se précipita une seconde fois dans les bras de mistriss Clare; mais s'en arrachant au même instant, elle lui donna un baiser d'adieu, et se jeta dans la voiture, qui partit aussitôt pour Kinross.

En y arrivant elle prit une chaise et des chevaux, et, le lendemain au soir, elle arriva à Falkirk, dans la même auberge où, un mois auparavant, elle s'était réunie à Edmond. Craignant et désirant d'y retourner, elle n'avait donné aucun ordre au postillon qui la conduisait; mais le Lion-Rouge étant le meilleur gîte de Falkirk, c'était toujours là où on menait les voyageurs, à moins qu'ils n'en désignassent un autre. En y entrant, elle était si tremblante, qu'elle aurait eu peine à monter l'escalier, si la fille d'auberge, la voyant pâle et faible, ne lui eût donné le bras pour la soutenir. « Milady a l'air bien souffrante, lui dit-elle : quelle pitié, que les gens les plus beaux et les plus riches soient toujours ou tristes ou malades! — En voyez-vous donc beaucoup ici? lui demanda négligemment Malvina.—Pardonnez-moi, milady, je ne peux pas l'assurer; car, depuis quinze jours que je suis à Falkirk, je n'ai pas eu le temps d'en voir beaucoup; mais je pensais à présent à un jeune lord qui est passé hier..... charmant comme vous, milady, mais si triste, si triste, et faisant des soupirs qui me fendaient le cœur! — Était-il blessé? interrompit vivement Malvina. — Eh! mon Dieu, oui; mais comment milady peut-elle le savoir? — N'importe; dites-moi seulement comment il était. — Mais, milady, le chirurgien qui est venu le voir, a dit qu'il croyait qu'il n'en mourrait pas.—Comment? qu'il n'en mourrait pas! répliqua-t-elle avec effroi. — Oui, milady, il le croit, à moins que la fièvre n'augmente beaucoup, car alors..... — Eh bien, alors? interrompit Malvina en frémissant. — Oh! milady, c'est un homme bien habile que le docteur Sanwich! et pourtant il dit que, malgré tout son talent, il ne saurait comment sauver ce jeune homme si le délire continuait. — Comment! était-il donc dans le délire?—Oui, milady; il disait comme ça des choses qu'on ne comprenait pas; il se parlait à lui-même tout haut, et était dans une grande colère contre une femme qu'il accusait d'avoir voulu le tuer; il l'appelait ingrate, perfide, et puis de bien d'autres vilains noms encore; ensuite il disait qu'il l'aimait; il la conjurait de venir, assurant qu'il mourrait content s'il la voyait encore une fois..... — Je veux partir sur-le-champ, s'écria Malvina. — Ah! mon Dieu, à cette heure-ci? reprit Peggy étonnée: je croyais que milady devait coucher ici.—Non, je veux aller tout de suite à Édimbourg.—Mais, milady, vous arriverez au milieu de la nuit; toutes les auberges seront fermées. — N'importe, je serai plus près de lui. — Milady connaît donc ce jeune homme? — Que vous importe? occupez-vous seulement de me faire préparer une chaise tout de suite. — Mais, milady ne veut-elle pas du moins se reposer un instant? voici la chambre qu'on lui a préparée; c'est la même où ce jeune lord a couché.—Voyons, » reprit-elle en y entrant précipitamment, dans l'espoir d'y trouver quelques traces d'Edmond; et aussitôt elle revit cette même chambre où, un mois avant, ils avaient passé les plus heureux moments de leur vie.

[redacted]

n que ce souvenir lui causa elle se sentit défaillir, et sur le lit, elle fit signe de Peggy, de lui apporter ; elle le prit après y avoir outtes d'éther, et se trou-le persista à se rendre la urg, et réitéra à Peggy ire préparer une chaise.
gy l'eut-elle laissée seule, soigneusement dans tous était pas échappé quelque e vestige d'Edmond ; elle boiserie, sur les vitres, s tracé quelques mots qui douleur ou son ressenti-en eût trouvé, ils lui eus-cœur ; n'en trouvant pas, la qu'Edmond était trop essayé d'écrire, et son mentant de minute en s'exalta, la chambre où plit de fantômes ; et, si fendait encore contre le imagination, son cœur que ce trouble même était nt de malheur. La ten-on sait, est supersti-les malheurs qu'elle en-possibles lui paraissent certains. La terreur de t s'accroître avec la noire veloppait la nature ; elle partout le cri de la nissements lointains du fire d'un oiseau, le sourd d'une cloche, jusqu'aux ains d'une voix qui n'est ait pour elle des spectres lui parlaient du tombeau. utenir plus long-temps situation, elle sortit pré-sa chambre, baignée eur, et descendit pour infirme si sa voiture serait mais tous ses efforts fu-maître de l'auberge bu-pondait, les domestiques disputant, d'un côté et te qu'au milieu de ce tu-, pouvant à peine faire entendre sa faible voix, fut obligée d'attendre au jour pour partir, et ne put arriver à Édimbourg que le lendemain vers onze heures du matin.

CHAPITRE XXXIII.

MALADIE.

Malvina descendit chez mistriss Moody, dont la maison n'était pas très-éloignée de celle de mistriss Birton. Cette bonne femme, qui n'avait point oublié le service essentiel que lui avait rendu Malvina, fit une exclamation de surprise et de joie en apercevant sa bienfaitrice ; mais celle-ci, réprimant aussitôt l'expansion de son plaisir, mit le doigt sur la bouche pour lui recommander le silence, et montant avec elle dans un appartement vide, elle exigea expressément le plus profond secret sur son arrivée à Édimbourg. « Ah ! mon Dieu, madame, lui dit mistriss Moody, mon devoir est assurément de vous obéir, et je vous promets de n'ouvrir la bouche à personne sur votre retour ; mais ne pourrai-je savoir, du moins..... — La cause qui m'amène chez vous, n'est-ce pas, mistriss Moody ? Eh bien ! vous la saurez ; j'aurai même besoin de vos services ; je puis y compter, j'espère ? — Ah ! madame, reprit l'honnête hôtesse, que je m'estimerais heureuse de pouvoir vous être utile ! — Asseyez-vous près de moi, ma chère Moody, lui dit affectueusement Malvina : sans doute vous avez eu connaissance de ma rupture avec ma cousine ? — Oui, madame, j'ai tout appris par les domestiques, par Anna surtout, qui était parente de mon pauvre mari ; et comme votre facile bonté vous concilie autant l'affection des subalternes que l'orgueil de mistriss Birton la repousse, tous les rapports ont été faits à votre avantage ; et Anna, en me faisant le récit de ce qui s'est passé, pleurait de regret de votre absence. — Je suis sensible à ces témoignages d'intérêt, ma chère Moody ; mais puisque vous avez été si bien informée, on ne vous aura pas laissé ignorer que

sir Edmond Seymour m'est cher. » Mistriss Moody fit un signe approbatif, et Malvina continua. « Je ne chercherai point à le cacher, Moody, il n'est que trop vrai que sir Edmond m'est extrêmement cher : libres tous deux de nos volontés, nous étions au moment de nous unir, lorsqu'un événement affreux nous a séparés sans doute pour jamais ; depuis il a été blessé..... peut-être est-il fort mal..... — Eh bien! madame, demanda mistriss Moody, voyant que les sanglots empêchaient Malvina de pouvoir continuer, que faut-il faire? Disposez de moi, je suis prête à tout. — Il faudrait, ma chère amie, que vous vous informassiez s'il n'est pas chez mistriss Birton. — Il y est arrivé hier matin, madame. Je sais que mistriss Birton a été si surprise de le voir revenir en cet état, qu'après vous avoir accablée d'injures, elle s'est trouvée mal très-long-temps, et a occupé d'elle, toute la matinée, le médecin qu'on avait appelé pour son neveu. — Mais avez-vous su ce qu'il a dit de l'état de sir Edmond? sa blessure est-elle dangereuse? — Non, madame, elle ne le serait point, s'il ne s'y était joint une fièvre ardente qu'on attribue à l'excessive agitation de son esprit. — Ah! Dieu! Dieu! s'écria Malvina ; c'est donc moi qui le conduis au tombeau! Ma chère Moody, au nom du ciel! allez chercher de ses nouvelles ; ayez-en tous les jours, ayez-en à toutes les minutes ; que je sache ce qu'il éprouve, ce qu'il veut, ce qu'il désire ; surtout informez-vous s'il me demande ; pour le satisfaire, je suis prête à braver..... que dis-je? à supplier mistriss Birton ; j'oserai rentrer chez elle, je l'implorerai. Oh! laissez, laissez-moi le voir une dernière fois! lui dirai-je..... — Ma chère dame, ne vous affligez pas ainsi, répliqua mistriss Moody ; je vais aller tout de suite chez votre cousine ; j'interrogerai Anna, et dans moins d'une heure vous saurez tout ce qui s'est fait et dit dans la maison depuis hier. — Ah! reprit vivement Malvina, ne vous informez que de lui : que me fait le reste du monde! » Mistriss Moody lui répondit, d'un air de confiance, qu'elle pouvait se reposer sur son zèle et sa pénétration, du soin de bien conduire cette affaire, et sortit pour s'en occuper, aussi fière de son emploi qu'un ambassadeur chargé de la plus importante négociation.

On se figure assez l'état de Malvina en l'attendant. D'abord, elle pensait qu'un prompt retour serait un mauvais présage ; mais quand mistriss Moody eut tardé un peu long-temps, elle trouva que ce retard était la chose du monde la plus alarmante. Elle allait, venait, regardait par la croisée, respirait à peine, et comptait tant de sensations dans une minute, qu'il lui semblait que le temps faisait une pause, et qu'immobile, il avait replié ses ailes.

Enfin, mistriss Moody rentra. Elle monta lentement l'escalier, au haut duquel Malvina l'attendait dans une anxiété inexprimable. « Eh bien! mistriss Moody, comment est-il? lui demanda-t-elle précipitamment. — Je vais vous le dire, madame, lui répondit celle-ci ; mais n'allons-nous pas entrer chez vous? ici on pourrait nous entendre. — Oh! mistriss Moody, un mot, un mot tout de suite : comment est-il? — Bon Dieu! madame, vous êtes toute tremblante : faut-il donc vous rendre malade aussi? — Eh! Moody, reprit-elle impatiemment, il ne s'agit pas de moi, mais de lui, de lui seul au monde : dites, répondez, je vous en conjure, comment est-il? — Madame, Anna dit comme ça que le médecin, ce matin, après lui avoir tâté le pouls pendant long-temps, examiné ses yeux, visité sa blessure, a secoué la tête, et n'a rien dit du tout. — Il n'a rien dit! il a secoué la tête, Moody! Mais quoi! ne lui a-t-on fait aucune question? — Quant à cela, madame, je ne le sais pas ; Anna n'a pas suivi le docteur dans le salon. — Mais que savez-vous donc? — Je vais vous le dire, madame : d'abord Anna ne quitte presque point la chambre de sir Edmond Seymour, car, quoiqu'il ait une garde, c'est Anna qui va et vient auprès de lui, et lui apporte tout ce dont il a besoin :

[redacted]

ien triste, je vous assure, de le maladie : c'est un si bon jeune ! me disait-elle; il n'y a que ma- : Sorcy qui soit encore meilleure i! Aussi comme cette pauvre ait contente d'imaginer que vous ous marier tous deux ! elle vou- ' vous trouver pour vous conju- a prendre à votre service; et si ussiez consenti, elle n'aurait ngé son sort contre celui de la l'un alderman..... — Mon Dieu! Moody, interrompit Malvina, si ès sensible à ma peine, laissez t ses projets, et ne me parlez que dmond. — Pardon, madame, je à lui, repartit l'hôtesse. Eh bien! iù il a eu un accès de fièvre si 'il déraisonnait, du moins Anna ; car elle ne croit pas possible s ayez jamais prié M. Prior de Edmond, comme celui-ci vous n, d'autant plus que, dans d'au- ments, il appelle Malvina, sa Malvina! il la conjure de ne pas sa prière; il dit que l'autel est puis tout-à-coup il déchire l'ap- e sa blessure, en s'écriant que seule peut vous satisfaire. Ce- , hier au soir, il a eu un moment s, dont mistriss Birton a profité nir la voir, et Anna a écouté ır conversation, cachée derrière ent, d'où on ne pouvait pas l'a- r. Mistriss Birton s'est assise du lit de son neveu, et après gèrement informée de son état : r, lui a-t-elle dit, qu'à présent vous d'accord, et que, convaincu l'esprit d'intrigue et de coquet- madame de Sorcy, vous l'ou- entièrement, pour ne songer ngagements que j'ai pris pour ce lord Stafford : c'est à cette ndition que je puis vous pardon- Ne me pardonnez donc point, a ir Edmond d'une voix altérée, is je ne donnerai ma main à au- tre femme. — Quoi ! a répliqué Birton avec plus d'impatience l'on voulait montrer, vous re- noncez à toutes les femmes, parce que vous en avez rencontré une dont les in- dignes artifices..... — Madame, a-t-il in- terrompu, madame de Sorcy m'a trompé, je le sais : sans doute je dois la détester; et c'est pour me venger d'elle que, dans le premier mouvement de ma colère, j'ai demandé à être transporté chez vous : j'espérais que cette nouvelle l'affligerait, je n'ai pensé qu'à cela : que n'eussé-je pas fait alors pour la désespérer ! si mon sang eût pu lui coûter une larme, j'au- rais versé tout mon sang. Mais, ajouta- t-il après s'être reposé un instant, quels que soient sa haine et ses torts, je ne permettrai jamais qu'aucune bouche s'ouvre pour la blâmer. seul j'en ai le droit; elle n'a été coupable qu'envers moi, tout le reste du monde doit la ré- vérer, et tant qu'un souffle de vie m'ani- mera, nul ne portera atteinte aux res- pects qu'elle mérite..... — O cher Ed- mond! interrompit Malvina en fondant en larmes, c'est quand tu me crois cou- pable de la plus noire trahison que tu me défends avec tant de chaleur ! et tu es prêt à exposer ta vie pour moi, quand tu penses que j'ai voulu ta mort! Com- ment pourrai-je jamais payer la généro- sité de ton noble cœur, et faire rougir les impies qui osent douter de tes ver- tus? Mais continuez, Moody; qu'a ré- pondu mistriss Birton? — Mistriss Bir- ton paraissait très en colère, madame; mais elle a cherché à se calmer, et s'est contentée de dire à son neveu qu'elle es- pérait que la raison lui reviendrait avec la santé, et qu'elle attendrait ce moment- là pour prendre un parti décisif. Ensuite elle a pris congé de lui, en l'engageant assez froidement à écarter toutes les idées qui pourraient, en l'affectant trop vivement, retarder sa guérison. Anna, l'ayant vue faire un geste menaçant en sortant, l'a suivie sur la pointe du pied, et a aperçu mistriss Fenwich qui accou- rait joindre mistriss Birton sur l'esca- lier. Eh bien! lui a-t-elle demandé, que dit-il? — Plus fou que jamais, Kitty. — Quoi! il faudra donc renoncer à le dé- tacher d'elle? — Peut-être bien; mais je

suis sûre de les séparer, et alors que m'importe qu'ils s'aiment encore? — Mais comment le ramènerez-vous à lady Sumerhill, si madame de Sorcy lui est toujours chère?—Ne vous inquiétez pas, Kitty, j'ai des moyens....—Alors, comme elles s'éloignaient toujours en parlant, Anna n'a pu entendre la suite de la conversation. Moi je lui ai demandé pourquoi mistriss Fenwich paraissait si animée contre vous. — Ma chère Moody, m'a-t-elle répondu, ils cherchent tous ici à se tromper les uns les autres, et celle qui se croit le plus d'esprit est celle à qui on en fait le plus accroire. Mistriss Fenwich avait espéré autrefois que sir Edmond l'épouserait, et peut-être l'aurait-il fait s'il n'eût pas trouvé madame de Sorcy à son goût, et assurément tout le monde aurait pensé comme lui; mais elle est toujours si fâchée de la perte de son amant, que c'est pour cela qu'elle anime la colère de mistriss Birton, et lui vante sans cesse lady Sumerhill, qu'elle déteste dans le fond..... — C'est assez, Moody, je n'en veux pas savoir davantage, et quant à ce que vous dites de mistriss Fenwich, je ne puis croire qu'elle mette un intérêt de vengeance dans tout ceci, du moment qu'elle est mariée..... — Eh! madame, qu'est-ce que cela fait donc? Je vous certifie qu'Anna est bien sûre de ce qu'elle dit, car elle le tient de Jenny, à qui mistriss Fenwich ne cache rien de ce qu'elle pense. —Au reste, que m'importe, reprit Malvina; je n'ai nulle curiosité sur ce point, et à l'exception de la santé de sir Edmond, je ne demande aucun autre détail sur ce qui se passe dans cette maison. Laissez-moi à présent, Moody; j'ai besoin d'être seule; je ne sortirai pas d'ici; ne parlez de moi à personne; mais n'oubliez pas, au moindre mot que vous entendrez dire sur l'état de sir Edmond, de venir m'en instruire sur-le-champ. »

Le reste de la journée se passa non dans la paix, mais dans l'ignorance de toute nouvelle. La nuit fut agitée par des rêves affreux; car, s'il n'est pas de plaisir que le sommeil ne suspende, il est des peines qu'il n'apaise point; elles sont une partie de nous-mêmes, et déchirent, et dévorent jusqu'à notre dernier souffle: si on dort, la pensée ne sait plus dire d'où vient le mal; mais le cœur, tant qu'il bat, le sent toujours, il ne peut cesser de souffrir, il peut seulement cesser de vivre.

CHAPITRE XXXIV.

NOUVELLES ALARMES.

Malvina, fatiguée d'un si pénible repos, venait à peine de se lever, lorsque mistriss Moody entra chez elle pour lui apporter son thé. « Eh bien! madame, lui dit-elle d'un air satisfait, *j'étais bien* sûre hier de ne pas vous en imposer..... — Comment! serait-il mieux, Moody? serait-il hors de danger? Edmond, mon Edmond serait-il sauvé? s'écria vivement Malvina. — Pour ce qui est de cela, madame, je n'ai rien d'heureux à vous dire; au contraire, il paraît que la fièvre prend un caractère plus alarmant; le docteur pense qu'elle pourrait devenir maligne, ce qui fâche beaucoup mistriss Birton, attendu qu'elle craint que cela ne répande un mauvais air dans sa maison. — Une fièvre maligne! répéta Malvina avec terreur; et qui est auprès de lui? qui le soigne? qui donc recueille toutes ses souffrances?— Oh! madame, il a une très-bonne garde; je la connais beaucoup.—Vous la connaissez, Moody! reprit Malvina en rêvant; ne pourrais-je pas la voir, lui parler? — Quant à cela, madame, je ne le crois pas; sir Edmond est trop mal pour qu'on puisse le quitter un moment, et je pense même qu'on va prendre une autre garde pour soulager celle qu'il a. — Moody, interrompit précipitamment Malvina, assurez-vous qu'on la demande, je me chargerai de la procurer. — Vous, madame! répliqua l'autre surprise. — Oui; informez-vous seulement si mistriss Birton vient souvent auprès de son neveu. — Elle, madame! oh! mon Dieu, non; depuis qu'on a parlé de malignité,

[redacted]

ré qu'elle se garderait
. — Tant mieux. Et vous
est la seule personne de
entre dans cet apparte-
madame, et c'est tout
lui permettra à présent,
s est si alarmée de la
C'est bon. Eh bien,
ez-y sur-le-champ; dites
vous connaissez une per-
zèle, qui se chargera de
les nuits, et se fera un
pargner ce que le service
ile, et la communication
reux. — Oui, madame,
Moody en hésitant; mais
pas cette personne. — Ne
pas, elle sera prête aus-
mandera : ainsi, Moody,
térêt comme pour mon
nez pas d'exécuter ponc-
ordres. » Mistriss Moody
s Malvina se leva et fit
dans sa chambre : elle
, sa respiration était gé-
arche brusque et désor-
ss Moody, qui croyait
étaient le dernier terme
t qui ne la reconnaissait
ressemblait au désespoir,
l'état de Malvina qu'une
à dont il fallait essayer
Pour y réussir, elle re-
re idée qu'elle avait eue
parlant à Malvina : « Une
me me croira, j'espère;
ant manifesté quelques
s sur ce qu'elle m'avait
stiss Fenwich, pour me
s m'a emmenée dans la
ny, qui touche à celle
, et, à travers la cloison,
t ce qui s'y disait. Mis-
était encore au lit; elle a
ny des nouvelles de sir
ra fort mal, a répondu
sur en désespère. » A ce
essaillit, et, s'approchant
e mistriss Moody, elle
s avec l'air d'écouter at-
istriss Moody, flattée de

l'attention que Malvina semblait lui prêter, continua en ces termes : « Eh bien ! Jenny, a dit mistriss Fenwich, vous ne croiriez pas que, malgré les torts d'Edmond envers moi, ce que vous m'annoncez là me fait beaucoup de peine : il a été ma première inclination, et je suis sûre de n'aimer jamais personne autant que lui — Cependant, madame, a repris sa suivante, vous paraissiez si contente l'autre jour quand M. Fenwich vous assurait qu'il était presque sûr de le faire déshériter par mistriss Birton ? — Assurément, Jenny, je désire fort posséder moi-même toute la fortune qui lui était destinée; mais cela ne m'empêche pas de regretter sa conquête, ni d'employer tous les moyens de le ramener à moi. — Pourquoi madame est-elle donc toujours la première à vanter à mistriss Birton les avantages d'une alliance avec lady Sumerhill ? — Sotte que tu es ! ne vois-tu pas que c'est pour la tromper que j'agis ainsi ! En paraissant admirer son idole, j'écarte les soupçons qui pourraient lui rester sur le goût que j'ai eu pour Edmond; j'augmente son aversion pour madame de Sorcy, et je ne crains point de me donner une rivale; car, avec son air prude, ses minauderies affectées et sa monotone beauté, lady Sumerhill ne l'emportera jamais sur moi. — Il est certain que madame embellit tous les jours, a repris Jenny d'un ton doucereux, et si sir Edmond était en état de vous considérer, il penserait assurément que, si les charmes de miss Melmor ont pu le séduire, ceux de mistriss Fenwich doivent le fixer. — Écoute donc, Jenny, je n'en désespère pas encore, et s'il peut revenir de cette maladie..... Oh ! quel plaisir de pouvoir l'enlever à cette odieuse madame de Sorcy ! — Vous la détestez donc bien ? lui a demandé Jenny; eh bien ! je m'étonne que quelqu'un puisse lui en vouloir. — Comment, Jenny, si je lui en veux ! Edmond ne l'aime-t-il pas ? N'est-elle pas cause qu'il m'a délaissée ? Oui, oui, je la hais, car tous les hommes l'admirent, et tout le monde en dit du bien. — Mais,

madame, a répliqué Jenny, c'est qu'elle est si bonne ! si charitable ! on croirait qu'elle n'est jamais occupée que des autres, tant elle est prompte à saisir ce qui peut plaire à chacun. Je ne sais comment il se fait que, sans sortir de sa chambre, elle connaissait tous les malheureux ; enfin, en arrivant à Édimbourg, elle a d'abord trouvé le moyen de secourir cette pauvre mistriss Moody.....—Jenny, a interrompu séchement mistriss Fenwich, finissez votre panégyrique, et que ce soit le dernier, si vous voulez rester auprès de moi. — Jenny, confuse de son étourderie, l'a réparée en comblant sa maîtresse d'éloges : celle-ci s'est adoucie..... — Croyez-vous qu'on soit décidé à la prendre ? interrompit Malvina, qui, tombée depuis long-temps dans une profonde rêverie, n'écoutait plus mistriss Moody. — Qui donc, madame ? demanda celle-ci. — La garde dont vous me parliez tout-à-l'heure. — Mon Dieu ! madame, excusez-moi, je n'y pensais plus. — Et à quoi donc pensiez-vous ? — Mais il me semblait que madame écoutait avec intérêt la conversation de mistriss Fenwich. — J'ai assez de mistriss Fenwich, dit Malvina en s'asseyant et appuyant sa tête sur ses mains, comme ne pouvant plus soutenir le poids de sa douleur ; je n'entends plus ce que vous me dites ; je ne sais plus où je suis ; tout s'efface à mes yeux. O Dieu ! Dieu ! me faudra-t-il manquer de forces au moment où elles me sont le plus nécessaires ? — Mais madame devrait prendre quelque chose qui la soutînt et la fortifiât, lui dit mistriss Moody avec inquiétude. — Oui, répliqua Malvina sans changer de position ; hâtez-vous de m'apporter quelque chose qui me soutienne et me fortifie. » Mistriss Moody courut aussitôt lui chercher un consommé : Malvina essaya d'en avaler quelques gouttes ; mais, le repoussant bientôt, elle se leva, fut à la croisée, l'ouvrit, et regardant du côté de mistriss Birton : « C'est donc là qu'il est ! s'écria-t-elle ; c'est là qu'il souffre ! c'est là où j'avais juré de ne jamais rentrer, et où j'espère pourtant être demain ! — Vous, madame ! s'écria mistriss Moody ; quel est donc votre projet ? — Pourquoi m'écoutez-vous quand je ne vous parle pas ? reprit Malvina : je ne veux point que vous sachiez encore ce qui m'occupe ; ne dites à personne que vous m'ayez entendue. Allez, laissez-moi seule, j'ai besoin de repos..... Apportez-moi de quoi écrire. — Mais madame est si faible ! cela ne la fatiguera-t-il pas ? — Moody, poursuivit Malvina sans l'écouter, apportez-moi aussi une de vos coiffures et une de vos robes, ce que vous aurez de plus commun. — A vous, madame ! répliqua l'autre, saisie d'étonnement. — Oui, je voudrais les essayer tout de suite. — Mais madame plaisante sans doute, » reprit mistriss Moody tout interdite. A ces mots, Malvina la regarda fixement avec un sourire amer, lui prit la main, la serra avec violence, et lui dit : « Moody, il est des situations où il est plus aisé de mourir que de plaisanter..... Allez, ne tardez plus à m'apporter ce que je vous demande. » Mistriss Moody, effrayée du ton de Malvina, obéit en silence, et, lorsqu'elle rentra avec les habits, les plumes et le papier, Malvina lui fit un signe de tête de poser ce qu'elle apportait et de se retirer.

Elle tenta vainement d'écrire dans le courant de la journée, il lui fut impossible de tracer une ligne. Vers le soir, elle se vêtit de la robe de mistriss Moody, s'enveloppa dans son épaisse coiffure, et se regardant devant une glace : « Assurément, se dit-elle, sous ce déguisement Edmond ne reconnaîtra pas sa Malvina : je pourrai le voir, le servir ; j'éviterai ses regards, je contiendrai ma douleur ; il ignorera quelle main le soigne ; car l'émotion pourrait épuiser ses forces, et il doit avoir plus besoin de repos que de plaisir..... Mais que dis-je ? malheureuse ! dans l'état où il est, puis-je craindre d'en être reconnue ? Ses yeux se fixeront sur Malvina et ne la distingueront pas. » Comme elle parlait, mistriss Moody frappa à sa porte. « Que voulez-vous ? lui demanda Malvina ; entrez. » En la voyant

[redacted]

vêtue, la bonne hôtesse fit un cri
rprise : « Je venais..... je venais.....
it-elle en la considérant..... Mais,
rité, j'ai peine à reconnaître ma-
. — Que voulez-vous ? lui demanda
ina. — Je venais dire à madame
tout-à-l'heure, étant devant ma
, j'ai vu de loin Anna qui marchait
ite : je l'ai appelée pour lui deman-
à elle allait..... Mais, mon Dieu,
madame est singulièrement dégui-
— Vous lui avez demandé où elle
? poursuivit impatiemment Mal-
. — Oui, madame, et elle m'a dit
n l'envoyait chercher une garde
cette nuit, parce que le docteur
it de déclarer la fièvre de l'espèce
us maligne ; c'est aujourd'hui le
ième jour, par conséquent un des
dangereux, et il est essentiel qu'on
e passer la nuit entière auprès du
de, pour lui donner à toute minute
potion ; et comme l'autre garde est
fatiguée..... — Eh bien ! Moody,
voilà prête à la remplacer, s'écria
ina en rappelant toutes ses forces
contenir l'excès de son désespoir.
h ! madame, jamais je ne souffrirai
vous vous exposiez ainsi, lui dit mis-
Moody ; je ne peux pas vous cacher
la maladie de sir Edmond est mor-
, elle est même contagieuse ; tout
nde le sait ; il n'y a pas jusqu'à sa
e qui craint le danger en restant
long-temps auprès de lui, et on
a fort d'en trouver une autre. — Ne
iquez pas un mot, et ne perdons
un instant, repartit impérieusement
ina ; assurez Anna que, d'ici à une
e, vous vous chargez d'amener
garde, et préparez-vous à me pré-
r ce soir même, comme une femme
vous répondez. » Mistriss Moody
ut balbutier encore quelques ex-
s ; mais Malvina ne lui en donna
e temps, et, n'étant plus maîtresse
douleur qui l'agitait, elle la poussa
de la chambre en s'écriant : « Cours
! cours, malheureuse ! songe que
lai d'un instant peut te rendre
pable de sa mort et de la mienne.
Que parles-tu de danger ? que fait la contagion à celle qui est au désespoir ? Va, cours, ouvre-moi le chemin ; que je recueille du moins son dernier soupir. » Mistriss Moody, éperdue du ton dont elle lui parlait, ne résista point à de pareils ordres, et ils furent si ponctuellement exécutés, que le soir l'horloge n'avait pas encore sonné neuf heures, qu'elles étaient déja toutes deux à la porte de mistriss Birton.

CHAPITRE XXXV.

TÊTE-A-TÊTE NOCTURNE.

Le domestique qui vint leur ouvrir les conduisit aussitôt dans l'appartement d'Edmond. En montant l'escalier Malvina s'appuya sur le bras de mistriss Moody, afin de pouvoir se soutenir ; mais, en entrant dans la chambre du malade, qu'une faible lampe éclairait à peine, en apercevant ce lit de douleur où languissait celui qu'elle aimait uniquement, elle devint si tremblante, que, sans le secours de mistriss Moody, elle fût tombée sur le parquet. La garde, qui s'aperçut de son trouble, s'approcha, et s'adressant à mistriss Moody : « Cette femme me paraît bien faible, lui dit-elle, je doute qu'elle puisse supporter la fatigue de la nuit : le jeune homme est très-mal ; peut-être n'ira-t-il pas jusqu'à demain..... Au reste, continua-t-elle en regardant Malvina, vous n'aurez autre chose à faire qu'à lui donner à boire exactement tous les quarts d'heure ; et, comme il est presque sans connaissance, et qu'il ne peut pas avaler seul, il faut lui donner la potion que voici dans une cuiller : tenez, venez avec moi, je vais vous montrer comment il faut s'y prendre. » Malvina s'approcha avec une morne tranquillité ; son sang s'était glacé, et il lui semblait déja que son ame s'éteignait avec celle d'Edmond. « Et, si les symptômes devenaient plus alarmants, continua la garde en mettant ses lunettes sur son nez pour lire l'étiquette des fioles qui étaient sur la cheminée, et, que vous vous trouvassiez embarrassée,

vous n'aurez qu'à m'appeler un peu fort, car j'ai le sommeil dur, et voici trois nuits que je ne dors pas; je serai dans ce cabinet à côté. » Malvina, hors d'état de prononcer un mot, fit un signe de tête, et voulut prendre la cuiller pour la porter à Edmond; mais la garde, la retirant, lui dit : « Est-ce que vous êtes muette donc? Eh! Seigneur, comme vous tremblez! on dirait que vous n'avez jamais vu mourir personne. » Ce mot, cette chambre, ce lugubre appareil, rappelèrent à Malvina les derniers moments de son amie, et, en s'appuyant sur le dossier du lit d'Edmond : « Personne, dit-elle avec un sourd gémissement, n'a vu mourir autant que moi. — Ma foi, on ne le dirait guère à vous voir, reprit la garde : alors pourquoi donc êtes-vous si grave? Il faut se faire à ça dans notre état : si on s'affligeait de toutes les morts qu'on voit, on ne vivrait pas soi-même. Mais, tenez, continua-t-elle en s'approchant du lit, ouvrez le rideau, soulevez la tête du malade, tandis que je vais le faire boire. » Malvina obéit, et alors seulement elle aperçut Edmond, les yeux fermés, sans mouvement, pâle et défiguré; une respiration courte et oppressée était tout ce qui lui restait de vie. Elle le vit, et sentit son courage s'accroître avec le danger de son amant. Passant un bras sous la tête d'Edmond, elle la posa sur son sein, et, prenant de l'autre main la cuiller que tenait la garde, elle fit avaler au malade tout ce qu'elle contenait. « C'est bien, très-bien, lui dit mistriss Goodwin; vous n'êtes pas si novice que je l'ai cru d'abord; en vérité, je ne ferais pas mieux. Adieu donc, je vous laisse; voici assez long-temps que je suis sur pied, et je sens le sommeil qui me gagne. Vous trouverez du vinaigre dans cette bouteille; il faudra en brûler de temps en temps..... Eh quoi! mistriss Moody, vous êtes encore là? et vite, vite, sortez d'ici : ne savez-vous pas que cet air est empesté? » Alors les deux femmes sortirent, et Malvina resta seule dans la chambre d'Edmond.

Quel instant que celui-là! quelle situation que la sienne? Elle le revoit enfin cet objet tant aimé; mais comment le retrouve-t-elle? dans une chambre éclairée d'une lueur sépulcrale! inanimé, ne distinguant personne, ne reconnaissant plus Malvina, expirant enfin..... Elle s'approche de son lit, entr'ouvre le rideau, prend sa main et la trouve glacée; elle pose la sienne sur le front de son amant; il est baigné d'une froide sueur; ses lèvres décolorées sont sèches et entr'ouvertes, et son haleine exhale à peine un reste de chaleur. Elle croit l'entendre articuler quelques mots; elle ne respire plus, elle écoute. Elle ne s'est pas trompée. « *Malvina!* dit-il d'une voix mourante, *Malvina!* » A ce nom, l'infortunée ne peut contenir ses sanglots; pour qu'ils ne soient pas entendus, elle enveloppe sa tête sous les rideaux; elle tremble que le cri de sa douleur n'aille apprendre à Edmond qu'elle est là; et, pour pouvoir le mieux servir, elle se condamne à ne plus se plaindre. Ses yeux n'ont plus de larmes; son cœur a cessé de gémir; le regard fixé sur une montre, elle compte les minutes, et, à mesure que chacune passe, elle frémit sur celle qui va suivre. Bientôt elle n'a plus besoin d'aiguille pour calculer le temps, elle le marque par les battements de son cœur : à genoux devant le lit d'Edmond, la tête penchée sur cette main froide et pâle, elle la réchauffe entre les siennes, et, au milieu du silence du monde, implore le Dieu des miséricordes en faveur de celui qu'elle adore. Oh que sa foi était sincère! que ses prières étaient ardentes! Elle sentait, elle était sûre que quelqu'un là-haut l'écoutait : car la confiance que Dieu inspire s'augmente avec le besoin qu'on a de lui. Eh! qui n'a pas connu ces terribles moments où l'excès du malheur donne une voix si puissante à la religion, et où, la terre n'offrant plus de ressource contre le désespoir, on a besoin de tout attendre du ciel pour pouvoir supporter la vie!

Il était à peine jour, et sir Edmond

[redacted]

ent dans le même état où ait trouvé la veille, lors-dit quelqu'un frapper dou-orte; elle fut ouvrir: c'était nait avertir que le docteur là; il entra aussitôt en ra-rruque, et dit: « Hé bien! mment va votre malade? — dwin dort encore, mon-dit Malvina; je l'ai rem-nit. » Le docteur, la regar-lus attentivement, démêla algré son épaisse coiffure, elle ne ressemblait pas du ies Goodwin, et lui prenant alement: « *Voilà bien*, dit-la *plus blanche*, *la plus dé-plus propre à soigner les les blesser*. — Ne vous ap-pas de sir Edmond? répon-e reculant. — Si, si, nous r; mais auparavant, ma, dites-moi donc depuis exercez votre état? Dieu eur Potwel est assez connu urg, aussi il n'est point de qui ne lui demande sa être placée; et jamais vous s adressée à moi. — Hé, eprit-elle, presque déses-Edmond entre des mains tes, quand sir Edmond se vous le temps de penser à Au nom de Dieu, ne vous de lui. » Alors elle lui ra-plus exacte précision tout mond avait éprouvé depuis mit dans son récit tant de détail et d'intelligence, que otwel la regarda avec sur-iant: « Ma foi, si tous les ient des femmes comme servir, je pense qu'il n'en m, et je ne désespère plus nd depuis que vous êtes; voyons donc comment il l lui prit le bras, et, ap-igts sur le pouls, il parut attention. Malvina ne le vue; elle cherchait à de-ée dans ses yeux, et rete-nait son haleine, de peur que le moindre bruit ne le troublât dans ses réflexions; enfin, après un long silence, il posa le bras d'Edmond, en disant: « Il y a du mieux dans ce pouls-là. — En vérité, monsieur? reprit Malvina en contraignant son émotion; et pensez-vous?.... croyez-vous que le danger?.... continua-t-elle en hésitant, comme n'osant exprimer son espoir, de peur de le voir détruit. » Le docteur Potwel, qui était loin d'imaginer qu'il fût nécessaire de mettre des ménagements dans ce qu'il avait à apprendre, dit assez indifféremment: « Ah! je n'en réponds point, je n'en réponds point encore: il faut voir; je ne puis rien décider avant le neuvième jour, c'est le plus dangereux; mais, s'il se passe sans accident, je crois bien qu'alors..... Mais, ma belle enfant, vous paraissez bien jeune et bien délicate pour passer ainsi les nuits, surtout dans une maladie presque mortelle comme celle-ci: c'est conscience que de vous exposer, et je me charge de vous procurer une autre place. — A moi, monsieur, interrompit Malvina: non, non, je suis ici à la mienne, et je n'en changerai point; mais n'ordonnez-vous rien? ne prescrivez-vous aucun remède? — L'accès est sur son déclin, répliqua le docteur en examinant encore le pouls de sir Edmond, la connaissance va revenir; je vais écrire la note de ce qu'il faut faire, afin qu'elle soit plus exactement suivie. » Pendant qu'il écrivait, Malvina, palpitante, incertaine, hésitait sur le parti qu'elle devait prendre: sir Edmond allait reprendre ses sens, n'était-il pas à craindre qu'il ne la reconnût, et que cette émotion ne lui fît grand mal? « Tenez, ma belle enfant, lui dit le docteur en se levant, lisez ce papier avec attention, et exécutez ponctuellement ce qu'il prescrit; je reviendrai ce soir; mais, si vous m'en croyez, n'exposez pas auprès des mourants une jolie petite mine dont les vivants sauraient faire un si bon usage. » Et, fort content de son compliment, le docteur sortit de la chambre en se frottant les

mains. Dès que Malvina fut seule, elle s'assit auprès du lit pour épier le premier mouvement d'Edmond; elle ferma soigneusement tous les rideaux pour augmenter l'obscurité de la chambre, et attendit en silence l'instant où la voix chérie de son amant frapperait encore son oreille. Au bout d'une heure, il ouvrit les yeux, et portant la main à son front: « Ah! mon Dieu, dit-il d'une voix oppressée, combien j'ai souffert! ma poitrine est en feu; Goodwin, donnez-moi de quoi apaiser l'ardeur dévorante qui me consume. » Malvina lui présenta sur-le-champ une potion rafraîchissante; mais il était si faible, que, pour la lui faire prendre, elle fut obligée de le soulever dans ses bras, et de s'asseoir sur le bord du lit, afin d'appuyer cette tête adorée contre son cœur. « Restez ainsi, lui dit-il, je suis mieux; ce changement de position me soulage. » Malvina, heureuse de lui obéir, ne remua plus, ne proféra pas un mot, et renfonça des larmes qui auraient pu la trahir. Et cependant elle tenait embrassé celui qu'elle aimait: il la croyait coupable, et elle n'osait se faire connaître; peut-être allait-il expirer dans ses bras sans qu'elle eût pu lui dire: « Juge-moi, Edmond, je suis ici. » Hélas! pensait-elle en le pressant doucement, que tu es loin d'imaginer que cette Malvina dont tu crois n'être pas aimé, cachée sous tes rideaux, te portant sur son sein, partageant ton agonie, jure à cet instant de ne pas te survivre, et ne demande au ciel de lui conserver des forces que jusqu'à l'instant affreux où tu n'en auras plus besoin! Ces funestes pensées brisaient son ame, et ce n'était qu'avec effort qu'elle étouffait ses sanglots; mais, jusque dans sa contrainte, il y avait quelque chose de Malvina, et Edmond, jusque dans sa faiblesse, se sentait ému par une sensation extraordinaire qu'il ne savait pas expliquer.

Il était grand jour lorsque mistriss Goodwin entra; aussitôt qu'elle parut, Malvina lui remit son cher fardeau; car, s'étant aperçue que le son de sa voix, quoique bas et étouffé, avait fait impression sur Edmond, elle craignit qu'il ne lui suffît d'un regard pour la reconnaître, malgré l'habit qui la déguisait; et, redoutant pour lui une émotion aussi vive, et pour elle le danger de voir son secret répandu dans la maison, elle se retira au pied du lit, de manière à tout entendre sans être vue. « N'allez-vous pas dormir? lui dit mistriss Goodwin. — Non, j'ai perdu le sommeil depuis long-temps, répondit-elle fort bas; d'ailleurs, je me reposerai aussi bien sur ce fauteuil. »

Après un assez long intervalle, mistriss Goodwin, fatiguée de soutenir la tête d'Edmond, la posa sur l'oreiller; ce mouvement le ranimant un peu, il demanda d'une voix faible: « Êtes-vous là, Goodwin? — Oui, monsieur, répondit-elle en se rapprochant: désirez-vous quelque chose? — Est-ce vous qui avez toujours été près de moi? — Non, monsieur. — Qui donc m'a donné à boire? — La femme qui vous a veillé cette nuit. — Aussi n'ai-je pas reconnu votre voix; elle a une voix, cette femme!.... je croyais qu'il n'y en avait qu'une comme cela. Où est-elle à présent, Goodwin? — Je crois qu'elle dort, monsieur, répondit celle-ci en s'apercevant que Malvina avait fermé les yeux comme ensevelie dans un profond sommeil. — C'est bon, répondit Edmond, laissez-la, il ne faut pas l'interrompre. » Et il ne dit plus rien.

CHAPITRE XXXVI.

LE NEUVIÈME JOUR.

Plusieurs jours se passèrent ainsi: Malvina, veillant toutes les nuits, et se cachant aussitôt que la lumière paraissait, ne fut reconnue de personne; et sir Edmond eut bientôt oublié l'impression que sa voix lui avait causée.

Enfin le neuvième jour, ce terrible neuvième jour, si annoncé et si redouté, parut: il était midi; Malvina, la tête cachée dans ses mains, paraissait dor-

[redacted]

epundant, attentive à tous les
nts d'Edmond, elle s'aperce-
émissant, que sa respiration de-
plus en plus fréquente et gênée.
pas de l'inquiétude, des crain-
larmes, qu'elle éprouvait, mais
uleur poignante qui glace le
ise le cœur, et est moins ef-
encore dans sa frénésie que
immobilité, parce qu'alors
ainst le terme où tout espoir

lant la fièvre venait de repren-
s violemment, et donnait à
une force passagère, lorsque
r entra. Le malade le reconnut,
isant signe d'approcher, il lui
Docteur, je me sens bien mal;
royez que ma mort approche,
n conjure, ne me le cachez
Allons, allons, il ne faut pas
uiéter ainsi, répondit le doc-
s êtes jeune, d'une forte con-
, nous vous sauverons. — Je
prie, docteur, ne me trompez
st important, plus que vous ne
peut-être, que je sois instruit
état. — Mais, repartit le doc-
vous avez quelques dispositions
e ne vois pas qu'il y ait aucun
ant, quoique pourtant cela
remettre. — Je vous entends,
et je vous remercie : croyez
ai pas une ame si faible, que je
pas me soumettre à mon sort :
te de grandes fautes pèsent sur
science; mais Malvina priera
i, j'en suis sûr, et, à cause d'elle,
pardonnera. » Alors il s'arrêta
t ses faibles mains vers le ciel,
un moment de silence, il dit :
vina ! puisqu'il me faut mourir
toi, et que ta présence ne peut
ir ma pénible agonie, du moins
nières pensées te seront consa-
; si ma main est trop faible pour
r l'éternel adieu, une main se-
me prêtera sa force. Goodwin,
z écrire pour moi, préparez
qu'il faut. — Je ne sais point
épondit celle-ci en se retour-
nant avec embarras, et feignant d'aller chercher ce qu'il demandait. — N'importe, lui dit très-bas Malvina, faites semblant, j'écrirai pour vous. Mais, continua-t-elle en s'adressant du même ton au docteur, ne craignez-vous point que cela ne le fatigue? — Ma foi, répondit-il, dans l'état où il est, on peut tout lui permettre; d'ailleurs, cette Malvina paraît l'occuper tellement, que je ne serais pas étonné qu'il éprouvât un grand soulagement en déchargeant son cœur..... Au fond, il est trop bon de penser encore à elle, car il faut que ce soit une bien méchante femme pour s'être fait un jeu de réduire ce pauvre jeune homme dans l'état où il est. — Ah! docteur, repartit-elle avec un cri qu'elle n'eut pas la force de retenir, si on pouvait lire dans son cœur!..... — Qui donc a crié ainsi? demanda Edmond avec un peu d'émotion. — Ce n'est rien, répondit le docteur; c'est que je disais à votre garde que vous feriez mieux d'oublier une créature qui vous a fait autant de mal que cette Malvina. — O docteur! gardez-vous d'outrager cette femme angélique, gardez-vous de croire à rien de ce qu'on vous dira contre elle; c'est moi seul qui ai été injuste et barbare, c'est moi seul..... Mais n'épuisons pas mes forces à la défendre; il m'en reste à peine pour lui écrire. Êtes-vous prête, Goodwin? — Me voici, monsieur, » répondit-elle. Et Malvina se glissant doucement au chevet du lit, à moitié cachée par le rideau, écrivit ce qui suit sous la dictée de son amant :

EDMOND SEYMOUR A MALVINA DE SORCY.

« Je vais mourir, Malvina; mais,
« quoique mon amour pour vous en soit
« cause, gardez-vous de vous accuser de
« ma mort : c'est moi qui, par la vio-
« lence de mon emportement, ai allumé
« dans mon sein le mal qui me conduit
« au tombeau. J'entends encore les cris
« de votre douleur lorsque je vous quit-
« tai; ils vous justifient, Malvina; ils
« m'assurent que vous n'avez point
« cessé de m'aimer, et que vos larmes

« couleront sur mon cercueil. Malvina, « je le confesse, je regrette la vie, puis- « que j'aurais pu vivre pour vous; je re- « grette un monde où je vous laisse; « mais surtout j'emporte le profond « repentir d'avoir douté de vous un « moment, et d'être venu, dans ma cri- « minelle colère, mourir au milieu de « vos indignes ennemis. O Malvina! par- « donnez cette coupable erreur : hélas! « combien j'en suis puni! sans elle j'au- « rais pu vous appeler auprès de moi, « serrer votre main encore une fois, « attacher sur vous mon dernier regard, « et vous dire que je vous aime, que ja- « mais je n'aimerai que vous, que je « meurs en vous adorant. Dis-le, dis, « Malvina, tu serais venue, n'est-ce « pas? tu n'aurais pas résisté à la mou- « rante prière de ton amant; tu serais « à présent auprès de moi, je te verrais, « je t'entendrais, je serais consolé..... » « Qui donc pleure ainsi? dit-il en s'in- terrompant : partout je suis frappé de son accent; partout je crois reconnaître sa démarche; cette main qui me touche, il me semble toujours que c'est la sienne; cette voix que j'entends murmurer est encore la sienne; ces gémissements étouffés semblent partir de son cœur. O Malvina! si c'est ton ame qui respire autour de moi et qui vient s'unir à la mienne pour s'envoler avec elle, presse-toi sur mon sein, et exhalons ensemble notre dernier souffle. » A cette tendre appellation Malvina éperdue se précipitait dans les bras d'Edmond, lorsque, le délire le saisissant tout-à-coup, il s'écria avec fureur : « Non, non, éloigne-toi, femme perfide! veux-tu verser mon sang une seconde fois? Pourquoi armer la main de mon rival de ce poignard sanglant? pourquoi lui ordonner de le plonger dans mon sein? pourquoi te servir de son odieux secours? Que ne me dis-tu de mourir? je t'aurais obéi..... — O mon Dieu! mon Dieu! s'écria Malvina en frappant sa tête contre le mur dans une inexprimable angoisse, quand donc mettrez-vous un terme à mes tourments? ils ne peuvent plus augmenter. — Il y a là-dessous quelque chose de fort extraordinaire, dit le docteur. — Bah! lui répondit mistriss Goodwin à demi-voix, je parierais que cette femme n'est autre chose qu'une de ces folles que sir Edmond a trompées. — Fi donc! mistriss Goodwin, reprit le docteur; elle a l'air, au contraire, d'une très-belle et très-sage personne; mais il est des femmes dont les nerfs sont irritables, et qui pleurent seulement de voir pleurer les autres. — Au reste, répliqua mistriss Goodwin, peu m'importe qui elle est; il me suffit que, depuis qu'elle est ici, j'ai dormi toutes les nuits, et que le jour encore elle m'épargne la moitié de mon ouvrage. »

Le délire de sir Edmond dura *jusqu'au* soir. Ce que souffrit Malvina *dans cette* journée est au-dessus de ce qu'on pourrait exprimer; et, pour avoir trouvé assez de force pour y résister, il fallait que l'idée de la terrible nuit qui s'avançait lui en eût donné de surnaturelles.

A minuit Edmond cessa de parler; et le docteur Potwel, ayant tâté son bras, dit à Malvina : « Voici la crise qui approche; s'il n'est pas mort dans six heures, je réponds de lui : veillez avec soin; je ne quitterai pas la maison; et, si la connaissance revient, accompagnée d'une légère sueur, si l'oppression diminue, faites-moi appeler, il est sauvé. »

« Voici donc l'heure qui va décider mon sort! » s'écria Malvina aussitôt qu'elle fut seule; et elle se promena autour de la chambre, les yeux fixés sur la terre, dans un morne silence; puis, s'arrêtant avec terreur, elle dit : « Encore quelques instants peut-être, et tout sera fini! Encore quelques instants..... » Elle ne put achever, l'affreuse idée de son amant couché dans la tombe l'arrête; il lui semble qu'elle le voit dans la fosse profonde, et le drap mortuaire étendu sur lui. Elle s'agite pour fuir ces horribles images; c'est en vain : la mort d'Edmond la poursuit, l'entoure, l'accable, arrache toute espérance de son cœur. Alors, ne pouvant plus espérer, elle veut mourir aussi..... « Mon Dieu!

[redacted]

s'écrie-t-elle, ce n'est plus sa vie que j'ose vous demander, c'est la mienne que je vous rends. Ah! pardonnez-moi de n'avoir point la force de vivre sans lui. » Elle se rapproche du lit, ouvre les rideaux : un effroi mortel la saisit; Edmond est expirant, il ne respire plus, ses mains froides sont immobiles; Malvina jette des cris de douleur. « Edmond, dit-elle, Edmond, attends-moi, je vais te suivre; attends ta pauvre Malvina : c'est elle qui te parle, qui t'implore; ne veux-tu pas l'entendre encore une fois, mon Dieu! une seule fois encore?......» Mais Dieu ne l'exauce point; Edmond va mourir sans la reconnaître. L'infortunée n'a point de force contre cette dernière douleur, elle pâlit et tombe inanimée sur le lit de son amant.

Cependant Edmond vivait encore; une nature forte et vigoureuse, après avoir lutté quelques instants contre la mort, venait de l'emporter sur elle : déjà le feu de la vie se rallume dans son sein, et le sang recommence à circuler dans ses veines; épuisé de souffrance, il entr'ouvre les yeux, soulève sa tête, et, à la lueur de la lampe qui frappait sur son lit, il aperçoit une femme étendue près de lui; étonné, il regarde : la coiffure de Malvina s'était détachée, et ses cheveux épars flottaient sur son cou; il ne peut s'y méprendre, ce sont là les traits de Malvina : « Où suis-je? s'écrie-t-il, est-ce elle que je vois? » A cet accent, elle se ranime, et, regardant son amant dans une muette extase, elle étend les bras vers le ciel sans avoir la force de proférer un seul mot. « Malvina près de moi!...... est-ce un songe trompeur? puis-je le croire? est-ce bien toi, Malvina? — O mon Edmond, s'écria-t-elle, m'es-tu rendu? — Malvina, répond-il d'une voix languissante, j'ai cessé de souffrir, puisque je te vois; mais, dis, par quel prodige m'apparais-tu? est-ce donc que nous aurions quitté la terre, et sommes-nous déjà réunis pour l'éternité.....? » En finissant ces mots, ses idées fugitives s'évanouirent, et ses yeux se refermèrent; mais le libre mouvement de sa poitrine et l'humide chaleur de ses mains rassurent Malvina; elle voit ses lèvres flétries reprendre une ombre de couleur, les nuages de la mort s'écartent, un doux sommeil succède à l'épuisement de la souffrance, et, ivre de reconnaissance, elle tombe à genoux, et offre au Dieu qui le sauve le torrent de ses larmes et de sa joie.

Cependant elle demande à tout ce qui l'entoure de respecter le sommeil d'Edmond : ce vaste et solennel silence, dont la sombre horreur l'épouvantait quelques heures auparavant, ne lui paraît plus assez profond; un bruit lointain l'inquiète, l'agitation de l'air lui fait peur, elle-même craint de respirer; elle voudrait que la vie du monde fût suspendue, et que la nature ne se réveillât qu'avec son amant.

CHAPITRE XXXVII.

DE LA JOIE APRÈS LA DOULEUR.

Mais déjà l'aurore commence à blanchir l'horizon, et Edmond n'a point cessé de dormir; Malvina, les yeux attachés sur lui, à genoux devant son lit, est toujours dans la même position, lorsqu'elle entend de loin la pesante démarche du docteur Potwel : aussitôt elle se lève, et, effleurant à peine le plancher, ouvre la porte d'une main légère, et court au-devant de lui. « Docteur, s'écria-t-elle, il dort du sommeil le plus calme. — Il dort, répliqua-t-il; en êtes-vous sûre? — Ah! docteur, croyez-vous que je puisse m'y tromper? — Ma foi, ce ne serait pas la première fois qu'on s'y serait mépris : entrons cependant; s'il dort, je réponds de lui. » Malvina, légère comme un oiseau, le guide silencieusement auprès du lit; le docteur examine le malade avec son recueillement ordinaire, et puis regardant Malvina d'un air surpris : « Cet homme-là est hors de danger, » lui dit-il. A ces mots, moins maîtresse de sa joie qu'elle ne l'avait été de sa douleur, elle ne peut la contenir, et se précipite hors de la

chambre, pour laisser éclater la violence de son agitation et les cris de son bonheur. Le docteur, étonné de cette fuite soudaine, appelle mistriss Goodwin pour qu'elle vienne auprès du malade, et se hâte de joindre Malvina, qu'il trouve dans la première antichambre, inondée de larmes et comme égarée par tout ce que la joie a de plus tumultueux : en le voyant, elle s'approche de lui, et pressant ses mains entre les siennes : « C'est donc vous qui l'avez sauvé, lui dit-elle, ange du ciel, homme bienfaisant, qui, après Dieu, avez toute ma reconnaissance! il est hors de danger, dites-vous? Oh ! répétez-les ces mots qui, de l'abîme du désespoir, viennent de m'élever dans les cieux. — Assurément, vous êtes une femme très-extraordinaire, répliqua le docteur en essuyant une larme qui venait de mouiller sa paupière. — Sans doute, docteur, je dois vous paraître telle ; mais taisez-le à tout le monde, je vous en conjure, ne me décelez pas. Dites-moi cependant, poursuivit-elle avec une agitation qui lui permettait à peine de respirer, croyez-vous qu'en s'éveillant il reconnaisse tous ceux qui l'entourent? — N'en doutez pas : la fièvre a cédé, il n'aura plus de délire; l'instant de la convalescence approche, et je ne vois plus en lui d'autre mal que la faiblesse. — Mais avec cette faiblesse, docteur, une forte émotion ne serait-elle pas du plus grand danger? — Très-certainement; ses organes sont trop épuisés pour la soutenir, et je ne répondrais pas qu'il y résistât : mais pourquoi toutes ces questions? quel intérêt vous excite à les faire?—Quel intérêt, docteur ! interrompit-elle avec véhémence; est-il des expressions pour le peindre! Mais, encore une fois, je vous en conjure, ne me décelez pas; je suis une bien faible créature de n'avoir pas su me contraindre; mais j'ai tant souffert ! Prenez pitié de moi, docteur; ce passage inattendu de la mort à la vie anéantit toutes mes facultés. — Je devine, répondit-il avec finesse, que vous n'êtes pas ce que vous paraissez être, et qu'un motif très-particulier vous a conduite ici; sir Edmond ne vous est rien moins qu'indifférent, et il y a quelque chose que vous ne dites pas. — Peut-être ne vous trompez-vous pas, docteur, lui dit-elle en souriant du contentement où il paraissait être de sa pénétration. Mais rentrons auprès de lui : cachée dans un coin de la chambre, j'attendrai son réveil, j'écouterai ses premiers accents; gardez-vous de lui dire que je suis là; surtout ne prononcez pas mon nom. — Ma foi, je serais bien en peine; est-ce que vous me l'avez dit? — Mon Dieu ! il me semble que j'entends du bruit, s'écria Malvina en prêtant l'oreille : n'est-ce pas Edmond qui s'éveille? Je ne me trompe pas, c'est lui; entrez seul, docteur, je craindrais qu'il ne me vît; j'écouterai à travers la porte. » Et, le cou tendu, la jambe en avant, retenant son haleine, elle ne perdit pas une des paroles d'Edmond. « Ah! mon Dieu, dit-il en voyant entrer le docteur, que m'est-il donc arrivé? un calme refraîchissant a remplacé cette ardeur qui me dévorait; dans quel doux sommeil j'ai été plongé! quelles délicieuses illusions l'ont embelli! j'ai vu, j'ai touché Malvina, j'entends encore sa voix. — Chut, chut, interrompit le docteur, je vous défends de vous occuper d'elle : cette tourmentante idée pourrait vous rendre au danger dont je vous ai sauvé. — Non, docteur, vous vous trompez, c'est elle seule qui m'a sauvé : cette nuit j'allais mourir souffrant dans tout mon être, la douleur dévorait tous les liens de ma vie, et ils allaient être brisés, lorsqu'une voix bien chère a retenti; il semblait qu'elle vînt me disputer à la mort et m'arracher au tombeau : Edmond! Edmond! disait-elle : à cet accent j'ai reconnu Malvina, j'ai ouvert les yeux; elle était là, elle me pressait sur son sein, et j'ai senti dans tout mon être ce doux frémissement que son approche m'a toujours causé; mais, à peine ai-je voulu faire un mouvement pour l'embrasser, qu'elle a disparu comme une ombre; tout a fui..... — Eh! monsieur, interrompit mistriss Goodwin, de pareils

[redacted]

rêves ne sont bons qu'à vous donner la fièvre. — Elle a raison, ajouta le docteur, ce sont là les fantômes d'une imagination délirante; voilà votre pouls qui s'agite, et, si vous parlez encore, la fièvre reviendra. »

Sir Edmond n'avait pas besoin des ordres du docteur pour se taire, car il était si faible, que, quoique l'image de Malvina fût bien empreinte dans son cœur, elle échappait à sa pensée, et peu à peu le souvenir de la nuit s'effaça de sa mémoire, comme l'ombre fugitive disparaît aux premiers rayons du jour.

Malvina profita d'un moment où sir Edmond était assoupi pour rentrer furtivement dans sa chambre, et, cachée derrière les rideaux, elle employa toute son adresse à échapper à ses regards. Cependant Anna avait répandu dans la maison le bruit de la guérison de sir Edmond. Mistriss Fenwich, dont le cœur n'avait jamais été ému que par lui, en éprouva une véritable joie, et mistriss Birton, dont le cœur n'avait jamais été ému pour personne, se répandit en vives démonstrations de sensibilité.

Vers le soir l'obscurité commençait à couvrir tous les objets; sir Edmond dormait, et Malvina, courbée près de la fenêtre, s'occupait à préparer quelques potions, lorsque quelqu'un frappa à la porte. « Voyez ce que c'est, » lui dit mistriss Goodwin, qui était à moitié assoupie sur son fauteuil. Malvina se lève : « Qui est là? demande-t-elle à voix basse. — Puis-je voir Edmond? reprit quelqu'un, qu'elle reconnut aussitôt pour mistriss Birton. — Non, non, répliqua Malvina, si déconcertée qu'à peine pouvait-elle rassembler une idée, il dort. — Sortez donc pour parler à madame! lui dit mistriss Goodwin. — Tout-à-l'heure, mistriss Goodwin, reprit-elle toute tremblante. — Comment, tout-à-l'heure! quand madame a la bonté de venir elle-même, vous vous aviseriez de la faire attendre! Mais allez donc! — En vérité, je ne saurais, reprit Malvina éperdue. — Oh! la sotte créature! repartit mistriss Goodwin en grondant, elle ne saurait!..... et qui donc vous en empêche? vous verrez qu'il faudra que je me dérange. » Et, comme elle vit que Malvina, bien loin d'ouvrir, se reculait dans le lieu le plus obscur de la chambre, elle se leva, secoua la tête, raccommoda son bonnet, et passa dans l'antichambre pour rendre compte à mistriss Birton de l'état de son neveu. Malvina la suivit doucement, et, excitée par une curiosité bien pardonnable, prêta l'oreille à leur conversation. « Je reviendrai demain, disait mistriss Birton : ayez soin de purifier l'air avec du vinaigre; et, je vous prie, une autre fois, ne me faites pas attendre si long-temps. — Madame m'excusera, répondit mistriss Goodwin, mais c'est la faute de cette autre garde, qui est si craintive qu'elle n'a jamais osé venir parler à madame. — Mais ne pouvait-elle pas ouvrir, du moins? — Sauf le respect que je dois à madame, je lui dirai que cette femme a comme des vertiges par moments, et alors..... — Et pourquoi a-t-on mis une pareille folle auprès de mon neveu? — C'est mistriss Moody qui l'avait recommandée, madame; et, dans le vrai, je dois convenir qu'elle entend fort bien son état; je n'y mets pas moi-même plus de zèle et d'activité; mais elle est si sérieuse, si larmoyante, qu'il n'y a jamais le mot pour rire avec elle. — Cela est bizarre, reprit mistriss Birton : Anna l'avait déja dit à mistriss Tap, et le docteur lui-même paraît tout surpris de son excessive sensibilité; ce n'est pas le défaut des femmes de votre état : je suis curieuse de la voir; n'est-elle pas là-dedans? — Oui, madame; mais sir Edmond dort, et nous n'avons pas de lumière. — Eh bien! je reviendrai demain, » répondit-elle en s'en allant. Ces mots alarmèrent vivement Malvina; un coup d'œil suffisait à mistriss Birton pour la reconnaître : ne fallait-il pas éviter cet éclat? Edmond était hors de danger, ses soins lui devenaient inutiles; son parti fut pris sur-le-champ.

Elle passa encore la nuit entière au-

près de lui : le sommeil fut calme; au point du jour, surtout, il dormait si paisiblement, qu'elle se hasarda d'entr'ouvrir les rideaux, et, posant légèrement ses lèvres sur la main qui pendait hors du lit : « Adieu, lui dit-elle bien bas, voici le jour, il faut te quitter. Un Dieu bienfaisant t'a sauvé, tu n'as plus besoin de mes soins. Elle s'éloigne, ta Malvina, sans te laisser d'autre trace des instants qu'elle a passés près de toi, qu'une image confuse qui se perdra dans le vague des songes, et bientôt s'effacera tout-à-fait : adieu, mon Edmond! J'ignore si nous nous reverrons sur cette terre misérable : avec ta santé je retrouve le souvenir des devoirs qui me sont imposés; mais, quand l'âge des passions sera passé, que le temps aura blanchi nos têtes, ne me sera-t-il pas permis de presser ta main de ma main flétrie, et de te dire : Edmond, te souvient-il de cette nuit d'agonie, de cet instant terrible où ton tombeau entr'ouvert menaçait de nous dévorer tous deux? ton oreille a-t-elle oublié cet accent qui repoussait le trépas, et te ranima dans ta mortelle léthargie? A la lueur d'une lampe funèbre, tu pensas avoir vu Malvina; mais, tes yeux fatigués se refermant aussitôt, tu crus qu'une ombre fantastique, enfant du délire et de la nuit, avait pris sa forme et sa voix..... Oh! non, mon Edmond, ce n'était pas une ombre; quelle autre que Malvina eût voulu mourir avec toi? et ces cris du désespoir pouvaient-ils ne pas partir de son cœur?.... Mais déja le jour s'avance, il faut te fuir sans avoir vu un seul de tes regards tomber sur moi; bientôt ils vont se porter sur tous les objets de cette chambre; Malvina alors n'y sera plus : adieu, Edmond, mon bien-aimé Edmond; mon cœur se déchire en te quittant, mais n'importe, ton repos me commande de m'arracher d'ici. » Alors, appuyant plus fortement sa bouche sur la main de son amant, elle se leva pour aller avertir mistriss Goodwin de venir prendre sa place; mais son mouvement avait réveillé Edmond. « Qui est là? » demanda-t-il faiblement. Interdite, elle s'arrête; elle ne sait si elle doit parler ou se taire; elle attend. « Hélas! continua-t-il, serai-je donc toujours poursuivi par ce fantôme enchanteur? Ombre de Malvina, je ne puis t'échapper; je croyais entendre ta douce voix murmurer des paroles plaintives, je croyais toucher au bonheur; mais tout a fui avec le sommeil. O songe bienheureux, je t'implore! viens fermer mes paupières et me rendre Malvina! » En finissant ces mots, sa voix s'éteignit et il se rendormit. Malvina demeura quelques minutes immobile, en proie au plus violent combat : combien son cœur répondait aux désirs de son amant! *qu'il lui eût été* doux de pouvoir se précipiter dans ses bras! ce n'était point la crainte de mistriss Birton qui l'arrêtait; mais Edmond était si faible encore, son état exigeait du calme, et non du plaisir; elle sentit qu'elle lui devait encore ce sacrifice; étendant les deux bras vers lui, elle articula un dernier adieu, et, s'arrachant de la chambre, elle fut éveiller mistriss Goodwin, descendit doucement l'escalier, trouva la porte d'entrée ouverte, sortit sans que personne la vît, et se rendit à l'instant chez mistriss Moody.

CHAPITRE XXXVIII.

ACCUSATION DE MAGIE.

« Dieu soit loué! s'écria cette bonne femme aussitôt qu'elle l'aperçut, vous voilà de retour. Ah! madame, je n'ai pas eu un moment de tranquillité tout le temps que vous avez été dans la maison de mistriss Birton..... Mais, Seigneur, comme vous êtes changée!.... — Je me porte à merveille, ma chère Moody, Edmond est sauvé. — Ah! ma chère dame, reprit l'hôtesse en secouant la tête, que je crains de vous voir avant peu atteinte du même mal que lui; et qui sait si vous vous en retirerez aussi bien? — Ne craignez rien, Moody; Edmond est sauvé, comment pourrais-

[redacted]

rir? Mais, tandis que je vais me r, allez chez mistriss Birton, nez quelque moyen pour excuser bsence. Dites que j'ai été atteinte mal subit, que ma tête est déran- n un mot, dites ce que vous vou- je ne vous demande que de taire ment mon nom; c'est un secret, re Moody, qui doit toujours res- re nous deux. — Je crois que vous vous confier à ma discrétion, ne; et la manière dont j'ai su rner les soupçons..... — Est-ce en a conçu quelques-uns, Moody? ant à cela, madame, je ne puis ous cacher que votre air, votre e, et surtout le chagrin où vous iez plongée, n'ont pas permis de que vous fussiez une garde ordi- et Anna m'a raconté..... — Ah! ieu! m'aurait-elle reconnue? — madame, mais elle m'a raconté us ne mangiez ni ne dormiez, que leuriez toujours, et que, par con- it, elle était bien sûre que vous folle, et qu'elle ne concevait pas ent une personne aussi raison- que moi..... — En voilà assez, , interrompit Malvina, je vous rai dans un autre moment; à pré- ai besoin de repos. » Et, en par- insi, elle fléchissait, car, n'étant outenue par la nécessité de servir nant, elle sentait l'excès de sa se et l'épuisement où l'avaient ré- nze nuits d'angoisses et de veilles

[illegible] mistriss Good- [illegible]; la [illegible] demander dans [illegible]; personne ne peut la lui [illegible] elle est; Anna [illegible], compose, assure [illegible] nuit, au travers [illegible] des gestes de déses- [illegible] les bras, tracer des [illegible] elle invoquait le [illegible]. Bientôt tous les autres domes- [illegible] et s'effraient, les ima-

[illegible] tout le bas peuple d'Écosse croit ferme- [illegible] magie, et l'état de sorcier est encore en [illegible] dans ce pays-là.

ginations se montent, et il demeure certain, parmi eux, que Malvina est une sorcière, et que ce sont ses sortiléges qui ont guéri si promptement sir Edmond d'une maladie que le docteur Potwel avait déclarée incurable. Mistriss Moody arrive sur ces entrefaites, on lui raconte tout ce qu'on croit avant de la questionner sur ce qu'elle sait, et elle se hâte d'adopter une erreur qui éloigne si bien la vérité; sa feinte crédulité confirme chacun dans son opinion, et Jenny se hâte d'aller instruire sa maîtresse de cette nouvelle. Mistriss Fenwich s'étonne, interroge; pour mieux la persuader, Jenny joint de nouveaux détails à ceux qu'elle savait déja : ce n'est plus un doute, mais une certitude; ce n'est pas seulement Anna, mais toute la maison, qui a été témoin de ce qu'elle raconte. Mistriss Melmor, aussi superstitieuse que le moindre domestique, vient augmenter l'effroi de sa fille, en se plaignant d'avoir habité si long-temps avec une sorcière. Enfin ce mouvement tumultueux se porte jusqu'aux oreilles de mistriss Birton, qui l'arrête aussitôt; elle n'est pas dupe d'un conte absurde, mais elle conçoit des soupçons; elle repousse avec ironie toute supposition de magie, mais elle recommande très-sévèrement que, si cette femme reparaît jamais dans la maison, on la lui mène sur-le-champ. « Quelle force d'ame! quelle pénétration d'esprit! s'écrie M. Fenwich en l'écoutant, et comme pénétré d'admiration : quelle autre qu'une femme supérieure à son sexe aurait su démêler si vite la vérité de l'erreur, et unir ainsi une prudence si consommée aux lumières de la philosophie? Mais aussi il n'y a qu'une mistriss Birton au monde. »

Malvina apprit tous ces détails par mistriss Moody; elle les écouta avec indifférence; il lui suffisait de savoir qu'elle n'avait point été reconnue, et qu'Edmond se rétablissait de jour en jour. Bientôt une douce espérance renaît dans ame : sans trop savoir encore ce qu'elle espère, elle jette des regards furtifs vers l'aveuir, incertaine encore

de ce qu'il lui prépare. *Ainsi le limpide ruisseau que la pluie, l'orage et les rapides torrents avaient forcé de déborder, reprend bientôt son premier cours, redevient calme par degrés, réfléchit encore chaque fleur qui naît sur ses bords, et montre un nouveau ciel dans le miroir flottant de ses eaux* [1]. Cependant, lorsque sir Edmond fut mieux, et que ses forces lui permirent de s'occuper avec suite d'une pensée, son premier soin fut de demander à toutes les personnes de la maison si madame de Sorcy avait envoyé s'informer de son état tandis qu'il était malade, ou si, du moins, on était venu de la part de mistriss Clare. On n'avait vu personne, on n'avait entendu parler ni de madame de Sorcy ni de mistriss Clare. Cette froideur, cet oubli apparents froissèrent amèrement l'ame d'Edmond, et ranimèrent toute sa colère contre Malvina. « Quoi ! se disait-il, je la quitte, blessé de la main de M. Prior, et elle ne daigne point s'embarrasser de ce que je deviens ! je meurs, et elle l'ignore ! Elle, si bonne, si humaine pour tout ce qui souffre, reste indifférente à mes douleurs ! Comment ne pas reconnaître dans cette conduite l'influence d'un sentiment étranger ?..... Il se pourrait donc que M. Prior..... Mais, non; n'avait-elle pas consenti à s'unir à moi ? n'a-t-elle pas avoué qu'elle m'aimait ? puis-je douter de la sincérité de Malvina ?.... Cependant je mourais, et pas un mot d'elle n'est venu me parler de ses regrets !.... M'a-t-elle seulement répondu ? car, si je ne me trompe, au moment où mes yeux se fermaient au jour, ils se sont tournés vers Malvina pour lui adresser un éternel adieu..... Mais cette lettre lui serait-elle parvenue ? qui s'est chargé de l'envoyer ? » Dans ce doute, il sonna avec violence. « Allez me chercher mistriss Goodwin, dit-il à son domestique; j'ai besoin de lui parler sur-le-champ. — Monsieur sait qu'elle n'est plus ici. — N'importe, elle est quelque part, sans doute; trouvez-la, et amenez-la moi sans délai. »

[1] Addisson.

Il fut assez difficile de découvrir mistriss Goodwin, parce qu'en sortant d'auprès d'Edmond elle avait été appelée à la campagne pour soigner un malade, et il se passa plusieurs jours avant qu'elle pût se rendre aux ordres de sir Edmond. Enfin elle vint pourtant. « Goodwin, lui dit-il très-vivement, ne vous ai-je pas dicté une lettre tandis que j'étais malade ? qu'en avez-vous fait ? — Excusez, monsieur, répondit-elle en se troublant, mais j'ignore, en vérité..... Dans le vrai, ce n'est pas ma faute; je ne sais point écrire, et j'ai bien de la peine à signer mon nom. — Qui donc a écrit ? interrompit brusquement Edmond. — Monsieur, c'est cette malheureuse femme, le bon Dieu ait pitié de son ame ! — Quelle femme ? reprit-il impatiemment; de qui me parlez-vous ? — Mistriss Birton a défendu qu'on vous en entretienne, monsieur; elle craint apparemment que vous imaginiez n'être pas bien guéri si vous veniez à savoir que c'est par l'effet d'un sortilége..... — Qu'est-ce donc que cet absurde bavardage ? — Ah ! monsieur, repartit la garde, qui brûlait de raconter ce qu'elle savait, si j'étais bien sûre que madame ignorât toujours que je vous aie parlé, je vous apprendrais des choses si extraordinaires..... — Je ne suis pas disposé à les entendre, Goodwin; dites-moi seulement si ma lettre a été envoyée. — Monsieur, cette femme s'en est chargée, mais je n'oserais répondre de ce qu'elle en a fait. — Où est cette femme ? où peut-on la trouver ? — Sainte Vierge ! reprit-elle en faisant un signe de croix, au sabbat, sans doute, et ce n'est pas moi qui irai l'y chercher. — Dites-moi, du moins, qui pourrait me l'indiquer. — Ma foi, monsieur, le diable seul peut le savoir. — Mais qui l'a envoyée ici ? ajouta-t-il avec emportement. — Mistriss Moody. — Eh bien ! Goodwin, allez de ce pas prier mistriss Moody de venir me parler. »

Mistriss Moody vint : glorieuse d'être dans la confidence de Malvina, cela lui donnait tant d'importance à ses propres yeux, qu'elle ne crut pas nécessaire

[redacted]

t que sir Edmond la de-
la consulter sur ce qu'il
ndre. Elle se contenta de
une explication satisfai-
rer simplement Edmond
it point où demeurait la
ui parlait, et qu'elle n'a-
en pour la trouver. Le
ombé dans l'incertitude
a lettre; mais, comme
nte ne pouvait souffrir
t, et que le doute était
nt violent, il se décida,
encore, à aller s'infor-
âme de ce qu'était deve-
et des motifs du silence
.

ence, sans faire part de
ersonne, il descendit un
istriss Birton, et, après
s excuses polies et froi-
ns et l'inquiétude que sa
ent causés, il la prévint
ur quelques jours chez
, à quelques lieues d'É-
ant que l'air de la cam-
du bien. Mistriss Birton,
gueuse, crut voir quelque
projet de voyage, et fit
ives pour s'y opposer.
éja beaucoup, pour un
entier que celui de sir
être réduit à instruire sa
épart, et il n'était pas
céder. Il partit donc le
ne s'arrêta qu'à Aber-
le lieu le plus proche de
ait là où s'adressaient
les personnes qui habi-
, et, afin de s'assurer
it, Edmond demanda au
s'il avait reçu depuis
lettres pour madame de
es chez mistriss Clare.
e de Sorcy? répondit le
me en mettant ses lu-
inant un registre ouvert
, en voici une encore que
ée hier à Clare-Seat. —
? s'écria sir Edmond en
sans répondre au vieux
maître de poste, que ce brusque départ laissa muet d'étonnement; elle y est donc calme et paisible, sans doute, tandis que moi..... ! Mais ne la jugeons pas encore, craignons de la condamner sans l'avoir entendue : pour oser douter de Malvina, ce n'est pas trop de l'évidence. » Tout en parlant ainsi, il arrivait au coin du parc de mistriss Clare : alors il descend de cheval, l'attache à un arbre, et côtoie à pied le mur qui conduit au château. Sur son chemin il trouve une grille à travers laquelle il découvre tous les jardins; il s'arrête, il croit voir..... Non, son œil ne l'a point trompé; cette enfant est Fanny, il a reconnu ses accents; sans doute Malvina n'est pas loin. Le cœur palpitant, il s'assied sur une large borne, regarde furtivement, et attend, dans une inexprimable anxiété, le sort que le destin lui réserve. En folâtrant sur le gazon, Fanny s'avance du côté où il est, elle s'amuse à cueillir des fleurs sur le bord d'une rivière qui coulait près de la grille : tout-à-coup une voix la rappelle..... le sang d'Edmond est bouleversé..... Cette voix est celle de M. Prior; bientôt il n'en doute plus; il le voit, il l'entend dire très-distinctement à Fanny : « Pourquoi vous écarter de ce côté, mon enfant? avez-vous oublié combien vous fâchez votre mère en restant seule au bord de la rivière? — Oh! ma bonne maman, où est-elle donc? s'écria la petite. — Venez avec moi, mon enfant, vous ne tarderez pas à la voir..... Je l'ai trouvée, continua-t-il en élevant la voix, et s'adressant à une femme dont le vêtement blanc se distinguait à travers le feuillage, et qui paraissait venir au devant d'eux. »

Fanny l'ayant aperçue, se mit à courir; cette femme qui, par sa taille et sa tournure, ressemblait à Malvina, prit l'enfant dans ses bras, rebroussa chemin, et, s'appuyant sur M. Prior, reprit avec lui le chemin du château.

A cette vue, il n'échappa à Edmond ni un mot, ni un cri, ni un geste. Un froid mortel court dans ses veines et

glace jusqu'à sa colère; il fuit, il fuit égaré vers la ville qu'il vient de quitter; il ne réfléchit point, il n'ose penser; peu à peu son cœur s'oppresse, ses idées se confondent, un voile épais se répand sur la nature, tous les objets se dérobent à ses yeux, et la faiblesse de son corps ne pouvant supporter plus long-temps la violence de sa douleur, ses genoux fléchissent, il perd connaissance, et tombe sans mouvement sur le pavé à l'entrée de la ville.

Plusieurs personnes s'assemblent autour de lui; on le transporte dans la première auberge, on lui donne des secours, il revient à lui; mais, quoique accablé de ce qu'il éprouve, à peine peut-il se rappeler ce qu'il a vu, il en a le sentiment et non le souvenir; silencieux, farouche, il fait signe qu'il veut rester seul : on le laisse : immobile contre sa fenêtre, il ne se débat plus contre le mal qui le tue; absorbé sous le poids qu'il porte dans son cœur, le reste du monde lui devient étranger, et il ne s'aperçoit pas qu'un sombre orage commence à obscurcir le ciel; les heures se passent, la nuit vient, il ne la voit pas; la foudre éclate, il ne l'entend pas; le bouleversement des éléments ne peut l'arracher à sa douleur, il reste toujours à la même place : sans changer d'attitude, et tandis qu'on eût dit que la vie l'avait abandonné, il appuyait sa tête avec tant de violence contre les barreaux de fer de sa fenêtre, que son front était tout en sang, et sa main, fortement attachée contre son sein, le déchirait sans qu'il ressentît aucune douleur.

Cependant un accent détesté vient frapper son oreille, il s'élance vers la porte; en vain le tonnerre retentissait-il depuis long-temps, il ne l'entendait pas; mais il a reconnu à l'instant la voix de M. Prior; il l'entend demander un asile pour la nuit, parce qu'étant venu chercher les lettres de mistriss Clare et de madame de Sorcy, l'orage l'a surpris en chemin, et qu'il ne peut retourner le soir auprès d'elle; on le fait monter dans une chambre haute. Edmond, indécis sur ce qu'il veut faire, en proie à la plus jalouse rage, marche à grands pas dans sa chambre..... « M. Prior est venu chercher les lettres de Malvina, se disait-il, peut-être va-t-il lui porter celle que je lui écrivais en mourant, elle la recevra des mains de M. Prior..... Daignera-t-elle seulement la lire? pensera-t-elle même si j'existe?.... Peut-être que dans cet instant elle n'est occupée que du retard de M. Prior, elle n'est inquiète que pour lui..... » Comme il finissait ces mots, ses yeux se fixent sur ses pistolets, il les saisit avec une joie féroce, il les charge avec avidité, sans savoir précisément encore si c'est contre lui ou contre son rival qu'il les dirigera; n'importe, l'image du sang qu'il va répandre lui rit, et calme un peu sa douleur : cependant tout entier à ses noirs projets, il n'a point entendu que le tonnerre vient de tomber en éclats sur la maison; que déja il embrase le toit, et menace de dévorer toute l'habitation. On accourt à sa porte, on lui dit de se sauver; mais insensible à tout ce qui ne tient pas à son amour, il ne voit point le danger, il ne songe qu'à la vengeance, il ne sort de chez lui que pour chercher M. Prior..... A cet instant des cris étouffés se font entendre..... un malheureux va périr; il demande d'où viennent ces cris. « Sans doute, lui dit-on, c'est l'homme de là-haut; le feu est tombé dans le grenier à foin auprès duquel il couchait, la fumée l'étouffe; mais l'escalier est en feu, qui osera y monter? — De quel côté est-il? demande vivement Edmond en jetant ses armes loin de lui. — Le voici, lui dit l'hôte : ah! s'il en est temps encore, sauvez ce bon M. Prior. — Hé bien oui, M. Prior, lui répond Edmond en le regardant avec colère, croit-on que ce nom m'arrêtera?..... » Et sans balancer plus long-temps, il s'élance vers l'escalier. Dans ce moment ce n'est point la générosité qui l'excite, il ne sent plus sa haine, Malvina même est oubliée, tout autre sentiment que celui de l'humanité est suspendu dans son cœur; à peine est-il au haut de l'escalier, qu'il le voit s'écrouler derrière lui; mais rien ne peut

[redacted]

lendemain au soir chez mistriss Birton, sans avoir pensé à y retourner, ni à prendre un moment de repos, ni vu un seul des endroits où il avait passé.

Il entra tout en désordre dans le salon; il y avait une société nombreuse, les plus célèbres beautés d'Édimbourg s'y trouvaient réunies; lady Sumerhill les surpassait toutes par la régularité de ses traits et la majesté de son port; loin de Malvina, elle ne pouvait trouver de rivale qu'auprès de la jolie et séduisante mistriss Fenwich, et mistriss Fenwich n'était plus en Écosse : elle n'avait pas même vu Edmond depuis son rétablissement, ayant été obligée de partir précipitamment pour l'Irlande, où des affaires de commerce appelaient M. Fenwich. En se présentant chez sa tante, Edmond y fut reçu avec des exclamations de joie; ce bruit, ces objets, le rappelèrent un peu à lui-même, et dans l'amertume de sa peine, il jeta un regard presque satisfait sur toutes les femmes qui l'entouraient, jurant et espérant, dans son ame, d'en faire autant de victimes de la haine que la perfidie de Malvina venait de lui donner pour tout ce sexe. Rempli de cette idée, il s'abandonna à l'emportement de son imagination; une gaieté forcée échauffa ses discours et ses manières, et le rendit aussi aimable que brillant; il répondit avec vivacité aux agaceries d'une jeune comtesse française; il parut vouloir animer lady Sumerhill; chaque femme eut un hommage, toutes crurent avoir eu une préférence : sans regarder celles à qui il parlait, il leur disait qu'elles étaient adorables, et, ravies de l'entendre, elles se croyaient adorées : de son côté lady Sumerhill s'applaudissait de l'avoir enfin ramené à ses pieds, mais croyait devoir le punir de ses fréquentes infidélités en lui montrant une feinte rigueur qui lui coûtait beaucoup, qu'elle croyait devoir faire un grand effet, et dont il ne s'apercevait seulement pas. C'est ainsi que chacune s'imaginait toucher au terme de ses espérances, tandis qu'il n'avait jamais été si reculé. Les jours suivants,

loin de détruire leur illusion, la confirmèrent; car, comme je l'ai déja dit, sir Edmond, en proie à une rage secrète, ne se nourrissait que de fiel et de projets de perfidie et de séduction contre les femmes; il aurait voulu pouvoir réunir tous les cœurs en un seul, afin de se donner le barbare plaisir de le déchirer à son aise, et de se venger ainsi, d'un seul coup, de tous les tourments dont il était dévoré lui-même.

CHAPITRE XXXIX.

RÉSOLUTIONS MUTUELLES.

Tandis qu'Edmond s'abandonnait à tant de violence, combien l'ame de Malvina était autrement agitée! Elle restait à Édimbourg, non-seulement pour avoir chaque jour des nouvelles d'Edmond, mais encore pour attendre l'instant favorable de le voir ou de lui écrire, sans risquer de compromettre sa santé par une émotion prématurée, et alors son projet était de lui donner une explication sur leur dernière rencontre, de lui rendre compte de la lettre de milord Sheridan, de lui parler avec force du respect inviolable qu'elle devait aux dernières volontés d'une amie, et d'en appeler à sa justice et à son honneur sur l'indispensable nécessité où elle se trouvait de se séparer de lui pour jamais.

Mais tout-à-coup elle apprend que sir Edmond est parti : étonnée de cette absence subite, elle l'est plus encore de son prompt retour. Bientôt elle sait que, plus frivole que jamais, il se livre avec excès à toutes ses anciennes dissipations : on assure même que mistriss Birton nomme déja le jour où il va s'unir à lady Sumerhill. Alors cette infortunée abandonne tous ses projets; elle renferme sa douleur, ne se plaint point, et n'accuse personne. Sir Edmond l'a jugée coupable, il s'est détaché d'elle; en se justifiant elle le ramènerait peut-être; mais, puisqu'il a surmonté sa tendresse, et qu'elle est irrévocablement décidée à garder les serments qui la séparent de lui, pourquoi risquer de ranimer un sentiment qui ne peut que le rendre malheureux? D'ailleurs, elle le sent, il reviendrait en vain : Edmond, susceptible d'une passion violente, et non d'un attachement durable, ne mérite plus sa confiance; elle pourrait croire encore à la vivacité de son amour, mais non plus à sa constance; et dès lors, fût-elle libre envers son amie, elle ne recevrait plus qu'en frémissant les sacrifices de son amour. Son parti est pris, elle se taira; elle fera plus, elle va s'éloigner, et consacrant ses jours à son enfant dans une profonde retraite, dire à ce monde trompeur, dont elle n'a connu que les peines, un lugubre, un éternel adieu; mais avant de le quitter, elle jette un *dernier* regard sur l'homme qui lui fut *si* cher. « O *toi*! dit-elle, que j'aimai comme tu ne le seras jamais, même par moi (car ce premier abandon d'un sentiment qui s'attend à recevoir tout ce qu'il donne ne se retrouve pas deux fois), sois heureux, puisque tu peux l'être sans Malvina! Hélas! en m'éloignant de toi, je renonce pour toujours au bonheur; mais quand, à mon âge, le cœur a été déchiré par autant de douleurs, on n'a pas trop du reste de sa vie pour se reposer de ce qu'on a souffert. » Mais en renonçant à Edmond, elle est déterminée à ne plus voir M. Prior. Ce n'est pas que, dans tout autre moment, elle n'eût rougi de sacrifier ainsi l'amitié à un soupçon outrageant; mais, dans la position où elle se trouve, elle n'est sensible qu'à la secrète douceur de prouver à Edmond que, ne tenant au monde que par lui, elle s'en est détachée aussitôt que s'était rompu le dernier fil qui les unissait. Dans cette disposition, elle écrit à mistriss Clare : « Je pars demain, je vais vous rejoindre, reprendre mon enfant, que je suis peut-être coupable d'avoir abandonné si long-temps; vous lirez dans mon cœur, vous connaîtrez ma peine et le plan auquel je me suis invariablement fixée, vous m'aiderez à l'exécuter; mais, au nom de ce touchant intérêt que vous m'avez témoigné, je vous conjure d'être seule,

[redacted]

...ent seule, quand j'arriverai chez

...ndant, à ce même instant où Mal-
...elle dans son appartement, en
...e dégoût amer qui empoisonne
...devait l'indestructible barrière
...t la séparer du monde, la joie et
...iés plaisirs régnaient chez mis-
...ton. Un dîner splendide, où tout
...bourg contenait de plus no-
...plus brillant avait été invité,
...terminer par une superbe fête;
...ins devaient être illuminés, et
...compagnie, dispersée par grou-
...parcourait en riant les bosquets
...Sir Edmond, content d'avoir
...on encens à toutes les femmes
...i auprès de chacune, enivré de
...is, étourdi de sa propre gaieté,
...ait à émouvoir enfin la froide
...erhill, et en entrant avec elle
...bosquet écarté, il allait feindre
...ts des sentiments qu'il n'éprou-
..., lorsqu'il le reconnut à l'instant
...même où il avait surpris le pre-
...u de Malvina. Ce souvenir, en
...t une image si chère, le fit tres-
...a gaieté empruntée l'abandonna,
...ya tristement contre un arbre,
...mmerhill, quoique toujours au-
...lui, se sentit seule tout-à-coup;
...e ce changement subit, dont elle
...ait deviner la cause, elle alla au-
...u docteur Potwel, qui se pro-
...à quelque distance, et lui dit
...ironique: « Hé vite, vite, doc-
...querez auprès de votre malade!
...reste encore beaucoup à faire, et
...vez songer sérieusement à le
...de ces accès de bizarrerie aux-
...me semble sujet. — Qu'est-ce
...signifie? s'écria le docteur en
...sir Edmond; seriez-vous réel-
...indisposé? Ma foi, entre nous,
...rien bien dupe. Lorsque toutes
...ées se disputent votre cœur et
...eux que pour vous, ce n'est pas
...nt d'être malade: il est vrai que
...ors vous savez encore les atti-
...laisir d'être auprès de vous les
...contre les dangers de la conta-gion; et, en vérité, je vous dirai que, de toutes ces belles dames ornées de leurs brillants atours, aucune ne vaut la jolie garde qui s'intéressait si vivement à votre sort. — Mais, docteur, interrompit sir Edmond un peu ému, donnez-moi, je vous prie, des détails sur cette femme. — Non, non, je ne le ferai point, mistriss Birton a expressément défendu qu'on vous en entretînt. — Mistriss Birton! reprit-il avec surprise; et de quel droit prétend-elle enchaîner ma curiosité? Mistriss Birton, docteur, est étrangère à ce qui me regarde, et ne doit point vous empêcher de me répondre; ainsi, hâtez-vous de m'expliquer qui était cette femme sur laquelle on m'a fait de si étranges histoires. — Quoi! vous ne l'avez pas vue? — Non. — Et vous ne vous doutez pas qui elle peut être? — Non. — Allons donc, sir Edmond, vous voulez rire; cette femme vous aime trop pour que vous ne la connaissiez point, et elle n'a point une de ces figures qu'on oublie. — Réellement, docteur, vous excitez vivement ma curiosité: mais, dites-moi, du moins a-t-on su son nom? — Oui, celui qu'elle a dit, mais non le véritable. — Est-ce qu'elle le cachait? — Moi seul j'ai été dans sa confidence. « Cher docteur, me disait-elle avec sa voix douce et sa mine séduisante, ne me décelez pas, ne me nommez pas..... » Quant à cela, elle doit être contente, j'ai bien gardé son secret. — Ainsi, vous savez donc qui elle est? — Non, elle m'a prié de ne pas le lui demander; et qui aurait pu vouloir la chagriner, surtout lorsqu'elle était déjà si affligée. — Mais de quoi donc s'affligeait-elle? — Comment! vous l'ignorez aussi! Mais elle pleurait sur vos souffrances, sur la crainte de vous voir mourir. Que de larmes la pauvre enfant a versées! Quoique jeune et délicate, savez-vous qu'elle n'a jamais voulu souffrir qu'une autre veillât les nuits auprès de vous? — Cela est inconcevable, repartit Edmond très-agité; et je n'aurai aucun moyen de la découvrir? Et vous ne savez pas ce qu'elle est devenue, doc-

teur? — Ah! mon Dieu, non; aussitôt que vous avez été hors de danger, elle est disparue un beau matin, sans le dire à personne, sans demander de paiement, et depuis, on n'en a plus entendu parler. — Mais sans doute elle s'est laissé voir dans la maison : personne ne l'a-t-il reconnue? — Non, car elle ne quittait point votre appartement, et personne n'y entrait que moi et mistriss Goodwin; cependant Anna prétend l'avoir aperçue, à travers la serrure, faire des gestes de désespérée; aussi a-t-elle assuré depuis que c'était une sorcière; mais moi, je ne le crois pas; jamais on ne fut au sabbat avec ce joli visage, ces yeux si doux et si tendres..... — Il faut absolument que j'éclaircisse ce mystère, interrompit Edmond en se parlant à lui-même; une femme qui se cache..... qui se désole..... se pourrait-il?..... Mais quelle image revient m'obséder? quelle espérance se rallume? N'ai-je pas appris à Abernethy qu'elle n'avait pas quitté le château de mistriss Clare? Ne l'ai-je pas vue moi-même se promenant seule sous des berceaux avec cet odieux?.... — Mais, quand vous dictâtes votre lettre à cette dame Malvina, dont vous parliez toujours, continua le docteur, c'est alors que ses sanglots redoublèrent; je parierais qu'il y avait de la jalousie dans son fait, car jamais elle ne pleurait davantage que quand vous adressiez des expressions amoureuses à cette Malvina. — Ce nom me poursuivra toujours, répliqua Edmond en se levant et reprenant le chemin de la maison; partout je l'entends, partout il retentit; toujours ce souvenir de Malvina revient se placer entre moi et tous les plaisirs. Ah! malheureux insensé! comment le fuirais-tu? ne sens-tu pas que, malgré tous tes efforts, tu le portes toujours dans ton cœur? Mais il faut que sur-le-champ j'approfondisse un mystère qui cache assurément quelque chose de très-extraordinaire..... Cependant quel intérêt puis-je y mettre? ce n'est pas elle qu'il cache..... N'importe, j'en serai sûr, du moins. » En finissant ces mots, il entrait dans la salle du bal, et la traversait en silence pour sortir, lorsqu'une jeune et jolie personne l'arrêta vivement. « Où allez-vous donc? lui demanda-t-elle avec un souris passionné; reviendrez-vous bientôt? — Assurément, répliqua-t-il préoccupé et sans penser à ce qu'il disait; ne devons-nous pas danser ensemble? — Je ne demande pas mieux, » lui répondit-elle. Mistriss Birton s'approcha à son tour pour lui rappeler un peu sévèrement que lady Sumerhill comptait sur lui pour toute la soirée. « Présentez-lui mes hommages, reprit-il toujours en distraction; je serai à elle dans un moment. » Et sortant aussitôt, il descendit précipitamment, et en moins de cinq minutes il fut chez mistriss Moody.

CHAPITRE XL.

LE PLUS COURT ET LE PLUS HEUREUX.

« Je voudrais parler tout de suite à votre maîtresse, dit sir Edmond à la servante qui vint lui ouvrir la porte. — Je vais l'avertir, milord, répondit celle-ci respectueusement; voulez-vous entrer dans la salle? — Y trouverai-je mistriss Moody? — Non, milord; elle est en haut, répliqua-t-elle en le considérant attentivement, et comme plus occupée de le regarder que de ce qu'il demandait; mais je vais l'aller chercher, elle sera bientôt descendue. — Je l'aurai plus tôt trouvée que vous, » interrompit-il, impatienté de sa lenteur; et montant rapidement l'escalier, il ouvre la première porte qui se présente : la plus profonde obscurité régnait dans cet appartement; mais cependant à la lueur de la lampe qui éclairait l'escalier, il distingue une femme qui, assise près de la fenêtre, le dos tourné et le coude appuyé sur une table, paraissait dans la plus profonde rêverie. « Mistriss Moody est-elle là? » demanda-t-il doucement. A sa voix, cette femme jette un cri perçant, se lève, renverse la table, et, tombant aussitôt à genoux, s'écrie, en

[redacted]

ras vers le ciel : « Ah !
j'ai cru que c'était lui. »
i cher, Edmond éperdu a
ina ; il se précipite à ses
rre avec transport contre
épétant mille fois : « C'est
alvina ! ma tendre, ma
lvina ! » Elle ne s'arrache
aresses, un même senti-
ine ; soupçons, reproches,
est éclairci, tout est ou-
re parlé, ils se sont en-
nt-ils besoin de s'expli-
nent, ils en sont sûrs, et
t ; leurs larmes se confon-
les enveloppe, le bonheur
l'univers s'anéantit.
rendrai pas de peindre ces
t même qui en jouissent
-ils ? N'est-ce pas là une
ns si vives, qu'elle se re-
e, et que c'est pour l'ame
une sorte de tourment de
ver d'expressions pour la
nt les grandes passions,
qui ont enfanté l'énergie
; mais poussées à un cer-
es la dépassent, et se tai-
es touchent aux cieux.
facilement qu'auprès de
ond oublia bientôt qu'il
chez mistriss Birton ; il
asser de contempler cette
dont la généreuse ten-
pas craint de rentrer
on dont on l'avait chas-
raver pour lui, mistriss
mort. Quand le premier
joie fut un peu calmé, ils
mutuellement leur cœur
se plurent à rappeler les
dmond avait été sur le
aître son attentive garde ;
les motifs de son silence ;
approuvait tous ; elle-
ssait aux différents mou-
avait éprouvés. Dans cet
uraient su rien blâmer :
issait bien ; ils se trou-
eux, qu'il leur semblait
e enchaînement de cir-
constances n'aurait pu leur donner un si grand bonheur.

Ils se quittèrent cependant, mais c'était pour se revoir : sans se l'être dit, ils sentaient qu'ils ne pouvaient plus vivre séparés. Mille obstacles s'opposaient sans doute encore à leur union ; mais ils étaient sûrs de les renverser, car il n'y avait plus pour eux d'impossible que de vivre l'un sans l'autre. En rentrant, sir Edmond eut à essuyer les reproches hautains de mistriss Birton, les tendres plaintes de plusieurs femmes, et le silence dédaigneux de lady Sumerhill ; mais il ne fit attention à rien ; il ne répondit à personne ; tout lui semblait indifférent : il avait fini de vivre pour ce jour-là ; il ne devait voir Malvina que le lendemain.

Chaque jour il revient auprès d'elle, et le charme d'être ensemble s'est tellement augmenté par les peines qu'ils ont endurées, qu'ils ne pensent plus à rien qu'à en jouir. Heureux de se voir, de s'aimer, de se le dire, dans cette douce occupation le temps passe pour eux sans qu'ils y songent ; et, ravis de la félicité dont ils jouissent, ils ne pensent même pas aux moyens de la rendre durable.

Cependant, tout absorbée qu'était Malvina par son amour, l'image de Louise la poursuivait souvent, elle ne pouvait oublier l'étonnante situation de cette femme infortunée, et plus d'une fois ce pénible souvenir vint altérer le plaisir qu'elle prenait aux discours passionnés d'Edmond : enfin, ne pouvant pas lui cacher plus long-temps combien cette idée l'occupait, elle se résolut un jour à lui en parler. En l'écoutant, il rougit, il hésita ; puis, tenant les deux mains de son amie contre son cœur : « Vous saurez tout, lui dit-il ; ce n'est pas à vous que je veux rien cacher désormais ; mais, Malvina, en me voyant tel que je fus jadis, n'oubliez pas ce que vous m'avez fait maintenant ; n'oubliez pas qu'Edmond, épris de Malvina, n'est plus ce volage, ce parjure, cet insensible Edmond que vous allez retrouver dans le passé. O ma Malvina ! grace, grace, d'a-

vance pour des torts dont vous m'avez si bien guéri! — Que me demandez-vous, et que pouvez-vous craindre, Edmond? répondit-elle en soupirant : ne savez-vous pas jusqu'où va la faiblesse de ce cœur tout à vous? Hélas! quels que soient les torts que vous allez m'avouer, ils pourront m'affliger beaucoup, sans doute, mais non pas m'empêcher de vous aimer. — Songez encore, Malvina, continua-t-il, que c'est aux yeux de celle dont l'estime m'est la plus précieuse que je vais avoir le courage de me montrer coupable; que, pour satisfaire la vérité, je me résous à encourir votre mépris, et qu'enfin c'est pour vous mériter davantage que je m'expose peut-être à vous perdre pour toujours. — Edmond, interrompit-elle en souriant, qu'avez-vous besoin de chercher à séduire votre juge? Ah! fiez-vous à ma tendresse du soin de vous défendre; c'est elle qui saura atténuer toutes vos fautes, excuser toutes vos erreurs : qui sera plus ingénieux que moi à vous justifier et à découvrir les moyens de vous croire innocent? qui désire davantage de vous trouver tel? Personne, pas même vous-même. »

Alors Edmond, sûr de son pouvoir, s'assit aux pieds de Malvina, et, les yeux fixés sur les siens, afin de pénétrer jusqu'aux moindres sensations qu'allait faire naître son récit, il commença en ces termes :

CHAPITRE XLI.

HISTOIRE DE LOUISE.

« Il y a sept ans à peu près que mistriss Birton partit pour faire un voyage à Londres. Comme je n'avais qu'elle pour veiller sur ma conduite, et que déja les égarements auxquels je me livrais (quoique j'eusse à peine dix-neuf ans) la faisaient trembler pour la suite, elle voulut m'emmener avec elle. J'y aurais consenti avec plaisir, si M. Clare, un de mes amis, ne m'avait conjuré de rester à Édimbourg pour être témoin de son mariage.

Je laissai donc partir mistriss B
et, au bout de quelques jours, m
me présenta à sa jeune épouse. M
Clare était alors du même âge qu
et dans tout l'éclat de la fraîcheu
la beauté; elle me plut, et je
aussitôt le projet de m'en faire aim
Ne vous récriez pas, Malvina : a
ne croyais pas à la vertu des fe
je pensais que la plus honnête de
était celle qui avait le moins d'an
et avec l'idée qu'aucune ne pouva
passer, il me semblait fort indiff
pour mon ami, que ce fût moi
autre qui fût celui de sa femme.
dant mistriss Clare résista à me
mières attaques; je lui trouvai
l'ame une sorte de fanatisme pour
nêteté, que je taxai de *préjugé*, e
quel je pensai qu'il me serait faci
la faire renoncer; mais, d'un autre
je m'aperçus qu'elle aimait tendre
son mari, et qu'ainsi, loin de g
dans son cœur, elle me tenait d
en jour dans un plus grand él
ment. Comme je n'étais pas amo
d'elle, cette découverte m'afflige
diocrement : d'ailleurs j'étais intim
persuadé alors qu'il n'y avait p
femme qui n'eût ses moments d
blesse, ni de vertu qui ne cédât à l
sévérance et à l'occasion, et je n
tais pas, si je voulais m'en don
peine, de finir par triompher de m
Clare. Aucun succès n'avait cepe
encore couronné mes efforts, lors
nouvel objet vint allumer de nou
désirs dans mon sein. Mistriss Cla
pela sa sœur auprès d'elle : je vis L
elle n'avait que seize ans, elle était
fraîche, innocente et tendre; ses g
yeux bleus peignaient la volupté q
pensée ignorait encore. Je n'eus
mot à dire pour obtenir son amo
elle ne me laissa pas même la pe
lui en demander l'aveu; elle m'aim
tant de promptitude et d'abandon
cette facilité aurait peut-être r
mes désirs, si mistriss Clare, in
de mon assiduité auprès de sa sœ
croyant avoir de justes sujets de

[redacted]

donnant une femme je me dépouillais moi-même de l'immense héritage dont il m'avait fait don. Ce qu'il appelait ma générosité fut précisément ce qui le détermina : il pensa qu'il fallait que je fusse si sûr de son bonheur, puisque j'y sacrifiais toute sa fortune, qu'il devint plus empressé que moi-même de voir et de connaître miss Louise Transwley. Il voulùt partir sur-le-champ pour Édimbourg, et, à peine arrivés, que j'allasse aussitôt chez mistriss Clare pour savoir quand il pourrait y être présenté. Je la trouvai seule; Louise était partie le jour même pour la terre de son père, où mistriss Clare devait aller la joindre avant peu : je profitai du tête-à-tête où je me trouvai avec celle-ci pour lui dire le plus poliment possible que je ne prendrais jamais Louise pour ma femme, et pour lui faire part des propositions de milord Derby. Elle les rejeta avec indignation; elle me dit que moi seul j'avais perdu Louise, et que moi seul je pouvais couvrir sa faute; que les raisons que je donnais pour m'en excuser, ainsi que la réparation que j'osais lui offrir, n'étaient que des bassesses indignes d'un homme d'honneur, et que, pour elle, jamais on ne la ferait consentir à voir sa sœur passer dans les bras d'un homme, tandis qu'elle portait dans son sein un gage de la perfidie d'un autre. Irrité de son refus, ainsi que de la véhémence qu'elle y mettait, je lui répondis que je n'aimais plus Louise, que je l'estimais peu, et que je ne l'épouserais jamais, et qu'ainsi, pour l'honneur de sa sœur, elle devait la presser elle-même d'accepter la seule ressource qui lui restât; que d'ailleurs j'en parlerais moi-même à Louise, et que j'étais sûr de l'y faire consentir. A ces mots, mistriss Clare me regarda d'un air de mépris, et me dit : « Si je n'ai pu prévenir la honte de ma sœur, si tous mes efforts n'ont pu la sauver de votre fatale séduction, et ne peuvent vous engager à lui rendre la justice qui lui est due, croyez, du moins, que je la préserverai de l'ignominie que vous lui destinez, et que je saurai l'em-

pêcher de couvrir sa faiblesse par un vil parjure. Je vais partir, je vais l'entourer de tout mon courage; nous verrons si vous saurez me l'enlever une seconde fois. » Voyant mistriss Clare si déterminée, je ne songeai plus à la persuader; et, comme, dans les principes que j'avais alors, les siens ne me paraissaient qu'une exaltation romanesque, je ne me fis aucun scrupule de la tromper, et, pour prévenir l'influence de ses conseils sur sa sœur, j'engageai milord Derby à partir, le soir même, pour la terre de M. Transwley : nous courûmes toute la nuit, afin d'arriver de bonne heure le lendemain. Heureusement Louise était encore dans son appartement lorsqu'on nous introduisit auprès de son pere, et elle eut le temps de se remettre de sa première surprise avant de paraître devant nous : cependant, quoiqu'elle ne descendît que quelques heures après notre arrivée, elle était si émue, si étonnée de me voir, qu'elle n'osait ni lever les yeux ni ouvrir la bouche. Sa timidité, que milord Derby prit pour une sage réserve, sa coupable rougeur, qui lui parut le modeste incarnat de l'innocence, enfin l'embarras de sa contenance et la froideur qu'elle me témoignait, l'enflammèrent au point qu'il put à peine retarder jusqu'au lendemain à demander cette charmante fille à son père; mais le point important était de la déterminer, et, pour y réussir, il fallait que je fusse seul avec elle : un billet adroitement glissé entre ses mains lui apprit qu'il était essentiel au bonheur de tous deux que je l'entretinsse une partie de la nuit, et un signe approbatif fut sa réponse. A minuit je me rendis chez elle : après les plus tendres caresses, je lui expliquai et les motifs qui m'empêchaient de l'épouser, et mes vues en amenant milord Derby chez elle. A cette ouverture, elle se récria et versa un torrent de larmes; mais bientôt je parvins à calmer sa douleur, et elle finit par se rendre à mes raisons, surtout à mes prières, et plus encore, peut-être, à l'assurance que je lui donnai de la voir plus souvent lorsqu'elle serait mariée; de sorte que, le lendemain, quand M. Transwley, ébloui de la fortune et du rang de milord Derby, appela sa fille pour lui commander de donner sa main à ce nouvel hôte, il la trouva toute prête à obéir : cependant il voulait attendre mistriss Clare, et ne pouvait se résoudre à terminer cette affaire sans lui en avoir parlé; mais, comme je craignais beaucoup que la fermeté de cette jeune et vertueuse femme ne vînt détruire mon ouvrage, je pressai vivement milord Derby, qui était très-disposé à hâter la conclusion de son mariage; et, d'un autre côté, prenant M. Transwley en particulier, je lui dis que, d'après le caractère connu de milord Derby, il serait très-imprudent de lui laisser le temps de réfléchir, parce que, peut-être, ne voudrait-il plus demain ce qu'il désirait fort aujourd'hui; qu'il devait bien voir que, dans toute cette affaire, je n'étais conduit que par l'amitié sincère et désintéressée qui m'attachait à sa famille, puisque le mariage de milord Derby me frustrait de tout son héritage; que je le connaissais assez pour être sûr que, s'il n'épousait pas miss Transwley, il ne se marierait jamais, et pour craindre que, malgré le goût qu'elle lui avait inspiré, par un de ces caprices auxquels il était si sujet, il ne renonçât aussi vite à elle qu'il avait été prompt à la demander, si on ne le fixait pas sur-le-champ. Ces considérations déterminèrent absolument M. Transwley, et, cédant à mes conseils et aux désirs de milord Derby, il envoya chercher son notaire; le contrat fut passé le soir même, et le lendemain matin, à huit heures, milord Derby reçut la main de Louise dans la chapelle du château.

CHAPITRE XLII.

CONTINUATION.

« La cérémonie était à peine achevée lorsque mistriss Clare arriva. Je ne peindrai ni son étonnement ni sa dou-

cette recommandation, car je défie aucune des femmes qui m'ont aimé d'avoir jamais eu à se plaindre de ma probité et de mon honneur..... — Et c'est ici qu'il ose le dire! interrompit mistriss Clare en joignant ses mains avec indignation. — O ma sœur! s'écria la tendre Louise en sanglotant, ne méprisez pas ainsi mon Edmond, et souvenez-vous que, s'il ne m'a pas jugée digne du sacrifice de sa liberté, du moins a-t-il fait celui d'une immense fortune. — Je le sais, reprit mistriss Clare; je sais que l'ame d'Emond est, sous quelques points, grande et généreuse. Eh! comment vous aurait-il séduite s'il n'avait eu aucunes vertus? Mais elles sont chez lui plus pernicieuses que le vice même, et le dangereux emploi qu'il en fait porterait presque à les haïr. Au reste, toute dispute à cet égard est désormais inutile: nous n'avons plus rien à nous dire, Edmond, hâtez-vous donc de vous éloigner. Courez, volez vers ce monde brillant dont les plaisirs trompeurs auront bientôt effacé de votre souvenir l'image de nos douleurs, mais qui n'auront pas toujours, j'espère, le pouvoir d'étouffer vos remords. Adieu, et que cet instant soit le dernier qui nous voie réunis. »

« Je les quittai aussitôt, et le lendemain, après avoir pris congé de M. Transwley et de milord Derby, je partis pour Londres, où je fus joindre mistriss Birton. J'y passai plusieurs mois au sein des sociétés les plus brillantes, et accueilli par les femmes les plus aimables, de sorte que j'eus bientôt oublié jusqu'à l'existence de Louise.

« Vers la fin de l'automne, ma tante me proposa de l'accompagner aux eaux de Bath: c'était la saison où tout ce que l'Angleterre a de plus brillant et de plus magnifique s'y rend en foule; aussi acceptai-je cette offre avec empressement; car, dans ce temps de réprobation, ma chère Malvina, tout ce qui m'offrait de nouvelles distractions me semblait le seul bien véritable. Je ne savais pas alors que, si la dissipation est partout, la félicité n'a qu'une place: mon cœur était encore étranger à l'amour; il devait l'être, je n'avais pas vu Malvina. — O Edmond! s'écria-t-elle, que vous lisez bien dans ce faible cœur! que vous y voyez aisément combien cet amour que Malvina seule a su vous inspirer vous absout, malgré elle, de tous vos torts!..... Mais continuez votre récit; apprenez-moi par quelle étrange aventure cette intéressante Louise s'est vue obligée de se cacher à tous les yeux.

« En arrivant à Bath, continua Edmond, j'appris que milord Derby y était depuis peu avec sa jeune épouse. Cette nouvelle m'affligea; je ne crus pas néanmoins que leur présence m'obligeât à quitter les eaux; mais, pour ne pas enfreindre tout-à-fait ma promesse, je résolus de voir Louise le plus rarement possible, et même pas du tout, si la politesse le permettait. Je ne fus pas maître d'exécuter mon projet; mistriss Birton, qui ignorait mes liaisons avec lady Derby, me demanda mon bras pour l'accompagner chez cette dame; et, n'ayant aucun prétexte plausible pour la refuser, j'y fus.

« Comme Louise n'ignorait pas mon arrivée à Bath, elle s'attendait bien à me voir: cependant l'émotion qu'elle éprouva lorsque j'entrai anima son teint des plus vives couleurs, et donna à toutes ses manières une vivacité que je ne lui avais jamais vue, et qui me parut d'autant plus piquante, qu'elle évita constamment de me parler, et affecta de me traiter avec une froideur marquée. Cependant je n'eus pas de peine à voir qu'elle n'agissait qu'avec effort, et que je n'avais rien perdu dans son cœur. Je la considérai plus attentivement; jamais elle ne m'avait semblé si charmante: elle était grandie, son maintien avait pris plus d'assurance, sa physionomie plus de finesse, son teint plus d'éclat et de fraîcheur; d'ailleurs, sa grossesse, qui était déja assez avancée, jetait sur elle un voile d'intérêt dont je ne pouvais me défendre. Je la rencontrais toujours dans les bals et les assemblées, où elle remportait tous les

suffrages; je la vis souvent chez elle, plusieurs fois je la trouvai seule..... Malvina, je n'entrerai point dans l'inutile détail de tout ce qui contribua à nous rapprocher l'un de l'autre; qu'il vous suffise de savoir que Louise, plus tendre, plus faible que jamais, oublia tous ses devoirs pour moi, et me rendit tous les droits que son hymen m'avait fait perdre. Vous me condamnez, Malvina ; je lis aisément dans vos yeux l'indignation que ma conduite vous inspire; mais combien me blâmerez-vous plus encore quand vous saurez que ce ne fut ni l'amour qu'éprouvait Louise, ni l'intérêt qu'elle m'inspirait, mais la vanité seule qui me poussa à enfreindre mes serments! J'aurais pu, sans doute, résister aux désirs que les charmes de Louise avaient fait renaître, mais toutes les femmes de Bath lui cédaient la palme de la beauté : tous les hommes vantaient sa sagesse et se plaignaient de sa froideur : c'en fut assez pour moi, et l'orgueil de triompher d'elle aux yeux de tous effaça toute autre considération.

Notre liaison dura long-temps; et, comme la sécurité de milord Derby ne mettait aucun obstacle à nos rendez-vous, je commençais à m'en dégoûter sérieusement, lorsqu'un amant rebuté de milady Derby épia sa conduite, devina notre intrigue, et se hâta d'en aller instruire milord Derby. Celui-ci feignit de n'en rien croire; cependant il voulut s'en assurer; et, comme son extrême confiance nous faisait négliger toute précaution, il lui fut aisé de nous surprendre. Je ne peindrai pas l'excès de sa furie : plus il était loin de soupçonner son malheur, plus il lui sembla impossible de le supporter sans en tirer une vengeance éclatante : mais, par une suite de cette bizarrerie capricieuse qui faisait l'essence de son caractère, sa colère se tourna beaucoup plus contre sa femme que contre moi : et, renfermant sa rage au fond de son cœur, il vint me trouver chez moi, et me dit que, « si je consentais à l'aider à obtenir le divorce avec lady Derby, en soutenant devant les tribunaux que j'étais le père de l'enfant qu'elle portait dans son sein, il me rendrait son ancienne amitié, ainsi que tous mes droits à son héritage. » — Je rejetai sa proposition avec mépris, et je cherchai à détourner toute sa colère sur moi, en l'assurant que milady Derby avait long-temps résisté à mes poursuites; que j'avais employé auprès d'elle tout ce que l'art de la séduction a de plus insinuant; qu'elle serait encore innocente si je n'avais, pour ainsi dire, usé de violence pour triompher d'elle; que je pouvais d'autant moins affirmer ce qu'il exigeait de moi, que le moment de faiblesse qu'il avait surpris étant le seul qu'elle avait à se reprocher, l'enfant qu'elle allait mettre au jour était bien à lui, et, par conséquent, devait être son unique héritier. Il ne me donna pas le temps d'achever; et, m'interrompant avec une fureur concentrée, il me dit : -- Puisque vous vouliez me tromper encore, il fallait mieux instruire votre infâme complice; et, puisqu'elle ne pouvait me nier son honteux adultère, lui ordonner, du moins, de me taire qu'elle était déshonorée lorsque vous eûtes la perfidie de m'engager à lui donner ma main. J'ai effrayé Louise par mes menaces, et la faible et lâche créature m'a tout avoué. Je sais à quelle époque remonte votre criminel commerce avec elle, et vous croyez bien que je ne regarderai jamais comme mon enfant le vil fruit de vos amours : mais, je vous le propose encore une fois, aidez-moi à me venger, et tout vous est pardonné; je n'ai point de témoin du crime de Louise; servez-m'en, accusez-la, et..... -- Si tout autre que vous, interrompis-je brusquement, osait me faire une semblable proposition, c'est l'épée à la main que je lui aurais répondu; mais, en faveur des torts que j'ai eus avec vous, surtout à cause de votre âge, je consens à ne point punir, comme je le devrais, l'insolence d'une demande qui semble me croire capable de me déshonorer pour de méprisables richesses. -- Ne craignez pas que je la

réitère une troisième fois, répliqua lord Derby avec une sombre tranquillité, j'ai fini avec vous; mais, puisque vos refus m'obligent à renoncer à une vengeance publique, promettez-moi, du moins, d'ensevelir dans l'oubli cette odieuse affaire. » Je m'y engageai par serment; mais, quand je voulus lui demander à mon tour de traiter sa femme avec douceur, et d'avoir pour elle de généreux procédés, il me serra la main avec une sorte d'agitation convulsive, et me dit d'un ton effrayant, mais moins encore que le sourire qui l'accompagnait, que je ne m'inquiétasse pas du sort de Louise; qu'il voyait assez, par l'immense sacrifice que je consentais à lui faire, à quel point elle m'était chère, et qu'avant peu je n'aurais plus rien à redouter pour elle. Je lui demandai ce qu'il voulait dire; il me répondit qu'il n'avait aucune explication à me donner; et, comme je m'aperçus que mes tendres sollicitudes pour Louise ne servaient qu'à l'irriter davantage, je me tus : alors il me quitta, et le lendemain j'appris qu'il était parti, dans la nuit, avec sa femme, pour une terre éloignée qu'il possédait dans le Northumberland.

« Cette aventure m'attrista pendant plusieurs jours, au point de me faire renoncer à tous les plaisirs. Mistriss Birton, qui avait entendu parler vaguement de mon intrigue avec lady Derby, crut que ma peine ne venait que de son départ; et, pour y faire diversion, elle me proposa de retourner à Londres. J'y consentis, et j'avoue, à ma honte, qu'il ne me fallut pas un long séjour dans cette capitale pour effacer presque entièrement le souvenir de Louise. Je renouai d'anciennes liaisons, j'en formai de nouvelles : aussi refusai-je d'accompagner mistriss Birton lorsqu'elle voulut retourner à Édimbourg; j'eus même une secrète joie à la voir partir; car, quoique je secouasse assez son joug, elle était le seul frein qui m'arrêtait; et, à peine fus-je délivré de sa surveillance, que je me livrai avez excès à tous ces plaisirs désordonnés qu'une jeunesse égarée croit être le bonheur, mais qu'un cœur vraiment touché regrette d'avoir connus, et ne regarde plus qu'avec mépris.

« O Malvina! daignez jeter un voile sur ce temps honteux de ma vie! que vos chastes regards s'en écartent, et que votre innocente pensée ne s'y arrête jamais! Surtout soyez bien sûre que les insensés qui consument leur vie dans les plaisirs d'une grossière volupté méritent plus encore la pitié que la colère: en donnant tout à leurs sens et rien à leur cœur, ils éprouvent un vide que la multiplicité de leurs jouissances ne peut jamais remplir; la débauche, en les dégradant, leur ôte le pouvoir d'aimer, sans leur en ôter le besoin. Intérieurement tourmentés par le sentiment de leur bassesse et celui de leur noble origine, ils voudraient cesser d'être hommes pour se délivrer de leur conscience et se plonger sans remords dans leurs vils excès; mais c'est en vain : ils ne peuvent étouffer cette ame qu'ils portent dans leur sein, et, jusqu'au dernier de leurs jours, ils la sentent au-dedans d'eux qui les poursuit, les condamne, les déchire, et leur reproche éternellement l'avilissement où ils l'ont réduite. O Malvina! ma bienfaitrice et mon amie! sans vous, tel eût été mon sort; sans vous, mon cœur, étranger à l'amour, n'aurait jamais connu cette félicité suprême, partage de la vertu et d'un sentiment mutuel, cette union intime et délicieuse de deux ames qui s'entendent et se répondent; c'est vous qui m'avez sauvé de ma perte; et, si je ne vous adorais pas comme l'objet du plus ardent amour, comme la plus parfaite des créatures, je vous adorerais encore comme celle à qui je dois plus qu'à la divinité même, puisqu'elle ne m'avait donné que la vie, et que vous m'avez donné le bonheur. »

En parlant ainsi Edmond, la tête penchée sur les mains de Malvina, les arrosait de ses larmes brûlantes; elle le regarda en silence : quel regard, quel discours en aurait dit autant?

[redacted]

Après un de ces silences où l'ame recueille en un instant des siècles de jouissances, Edmond continua en ces termes :

« J'avais été invité à une fête superbe chez la duchesse de Péterborough. Cette femme, si célèbre et si belle, avait aisément enflammé les désirs d'un homme qui en éprouvait autant qu'il voyait de beautés nouvelles. Le soir, au souper, placé près d'elle, je l'entretenais à voix basse ; je la voyais feindre de s'attendrir à la peinture d'un amour que je ne sentais pas, et déjà je pouvais prévoir l'instant où sa coquetterie couronnerait mes désirs fugitifs, lorsque j'entendis quelqu'un auprès de moi nommer lady Derby. A ce nom, je me tournai involontairement, et je tressaillis d'effroi en entendant dire qu'elle était morte. Les détails qu'on donna sur cette funeste nouvelle ne me la confirmèrent que trop ; et dès lors je devins insensible aux plaisirs qui m'entouraient et aux prévenances marquées de la vive et tendre duchesse de Péterborough. Ce n'est pas que j'aimasse Louise ; mais l'idée d'avoir flétri cette jeune fleur à son aurore, et d'avoir contribué à sa mort prématurée, me causa un si violent remords, que Londres n'eut plus de plaisirs pour m'en distraire, et que je ne songeai plus qu'à le quitter.

« Comme il fallait traverser le Northumberland pour retourner en Écosse, le désir de savoir quelques détails sur la mort de l'infortunée Louise me détermina à passer près de la terre qu'elle avait habitée dans cette province, et où l'on m'avait assuré qu'elle était morte. Je me décidai même à m'y arrêter tout un jour, dans le cas où milord Derby n'y serait pas ; et, en conséquence, après avoir laissé ma chaise à Durham, qui était la ville la plus voisine de Derby-Hall, et où la mort de Louise était l'objet d'un deuil universel, je partis seul et à pied pour cette fatale terre. Le chemin qui y conduisait n'était pas facile ; il me fallait traverser de hautes et sombres montagnes, serpenter dans de stériles bruyères, lorsqu'un brouillard épais vint encore augmenter les difficultés de la route, au point que, ne pouvant plus la reconnaître, je m'égarai. Je marchai long-temps sans trouver vestige d'habitation humaine ; tout ce canton était inculte et sauvage : cependant, vers la chute du jour, le brouillard s'étant un peu dissipé, j'entrevis de loin un village, et je m'y acheminais, quand, à travers quelques genêts sauvages parsemés sur la montagne, j'aperçus une femme assez bien mise qui paraissait monter péniblement vers une chaumière isolée qui se distinguait dans le lointain. La tournure de cette femme m'agita singulièrement, parce qu'il me sembla reconnaître celle de mistriss Clare. Ne pouvant supporter cette incertitude, je m'élançai légèrement après elle ; je l'eus bientôt atteinte, et, le bruit de ma marche lui ayant fait tourner la tête, je n'eus plus aucun doute ; elle me reconnut aussi ; tout son corps trembla, et elle s'écria avec effroi : « O Dieu ! quelle est donc la fatale puissance qui attache cet homme infernal à tous mes pas ? — Mistriss Clare, lui dis-je avec une agitation qui me permettait à peine de lui parler, j'étais venu à Derby-Hall, en proie au plus poignant remords, pour répandre sur la tombe de Louise les larmes que je devais à sa perte : je me suis égaré dans ma route, et je ne saurais trop m'en féliciter, puisque je vous ai rencontrée ; je vous vois, un trait de lumière a pénétré mon ame ; sans doute, puisque vous êtes ici, Louise existe encore..... — Non, non, non, interrompit mistriss Clare précipitamment et regardant autour d'elle d'un air effrayé. — Ne me cachez rien, lui répliquai-je impétueusement ; ce secret m'appartient comme à vous, et je saurai le découvrir en dépit de tous vos efforts : je vois là-bas une cabane solitaire ; un pressentiment me crie que j'y trouverai les éclaircissements que vous me refusez, et j'y cours. — Arrêtez, arrêtez, s'écria-t-elle en s'efforçant de me retenir, ou plutôt allez, courez, homme

barbare, détruisez tout mon ouvrage; mais n'espérez pas remettre votre victime sous la puissance du tyran auquel vous l'aviez unie; votre seule vue va la plonger dans ce tombeau dont je ne l'ai arrachée que par miracle, et où on voulait l'enfermer toute vivante. — Non, répliquai-je, non, je ne veux point la voir; il me suffit de savoir qu'elle existe. O chère mistriss Clare! c'est donc vous qui l'avez sauvée! c'est donc vous qui m'arrachez à l'affreux repentir qui me déchirait! que je bénisse mille fois cette main protectrice!.... — Laissez-moi, laissez-moi, interrompit-elle en se reculant, vos bénédictions me font horreur : je gémirai toute ma vie d'avoir été forcée de vous mettre dans une confidence qui soulage votre barbare cœur du remords dont il m'eût été doux de le voir dévoré. — Chère mistriss Clare! lui dis-je, pourquoi tant de violence dans votre colère? les faiblesses de l'amour sont-elles donc des crimes aux yeux de votre sévère vertu? — Non, répliqua-t-elle; aussi ma sœur infortunée est-elle l'objet de ma plus tendre indulgence; mais vous, qui, toujours insensible, l'avez conduite de sang-froid à l'oubli de ses devoirs, vous, qui, par un sordide et infâme intérêt dont on vous avait jugé incapable jusqu'à présent, avez dévoilé vous-même ses faiblesses à son mari..... — Quelle exécrable calomnie! interrompis-je vivement; qui a osé me taxer d'une si horrible lâcheté? — Milord Derby lui-même, répondit mistriss Clare; et, quelque éloigné qu'un pareil trait me parût être de votre caractère, je ne sais s'il est une méchanceté qu'on ne doive pas attendre de vous. » Je lui expliquai, en peu de mots, tout ce qui s'était passé entre milord Derby et moi. « Je conviens, dit-elle, que votre récit me paraît plus vraisemblable que celui qu'on m'avait fait; mais, que vous soyez coupable ou non de la bassesse qu'on vous impute, mon mépris peut s'en augmenter, mais non pas ma haine. Oui, je vous hais, Edmond; vous êtes le destructeur de Louise, vous avez empoisonné le bonheur de toute ma vie. — Je conviens, interrompis-je, que j'ai tellement mérité ces sentiments de votre part, que je ne tenterai même pas de les atténuer; je ne vous demande plus que quelques détails sur l'étrange résurrection de Louise, et à l'instant je m'exile pour jamais de vos yeux et des siens. »

CHAPITRE XLIII.

CONTINUATION.

« Aussitôt que milord Derby eut amené ici sa déplorable épouse, me dit mistriss Clare, en parlant très-vite et comme empressée d'abréger un récit qui me retenait près d'elle, il la renferma dans une tour isolée du château; et là il lui déclara qu'elle n'en sortirait de sa vie; qu'elle ne verrait jamais l'enfant dont elle allait devenir mère, et qu'elle serait éternellement privée des nouvelles de ses plus chers amis. Ces terribles menaces jetèrent Louise au désespoir, et elle tomba dans un sombre accablement qui la mit hors d'état de trouver les moyens de se soustraire à son sort et de me faire parvenir de ses nouvelles. Cependant je ne savais ce qu'elle était devenue : en vain j'écrivais à Bath, en vain je m'informais à Édimbourg à tous les gens de milord Derby; ils étaient dans la même ignorance que moi, et tout était muet quand je parlais de Louise. Pourtant, à la fin, à force de recherches et de soins, je parvins à découvrir sa retraite dans le Northumberland. J'y accourus aussitôt; milord Derby, surpris de me voir, me reçut fort mal; mais, peu sensible à ses injures, ne songeant qu'à Louise, ne voulant voir que Louise, je ne me laissai point effrayer par de vaines menaces, et, mon ardente amitié l'emportant à la fin, je fus introduite auprès de ma sœur. En entrant dans l'horrible appartement qu'elle habitait je tressaillis; lord Derby s'aperçut de mon effroi, et me fixant d'un air sombre : « Regardez bien cet asile, dit-il, c'est celui où doit vivre et

[redacted]

nfâme créature qui m'a trahi.
senti à vous y laisser pénétrer,
que vos soins la sauvent d'une
nort qu'elle ne mérite pas : je
onger sa vie, pour qu'elle expie
nt son crime. Restez auprès
u'après ses couches; je m'é-
i jusqu'à cette époque : alors
rai, alors il faudra vous ré-
ne la plus revoir; et le fruit
on déshonneur lui sera enlevé
ours; il vivra pour porter la
'adultère de sa mère, mais ni
autre n'aurez jamais connais-
son sort. » En finissant ces
sortit, et je l'entendis qui re-
ur nous les portes épaisses de
on. Je me jetai dans les bras
r; nous confondîmes nos lar-
des larmes ne pouvaient ap-
cun soulagement à sa situa-
évai aux moyens que je pou-
yer pour la sauver; il était
recourir à mon père, je lui
s des principes si sévères et
inflexible, que, s'il avait connu
nprudence de ma sœur, il eût
isposé à animer la colère de
rby qu'à l'adoucir : d'un au-
étais prisonnière, et n'avais
mmunication avec les gens
. Enfin le hasard vint à mon
milord Derby étant parti au
uelques jours, la joie qu'en
a sœur, ainsi que celle qu'elle
uvée en me voyant, avança
le sa grossesse; elle fut saisie
rs subites et prématurées; et,
s terribles recommandations
Derby pour nous tenir séques-
ste du monde, on ne put pas
r de faire venir un médecin.
ai; il me parut honnête et
e lui ouvris mon cœur, je lui
la situation de Louise, et le
e m'aider à la sauver. Touché
larmes de son malheur, il
à tout ce que je voulus. En
il commença par déclarer
by dans le plus éminent dan-
te nouvelle, en effrayant nos

geôliers, les fit relâcher un peu de la surveillance qu'ils exerçaient sur nous. Je fus libre d'aller et de venir dans le château, et cette liberté me permit de prendre tous les arrangements nécessaires au plan que j'avais concerté. Je me procurai, comme garde, une bonne femme que je gagnai en secret, et qui est la propriétaire de la chaumière que vous voyez là-bas. Lorsque Louise fut assez bien remise de ses couches pour être en état de marcher, mon honnête docteur dit dans toute la maison qu'elle était sans ressource; et, passant la nuit auprès d'elle avec moi et la garde, comme pour ne pas la quitter, disait-il, durant son agonie, nous profitâmes de ce temps pour la faire évader avec son enfant. Une chaise, que le docteur avait eu soin de faire venir à une porte du parc, la conduisit dans l'asile où elle est maintenant, et une figure que nous habillâmes remplaça Louise dans son lit. Le lendemain matin, la nouvelle de la mort de ma sœur fut répandue dans toute la maison : je dis que je voulais me charger seule du soin de la placer dans son cercueil; j'enveloppai soigneusement la figure d'un linceul funèbre; je la fis enterrer avec appareil, sans que personne conçût le moindre soupçon de mon artifice; et, aussitôt que j'eus rendu les derniers devoirs aux restes supposés de ma sœur, je quittai promptement le château et me hâtai de venir joindre ma chère Louise, dont la faiblesse ne lui avait pas permis de venir plus loin que cette chaumière, distante tout au plus de six milles de Derby-Hall. Depuis trois semaines, elle y est malade et hors d'état d'être transportée ailleurs; j'espère cependant la rendre à la vie, et alors lui trouver un asile ignoré où elle puisse traîner ses déplorables jours, et jouir en paix des seules consolations qui lui restent, la vue de son fils et les visites de sa sœur. » En finissant ce récit, mistriss Clare fondit en larmes; je sentis les miennes couler à l'idée du sort de Louise et de l'existence de son fils, qui était aussi le mien. Je déclarai à mis-

triss Clare que j'entendais me charger seul de l'entretien de la mère et de l'enfant, et que ce serait à elle que je ferais passer, chaque année, la somme qu'elle jugerait à propos de prescrire pour cet objet, afin d'éviter à Louise un souvenir et une obligation qui lui paraîtraient peut-être pénibles. Mais mistriss Clare, loin d'accueillir ma proposition, s'écria « qu'elle seule avait sauvé sa sœur, et qu'elle seule jouirait du doux plaisir de la faire vivre. Et, si je pouvais jamais le partager, continua-t-elle, croyez-vous que ce fût avec le barbare auteur de sa destruction? » Je l'interrompis, et lui fis approuver du moins la résolution où j'étais de mettre en dépôt, chaque année, la somme que je destinais à Louise, afin d'en faire, par la suite, une ressource assurée pour son fils. Cet article réglé, nous jurâmes tous deux qu'aucune circonstance ne nous ferait révéler le terrible secret qu'elle venait de me confier, et nous nous séparâmes.

« Je revins à Édimbourg : quelques mois après mon retour, j'appris la mort de M. Clare; et je sus que sa veuve, ruinée par les mauvaises affaires de son mari, avait racheté de ses créanciers, avec le secours de M. Transwley, son père, la terre de Clare-Seat, qu'elle affectionnait beaucoup, et où elle s'était définitivement fixée. La crainte que sa situation dépendante ne lui permît plus de subvenir à l'entretien de Louise me décida à lui écrire pour la conjurer de me donner les moyens d'être utile à sa sœur. Au bout de quelques jours, ma lettre me fut renvoyée avec mépris; je trouvai seulement, sous l'adresse, deux lignes de la main de mistriss Clare, qui me disaient « que tous mes efforts n'avaient pas avili sa sœur au point de la faire consentir à recevoir des secours de la main de son suborneur; que j'étais le dernier des hommes duquel elle voulût en accepter; qu'elle me priait de ne plus la faire souvenir de mon existence, et de réserver la bonne volonté que je montrais pour le temps où mon fils pourrait avoir besoin de moi. »

« Depuis cette époque to[...]
nication a été interrompue
triss Clare et moi; elle a to[...]
sans réponse les lettres qu[...]
vais pour m'informer de [...]
ignoré où et comment exist[...]
heureuse victime; je n'ai [...]
lord Derby, qui, fixé dans
terres, n'a plus reparu à Éd[...]
cinq années d'intervalle co[...]
à effacer cette triste histo[...]
souvenir, quand votre su[...]
avec mistriss Clare vint év[...]
mes craintes et rouvrir toute[...]
Qu'ajouterai-je encore, Ma[...]
savez ce qui s'est passé dep[...]
vez si la funeste entrevue q[...]
vous chez Louise a assez
torts; vous n'avez pas oublié
que le violent désespoir d[...]
saisi brisa mon ame et m[...]
aux portes du tombeau; vo[...]
mourant, Malvina, et vos [...]
sauvé; mais combien je gém[...]
bienfait si le récit que je v[...]
faire vous semble si coupa[...]
ne me jugiez plus digne de v[...]
vina! idole de mon cœur, si [...]
pour perdre ta tendresse, [...]
laissais-tu mourir! — Edmo[...]
t-elle baignée de larmes, [...]
étrangement coupable, et s[...]
le suis beaucoup en continu[...]
aimer; mais tel que vous [...]
sort désormais est de vou[...]
puis cesser de vous voir, r[...]
vie, renoncer au bonheur, [...]
à mon amour. Il est là, co[...]
en pressant la main d'Edm[...]
son cœur; c'est là qu'il vit [...]
dont la mort seule pourra[...]
quels que soient vos torts, [...]
et ma volonté. » A cette r[...]
sionnée, Edmond transport[...]
vina contre son sein; et, d[...]
d'un amant adoré, l'imag[...]
comme la crainte de l'aveni[...]
rent devant la jouissance [...]
présent; et son cœur, inon[...]
réunissant tout ce qu'il ava[...]
tions et de vie en faveur d'u[...]

n'eut pas un souvenir à donner au reste du monde.

CHAPITRE XLIV.

DÉCISION IMPORTANTE.

Cependant mistriss Clare s'inquiète et s'étonne de ne point voir revenir son amie. Elle écrit pour s'informer des motifs de son retard. Cette lettre réveille Malvina du doux songe où elle s'[illegible]mait, et lui rappelle que sir E[illegible] n'existe pas seul au monde. L'[illegible] d'après, elle apprend par mistriss [illegible] qui le tient d'Anna, que mistriss [illegible] surprise des longues absences [illegible] Edmond, qu'elle ne pouvait pas [illegible]ri-buer à l'amour de la dissipation, [illegible]is-qu'on ne le rencontrait plus dans aucune partie de plaisir, l'avait fait suivre par M. Fenwich, et s'était assurée qu'il passait toutes ses journées chez mistriss Moody; qu'en conséquence, elle avait chargé mistriss Tap d'y aller, pour s'informer avec adresse de toutes les personnes qui habitaient dans cette maison. Malvina, alarmée de l'inquiète perquisition de mistriss Birton, et rappelée à elle-même par la lettre de mistriss Clare, sentit que les jours de bonheur étaient passés, et qu'il était temps de partir. Elle attendit Edmond avec impatience, et aussitôt qu'il fut venu, elle lui fit part de ce qu'elle avait appris et du projet qu'elle avait formé. « Malvina, ma tendre amie, lui dit-il, se peut-il que vous ayez conçu la pensée de me quitter? Ne sommes-nous pas libres l'un et l'autre? Qui donc nous empêche de fixer pour jamais le bonheur auprès de nous? Enivré d'amour et du plaisir de vous voir chaque jour, j'oubliais qu'il est une félicité au-dessus de celle de vous aimer; mais le moment est venu de la connaître, et il faut que Malvina m'appartienne, non plus seulement par le don de [illegible]ais par celui de sa main et [illegible] Ne répugnez pas, ma charmante; votre délicate pudeur doit-elle s'effrayer du bonheur de votre amant? — Edmond! cher Edmond! lui dit-elle, je le sens, il m'est désormais impossible de vous résister; et, si vous l'exigiez, je vous suivrais demain à l'autel. Mais, quand mon courage m'abandonne, c'est à votre générosité que j'ai recours; c'est à elle que je demande de ne point abuser de votre empire, de soutenir ma faiblesse et de me rappeler des serments que vous pouvez me faire oublier. — Chère Malvina! répondit-il, qui pourrait abuser de votre angélique douceur? De quoi ne triompherait-elle pas? Non, non, dussé-je être la victime de ma franchise, je ne trahirai pas votre confiance, et rien ne vous sera caché: vous saurez donc que mistriss Birton a entre ses mains un ordre de milord Sheridan, qui lui permet de vous enlever votre enfant aussitôt qu'elle vous saura mariée. — Ah! Dieu! s'écria Malvina en pâlissant, Edmond, qu'avez-vous dit! C'en est donc fait! il faut renoncer à vous! — Y renoncer, Malvina! reprit-il en la fixant avec des yeux pleins d'amour et pressant ses deux mains contre sa poitrine, y renoncer! Qu'as-tu osé dire? Quel blasphème viens-tu de proférer? et comment ton cœur a-t-il permis à ta pensée de le concevoir? Nous séparer, Malvina! eh quoi! ne sens-tu pas que désormais nous ne pouvons plus que mourir ou vivre ensemble? — Edmond, reprit-elle en pleurant, j'ignore si je pourrai survivre au malheur de ne plus vous voir; mais, n'importe, ma vie dût-elle être le prix de notre séparation, je ne hasarderai pas de voir passer Fanny, ce précieux dépôt que me confia l'amitié, entre les mains de l'odieuse mistriss Birton. Ah! Dieu! à cette seule idée, je sens tout mon sang frémir; il me semble voir le ciel, la terre et Clara elle-même se révolter contre moi et me reprocher éternellement mon parjure; et vous-même, Edmond, vous, quelle foi pourriez-vous ajouter à mes serments, quand vous m'en auriez vu violer de si saints, de si irrévocables? Quelle confiance pourrait vous inspirer

une femme en qui la passion l'aurait emporté sur le devoir? Quel bonheur pourrait vous donner une infortunée que sa conscience déchirerait jusque dans vos bras?.... — Malvina, interrompit-il, ah! vous m'êtes trop chère pour que mon bonheur me rendît heureux s'il ne faisait pas le vôtre! Non, non, ne croyez pas que, pour vous posséder, je veuille troubler la paix de votre ame céleste, et irriter les cendres de votre amie, en vous ôtant son enfant; mais, femme idolâtrée, tu pourrais, en m'appartenant, garder près de toi la fille de ta Clara; je jouirai des soins touchants que tu lui rendras, et te demanderai seulement de les partager quelquefois. — Ah! mon Edmond, quelle image ravissante! montrez-moi qu'elle est possible, et c'est avec délice, c'est avec transport que Malvina se donnera à vous. — Écoutez, Malvina, reprit-il très-vivement, après-demain matin, à la petite pointe du jour, vous vous rendrez à un mille d'Édimbourg, sur le bord de la mer; là est une église abandonnée, qui fut bâtie jadis par les rois d'Écosse, et qui sert maintenant à ceux qui professent votre religion; un prêtre catholique s'y trouvera, je vous y attendrai, et, au pied des saints autels, le ciel recevra nos vœux; mais le secret de notre union restera entre nous et lui : en sortant de l'église, je vous conduis dans une petite campagne solitaire, à quelques milles d'Édimbourg, qu'un de mes amis consent à me vendre en secret; je vous y laisse, et aussitôt je pars pour Londres; je vole chez milord Sheridan, je m'en fais connaître, estimer; il est touché de notre amour, il se rend à nos vœux; il nous laisse sa fille, j'en reçois la promesse de sa bouche, un écrit le confirme; je le pose sur mon sein, c'est le sceau de votre bonheur; je vole vers vous, Fanny vous reste, vous m'appartenez, la mort même ne nous sépare pas, et nous sommes heureux pendant l'éternité. » Malvina était si émue en l'écoutant, qu'elle fut quelques moments hors d'état de parler; la

tête penchée sur ses deux main
semblait méditer la réponse qu'
lait faire. Edmond, craignant q
réflexions ne lui fussent pas favo
la conjurait de s'expliquer, da
termes les plus pressants et l
passionnés; et, tout en redoutant
fus, il ne pouvait en supposer la
et l'impétueuse impatience qu'il
à peine était prête à éclater, l
après un assez long silence, Mal
tourna vers lui avec une grace i
ble, les yeux baissés et les jou
vertes du plus vif incarnat. « Cet
est à vous, dit-elle en la lui prés
mais ce n'est qu'à votre retour d
dres que je puis consentir à vous
ner. Partez donc, Edmond, all
suader milord Sheridan; *cela vo*
facile; de faux rapports ont ab
crédulité, il suffira de l'éclaire
nous le rendre favorable; mon
vos généreuses dispositions en
de sa fille, et soyez sûr qu'il cé
alors, Edmond, revolez vers vot
vina, et vous verrez, quand el
libre de pouvoir se donner à v
son cœur saura répondre au vôtr
la voyant résister à ses prières, Ed
irrité d'être déçu dans ses espé
et s'abandonnant à tout l'empor
de tout son caractère et de sa p
s'écria avec véhémence : « Non
non, n'espère pas que je te quitte
n'espère pas que je m'éloigne ava
voir acquis sur toi des droits au
crés qu'inviolables; que je sois é
je le fais! Malvina, il faut que tu
partiennes, dusses-tu en être la v
et moi aussi : oui, je le jure, *tu s*
moi, en dépit du monde entier,
serments et de toi-même. — Ed
reprit-elle avec une surprise mê
dignité, quel fruit espérez-vous
emportement? Croyez-vous faire
par la crainte celle qui a su rés
l'amour? — Ne parle point d'a
interrompit-il d'un ton farouche
vois trop maintenant, tu ne m
jamais. — Il ose dire que je ne l'ain
s'écria-t-elle en joignant ses main

[redacted]

— Non, tu ne m'aimes pas ; si tu is, mon désespoir t'aurait tou- nos instances t'auraient atten- vain l'image de ton amie aurait ntre mon amour, en vain serait- me du fond de son tombeau te à moi, elle ne l'aurait pas em- mais, toute morte qu'elle est, Sheridan conserve sur toi une ce qu'aucune autre ne peut ba- et ton paisible cœur ne connaît que l'amitié. — Il ose dire que je ne pas ! répéta Malvina avec l'ac- plus douloureux. — Non, tu ne s pas comme je t'aime ; l'amour ne point en tyran dans ton ame, le soumettre à la raison, aux ances ; il ne te fait rien oublier.— ond ! osez le dire, s'il l'empor- le devoir, m'estimeriez-vous — Que parles-tu de mon estime? qui doit t'occuper? Ah ! tu pas tant si tu pensais plus . — Et la conscience, Ed- un bonheur que ses repro- empoisonneraient pas?—Malvina, amour n'est pas une flamme , mais un feu qui brûle, me, qui dévore, il étouffe , jusqu'à la conscience. — O s'écria-t-elle en gémissant, si la mal que vous me faites douter de ma tendresse ! Malvina, dis, si tu m'ai- me laisserais-tu en proie tourments? Pourquoi ne -tu pas mes vœux? O ame de -t-il en la pressant dans si le saint engagement que je ne t'effraie que par la crainte soit pas assez secret, fais plus donne-toi à ton amant, et autre témoin que le ciel de et de notre bonheur. — Ed- Edmond ! répondit-elle éperdue éloignant avec effroi, peut-être moins coupable, je ne sacrifie- moi. — Eh ! pourquoi serais-tu ? reprit-il avec une ardeur qu'il vait plus modérer, n'es-tu pas Ne t'appartiens-tu pas? A qui dois-tu compte de tes actions? Crains-tu l'opinion publique? Mais qu'est-elle devant le bonheur de ton amant? — O l'insensé ! s'écria-t-elle en s'éloignant encore ; l'insensé, qui, dans son étrange égarement, veut se dérober à lui-même le bien le plus précieux, celui qui peut seul répandre la paix sur sa vie, la vertu de sa femme ! Dis-le, dis, homme aveuglé, comment ne rougirais-tu pas de recevoir ma main, si, en te la donnant, je n'avais plus qu'elle à t'offrir? — O ma Malvina, interrompit-il impétueusement, que fait à ton amour l'instant où les hommes y mettront leur sceau? en as-tu besoin pour te donner à moi, et accorderas-tu à une de leurs institutions ce que l'excès de mon amour n'aura pu obtenir? Non, Malvina, non, le bonheur de te posséder ne doit émaner que de ta seule volonté ; c'est un bien qu'il n'appartient pas aux hommes de donner, et que l'amour seul doit recevoir de l'amour. O ma bien-aimée ! rien que lui entre toi et moi, que lui seul nous unisse ; n'est-ce pas, ma Malvina? tu le veux ! Mais, non, non, ajouta-t-il vivement et en l'entourant de ses bras ; ton doux silence a été entendu de ton amant, il ne veut pas d'autre réponse. — Arrêtez, Edmond, s'écria-t-elle en s'efforçant de s'arracher d'auprès de lui. » Ses efforts sont vains ; en proie à son délire, il la retient contre son sein. « Arrêtez, dit-elle d'une voix faible. » Il n'écoute rien, ses lèvres ont touché celles de son amante, quelle force humaine pourrait enchaîner ses transports? l'univers entier s'écroulerait, qu'il ne l'entendrait pas. Dans cet instant, la voix seule de la vertu indignée pouvait arriver jusqu'à lui. « Laissez-moi, s'écrie Malvina avec cet accent qui commande et auquel la frénésie même ne résista jamais. » Edmond éperdu obéit ; elle fuit sans qu'il songe à la retenir ; elle cache sa rougeur brûlante derrière un rideau qu'elle inonde de ses larmes : en vain Edmond à ses pieds veut-il obtenir son pardon ; elle résiste à ses prières ; elle refuse même de jeter un regard sur lui. « Par-

tez, lui dit-elle, partez; je ne vous reverrai qu'à votre retour. »

Dans le caractère indompté d'Edmond, l'orgueil l'emportait souvent sur la tendresse : il s'indigne à la fin de supplier si long-temps; et, d'une voix où la colère se mêlait au désespoir, il l'assure que, s'il sort sans avoir obtenu sa grâce, elle ne le reverra jamais. Cette menace révolte la fierté de Malvina, et, sans daigner lui parler, elle lui fait signe de la main de s'éloigner. Surpris d'un orgueil qui prétend s'égaler au sien, il ne conjure plus, il ne gémit plus, il sort désespéré; mais, en arrivant chez lui, il succombe accablé sous la violence des passions qui bouillonnent dans son sein, et une fièvre ardente le saisit. Malvina l'apprend, à l'instant elle est vaincue; toute autre considération disparaît; elle croit le voir mourant une seconde fois; une seconde fois elle s'accuse d'être la cause de sa mort; et dès lors il n'est plus de sacrifice qu'elle ne veuille faire, plus de devoirs qu'elle n'oublie, plus de preuve d'amour qu'elle ne soit prête à donner. « O mon Edmond ! vis pour ta Malvina, lui écrit-elle; Malvina ne veut plus vivre que pour toi : marque le lieu, le temps, l'heure où tu veux recevoir sa foi, et elle vole aussitôt s'engager pour jamais. »

Sans doute, malgré les miracles d'amour, ce billet n'eût pas suffi pour guérir Edmond, si son indisposition avait été autre chose qu'un accès de fièvre violent, mais passager, et occasioné seulement par les agitations bouillantes et tumultueuses qu'il avait éprouvées. Dès le lendemain, Malvina le vit arriver chez elle, le cœur plein de joie et de reconnaissance, et quoique repentant de son emportement de la veille, et soumis en apparence, toujours constant néanmoins dans sa volonté, et ayant déja pris toutes les mesures nécessaires pour obliger Malvina à se trouver le lendemain matin, de bonne heure, à l'église où ils devaient recevoir la bénédiction nuptiale. Elle se sentit interdite en voyant que le moment irrévocable était enfin arrivé : un désordre confus s'éleva dans son âme, et le souvenir de ses devoirs luttant contre le sentiment de l'amour, lui livra un cruel assaut, mais ce fut le dernier. Elle surmonta le trouble qui l'obsédait; et, quoi qu'il en pût arriver, elle déclara qu'elle ne rétracterait pas sa promesse, et qu'elle se rendrait le lendemain matin à l'église indiquée.

Le combat que venait d'éprouver Malvina n'avait pas échappé aux yeux d'Edmond, et il avait senti combien il eût été plus délicat à lui de ne point abuser d'un ascendant qui enchaînait Malvina, malgré elle, dans une démarche qu'elle se reprochait; mais l'amour d'Edmond, il faut en convenir, était plus ardent que généreux, et malgré ses scrupules, en proie à sa bouillante impatience, il ne sut pas faire au repos de son amie le sacrifice de ses propres désirs.

Il aurait bien voulu qu'il eût été possible que Malvina l'accompagnât à Londres; sans doute elle le désirait aussi; mais elle lui fit sentir combien il était important de ne pas divulguer leur mariage par une démarche imprudente, avant que milord Sheridan y eût donné son consentement. « Songez, Edmond, lui disait-elle, qu'il est possible qu'il se refuse à vos sollicitations, et que, dans cette terrible alternative, il est essentiel que notre union reste couverte des ombres du mystère, afin que mistriss Birton n'use pas de ses droits pour venir enlever ma Fanny à sa seconde mère. » Edmond, voyant qu'à cette pensée Malvina pouvait à peine retenir ses larmes, se hâta de changer de sujet, et lui dit que, comme il savait que mistriss Birton faisait épier toutes ses démarches, il avait chargé son ami, sir Charles Weymard, de découvrir un prêtre catholique qui consentît à sanctifier leur union; que ce même ami leur servirait de témoin avec mistriss Moody, et qu'il n'y aurait que ces deux seules personnes dans leur confidence, puisque c'était précisément sir Charles qui consentait à lui vendre sa campagne, sous le nom de Malvina. Il fut résolu entre eux qu'aux

[redacted]

du monde elle passerait pour la propriétaire de ce lieu, et qu'elle censée l'avoir achetée pour y vivre une profonde retraite, avec son en- loin du monde et des hommes, qui s'accordait fort bien avec son tère connu. Si Edmond parvenait cher milord Sheridan, il publierait ôt son mariage, et amènerait Mal- n triomphe à sa terre près de Glas- mais si le père de Fanny restait ible, alors Malvina ne quitterait sa retraite, et son époux ne vien- l'y visiter que par une porte déro- le l'enclos, afin de ne mettre aucun estique dans leur confidence.

fin il fallut se séparer; Edmond uvait s'y résoudre : quoique certain oindre Malvina dans quelques heu- ur l'enchaîner à jamais, il crai- en la quittant, qu'elle ne s'aban- it à de tristes réflexions. L'idée e ne partageait pas tout son bon- lui était insupportable, et il ne it s'empêcher d'être jaloux du re- r qu'il lui supposait. Assurément e de Malvina n'était pas exempte aintes et de remords; mais enfin 'avait plus le choix de son sort, il se donner à Edmond; elle le con- it ombrageux, et elle rappela tout ourage pour qu'il ne vît en elle au- incertitude qui pût lui faire crain- u'elle se donnât à regret.

CHAPITRE XLV.

[illegible]

jour parut enfin; Malvina avait toute la nuit sans repos, et, trop pour être contente, elle se leva pouvoir fixer une idée : après avoir la hâte une simple robe de mous- , couvert sa tête d'un chapeau et épais voile blanc, elle monta en avec mistriss Moody, et se fit ire à l'église. Sir Edmond l'atten- à la porte; il s'avança prompte- pour l'aider à descendre; en la ant il s'aperçut qu'elle tremblait. « Ma bien-aimée, lui dit-il avec une ten- dre inquiétude, rassurez-vous; voici l'instant du bonheur, l'instant qui va me faire oublier toutes mes peines; c'est à votre amant, à l'homme que vous avez choisi, préféré entre tous les autres, que vous allez donner cette main adorée. Calmez donc votre effroi; venez, l'autel est prêt. » En parlant ainsi, il la con- duisit dans l'église; mais en mettant le pied sur le seuil de ce vaste temple, Mal- vina se sentit plus agitée encore. Cet au- tel qui allait recevoir ses serments; ces flambeaux dont la clarté pâle et vacil- lante n'interrompait que faiblement les épaisses ténèbres des parties reculées de l'église; ces tombes qu'elle foulait aux pieds, et qui toutes lui parlaient de Clara; ce profond silence qui régnait au- tour d'elle; ce sourd retentissement de ses pas, qui, résonnant dans le vide, et montant par degrés, s'élevait jusqu'à la voûte et allait y mourir : tout portait dans son ame une sorte de terreur au- guste dont elle avait peine à se défen- dre. Cependant elle avançait lentement, appuyée sur le bras d'Edmond, quand sir Charles Weymard vint les joindre; et, après avoir salué Malvina avec un profond respect, il dit à Edmond que le prêtre venait d'arriver, et qu'il était prêt à commencer la cérémonie. Malvina ne répondit rien; Edmond, alarmé de son silence, lui en demanda la cause. « Pour- quoi ma tendre amie s'effraie-t-elle? lui dit-il; craint-elle de me voir trop heu- reux? n'est-ce pas le moment d'écarter tous les souvenirs, toutes les incerti- tudes? Chère Malvina! c'est pour moi que je vous implore, surmontez votre faiblesse..... — Je n'en ai point, inter- rompit-elle avec un doux sourire : sans doute la majesté de ce lieu, la solennité de nos engagements remplissent mon cœur d'une sainte émotion; mais il n'hé- site pas. » Comme ils approchaient de l'autel, une petite porte s'ouvrit dans le chœur, et le prêtre parut, revêtu de ses habits et un livre de liturgie à la main. La lueur des flambeaux frappait sur son visage; Malvina, les yeux baissés, ne le

regardait point; mais sir Edmond l'a reconnu, et s'écrie en frémissant : « Monsieur Prior ! » A cette voix qui frappe son oreille, M. Prior soupçonne quelle femme est devant lui, et devine son malheur. Un froid mortel se glisse dans son cœur, le livre lui échappe des mains; il n'ose s'éclaircir, il n'ose approcher : mais Malvina, quoique frappée d'une violente surprise, a senti que ce moment est unique, peut-être, pour obtenir à jamais la confiance de son amant; et, surmontant son agitation, elle s'avance vers M. Prior et lui dit, avec une dignité affectueuse : « Sans doute, ce n'est point un hasard aveugle qui vous amène ici : je reconnais, dans cet événement inattendu, la bonté d'une Providence qui veut augmenter mon bonheur en me le faisant tenir de vous, et sa justice qui se sert, pour bénir l'union de sir Edmond, de la même main qui a versé son sang, comme pour vous offrir un moyen d'expier votre faute..... — Que dites-vous, Malvina ? quoi! vous croyez que ma voix consacrera un lien!..... — Pourquoi en douterais-je? interrompit-elle vivement; je n'ai pas cessé de vous estimer. — M. Prior, s'écria sir Edmond en retenant à peine la colère qui commençait à bouillonner dans son sang, sur votre vie, vous ne sortirez pas d'ici sans y avoir achevé la cérémonie pour laquelle vous y fûtes appelé. — Arrêtez, sir Edmond, lui dit aussitôt Malvina avec une sorte d'élévation; songez que cette voûte céleste, où réside la majesté d'un Dieu, ne doit retentir que de paroles de paix, et déposez à ses pieds ce superbe orgueil qui ne supporte pas la moindre résistance : et vous, M. Prior, descendez dans votre conscience, osez en sonder tous les replis, assurez-vous du motif qui vous fait hésiter, et, s'il est condamnable, rougissez, et trouvez des forces pour épurer votre cœur, afin d'être digne de l'élever vers cet Être suprême que votre voix va implorer pour nous. — O mon Dieu! qu'a-t-elle dit? s'écria M. Prior éperdu; serait-il vrai que j'eusse souillé mon cœur d'un désir coupable? et ne

puis-je l'expier qu'en sanctifiar[...] même l'abandon de Malvina à un[...] Dieu tout-puissant ! Père céles[...] tourne ce malheur; et, s'il est p[...] que cette coupe passe loin de m[...] pendant, non point ce que je veu[...] ce que tu veux; que ta volonté so[...] et non la mienne. — Et moi, qu[...] soit votre détermination, contin[...] vina, j'atteste ici ce Dieu puiss[...] saint autel, ces lampes sacrées, c[...] beaux, vous tous présents deva[...] yeux, que, sir Edmond Seymou[...] celui que mon cœur a choisi, et[...] demande au ciel pour époux, je [...] pour jamais à la vue et à l'an[...] l'homme qui refuserait de bén[...] nœuds. »

A cet accent, à cette imprécat[...] ce vif enthousiasme qui animaie[...] les traits de Malvina, M. Prior ne [...] plus. « J'obéis, dit-il; que ce soit [...] voix, à celle du ciel ou de ma cons[...] il n'importe, j'obéis; mais sou[...] vous, Malvina, que, quels que [...] les torts que le passé me reproch[...] l'avenir me prépare, cet instant [...] face tous, et qu'il est telle acti[...] renferme en un seul *jour la per*[...] d'une longue vie. Malvina de Sorc[...] mond Seymour, unissez vos m[...] approchez-vous. » Tous deux s'[...] chèrent et se mirent à genoux [...] l'autel. Après un moment de re[...] ment, M. Prior commença l'augu[...] rémonie; son accent devint impér[...] tonnant en demandant à sir Ed[...] *Jurez-vous de protéger et d'aim*[...] *jours cette femme?* Mais en adre[...] Malvina cette question : *Jurez-vo*[...] *mer toujours cet homme?* l'inflex[...] sa voix s'adoucit; les paroles so[...] avec lenteur de sa bouche; il se[...] se refuser à articuler une phrase [...] réponse allait déchirer son cœur. [...] dant les vœux sont prononcés, M[...] et Edmond sont époux, M. Pri[...] pelle sur eux les bénédictions d[...] « Soyez heureux, dit-il, et ses [...] coulaient, malgré lui, le long [...] joues; soyez heureux ensemble;

[redacted]

de bonté et de miséricorde veille
otre bonheur, et vous rende cha-
our plus chers l'un à l'autre; vous
unis, unis jusqu'à l'éternité; allez
aix. Et il descendit de l'autel.
ne et excellent homme, s'écria Ed-
l en serrant sa main avec amitié,
nnez à mon emportement, à mes
ons; devenez mon ami, comme
urez toujours celui de cette femme,
a femme, de ma Malvina. Voyez-la
nt, je ne m'y oppose plus : son
é sera le prix du bien que je tiens
ous aujourd'hui. — M. Prior, lui
son tour Malvina avec cette grace
nte qui embellissait tous ses mou-
nts, rappelez-vous combien de fois
eux s'élevèrent vers le ciel pour me
eureuse; eh bien! je le suis main-
t, et c'est à vous, mon cher, mon
ble ami, que je le dois. — Ah!
épondit M. Prior en leur serrant
ains et les baignant de larmes,
être un jour serai-je appelé à jouir
vue de votre bonheur et de votre
el amour; mais je ne le puis en-
mes forces sont épuisées : l'instant
viens d'enchaîner Malvina est celui
l'a révélé tout ce qu'elle était pour
j'ai eu horreur de moi-même, et
la profonde humilité d'un cœur re-
nt, j'ai dû, comme Michée, don-
objet de mon amour pour le péché
n ame : peut-être n'y survivrai-je
mais qu'est-ce que ce peu de jours
ont donnés à l'homme, pour qu'il
ule pas aux pieds tous les biens de
rre en faveur d'une couronne im-
elle? — Non, interrompit Malvina
érie, vivez long-temps pour être la
lation des malheureux, l'exemple
s semblables et le bonheur de vos
. — O Malvina! lui dit-il, vous avez
ougir mon front en me faisant sen-
on coupable égarement : laissez-moi
subir mon sort; et, si le ciel juge
pos de me retirer à lui, bénissez
moi sa miséricorde. En effet, pour-
désirer une longue vie? qu'y re-
e-t-on, si ce n'est d'épuiser jusqu'à
la coupe de l'existence, et de me-
surer, dans toute son étendue, la misère qui est le partage de l'humanité? Mais vous, sir Edmond, vous, qui venez d'obtenir la seule félicité que le monde puisse offrir et dont il est si avare, une femme vertueuse et sensible, montrez-vous digne de ce bienfait en abjurant à jamais vos erreurs, pour ne vous occuper que du bonheur de cette angélique créature; que la sérénité réside toujours sur son front, comme la vertu dans son cœur; aimez-la comme elle mérite de l'être, et que jamais, jamais l'accent de sa douleur ne vienne retentir dans la profonde retraite où je cours m'ensevelir, et m'apprendre que les angoisses que j'éprouvai en vous unissant étaient un pressentiment funeste du malheur qui devait tomber sur elle. »

Alors, sans attendre de réponse, il les quitta brusquement, et disparut. Les derniers mots qu'il avait dits frappèrent tristement sur le cœur de Malvina : Edmond, transporté de joie, les avait à peine entendus : il ne sentait que son bonheur; il ne voyait que sa femme; il ne pouvait se rassasier de la ravissante harmonie dont ce nom faisait frémir tous ses sens. « Ma Malvina, ma femme! répétait-il hors de lui-même. » Et il la pressait dans ses bras, il la remerciait de sa complaisance, il bénissait son amour, et ne pouvait suffire aux violentes émotions dont il était agité. Malvina, moins ardente et plus tendre, n'aimant pas plus, mais aimant mieux, versait de douces larmes, contemplait son Edmond, et demandait tout bas au ciel de la retirer du monde à l'instant où un époux si cher aurait cessé de trouver tout son bonheur auprès d'elle.

Cependant le jour commençait à paraître. Malvina, après avoir fait, avec un présent considérable, les plus tendres remercîments à mistriss Moody sur ses bons offices, et mille recommandations de discrétion, monta en voiture avec son époux et sir Charles Weymard, pour se rendre à la campagne que celui-ci leur avait vendue.

CHAPITRE XLVI.

BONHEUR CONJUGAL.

La maison était petite, mais élégante et commode; elle était située au milieu d'une vaste forêt qui rendait son abord difficile, et entourée d'un enclos considérable, bordé de haies vives et de larges fossés. Sir Charles, après avoir installé les deux époux dans leur nouveau domicile, et partagé avec eux un frugal repas, promit de protéger lady Malvina Seymour pendant l'absence de sir Edmond, leur souhaita une prompte réunion, et les quitta.

Sir Edmond ne devait rester que deux jours auprès de Malvina, et déja plus de huit s'étaient écoulés sans qu'il songeât à quitter sa charmante épouse, lorsqu'il reçut une lettre de sir Charles, qui lui apprenait que mistriss Birton, inquiète de son absence, le faisait chercher partout, et que, la veille, mistriss Moody lui avait montré une lettre qu'elle avait reçue de mistriss Clare, laquelle lui annonçait qu'alarmée du silence de son amie, elle allait venir elle-même à Édimbourg s'informer de son sort, si on ne lui en donnait promptement des nouvelles.

Alors les deux époux sentirent que le moment de la séparation était arrivé : sans se parler, ils s'entendirent, et, d'un mutuel accord, leurs lèvres s'ouvrirent pour articuler ce mot fatal : *demain*. « Demain ! répéta douloureusement Malvina. — Oui, demain, reprit Edmond avec vivacité; mais encore quelques jours, ma Malvina, et je serai de retour ici, près de toi, heureux comme à présent, ne voyant, ne demandant au ciel d'autre bien que de ne jamais quitter la femme idolâtrée qui remplit mon cœur. » Émue de ces tendres expressions, Malvina se jeta dans les bras de son époux; il la pressa étroitement sur son sein; et, tandis que l'amour les unissait si délicieusement, on eût dit que la nature entière cherchait à s'embellir pour eux. Caché dans les buissons, le rossignol modulait ces cadences touchantes qui semblent partir du cœur, et qui vont y mourir; une source d'eau pure murmurait en bouillonnant sur l'herbe épaisse; le soleil se couchait dans une mer de feu, et peu à peu les premières ombres, descendant lentement sur la terre, luttèrent long-temps contre ses derniers rayons, tant il semblait que, d'accord avec ces époux, le jour quittait à regret la nature.

En retournant à la maison, Malvina, tristement appuyée sur le bras d'Edmond, la tête penchée sur son épaule, fut saisie d'un léger frémissement en voyant quelques rameaux flétris se balancer dans l'air, et tomber pour jamais sur la terre : un rapprochement soudain entre elle et les objets qui l'entouraient la fit trembler pour son bonheur; et le souvenir de cette loi terrible et invariable qui régit toute la nature, et place toujours le moment de la décadence à côté de celui de la plus grande prospérité, remplit son cœur d'un invincible effroi, en lui annonçant qu'elle avait fini d'être heureuse.

Ce fut en vain que, durant toute la soirée, elle chercha à se dérober à l'impression de tristesse qu'elle avait reçue; ni ses efforts, ni les caresses d'Edmond ne purent y réussir. Quoique son époux fût devant ses yeux, déja il était parti pour elle; et, tandis qu'il ne lui parlait que de son retour, elle ne voyait que son départ.

Cependant le jour a reparu, la voiture est prête, l'instant fatal est arrivé. Edmond s'arrache des bras de son épouse; elle pleure et se tait; il la regarde et retombe à ses pieds : leurs larmes se confondent; mais Edmond, sentant ses forces défaillir, s'empresse d'user de celles qui lui restent, et, s'armant d'un cruel courage, il s'éloigne précipitamment. Malvina, éperdue, s'élance après lui. « Edmond, s'écrie-t-elle, encore un mot, encore un adieu, ce sera le dernier. » Mais c'est en vain qu'elle appelle; déja la voiture emportait son époux; il ne l'entendait plus : elle aperçoit la trace

[redacted]

es fraîchement empreinte sur le
es entend rouler sur le pavé, en-
la voiture qui fuit à travers les
, et la main d'Edmond qui lui fait
ne d'adieu : frappée de l'affreux
ntiment qu'elle ne doit plus le re-
lle lui crie un dernier adieu, et
sans connaissance sur le gazon.
, en revenant à elle, elle se sou-
de l'inquiétude de mistriss Clare,
plus de deux mois se sont écoulés
qu'elle est séparée de son enfant :
onte de son oubli, et sentant bien
vue seule de Fanny pourra adou-
douleur et lui faire supporter l'ab-
de son époux, elle se hâte d'or-
r les apprêts de son départ, et le
lendemain ; mais, quoique son
soit de revenir tout de suite dans
aite, elle ne peut s'en éloigner
siter encore tous les lieux qu'elle
rut avec son époux : tantôt elle
s pour les mieux voir ; partout
uve un souvenir, des regrets et
mes ; elle leur adresse ses vœux,
ur demande encore d'heureux
d'heureux jours ! elle en avait eu,
en demandait encore !
ne fut point sans une profonde
n que Malvina se retrouva dans
s de mistriss Clare, et serra Fanny
es siens ; mais ce plaisir ne put
l'impression douloureuse qu'elle
eçue en se séparant d'Edmond.
comment son ame, livrée à toutes
tations de l'amour, aurait-elle pu
istraite par les soins de l'amitié
caresses de l'innocence ? Ce n'est
lans un jour d'orage qu'on aper-
zur des cieux.
, tandis que le monde n'a rien
isse adoucir sa peine, Edmond
également occupé d'elle ? n'a-t-il
pensée ? — Malvina. — Qu'un
ent ? — Aimer Malvina ? — Qu'un
— Revoir Malvina. — Ah ! pour
de cet accord, est-il nécessaire
appeler que, dans son caractère
lent que tendre, la passion était
olente que profonde ? Ne suffit-il
se ressouvenir qu'il est homme ?

Et cette différence qui existe entre la manière d'aimer des deux sexes n'est point rappelée ici comme un reproche, mais comme une simple observation des lois générales de la nature ; car cette moitié du monde à qui elle dit : *sois homme*, reçut avec la sensibilité un mélange d'ambition et de gloire ; mais celle à qui elle dit : *sois mère*, dut être formée toute d'amour.

Cependant mistriss Birton s'étonne de la disparition de son neveu ; par son ordre, mistriss Tap interroge les servantes de la maison et celles du voisinage ; elle est bientôt informée des fréquentes visites que sir Edmond rendait chez mistriss Moody à une jeune et jolie dame qui ne recevait que lui, ne sortait jamais, et qu'on n'avait aperçue à travers les croisées que lorsque le hasard lui avait fait négliger de tirer les rideaux qu'elle tenait constamment fermés. Mistriss Birton, en apprenant tous ces détails, entrevoit une partie de la vérité, et se promet bien de découvrir l'autre. En conséquence, elle envoie chercher mistriss Moody, la fait entrer dans son cabinet, la reçoit avec grace et affabilité, la questionne avec adresse, lui parle avec intérêt de son neveu et de Malvina, se plaint de ce qu'ils la négligent ; assure que, s'ils lui confiaient leur tendresse, elle ne s'opposerait point à leur union, et affirme qu'elle ne voudrait savoir toute la vérité à cet égard que pour leur accorder leur pardon avant même qu'ils le demandent. Ensuite, s'adressant plus particulièrement à mistriss Moody, elle lui fit sentir de quelle importance deviendrait pour eux tous la personne qui contribuerait à un rapprochement si heureux, exalta la reconnaissance qu'on lui devrait ; et ainsi, attaquant tour à tour la vanité et le cœur de cette bonne femme, parvint à lui arracher un secret que ni les menaces, ni les récompenses, n'auraient pu lui faire avouer, mais qu'elle ne put pas refuser à l'espoir de jouer un rôle important dans cette circonstance. Mistriss Birton fut donc instruite du jour et du

lieu où Malvina avait été mariée, et, malgré la colère dont elle fut saisie à cette nouvelle, son visage ne changea point de couleur, et sa physionomie ne parut pas altérée; elle congédia mistriss Moody avec une feinte douceur, se contentant de la prier de garder le silence sur ce qui venait de se passer entre elles, afin de ne pas la priver du doux plaisir de surprendre son neveu et sa nouvelle nièce.

Mais à peine fut-elle seule que, n'écoutant plus que son ressentiment, elle combina tous les moyens dont elle pourrait user pour faire casser ce mariage; et, ne doutant point que lord Stafford, oncle et tuteur de lady Sumerhill, sensiblement affecté d'un pareil événement, ne fût disposé à s'en venger, elle se préparait à sortir pour aller réunir sa colère à la sienne, quand sir Edmond se présenta tout-à-coup devant elle en habit de voyage, et lui demanda ses ordres pour Londres.

CHAPITRE XLVII.

DANGER DU MONDE.

Sir Edmond avait calculé avec Malvina que la prudence exigeait qu'il passât chez mistriss Birton avant son départ, afin de lui faire part d'un voyage qu'elle ne pouvait pas ignorer, et qui pouvait servir à détourner ses soupçons; et peut-être eût-il produit cet effet si la confidence de mistriss Moody n'en eût pas précédé la nouvelle. En l'écoutant, mistriss Birton sut dissimuler sa colère, lui fit quelques questions sur sa dernière absence, feignit de croire tout ce qu'il lui disait, et, sans démêler le véritable motif de son départ, elle l'apprit avec plaisir; car, tout en se doutant que Malvina y entrait pour beaucoup, elle connaissait assez Edmond pour voir tout ce que cette séparation avait d'heureux pour les projets qu'elle méditait. Aussi, loin de faire la moindre objection, elle approuva son voyage, et lui dit : « Je vous sais gré de n'être point parti sans me voir; c'est un souvenir auquel je suis très-sensible; mais ne puis-je espérer que vous joindrez à cette attention la complaisance de vous arrêter quelques instants chez milady Dorset, dont le château se trouve sur votre route, pour remettre, de ma part, à mistriss Fenwich, qui y est depuis quinze jours, une lettre importante et pressée? » Edmond lui dit qu'il s'en chargerait, et elle passa dans son cabinet pour l'écrire.

« Ma jeune amie, lui disait-elle, j'apprends à l'instant qu'ils sont mariés. « La lettre que je vous ai écrite dernièrement doit vous faire juger que « je ne supporterai pas patiemment de « me voir jouée de la sorte; mais, si ma « vengeance ne me trompe pas, dans peu « j'aurai rompu un lien qui m'outrage « sous tous les rapports. Vous pouvez « m'aider beaucoup en cela : il faut absolument que vous ayez l'art de retenir « Edmond pendant quelques jours chez « milady Dorset; je ne dois pas supposer que cela puisse vous être difficile, « d'autant plus que je ne vous interdis « aucuns moyens; tous seront bons, « pourvu que vous réussissiez. Pendant « qu'il s'oubliera près de vous, je profiterai de ce temps pour présenter, de « concert avec milord Stafford, une pétition au gouvernement, tendante à « lui présenter Edmond comme un ardent zélateur des principes français, « comme un sujet qui peut déshonorer « sa famille, et qu'elle désire, en conséquence, faire embarquer pour les « Grandes-Indes. Quelque difficile que « paraisse le succès de ce projet, à l'aide « de nos nombreuses protections, je suis « presque sûre d'en venir à bout; lorsque je le saurai à bord du navire prêt « à faire voile pour sa destination, je « capitulerai, pour ainsi dire, avec lui, « en m'engageant à lui faire rendre sa « liberté s'il consent à signer l'acte de « cassation de son mariage. D'un autre « côté, je ferai signifier à madame de « Sorcy l'ordre de remettre sur-le-champ « miss Fanny Sheridan entre mes mains,

[redacted]

« à moins qu'elle n'accepte aussi de re-
« connaître la nullité de son union : s'ils
« se soumettent à mes désirs, j'aurai
« bientôt obtenu la dissolution d'un lien
« qui a détruit toutes mes espérances;
» s'ils me refusent, s'ils osent me braver
« hautement, du moins leur désespoir
« me vengera, et, en arrachant à Ed-
« mond une femme chérie, et à l'odieuse
« Malvina son enfant et son époux, je
« les rendrai si malheureux, que je croi-
« rai presque avoir réussi. Adieu, ma
« jeune amie, je me recommande à votre
« adresse; déployez tous vos charmes
« pour retenir Edmond, afin que ma pé-
« tition arrive avant lui à *Londres*, et
« que les amis qu'il a sans doute dans
« le gouvernement ne puissent pas avoir
« le temps de le prévenir.

« ANNA BIRTON. »

Elle rentra, et remit sa lettre à Edmond avec un air de bonté et de franchise qui aurait trompé la défiance même; mais cet artifice était plus qu'inutile, car elle savait bien qu'il ne pouvait avoir aucune inquiétude sur ce que sa lettre contenait, et que, lors même qu'il en aurait conçu, il avait sur ce point une probité trop sévère pour avoir à craindre de lui l'ombre d'une indiscrétion.

Il partit, et, selon sa promesse, il s'arrêta le lendemain au soir chez milady Dorset. Il donna la lettre de mistriss Birton à Williams, son domestique, pour qu'il la remît sur-le-champ à mistriss Fenwich; car son intention était de ne pas perdre un instant, et de continuer sa route sans même descendre de voiture. Mais mistriss Fenwich n'avait pas besoin des ordres de mistriss Birton pour mettre toute son adresse en usage afin de retenir Edmond près d'elle; elle l'avait réellement aimé : l'éclat des conquêtes, le tumulte du monde, la distraction d'un long voyage n'avaient pu le lui faire oublier. Occupée du désir de le revoir, elle avait laissé M. Fenwich à Dublin, et revenait auprès de mistriss Birton, s'attendant bien à y trouver sir Edmond, et se flattant de l'enchaîner de nouveau. Beaucoup de motifs pouvaient autoriser cette espérance; ses voyages avaient développé son esprit et même sa beauté : partout où elle s'était montrée elle avait été l'objet des hommages universels; et, quoiqu'ils l'enivrassent d'orgueil, elle sentait au fond de l'ame qu'elle les aurait tous sacrifiés à l'espoir d'obtenir ceux d'Edmond. Elle habitait depuis peu de jours le château de milady Dorset, et déja elle avait attaché à son char tous les hommes de cette cour; mais rien ne pouvait la retenir, et l'image de sir Edmond allait l'emporter et la ramener à Édimboug, lorsqu'elle reçut la lettre de mistriss Birton. La nouvelle du mariage d'Edmond l'étonna, son cœur en fut troublé; mais il était séparé de Malvina, il était chez milady Dorset; elle allait le revoir : ces pensées adoucirent à l'instant sa douleur; elle connaissait Edmond, et elle commençait à connaître assez le monde pour juger la différence des dispositions de l'amant qui espère et de l'époux qui possède, et apprécier par là les obstacles que l'hymen met en général à l'infidélité.

Cependant, tandis qu'Edmond s'impatiente dans sa voiture, que Williams attend à la porte de mistriss Fenwich si elle n'a pas une réponse ou une commission pour son maître, cette jeune femme réfléchit comment elle doit s'y prendre pour arrêter sir Edmond et perdre Malvina : elle fait entrer Williams, elle l'examine, le questionne, croit s'apercevoir qu'il est d'un caractère à l'aider dans ses projets, et lui parle de la sorte :

« Williams, votre maître a encouru la disgrace de mistriss Birton; la plus imprudente démarche le prive à jamais de ses bontés : cependant, si vous aimez votre maître, vous pouvez m'aider à réparer son étourderie, et, en suivant exactement mes ordres, nous parviendrons peut-être à lui rendre l'héritage de sa tante; il y aura, de plus, cinquante guinées à gagner pour vous. »

Cette dernière considération était plus que suffisante pour déterminer Williams,

et il fut convenu entre lui et mistriss Fenwich qu'il l'instruirait exactement de toutes les démarches de son maître, et ferait passer par ses mains toutes les lettres qu'il pourrait écrire ou recevoir.

Ceci conclu, mistriss Fenwich fait dire à Edmond que la lettre de mistriss Birton exige qu'elle en écrive une à Londres, très-importante, très-pressée, dont elle espère qu'il voudra bien se charger; et, en attendant qu'elle soit écrite, elle l'engage à descendre un moment dans le château. Milady Dorset ayant appris par elle que sir Edmond Seymour est à sa porte, va le joindre à sa voiture, lui fait de vifs reproches sur son impolitesse, et le force à monter dans le salon jusqu'à ce que la lettre de mistriss Fenwich soit prête. Il cède avec humeur, et va se réunir, malgré lui, à une nombreuse société, composée des hommes les plus gais et des femmes les plus jolies. Peu de temps après, mistriss Fenwich entre, un paquet à la main, et le lui remet, sans faire aucune instance pour le retenir : il la regarde à peine, et s'apprête à partir sur-le-champ. Mais l'officieux Williams a cru que son maître passerait la nuit au château; il vient de renvoyer les chevaux; il est trop tard pour en aller chercher d'autres. Mistriss Fenwich, inconsolable d'être cause de ce contre-temps, offre les siens pour conduire Edmond jusqu'à la poste prochaine; mais il y en a un de déferré, il ne pourra être prêt que le lendemain : milady Dorset et toute sa société se réjouissent de cet accident; mistriss Fenwich seule en paraît fâchée; elle s'excuse d'un ton si vrai, que sir Edmond ne doute point de sa bonne foi. L'obligation de rester près d'elle lui donne le temps de l'examiner davantage, et il est frappé du changement qui s'est fait en elle : chacun lui répète qu'elle est présentement la femme la plus à la mode; que le monde la compte parmi les beautés célèbres, et il trouve que le monde n'a pas tort. Ce n'est plus cette miss Melmor dont l'inexpérience ne savait tirer qu'un médiocre parti des avantages dont la nature l'avait pourvue; la coquetterie en a fait une autre femme, et chaque jour ajoute un charme à sa figure et un agrément à son esprit; peut-être n'a-t-elle rien de ce qui attache, mais elle a tout ce qui séduit; peut-être s'en lasserait-on dans la solitude, mais dans le monde il faut tout quitter pour elle; ses naïvetés sont si plaisantes! ses saillies si heureuses! son persiflage si piquant! d'ailleurs, comment échapper à ses yeux tendres et vifs qui semblent ne regarder que vous, qui vous poursuivent, vous enchaînent, et se baissent avec modestie aussitôt qu'ils sont parvenus à vous émouvoir? Et si je parle de ce souris touchant et fin qui a l'air de dire tant de choses, de ce regard languissant et voluptueux qui promet *tant* de plaisirs, de ces phrases entrecoupées qui allument l'imagination en excitant la curiosité, de ces réticences adroites qui laissent tout espérer sans rien promettre, de ces efforts affectés qui ne retiennent ce qu'on veut dire que pour doubler le prix de ce qui échappe; enfin, si j'ajoute à cela ces douces rêveries, ces distractions jouées, ce désordre enchanteur de la toilette qui laisse apercevoir, comme par hasard, ce qu'on rougirait de montrer, peut-être aurais-je peint une coquette, mais je n'aurais pas rendu encore mistriss Fenwich.

Avec tous ces avantages mistriss Fenwich tournait toutes les têtes, mais ne parlait pas au cœur; car, si la figure fait les conquêtes, le caractère seul fait les passions. Cependant, tout attrayante qu'elle est, l'amant, l'époux heureux de la tendre Malvina est bien éloigné de la craindre : peut-il douter de lui même? ne serait-ce pas se méfier de la sincérité de son amour? et la seule pensée qu'il peut être ému par une autre femme ne serait-elle pas un outrage pour sa Malvina, et un crime horrible à ses yeux? Sans doute, cette confiance est une preuve de sa profonde tendresse; mais cependant comment avait-il la présomption de se croire à l'abri d'un moment d'entraînement? de pareilles fautes

[redacted]

-elles pas été rapprochées aux plus
es amants¹? et pouvait-il oublier
a nature ayant permis aux hommes
e infidèles sans cesser d'être con-
s, l'amour ne fut jamais chez eux
rempart contre la séduction des
?

CHAPITRE XLVIII.

ESSAI SUR LA COQUETTERIE.

…ais, si l'usage du monde a développé
races de mistriss Fenwich, il lui a
né une finesse d'observation, un tact
trant, qui lui indiquent toujours la
nce juste dont il faut colorer ses
ets pour qu'ils puissent réussir : elle
ître que sir Edmond a juré à sa
e d'être toujours fidèle, et qu'il
tenir son serment; par conséquent
rances trop marquées seraient mal-
tes, en ce qu'elles le feraient pen-
à se tenir sur ses gardes; d'un au-
été, il serait dangereux de paraître
ier entièrement, parce que, de là
oint où elle veut le mener, il y a
hemin immense, et qu'elle sait bien
ne fera point le premier pas. Pour
ir, il faut donc le séduire sans qu'il
doute, être assez aimable pour qu'il
nte et non pas pour qu'il le remar-
et l'occuper si continuellement,
ntraîné à son insu, hors de lui, res-
t à peine, il se trouve entièrement
ngagé, sans avoir eu le temps de don-
un souvenir à ce qu'il oublie, ni une
xion à ce qu'il éprouve. D'après ce
, elle ne néglige aucune occasion
e trouver près de lui, et ne paraît
is les chercher; elle se garde de lui
r la première; mais elle a l'art de
ger à lui adresser la parole, et l'art
dangereux encore de répondre avec
piquante réserve qui provoque les
tions et prolonge avec intérêt la
ersation la plus indifférente. Sir
ond est d'autant plus aisément dupe
s artifices, qu'il ne s'en méfie pas,
et qu'il se repose sur la profonde connaissance qu'il pense avoir des femmes pour croire qu'aucune ne pourra jamais le tromper : il ignorait apparemment qu'un homme, tel clairvoyant qu'il soit, ne peut point acquérir dans une seule vie assez d'expérience et de sagacité pour pénétrer toute la variété et la profondeur de l'art de la coquetterie. Il croit voir dans l'apparente négligence de mistriss Fenwich la certitude qu'elle a perdu l'orgueilleux espoir de l'emporter sur Malvina, et il lui en sait gré; il jette un coup d'œil de dédain sur toutes les beautés qui semblent vouloir se disputer ses regards, et se rapproche de la seule qui ne paraît pas les chercher. Cette distinction n'échappe point à mistriss Fenwich; elle y aperçoit le commencement de son triomphe, et y puise une confiance qu'elle cache adroitement, mais dont l'effet est de la rendre plus aimable encore. Cependant ce n'est point avec sir Edmond qu'elle fait briller son esprit; non, elle réserve pour lui ces demi-mots touchants qui ont l'air d'échapper à la négligence : mais s'adresse-t-elle à d'autres? alors sa conversation pétille de traits charmants, ses lèvres fraîches et vermeilles s'embellissent du feu et de la grace de ses discours; et pourtant cette femme séduisante n'est autre chose que la jolie miss Melmor! et il se peut que miss Melmor ne fasse aucuns frais pour plaire à sir Edmond! Il le voit et s'en étonne. Cependant la joie règne autour d'eux, et mistriss Fenwich est la première à se prêter à la gaieté générale : on parle de danser; c'est le triomphe de mistriss Fenwich; c'est là que ses graces se déploient; si sa danse n'est pas noble et décente comme celle de Malvina, elle est légère et voluptueuse; ses mouvements, ses regards ne vont point à l'ame, mais troublent les sens; elle ne cause, il est vrai, qu'une impression momentanée, mais aussi est-il impossible d'y résister? Peu à peu la tête de sir Edmond se monte; mistriss Fenwich, attentive à toutes ses impressions, s'en aperçoit et profite de ce moment

¹ …nt-Preux, dans la *Nouvelle Héloïse*; milord …r, dans les *Lettres de Juliette Catesby*.

pour demander une walse; elle sent que le succès de ses premières tentatives lui permet d'en hasarder une autre; elle laisse voir à Edmond le désir de ne walser qu'avec lui, en lui disant à voix basse : « La walse va commencer, je l'aime avec passion; mais, parmi tous les hommes qui sont ici, le seul qui ne soit pas étranger pour Kitty est le seul avec qui elle voudrait la danser. » Ce nom de Kitty réveillait bien des souvenirs; il regarda mistriss Fenwich pour s'assurer si elle le rappelait avec intention : jamais Kitty n'avait été si jolie; et le regard le plus tendre lui apprit qu'elle était toujours sa Kitty. Il voit tous les hommes qui l'entourent remarquer avec envie et surprise la préférence dont il est l'objet; il ne résiste pas au désir de jouir de son triomphe à leurs yeux; et, bien décidé à quitter mistriss Fenwich après la walse, il s'avance, et commence avec elle cette danse dangereuse, que la volupté imagina pour éveiller le désir, amollir le courage et enflammer l'innocence. Bientôt toute cette brillante assemblée entoure une table couverte des mets les plus somptueux et des vins les plus exquis; on croirait voir un souper de Paris sur les confins de l'Écosse : les femmes sont animées de cette gaieté piquante qui n'appartient qu'aux Françaises; la main de mistriss Fenwich verse à tous les convives un vin pétillant et léger : c'est toujours par sir Edmond qu'elle commence; c'est toujours par lui qu'elle finit; on dirait que, ne se reposant pas sur elle seule du soin de l'émouvoir, elle veuille employer d'autres armes que celles de la beauté pour y réussir, et que tous les moyens lui sont bons, pourvu qu'elle le séduise. Mais déja la tête d'Edmond, que la walse avait commencé à enflammer, s'exalte et se perd; les ris bruyants, les fumées du vin, les regards d'une femme charmante, tout conspire contre sa sagesse et contre le bonheur de Malvina. L'insensé! il ne songe pas qu'il ne faut souvent qu'un seul instant pour détruire cette paix de l'ame que la plus longue vie ne nous rend pas! Mais il ne sait plus ce qu'il fait; et mistriss Fenwich, ne doutant plus de sa victoire, et s'abandonnant trop tôt à la confiance qu'elle lui inspire, croit pouvoir tout oser, et saisit ce moment pour exiger d'Edmond qu'il prolonge son séjour chez milady Dorset; mais cette indiscrète prière lui rappelle, avec son voyage, la cause qui en est l'objet, et il jure de ne pas le retarder d'un jour. Sans se rendre compte de l'état où il est, il se sent en danger; et, craignant de n'être pas toujours aussi sûr de lui, au lieu de répondre à mistriss Fenwich, il se retourne, appelle son domestique, et lui dit : « Williams, ayez soin de tenir ma chaise prête demain matin à six heures, sans faute. » Cet ordre perce le cœur de mistriss Fenwich; elle sent qu'elle s'est trop avancée; et, pour réparer son étourderie, elle feint de n'avoir pas entendu Edmond, ne parle plus de départ, conserve un visage riant, et ne s'occupe que de lui faire oublier ce qu'elle a eu la maladresse de lui rappeler. Sûre qu'auprès de lui elle ne peut compter sur le lendemain, et qu'il faut profiter du moment présent, ou risquer de le perdre pour jamais, son plan est formé, son parti est pris; elle saura bien l'empêcher de partir : alors elle se lève de table, après avoir versé encore quelques verres de punch, et donne le signal de ces jeux innocents que la liberté de la campagne autorise, mais que l'exaltation des têtes rend quelquefois si dangereux. Tantôt, un bandeau sur les yeux, elle court les bras étendus, et relevant avec adresse un coin du mouchoir, aperçoit sir Edmond, se dirige de son côté, et se précipitant avec un rire folâtre entre ses bras, feint de le méconnaître et nomme le vieux lord Chatam : un instant après, une pénitence qu'elle a su se ménager l'oblige de recevoir un baiser de sir Edmond; elle déclare qu'elle n'obéira pas; il veut, du moins, prendre ce qu'elle lui refuse; elle s'en défend avec cette mollesse qui ne résiste que pour accroître le prix de ce qu'on lui ravit;

[redacted]

et, dans ce combat où l'on ne repousse que pour attirer, et où chaque mouvement est une faveur, sous l'ombre de la réserve, elle sait accorder bien plus qu'on ne lui demande; et, feignant de détourner la tête au moment où il allait effleurer sa joue, ce sont ses lèvres qu'il rencontre : alors elle feint d'être fâchée, et, pour le punir de sa témérité, d'une main légère, en riant, elle lui donne un soufflet et s'enfuit; il court après elle pour se venger; toute la société se mêle à leurs débats, et parcourt le château en le faisant retentir de chants de gaieté et de cris de joie. Au milieu de ce tumulte, mistriss Fenwich ne perd pas de vue sir Edmond; elle l'entraîne, il la suit : bientôt chacun se retire; le bruit cesse, le silence succède, la nuit s'écoule; et le lendemain à six heures, lorsque Williams entra chez son maître pour l'avertir que sa chaise était prête, il ne le trouva pas dans son appartement.

CHAPITRE XLIX.

EFFETS D'UNE FAUTE.

Le soleil brillait depuis quelques heures sur l'horizon, lorsque sir Edmond en désordre, marchant précipitamment, appelle Williams à plusieurs reprises, et lui demande d'un ton brusque et chagrin pourquoi la chaise n'est pas prête. Williams répond, en souriant, que depuis plus de trois heures les chevaux étaient à la voiture, mais qu'il vient de les faire dételer, parce que, ne le trouvant pas chez lui, il avait supposé qu'il avait changé d'avis. Le sourire de Williams, ce jour déja si avancé, le souvenir de Malvina, sont autant d'accusations qui s'élèvent dans le cœur d'Edmond pour lui reprocher sa faute. « Faites préparer ma chaise sur-le-champ, dit-il avec colère à Williams; avertissez-moi aussitôt qu'elle sera prête, et dorénavant ne vous avisez plus d'agir sans avoir reçu mes ordres. » Et, en attendant le moment du départ, il court s'enfermer dans sa chambre, et croit soulager ses tourments en essayant d'écrire à Malvina.

C'est alors qu'il éprouve combien il est affreux de s'être ôté le pouvoir d'être vrai avec ce qu'on aime; il n'ose risquer un aveu qui empoisonnerait la paix de Malvina, et le tourment d'avoir quelque chose à lui cacher, a pour jamais détruit la sienne. Sa plume se traîne avec effort; ces lettres, qui devaient être le bonheur de son absence, en sont devenues le supplice, et c'est ainsi que l'amour outragé se venge en mettant la plus horrible contrainte à la place du plus doux abandon. Edmond s'aperçoit de la gêne qui respire dans ses expressions; il en trouve l'empreinte dans chaque ligne; elle perce jusque dans les assurances de son amour, et pourtant jamais assurances ne furent plus vraies; mais le sentiment de sa coupable faiblesse leur a ôté cette abondance passionnée, cette énergie d'expression, cet enivrement unique d'un cœur qui ne voit qu'un seul objet dans la nature. S'il le sent, combien Malvina ne le sentira-t-elle pas plus encore? S'il n'écrit que quelques lignes, il se trahira moins, mais cette brièveté même ne le décèlera-t-elle pas? Elle n'est point naturelle; il ne l'aurait pas eue la veille. Un seul instant a-t-il donc détruit la confiance, et une seule faute, le bonheur? Oh! combien le tourment qu'il éprouve lui fait haïr mistriss Fenwich! combien il se promet que, dorénavant, son extrême froideur envers elle réparera l'offense qu'il a faite à Malvina! Ce serment, qui était le cri de son cœur, calme sa conscience, et lui permet de donner à son style plus d'ouverture et de facilité : alors il recommence une autre lettre, où il apprend à Malvina comment il a été obligé de s'arrêter quelques heures chez milady Dorset, et combien cette nécessité lui a été insupportable : il dit un mot de mistriss Fenwich; ce nom est accompagné d'un sentiment de dédain, et jamais il ne fut plus pénétré de ce qu'il disait.

« O ma Malvina, écrivait-il, je n'ai « plus d'autre pensée que celle de te re- « joindre : c'est pour moi, bien plus « que pour toi encore, que je cours ré- « parer, par la plus prompte célérité, « les heures que j'ai perdues ici, afin de « retrouver plus tôt ce bonheur dont le « passé m'offre la brûlante image, et « que mes vœux ardents redemandent à « l'avenir. »

Mais, tandis qu'il écrit, Williams instruit mistriss Fenwich que son maître s'apprête à partir, et cette dangereuse sirène va tenter de l'enlacer encore. Elle court dans la chambre d'Emond, se jette dans ses bras en pleurant, l'amour, les larmes l'embellissent; elle le presse, le conjure de ne pas la quitter si tôt; elle est presque à ses pieds; ses yeux sont remplis de langueur, ses lèvres exhalent la volupté; on dirait que le plaisir a répandu toutes ses roses sur son teint. Edmond la repousse. « Laissez-moi, lui dit-il, je n'ai déja que trop resté. — Edmond s'écria-t-elle, Kitty n'a-t-elle aucun droit à votre complaisance? Elle ne vous demande qu'un jour, et elle ne pourra pas l'obtenir! Ne saurez-vous donc être jamais qu'ingrat envers elle? — Kitty, répondit-il en dégageant sa main d'entre les siennes, un devoir indispensable m'appelle à Londres, et ce sera le malheur de toute ma vie de l'avoir oublié un instant. — Eh bien! répondit-elle vivement, si telle est votre situation, et que vous ne puissiez accorder un seul jour à celle qui vous a tout donné, m'empêcherez-vous de vous suivre? Je veux aller à Londres, Edmond, les affaires de mistriss Birton l'exigent; elle me saura gré de ce voyage, et du moins je ne quitterai pas le seul homme que j'aie aimé au monde. — Vous pouvez aller à Londres, Kitty, repartit Edmond; mais je vous déclare que ce ne sera point avec moi. — Ce ne sera point avec vous! s'écria-t-elle vivement; et comment éviterez-vous que je vous suive, que je m'attache à tous vos pas? Croyez-vous que je sois effrayée de l'opinion qu'on prendra de moi dans le château? Détrompez-vous; je vais de ce pas prévenir milady Dorset que des affaires imprévues et pressantes m'appellent à Londres, et que, sans égard pour mon âge et les preuves d'amour que je vous ai données, vous avez l'ingratitude de me repousser, et la barbarie de me laisser seule m'exposer au danger d'une si longue route. » Edmond, effrayé de l'intention de mistriss Fenwich, et craignant surtout que l'éclat qu'elle veut faire ne retentisse aux oreilles de Malvina, la retient, l'apaise, et cherche à la dissuader : c'est en vain; mistriss Fenwich est déterminée à partir avec lui ou à se plaindre hautement. Dans cette cruelle alternative, il lui promet de l'attendre; mais, tandis qu'elle s'éloigne, pour faire les préparatifs de son départ, il descend doucement dans l'écurie, fait seller un cheval, de peur que le bruit de la voiture ne le décèle, ordonne à Williams de venir le joindre à Londres avec sa chaise, lui remet sa lettre pour Malvina, afin qu'il trouve un exprès qui la lui porte sur-le-champ, trace avec son crayon un billet à la hâte pour mistriss Fenwich, et part à franc étrier.

Mistriss Fenwich est outrée en apprenant le départ d'Edmond; mais le billet que lui remet Williams lui donne l'espoir de se venger. Voici ce qu'il contenait :

EDMOND SEYMOUR A MISTRISS FENWICH.

« Je pars sans vous revoir, Kitty; « laissez-moi m'éloigner sans vous, je « dois vous craindre; vous m'avez en- « traîné, vous m'avez fait tout oublier, « tout... un ange! Je vous hais, Kitty, « mais moins encore que je ne me hais « moi-même; et jusqu'à la fin de ma « vie, je me reprocherai les coupables « heures que je viens de passer près de « vous. »

Mistriss Fenwich lit plusieurs fois ce billet, et n'en est que plus excitée à se venger; elle lit aussi la lettre qu'il écrit à Malvina, et que, selon leurs

[redacted]

ns, Williams a remise entre
s; elle médite long-temps ses
et, quand elle a pris son
le appelle Williams, et lui
si :
rtirai demain pour Londres,
voiture que votre maître a
i : vous, allez dès aujour-
rter sa lettre à madame de
tes-lui qu'il attend la réponse
dy Dorset; que son projet
de se rendre tout de suite
es, mais que mistriss Fen-
yant prié de l'attendre, il a
tout de suite à son désir :
t cela ne soit pas dit comme
qu'on fait, mais comme une
ion qui échappe. En la quit-
z soin de laisser tomber ce
votre maître vient de m'é-
lais avant, elle en déchire la
laisse subsister que les pre-
gnes, le chiffonne, afin que
puisse croire que sir Edmond
is ce billet à Williams pour
à mistriss Fenwich lorsqu'il
té à partir; mais que depuis,
té à ses tendres instances,
était devenu inutile, et qu'il
lié de le redemander à Wil-
Quand vous reviendrez à Lon-
oute-t-elle, c'est à moi que
orterez la réponse de madame
t, et je vous dirai s'il est
votre maître la voie. Allez,
ez dix guinées pour boire à
é pendant la route; et soyez
vous exécutez fidèlement mes
d'être généreusement récom-
votre retour. »
ms, muni de ces instructions,
t, dès le lendemain, mistriss
se mit en route pour Lon-
le avait plus d'un motif pour
ar elle comptait bien se faire
le auprès de mistriss Birton,
age que son penchant seul
lécidée à faire.
rois remplir vos intentions,
ivait-elle, en me décidant à
votre neveu à Londres, car
« j'ai lieu de penser que, lorsque vos « sollicitations auprès des ministres « seront appuyées par une femme à qui « la nature a donné quelques moyens « de plaire, elles seront plus favora- « blement écoutées; et l'espérance de « vous être utile, dans une occasion « si importante, me fait passer aisé- « ment par-dessus la fatigue d'un « long voyage et les interprétations « malignes qu'on pourra y donner. »

Mistriss Fenwich était très-déterminée, dans le cas où elle ne parviendrait pas à séduire entièrement sir Edmond, à mettre en usage tout le crédit que ses charmes pourraient lui donner, pour assurer le succès des projets de mistriss Birton; car l'amour et l'orgueil blessés lui donnaient une énergie de méchanceté qui n'était pas dans son caractère; et elle sentait que, pour se venger de Malvina, il n'était aucune démarche qu'elle ne voulût faire, ni aucune vengeance qu'elle n'adoptât.

Ce fut dans ces dispositions qu'elle arriva à Londres, trois jours après sir Edmond. Elle descendit au même hôtel qu'il habitait, et demanda s'il était chez lui : on lui répondit qu'il venait de sortir, et que vraisemblablement il ne rentrerait que le soir. Elle se félicita presque d'une absence qui lui permettait de prendre certains arrangements analogues à ses vues; et, après s'être établie dans un appartement voisin de celui d'Edmond, elle recommanda qu'aussitôt qu'il rentrerait on le fît monter chez elle, sans lui dire quelle était la personne qui le demandait.

Le premier soin de sir Edmond, en arrivant à Londres, avait été de courir chez milord Sheridan; mais celui-ci était parti la veille, et ne devait revenir que le lendemain. En vain s'informa-t-il du lieu où il était allé, afin de courir sur ses traces; personne ne put l'en instruire : cependant il passait chaque jour chez le père de Fanny, dans l'espérance que son retour serait plus prompt qu'on ne lui

avait annoncé, et chaque jour, déçu dans son attente, il retournait à son hôtel, triste, découragé, sans avoir la force de faire part à Malvina de l'événement qui prolongeait son séjour à Londres, parce qu'il sentait bien qu'elle calculerait que les heures qu'il avait passées chez milady Dorset étaient la seule cause qui lui avait fait manquer milord Sheridan.

Mais pourtant, réfléchissait-il en rentrant chez lui, ne vaut-il pas mieux ouvrir mon cœur à Malvina, encourir ses reproches et obtenir ma grace, que de dissimuler toujours avec elle, et la laisser en proie à l'inquiétude? « Ah! ne tardons pas plus long-temps à lui avouer mes torts, dût-elle ne les jamais pardonner. » Et, plein de cette idée, il se préparait à monter dans sa chambre, lorsqu'on l'avertit qu'une dame, arrivée le jour même, demandait à lui parler sur-le-champ. Préoccupé par l'image de Malvina, il se figure que c'est elle qui est venue le joindre, et il court à l'appartement indiqué. Il entre précipitamment, la chambre était à peine éclairée: il aperçoit dans l'obscurité une femme à demi couchée sur un canapé; il s'élance auprès d'elle, il la serre dans ses bras; mais il a reconnu mistriss Fenwich, et la repousse en s'écriant: « Ah Dieu! ce n'est pas elle! » L'adroite Kitty ne se plaint point, mais elle gémit, et, forçant Edmond à s'asseoir auprès d'elle, elle prend ses deux mains entre les siennes, le regarde un moment en silence, et lui dit enfin: « Je le vois, Edmond, ce n'est pas moi que vous attendiez; mais, dis-le, homme ingrat! cette rivale que ton cœur préfère a-t-elle autant de droits que moi à ton amour? A-t-elle bravé, pour te revoir, le danger d'un long voyage, la colère de mistriss Birton, les reproches d'un époux offensé, et l'opinion publique? Est-elle ici enfin? — Présomptueuse Kitty, lui répondit Edmond, gardez-vous d'oser vous comparer à celle qui est au-dessus de toute comparaison, et ne pensez pas que j'attribue à l'amour une démarche qui n'est

l'effet que de votre étourderi
offensée d'une pareille idé
vainement à la détruire; ne
réussir, elle pensa qu'il sera
plus facile de l'en distraire,
usage tout ce qu'elle avait d'a
séduction pour parvenir à so

Mais maintenant c'est en
s'efforce d'y réussir, l'image
ne quitte plus le cœur d'Ed
jours elle est présente à ses
jours il lui parle, s'accuse, g
égarement, ne voit plus qu'a
timent de répugnance et
version celle qui fut la cause
plice de sa faute.

CHAPITRE L.

NOUVELLE FUNESTE.

La nuit enveloppait le m
quelques heures, et le silen
la paix, régnait dans l'asile
lorsque mistriss Clare, qui
sa terre pour suivre son am
posa une lecture, dans l'espé
distraire des inquiétudes
daient. Malvina y consentit,
à l'intention de mistriss Clar
forçait de l'écouter, quand V
rut tout-à-coup devant elle. E
elle jette un cri, se lève, s'av
demande précipitamment si
le suit. « Lui, madame, ré
souriant, non, vraiment; j
avec milady Dorset. — Comm
qu'il n'est pas à Londres? —
cela, madame, il est vrai qu
jet était d'y aller; mais..... —
obstacle imprévu s'y est do
— Aucun autre que sa vo
dame; et, ma foi, ce n'est p
cle qu'une bonne société e
femmes aient retenu mon m
ces mots Malvina pâlit; m
gnant d'interroger un valet
duite de son époux, elle se c
lui demander si sir Edmond
chargé d'une lettre pour elle.
nez-moi, madame; en voici u

[redacted]

lui remettant. » Elle la prit
et se disposait à passer dans
à côté pour la lire plus tran-
, lorsque Williams l'arrêta
re « que, si elle avait une ré-
re, elle voudrait bien la don-
, parce que son maître l'at-
z milady Dorset..... — Votre
end? interrompit-elle en re-
pleurs; » car elle venait d'ê-
de l'idée confuse que, puis-
d avait le temps d'attendre
tique, il aurait eu celui de
nême, et qu'il n'en avait pas
ui, madame, répliqua-t-il; et
ne recommandé de me hâter,
pas retarder son départ : ce-
pense bien que mistriss Fen-
dra encore de lui de prolon-
ur chez milady Dorset; c'est
à laquelle il ne peut rien re-
est vrai que, puisqu'elle part
r Londres..... — Mon Dieu!
s'écria mistriss Clare, ef-
xtrême altération qui se pei-
e visage de Malvina, vous
ien, vous avez besoin de se-
n'en puis trouver que là,
lvina d'une voix étouffée, et
t la lettre d'Edmond; laissez-
je puis encore ne croire que
lecture, sans la satisfaire
t, la tranquillisa beaucoup.
surait qu'il était resté mal-
raisons qu'il donnait à cet
ent assez bonnes à Malvina.
comme l'amour a un instinct
rompe guère, c'était en vain
se cherchait à faire adopter à
le délai d'Edmond; quelque
le lui criait qu'il avait tort;
ne ce quelque chose le disait
ita à laisser paraître, aux
ond, une affliction dont il ne
it pas la cause, puisque elle-
trouvait pas. Cependant,
taine, elle se levait pour al-
rsqu'à travers la porte, qui
entr'ouverte, elle entendit
illiams, qui disait à mistriss
ui, madame, mon maître

voulait bien partir; il m'avait même chargé d'un billet pour elle; mais, avant même que je l'eusse remis, elle est venue le prier de rester, et il est resté; il est vrai qu'elle est si jolie..... — Et ils vont partir ensemble pour Londres? interrompit mistriss Clare! vous en êtes sûr? — Mon maître est ensorcelé, madame, il ne peut plus quitter mistriss Fenwich. — Mistriss Clare, s'écria Malvina dans l'autre chambre, mistriss Clare! — Que voulez-vous, ma chère? répondit celle-ci en accourant à elle, et la voyant pâle, défaite, et se soutenant à peine. Vous avez tout entendu? lui demanda-t-elle avec effroi. — Par pitié, reprit Malvina, éloignez cet homme affreux; sa présence me fait mourir. — Sortez, Williams, lui dit vivement mistriss Clare. » Et, prenant le bras de sa triste amie sous le sien, elles rentrèrent ensemble dans le salon. Malvina s'assit; elle ne pleurait pas. Après un moment de silence, elle regarda fixement mistriss Clare, et lui dit : « Éclairez-moi, car, dans le désordre de mes idées, mon cœur ne se fait plus entendre : qui dois-je croire, Williams ou mon époux? Lisez la lettre d'Edmond; apprenez-moi ce qu'il faut que je pense. » Mistriss Clare la lut; elle en fut plus contente que Malvina : l'instinct de l'amour ne lui parlait pas, mais, comme, d'un autre côté, elle nourrissait depuis long-temps une profonde défiance contre Edmond, elle était incertaine et n'osait porter un jugement, quand Malvina, après s'être recueillie quelques instants, dit, avec un accent plus tranquille : « Je n'hésite plus, mistriss Clare, et cette lettre me suffit : je n'outragerai pas davantage mon époux ni moi-même en supposant non seulement qu'il m'ait oubliée, mais qu'il ait voulu me tromper; il saura quels odieux soupçons on voulut élever dans mon esprit; mais en même temps il saura que, se fiant uniquement à sa foi, Malvina rejeta tout rapport étranger, comme injurieux à son honneur, et ne voulut croire que lui. »

Elle allait continuer, lorsqu'en bais-

sant les yeux elle aperçoit un papier à ses pieds; elle croit reconnaître l'écriture d'Edmond; elle le ramasse, et lit le nom de mistriss Fenwich sur l'adresse à demi déchirée : ce billet peut tout éclaircir, et cependant elle n'ose y jeter les yeux; elle le montre en silence à mistriss Clare, puis, le laissant retomber aussitôt, elle couvre son visage de ses deux mains, comme pour se cacher un monde où elle n'a rencontré que douleur et trahison. Cependant mistriss Clare a ouvert le billet; elle a vu *que* Kitty *l'a entraîné, lui a fait tout oublier*, TOUT:..... Le papier est déchiré là. Elle frémit de ce que va éprouver Malvina à cette lecture, et voudrait lui soustraire ce fatal billet; mais il était écrit dans les destinées que Malvina épuiserait jusqu'à la lie la coupe de toutes les douleurs : elle s'aperçoit du dessein de mistriss Clare, et lui reprenant le billet : « Non, dit-elle, non, il faut connaître son arrêt : n'ai-je pas dit que c'était lui seul que je voulais croire? Eh bien! voyons ce qui me reste à espérer.» Alors elle lut le papier qu'elle tenait; elle le lut plusieurs fois sans donner le plus léger signe d'émotion, ni verser aucune larme; mais en le finissant elle posa la main sur son cœur : « Le coup est porté, dit-elle, et mon sort est rempli; je l'ai bien mérité! » Mistriss Clare, effrayée de sa résignation, s'approche, lui parle, l'embrasse : elle ne répond pas; ses joues sont pâles et glacées, son regard fixe et égaré. Cependant elle se lève, fait quelques pas en silence, puis revient, reprend le billet, et s'écrie : « Je ne voulais croire que toi, Edmond, et tu m'as trompée! J'avais mis en toi seul toute ma confiance, et tu l'as indignement trahie! Ton tort n'est pas celui du moment, puisque c'est avec celle qui t'a séduit que tu consens à partir : c'est en sortant des bras de ta Kitty que tu m'oses adresser les expressions de l'amour, et parler avec légèreté et dédain de *celle qui t'a fait tout oublier!* O Edmond! cruel Edmond! devais-tu être plus qu'infidèle et m'ôter le droit de lire dans ton cœur, quand j'avais perd[u] lui d'y régner? Malvina peut-être a[urait] pu supporter un oubli passager; [mais] comment pourrait-elle survivre à ta [per]fide fausseté? — Ma chère Malvina, dit mistriss Clare en la serrant dan[s ses] bras et l'inondant de pleurs, peut[-être] n'est-il pas si coupable que vous l'i[ma]ginez : voulez-vous que nous l'all[ions] rejoindre, soit à Londres, soit m[ême] chez milady Dorset? Peut-être ne fa[ut-il] qu'une explication pour ramener la [paix] dans votre ame. — Vous ne le pe[nsez] pas, mistriss Clare, reprit Malvina d['un] air sombre; ce billet ne laisse plus [rien] à demander, plus rien à apprendre. V[ous] le voyez, c'est avec elle qu'il part; [c'est] elle qui lui a fait tout oublier, TOUT[...] douleur mortelle et non encore éprouv[ée]. Tandis que je comptais chaque instant [de] son absence par mes angoisses, plo[ngé] dans les délices d'un nouvel amour [il] oubliait et ses serments et ma doule[ur] et moi-même! — Williams voudrait [sa]voir si la réponse de madame est pr[ête], demande mistriss Tomkins, en se [pré]sentant à la porte du salon. — Tou[t-à-]l'heure, tout-à-l'heure, reprit Mal[vina] avec agitation; qu'il attende quel[ques] moments encore, je n'ai qu'un adi[eu à] dire; un adieu n'est pas long. » Et, [pre]nant la première feuille de papier qu[i lui] tomba sous la main, elle écrivit ce [qui] suit :

MALVINA A EDMOND SEYMOUR.

« Edmond, vous avez oublié vos [ser]« ments, vous m'avez trompée : [je] « fuis devant moi ce monde où je ne [puis] « plus vous aimer : quand vous vivez [pour] « une autre, Malvina doit finir d'[exis]« ter; et ce cœur, dont il faut qu[e je] « vous arrache, aura bientôt cess[é de] « battre. Ah! dans ce douloureux [in]« stant, jetez du moins un regar[d de] « pitié sur l'infortunée qui vous ai[me]; « que, dans vos heures solitaires, ell[e ne] « soit point tout-à-fait oubliée! que [son] « nom soit quelquefois sur vos lèv[res], « et que ses larmes retombent sur v[otre] « cœur! O Edmond! que la nouvell[e]

[redacted]

« ma mort ne vous trouve pas indiffé-
« rent! que la pensée de votre Kitty ne
« vous suive pas sur mon tombeau! En
« voyant la pierre qui couvrira ce cœur
« dont vous fûtes l'idole, peut-être sen-
« tirez-vous quelques regrets; peut-être
« direz-vous, en versant quelques pleurs:
« *Dors, pauvre créature! à présent,*
« *du moins, tu es tranquille*..... Adieu,
« Edmond, adieu! je crois que je ne
« vous aime plus : vous avez froissé
« mon cœur par votre trahison, et, dès
« cet instant, tout est rompu entre
« nous..... Éloigne-toi, homme dur et
« barbare, qui t'es joué de mon amour!
« tu me rencontreras faible, abattue,
« épuisée par la douleur. Que ne res-
« pectas-tu ma misère? quel horrible
« plaisir trouvas-tu à l'accroître et à
« tromper une femme malheureuse qui
« se confiait à toi?..... Sais-tu que tu
« m'as ravi la paix, l'innocence, le con-
« tentement de moi-même? Sais-tu qu'en
« me forçant à t'aimer tu m'as écartée
« de tous les devoirs que j'avais juré de
« remplir, et que tu seras responsable
« devant le ciel de mes fautes et de mon
« malheur? Sais-tu que toutes les lar-
« mes que tu vas me coûter seront au-
« tant de témoins qui déposeront un jour
« contre toi? Edmond, que t'avais-je
« donc fait pour me conduire dans cet
« affreux abîme? Jusqu'à l'heure fatale
« où je t'aimai, mes pensées, pures
« comme le ciel, osaient s'épancher de-
« vant l'ombre de Clara; mais ta féinte
« passion et l'amour que tu m'inspirais
« bouleversèrent mon ame; je n'eus plus
« qu'un faible souvenir de mes serments,
« je ne vécus que pour toi, je ne connus
« plus de sentiment que celui dont tu
« étais l'objet, et de devoir que celui
« de te rendre heureux..... et cependant
« tu m'as trompée! Edmond a oublié
« Malvina! Soyez tranquille : le nœud
« qui nous unissait sera rompu..... De-
« meurez auprès de celle qui vous a fait
« tout oublier; Malvina n'ira point vous
« disputer son amour : Malvina est à
« jamais perdue pour vous. A l'instant
« où vous la quittâtes, vous la vîtes pour
« la dernière fois, et, après cette lettre-ci,
« nulle autre ligne d'elle ne vous fera sou-
« venir qu'elle existe encore. Adieu! »

En finissant ces mots, la plume échappa des mains de Malvina; elle tourna ses regards vers mistriss Clare : « Mes forces sont épuisées, dit-elle; je sens que j'ai mis toute ma vie dans cet écrit : pliez cette lettre, et envoyez-la; je crois que je vais mourir. » En parlant ainsi, ses yeux se fermèrent; une pâleur mortelle couvrit son visage, et elle tomba inanimée dans les bras de mistriss Clare : celle-ci, effrayée, appelle du secours, lui prodigue tous les soins, et sa triste amitié la rappelle à la lumière. Hélas! que ne la laissait-elle mourir? Quel plus doux bienfait pourrait-on demander au ciel, que celui de perdre la vie au moment où le bonheur nous échappe?

CHAPITRE LI.

TROMPERIE DÉCOUVERTE ET PUNIE.

Cependant, aussitôt que Williams a reçu la lettre de Malvina, il se hâte de reprendre le chemin de Londres. En repassant devant le château de milady Dorset, il apprend que mistriss Fenwich est partie depuis deux jours, et il continue sa route. Arrivé au logement que sir Edmond lui a indiqué, il s'informe, avant d'entrer, si mistriss Fenwich y demeure aussi, afin de pouvoir, selon leurs conventions, obtenir la récompense promise en lui remettant la lettre de Malvina avant d'en parler à son maître. Mais l'active mistriss Fenwich ne le laisse pas long-temps incertain; elle le guettait chaque jour, et, aussitôt qu'elle a reconnu sa voix, elle se hâte de venir lui parler à la porte. « Je vous attendais impatiemment, lui dit-elle; donnez-moi la lettre de madame de Sorcy, éloignez-vous de suite, et feignez de n'arriver que demain de très-bonne heure : sans doute vous trouverez votre maître chez lui; s'il vous demande pourquoi vous avez porté la lettre vous-même à ma-

dame de Sorcy, vous lui direz que, n'ayant trouvé aucun exprès assez sûr, et mistriss Fenwich s'étant chargée de lui amener sa chaise, vous avez rempli sa commission par excès de zèle. S'il s'étonne que madame de Sorcy ne lui ait pas écrit, vous lui direz, qu'ayant du monde chez elle (nommez même M. Prior), elle n'a pas eu le temps de lui répondre..... Ne craignez point la colère de votre maître lorsqu'il viendra à découvrir que vous l'avez trompé, mistriss Birton et moi vous en garantirons, et vous serez de plus généreusement récompensé; en attendant, voici vingt-cinq guinées. Allez, sortez vite d'ici; je tremble que sir Edmond ne rentre; s'il vous voyait avec moi, tous nos plans seraient détruits, et vous-même seriez perdu. » Alors elle le congédia, et remonta dans son appartement pour lire la lettre de Malvina.

Comme son cœur n'était pas encore absolument gâté, peut-être en aurait-elle été attendrie, si sa vanité ne s'était révoltée, en quelque sorte, contre l'impression d'une sensibilité dont elle était si loin. Ne voulant pas s'avouer inférieure à cet égard, elle taxa d'exagération la peinture d'un sentiment qu'elle ne pouvait pas comprendre, et se dispensa de la plaindre en s'efforçant à la tourner en ridicule. Ce n'est pas tout; ayant eu l'art, depuis qu'elle habitait le même hôtel qu'Edmond, d'intercepter toutes les lettres qu'il écrivait à Malvina, elle se décida à frapper un dernier coup, et écrivit de sa propre main à cette femme infortunée qu'Edmond, ennuyé, fatigué de ses plaintes pathétiques, venait de lui remettre à l'instant même, et sans prendre la peine de la lire, l'épître où elle exprimait un si beau désespoir; qu'elle l'avertissait, en amie, que ce n'était point avec des larmes qu'on pouvait fixer le cœur d'Edmond; et, au reste, lui promettait que, lorsqu'elle, mistriss Fenwich, ne se soucierait plus de son amour, elle aurait la charité de lui enseigner comment il fallait s'y prendre pour l'obtenir.

En agissant ainsi, mistriss Fenwich n'avait point songé aux terribles conséquences que pouvait avoir cette démarche; elle s'était laissé emporter par le plaisir de se venger, sans considérer qu'elle donnait des armes qui pourraient la perdre un jour; car son esprit léger et frivole ne perçait guère dans l'avenir: d'ailleurs, tout sentiment profond était trop peu à sa portée pour qu'elle pût avoir l'idée du mal qu'elle faisait à Malvina : la vanité blessée étant pour elle le dernier période de la douleur, elle n'imaginait pas que celle de sa rivale fût autre chose et pût aller au-delà.

Cependant Edmond ne comprend rien au silence de Malvina, et moins encore au prétexte que lui donne Williams. Dans sa position, quel peut être le monde qu'elle reçoit, et surtout quel monde peut l'empêcher d'écrire à son époux? Williams nomme M. Prior, et à l'instant Edmond conçoit mille doutes, non sur la fidélité de Malvina, mais sur ceux qui tentent de la noircir : ce n'est pas lui qui peut se défier de sa femme, il la connaît trop bien; et mistriss Fenwich, en la faisant calomnier, aurait dû penser que cette accusation même allait être la lumière qui éclairerait Edmond sur les complots qu'on ourdissait autour de lui, parce que l'époux de Malvina devait croire à la vertu. « Vous m'avez l'air d'un scélérat, dit Edmond d'une voix étouffée par la colère; et, si mes soupçons ne me trompent pas, il n'est aucune puissance qui puisse vous soustraire à ma vengeance. » Williams, effrayé de ces menaces, et sentant bien que, dans ce mouvement d'emportement, un aveu ne le sauverait pas, persiste dans son assertion, emploie tous les serments, jette un moment de doute dans l'esprit de son maître, et en profite pour s'évader. Le lendemain, Edmond le cherche pour le faire expliquer encore, il ne le trouve point, et cette prompte disparition confirme tous ses soupçons : il conçoit alors mille alarmes sur le silence de Malvina, et de sinistres pressentiments s'élèvent dans son sein;

il lui écrit une lettre où il exprime sa surprise et son inquiétude, et la porte lui-même à la poste, par la crainte vague d'être entouré de mains infidèles. L'image des tourments auxquels sa femme est sans doute en proie, lui rend plus poignants encore les torts qu'il a eus envers elle. Il erre sans cesse autour de l'hôtel de milord Sheridan, espérant avoir des nouvelles de son retour; mais chaque jour ce retour se remet, et pourtant Edmond ne reçoit aucune nouvelle de Malvina : il veut partir sur-le-champ pour s'assurer de son existence, pour ramener la paix dans son cœur en s'expliquant avec elle, mais comment se décider à quitter Londres sans lui apporter la permission de garder toujours Fanny auprès d'elle? Tandis qu'il demeure incertain sur le parti qu'il doit prendre, mistriss Fenwich a suivi avec un zèle infatigable le plan que lui a dicté mistriss Birton. Se méfiant un peu de la justice de sa cause, elle ne veut pas la soutenir dans des audiences publiques, mais elle en sollicite de particulières; et là elle déploie une éloquence à laquelle peu d'hommes savent résister. Ses graces, le nom de milord Stafford, les amis dont celui-ci s'appuie, tout concourt à la réussite des odieux projets de mistriss Birton : l'ordre est surpris plutôt qu'accordé; mais, n'importe, dans deux jours peut-être, sir Edmond voguera loin de sa femme, les vastes mers rouleront entre elle et lui; il croira la voir sur le rivage, pâle, échevelée, mourante, élevant vers lui des bras suppliants, murmurant un long, un éternel adieu, et il ne pourra pas aller recueillir son dernier soupir. Edmond ignorait les injustices qu'on tramait autour de lui et dont il allait être la victime : tout retour vers Malvina allait devenir impossible, lorsqu'il apprend enfin que milord Sheridan vient d'arriver à Londres; il ne perd pas un instant, il court chez lui, se fait annoncer, il entre. Au nom d'Edmond Seymour, un homme de bonne mine et d'un maintien noble, qui se trouvait avec milord Sheridan, le regarde avec curiosité, et lui demande très-civilement s'il n'est pas le neveu de mistriss Birton d'Édimbourg, et s'il connaît milord Stafford. Edmond s'incline, et répond affirmativement. Alors cet homme le regarde avec une douce compassion, et sort en faisant un geste de pitié; mais Edmond, tout entier à l'objet qui l'amène, n'a rien vu de ce qui vient de se passer; il n'est occupé que de la manière dont il entamera le sujet si délicat d'où dépend le bonheur de sa vie. L'espoir de réussir, la crainte d'échouer, le font hésiter long-temps; milord Sheridan aperçoit son embarras, et, sans en connaître la cause, cherche à le mettre à son aise en ouvrant ainsi la conversation : « Sans doute, monsieur, c'est mistriss Birton qui me procure l'honneur de vous voir, et je m'étonne qu'elle ne m'en ait pas dit un seul mot dans la lettre que j'ai trouvée ici en arrivant, et où elle m'annonce que, selon nos conventions, elle a retiré ma fille d'entre les mains de madame de Sorcy depuis le mariage de celle-ci. — Que dites-vous là, milord? interrompit Edmond éperdu : mistriss Birton est instruite de mon mariage? et sa cruauté a enlevé votre fille des bras de Malvina? — Votre mariage? reprit milord Sheridan étonné; mais, assurément, ce n'est pas vous qui êtes l'époux de madame de Sorcy? Celui qu'elle a choisi est, à ce qu'assure mistriss Birton, un homme obscur, misérable, qui déshonore s famille. — Quel odieux mensonge! répliqua impétueusement sir Edmond; et comment mistriss Birton a-t-elle pu espérer que vous ne seriez pas éclairé? Se flattait-elle donc, dans l'intervalle, d'avoir le temps de consommer ses affreux projets contre une femme innocente et chérie? Milord, c'est moi, moi, Edmond Seymour, neveu de mistriss Birton, qui suis l'époux de Malvina; c'est pour vous supplier de laisser votre fille entre les mains de la plus digne des femmes que j'ai fait le voyage de Londres; c'est pour vous jurer d'unir tous mes soins aux siens, afin de rendre votre fille di-

gne du sang dont elle sort, que vous me voyez devant vous. O milord! quand vous avez la certitude qu'on a voulu vous tromper, qu'on a calomnié Malvina, et que peut-être elle expire à cet instant de la douleur d'avoir été séparée de son enfant, rejetterez-vous ma prière? Hâtez-vous, milord, hâtez-vous de réparer le mal que vous avez fait involontairement à cette angélique créature; un mot, un mot, et je vole au secours de ma femme, de ma femme adorée..... — Assurément, sir Edmond, ce que vous me dites est très-surprenant, répliqua milord Sheridan, et je vois bien que madame de Sorcy n'a pas cessé de mériter ma confiance, puisque c'est vous qui êtes l'époux qu'elle a choisi : mais enfin, quoique sa douleur me touche, je suis père, et le sort de mon enfant doit m'intéresser davantage. Mistriss Birton paraît aimer vivement ma fille; et, comme je ne vous cacherai pas, continua-t-il en hésitant, que divers malheurs, trop longs à raconter, ont jeté ma fortune dans le plus grand désordre, si l'affection de mistris Birton pouvait dédommager Fanny..... Je suis père, sir Edmond, et vous devez comprendre tout ce que cette considération a de force pour moi. — Oui, milord, je vous comprends, reprit Edmond en rougissant pour milord Sheridan du motif qu'il n'avait pas craint d'alléguer; mais vous êtes dans l'erreur si vous comptez sur les promesses de mistriss Birton : lorsque son intérêt l'exige, il ne lui en coûte pas plus d'en faire que d'y manquer. D'après les lois existantes, je suis son unique héritier; mais, dût sa colère trouver les moyens de me frustrer de sa fortune, il m'en restera toujours assez pour faire plus qu'elle n'aurait fait, et ma parole est inviolable. Je m'engage donc à l'instant même, milord, à adopter en mon nom, et en celui de ma femme, Fanny Sheridan comme notre fille : si nous avons des enfants, elle partagera notre héritage avec eux; si nous n'en avons point, elle le possédera en entier. — Assuré-

vers vous m'a vivement intéressé à votre sort avant de vous avoir vu. Vous avez des ennemis puissants, monsieur, et vous ignorez sans doute qu'ils ont obtenu du gouvernement l'ordre de vous faire embarquer pour les Indes, sous prétexte que vous formiez un parti à Édimbourg en faveur des principes français; il doit être expédié demain : quoique je ne vous connaisse point, j'ai refusé de le signer, parce que, dans les accusations portées contre vous, je n'ai point trouvé de preuves assez graves pour excuser un acte aussi arbitraire. Mais, ce matin, quand le hasard nous a réunis ici, j'ai été si ému à votre aspect, que je n'ai pu me résoudre à quitter la maison de milord Sheridan sans avoir obtenu de lui quelques éclaircissements sur votre situation et votre caractère : il me les a donnés pendant votre absence; pardonnez-lui une indiscrétion qui me donne les moyens de vous être utile, et de vous armer contre la calomnie. Venez, suivez-moi : je ne doute pas que vous ne vous justifiiez aisément, et que nous ne fassions révoquer un ordre illégal que la faveur aura arraché à la faiblesse. — Ah, Dieu! milord, reprit sir Edmond, que la surprise avait pétrifié, l'indignation que mes ennemis m'inspirent, et la profonde reconnaissance que je vous dois, oppressent si puissamment mon ame, que je demeure sans voix et sans expressions. Par quelle barbarie m'a-t-on condamné sans m'avoir entendu? par quelle inconcevable générosité votre main me retient-elle sur le bord de l'abîme? Les infâmes! ils voulaient donc m'arracher à Malvina! Nommez, milord, nommez mes odieux accusateurs, que je les dévoile! que je les démasque! — La pétition était signée de mistriss Birton, de milord Stafford, de quelques autres personnes d'É-bourg, jouissant du premier rang et la plus haute considération, et ap-e ici par des hommes dont le crédit tout-puissant..... — Et tout cela, rrompit Edmond avec un souris er, pour déchirer le cœur d'une femme et me mettre au désespoir! O Dieu! tant de malice entre-t-elle dans le cœur humain? Venez, milord, venez; vous ne vous repentirez pas de m'avoir accordé votre généreuse protection : un simple récit vous fera juger si je suis innocent, et vous apprendra jusqu'où l'ambition et la vengeance peuvent porter la perversité. »

Ils sortirent ensemble : milord duc de *** présenta sir Edmond au roi et aux ministres, et dès le jour même l'affaire fut éclaircie et l'ordre révoqué. Edmond, en considérant à quel danger il venait d'échapper, ne pouvait se lasser de rendre grace à son protecteur; et, avant de le quitter, il lui prit la main, et lui dit d'un ton attendri : « Ce n'est pas moi seulement que vous avez sauvé, milord; ce n'est pas moi seulement qui vous bénirai; il est un cœur mille fois plus tendre, mille fois meilleur que le mien, qui portera ses vœux vers le ciel pour vous, et ils arriveront, milord, car c'est la voix de la vertu même qui les y fera entendre..... Adieu, homme bienfaisant; votre image sera toujours là, dans mon ame, éternellement gravée; et moi aussi, je vivrai dans votre mémoire, car, sans doute, la plus douce récompense de la bonté est de garder le souvenir des heureux qu'elle fait. » Alors ils se quittèrent; sir Edmond retourna chez milord Sheridan pour signer avec lui les deux actes que l'avocat avait rédigés le matin; et, décidé à partir sans retard pour l'Écosse, il se rendit chez lui pour faire, à cet égard, tous les apprêts nécessaires. Il était plus de minuit lorsqu'il rentra : on lui remit, à son arrivée, une lettre de mistriss Clare; elle ne contenait que ce peu de lignes :

« J'ignore par quel motif vous feignez « d'être surpris de n'avoir point de let« tres de Malvina, car je ne suppose pas « que vous ayez oublié celle que votre « perfidie a remise entre les mains de « mistriss Fenwich, et dans laquelle « mon infortunée amie jurait de ne plus « vous croire. Au reste, comme l'hor« reur de votre conduite est mille fois

« au-dessus de tout ce que j'ai pu con-
« naître et supposer de vous, je résiste
« à l'évidence, et ne puis croire encore
« que vous ayez participé à l'enlèvement
« de Fanny ni à l'odieuse lettre de mis-
« triss Fenwich. Si je vous juge bien,
« et qu'il vous reste dans l'ame un sen-
« timent humain, frémissez de vous
« voir entouré des meurtriers de votre
« femme; et, si vous voulez la voir
« encore une fois, ne perdez pas un
« moment. »

En lisant cette lettre, Edmond devint pâle; tout son corps trembla, une sueur froide s'insinua dans ses veines, et, dans son cœur, se disputèrent toutes les tortures de l'enfer. Il ne profère pas un mot, il monte en silence à l'appartement de mistriss Fenwich; Jenny veut l'arrêter; il la repousse; il entre. Mistriss Fenwich est endormie plus belle que jamais; mais elle ne l'est pas pour lui, et la vue de cette femme perfide, dont la main sacrilége a osé attaquer la paix de Malvina, ne fait battre son cœur que d'indignation. N'écoutant que son ressentiment, il allait l'éveiller pour lui demander compte de toutes ses trahisons, lorsqu'en passant devant un secrétaire ouvert il aperçoit une lettre à demi pliée, et reconnaît l'écriture de Malvina : il s'en saisit en frémissant, il la lit. Oh! qui pourra dire ce qu'il éprouva en parcourant ces tristes pages, en voyant les déchirantes expressions de celle qu'il aime! Il cache contre ce papier son front pâle et humilié, il l'inonde de ses larmes, il suffoque de sanglots; son cœur repentant est prêt à se briser. A ce bruit, mistriss Fenwich s'éveille; effrayée de voir un homme dans sa chambre, elle s'élance hors du lit, et reconnaît Edmond. « Quoi! c'est vous, lui dit-elle; mais, s'apercevant aussitôt du papier qu'il tient entre ses mains, elle se fâche et s'écrie : Oh! ciel! Edmond, qu'avez-vous fait? — Je sais tout et je vous connais, répliqua-t-il d'un ton indigné et en la fixant avec le plus profond dédain. » Mistriss Fenwich, dont l'ame ne peut sentir ni ses torts, ni la situation d'Edmond, conserve l'espoir de l'apaiser et de se justifier; elle s'avoue coupable avec une feinte humilité, rejette sa faute sur l'excès de son amour; mais il la repousse avec horreur, et lui dit : « Vous êtes une vile, une méchante créature; je vous hais, mais moins encore que je ne vous méprise, et je n'aurai jamais assez de remords pour expier la honte de m'être oublié pour vous. Allez, méchante femme, baissez votre front coupable, et puisse le juste ciel faire éclater à tous les yeux l'ignominie de votre conduite et la perversité de votre cœur! » En disant ces mots, il s'éloigne, et la laisse en proie à une confusion et une douleur qui commencent le châtiment qu'elle a si bien mérité.

CHAPITRE LII.

OBJETS DOULOUREUX.

Tandis que mistriss Fenwich se désole, Edmond fait préparer sa chaise : il part, il ne s'arrête ni jour ni nuit; le sommeil ne ferme point ses yeux; l'image de Malvina, outragée et mourante, est toujours là pour le tenir éveillé et faire peser sur sa poitrine le poids insupportable du repentir. Il ne peut rester tranquille dans sa voiture; car, lorsque l'ame est bouleversée par de dévorantes inquiétudes, le repos du corps devient le plus insupportable des tourments : aussi, souvent se précipite-t-il dans les chemins; il court, il se débat, mais il ne peut se fuir : à le voir, on le prendrait pour un insensé; le désespoir est empreint dans tous ses traits; qu'a-t-il donc? La santé, la naissance, la fortune, tout lui rit : oui, mais que sont tous ces biens pour celui dont le remords ronge le cœur? Cependant il arrive, il aperçoit le mur du jardin, il s'arrête devant la petite porte dérobée dont il n'a pas perdu la clef; et, pendant que sa voiture fait le tour pour entrer dans les cours de la maison, il entre dans l'enclos. La lune jette une vive clarté sur

tous les objets qui l'entourent : combien ils sont changés ! Depuis son départ, les arbres ont perdu leur parure, les fleurs ont disparu, les oiseaux ne chantent plus ; un froid piquant a succédé à l'air doux et embaumé qu'on y respirait. Dans son chemin, il aperçoit quelques cyprès religieux, quelques sombres sapins dont les tiges pyramidales conservent un reste de verdure ; du haut de leurs sommets le cri du hibou s'est fait entendre ; ce son a retenti dans le vaste silence de la nuit, l'écho l'a répété. Edmond frissonne ; ses jambes tremblantes se dérobent sous lui ; il approche, il est sous les arbres, il heurte une pierre ; un rayon de la lune perce le feuillage, et permet à son œil égaré de voir que cette pierre couvre un tombeau ; il jette un cri terrible, il tombe ; il presse contre son corps cette terre froide et silencieuse ; il ne sait point encore qui dort sous cette tombe, et, déja la plus mortelle des douleurs a brisé son cœur. Dans son désespoir, il frappe sa tête contre la pierre en s'écriant : « Malvina ! Malvina !..... » Aussitôt une voix douce et faible, qui semble sortir du bosquet, répond et demande : « Qui m'appelle ? » A cet accent, Edmond égaré se lève, et cherche de l'œil d'où vient la voix qui l'a frappé et qu'il n'ose reconnaître : cependant il entend le bruit d'un vêtement à travers le feuillage, et aperçoit une femme dont un voile de crêpe noir couvre la tête et une partie des épaules. « Qui êtes-vous ? Qui cherchez-vous ? demande-t-elle : pourquoi venir troubler la cendre des morts, et empêcher que la paix du tombeau existe pour moi ? — Qu'ai-je entendu ! s'écrie-t-il ; quelles funestes paroles ! Malvina, est-ce toi que je vois ? est-ce toi que j'entends ? — Non, reprit-elle, je ne suis plus Malvina ; je la fus jadis, quand il m'aimait ; mais il s'est éloigné, et je suis tombée dans la détresse ; il m'a retiré son amour, et la douleur m'a rendue à la poussière. » A ces mots un froid mortel se glisse dans l'ame d'Edmond ; il pressent un malheur plus grand peut-être que la mort même ; il lève le voile de Malvina, il la presse dans ses bras : « Ma femme, mon amie, ma Malvina méconnaît-elle Edmond ? » s'écrie-t-il avec un accent passionné. Malvina le repousse et dit : « Paix, paix donc ! On ne prononce plus ici ce nom-là. Ne savez-vous pas qu'en vain je l'ai répété dans la nuit du désespoir ? Il ne m'a pas soulagée. — O Malvina ! reconnais-moi par pitié ! je suis Edmond, ton Edmond, ton époux, qui reviens pour ne plus te quitter ! » Malvina s'assit sur une pierre, et le regardant avec un sourire amer : « Pourquoi criez-vous ainsi je suis Edmond ? je suis Edmond ? Croyez-vous que j'ignore tout ce qui se passe ? En vain on a voulu me le cacher, je sais qu'Edmond ne reviendra plus ici ; depuis que l'étrangère est entrée dans son cœur, ce n'est plus qu'auprès d'elle qu'il revient ; il rejette, il hait Malvina. — Lui te rejeter ! interrompit vivement Edmond en pressant contre ses lèvres le visage pâle de sa femme ; lui te haïr ! Ah ! le ciel en est témoin, jamais, jamais il ne t'a tant aimée. — Il ne faut pas que vous disiez cela, interrompit-elle en s'éloignant vivement, il ne faut jamais me dire qu'il m'aime ; vous voyez bien que cela m'empêcherait de mourir..... — Et c'est ainsi que je devais la retrouver ! s'écria-t-il en tordant ses bras, dans l'angoisse du désespoir : je parle à Malvina, et Malvina ne m'entend plus ! je suis devant ses yeux, et ses yeux ne me voient plus ! La douleur a détruit son intelligence, et c'est moi, moi, le plus barbare des hommes, qui l'ai plongée dans cet état ! O ma Malvina ! la plus chère, la plus offensée de toutes les femmes, daigne sourire à ton époux ! Que ma voix arrive encore à ton cœur ! Que tes regards se tournent vers moi !..... Mais, non, non, interrompit-il, effrayé de l'air égaré empreint dans tous les traits de Malvina, cache-moi ces affreux regards ; ah ! que je n'en voie jamais de pareils ! je ne puis les supporter, ils m'accablent, me terrassent. » Et l'infortuné tombe aux pieds de Malvina :

dans sa douleur forcenée, il mord la terre, il pousse des cris, il déchire sa poitrine..... Malvina, muette, insensible, ne voit rien, n'entend rien; elle jette autour d'elle des regards vagues qui ne fixent aucun objet, puis, se levant doucement, elle s'approche du tombeau, et s'agenouillant dessus : « Voilà l'heure, dit-elle; elle a sonné, et j'existe! Il me faut donc encore attendre tout un jour? Encore le monde aujourd'hui, mais demain l'éternité! » Alors elle se lève et suspend son voile noir à une branche de cyprès; ses beaux cheveux blonds retombent épars sur son cou; elle les écarte, et fait quelques pas hors du bosquet : la lune frappe à plomb sur son visage, et c'est à sa pâle clarté qu'Edmond fixe sa femme chérie, et aperçoit tous ses traits altérés par la main du malheur qui détruit en silence. Elle passe auprès de lui, range sa robe pour ne pas le toucher, et continue son chemin : il marche lentement sur ses pas, sans avoir la force de lui parler davantage, entre avec elle dans la maison, et la suit jusque dans l'appartement où mistriss Clare l'attendait. « Me voilà encore! lui dit-elle; c'est long! bien long! Je ne croyais pas qu'il fût si difficile de mourir! » Mistriss Clare soupire, se lève, prend en silence le bras de son amie pour la conduire dans sa chambre, lorsqu'en approchant de la porte elle aperçoit sir Edmond. A cet aspect subit elle s'écrie : « Vous, vous ici! par quel prodige? Mais, dites, vous a-t-elle vu? lui avez-vous parlé? — Elle m'a vu, je lui ai parlé..... — Et elle est restée insensible? » De violents sanglots sont la seule réponse d'Edmond. Mistriss Clare ne l'a que trop comprise, et s'écrie en retombant sur sa chaise : « Ah! c'en est fait! il ne reste donc plus d'espoir! » Cependant les gémissements d'Edmond ont retenti aux oreilles de Malvina; elle s'approche de lui, et le regardant avec compassion : « Comme il pleure! dit-elle; il n'a pas versé toutes ses larmes, lui! Comme il souffre! Sans doute il a été trompé. Mais calme-toi, malheureux, bientôt tes douleurs cesseront : moi aussi, j'ai beaucoup souffert, et pourtant, tu le vois, je suis tranquille à présent; car il vient le jour des miséricordes! elle vient la nuit du repos! C'est eux qui guérissent les cœurs brisés et ferment toutes les blessures. » Mistriss Clare se lève, prend la main d'Edmond, la pose sur le cœur de Malvina, et, interrogeant son amie : « Ne sens-tu rien? dit-elle; regarde cet objet, Malvina : ne le reconnais-tu point? dis, ne sais-tu plus que c'est Edmond? — Est-ce que vous connaissez Edmond? reprit Malvina avec un accent précipité; et les regardant tous les deux d'un air égaré : « Ah! si vous savez où il existe, courez à lui, courez, dites-lui qu'il me rende mon enfant, dites-lui, surtout, qu'il ne le donne pas à Kitty, à sa Kitty : il est à moi, l'enfant de Clara; ne faut-il pas que j'en rende compte à sa mère? Comment oser la rejoindre là-haut quand j'ai perdu son enfant? comment soutenir sa voix menaçante quand elle me demandera : Qu'as-tu fait de mon enfant? Faudra-t-il lui répondre qu'il appartient à Kitty? Croyez-vous, ajouta-t-elle en serrant la main d'Edmond avec une agitation convulsive, croyez-vous qu'Edmond consente à me rendre mon enfant? — Demain il vous l'amènera lui-même, répondit-il; demain votre époux, votre enfant seront ici. — Vous l'entendez! juste ciel! interrompit vivement Malvina; vous l'entendez! il promet, il assure qu'Edmond, que Fanny seront demain ici!..... Mais ne me trompera-t-il pas aussi? n'est-ce pas là cette même voix qui jadis.....? N'entends-je pas Edmond?..... Edmond.....! ce nom est partout, continua-t-elle en portant la main à son front; il me brûle, il me dévore, ma tête est en feu! » Et, s'échappant aussitôt des mains de mistriss Clare et d'Edmond, elle courut en désordre dans la chambre en s'écriant : « Pourquoi, pourquoi m'empêche-t-on d'aller à lui? sans doute il aurait pitié de ma misère; je lui dirais : Mon Edmond, voici ta Malvina qui vient vers

[redacted]

te déplait, elle s'en ira ; mais une seule fois encore ; qu'elle in dernier regard, un regard ssion de son époux ! Dis-lui au e tu ne la hais pas ; et alors, point troubler tes nouveaux ils dévorera ses larmes, elle es plaintes ; et, couchée sur e, elle mourra, puisque tu us la voir. » En parlant ainsi, r la violence de ses agitations, a sur le plancher ; ses yeux uverts ne remuaient plus, et oppressé semblait prêt à se mais son état, quelque affreux l'était moins que celui d'Ed- istriss Clare s'en aperçut, et, it la main avec un air de com- « Ne désespérons pas encore, eut-être la vue de Fanny, en a conscience, réveillera sa rai- ément elle va être tranquille uelques heures ; il faut la trans- son lit, puisse-t-elle y trouver ent des barbares l'ont pri- Ah ! mistriss Clare, interrom- d, le crime fut horrible, mais le surpasse. — Non, non, mal- je ne vous accuse pas, reprit- 'est pas vous qui fûtes coupa- état me le dit assez. — Ah ! fut plus que moi, s'écria-t-il ; pé de Malvina ! O Malvina ! lorée ! si, par une faiblesse parjurai mes serments, en te t ainsi, ne l'ai-je pas assez

---

CHAPITRE LIII.

ETROUVE MISTRISS BIRTON.

ANT Malvina, étrangère à tout passait, a été portée dans sa ans s'en apercevoir. Dans sa sensibilité, elle ne paraît plus aucun objet : Edmond, près accablé, anéanti, ne peut dé- s yeux de dessus elle ; il con- visage charmant qui fit jadis ur, et qui fait maintenant son supplice ; il épie, il attend, il espère un changement ; c'est en vain. Cette physionomie si tendre, si mobile, ne varie plus, l'expression et le mouvement y sont suspendus ; une morne stupeur les remplace et enchaîne ces traits que l'amour savait animer de tant de vie. Edmond ne peut plus soutenir ce spectacle ; et, s'éloignant du lit avec une sorte de fureur, il s'avance vers mistriss Clare et lui dit : « Où sont ces barbares, ces monstres qui l'ont réduite dans cet état ? Nommez-les, que j'assouvisse sur eux ma vengeance !..... Depuis quand sa raison est-elle égarée ? Pourquoi me l'avoir caché ? — Edmond, répliqua mistriss Clare, je satisferai à toutes vos questions ; mais, auparavant, répondez aux miennes, et tremblez de souiller d'un mensonge l'air que respire encore cette déplorable victime. Voyez cette lettre que mistriss Fenwich écrivit à Malvina : avait-elle obtenu votre approbation ? et lui avez-vous en effet sacrifié celle de votre femme ? — O infernale méchanceté ! s'écria Edmond en lisant ce qu'avait écrit mistriss Fenwich ; monstre d'imposture ! c'est donc toi dont l'odieuse main a porté la mort dans le sein de Malvina ! Mistriss Clare, il est vrai, cette femme m'a séduit un instant, un seul instant, encore fus-je bien plus entraîné par l'occasion que par elle ; mais j'atteste que, depuis, le mépris qu'elle m'inspirait était tel, qu'il ne m'a pas fallu d'effort pour résister à tous ses artifices ; et c'est à elle que j'aurais sacrifié Malvina ! Qui ? moi, j'aurais souffert qu'elle outrageât ainsi la femme de mon cœur ? Ah ! loin d'être coupable d'un pareil crime, jamais je n'ai permis à sa bouche impure d'oser seulement prononcer devant moi le nom révéré de Malvina. Mais par quel inconcevable artifice, par quel mystère d'iniquité a-t-elle su soustraire mes lettres ?..... — C'en est assez, interrompit mistriss Clare ; je ne vous demande même pas s'il est vrai que vous avez donné les mains à l'enlèvement de Fanny ; je rougirais de soupçonner d'une pareille barbarie l'é-

poux faible, mais repentant de Malvina. — Je n'ai pu voir milord Sheridan que la veille de mon départ de Londres, répondit-il fort vite; c'est lui qui m'a appris que mistriss Birton avait arraché Fanny de cet asile; c'est de lui que j'ai obtenu, à l'instant même, l'ordre de l'y ramener : le voici, et dès demain Fanny sera rendue à sa mère. — O Edmond! malheureux Edmond! s'écria mistriss Clare en pressant ses deux mains entre les siennes, de quoi ne seront pas responsables ceux qui vous ont si perfidement calomnié? Et cette mistriss Birton, la terre porta-t-elle jamais une créature plus insensible et plus fausse? Elle vint ici, Edmond, peu de jours après celui où Williams avait apporté votre lettre; elle était accompagnée du juge de paix du canton. En descendant de voiture, elle fit sommer lady Malvina Seymour de paraître. Je me présentai avec votre femme, en lui disant qu'il n'y avait personne de ce nom. — Il n'est plus temps de feindre, repartit-elle : voici la copie du registre de l'église où la célébration a eu lieu, qui constate le récit des faits; je suis instruite de tout; mais ce que madame ne sait peut-être pas, continua-t-elle en s'adressant à Malvina, c'est que sir Edmond Seymour, ou épris d'une autre beauté, ou reconnaissant l'étendue de son imprudence, désire de casser une union qu'il ne voit plus que comme un malheur, et à laquelle il déclare n'avoir été entraîné que par une artificieuse séduction. Voici, madame, l'acte que je suis chargée de vous présenter de sa part : si vous consentez à le signer, vos nœuds seront détruits, et miss Fanny Sheridan restera près de vous; mais, si vous résistez, la volonté de son père est qu'elle soit remise entre mes mains : en voici l'ordre formel, et les constables qui m'entourent vont le faire exécuter sur-le-champ. — Madame, reprit votre femme avec plus d'assurance que je n'en espérais d'elle, je ne vois point sur cet acte le nom d'Edmond Seymour; je l'attendrai pour y mettre le mien; je céderai à son désir, sans doute, mais je ne céderai qu'à lui. — Ainsi, répondit mistriss Birton avec une ironie amère, pour faire durer quelques jours de plus un nœud que votre époux déteste, vous consentez à manquer aux serments faits à une amie que vous prétendiez vous être si chère! vous consentez à vous séparer de son enfant? — Non, madame, je n'y consens point, reprit Malvina avec force; c'est malgré moi qu'elle me sera ravie; je saurai réclamer contre cet attentat, et, si la violence me l'arrache, la justice me la rendra. Ne croyez pas l'emporter toujours : le jour de la vérité n'est pas loin; le monde connaîtra votre cœur, et il en aura horreur. » Mistriss Birton, troublée intérieurement du ton solennel dont lui parlait Malvina, n'essaya point de lui répondre; mais, se tournant vers le juge de paix : « Vous voyez, lui dit-elle, que madame se refuse à tout accommodement : la loi vous autorise à mettre à exécution les ordres dont je suis chargée : faites paraître ici mistriss Fanny Sheridan. — Monsieur, lui dis-je alors, prenez garde; vous vous chargez là d'une odieuse affaire : moi, qui suis étrangère comme vous dans tout ceci, je vous préviens que vous pourriez avoir à vous repentir un jour d'avoir employé la force pour arracher miss Sheridan d'ici. — Mistriss Clare, interrompit alors mistriss Birton, monsieur n'a pas tant de temps à perdre, et je le somme de remplir son devoir. — En effet, reprit le juge de paix, je ne sais pas ce que j'aurais à craindre : l'ordre dont l'honorable mistriss Birton est chargée est positif et revêtu de toutes les formes qui peuvent le rendre légal aux yeux de la justice; je ne fais donc qu'exécuter la loi. » Alors il sortit pour ordonner que miss Fanny Sheridan comparût devant lui. Aucun domestique n'osa résister : vous savez à quel point on respecte ici les ordres des magistrats du peuple. Malvina, voyant avec effroi qu'elle n'avait pas un moment à perdre, tenta un nouvel effort; et, s'adressant à mistriss Birton : « Ne puis-je pas, lui dit-elle, offrir une caution, afin de gar-

der Fanny jusqu'à l'instant où sir Edmond Seymour *aura* signé l'acte qui vient de m'être *présenté?* alors je m'engage ici, par le serment le plus solennel, à hâter de *tout* mon pouvoir la dissolution de *mon* mariage, ou à vous livrer *mon enfant*. — Non, répondit mistriss Birton, je n'accepte d'autre accommodement que celui que j'ai proposé en arrivant, et voyez à vous décider sans tarder davantage : il me faut votre signature ou votre enfant. — Clara! s'écria alors Malvina en élevant ses mains vers le ciel, tu vois à quelle affreuse extrémité me réduit la méchanceté de cette femme! dicte-moi mes devoirs; ombre sacrée, dis, à quels serments dois-je manquer? — Madame peut partir quand elle voudra, interrompit mistriss Tap en entrant dans le salon; la petite est dans la voiture. — Ils m'ont enlevé mon enfant! s'écria Malvina éperdue et se précipitant hors de la chambre. — Maman! maman! appelait l'enfant en se débattant entre les bras de ceux qui l'emmenaient, est-ce que tu ne viens pas avec moi? — Non, je ne te quitterai pas, lui cria Malvina en se jetant sous les roues de la voiture; et ils m'écraseront, les barbares! avant de t'enlever à ta mère. — Faites retirer madame, dit froidement mistriss Birton aux gens qui l'entouraient; vous voyez bien qu'elle perd l'esprit. — Eh quoi! madame, lui dis-je alors, êtes-vous inaccessible à toute pitié? Qu'attendez-vous d'une conduite aussi inhumaine? Si votre intention n'est pas d'assassiner l'innocente créature que vous enlevez impitoyablement à sa mère, n'êtes-vous pas sûre qu'elle lui sera rendue? et alors que vous restera-t-il? le repentir d'une cruauté inutile. — Faites retirer madame, » répéta mistriss Birton avec une voix tremblante de colère et sans daigner me répondre. Malvina, s'apercevant qu'on se préparait à l'éloigner de force, se lève, tombe aux pieds de mistriss Birton, et s'écrie : « Au nom du ciel! au nom de l'humanité! au nom de votre propre repos! ne m'ôtez pas mon enfant! je ne survivrai pas à sa perte. Voulez-vous avoir ma mort à vous reprocher? voulez-vous que mon sang crie éternellement contre vous? — Vous êtes encore maîtresse de la garder, lui répondit mistriss Birton sans s'émouvoir; mais vous savez à quelle condition. Je suis inflexible là-dessus. — Va, pars, je ne te retiens plus, s'écria votre femme en s'éloignant avec horreur, je n'en doute plus maintenant, cet acte est une horrible trahison par laquelle tu espérais sans dout me tromper, tromper Edmond, et nous désunir à jamais; mais tes odieux projets seront déçus; Edmond va bientôt paraître, demain peut-être il sera ici, il y sera peut-être aujourd'hui, il me rendra mon enfant, tu seras dévoilée, tu seras punie..... Tu l'es déja : ne sens-tu pas ta conscience qui te déchire, l'ombre de Clara qui te menace, et la justice céleste qui t'attend? » En finissant ces mots, votre femme, accablée par la douleur, perdit presque entièrement connaissance; et mistriss Birton, sur le visage de laquelle se peignait ce que la colère et l'effroi ont de plus hideux, se hâta de s'éloigner. Que vous dirai-je encore, infortuné Edmond? Le même soir de ce jour terrible, arriva la lettre que vous tenez entre les mains; Malvina crut y voir la confirmation de tout ce que lui avait dit mistriss Birton; elle crut que son époux était d'accord avec ses ennemis, qu'elle avait peut-être sacrifié l'enfant de Clara à un homme sans foi et sans honneur..... Depuis ce moment.....— Depuis ce moment? » demanda Edmond en tremblant. Mistriss Clare lui montra de la main Malvina, sans avoir la force d'articuler un mot. « J'entends, reprit-il avec un désespoir concentré; si je la perds avant qu'elle ait recouvré la raison, elle emportera dans la tombe l'idée que c'est ma main qui l'y précipite. » Cette crainte, qui n'était que trop fondée, avait quelque chose de si affreux, que mistriss Clare crut devoir tout tenter pour l'en distraire; et, en substituant à cette image mille détails douloureux sur l'état de Malvina,

elle fit verser un torrent de larmes à Edmond, et pensa l'avoir beaucoup soulagé. « Votre femme a exigé, continua-t-elle, qu'on plaçât un cercueil dans le bosquet où vous l'avez trouvée ce soir : je m'y suis opposée quelque temps ; mais, voyant que cette contrariété irritait son mal, je ne me suis plus occupée que de satisfaire tous ses désirs. Son esprit est singulièrement frappé de l'idée qu'elle doit mourir chaque soir à dix heures, heure fatale à laquelle la lettre de mistriss Fenwich fut remise en ses mains. A cet instant, elle sort toujours de l'état d'insensibilité où vous la voyez maintenant ; sans avoir l'air de me reconnaître, elle me nomme : quelque temps qu'il fasse, elle descend dans le jardin, exige qu'on l'y laisse seule jusqu'à minuit, et alors revient tristement, me dit qu'elle ne mourra que le lendemain, et retombe dans sa froide stupidité. J'ai appelé plusieurs médecins, nul ne m'a donné d'espoir ; ils doivent revenir aujourd'hui encore..... » Edmond ne lui laisse pas le temps d'achever ; il se lève, va au lit de Malvina, se met à genoux devant elle, presse contre ses lèvres sa main décolorée, et s'écrie : « Sainte et douce victime ! tu seras vengée ; les monstres qui ont égaré ta raison et détruit ma félicité recevront le prix de leurs forfaits, aujourd'hui même leur supplice commencera : je pars, je vais arracher ton enfant aux mains détestées qui la retiennent ; je pars, Malvina, mais pour te rejoindre ce soir..... Je te retrouverai, ajouta-t-il avec un accent vif et pressant qui sollicitait une réponse, je te retrouverai, dis, réponds, Malvina, ma compagne, ma femme ? que j'obtienne un mot, un regard, un seul !.... Affreux silence ! oh ! qu'est donc devenue ma Malvina ? Autrefois je ne l'implorais pas en vain, son tendre cœur n'était pas muet aux prières de son époux ; mais maintenant tout est changé, elle n'a plus rien à me dire. Tu as donc cessé de m'aimer, Malvina ? ah ! dis-le moi, dis-moi du moins que tu ne m'aimes plus ; accable de ta haine l'infortuné qui t'adore et que ses remords déchirent ! du moins il entendra ta voix. Combien il préférerait tes reproches, tes imprécations, à cette horrible immobilité dont rien ne peut t'arracher ? » Alors il quitta la main de Malvina, et sa main retomba sans force ; il s'éloigna de ses yeux, et ses yeux ne le suivirent pas. Consterné de ce qu'il voit, accablé de ce qu'il craint et de ce qu'il se reproche, il se retire dans un coin de la chambre, et pousse douloureusement des sanglots étouffés, que le repentir et le désespoir lui arrachent également. Cependant à ces plaintifs accents, Malvina semble s'éveiller de sa morne stupeur, elle jette des regards vagues autour d'elle ; elle prête l'oreille, et une fugitive rougeur a coloré ses joues : Edmond voit ce mouvement, il s'approche ; elle lui prend la main, et, se penchant vers lui : « Avez-vous entendu ? lui demanda-t-elle bien bas ; c'est lui ! il est revenu ! il pleure, parce qu'il ne m'a plus retrouvée ! — Vous l'avez donc enfin reconnu, Malvina ? — Assurément, sa voix a percé les ombres de la mort ; il n'y a plus que celle-là que je pouvais entendre ; mais ne dites pas qu'il est ici, il ne faut pas qu'on le sache ; l'étrangère viendrait le reprendre, et, dans son superbe orgueil, foulerait aux pieds la pauvre Malvina !.....— O femme trop outragée ! s'écria Edmond en pleurant, que vous devez haïr celui qui vous fait souffrir tant de maux ! — Moi, le haïr ? interrompit-elle vivement ; je vois bien que vous ne le connaissez pas, vous sauriez que cela n'est pas possible..... Écoutez, ajouta-t-elle plus bas, si vous le rencontrez jamais, cachez-lui bien que c'est lui qui m'a fait mourir, cela l'affligerait peut-être, et je veux qu'il vive heureux, mon Edmond, dût-il pour cela oublier tout-à-fait sa pauvre Malvina ; et cependant je vais aller vers mon père qui est là-haut, je l'implorerai pour mon Edmond. « O mon père ! lui dirai-je, ne le punis pas ; mais, si tu es irrité contre lui, me voici à sa place : envoie-lui, mon père, tout le bonheur que tu voulais me donner. » O femme angéli-

[redacted]

que! sainte innocence! s'écria Edmond; et c'est toi qui as pu trouver un monstre assez ingrat pour te trahir! — Mais croyez-vous, continua-t-elle, que Clara permette à mon père d'exaucer mes vœux? Elle est avec les anges, ma Clara, elle est digne d'y être : mais à peine me verra-t-elle, que, me traînant devant le tribunal suprême, elle me demandera ce que j'ai fait de son enfant; si je m'approche, elle me repoussera avec horreur en me demandant où est son enfant; si je l'implore, sa voix tonnante m'interrompra : Qu'as-tu fait de mon enfant? qu'as-tu fait de mon enfant? me dira-t-elle. » A cette terrible image, les forces de Malvina défaillirent, ses yeux se tournèrent, ses bras se raidirent; elle tomba sans connaissance, et goûta du moins quelques moments la douce paix du tombeau.

CHAPITRE LIV.

LUEUR D'ESPOIR.

« Il n'y a pas un moment à perdre, Edmond, dit alors mistriss Clare; il faut aller chercher Fanny. — Je pars, répondit-il; j'ose attendre beaucoup de la présence de cette enfant : il me semble que l'idée de l'avoir perdue est ce qui trouble le plus Malvina. Hélas! indulgente et tendre comme elle était, sans doute elle aurait pardonné la faute d'un autre; mais elle n'a pu supporter ce qu'elle se reprochait; du moment qu'elle s'est crue coupable, elle a dû succomber, et son ame était trop pure pour vivre avec un remords. »

Cependant le jour commençait à paraître; Edmond monte dans sa chaise, et avant midi il fut rendu chez mistriss Birton. L'aspect de cette odieuse maison le fait tressaillir; il monte, il entre sans se faire annoncer; il trouve sa tante déjeûnant, entourée d'un cercle brillant. En voyant paraître Edmond, pâle, échevelé, en habit de voyage, elle rougit et jette un cri de surprise : la petite Fanny, qui était tristement assise auprès d'elle, se lève avec une vive joie; et, se précipitant au cou d'Edmond : « Mon bon ami, lui dit-elle, que tu as été longtemps absent! tu me ramèneras auprès de ma bonne maman, n'est-ce pas? — Oui, oui, s'écria Edmond en la pressant fortement contre sa poitrine; malheureuse enfant! ce soir même tu seras rendue à ta mère. — Et de quel droit, Edmond, s'écria mistriss Birton, pâle de colère, venez-vous enlever le dépôt qui m'a été confié? — Du droit de la justice et de l'humanité, répondit-il en la regardant avec mépris : est-ce lui que vous invoquâtes lorsque votre perfide méchanceté ravit cette enfant à ma femme!» A ce nom qu'il donnait à Malvina, à cette accusation qu'il portait contre mistriss Birton, tous les convives embarrassés s'entre-regardèrent, et semblaient se demander ce qu'allait devenir une scène aussi vive qu'inattendue. Mistriss Birton, effrayée d'avoir autant de témoins des reproches dont elle sentait qu'Edmond pouvait l'accabler, lui dit d'un ton plus doux : « Si vous avez à me parler d'affaires, passez avec moi dans mon cabinet, nous nous expliquerons mieux. — Non, non, répondit-il avec un dédain mêlé de fureur, je n'ai rien de particulier à vous dire, et mistriss Birton ne saurait être trop connue : si j'ai un regret en ce moment, c'est que le monde entier ne soit pas là, afin de me rassasier du doux plaisir de dévoiler à tous les yeux la femme barbare qui put résister aux pathétiques prières de la plus douce créature, et parvint, à force d'insultes, de fausseté et de malice, à détruire l'intelligence du plus parfait ouvrage de la nature. Arrêtez, continua-t-il en voyant que mistriss Birton faisait un mouvement pour l'interrompre, je n'ai pas parlé encore de la plume calomniatrice qui, pour satisfaire un horrible désir d'ambition et de vengeance, n'a pas craint de m'accuser, moi son parent, moi Edmond Seymour, comme suspect auprès du gouvernement anglais : les mesures de cette femme étaient si bien prises, que, sans un ha-

« au-dessus de tout ce que j'ai pu con-
« naître et supposer de vous, je résiste
« à l'évidence, et ne puis croire encore
« que vous ayez participé à l'enlèvement
« de Fanny ni à l'odieuse lettre de mis-
« triss Fenwich. Si je vous juge bien,
« et qu'il vous reste dans l'ame un sen-
« timent humain, frémissez de vous
« voir entouré des meurtriers de votre
« femme; et, si vous voulez la voir
« encore une fois, ne perdez pas un
« moment. »

En lisant cette lettre, Edmond devint pâle; tout son corps trembla, une sueur froide s'insinua dans ses veines, et, dans son cœur, se disputèrent toutes les tortures de l'enfer. Il ne profère pas un mot, il monte en silence à l'appartement de mistriss Fenwich; Jenny veut l'arrêter; il la repousse; il entre. Mistriss Fenwich est endormie plus belle que jamais; mais elle ne l'est pas pour lui, et la vue de cette femme perfide, dont la main sacrilége a osé attaquer la paix de Malvina, ne fait battre son cœur que d'indignation. N'écoutant que son ressentiment, il allait l'éveiller pour lui demander compte de toutes ses trahisons, lorsqu'en passant devant un secrétaire ouvert il aperçoit une lettre à demi pliée, et reconnaît l'écriture de Malvina : il s'en saisit en frémissant, il la lit. Oh! qui pourra dire ce qu'il éprouva en parcourant ces tristes pages, en voyant les déchirantes expressions de celle qu'il aime! Il cache contre ce papier son front pâle et humilié, il l'inonde de ses larmes, il suffoque de sanglots; son cœur repentant est prêt à se briser. A ce bruit, mistriss Fenwich s'éveille; effrayée de voir un homme dans sa chambre, elle s'élance hors du lit, et reconnaît Edmond. « Quoi! c'est vous, lui dit-elle; mais, s'apercevant aussitôt du papier qu'il tient entre ses mains, elle se fâche et s'écrie : Oh! ciel! Edmond, qu'avez-vous fait? — Je sais tout et je vous connais, répliqua-t-il d'un ton indigné et en la fixant avec le plus profond dédain. » Mistriss Fenwich, dont l'ame ne peut sentir ni ses torts, ni la situation d'Edmond, conserve l'espoir de l'apaiser et de se justifier; elle s'avoue coupable avec une feinte humilité, rejette sa faute sur l'excès de son amour; mais il la repousse avec horreur, et lui dit : « Vous êtes une vile, une méchante créature; je vous hais, mais moins encore que je ne vous méprise, et je n'aurai jamais assez de remords pour expier la honte de m'être oublié pour vous. Allez, méchante femme, baissez votre front coupable, et puisse le juste ciel faire éclater à tous les yeux l'ignominie de votre conduite et la perversité de votre cœur! » En disant ces mots, il s'éloigne, et la laisse en proie à une confusion et une douleur qui commencent le châtiment qu'elle a si bien mérité.

CHAPITRE LII.

OBJETS DOULOUREUX.

Tandis que mistriss Fenwich se désole, Edmond fait préparer sa chaise : il part, il ne s'arrête ni jour ni nuit; le sommeil ne ferme point ses yeux; l'image de Malvina, outragée et mourante, est toujours là pour le tenir éveillé et faire peser sur sa poitrine le poids insupportable du repentir. Il ne peut rester tranquille dans sa voiture; car, lorsque l'ame est bouleversée par de dévorantes inquiétudes, le repos du corps devient le plus insupportable des tourments : aussi, souvent se précipite-t-il dans les chemins; il court, il se débat, mais il ne peut se fuir : à le voir, on le prendrait pour un insensé; le désespoir est empreint dans tous ses traits; qu'a-t-il donc? La santé, la naissance, la fortune, tout lui rit : oui, mais que sont tous ces biens pour celui dont le remords ronge le cœur? Cependant il arrive, il aperçoit le mur du jardin, il s'arrête devant la petite porte dérobée dont il n'a pas perdu la clef; et, pendant que sa voiture fait le tour pour entrer dans les cours de la maison, il entre dans l'enclos. La lune jette une vive clarté sur

tous les objets qui l'entourent : combien ils sont changés ! Depuis son départ, les arbres ont perdu leur parure, les fleurs ont disparu, les oiseaux ne chantent plus ; un froid piquant a succédé à l'air doux et embaumé qu'on y respirait. Dans son chemin, il aperçoit quelques cyprès religieux, quelques sombres sapins dont les tiges pyramidales conservent un reste de verdure ; du haut de leurs sommets le cri du hibou s'est fait entendre ; ce son a retenti dans le vaste silence de la nuit, l'écho l'a répété. Edmond frissonne ; ses jambes tremblantes se dérobent sous lui ; il approche, il est sous les arbres, il heurte une pierre ; un rayon de la lune perce le feuillage, et permet à son œil égaré de voir que cette pierre couvre un tombeau ; il jette un cri terrible, il tombe ; il presse contre son corps cette terre froide et silencieuse ; il ne sait point encore qui dort sous cette tombe, et, déja la plus mortelle des douleurs a brisé son cœur. Dans son désespoir, il frappe sa tête contre la pierre en s'écriant : « Malvina ! Malvina !..... » Aussitôt une voix douce et faible, qui semble sortir du bosquet, répond et demande : « Qui m'appelle ? » A cet accent, Edmond égaré se lève, et cherche de l'œil d'où vient la voix qui l'a frappé et qu'il n'ose reconnaître : cependant il entend le bruit d'un vêtement à travers le feuillage, et aperçoit une femme dont un voile de crêpe noir couvre la tête et une partie des épaules. « Qui êtes-vous ? Qui cherchez-vous ? demande-t-elle : pourquoi venir troubler la cendre des morts, et empêcher que la paix du tombeau existe pour moi ? — Qu'ai-je entendu ! s'écrie-t-il ; quelles funestes paroles ! Malvina, est-ce toi que je vois ? est-ce toi que j'entends ? — Non, reprit-elle, je ne suis plus Malvina ; je la fus jadis, quand il m'aimait ; mais il s'est éloigné, et je suis tombée dans la détresse ; il m'a retiré son amour, et la douleur m'a rendue à la poussière. » A ces mots un froid mortel se glisse dans l'ame d'Edmond ; il pressent un malheur plus grand peut-être que la mort même ; il lève le voile de Malvina, il la presse dans ses bras : « Ma femme, mon amie, ma Malvina méconnaît-elle Edmond ? » s'écrie-t-il avec un accent passionné. Malvina le repousse et dit : « Paix, paix donc ! On ne prononce plus ici ce nom-là. Ne savez-vous pas qu'en vain je l'ai répété dans la nuit du désespoir ? Il ne m'a pas soulagée. — O Malvina ! reconnais-moi par pitié ! je suis Edmond, ton Edmond, ton époux, qui reviens pour ne plus te quitter ! » Malvina s'assit sur une pierre, et le regardant avec un sourire amer : « Pourquoi criez-vous ainsi je suis Edmond ? je suis Edmond ? Croyez-vous que j'ignore tout ce qui se passe ? En vain on a voulu me le cacher, je sais qu'Edmond ne reviendra plus ici ; depuis que l'étrangère est entrée dans son cœur, ce n'est plus qu'auprès d'elle qu'il revient ; il rejette, il hait Malvina. — Lui te rejeter ! interrompit vivement Edmond en pressant contre ses lèvres le visage pâle de sa femme ; lui te haïr ! Ah ! le ciel en est témoin, jamais, jamais il ne t'a tant aimée. — Il ne faut pas que vous disiez cela, interrompit-elle en s'éloignant vivement, il ne faut jamais me dire qu'il m'aime ; vous voyez bien que cela m'empêcherait de mourir..... — Et c'est ainsi que je devais la retrouver ! s'écria-t-il en tordant ses bras, dans l'angoisse du désespoir : je parle à Malvina, et Malvina ne m'entend plus ! je suis devant ses yeux, et ses yeux ne me voient plus ! La douleur a détruit son intelligence, et c'est moi, moi, le plus barbare des hommes, qui l'ai plongée dans cet état ! O ma Malvina ! la plus chère, la plus offensée de toutes les femmes, daigne sourire à ton époux ! Que ma voix arrive encore à ton cœur ! Que tes regards se tournent vers moi !..... Mais, non, non, interrompit-il, effrayé de l'air égaré empreint dans tous les traits de Malvina, cache-moi ces affreux regards ; ah ! que je n'en voie jamais de pareils ! je ne puis les supporter, ils m'accablent, me terrassent. » Et l'infortuné tombe aux pieds de Malvina :

dans sa douleur forcenée, il mord la terre, il pousse des cris, il déchire sa poitrine..... Malvina, muette, insensible, ne voit rien, n'entend rien; elle jette autour d'elle des regards vagues qui ne fixent aucun objet, puis, se levant doucement, elle s'approche du tombeau, et s'agenouillant dessus : « Voilà l'heure, dit-elle; elle a sonné, et j'existe! Il me faut donc encore attendre tout un jour? Encore le monde aujourd'hui, mais demain l'éternité! » Alors elle se lève et suspend son voile noir à une branche de cyprès; ses beaux cheveux blonds retombent épars sur son cou; elle les écarte, et fait quelques pas hors du bosquet : la lune frappe à plomb sur son visage, et c'est à sa pâle clarté qu'Edmond fixe sa femme chérie, et aperçoit tous ses traits altérés par la main du malheur qui détruit en silence. Elle passe auprès de lui, range sa robe pour ne pas le toucher, et continue son chemin : il marche lentement sur ses pas, sans avoir la force de lui parler davantage, entre avec elle dans la maison, et la suit jusque dans l'appartement où mistriss Clare l'attendait. « Me voilà encore! lui dit-elle; c'est long! bien long! Je ne croyais pas qu'il fût si difficile de mourir! » Mistriss Clare soupire, se lève, prend en silence le bras de son amie pour la conduire dans sa chambre, lorsqu'en approchant de la porte elle aperçoit sir Edmond. A cet aspect subit elle s'écrie : « Vous, vous ici! par quel prodige? Mais, dites, vous a-t-elle vu? lui avez-vous parlé? — Elle m'a vu, je lui ai parlé..... — Et elle est restée insensible? » De violents sanglots sont la seule réponse d'Edmond. Mistriss Clare ne l'a que trop comprise, et s'écrie en retombant sur sa chaise : « Ah! c'en est fait! il ne reste donc plus d'espoir! » Cependant les gémissements d'Edmond ont retenti aux oreilles de Malvina; elle s'approche de lui, et le regardant avec compassion : « Comme il pleure! dit-elle; il n'a pas versé toutes ses larmes, lui! Comme il souffre! Sans doute il a été trompé. Mais calme-toi, malheureux, bientôt tes douleurs cesseront : moi aussi, j'ai beaucoup souffert, et pourtant, tu le vois, je suis tranquille à présent; car il vient le jour des miséricordes! elle vient la nuit du repos! C'est eux qui guérissent les cœurs brisés et ferment toutes les blessures. » Mistriss Clare se lève, prend la main d'Edmond, la pose sur le cœur de Malvina, et, interrogeant son amie : « Ne sens-tu rien? dit-elle; regarde cet objet, Malvina : ne le reconnais-tu point? dis, ne sais-tu plus que c'est Edmond? — Est-ce que vous connaissez Edmond? reprit Malvina avec un accent précipité; et les regardant tous les deux d'un air égaré : « Ah! si vous savez où il existe, courez à lui, courez, dites-lui qu'il me rende mon enfant, dites-lui, surtout, qu'il ne le donne pas à Kitty, à sa Kitty : il est à moi, l'enfant de Clara; ne faut-il pas que j'en rende compte à sa mère? Comment oser la rejoindre là-haut quand j'ai perdu son enfant? comment soutenir sa voix menaçante quand elle me demandera : Qu'as-tu fait de mon enfant? Faudra-t-il lui répondre qu'il appartient à Kitty? Croyez-vous, ajouta-t-elle en serrant la main d'Edmond avec une agitation convulsive, croyez-vous qu'Edmond consente à me rendre mon enfant? — Demain il vous l'amènera lui-même, répondit-il; demain votre époux, votre enfant seront ici. — Vous l'entendez! juste ciel! interrompit vivement Malvina; vous l'entendez! il promet, il assure qu'Edmond, que Fanny seront demain ici!..... Mais ne me trompera-t-il pas aussi? n'est-ce pas là cette même voix qui jadis.....? N'entends-je pas Edmond?..... Edmond.....! ce nom est partout, continua-t-elle en portant la main à son front; il me brûle, il me dévore, ma tête est en feu! » Et, s'échappant aussitôt des mains de mistriss Clare et d'Edmond, elle courut en désordre dans la chambre en s'écriant : « Pourquoi, pourquoi m'empêche-t-on d'aller à lui? sans doute il aurait pitié de ma misère; je lui dirais : Mon Edmond, voici ta Malvina qui vient vers

déplaît, elle s'en ira; mais
seule fois encore; qu'elle
dernier regard, un regard
n de son époux! Dis-lui au
ne la hais pas; et alors,
t troubler tes nouveaux
dévorera ses larmes, elle
plaintes; et, couchée sur
elle y mourra, puisque tu
la voir. » En parlant ainsi,
violence de ses agitations,
ur le plancher; ses yeux
rts ne remuaient plus, et
pressé semblait prêt à se
son état, quelque affreux
ait moins que celui d'Ed-
ss Clare s'en aperçut, et,
main avec un air de com-
désespérons pas encore,
-être la vue de Fanny, en
nscience, réveillera sa rai-
nt elle va être tranquille
ues heures; il faut la trans-
lit, puisse-t-elle y trouver
des barbares l'ont pri-
! mistriss Clare, interrom-
e crime fut horrible, mais
surpasse.—Non, non, mal-
vous accuse pas, reprit-
pas vous qui fûtes coupa-
t me le dit assez. — Ah!
plus que moi, s'écria-t-il;
le Malvina! O Malvina!
e! si, par une faiblesse
urai mes serments, en te
usi, ne l'ai-je pas assez

APITRE LIII.

OUVE MISTRISS BIRTON.

r Malvina, étrangère à tout
sait, a été portée dans sa
s'en apercevoir. Dans sa
ibilité, elle ne paraît plus
cun objet: Edmond, près
ablé, anéanti, ne peut dé-
eux de dessus elle; il con-
age charmant qui fit jadis
et qui fait maintenant son supplice; il épie, il attend, il espère un changement; c'est en vain. Cette physionomie si tendre, si mobile, ne varie plus, l'expression et le mouvement y sont suspendus; une morne stupeur les remplace et enchaîne ces traits que l'amour savait animer de tant de vie. Edmond ne peut plus soutenir ce spectacle; et, s'éloignant du lit avec une sorte de fureur, il s'avance vers mistriss Clare et lui dit: « Où sont ces barbares, ces monstres qui l'ont réduite dans cet état? Nommez-les, que j'assouvisse sur eux ma vengeance!..... Depuis quand sa raison est-elle égarée? Pourquoi me l'avoir caché? — Edmond, répliqua mistriss Clare, je satisferai à toutes vos questions; mais, auparavant, répondez aux miennes, et tremblez de souiller d'un mensonge l'air que respire encore cette déplorable victime. Voyez cette lettre que mistriss Fenwich écrivit à Malvina: avait-elle obtenu votre approbation? et lui avez-vous en effet sacrifié celle de votre femme? — O infernale méchanceté! s'écria Edmond en lisant ce qu'avait écrit mistriss Fenwich; monstre d'imposture! c'est donc toi dont l'odieuse main a porté la mort dans le sein de Malvina! Mistriss Clare, il est vrai, cette femme m'a séduit un instant, un seul instant, encore fus-je bien plus entraîné par l'occasion que par elle; mais j'atteste que, depuis, le mépris qu'elle m'inspirait était tel, qu'il ne m'a pas fallu d'effort pour résister à tous ses artifices; et c'est à elle que j'aurais sacrifié Malvina! Qui? moi, j'aurais souffert qu'elle outrageât ainsi la femme de mon cœur? Ah! loin d'être coupable d'un pareil crime, jamais je n'ai permis à sa bouche impure d'oser seulement prononcer devant moi le nom révéré de Malvina. Mais par quel inconcevable artifice, par quel mystère d'iniquité a-t-elle su soustraire mes lettres?..... — C'en est assez, interrompit mistriss Clare; je ne vous demande même pas s'il est vrai que vous ayez donné les mains à l'enlèvement de Fanny; je rougirais de soupçonner d'une pareille barbarie l'é-

poux faible, mais repentant de Malvina. — Je n'ai pu voir milord Sheridan que la veille de mon départ de Londres, répondit-il fort vite; c'est lui qui m'a appris que mistriss Birton avait arraché Fanny de cet asile; c'est de lui que j'ai obtenu, à l'instant même, l'ordre de l'y ramener : le voici, et dès demain Fanny sera rendue à sa mère. — O Edmond! malheureux Edmond! s'écria mistriss Clare en pressant ses deux mains entre les siennes, de quoi ne seront pas responsables ceux qui vous ont si perfidement calomnié? Et cette mistriss Birton, la terre porta-t-elle jamais une créature plus insensible et plus fausse? Elle vint ici, Edmond, peu de jours après celui où Williams avait apporté votre lettre; elle était accompagnée du juge de paix du canton. En descendant de voiture, elle fit sommer lady Malvina Seymour de paraître. Je me présentai avec votre femme, en lui disant qu'il n'y avait personne de ce nom. — Il n'est plus temps de feindre, repartit-elle : voici la copie du registre de l'église où la célébration a eu lieu, qui constate le récit des faits; je suis instruite de tout; mais ce que madame ne sait peut-être pas, continua-t-elle en s'adressant à Malvina, c'est que sir Edmond Seymour, ou épris d'une autre beauté, ou reconnaissant l'étendue de son imprudence, désire de casser une union qu'il ne voit plus que comme un malheur, et à laquelle il déclare n'avoir été entraîné que par une artificieuse séduction. Voici, madame, l'acte que je suis chargée de vous présenter de sa part : si vous consentez à le signer, vos nœuds seront détruits, et miss Fanny Sheridan restera près de vous; mais, si vous résistez, la volonté de son père est qu'elle soit remise entre mes mains : en voici l'ordre formel, et les constables qui m'entourent vont le faire exécuter sur-le-champ. — Madame, reprit votre femme avec plus d'assurance que je n'en espérais d'elle, je ne vois point sur cet acte le nom d'Edmond Seymour; je l'attendrai pour y mettre le mien; je céderai à son désir, sans doute, mais je ne céderai qu'à lui. — Ainsi, répondit mistriss Birton avec une ironie amère, pour faire durer quelques jours de plus un nœud que votre époux déteste, vous consentez à manquer aux serments faits à une amie que vous prétendiez vous être si chère! vous consentez à vous séparer de son enfant? — Non, madame, je n'y consens point, reprit Malvina avec force; c'est malgré moi qu'elle me sera ravie; je saurai réclamer contre cet attentat, et, si la violence me l'arrache, la justice me la rendra. Ne croyez pas l'emporter toujours : le jour de la vérité n'est pas loin; le monde connaîtra votre cœur, et il en aura horreur. » Mistriss Birton, troublée intérieurement du ton solennel dont lui parlait Malvina, n'essaya point de lui répondre; mais, se tournant vers le juge de paix : « Vous voyez, lui dit-elle, que madame se refuse à tout accommodement : la loi vous autorise à mettre à exécution les ordres dont je suis chargée : faites paraître ici mistriss Fanny Sheridan. — Monsieur, lui dis-je alors, prenez garde; vous vous chargez là d'une odieuse affaire : moi, qui suis étrangère comme vous dans tout ceci, je vous préviens que vous pourriez avoir à vous repentir un jour d'avoir employé la force pour arracher miss Sheridan d'ici. — Mistriss Clare, interrompit alors mistriss Birton, monsieur n'a pas tant de temps à perdre, et je le somme de remplir son devoir. — En effet, reprit le juge de paix, je ne sais pas ce que j'aurais à craindre : l'ordre dont l'honorable mistriss Birton est chargée est positif et revêtu de toutes les formes qui peuvent le rendre légal aux yeux de la justice; je ne fais donc qu'exécuter la loi. » Alors il sortit pour ordonner que miss Fanny Sheridan comparût devant lui. Aucun domestique n'osa résister : vous savez à quel point on respecte ici les ordres des magistrats du peuple. Malvina, voyant avec effroi qu'elle n'avait pas un moment à perdre, tenta un nouvel effort; et, s'adressant à mistriss Birton : « Ne puis-je pas, lui dit-elle, offrir une caution, afin de gar-

der Fanny jusqu'à l'instant où sir Edmond Seymour aura signé l'acte qui vient de m'être présenté? alors je m'engage ici, par le serment le plus solennel, à hâter de tout mon pouvoir la dissolution de mon mariage, ou à vous livrer mon enfant. — Non, répondit mistriss Birton, je n'accepte d'autre accommodement que celui que j'ai proposé en arrivant, et voyez à vous décider sans tarder davantage : il me faut votre signature ou votre enfant. — Clara! s'écria alors Malvina en élevant ses mains vers le ciel, tu vois à quelle affreuse extrémité me réduit la méchanceté de cette femme! dicte-moi mes devoirs; ombre sacrée, dis, à quels serments dois-je manquer? — Madame peut partir quand elle voudra, interrompit mistriss Tap en entrant dans le salon; la petite est dans la voiture. — Ils m'ont enlevé mon enfant! s'écria Malvina éperdue et se précipitant hors de la chambre. — Maman! maman! appelait l'enfant en se débattant entre les bras de ceux qui l'emmenaient, est-ce que tu ne viens pas avec moi? — Non, je ne te quitterai pas, lui cria Malvina en se jetant sous les roues de la voiture; et ils m'écraseront, les barbares! avant de t'enlever à ta mère. — Faites retirer madame, dit froidement mistriss Birton aux gens qui l'entouraient; vous voyez bien qu'elle perd l'esprit. — Eh quoi! madame, lui dis-je alors, êtes-vous inaccessible à toute pitié? Qu'attendez-vous d'une conduite aussi inhumaine? Si votre intention n'est pas d'assassiner l'innocente créature que vous enlevez impitoyablement à sa mère, n'êtes-vous pas sûre qu'elle lui sera rendue? et alors que vous restera-t-il? le repentir d'une cruauté inutile. — Faites retirer madame, » répéta mistriss Birton avec une voix tremblante de colère et sans daigner me répondre. Malvina, s'apercevant qu'on se préparait à l'éloigner de force, se lève, tombe aux pieds de mistriss Birton, et s'écrie : « Au nom du ciel! au nom de l'humanité! au nom de votre propre repos! ne m'ôtez pas mon enfant! je ne survivrai pas à sa perte. Voulez-vous avoir ma mort à vous reprocher? voulez-vous que mon sang crie éternellement contre vous? — Vous êtes encore maîtresse de la garder, lui répondit mistriss Birton sans s'émouvoir; mais vous savez à quelle condition. Je suis inflexible là-dessus. — Va, pars, je ne te retiens plus, s'écria votre femme en s'éloignant avec horreur, je n'en doute plus maintenant, cet acte est une horrible trahison par laquelle tu espérais sans dout me tromper, tromper Edmond, et nous désunir à jamais; mais tes odieux projets seront déçus; Edmond va bientôt paraître, demain peut-être il sera ici, il y sera peut-être aujourd'hui, il me rendra mon enfant, tu seras dévoilée, tu seras punie..... Tu l'es déja : ne sens-tu pas ta conscience qui te déchire, l'ombre de Clara qui te menace, et la justice céleste qui t'attend? » En finissant ces mots, votre femme, accablée par la douleur, perdit presque entièrement connaissance; et mistriss Birton, sur le visage de laquelle se peignait ce que la colère et l'effroi ont de plus hideux, se hâta de s'éloigner. Que vous dirai-je encore, infortuné Edmond? Le même soir de ce jour terrible, arriva la lettre que vous tenez entre les mains; Malvina crut y voir la confirmation de tout ce que lui avait dit mistriss Birton; elle crut que son époux était d'accord avec ses ennemis, qu'elle avait peut-être sacrifié l'enfant de Clara à un homme sans foi et sans honneur..... Depuis ce moment.....— Depuis ce moment? » demanda Edmond en tremblant. Mistriss Clare lui montra de la main Malvina, sans avoir la force d'articuler un mot. « J'entends, reprit-il avec un désespoir concentré; si je la perds avant qu'elle ait recouvré la raison, elle emportera dans la tombe l'idée que c'est ma main qui l'y précipite. » Cette crainte, qui n'était que trop fondée, avait quelque chose de si affreux, que mistriss Clare crut devoir tout tenter pour l'en distraire; et, en substituant à cette image mille détails douloureux sur l'état de Malvina,

elle fit verser un torrent de larmes à Edmond, et pensa l'avoir beaucoup soulagé. « Votre femme a exigé, continua-t-elle, qu'on plaçât un cercueil dans le bosquet où vous l'avez trouvée ce soir : je m'y suis opposée quelque temps; mais, voyant que cette contrariété irritait son mal, je ne me suis plus occupée que de satisfaire tous ses désirs. Son esprit est singulièrement frappé de l'idée qu'elle doit mourir chaque soir à dix heures, heure fatale à laquelle la lettre de mistriss Fenwich fut remise en ses mains. A cet instant, elle sort toujours de l'état d'insensibilité où vous la voyez maintenant; sans avoir l'air de me reconnaître, elle me nomme : quelque temps qu'il fasse, elle descend dans le jardin, exige qu'on l'y laisse seule jusqu'à minuit, et alors revient tristement, me dit qu'elle ne mourra que le lendemain, et retombe dans sa froide stupidité. J'ai appelé plusieurs médecins, nul ne m'a donné d'espoir; ils doivent revenir aujourd'hui encore..... » Edmond ne lui laisse pas le temps d'achever; il se lève, va au lit de Malvina, se met à genoux devant elle, presse contre ses lèvres sa main décolorée, et s'écrie : « Sainte et douce victime! tu seras vengée; les monstres qui ont égaré ta raison et détruit ma félicité recevront le prix de leurs forfaits, aujourd'hui même leur supplice commencera : je pars, je vais arracher ton enfant aux mains détestées qui la retiennent; je pars, Malvina, mais pour te rejoindre ce soir..... Je te retrouverai, ajouta-t-il avec un accent vif et pressant qui sollicitait une réponse, je te retrouverai, dis, réponds, Malvina, ma compagne, ma femme? que j'obtienne un mot, un regard, un seul!..... Affreux silence! oh! qu'est donc devenue ma Malvina? Autrefois je ne l'implorais pas en vain, son tendre cœur n'était pas muet aux prières de son époux; mais maintenant tout est changé, elle n'a plus rien à me dire. Tu as donc cessé de m'aimer, Malvina? ah! dis-le moi, dis-moi du moins que tu ne m'aimes plus; accable de ta haine l'infortuné qui t'adore et que ses re-

[redacted]

que! sainte innocence! s'écria Edmond; et c'est toi qui as pu trouver un monstre assez ingrat pour te trahir! — Mais croyez-vous, continua-t-elle, que Clara permette à mon père d'exaucer mes vœux? Elle est avec les anges, ma Clara, elle est digne d'y être : mais à peine me verra-t-elle, que, me traînant devant le tribunal suprême, elle me demandera ce que j'ai fait de son enfant; si je m'approche, elle me repoussera avec horreur en me demandant où est son enfant; si je l'implore, sa voix tonnante m'interrompra : Qu'as-tu fait de mon enfant? qu'as-tu fait de mon enfant? me dira-t-elle. » A cette terrible image, les forces de Malvina défaillirent, ses yeux se tournèrent, ses bras se raidirent; elle tomba sans connaissance, et goûta du moins quelques moments la douce paix du tombeau.

CHAPITRE LIV.

LUEUR D'ESPOIR.

« Il n'y a pas un moment à perdre, Edmond, dit alors mistriss Clare; il faut aller chercher Fanny. — Je pars, répondit-il; j'ose attendre beaucoup de la présence de cette enfant : il me semble que l'idée de l'avoir perdue est ce qui trouble le plus Malvina. Hélas! indulgente et tendre comme elle était, sans doute elle aurait pardonné la faute d'un autre; mais elle n'a pu supporter ce qu'elle se reprochait; du moment qu'elle s'est crue coupable, elle a dû succomber, et son ame était trop pure pour vivre avec un remords. »

Cependant le jour commençait à paraître; Edmond monte dans sa chaise, et avant midi il fut rendu chez mistriss Birton. L'aspect de cette odieuse maison le fait tressaillir; il monte, il entre sans se faire annoncer; il trouve sa tante déjeûnant, entourée d'un cercle brillant. En voyant paraître Edmond, pâle, échevelé, en habit de voyage, elle rougit et jette un cri de surprise : la petite Fanny, qui était tristement assise auprès d'elle, se lève avec une vive joie; et, se précipitant au cou d'Edmond : « Mon bon ami, lui dit-elle, que tu as été longtemps absent! tu me ramèneras auprès de ma bonne maman, n'est-ce pas? — Oui, oui, s'écria Edmond en la pressant fortement contre sa poitrine; malheureuse enfant! ce soir même tu seras rendue à ta mère. — Et de quel droit, Edmond, s'écria mistriss Birton, pâle de colère, venez-vous enlever le dépôt qui m'a été confié? — Du droit de la justice et de l'humanité, répondit-il en la regardant avec mépris : est-ce lui que vous invoquâtes lorsque votre perfide méchanceté ravit cette enfant à ma femme!» A ce nom qu'il donnait à Malvina, à cette accusation qu'il portait contre mistriss Birton, tous les convives embarrassés s'entre-regardèrent, et semblaient se demander ce qu'allait devenir une scène aussi vive qu'inattendue. Mistriss Birton, effrayée d'avoir autant de témoins des reproches dont elle sentait qu'Edmond pouvait l'accabler, lui dit d'un ton plus doux : « Si vous avez à me parler d'affaires, passez avec moi dans mon cabinet, nous nous expliquerons mieux. — Non, non, répondit-il avec un dédain mêlé de fureur, je n'ai rien de particulier à vous dire, et mistriss Birton ne saurait être trop connue : si j'ai un regret en ce moment, c'est que le monde entier ne soit pas là, afin de me rassasier du doux plaisir de dévoiler à tous les yeux la femme barbare qui put résister aux pathétiques prières de la plus douce créature, et parvint, à force d'insultes, de fausseté et de malice, à détruire l'intelligence du plus parfait ouvrage de la nature. Arrêtez, continua-t-il en voyant que mistriss Birton faisait un mouvement pour l'interrompre, je n'ai pas parlé encore de la plume calomniatrice qui, pour satisfaire un horrible désir d'ambition et de vengeance, n'a pas craint de m'accuser, moi son parent, moi Edmond Seymour, comme suspect auprès du gouvernement anglais : les mesures de cette femme étaient si bien prises, que, sans un ha-

sard inattendu, j'étais embarqué pour les Indes, comme perturbateur du repos public..... Je vois, à votre surprise, poursuivit-il, que vous espériez qu'on vous garderait le secret, et sans doute votre vil complice que je vois près de vous, milord Stafford, l'espérait aussi; mais il est encore des ames franches et loyales; et, heureusement pour l'humanité, les plus rares sont celles qui ressemblent aux vôtres. »

Sir Edmond avait commencé à parler avec tant d'emportement et de véhémence, qu'il n'avait pas été possible de l'arrêter; à présent il n'était plus temps, tout était connu. Mistriss Birton, accablée d'humiliation, voit chacun frémir au récit d'Edmond, et s'éloigner d'elle avec horreur. Cette réputation de grandeur d'ame, élevée avec tant de soins, vient d'être détruite en un instant; elle le voit, et son supplice commence: Edmond le voit aussi, et sa vengeance est consommée; alors il ne songe plus qu'à s'éloigner; et, emportant Fanny dans ses bras, il se rend chez le docteur Potwel, le détermine à partir avec lui, et emploie tout le temps de la route à lui parler de Malvina. Cependant les chevaux volent, et l'horloge venait de sonner dix heures, lorsque la voiture s'arrêta devant la maison. Mistriss Clare parut aussitôt; elle attendait Edmond avec impatience. « Comment est-elle? où est-elle? demanda-t-il vivement. — Voici l'heure où elle descend dans le jardin, elle y est maintenant; son état..... — Son état? » interrompit-il, alarmé. Mistriss Clare secoua tristement la tête, et ajouta en soupirant: « Toujours le même! — Je vais aller la joindre, reprit-il; il ne peut rien y avoir à craindre, n'est-ce pas? — Hélas! répondit mistriss Clare, que voulez-vous qu'il y ait à craindre? » L'infortuné n'entendit que trop ce qu'elle voulait dire.

Il s'avance dans le jardin; il reprend le même chemin qu'il a fait la veille sur les traces de Malvina; il y retrouve les mêmes anxiétés, les mêmes angoisses, et enfin aperçoit celle qui en est l'objet, auprès du bosquet de cyprès: elle revenait; sa longue robe blanche, ses cheveux épars, sa démarche lente, ses yeux attachés vers la terre, tout en elle respire une funèbre mélancolie et ajoute à la douloureuse pitié que son état inspire. Le bruit de la marche d'Edmond paraît l'effrayer; elle fait un mouvement pour fuir. « N'ayez pas peur, lui dit-il, ce n'est que moi. — C'est vous, répliqua-t-elle aussitôt, et en se rapprochant pour le considérer davantage..... Oui, c'est vous, je me souviens que vous m'aviez promis de revenir: vous ne trompez donc pas, vous? — Jamais, jamais je ne tromperai ma chère Malvina. — Écoutez, répliqua-t-elle après un moment de silence où elle avait semblé réfléchir profondément, je crois vous avoir déja vu il y a long-temps! bien long-temps! ici tout était beau, ajouta-t-elle en étendant la main vers tout le jardin; là je cueillais des roses, elles étaient pour lui; ici j'entendais les oiseaux, ils chantaient pour lui; partout je respirais un air si doux! c'était encore pour lui; tout, tout pour lui..... — Mais il reviendra, lui répondit Edmond en la pressant doucement contre sa poitrine, et alors vous pourrez encore cueillir des roses, les oiseaux recommenceront à chanter, et l'air redeviendra doux.—Non, non, interrompit-elle avec un tremblement convulsif; non, non, jamais, jamais..... Il faut subir son sort, le mien est de lui obéir: il avait assez de Malvina, il l'a poussée vers le tombeau, elle y tombera..... Ne dois-je pas mourir demain?..... Oui, demain, quand la lettre de l'étrangère arrivera..... Mais je vois bien que vous ne savez pas ce que c'est que cette lettre..... c'est quelque chose qui détruit, qui tue, continua-t-elle en fixant Edmond d'un air farouche; c'est quelque chose qui brûle, qui dévore ici, là (en montrant successivement son cœur, sa tête et sa poitrine); c'est un feu qui consume toujours, un mal qui ne s'apaise jamais; il corrompt le sang, il ronge le cœur, il empêche de vivre, il

ne permet pas de mourir : voyez-vous? ceux qui le souffrent n'existent plus, ils sont tous comme moi..... » Elle s'interrompit; l'effroyable tableau de ses souffrances venait d'anéantir toutes ses facultés; elle tomba sans force dans les bras de son époux; et lui, serrant contre son sein ce corps inanimé, appelle Malvina, sa chère Malvina : Malvina ne répond plus; il est seul, seul dans la nature avec sa femme expirante et le remords de l'avoir assassinée. Au milieu de tant de tourments, sa tête se perd; il ne songe plus à rentrer, il ne voit plus que Malvina qui se meurt, et qu'il jure de suivre au tombeau. Cependant mistriss Clare, inquiète de le voir tarder si long-temps, s'avance au-devant de lui avec le docteur Potwel; ils le trouvent à genoux, appuyé contre un arbre, tenant Malvina embrassée, et comptant avec effroi les faibles battements de son cœur. Mais, en voyant avancer le docteur Potwel, il s'écrie, sans changer de situation : « Docteur, c'est ma femme! c'est ma Malvina! il faut la sauver, il le faut; vous m'en répondez..... Ne me dites point qu'elle n'existe plus, je ne le supporterais pas; je ne veux pas perdre ma Malvina, entendez-vous, docteur? entendez-vous, mistriss Clare? je ne veux pas perdre ma Malvina! » Et, en parlant ainsi, il versait de ces larmes amères et brûlantes qui n'échappent jamais abondamment au désespoir, car alors il ne serait plus désespoir. Cependant le docteur s'approche, et après avoir touché le bras de Malvina : « Hâtez-vous, dit-il, de mettre cette femme à l'abri du froid rigoureux qu'il fait ici; vous lui avez fait beaucoup de mal en l'y laissant exposée si long-temps : ce n'est point avec cette négligence que je l'ai vue vous soigner jadis. » Edmond ne répond rien : docile aux ordres du docteur, il soulève Malvina, la prend dans ses bras et la transporte sur son lit. Alors le docteur l'examine attentivement : « Le plus grand mal est dans la tête, dit-il. — Ah! docteur, s'écria Edmond, elle pourra donc être sauvée! — Sauvée? reprit-il en le regardant d'un air significatif, si ce n'est que de sa vie que vous parlez, elle ne me paraît pas en danger maintenant, et, si nul accident ne vient augmenter sa faiblesse, je crois pouvoir en répondre. — O docteur! ne répondez-vous que de sa ve? — Il faut attendre, il faut voir, ne précipitons rien : qu'on prépare à l'instant un bain froid, nous en verrons l'effet; demain nous essaierons de la musique : des moyens doux, du temps, de la patience; j'en ai vu revenir de là. — Vous en avez vu revenir? interrompit Edmond hors de lui : ô docteur! cher docteur! vous me rendrez donc ma Malvina? » Et, dans l'excès de sa joie, il frappait des mains, il allait, il courait, il donnait mille ordres à la fois; et, comme s'il eût craint qu'on ne les exécutât pas assez vite, il aidait lui-même à préparer ce qu'il fallait; il encourage chacun à se hâter, il embrasse tous ceux qu'il voit, sans distinguer personne. « On peut la sauver! répète-t-il à ceux qui l'entourent; on peut la sauver! le docteur l'espère, l'assure. O mes amis! aidez-lui à sauver Malvina; c'est mon bien, ma vie, ma joie; je ne saurais exister sans elle; mais qui ici pourrait survivre à sa perte? N'est-ce pas d'elle que vous tenez tous vos plaisirs? Cette ame généreuse et compatissante ne fut-elle pas toujours l'amie de chacun de vous? Jamais se lassa-t-elle de faire le bien? Jamais ses propres peines lui firent-elles oublier celles des autres? Et, quand son cœur gémissait, accablé par la détresse, ne trouvait-elle pas encore une consolation partout où elle trouvait un heureux à faire?..... Et moi, moi, barbare! qui l'ai réduite en cet état, qu'en avais-je reçu? que des jours de bonheur; qu'en attendais-je? que des jours de bonheur; et, quand, pour prix d'un si touchant amour, ma lâche ingratitude a détruit sa paix et égaré sa raison; quand chacun me voit, que je me vois moi-même comme le plus coupable des hommes, tout indigne de pardon que je suis, que cette angélique

créature revienne à elle, et je serai pardonné : loin de douter de sa miséricorde, ni de désespérer de sa clémence, vous la verrez plus prompte à m'accorder ma grace que moi à la demander. O Malvina ! quand il te reste tant de bien à faire sur la terre, ton cœur, ton amour voudrait-il m'abandonner avant de m'avoir arraché au remords qui pèse sur ma tête criminelle ? » Et chacun pleurait en l'écoutant, et la bonne mistriss Tomkins, qui avait nourri Malvina de son lait, et le vieux Pierre, qui a abandonné son pays pour la suivre, et mistriss Clare, qui, s'étonnant de trouver en une seule femme toutes les vertus réunies, l'aime plus encore qu'elle ne l'admire, et le docteur Potwel, qui se souvient de l'état touchant où il l'a vue, mais moins encore que celui où il la retrouve ; enfin tous ceux qui ont approché d'elle, ne fût-ce qu'un seul jour, ne fût-ce qu'un instant, joignent leurs larmes à celles d'Edmond : elles attestent ce qu'était Malvina ; et jamais le panégyrique le plus éloquent, ni l'oraison la plus pathétique, entourés de l'appareil du trône et des regards de l'univers, n'élevèrent les puissances de la terre à la hauteur où, dans un obscur asile, cet assentiment unanime de bénédictions et de larmes vient d'élever la simple Malvina. O vertu ! telle est donc ta puissance ! Que l'orgueil, aidé de ses cent bras, construise, édifie, se redresse et porte sa tête jusqu'aux nues, tu seras toujours plus haut que lui ; devant ton immortelle lumière s'éteindra son impuissant éclat, et, tandis qu'après avoir brillé un instant, il s'écroulera, lui et ses superbes monuments, au sein de la poussière, éternelle et pure comme l'être qui t'a créée, tu vivras toujours au haut des cieux.

CHAPITRE LV.

EFFETS DE LA MUSIQUE.

Le lendemain au soir, à l'instant où

ix *qui* frappait ses oreilles.
t cessé de l'entendre, elle
n silence, et se dit ensuite
e de surprise : « Ce n'est
, ce n'est pas moi !.... »
it son front sur sa main,
âcher d'éclaircir ses idées ;
efforts qu'elle faisait pour
souvenirs vagues et fugi-
, en silence, l'œil con-
uyé sur elle, suivait tous
ts, et en attendait un qui
l'espérance dans son sein.
alvina, toujours remplie
fait quelques pas la tête
t réfléchir, et s'interrompt
n disant : « Ce n'est pas
quoi n'est-ce pas moi ? »
e frappée d'une nouvelle
la voix et recommence la
e que mistriss Clare vient
ue dis-je ? la même ? ah !
us ! son expression a quel-
si plaintif, qu'elle fait
n de sa peine ; mais en
son accent est si doux et
'il pénètre toute l'ame et
douleur. Chacun accourt,
surpris et enchanté, l'é-
ense plus qu'à l'écouter ;
que toutes les personnes
ont réunies autour d'elle,
y » profité de ce moment
er de la chambre où on la
s'avance à petits pas vers
entend du bruit, et, re-
voix de Malvina, elle s'é-
es ses forces et va tomber
en s'écriant : « Maman !
t'ai donc retrouvée ! » A
alvina frissonne, jette un
d l'enfant dans ses bras, et
ng-temps avec un mélange
de joie : « Les barbares ne
s tuée ? lui dit-elle ; oui,
, je te reconnais ; elle vit
l'enfant de Clara ? Ah !
e en pressant sa main sur
comme je respire à mon
mourir en paix mainte-
rejoindre Clara, et elle

ne me demandera plus avec sa voix menaçante : Qu'as-tu fait de mon enfant ? qu'as-tu fait de mon enfant ?..... Et cette idée parut l'effrayer encore. Cependant Fanny baisait ses mains, sa robe, et élevait ses petits bras pour tâcher d'atteindre à son cou. « Maman, lui disait-elle, pourquoi es-tu si pâle ? Pourquoi me regardes-tu comme cela ? Est-ce que je t'ai fâchée ? Est-ce que tu n'aimes plus ta petite Fanny ? O maman ! maman ! pourquoi ne me caresses-tu pas comme autrefois ?....—Autrefois ! interrompit Malvina ; tout le monde se souvient d'autrefois, moi seule je ne peux plus y penser : il y a là (en montrant sa tête) quelque chose d'obscur qui me le cache ! — Maman ! pourquoi parles-tu donc toute seule ? que tu es changée ! Sais-tu que les méchants qui m'ont emportée me disaient que c'était toi qui le voulais, que tu ne te souciais plus de moi ? Je ne l'ai pas cru, maman ; je leur disais : Vous êtes des méchants, des menteurs qui voulez la faire mourir et moi aussi..... Mais pourquoi ne me dis-tu rien, maman ? O mon Dieu ! si c'était vrai que tu ne m'aimasses plus ! » En disant cela, la petite fille se mit à pleurer amèrement. Quoique le docteur Potwel eût été très-fâché que Fanny fût entrée sans son ordre, parce qu'il voyait bien que Malvina était trop faible pour soutenir de longues et vives émotions, néanmoins il crut devoir profiter de l'événement pour faire quelques tentatives, et, s'approchant de Malvina, il lui dit : « Autrefois vous étiez bonne, vous n'affligiez personne ; et à présent vous faites pleurer votre enfant, l'enfant de Clara ! — Je ne veux faire de peine à personne, répliqua Malvina en le regardant avec surprise ; je ne veux pas faire pleurer l'enfant de Clara ; mais que puis-je pour lui, à présent ? vous voyez, je ne sais plus penser ; je ne sais plus rien, ils m'ont détruite ! — Et depuis quand êtes-vous ainsi ? demanda le docteur ; savez-vous qui vous a fait tant de mal ? — Il y a long-temps ! bien long-temps ! répliqua-t-elle en faisant un

geste en arrière avec la main, je parcourais en paix la vie; mais un homme s'est rencontré, mes forces ont été rompues, et j'ai penché vers le tombeau. » A ces mots, Edmond fit un mouvement pour s'avancer; un coup d'œil du docteur le retint à sa place. Celui-ci continua, emporté par l'espoir de rappeler la raison de Malvina, et oubliant trop tôt que sa santé n'était pas en état d'en supporter l'usage : « Où allez-vous? lui demanda-t-il en voyant qu'elle s'avançait vers le jardin. — Mourir : vous savez bien que c'est l'heure. — Vous vous trompez; c'est au contraire aujourd'hui qu'il revient, vous le trouverez là-bas. — Il revient! je le trouverai! reprit-elle en tremblant de tout son corps. — Oui, il n'y a plus de tombeau, il n'y a plus de cercueil, vous ne devez plus mourir, vous l'allez revoir : des méchants avaient emmené votre enfant et votre époux, tous deux vous sont rendus; voici Fanny près de vous, et Edmond est dans le jardin à la place du tombeau; il vous attend..... — Edmond m'attend? s'écria-t-elle en frappant des mains; ne me trompez pas, cela fait tant de mal! — Je ne vous trompe pas, allez vous en assurer; je vais vous accompagner, si vous voulez. — Oui, oui, dit-elle vivement, venez avec moi; car, lorsque j'y vais seule, je ne le trouve jamais. » Edmond, ayant compris l'intention du docteur, sortit doucement de la chambre sans être vu de Malvina. Mistriss Clare le suivit avec Fanny, et la douce malade, s'appuyant sur le bras du docteur, se traîna lentement vers le jardin, en disant : « Vous êtes un bon homme, vous, je m'en souviens bien; vous ne voulez pas qu'Edmond me quitte; et, quand il le veut, lui, vous venez pour l'en empêcher et me le rendre. — Je vois, répondit-il, que votre cœur conserve de la mémoire quand votre esprit n'en a plus : vous ne reconnaissez pas les traits de mon visage, et le nom du docteur Potwel ne vous paraît qu'un vain son? mais vous avez quelque chose en vous qui se souvient que, jadis, votre amant

si c'était un ange que Clara
voyé pour m'emmener vers
ui m'attendit sur mon tom-
lara! je veux bien aller à toi;
e-moi, ah! laisse moi le revoir
e fois!..... » La flûte alors re-
ours accents. Le docteur, qui
attentivement Malvina, voyait
s'éclaircir, ses yeux s'animer,
nomie renaître, et cependant
timent triste et confus l'em-
se livrer à l'espérance. A ce
a lune, au haut d'un ciel pur,
ous les objets de ses rayons
entés : Edmond se tait, Mal-
un pas vers le bosquet, il en
le voit, le reconnaît, et s'écrie
ipitant dans ses bras : « Oh!
c'est bien lui! mes yeux ne me
point, et mon Edmond est
Tu as donc voulu revoir ta
lvina? Ah! ne la quitte plus,
te jamais! presse-toi sur son
dernier battement sera pour
Alors, sa voix s'affaiblissant
up, elle tomba sans mouve-
les bras de son époux.

CHAPITRE LVI.

ENCE TROUVE ENFIN LA PAIX.

INA! s'écria Edmond effrayé,
na! Eh quoi! ne t'ai-je retrou-
ur te perdre si tôt? — Calmez-
dit le docteur avec une inquié-
l cherchait à dissimuler; après
lentes secousses, la nature a
repos; ce n'est peut-être
mmeil. » En effet, à peine Mal-
lle été transportée dans son
s'aperçut qu'elle reposait. Ed-
ublé de l'air inquiet du doc-
chait à lire dans ses yeux si
issement devait être regardé
signe favorable; mais celui-
de s'expliquer, recommandait
and silence, et, assis auprès
Malvina, touchait fréquem-
bras, et attendait l'instant du
tat de la malade resta le même
toute la nuit et une partie du jour suivant. Vers le soir, Edmond s'étant éloigné un instant, le docteur se tourna vers mistriss Clare, et lui dit : « La crise approche, voici l'heure où elle va s'éveiller; je ne vous cacherai pas que sa faiblesse est excessive, que son pouls s'éteint, que sa poitrine s'oppresse, et que nous avons tout à craindre..... » Edmond rentra alors dans la chambre, ce qui ne permit pas au docteur d'achever. Mistriss Clare, consternée de ce qu'elle venait d'entendre, resta immobile, comme si la foudre l'eût frappée. Cependant Edmond s'approcha d'elle et lui dit tout bas : « Le docteur vous parlait quand je suis entré; que vous disait-il? Espère-t-il beaucoup? Au nom du ciel! ne me cachez rien. » Mistriss Clare, hors d'état de répondre, lui prit la main, la serra fortement, et se tut. « Expliquez-vous, mistriss Clare? reprit-il en pâlissant; ce silence est plus affreux que tout ce que je puis entendre; il ne met point de bornes à mes craintes..... — Ne parlez donc pas si vivement? interrompit le docteur, afin de sauver à mistriss Clare le tourment de répondre; le moindre bruit peut arracher votre femme à un repos qui lui est si nécessaire; passez même derrière les rideaux; car, si elle s'éveillait tout-à-coup, il serait très-dangereux qu'elle vous vît. » Edmond obéit, et chacun, dans un profond et morne silence, prêtait l'oreille à la respiration de Malvina, qui devenait de plus en plus fréquente. Au bout de quelques instants, une ombre de chaleur colora son visage; elle s'agita dans son lit et articula quelques mots à voix basse. Le docteur, croyant qu'Edmond, caché derrière le rideau, ne le voyait pas, se pencha vers mistris Clare, et lui dit : « Tout est perdu, la fièvre se déclare. — Tout est perdu! » répéta vivement Edmond qui, trop attentif, surveillait chaque mouvement du docteur. Mais, à ce cri que la douleur lui avait arraché, Malvina s'éveilla en sursaut. « Qu'ai-je entendu? dit-elle; quelle voix m'a frappée?..... Il m'a semblé qu'Ed-

mond..... mais, non; si c'était Edmond, il me répondrait..... » A ce tendre reproche, ni les signes du docteur, ni le danger d'une trop vive émotion, ne purent retenir Edmond; il tomba à genoux près du lit, et, saisissant la main pâle de sa femme, qui pendait languissamment, il la couvrit d'un torrent de larmes, sans avoir la force de prononcer un seul mot. A cette vue, Malvina, recueillant toutes ses forces, se souleva sur son séant; elle entoura la tête d'Edmond entre ses deux bras, et la pressant doucement : « C'est lui, dit-elle, c'est bien lui! Je le revois! Il m'aime encore! Le ciel n'a pas voulu me faire mourir désespérée! — Si je t'aime encore! reprit-il impétueusement; ah! ne pense jamais que j'aie cessé de t'aimer; je n'en puis soutenir l'horrible accusation. O toi qui fus toujours l'objet de mon idolâtrie, ton image n'a point cessé de régner uniquement dans mon cœur! Et qui donc aurait pu te disputer mon amour?.....— Votre malheureux époux a été bien indignement calomnié, dit alors mistriss Clare à Malvina, et quand vos forces vous permettront d'entendre le récit..... — Je n'en ai pas besoin, mistriss Clare : voyez donc ses larmes! elles m'ont tout dit..... O Edmond! ajouta-t-elle en retombant sur son oreiller, pose ta main sur mon cœur, rappelles-y la vie, pour que je puisse t'aimer encore; je la sens qui m'abandonne! — Retirez-vous, sir Edmond, dit le docteur vivement alarmé, retirez-vous, un plus long entretien pourrait l'épuiser tout-à-fait. — O docteur! interrompit-elle d'une voix éteinte et en étendant faiblement sa main vers son époux, ne l'éloignez pas; il me reste si peu d'instants!..... s'il sort, je ne le reverrai plus. » Le docteur n'insista pas : que devait-il faire maintenant? qu'adoucir les derniers instants d'une vie qu'il ne pouvait plus prolonger. Edmond, le cœur brisé par les paroles de Malvina, ne pleurait plus, n'osait former une pensée, et restait toujours à genoux, les lèvres collées sur le bras inanimé de sa femme, tandis que mistriss Clare, de l'autre côté, appuyée sur le dossier du lit, laissait échapper un déluge de pleurs. Après une courte pause, Malvina regardant son amie avec tendresse, lui dit : « Chère mistriss Clare, n'est-il pas vrai qu'il m'a ramené Fanny? Si un doux songe ne m'égare pas, il me semble l'avoir vue; qu'elle vienne, que je l'embrasse encore une fois avant d'aller rejoindre sa mère! » Mistriss Clare fut la chercher; elle la trouva couchée, reposant dans son berceau. « Malheureuse enfant! ta mère meurt, et tu dors! » pensa mistriss Clare, frappée du contraste de sa douce tranquillité avec la scène déchirante qui se passait à quelques pas. Cependant elle la prit dans ses bras, et la porta tout endormie sur le lit de sa mère. Malvina la considéra long-temps avec attendrissement, et élevant les mains vers elle : « Pauvre enfant! innocente créature! Quel paisible sommeil! Ainsi tu dormais quand ta mère me fut enlevée : ah! puissent toujours les maux passer de même près de toi sans que tu les sentes!..... Tu dors, Fanny! bientôt je dormirai aussi..... Mais reçois avant mes regrets de n'avoir pu vivre pour toi, mon repentir de t'avoir oubliée, mes plus tendres bénédictions et mon dernier adieu!..... Mon Edmond! je te la lègue; tu veilleras sur son bonheur : nous serons deux là-haut qui déposerons, auprès de Dieu, de tout le bien qu'elle recevra de toi..... Mistriss Clare, que son éducation vous soit confiée; ce devait être l'emploi de ma vie; il m'était bien doux; je n'ai rien de plus précieux à vous laisser pour tout le bien que vous m'avez fait..... Que M. Prior partage ce soin avec vous; je le connais bien mal, si l'espoir de me remplacer après ma mort ne lui adoucit pas ma perte : dites-lui que je meurs en l'aimant..... Et vous, mistriss Clare, apprenez surtout à Fanny à ne jamais sacrifier le devoir à l'amour. O vous! qui en remplissez un si sacré auprès d'une infortunée, qu'il vous sera facile de la guider dans la route de la vertu! — Ah! Malvina, qu'as-tu dit? s'écria

Edmond : que, dans ce moment, un pareil souvenir est un affreux reproche ! — En est-ce un, mon Edmond ? pardonne à ta Malvina, elle ne veut point t'affliger : eh ! que te reprocherais-je, à toi, mon bien suprême ? à toi à qui j'ai dû la plus douce félicité que le monde peut offrir ? à toi qui, dans ce moment, m'entoures de ton amour, et dont les regrets me suivront dans la tombe ?..... — O Malvina ! ne parle pas ainsi ! tes doux accents me déchirent le cœur ; et, quand je te perds par ma faute, l'excès de ta haine même me serait un moindre supplice que l'expression de ton amour. Je l'ai méritée, continua-t-il dans un affreux désordre : n'est-ce pas ma lâche ingratitude qui a empoisonné tes jours ? n'est-ce pas moi qui te plonge au tombeau ? — Arrête, mon Edmond, arrête ! Oh ! sauve-moi l'image de ton désespoir ! Non, tu ne fus point coupable, puisque tu m'aimas toujours, et je ne suis point malheureuse, puisque je vécus aimée de toi, et que je meurs sans remords. O Edmond ! si tu savais combien mon ame est tranquille ! calme comme la nature, au moment où le jour s'éteint..... Dieu tout-puissant ! continua-t-elle en posant ses deux mains sur la tête de son époux, protége-le ; que sa vie soit exempte des chagrins qui ont tourmenté la mienne, et que son dernier jour ressemble au mien ! » Elle ne put en dire davantage, et la chaleur qu'elle venait de mettre à sa touchante prière lui occasiona une faiblesse qui dura quelques heures. Le triste Edmond la regarde en silence, son impétuosité est éteinte, il ne questionne plus, il n'a rien à dire. Ah ! que ne peut-on donner des paroles à la douleur ! Le chagrin qui se tait refoule vers le cœur et le force à se rompre. Oh ! que dans ce moment une larme, une seule larme soulagerait sa misère ! Cependant on s'empresse autour de Malvina ; mais les soins qu'on lui rend ont quelque [illegible] de sombre et de lugubre ; l'air du [illegible] ne permet de former aucun [illegible] : bientôt elle ne sera plus : la main glacée de la m[illegible] jeunesse ; ses lèvres seront tout-à-fait fermées ; jamais, jamais le doux souffle de la vie ne les ranimera ; son âme lutte encore ; un moment de plus, et elle va fuir, hélas ! pour toujours.

Malvina rouvre une paupière languissante, et son premier regard se porte sur son époux. « Cher Edmond ! dit-elle, sans ta peine, que ce moment aurait de douceur ! Il m'a semblé tout-à-l'heure voir Clara m'apparaître dans toute sa gloire ; un doux contentement rayonnait dans sa contenance ; elle m'appelait : Viens à moi, viens te réjouir parmi les anges : un jour ton époux viendra ; mais il doit être enchaîné sur la terre pour protéger ma fille que tu abandonnes..... Tel est l'ordre du Très-Haut..... Edmond, tu l'entends, ce n'est point une vision ! subis ta destinée, répare mes torts, ne me suis point, c'est la dernière prière de Malvina..... — Je te le jure, s'écria-t-il, tu seras obéie ; je vivrai pour souffrir, je veux, je dois souffrir : il faut une longue douleur pour expier ta mort..... — Edmond, dit-elle, pleure Malvina, tu le dois : qui t'aimera jamais comme elle ! Mais qu'aucun repentir n'entre dans ton cœur ; car c'est au nom de ce ciel ouvert devant moi, auprès duquel il y a miséricorde, et qui a pardonné toutes mes erreurs, que Malvina t'absout des tiennes..... — O ange céleste ! ne t'envole pas encore, s'écria Edmond avec tansport ; encore un moment à ton époux, et puis une séparation éternelle..... — Non, Edmond, pas éternelle, reprit-elle avec un accent plus vif, et en agitant ses bras pour lui montrer le ciel, car je vais vers mon père, qui est ton père, vers mon Dieu, qui est ton Dieu : il y a plusieurs demeures dans sa vaste maison ; je vais t'y préparer une place pour qu'il t'y reçoive avec moi, afin que là où je serai tu y sois aussi..... » Un doux sourire éclaircit alors son visage ; elle tenta de serrer encore une fois la main de son époux ; mais, n'en ayant pas la force, elle lui fit un léger signe, et, fermant [illegible] poussa un profond soupir.

Edmond s'avança pour recevoir son souffle, il n'était plus temps; elle venait d'exhaler le dernier : Malvina avait vécu.

CHAPITRE LVII.

DEUX MALHEUREUX PLEURENT ENSEMBLE.

JE tire le rideau sur les tristes scènes qui suivirent : il faut avoir perdu ce qu'on aime pour savoir ce qu'est cette douleur; mais ce n'est pas assez pour la peindre, les moyens humains ne peuvent atteindre jusque là. Qu'est-ce donc quand il s'y joint celle, plus vive, s'il est possible, de trouver en soi la cause de ce qu'on souffre, et d'être poursuivi nuit et jour par cette voix intérieure qui crie que nous avons nous-mêmes attiré notre malheur ! Cependant Edmond ne se regardait pas comme le seul auteur de cette funeste mort; dans sa douleur forcenée, il en accusait la nature entière, il accablait d'imprécations les deux femmes dont l'odieux accord avait trompé Malvina; et, la première fois qu'on lui présenta Fanny, dans l'espérance que cette vue calmerait sa frénésie, il détourna ses yeux avec horreur, ses bras se roidirent pour la repousser, et il s'écria en frissonnant qu'on ôtât de devant lui celle dont la funeste influence avait entraîné sa femme au tombeau.

Cet infortuné était devenu l'objet de tous les soins, de toute la pitié de mistriss Clare; elle lui prodiguait ce que l'amitié a de plus tendre, ce que la commisération a de plus touchant; elle ne le quittait pas; elle saisissait chaque occasion de rappeler ce qui pouvait adoucir sa peine, d'écarter ce qui pouvait l'aigrir, et de verser un baume consolateur sur sa blessure : elle ne voyait plus dans Edmond le séducteur de Louise, l'époux volage de Malvina, mais une créature désolée, en proie au repentir, et trop malheureuse pour ne pas faire oublier qu'elle eût été coupable.

Cependant, comme un des principaux soins de mistriss Clare était de le rattacher à la vie et de le ramener à la raison par le souvenir des devoirs que Malvina lui avait laissés à remplir, ils ne furent point sans effet. Edmond, sentant bien que de long-temps, peut-être, il ne lui serait possible de vivre auprès de Fanny, fut le premier à engager mistriss Clare à partir avec elle. « Allez, lui dit-il, éloignez-vous; ne prodiguez plus vos bontés à un malheureux qui n'en est pas digne, et n'est plus en état de les sentir..... ne vous occupez que de Fanny..... Malvina l'ordonna..... Pour moi, je ne puis pas voir cette enfant, non, je ne le puis pas, Malvina ne l'exigea point; si elle l'eût exigé, je n'aurais pu lui obéir..... Cependant, afin de veiller sur ce dépôt que sa main me confia, je vous accompagnerai jusque chez vous..... et puis je reviendrai ici seul..... et, à ce mot, ses traits s'altérèrent et son regard s'égara..... seul, dans cet asile qui fut choisi par l'amour, que Malvina devait habiter avec moi, où elle m'a rendu heureux, et où je l'ai perdue, seul ici avec son tombeau, ma mémoire et mon amour. »

Mistriss Clare aquiesça promptement à la proposition d'Edmond, dans l'espoir, sans doute, de le retenir quelque temps éloigné du lieu funèbre dont il consentait à s'éloigner en faveur de Fanny : peut-être avait-elle compté parvenir à le distraire par le souvenir du caractère vif, mais léger, qu'elle lui avait connu jadis; mais sa supposition fut entièrement déçue : Edmond n'était plus le même; sa vivacité s'était éteinte dans les larmes, le profond repentir avait détruit sa légèreté, et désormais l'univers se bornait, pour lui, à l'étroite pierre qui couvrait les cendres de Malvina.

A peine eut-il conduit Fanny en sûreté chez mistriss Clare, que, sans prendre congé de personne, il revint sur ses pas, marcha toute la nuit, et arriva chez lui au petit jour. Son premier mouvement le guide sur la tombe de sa femme; il l'avait fait entourer d'une balustrade élevée, dont lui seul et mistriss Clare

[redacted]

avaient une clef, afin qu'aucun pied profane ne vînt souiller cette terre sacrée. Cependant, en approchant, il entend du bruit dans cette enceinte..... Il frissonne..... il frémit; ses artères battent avec une telle violence, qu'il ne peut plus avancer..... Assurément il ne croit pas aux miracles, il n'en espère aucun..... il a vu Malvina sans vie entre ses bras, il l'a placée dans ce cercueil qui repose à quelques pas de lui...., il se le dit, et pourtant son imagination égarée le transporte à cet instant où, dans ce même lieu, il entendit sa voix lorsqu'il la croyait morte..... Il approche, il entend distinctement des sanglots..... Cependant il est impossible d'escalader la balustrade, la porte est soigneusement fermée, et mistriss Clare est absente..... Son agitation n'a plus de bornes, sa tête troublée conçoit tout possible; il entre précipitamment; et, à la faible lueur d'un jour naissant, il aperçoit un homme prosterné sur la terre, les habits en désordre, et les cheveux trempés de la froide rosee de la nuit..... A l'instant toutes ces fantastiques illusions se dissipent, il est frappé comme s'il venait de perdre Malvina une seconde fois, sa voix gémissante ne peut laisser échapper que ces mots : « M. Prior? » A ce nom celui-ci se retourne avec effroi..... « Lui, lui ici! s'écria-t-il; le destructeur de Malvina près de moi! O mistriss Clare, vous m'avez trompé! vous m'aviez dit qu'il ne viendrait pas. — Tu as raison, reprit Edmond avec un froid désespoir, tu as raison de me nommer le destructeur de Malvina, j'ai parjuré mes serments, et j'ai porté la mort au sein de cette femme céleste que ta main m'avait donnée..... Cependant elle m'a béni, elle m'a pardonné; mais puis-je me pardonner moi-même?..... Non, non, continua-t-il en se précipitant sur la tombe et cachant son visage contre la terre, je ne suis pas digne de voir le jour : toi, qui fus son ami, accable-moi de tes reproches, de tes malédictions, tu m'en diras toujours moins que mon propre cœur. » A la vue d'une si profonde douleur, M. Prior se sent ému de pitié; il se repent de l'horreur qu'il vient de manifester, et élevant ses mains vers le ciel : « O Malvina ! pardonne, s'écrie-t-il, si j'ai maudit dans mon cœur l'homme que tu bénissais dans le tien ! c'est sur ta tombe que je rétracte la réprobation que j'avais appelée sur sa tête. Et toi, homme malheureux, puisque Malvina t'est encore si chère, puisque tu la pleures si amèrement, calme ton désespoir, vos nœuds ne sont pas rompus; un jour tu la retrouveras dans ces régions éthérées où elle t'attend, et vous goûterez, pendant l'éternité, les pures délices de cette union dont ma main vous avait enchaînés sur la terre. — Non, non, s'écria Edmond, tout espoir à venir est éteint dans mon cœur : le barbare qui a brisé cette fleur au matin de sa vie, qui a détruit les jours de bonheur que le ciel lui destinait sans doute, doit être à jamais rejeté loin d'elle, et ce n'est point à l'assassin que Dieu réunira la victime. — Dieu n'a point mis de bornes à sa miséricorde, répliqua M. Prior, il a voulu que l'homme n'en désespérât jamais; perdez-vous dans la pensée de cette bonté infinie, c'est le seul moyen de la comprendre. Je ne cherche point à vous consoler, mais à vous apprendre à courber la tête sous les décrets d'une Providence dont nous ne pouvons sonder la profondeur. A Dieu ne plaise que je veuille détruire votre douleur ! c'est ce qui vous reste de plus estimable; gardez-la toujours, mais ne vous en laissez point accabler, afin d'avoir la force de remplacer vos erreurs par des actions vertueuses qui vous rendent digne de l'ange qui vous aima. Bientôt l'éternité viendra, et ne laissera d'autre vestige de l'existence actuelle, sinon qu'elle est bonne à jamais pour le juste, et fâcheuse pour le méchant : mettez-vous en état de l'attendre sans crainte. — Ah ! quand je perds Malvina, que me fait mon sort, la vertu et l'univers entier ! Mon cœur est mort à toute consolation, je n'en puis, je n'en veux rece-

voir aucune; mes pleurs, quand je peux en verser, sont le seul soulagement qui me reste; mais, quelles que soient mes angoisses, je ne veux point mourir..... non, pas encore; les mânes irrités de Malvina demandent une plus longue expiation. - - Je ne vous quitterai point, sir Edmond, reprit M. Prior attendri, je veux consacrer tous mes soins, tout mon temps à ramener la paix dans votre ame abattue: Malvina me saura gré de ce pieux office, et aimera à voir son ami servir de consolateur à son époux. — Non, M. Prior, non; elle m'a laissé seul, et je veux rester seul: éloignez-vous, votre générosité me pèse; toute créature vivante m'est odieuse; je ne veux voir que les ténèbres, je ne veux vivre qu'avec les tombeaux et les ombres..... Allez, c'est auprès de Fanny que Malvina vous appelle; prodiguez-lui vos soins, consacrez-vous à elle, formez-la à l'image de celle dont elle a causé la mort..... Je ne veux point la voir; non, non, qu'elle s'éloigne de moi, que jamais elle ne paraisse à mes yeux, je ne peux point la voir..... Dites-lui pourtant qu'elle m'est bien chère, que je sacrifierais mille fois ma vie pour elle..... Allez, éloignez-vous promptement, continua-t-il en désordre; pourquoi êtes-vous ici? Nul que moi n'a le droit de contempler cette tombe..... Je l'ai payée assez cher! Cette insensible et froide poussière n'appartient qu'à moi; je n'ai plus d'autre bien sur la terre, je veux en jouir seul..... N'espérez pas qu'il vous soit permis de venir encore pleurer ici; mistriss Clare elle-même n'y viendra plus; j'ai laissé votre amitié payer un dernier tribut, c'est assez: désormais cet asile sacré ne s'ouvrira plus que pour moi; et l'époux de Malvina, jaloux de tout ce qui lui reste d'elle, ne veut partager avec personne l'horrible plaisir de contempler son tombeau. »

M. Prior s'éloigna en silence, le cœur surchargé de douleur et de pitié. Il se rendit chez mistriss Clare, et entendit de sa bouche les derniers vœux que Malvina avait faits pour qu'il partageât avec elle les soins qu'exigeait l'éducation de Fanny. Heureux de pouvoir lui obéir après sa mort, il jura de veiller sans cesse sur cette enfant, et, fidèle à ce devoir, il ne la quitta point jusqu'à son dernier jour.

Les tristes détails de la mort de Malvina et le profond désespoir d'Edmond firent du bruit à Édimbourg. Toutes les larmes qu'on versait sur eux étaient autant de reproches poignants et indirects qu'on adressait à mistriss Birton: elle crut les éviter en retournant dans ses montagnes; mais, en arrivant, le premier cri des pauvres et des malheureux fut de lui demander Edmond et Malvina. Les bénédictions dont on couvrait leurs noms blessaient sa vanité, troublaient son ame: en vain fuyait-elle, sa conscience la suivait; elle n'avait plus ni repos ni tranquillité; elle était dans l'effroi, et la nuit et le jour; elle croyait lire sur le visage de chacun le mépris et la haine, entendre toutes les bouches lui répéter que le triomphe du méchant est de courte durée, et que la joie de l'hypocrite n'a qu'un moment; et son ame la tourmentait en dedans de toutes les choses que ses yeux apercevaient autour d'elle. Enfin la certitude d'avoir perdu cette haute réputation qu'elle s'était acquise, le dégoût de ne plus se voir entourée que de bas flatteurs qui l'adulaient en la méprisant, la plongèrent dans une sombre mélancolie qui la consuma peu à peu et la conduisit au tombeau. Alors, sentant sa fin approcher, elle regarde autour d'elle, et ne voit, dans le passé, que des regrets accablants, dans l'avenir, que des craintes effrayantes, et ne trouve aucune consolation dans les réflexions qu'elle fait, ni dans le sort qui l'attend: entre un monde qui s'évanouit et une éternité qui commence, elle frémit, pressée par tous deux, et voudrait fuir dans le néant et le monde qui la méprise et celui qui va la juger. Tyrannisée par le besoin d'obtenir la miséricorde d'Edmond, elle s'indigne pourtant encore à la seule pensée de s'humilier devant lui; et la

vanité, dont elle fit son idole, la rend la victime à ce dernier moment, et la laisse mourir sans lui permettre de demander un pardon qui pouvait seul ramener quelque tranquillité dans son ame.

Mistriss Fenwich continua de briller avec tant d'éclat dans le monde, et de s'enivrer si impunément de tous ses plaisirs, qu'on eût dit que la vengeance divine l'avait oubliée; mais, pour l'éviter long-temps, on n'y échappe pas toujours, et ce que la justice du ciel croit devoir suspendre, lorsque le moment est arrivé, n'en tombe pas moins sûrement. Un jour sans doute elle sera punie, et si le monde n'est pas témoin de son châtiment, c'est que son châtiment sera ailleurs.

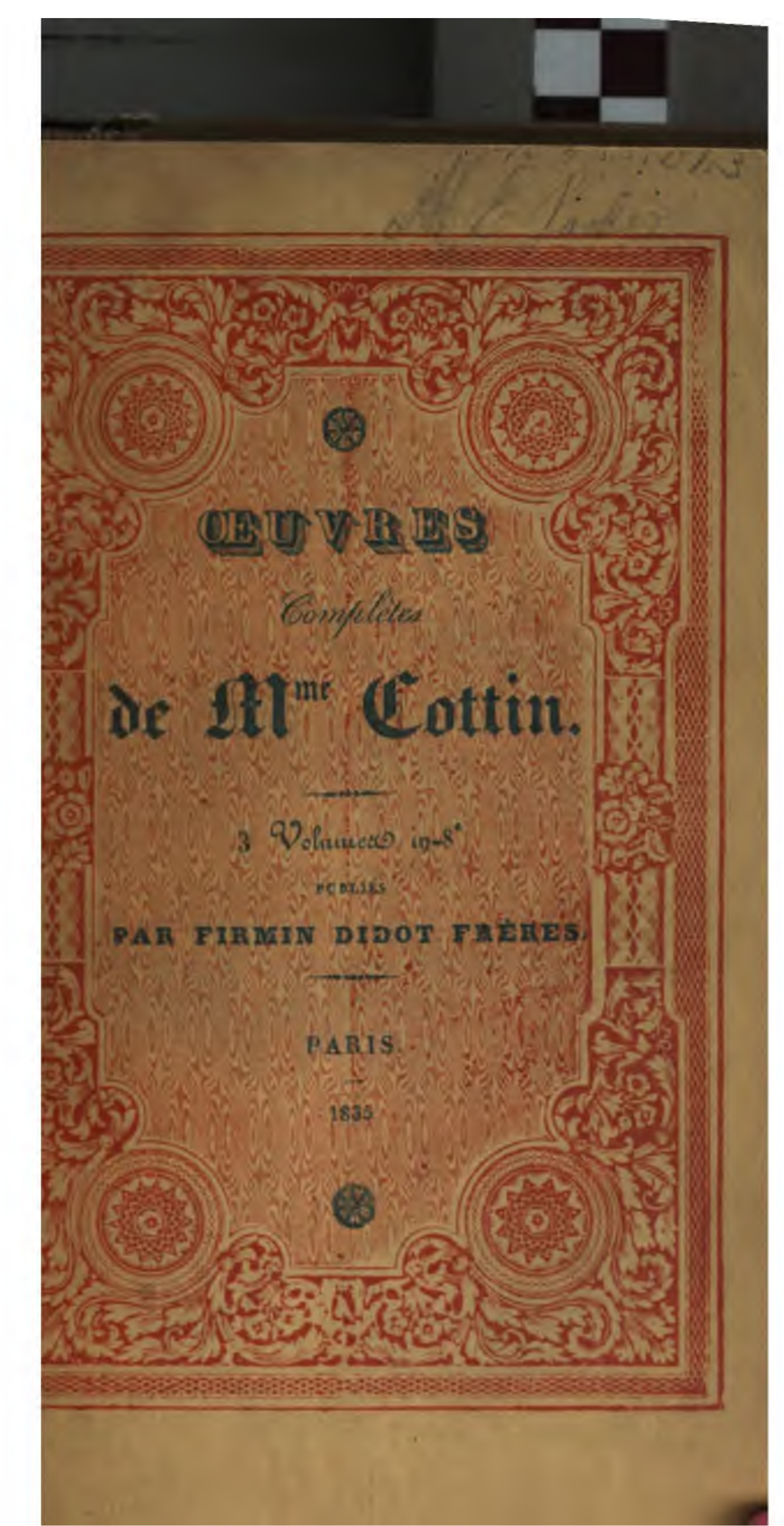
En vain les séductions du monde et les sollicitations de l'amitié tentèrent-elles d'arracher Edmond de sa retraite, rien ne put le déterminer à perdre de vue le tombeau de sa femme. Sans doute, dans la suite, ses regrets devinrent moins amers, une longue douleur supportée avec constance, une longue vie consacrée au devoir, lui acquirent le droit de croire à un heureux avenir : les consolantes espérances descendent presque toujours dans le cœur quand le cœur est pur et droit; et à la pratique des vertus est attaché le sentiment de leur récompense. Pendant les premières années de ses regrets, Edmond rappelait sans cesse Malvina auprès de lui; bientôt ce fut Malvina qui l'appela auprès d'elle; il la suivait dans le ciel, il l'y voyait heureuse, ne se plaignait plus; et, sûr de la rejoindre un jour, il attendit avec soumission l'instant où Dieu lui permit d'aller se réunir à la seule femme qu'il eût aimée sur la terre.

FIN DE MALVINA.






Imprimerie
de
Firmin Didot Frères,
RUE JACOB, N° 24.


ŒUVRES
Complètes
de Mme Cottin.
3 Volumes in-8°
PUBLIÉS
PAR FIRMIN DIDOT FRÈRES.
PARIS.
1835

ŒUVRES
COMPLÈTES
DE
MME COTTIN.

TOME II.

TYPOGRAPHIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES,
RUE JACOB, N° 24.

ŒUVRES

COMPLÈTES

DE

MME COTTIN.

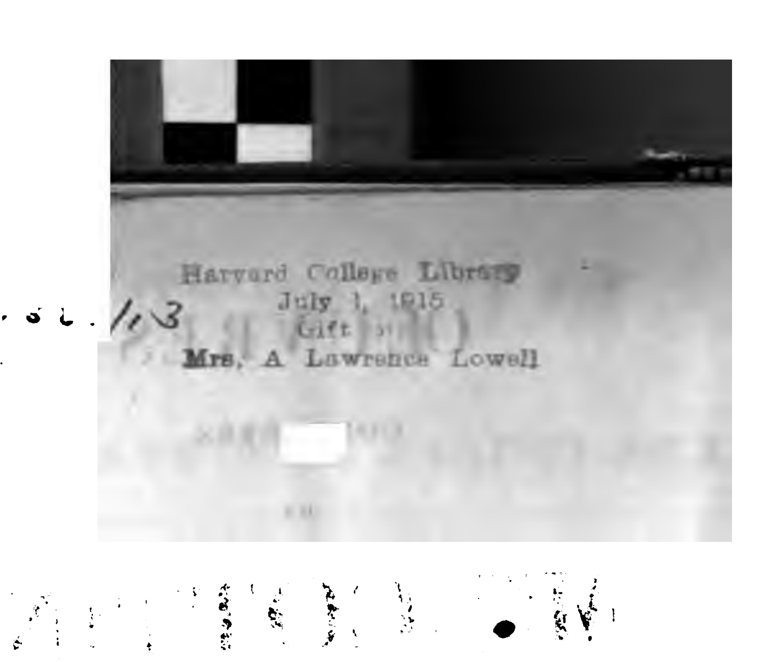
TOME DEUXIÈME.

LES EXILÉS DE SIBÉRIE. — LA PRISE DE JÉRICHO. — AMÉLIE DE MANSFIELD.



PARIS,
FIRMIN DIDOT FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS,
RUE JACOB, N° 24.

M DCCC XXXVI.


Harvard College Library
July 1, 1915
Gift of
Mrs. A Lawrence Lowell

ÉLISABETH,

OU

LES EXILÉS DE SIB

PRÉFACE.

Le trait qui fait le sujet de cette histoire est vrai : l'imagination n'invente point des actions si touchantes ni des sentiments si généreux ; le cœur seul peut les inspirer.

La jeune fille qui a conçu le noble dessein d'arracher son père à l'exil, qui l'a exécuté en dépit de tous les obstacles, a réellement existé ; sans doute elle existe encore : si on trouve quelque intérêt dans mon ouvrage, c'est à cette pensée que je le devrai.

J'ai entendu reprocher à quelques écrivains de peindre dans leurs livres une vertu trop parfaite ; je ne parle pas de moi, qui suis si loin de posséder le talent nécessaire pour atteindre à ce beau idéal ; mais je ne sais quelle plume assez éloquente pourrait ajouter quelques charmes à la beauté de la vertu. La vertu est si supérieure à tout ce qu'on en peut dire, qu'elle paraîtrait peut-être impossible, si on la montrait dans toute sa perfection : voilà du moins la difficulté que j'ai éprouvée en écrivant *Élisabeth*.

La véritable héroïne est bien au-dessus de la mienne, elle a souffert bien davantage. En donnant un appui à Élisabeth, en terminant son voyage à Moscou, j'ai beaucoup diminué ses dangers, et par conséquent son mérite ; mais si peu de personnes savent ce qu'un enfant pieux, soumis et tendre, est capable de faire pour ses parents, que, si j'avais dit toute la vérité, on m'aurait accusée de manquer de vraisemblance, et le récit des longues fatigues qui n'ont point lassé le courage d'une jeune fille de dix-huit ans aurait fini par lasser l'attention de mes lecteurs.

S'il m'a fallu aller jusqu'en Sibérie pour trouver le trait principal de cette histoire, je ne puis m'empêcher de dire que, pour les caractères, les expressions de la piété filiale, et surtout le cœur d'une bonne mère, je n'ai pas été les chercher si loin [1].

[1] C'est dans la tendresse de sa mère, et dans la bonté de son propre cœur, que madame Cottin a puisé ces traits sublimes et touchants, qui font de son ouvrage un monument élevé par la piété filiale à l'affection maternelle.

LES EXILÉS DE SIBÉRIE.

... k, capitale de la ... r les rives de l'Ir- ... est entourée d'immenses forêts qui s'étendent jusqu'à la mer Glaciale [1]. Dans cet espace de onze

[1] La mer Glaciale ou Septentrionale, appelée par les

cents verstes [1], on rencontre des montagnes arides, rocailleuses et couvertes de neiges éternelles; des plaines incultes dépouillées, où, dans les jours les plus chauds de l'année, la terre ne dégèle pas à un pied; de tristes et larges fleuves dont les eaux glacées n'ont jamais arrosé une prairie ni vu épanouir une fleur. En avançant davantage vers le pôle, les cèdres, les sapins, tous les grands arbres disparaissent; des broussailles de mélèses rampants et de bouleaux nains deviennent le seul ornement de ces misérables contrées; enfin des marais chargés de mousse se montrent comme le dernier effort d'une nature expirante; après quoi toute trace de végétation disparaît. Néanmoins c'est là qu'au milieu des horreurs d'un éternel hiver, la nature a encore des pompes magnifiques; c'est là que les aurores boréales [2] sont fréquentes et majestueuses, et qu'embrassant l'horizon en forme d'arc très-clair, d'où partent des colonnes de lumière mobile, elles donnent à ces régions hyperborées [3] des spectacles dont les merveilles sont inconnues aux peuples du midi. Au sud de Tobolsk s'étend le cercle d'Ischim [4]; des landes, parsemées de tombeaux et entrecoupées de lacs amers, le séparent des Kirguis [5], peuple nomade et idolâtre. A gauche il est borné par l'Irtish, qui va se perdre, après de nombreux détours, sur les frontières de la Chine, et à droite par le Tobol [6]. Les rives de ce fleuve sont nues et stériles; elles ne présentent à l'œil que des fragments de rocs brisés, entassés les uns sur les autres, et surmontés de quelques sapins; à leur pied, dans un angle du Tobol, on trouve le village domanial de Saïmka; sa distance de Tobolsk est de plus de six cents verstes. Placé jusqu'à la dernière limite du cercle, au milieu d'un pays désert, tout ce qui l'entoure est sombre comme son soleil, et triste comme son climat.

Cependant le cercle d'Ischim est surnommé l'Italie de la Sibérie, parce qu'il a quelques jours d'été, et que l'hiver n'y dure que huit mois; mais il y est d'une rigueur extrême. Le vent du nord, qui souffle alors continuellement, arrive chargé des glaces des déserts arctiques [7], et en apporte un froid si pénétrant et si vif, que, dès le mois de septembre, le Tobol charrie des glaces. Une neige

Russes *Ledovietoé More*, forme la frontière de tout le nord de la Russie, depuis la Laponie jusqu'au cap Tschukotskoy ou Tschurtschi, à l'extrémité septentrionale et orientale de l'Asie, c'est-à-dire, depuis le 50e degré jusqu'au 205e de longitude. Elle baigne les gouvernements d'Archangel, de Tobolsk et d'Irkutsk. Sur son immense côte, il n'y a que trois ports connus, Kola, Archangel et Mesen. Du côté du pôle arctique, Phipps, Cook, et d'autres navigateurs célèbres, ont en vain tenté de passer de la mer Glaciale dans les mers de l'Inde, qui séparent l'Asie de l'Amérique; mais Cook a observé, en 1778, que le cap Tschurtschi ou Tschukotskoynoss n'est éloigné que de trente-six milles du cap opposé de l'Amérique, auquel il a donné le nom de cap du Prince-de-Galles.

[1] La verste est une mesure qui sert à marquer les distances en Russie, comme le mille en Angleterre, ou la lieue en France; elle est de trois mille cinq cents pieds. Une verste et demie vaut à peu près un mille d'Angleterre, la verste étant au mille comme 104 1/2 est à 69. Le degré, en Russie, est de cent quatre verstes et demie.

[2] L'aurore boréale est un phénomène brillant de la nature, qui appartient exclusivement aux régions septentrionales du globe terrestre, quoique le pôle du midi, suivant quelques voyageurs, ait aussi des aurores australes. C'est une espèce de nuage circulaire, étendu sur l'horizon, dont il sort des jets, des gerbes, des colonnes de feu de diverses couleurs, jaune, rouge, sanglant, rougeâtre, bleu, violet, etc.

La matière de l'aurore boréale paraît avoir son siége dans l'atmosphère, à des hauteurs considérables, la même aurore ayant été vue à Pétersbourg, à Naples, à Rome, à Lisbonne, et même à Cadix. M. de Mairan, dans son *Traité de l'Aurore boréale*, estime que ces sortes de phénomènes ont ordinairement entre trois et neuf cents milles d'élévation. Les progrès de l'électricité, dans le siècle qui vient de s'écouler, promettent une route certaine aux causes physiques de l'aurore boréale, dont les fusées, les jets, les nappes de lumière, semblent autant de courants électriques qui se meuvent dans l'air très-raréfié des régions élevées de l'atmosphère.

[3] Hyperborée, ou hyperboréen, se dit des peuples et des pays très-septentrionaux.

[4] Le cercle d'Ischim ou Issim, qui prend son nom de la rivière de ce nom, est une immense plaine de la Sibérie, au sud de Tobolsk, entre l'Irtish et la rivière Ischim. On l'appelle aussi la *steppe d'Ischim*, ou le désert d'Ischim.

[5] Les Kirguis sont une peuplade tartare, au nord de la Tartarie Indépendante, divisée en trois hordes, la grande, la moyenne et la petite. Le désert d'Ischim les sépare de la Sibérie; on les appelle aussi Kaizaches.

[6] Le Tobol prend sa source dans le pays des Kirguis, au milieu des montagnes qui le séparent du gouvernement d'Ufa. Il se jette dans l'Irtish, près de Tobolsk, après avoir fourni un cours d'environ cinq cents verstes. Ses bords sont si peu élevés, qu'il les dépasse ordinairement au printemps, et inonde une vaste étendue de pays.

[7] Arctique pour septentrional n'est guère d'usage que dans ces phrases: Pôle arctique, cercle arctique, terres arctiques.

[redacted]

épaisse tombe sur la terre, et ne la quitte plus qu'à la fin de mai. Il est vrai qu'alors, quand le soleil commence à la fondre, c'est une chose merveilleuse que la promptitude avec laquelle les arbres se couvrent de feuilles et les champs de verdure : deux ou trois jours suffisent à la nature pour faire épanouir toutes ses fleurs. On croirait presque entendre le bruit de la végétation; les chatons [1] des bouleaux exhalent une odeur de rose; le cytise velu s'empare de tous les endroits humides; des troupes de cigognes, de canards tigrés, d'oies du nord, se jouent à la surface des lacs; la grue blanche s'enfonce dans les roseaux des marais solitaires, pour y faire son nid, qu'elle natte industrieusement avec de petits joncs; et, dans les bois, l'écureuil volant, sautant d'un arbre à l'autre, et fendant l'air à l'aide de ses pattes et de sa queue chargée de laine, va ronger les bourgeons des pins et le tendre feuillage des bouleaux. Ainsi, pour les êtres animés qui peuplent ces froides contrées, il est encore d'heureux jours; mais pour les exilés qui les habitent, il n'en est point.

La plupart de ces infortunés demeurent dans les villages qui bordent le fleuve, depuis Tobolsk jusqu'aux limites du cercle d'Ischim; d'autres sont relégués dans des cabanes, au milieu des champs. Le gouvernement fournit à la nourriture de quelques-uns; ceux qu'il abandonne vivent de leurs chasses d'hiver : presque tous sont en ces lieux l'objet de la pitié publique, et n'y sont désignés que par le nom de malheureux. A deux ou trois verstes de Saïmka, au milieu d'une forêt marécageuse et remplie de flaques d'eau, sur le bord d'un lac circulaire, profond et bordé de peupliers noirs et blancs, habitait une famille d'exilés. Elle était composée de trois personnes, d'un homme de quarante-cinq ans, de sa femme et de sa fille, belle et dans toute la fleur de la jeunesse.

Renfermée dans ce désert, cette famille n'avait de communication avec personne; le père allait tout seul à la chasse; jamais il ne venait à Saïmka, jamais on n'y avait vu ni sa femme ni sa fille : hors une pauvre paysanne tartare qui les servait, nul être au monde ne pouvait entrer dans leur cabane. On ne connaissait ni leur patrie, ni leur naissance, ni la cause de leur châtiment; le gouverneur de Tobolsk en avait seul le secret, et ne l'avait pas même confié au lieutenant de sa juridiction établi à Saïmka. En mettant ces exilés sous sa surveillance, il lui avait seulement recommandé de leur fournir un logement commode, un petit jardin, de la nourriture et des vêtements; mais d'empêcher qu'ils n'eussent aucune communication au dehors, et surtout d'intercepter sévèrement toutes les lettres qu'ils hasarderaient de faire passer à la cour de Russie.

Tant d'égards d'un côté, et de l'autre tant de rigueur et de mystère, faisaient soupçonner que le simple nom de Pierre Springer, qu'on donnait à l'exilé, cachait un nom plus illustre, une infortune éclatante, un grand crime peut-être, ou peut-être une grande injustice.

Mais tous les efforts pour pénétrer ce secret ayant été inutiles, bientôt la curiosité s'éteignit, et l'intérêt avec elle. On cessa de s'occuper d'infortunés qu'on ne voyait point, et on finit même par les oublier tout-à-fait : seulement, lorsque quelques chasseurs se répandaient dans la forêt, et parvenaient jusque sur les bords du lac, s'ils demandaient le nom des habitants de cette cabane : Ce sont des malheureux, leur répondait-on. Alors ils n'en demandaient pas davantage, et s'éloignaient émus de pitié, en se disant au fond du cœur : Dieu veuille les rendre un jour à leur patrie! Pierre Springer avait bâti

[1] Le chaton, terme de botanique, *Amentum*, *Julus Catulus*, en anglais, *catkin*. C'est une sorte de réceptacle commun, qui porte plusieurs petites fleurs, et que l'on distingue facilement des autres par sa forme particulière, qui offre quelque ressemblance avec la queue d'un chat. Ces petites fleurs sont souvent dépourvues de calices; mais le chaton qui les soutient est garni d'écailles qui y suppléent; les saules, les peupliers, les pins, etc., en fournissent des exemples.

lui-même sa demeure ; elle était en bois de sapin et couverte de paille ; des masses de rochers la garantissaient des rafales [1] du vent du nord et des inondations du lac. Ces rochers, d'un granit tendre, réfléchissaient en s'exfoliant les rayons du soleil ; dans les premiers jours du printemps, on voyait sortir de leurs fentes des familles de champignons, les uns d'un rose pâle, les autres couleur de soufre ou d'un bleu azuré, pareils à ceux du lac Baikal ; et, dans les cavités où les ouragans avaient jeté un peu de terre, des jets de pins et de sorbiers s'empressaient d'enfoncer leurs racines et d'élever leurs jeunes rameaux.

Du côté méridional du lac, la forêt n'était plus qu'un taillis clair-semé, qui laissait apercevoir des landes immenses, couvertes d'un grand nombre de tombeaux : plusieurs avaient été pillés, et des ossements de cadavres étaient épars tout autour ; reste d'une ancienne peuplade qui serait demeurée éternellement dans l'oubli, si des bijoux d'or, renfermés avec elle au sein de la terre, n'avaient révélé son existence à l'avarice.

A l'est de cette grande plaine, une petite chapelle de bois avait été élevée par des chrétiens ; on remarquait que, de ce côté, les tombeaux avaient été respectés, et que, devant cette croix qui rappelle toutes les vertus, l'homme n'avait point osé profaner la cendre des morts. C'est dans ces landes ou steppes [2], nom qu'elles portent en Sibérie, que, durant le long et rude hiver de ce climat, Pierre Springer passait toutes ses matinées à la chasse : il tuait des élans qui se nourrissent des jeunes feuilles de trembles et de peupliers. Il attrapait quelquefois des martres zibelines, assez rares dans ce canton, et plus souvent des hermines, qui y sont en grand nombre ; du prix de leur fourrure, il faisait venir de Tobolsk, des meubles commodes et agréables pour sa femme, et des livres pour sa fille. Les longues soirées étaient employées à l'instruction de la jeune Élisabeth. Souvent assise entre ses parents, elle leur lisait tout haut des passages d'histoire ; Springer arrêtait son attention sur tous les traits qui pouvaient élever son ame ; et sa mère, Phédora, sur tous ceux qui pouvaient l'attendrir. L'un lui montrait toute la beauté de la gloire et de l'héroïsme, l'autre tout le charme des sentiments pieux et de la bonté modeste. Son père lui disait ce que la vertu a de grand et de sublime ; sa mère, ce qu'elle a de consolant et d'aimable : le premier lui apprenait comment il la faut révérer, celle-ci comment il la faut chérir. De ce concours de soins, il résulta un caractère courageux, sensible, qui, réunissant l'extraordinaire énergie de Springer à l'angélique douceur de Phédora, fut tout à la fois noble et fier comme tout ce qui vient de l'honneur, et tendre et dévoué comme tout ce qui vient de l'amour.

Mais, quand les neiges commençaient à fondre, et qu'une légère teinte de verdure s'étendait sur la terre, alors la famille s'occupait en commun des soins du jardin : Springer labourait les plates-bandes ; Phédora préparait les semences, et Élisabeth les confiait à la terre. Leur petit enclos était entouré d'une palissade d'aunes, de cornouillers blancs, et de bourdaine, espèce d'arbrisseau fort estimé en Sibérie, parce que sa fleur est la seule qui exhale quelque parfum. Au midi, Springer avait pratiqué une espèce de serre, où il cultivait, avec un soin particulier, certaines fleurs inconnues à ce climat ; et, quand venait le moment de leur fleuraison, il les pressait contre ses lèvres, il les montrait à sa femme, et en ornait le front de sa fille, en lui disant :

[1] Rafale est proprement un terme de marine, qui se dit de certains coups de vent de terre à l'approche des montagnes.

[2] Les steppes ne sont pas des déserts marécageux, mais de hautes plaines incultes, et pour la plupart dénuées d'habitants. Dans celles qui sont couvertes de broussailles et arrosées de ruisseaux, les peuples nomades voyagent avec leurs troupeaux : on y rencontre même des villages. Elles sont généralement d'une étendue immense. La steppe entre Samara et Ouralsk, autrefois dit Yaik, a plus de sept cents verstes de longueur. Il y en a dont le sol est extrêmement fertile et propre également à l'agriculture et au pâturage. Telle est la steppe de la horde moyenne des Kirguis ; mais celles des bords de l'Irtish sont sablonneuses et désertes.

« Élisabeth, pare-toi des fleurs de ta patrie, elles te ressemblent ; comme toi elles s'embellissent dans l'exil. Ah! puisses-tu n'y pas mourir comme elles ! »

Hors ces instants d'une douce émotion, il était toujours silencieux et grave : on le voyait demeurer des heures entières enseveli dans une profonde rêverie, assis sur le même banc, les yeux tournés vers le même point, poussant de profonds soupirs que les caresses de sa femme ne calmaient pas, et que la vue de sa fille rendait plus amers. Souvent il la prenait dans ses bras, la pressait étroitement sur son cœur, et puis tout-à-coup, la rendant à sa mère, il s'écriait : « Emmène, emmène cette enfant, Phédora ; sa détresse, la tienne, me feront mourir. Ah! pourquoi as-tu voulu me suivre? si tu m'avais laissé seul ici, si tu ne portais pas la moitié de mes maux, si je te savais tranquille et honorée dans ta patrie, il me semble que je vivrais dans ce désert sans me plaindre. » A ces mots, la tendre Phédora fondait en larmes ; ses regards, ses paroles, ses actions, tout en elle décelait le profond amour qui l'attachait à son époux. Elle n'aurait pu vivre un seul jour loin de lui, ni se trouver malheureuse quand ils étaient toujours ensemble. Dans leur ancienne fortune, peut-être que de grandes dignités, d'illustres et dangereux emplois le tenaient souvent éloigné d'elle; dans l'exil, ils ne se quittaient plus. Ah! si elle avait pu ne pas s'affliger du chagrin de son époux, peut-être aurait-elle aimé leur exil.

Phédora, quoique âgée de plus de trente ans, était belle encore ; également dévouée à son époux, à sa fille, et à son Dieu, ces trois amours avaient gravé sur son front des charmes que le temps n'efface point. On y lisait qu'elle avait été créée pour aimer avec innocence, et qu'elle remplissait sa destinée. Elle s'occupait à préparer elle-même les mets qui plaisaient le plus à son époux ; attentive à ses moindres désirs, elle cherchait dans ses yeux ce qu'il allait vouloir, pour l'avoir fait avant qu'il l'eût demandé. L'ordre, la propreté, l'aisance même, régnaient dans leur petite demeure. La plus grande pièce servait de chambre aux deux époux ; un grand poêle l'échauffait; les murs enfumés étaient ornés de quelques broderies et de divers dessins de la main de Phédora et de sa fille ; les fenêtres étaient en carreaux de verre, luxe assez rare dans ce pays, et qu'on devait au produit des chasses de Springer. Deux cabinets composaient le reste de la cabane : Élisabeth couchait dans l'un ; l'autre était occupé par la jeune paysanne tartare, et par tous les ustensiles de cuisine et les instruments du jardinage.

Ainsi la semaine se passait dans ces soins intérieurs, soit à tisser des étoffes avec des peaux de rennes, ou à les doubler avec d'épaisses fourrures ; mais quand le dimanche arrivait, Phédora soupirait tout bas de ne pouvoir assister à l'office divin, et passait une partie de ce jour en prières. Prosternée devant Dieu et devant une image de saint Basile, pour lequel elle avait une profonde vénération, elle les invoquait en faveur des objets de sa tendresse ; et, si chaque jour sa dévotion devenait plus vive, c'est qu'elle avait toujours éprouvé qu'à la suite de ces pieux exercices son cœur, plus éloquent, savait mieux trouver les pensées et les expressions qui pouvaient consoler son époux.

Élevée dans ces bois sauvages depuis l'âge de quatre ans, la jeune Élisabeth ne connaissait point d'autre patrie : elle trouvait dans celle-ci de ces beautés que la nature offre encore, même dans les lieux qu'elle a le plus maltraités, et de ces plaisirs simples que les cœurs innocents goûtent partout. Elle s'amusait à grimper sur les rochers qui bordaient le lac, pour y prendre des œufs d'éperviers et de vautours blancs, qui y font leurs nids pendant l'été. Souvent elle attrapait des ramiers au filet, et en remplissait une volière ; d'autres fois elle pêchait des corrasins [1] qui vont par ban-

[1] Corrasin, ou, pour mieux dire, carassin, est le

des, et dont les écailles pourprées, collées les unes contre les autres, paraissaient à travers les eaux du lac comme des couches de feu recouvertes d'un argent liquide. Jamais, durant son heureuse enfance, il ne lui vint dans la pensée qu'il pouvait y avoir un sort plus fortuné que le sien. Sa santé se fortifiait par le grand air, sa taille se développait par l'exercice, et sur son visage, où reposait la paix de l'innocence, on voyait chaque jour naître un agrément de plus. Ainsi, loin du monde et des hommes, croissait en beauté cette jeune vierge pour les yeux seuls de ses parents, pour l'unique charme de leur cœur : semblable à la fleur du désert, qui ne s'épanouit qu'en présence du soleil, et ne se pare pas moins de vives couleurs, quoiqu'elle ne puisse être vue que par l'astre à qui elle doit la vie.

Il n'y a d'affections tendres et profondes que celles qui se concentrent sur peu d'objets : aussi Élisabeth, qui ne connaissait que ses parents, et n'aimait qu'eux seuls dans le monde, les aima avec passion ; ils étaient tout pour elle : les protecteurs de sa faiblesse, les compagnons de ses jeux, et son unique société. Elle ne savait rien qu'ils ne lui eussent appris ; ses amusements, ses talents, son instruction, elle leur devait tout ; et, voyant que tout lui venait d'eux, et que par elle-même elle ne pouvait rien, elle se plaisait dans une dépendance qu'ils ne lui faisaient sentir que par des bienfaits. Cependant, quand la jeunesse succéda à l'enfance, et que la raison commença à se développer, elle s'aperçut des larmes de sa mère, et vit que son père était malheureux. Plusieurs fois elle les conjura de lui en dire la cause, et ne put en obtenir d'autre réponse, sinon qu'ils pleuraient leur patrie ; mais pour le nom de cette patrie et le rang qu'ils y occupaient, ils ne le lui confièrent jamais, ne voulant pas exciter de douloureux regrets dans son ame, en lui apprenant de quelle hauteur ils avaient été précipités dans l'exil. Mais, depuis le moment qu'Élisabeth eut découvert la tristesse de ses parents, ses pensées ne furent plus les mêmes, et sa vie changea entièrement. Les plaisirs dont elle amusait son innocence perdirent tout leur attrait ; sa basse-cour fut négligée ; elle oublia ses fleurs, et cessa d'aimer ses oiseaux. Quand elle venait sur le bord du lac, ce n'était plus pour jeter l'hameçon, ou naviguer dans sa petite nacelle, mais pour se livrer à de longues méditations, et réfléchir à un projet qui était devenu l'unique occupation de son esprit et de son cœur. Quelquefois, assise sur la pointe d'un rocher, les yeux fixés sur les eaux du lac, elle songeait aux larmes de ses parents et aux moyens de les tarir : ils pleuraient une patrie. Élisabeth ne savait point quelle était cette patrie ; mais, puisqu'ils étaient malheureux loin d'elle, ce qui lui importait était bien moins de la connaître que de la leur rendre. Alors elle levait les yeux au ciel pour lui demander du secours, et demeurait abîmée dans une si profonde rêverie, que souvent la neige tombant par flocons, et le vent soufflant avec violence, ne pouvaient l'en arracher. Cependant ses parents l'appelaient-ils, aussitôt elle entendait leur voix, descendait légèrement du sommet des rochers, et venait recevoir les leçons de son père, et aider sa mère aux soins du ménage ; mais, auprès d'eux comme en leur absence, en s'occupant d'une lecture comme en tenant l'aiguille, dans le sommeil et dans la veille, une seule et unique pensée la poursuivait toujours ; elle la gardait religieusement au fond de son cœur, décidée à ne la révéler que quand elle serait au moment de partir.

Oui, elle voulait partir, elle voulait s'arracher des bras de ses parents, pour aller seule à pied jusqu'à Pétersbourg demander la grace de son père : tel était le

nom spécifique d'un poisson du genre cyprin, *cyprinus Carassius*, Linn. On l'appelle aussi hamburge. Son corps est très-large, très-épais, et couvert d'écailles de moyenne grandeur ; il est brun sur le dos, verdâtre sur les côtés, et jaunâtre avec quelques nuances rouges sous le ventre. Il aime les lacs dont le fond est marneux.

[redacted]

hardi dessein qu'elle avait conçu, telle était la téméraire entreprise dont ne s'effrayait point une jeune fille timide. En vain elle entrevoyait de grands obstacles, la force de sa volonté, le courage de son cœur et sa confiance en Dieu la rassuraient, et lui répondaient qu'elle triompherait de tout. Cependant, quand son projet prit un caractère moins vague, et qu'elle cessa d'y réfléchir pour songer à l'exécuter, son ignorance l'effraya un peu : elle ne savait seulement pas la route du village le plus voisin; elle n'était jamais sortie de la forêt : comment trouverait-elle son chemin jusqu'à Pétersbourg? Comment se ferait-elle entendre en voyageant au milieu de tant de peuples dont la langue lui était inconnue? Il lui faudrait toujours vivre d'aumônes. Pour s'y résoudre, elle appelait à son aide l'humilité qu'elle tenait de la religion de sa mère; mais elle avait si souvent entendu son père se plaindre de la dureté des hommes, qu'elle appréhendait beaucoup le malheur d'avoir à solliciter leur pitié. Elle connaissait trop la tendresse de ses parents pour se flatter qu'ils faciliteraient son départ; ce n'était pas à eux qu'elle pouvait avoir recours. Mais à qui s'adresser dans ce désert où elle vivait séparée du reste du monde? et, dans cette cabane dont l'entrée était interdite à tous les humains, comment attendre un appui? Cependant elle ne désespéra pas d'en trouver un : le souvenir d'un accident dont son père avoit pensé être la victime lui rappela qu'il n'est point de lieu si sauvage où la Providence ne puisse entendre les prières des malheureux et leur envoyer des secours.

Il y avait quelques années que, dans une chasse d'hiver, sur le haut des âpres rochers qui bordent le Tobol, Springer avait été délivré d'un péril imminent par l'intrépidité d'un jeune homme. Ce jeune homme était le fils de M. de Smoloff, gouverneur de Tobolsk; il venait tous les hivers poursuivre les élans et les martres dans les landes d'Ischim, et combattre l'ours des monts Ouralks [1] dans les environs de Saïmka. C'est dans cette dernière chasse, la plus dangereuse de toutes, qu'il avait rencontré Springer, et qu'il lui avait sauvé la vie. Depuis ce moment, le nom de Smoloff n'était prononcé dans la demeure des exilés qu'avec respect et reconnaissance. Élisabeth et sa mère regrettaient vivement de ne point connaître leur bienfaiteur, de ne pouvoir point lui offrir leur bénédiction : chaque jour elles priaient le ciel pour lui; chaque année, quand elles entendaient dire que les chasses d'hiver avaient recommencé, elles se flattaient qu'il viendrait peut-être dans leur cabane; mais il n'y venait point : l'entrée lui en était interdite comme à tout le monde, et il ne songeait point à trouver cet ordre rigoureux, car il ne savait pas encore ce que renfermait cette cabane.

Cependant, depuis qu'Élisabeth avait senti la difficulté de sortir de son désert sans un secours humain, sa pensée se reportait plus souvent sur le jeune Smoloff. Un pareil protecteur l'aurait délivrée de toutes ses craintes, aurait levé tous les obstacles. Qui, mieux que lui, pouvait l'éclairer sur les détails de la route de Saïmka à Pétersbourg, lui indiquer la plus sûre voie de faire passer une requête à l'empereur? et, si sa fuite irritait le gouverneur de Tobolsk, qui, mieux qu'un fils, se disait-elle, saura désarmer sa colère, émouvoir sa pitié, et l'empêcher de punir mes parents, en les rendant responsables de ma faute? C'est ainsi qu'elle cal-

1 Les monts Ouralsks (*the Uralian chain, the Uralian montains*) servent de limites entre l'Europe et l'Asie septentrionale. Oural, ou ural, est un mot tartare qui signifie ceinture. Les Russes donnent également le nom de *Kammenoi* et *Semnoi poyas* à cette chaîne de montagnes, comme si elle formait le ceinturon du globe terrestre.

Du sud au nord, les monts Ouralsks ont presque en droite ligne une étendue de plus de quinze cents milles d'Angleterre. On peut les diviser en trois branches principales, l'Oural des Kirguis, l'Oural fertile en minéraux, et l'Oural désert; ce dernier touche à la mer Glaciale.

Le sommet le plus élevé des monts Ouralsks est le Bashkirey, dans le gouvernement d'Orenbourg. Ils sont pour la plupart riches en minéraux et couverts d'épaisses forêts; ils donnent naissance à dix ou douze rivières considérables, telles que le Tobol, l'Oural, le Yemba, etc.

culait tous les avantages qui lui reviendraient d'un semblable appui; et, en voyant l'hiver s'approcher, elle résolut de ne pas laisser passer le temps des chasses, sans s'informer si le jeune Smoloff était dans le canton, et sans chercher les moyens de le voir et de lui parler.

Springer avait été si touché des terreurs de sa femme et de sa fille au récit du danger qu'il avait couru, que, depuis cette époque, il leur avait promis de ne plus retourner à la chasse aux ours, et de ne s'écarter de la forêt que pour poursuivre l'écureuil et l'hermine. Malgré cette promesse, Phédora ne pouvait plus le voir s'éloigner sans effroi, et, jusqu'à son retour, elle demeurait inquiète et tremblante, comme si cette absence eût été le présage d'un grand malheur.

Une neige très-épaisse, et durcie par un froid de plus de trente degrés, couvrait la terre; on était en plein hiver, lorsque, dans une belle matinée de décembre, Springer prit son fusil pour aller chasser dans la steppe. Avant de partir, il embrassa sa femme et sa fille, et leur promit de revenir avant la fin du jour; mais l'heure passa, la nuit s'approchait, et Springer ne revenait point. Depuis l'événement qui avait menacé sa vie, c'était la première fois qu'il manquait d'exactitude, et les frayeurs de Phédora furent sans bornes : tout en cherchant à les calmer, Élisabeth les partageait; elle voulait aller au secours de son père, et ne pouvait se résoudre à quitter sa mère en pleurs. Jusqu'à cet instant, Phédora, délicate et faible, n'avait jamais été au-delà des rives du lac; mais la violence de son inquiétude lui persuada qu'elle aurait des forces pour suivre sa fille, et aller chercher son époux. Toutes deux sortirent ensemble, et marchèrent vers la lande à travers le taillis. L'air était très-froid, les sapins paraissaient des arbres de glace; un givre épais s'était attaché à chaque rameau et en blanchissait la superficie; une brume sombre couvrait l'horizon; l'approche de la nuit donnait encore à tous ces objets une teinte plus lugubre, et la neige, unie comme un miroir, faisait chanceler à chaque pas la faible Phédora. Élisabeth, élevée dans ces climats et accoutumée à braver les froids les plus rigoureux, soutenait sa mère et lui prêtait sa force. Ainsi on voit un arbre transplanté hors de sa patrie languir dans une terre étrangère, tandis que le jeune rejeton qui naît de ses racines, habitué à ce nouveau sol, élève des jets vigoureux, et, en peu d'années, soutient les branches du tronc qui l'a nourri, et protége de son ombre l'arbre qui lui donna la vie. En approchant de la plaine, Phédora ne pouvait plus marcher; Élisabeth lui dit : « Ma mère, le jour va finir, repose-toi ici, et laisse-moi aller seule jusqu'à la lisière de la forêt; si nous attendions plus long-temps, la nuit m'empêcherait de distinguer mon père dans la lande. » Phédora s'appuya contre un sapin, et laissa partir sa fille. En peu d'instants, celle-ci eut atteint la plaine; les tombeaux dont elle est couverte y forment d'assez hauts monticules. Debout sur l'un d'eux, Élisabeth, le cœur navré, les yeux pleins de larmes, regardait si elle n'apercevait pas son père; elle ne voyait rien, tout était solitaire, silencieux, et l'obscurité commençait à unir le ciel et la terre. Cependant un coup de fusil, parti à peu de distance, lui rend toutes ses espérances. Ce bruit, qu'elle n'entendit jamais que de la main de son père, lui paraît un signe assuré que son père est là; elle se précipite de ce côté. Derrière une masse de rochers, elle voit un homme courbé à demi, et qui paraissait chercher quelque chose par terre; elle lui crie : « Mon père, mon père, est-ce toi ? » Cet homme se retourne; ce n'était point Springer : son visage était jeune, beau, et, à l'aspect d'Élisabeth, il exprima une grande surprise. « Vous n'êtes point mon père, reprit-elle avec douleur, mais ne l'avez-vous point vu dans la steppe ? ne pouvez-vous me dire de quel côté je pourrais le trouver ? — Je ne connais point votre père, répondit-il, mais je sais qu'à cette

heure-ci vous ne devez pas rester seule dans cette lande : vous y courez plusieurs dangers, et vous devez craindre.... — Ah ! interrompit-elle, je ne crains rien dans le monde, que de ne pas trouver mon père. » En parlant ainsi, elle élevait vers le ciel ses yeux, dont la fierté et la tendresse, le courage et la douleur peignaient si bien son ame et semblaient présager sa destinée. Le jeune homme en fut ému ; il croyait rêver ; il n'avait rien vu, jamais rien imaginé de pareil à Élisabeth. Il lui demanda le nom de son père. « Pierre Springer, lui dit-elle. — Quoi ! s'écria-t-il, vous êtes la fille de l'exilé de la cabane du lac ? Tranquillisez-vous, je connais votre père ; il n'y a pas une heure que je l'ai quitté : il a fait un détour pour se rendre dans sa demeure ; mais il doit y être arrivé maintenant. » Élisabeth n'en écoute pas davantage ; elle court vers le lieu où elle avait laissé sa mère ; elle l'appelle avec des cris de joie, afin que sa voix la rassure avant même qu'elle ait pu lui parler ; elle ne la trouve plus : éperdue, elle fait retentir la forêt du nom de ses parents. Du côté du lac, des voix lui répondent ; elle double le pas, elle arrive, et, sur le seuil de la cabane, elle voit son père et sa mère ; ils lui tendent les bras ; elle s'y jette : en s'embrassant, ils s'expliquent ; chacun d'eux était revenu dans la chaumière par un chemin différent ; mais les voilà réunis, les voilà tranquilles. Alors seulement Élisabeth s'aperçoit que le jeune homme l'a suivie. Springer le regarde, le reconnaît, et lui dit avec un profond regret : « Il est bien tard, M. de Smoloff, et cependant vous savez qu'il ne m'est pas permis de vous offrir un asile, même pour une seule nuit. — M. de Smoloff ! s'écrient Élisabeth et sa mère, notre libérateur ! c'est lui qui est ici ? » Et toutes deux tombent ensemble à ses pieds. Phédora les baigne de pleurs ; Élisabeth lui dit : « M. de Smoloff, depuis trois ans que vous avez sauvé la vie de mon père, nous n'avons pas passé un seul jour sans demander à Dieu de vous bénir. — Ah ! il vous a entendues, puisqu'il m'a envoyé ici, répond le jeune homme avec une profonde émotion ; car le peu que j'ai fait ne méritait pas assurément un pareil prix. »

Cependant il était fort tard, une profonde obscurité enveloppait toute la forêt ; le retour à Saïmka, au milieu de la nuit, n'était pas sans danger, et Springer ne pouvait se résoudre à refuser l'hospitalité à son libérateur ; mais il avait promis sur la foi de l'honneur, au gouverneur de Tobolsk, de ne recevoir personne dans sa demeure, et il lui était affreux de manquer à un pareil serment. Il proposa au jeune homme de l'accompagner jusqu'à Saïmka. « J'allumerai un flambeau, lui dit-il ; je connais les détours de la forêt, les marais, les stagnes d'eaux[1] qu'il faut éviter ; je marcherai le premier. » Phédora effrayée se jette au-devant de lui pour l'arrêter. Smoloff prit la parole : « Permettez-moi, monsieur, lui dit-il, de rester dans votre cabane jusqu'au jour : je sais quels sont les ordres de mon père, et les motifs qui l'obligent à vous montrer tant de rigueur : mais je suis sûr qu'il me permettrait en cette occasion de vous délier de votre serment, et je vous réponds de revenir bientôt vous remercier de sa part de l'asile que vous m'aurez accordé. » Springer prit alors la main du jeune homme, il entra avec lui dans la cabane, et tous deux s'assirent auprès du poêle, tandis que Phédora et sa fille préparaient le souper.

Élisabeth était vêtue, selon l'usage des paysannes tartares, avec un court jupon rouge relevé sur le côté, la jambe couverte d'un pantalon de peau de renne, et les cheveux tombant en tresses jusque sur ses talons ; un corset étroit et boutonné sur le côté laissait voir toute l'élégance de sa taille, et ses manches retroussées jusqu'au coude ne dérobaient point la beauté de ses bras. La simplicité de son costume semblait rehausser encore la dignité de son maintien, et tous

[1] Les stagnes d'eaux, au lieu de dire les eaux stagnantes.

ses mouvements étaient accompagnés d'une grace que Smoloff admirait avec une singulière émotion, et dont il ne pouvait détacher ni ses regards, ni son cœur. Élisabeth ne le regardait pas avec moins de plaisir; mais dans ce plaisir tout était pur; il ne venait que de la reconnaissance qu'elle lui devait, et des espérances qu'elle fondait sur lui. Dieu lui-même, qui sonde jusqu'aux derniers replis du cœur, n'aurait pas trouvé dans celui d'Élisabeth un seul sentiment qui ne se rapportât à ses parents, et qui ne fût entièrement pour eux. Pendant le souper, le jeune Smoloff dit aux exilés qu'il n'était que depuis trois jours à Saïmka; qu'il avait appris que des loups affamés ravageaient tout le canton, et qu'avant peu on ferait une chasse générale pour les détruire. A cette nouvelle, Phédora se pressa contre son époux en pâlissant: « Vous n'irez point, j'espère, lui dit-elle, à cette chasse dangereuse; vous n'exposerez pas votre vie, votre vie, le plus précieux de mes biens! — Hélas! Phédora, que dites-vous? reprit Springer avec un sentiment d'amertume. Qu'est-ce que ma vie? sans moi seriez-vous ici? savez-vous ce qui vous rendrait la liberté, à vous et à notre enfant? le savez-vous? » Sa femme l'interrompit par un cri douloureux: Élisabeth quitta sa place, vint auprès de son père, lui prit la main, et lui dit: « Mon père, tu le sais, élevée dans ces forêts, je ne connais point d'autre patrie; ici, à tes côtés ma mère et moi nous vivons heureuses; mais j'atteste son cœur comme le mien, que dans aucun lieu de la terre nous ne pourrions vivre sans toi, fût-ce dans ta patrie. — Entendez-vous, M. de Smoloff? répliqua Springer; vous croyez que de telles paroles devraient me consoler, et elles enfoncent, au contraire, le poignard plus avant dans mon sein: des vertus qui devaient faire ma joie font mon désespoir, quand je pense qu'à cause de moi elles demeureront ensevelies dans ce désert; qu'à cause de moi Élisabeth ne sera point connue, ne sera point aimée. » La jeune fille l'interrompit vivement par ces mots: « O mon père! me voici entre ma mère et toi, et tu dis que je ne serai point aimée! » Springer, sans pouvoir modérer sa douleur, continua ainsi: « Jamais tu ne jouiras de ce plaisir que je te dois, jamais la voix d'un enfant adoré ne te fera entendre de si douces paroles: tu vivras seule ici, sans époux, sans famille, comme un faible oiseau égaré dans le désert. Innocente victime, tu ne connais point les biens que tu perds; mais moi, qui ne peux plus te les donner, j'ai tout perdu. » Pendent cette scène, le jeune Smoloff avait essuyé ses larmes plus d'une fois; il voulut parler, sa voix était altérée. Cependant il dit: « Monsieur, dans la triste place qu'occupe mon père, vous devez croire que je ne suis pas étranger au malheur; souvent j'ai parcouru les divers cercles de son vaste gouvernement: que de larmes j'ai recueillies! que de douleurs solitaires j'ai entendu gémir! J'ai vu, j'ai vu dans les déserts de l'affreux Beresof [1] des infortunés qui vivaient sans amis, sans famille; jamais ils ne recevaient une tendre caresse, jamais une douce parole ne réjouissait leur cœur: isolés dans le monde, séparés de tout, ils n'étaient pas seulement exilés, ils étaient malheureux. — Et, quand le ciel t'a laissé ta fille, interrompit Phédora d'un ton de reproche et d'amour, tu dis que tu as tout perdu; si le ciel te l'ôtait, que dirais-tu donc? » Springer tressaillit; il prit la main de sa fille, et, la serrant sur son cœur avec celle de sa femme, il répondit en les regardant toutes deux: « Ah! je le sens, je n'ai pas tout perdu! »

Quand le jour parut, le jeune Smoloff prit congé des exilés; Élisabeth le voyait partir avec regret, car elle était impatiente de lui révéler son projet, de

[1] Beresof, Beresov ou Beresow, est une ville de la Sibérie, située dans la province du même nom, au nord-ouest et à trois cent soixante-douze mille de Tobolsk, au 64e degré de latitude septentrionale, et au 65e degré 14 minutes de longitude orientale: le prince de Menzikof y mourut en exil en 1729. Le district de Beresof a des mines d'or, qui, depuis l'année 1754, ont valu à la couronne de Russie un revenu net de près de 860,000 roubles par an.

: sa pupitation; elle n'avait
i moment pour lui parler en
ses parents ne l'avaient pas
elle ne voulait pas s'expli-
eux; elle espéra qu'en la
ant elle trouverait l'occa-
retenir. Aussi lui dit-elle
: « Ne reviendrez-vous
? Ah! promettez-moi que
sera pas le dernier où j'au-
eur de mon père. » Sprin-
de ces paroles, surtout
elles étaient prononcées;
inquiétude le saisit; il se
ordres du gouverneur, et
n'y désobéirait pas deux
répondit qu'il était certain
son père une exception
dès ce jour même il al-
à Tobolsk pour la sollici-
monsieur, continua-t-il,
ses bontés pour moi, ne
pour vous? ne serai-je
pour vous servir?
rien à lui demander? —
» répliqua Springer d'un
jeune homme baissa tris-
vers la terre, et puis
Phédora, il lui fit la même
monsieur, répondit-elle, je
me donnât la permission
dimanches entendre la
avec ma fille. » Smoloff
lui faire obtenir, et s'é-
tant toutes les bénédic-
famille et les vœux secrets
sur son prompt retour.
pendant, il n'était occupé
avait plus d'autre pensée.
qui lui était apparue la
désert, sous une forme si
commencé par frapper son
bientôt, en la voyant au-
rents, son cœur avait été
touché; il se retraçait
paroles, son air, ses re-
le dernier mot qu'elle
dans ce mot, peut-être une
et l'eût-il empêché de l'ai-
la vivacité avec laquelle
exprimé le désir de le
revoir; cette prière dont l'accent déce-
lait un sentiment si tendre, lui firent
croire qu'elle avait été émue comme lui.
Sa jeune imagination s'exaltant par cette
pensée, il se persuada que la rencontre
de la veille n'était pas un coup du ha-
sard, qu'une mutuelle sympathie avait
agi sur Élisabeth comme sur lui, et il
était impatient de lire dans ce cœur in-
nocent la confirmation de tout ce qu'il
osait espérer. Ah! qu'il était loin de de-
viner ce qu'il devait y lire un jour!

Cependant, depuis la visite de Smo-
loff, la tristesse de Springer avait pris
un caractère plus sombre. Le souvenir
de ce jeune homme si aimable, si géné-
reux, si intrépide, lui rappelait sans
cesse l'époux qu'il aurait désiré à sa
fille : mais sa triste position lui inter-
disant toute pensée de ce genre, loin de
désirer le retour de Smoloff, il le crai-
gnait; car Élisabeth pouvait être sensi-
ble, et c'eût été le dernier terme du mal-
heur pour son cœur paternel, que de
voir sa fille atteinte par la secrète dou-
leur d'un amour sans espoir.

Un soir, plongé dans ses rêveries, la
tête entre ses deux mains, le coude ap-
puyé sur le poêle, il poussait de pro-
fonds soupirs. Phédora, à cet aspect,
avait laissé tomber son aiguille; les
yeux fixés sur son époux, le cœur plein
d'anxiété, elle demandait au ciel de lui
inspirer ces paroles qui consolent et qui
ont le pouvoir de faire oublier le mal-
heur. Un peu plus loin, dans l'ombre,
Élisabeth les regardait tous deux, et
songeait avec joie qu'un jour viendrait,
peut-être, où ils ne pleureraient plus.
Elle ne doutait point que Smoloff ne
consentît à favoriser son entreprise:
un secret instinct lui répondait d'avance
qu'il en serait touché, et qu'il la proté-
gerait; mais elle craignait le refus de
ses parents, surtout celui de sa mère.
Cependant comment partir sans leur
aveu, sans savoir le nom de leur patrie,
et pour quelle faute elle allait demander
grace? Elle sentit qu'il fallait leur ou-
vrir son cœur, et que le moment était
venu. Elle mit un genou en terre pour

demander à Dieu de disposer ses parents à l'entendre ; ensuite elle s'approcha doucement de son père, et demeura debout derrière lui, appuyée contre le dossier de la chaise où il était assis. Elle garda le silence un moment, dans l'espoir qu'il lui parlerait peut-être le premier; mais, voyant qu'il ne quittait point son attitude pensive, elle commença ainsi : « Mon père, permets-moi de t'adresser une question. » Il releva la tête, et lui fit signe qu'elle le pouvait. « L'autre jour, quand le jeune Smoloff te demanda si tu ne désirais rien : Rien, lui répondis-tu : est-il vrai, ne désires-tu rien ? — Rien qu'il puisse me donner. — Et qui pourrait te donner ce que tu désires ? — L'équité, la justice ! — Mon père, où peut-on les trouver ? — Dans le ciel, sans doute, mais sur la terre, jamais, jamais. » Ayant parlé ainsi, les noirs soucis qui ombrageaient son front prirent une teinte plus sombre, et il laissa retomber sa tête dans ses mains. Après une courte pause, Élisabeth reprit la parole, et d'une voix plus animée elle dit : « Mon père, ma mère, écoutez-moi, c'est aujourd'hui que j'accomplis ma dix-septième année; c'est aujourd'hui que j'ai reçu de vous cette vie qui me sera si chère, si je puis vous la consacrer; ce cœur, avec lequel je vous aime et vous révère comme les images vivantes du Dieu du ciel. Depuis ma naissance, chacun de mes jours a été marqué par vos bienfaits; je n'ai pu y répondre encore que par ma reconnaissance et ma tendresse; mais qu'est-ce que ma reconnaissance, si elle ne se montre point ? qu'est-ce que ma tendresse, si je ne puis vous la prouver ? O mes parents ! pardonnez à l'audace de votre fille ; mais, une fois en sa vie, elle voudrait faire pour vous ce que vous n'avez cessé de faire pour elle depuis sa naissance. Ah ! daignez enfin verser dans son sein le secret de tous vos malheurs ! — Ma fille, que me demandes-tu ? interrompit très-vivement son père. — Que vous m'instruisiez de tout ce que j'ai besoin de savoir pour vous montrer tout mon amour; et Dieu sait quel motif m'anime lorsque j'ose vous adresser un pareil vœu ! » En disant ces mots, elle tomba aux genoux de son père, et éleva vers lui des regards suppliants. Un sentiment si grand, si noble, brillait dans ses yeux, à travers les larmes dont ils étaient pleins, et l'héroïsme de son ame jetait quelque chose de si divin sur l'humilité de son attitude, que Springer entrevit à l'instant une partie de ce que sa fille pouvait vouloir. Sa poitrine s'oppressa : il ne pouvait ni parler ni pleurer; il demeurait silencieux, immobile, accablé comme devant la présence d'un ange: l'excès de l'infortune n'avait point eu la puissance de remuer son cœur, comme venaient de faire les paroles d'Élisabeth, et cette ame si ferme, que les rois n'intimidaient point, et que l'adversité ne pouvait abattre, attendrie à la voix de son enfant, cherchait en vain sa force et ne la trouvait plus. Pendant que Springer gardait le silence, Élisabeth demeurait toujours prosternée devant lui. Sa mère s'approcha pour la relever. Placée derrière sa fille, elle n'avait pu voir, lorsque celle-ci était tombée à genoux, ni le geste, ni le regard qui venaient de révéler son sublime secret à son père, et elle était restée bien loin du malheur qui menaçait sa tendresse. « Pourquoi, dit-elle à son époux, pourquoi refuserais-tu de lui confier nos secrets ? est-ce que sa jeunesse t'effraie ? crains-tu que l'ame d'Élisabeth ne s'afflige jusqu'à la faiblesse de la grandeur de nos revers ? — Non, reprit le père en regardant fixement sa fille, non, ce n'est pas sa faiblesse que je crains. » A ce mot, Élisabeth ne douta pas que son père ne l'eût comprise ; elle lui serra la main, mais en silence, afin de n'être entendue que de lui, car elle connaissait le cœur de sa mère, et était bien aise de retarder l'instant qui devait le déchirer. « Mon Dieu ! s'écria Springer, pardonnez mes murmures ; je connaissais tous les biens que vous m'aviez ravis, et non ceux que vous me destiniez : Élisabeth, tu as effacé en ce jour douze années

l'adversité. — Mon père, répondit-elle, puisqu'on entend de semblables paroles sur la terre, ne dis plus qu'il ne s'y trouve pas de bonheur; mais parle, réponds-moi, je t'en conjure, quel est ton nom, ta patrie, tes malheurs? — Mes malheurs, je n'en ai plus; ma patrie, où je vis près de toi; mon nom, l'heureux père d'Élisabeth. — O mon enfant! interrompit Phédora, je pouvais donc t'aimer davantage? tu viens de consoler ton père! » A ces mots, la fermeté de Springer fut tout-à-fait vaincue; il serra dans ses bras sa femme et sa fille; et, les baignant de ses larmes, il répétait d'une voix entrecoupée : « Mon Dieu, pardonnez, j'étais un ingrat, pardonnez, ne punissez pas. » Quand cette violente émotion fut un peu calmée, Springer dit à sa fille : « Mon enfant, je vous promets de vous instruire de tout ce que vous désirez savoir; mais attendez quelques jours encore, je ne pourrais vous parler de mes malheurs aujourd'hui, vous venez de me les faire oublier. »

L'obéissante Élisabeth n'osa point le presser davantage, et attendit avec respect l'instant où il voudrait s'expliquer; mais elle l'attendit vainement : Springer semblait le craindre et le fuir; il avait deviné son projet, et aucun terme ne pourrait expliquer l'admiration et la reconnaissance de ce tendre père; il ne se sentait pas le droit de refuser à sa fille le consentement qu'elle allait lui demander; mais il ne se sentait pas non plus le courage de le donner. Sans doute ce moyen était le seul qui lui laissât quelques espérances de sortir de l'exil, et de replacer Élisabeth au rang qui lui était dû; mais, quand il considérait les fatigues inouïes et les terribles dangers de ce voyage, il n'en pouvait supporter la pensée. Pour rétablir sa famille, et retrouver son pays, il eût donné sa vie; mais il ne pouvait pas risquer celle de sa fille.

Le silence de Springer dictait à Élisabeth la conduite qu'elle devait tenir: elle était sûre que son père l'avait devinée, qu'il était touché de ce qu'elle voulait faire : mais, s'il eût approuvé son projet, aurait-il évité avec tant de soin de lui en parler? En effet, ce projet était si extraordinaire, que ses parents ne pouvaient le voir que comme une pieuse et tendre folie. Pour parvenir à le leur faire adopter, il était nécessaire qu'elle le présentât sous le jour le plus favorable, dégagé de ses plus grands obstacles, protégé de l'aide et des conseils de Smoloff. Jusque là il serait rejeté, elle n'en doutait point. Elle se décida donc à se taire encore, et à n'achever d'ouvrir son cœur à ses parents que quand elle aurait eu un entretien avec Smoloff sur ce sujet. Comme elle prévoyait aussi qu'une des plus fortes raisons que ses parents opposeraient à son départ serait l'impossibilité de lui laisser faire, à son âge, huit cents lieues à pied, dans le climat le plus rigoureux du monde, et pour répondre d'avance à cette difficulté, elle essayait chaque jour ses forces dans les landes d'Ischim : aucun temps ne la retenait; soit que le vent chassât la neige avec violence, soit qu'un brouillard épais lui cachât la vue de tous les objets, elle partait toujours, quelquefois malgré ses parents, et s'exerçait ainsi, peu à peu, à braver leurs ordres et les tempêtes.

Les hivers de Sibérie sont sujets aux orages; souvent, au moment où le ciel paraît le plus serein, des ouragans terribles viennent l'obscurcir tout-à-coup. Partis des deux points opposés de l'horizon, l'un arrive chargé de toutes les glaces de la mer du Nord[1], et l'autre des tourbillons orageux de la mer Caspienne : s'ils se rencontrent, s'ils se choquent, les sapins opposent en vain à leur furie leurs troncs robustes et leurs longues pyramides; en vain les bouleaux plient jusqu'à terre leurs flexibles rameaux et leur mobile feuillage:

1 La mer du Nord, dont il est parlé ici, n'est point cette partie de l'Océan qui est entre l'Angleterre, l'Allemagne, le Danemarck et la Norwège, mais cette mer qui baigne les côtes orientales de l'Amérique (*the North Pacific Ocean*). Elle est appelée ainsi par opposition à celle qui en baigne les côtes occidentales, et qui s'appelle mer du Sud (*the Pacific Ocean or Great South Sea.*)

tout est rompu, tout est renversé; les neiges roulent du haut des montagnes; entraînées par leur chute, d'énormes masses de glace éclatent et se brisent contre la pointe des rochers, qui se brisent à leur tour; et les vents, s'emparant des débris des monts qui s'écroulent, des cabanes qui s'abîment, des animaux qui succombent, les enlèvent dans les airs, les poussent, les dispersent, les rejettent vers la terre, et couvrent des espaces immenses des ruines de toute la nature.

Dans une matinée du mois de janvier, Élisabeth fut surprise par une de ces horribles tempêtes; elle était alors dans la grande plaine des tombeaux, près de la petite chapelle de bois. A peine vit-elle le ciel s'obscurcir, qu'elle se réfugia dans cet asile sacré. Bientôt les vents déchaînés vinrent heurter contre ce frêle édifice, et, l'ébranlant jusqu'en ses fondements, menaçaient à toute heure de le renverser. Cependant Élisabeth, courbée devant l'autel, n'éprouvait aucun effroi, et l'orage, qu'elle entendait gronder autour d'elle, atteignait tout, hors son cœur. Sa vie pouvant être utile à ses parents, elle était sûre qu'à cause d'eux Dieu veillerait sur sa vie, et qu'il ne la laisserait pas mourir avant qu'elle les eût délivrés. Ce sentiment, qu'on nommera superstitieux peut-être, mais qui n'était autre chose que cette voix du ciel que la pitié seule sait entendre; ce sentiment, dis-je, inspirait à Élisabeth un courage si tranquille, qu'au milieu du bouleversement des éléments, et sous l'atteinte même de la foudre, elle ne put s'empêcher de céder à la fatigue qui l'accablait, et, se couchant au pied de l'autel où elle venait de prier, elle s'endormit paisiblement, comme l'innocence dans les bras d'un père, comme la vertu sur la foi d'un Dieu.

En ce même jour, Smoloff était revenu de Tobolsk; son premier soin, en arrivant à Saïmka, avait été de se rendre à la cabane des exilés. Il apportait à Phédora la permission qu'elle avait sollicitée. Elle et sa fille allaient être

plus tôt une visite que, sous mille prétextes, ce jeune homme s'efforçait de prolonger. Sur ces entrefaites l'orage se déclara, et les exilés tremblèrent pour leur fille. « Élisabeth! que va devenir mon Élisabeth? » s'écriait la mère désolée. Springer prit son bâton en silence, et ouvrit la porte pour aller chercher sa fille; Smoloff se précipita sur ses pas. Le vent soufflait avec violence; les arbres se rompaient de tous côtés; il y allait de la vie à traverser la forêt: Springer voulut le représenter à loff et l'empêcher de le suivre; il n y réussir : le jeune homme voyai bien le péril, mais il le voyait avec j ie : il était heureux de le braver pour Élisabeth. Les voilà tous deux dans la forêt: « De quel côté irons-nous? demande Smoloff. — Vers la grande lande, reprend Springer : c'est là qu'elle va tous les jours; j'espère qu'elle se sera réfugiée dans la chapelle. » Ils n'en disent pas davantage, ils ne se parlent point, leur inquiétude est pareille, ils n'ont rien à s'apprendre; ils marchent avec la même intrépidité, s'inclinant, se baissant pour se garantir du choc des branches fracassées, de la neige que le vent chassait dans leurs yeux, et des éclats de rochers que la tempête faisait tourbillonner sur leurs têtes. En atteignant la lande, ils cessèrent d'être menacés par le déchirement des arbres de la forêt; mais sur cette plaine rase, ils étaient poussés, renversés par les rafales de vent qui soufflaient avec furie; enfin, après bien des efforts, ils gagnèrent la petite chapelle de bois où ils espéraient qu'Élisabeth se serait réfugiée; mais, en apercevant de loin ce pauvre et faible abri dont les planches disjointes craquaient horriblement et semblaient prêtes à s'enfoncer, ils commencèrent à frémir de l'idée qu'elle était là. Animé d'une ardeur extraordinaire, Smoloff devance le père de quelques pas : il entre le premier, il voit..... il voit Élisabeth, non le et tremblante, mais rmie au pied de l'autel.

Frappé d'une inex s'arrête, la montr lence, et tous deu timent de respect, genoux auprès de l'ange qu dort us la protection du ciel. Le père se penche sur le visage de son enfant; le jeune homme baisse les yeux avec modestie, et se recule, comme n'osant regarder de trop près une si divine innocence. Élisabeth s'éveille, reconnaît son père, se jette dans ses bras, et s'écrie : « Ah! je le savais bien que tu veillais sur moi. » Springer la serre dans ses bras avec une sorte d'étreinte convulsive. « Malheureuse enfant, lui dit-il, dans quelles angoisses tu nous a jetés, ta pauvre mère et moi! — Mon père, pardonne-moi ses larmes, répond Élisabeth, et allons les essuyer. » Elle se lève et voit Smoloff. « Ah! dit-elle avec une douce surprise, tous mes protecteurs veillaient donc sur moi : Dieu, mon père et vous. » Le jeune homme ému retient son cœur prêt à s'échapper. « Imprudente, reprend Springer, tu parles d'aller retrouver ta mère, sais-tu seulement si le retour est possible, et si ta faiblesse résistera à la violence de la tempête, quand M. de Smoloff et moi n'y avons échappé que par miracle? — Essayons, répond-elle : j'ai plus de force que tu ne crois; je suis bien aise que tu t'en assures, et que tu voies toi-même ce que je puis faire pour consoler ma mère. » En parlant ainsi, ses yeux brillent d'un si grand courage, que Springer voit bien qu'elle n'a point abandonné son projet. Elle s'appuie sur le bras de son père, elle s'appuie aussi sur celui de Smoloff : tous deux la soutiennent, tous deux garantissent sa tête en la couvrant de leurs vastes manteaux. Ah! c'est bien alors que Smoloff ne peut s'empêcher d'aimer ce tonnerre, ces vents épouvantables qui font chanceler Élisabeth, et l'obligent à se presser contre lui. Il ne craint point pour sa propre vie, qu'il exposerait mille fois pour prolonger de pareils moments; il ne craint point pour celle d'Élisabeth, il

est sûr de la sauver : dans l'exaltation qui le possède, il défierait toutes les tempêtes de pouvoir l'en empêcher.

Cependant le ciel ne menace plus, les nuages s'éclaircissent, ils cessent de fuir avec une effrayante rapidité; le vent tombe et s'apaise; le cœur de Springer se rassure, celui de Smoloff gémit. Élisabeth dégage son bras; elle veut marcher seule; elle veut braver, aux yeux de son père, ce reste d'orage qui agite encore les airs : elle est fière de ses forces; elle éprouve une sorte d'orgueil à les montrer à son père; elle espère le convaincre qu'elle n'en manquera point pour aller chercher sa grace, fallût-il aller la chercher à l'autre extrémité du monde.

Phédora les reçoit tous trois dans ses bras, en bénissant le Dieu qui les ramène, et console sa fille des larmes que sa fille vient de lui coûter; elle fait sécher ses bottes de poil d'écureuil, lui ôte son bonnet fourré, et peigne ses longs cheveux. Ces soins maternels, si simples et si tendres, qu'Élisabeth reçoit tous les jours, et dont son cœur est tous les jours plus touché, émeuvent vivement le jeune Smoloff; il sent qu'il est impossible d'aimer Élisabeth sans aimer aussi sa mère, et qu'au bonheur d'être l'époux de cette jeune fille tient un bonheur presque aussi grand, celui d'être le fils de Phédora.

L'orage était entièrement dissipé, le ciel était serein, la nuit s'approchait. Springer prit la main du jeune homme, la serra avec un sentiment douloureux et tendre, et lui rappela qu'il était temps de partir. Alors seulement Élisabeth apprit qu'il était venu pour la dernière fois; elle rougit et se troubla: « Quoi! lui dit-elle, ne vous reverrai-je plus? — Ah! répondit-il avec une grande vivacité, tant que je serai libre, et aussi long-temps que vous habiterez ces déserts, je ne quitte plus Saïmka : je vous verrai dans la forêt, dans la plaine, sur les bords du fleuve; je vous verrai partout. » Il s'arrête subitement, surpris lui-même de ce qu'il éprouve et de ce qu'il exprime; mais il n'a point été compris par Élisabeth : dans ce qu'il vient de dire, elle n'a vu que la certitude de pouvoir bientôt lui confier ses projets; et, rassurée par cette espérance, elle le voit partir avec moins de regret.

Quand le dimanche fut arrivé, Élisabeth et sa mère se préparèrent de bonne heure à partir pour Saïmka. Springer leur dit adieu, le cœur un peu serré; depuis leur exil, c'était la première fois qu'il restait seul dans sa chaumière; mais il sut dérober son émotion à leurs yeux, et les bénit d'une voix calme, en les recommandant aux bontés du Dieu qu'elles allaient implorer. Le temps était beau, la route leur parut courte; la jeune paysanne tartare leur servit de guide dans la forêt et jusqu'au village de Saïmka. En entrant dans l'église, les regards de tout le monde se tournèrent vers elles; mais elles ne tournèrent les leurs que vers Dieu.

Le cœur plein d'une égale piété, la tête baissée, elles s'avancèrent vers l'autel, se prosternèrent humblement, prononcèrent les mêmes vœux en faveur du même objet; et si ceux d'Élisabeth furent plus étendus que ceux de sa mère, Dieu ne les entendit pas moins.

Pendant tout le temps de la cérémonie, cette jeune fille ne leva pas le voile qui couvrait son visage; sa pensée, toute à Dieu et à son père, ne fut pas même jusqu'à celui dont elle attendait du secours. Le pieux concert de toutes les voix qui se réunissaient pour chanter l'hymne divin, lui fit une impression profonde, et qui tenait de l'extase; elle n'avait jamais entendu rien de pareil; il lui semblait voir les cieux ouverts, et Dieu lui-même lui présenter un de ses anges pour la conduire pendant sa route. Cette vision ne cessa qu'avec la musique : alors seulement Élisabeth leva la tête, et le premier objet qu'elle vit fut le jeune Smoloff debout à quelques pas, le dos appuyé contre un pilier et les yeux fixés sur elle avec la plus

dre expression. Elle crut voir l'ange
Dieu venait de lui promettre, l'ange
devait l'aider à délivrer son père ;
regarda avec beaucoup de recon-
nce. Smoloff fut ému ; ce regard
emblait d'accord avec ce qu'il trou-
dans son propre cœur.
sortant de l'église il proposa à
dora de la reconduire dans son traî-
u jusqu'à l'entrée de la forêt ; elle y
entit avec joie : c'était un moyen
etrouver plus tôt son époux : mais
abeth éprouva un véritable chagrin
cet arrangement. En marchant à
l, elle se flattait de trouver le mo-
nt de parler en secret à Smoloff :
s un traîneau, cela devenait im-
sible. Pouvait-elle s'ouvrir devant sa
e, qui, n'ayant aucune idée de son
jet, le repousserait avec effroi, et
ndrait au jeune homme d'y donner
moindre encouragement ? Cependant
it-elle encore perdre cette occasion
rable, cette occasion peut-être uni-
, de révéler son projet à Smoloff ?
trouble, l'incertitude, agitaient son
r ; déjà le traîneau touchait aux
miers arbres de la forêt ; Smoloff
même avait déclaré ne pouvoir pas
r plus loin. Cependant, ne pouvant
ésoudre à quitter si tôt Élisabeth,
ussa jusqu'aux bords du lac ; mais
l fallut s'arrêter. Phédora descen-
a première ; en lui donnant la main
il dit : « Ne venez-vous pas vous
mener ici quelquefois ? » Élisabeth,
descend après sa mère, répond d'une
basse et précipitée : « Non pas ici ;
s demain, demain, dans la petite
pelle de la plaine. » Elle venait de don-
un rendez-vous ; mais elle ne le savait
: elle croyait n'avoir parlé que pour
père ; et, en voyant dans les yeux de
loff qu'il avait entendu sa prière,
douce joie éclata dans les siens.
andis que sa mère et elle marchent
leur cabane, Smoloff s'en retourne
à travers la forêt, plongé dans les
ses rêveries. Après ce qu'il
ndre, comment ne serait-il
re aimé d'Élisabeth ? et, avec
ce qu'il connaît d'elle, comment ne serait-il pas transporté de son bonheur ?

Ce ne fut point avec le trouble d'une démarche hasardée, mais avec toute la sécurité de l'innocence, qu'Élisabeth se rendit le lendemain à la petite chapelle de bois. Sa marche était plus légère, plus rapide : elle faisait les premiers pas vers la délivrance de son père. Le soleil jetait sa lumière sur une plaine de neige ; mille glaçons attachés aux arbres multipliaient sa brillante image sous toutes les formes et dans des miroirs de toutes les grandeurs ; mais cet éclat si divin et si pur était moins pur et moins divin que le cœur d'Élisabeth. Elle entre dans la chapelle ; Smoloff n'y est point encore : ce retard la trouble, un léger nuage paraît dans ses yeux. Ah ! ce n'est ni la vanité, ni l'amour qui l'y place. En ce moment ni les faiblesses ni les passions ne peuvent s'élever jusqu'à Élisabeth ; mais elle craint qu'un accident, une circonstance imprévue n'arrêtent les pas de celui qu'elle attend. Inquiète, elle demande à Dieu de ne pas prolonger plus long-temps l'incertitude où elle vit. Tandis qu'elle prie, Smoloff accourt ; il est surpris qu'elle l'ait devancé, il s'était hâté beaucoup. On va vite sans doute quand c'est la passion qui entraîne ; mais Élisabeth venait de prouver en ce jour que la vertu qui court à son devoir peut aller plus vite encore.

En voyant Smoloff, elle lève les yeux et les mains au ciel, et se tournant vers lui avec une grace vive et touchante : « Ah ! monsieur, lui dit-elle, avec quelle impatience je vous attendais ! » Ces mots, l'expression de ses regards, ce rendez-vous, l'exactitude qu'elle a mise à s'y rendre, tout confirme au jeune homme qu'il est aimé : il va aussi dire qu'il aime, elle ne lui en donne pas le temps : « Monsieur Smoloff, s'écrie-t-elle, écoutez-moi ; j'ai besoin de vous pour sauver mon père, promettez-moi votre appui. » Ce peu de mots confond toutes les idées du jeune homme : troublé, confus, il pressent sa méprise, mais n'en aime pas moins Élisabeth. Il tombe à genoux ;

elle croit que c'est devant Dieu, non, c'est devant elle; il jure d'obéir. Elle reprend ainsi : « Depuis que j'ai commencé à me connaître, mes parents ont été ma seule pensée, leur amour mon unique bien, leur bonheur le but de ma vie entière. Ils sont malheureux; Dieu m'appelle à les secourir, et il ne vous a envoyé ici que pour m'aider à remplir ma destinée. M. de Smoloff, je veux aller à Pétersbourg demander la grace de mon père. » Il fit un geste de surprise, comme pour combattre ce projet; elle se hâta d'ajouter : « Je ne pourrais vous dire moi-même depuis quel temps cette pensée est entrée dans mon esprit; il me semble que je l'ai reçue avec la vie, que je l'ai sucée avec le lait; elle est la première dont je me souvienne, elle ne m'a jamais quittée : je m'endors, je m'éveille, je respire avec elle; c'est elle qui m'a toujours occupée auprès de vous; c'est elle qui m'amène ici; c'est elle qui m'inspire le courage de ne craindre ni la fatigue, ni la misère, ni la mort, ni les rebuts; c'est elle qui me ferait désobéir à mes parents s'ils m'ordonnaient de ne pas partir. Vous voyez, M. de Smoloff, qu'il serait inutile de me combattre, et que de pareilles résolutions ne peuvent être ébranlées. » Pendant ce discours, les tendres espérances du jeune homme s'étaient toutes évanouies; mais il goûtait jusqu'à l'ivresse le sentiment de l'admiration; et l'héroïsme de cette jeune fille lui arrachait des larmes aussi douces peut-être que celles de l'amour. « Ah ! lui dit-il, heureux, mille fois heureux que vous m'ayez choisi pour vous entendre, pour vous aider! mais vous ne connaissez point tous les obstacles...... — Deux seuls m'ont inquiétée, interrompit-elle, et il n'y a peut-être que vous au monde qui puissiez les lever. — Parlez, parlez, lui dit-il, impatient d'obéir : que pouvez-vous demander qui ne soit au-dessous de ce que je voudrais faire? — Ces obstacles, les voici, répondit Élisabeth : j'ignore la route que je dois prendre, et je ne suis pas sûre que ma fuite ne nuise pas à mon père : il faut [illegible] vous m'indiquiez mon chemin, [illegible] que je trouverai sur mon passage [illegible] maisons hospitalières qui [illegible] ma misère, le moyen le plus sûr de passer ma requête à l'empereur [illegible] avant tout, il faut que vous me [illegible] diez que votre père ne punira p[illegible] mien de mon absence. » Smoloff [illegible] pondit. « Mais, Élisabeth, ajouta-t[illegible] savez-vous à quel point l'empereur [illegible] irrité contre votre père? savez-vous q[illegible] le regarde comme son plus mortel [illegible] nemi ? — J'ignore, dit-elle, de q[illegible] crime on peut l'accuser; je ne con[illegible] encore ni son vrai nom ni sa [illegible] mais je suis sûre de [illegible] — Quoi ! repartit Smoloff, vous ne [illegible] vez point quel était le rang de vo[illegible] père, ni le nom que vous lui rendr[illegible] — Non, je ne le sais point, répond[illegible] elle. — O fille étonnante ! s'écria-t[illegible] pas un mouvement d'orgueil, de van[illegible] dans ton dévouement ! tu ne sais p[illegible] ce que tu vas reconquérir ; tu n'as pen[illegible] qu'à tes parents ; mais qu'est-ce que [illegible] grandeur de ta naissance devant ce[illegible] de ton ame? qu'est-ce auprès de [illegible] sentiments que le nom des.... ? — Ar[illegible] tez, interrompit-elle vivement ; ce nom [illegible] est celui de mon père, et je ne d[illegible] l'apprendre que de lui. — Elle a raiso[illegible] repartit Smoloff dans une sorte d'e[illegible] thousiasme; rien n'est assez bien p[illegible] elle quand elle peut [illegible] La jeune fille reprit la parole pour [illegible] demander quand il lui donnerait [illegible] lumières dont elle avait besoin pour [illegible] route. « Je vais y travailler, lui dit-[illegible] mais, Élisabeth, croyez-vous que v[illegible] puissiez traverser les trois mille [illegible] cents verstes qui séparent le cercle d'I[illegible] chim de la province d'Ingrie, seule, [illegible] pied, sans secours ? — Ah ! s'écria [illegible] elle en se prosternant devant l'aut[illegible] celui qui m'envoie au secours de m[illegible] parents ne m'abandonnera pas. » Smo[illegible] loff, les yeux pleins de lar[illegible] répondit après un moment de [illegible] « Il est impossible que vous s[illegible] une telle entreprise avant les

jours ; maintenant elle serait impraticable. Voici la saison où les traînages vont être interrompus, et où vous seriez inondée dans les forêts humides de la Sibérie ; je vous reverrai dans quelques jours, Élisabeth ; alors seulement je pourrai vous dire tout ce que je pense d'un projet qui m'a trop ému pour que j'aie pu le juger. Je retournerai à Tobolsk, je veux parler à mon père..... Mon père est le meilleur des hommes ; il y aurait bien plus d'infortunés ici s'il n'y commandait pas. Les grandes actions plaisent à son cœur : il n'est pas libre de vous aider, son devoir le lui défend ; mais, je vous le jure, il ne punira pas votre père d'avoir donné le jour à une fille si vertueuse. Ah ! qu'il s'enorgueillirait, au contraire, de vous nommer la sienne ! Élisabeth, pardonnez, c'est auprès de moi que mon cœur se déclare : je sais bien qu'il ne peut y avoir de place dans le vôtre pour un autre sentiment que pour celui qui l'occupe, je n'attends donc rien ; mais, s'il vient un jour où vos parents, rendus à leur patrie, soient heureux, et vous tranquille, souvenez-vous alors que dans ces déserts Smoloff vous vit, vous aima, et qu'il eût préféré y vivre obscur et pauvre avec Élisabeth, fille d'un exilé, à tous les honneurs que le monde pourrait lui offrir. » Il ne peut achever, des larmes étouffent sa voix : lui-même s'étonne d'une si extraordinaire émotion ; car jusqu'alors il n'avait jamais été faible, mais jusqu'alors il n'avait point aimé.

Cependant Élisabeth est demeurée immobile ; l'idée d'un autre amour que l'amour filial lui paraît si nouvelle, qu'à peine elle la conçoit : peut-être lui eût-il paru moins étrange si son cœur eût eu de la place pour la recevoir ; peut-être que, si elle avait vu ses parents heureux, Smoloff aurait été aimé ; s'ils le sont un jour, peut-être l'aimera-t-elle ; mais, tant qu'ils seront dans l'infortune, elle demeurera fidèle à sa pieuse mission : pour en contenir deux, le cœur humain, tout vaste qu'il est, ne l'est pas encore assez.

Élisabeth n'a jamais vécu dans le monde, elle en ignore les usages et les bienséances ; cependant une sorte de pudeur, qui est comme l'instinct de la vertu, lui apprend qu'après l'aveu qu'elle vient d'entendre une jeune fille ne doit point rester seule avec le jeune homme qui l'a osé faire. Elle marche vers la porte, elle va sortir. Smoloff, qui voit son dessein, lui dit : « Élisabeth, vous aurais-je offensée ? Ah ! j'atteste ce Dieu ici présent que, s'il y a de l'amour dans mon cœur, il n'y a pas moins de respect. Il sait que, si vous me l'ordonnez, je puis me taire et mourir : comment donc, Élisabeth, pourrais-je vous avoir offensée ? — Vous ne m'avez point offensée, répondit-elle avec douceur ; mais je ne suis venue ici que pour vous parler en faveur de mes parents : maintenant que vous m'avez entendue, je n'ai plus rien à vous dire, et je vais les retrouver. — Eh bien ! noble fille, retourne à ton devoir ; en m'associant à lui, tu m'as rendu digne de toi, et, loin de jamais songer à t'en écarter, même dans ma plus secrète pensée, je ne vais m'occuper qu'à t'aider à le remplir. »

Alors il lui promit de lui remettre, le dimanche suivant, à l'église de Saïmka, toutes les notes et les renseignements dont elle aurait besoin pour l'exécution de son projet ; et ils se séparèrent.

Quand le dimanche arriva, Élisabeth suivit sa mère avec joie à Saïmka ; elle était impatiente de retrouver Smoloff, et de recevoir enfin toutes les instructions qui allaient faciliter son départ. Cependant la cérémonie finit, et Smoloff ne parut point : Élisabeth devint inquiète. Pendant que sa mère priait encore, elle demanda à une vieille femme si M. de Smoloff n'était pas dans l'église ; on lui répondit que non, et qu'il était parti depuis deux jours pour Tobolsk. A ce mot, Élisabeth fut frappée d'une véritable douleur : l'objet de ses plus chers désirs semblait toujours fuir de devant elle au moment où elle se croyait prête à l'atteindre. Mille craintes funestes la troublèrent : puisque Smoloff avait

quitté Saïmka sans se souvenir de sa promesse, qui lui répondait qu'il s'en souviendrait à Tobolsk? et alors quel serait son recours? Cette pensée la poursuivit tout le jour; et, le soir, accablée d'un chagrin d'autant plus cruel qu'elle en portait seule tout le poids, et qu'elle employait tout son courage à le dérober aux yeux de ses parents, elle se retira de bonne heure dans son petit réduit, afin de se livrer du moins sans contrainte à l'inquiétude qui la tourmentait. Aussitôt qu'elle fut sortie, Phédora pencha sa tête sur le sein de son époux, et lui dit : « Écoute la sollicitude qui pèse sur mon cœur. N'as-tu pas remarqué le changement de notre Élisabeth? Près de nous elle est pensive : le nom de Smoloff la fait rougir, son absence l'inquiète : ce matin à l'église elle était préoccupée, ses regards erraient de tous côtés; je l'ai entendue demander si Smoloff n'était point à Saïmka, et elle est devenue pâle comme la mort quand on lui a dit qu'il était parti pour Tobolsk. O Stanislas! je m'en souviens, dans ces jours qui précédèrent celui où je devins ton heureuse épouse, c'est ainsi que je rougissais quand on me parlait de toi; c'est ainsi que mes yeux te cherchaient partout, et qu'ils se remplissaient de larmes quand ils ne te rencontraient pas..... Hélas! ces symptômes d'un amour qui ne devait point finir, comment ne les verrais-je point avec terreur dans l'ame de ma fille? elle n'est pas destinée à être heureuse comme sa mère. — Heureuse! reprit Springer avec amertume; heureuse dans le désert, dans l'exil! — Oui, dans le désert, dans l'exil, interrompit vivement Phédora, heureuse partout où l'on aime. » Et ses bras serrèrent son époux contre son sein. Mais bientôt, revenant à la première pensée qui l'occupait, elle dit : « Je crains que mon Élisabeth n'aime le jeune Smoloff; toute charmante qu'elle est, cependant il ne verra en elle que la fille d'un pauvre exilé; il la dédaignera, et mon unique enfant, née de mon sang, nourrie de mon lait, mourra comme sa mère avec son amour.... »

En parlant ainsi, elle pleurait, et la vue de son époux, qui la console de tout, ne pouvait la consoler du malheur de sa fille. Springer réfléchit un moment, puis il lui répondit : « Phédora, ma bien-aimée, calme tes craintes : j'ai étudié aussi notre Élisabeth; peut-être ai-je vu plus avant que toi dans son ame; une autre pensée que celle de Smoloff l'occupe tout entière, j'en suis sûr; je suis sûr aussi que si nous la voulions donner à Smoloff, il ne la dédaignerait point, même dans ce désert, et ce sentiment le rendrait digne de l'obtenir, si jamais..... Non, Élisabeth ne restera pas toujours dans ce désert, elle ne demeurera pas inconnue, elle ne sera pas malheureuse, cela est impossible : tant de vertus sur la terre annoncent une justice dans le ciel; tôt ou tard elle se montrera. »

Depuis leur exil, c'était la première fois que Springer n'avait pas désespéré de l'avenir. Phédora en conçut les plus doux présages; et, rassurée par les paroles de son époux, elle s'endormit paisiblement entre ses bras.

Pendant deux mois, Élisabeth alla chaque dimanche à Saïmka, s'attendant toujours à y trouver Smoloff. Ce fut en vain : il ne parut plus, et même elle apprit qu'il avait quitté Tobolsk. Alors toutes ses espérances l'abandonnèrent, elle ne douta plus que Smoloff ne l'eût entièrement oubliée; et plus d'une fois elle versa sur cette pensée des larmes amères, dont la plus pure innocence n'aurait pu lui faire un reproche.

Vers la fin d'avril, un soleil plus doux venait de fondre les dernières neiges; les îles sablonneuses des lacs commençaient à se couvrir d'un peu de verdure; l'aubépine épanouissait ses grosses houppes blanches, semblables à des flocons d'une neige nouvelle, et la campanule avec ses boutons d'un bleu pâle, le vélar qui élève ses feuilles en forme de lance, et l'armoise cotonneuse, tapissaient le pied des buissons. Des nuées de merles noirs s'abattaient par troupes sur les arbres dépouillés, et interrompaient les premiers le morne silence de l'hiver;

[redacted]

déjà sur les bords du fleuve voltigeait çà et là le beau canard de Perse, couleur de rose, avec son bec noir et sa huppe sur la tête, qui, toutes les fois qu'on le tire, jette des cris perçants, même lorsqu'on l'a manqué; et dans les roseaux des marais accouraient des bécasses de toute espèce, les unes noires avec des becs jaunes, les autres hautes en jambes avec un collier de plume. Enfin un printemps prématuré semblait s'annoncer à la Sibérie, et Élisabeth, pressentant tout ce qu'elle allait perdre si elle manquait une année si favorable pour son voyage, ...nait la résolution hardie de pour...ivre son projet, et de ne compter, ...r en assurer le succès, que sur elle ...ur Dieu.

...n matin, Springer s'occupait à la...rer son jardin; assise près de lui, ...abeth le regardait en silence : il ne avait point confié encore le secret ...on infortune, et elle ne recherchait ... cette confidence. Il s'était élevé ...s son âme une sorte de tendre fierté, lui faisait désirer de ne connaître malheurs de ses parents que quand serait au moment de partir, et de ...tendre le récit de tout ce qu'ils ...ent perdu que quand elle pourrait répondre : Je vais tout vous rendre. ...u'à ce jour, elle avait compté sur ...promesses de Smoloff, et c'était là...us qu'elle avait fondé des espérances ...onnables; mais, après les espérances raisonnables, il en est d'autres en..., et ce furent celles-là qui la déterminèrent à parler. Cependant, avant de ...mencer, elle repasse dans sa tête ...us les objections qu'on va lui faire, les obstacles qu'on va lui opposer : ...ont terribles, elle le sait, Smoloff le ... dit, et elle est bien sûre que la ten...se de ses parents les exagérera en... Que répondra-t-elle à leurs frayeurs, ...urs ordres, à leurs prières? que ré...a-t-elle quand ils lui diront que ...ies de la patrie ne sont rien pour ...u prix de l'absence de leur enfant? ...stant elle oublie que son père est ...s d'elle, et, toute en larmes, elle tombe à genoux, en demandant à Dieu de lui accorder l'éloquence nécessaire pour persuader ses parents. Springer, qui l'entend pleurer, se retourne, court à elle, la prend dans ses bras, et lui dit : « Élisabeth, qu'as-tu? que veux-tu? Ah! si ton cœur est déchiré, pleure du moins dans le sein de ton père. — Mon père, répond-elle, ne me retiens plus ici; tu sais que je veux partir : permets-moi de partir; je le sens, c'est Dieu lui-même qui m'appelle..... » Elle ne peut achever. La jeune Tartare accourt : « M. de Smoloff! leur dit-elle, voici M. de Smoloff. » Élisabeth jette un cri de joie, serre les deux mains de son père contre sa poitrine, en ajoutant : « Tu le vois bien, c'est Dieu lui-même qui m'appelle; il envoie celui qui peut m'ouvrir les chemins, il n'y a plus d'obstacles. O mon père! ton heureuse fille brisera ta chaîne. » Sans attendre sa réponse, elle court au-devant de Smoloff; elle rencontre sa mère, elle la serre dans ses bras, l'entraîne en s'écriant : « Viens, ma mère, il est revenu; M. de Smoloff est ici. » Elles entrent dans leur chambre, et y trouvent un homme de cinquante ans, en habit d'uniforme, et suivi de plusieurs officiers. La mère et la fille s'arrêtent avec surprise. « Voici M. de Smoloff, » leur dit la jeune Tartare. A ces mots, toutes les espérances qui venaient de rentrer dans le cœur d'Élisabeth, l'abandonnent une seconde fois : elle pâlit, ses yeux se remplissent de larmes. Phédora, frappée de la vivacité de cette impression, s'approche de sa fille, se place devant elle, afin de cacher son trouble; heureuse si, en lui donnant sa vie, elle avait pu la délivrer de la funeste passion dont elle la croyait dévorée.

Le gouverneur de Tobolsk fit éloigner sa suite; et, dès qu'il fut seul avec les exilés, il se tourna vers Springer, et lui dit : « Monsieur, depuis que la prudence de la cour de Russie a cru devoir vous envoyer ici, voici la première fois que je viens visiter ce cercle éloigné; ce devoir m'est doux, puisqu'il me per-

met de montrer à un illustre proscrit toute la part que je prends à son infortune; je gémis que ce même devoir me défende de le secourir et de le protéger. — Je n'attends rien des hommes, monsieur, interrompit froidement Springer; je ne veux point de leur pitié, et je n'espère rien de leur justice : heureux dans mon malheur de ce qu'ils m'ont placé aussi loin d'eux, je passerai mes jours dans ces déserts sans me plaindre. — Ah! monsieur, reprit le gouverneur avec émotion, pour un homme comme vous, vivre loin de sa patrie est un affreux destin! — Il en est un plus affreux encore, monsieur le gouverneur, repartit Springer, c'est de mourir loin d'elle. » Il n'acheva point; s'il eût ajouté un mot, peut-être eût-il versé une larme, et l'illustre infortuné ne voulait pas se montrer moins grand que son malheur. Élisabeth, cachée derrière sa mère, regardait timidement par-dessus son épaule si l'air et la physionomie du gouverneur annonçaient assez de bonté pour qu'elle osât s'ouvrir à lui. Ainsi la craintive colombe, avant de sortir de son nid, élève sa tête entre les feuilles, et regarde longtemps si la pureté du ciel lui promet un jour serein.

Le gouverneur la remarqua, il la reconnut; son fils lui avait souvent parlé d'elle, et le portrait qu'il en avait fait ne pouvait ressembler qu'à Élisabeth. « Mademoiselle, lui dit-il, mon fils vous a connue; vous lui avez laissé des souvenirs ineffaçables. — Vous a-t-il dit, monsieur, qu'elle lui devait la vie de son père? interrompit vivement Phédora. — Non, madame, répondit le gouverneur; mais il m'a dit qu'elle donnerait la sienne pour son père et pour vous. — Elle la donnerait, reprit Springer, et cette tendresse est le seul bien qui nous reste, le seul que les hommes ne pourront jamais nous ravir. »

Le gouverneur détourna la tête avec émotion : après un court silence, il reprit la parole, en s'adressant à Élisabeth. « Mademoiselle, il y a deux mois que mon fils, étant à Saïmka, reçut l'ordre de l'empereur de partir sur-le-champ pour rejoindre l'armée qui se rassemblait en Livonie; il fallut obéir sans délai. Avant de me quitter, il me conjura de vous faire passer une lettre : cela était impossible. Je ne pouvais, sans me compromettre, en charger personne; je ne pouvais que vous la donner moi-même : la voici. » Élisabeth la prit en rougissant; le gouverneur vit la surprise de ses parents, et s'écria : « Heureux le père, heureuse la mère dont la fille ne leur cache que de semblables secrets! » Alors il rappela sa suite, et, devant elle, il dit à Springer : « Monsieur, les ordres de mon souverain me prescrivent toujours de vous empêcher de recevoir personne ici; cependant je suis informé que de pauvres missionnaires, revenant des frontières de la Chine, doivent traverser ces montagnes; s'ils viennent frapper à votre cabane, et vous demander pour une nuit l'hospitalité, il vous sera permis de la leur donner. »

Quand le gouverneur fut parti, Élisabeth demeura les yeux baissés, regardant sa lettre, et n'osant l'ouvrir. « Ma fille, lui dit Springer, si tu attends de ta mère et de moi la permission de lire ce papier, nous te la donnons. » Alors, d'une main tremblante, Élisabeth brisa le cachet de la lettre, la parcourut tout bas, et s'interrompit plusieurs fois par des exclamations de reconnaissance et de joie. A la fin, ne pouvant plus se contenir, elle se précipita sur le sein de ses parents. « Le moment est venu, leur dit-elle; tout favorise mes projets : la Providence m'ouvre une route sûre, le ciel m'approuve et bénit mes intentions. O mes parents! ne les approuverez-vous pas, ne les bénirez-vous pas comme lui? »

A ces mots, Springer tressaillit, car il comprit ce qu'il allait entendre; mais Phédora, qui n'en avait aucune idée, s'écria : « Élisabeth, quel est donc ce mystère? et que contient ce papier? » Et elle fit un mouvement pour le prendre; sa fille osa le retenir : « O ma

[redacted]

mère! pardonne, lui dit-elle, je tremble de parler devant toi; tu n'as rien deviné, ta douleur m'épouvante : c'est maintenant l'unique obstacle, c'est le seul devant lequel je recule..... Ah! permets que je ne m'explique que devant mon père; tu n'es pas préparée comme lui..... — Non, ma fille, interrompit Springer (ne fais point ce que l'exil et le malheur n'ont pu faire) ne nous sépare pas. Viens, ma Phédora, viens contre le cœur de ton époux, et, si tu as besoin de force pour les paroles que tu vas entendre, il te prêtera toute la sienne. » Phé... éperdue, et se voyant comme me... par la foudre, sans savoir de ... main elle allait partir, répondit ... effroi : « Stanislas, que veut dire ... n'ai-je point soutenu tous nos re... avec courage? je n'en manquerai ..., ajouta-t-elle en serrant forte... contre son cœur son époux et sa ... je n'en manquerai point contre ... ceux qui m'atteindront entre vous ... » Élisabeth voulut répondre; sa ... ne le permit pas. « Ma fille, s'é...-elle avec un accent déchirant, de...-moi ma vie, mais ne me demande ... de t'éloigner d'ici. » Ces mots di... qu'elle avait tout deviné; il ne ... sait plus de lui rien apprendre, ... de la déterminer : baignée de ..., et tremblante devant la dou... de sa mère, Élisabeth, d'une voix ...rompue, laissa seulement échapper ... : « Ma mère, pour le bonheur de ... père, si je te demandais quelques ...? — Non, pas un seul jour, inter... sa mère éperdue : quel horrible ... pourrait s'acheter au prix de ...sence? non, pas un seul jour. O ... Dieu! ne permettez pas qu'elle me le ...de. » Ces paroles anéantirent les ... d'Élisabeth : hors d'état de pro... elle-même ce qui doit affliger sa ..., elle présente en silence à son ... la lettre du gouverneur de To..., et lui fait signe de la lire. Sprin... soutient sa femme contre sa poi... en lui disant : « Repose-toi ici ...onfiance, car ce soutien-là ne te manquera jamais. » Puis, d'une voix qu'il s'efforce en vain de raffermir, il lit tout haut la lettre suivante, écrite de Tobolsk par le jeune Smoloff, et à deux mois de date :

« Un de mes plus vifs regrets, en quittant Saïmka, mademoiselle, a été de ne pouvoir vous instruire de l'obligation rigoureuse qui me forçait à m'éloigner de vous : je ne pouvais vous aller voir, vous écrire, ni vous envoyer les explications que vous m'aviez demandées, sans contrevenir aux ordres de mon père, et sans compromettre sa sûreté : peut-être l'eussé-je fait sans l'exemple que vous veniez de me donner : mais, quand je venais d'apprendre auprès de vous tout ce qu'on doit à son père, je ne pouvais pas risquer la vie du mien. Cependant, je l'avoue, je n'aime pas mon devoir comme vous aimez le vôtre, et je suis revenu à Tobolsk le cœur déchiré. Mon père m'apprend qu'un ordre de l'empereur m'envoie à mille lieues d'ici, et qu'il faut obéir à l'instant : je vais partir, Élisabeth, vous ne savez point ce que je souffre. Ah! je ne demande point au ciel que vous le sachiez jamais; il ne peut être juste qu'autant que vous serez heureuse.

« J'ai ouvert mon cœur à mon père : je vous ai fait connaître à lui; j'ai vu couler ses larmes quand je lui ai dit vos projets; je crois qu'il veut vous voir, et qu'il ira exprès cette année visiter le cercle d'Ischim. En attendant, s'il le peut, il vous fera parvenir cette lettre. Élisabeth, je pars plus tranquille, puisque je vous laisse sous la protection de mon père. Cependant, je vous en conjure, n'en usez point pour partir avant mon retour : j'espère revenir à Tobolsk avant un an : c'est moi qui vous conduirai à Petersbourg, c'est moi qui vous présenterai à l'empereur, c'est moi qui veillerai sur vous pendant ce long voyage : ne craignez point mon amour, je n'en parlerai plus, je ne serai que votre ami, que votre frere; et, si je vous sers avec toute la vivacité de la passion, je jure de ne vous parler jamais qu'un

langage pur comme l'innocence, comme les anges, comme vous. »

Un peu plus bas, l'apostille suivante était écrite de la main même du gouverneur :

« Non, mademoiselle, ce n'est point avec mon fils que vous devez partir : je ne doute point de son honneur; mais le vôtre doit être à l'abri de tout soupçon. En allant montrer à la cour de Russie des vertus trop touchantes pour n'être pas couronnées, il ne faut pas risquer de faire dire que vous avez été conduite par votre amant, et flétrir ainsi le plus beau trait de piétié filiale dont le monde puisse s'honorer. Dans votre situation, il n'y a de protecteurs dignes de votre innocence que Dieu et votre père : votre père ne peut vous suivre, Dieu ne vous abandonnera pas. La religion vous prêtera son flambeau et son appui; abandonnez-vous à elle; vous savez à qui j'ai permis l'entrée de votre cabane. En vous remettant ce papier, je vous rends dépositaire de mon sort : car, si une pareille lettre était connue, si on pouvait se douter que j'aie favorisé votre départ, je serais à jamais perdu; mais je ne suis pas même inquiet : je sais à qui je me confie, et tout ce qu'on doit attendre de la force et de la vertu d'une fille qui s'apprête à dévouer sa vie à son père. »

En finissant cette lettre, la voix de Springer était plus forte et plus animée, car il voyait avec orgueil les vertus de sa fille et l'estime qu'on en faisait; mais la tendre mère ne voyait que son départ : pâle, abattue, sans mouvement, elle regardait sa fille, levait les yeux au ciel, et n'avait plus la force de pleurer. Élisabeth se mit à genoux devant eux et leur dit : « O mes parents! laissez-moi vous parler ainsi; ce n'est que dans une humble attitude qu'on doit demander la plus grande de toutes les félicités. J'ose aspirer à celle de vous rendre votre liberté, votre bonheur, votre patrie; depuis plus d'une année, voilà quel est l'objet de mes plus chères espérances! j'y touche enfin, et vous me défendriez de l'atteindre! Ah! s'il est un bien audessus de celui que je vous demande, refusez-moi, j'y consens; mais s'il n'en est pas!... » Émue, tremblante, sa voix expira, et ce ne fut qu'en embrassant les genoux de ses parents qu'elle put achever sa prière. Springer posa les mains sur la tête de sa fille sans proférer un seul mot. La mère s'écria : « Seule, à pied, sans secours! non, je ne le puis, je ne le puis. — Ma mère, reprit vivement Élisabeth, je t'en conjure, ne repousse pas mes vœux. Si tu savais depuis combien de temps je nourris mon projet et toutes les consolations que je lui dois! Aussitôt que mon âge me permit de comprendre vos infortunes, je me promis de consacrer ma vie à vous en délivrer. Heureux jour que celui où je me promis de servir mon père! heureux espoir qui me soutenait quand je le voyais pleurer!..... Ah! que de fois, étant témoin de vos muets chagrins, j'aurais été consumée d'une mortelle tristesse, si je n'avais pas pu me dire : Moi, moi, je leur rendrai ce qu'ils regrettent!..... Mes parents, si vous m'arrachez cette espérance, vous m'arrachez la vie. Privée de cette pensée, où toutes mes autres pensées venaient aboutir, je ne verrai plus de but à mon existence, et mes jours s'éteindront dans la langueur..... Oh! pardonnez si je vous afflige : non, si vous me retenez ici, je ne mourrai pas, puisque ma mort serait pour vous un malheur de plus; mais permettez-moi d'être heureuse. Ne dites pas que mon entreprise est impossible; elle ne l'est pas, mon cœur vous en répond; il trouvera des forces pour aller demander justice, et des paroles pour vous la faire obtenir : il ne craint rien, ni les fatigues, ni les obstacles, ni les mépris, ni la cour, ni les rois; il ne craint que votre refus..... — Laisse, laisse, Élisabeth, interrompit Springer, je ne me connais plus, tu bouleverses mon ame; jusqu'à ce jour elle n'avait point reculé devant une belle action, et des vertus supérieures à son courage ne s'étaient point présentées à elle..... Je ne croyais pas être faible, ô

[redacted]

ma fille! tu viens de m'apprendre que je le suis : non, je ne puis consentir à ce que tu veux. » Ranimée par ce refus, Phédora prit les mains de sa fille entre les siennes, et lui dit : « Écoute-moi, Élisabeth; si ton père est faible, tu peux bien permettre à ta mère de l'être aussi; pardonne-lui de ne pouvoir se résoudre à te laisser déployer tant de vertus. Étrange situation, où une mère demande à sa fille d'être moins vertueuse! mais ta mère te le demande, elle ne te l'ordonne point; car, en t'élevant au-dessus de tout, tu as mérité de ne plus recevoir d'ordres que de toi-même. — Ma mère, reprit Élisabeth, les tiens me seront toujours sacrés : si tu me demandes de rester ici, j'espère avoir la force de t'obéir; mais, puisque mon dessein t'a touchée, laisse-moi espérer qu'il aura ton assentiment : il n'est pas le fruit d'un moment d'enthousiasme, mais de longues années de méditation : il s'appuie autant sur des raisons solides que sur les plus tendres sentiments. Existe-t-il un autre moyen d'arracher mon père à l'exil? Depuis douze ans qu'il languit ici, quel ami a pris sa défense? et, quand il s'en trouverait un qui l'osât, oserait-il parler comme moi? serait-il inspiré par un semblable amour?..... Oh! laissez-moi toujours croire que Dieu n'a donné qu'à votre unique enfant le pouvoir de vous rendre au bonheur, et ne vous opposez pas à l'auguste mission que le ciel a daigné lui confier. Dites-moi, que trouvez-vous donc de si effrayant dans mon entreprise? Est-ce mon absence? mais ne vous ai-je pas entendus gémir souvent ensemble d'un exil qui vous empêchait de me donner un époux? Un époux, ô mes parents, ne m'aurait-il pas séparée de vous aussi? Des dangers? il n'y en a point : les hivers de ce climat m'ont accoutumée à la rigueur des saisons, et mes courses dans nos landes à la fatigue d'une longue marche. Avez-vous peur de ma jeunesse? elle sera mon appui : on vient au secours de tout ce qui est faible. Enfin redoutez-vous mon inexpérience? je ne serai pas seule : rappelez-vous les paroles et la lettre du gouverneur. S'il permet à un pauvre missionnaire de se reposer sous notre toit, c'est pour me donner un guide et un protecteur. Vous le voyez, tout est prévu, il n'y a point de péril, il n'y a plus d'obstacles, et rien ne me manque que votre consentement et votre bénédiction..... — Et ton pain, tu le mendieras, répondit Springer avec amertume; les aïeux de ta mère, qui régnèrent jadis dans ces contrées, les miens, qui se sont assis sur le trône de Pologne, verront l'héritière de leur nom parcourir en demandant l'aumône cette Russie qui a fait de leurs royaumes des provinces de son empire. — Si tel est le sang d'où je sors, reprit Élisabeth avec une modeste surprise, si je descends des rois, et que deux couronnes aient été sur le front de mes aïeux, j'espère me montrer digne et d'eux et de vous, et ne point avilir le nom qu'ils m'ont laissé; mais la misère ne l'avilira point. Pourquoi la fille des Séids et de Sobieski rougirait-elle d'avoir recours à la charité de ses semblables? tant de grands hommes, précipités du faîte des honneurs, l'ont implorée pour eux-mêmes! plus heureuse qu'eux tous, je ne l'implorerai que pour servir mon père. »

La noble fermeté de cette jeune fille, une sorte de divin orgueil que faisait briller dans ses yeux la pensée de s'humilier pour ses parents, donnaient à tout ce qu'elle disait une force, une autorité qui triomphèrent de Springer : il ne se sentit pas le droit d'empêcher sa fille de mettre tant de vertus au jour; il se serait cru coupable de la forcer à les ensevelir dans un désert. « O ma Phédora! s'écria-t-il en serrant les mains de son épouse, la laisserons-nous mourir ici? la priverons-nous du bonheur de donner le jour à des enfants qui lui ressemblent? Prends courage, ma bien-aimée; et, puisqu'il n'existe nul autre moyen de la rendre à ce monde dont elle sera la gloire, laissons-la partir. » Dans ce moment, la mère l'emporta sur l'épouse,

et, pour la première fois de sa vie, Phédora s'éleva contre la plus sainte autorité : « Non, non, je ne la laisserai pas partir; en vain mon époux le demande, je saurai lui résister. Quoi! j'exposerais la vie de mon enfant! je laisserais partir mon Élisabeth, pour apprendre un jour qu'elle a péri de froid et de misère dans d'affreux déserts, pour vivre sans elle, pour la pleurer toujours! voilà ce qu'on ose exiger d'une mère! O Stanislas! devais-tu m'apprendre qu'il est un sacrifice que je ne puis te faire, et une douleur dont tu ne me consolerais pas! » En parlant ainsi, elle ne pleurait plus, et était comme dans un état de délire. Springer, le cœur déchiré de sa peine, s'écria : « Ma fille, si votre mère n'y peut consentir, vous ne partirez pas. — Non, ma mère, si tu l'ordonnes, je ne partirai pas, lui dit Élisabeth en l'accablant des plus touchantes caresses; je t'obéirai toujours. Mais peut-être Dieu obtiendra-t-il de toi ce que tu as refusé à mon père; viens le prier avec moi, ma mère : demandons-lui ensemble ce que nous devons faire : c'est la lumière qui guide et la force qui soutient : toute vérité vient de là, et toute résignation aussi! »

En priant Phédora pleura. Cette piété qui calme, adoucit, et ne s'empare du cœur que pour se mettre à la place de ce qui le tourmente et le déchire; cette piété divine qui ne prescrit jamais un devoir sans en montrer la récompense; cette voix de Dieu, si puissante sur les ames tendres, toucha celle de Phédora. Dans les caractères nobles et fiers, qui ne composent le bonheur que de gloire, l'estime des hommes peut obtenir le sacrifice des plus chères affections; mais la religion seule peut l'obtenir des cœurs qui ne composent le bonheur que d'amour.

Le lendemain, Springer s'étant trouvé seul avec sa fille, lui fit le récit de ses longues infortunes; il lui apprit quelles funestes guerres avaient déchiré la Pologne, et comment ce malheureux royaume avait été effacé du nombre des empires. « Mon seul crime, ma fille, lui dit-il, est d'avoir trop aimé ma patrie, et de n'avoir pu supporter son asservissement. Ses plus grands monarques étaient du même sang que moi; je pouvais moi-même être appelé au trône, et je devais bien mon amour et ma vie au pays dont je tirais toute ma gloire : je l'ai servi comme je le devais; seul, à la tête d'une poignée de nobles polonais, je l'ai défendu jusqu'à la dernière extrémité contre les trois grandes puissances qui s'avançaient pour l'assaillir; et, lorsque, accablé par le nombre de nos ennemis, sous les murs de Varsovie, à la vue de cette vaste capitale livrée aux flammes et au pillage, il a fallu céder et se soumett[re] à la tyrannie, au fond de mon ame [je] résistais encore. Humilié d'être toujou[rs] dans ma patrie, et de n'en *plus avoi[r]*, partout je cherchais des armes, parto[ut] je cherchais des alliés qui m'aidassent [à] rendre à la Pologne son existence et s[on] nom. Vains efforts, tentatives inutil[es], chaque jour rivait davantage des chain[es] que mes faibles mains ne pouvaie[nt] ébranler. Les terres de mes aïeux étaie[nt] dans la partie tombée sous la domin[a]tion de la Russie; j'y vivais avec Ph[é]dora, heureux, mille fois heureux, si [le] joug de l'étranger n'avait pas pesé s[ur] mon front! Mes plaintes peu mesurée[s], et surtout les nombreux mécontents q[ui] se rassemblaient chez moi, inquiétère[nt] un monarque absolu et soupçonneu[x]. Un matin, je fus arraché de ma maiso[n], des bras de ma femme, des tiens, ma fill[e]; tu n'avais alors que quatre ans, et t[es] larmes ne coulaient sur ton malheur q[ue] parce que tu voyais pleurer ta mère. [Je] fus traîné dans les prisons de Péter[s]bourg; Phédora m'y suivit : la perm[is]sion de s'y enfermer avec *moi fut* [la] seule grace qu'elle put obtenir. No[us] vécûmes près d'une année dans ces [af]freux cachots, privés d'air, presque [du] jour, mais non pas d'espérance. Je [ne] pouvais croire qu'un monarque jus[te] n'excusât pas un citoyen d'avoir soute[nu] les droits de sa patrie, et qu'il ne se fi[ât] pas à la promesse que je lui donnais [de] demeurer soumis : j'avais trop bien pr

sumé des hommes, je fus jugé sans être entendu, et exilé pour la vie en Sibérie. Ma fidèle compagne ne m'abandonna point, et je dois dire qu'en m'accompagnant ici elle avait l'air d'écouter plus encore son cœur que son devoir. Si j'eusse été envoyé dans les ténèbres glacées de l'affreux Beresoff, dans les solitudes perdues du lac Baïkal ou du Kamchatka, je n'y aurais pas été seul encore; il n'est point de désert, il n'est point d'an[illegible] sauvage où ma Phédora ne m'eût su[illegible] Oui, je le veux croire, c'est à ses vert[illegible] c'est à son dévouement si généreux [illegible] j'ai dû un exil plus humain. O mon enfant! s'il y a eu quelques douceurs dans ma vie, c'est à ta mère que je le dois, et s'il y a eu du malheur dans la sienne, je n'en dois accuser que moi. — Du malheur, mon père! lui dit Élisabeth; eh! tu l'as toujours aimée! » A ces mots, Springer reconnut le cœur de Phédora, et vit bien qu'ainsi que sa mère, Élisabeth auprès d'un époux pourrait ne pas être malheureuse dans l'exil. « Ma fille, répondit-il en lui remettant la lettre du jeune Smoloff, qu'il avait gardée depuis la veille, si je dois un jour à ton zèle et à ton courage des biens que je ne désire plus que pour t'en accabler, au sein de la prospérité cette lettre te rappellera nos bienfaiteurs; ton cœur, Élisabeth, doit être reconnaissant, et l'alliance de la vertu peut honorer le sang des rois. » La jeune fille rougit, prit la lettre des mains de son père, l'attacha sur son cœur, et s'écria : « Le souvenir de celui qui t'a plaint, qui t'a aimé, qui t'a servi, ne sortira jamais de là. »

Durant quelques jours on ne parla plus du voyage d'Élisabeth; sa mère n'y avait pas consenti encore; mais, à la tristesse de ses regards, au profond abattement de sa contenance, on voyait [illegible]sentement était au fond [illegible] et que l'espérance n'y [illegible]t peut-être n'eût-elle jamais [illegible]ce de dire à sa fille : *Tu peux* [illegible]iel ne la lui eût envoyée. [illegible] soir, la famille était en prières, lorsqu'on entendit à la porte un homme qui frappait avec son bâton. Springer ouvre; à l'instant Phédora s'écrie : « Ah! mon Dieu, mon Dieu, voilà celui qu'on nous a annoncé, celui qui vient enlever mon enfant! » Et elle tombe toute en pleurs le visage contre la table, sans que sa piété puisse lui donner le courage d'aller au-devant de l'homme de Dieu. Le missionnaire entre : une large barbe blanche lui descend sur la poitrine, son air est vénérable; il est courbé par la fatigue plus encore que par les années : les épreuves de sa vie ont usé son corps et fortifié son ame : aussi porte-t-il dans ses regards quelque chose de triste, comme l'homme qui a beaucoup souffert, et de doux, comme celui qui est bien sûr de n'avoir pas souffert en vain.

« Monsieur, dit-il, j'entre chez vous avec joie : la bénédiction de Dieu est sur cette pauvre cabane; je sais qu'il y a ici des richesses plus précieuses que les perles et que l'or : je viens vous demander une nuit de repos. » Élisabeth s'empressa de lui approcher un siége. « Jeune fille, lui dit-il, vous vous êtes bien hâtée dans le chemin de la vertu, et dès les premiers pas vous nous avez laissés loin derrière vous. » Il allait s'asseoir, lorsqu'il entendit les sanglots de Phédora : « Mère chrétienne, lui dit-il, pourquoi pleurez-vous? le fruit de vos entrailles n'est-il pas béni? Ne pouvez-vous pas aussi vous dire heureuse entre toutes les femmes? Si vous versez des larmes parce que la vertu vous sépare de votre enfant pour un peu de temps, que feront les mères qui se voient arracher les leurs par le vice, et qui les perdent pour l'éternité? — O mon père! si je ne devais plus la revoir! s'écria la mère désolée. — Vous la reverriez, reprit-il vivement, dans le ciel, qui est déjà son partage; mais vous la reverrez aussi sur la terre : les fatigues sont grandes, mais Dieu la soutiendra; *il mesure le vent à la laine de l'agneau.* » Phédora courba la tête avec résignation. Springer n'avait pas dit un mot encore,

il ne pouvait parler, son cœur se déchirait : et Élisabeth elle-même, qui jusqu'à ce jour n'avait senti que son courage, commença à sentir sa faiblesse. L'espoir d'être utile à ses parents lui avait caché la douleur de s'en séparer; mais à présent que le moment était venu, quand elle pouvait se dire : Demain je n'entendrai plus la voix de mon père, demain je ne recevrai plus les caresses de ma mère, et peut-être un an entier se passera avant que je retrouve de si douces joies; alors il lui semblait que tout s'abîmait devant elle; ses yeux se troublèrent, ses genoux fléchirent; elle tomba en pleurant sur le sein de son père. Ah! timide orpheline, si déjà tu tends les bras à ton protecteur, et que dès les premiers pas tu penches vers la terre comme une vigne sans appui, où trouveras-tu donc des forces pour traverser seule presqu'une moitié du monde?

Avant de se coucher, le missionnaire s'assit à la table des exilés pour prendre le repas du soir. La plus franche hospitalité y présidait; mais la gaîté en était bannie, et ce n'était qu'avec effort que chacun des exilés retenait ses larmes. Le bon religieux les regardait avec une tendre compassion; il avait vu beaucoup d'afflictions dans le cours de ses longs voyages, et l'art de les adoucir avait été la principale étude de sa vie : aussi pour toutes les douleurs il avait une consolation; pour chaque situation, chaque caractère, il avait des paroles qui rencontraient toujours juste. Quelquefois il n'empêchait point de pleurer; mais les larmes qu'on versait sur une douleur personnelle, il savait, en présentant l'image d'une infortune plus grande, les détourner sur les douleurs d'autrui, et, par le sentiment de la pitié, adoucir le sentiment du malheur. C'est ainsi qu'en racontant ses longues traverses, et les désastres dont il avait été le témoin, peu à peu il attacha l'attention des exilés, les émut de compassion pour leurs frères, les conduisit à se dire intérieurement qu'en comparaison de tant d'infortunés leur sort était bien doux encore. En effet, que n'avait-il point vu, que ne pouvait-il point dire, cet homme vénérable, qui, depuis soixante ans, à deux mille lieues de sa patrie, sous un ciel étranger, au milieu des persécutions, travaillait, sans se lasser jamais, à la conversion de barbares, qu'il appelait ses frères, et qui souvent étaient ses bourreaux? Il avait vu la cour de Pékin, et l'avait étonnée par ses vastes connaissances, et plus encore par ses vertus; il avait vécu parmi les sauvages, dont il avait adouci mœurs; il avait réuni des hordes erran qui tenaient de lui les premières not de l'agriculture. Ainsi des landes ch gées en champs fertiles, des hom devenus doux et humains, *des fami* auxquelles les noms de père, d'épou d'enfants n'étaient plus étrangers, des cœurs qui s'élevaient à Dieu pou bénir de tant de bienfaits, étaien fruit des soins d'un seul homme. ces gens-là ne disaient point du des missions; ils ne disaient point la religion qui les commande est religion sévère et tyrannique; ils ne saient point surtout que les hommes la pratiquent avec cet excès de cha et d'amour sont des hommes inut et ambitieux. Mais pourquoi ne pas qu'ils sont ambitieux? En se dévou au service de leurs frères, n'aspire ils pas au plus grand prix possible? veulent-ils pas plaire à Dieu et gag le ciel? L'ambition des plus céléb conquérants ne s'est jamais élevée haut; elle s'est contentée du suffr des hommes et du sceptre de l'unive

Le bon père apprit ensuite aux exi que, rappelé par ses supérieurs, il tournait à pied dans l'Espagne, sa trie. Pour s'y rendre, il avait à trav ser encore la Russie, l'Allemagne et France; mais il disait que c'était peu chose. Celui qui vient de voyager da les déserts, qui pour tout abri trouv un antre, pour tout oreiller une pierr pour toute nourriture un peu de fari de riz délayée dans de l'eau, doit

croire au terme de ses fatigues en arrivant chez des nations civilisées; et, pour le P. Paul, c'était être déja dans sa patrie que d'être chez des peuples chrétiens. Il racontait des choses extraordinaires des maux qu'il avait soufferts, des difficultés qu'il avait essuyées, lorsque, après avoir dépassé les grandes murailles de la Chine, il s'était enfoncé dans l'immense Tartarie. Il disait encore comment, à l'entrée des vastes déserts de la Soongorie, qui appartiennent à la Chine et lui servent de limites avec la Sibérie, il avait trouvé un pays abondant en magnifiques pelleteries, en précieuses fourrures, et susceptible de faire, à l'aide de cette richesse, un grand commerce avec les peuples européens : mais nul vestige de notre industrie n'avait encore pénétré jusque là; aucun marchand n'avait osé porter son or et ses calculs là où le missionnaire avait planté une croix et répandu des bienfaits : tant il est vrai que la charité va encore plus loin que l'avarice!

On arrangea pour le P. Paul un lit propre et commode dans le petit cabinet qu'occupait la jeune Tartare, et celle-ci vint dormir, enveloppée d'une peau d'ours, auprès du poêle.

Quand le jour commença à paraître, Élisabeth se leva, et s'approcha doucement de la porte du P. Paul; et, ayant entendu qu'il était déja en prières, elle lui demanda la permission d'entrer et de l'entretenir seul : devant ses parents, elle n'aurait pas osé lui parler de ses projets, et du désir qu'elle avait de ne pas attendre plus loin que l'aube prochaine pour se mettre en route. A genoux près de lui, elle lui raconta l'histoire de toute sa vie; touchante histoire qui n'était composée que de sa tendresse pour ses parents! Sans doute, dans le long récit de ses incertitudes et de ses espérances, elle prononça plus d'une fois le nom de Smoloff; mais il semblait que ce nom n'était là que pour rehausser son innocence, et montrer qu'elle l'avait conservée dans toute sa pureté : aussi le P. Paul fut-il profondément touché de tout ce qu'il entendit; il avait fait le tour du monde et vu presque tout ce qu'il contient, mais un cœur comme celui d'Élisabeth, il ne l'avait point vu encore.

Springer et Phédora ne savaient point que l'intention de leur fille était de les quitter le lendemain; mais le matin, en l'embrassant, ils se sentirent émus et agités de ce frémissement involontaire qu'éprouvent tous les êtres vivants à la veille de l'orage. A chaque pas qu'Élisabeth faisait dans la chambre, sa mère la suivait des yeux, et souvent la retenait brusquement par le bras, sans oser lui adresser une question, mais lui parlant sans cesse des soins à prendre pour le lendemain, et lui donnant des ordres pour divers ouvrages à faire à quelques jours de là. Ainsi elle cherchait à se rassurer par ses propres paroles; mais son cœur n'en était pas plus tranquille, et le silence de sa fille lui parlait toujours de départ. Pendant le dîner, elle lui dit : « Élisabeth, si le temps est beau demain, vous monterez dans votre petite nacelle avec votre père, pour aller pêcher quelques poissons dans le lac. » Sa fille la regarda, se tut, et de grosses larmes tombèrent de ses yeux. Springer, déchiré de la même inquiétude que sa femme, reprit un peu vivement : « Ma fille, avez-vous entendu l'ordre de votre mère? demain vous viendrez avec moi. » La jeune fille pencha sa tête sur l'épaule de son père, et lui dit à voix basse : « Demain vous consolerez ma mère. » Springer pâlit : c'en fut assez pour Phédora, elle ne demanda plus rien; elle était sûre que le mot de départ venait d'être prononcé, et elle ne voulait pas l'entendre; car le moment où on oserait en parler devant elle serait celui où il faudrait y donner son consentement, et elle espérait que, tant qu'elle ne l'aurait pas donné, sa fille n'oserait pas partir. Springer ramasse toutes ses forces : il voit qu'il aura à soutenir le lendemain et le départ de sa fille, et la douleur de sa femme; il ne sait point s'il survivra au sacrifice qu'il va faire, sacrifice auquel il ne peut se résoudre que par excès d'amour pour

sa fille, et il a l'air de le recevoir; il la remercie de son dévouement; et, cachant ses larmes au fond de son cœur, il feint d'être heureux, pour donner à son Élisabeth la seule récompense digne de ses vertus.

Ah! dans ce jour-là que d'émotions secrètes, de sentiments inaperçus, de caresses vives et déchirantes, entre les parents et leur fille! Le missionnaire cherchait à fortifier les courages en rappelant toutes les histoires des saintes écritures, où Dieu se montre prompt à récompenser les grands sacrifices de la piété filiale et de la résignation paternelle; il laissait entrevoir aussi que les fatigues du voyage seraient moins grandes, parce qu'un homme puissant, qu'il ne nommait pas, mais qu'on devinait assez, lui avait fourni les moyens de rendre la route plus commode et plus douce. Enfin, quand le soir fut arrivé, Élisabeth se mit à genoux, et, d'une voix émue, demanda à ses parents de la bénir. Le père s'approcha, des larmes coulaient le long de ses joues : sa fille lui tendit les bras : il comprit que c'était un adieu, son cœur se serra, ses larmes s'arrêtèrent; il posa les mains sur la tête d'Élisabeth, en la recommandant à Dieu dans son cœur, mais sans avoir la force de proférer une parole. La jeune fille alors, regardant sa mère, lui dit : « Et toi, ma mère, ne veux-tu pas bénir aussi ton enfant? — Demain, reprit-elle avec l'accent étouffé d'une profonde désolation, demain. — Et pourquoi pas aujourd'hui aussi, ma mère? — Ah! oui, repartit Phédora en s'élançant impétueusement vers elle, tous les jours, tous les jours! » Élisabeth courba la tête devant ses parents, qui, les mains réunies, les yeux élevés, la voix tremblante, prononcèrent ensemble une bénédiction que Dieu dut entendre.

A quelques pas, le missionnaire priait aussi : c'était la vertu qui priait pour l'innocence. Ah! si de pareils vœux n'étaient pas écoutés du ciel, quels seraient donc ceux qui auraient le droit d'aller jusqu'à lui?

se détourne, elle voit son père debout derrière elle. « O mon père ! vous ? pourquoi, mon père, pourquoi venir ici ?—Pour te voir, t'embrasser, te bénir encore une fois ; pour te dire : Mon Élisabeth, si durant les jours de ton enfance j'en ai passé un sans te montrer ma tendresse, si une seule fois j'ai fait couler tes larmes, si un regard, une parole sévère ont affligé ton cœur, avant de t'éloigner, pardonne, pardonne à ton vieux père, afin que, s'il n'est plus destiné au bonheur de te voir, il puisse mourir en paix. — Ah ! ne dis point, *ne dis point ceci*, interrompit Élisabeth. — Et ta pauvre mère, continua-t-il, quand elle s'éveillera, que lui dirai-je ? que lui répondrai-je, quand elle me demandera son enfant ? Elle te cherchera dans cette forêt, sur les rives de ce lac ; je la suivrai partout en pleurant avec elle, en appelant partout avec elle notre enfant, qui ne nous répondra plus. » A ces mots Élisabeth s'appuya à *demi évanouie* contre le mur de la chaumière. Son père vit qu'il l'avait trop émue, il se reprocha vivement sa faiblesse. « Ma fille, lui dit-il avec une voix plus calme, prends courage : je prendrai courage aussi. Je te promets, non de consoler ta mère, mais de la fortifier contre la douleur de ton départ ; je te promets de te la rendre quand tu reviendras ici. Oui, mon enfant, soit que le succès couronne ou non ton pieux voyage, tes parents ne mourront pas sans t'avoir revue. » Alors il dit au missionnaire, qui, les yeux baissés et dans un profond attendrissement, se tenait à quelque distance de cette scène d'affliction : « Mon père, je vous remets un bien qui n'a point d'égal ; c'est plus que mon sang, que ma vie : je vous le remets cependant avec confiance, partez ensemble : des milliers d'anges veilleront autour d'elle et de vous ; pour la défendre, les puissances célestes s'armeront ; cette poussière qui fut ses aïeux se ranimera, et Dieu, puisqu'il est tout-puissant, et qu'il est père aussi de mon Élisabeth, Dieu ne permettra pas que notre Élisabeth périsse. »

La jeune fille, sans oser regarder son père, mit une main sur ses yeux, donna l'autre au missionnaire, et s'éloigna avec lui. En ce moment l'aurore commençait à éclaircir la cime des monts, et dorait déjà le faîte des noirs sapins, mais tout reposait encore. Aucun souffle de vent ne ridait la surface du lac, n'agitait les feuilles des arbres ; celles mêmes du bouleau étaient tranquilles ; les oiseaux ne chantaient point, tout se taisait, jusqu'au moindre insecte : on eût dit que la nature entière se tenait dans un respectueux silence, afin que la voix d'un père qui, à travers la forêt, criait encore un adieu à sa fille, fût le dernier son qu'elle pût entendre. J'ai essayé de dire les douleurs du père, mais celles de la mère, je ne l'essaierai point.

Comment peindre cette infortunée qui, s'éveillant au cri de son époux, accourt à lui, et, en lisant dans son attitude désolée que son enfant est parti, tombe dans de muettes angoisses qui semblaient être à tous moments les dernières de sa vie ? En vain son époux, rappelant tous les malheurs de l'exil, la conjurait de se calmer ; elle n'entendait plus la voix de son époux, et l'amour lui-même avait perdu sa puissance, et n'arrivait plus à son cœur : tant il est vrai que les douleurs d'une mère s'élèvent au-dessus de toutes les consolations humaines, et ne peuvent être atteintes par rien de ce qui vient de la terre. Ah ! Dieu seul s'est réservé le pouvoir de les adoucir ; et s'il les donne en partage au sexe qu'il a fait le plus faible, c'est qu'il l'a fait assez tendre pour pouvoir aimer la main qui le frappe, et croire au seul espoir qui console.

Ce fut le 18 de mai qu'Élisabeth et son guide se mirent en route : ils employèrent un mois entier à traverser les forêts humides de la Sibérie, sujettes en cette saison à des inondations terribles. Quelquefois des paysans tar-

tares leur permettaient, pour une faible rétribution, de monter dans leur charrette, et tous les soirs ils se reposaient dans des cabanes si misérables, qu'il ne fallait pas moins que la longue habitude qu'Élisabeth avait de la pauvreté pour pouvoir goûter un peu de repos. Elle se couchait toute vêtue sur un mauvais matelas, dans une chambre remplie d'une odeur de fumée, d'eau-de-vie et de tabac, où le vent soufflait souvent à travers les fenêtres collées avec du papier, et où, pour surcroît de désagrément, dormaient pêle-mêle, le père, la mère, les enfants, et quelquefois même une partie du bétail de la famille.

A quarante verstes de Tioumen [1], on passe dans un bois où des poteaux indiquent la fin du gouvernement de Tobolsk : Élisabeth les remarqua; elle quittait la terre de l'exil; il lui sembla qu'elle quittait sa patrie, et qu'elle se séparait une seconde fois de ses parents. « Ah! dit-elle, que me voilà loin d'eux à présent! » Cette réflexion, elle la fit encore lorsqu'elle mit le pied en Europe. Être dans une autre partie du monde lui présentait l'image d'une distance qui l'effrayait plus que le chemin qu'elle venait de faire; elle laissait en Asie ses seuls protecteurs, les seuls êtres dans toute la nature sur qui elle eût des droits, et dont l'affection lui fût assurée. Et que trouverait-elle dans cette Europe si célèbre par ses lumières, dans cette cour impériale où affluent les richesses et les talents? Y trouverait-elle un seul cœur touché de sa misère, ému de sa faiblesse, dont elle pût implorer la protection? Sans doute à cette pensée il était un nom qui devait se présenter à elle. Ah! si elle avait espéré le rencontrer à Pétersbourg!.. Mais il n'y était point. L'ordre de l'empereur l'avait mandé pour joindre l'armée en Livonie; elle ne le trouverait donc pas dans cette Europe, qui lui semblait n'être habitée que par lui, parce qu'il était la seule personne qu'elle y connût. Alors tout son recours était dans le P. Paul. Un homme qui avait passé soixante ans à faire du bien, devait, dans les idées d'Élisabeth, avoir un grand crédit à la cour des rois.

De Perme à Tobolsk on compte près de neuf cents verstes : les chemins sont beaux, les champs fertiles et bien cultivés : on rencontre fréquemment de riches villages russes et tartares, dont les habitants ont l'air si heureux, qu'on a peine à croire qu'ils respirent l'air de la Sibérie; il y a même quelques auberges ornées de très-belles images, de tables, de tapis et de plusieurs ustensiles de luxe qui étaient inconnus à Élisabeth, et qui commençaient à étonner sa simplicité.

Cependant, la ville de Perme, quoique la plus grande qu'elle eût vue encore, l'attrista par ses rues sales et étroites, la hauteur de ses maisons, le mélange confus de palais et de chaumières, et l'air fétide qu'on y respirait. Perme est entourée de marécages; et, jusqu'à Casan, le pays, entrecoupé de bruyères stériles et de noires forêts de sapins, présente l'aspect du monde le plus triste. Dans la saison des orages, la foudre tombe très-fréquemment sur ces vieux arbres, qu'elle embrase avec rapidité, et qui paraissent alors comme des colonnes d'un rouge ardent, surmontées d'une vaste chevelure de flamme. Plusieurs fois Élisabeth et son guide furent témoins de ces incendies. Obligés de traverser ces bois, qui brûlaient des deux côtés du chemin, tantôt ils voyaient des arbres consumés par le bas, soutenir de leur seule écorce leurs cimes que le feu n'avait pas encore gagnées; ou, renversés à demi, former comme un arc de feu au milieu de la route; ou enfin, s'écroulant avec fracas, retomber l'un sur l'autre en pyramides embrasées, semblables à ces bûchers antiques où la piété païenne recueillait la cendre des héros.

Cependant, malgré ces dangers, et ceux plus imminents peut-être du pas-

[1] Tioumen, ou Tiumen, est la première ville de la Sibérie en entrant dans le gouvernement de Tobolsk, du côté de la Russie européenne. On l'appelait anciennement *Ouzigidin*.

sage des fleuves débordés, Elisabeth ne se plaignait point, et trouvait même qu'on lui avait exagéré les difficultés du voyage. Il est vrai que le temps était très-beau, et qu'elle n'allait pas toujours à pied ; on rencontrait le long de la route des charrettes et des kibicks [1] vides qui revenaient de mener des bannis en Sibérie ; pour quelques kopecks, nos voyageurs obtenaient facilement des courriers la permission de monter dans leurs voitures. Élisabeth acceptait sans humiliation les secours du bon père, car, en les recevant de lui, elle croyait les tenir du ciel.

Arrivés sur les bords de la Kama, vers les premiers jours de septembre, nos voyageurs n'étaient plus qu'à deux cents verstes de Casan; c'était avoir fait presque la moitié du voyage. Ah! si le ciel eût permis qu'Élisabeth l'eût fini ainsi qu'elle l'avait commencé, elle aurait cru avoir faiblement payé le bonheur d'être utile à ses parents; mais tout allait changer, et avec la mauvaise saison s'approchait le moment qui devait exercer son courage, mettre au jour sa vertu, et sur la tête du juste la couronne immortelle de vie.

Depuis plusieurs jours, le missionnaire s'affaiblissait sensiblement; il ne marchait plus qu'avec peine, et, quoique appuyé sur son bâton et sur le bras d'Élisabeth, il était obligé de se reposer sans cesse; s'il montait dans un kibick, la route, formée de gros rondins placés sur des marécages, lui causait des secousses horribles, qui épuisaient ses dernières forces sans altérer un moment son courage. Cependant, en arrivant à Sarapoul, gros village à clocher, sur la rive droite de la Kama, le bon religieux éprouva une défaillance si extraordinaire, qu'il ne lui fut pas possible d'aller plus loin. Il fut recueilli dans un mauvais cabaret auprès de la maison de l'Oupravitel, qui régit les biens de la couronne dans le territoire de Sarapoul. La seule chambre qu'on put lui donner était une espèce de galetas élevé, avec un plancher tout tremblant, des fenêtres sans carreaux, pas une chaise, pas un banc, pour tout meuble une mauvaise table et un bois de lit vide; on y jeta un peu de paille, et le missionnaire s'y coucha. Le vent qui soufflait par la fenêtre était si froid, qu'il aurait éloigné le sommeil du malade, lors même que ses souffrances lui eussent permis de s'y livrer. De funestes pensées commençaient à effrayer Élisabeth. Elle demanda un médecin, il n'y en avait point à Sarapoul; et, comme elle vit que les gens de la maison ne prenaient aucune part à l'état du pauvre mourant, elle fut réduite à n'avoir recours qu'à elle-même pour le soulager. D'abord elle attacha contre la croisée un lambeau de vieille tapisserie qui pendait le long du mur; ensuite elle alla cueillir dans les champs de la réglisse à gousses velues, ainsi que des roses de Gueldre, et puis, les mêlant, comme elle l'avait vu pratiquer à sa mère, avec des feuilles du cotylédon épineux, elle en fit une boisson salutaire qu'elle apporta au pauvre religieux. A mesure que la nuit approchait, son état empirait de plus en plus, et la malheureuse Élisabeth ne pouvait plus retenir ses larmes. Quelquefois elle s'éloignait pour étouffer ses sanglots; au fond de son grabat le bon père les entendait, et il pleurait sur cette douleur qu'il ne pouvait pas soulager, car il sentait qu'il ne se relèverait plus, et que tout était fini pour lui sur la terre. Ah! ce n'est pas quand on a employé soixante ans à travailler pour Dieu, qu'on peut craindre la mort; mais comment ne pas regretter un peu la vie, quand il y reste beaucoup de bien à faire? « Mon Dieu, disait-il à voix basse, je ne murmure point contre votre volonté; mais, si vous m'aviez permis de conduire cette pauvre orpheline jusqu'au terme de son voyage, il me semble que je serais mort plus tranquille. » Élisabeth avait allumé un flam-

[1] Le kibick est une voiture de voyage très-légère, fort usitée en Russie. Un kibick n'est cependant pas commode, car il n'est suspendu que sur les roues de derrière; mais il est assez long pour que le voyageur puisse y coucher à son aise.

beau de résine, et demeura debout toute la nuit pour soigner son malade. Un peu avant le jour, elle s'approcha pour lui donner à boire : le missionnaire, prévoyant qu'avant peu il ne serait plus en état de parler, se souleva sur son séant, prit le verre des mains de la jeune fille, et, l'élevant vers le ciel, il dit : « Mon Dieu, je la recommande à celui qui nous a promis qu'un verre d'eau offert en son nom ne serait pas un bienfait perdu. » Ces mots révélèrent à Élisabeth toute l'évidence d'un malheur que jusqu'alors elle s'était efforcée de ne pas croire possible : elle vit que le religieux sentait qu'il allait mourir, elle vit qu'elle allait tout perdre ; son cœur se brisa, elle tomba à genoux devant le lit, le front couvert d'une sueur froide, et la poitrine suffoquée de sanglots. « Mon Dieu, prenez pitié d'elle; prenez pitié d'elle, mon Dieu! » répétait le missionnaire en la regardant avec une profonde compassion. A la fin, comme il vit que la violence de sa douleur allait toujours croissant, il lui dit : « Au nom du ciel et de votre père, calmez-vous, ma fille, et écoutez-moi. » Élisabeth tressaillit, étouffa ses cris, essuya ses larmes, et, les yeux fixés sur le religieux, attendit avec respect ce qu'il allait lui dire : il s'appuya contre la planche qui servait de dossier à son lit, et, recueillant toutes ses forces, il parla ainsi : « Mon enfant, vous allez être exposée à de grandes peines en voyageant seule à votre âge, au milieu de la mauvaise saison; cependant c'est là votre moindre péril : la cour vous en offrira de plus terribles ; un courage ordinaire peut lutter contre l'infortune, et ne résiste pas à la séduction; mais vous n'avez pas un courage ordinaire, ma fille, et le séjour de la cour ne vous changera pas. Si quelques méchants (et vous en trouverez beaucoup) voulaient abuser de votre situation et de votre misère pour vous écarter de la vertu, vous ne croirez point à leurs promesses, et toutes leurs vaines richesses ne vous éblouiront pas. La crainte de Dieu et l'amour de vos parents, voilà ce qui est au-dessus de tout, et voilà ce que vous avez. A quelque extrémité que vous soyez réduite, vous n'abandonnerez jamais ces biens pour quelque bien qu'on puisse vous offrir, et vous vous souviendrez toujours qu'une seule faute porterait la mort au sein de ceux qui vous ont donné la vie. — Ah! mon père! interrompit-elle, ne craignez pas..... — Je ne crains rien, dit-il : votre piété, votre dévouement, ont mérité une confiance sans bornes; et je suis sûr que vous ne succomberez pas à l'épreuve à laquelle Dieu vous soumet. Maintenant, ma fille, prenez dans ma robe la bourse que le généreux gouverneur de Tobolsk me donna en vous recommandant à mes soins. Gardez-lui le secret, il y va de sa vie..... Cet argent vous conduira à Pétersboug. Allez chez le patriarche, parlez-lui du P. Paul, peut-être ne l'aura-t-il pas oublié : il vous donnera un asile dans un couvent de filles, et présentera sans doute lui-même votre requête à l'empereur..... Il est impossible qu'on la rejette..... Au moment de la mort, je puis vous le dire, ma fille, votre vertu est grande; le monde en voit peu de semblables, il en sera touché; elle aura sa récompense sur la terre avant de l'avoir dans le ciel..... » Il s'arrêta ; sa respiration devenait gênée, et une sueur froide coulait sur son front. Élisabeth pleurait en silence, la tête penchée sur le lit. Après une longue pause, le missionnaire détacha de dessus sa poitrine un petit crucifix de bois d'ébène, et, le présentant à Élisabeth, il lui dit d'une voix affaiblie : « Prends ceci, ma fille; c'est le seul bien que j'aie à donner, le seul que j'aie possédé sur la terre : avec lui je n'ai manqué de rien. » Elle le pressa contre ses lèvres avec un vif transport de douleur, car l'abandon d'un pareil bien lui prouvait que le missionnaire était sûr de n'avoir plus qu'un moment à vivre. « Pauvre brebis abandonnée, ajouta-t-il avec une grande compassion, ne crains plus rien, car voilà le bon pasteur du troupeau qui veillera sur toi ; s'il te prend

[redacted]

ıni, il te rendra plus qu'il ne te fie-toi à sa bonté. Celui qui la nourriture aux petits passe- et qui sait le compte des sables ıer, n'oubliera pas Élisabeth. — re, ô mon père! s'écria-t-elle en la main qu'il étendait vers elle, uis me soumettre à vous per- — Mon enfant, reprit-il, Dieu ıe : résigne-toi, calme ta dou- ns peu d'instants je serai là-haut, ii pour toi, pour tes parents.....» it achever, ses lèvres remuaient mais on ne distinguait aucun retomba sur la paille, les yeux ers le ciel; ses dernières forces nployées à lui recommander l'or- gémissante, et il semblait encore ır elle quand déjà la mort l'avait tant était grande en son ame de de la charité, tant, durant le sa longue vie, il avait négligé ses intérêts pour ne songer qu'à ceux i; au moment terrible de compa- evant le trône du souverain juge, omber pour toujours dans les de l'éternité, ce n'était pas en- ui-même qu'il pensait.

cris d'Élisabeth attirèrent plu- personnes : on lui demanda ce avait; elle montra son protec- ndu sans vie. Aussitôt, au bruit vénement, la chambre se rem- nonde : les uns venaient voir ce passait avec une curiosité stu- ux-ci jetaient un coup d'œil de sur cette jeune fille qui pleu- rès de ce moine mort; d'autres daient avec pitié; mais les maî- l'auberge, occupés seulement de payer les misérables aliments vaient fournis, trouvèrent avec ns la robe du missionnaire la que, dans sa douleur, Élisabeth pas songé à prendre : ils s'en rent, et dirent à la jeune fille ıi rendraient le reste quand ils ent remboursés de leurs frais et de l'enterrement. Bientôt les arrivèrent avec leurs flambeaux et leur suite; ils jetèrent un grand drap sur le corps du mort : la pauvre Élisabeth fit alors un cri douloureux. Obligée de quitter la main roidie de son guide, qu'elle tenait toujours, elle dit un dernier adieu à cette figure vénérable, qui respirait déja une sérénité divine, et se précipita à genoux dans le coin le plus obscur de la chambre. Là, baignée de larmes, la tête couverte d'un mouchoir, comme pour se cacher ce monde désert où elle allait marcher seule, elle s'écriait d'une voix étouffée : « O esprit bienheureux! n'abandonne pas la pauvre délaissée! O mon père! ma tendre mère, que faites-vous maintenant que tout secours vient d'être ôté à l'enfant de votre amour? »

Cependant, on commença quelques chants funèbres, on mit le corps dans la bière, et, quand vint le moment de l'emporter, Élisabeth, quoique faible, tremblante et désespérée, voulut accompagner jusqu'à son dernier asile celui qui l'avait soutenue, secourue, fortifiée, et qui était mort en priant pour elle.

Sur la rive droite de la Kama, au pied d'une éminence où s'élèvent les ruines d'une forteresse construite pendant les anciens troubles des Baschkirs [1], est le lieu consacré à la sépulture des habitants de Sarapoul. Cette place est en pleine campagne; elle est entourée d'une haie de mélèses nains; au milieu, on voit une petite maison de bois qui sert d'oratoire, et, tout autour, des amoncellements de terre, surmontés d'une croix, qui désignent autant de tombeaux; çà et là quelques sapins épars projettent

est un nom grec qui signifie père. On le donne à tous les ministres de l'église grecque. Ils sont habillés à l'orientale, et, quoique généralement peu éclairés, ils sont extrêmement recommandables par leur esprit de tolérance pour toute autre profession de foi.

[1] Les Baschkirs, ou Bashkirs, sont une peuplade de la Russie asiatique. Ils se nomment proprement *Bachkouts*, et tirent leur origine en partie des Tartares Nogays, et en partie des Bulgares. Ils habitent principalement en Sibérie, sur les bords du Volga et de l'Oural. En 1770, on en comptait vingt-sept mille familles domiciliées dans les gouvernements d'Ufa et de Perme. En été, ils demeurent sous des tentes près de leurs troupeaux; et en hiver, dans de mauvaises huttes. Leur religion est celle de Mahomet; mais ils sont très-superstitieux, et croient aux sortiléges et aux enchantements.

des ombres lugubres, et de dessous les pierres sépulcrales sortent des touffes de chardons en forme de bluet, avec de larges feuilles pendantes et découpées, et une autre plante dont la tige nue et penchée se divise en plusieurs rameaux effilés, et dont les fleurs, d'un jaune livide, semblent faites pour ne s'épanouir que sur les tombeaux.

Le cortége qui suivait le cercueil du missionnaire était assez nombreux. On y voyait plusieurs sortes de nations, des Persans, des Trukmènes, des Arabes échappés de l'esclavage des Kirguis, et reçus dans des colléges fondés par la dernière impératrice. Ils suivaient pêle-mêle, un flambeau de paille à la main, le convoi funèbre, en mêlant leurs voix à celles des popes, tandis qu'Élisabeth, silencieuse, marchait à pas lents, la tête couverte, et ne sentant de relation, au milieu de cette foule tumultueuse, qu'avec celui qui n'était plus.

Quand le cercueil fut placé dans la fosse, le pope, selon l'usage du rit grec, mit une petite pièce de monnaie dans la main du mort pour payer son passage, et, après avoir jeté un peu de terre par dessus, il s'éloigna; et là demeura enseveli dans un éternel oubli, un mortel charitable, qui n'avait pas passé un seul jour sans faire du bien à quelqu'un: semblable à ces vents bienfaisants qui portent en tous lieux les graines utiles, et qui les font germer dans tous les climats, il avait parcouru plus de la moitié du monde, semant partout la sagesse et la vérité, et il mourait ignoré du monde; tant la renommée s'attache peu à la bonté modeste, tant les hommes qui la distribuent ne l'accordent qu'à ce qui les étonne, à ce qui les détruit, et jamais à ce qui les console! O rayon éclatant, éblouissante lumière, superbe gloire humaine! ne pense pas que Dieu t'eût permis d'être ainsi le prix de la grandeur, s'il n'avait réservé sa propre gloire pour être le prix de la vertu!

Élisabeth resta dans ce lieu de tristesse jusqu'à la chute du jour; elle y pleura, elle y pria beaucoup, et ses larmes et ses prières la soulagèrent. Dans les grandes infortunes, il est bon, il est utile de pouvoir passer quelques heures à méditer entre le ciel et la mort; du tombeau s'élèvent des pensées de courage, du ciel descendent de consolantes espérances; on craint moins le malheur là où on en voit la fin; et, là où on en pressent la récompense, on commence presque à l'aimer.

Élisabeth pleurait et ne murmurait point; elle remerciait Dieu des bienfaits qu'il avait répandus sur une partie de sa route, et ne croyait point avoir le droit de se plaindre, parce qu'il les avait retirés à l'autre. Elle se retrouvait, comme sur les bords du Tobol, sans guide, sans secours, mais armée du même courage et remplie des mêmes sentiments : « Mon père! ma mère! s'écriait-elle, ne craignez rien, votre enfant ne se laissera point abattre. » Ainsi elle cherchait à les rassurer, comme s'ils eussent pu deviner l'abandon où elle se trouvait. Et quand un secret effroi gagnait son cœur : « Mon père, ma mère? » répétait-elle encore; et ces noms calmaient sa frayeur. « Homme juste, et maintenant bienheureux, disait-elle en appuyant son front sur la terre fraîchement remuée, faut-il vous avoir perdu avant que mon noble père, ma tendre mère, vous aient remercié de vos soins pour leur pauvre orpheline!..... O bonheur d'être béni par eux, faut-il que vous en ayez été privé! »

Quand la nuit commença à s'approcher, et qu'Élisabeth sentit qu'il fallait s'arracher de ce lieu funèbre, elle voulut y laisser quelques traces de son passage, et, prenant un caillou tranchant, elle traça ces mots sur la croix qui s'élevait au-dessus du cercueil : *Le juste est mort, et il n'y a personne qui y prenne garde*[1].

Alors, disant un dernier adieu aux cendres du pauvre religieux, elle sortit du cimetière, et revint tristement occuper la chambre déserte de l'auberge

[1] Isaïe, chap. LVII, v. I.

oul. Le lendemain, quand elle
: remettre en route, l'hôte lui
'ois roubles, en l'assurant que
ut ce qui restait dans la bourse
onnaire. Élisabeth les prit avec
ment de reconnaissance et d'at-
:ment, comme si ces richesses,
devait à son protecteur, lui
urrivées de ce ciel où il habitait
ınt. « Ah! s'écria-t-elle, mon
ɔon appui, ainsi votre charité
vit, et, quand vous n'êtes plus
: moi, c'est elle qui me soutient
»

dant, dans sa route solitaire,
ut cesser de verser des larmes;
pour elle un objet de regret,
fait sentir l'importance du bien
perdu. Si un paysan, un voya-
ieux la regarde et l'interroge,
plus son vénérable protecteur
nmander le respect; si la fati-
ige à s'asseoir, et qu'un kibick
nne à passer, elle n'ose point
, dans la crainte d'un refus ou
sulte; d'ailleurs, ne possédant
roubles, elle aime mieux qu'ils
nt à retarder le moment d'avoir
ux aumônes qu'à lui procurer
re commodité : aussi se refuse-
ntenant les légères douceurs que
issionnaire lui procurait sou-
: choisit toujours pour s'abri-
lus pauvres asiles, et se con-
plus mauvais lit et de la nour-
plus grossière.

cheminant très-lentement,
ut arriver à Casan que dans
ers jours d'octobre. Un grand
ord-ouest soufflait depuis plu-
urs, et avait amassé beaucoup
s sur les rives du Volga; ce
: rendu son passage presque
ble. On ne pouvait le traver-
partie en nacelle, et partie à
sautant de glaçon en glaçon.
iers, accoutumés aux dangers
avigation, n'osaient aller d'un
leuve à l'autre que pour l'appât
très-considérable, et nul pas-
se serait exposé à faire le tra-jet avec eux. Élisabeth, sans examiner le péril, voulut entrer dans un de leurs bateaux; ils la repoussèrent brusquement, en la traitant d'insensée, et jurant qu'ils ne permettraient pas qu'elle traversât le fleuve avant qu'il fût entièrement glacé. Elle leur demanda combien de temps il faudrait probablement attendre. « Au moins deux semaines, » répondirent-ils. Alors elle résolut de passer sur-le-champ. « Je vous en prie, leur dit-elle d'une voix suppliante, au nom de Dieu, aidez-moi à traverser le fleuve : je viens de par-delà Tobolsk; je vais à Pétersbourg, demander à l'empereur la grace de mon père exilé en Sibérie; et j'ai si peu d'argent, que, si je demeurais quinze jours à Casan, il ne me resterait plus rien pour continuer ma route. » Ces paroles touchèrent un des bateliers; il prit Élisabeth par la main : « Venez, lui dit-il, je vais essayer de vous conduire; vous êtes une bonne fille, craignant Dieu et aimant votre père : le ciel vous protégera. » Il la fit entrer avec lui dans sa barque, et navigua jusqu'à moitié du fleuve : alors, ne pouvant aller plus loin, il prit la jeune fille sur ses épaules, et, marchant sur les glaces, en se soutenant sur son aviron, il atteignit sans accident l'autre rive du Volga, et y déposa son fardeau. Élisabeth, pleine de reconnaissance, après l'avoir remercié avec toute l'effusion du cœur le plus touché, voulut lui donner quelque chose. Elle tira sa bourse, qui contenait un peu moins de trois roubles : « Pauvre fille, lui dit le batelier, en regardant son trésor, voilà donc tout ce que tu possèdes, tout ce que tu as pour te rendre à Pétersbourg, et tu crois que Nicolas Kisoloff t'en ôterait une obole? Non, je veux plutôt y ajouter : cela me portera bonheur, ainsi qu'à mes six enfants. »

Alors il lui jeta une petite pièce de monnaie, et s'éloigna en lui criant: « Dieu veille sur toi, ma fille! »

Élisabeth ramassa sa petite pièce de monnaie; et, la considérant avec un peu d'émotion, elle dit : « Je te garderai

pour mon père, afin que tu lui sois une preuve que ses vœux ont été entendus, que son esprit ne m'a point quittée, et que partout une protection paternelle a veillé sur moi. »

Le temps était clair et serein; mais par moment il venait du côté du nord des bouffées d'une bise très-froide. Après avoir marché quatre heures sans s'arrêter, Élisabeth se sentit très-fatiguée. Aucune maison ne s'offrant à ses regards, elle fut chercher un asile au pied d'une petite colline, dont les rochers bruns et coupés à pic la garantissaient de tous les vents. Près de là s'étendait une forêt de chênes; ce n'est que sur cette rive du Volga qu'on commence à voir cette espèce d'arbres. Élisabeth ne les connaissait point, et, quoiqu'ils eussent déja perdu une partie de leur parure, ils pouvaient être admirés encore; mais, quelque beaux qu'ils fussent, Élisabeth ne pouvait aimer ces arbres d'Europe: ils lui faisaient trop sentir la distance qui la séparait de ses parents; elle leur préférait beaucoup le sapin; le sapin était l'arbre de l'exil, l'arbre qui avait protégé son enfance, et sous l'ombre duquel ses parents se reposaient peut-être en cet instant. De telles pensées la faisaient fondre en larmes. «Oh! quand les reverrai-je? s'écriait-elle, quand entendrai-je leurs voix? quand retournerai-je de ce côté pour tomber dans leurs bras! » Et, en parlant ainsi, elle tendait les siens vers Casan, dont elle apercevait encore les tours dans le lointain, et au-dessus de la ville l'antique forteresse des kans de Tartarie, se présentant sur le haut des rochers d'une manière imposante et pittoresque.

Le long de sa route Élisabeth rencontrait souvent des objets qui portaient dans son cœur une tristesse à peu près semblable à celle qui naissait du sentiment de ses propres malheurs: tantôt c'étaient des infortunés enchaînés deux à deux, qu'on envoyait soit dans les mines de Nertshink, pour y travailler jusqu'à la mort, soit dans les campagnes d'Irkoutz, pour peupler les rives sauvages de l'Angara; tantôt c'étaient des troupes de colons destinés à peupler la nouvelle ville qu'on bâtissait, par l'ordre de l'empereur, sur les frontières de la Chine. Les uns allaient à pied, et les autres étaient juchés sur des chariots avec les caisses et les ballots, les chiens et les poules. Cependant tous ces hommes, exilés pour des fautes qui, ailleurs, eussent peut-être été punies de mort, n'excitaient que la commisération d'Élisabeth; mais quand elle rencontrait quelques bannis conduits par un courrier du sénat, et dont la noble figure lui rappelait celle de son père, alors elle était émue jusqu'aux larmes; elle s'approchait avec respect du malheureux, et lui donnait ce qui dépendait d'elle: ce n'était point de l'or, elle n'en avait pas; mais c'était ce qui souvent console davantage, et ce que la plus pauvre des créatures peut donner comme la plus opulente, c'était de la pitié. Hélas! la pitié était la seule richesse d'Élisabeth; c'était avec la pitié qu'elle soulageait la peine des infortunés qu'elle rencontrait le long de sa route, et c'était à l'aide de la pitié qu'elle allait voyager désormais, car, en atteignant Volodimir, il ne lui restait plus qu'un rouble. Elle avait mis près de trois mois à se rendre de Sarapoul à Volodomir; et, grace à l'hospitalité des paysans russes, qui, pour du lait et du pain, ne demandent jamais de paiement, son faible trésor n'était pas entièrement épuisé; mais elle commençait à manquer de tout: ses chaussures étaient déchirées, ses habits en lambeaux la garantissaient mal d'un froid qui était déja à plus de trente degrés, et qui augmentait tous les jours. La neige couvrait la terre de plus de deux pieds d'épaisseur; quelquefois en tombant elle se gelait en l'air, et semblait une pluie de glaçons qui ne permettait de distinguer ni ciel ni terre; d'autres fois c'étaient des torrents d'eau qui creusaient des précipices dans les chemins, ou des coups de vent si furieux, qu'Élisabeth, pour éviter leur atteinte, était obligée de creuser un

trou dans la neige, et de se couvrir la tête de longs morceaux d'écorce de pin, qu'elle arrachait adroitement, ainsi qu'elle l'avait vu pratiquer à certains habitants de la Sibérie.

Un jour que la tempête soulevait la neige par bouffées, et en formait une brume épaisse qui remplissait l'air de ténèbres, Élisabeth, chancelant à chaque pas, et ne pouvant plus distinguer son chemin, fut forcée de s'arrêter : elle se réfugia sous un grand rocher, contre lequel elle s'attacha étroitement, afin de résister aux tourbillons de vent qui renversaient tout autour d'elle. Tandis qu'elle demeurait là, appuyée, immobile et la tête baissée, elle crut entendre assez près un bruit confus, qui lui donna l'espérance de trouver un meilleur abri : elle se traîna avec peine de ce côté, et aperçut en effet un kibick renversé et brisé, et un peu plus loin une chaumière. Elle se hâta d'aller frapper à cette porte hospitalière ; une vieille femme vint lui ouvrir : « Pauvre jeune fille ! lui dit-elle, émue de sa profonde détresse ; d'où viens-tu, à ton âge, ainsi seule, transie et couverte de neige ? » Élisabeth répondit comme à son ordinaire : « Je viens de par-delà Tobolsk, et je vais à Pétersbourg demander la grace de mon père. » A ces mots, un homme qui avait la tête penchée dans ses mains la releva tout-à-coup, regarda Élisabeth avec surprise : « Que dis-tu ? s'écria-t-il ; tu viens de la Sibérie dans cet état, dans cette misère, au milieu des tempêtes, pour demander la grace de ton père ?..... Ah ! ma pauvre fille ferait comme toi peut-être ; mais on m'a arraché de ses bras sans qu'elle sache où l'on m'emmène, sans qu'elle puisse solliciter pour moi : je ne la verrai plus, j'en mourrai...... On ne peut pas vivre loin de son enfant.....» Élisabeth tressaillit. « Monsieur, reprit-elle vivement, j'espère qu'on peut vivre quelque temps loin de son enfant. — Maintenant que je connais mon sort, continua l'exilé, je pourrais en instruire ma fille : voici une lettre que je lui ai écrite ; le courrier de ce kibick renversé, qui retourne à Riga, où est ma fille, consentirait à s'en charger si j'avais la moindre récompense à lui offrir ; mais la moindre de toutes n'est pas en mon pouvoir : je ne possède pas un simple kopeck ; les cruels m'ont tout enlevé. »

Élisabeth sortit de sa poche le rouble qui lui restait, en rougissant beaucoup d'avoir si peu à offrir. « Si cela pouvait suffire, » dit-elle d'une voix timide, en le mettant dans la main de l'exilé. Celui-ci serra la main généreuse qui lui donnait toute sa fortune, et courut proposer l'argent au courrier : c'était le denier de la veuve, le courrier s'en contenta. Dieu sans doute avait béni l'offrande, il permit qu'elle parût ce qu'elle était, grande et magnifique, afin que, servant à rendre une fille à son père et le bonheur à une famille, elle portât des fruits dignes du cœur qui l'avait faite.

Quand l'ouragan fut calmé, Élisabeth voulut se remettre en route. Elle embrassa la vieille femme, qui l'avait soignée comme sa propre fille, et lui dit tout bas, pour que l'exilé ne l'entendît pas : « Je ne puis vous récompenser ; je n'ai plus rien du tout ; je ne puis vous offrir que les bénédictions de mes parents ; elles sont à présent ma seule richesse. — Quoi ! interrompit la vieille femme tout haut, pauvre fille, vous avez tout donné ? » Élisabeth rougit et baissa les yeux. L'exilé leva les mains au ciel, et tomba à genoux devant elle : « Ange qui m'as tout donné, lui dit-il, ne puis-je rien pour toi ? » Un couteau était sur la table, Élisabeth le prit, coupa une boucle de ses cheveux, et, la donnant à l'exilé, elle dit : « Monsieur, puisque vous allez en Sibérie, vous verrez le gouverneur de Tobolsk ; donnez-lui ceci, je vous en prie : Élisabeth l'envoie à ses parents, lui direz-vous.... Peut-être consentira-t-il que ce souvenir aille les instruire que leur enfant existe encore. — Ah ! je jure de vous obéir, répondit l'exilé ; et, dans ces déserts où l'on m'envoie, si je ne suis point tout-

à-fait esclave, je saurai trouver la cabane de vos parents, et leur dire ce que vous avez fait aujourd'hui. »

Avec le cœur d'Élisabeth, le don d'un trône l'eût bien moins touchée que l'espoir des consolations qu'on lui promettait de porter à ses parents. Elle ne possédait plus rien, rien que la petite pièce de monnaie du batelier du Volga; et cependant elle pouvait se croire opulente, car elle venait de goûter les seuls vrais biens que les richesses puissent procurer: par ses dons elle avait fait la joie d'un père; elle avait consolé l'orpheline en pleurs: et voilà pourtant ce qu'un seul rouble peut produire entre les mains de la charité!

Depuis Volodimir jusqu'à Pokrof, village de la couronne, le pays est dans un bas-fonds très-marécageux, et couvert de forêts d'ormes, de chênes, de trembles et de pommiers sauvages. Dans l'été, ces différentes espèces d'arbres forment des bosquets qui réjouissent la vue, mais qui sont ordinairement le refuge des voleurs: l'hiver on les redoute moins, parce que les taillis dépouillés de feuilles ne leur permettent pas de se cacher aussi bien. Cependant, le long de sa route, Élisabeth entendait parler des vols qui s'étaient commis: si elle avait possédé quelque chose, peut-être ces bruits l'eussent-ils effrayée; mais, obligée de mendier son pain, il lui semblait que sa pauvreté la mettait à l'abri de tout, et que, sous cette égide, elle pouvait traverser ces forêts sans danger.

Quelques verstes avant Pokrof, la grande route venait d'être emportée par un ouragan, et les voyageurs étaient obligés, pour se rendre à Moscou, de faire un grand détour à travers les marécages que le Volga forme en cet endroit: ils étaient couverts d'une glace si épaisse, qu'on y marchait aussi solidement que sur la terre. Élisabeth prit cette route qu'on lui avait indiquée, elle marcha long-temps à travers ce désert de glace; mais, comme aucun chemin n'y était tracé, elle se perdit, et tomba dans une espèce de marais fangeux, dont elle eut beaucoup de peine à se tirer. Enfin, après bien des efforts, elle gagna un tertre un peu élevé. Couverte de boue et épuisée de fatigue, elle s'assit sur une pierre, et détacha sa chaussure pour la faire sécher au soleil, qui brillait en ce moment d'un éclat assez vif. Ce lieu était sauvage; on n'y voyait aucune trace d'habitation; il n'y passait personne, et on n'y entendait même aucun bruit. Élisabeth vit bien qu'elle s'était beaucoup écartée de la grande route, et, malgré son courage, elle fut effrayée de sa situation. Derrière elle était le marais qu'elle venait de traverser, et au-delà une immense forêt dont ses yeux n'apercevaient pas la fin. Le jour commençait à décliner. Malgré son extrême lassitude, la jeune fille se leva dans l'espoir de trouver un asile, ou des gens qui l'aideraient à en trouver un; elle erra çà et là, mais en vain; elle ne voyait rien, elle n'entendait rien, et cependant il lui semblait qu'une voix humaine eût rempli son cœur de joie..... Tout-à-coup elle en entend plusieurs, et bientôt elle voit des hommes qui sortent de la forêt; elle marche vers eux pleine d'espérance; mais, plus ils approchent, plus elle sent l'effroi succéder à la joie: leur air sauvage, leur physionomie farouche l'épouvantent plus que la solitude où elle était; elle se rappelle ce qu'on lui a dit des malfaiteurs qui remplissent cette contrée, et elle craint que Dieu ne la punisse de la témérité qui lui a persuadé qu'elle n'avait rien à craindre; elle tombe à genoux pour s'humilier devant la miséricorde divine. Cependant la troupe s'avance, s'arrête auprès d'Élisabeth, la regarde, et lui demande d'où elle vient, et ce qu'elle fait là. La jeune fille, les yeux baissés, et d'une voix tremblante, répond qu'elle vient de par-delà Tobolsk, et qu'elle va demander à l'empereur la grace de son père; elle ajoute qu'elle a pensé périr dans le marais, et qu'elle attend qu'elle ait repris un peu de force pour aller chercher un asile. Ces gens s'étonnent, la questionnent

encore, et veulent savoir quel argent elle possède pour faire une si longue route. Elle tire de son sein la petite pièce de monnaie du batelier du Volga, et la leur montre. « Voilà tout? s'écrient-ils. —Tout, » leur répondit-elle. A ces mots, les bandits se regardent l'un l'autre; ils ne sont point touchés, ils ne sont point émus : l'habitude du crime ne permet pas de l'être; mais ils sont surpris; ils n'avaient point l'idée de ce qu'ils voient; c'est pour eux quelque chose de surnaturel, et cette jeune fille leur semble protégée par un pouvoir inconnu. Saisis de respect, ils n'osent pas lui faire de mal; ils n'osent pas même lui faire du bien; ils s'éloignent en se disant entre eux : « Laissons-la, laissons-la, car Dieu est assurément auprès d'elle. »

Élisabeth se lève et fuit le plus vite qu'elle peut du côté opposé; elle entre dans la forêt. A peine y a-t-elle fait quelques pas, qu'elle voit quatre grandes routes formant la croix, et à un des angles une petite chapelle dédiée à la Vierge, surmontée d'un poteau qui indique les villes où conduit chacun des chemins. Élisabeth sent qu'elle est sauvée, elle se prosterne avec reconnaissance : les malfaiteurs ne s'étaient pas trompés, Dieu était auprès d'elle.

La jeune fille ne sent plus sa fatigue, l'espoir lui a rendu des forces; elle prend légèrement la route de Pokrof : bientôt elle retrouve le Volga, qui forme un coude auprès de ce village, et baigne les murs d'un pauvre couvent de filles. Élisabeth se hâte d'aller frapper à cette porte hospitalière; elle raconte sa peine, et demande un asile; on le lui donne aussitôt; elle est accueillie, reçue comme une sœur, et, en se voyant entourée de ces ames pieuses et pures qui lui prodiguent les plus tendres soins, elle croit un moment avoir retrouvé sa mère. Le récit simple et modeste qu'Élisabeth fit de ses aventures fut un sujet d'édification pour toute la communauté. Ces bonnes sœurs ne se lassaient point d'admirer la vertu de cette jeune fille, qui venait d'endurer tant de fatigues, de soutenir tant d'épreuves, sans avoir murmuré une seule fois. Elles regrettaient beaucoup de n'avoir pas de quoi fournir aux frais de son voyage; mais leur couvent était très-pauvre, il ne possédait aucun revenu, et elles-mêmes ne vivaient que de charités. Cependant elles ne purent se résoudre à laisser l'orpheline continuer sa route avec une robe en lambeaux et des souliers déchirés : elles se dépouillèrent pour la couvrir, et chacune donna une partie de ses propres vêtements. Élisabeth voulait refuser leurs dons, car c'était avec leur nécessaire que ces pieuses filles la secouraient : mais celles-ci, montrant les murs de leur couvent, lui dirent : « Nous avons un abri, et vous n'en avez pas; le peu que nous possédons vous appartient, vous êtes plus pauvre que nous. »

Enfin voici Élisabeth sur la route de Moscou; elle s'étonne du mouvement extraordinaire qu'elle y voit, de la quantité de voitures, de traîneaux, d'hommes, de femmes, de gens de toute espèce, qui semblent affluer vers cette grande capitale : plus elle avance, et plus la foule augmente. Dans le village où elle s'arrête, elle trouve toutes les maisons pleines de gens qui paient à si haut prix une très-petite place, que l'infortunée, qui n'a rien à donner, ne peut que bien difficilement en obtenir une. Ah! que de larmes elle dévore en recevant d'une compassion dédaigneuse un grossier aliment et un abri misérable où sa tête est à peine à couvert de la neige et des tempêtes! Cependant elle n'est point humiliée, car elle n'oublie jamais que Dieu est témoin de ses sacrifices, et que le bonheur de ses parents en est le but : mais elle ne s'enorgueillit pas non plus : trop simple pour croire qu'en se dévouant à toutes les misères en faveur de ses parents elle fasse plus que son devoir, et trop tendre peut-être pour ne pas trouver un secret plaisir à souffrir beaucoup pour eux.

Cependant de tous côtés les cloches s'ébranlent, de tous côtés Élisabeth entend retentir le nom de l'empereur.

Des coups de canon, partis de Moscou, viennent l'épouvanter ; jamais un tel bruit n'avait frappé ses oreilles. D'une voix timide elle en demanda la cause à des gens couverts d'une riche livrée, qui se pressaient autour d'une voiture renversée. « C'est l'empereur qui fait sans doute son entrée à Moscou, lui dirent-ils. — Comment ! reprit-elle avec surprise ; est-ce que l'empereur n'est pas à Pétersbourg ? » Ils haussèrent les épaules d'un air de pitié, en lui répondant : « Eh quoi ! pauvre fille, ne sais-tu pas qu'Alexandre vient faire la cérémonie de son couronnement à Moscou ? » Élisabeth joignit les mains avec transport ; le ciel venait à son secours, il envoyait au-devant d'elle le monarque qui tenait entre ses mains la destinée de ses parents ; il permettait qu'elle arrivât dans un de ces temps de réjouissances nationales où le cœur des rois fait taire la rigueur et même la justice, pour n'écouter que la clémence. « Ah ! s'écria-t-elle en se tournant du côté des terres de l'exil, mes parents, faut-il que mes espérances ne soient que pour moi, et que, lorsque votre fille est heureuse, sa voix ne puisse aller jusqu'à vous ! »

Elle entra, en mars 1801, dans l'immense capitale de la Moscovie, se croyant au terme de ses peines, et n'imaginant pas qu'elle dût avoir de nouveaux malheurs à craindre. En avançant dans la ville, elle vit des palais superbes, décorés avec une magnificence royale, et près de ces palais des huttes enfumées, ouvertes à tous les vents : elle vit ensuite des rues si populeuses, qu'elle pouvait à peine marcher au milieu de la foule qui la pressait et la coudoyait de toutes parts. A très-peu de distance elle retrouva des bois, des champs, et se crut en pleine campagne ; elle se reposa un moment dans la grande promenade ; c'est une allée de bouleaux qui ressemble assez à l'allée de tilleuls de la capitale de la Prusse. Un nombre infini de personnes s'y promenaient, en s'entretenant de la cérémonie du couronnement : des voitures allaient, venaient, se croisaient en tous sens avec un grand fracas ; les énormes cloches de la cathédrale ne cessaient de sonner ; de tous les points de la ville d'autres cloches leur répondaient, et le canon, qui tirait par intervalle, se faisait à peine entendre au milieu du bruit dont retentissait cette vaste cité. C'était surtout en approchant de la place du Crémelin que le tumulte et le mouvement allaient toujours croissant : de grands feux y étaient allumés ; Élisabeth s'en approcha et s'assit timidement à côté. Elle était épuisée de froid et de fatigue ; elle avait marché tout le jour, et sa joie du matin commençait à se changer en tristesse ; car, en parcourant les innombrables rues de Moscou, elle avait bien vu des maisons magnifiques, mais elle n'avait pas trouvé un asile : elle avait bien rencontré une foule nombreuse de gens de toute espèce et de toutes nations, mais elle n'avait pas trouvé un protecteur ; elle avait entendu des personnes demander leur chemin, s'inquiéter de l'avoir perdu, et elle avait envié leur sort : « Heureux, se disait-elle, d'avoir quelque chose à chercher ! il n'y a que l'infortunée qui n'a point d'asile qui ne cherche rien et qui ne se perd point. »

Cependant la nuit approchait, et le froid devenait très-vif : la pauvre Élisabeth n'avait pas mangé de tout le jour ; elle ne savait que devenir ; elle cherchait à lire sur tous les visages si elle n'en trouverait pas un dont elle pût espérer quelque pitié ; mais ce monde, qu'elle regardait avec attention, parce qu'elle avait besoin de lui, ne la regardait seulement pas, parce qu'il n'avait pas besoin d'elle. Elle se hasarda à aller frapper à la porte des plus pauvres réduits, partout elle fut rebutée : l'espoir de faire un gain considérable pendant les fêtes du couronnement avait fermé le cœur des moindres aubergistes à la charité : jamais on n'est moins disposé à donner que quand on se voit au moment de s'enrichir.

La jeune fille revint s'asseoir auprès du grand feu de la place du Crémelin ;

elle pleurait en silence, le cœur oppressé, et n'ayant pas même la force de manger un morceau de pain qu'une vieille femme lui avait donné par compassion. Elle se voyait réduite à ce degré de misère où il lui fallait tendre la main aux passants pour en obtenir une faible aumône, accordée avec distraction, ou refusée avec mépris. Au moment de le faire, un mouvement d'orgueil la retint; mais le froid était si violent, qu'en passant la nuit dehors elle risquait sa vie, et sa vie ne lui appartenait pas. Cette pensée dompta la fierté de son cœur : une main sur ses yeux, elle avança l'autre vers le premier passant, et lui dit : « Au nom du père qui vous aime, de la mère de qui vous tenez le jour, donnez-moi de quoi payer un gîte pour cette nuit. » L'homme à qui elle s'adressait la regarda avec curiosité à la lueur du feu. « Jeune fille, lui répondit-il, vous faites là un vilain métier; ne pouvez-vous pas travailler? A votre âge on devrait savoir gagner sa vie. Dieu vous aide, je n'aime point les mendiants. » Et il passa outre.

L'infortunée leva les yeux au ciel comme pour y chercher un ami : fortifiée par la voix consolante qui s'éleva alors dans son cœur, elle osa réitérer sa demande à plusieurs personnes. Les unes passèrent sans l'entendre, d'autres lui donnèrent une si faible aumône, qu'elle ne pouvait suffire à ses besoins. Enfin, comme la nuit s'avançait, que la foule s'écoulait, et que les feux allaient s'éteindre, la garde qui veillait aux portes du palais, en faisant sa ronde sur la place, s'approcha d'Élisabeth, et lui demanda pourquoi elle restait là. L'air dur et sauvage de ces soldats la glaça de terreur; elle fondit en larmes sans avoir le courage de répondre un seul mot. Les soldats, peu émus de ses pleurs, l'entourèrent en répétant leur question avec une insolente familiarité. La jeune fille répondit alors d'une voix tremblante : « Je viens de par-delà Tobolsk pour demander à l'empereur la grace de mon père : j'ai fait la route à pied, et, comme je ne possède rien, personne n'a voulu me recevoir. » A ces mots, les soldats éclatèrent de rire, en taxant son histoire d'imposture. L'innocente fille, vivement alarmée, voulut s'échapper; ils ne le permirent pas, et la retinrent malgré elle. « O mon Dieu! ô mon père! s'écria-t-elle avec l'accent du plus profond désespoir, ne viendrez-vous pas à mon secours? Avez-vous abandonné la pauvre Élisabeth? »

Pendant ce débat, des hommes du peuple, attirés par le bruit, s'étaient rassemblés en groupes, et laissaient éclater un murmure d'improbation contre la dureté des soldats. Élisabeth étend les bras, et s'écrie : « Je le jure à la face du ciel, je n'ai point menti; je viens à pied de par-delà Tobolsk pour demander la grace de mon père : sauvez-moi, sauvez-moi, et que je ne meure du moins qu'après l'avoir obtenue. » Ces mots remuent tous les cœurs; plusieurs personnes s'avancent pour la secourir. Une d'elles dit aux soldats : « Je tiens l'auberge de Saint-Basile sur la place, je vais y loger cette jeune fille : elle paraît honnête, laissez-la venir avec moi. » Les soldats, émus enfin d'un peu de pitié, ne la retiennent plus, et se retirent. Élisabeth embrasse les genoux de son protecteur; il la relève, et la conduit dans son auberge à quelques pas de là. « Je n'ai pas une seule chambre à te donner, dit-il, elles sont toutes occupées; mais, pour une nuit, ma femme te recevra dans la sienne; elle est bonne, et se gênera sans peine pour t'obliger. » Élisabeth tremblante le suit sans dire un seul mot : il l'introduit dans une petite salle basse, où une jeune femme, tenant un enfant dans ses bras, était assise près d'un poêle : elle se lève en les voyant. Son mari lui raconte à quel danger il vient d'arracher cette infortunée, et l'hospitalité qu'il lui a promise en son nom. La jeune femme confirme la promesse, et prenant la main d'Élisabeth, elle lui dit avec un sourire plein de bonté : « Pauvre petite! comme elle est pâle et agitée! Mais rassurez-

vous, nous aurons soin de vous, et, une autre fois, évitez, croyez-moi, de rester aussi tard sur la place. A votre âge, et dans les grandes villes, il ne faut jamais être à cette heure-ci dans les rues. » Élisabeth répondit qu'elle n'avait aucun asile; que toutes les portes lui avaient été fermées : elle avoua sa misère sans honte, et raconta son voyage sans orgueil. La jeune femme pleura en l'écoutant; son mari pleura aussi; et ni l'un ni l'autre ne s'imaginèrent de soupçonner que ce récit ne fût pas sincère, leurs larmes leur en répondaient. Les gens du peuple ne se trompent guère à cet égard; les brillantes fictions ne sont point à leur portée, et la vérité a seule le droit de les toucher.

Quand elle eut fini, Jacques Rossi, l'aubergiste, lui dit : « Je n'ai pas grand crédit dans la ville; mais tout ce que je ferais pour moi-même, comptez que je le ferai pour vous. » La jeune femme serra la main de son mari en signe d'approbation, et demanda à Élisabeth si elle ne connaissait personne qui pût l'introduire auprès de l'empereur. « Personne, » dit-elle; car elle ne voulait pas nommer le jeune Smoloff, de peur de le compromettre; d'ailleurs, quel secours pouvait-elle en attendre, puisqu'il était en Livonie? « N'importe, reprit la jeune femme; auprès de notre magnanime empereur la piété et le malheur sont les plus puissantes recommandations, et celles-là ne vous manqueront pas... — Oui, oui, interrompit Jacques Rossi; l'empereur Alexandre doit être couronné demain dans l'église de l'Assomption : il faut que vous vous trouviez sur son passage; vous vous jetterez à ses pieds, vous lui demanderez la grace de votre père. Je vous accompagnerai, je vous soutiendrai.....—Ah! mes généreux hôtes! s'écria Élisabeth en saisissant leurs mains avec la plus vive reconnaissance, Dieu vous entend, et mes parents vous béniront. Vous m'accompagnerez, vous me soutiendrez, vous me conduirez aux pieds de l'empereur.... Peut-être serez-vous témoin de mon bonheur, du plus grand bonheur qu'une créature humaine puisse goûter.... Si j'obtiens la grace de mon père, si je puis la lui rapporter, voir sa joie et celle de ma mère... » Elle ne put achever; l'image d'une pareille félicité lui ôta presque l'espérance de l'obtenir; il lui semblait qu'elle n'avait pas mérité d'être si heureuse. Ses hôtes ranimèrent son espoir par les éloges qu'ils donnèrent à la clémence d'Alexandre, par le récit qu'ils lui firent de toutes les graces qu'il avait accordées, et du plaisir qu'il paraissait prendre à faire le bien. Élisabeth les écoutait avidement; elle aurait passé la nuit à les entendre; mais il était fort tard; ses hôtes voulurent qu'elle prît un peu de repos pour se préparer à la fatigue du lendemain. Jacques Rossi se retira dans la petite chambre au plus haut de la maison, et sa bonne femme reçut Élisabeth dans son propre lit.

Pendant long-temps elle ne put dormir, son cœur était trop agité, trop plein : elle remerciait Dieu de tout, même de ses peines, dont l'excès lui avait valu la généreuse hospitalité qu'elle recevait. « Si j'avais été moins malheureuse, se disait-elle, Jacques Rossi n'aurait pas eu pitié de moi. » Quand le sommeil vint la surprendre, il ne lui ôta point son bonheur; de doux songes le lui offrirent sous toutes les formes : tantôt elle croyait voir son père, tantôt la touchante figure de sa mère lui apparaissait brillante de joie; quelquefois il lui semblait entendre la voix de l'empereur lui-même, et quelquefois aussi un autre objet se montrait à travers une vapeur qui cachait ses traits, et ne lui permettait pas de les distinguer plus que les sentiments qu'il avait fait naître dans son cœur.

Le lendemain, de nombreuses salves d'artillerie, le roulement des tambours et les cris de joie de tout le peuple ayant annoncé la fête du jour, Élisabeth, vêtue d'un habit que lui avait prêté sa bonne hôtesse, et appuyée sur

le bras de Jacques Rossi, se mêla parmi la foule qui suivait le cortége, et se rendit à la grande église de l'Assomption, où l'empereur Alexandre devait être couronné.

Le temple saint était éclairé de plus de mille flambeaux, et décoré avec une pompe éblouissante. Sur un trône éclatant, surmonté d'un riche dais, on voyait l'empereur et sa jeune épouse, vêtus d'habits magnifiques et brillants d'une si extraordinaire beauté, qu'ils paraissaient à tous les regards comme des êtres célestes. Prosternée devant son auguste époux, la princesse recevait de ses mains la couronne impériale, et ceignait son front modeste de ce superbe gage de leur éternelle union. Vis-à-vis d'eux, le vénérable Platon, patriarche de Moscou, du haut de la chaire de vérité, rappelait à Alexandre, dans un discours éloquent et pathétique, tous les devoirs des rois, et l'effrayante responsabilité que Dieu fait peser sur leurs têtes, pour compenser la splendeur et la puissance dont il les environne. Parmi cette foule immense qui remplissait l'église, il lui montrait des Kamchadales [1] apportant des tributs de peaux de loutres arrachées aux îles Aleutiennes [2], qui touchent au continent de l'Amérique; des négociants d'Archangel, chargés des richesses que leurs vaisseaux vont chercher dans les mers d'Europe : il lui montrait des Samoïèdes [3] venus de l'embouchure de l'Éniséi [4], où règne un éternel hiver, où les moissons sont inconnues, où jamais un grain n'a germé; et des naturels d'Astracan, qui voient mûrir dans leurs champs le melon, la figue, et le doux fruit de la vigne, qui y donne un vin exquis : il lui montrait enfin des habitants de la mer Noire, de la mer Caspienne et de cette grande Tartarie, qui, bornée par la Perse, la Chine et l'empire du Mogol, s'étend du couchant à l'aurore, embrasse une moitié du monde, et atteint presque jusqu'au pôle. « Maître du plus vaste empire de l'univers, lui disait-il, vous qui allez jurer de présider aux destinées d'un état qui contient la cinquième partie du globe, n'oubliez jamais que vous allez répondre devant Dieu du sort de tant de milliers d'hommes, et qu'une injustice faite au moindre d'entre eux, et que vous auriez pu prévenir, vous sera comptée au dernier jour. » A ces paroles, le cœur du jeune empereur parut vivement ému : mais il y avait dans l'église un cœur qui n'était pas moins ému peut-être, c'était celui qui allait demander la grace d'un père.

Au moment où Alexandre prononça le serment solennel par lequel il s'engageait à dévouer son temps et sa vie au bonheur de ses peuples, Élisabeth crut entendre la voix de la clémence qui ordonnait de briser les chaînes de tous les malheureux; elle ne put se contenir plus long-temps. Avec une force surnaturelle, elle écarte la foule, se fait jour à travers les haies de soldats, s'élance vers le trône, en s'écriant : *Grace! grace!* Cette voix, qui interrompait la cérémonie, causa beaucoup de rumeur; des gardes s'avancèrent et entraînèrent Élisabeth hors de l'église, en dépit de ses prières et des efforts du bon Jacques Rossi. Cependant l'empereur dans un

[1] Kamchadales, ou plutôt Kamtschadales, est le nom que l'on donne aux habitants du Kamtschatka. La chasse et la pêche sont leur occupation principale : le chien est leur animal domestique favori. Ils voyagent dans de petites charrettes traînées par des chiens, et sont en général extrêmement superstitieux.

[2] Les îles Aleutiennes, ou Aleutsky. C'est ainsi que l'on nomme cette chaîne d'îles qui s'étend depuis le Kamtschatka au nord, jusqu'au continent de l'Amérique, et qui n'est en effet qu'une branche des montagnes du Kamtschatka. Elles furent découvertes peu de temps après l'île de Behring : Attak, Shemya et Semitshi furent les premières auxquelles les Russes donnèrent le nom d'*Aleutskie ostrova*. Le mot *Aleut* signifie un roc chauve ou nu. Celles des îles qui sont les plus voisines de l'Amérique sont connues sous le nom d'Andreanofskoi et d'îles aux Renards (*Fox Islands*).

[3] Les Samoïèdes sont des peuples tartares qui occupent le nord de la Russie, entre la Tartarie asiatique et le gouvernement d'Archangel, le long de la mer jusqu'en Sibérie : ils vivent de la chasse et de la pêche comme les Kamchadales.

[4] L'Enisséi, ou Yenisséy, appelé *Kem* par les Tartares et Mongoles, et *Gob* ou *Khases*, qui signifie la grande rivière, par les Ostiaques, est formé de deux rivières, le Kamsara et le Veikem, qui ont leur source dans la Soongorie chinoise. Après un long cours vers le nord, il se jette dans la mer Glaciale.

si beau jour ne veut pas avoir été imploré en vain : il ordonne à un de ses officiers d'aller savoir ce que cette femme demande. L'officier obéit : il sort de l'église, il entend les accents suppliants de l'infortunée qui se débat au milieu des gardes; il tressaille, précipite ses pas, la voit, la reconnaît, et s'écrie : C'est elle, c'est Élisabeth! » La jeune fille ne peut croire à tant de bonheur, elle ne peut croire que Smoloff soit là pour sauver son père; cependant c'est sa voix, ses traits, elle ne peut s'y méprendre : elle le regarde en silence, et étend ses bras vers lui comme s'il venait lui ouvrir les portes du ciel. Il court à elle, hors de lui-même; il lui prend la main, il doute presque de ce qu'il voit. « Élisabeth, lui dit-il, est-ce bien toi? D'où viens-tu, ange du ciel? — Je viens de Tobolsk. — De Tobolsk, seule, à pied? » Il tremblait d'agitation en parlant ainsi. « Oui, répondit-elle, je suis venue seule, à pied, pour demander la grace de mon père, et on m'éloigne du trône, on m'arrache de devant l'empereur. — Viens, viens, Élisabeth, interrompit le jeune homme avec enthousiasme : c'est moi qui te présenterai à l'empereur : viens lui faire entendre ta voix, viens lui adresser ta prière : il n'y résistera pas. » Il écarte les soldats, ramène Élisabeth vers l'église. En ce moment le cortége impérial défilait par la grande porte; aussitôt que le monarque parut, Smoloff se fit jour jusqu'à lui, en tenant Élisabeth par la main. Il se jette à genoux avec elle, il s'écrie : « Sire, écoutez-moi, écoutez la voix du malheur, de la vertu: vous voyez devant vous la fille de l'infortuné Stanislas Potowsky[1]. Elle arrive des déserts d'Ischim, où depuis douze ans ses parents languissent dans l'exil : elle est partie seule, sans secours; elle a fait la route à pied, demandant l'aumône, et bravant les rebuts, la misère, les tempêtes, tous les dangers, toutes les fatigues, pour venir implorer à vos pieds la grace de son père. » Élisabeth éleva ses mains suppliantes vers le ciel, en répétant : « La grace de mon père! » Il y eut parmi la foule un cri d'admiration; l'empereur lui-même fut frappé; il avait de fortes préventions contre Stanislas Potowsky, mais en ce moment elles s'effacèrent : il crut que le père d'une fille si vertueuse ne pouvait être coupable : mais, l'eût-il été, Alexandre aurait pardonné encore. « Votre père est libre, lui dit-il; je vous accorde sa grace. » Élisabeth n'en entendit pas davantage. A ce mot de grace, une trop vive joie la saisit, et elle tomba sans connaissance entre les bras de Smoloff. On l'emporta à travers une foule immense, qui s'ouvrit devant elle en jetant des cris et en applaudissant à la vertu de l'héroïne et à la clémence du monarque. On la transporta dans la demeure du bon Jacques Rossi; c'est là qu'elle reprit l'usage de ses sens. Le premier objet qu'elle vit fut Smoloff à genoux auprès d'elle; les premiers mots qu'il lui dit furent les paroles qu'elle venait d'entendre de la bouche du monarque : « Élisabeth, votre père est libre; sa grace vous est accordée. » Elle ne pouvait parler encore, ses regards seuls disaient sa joie et sa reconnaissance, ils disaient beaucoup. Enfin elle se pencha vers Smoloff; d'une voix émue, tremblante, elle prononça le nom de son père, celui de sa mère : « Nous les reverrons donc, ajouta-t-elle, nous jouirons de leur bonheur. » Ces mots pénétrèrent jusqu'au fond de l'ame du jeune homme. Élisabeth ne lui avait point dit qu'elle l'ai-

[1] Il y a quelque inconvénient, dans les romans qui se lient à l'histoire, d'employer des noms connus et des époques remarquables. La famille Potowska, ou, selon la véritable orthographe, Potocka, est bien une des plus illustres de Pologne, et un membre de cette famille a effectivement été victime en Russie de son courage patriotique; mais c'était le comte Ignace Potocky, et non pas Stanislas. Il ne fut point envoyé en Sibérie, mais dans les cachots d'une très-dure prison d'état, avec le brave Kosciusko; et ce fut l'impératrice Catherine II qui l'y plongea : il en fut délivré, ainsi que son compagnon d'infortune, par le fils de cette souveraine, l'empereur Paul.

La jeune fille, qui fit en effet deux mille quatre cents milles d'Angleterre, seule, à pied, pour demander la grace de son père à Pétersbourg, ne tenait à aucune famille distinguée. Son nom était Praskowja Lupolowa. Elle mourut à Novogorod, en 1810, six ans après son généreux dévouement Son père avait été exilé en Sibérie en 1798.

mait; mais elle venait de l'associer au premier sentiment de son cœur, au premier bien de sa vie; elle venait de le mettre de moitié dans la plus douce félicité qu'elle attendait de l'avenir. Dès ce moment, il osa concevoir l'espérance qu'elle pourrait peut-être consentir un jour à ne plus séparer ce qu'elle venait d'unir.

Plusieurs jours se passèrent avant que la grace pût être expédiée; il fallait revoir l'affaire de Stanislas Potowsky: en l'examinant, Alexandre fut convaincu que la seule équité lui eût ordonné de briser les fers du noble palatin; mais il avait fait grace avant de savoir qu'il devait faire justice, et les exilés ne l'oublièrent jamais.

Un matin, Smoloff entra chez Élisabeth plus tôt qu'il ne l'avait osé faire jusqu'alors: il lui présenta un parchemin scellé du sceau impérial: « Voici, lui dit-il, l'ordre que l'empereur envoie à mon père de mettre le vôtre en liberté. » La jeune fille saisit le parchemin, le pressa contre son visage, et le couvrit de larmes. « Ce n'est pas tout, ajouta Smoloff avec émotion, notre magnanime empereur ne se contente pas de rendre la liberté à votre père, il lui rend ses dignités, son rang, ses richesses, toutes ces grandeurs humaines qui élèvent les autres hommes, mais qui ne pourront élever Élisabeth. Le courrier, porteur de cet ordre, doit partir demain matin: j'ai obtenu de l'empereur la permission de l'accompagner. — Et moi, interrompit vivement Élisabeth, ne l'accompagnerai-je pas? — Ah! vous l'accompagnerez sans doute, reprit Smoloff. Quelle autre bouche que la vôtre aurait le droit d'apprendre à votre père qu'il est libre? J'étais sûr de votre intention, j'en ai informé l'empereur; il a été touché, il vous approuve, et il me charge de vous annoncer que demain vous pourrez partir; qu'il vous donne une de ses voitures, deux femmes pour vous servir, et une bourse de deux mille roubles que voici pour vos frais de route. » Élisabeth regarda Smoloff; elle lui dit: « Depuis le premier jour où je vous ai vu, je ne me souviens pas d'avoir obtenu un seul bien dont vous n'ayez été l'auteur: sans vous, je ne tiendrais point cette grace de mon père; sans vous, il n'aurait jamais revu sa patrie. Ah! c'est à vous à lui apprendre qu'il est libre, et ce bonheur sera le seul prix digne de vos bienfaits. — Non, Élisabeth, repartit le jeune homme, ce bonheur sera votre partage; moi j'aspire à un plus haut prix. — Un plus haut prix! s'écria-t-elle; ô mon Dieu! quel peut-il être? » Smoloff fit un mouvement pour parler; il se retint, il baissa les yeux, et, après un assez long silence, il répondit d'une voix émue: « Je vous le dirai aux genoux de votre père. »

Depuis que Smoloff avait retrouvé Élisabeth, il ne s'était point passé un seul jour sans qu'il la vît, sans qu'il demeurât plusieurs heures de suite avec elle, sans qu'il eût une nouvelle raison de l'aimer davantage, et sans qu'il s'écartât un moment du respect qu'il lui devait. Elle était loin de ses parents, elle n'avait d'autre protecteur que lui, et cette jeune fille sans défense était à ses yeux un objet trop sacré, trop saint, pour qu'il n'eût pas rougi de lui exprimer un sentiment qu'elle aurait rougi d'entendre.

Avant de quitter Moscou, Élisabeth avait libéralement récompensé ses bons hôtes; de même, en passant le Volga devant Casan, elle se ressouvint du batelier Nicolas Kisoloff; elle demanda ce qu'il était devenu: on lui apprit que, par la suite d'une chute, il était tombé dans la plus profonde misère, gisant sur un grabat, au milieu de six enfants qui manquaient de pain. Élisabeth se fit conduire chez lui; il l'avait vue pauvre et en lambeaux, elle revenait riche et brillante, il ne la reconnut pas. Elle tira de sa bourse la petite pièce qu'il lui avait donnée, elle la lui montra, lui rappela ce qu'il avait fait pour elle, et posant sur son lit une centaine de roubles: « Tenez, lui dit-elle, la charité ne sème point en vain: voici ce que

vous avez donné au nom de Dieu, voilà ce que Dieu vous envoie. »

Élisabeth était si pressée d'arriver auprès de ses parents, qu'elle voyageait la nuit et le jour; mais à Sarapoul elle voulut s'arrêter, elle voulut aller visiter la tombe du pauvre missionnaire; c'était presque un devoir filial, et Élisabeth ne pouvait pas y manquer. Elle revit cette croix qu'on avait placée au-dessus du cercueil, ce lieu où elle avait versé tant de larmes; elle en versa encore, mais elles étaient douces: il lui semblait que du haut du ciel le pauvre religieux se réjouissait de la voir heureuse, et que, dans ce cœur plein de charité, la vue du bonheur d'autrui pouvait même ajouter au parfait bonheur qu'il goûtait dans le sein de Dieu.

Je me hâte, il en est temps; je ne m'arrêterai point à Tobolsk, je ne peindrai point la joie de Smoloff en présentant Élisabeth à son père, ni la reconnaissance de celle-ci envers ce bon gouverneur; comme elle, je ne serai satisfaite qu'en arrivant dans cette cabane où on compte avec tant de douleur les jours de son absence. Elle n'a point voulu qu'on prévînt ses parents de son retour; elle sait qu'ils se portent bien, on le lui a dit à Tobolsk, on le lui confirme à Saïmka; elle veut les surprendre, elle ne permet qu'à Smoloff de la suivre. O! comme son cœur palpite en traversant la forêt, en approchant des rives du lac, en reconnaissant chaque arbre, chaque rocher! Elle aperçoit la cabane paternelle, elle s'élance.....Elle s'arrête, la violence de ses émotions l'épouvante, elle recule devant trop de joie. Ah! misère de l'homme, te voilà bien tout entière! Nous voulons du bonheur, nous en voulons avec excès, et l'excès du bonheur nous tue; nous ne pouvons le supporter. Élisabeth, s'appuyant sur le bras de Smoloff, lui dit: « Si j'allais trouver ma mère malade! » Cette crainte, qui venait se placer entre elle et ses parents, tempéra la félicité qui l'accablait, et lui rendit toutes ses forces. Elle court, elle touche au seuil, elle entend des voix, elle les reconnaît; son cœur se serre, sa tête se perd, elle appelle ses parents: la porte s'ouvre, elle voit son père; il jette un cri: la mère accourt, Élisabeth tombe dans leurs bras. « La voilà, s'écrie Smoloff, la voilà qui vous apporte votre grace; elle a triomphé de tout, elle a tout obtenu. »

Ces mots n'ajoutent rien au bonheur des exilés; peut-être ne les ont-ils pas entendus: absorbés dans la vue de leur fille, ils savent seulement qu'elle est revenue, qu'elle est devant leurs yeux, qu'ils l'ont retrouvée, qu'ils la tiennent, qu'ils ne la quitteront plus; ils ont oublié qu'il existe d'autres biens dans le monde.

Long-temps ils demeurent plongés dans cette extase, ils sont comme éperdus, on les croirait en délire; ils laissent échapper des mots sans suite, ils ne savent ce qu'ils disent, ils cherchent en vain des expressions pour ce qu'ils éprouvent, ils n'en trouvent point; ils pleurent, ils gémissent, et leurs forces, comme leur raison, se perdent dans l'excès de leur joie.

Smoloff tombe aussi aux pieds des exilés. « Ah! leur dit-il, vous avez plus d'un enfant. Jusqu'à ce moment Élisabeth m'a nommé son frère; mais à vos genoux peut-être me permettra-t-elle d'aspirer à un autre nom. » La jeune fille prend la main de ses parents, les regarde et leur dit: « Sans lui je ne serais point ici peut-être; c'est lui qui m'a conduite aux genoux de l'empereur, qui a parlé pour moi, qui a sollicité votre grace, qui l'a obtenue; c'est lui qui vous rend votre patrie, qui vous rend votre enfant, qui me ramène dans vos bras. O ma mère! dis-moi comment doit se nommer ma reconnaissance? O mon père! apprends-moi comment je pourrai m'acquitter? » Phédora, en pressant sa fille contre son sein, lui répondit: « Ta reconnaissance doit être l'amour que j'ai pour ton père. » Springer s'écria avec enthousiasme: « Le don d'un cœur comme le tien est au-dessus de tous les bienfaits; mais Élisabeth ne saurait être

trop généreuse. » La jeune fille alors, unissant la main du jeune homme à celles de ses parents, lui dit avec une modeste rougeur : « Vous promettez de ne les quitter jamais? — Mon Dieu ! ai-je bien entendu ! s'écria-t-il ; ses parents me la donnent, et elle consent à être à moi ! » Il n'acheva point, il pencha son visage baigné de larmes sur les genoux d'Élisabeth ; il ne croyait pas que dans le ciel même on pût être plus heureux que lui ; et l'ivresse de cette mère qui revoyait son enfant, le tendre orgueil de ce père qui devait la liberté au courage de sa fille, l'inconcevable satisfaction de cette pieuse héroïne qui, à l'aurore de sa vie, venait de remplir le plus saint des devoirs, et ne voyait plus aucune vertu au-dessus de la sienne ; tous ces biens réunis, tous ces bonheurs ensemble ne lui semblaient pas pouvoir égaler le bonheur qu'il devait au seul amour.

Maintenant, si je parlais des jours qui suivirent celui-là, je montrerais les parents s'entretenant avec leur fille des cruelles angoisses qu'ils ont endurées pendant son absence ; je les montrerais écoutant, avec toutes les émotions de l'espérance et de la crainte, le récit qu'elle leur fait de son long voyage ; je ferais entendre les bénédictions du père en faveur de tous ceux qui ont secouru son enfant ; je ferais voir la tendre mère montrant, attachée sur son cœur, comme la seule force qui avait pu la faire vivre jusqu'à cet instant, la boucle de cheveux envoyée par Élisabeth ; je dirais ce que les parents éprouvèrent le jour que l'exilé se présenta dans leur cabane pour leur apprendre le bien que leur fille lui avait fait ; je dirais les larmes qu'ils versèrent au récit de sa détresse, les larmes qu'ils versèrent au récit de sa vertu : enfin je raconterais leurs adieux à cette cabane sauvage, à cette terre d'exil, où ils ont souffert tant de maux, mais où ils viennent de goûter une de ces joies d'autant plus vives et plus pures, qu'elles s'achètent par la douleur et naissent du sein des larmes ; semblables aux rayons du soleil, qui ne sont jamais plus éclatants que quand ils sortent de la nue pour se réfléchir sur des champs trempés de rosée.

Pure et sans tache comme les anges, Élisabeth va participer à leur bonheur ; elle va vivre comme eux d'innocence et d'amour. O amour ! innocence ! c'est assurément de votre éternelle union que se compose l'éternelle félicité.

Je n'irai pas plus loin. Quand les images riantes, les scènes heureuses se prolongent trop, elles fatiguent, parce qu'elles sont sans vraisemblance : on n'y croit point, on sait trop qu'un bonheur constant n'est pas un bien de la terre. La langue, si variée, si abondante pour les expressions de la douleur, est pauvre et stérile pour celles de la joie ; un seul jour de félicité les épuise. Élisabeth est dans les bras de ses parents, ils vont la ramener dans leur patrie, la replacer au rang de ses ancêtres, s'enorgueillir de ses vertus, et l'unir à l'homme qu'elle préfère, à l'homme qu'ils ont eux-mêmes trouvé digne d'elle. C'en est assez, arrêtons-nous ici, reposons-nous sur ces douces pensées. Ce que j'ai connu de la vie, de ses inconstances, de ses espérances trompées, de ses fugitives et chimériques félicités, me ferait craindre, si j'ajoutais une seule page à cette histoire, d'être obligée d'y placer un malheur.

FIN D'ÉLISABETH.

vent au récit de ses malheurs, les larmes qu'ils versèrent au récit de sa vertu: enfin je raconterais leurs retours à cette cabane heureuse, à cette terre d'exil, où ils ont souffert tant de maux, mais où ils viennent de goûter une de ces joies d'autant plus vives et plus pures, qu'elles s'achètent par la douleur et découlent du sein des larmes, semblables aux rayons du soleil, qui ne sont jamais plus brillants que quand ils sortent de la nue pour se réfléchir sur des nuages trempés de pluie.

Pure et sainte [illegible] comme des anges, Élisabeth va partager leur bonheur; elle va vivre comme eux d'innocence et d'amour. O amour [illegible]! c'est partout de votre heureuse union que se compose l'éternelle félicité.

Je n'irai pas plus loin. Quand les images riantes, les scènes heureuses se prolongent trop, elles ennuient, parce qu'elles sont sans vraisemblance: on n'y croit point, on sait trop qu'un bonheur constant n'est pas un bien de la terre. La langue, si [illegible], si abondante pour les expressions de la douleur, est pauvre et stérile pour celles de la joie; on veut jouir de l'autre [illegible]. Élisabeth est dans les bras de ses parents, [illegible] rang de ses ancêtres, [illegible] de ses vertus; et c'est à l'homme qu'elle préfère, à l'homme qu'elle est [illegible] trouvé digne d'elle. [illegible], arrêtons-nous [illegible] dernier [illegible]. Ce que j'ai connu de la vie, de ses inconstances, de ses espérances trompées, de ses fugitives et [illegible] félicités, me ferait craindre si j'ajoutais une seule page à cette histoire, d'être obligé d'y placer un malheur.

[illegible] présenter. La jeune fille sourit, [illegible] la main de leur bienfaitrice [illegible] de son père, lui dit avec une [illegible]: « Vous pardonnerez, on ne [illegible] — Non, Dieu! [illegible] » Alors [illegible] ses parents [illegible], et elle raconta à [illegible] Il n'acheva point, il pencha son [illegible] de larmes sur les genoux [illegible], il ne croyait pas que dans [illegible] pût être plus heureuse [illegible] de cette ange qui [illegible] son enfant, le tendre orgueil [illegible] qui devait la liberté au courage de sa fille, l'inconcevable attendrissement de cette pauvre mère qui, à l'instant de sa vie, venait de compter le plus [illegible], et ne voyait plus aucune [illegible] de la glorie; tous ces bonheurs [illegible] pas pouvoir [illegible] qu'il devait se sait [illegible].

[illegible], si je parlais des jours [illegible], je montrerais les [illegible] pour leur fille des [illegible] qu'ils ont adorée [illegible], je les montrerais [illegible] toutes les émotions de [illegible] et de la crainte, le récit [illegible] qu'il ne sont point voisins, je [illegible] les bénédictions du père [illegible] des lieux qui ont accueilli [illegible] la terre voir la famille entre [illegible], comme [illegible] qu'il lui avait pu la faire vivre [illegible], la bonté de cœur, [illegible], la dirait ce que [illegible] le lieu que l'exile [illegible] pour même pour leur [illegible] le lieu que leur fille lui avait [illegible], je dirais les larmes qu'ils versè-

LA PRISE

DE JÉRICHO,

OU

LA PÉCHERESSE CONVERTIE.

LIVRE PREMIER.

Béni soit le Dieu d'Israël! si sa colère est terrible au méchant endurci, sa miséricorde est infinie pour le pécheur repentant. Humilions nos fronts devant lui, et il tournera son visage vers nous; pleurons sur nos péchés, et il nous en lavera; demandons grace, et nous l'obtiendrons : pour tous les bienfaits qu'il nous prodigue, il ne demande que notre amour, et n'est-ce pas un bienfait de plus? Oh! louons le saint nom de l'Éternel! que la création entière s'émeuve à sa parole, s'émerveille de sa puissance, adore sa bonté, s'élève vers lui, le bénisse et s'écrie : « C'est par lui que je suis. » Mais, du sein de ce concert universel de louanges, que l'homme, ce triste enfant du péché, élève surtout la voix pour glorifier la clémence adorable qui ne demande qu'un repentir sincère pour effacer des années d'erreurs. Ah! que le plus criminel des enfants de Bélial crie vers le Seigneur avec un cœur contrit, en disant : *J'ai péché;* aussitôt ses crimes lui seront remis, et l'Éternel, lui ouvrant les bras, lui dira : « Tu m'appelles, me voici; mon fils, mon fils, pourquoi m'avais-tu abandonné? »

O murs de Jéricho! vous, témoins, dans ces temps reculés qui touchent presque à la naissance du monde, des merveilles inouïes dont le souvenir se prolongera jusque dans les années éternelles, dites comment, à la vue de Josué conduisant la sainte arche, vos orgueilleux et formidables remparts s'ébranlant tout-à-coup, croulèrent avec fracas, et par leur terrible chute portèrent l'effroi dans l'ame des pervers, en leur annonçant qu'un même sort les attendait; comment, du sein de cette désolation générale, le Tout-Puissant, miséricordieux jusque dans ses plus justes vengeances, fit briller la lumière de vérité en éclairant la jeune Rahab aux yeux des fils de Chanaan; comment ceux-ci, au lieu d'être touchés de son exemple, voulurent la mettre à mort, et par leur endurcissement appelèrent enfin sur leurs têtes l'effrayant anathème dont l'Éternel ne frappa jamais ses enfants qu'à regret.

Israël en deuil, campé dans les plaines de Moab, pleurait depuis trente jours son chef et son législateur; Moïse n'était plus, Josué l'avait remplacé, Josué, moins éloquent, moins sublime peut-être, mais aussi soumis à son Dieu et plus intrépide guerrier; c'était lui que l'Éternel avait choisi pour conduire les Hébreux dans la terre de Chanaan. Un jour, qu'il priait sur les hauts lieux, Dieu se communiqua à lui, et lui révéla sa volonté en ces termes : « J'ai juré à Abraham, à Isaac et à Jacob, de donner à leurs descendants le riche pays qu'occupent encore les fils de Chanaan : il est temps

de remplir ma promesse; marche contre les infidèles, à la tête de tout Israël, traverse le Jourdain; et toute la terre où tu imprimeras tes pieds, je te la donne depuis le désert au midi, jusqu'au Liban au septentrion, et depuis l'Euphrate à l'orient jusqu'à la grande mer à l'occident. Cette vaste étendue de pays sera soumise à la domination des Hébreux tant qu'ils observeront strictement mes lois. Toi, Josué, mon serviteur, que j'ai élu chef de ce peuple immense, fais-lui méditer jour et nuit mes commandements : qu'il soit soumis et fidèle, et j'attacherai la victoire à ses pas. »

Dieu dit, et Josué, la face prosternée contre terre, s'écria : « Que ta volonté soit faite, ô Éternel! et que ton serviteur soit écrasé sous tes pieds comme un vermisseau, s'il n'exécute pas ponctuellement tes saintes lois. » A ces mots, une lumière resplendissante sortit de la nue, entoura et éblouit Josué, et l'effroi s'empara de son cœur; il craignit de voir la face du Dieu vivant, que nul mortel ne peut envisager sans mourir [1] : mais Dieu le rassura, disant : « Ne tremble pas, car tu es mon serviteur bien aimé; va, assemble ton peuple, et fais-lui part de mes volontés. » Alors la nuée se dissipa, et Josué, en se relevant de son humble posture, n'aperçut autour de lui qu'un cercle de terre consumée par le feu, et il délia ses souliers pour y marcher, car il connut que ce lieu était saint.

Alors il descendit de la montagne, et, quand il fut assis dans sa tente, il fit sonner la trompette sacrée, pour que toutes les tribus se rassemblassent autour de lui. A cet appel, qui annonçait que le ciel avait parlé, tout le peuple entier fut en mouvement, et parut dans ces vastes déserts comme les vagues d'une mer agitée; chacun accourait avec empressement, interrogeait avec curiosité, impatient de connaître la révélation divine, d'où dépendait le sort général. Cependant chaque tribu s'avance vers la tente de Josué. A leur tête parut Juda, superbe et nombreuse, et qui est en possession du premier rang depuis que le sceptre et la gloire de donner un sauveur au monde lui ont été promis par Jacob. L'orgueilleuse Éphraïm la suit de près, fière de descendre de Joseph, de former une tige patriarcale, et surtout de voir dans le vénérable chef d'Israël un membre pris dans son sein. Lévi paraît à son tour; quoique exclue du partage des terres, elle pense que le droit réservé à elle seule de donner des prêtres au Seigneur peut compenser tout autre avantage. Tu parais après, malheureuse Benjamin, toi qui te glorifiais d'être issue du favori de Jacob; tu ne prévoyais pas alors qu'il naîtrait de telles abominations de ton sein, que tes frères mêmes, irrités contre toi, s'uniraient pour te détruire. Enfin chaque tribu se place en son rang; celle de Dan vient la dernière, quoique son droit d'aînesse lui assigne la primauté sur celle de Nephtali; mais sans doute que, destinée à donner aux autres l'exemple de l'idolâtrie, Dieu voulut la punir d'avance de ce qu'elle serait la première à abandonner son culte.

Josué étendit ses regards paternels sur ces nombreux descendans de Jacob, qui tous, les yeux fixés sur lui et le corps à demi courbé, attendaient avec soumission qu'on leur révélât la volonté du Seigneur. Il les bénit avec ferveur; et, après s'être recueilli quelques instants, élevant la voix au milieu du silence que la multitude des auditeurs rendait si imposant, il dit : « Enfants d'Israël, le Dieu des armées m'a parlé; il nous commande d'aller conquérir l'héritage que depuis long-temps il destine à la postérité d'Abraham; il nous promet la victoire si notre foi est sincère et notre obéissance aveugle. Vous allez voir renouveler tous les miracles dont nos pères furent témoins dans le désert. L'Éternel lui-même marchera

1 Et quand Gédéon eut connu qu'il avait vu l'Éternel face à face, il se crut mort; mais Dieu lui dit : « Il va bien pour toi; ne crains rien, tu ne mourras pas. » (JUGES, chap. VI, 22 et 23.)

au-devant de son peuple; à sa voix, les montagnes qui ont été de tout temps tomberont, les rochers des siècles se briseront, et les fleuves lui ouvriront un passage; car l'Éternel est grand, il commande aux éléments, et les chemins du monde sont à lui. Alors il foulera les infidèles sous ses pieds avec indignation, et le tremblement les saisira, et ils invoqueront le néant; mais ils ne l'auront pas, et nous les verrons fuir devant nous comme la feuille desséchée que l'ouragan balaie. Ainsi, ce que Dieu commande, ne tardons pas à l'exécuter; obéissons aveuglément, et il nous soutiendra dans notre sainte entreprise. Mais, avant de quitter les plaines de Moab, pour nous rendre au bord du Jourdain, tandis que nous offrirons des sacrifices au Seigneur, et que tout Israël, soumis à un jeûne austère, s'abstiendra pendant trois jours des embrassements de ses compagnes, je vais envoyer deux vaillants hommes à Jéricho pour nous rendre compte des forces de la ville et de la disposition des habitants. »

Josué se tut, et tout le peuple, applaudissant avec acclamation aux paroles de son chef, brûle d'aller vaincre sous lui, et témoigne sa gratitude au Seigneur par des holocaustes sans nombre. Cependant tous les premiers de chaque tribu s'assemblent en tumulte pour savoir sur qui tombera le choix du général : les faibles fuient, effrayés de la périlleuse entreprise; les forts s'approchent, empressés de l'obtenir. Josué nomme Horam et Issachar, et s'applaudit d'un choix qu'il doit moins à sa sagesse qu'à une inspiration divine. Horam, d'un âge mûr, est né dans la tribu d'Éphraïm; ainsi que Josué, il fut jadis compté parmi les amis de Moïse, et était digne de l'être : Issachar, à l'aurore de la vie, voit remonter ses aïeux jusqu'à Juda; ses traits sont majestueux, sa noire chevelure flotte sur ses épaules en boucles nombreuses, semblables aux bouquets de la jacinthe : instruit des honneurs promis à sa postérité, il espère s'en rendre plus digne aux yeux du Seigneur, en se dévouant pour le bien de ses frères. Déja dans les combats il s'est acquis une haute réputation de vaillance, et plus d'une fois sa beauté a fait soupirer les jeunes vierges d'Israel; mais, indifférent à leurs charmes, il n'a point vu encore celle qu'il désire nommer son épouse, et il s'en étonne; car Moïse lui a prédit qu'avant l'année révolue il engagerait sa foi. Cependant il part; sa tendre mère désespérée le presse entre ses bras, et ne peut se résoudre à quitter ce premier fruit de ses amours; tandis que son père, dont l'âge a blanchi les cheveux, se rappelle la résignation d'Abraham, et, soumis, ainsi que le saint patriarche, à la volonté du Très-Haut, se prosterne la tête couverte de cendres, et suit de l'œil son fils bien-aimé, sans que la douleur puisse lui arracher une larme.

LIVRE DEUXIÈME.

A peine les premiers rayons du jour avaient-ils blanchi les cimes sourcilleuses du mont Garizim, que le brave Horam et le jeune Issachar s'avancèrent vers le Jourdain : tous deux, fiers de la confiance de leur chef et soumis aux ordres de Dieu, marchaient avec intrépidité au-devant du danger, et ne pensaient qu'à la gloire. Horam, chargé de jours et d'expérience, témoin, depuis quarante ans qu'il errait avec ses frères dans le désert, de tous les miracles que Dieu avait faits en leur faveur, et des terribles vengeances dont il avait puni leurs iniquités, se plaisait à éclairer la jeunesse d'Issachar en lui racontant ce qu'il avait vu. « Le vaste et fertile pays que nous traversons, lui disait-il, appartenait jadis à l'infidèle Amorrhéen; maintenant il est devenu le patrimoine de nos frères. Ruben, Gad et Manassé, établis sur le bord oriental du fleuve, y recueillent tranquillement leurs moissons, et font couler l'huile et le vin, à

flots précipités, dans des caves spacieuses. Au-delà du Jourdain, vous voyez s'étendre de vastes plaines couvertes de lin, de baume et de pâturages, ombragées d'oliviers et de cèdres; c'est là que s'élève la ville des palmes, la superbe Jéricho, dont les tours orgueilleuses semblent toucher ce ciel qu'elles outragent; plus loin, vos regards embrassent tout cet immense pays, depuis Ségor, sur les frontières de l'Idumée, jusqu'aux sources du Joudain, au pied des montagnes du Liban. Voilà l'héritage promis à nos pères, et que le Seigneur nous donnera si nous marchons avec une foi vive et sincère au-devant de nos ennemis. Eh! que nous fait qu'ils couvrent la plaine de leurs inombrables bataillons, quand le Dieu fort est avec nous? Quel est l'indigne Israélite qui, en se rappelant le passage de la mer Rouge, l'eau jaillissante du rocher d'Oreb, et la loi donnée par Dieu même au mont Sinaï, ose douter du succès d'une entreprise commandée par l'Éternel? N'oubliez pas, Issachar, que c'est pour avoir chancelé un moment dans sa foi que Moïse, le plus grand prophète qui se soit jamais levé dans Israël, fut condamné à ne point entrer dans la terre de Chanaan. Ayez toujours cet exemple présent; et, dans les périls qui nous attendent sans doute aux murs de Jéricho, si vous sentez votre ame prête à défaillir, tournez les yeux vers la montagne de Nébo, et songez que c'est là où, pour expier une seule faiblesse, expira notre saint législateur, après quatre-vingts ans de travaux entrepris pour la gloire du Seigneur. — Je sais que les maux comme les biens procèdent du Très-Haut, répondit Issachar: toujours soumis à ses lois, toujours reconnaissant de ses dons, la vue du plus affreux trépas n'ébranlerait pas ma foi; et pourtant Dieu m'avait promis, par la voix de Moïse, qu'avant la fin de l'année il me ferait voir l'épouse qu'il me destine, celle qui portera dans ses flancs la glorieuse lignée d'où doit descendre le Sauveur du monde. Nous touchons aujourd'hui au dernier jour de l'année, je m'éloigne des jeunes vierges de Juda pour aller chez les idolâtres: est-ce donc dans ce sang impie que Dieu choisira celle qu'il veut élever au-dessus de toutes les femmes d'Israël? — Ne jugeons point ainsi ce qu'il ne nous appartient pas de connaître, reprit Horam; car les pensées de Dieu ne sont point nos pensées, et ses voies ne sont pas nos voies: ce qu'il a promis, il le tiendra; ce qu'il ordonnera, vous l'exécuterez. Gardez seulement votre cœur droit et vos mains pures; soumettez-vous sans réserve, et l'Éternel saura bien trouver le moyen d'accomplir ses promesses. »

En parlant ainsi les deux voyageurs arrivèrent sur le bord du grand fleuve, dont les eaux débordées inondaient les campagnes. Soit qu'ils s'approchassent du torrent de Jaser, soit qu'ils descendissent vers le lac Asphaltite, ils ne pouvaient trouver aucun passage. « Dieu nous aurait-il abandonnés? s'écria Horam en élevant ses mains vers le ciel. — Est-ce vous qui doutez? s'écria Issachar surpris; est-ce moi qui vous apprendrai comment une foi sincère triomphe d'un pareil obstacle? » Il dit, et, se précipitant dans le fleuve, il se débat contre les vagues, qui le repoussent vers le rivage, triomphe de la fureur des flots, atteint l'autre bord, met le pied sur la terre de Chanaan, et rend graces à l'Éternel.

En l'apercevant sur la rive opposée, Horam s'encourage à l'imiter; il lutte péniblement contre le courant qui l'entraîne; il arrive enfin, confus qu'un vieux ami de Moïse se soit laissé devancer par un enfant du désert. Prêt à livrer son cœur à l'envie, il réprime bientôt ce vil sentiment; il se souvient qu'Issachar est destiné à être la tige du sang royal de Juda, et se plaît à le voir s'élever, par la beauté et le courage, au-dessus de tous les mortels.

La nuit commençait à étendre ses voiles sur toute la nature, lorsque les deux Israélites entrèrent dans Jéricho. Troublés de se trouver seuls, loin de

leurs frères, au milieu d'une nation idolâtre, ils ne savaient ce qu'ils devaient faire, ni à qui recourir pour demander l'hospitalité. Dans cet embarras, ils se tenaient à l'écart, près de la porte de la ville, lorsqu'ils virent passer près d'eux une jeune fille qui venait puiser de l'eau à la fontaine. Un long voile retenait une partie de sa blonde chevelure, l'autre s'échappait sur un cou plus blanc que l'ivoire : elle était belle, mais l'éclat de sa beauté semblait terni par les larmes qui coulaient sur ses joues. Pâle et abattue, elle s'avançait, et elle était semblable au jasmin qui incline doucement sa tête chargée de la rosée du matin. A l'aspect des deux voyageurs elle rougit, s'arrête et paraît incertaine : cependant, bientôt après, elle s'approche, et, levant sur eux un œil timide, elle dit : « Étrangers, j'ignore quel projet vous conduit dans nos murs ; mais, quel qu'il soit, la maison de Rahab vous est ouverte, venez vous y reposer sans crainte : vous n'aurez point à vous repentir d'y être entrés. » Les deux Israélites, charmés de sa proposition, n'hésitent point à l'accepter. Issachar surtout, ému de la beauté de cette jeune fille, et touché de sa pudeur, se sent entraîné par une puissance invisible qui agit sur lui à son insu. « Qui êtes-vous, lui demanda-t-il, vierge charmante, vous dont la charité ne dédaigne point deux malheureux voyageurs ? — Je ne suis point une vierge, répondit-elle en soupirant amèrement ; les odieux prêtres de Baal abusèrent de ma jeunesse et de mon innocence ; et, quand je me souviens de ces jours d'égarement, qui n'étaient qu'absinthe et que fiel, mon ame demeure abattue en dedans de moi. Ah ! si le Dieu d'Israël voulait prendre pitié de mon repentir et me laver de mon opprobre, je le prierais sur les hauts lieux, et je m'offrirais moi-même en holocauste pour apaiser sa colère. — Ah ! reprit vivement Issachar, puisque votre ame s'est conservée pure, et que vous gémissez sur vos fautes, vous trouverez grace devant l'Éternel. — Oui, ajouta Horam à voix basse, si vous sauvez les fils d'Israël et les aidez dans leur entreprise, tous vos péchés vous seront remis, et le Seigneur vous absoudra. » A ces mots, la jeune fille se rassura ; ses yeux brillèrent d'un doux éclat, et elle se mit en devoir de conduire les voyageurs dans sa maison : Issachar lui prit la main ; tous deux marchaient à pas lents devant Horam, en soupirant involontairement. La nuit était belle et fraîche, un vent léger agitait le feuillage des palmiers ; les fleurs qui naissent sans culture autour de Jéricho exhalaient dans l'air leurs plus doux parfums ; on entendait les gémissements de la colombe amoureuse, et dans le lointain l'impétueux Jourdain faisait retentir le bruit de ses flots. Issachar contemplait en silence la touchante timidité, la grace modeste de la jeune Chananéenne, et une sorte d'enchantement s'insinuait par degrés dans son cœur, comme la douce vapeur du sommeil s'insinue dans des yeux appesantis. Il se disait en lui-même : « C'est aujourd'hui que Dieu a promis qu'il me montrerait l'épouse qu'il me destine ; mais Dieu agréera-t-il pour sa servante celle qui fut profanée par l'impie ? Oh ! puisse-t-il pardonner à Rahab comme je lui pardonne ! » « Dieu d'Israël, disait de son côté la jeune fille, si un songe ne m'a pas trompée, un de tes enfants est destiné à sauver mon ame, et moi à sauver sa vie. Oh ! que ce soit celui-ci, et je n'aurai pas imploré ton nom en vain. »

Cependant ils arrivent bientôt à la maison de Rahab. Elle est simple et commode ; on n'y voit point briller le marbre, l'or ni la soie ; mais une jeune vigne en tapisse le mur, en couvre le toit, et un épais berceau de platanes et de citronniers en ombrage l'entrée : située près du rempart, elle s'élève au-dessus et domine sur la campagne. Aussitôt que les voyageurs ont passé le seuil de sa porte, la jeune Chananéenne s'empresse auprès d'eux, et leur prodigue tous les devoirs de l'hospitalité : elle remplit un grand vase d'airain d'une eau tiède et odorante, afin de laver elle-

même leurs pieds fatigués; elle couvre une table de gâteaux de pur froment, de dattes, d'olives et d'un rayon de miel doré, et verse, dans des coupes couronnées de fleurs, du lait pur et du vin doux. Dans tous ses soins, dans tous ses mouvements, la jeune pécheresse a tant de simplicité et d'abandon, le sentiment de ses fautes imprime un caractère si touchant à sa physionomie, qu'Issachar, de plus en plus enflammé, lui donne déja dans son cœur le nom de sa bien-aimée; mais, soumis à la volonté du ciel, il attend que le Seigneur ait parlé pour oser expliquer ses vœux.

Avant que le sommeil vienne fermer la paupière des voyageurs, Rahab, attentive à tout ce qui peut leur plaire, prend un cistre d'or, et, mêlant sa voix mélodieuse à l'instrument, elle chante un cantique sacré. Horam et Issachar ont entendu souvent les chœurs des filles d'Israël, mais jamais une si ravissante harmonie n'a frappé leurs oreilles, jamais la piété n'honora plus dignement le nom du Seigneur. Horam étonné s'écrie : « O fille de Chanaan! par quel prodige, au printemps de l'âge, séduite par les plaisirs, plongée dans les voluptés, au sein d'une nation idolâtre, avez-vous eu connaissance du vrai Dieu, et avez-vous appris à chanter ses louanges au milieu des cris blasphémateurs des infidèles? — Hélas! reprit humblement Rahab, sans doute que le Tout-Puissant a vu que je péchais par ignorance, et qu'il n'a pas voulu me laisser à jamais dans les ténèbres de l'erreur. Je me souviens qu'un jour, la tête couronnée de roses, je formais, avec mes compagnes, des danses licencieuses autour des idoles de Baal, quand je fus saisie tout-à-coup d'une froide sueur et d'un frémissement involontaire; je ne vis plus le temple qu'avec horreur, et je m'en éloignai précipitamment. Je sortis de Jéricho, et me mis à courir dans la campagne comme une insensée, sans prendre aucun repos la nuit, et ne cherchant le jour que l'eau de quelques fontaines, qui calmait à peine la soif ardente et la fièvre intérieure qui me dévoraient. Effrayée de mon état, je m'écriais, les yeux baignés de larmes : N'est-ce pas à cause que le Dieu fort n'est pas avec moi que ces maux-ci m'ont trouvée? Enfin, un jour, lasse d'errer dans les lieux sauvages, je vins m'asseoir sous les grands sycomores qui ombragent le bord du fleuve, et de là, apercevant la pointe de Phasga, un trouble confus s'éleva au-dedans de moi; mes sanglots redoublèrent, et l'Éternel parla à mon cœur. C'est là qu'est le peuple d'Israel, me disais-je, ce peuple aimé du seul vrai Dieu, et destiné à régner sur l'héritage de nos pères; c'est là que réside l'éternel roi des siècles et la source de toute lumière; c'est là que Rahab voudrait être, non pour séduire les serviteurs de Dieu comme l'ont fait les filles de Madian, mais pour se convertir à sa parole, et retrouver le repos qui la fuit. Alors je m'endormis; et, durant mon sommeil, il me sembla qu'un ange m'apparaissait. « Rahab, me disait-il, tes cris ont été jusqu'au trône du Très-Haut, et il t'a regardée avec compassion; non seulement il t'excepte de la réprobation dont il a juré d'envelopper tous tes frères, mais il veut que de ton sang naisse le Messie, qui doit apprendre au monde qu'il y a plus de joie au ciel pour un pécheur qui s'amende que pour dix justes qui n'ont jamais failli. Purifie tes désordres passés par une vie austère et chaste, et prends confiance en la miséricorde divine. Un jour, le plus beau des fils de Jacob te prendra dans ses bras et te nommera son épouse.....» A ces mots, Rahab ne put s'empêcher de lever les yeux sur Issachar; mais, les baissant aussitôt, elle rougit comme la nue transparente dont le soleil s'enveloppe en quittant l'horizon; sa voix tremblante expira sur ses lèvres entr'ouvertes, et elle n'eut pas la force d'achever son récit. A cet instant un bruit tumultueux se fit entendre à la porte. « Ce sont sans doute les envoyés du roi, s'écria Rahab effrayée : depuis long-temps on craint ici l'irruption de vos frères, on se tient sur ses gardes; il y a des espions partout, et la vue de

deux étrangers aura inspiré des soupçons; mais ne craignez rien, je saurai vous sauver, dussé-je perdre la vie. » En parlant ainsi, elle les fait promptement monter au haut de la maison, les couvre de paille de lin, et court ensuite ouvrir aux troupes du roi. « On a vu, lui dit le chef, deux Israélites entrer ce soir dans nos murs; on sait qu'ils sont chez vous, il faut les livrer sur-le-champ. — Il est vrai, dit-elle, qu'à l'entrée de la nuit deux étrangers sont venus me demander un asile; mais sans doute ils ont craint de ne pas y être en sûreté, car ils se sont hâtés de quitter la ville avant l'heure où l'on ferme les portes. — Rahab, reprit le chef d'un ton menaçant, les yeux sont ouverts sur vous : on vous accuse d'honorer en secret le Dieu d'Israel; tremblez, si on découvre que vous avez caché ces perfides étrangers. — Je vous ai déja dit, répondit-elle tranquillement, qu'ils ne sont plus dans ma maison; sans doute ils ont pris la route du grand fleuve, afin de se rendre à leur camp. — Je cours à leur poursuite, s'écria le chef; mais, s'ils nous échappent, tremblez, vous dis-je, votre vie nous répond d'eux; et, si la fuite vous dérobait à notre vengeance, votre famille entière, traînée au supplice, expierait votre trahison. — Soyez sûrs que je ne l'oublierai pas, » lui dit-elle en croisant ses deux mains sur sa poitrine et baissant humblement la tête. Alors le chef la quitta. A peine Rahab l'eut-elle vu s'éloigner avec sa troupe, qu'elle se hâta d'aller délivrer ses deux captifs. « Le roi est instruit de votre arrivée dans ces murs, dit-elle; vous n'y êtes pas en sûreté: fuyez, prenez cette corde, glissez-vous dans la campagne le long du mur. Tandis qu'on vous cherchera au bord du fleuve, gagnez la vallée de Janoé, traversez le torrent de Carith, enfoncez-vous dans les cavernes de Salim. Dans trois jours je vous y porterai, avec quelque nourriture fraîche, tous les détails que votre général vous a chargés de recueillir.— Non, charmante et généreuse Rahab, s'écria vivement Issachar, nous ne partirons pas sans vous. Venez, dans les plaines de Moab, recevoir les bénédictions de nos frères, et montrer aux filles d'Israël l'épouse que l'Éternel destine à l'heureux Issachar. — Je ne puis croire, reprit-elle en baissant les yeux, qu'une semblable gloire soit jamais le partage d'une pauvre pécheresse comme moi. — L'Éternel l'a juré, interrompit Issachar : celle qui sauvera Israël verra sa postérité régner sur toute la Palestine, et partagera la couche d'Issachar. Venez donc avec nous, ô Rahab! venez, ne craignez point la fatigue, ni le passage du fleuve impétueux: je vous porterai dans mes bras, heureux de marcher chargé d'un fardeau si doux. — Non, reprit-elle, je n'abandonnerai pas mon vieux père, ma mère et mes sœurs à la colère du roi; il faut même que vous me promettiez de respecter leur vie quand vos frères entreront dans Jéricho. — Nous le jurons, ô généreuse fille! s'écria Horam. Quand vous verrez Israël en armes, ayez soin de lier un cordon pourpre à la fenêtre que voici; ensuite vous retirerez tous vos parents dans votre maison; et quiconque y demeurera, son sang sera sur nous, si un des nôtres le répand; mais aussi, quiconque en sortira, son sang sera sur lui, et il ne nous en sera pas demandé compte. — Que ce soit ainsi que vous l'avez dit, reprit Rahab; maintenant partez, enfants de Jacob, profitez de l'instant où la lune, obscurcie par les nuages, vous dérobe aux espions qui nous environnent. — Mais, dit Issachar, qui sait si les impies de Jéricho, nous voyant échappés à leurs poursuites, ne tourneront pas leur colère contre vous? Quoi! je vous abandonnerais à leur furie, vous, la libératrice d'Israël, l'élue du Seigneur, la bien-aimée d'Issachar! Non, non, viens avec nous, ô la plus belle des filles! viens trouver le bonheur sous ma tente; je ne t'offrirai pas la pourpre, les riches broderies, les mets exquis dont Jéricho s'enorgueillit, mais des fleurs fraîches comme ton teint, et du lait pur comme mon cœur. Ah!

vous avez donné au nom de Dieu, voilà ce que Dieu vous envoie. »

Élisabeth était si pressée d'arriver auprès de ses parents, qu'elle voyageait la nuit et le jour; mais à Sarapoul elle voulut s'arrêter, elle voulut aller visiter la tombe du pauvre missionnaire; c'était presque un devoir filial, et Élisabeth ne pouvait pas y manquer. Elle revit cette croix qu'on avait placée au-dessus du cercueil, ce lieu où elle avait versé tant de larmes; elle en versa encore, mais elles étaient douces : il lui semblait que du haut du ciel le pauvre religieux se réjouissait de la voir heureuse, et que, dans ce cœur plein de charité, la vue du bonheur d'autrui pouvait même ajouter au parfait bonheur qu'il goûtait dans le sein de Dieu.

Je me hâte, il en est temps; je ne m'arrêterai point à Tobolsk, je ne peindrai point la joie de Smoloff en présentant Élisabeth à son père, ni la reconnaissance de celle-ci envers ce bon gouverneur; comme elle, je ne serai satisfaite qu'en arrivant dans cette cabane où on compte avec tant de douleur les jours de son absence. Elle n'a point voulu qu'on prévînt ses parents de son retour; elle sait qu'ils se portent bien, on le lui a dit à Tobolsk, on le lui confirme à Saïmka; elle veut les surprendre, elle ne permet qu'à Smoloff de la suivre. O! comme son cœur palpite en traversant la forêt, en approchant des rives du lac, en reconnaissant chaque arbre, chaque rocher! Elle aperçoit la cabane paternelle, elle s'élance.....Elle s'arrête, la violence de ses émotions l'épouvante, elle recule devant trop de joie. Ah! misère de l'homme, te voilà bien tout entière! Nous voulons du bonheur, nous en voulons avec excès, et l'excès du bonheur nous tue; nous ne pouvons le supporter. Élisabeth, s'appuyant sur le bras de Smoloff, lui dit : « Si j'allais trouver ma mère malade! » Cette crainte, qui venait se placer entre elle et ses parents, tempéra la félicité qui l'accablait, et lui rendit toutes ses forces. Elle court, elle touche au seuil, elle entend des voix, elle les reconnaît; son cœur se serre, sa tête se perd, elle appelle ses parents : la porte s'ouvre, elle voit son père; il jette un cri : la mère accourt, Élisabeth tombe dans leurs bras. « La voilà, s'écrie Smoloff, la voilà qui vous apporte votre grace; elle a triomphé de tout, elle a tout obtenu. »

Ces mots n'ajoutent rien au bonheur des exilés; peut-être ne les ont-ils pas entendus : absorbés dans la vue de leur fille, ils savent seulement qu'elle est revenue, qu'elle est devant leurs yeux, qu'ils l'ont retrouvée, qu'ils la tiennent, qu'ils ne la quitteront plus; ils ont oublié qu'il existe d'autres biens dans le monde.

Long-temps ils demeurent plongés dans cette extase, ils sont comme éperdus, on les croirait en délire; ils laissent échapper des mots sans suite, ils ne savent ce qu'ils disent, ils cherchent en vain des expressions pour ce qu'ils éprouvent, ils n'en trouvent point; ils pleurent, ils gémissent, et leurs forces, comme leur raison, se perdent dans l'excès de leur joie.

Smoloff tombe aussi aux pieds des exilés. « Ah! leur dit-il, vous avez plus d'un enfant. Jusqu'à ce moment Élisabeth m'a nommé son frère; mais à vos genoux peut-être me permettra-t-elle d'aspirer à un autre nom. » La jeune fille prend la main de ses parents, les regarde et leur dit : « Sans lui je ne serais point ici peut-être; c'est lui qui m'a conduite aux genoux de l'empereur, qui a parlé pour moi, qui a sollicité votre grace, qui l'a obtenue; c'est *lui* qui vous rend votre patrie, qui vous rend votre enfant, qui me ramène dans vos bras. O ma mère! dis-moi comment doit se nommer ma reconnaissance? O mon père! apprends-moi comment je pourrai m'acquitter? » Phédora, en pressant sa fille contre son sein, lui répondit : « Ta reconnaissance doit être l'amour que j'ai pour ton père. » Springer s'écria avec enthousiasme : « Le don d'un cœur comme le tien est au-dessus de tous les bienfaits; mais Élisabeth ne saurait être

trop généreuse. » La jeune fille alors, unissant la main du jeune homme à celles de ses parents, lui dit avec une modeste rougeur : « Vous promettez de ne les quitter jamais? — Mon Dieu ! ai-je bien entendu ! s'écria-t-il ; ses parents me la donnent, et elle consent à être à moi ! » Il n'acheva point, il pencha son visage baigné de larmes sur les genoux d'Élisabeth ; il ne croyait pas que dans le ciel même on pût être plus heureux que lui ; et l'ivresse de cette mère qui revoyait son enfant, le tendre orgueil de ce père qui devait la liberté au courage de sa fille, l'inconcevable satisfaction de cette pieuse héroïne qui, à l'aurore de sa vie, venait de remplir le plus saint des devoirs, et ne voyait plus aucune vertu au-dessus de la sienne ; tous ces biens réunis, tous ces bonheurs ensemble ne lui semblaient pas pouvoir égaler le bonheur qu'il devait au seul amour.

Maintenant, si je parlais des jours qui suivirent celui-là, je montrerais les parents s'entretenant avec leur fille des cruelles angoisses qu'ils ont endurées pendant son absence ; je les montrerais écoutant, avec toutes les émotions de l'espérance et de la crainte, le récit qu'elle leur fait de son long voyage ; je ferais entendre les bénédictions du père en faveur de tous ceux qui ont secouru son enfant ; je ferais voir la tendre mère montrant, attachée sur son cœur, comme la seule force qui avait pu la faire vivre jusqu'à cet instant, la boucle de cheveux envoyée par Élisabeth ; je dirais ce que les parents éprouvèrent le jour que l'exilé se présenta dans leur cabane pour leur apprendre le bien que leur fille lui avait fait ; je dirais les larmes qu'ils versèrent au récit de sa détresse, les larmes qu'ils versèrent au récit de sa vertu : enfin je raconterais leurs adieux à cette cabane sauvage, à cette terre d'exil, où ils ont souffert tant de maux, mais où ils viennent de goûter une de ces joies d'autant plus vives et plus pures, qu'elles s'achètent par la douleur et naissent du sein des larmes ; semblables aux rayons du soleil, qui ne sont jamais plus éclatants que quand ils sortent de la nue pour se réfléchir sur des champs trempés de rosée.

Pure et sans tache comme les anges, Élisabeth va participer à leur bonheur ; elle va vivre comme eux d'innocence et d'amour. O amour ! innocence ! c'est assurément de votre éternelle union que se compose l'éternelle félicité.

Je n'irai pas plus loin. Quand les images riantes, les scènes heureuses se prolongent trop, elles fatiguent, parce qu'elles sont sans vraisemblance : on n'y croit point, on sait trop qu'un bonheur constant n'est pas un bien de la terre. La langue, si variée, si abondante pour les expressious de la douleur, est pauvre et stérile pour celles de la joie ; un seul jour de félicité les épuise. Élisabeth est dans les bras de ses parents, ils vont la ramener dans leur patrie, la replacer au rang de ses ancêtres, s'enorgueillir de ses vertus, et l'unir à l'homme qu'elle préfère, à l'homme qu'ils ont eux-mêmes trouvé digne d'elle. C'en est assez, arrêtons-nous ici, reposons-nous sur ces douces pensées. Ce que j'ai connu de la vie, de ses inconstances, de ses espérances trompées, de ses fugitives et chimériques félicités, me ferait craindre, si j'ajoutais une seule page à cette histoire, d'être obligée d'y placer un malheur.

FIN D'ÉLISABETH.

LA PRISE

DE JÉRICHO,

OU

LA PÉCHERESSE CONVERTIE.

LIVRE PREMIER.

Béni soit le Dieu d'Israël! si sa colère est terrible au méchant endurci, sa miséricorde est infinie pour le pécheur repentant. Humilions nos fronts devant lui, et il tournera son visage vers nous; pleurons sur nos péchés, et il nous en lavera; demandons grace, et nous l'obtiendrons : pour tous les bienfaits qu'il nous prodigue, il ne demande que notre amour, et n'est-ce pas un bienfait de plus? Oh! louons le saint nom de l'Éternel! que la création entière s'émeuve à sa parole, s'émerveille de sa puissance, adore sa bonté, s'élève vers lui, le bénisse et s'écrie : « C'est par lui que je suis. » Mais, du sein de ce concert universel de louanges, que l'homme, ce triste enfant du péché, élève surtout la voix pour glorifier la clémence adorable qui ne demande qu'un repentir sincère pour effacer des années d'erreurs. Ah! que le plus criminel des enfants de Bélial crie vers le Seigneur avec un cœur contrit, en disant : *J'ai péché;* aussitôt ses crimes lui seront remis, et l'Éternel, lui ouvrant les bras, lui dira : « Tu m'appelles, me voici; mon fils, mon fils, pourquoi m'avais-tu abandonné? »

O murs de Jéricho! vous, témoins, dans ces temps reculés qui touchent presque à la naissance du monde, des merveilles inouïes dont le souvenir se prolongera jusque dans les années éternelles, dites comment, à la vue de Josué conduisant la sainte arche, vos orgueilleux et formidables remparts s'ébranlant tout-à-coup, croulèrent avec fracas, et par leur terrible chute portèrent l'effroi dans l'ame des pervers, en leur annonçant qu'un même sort les attendait; comment, du sein de cette désolation générale, le Tout-Puissant, miséricordieux jusque dans ses plus justes vengeances, fit briller la lumière de vérité en éclairant la jeune Rahab aux yeux des fils de Chanaan; comment ceux-ci, au lieu d'être touchés de son exemple, voulurent la mettre à mort, et par leur endurcissement appelèrent enfin sur leurs têtes l'effrayant anathème dont l'Éternel ne frappa jamais ses enfants qu'à regret.

Israël en deuil, campé dans les plaines de Moab, pleurait depuis trente jours son chef et son législateur; Moïse n'était plus, Josué l'avait remplacé, Josué, moins éloquent, moins sublime peut-être, mais aussi soumis à son Dieu et plus intrépide guerrier; c'était lui que l'Éternel avait choisi pour conduire les Hébreux dans la terre de Chanaan. Un jour, qu'il priait sur les hauts lieux, Dieu se communiqua à lui, et lui révéla sa volonté en ces termes : « J'ai juré à Abraham, à Isaac et à Jacob, de donner à leurs descendants le riche pays qu'occupent encore les fils de Chanaan : il est temps

de remplir ma promesse; marche contre les infidèles, à la tête de tout Israël, traverse le Jourdain; et toute la terre où tu imprimeras tes pieds, je te la donne depuis le désert au midi, jusqu'au Liban au septentrion, et depuis l'Euphrate à l'orient jusqu'à la grande mer à l'occident. Cette vaste étendue de pays sera soumise à la domination des Hébreux tant qu'ils observeront strictement mes lois. Toi, Josué, mon serviteur, que j'ai élu chef de ce peuple immense, fais-lui méditer jour et nuit mes commandements : qu'il soit soumis et fidèle, et j'attacherai la victoire à ses pas. »

Dieu dit, et Josué, la face prosternée contre terre, s'écria : « Que ta volonté soit faite, ô Éternel! et que ton serviteur soit écrasé sous tes pieds comme un vermisseau, s'il n'exécute pas ponctuellement tes saintes lois. » A ces mots, une lumière resplendissante sortit de la nue, entoura et éblouit Josué, et l'effroi s'empara de son cœur; il craignit de voir la face du Dieu vivant, que nul mortel ne peut envisager sans mourir [1] : mais Dieu le rassura, disant : « Ne tremble pas, car tu es mon serviteur bien aimé; va, assemble ton peuple, et fais-lui part de mes volontés. » Alors la nuée se dissipa, et Josué, en se relevant de son humble posture, n'aperçut autour de lui qu'un cercle de terre consumée par le feu, et il délia ses souliers pour y marcher, car il connut que ce lieu était saint.

Alors il descendit de la montagne, et, quand il fut assis dans sa tente, il fit sonner la trompette sacrée, pour que toutes les tribus se rassemblassent autour de lui. A cet appel, qui annonçait que le ciel avait parlé, tout le peuple entier fut en mouvement, et parut dans ces vastes déserts comme les vagues d'une mer agitée; chacun accourait avec empressement, interrogeait avec curiosité, impatient de connaître la révélation divine, d'où dépendait le sort général. Cependant chaque tribu s'avance vers la tente de Josué. A leur tête parut Juda, superbe et nombreuse, et qui est en possession du premier rang depuis que le sceptre et la gloire de donner un sauveur au monde lui ont été promis par Jacob. L'orgueilleuse Éphraïm la suit de près, fière de descendre de Joseph, de former une tige patriarcale, et surtout de voir dans le vénérable chef d'Israël un membre pris dans son sein. Lévi paraît à son tour; quoique exclue du partage des terres, elle pense que le droit réservé à elle seule de donner des prêtres au Seigneur peut compenser tout autre avantage. Tu parais après, malheureuse Benjamin, toi qui te glorifiais d'être issue du favori de Jacob; tu ne prévoyais pas alors qu'il naîtrait de telles abominations de ton sein, que tes frères mêmes, irrités contre toi, s'uniraient pour te détruire. Enfin chaque tribu se place en son rang; celle de Dan vient la dernière, quoique son droit d'aînesse lui assigne la primauté sur celle de Nephtali; mais sans doute que, destinée à donner aux autres l'exemple de l'idolâtrie, Dieu voulut la punir d'avance de ce qu'elle serait la première à abandonner son culte.

Josué étendit ses regards paternels sur ces nombreux descendants de Jacob, qui tous, les yeux fixés sur lui et le corps à demi courbé, attendaient avec soumission qu'on leur révélât la volonté du Seigneur. Il les bénit avec ferveur; et, après s'être recueilli quelques instants, élevant la voix au milieu du silence que la multitude des auditeurs rendait si imposant, il dit : « Enfants d'Israël, le Dieu des armées m'a parlé; il nous commande d'aller conquérir l'héritage que depuis long-temps il destine à la postérité d'Abraham; il nous promet la victoire si notre foi est sincère et notre obéissance aveugle. Vous allez voir renouveler tous les miracles dont nos pères furent témoins dans le désert. L'Éternel lui-même marchera

[1] Et quand Gédéon eut connu qu'il avait vu l'Éternel face à face, il se crut mort; mais Dieu lui dit : « Il va bien pour toi; ne crains rien, tu ne mourras pas. » (JUGES, chap. VI, 22 et 23.)

au-devant de son peuple; à sa voix, les montagnes qui ont été de tout temps tomberont, les rochers des siècles se briseront, et les fleuves lui ouvriront un passage; car l'Éternel est grand, il commande aux éléments, et les chemins du monde sont à lui. Alors il foulera les infidèles sous ses pieds avec indignation, et le tremblement les saisira, et ils invoqueront le néant; mais ils ne l'auront pas, et nous les verrons fuir devant nous comme la feuille desséchée que l'ouragan balaie. Ainsi, ce que Dieu commande, ne tardons pas à l'exécuter; obéissons aveuglément, et il nous soutiendra dans notre sainte entreprise. Mais, avant de quitter les plaines de Moab, pour nous rendre au bord du Jourdain, tandis que nous offrirons des sacrifices au Seigneur, et que tout Israël, soumis à un jeûne austère, s'abstiendra pendant trois jours des embrassements de ses compagnes, je vais envoyer deux vaillants hommes à Jéricho pour nous rendre compte des forces de la ville et de la disposition des habitants. »

Josué se tut, et tout le peuple, applaudissant avec acclamation aux paroles de son chef, brûle d'aller vaincre sous lui, et témoigne sa gratitude au Seigneur par des holocaustes sans nombre. Cependant tous les premiers de chaque tribu s'assemblent en tumulte pour savoir sur qui tombera le choix du général : les faibles fuient, effrayés de la périlleuse entreprise; les forts s'approchent, empressés de l'obtenir. Josué nomme Horam et Issachar, et s'applaudit d'un choix qu'il doit moins à sa sagesse qu'à une inspiration divine. Horam, d'un âge mûr, est né dans la tribu d'Éphraïm; ainsi que Josué, il fut jadis compté parmi les amis de Moïse, et était digne de l'être : Issachar, à l'aurore de la vie, voit remonter ses aïeux jusqu'à Juda; ses traits sont majestueux, sa noire chevelure flotte sur ses épaules en boucles nombreuses, semblables aux bouquets de la jacinthe : instruit des honneurs promis à sa postérité, il espère s'en rendre plus digne aux yeux du Seigneur, en se dévouant pour le bien de ses frères. Déja dans les combats il s'est acquis une haute réputation de vaillance, et plus d'une fois sa beauté a fait soupirer les jeunes vierges d'Israël; mais, indifférent à leurs charmes, il n'a point vu encore celle qu'il désire nommer son épouse, et il s'en étonne; car Moïse lui a prédit qu'avant l'année révolue il engagerait sa foi. Cependant il part; sa tendre mère désespérée le presse entre ses bras, et ne peut se résoudre à quitter ce premier fruit de ses amours; tandis que son père, dont l'âge a blanchi les cheveux, se rappelle la résignation d'Abraham, et, soumis, ainsi que le saint patriarche, à la volonté du Très-Haut, se prosterne la tête couverte de cendres, et suit de l'œil son fils bien-aimé, sans que la douleur puisse lui arracher une larme.

LIVRE DEUXIÈME.

A peine les premiers rayons du jour avaient-ils blanchi les cimes sourcilleuses du mont Garizim, que le brave Horam et le jeune Issachar s'avancèrent vers le Jourdain : tous deux, fiers de la confiance de leur chef et soumis aux ordres de Dieu, marchaient avec intrépidité au-devant du danger, et ne pensaient qu'à la gloire. Horam, chargé de jours et d'expérience, témoin, depuis quarante ans qu'il errait avec ses frères dans le désert, de tous les miracles que Dieu avait faits en leur faveur, et des terribles vengeances dont il avait puni leurs iniquités, se plaisait à éclairer la jeunesse d'Issachar en lui racontant ce qu'il avait vu. « Le vaste et fertile pays que nous traversons, lui disait-il, appartenait jadis à l'infidèle Amorrhéen; maintenant il est devenu le patrimoine de nos frères. Ruben, Gad et Manassé, établis sur le bord oriental du fleuve, y recueillent tranquillement leurs moissons, et font couler l'huile et le vin, à

flots précipités, dans des caves spacieuses. Au-delà du Jourdain, vous voyez s'étendre de vastes plaines couvertes de lin, de baume et de pâturages, ombragées d'oliviers et de cèdres; c'est là que s'élève la ville des palmes, la superbe Jéricho, dont les tours orgueilleuses semblent toucher ce ciel qu'elles outragent; plus loin, vos regards embrassent tout cet immense pays, depuis Ségor, sur les frontières de l'Idumée, jusqu'aux sources du Joudain, au pied des montagnes du Liban. Voilà l'héritage promis à nos pères, et que le Seigneur nous donnera si nous marchons avec une foi vive et sincère au-devant de nos ennemis. Eh! que nous fait qu'ils couvrent la plaine de leurs inombrables bataillons, quand le Dieu fort est avec nous? Quel est l'indigne Israélite qui, en se rappelant le passage de la mer Rouge, l'eau jaillissante du rocher d'Oreb, et la loi donnée par Dieu même au mont Sinaï, ose douter du succès d'une entreprise commandée par l'Éternel? N'oubliez pas, Issachar, que c'est pour avoir chancelé un moment dans sa foi que Moïse, le plus grand prophète qui se soit jamais levé dans Israël, fut condamné à ne point entrer dans la terre de Chanaan. Ayez toujours cet exemple présent; et, dans les périls qui nous attendent sans doute aux murs de Jéricho, si vous sentez votre ame prête à défaillir, tournez les yeux vers la montagne de Nébo, et songez que c'est là ou, pour expier une seule faiblesse, expira notre saint législateur, après quatre-vingts ans de travaux entrepris pour la gloire du Seigneur. — Je sais que les maux comme les biens procèdent du Très-Haut, répondit Issachar: toujours soumis à ses lois, toujours reconnaissant de ses dons, la vue du plus affreux trépas n'ébranlerait pas ma foi; et pourtant Dieu m'avait promis, par la voix de Moïse, qu'avant la fin de l'année il me ferait voir l'épouse qu'il me destine, celle qui portera dans ses flancs la glorieuse lignée d'où doit descendre le Sauveur du monde. Nous touchons aujourd'hui au dernier jour de l'année, je m'éloigne des jeunes vierges de Juda pour aller chez les idolâtres: est-ce donc dans ce sang impie que Dieu choisira celle qu'il veut élever au-dessus de toutes les femmes d'Israël? — Ne jugeons point ainsi ce qu'il ne nous appartient pas de connaître, reprit Horam; car les pensées de Dieu ne sont point nos pensées, et ses voies ne sont pas nos voies: ce qu'il a promis, il le tiendra; ce qu'il ordonnera, vous l'exécuterez. Gardez seulement votre cœur droit et vos mains pures; soumettez-vous sans réserve, et l'Éternel saura bien trouver le moyen d'accomplir ses promesses. »

En parlant ainsi les deux voyageurs arrivèrent sur le bord du grand fleuve, dont les eaux débordées inondaient les campagnes. Soit qu'ils s'approchassent du torrent de Jaser, soit qu'ils descendissent vers le lac Asphaltite, ils ne pouvaient trouver aucun passage. « Dieu nous aurait-il abandonnés? s'écria Horam en élevant ses mains vers le ciel. — Est-ce vous qui doutez? s'écria Issachar surpris; est-ce moi qui vous apprendrai comment une foi sincère triomphe d'un pareil obstacle? » Il dit, et, se précipitant dans le fleuve, il se débat contre les vagues, qui le repoussent vers le rivage, triomphe de la fureur des flots, atteint l'autre bord, met le pied sur la terre de Chanaan, et rend graces à l'Éternel.

En l'apercevant sur la rive opposée, Horam s'encourage à l'imiter; il lutte péniblement contre le courant qui l'entraîne; il arrive enfin, confus qu'un vieux ami de Moïse se soit laissé devancer par un enfant du désert. Prêt à livrer son cœur à l'envie, il réprime bientôt ce vil sentiment; il se souvient qu'Issachar est destiné à être la tige du sang royal de Juda, et se plaît à le voir s'élever, par la beauté et le courage, au-dessus de tous les mortels.

La nuit commençait à étendre ses voiles sur toute la nature, lorsque les deux Israélites entrèrent dans Jéricho. Troublés de se trouver seuls, loin de

leurs frères, au milieu d'une nation idolâtre, ils ne savaient ce qu'ils devaient faire, ni à qui recourir pour demander l'hospitalité. Dans cet embarras, ils se tenaient à l'écart, près de la porte de la ville, lorsqu'ils virent passer près d'eux une jeune fille qui venait puiser de l'eau à la fontaine. Un long voile retenait une partie de sa blonde chevelure, l'autre s'échappait sur un cou plus blanc que l'ivoire : elle était belle, mais l'éclat de sa beauté semblait terni par les larmes qui coulaient sur ses joues. Pâle et abattue, elle s'avançait, et elle était semblable au jasmin qui incline doucement sa tête chargée de la rosée du matin. A l'aspect des deux voyageurs elle rougit, s'arrête et paraît incertaine : cependant, bientôt après, elle s'approche, et, levant sur eux un œil timide, elle dit : « Étrangers, j'ignore quel projet vous conduit dans nos murs; mais, quel qu'il soit, la maison de Rahab vous est ouverte, venez vous y reposer sans crainte : vous n'aurez point à vous repentir d'y être entrés. » Les deux Israélites, charmés de sa proposition, n'hésitent point à l'accepter. Issachar surtout, ému de la beauté de cette jeune fille, et touché de sa pudeur, se sent entraîné par une puissance invisible qui agit sur lui à son insu. « Qui êtes-vous, lui demanda-t-il, vierge charmante, vous dont la charité ne dédaigne point deux malheureux voyageurs? — Je ne suis point une vierge, répondit-elle en soupirant amèrement; les odieux prêtres de Baal abusèrent de ma jeunesse et de mon innocence; et, quand je me souviens de ces jours d'égarement, qui n'étaient qu'absinthe et que fiel, mon ame demeure abattue en dedans de moi. Ah! si le Dieu d'Israel voulait prendre pitié de mon repentir et me laver de mon opprobre, je le prierais sur les hauts lieux, et je m'offrirais moi-même en holocauste pour apaiser sa colère. — Ah! reprit vivement Issachar, puisque votre ame s'est conservée pure, et que vous gémissez sur vos fautes, vous trouverez grace devant l'Éternel. — Oui, ajouta Horam à voix basse, si vous sauvez les fils d'Israël et les aidez dans leur entreprise, tous vos péchés vous seront remis, et le Seigneur vous absoudra. » A ces mots, la jeune fille se rassura; ses yeux brillèrent d'un doux éclat, et elle se mit en devoir de conduire les voyageurs dans sa maison : Issachar lui prit la main; tous deux marchaient à pas lents devant Horam, en soupirant involontairement. La nuit était belle et fraîche, un vent léger agitait le feuillage des palmiers; les fleurs qui naissent sans culture autour de Jéricho exhalaient dans l'air leurs plus doux parfums; on entendait les gémissements de la colombe amoureuse, et dans le lointain l'impétueux Jourdain faisait retentir le bruit de ses flots. Issachar contemplait en silence la touchante timidité, la grace modeste de la jeune Chananéenne, et une sorte d'enchantement s'insinuait par degrés dans son cœur, comme la douce vapeur du sommeil s'insinue dans des yeux appesantis. Il se disait en lui-même : « C'est aujourd'hui que Dieu a promis qu'il me montrerait l'épouse qu'il me destine; mais Dieu agréera-t-il pour sa servante celle qui fut profanée par l'impie? Oh! puisse-t-il pardonner à Rahab comme je lui pardonne! » « Dieu d'Israel, disait de son côté la jeune fille, si un songe ne m'a pas trompée, un de tes enfants est destiné à sauver mon ame, et moi à sauver sa vie. Oh! que ce soit celui-ci, et je n'aurai pas imploré ton nom en vain. »

Cependant ils arrivent bientôt à la maison de Rahab. Elle est simple et commode; on n'y voit point briller le marbre, l'or ni la soie; mais une jeune vigne en tapisse le mur, en couvre le toit, et un épais berceau de platanes et de citronniers en ombrage l'entrée : située près du rempart, elle s'élève au-dessus et domine sur la campagne. Aussitôt que les voyageurs ont passé le seuil de sa porte, la jeune Chananéenne s'empresse auprès d'eux, et leur prodigue tous les devoirs de l'hospitalité : elle remplit un grand vase d'airain d'une eau tiède et odorante, afin de laver elle-

même leurs pieds fatigués; elle couvre une table de gâteaux de pur froment, de dattes, d'olives et d'un rayon de miel doré, et verse, dans des coupes couronnées de fleurs, du lait pur et du vin doux. Dans tous ses soins, dans tous ses mouvements, la jeune pécheresse a tant de simplicité et d'abandon, le sentiment de ses fautes imprime un caractère si touchant à sa physionomie, qu'Issachar, de plus en plus enflammé, lui donne déja dans son cœur le nom de sa bien-aimée; mais, soumis à la volonté du ciel, il attend que le Seigneur ait parlé pour oser expliquer ses vœux.

Avant que le sommeil vienne fermer la paupière des voyageurs, Rahab, attentive à tout ce qui peut leur plaire, prend un cistre d'or, et, mêlant sa voix mélodieuse à l'instrument, elle chante un cantique sacré. Horam et Issachar ont entendu souvent les chœurs des filles d'Israël, mais jamais une si ravissante harmonie n'a frappé leurs oreilles, jamais la piété n'honora plus dignement le nom du Seigneur. Horam étonné s'écrie : « O fille de Chanaan! par quel prodige, au printemps de l'âge, séduite par les plaisirs, plongée dans les voluptés, au sein d'une nation idolâtre, avez-vous eu connaissance du vrai Dieu, et avez-vous appris à chanter ses louanges au milieu des cris blasphémateurs des infidèles? — Hélas! reprit humblement Rahab, sans doute que le Tout-Puissant a vu que je péchais par ignorance, et qu'il n'a pas voulu me laisser à jamais dans les ténèbres de l'erreur. Je me souviens qu'un jour, la tête couronnée de roses, je formais, avec mes compagnes, des danses licencieuses autour des idoles de Baal, quand je fus saisie tout-à-coup d'une froide sueur et d'un frémissement involontaire; je ne vis plus le temple qu'avec horreur, et je m'en éloignai précipitamment. Je sortis de Jéricho, et me mis à courir dans la campagne comme une insensée, sans prendre aucun repos la nuit, et ne cherchant le jour que l'eau de quelques fontaines, qui calmait à peine la soif ardente et la fièvre intérieure qui me dévoraient. Effrayée de mon état, je m'écriais, les yeux baignés de larmes : N'est-ce pas à cause que le Dieu fort n'est pas avec moi que ces maux-ci m'ont trouvée? Enfin, un jour, lasse d'errer dans les lieux sauvages, je vins m'asseoir sous les grands sycomores qui ombragent le bord du fleuve, et de là, apercevant la pointe de Phasga, un trouble confus s'éleva au-dedans de moi; mes sanglots redoublèrent, et l'Éternel parla à mon cœur. C'est là qu'est le peuple d'Israel, me disais-je, ce peuple aimé du seul vrai Dieu, et destiné à régner sur l'héritage de nos pères; c'est là que réside l'éternel roi des siècles et la source de toute lumière; c'est là que Rahab voudrait être, non pour séduire les serviteurs de Dieu comme l'ont fait les filles de Madian, mais pour se convertir à sa parole, et retrouver le repos qui la fuit. Alors je m'endormis; et, durant mon sommeil, il me sembla qu'un ange m'apparaissait. « Rahab, me disait-il, tes cris ont été jusqu'au trône du Très-Haut, et il t'a regardée avec compassion; non seulement il t'excepte de la réprobation dont il a juré d'envelopper tous tes frères, mais il veut que de ton sang naisse le Messie, qui doit apprendre au monde qu'il y a plus de joie au ciel pour un pécheur qui s'amende que pour dix justes qui n'ont jamais failli. Purifie tes désordres passés par une vie austère et chaste, et prends confiance en la miséricorde divine. Un jour, le plus beau des fils de Jacob te prendra dans ses bras et te nommera son épouse.....» A ces mots, Rahab ne put s'empêcher de lever les yeux sur Issachar; mais, les baissant aussitôt, elle rougit comme la nue transparente dont le soleil s'enveloppe en quittant l'horizon; sa voix tremblante expira sur ses lèvres entr'ouvertes, et elle n'eut pas la force d'achever son récit. A cet instant un bruit tumultueux se fit entendre à la porte. « Ce sont sans doute les envoyés du roi, s'écria Rahab effrayée : depuis long-temps on craint ici l'irruption de vos frères, on se tient sur ses gardes; il y a des espions partout, et la vue de

deux étrangers aura inspiré des soupçons; mais ne craignez rien, je saurai vous sauver, dussé-je perdre la vie. » En parlant ainsi, elle les fait promptement monter au haut de la maison, les couvre de paille de lin, et court ensuite ouvrir aux troupes du roi. « On a vu, lui dit le chef, deux Israélites entrer ce soir dans nos murs; on sait qu'ils sont chez vous, il faut les livrer sur-le-champ. — Il est vrai, dit-elle, qu'à l'entrée de la nuit deux étrangers sont venus me demander un asile; mais sans doute ils ont craint de ne pas y être en sûreté, car ils se sont hâtés de quitter la ville avant l'heure où l'on ferme les portes. — Rahab, reprit le chef d'un ton menaçant, les yeux sont ouverts sur vous : on vous accuse d'honorer en secret le Dieu d'Israël; tremblez, si on découvre que vous avez caché ces perfides étrangers. — Je vous ai déjà dit, répondit-elle tranquillement, qu'ils ne sont plus dans ma maison; sans doute ils ont pris la route du grand fleuve, afin de se rendre à leur camp. — Je cours à leur poursuite, s'écria le chef; mais, s'ils nous échappent, tremblez, vous dis-je, votre vie nous répond d'eux; et, si la fuite vous dérobait à notre vengeance, votre famille entière, traînée au supplice, expierait votre trahison. — Soyez sûrs que je ne l'oublierai pas, » lui dit-elle en croisant ses deux mains sur sa poitrine et baissant humblement la tête. Alors le chef la quitta. A peine Rahab l'eut-elle vu s'éloigner avec sa troupe, qu'elle se hâta d'aller délivrer ses deux captifs. « Le roi est instruit de votre arrivée dans ces murs, dit-elle; vous n'y êtes pas en sûreté: fuyez, prenez cette corde, glissez-vous dans la campagne le long du mur. Tandis qu'on vous cherchera au bord du fleuve, gagnez la vallée de Janoé, traversez le torrent de Carith, enfoncez-vous dans les cavernes de Salim. Dans trois jours je vous y porterai, avec quelque nourriture fraîche, tous les détails que votre général vous a chargés de recueillir. — Non, charmante et généreuse Rahab, s'écria vivement Issachar, nous ne partirons pas sans vous. Venez, dans les plaines de Moab, recevoir les bénédictions de nos frères, et montrer aux filles d'Israël l'épouse que l'Éternel destine à l'heureux Issachar. — Je ne puis croire, reprit-elle en baissant les yeux, qu'une semblable gloire soit jamais le partage d'une pauvre pécheresse comme moi. — L'Éternel l'a juré, interrompit Issachar : celle qui sauvera Israël verra sa postérité régner sur toute la Palestine, et partagera la couche d'Issachar. Venez donc avec nous, ô Rahab! venez, ne craignez point la fatigue, ni le passage du fleuve impétueux : je vous porterai dans mes bras, heureux de marcher chargé d'un fardeau si doux. — Non, reprit-elle, je n'abandonnerai pas mon vieux père, ma mère et mes sœurs à la colère du roi; il faut même que vous me promettiez de respecter leur vie quand vos frères entreront dans Jéricho. — Nous le jurons, ô généreuse fille! s'écria Horam. Quand vous verrez Israël en armes, ayez soin de lier un cordon pourpre à la fenêtre que voici; ensuite vous retirerez tous vos parents dans votre maison; et quiconque y demeurera, son sang sera sur nous, si un des nôtres le répand; mais aussi, quiconque en sortira, son sang sera sur lui, et il ne nous en sera pas demandé compte. — Que ce soit ainsi que vous l'avez dit, reprit Rahab; maintenant partez, enfants de Jacob, profitez de l'instant où la lune, obscurcie par les nuages, vous dérobe aux espions qui nous environnent. — Mais, dit Issachar, qui sait si les impies de Jéricho, nous voyant échappés à leurs poursuites, ne tourneront pas leur colère contre vous? Quoi! je vous abandonnerais à leur furie, vous, la libératrice d'Israël, l'élue du Seigneur, la bien-aimée d'Issachar! Non, non, viens avec nous, ô la plus belle des filles! viens trouver le bonheur sous ma tente; je ne t'offrirai pas la pourpre, les riches broderies, les mets exquis dont Jéricho s'enorgueillit, mais des fleurs fraîches comme ton teint, et du lait pur comme mon cœur. Ah!

tu n'as pas besoin d'ornement pour être belle : viens, l'Éternel l'a dit; il n'est pas bon que l'homme soit seul : consens donc à être mon épouse. — O fils d'Israël! répondit Rahab émue, le murmure subit d'une fontaine est moins doux à l'oreille du voyageur altéré que tes discours ne le sont à mon cœur; et depuis long-temps je soupirais après toi, comme l'enfant nouveau-né après le sein de sa mère; mais, je te l'ai dit, je n'abandonnerai point pour ton amour ceux de qui je tiens la vie. Pars cependant sans inquiétude, et confie-toi au Tout-Puissant: il veillera sur nous, et saura bien me sauver de la main de l'impie. — Assurément, s'écria Horam, l'Éternel ne délaissera pas celle dont la foi est si vive et si sincère. Mais nous, Issachar, partons sans différer; notre présence accroît les dangers de notre libératrice; et, en nous livrant comme elle à la bonté du Seigneur, nous mériterons d'être sauvés comme elle. »

Horam, ayant parlé ainsi, se glissa le long de la corde, et descendit dans la campagne. Issachar le suivit à regret. « Adieu, Rahab, dit-il, je cède à la crainte de nuire à ta sûreté; mais dans trois jours tu viendras me rendre la vie dans la vallée de Janoé. J'irai au-devant de tes pas; je t'écouterai venir; ta vue sera pour moi comme l'herbe tendre à l'agneau affamé. Ne tarde pas à nous rejoindre; si je ne te voyais pas venir, je croirais que les infidèles ont attenté à ta vie, et je reviendrais mourir avec toi. — Généreux Issachar, reprit-elle en lui tendant les bras, qui suis-je pour mériter un pareil sacrifice? Non, quoi qu'il m'arrive, je t'ordonne de rejoindre tes frères et de respecter tes jours : ils appartiennent au Seigneur. — Adieu, adieu, s'écria-t-il de loin en s'agenouillant devant Rahab, adieu, ma bien-aimée; mon ame ne te quitte pas, elle reste attachée aux lieux où tu es; et, si l'Éternel entend ces vœux, il veillera bien plus à ton salut qu'au mien. » Rahab aurait voulu répondre, mais la douleur affaiblissait sa voix, dont le son mourant ne frappait plus que le vague des airs; car Issachar, entraîné par Horam, dont l'effroi précipitait la marche, était déja loin dans la plaine. Quelque temps elle le distingue encore; bientôt l'obscurité le dérobe à sa vue, et ses regards inquiets se perdent dans la vaste nuit. Elle retient son haleine, elle prête une oreille attentive aux pas des deux Israélites, qui retentissent sourdement dans le silence, peu à peu décroissent, se confondent avec le bruit de l'air, et se perdent enfin tout-à-fait. Mais, lors même qu'elle a cessé d'entendre, elle écoute encore, et si le vent, en s'élevant, agite dans le lointain les flots du Jourdain, éperdue, il lui semble qu'elle a reconnu les gémissements de son bien-aimé que les soldats du roi surprennent et arrêtent. « O Éternel! s'écrie-t-elle, la face prosternée contre terre, et la poitrine oppressée de sanglots, sauve l'ami de Rahab; que mes membres sanglants soient déchirés par l'infidèle, mais qu'Issachar soit en sûreté. Hélas! il fuit, et mon bonheur s'éloigne avec lui. Parce que je ne le vois plus, mes yeux versent des larmes amères, et tout est en désordre au-dedans de moi. Ah! qu'il puisse trouver sur sa route des fruits pour satisfaire sa faim, une fontaine pour étancher sa soif, et au pied des cedres un gazon frais pour favoriser son sommeil! Puissant Dieu d'Israël, que tous tes bienfaits tombent sur lui! donne-moi toutes ses peines, et donne-lui tous mes plaisirs; car je l'aime plus que le ramier n'aime la jeune couvée qu'il réchauffe de ses ailes et de son amour. »

Tels étaient les vœux et les sentiments de la jeune Chananéenne, qui se laisse asservir par de terrestres désirs, sans chercher à les réprimer, car elle ne sait point encore que le culte du Seigneur demande un cœur plus épuré, dans lequel l'amour de l'homme ne balance point celui du Créateur. Mais, au sein d'une nation idolâtre, c'était encore beaucoup que d'avoir su s'élever à la connaissance du vrai Dieu, de se dé-

vouer avec joie et résignation au salut d'Israël, et de sacrifier une passion naissante à la sûreté de ses parents. Aussi l'Éternel la regarda-t-il avec complaisance, et du plus haut des cieux, où il réside dans un océan de lumière dont le soleil du monde n'est qu'une faible étincelle, il dit aux archanges qui l'entouraient dans un respectueux silence, en le couvrant de leurs ailes resplendissantes : « En vérité, voici celle que j'élèverai au-dessus de toutes les filles d'Israël, car elle m'a connu et m'a invoqué dans sa détresse : aussi je me suis approché d'elle, et je bénirai son hymen et les fruits de son hymen, qui donneront des rois à mon peuple et un Sauveur au monde [1]. »

LIVRE TROISIÈME.

Ce fut par une protection divine qu'Horam et Issachar échappèrent à la rencontre des troupes qui les cherchaient dans les plaines de Jéricho, depuis Engalim, sur les bords du grand lac, jusqu'aux montagnes d'Éphrem, à l'orient d'Aï. Chaque fois qu'ils s'approchaient d'elles, Dieu les entourait d'une nuée épaisse; et, sous cet abri céleste, ils eurent bientôt gagné le torrent de Carith, qui sépare la vallée de Janoé des cavernes de Salim. Horam voulait le traverser, afin de s'éloigner davantage du danger; mais Issachar ne put se résoudre à le suivre. Il disait : « Non, je ne quitterai pas la vallée; en restant ici je la verrai plus tôt, je saurai plus tôt que Rahab est sauvée. Allez, Horam, laissez-moi seul; ne risquons pas qu'on nous découvre tous deux, afin qu'un de nous du moins aille rassurer Israël. — Faible enfant de Jacob, repartit Horam, est-ce donc ainsi que vous vous confiez dans le Tout-Puissant? doutez-vous donc que, s'il veut sauver Rahab, tous les efforts des infidèles ne feront pas tomber un cheveu de sa tête? Celui qui nous a soustraits à la mort d'une manière si miraculeuse n'aura-t-il pas le pouvoir de fermer les yeux de l'impie sur les démarches de la fille de Chanaan? Je vous ai vu plus résigné quand nous marchions vers Jéricho. — Ah! je ne craignais alors que pour moi, répondit douloureusement Issachar; mais c'est pour nous que Rahab s'expose; l'aimable fille de Jéricho est en danger, et Issachar l'a abandonnée. Qui sait si maintenant des barbares ne l'arrachent pas de son asile pour la livrer à la vengeance du roi? Peut-être elle m'implore, et je ne l'entends pas! Ah! quand viendras-tu ici, fille charmante? Je vais monter sur le haut de la colline, au pied de ces oliviers sauvages, et là je jure de ne prendre ni repos ni nourriture jusqu'à l'instant où je t'apercevrai dans la plaine. Oh! quand je verrai tes regards timides se tourner autour de toi pour chercher Issachar, quand ta douce voix fera retentir les échos de son nom, et que tes pas légers se dirigeront vers le lieu d'où il te répondra, quels vœux lui restera-t-il à adresser au Seigneur? — Est-ce bien vous que j'entends? s'écria Horam indigné. Quoi! l'amour d'une femme remplit tous les vœux d'un serviteur de Dieu! Aveuglé par une beauté fragile, qui bientôt ne sera que poudre, il oublie l'immortelle gloire promise à Israël! Repentez-vous, Issachar; car l'Éternel est un Dieu jaloux, qui ne veut point qu'on lui préfère aucun objet terrestre; craignez que votre folle passion n'excite son juste ressentiment, et que, pour vous mieux punir, il ne le fasse tomber sur Rahab. — O Éternel! prends pitié d'elle, et ne châtie que moi! s'écria Issachar dans un torrent d'amères douleurs : si je t'ai offensé, ne la rends pas victime de mon égarement. Ah! si c'est un crime de vouloir l'amour de Rahab, frappe-moi, Seigneur, car nul ne fut plus coupable ni plus résolu

[1] De l'hymen de Rahab naquit une fille du même nom qu'elle, qui épousa Salmon, fils de Naasson, et qui donna le jour à Booz, père d'Obed; Obed le fut de Jessé ou d'Isaï, et celui-ci eut pour fils le grand David, premier roi d'Israël, de la tribu de Juda, duquel descend, selon la chair, le Messie, fils de Dieu et médiateur de la nouvelle alliance. (*Histoire du peuple de Dieu*, tom. III, pag. 46.)

à l'être toujours. Fille trop chérie ! ton image a pénétré jusque dans la moelle de mes os, et le sable d'Aram, que le soleil dévore, est moins brûlant que mon amour. Viens, hâte-toi, car ta présence seule peut calmer les transports de ma douleur, et cette ardeur inconnue qui me consume comme les feux du midi flétrissent la fleur du désert.

— Adieu, je fuis, s'écria Horam en s'éloignant précipitamment : je crains que le Seigneur, irrité de l'excès de ton délire, ne fasse tomber sa foudre sur ta tête, et n'engloutisse tout ce qui t'entoure. Je vais m'enfoncer dans les cavernes de Salim, jusqu'à ce que Rahab, fidèle à sa promesse, vienne nous donner les lumières qui doivent éclairer notre général : je les recueillerai de sa bouche, et j'irai les porter au camp d'Israël ; et toi, si, subjugué par le vil amour de la chair, enchaîné aux pieds de ta Chananéenne, tu refuses de rejoindre avec moi les plaines de Moab, nos frères ne te regarderont plus que comme le violateur des ordres de Dieu, et t'abandonneront à sa vengeance. »

Il dit, et s'éloigna. Issachar ne s'en aperçut pas, à peine l'avait-il entendu ; l'image de Rahab, empreinte dans son cœur, absorbait toutes ses pensées. Couché sur la terre humide durant la nuit entière, exposé tout le jour à l'ardeur du soleil, il oubliait de se nourrir, et négligeait de se cacher : sombre et rêveur, il parcourait en gémissant la riante vallée de Janoé, sans se reposer sous ses frais bocages ni jouir de ses doux parfums ; appelant sa bien-aimée, prêtant l'oreille au moindre bruit, le murmure des insectes et le balancement de l'herbe faisaient palpiter son cœur d'une espérance trompeuse, qui, en s'évanouissant, le livrait à une tristesse plus profonde encore. Tel le passereau solitaire exhale ses tendres plaintes sur le palmier où il attend sa compagne ; depuis qu'il en est séparé, il ne chante plus, il néglige son plumage, il dédaigne la figue succulente et la datte sucrée ; il languit, il mourra si ses amours lui sont ôtées. Eh ! qui pourrait vivre sans aimer ? tout ne vit-il pas d'amour dans la nature, depuis l'humble fleur dont l'astre du jour ouvre le sein jusqu'aux brillants séraphins qui brûlent éternellement pour Dieu en chantant ses louanges autour de son trône ?

Cependant, fidèle à sa parole, le troisième jour après le départ des deux Israélites, Rahab remplit une corbeille d'osier d'un quartier d'agneau rôti, d'un pain de fleur de farine, d'un vase de lait frais ; et, la posant sur sa tête, elle s'achemine vers la retraite d'Issachar, instruite de ce qu'elle doit dire aux deux Hébreux. Mais sa conduite a excité les soupçons du roi ; il l'a entourée d'espions qu'elle ignore et qui la suivent de loin : c'est donc elle qui va leur indiquer l'*asile* de son bien-aimé et le livrer à ses ennemis. O Éternel ! c'est ainsi que tu permets à notre ignorance de nous pousser dans l'abîme, afin de nous convaincre que, devant tous nos maux à nos erreurs, et notre salut à ta bonté, nous reportions vers toi seul ce tribut d'adoration et de reconnaissance que notre faiblesse est souvent prête à accorder aux créatures que tu as faites, et aux images taillées par nos mains.

Rahab est parvenue à l'entrée de la vallée de Janoé, elle s'avance à l'ombre des palmiers ; elle parcourt des bosquets de myrtes et de grenadiers, dont les fleurs rouges s'effeuillent en passant sur sa blonde chevelure. Bientôt elle entend une marche précipitée, elle distingue des accents entrecoupés : « C'est lui, c'est lui, dit-elle, c'est mon bien-aimé qui accourt. » Et à cette douce pensée, son sein se gonfle et s'abaisse comme les ondes du ruisseau qu'agite la brise du matin. Issachar, éperdu de joie, la presse sur son cœur : « O fille de Jéricho, s'écrie-t-il, est-ce bien toi que je vois ? Ta présence me rend à la vie. Si tu avais tardé un jour de plus, Issachar allait mourir. Viens t'asseoir auprès de moi sur l'herbe fleurie : que mon amour te délasse. Voici des fruits préparés pour toi, manges-en, ma bien-aimée. Que tu

es belle, ô Rahab ! Le lis de la vallée est moins blanc que toi ; tes lèvres sont plus fraîches que la rose de Janoé, et ton haleine plus suave que son parfum. Quand tu me regardes, mon cœur bat avec tant de violence, qu'il me semble que je vais mourir; car tes yeux sont tendres comme ceux de la gazelle. Dis-moi que tu m'aimes; dis-le, répète-le sans cesse, que j'entende de ta bouche ces mots plus doux que le premier songe d'amour. — Issachar, répondit-elle en rougissant, je t'aime, et le ciel m'est témoin que je ne lui demande d'autre bonheur que ton amour et d'autre gloire que ton hymen; mais, soumise aux lois du Seigneur, je ne veux approcher de toi que quand il l'aura permis. Jusque là que nos caresses soient innocentes et pures comme celles que la chaste vierge reçoit de son père. — O la plus belle des filles! s'écria Issachar, que me demandes-tu? et comment pourrais-je t'obéir? Viens, pose ta tête sur ma poitrine; caches-y ta modeste rougeur, et enlace tes bras autour de moi; de même le lierre flexible s'attache au cèdre de la montagne. — Non, non, reprit Rahab en le repoussant; je cours chercher Horam, c'est lui qui recevra les avis que le Seigneur me commande de donner à ton peuple, et que tu refuses d'entendre. » Elle dit, et s'échappant, légère comme une biche, elle rase le gazon, que son pied courbe à peine, tandis que le vent, en se jouant dans les plis de sa robe ondoyante, découvre de nouveaux charmes à Issachar, qui la suit. Elle fait retentir la vallée du nom d'Horam.

De l'autre côté du torrent, Horam l'a entendu : il accourt, il paraît sur le haut d'une roche escarpée, dont la pointe domine à pic sur le Jourdain. La vue du sage ranime les forces de la jeune Chananéenne, et l'Éternel, qu'elle implore, l'Éternel lui-même a doublé le courage de son cœur. Elle vole autour du rocher, le gravit légèrement, atteint bientôt le sommet où Horam l'attendait, et, en arrivant près de lui, tombe épuisée par la fatigue et le triomphe qu'elle vient de remporter sur sa propre faiblesse. Le grave Horam la soutient et lui dit : « Noble et courageuse fille de Jéricho, votre salut est assuré, et, malgré vos premières erreurs, votre gloire parviendra jusque dans la postérité la plus reculée; car vous avez résisté aux séductions de l'amour, pour marcher fidèlement dans la voie du Seigneur. Maintenant parlez, dites-nous ce qu'Israël peut espérer dans le siége qu'il médite; et vous, ajouta-t-il en prenant la main d'Issachar, écoutez avec respect les paroles qui vont sortir de sa bouche. »

Alors l'esprit de Dieu s'empara de Rahab, et elle dit : « Fils de Jacob, je connais que l'Éternel vous a donné tout ce vaste pays : c'est pour vous que fleurit notre vigne, et que mûrissent nos moissons : aussi la terreur de votre nom a-t-elle saisi tous les Chananéens, et ils sont devenus lâches à cause de vous. Quand ils ont su que l'Éternel avait tari les eaux de la mer Rouge devant vous, et que vous aviez détruit les deux rois des Amorrhéens, à Sihon et à Hog, leur cœur s'est fondu, leur courage s'est évanoui, et ils sont tombés dans l'abattement. C'est pourquoi vous pouvez venir sans crainte, car le Seigneur vous livre les Chananéens; ils n'ont plus de sagesse pour se résoudre, ni de courage pour agir, et leurs faibles murailles ne pourront les défendre des armes d'Israël. Allez donc rassurer vos frères contre la multiplicité de leurs ennemis : pour les vaincre, il leur suffira de se montrer. »

Rahab avait à peine achevé, que des cris affreux partirent du pied du rocher, et les espions du roi, armés de javelots et d'épées, se découvrirent tout-à-coup. Issachar, en voyant tous les chemins coupés, ne tremble que pour Rahab; et, la pressant étroitement dans ses bras : « Fille de Chanaan, lui dit-il, livre-toi à ma foi et à mon courage. En dépit de ces hommes, je puis t'emmener encore au camp d'Israël. Consens à abandonner ton pays : ne le veux-tu pas? — Ne

délibère plus, Rahab, s'écria Horam ; ta vie en dépend ; l'ennemi nous entoure, échappons à sa rage ; je vais t'ouvrir le chemin. » Et, sans se donner le temps d'achever, il s'élance le premier dans le Jourdain. « Me suivras-tu, ma bien-aimée ? s'écrie vivement Issachar. Je veux te sauver : j'ai de la force pour tous deux. Voici les soldats qui approchent : nous n'avons plus qu'un instant ; si tu restes, je reste aussi, et je meurs avec toi. — Fuis, Issachar, lui dit-elle, ils vont te saisir ; Israël t'attend, Dieu t'appelle : sauve-toi, je te suivrai. » Il jette un cri, se précipite dans le fleuve, repousse d'un bras les vagues qui veulent l'entraîner, et tend l'autre à Rahab. Elle s'avance sur le bord du roc ; déjà sa tête et son corps penchent vers l'abîme, elle va tomber ; mais les satellites du tyran, qui atteignent en ce moment le sommet du rocher, et qui tremblent de perdre leur dernière proie, crient en fureur : « Rahab, Rahab, souviens-toi de ton père. » A ce nom, la vertueuse Chananéenne frémit de son oubli, s'arrête, voit son sort, et n'hésite pas. Tombant à genoux sur la pointe du rocher, les mains élevées vers le ciel, elle offre sa vie à l'Éternel, jette un triste regard sur son amant qui se débat contre le fleuve, lui crie un dernier adieu, et tombe inanimée entre les mains des farouches soldats, qui la chargent de chaînes en la menaçant. Cependant Issachar, en la voyant disparaître sans pouvoir seulement tenter de la défendre, se sent percé d'une si violente douleur, qu'il pâlit, perd ses forces, et devient le jouet du fleuve impétueux. Mais le Tout-Puissant veille sur lui, et commande aux flots de le porter sur la rive orientale, où Horam l'attendait, et où, à force de soins, il parvient à le rendre à la vie.

L'infortuné Issachar arrive le lendemain au camp d'Israël, la chevelure en désordre, et l'œil étincelant d'une sombre fureur. A la vue de ses frères, il déchire ses vêtements, il se jette le visage contre terre, et couvre sa tête de poudre ; il conte ses aventures et le sort de Rahab. Ce funeste récit excite l'indignation de toutes les tribus ; elles poussent des cris de vengeance, et demandent à Josué de les mener au secours de la libératrice d'Israël. Le saint général les écoute, les arrête, et leur répond : « Si Dieu veut que Rahab périsse, vos armes ne la sauveront pas ; et, pour la délivrer, il n'a pas besoin de votre aide. Attendez donc pour combattre que l'Éternel ait parlé, et qu'il ne soit pas dit qu'Israël se soit armé pour une femme. — J'irai donc seul, s'écrie impétueusement Issachar ; car, je le jure par le Dieu vivant, je ne la laisserai pas périr sans secours. » A ces mots, il se lève ; une partie de Juda se range auprès de lui, impatiente de venger son injure. L'austère Horam lui-même, touché du sort de Rahab, s'avance à la tête d'Éphraïm. Josué, qui voit les enfants d'Israël prêts à se révolter contre lui, se prosterne devant eux dans la poussière, et s'écrie : « O Dieu ! prends pitié de ton peuple, car il va t'abandonner et mériter ta colère. » Alors on entendit un grand bruit ; l'Éternel tonna du haut des cieux, la terre s'émut et trembla, des nuées s'amoncelèrent auprès du tabernacle, semblables à un pavillon de ténèbres ; et, de leur sein, une voix éclatante comme l'orage fit entendre ces mots : « Approche-toi, Josué, et écoute ces paroles de l'Éternel, ton Dieu : comme j'ai été avec Moïse, je serai aussi avec toi : que ces hommes-ci s'arrêtent donc, te craignent et t'obéissent ; que tout Israël, soumis et pénitent, se sanctifie aujourd'hui : demain je lui ferai voir des choses merveilleuses. Voici l'arche d'alliance du dominateur de toute la terre : elle va passer à travers le Jourdain, et les eaux se reculeront devant elle avec respect. » Dieu, ayant parlé ainsi, dissipa d'un souffle les tourbillons dont il était enveloppé ; son visage parut comme une flamme ardente. Il étendit la main vers son peuple, qui demeurait le front attaché contre terre. Alors l'incrédulité et la rébellion abandonnèrent tous les cœurs ; et, l'Éternel ordonnant aux vas-

tes cieux de venir à lui, ils s'abaissèrent pour le recevoir dans leur sein, et toutes les choses arrivèrent ainsi qu'il l'avait dit.

LIVRE QUATRIÈME.

Le lendemain, Josué, inspiré par l'Éternel, envoya des hérauts dans toute l'étendue du camp, annoncer aux douze tribus de se préparer, selon qu'il l'ordonnerait, pour la cérémonie du passage du fleuve, afin que la pompe solennelle et l'appareil magnifique présidassent au grand jour qui commençait. Les Lévites, chargés de porter l'arche sacrée, ouvraient la marche, revêtus de longs habits de lin; le saint pontife, Éléazar, marchait à leur tête. Autour d'eux, des chœurs de jeunes hommes et de jeunes filles chantaient des cantiques sacrés. Une foule innombrable de soldats, rangés en colonnes, à droite et à gauche du Saint des saints, remplissaient un espace de quatre mille coudées; et dans cet ordre admirable, Israël arriva tranquillement au bord du Jourdain.

C'était le temps où le fleuve grossissait par la fonte des neiges des montagnes du Liban; mais les Lévites, loin d'être effrayés de son impétuosité, s'avancèrent sans crainte, chargés de leur précieux dépôt, et mirent le pied dans les eaux.

A l'instant, celles qui venaient de la source s'arrêtèrent et s'accumulèrent en une haute montagne, qu'on apercevait de la ville d'Adom, tandis que les eaux inférieures continuèrent à rouler vers leur embouchure, et laissèrent un espace vide depuis le lac Asphaltite jusqu'au lieu où l'arche s'était arrêtée, tandis que tout le peuple traversait le fleuve.

Tout ceci se passait à la vue de Jéricho, sous les yeux des fils de Moab, d'Ammon et de Cham, sans qu'aucun osât troubler cette sainte marche. Le même Dieu qui avait suspendu les eaux du Jourdain, remplissait les infidèles d'une vive frayeur; et les Israélites, environnés de nations belliqueuses et jalouses, agissaient avec la même sécurité que s'ils eussent fait chez eux les préparatifs d'un triomphe ou d'une fête religieuse. Dès que le peuple fut passé sur la rive occidentale, tandis que l'arche était encore au milieu du fleuve, Issachar éleva la voix, et demanda qu'on marchât droit à la ville; mais Josué s'opposa encore à son désir. « O mon fils, lui dit-il, tu viens d'être témoin de ce que peut l'Éternel pour ceux qui se fient à sa parole; s'il t'a promis Rahab pour épouse, il saura te la conserver. Mais Israël n'avancera pas vers la plaine avant d'avoir dressé un monument en signe de reconnaissance du prodige que Dieu vient d'opérer en sa faveur, afin que dans les siècles après nous, quand nos enfants interrogeront leurs pères, et leur diront : Que signifient ces pierres-ci? ils puissent leur répondre : Quand Israël vint s'emparer de l'héritage qui lui était destiné, Dieu fit tarir les eaux du Jourdain devant lui, afin que tous les peuples de la terre reconnussent que la main de l'Éternel est forte, et que lui seul est le vrai Dieu du ciel. Viens, Issachar, prie avec tes frères, et offre ta résignation au Seigneur; elle sera plus efficace que tes armes; car l'Éternel est un Dieu de bonté qui n'afflige ses enfants sur la terre que pour leur épargner un jour un châtiment plus terrible. » Issachar, vaincu par l'ascendant de Josué, se soumit et s'humilia devant le Seigneur; mais le soir, quand le sacrifice fut achevé, tandis que tous les Hébreux reposaient dans le camp de Galgal, il sortit dans la plaine et s'avança seul vers Jéricho.

Si les portes de la ville eussent été ouvertes, Issachar eût bravé tous les dangers pour pénétrer jusqu'à sa bien-aimée; mais la vue des Israélites avait causé tant de frayeur aux habitants de Jéricho, qu'ils se tenaient soigneusement enfermés dans leurs murs, et il n'y avait personne qui en sortît ni qui y entrât. Le jeune Israélite, voyant cela, fut s'asseoir sous le rempart, au

pied de l'éminence où la maison de Rahab était située ; et, levant les yeux vers cette fenêtre par laquelle il avait fui avec Horam, il aperçut le cordon pourpre. Aussitôt l'allégresse s'empara de son cœur, et sa bouche l'exprima ainsi : « Elle vit encore, puisqu'elle a placé autour de la maison le signe convenu entre nous. Quelle autre main l'eût pu faire ! Sans doute Rahab respire tout près d'ici. » Et il écoutait s'il n'entendait pas la voix de sa bien-aimée ; mais il n'entendait rien, car on était au milieu de la nuit, et tout dormait sur la terre. « Tu dors, ô la plus belle des femmes, tandis que mon cœur veille, que ma tête est pleine de rosée et mes habits trempés de l'humidité de la nuit. Mais voici la voix de ton bien-aimé qui crie à ta porte : ne te montreras-tu pas, mon épouse, ma sœur ? me laisseras-tu languir seul dans la solitude de la nuit ? Comme le cerf altéré cherche l'eau des fontaines, ainsi mon cœur te désire, ô Rahab ! mais si tu tardes à paraître, tu me chercheras en vain ; tu ne me trouveras plus, car j'entends le bruit de la ronde par la ville, et si la garde des murailles m'apercevait, elle saisirait celui que tu aimes, et il ne pourrait plus te presser dans ses bras, ni recevoir tes baisers plus doux que le miel et parfumés comme la myrrhe. Adieu, ma bien-aimée, adieu. Quand l'Éternel des armées permettra qu'Israël entre dans Jéricho, j'abandonnerai le riche butin, les vases d'or et les vêtements de pourpre ; je ne demanderai que toi, je ne veux que toi. A tes côtés, quand ta bouche me sourira avec tendresse, je serai plus riche que les plus puissants monarques ; car tu es belle comme le grenadier en fleur, ta taille est semblable à un palmier, tes vêtements exhalent l'odeur exquise des cèdres, et ton amour est délicieux à mon cœur. Fille tant aimée ! quand jouirai-je de ta présence et de tes regards ? Oh ! qu'il vienne, qu'il vienne le jour où, recevant ta main des mains de l'Éternel, je pourrai te nommer mon épouse à la face de tout Israël, et t'emmener dans l'enfoncement des lieux escarpés, là où fleurit le muguet de la vallée, et où on n'entend que le chant de la tourterelle amoureuse ! » Ainsi, durant toute la nuit, se plaint le tendre Issachar. Mais à peine voit-on l'aube commencer à blanchir la pointe du mont Hébal, qu'il retourne vers le camp de Galgal. C'est dans ce jour qu'il sait qu'Israël doit marcher contre Jéricho, et qu'il espère retrouver sa bien-aimée. Mais l'Éternel, qui se joue des vaines espérances de l'homme, en a ordonné autrement : en ce jour il voulut élever davantage son serviteur Josué aux yeux de tout Israël, afin qu'il fût craint comme Moïse l'avait été pendant sa vie ; et il lui communiqua sa parole une seconde fois, disant : « Regarde, j'ai livré en tes mains Jéricho, son roi et ses hommes forts et vaillants : vous tous donc, gens de guerre, vous ferez le tour de la ville pendant six jours, et sept sacrificateurs porteront sept corps de béliers devant l'arche ; mais le septième jour, qui est celui du sabbat, vous ferez sept fois le tour de la ville, et les sacrificateurs sonneront du cor : aussitôt le peuple jettera de grands cris de joie, la muraille de la ville tombera, et tout le peuple montera vis-à-vis de soi. »

Quand l'Éternel parlait, Issachar n'eût osé désobéir ; et quoique les sept jours qu'il fallait encore attendre pour entrer dans Jéricho pesassent sur sa poitrine, comme la lourde pierre détachée du rocher, cependant il plia son cœur à la volonté du Très-Haut ; et, durant tout le jour, prosterné devant son tabernacle, les yeux noyés de larmes et les cheveux souillés de poussière, il l'invoquait ainsi : « O Éternel ! écoute ma prière, et que mon cri aille jusqu'à toi ; châtie l'iniquité des superbes ; mais sauve leur humble servante de leur malice, afin qu'elle puisse te bénir et chanter tes louanges à la tête des filles d'Israël, tandis que je la couronnerai des roses nuptiales sur Jéricho en cendres. » Dieu entendit et reçut le vœu du jeune Israélite, et quand le septième jour fut

[redacted]

venu, et que tout Israël, levé avant l'aurore, eut fait sept fois le tour de la ville, que les sacrificateurs qui portaient la sainte arche eurent sonné du cor, et que Josué, en voyant tomber les murs de la ville, eut dit au peuple : *Réjouis-toi Israël, car le Seigneur t'a livré Jéricho.* L'impétueux Issachar s'élança un des premiers au milieu des débris roulants et des pierres écroulées, et traversa les rues de Jéricho en criant à haute voix : *Rahab! Rahab!* Il courut à la maison de sa bien-aimée ; tous ses parents y étaient réunis, mais elle n'était point avec eux. Son vénérable père, vêtu d'un sac, la tête couverte de cendres, versant de grosses larmes, lui dit : « Ils ont enlevé ma fille pour la sacrifier à leur Dieu. Depuis deux jours et deux nuits je prie le vôtre de venir la sauver ; s'il exauce ma prière, je m'attacherai à jamais à sa loi. » A ces mots, le cœur d'Issachar fut agité comme les arbres des forêts que le vent ébranle : éperdu, il court au temple de Baal, les portes en sont déjà brisées, et les ornements dispersés çà et là : les colonnes de jaspe roulent à ses pieds ; des vases d'or et d'argent, incrustés de topazes, de sardoines, de chrysolithes et de saphirs, et remplis des aromates les plus exquis, des vêtements de fin lin d'Égypte travaillés en broderies, des tapis de pourpre de Tyr, sont étendus sous ses yeux ; il foule aux pieds ces richesses, il les dédaigne, ou plutôt il ne les voit pas ; sa bien-aimée seule occupe sa pensée. Il appelle Rahab, et Rahab ne répond pas. Dans sa douleur, il se frappe la poitrine, et se jette la face contre terre, en versant des pleurs que l'amour et la rage lui arrachent également. Tout-à-coup il croit distinguer des gémissements étouffés ; il court de ce côté, et arrive jusqu'au fond du temple, où l'idole de Baal, cachée dans un sanctuaire fermé, se dérobe à tous les yeux. Par-delà cette enceinte, l'Israélite a reconnu la voix de Rahab ; le désespoir lui prête des forces ; il brise les portes, renverse tous les obstacles, et aperçoit sa bien-aimée aux pieds de l'idole, les cheveux épars, le sein découvert ; six prêtres de Baal, armés de glaives, sont prêts à lui arracher la vie.

A cette vue, Issachar jette un cri terrible qui retentit dans tout le temple, et porte le trouble et l'effroi dans l'ame des sacrificateurs. Ils s'arrêtent interdits ; mais bientôt, confus de s'être laissés effrayer par un seul homme, ils veulent achever leur sacrifice ; c'est en vain qu'ils le tentent, le couteau mollit contre le sein de Rahab, et leurs bras se roidissent comme enchaînés par une puissance supérieure. Ce prodige achève de les abattre, ils défaillent et tombent sans force. Issachar lève son fer pour les immoler, mais la douce Rahab le retient et lui dit : « O mon bien-aimé ! si l'Éternel a ordonné que ces hommes soient mis à mort, laisse remplir ce funeste soin à tes frères ; mais toi, ne souille point tes mains généreuses du sang d'un ennemi vaincu, sois clément après la victoire, comme terrible pendant le combat. Viens, Issachar, éloignons-nous du carnage ; qu'il ne soit pas dit que l'époux de Rahab ait un cœur endurci aux cris des misérables. » Quoique Issachar sache bien que Dieu a ordonné aux Israélites d'exterminer tous les Infidèles, et que les épargner soit lui désobéir, néanmoins il cède au vœu de sa bien-aimée et jette son glaive loin de lui. « Que ton parler est gracieux ! fille de Chanaan, lui dit-il ; tes lèvres distillent le miel. Viens avec moi, sortons de Jéricho, montons sur la colline nous asseoir sous la vigne en fleur ; là tu me donneras tes amours. » Il dit, et, tandis que les Hébreux poursuivent et écrasent les malheureux habitants de Jéricho, Rahab, appuyée sur son bien-aimé, fuit cette scène de sang et de désolation. Cependant elle aperçoit de loin les torrents de fumée qui s'élèvent de l'effroyable incendie de Jéricho, et pleure sur ses frères. « Hélas ! dit-elle, je fus coupable comme eux, que ne se sont-ils repentis comme moi ? Éternel, pourquoi ta grace n'est-elle tombée que

sur ma tête? Que n'as-tu aussi disposé leur cœur à t'entendre? ils vivraient encore, et ton nom serait grand parmi eux.— Qu'oses-tu dire, fille de Chanaan? s'écrie Issachar; murmures-tu contre le Seigneur? — Non, dit-elle, je suis soumise à ses terribles arrêts; mais mes entrailles s'émeuvent aux cris de ces infortunés, et, s'il avait voulu les racheter du péché, ils l'eussent adoré sans doute. — Prends garde, Rahab, ce n'est pas à nous qu'appartient de juger l'Éternel; s'il a condamné tous les fils de Chanaan à la mort, quiconque les sauverait serait coupable. — Eh! tu vois bien que je ne les sauve pas, s'écria la jeune Chananéenne en pleurant; mais Dieu n'a pas défendu de les plaindre. Ne t'étonne pas, Issachar, si je m'attendris plus que toi sur leur sort : le pécheur doit compatir davantage à des fautes qu'il partagea, que le juste qui en fut toujours exempt. — Viens, viens, ma bien-aimée, reprit Issachar en la pressant dans ses bras; que mes lèvres recueillent les larmes qui coulent sur tes joues, comme le soleil pompe la rosée qui tremble sur la fleur naissante. Combien le jour me semble plus beau quand je le vois avec toi, ô Rahab! Si je touche seulement ta main, je me sens frémir, car ta peau est douce comme le duvet de la colombe, et parfumée comme le baume de Ségor; et quand je te presse sur mon cœur, il s'embrase de flammes si ardentes, que les eaux de la grande mer ne pourraient les éteindre. Ah! que le grand Pharaon vienne, et m'offre tous ses trésors pour ton amour, je lui dirai : Remporte tes trésors, puissant monarque; tu n'en as point qui valent le cœur de Rahab. — Mon bien-aimé, répondit-elle en le repoussant doucement, regarde comme les vengeances de Dieu sont terribles! craignons de les attirer sur nous si je recevais tes caresses avant de m'être purifiée dans son temple des souillures de l'idolâtrie. Éloigne-toi d'auprès de moi, Issachar; demain je serai ton épouse, mais aujourd'hui je ne suis encore que ta sœur. Mon bien-aimé, ce jour-ci ne doit pas être un jour de bonheur : ah! qu'il en pût être un de miséricorde! que nos prières réunies puissent obtenir du Très-Haut la grace d'un seul pécheur! A l'heure de la mort, ce souvenir ne serait-il pas plus consolant à nos ames défaillantes que celui des plus douces voluptés? » Issachar, touché des paroles de Rahab, triomphe de ses désirs, et se prosterne avec elle devant l'Éternel. Ils passent la nuit l'un auprès de l'autre en prières et en invocations; et Dieu, satisfait de voir ce jeune homme et cette jeune fille, à l'aurore de leur vie et unis par le même amour, donner de pareils instants à la charité et à la religion, écouta favorablement leurs vœux. « A cause d'eux, dit-il, je sauverai une partie de Chanaan; Caphira et Beroth trouveront grace devant moi, et les Gabaonites seront appelés heureux et sages par toutes les nations de la terre. » Dieu dit, et son esprit descendit sur Gabaon, et Gabaon fut sauvé.

Le lendemain, sur les débris fumants de Jéricho, Josué fait apprêter la fête de l'hymen. Issachar, tenant par la main sa bien-aimée Rahab, vêtue de laine blanche et couronnée de roses, la montre à tout Israël, qui la couvre d'applaudissements et de bénédictions. Elle baisse vers la terre ses modestes regards; son cœur est plein d'humilité et son maintien plein d'innocence. Cependant des milliers de mains s'occupent à élever des colonnes de cèdre; on y suspend des draperies écarlates bordées de turquoises; on allume des parfums exquis dans des vases richement sculptés; et, au milieu des torrents d'encens qui fument sur cet autel que la piété construit à la hâte, Josué dépose l'arche d'alliance et bénit l'union d'Issachar et de Rahab. L'huile, le miel et le lait, coulent à grands flots dans des coupes d'or et d'ivoire. Le peuple boit, se réjouit et loue le Seigneur. Deux chœurs chantent et se répondent : l'un est composé des guerriers d'Israël, armés de leurs piques étincelantes et de leurs formidables

[redacted]

épées ; l'autre est celui des vierges vêtues de fin lin et couronnées de fleurs des champs. — O Éternel ! que ton pouvoir est terrible ! disent les premiers ! tu donnes la victoire à ton peuple, et les infidèles s'évanouissent devant ton nom, comme l'ombre légère se dissipe à l'approche du jour. — Que ta miséricorde est grande, Seigneur ! reprend le chœur des vierges ; car tu as tiré la fille de Chanaan du péché, et l'as élevée au premier rang parmi nous, afin de montrer aux impies qu'un repentir sincère trouve toujours grace devant toi. — O Dieu fort ! reprennent à leur tour les guerriers, témoins de ta toute-puissance, la crainte de ton nom sera toujours présente à nos yeux. — Témoins de ta bonté, répond le chœur des vierges, ton amour vivra à jamais dans nos cœurs.

Ces chants religieux, qu'accompagnent l'orgue mélodieux, la cymbale bruyante et les harpes divines, retentissent dans la vallée d'Harcor, et sont répétés par les échos du mont Éphrem. Ils se prolongent jusqu'au soir ; mais, quand la nuit vint jeter son manteau d'ébène sur toute la création, Israël rentra dans le silence, les vierges se retirèrent sous la tente de leurs mères, le sommeil s'approcha de la couche des fils de Jacob, pour les délasser de leurs rudes travaux ; et Rahab, sur un lit de mousse, de violettes et de muguet, n'ayant pour ornement que sa beauté, pour voile que sa pudeur, et pour pavillon que le ciel, apprit dans les bras d'Issachar que les seuls plaisirs vrais sont ceux qu'embellit l'innocence, que permet le devoir, et que consacrent à jamais des serments prononcés au pied des autels du Seigneur.

FIN DE LA PRISE DE JÉRICHO.

[redacted]

AMÉLIE

MANSFIELD.

LETTRE PREMIÈRE.

AMÉLIE MANSFIELD A ALBERT DE LUNEBOURG, SON FRÈRE.

Dresde, 2 mai.

Je t'envoie, mon Albert, une lettre que je reçois dans l'instant, de mon oncle Grandson : lis-la avec attention, et décide-moi. Il me semble que le parti qu'on me propose est raisonnable; cependant je ne le prendrai point sans ton approbation : que ne l'ai-je toujours crue nécessaire pour me guider! je ne serais pas forcée de penser aujourd'hui que notre intérêt, à tous deux, demande peut-être que nous nous séparions. Mais en examinant les motifs qui doivent me déterminer, songe, songe, ô mon frère! s'il est un avantage au monde qui puisse l'emporter sur la douleur de ne plus nous voir.

M. GRANDSON A AMÉLIE MANSFIELD.

Bellinzona [1], 30 avril.

Ma Nièce,

Après avoir passé la plus grande partie de ma vie à courir les mers, je reviens au sein de ma patrie pour y finir mes jours en paix. Trop âgé pour prendre une femme, je sens néanmoins que je ne supporterai pas l'ennui de vivre seul, et je voudrais avoir près de moi une personne dont la société et l'attachement me consolassent du malheur de vieillir; qui serait, pendant ma vie, la maîtresse de ma maison, et après ma mort, l'héritière de tous mes biens. Cette personne, ma nièce, si vous y consentez, ce sera vous. Je sais que vous avez beaucoup d'esprit, plusieurs talents, et, ce qui vaut encore mieux, un bon cœur et le caractère le plus aimable. Pour mon seul intérêt, je devrais donc chercher à vous attirer près de moi; mais un motif plus puissant encore m'y engage, et ce motif, le voici : Je sais que vous êtes très-malheureuse, que votre orgueilleuse famille vous ayant accablée des plus cruelles persécutions, à cause de votre mariage avec mon neveu, ne les a point cessées depuis sa mort; je sais encore, non par vos lettres si douces et si résignées, mais par les informations que j'ai prises sur votre compte, que ce Mansfield, que vous épousâtes malgré tous vos parents, loin de reconnaître cette préférence par une fidélité à toute épreuve, vous abandonna peu de temps après votre mariage; ainsi, ma chère nièce, puisque vous avez dû tous vos chagrins à l'alliance que vous avez formée dans ma famille, et à l'ingratitude de mon plus proche parent, je sens qu'il est de mon devoir de vous dédommager, autant que je le puis, de ce que votre générosité pour les miens vous a coûté; c'est donc pour cela surtout que je vous offre de grand cœur ma maison, ma fortune, mon amitié; et le plus beau jour de ma vie sera celui où je vous recevrai chez moi, et où je presserai dans mes bras votre fils, que, depuis sa naissance, j'ai regardé comme le mien.

Cependant, ma chère nièce, comme vous n'ignorez pas que mon âge est ce-

[1] Petite ville de Suisse, sur les frontières de l'Italie, à deux lieues du lac Majeur.

lui de la prudence, et qu'on n'arrive point à soixante ans sans savoir que, pour bien connaître les choses, il faut les examiner attentivement, vous excuserez le désir que j'ai d'être instruit par vous-même de tous les détails de votre conduite avec mon neveu : confession entière, ma chère nièce, et dites-moi si, après votre mariage, lorsque les premiers feux de l'amour ont été éteints, vous ne vous seriez pas repentie de votre hymen; si vous n'avez pas fait sentir à Mansfield la grandeur de votre sacrifice, et un peu trop pesé sur la distance de votre naissance à la sienne? Si les choses s'étaient passées ainsi, Mansfield serait moins coupable de s'être éloigné de vous; car, dans un lien comme celui du mariage, où tous les avantages, comme tous les inconvénients, doivent être mis en commun, rien n'est plus insupportable qu'une femme qui affecte une sorte de supériorité sur son mari.

Peut-être ma défiance vous offensera-t-elle, et me direz-vous qu'après le mariage que vous avez fait, je suis inexcusable de vous supposer de l'orgueil; mais je connais celui de votre famille; les informations que j'ai prises sur votre compte, à Dresde, ne m'ont pas laissé ignorer jusqu'à quel excès elle le porte. Pour ne point y participer, étant du même sang, il faudrait vous croire un ange, et jusqu'à présent, quoique j'aie parcouru presque toutes les contrées du monde, je n'en ai pas rencontré un. Peut-être est-ce une faiblesse; mais, de tous les défauts, l'orgueil est celui que je pourrais le moins supporter dans la personne avec laquelle je vivrais; et je vous avoue, avec ma franchise ordinaire, que quand j'ai passé ma journée à faire du bien, je trouverais fort mauvais qu'un noble prétendît valoir mieux que moi, seulement parce que ses aïeux auraient été aux croisades.

Je serais fâché, ma nièce, que vous prissiez en mauvaise part ce que je viens de vous dire; je n'ai d'autre désir que de vous rapprocher de moi; si j'y mets pour condition le récit sincère de ce qui vous est arrivé, c'est que Mansfield s'est constamment refusé à toute explication; c'est qu'il est bon que nous nous connaissions tous deux avant de nous réunir, et que, dans les affaires de la vie, il faut voir clair à tout ce qu'on fait. Excusez donc la précaution, même excessive, d'un vieillard qui, quoique très-prévoyant, n'en est pas moins disposé à vous chérir avec toute la chaleur d'un cœur encore jeune.

LETTRE II.

ALBERT DE LUNEBOURG A AMÉLIE MANSFIELD, SA SOEUR.

Dresde, 3 mai.

Je te remets, mon Amélie, la lettre que tu m'as envoyée ce matin; elle prouve que M. Grandson a le sens droit, une grande franchise, et le cœur excellent. La proposition qu'il te fait mérite notre reconnaissance, et peut-être ton consentement..... Ah! mon Amélie! je n'ai point tracé ce mot sans un effort douloureux, et tu crois bien que, si je ne consultais que mon cœur, je te retiendrais ici; mais tu y es si mal sous tant de rapports, on t'y juge si désavantageusement, on rend si peu de justice aux qualités qui te distinguent, qu'il y aurait de la sagesse à t'éloigner; j'espère que ce ne sera pas pour toujours. La raison dissipe enfin les préventions, l'absence peut adoucir les ressentiments, et quelquefois le temps a affaibli la haine; mais, lors même que perdant à jamais l'espoir de retrouver à Dresde la considération dont tu jouissais et que tu mérites, tu croirais devoir te fixer en Suisse, serions-nous séparés pour cela? Quels que soient les motifs qui me retiennent ici, en est-il d'assez puissants pour m'empêcher d'aller revoir ma sœur bien-aimée? Si tu pars, je ne te laisserai point t'exposer seule aux fatigues d'une longue route, je te conduirai chez ton oncle, je reviendrai aussitôt faire valoir tous mes droits à la main de Blanche, et si je l'obtiens, tu connais ton amie, tu sais si son cœur s'entendra avec le

mille pour partager notre temps entre notre patrie et celle dont tu aurais fait choix; et s'il me fallait renoncer à la femme que j'aime, si je suis réduit à un pareil malheur, ne sais-tu pas, ô mon Amélie! que ce n'est qu'auprès de toi que je pourrais m'en consoler? Je te verrai ce soir, et nous causerons sur tout cela avec plus de détail.

LETTRE III.

AMÉLIE MANSFIELD A M. GRANDSON.

Dresde, 4 mai.

Depuis long-temps, mon oncle, je nourrissais secrètement le désir de quitter ma patrie, et en songeant en quel lieu j'irais fixer mon sort, c'était près de vous que mon cœur m'appelait; jugez si, dans cette disposition, j'ai dû accueillir votre lettre avec tendresse et reconnaissance? Oui, mon oncle, j'irai vous trouver, je vivrai près de vous, j'emploierai tous mes soins à embellir vos jours et à me rendre digne de cette amitié que vous me promettez. Sans désirer vos bienfaits, je ne les craindrai point; car cet orgueil, qui s'effraie de la moindre obligation, et n'en peut supporter le poids, m'est aussi étranger que celui que vous craignez que je n'aie eu avec mon époux. Non, mon oncle, non, jamais Mansfield n'a pu croire que je souffrais de l'inégalité de nos conditions : comment en aurait-il pu avoir la pensée, lorsque je ne l'ai pas eue un seul instant pendant le cours de notre union? Si j'ai pleuré souvent sur mes nœuds infortunés, soyez-en sûr, mon oncle, ce n'était pas l'orgueil qui faisait couler mes larmes. Je vais travailler sans interruption au récit que vous me demandez; il rouvrira toutes mes blessures, mais, s'il vous satisfait et accroît votre intérêt pour moi, je ne me plaindrai point d'avoir réveillé ces douloureux souvenirs. Ah! mon oncle, vous verrez combien j'ai souffert, et peut-être verserez-vous quelques pleurs sur mon sort; mais souffrir est le partage de tout ce qui respire, et si je passe en paix mes dernières années, sans doute je n'aurai pas le droit de me plaindre du mien. Ne vous étonnez point, mon oncle, de me voir envisager la fin de ma vie; je n'ai encore, il est vrai, que vingt-deux ans; mais si la marche du temps se calculait par la vivacité des sensations et le nombre des peines, j'aurais déjà beaucoup vécu, et je sens que mon cœur, épuisé et flétri, a besoin de repos comme au bout de la plus longue carrière.

LETTRE IV.

AMÉLIE MANSFIELD A M. GRANDSON.

Dresde, 8 mai.

Voici, mon oncle, le récit que vous désirez; il est écrit dans toute la sincérité de mon cœur. Après l'avoir lu, vous saurez ma vie comme je la sais moi-même. Peut-être le trouverez-vous un peu long, mais je me suis trop hâtée de le faire pour avoir eu le temps de l'abréger. Je vous demande votre indulgence pour quelques pages sur ma première enfance, qui a eu trop d'influence sur ma destinée pour devoir les supprimer, et je vous la demande plus encore pour quelques détails de généalogie, qui m'ont paru indispensablement nécessaires à l'intelligence de plusieurs événements.

HISTOIRE D'AMÉLIE.

Le comte de Woldemar, mon grand-père, enorgueilli de tenir à une famille qui avait donné des souverains à la Saxe et des rois à la Pologne, jura une haine immortelle à ceux de ses descendants qui altéreraient, par une mésalliance, la pureté d'un sang aussi illustre. Après avoir uni son fils unique, le baron de Woldemar, à la fière et riche héritière des comtes de Kybourg, et ses deux filles, l'une au comte de Lunebourg, mon père, et l'autre au baron de Geysa, il craignit que s'il ne pouvait veiller lui-même aux mariages de ses petits-enfants, ils ne formassent des nœuds indignes de leur naissance. Pour prévenir un malheur qu'il regardait comme le plus grand de

tous, et n'imaginant pas de plus nobles alliances que celles qui se contracteraient dans le sein même de sa famille, il fit un testament par lequel il instituait son petit-fils, Ernest de Woldemar, héritier de son titre et de sa fortune, à condition qu'il épouserait Amélie de Lunebourg, sa petite-fille; en cas de refus de ma part, il me dépouillait de ma portion dans son héritage, et faisait succéder Blanche de Geysa, son autre petite-fille, à mes droits comme à la main d'Ernest; enfin, si ce dernier se refusait à épouser l'une ou l'autre de ses cousines, il transmettait son titre et sa fortune à Albert de Lunebourg, mon frère, en obligeant alors celui-ci de s'unir à Blanche de Geysa.

C'est ainsi qu'il décida de notre sort bien avant l'âge où notre cœur pouvait être consulté; il mourut peu après, satisfait d'avoir assuré la noblesse de son sang, et sans avoir seulement pensé que, dans de pareils projets, les inclinations dussent entrer pour quelque chose.

Jusqu'à ce moment nous avions habité Dresde; car, pour faciliter l'exécution de ses volontés, il avait exigé qu'Albert et moi fussions élevés chez lui avec Blanche et Ernest. Quoique ce dernier n'eût que dix ans, et que j'en eusse à peine neuf, nous étions déja instruits de notre future union, et déja mon cœur se révoltait contre elle; le caractère violent et emporté d'Ernest le rendait le fléau de tout ce qui l'entourait: insolent avec ses gens, il prétendait exercer le même empire sur ses petits compagnons, et il ne se passait guère de jour que Blanche et moi ne fussions les victimes de sa tyrannie; aussi le détestions-nous toutes deux. Son caractere altier ne fléchissait que devant mon frère, qui, plus âgé de quatre ans, lui en imposait par sa fermeté et sa raison. Un jour cependant (ce fut le dernier que nous passâmes ensemble, et celui qui mit le comble à mon aversion), Ernest me tenait par le bras et voulait me faire mettre à genoux pour lui jurer soumission et obéissance, je me débattais pour lui échapper; il menaçait de me frapper si je n'obéissais pas, lorsque Albert parut, vola à mon secours et m'arracha des mains de mon cousin. Celui-ci, furieux, s'élança sur mon frère; Albert, maître de ses sens, et usant de la supériorité que l'âge lui donnait sur son adversaire, lui saisit les mains, le poussa contre la porte, et l'allait chasser de l'appartement, lorsque Ernest, dont la colère doublait les forces, parvint, par un mouvement brusque et inattendu, à reprendre sa liberté; et, saisissant un gros livre, il le jeta avec tant de violence à la tête de mon frère, qu'à l'instant je vis celui-ci, couvert de sang, tomber sans mouvement sur le plancher. Je le crus mort, et dans mon désespoir je parcourais la chambre en criant: *Il est mort! il est mort!* Ernest, effrayé, me conjurait de me taire et de l'aider à secourir Albert; mais, loin de l'écouter, je continuais à crier: *Au secours! au secours!* Ernest, irrité du bruit que je faisais, et, craignant d'être surpris, mit ses deux mains contre mes lèvres avec tant de fureur, que je sentis aussitôt ma bouche en sang: « O le méchant! m'écriai-je, il veut me tuer aussi. » Cependant ma tante, dont la chambre n'était pas éloignée de celle où se passait cette scène, m'ayant enfin entendue, se hâta d'accourir; elle fut effrayée de l'état où elle nous trouva tous trois. En l'apercevant, Ernest s'éloigna de moi, mais demeura dans la chambre, et regarda fièrement sa mère, comme décidé à braver sa colère. Pour moi, je me jetai dans les bras de ma tante, en lui disant: « Votre méchant fils a tué mon frère, je ne l'épouserai jamais, je mourrais plutôt que d'être sa femme. » Ma tante m'embrassa en silence, et s'empressa de relever mon frère; on lui donna du secours, et au bout de trois jours il fut guéri. Pour moi, renfermée dans son appartement, je refusais toujours de voir Ernest, contre lequel je montrais une si forte haine, que ma tante, craignant de l'augmenter en nous laissant

[redacted]

plus long-temps ensemble, se détermina à envoyer son fils à l'université de Leipsick. Avant son départ, elle voulut exiger qu'il vînt me demander pardon ainsi qu'à mon frère; mais il s'y refusa obstinément, en disant que, comme je lui appartenais, il avait justement puni Albert, qui voulait l'empêcher de disposer de moi, et qu'il expirerait plutôt que de s'humilier devant celle dont il devait être le maître. Quand on me rapporta ces paroles, je jurai que jamais il ne serait le mien; et, comme ma tante s'efforçait de m'adoucir, en me remontrant qu'il ne convenait pas aux femmes d'avoir tant de rancune, je lui répondis, en me jetant dans les bras d'Albert, que *jamais je ne pardonnerais le mal qu'on ferait à mon frère*. Madame de Woldemar, perdant alors tout espoir de réconciliation pour le moment, n'insista plus pour qu'Ernest parût devant moi, et il partit sans que nous nous fussions revus.

Au bout de deux mois d'absence, le baron de Woldemar, son père, mourut, et ma tante se retira dans la terre de ce nom, située au milieu de la fertile vallée de Plaven, à une très-petite distance de Dresde. Elle aurait beaucoup désiré que mes parents me laissassent avec elle; mais mon père, peu satisfait de l'éducation qu'elle avait donnée à Ernest, refusa constamment de céder à ses prières, et m'emmena avec lui dans sa terre de Lunebourg, où il fut s'établir avec toute sa famille.

Mon père, quoique d'une haute naissance, avait l'esprit trop juste et le caractère trop généreux pour s'enorgueillir d'un avantage qu'il devait au hasard, et pour croire que le mérite fût attaché à la seule noblesse du sang. Sa façon de penser s'accordant à cet égard avec celle de ma mère, l'éducation de mon frère et la mienne s'en ressentirent. On nous apprit sans doute à respecter notre nom, mais la vertu avant lui. C'est à cette excellente école que s'est formé mon frère, le meilleur des frères; c'est là que s'est développée cette raison qui l'élève au-dessus des faiblesses humaines, et cette sensibilité qui l'y fait compatir; c'est là qu'il a puisé cette austérité de principes et cette indulgence de cœur qui font de lui le guide le plus sûr, l'ami le plus tendre et le bienfaiteur le plus délicat. Ah! mon oncle, quand vous connaîtrez mon Albert, quand vous saurez tout ce qu'il m'a sacrifié, vous verrez s'il est possible que je trace jamais son nom sans l'accompagner d'éloges et de bénédictions.

La terre de Geysa étant contiguë à celle de Lunebourg, nous passions presque tous nos jours avec Blanche. Je ne sais s'il faut attribuer aux conseils de mon frère, à la société d'Albert ou à un heureux naturel, l'esprit précoce de cette charmante amie; mais il est certain qu'elle étonnait d'autant plus par la justesse de son jugement et la vivacité de ses reparties, que ses parents, imbus du même orgueil que la baronne de Woldemar, et n'ayant aucune des qualités qui le faisaient excuser dans celle-ci, ne pouvaient s'attribuer aux yeux de personne les brillantes qualités qu'on admirait dans leur fille.

Quatre ans se passèrent ainsi; et, pendant cet intervalle, nous allions souvent chez madame de Woldemar; elle m'accablait des plus tendres caresses; et j'aurais payé son affection de toute la mienne, si le nom de fille, qu'elle me donnait sans cesse, ne m'eût rappelé le désagréable souvenir de l'époux qui m'était destiné. Je savais confusément par Blanche, à qui son père ne pouvait rien cacher, que les maîtres d'Ernest portaient les plaintes les plus graves contre la violence de son caractère: la sévérité n'avait pas plus d'empire sur lui que la douceur; il s'indignait de l'une, méprisait l'autre, enfin, malgré les progrès extraordinaires qu'il faisait dans les sciences et les témoignages qu'on ne pouvait s'empêcher de rendre à la supériorité de son intelligence, ses maîtres, fatigués de ses dédains et de son indocilité, le menacèrent de le renvoyer à sa famille; il ne put souffrir qu'on en

eût seulement la pensée, et, secouant un joug qui lui semblait avilissant, il quitta l'université et revint chez sa mère.

Madame de Woldemar était seule dans sa terre quand il arriva; il lui fallut peu de jours pour reconnaître dans son fils les mêmes défauts qu'il avait dans son enfance, mais accrus par l'âge et enracinés par l'habitude : aussi la malheureuse mère se garda-t-elle bien de nous l'amener, ni même de nous faire part de son arrivée. Après y avoir réfléchi long-temps, elle se détermina à le faire voyager. Cependant, trop sûre que l'autorité d'un gouverneur ne ferait qu'accroître la fougue de ce bouillant caractère, elle prit la résolution hardie de le confier à un jeune homme qui n'avait guère que six ans de plus que lui, mais dont elle connaissait les mœurs, la sagesse, et qui seul avait su prendre de l'ascendant sur Ernest, et s'en faire écouter et chérir, tout en le blâmant souvent, et lui résistant toujours.

Ma tante ne fut pas long-temps sans se féliciter du parti qu'elle avait pris; toutes les lettres de son fils lui annonçaient d'heureux changements; elle ne cessait de nous dire : « J'ai eu tort de vouloir conduire mon Ernest comme un homme ordinaire; il sent trop sa dignité et sa valeur pour pouvoir se soumettre à d'autre empire qu'à celui de sa propre raison. Voyez, depuis qu'il est libre et maître de lui-même, comme il revient à toutes les vertus! »

Je croyais que ces éloges n'étaient que l'effet de l'aveuglement d'une mère, et de son désir d'affaiblir mon aversion; je le croyais d'autant plus, que j'entendais les domestiques et les paysans raconter tout ce qu'ils avaient eu à souffrir de l'humeur indomptable d'Ernest pendant son dernier séjour chez sa mère; et ces faits, que tant de témoins attestaient, avaient bien plus de poids dans mon esprit qu'un changement dont ma tante seule me parlait. Chaque fois qu'elle entamait ce sujet, je répondais à peine. Irritée de ce silence obstiné, elle me reprocha un jour avec tant d'amertume et de dureté l'éloignement que je montrais pour son fils, qu'habituée comme je l'étais à la tendre indulgence de mes parents, je fus d'autant plus blessée du ton de ma tante, et je sentis redoubler la déplaisance que m'inspirait le séjour de Woldemar, où je ne rencontrais jamais qu'une société composée de la plus haute noblesse du pays, subjuguée par les mêmes préjugés, et soumise à une étiquette ridicule, dont madame de Woldemar aimait mieux supporter l'ennui que de sortir du cercle que l'orgueil avait tracé autour d'elle; aussi, quand j'avais passé quelques mois dans sa terre, avec quelle joie je quittais ce séjour où tout respirait la contrainte, la hauteur et le faste, pour retrouver la douce liberté et les visages riants de Lunebourg! Le genre d'esprit de mon père ne lui permettait point d'adopter les usages de la noblesse saxonne, qui, n'admettant aucun mélange dans les diverses classes de la société, apportent un obstacle invincible à ce que les hommes de mérite soient traités comme ils doivent l'être. Il aimait passionnément les arts et les lettres; il accueillait, il recherchait les savants et les artistes célèbres : aussi sa terre était-elle l'asile des talents et des lumières; et, pour être admis chez lui, une grande célébrité était plus utile qu'un grand nom. Tel fut le motif de la distinction avec laquelle il reçut votre neveu; sur la réputation de M. Mansfield, mon père désirait le connaître et l'attirer chez lui. Étonné de voir dans un âge aussi tendre le talent de la poésie porté à un si haut degré, il ne tarissait point sur tout ce que promettait un si rare génie; mais, lorsque, après quelque temps de séjour à Lunebourg, il découvrit que M. Mansfield était encore peintre et musicien, l'affection qu'il prit pour ce jeune homme fut si ardente, qu'elle devint communicative; ma mère le traitait comme son fils, et il n'y avait plus de bonheur à Lunebourg que quand M. Mansfield y arrivait. Assurément mes parents étaient loin de voir en lui l'époux de leur fille,

[redacted]

et je doute même qu'ils eussent jamais donné leur consentement à un pareil choix; mais ils ne prévoyaient pas que ce sentiment d'admiration, auquel ils se livraient sans réserve, allait devenir dans mon ame un sentiment plus tendre. J'avais alors quinze ans; je ne voyais que par les yeux de mon père, et je chérissais tout ce qu'il aimait; j'étais, comme lui, portée à l'enthousiasme et douée de la même vivacité d'imagination. Les éloges qu'il ne cessait de prodiguer à M. Mansfield m'éblouirent et m'enivrèrent; je commençai par prendre pour ses talents une adoration qui passa bientôt jusqu'à sa personne; mais je le regardais comme un être d'une espèce trop supérieure pour croire qu'il pût m'inspirer un sentiment qui demande de l'égalité; tandis que, de son côté, ma naissance lui paraissait trop au-dessus de la sienne pour me voir autrement que comme la fille de son ami et de son protecteur.

J'avais quelques talents, qu'il se plaisait à perfectionner lorsqu'il venait à Lunebourg: sa voix sensible et mélodieuse m'apprenait à rendre des sons plus touchants; il me faisait réciter ses vers, où l'amour était peint avec tous ses charmes: un éloge de sa part me ravissait. Que de fois, enchantée d'avoir obtenu son approbation, je m'échappais pour aller verser des larmes d'orgueil et de joie! Je répétais alors ses moindres expressions, son geste, son regard, je n'oubliais rien; et quand je rentrais dans le salon, s'il s'approchait de moi, s'il m'adressait quelques mots flatteurs, mon cœur palpitait, mes joues devenaient brûlantes, ma voix tremblait, et à peine pouvais-je savoir ce que je répondais. Ce trouble me désolait, non par la crainte qu'il ne révélât à M. Mansfield un sentiment que j'ignorais moi-même, mais par la mauvaise opinion qu'il devait lui donner de mon esprit; je me sentais si embarrassée devant lui, que je croyais lui devoir de la reconnaissance pour les encouragements qu'il daignait m'accorder. Combien Blanche me semblait heureuse d'oser causer avec lui! que j'enviais cette piquante vivacité à laquelle il donnait tant de louanges, sans que mon amitié pour Blanche en fût altérée! Je pleurais de dépit de me sentir moins aimable qu'elle, et dans ce moment je laissais voir un désordre dont il était bien difficile qu'il ne pénétrât pas le motif. Cependant, soit par respect pour ma jeunesse et ma naissance, soit par la crainte de perdre les bontés de mon père, il ne m'avait jamais laissé entrevoir son amour, et j'ignorais toujours le mien, lorsque la baronne de Woldemar vint passer quelque temps à Lunebourg. D'un coup d'œil, elle eut bientôt pénétré ma prédilection pour M. Mansfield; et, révoltée de voir un semblable rival à Ernest, elle s'en vengeait en saisissant toutes les occasions de traiter M. Mansfield avec le mépris le plus marqué; mais, loin de m'éloigner de lui par cette conduite, elle me le rendait plus cher, et me faisait chercher avec empressement tous les moyens de le dédommager des mortifications dont elle se plaisait à l'accabler. Si je le voyais rougir et prêt à s'offenser des sarcasmes indirects qu'elle lui lançait, je rougissais plus que lui, je lui adressais la parole du ton le plus doux que je pouvais trouver, en le regardant d'un air plus doux encore; alors il s'attendrissait, baissait les yeux, et gardait un silence qui semblait lui coûter trop pour que je ne démêlasse pas que celle qui obtenait de lui un pareil effort ne devait pas lui être indifférente. Cependant il ne disait rien, et peut-être ne se serait-il jamais déterminé à me parler, si un hasard imprévu ne l'eût forcé à cet aveu.

Un matin je dessinais dans une galerie qui n'était séparée du cabinet de mon père que par une porte vitrée couverte d'un rideau. M. Mansfield y vint sous le prétexte de chercher quelques crayons; il s'approcha de moi, loua mon ouvrage, et, appuyé derrière ma chaise, il me regardait travailler en silence, lorsque tout-à-coup nous entendîmes

ma mère et madame de Woldemar entrer dans le cabinet à côté, et commencer à parler assez bas. Comme il n'y avait d'issue pour sortir de la galerie que la pièce où elles étaient, j'allais la traverser, quand, les voix s'élevant peu à peu, j'entendis prononcer mon nom, je m'arrêtai. M. Mansfield me regardait, comme pour chercher dans mes yeux ce qu'il devait faire. Je ne savais à quoi me résoudre; plus nous restions, plus l'embarras de nous montrer augmentait, et plus mon intérêt me pressait d'écouter.

« Amélie m'est bien chère, disait ma tante, son esprit est au-dessus de son âge, son ame est pleine d'énergie, et la douce sensibilité de son caractère est plus séduisante encore, s'il est possible, que les charmes de sa figure; mais tant d'avantages seront perdus si vous ne veillez sur votre fille, peut-être le sont-ils déja; je rougis de le penser, et pour l'honneur de son nom, et pour l'honneur de celui qu'elle doit porter un jour..... Amélie aime. — Amélie aime! s'écria ma mère étonnée. » A cette exclamation, une rougeur brûlante couvrit mon front; je feignis de continuer mon ouvrage, mais un nuage était sur mes yeux, et je ne voyais rien que M. Mansfield, qui me fixait avec des regards remplis de tendresse et d'inquiétude. « Je ne vous dissimulerai pas, continua la baronne, que je suis profondément blessée de ce qui se passe chez vous; je ne désapprouve pas qu'on estime le savoir et les talents, mais non pas au-dessus de ce qu'ils valent : ici ils ont été mis avant tout. Amélie n'a point été élevée comme son rang l'exigeait : entourée, depuis son adolescence, de gens sans nom, de littérateurs, de baladins, auxquels elle vous voyait, ainsi que son père, prodiguer inconsidérément vos éloges et votre amitié, comment aurait-elle appris à respecter sa naissance? Aussi qu'en est-il arrivé? C'est que, n'ayant point le sentiment de sa dignité, elle s'est avilie, elle, Amélie de Lunebourg, l'épouse destinée à Ernest de Woldemar, jusqu'à aimer un M. Mansfield! » A ce nom, le crayon échappa de ma main; M. Mansfield la pressa entre les siennes; je ne la retirai pas. « Je crois bien, reprit ma mère, qu'Amélie admire les talents de M. Mansfield, mais non qu'elle lui accorde une préférence répréhensible. — Je voudrais pouvoir en douter, répliqua la baronne; mais son amour se décèle par des signes trop certains pour qu'il puisse me rester l'ombre d'un doute, et je m'étonne comment vous n'en avez pas été frappée. Direz-vous aussi que vous n'apercevez pas que de son côté ce Mansfield ne l'aime ou ne cherche à la séduire? » A ces mots, M. Mansfield tomba à mes genoux, et m'entourant de ses deux bras, il me dit d'une voix étouffée : « Oui, je vous aime mille fois plus que ma vie; mais le ciel m'est témoin que je suis si éloigné de vouloir vous séduire, que, sans un événement qui me met dans l'impossibilité de me taire, mon respect pour votre rang m'eût fait renfermer mon secret dans mon cœur, et que je serais plutôt mort que de vous le révéler. » A ces mots, je cachai mon visage entre mes mains, pour dérober à M. Mansfield la joie que me causait un tel aveu; il allait reprendre la parole, lorsqu'il fut interrompu par la baronne, qui répondait, avec un accent haut et impérieux, à quelque objection que ma mère lui avait faite, et que l'aveu de M. Mansfield m'avait fait perdre. « Quoi qu'il en soit, ma sœur, comme mes droits sur Amélie sont presque aussi puissants que les vôtres, puisque, étant destinée à Ernest, je la regarde déja comme ma fille, et qu'il faut qu'elle se rende digne de l'être, j'exige que, dès demain, on la sépare de M. Mansfield; et, puisque vous refusez de le chasser de chez vous, j'espère qu'il me sera permis de garder Amélie avec moi tout le temps qu'il passera ici. »

Les observations de la baronne avaient fait quelque impression sur l'esprit de ma mère, et, lors même qu'elle les aurait trouvées fausses, comme elle ne voyait aucun inconvénient à me séparer de M. Mansfield, elle s'engagea à obte-

nir de mon père la permission de me laisser partir dès le lendemain pour Woldemar.

A cette conclusion, je sentis une vive douleur. M. Mansfield, pâle et agité, me regardait avec des yeux où se peignaient l'incertitude et l'effroi; il n'osait me parler; mais à peine eut-il entendu ma tante et ma mère s'éloigner, qu'il rompit le silence. « Quel sera mon sort, me dit-il? Faut-il vous perdre à jamais? — Si mon père l'ordonne, je partirai; mais recevez la promesse que je ne serai jamais la comtesse de Woldemar. — O mon Amélie! me dit-il en versant des larmes, si vous savez aimer, cette promesse peut-elle vous suffire? Maintenant que j'ai osé vous ouvrir mon cœur, et que j'ai pu lire dans le vôtre, il ne m'est plus possible de renoncer à vous; et, m'ôter l'espoir de vous posséder un jour, c'est prononcer ma mort. — Eh bien! interrompis-je vivement, je jure, si je suis jamais libre, de ne vivre que pour vous, et de ne changer mon nom que pour le vôtre. — J'y compte, répliqua-t-il avec transport, généreuse Amélie; vous venez d'assurer mon bonheur. » Ces mots, sa joie, son air de triomphe, me firent sentir la force et l'importance des paroles qui venaient de m'échapper. Honteuse de m'être engagée par un pareil serment sans le consentement de mon père, je quittai la galerie précipitamment, dans une confusion inexprimable.

Le même jour, en sortant de table, mon père me prit par la main, et me dit: « Votre tante désire vous emmener demain avec elle, Amélie; n'y consentez-vous pas avec plaisir? — Ce n'est jamais avec plaisir que je me sépare de mon père, répliquai-je timidement. — Il faut pourtant vous accoutumer à savoir le quitter, reprit la baronne, puisque vous n'êtes pas destinée à passer vos jours près de lui. — C'est pour cela, Madame, que je voudrais lui consacrer tous ceux dont je peux disposer encore. — Pardonnez, ma sœur, dit mon père en s'adressant à la baronne, si je vois avec satisfaction que le vœu de ma fille, comme le mien, est de nous séparer le plus tard possible : Amélie restera ici. » A ces mots, M. Mansfield, qui semblait ne pas écouter la conversation, laissa échapper un mouvement de joie, et je baisai la main de mon père avec plus de tendresse qu'à l'ordinaire. Ces signes d'intelligence n'échappèrent pas à la baronne; elle nous considéra un moment en silence, et, se retournant vers ma mère, elle lui dit froidement : « Vous n'avez donc pas instruit M. de Lunebourg du motif particulier qui m'engage à emmener Amélie? — J'ai cru, répondit ma mère un peu embarrassée, qu'il suffisait, pour le déterminer, de lui parler de votre désir. — Vous voyez bien que vous vous êtes trompée, et qu'il faut tout dire. » Mon père parut surpris : « Que signifie ce mystère? interrompit-il, et qu'avez-vous à m'apprendre? » Ma tante, sans lui répondre, fixa ses yeux sur M. Mansfield avec l'expression du plus profond mépris. Mon père, qui suivait tous ses mouvements, ayant cru apercevoir dans ce regard le désir de ne point s'expliquer devant un étranger, ajouta aussitôt : « Est-ce quelques secrets de famille que vous voulez me confier, et M. Mansfield est-il de trop ici? — De trop, répliqua la baronne avec un dédain encore plus marqué; n'est-ce que d'à présent que vous vous en apercevez? » A ces mots, la frayeur me saisit; je craignis que madame de Woldemar n'accusât Mansfield de séduction, et que mon père, irrité, ne le bannît de chez lui en m'ordonnant de ne plus le revoir. Pour éviter un pareil éclat, je crus que le meilleur parti était de céder aux ordres de ma tante; et, me tournant vers elle, je lui dis d'une voix tremblante : « Puisque vous avez la bonté, madame, d'attacher tant de prix à mon séjour à Woldemar, si mes parents le permettent, je suis prête à vous suivre. » Cette réponse, les paroles de la baronne, surtout l'excès de mon trouble, découvrirent sans doute à mon père, et les soupçons qu'on avait

formés, et le mystère qu'on lui cachait; car, sans demander aucun éclaircissement, il se contenta de me dire, d'un ton un peu plus grave : « Je suis bien aise, Amélie, que vous n'ayez pas attendu mes ordres pour obéir à votre tante; l'amitié qu'elle vous témoigne, et les droits qu'elle doit avoir sur vous, mériteraient bien quelques sacrifices de votre part, si c'en pouvait être un de partir avec elle. » Après cette phrase, il me fixa; je rougis alors; il eut pitié de mon embarras, et me dit d'un ton plus doux : « Mon Amélie, retirez-vous dans votre appartement, vous devez avoir des préparatifs à faire pour votre départ. » Je me levai; il me tendit les bras, je m'y précipitai en pleurant. « Calme cette douleur, mon enfant, me dit-il, nous ne nous séparons pas pour longtemps, nous nous reverrons. » Hélas! oui, je devais le revoir bientôt, mais pour lui dire un éternel adieu.

Pendant cette scène, M. Mansfield avait changé plusieurs fois de couleur. Du reste du jour il ne put m'entretenir, mais le lendemain, comme je descendais de très-bonne heure dans le salon pour chercher un ouvrage que je voulais emporter, M. Mansfield, qui m'avait entendue sortir de mon appartement, se hâta de me joindre; il avait l'air abattu. « Vous avez donc consenti à vous éloigner? me dit-il tristement. — Que pouvais-je faire, M. Mansfield? N'avez-vous pas vu hier quels regards madame de Woldemar lançait sur vous? Elle allait vous accuser d'être la cause de mon refus, et mon père ne vous l'aurait peut-être pas pardonné. — Eh! qu'importe, Amélie? il fallait m'exposer à sa colère, il fallait tout risquer, tout souffrir, plutôt que de partir avec votre tante; mais à votre âge on est si craintive! Hélas! on ne sait point aimer. — Après ma promesse, vous osez dire que je ne sais point aimer! m'écriai-je en levant les mains au ciel. — Amélie, reprit-il très-vivement, tout nous sépare, la naissance, la fortune, la volonté de vos parents, les engagements qui vous lient; puis-je espérer trouver dans un si jeune cœur assez d'énergie, d'élévation et d'amour, pour surmonter tant d'obstacles et vaincre tant de préjugés? Serez-vous supérieure à tout votre sexe par la force de votre caractère, comme vous l'êtes par les charmes tout-puissants qui vous ont rendue l'objet de mon adoration? Et quand il s'agira de vous donner à un homme que vous abhorrez, et de prononcer l'arrêt de ma mort, aurez-vous le courage de résister? — M. Mansfield, repris-je, j'ai du courage, et beaucoup; je saurai l'opposer à tout, hors aux prières de mon père; s'il me demande mon malheur, je consentirai à mon malheur; mais, tranquillisez-vous, il ne voudra jamais celui de sa fille. » En finissant ces mots, je crus entendre la voix de ma tante sur l'escalier, et je m'échappai. Deux heures après, je montai dans sa voiture avec elle pour nous rendre à Woldemar. Elle ne me fit aucun reproche, ne m'adressa aucune plainte, ne prononça pas une seule fois le nom de M. Mansfield, et ne cessa de m'entretenir d'Ernest; mais plus elle m'en parlait, plus je sentais s'augmenter mon aversion pour lui; plus elle montrait de mépris pour les mésalliances, plus je jurais dans mon cœur de n'appartenir jamais qu'à M. Mansfield.

Il y avait deux mois que j'étais à Woldemar, lorsque je reçus la triste nouvelle de la mort de ma mère : elle avait été enlevée en trois jours par une fièvre maligne, et mon père, accablé de douleur, me rappelait auprès de lui; il rappelait aussi mon frère, qui finissait ses études à Vienne. Ma tante ne voulut point me laisser retourner seule à Lunebourg; elle devenait ma mère, me disait-elle, et dès lors la tendresse autant que le devoir lui prescrivaient de ne plus me quitter. Je fus peu touchée de cette marque d'affection, parce que, dans un pareil moment, je ne sentais que la perte que je venais de faire et la douleur de mon père.

Je ne puis m'empêcher de remarquer, à ce sujet, combien les personnes qui

ont le plus d'esprit savent rarement employer les moyens d'atteindre le but qu'elles se proposent. Tout occupé de mes parents, je ne songeais point, en m'approchant de Lunebourg, si j'y retrouverais M. Mansfield. Ma tante, qui était si intéressée à écarter de moi un pareil souvenir, fut la première à le faire renaître. « J'espère, dit-elle en entrant dans l'avenue du château, que dans une maison de deuil, consacrée maintenant à la tristesse, nous ne rencontrerons plus ces étrangers, ces artistes, ces musiciens, qui ne doivent être admis que dans les jours de plaisir ? — Assurément, madame, vous devez être bien sûre de ne trouver auprès de mon père que ceux qu'il regarde comme ses amis. — Oseriez-vous supposer, reprit-elle avec aigreur, qu'il comptât M. Mansfield dans ce nombre ? — Du moins, répondis-je en rougissant, il l'a toujours traité comme tel. — Vous vous attendez donc à revoir cet homme-là aujourd'hui ? — Je n'y avais point pensé, mais je présume qu'il n'aura point abandonné mon père au moment où il était seul et en proie à la plus amère douleur. — Je le présume aussi, reprit ma tante avec une froide ironie ; mais, comme votre père aura aujourd'hui près de lui sa sœur et sa fille, les soins de M. Mansfield deviennent inutiles, et, si celui-ci ne le sent pas, je me chargerai de le lui apprendre. — J'imagine, madame, répliquai-je un peu vivement, que vous n'oublierez pas que vous êtes dans la maison de mon père, et que vous parlerez à un homme qu'il considère ? » Ma tante me regarda fixement, et, après un moment de silence, elle ajouta d'un ton grave : « Prenez garde à vous, Amélie : quoique vous me voyez aussi chère que mon propre fils, il est des erreurs que je regarderais comme si coupables dans une fille de mon sang, qu'un repentir de toute la vie ne pourrait me les faire pardonner. » Je ne répondis point, et peu de minutes après la voiture entra dans les cours du château.

Nous trouvâmes mon père très-mal ; il gardait le lit, et était dans un tel accablement, que notre arrivée put à peine l'en tirer. M. Mansfield ne quittait point sa chambre ; mais il n'y avait pas une heure que nous y étions, que je vis madame de Woldemar le tirer à l'écart, tandis que je donnais une potion à mon père, et lui dire quelques mots à l'oreille, qui le firent tressaillir et quitter l'appartement sur-le-champ. Je n'osai faire aucune question ; je m'efforçai même de surmonter mon trouble en ne m'occupant que de mon père, lorsque, vers cinq heures du soir, un domestique me remit mystérieusement ce billet de M. Mansfield :

« Je quitte le château pour ne vous « revoir peut-être jamais Dans la dou« leur qui m'accable, je compte assez « sur votre bonté pour être sûr que vous « ne refuserez pas de venir me dire un « dernier adieu. Je vous attends sous « les grands ifs du bas parc. »

J'aimais, je n'avais pas dix-sept ans, je voyais la peine d'un homme qui m'était cher, j'étais révoltée de la tyrannie de madame de Woldemar : tant de motifs réunis pouvaient pallier peut-être, mais non justifier le tort d'avoir accepté un pareil rendez-vous.

Vers sept heures, mon père s'endormit, et je descendis dans le parc. Ma tante, qui croyait M. Mansfield parti depuis le matin, ne s'opposa point à ma promenade. Aussitôt que M. Mansfield m'aperçut, il accourut, me prit la main, et me dit avec beaucoup d'agitation : « Amélie, après la manière dont votre tante m'a traité, il est impossible que je demeure plus long-temps dans une maison qu'elle habite. Pour ne point m'éloigner de vous, j'aurais consenti à dévorer en silence toutes les humiliations dont elle m'aurait accablé ; mais elle me menace d'une scène publique ; elle est résolue à ne rien ménager ; ni l'état de votre père, ni la crainte de vous compromettre ne la retiendront : voilà ce qui m'a décidé. Plutôt que de nuire à des intérêts si chers, je consens

à dévouer ma vie au malheur. Adieu! en vous quittant je vous rends votre liberté, je vous rends vos promesses; je ne veux point que votre tendresse pour un infortuné vous expose à des persécutions; oubliez mon existence, remplissez le vœu de votre famille; vous n'entendrez jamais parler de moi. »

Loin d'accepter l'offre de M. Mansfield, la grandeur d'ame qui la faisait faire m'imposait, à ce que je croyais, la loi de la refuser; je regardais comme un devoir de le dédommager des affronts qu'il avait essuyés; et, m'élever pour lui au-dessus des préjugés, me semblait autant un acte de vertu qu'une preuve d'amour : aussi n'hésitai-je pas à lui confirmer mes promesses, et à lui jurer de ne jamais appartenir qu'à lui. Il se précipita à mes pieds, en s'applaudissant d'être vaincu en générosité; il me conjura de lui écrire dans la ville la plus prochaine de Lunebourg, où il allait se retirer; je le lui promis et nous nous séparâmes.

Les progrès du mal de mon père furent si rapides, que, malgré toute la diligence d'Albert pour se rendre à Lunebourg, il ne put arriver que la veille de sa mort. Comment entreprendre de tracer cette scène de terreur et d'affliction, où deux orphelins se virent privés du meilleur des pères, de leur unique appui? Tous deux l'un contre l'autre à genoux près de son lit, n'ayant plus d'espérance, nous ne formions qu'un seul vœu, c'était de mourir avec lui. La nuit s'avançait; nous frémissions de voir renaître le jour, qu'on nous avait annoncé devoir être le dernier des siens. Mon père, qui sentait son état, fit un effort pour parler. « Écoute-moi, Albert, dit-il. » A ces mots, prononcés d'une voix éteinte, mon frère étouffa ses sanglots; je soulevai la tête, et ma tante, qui n'avait point voulu se coucher, s'avança de l'autre côté du lit, en face de moi. Mon père reprit : « Albert, je te connais bien, et je suis sûr de toi : ni l'adversité ni les passions ne dégraderont ton ame vertueuse; mais cette pauvre orpheline..... et il étendit vers moi une main que je saisis en la baignant de larmes, il ne lui reste plus que toi..... Mon fils, sers-lui de père, de mère, deviens sa providence. J'ignore si l'époux qui lui est destiné doit faire son bonheur: si tu ne le pensais pas, et qu'une répugnance invincible lui fît redouter cette union, Albert, ne permets point qu'elle s'accomplisse, et que mon Amelie ne soit jamais forcée..... » A ce mot, je vis ma tante tressaillir; elle fit un mouvement pour parler, l'état de mon père la retint. Il y eut un long silence; mon père regarda Albert, il semblait attendre une réponse : hors d'état de la faire, mon frère me serra dans ses bras avec transport, en élevant les yeux au ciel, comme pour le prendre à témoin du serment qu'il faisait d'exécuter religieusement les volontés de son père. Touché de notre tendresse fraternelle, ses yeux mourants se ranimèrent, il se souleva, unit entre ses mains la main d'Albert et la mienne, en demandant à Dieu de bénir ses enfants comme il les bénissait lui-même.... Sa tête retomba sur son oreiller, et quelques minutes après il expira..... O mon excellent père! je vous perdis, et mes malheurs commencèrent!

Il y avait un mois que nous étions en proie à la plus vive douleur, lorsqu'un matin madame de Woldemar nous fit prier de monter chez elle : elle s'assit entre mon frère et moi, et nous prenant la main, elle nous dit : « Mes enfants, il est temps de songer aux arrangements que vous avez à prendre; je ne puis rester ici plus long-temps, et il ne serait pas décent qu'à l'âge d'Amélie elle demeurât seule sous la tutelle d'un si jeune frère. Je sais bien que mon fils doit arriver incessamment, et que, son mariage avec Amélie ne pouvant se conclure qu'après l'expiration de votre deuil, les strictes bienséances demanderaient peut-être qu'elle passât cette année ailleurs que chez moi; mais ce n'est qu'auprès du baron de Geysa qu'elle pourrait se retirer convenablement, et le procès qui le retient à Vienne avec sa famille peut

[redacted]

encore durer long-temps. Dans cette circonstance, ma maison devient donc son seul asile; et je ne crois pas, ajouta-t-elle en nous regardant alternativement, que personne puisse trouver mauvais que, sous les yeux d'une mère, elle habite quelque temps près de son futur époux. »

A cette proposition, mon cœur battit violemment; mais, ne voulant point m'expliquer devant madame de Woldemar, je baissai les yeux sans faire de réponse. Mon frère l'attendit quelque temps avant de parler: voyant que c'était en vain, il répliqua qu'en effet il ne croyait point que les convenances fussent blessées lorsque j'habiterais sous le même toit qu'Ernest jusqu'à la fin de mon *deuil*; mais que, dans cette occasion-ci, c'était moins elles qu'il consultait que ma volonté et mon goût; qu'il donnerait son consentement à tout ce qui me conviendrait, mais qu'il ne le donnerait qu'à cette condition. Je persistai à me taire. « N'avez-vous rien à dire? me demanda ma tante vivement. — Je parlerai à mon frère, répondis-je d'une voix tremblante. — A votre frère! répliqua-t-elle avec colère; ne pouvez-vous donc vous expliquer devant moi? Avez-vous des aveux si honteux à faire que vous rougissiez de ma présence? » Son ressentiment s'accroissant par mon silence, elle continua avec un emportement qu'elle ne pouvait plus modérer : « Quelle est donc l'indigne pensée qui vous occupe, Amélie?..... Si c'est celle que je crains, croyez-vous que votre frère l'entende sans horreur, lui, le petit-fils des comtes de Woldemar? Malheureuse! s'il était possible que tu la nourrisses dans ton sein, que Dieu te fasse expirer sur l'heure. » Mon frère, surpris et presque effrayé d'une pareille imprécation, me prit par le bras en disant : « Je causerai avec elle, madame; elle ouvrira son cœur à son ami, et je suis bien certain de n'y rien découvrir qui puisse excuser la manière dont vous venez de la traiter. » Nous quittâmes madame de Woldemar. A peine arrivée dans ma chambre, je me jetai dans les bras de mon frère, en m'écriant « qui je ne voulais point aller chez ma tante, qu'il connaissait mon aversion pour Ernest, qu'il savait combien elle était fondée, et que l'idée seule de ce mariage me remplissait de terreur. » A ces mots, il m'en souvient, je vis Albert pâlir, il parut agité; mais, après un moment de réflexion, il prit ma main, qu'il serra fortement entre les siennes, et me dit, en me regardant d'un air attendri : « Mon Amélie ne sera jamais forcée, les dernières volontés d'un père et le cœur d'Albert lui en répondent. »

O mon oncle! si vous saviez quelle sublime générosité renfermait ce peu de mots! mon vertueux frère venait de me sacrifier le bonheur de sa vie entière, car il aimait Blanche de Geysa, et il en était aimé. En suivant la volonté de mon grand-père, mon union eût assuré la leur; tandis qu'en refusant la main d'Ernest, je forçais Blanche à lui donner la sienne sous peine d'être déshéritée. Ce mutuel attachement s'était formé pendant le séjour du baron de Geysa et d'Albert à Vienne. Dans aucune de ses lettres mon frère ne m'avait parlé de son amour, parce que, sachant bien que son sort dépendait de mon mariage, il ne voulait pas que son intérêt gênât ma liberté; et il me connaissait assez pour être sûr que plutôt que de faire son malheur, je n'hésiterais pas à consentir au mien. Ce n'est qu'après mon mariage avec M. Mansfield que j'ai su tout ce que je coûtais à Albert, et c'est Blanche qui me l'a appris; sans elle j'aurais ignoré toujours sans doute le mal que j'ai fait à un frère si chéri. A ce souvenir, je pleure de reconnaissance, d'admiration et de tendresse; je regarde mon Albert comme le meilleur de tous les êtres, je goûte un plaisir inexprimable à reconnaître sa supériorité, et je l'aime avec une si profonde et si exclusive amitie, que je croirais que mon cœur a payé son sacrifice, si un tel sacrifice pouvait se payer.

L'aveu que j'avais fait à mon frère de

mon éloignement pour Ernest ne m'avait point coûté; mais celui de mon inclination pour M. Mansfield m'embarrassa beaucoup; je ne savais comment apprendre à Albert que j'avais donné mon cœur et presque engagé ma main à l'insu de mes parents. Cependant je ne lui cachai rien de ma situation; je lui montrai une lettre que j'avais reçue de M. Mansfield depuis la mort de mon père, par laquelle il réclamait l'exécution de ma promesse, et j'ajoutai que j'étais décidée à la remplir aussitôt que mon deuil serait fini.

Albert combattit fortement ma résolution; le noble Albert, que les sollicitations de mes parents, ni celles de Blanche, ni celles de son propre cœur, ne pouvaient décider à me presser en faveur d'Ernest, s'opposa toujours à mon mariage avec M. Mansfield : son orgueil souffrait d'une union si désassortie : son orgueil! oui, le mot m'est échappé; mais chez lui l'orgueil n'est pas une faiblesse, et la suite ne m'a que trop fait voir que c'était la raison même qui parlait par sa bouche, lorsqu'il me peignit les funestes inconvénients des mésalliances. « Amélie, me disait-il, si tu ne peux aimer Ernest, renonce à lui, et je t'approuverai; mais, si tu veux être heureuse, respecte les opinions du pays où tu vis. Si tu t'y soumets, tu trouveras dans ta conscience, dans l'estime publique et dans la tendresse de tes proches, un adoucissement à tes peines. Si tu les braves, au contraire, et que tu tombes dans l'infortune, quelles consolations te restera-t-il? Quoique vertueuse, tu te verras méprisée, ta famille te rejettera de son sein, tes jeunes compagnes feindront de ne te plus connaître; je verrai le front de mon Amélie couvert de confusion, chacun l'accabler d'humiliation, et elle-même enfin obligée de s'ensevelir dans l'obscurité pour se soustraire à la honte.» Ces raisons, données par tout autre que mon frère, m'auraient fait peu d'impression, et j'aurais mis ma gloire à surmonter ce que j'appelais de vains préjugés pour rester fidèle à ma foi et à mon amour; mais ma confiance dans Albert était telle, que je ne me permettais pas de croire que je pouvais justifier mon opinion quand il en avait une contraire. Ainsi, sans renoncer à mon projet, ni rompre avec M. Mansfield, je lui écrivis que la perte de mon père était encore trop récente pour qu'il me fût possible de songer au mariage; que d'ailleurs nos engagements étaient désapprouvés par mon frère, et que, quoique j'espérasse bien obtenir un jour son consentement, il me faudrait du temps pour le faire changer d'avis; qu'ainsi, pendant l'année de mon deuil, je suspendais, non seulement l'accomplissement de ma promesse, mais toute correspondance avec lui. « Je connais assez votre délicatesse, ajoutai-je, pour être sûre que vous ne tenterez pas d'ébranler cette résolution, telle rigoureuse qu'elle vous paraisse; et vous devez assez compter sur mon cœur pour ne pas douter que, si dans un an vos sentiments pour moi sont les mêmes, ma main ne vous soit assurée. »

M. Mansfield ne fit aucune réponse à cette lettre : son silence m'inquiéta; j'envoyai un homme de confiance dans la ville qu'il habitait pour prendre des informations. J'appris que, depuis dix jours (époque où il avait dû recevoir ma lettre), il avait quitté son logement, et que personne ne savait où il était allé.

Cette disparition soudaine me causa une vraie peine; je tremblais que ma lettre, en le mettant au désespoir, ne fût cause de quelque malheur; je me reprochais sans cesse de l'avoir écrite, et ce continuel regret, joint à la tyrannie que madame de Woldemar exerçait sur moi, me rendirent ma situation insupportable. Je voulais m'éloigner de ma tante : pour cela il fallait quitter Lunebourg, où elle avait juré de rester tant que je ne consentirais pas à aller avec elle à Woldemar. Je priai donc mon frère de m'emmener avec lui dans une terre qu'il possède en Bohême, et dont la position sombre et sauvage s'accordait parfaitement avec la mélancolie qui m'oppressait. Il approuva mon désir, et

[redacted]

dès le soir même déclara notre projet à la baronne. Elle s'y opposa avec une violence qui aurait intimidé tout autre qu'Albert. Pour lui, ferme dans sa résolution, il répondit avec tant de raison, de mesure et de respect, qu'il n'y avait que madame de Woldemar au monde qui pût ne pas lui céder. Mais, accoutumée à régner despotiquement sur tout ce qui l'entourait, elle ne vit dans la résistance de mon frère qu'un insupportable affront; et, comme elle n'avait pas le pouvoir de m'arracher de ses mains, elle le quitta en lui jurant qu'elle allait assembler un conseil de famille, qui lui ôterait tous les droits qu'il avait sur moi, et dont elle prétendait qu'il faisait un si mauvais usage.

Ces menaces nous alarmèrent peu: nous partîmes pour la Bohême. Après nous être arrêtés quelques jours à Prague, nous poursuivîmes notre route jusqu'à la terre d'Albert. Les roches sauvages, les forêts antiques, qui entourent ce séjour, semblaient le séparer du reste du monde. En y arrivant, je regardai autour de moi, et je crus être seule dans l'univers avec mon frère. Eh bien! ce sentiment me fut agréable, et, quand je voudrai peindre la sérénité d'une ame tendre et innocente, je me rappellerai les six mois que j'ai passés tête-à-tête avec Albert dans cette demeure; j'ai connu des sensations plus vives, mais non d'aussi touchantes. J'adorais mon frère, le ciel, les arbres; je pleurais souvent, et il n'est aucun plaisir que je préférasse à ces larmes; enfin, dans les diverses situations de ma vie passée, s'il m'était permis de choisir celle où je voudrais passer ma vie entière, je n'hésiterais pas à marquer ce temps.

Cependant je n'avais point oublié M. Mansfield, et son souvenir vivait toujours dans mon cœur; mais peut-être aurait-il fini par s'y affaiblir, si l'incertitude où j'étais sur son sort n'eût sans cesse ramené ma pensée sur lui, en présentant à mon imagination toutes les différentes raisons d'un si inconcevable silence. Albert tâchait de me distraire par des études assidues, d'intéressantes promenades, des conversations instructives; enfin, je l'ai dit, malgré l'absence de M. Mansfield, je commençais à être paisible et heureuse, lorsque nous reçûmes la nouvelle de l'arrivée du baron de Geysa à Dresde, et du mouvement que se donnait madame de Woldemar pour assembler ce conseil de famille dont elle nous avait menacés. Son influence sur l'esprit de tous nos parents était si reconnue, que mon frère craignit qu'elle ne réussît dans ses projets, s'il n'allait s'y opposer lui-même. Il partit, et je restai seule.

Il m'avait promis de m'écrire en arrivant à Dresde; quinze jours se passèrent sans nouvelles: je m'en inquiétai peu, parce que je savais combien les communications étaient difficiles dans l'inaccessible retraite où je vivais. Cependant, au bout de trois semaines, je commençais à être alarmée du silence d'Albert, lorsqu'un matin une de mes femmes accourut me dire, pendant que j'étais encore au lit, qu'un homme, qui venait d'arriver à cheval, demandait à me voir sur-le-champ. Je crus que c'était un courrier d'Albert; je passai une robe, je descendis: cet homme, c'était M. Mansfield.

En le reconnaissant, la surprise et l'émotion m'arrachèrent un cri, et je tombai toute tremblante sur un fauteuil. Il se jeta à mes pieds, et me dit d'une voix étouffée: « Je viens de Dresde; j'ai suivi toutes les démarches de madame de Woldemar: le conseil de famille lui a remis une entière autorité sur vous; elle va venir vous enlever d'ici. En arrivant à Dresde, vous trouverez le comte Ernest qu'on attend tous les jours; on vous unira à lui malgré vous, et je ne survivrai pas à votre perte. Est-ce là ce que vous voulez, Amelie? — Quelles funestes nouvelles m'apportez-vous, lui dis-je, et qu'êtes-vous devenu depuis si long-temps? — Quand je reçus la cruelle lettre que vous m'écrivîtes de Lunebourg, je m'éloignai d'un lieu où vous m'aviez accablé d'une pareille douleur,

sans avoir le courage de vous répondre. Qu'aurais-je pu vous exprimer, que des plaintes sur votre manque de foi? J'en avais le droit, peut-être, mais je ne voulais pas en user. Je vins à Dresde; le chagrin me fit tomber malade; je l'ai été long-temps, vous pouvez vous en apercevoir (en effet il était maigri et pâle). Je n'étais pas rétabli encore, lorsque j'entendis parler des desseins de madame de Woldemar. Quand j'ai su qu'ils étaient au moment de s'effectuer, j'ai surmonté ma faiblesse, et je suis venu jour et nuit pour vous instruire de ce qui se passe. — Que dois-je faire? interrompis-je avec inquiétude. — Amélie, reprit-il, dans trois jours il ne sera peut-être plus temps de réfléchir; votre tante sera ici, et vous emmènera à Woldemar, sans que votre frère puisse vous défendre. Bientôt Ernest viendra vous y joindre; toute votre famille vous entourera, vous pressera; on obtiendra peut-être des ordres supérieurs auxquels vous ne pourrez résister, et, forcée à subir le joug....—Non, non, m'écriai-je, je ne me laisserai pas réduire à cette extrémité; il n'est rien que je ne fasse pour l'éviter. — Il est un moyen, répliqua-t-il vivement, un moyen sûr de vous soustraire à une autorité tyrannique, et en même temps de remplir vos serments et d'assurer le bonheur de ma vie. O mon Amélie! consentez à m'accompagner aujourd'hui à Prague; venez engager votre foi à celui qui vous a consacré toute son existence. — Que me proposez-vous! M. Mansfield? quitter cette maison, m'unir à vous sans l'aveu de mon frère! — Votre frère, Amélie, n'a d'autres droits sur vous que ceux que vous consentez à lui donner; d'ailleurs, si vous lui êtes vraiment chère, n'applaudira-t-il pas à un parti qui vous préserve du plus grand des malheurs?— J'ai promis à Albert de ne prendre aucun engagement avant d'avoir revu mon cousin. — Et pourquoi l'avez-vous promis, Amélie? Serait-il donc possible que vous voulussiez me sacrifier à lui? attendez-vous, pour me rejeter, de savoir si le comte Ernest vous paraîtra moins odieux qu'autrefois? Se pourrait-il, grand Dieu! qu'une pareille pensée fût entrée dans un cœur aussi pur? Ce n'est donc pas l'amour qui décidera de votre choix? O Amélie! pourquoi m'avez-vous abusé? Qu'est devenue la tendresse, l'honneur, la générosité? — Mais, M. Mansfield, répliquai-je, émue par ses reproches, que dira le monde d'une démarche aussi téméraire, d'un hymen conclu à mon âge, malgré ma famille?.... Ma famille me maudira..... — Le monde, interrompit-il vivement, ne verra point sans admiration une jeune fille qui fut un modèle de piété filiale braver la tyrannie de parents éloignés et injustes; il applaudira avec transport à la grandeur d'ame qui vous fera sacrifier le nom illustre d'un homme que vous n'estimez pas, pour prendre celui d'un homme dans lequel vous avez reconnu quelques vertus; et quant à votre famille, s'il était possible que, par un méprisable orgueil, elle désavouât le sang qui vous unit, parce que vous auriez plus écouté les mouvements de votre cœur que les préjugés du rang, alors l'heureux Mansfield deviendra l'univers de la tendre Amélie; alors, plus riches de notre bonheur et de notre amour, que vos parents de leurs dignités et de leur fortune, nous fuirons leurs persécutions en Suisse; nous nous réfugierons auprès de mon oncle Grandson : il adoptera pour sa fille l'épouse d'un neveu qu'il a toujours aimé comme son fils; et, sous les auspices de cet excellent homme, nous nous aimerons en paix, n'envisageant d'autre terme à notre félicité que celui de notre amour, et à notre amour que celui de notre vie. »

Que vous dirai-je, mon oncle? cette arrivée de madame de Woldemar que votre neveu affirmait, quoiqu'il fût bien éloigné d'en avoir la certitude, cet horrible mariage qu'il me montrait comme inévitable, la terreur dont il me remplissait, la force avec laquelle il me rappelait une promesse qui nous liait l'un à l'autre, son serment de ne pas survivre à un refus, la passion qui l'animait, l'espoir qu'il avait et que je partageais du

[redacted]

pardon de mon frère, enfin mon propre penchant qui me parlait en sa faveur, tout se réunit pour précipiter ma résolution; et, à dix-sept ans, sans expérience, sans conseil, sans protecteur, sans prendre un seul jour pour réfléchir, au milieu du trouble, de l'effroi et de la séduction, je décidai en un moment du sort de ma vie entière.

Le jour même je partis pour Prague; le lendemain au soir nous étions unis. Je l'écrivis aussitôt à mon frère, en lui développant les motifs qui m'avaient poussée à cette démarche : il demeura long-temps à me répondre, et son silence commençait à me livrer au désespoir, lorsque je reçus enfin la lettre suivante :

ALBERT A AMÉLIE.

« Imprudente, qu'as-tu fait? Tu t'es engagée sans mon aveu; tu as pu croire que, tandis que j'existe, il y aurait une puissance au monde qui pourrait t'arracher à ton frère? je ne doute pas qu'en te parlant de la décision du conseil de famille, M. Mansfield n'ait été lui-même dans l'erreur. Il est des torts dont je ne supposerai jamais coupable celui qui est maintenant l'époux d'Amélie; mais vous vous êtes trompés tous deux : loin que les efforts de madame de Woldemar l'eussent emporté sur mon zèle, le conseil de famille, après m'avoir honoré des témoignages d'estime les plus flatteurs, venait de confirmer mes droits sur ma sœur, lorsque ta lettre m'est parvenue..... Tu dois croire qu'en apprenant cette nouvelle ta famille a été furieuse, et qu'un orage terrible va éclater contre toi. Je reste ici pour le conjurer et te défendre; tu connais nos lois [1] : madame de Woldemar les fera toutes valoir, et par son crédit ajoutera même, si elle le peut, à leur rigueur. Reste dans ma terre avec ton époux, c'est une retraite sûre où vous serez tous deux à l'abri du mal qu'on voudra vous faire.

« Quand je ne te serai plus utile ici, Amélie, j'irai te joindre, et tâcher, par mon amitié, de te rendre cette paix dont je crains bien que tu ne te sois privée pour toujours. »

Malgré la douceur de cette lettre, je démêlai facilement que le mécontentement de mon frère était bien plus grand qu'il ne l'exprimait; mais j'espérai que les vertus de M. Mansfield le réconcilieraient avec mon mariage; et, sans me permettre un regret sur le passé, ni un soupçon sur la franchise de mon époux, je revins avec celui-ci dans la terre d'Albert; et, pendant six mois que nous y passâmes tête à tête, son amour paraissait si tendre, et j'étais si occupée de son bonheur, que, malgré la sauvage solitude de ce séjour, les heures s'écoulaient rapidement : je me trouvais heureuse, et me croyais destinée à l'être toujours.

Pendant cet intervalle, les lettres d'Albert étaient fréquentes, mais courtes; il me parlait toujours de son amitié, et point de ses démêlés avec mes proches. Quand je le pressais de s'expliquer là-dessus, il me répondait seulement que je devais être tranquille. Hélas! tandis que, par mon hymen, je venais de blesser la fierté et de détruire le bonheur de cet excellent frère, dévoué à mes seuls intérêts, il me défendait avec une telle chaleur, qu'il se brouilla sans retour avec madame de Woldemar, et que tous nos parents eussent suivi cet exemple, sans le respect et l'amour que commandait son généreux caractère. Madame de Woldemar voulait me traduire devant les tribunaux, pour faire casser mon mariage : Albert, par sa fermeté, me sauva de cet affront, et, à sa prière, Blanche usa de l'ascendant qu'elle a sur son père pour l'empêcher de se liguer contre moi avec tous nos parents que madame de Woldemar avait réussi à mettre de son parti.

Cependant M. Mansfield commença

[1] La noblesse de Saxe ne souffre pas les mésalliances; quelquefois elle ne se contente pas de les punir par le mépris et le retranchement du corps, il est des familles qui ont poursuivi ces sortes de coupables jusques à la mort. (Art. Saxe, *Hi...*, tome VII).

bientôt à s'ennuyer de la profonde retraite où nous vivions; il avait passé toute sa vie dans le tumulte du monde, et il ne pouvait s'en passer. Vers le milieu de l'hiver, il me proposa de venir quelque temps à Prague avec lui. Je cédai à ses désirs; et je m'en repentis bientot : la noblesse de cette ville, aussi vaine que celle de Saxe, avait vu mon mariage du même œil; les maisons qui m'avaient accueillie avec le plus d'empressement, lorsque j'étais venue en Bohême l'année d'avant, me repoussèrent maintenant avec un dédain si insultant, que je n'osai plus me montrer, et que je conjurai M. Mansfield de me ramener dans la solitude que je n'avais quittée que par complaisance pour lui. Il était loin de trouver à Prague les mêmes désagréments que moi; car cette noblesse si fière, qui se croyait le droit de m'accabler de mépris parce que j'étais sortie de son rang, ne voyant dans mon époux qu'un poète distingué, le recherchait avec une sorte d'engouement, et lui prodiguait les éloges les plus flatteurs. Hélas! mon oncle, combien dans ce temps j'ai connu de femmes qui ne daignaient pas me regarder, parce que j'avais fait mon époux de celui dont elles s'efforçaient chaque jour de faire leur amant!

Cependant, malgré tous les charmes dont on l'entourait, M. Mansfield n'hésita point à partir avec moi. Peu de temps après je donnai le jour à Eugène. Ce nouveau lien causa des transports de joie à mon époux; et pendant quelque temps il aima son enfant à un tel excès, qu'il ne pouvait le quitter ni jour ni nuit; mais il se fatigua bientôt de ces soins. Troublé dans son sommeil et dans ses compositions par les cris de son fils, ennuyé de m'en voir toujours occupée, il me montra le désir d'aller passer quelques jours à Prague; je ne m'opposai point à ce qu'il le satisfît : son bonheur m'était si cher, que je ne songeai pas même à me plaindre de ce qu'il l'allait chercher loin de moi.

Le retour de M. Mansfield fut très-prompt; mais, quinze jours après il me quitta encore, et peu à peu ses voyages devinrent si fréquents, que j'étais toujours presque seule : me reposant sur sa foi avec la confiance de la première jeunesse, je souffrais de sa froideur sans y croire; et l'idée qu'on pouvait cesser d'aimer m'était si étrangère, que de toutes celles qui me vinrent dans l'esprit pour expliquer la conduite de mon époux, ce fut la dernière qui se présenta; mais, si elle fut lente à entrer dans mon cœur, elle y jeta de si profondes racines, qu'elle n'en sortit plus. Il avait fallu l'évidence pour m'y faire croire : une lettre, perdue par négligence, surprise par hasard, m'avait révélé mon malheur. A l'instant où je reçus cette funeste lumière, je dis un éternel adieu au bonheur, trop sûre qu'il est à jamais perdu pour celle qui a appris que c'est un bien qu'on peut perdre.

Je dévorai ma peine en silence; je ne me permis aucun reproche; je ne cherchai point à reconquérir un cœur dont le retour ne pouvait plus me rendre heureuse; je ne désirai même pas redevenir l'objet d'une préférence qui, toujours mêlée de crainte, ne pouvait plus donner de bonheur : séparée de mon frère, haïe de ma famille, abandonnée de mon époux, je dépérissais de jour en jour. Loin de trouver une consolation près du berceau de mon fils, sa vue envenimait ma blessure; le souvenir de l'avoir aimé avec M. Mansfield augmentait le tourment de l'aimer seule, et ses caresses, ses sourires, qui me remplissaient jadis d'une si douce joie, maintenant me déchiraient l'ame. O Mansfield! volage Mansfield! tandis que tes talents te rendaient l'idôle de toutes les femmes, qu'enivré de leurs éloges, emporté par le tourbillon des plaisirs, tu oubliais que tu avais juré de n'aimer que moi, isolée dans ma retraite, je pleurais en secret, en demandant au ciel la fin d'une vie dont ton inconstance m'avait fait un supplice.

Depuis six mois votre neveu ne m'é-

crivait même plus, lorsque je reçus une lettre d'une main inconnue, qui m'apprenait que M. Mansfield s'était battu avec un officier russe pour une cantatrice dont ils étaient amoureux l'un et l'autre; que mon mari avait été dangereusement blessé, et qu'il demandait à me voir avant de mourir. Je partis sur-le-champ, je voyageai toute la nuit; et, le lendemain au soir, quand j'arrivai à Prague, il n'existait plus.

En apprenant cette nouvelle je perdis connaissance: je nourrissais encore; le lait passa dans le sang, et la fièvre se déclara. Aussitôt que mon frère fut instruit de cet événement, il accourut près de moi: ses soins et ma jeunesse triomphèrent bientôt de mon mal. Aussitôt que je pus supporter la voiture, il m'emmena à Dresde, où je pouvais demeurer sans crainte depuis que la mort de M. Mansfield, sans avoir adouci la haine que me portait madame de Woldemar, avait détruit l'objet de ses persécutions.

Depuis trois ans, mon oncle, je vis à Dresde dans la plus profonde obscurité, rebutée par mes parents, n'ayant pu voir Blanche qu'une seule fois, aimée du seul Albert, et pleurant encore un époux dont les brillantes qualités avaient peut-être plus séduit que touché mon cœur.

Flétrie par la douleur, éclairée par l'expérience, détrompée de l'amour, je ne désire plus que la solitude, la paix et l'amitié. Vous m'ouvrez vos bras, mon oncle, je m'y jette avec transport; sauvez-moi d'un monde qui, loin d'être touché de mes peines, se plaît à répéter que je les ai méritées: j'ai l'aveu d'Albert, je m'éloignerai de lui, et le ciel sait ce qu'il m'en coûte; mais mon absence lui rendra peut-être le bien que je lui ai ravi. La protection qu'il m'accorde est un tort que notre famille ne peut lui pardonner, et je me flatte que, quand le baron et la baronne de Geysa ne verront plus auprès d'eux l'infortunée dont le mariage les a si vivement offensés; quand ils commenceront à m'oublier, et qu'indignés d'apprécier le cœur de mon frère, ils croiront qu'il m'a oubliée comme eux, alors ils céderont peut-être aux prières de Blanche; et, en lui donnant le titre de comtesse de Lunebourg, sans doute elle portera un assez beau nom pour qu'ils ne croient point devoir se repentir d'avoir préféré le bonheur de leur fille unique au nom plus illustre que l'hymen d'Ernest lui donnerait. Oui, je suis décidée à m'éloigner d'Albert, et, dussé-je ne le revoir jamais, puisque son intérêt demande ce sacrifice, je ne dois pas hésiter à le faire. Ah! quand je lui donnerais ma vie, je serais encore redevable envers lui. Ne m'a-t-il pas sacrifié son amour? Je m'éloignerai de Blanche, dont la constante amitié ne s'est point démentie pendant mes adversités, et qui, pour devenir l'heureuse épouse d'Albert, aura sans doute le courage de rejeter l'odieuse main d'Ernest, d'Ernest, la cause de toutes mes infortunes, l'objet de mon aversion, qui, par l'effroi d'être à lui, m'a précipitée malgré moi entre les bras d'un autre, et est parvenu ainsi à accomplir l'arrêt qui, dès le berceau, l'avait rendu maître de ma destinée.

LETTRE V.

M. GRANDSON A AMÉLIE.

Bellinzonna, 22 mai.

Je vous avais écrit, ma chère nièce, que j'étais disposé à vous aimer, et que je voulais vous faire du bien; mais, depuis que j'ai lu le récit que vous m'avez adressé, tout mon cœur vous est dévoué, et je ne respire plus qu'après votre arrivée. Venez, hâtez-vous, ma chère nièce, quittez une famille ingrate, oubliez un pays où vous fûtes si malheureuse, n'emportez d'autre souvenir que celui de votre frère. Voilà un digne homme! Nous en parlerons souvent, vous reviendrez tant qu'il vous plaira sur ce sujet, je vous écouterai toujours avec plaisir; c'est une chose si belle et si rare que la bonté, qu'on ne doit jamais se lasser de s'en entretenir.

Ce Mansfield était un étourdi, un

mauvais sujet, indigne du bien que vous lui aviez accordé, et qui ne mérite pas que vous pleuriez encore sa perte. A votre âge, ma chère Amélie, on peut tout espérer de l'avenir : le temps efface bien des peines qu'on croyait éternelles, et vous serez encore jeune, que vous aurez oublié les vôtres; le ciel est juste, et il vous donnera enfin le bonheur que vous méritez à tant de titres. Que savons-nous? il vous attend peut-être dans nos montagnes. Si je puis vous le procurer, ma chère nièce, il ne me restera plus de désirs à former; et, en vous voyant heureuse, le soir de ma vie me semblera préférable aux bruyants plaisirs de ma jeunesse.

J'ai instruit tous mes amis, tous mes gens, que la maîtresse de ma maison allait arriver; cette nouvelle a causé une allégresse générale, et ce sera un jour de fête que celui où vous entrerez chez moi : il le sera surtout pour le cœur de votre pauvre oncle, qui palpite de joie à l'idée de vous voir, et qui vous attend avec la tendre impatience d'un père.

LETTRE VI.

AMÉLIE A ALBERT.

Dresde, 14 juin, minuit.

Mon Albert, en vain j'ai voulu t'obéir et tâcher de calmer ma peine : depuis deux heures que tu es parti, je n'ai pu que pleurer. O mon frère! mon seul ami! mon unique appui! à la veille d'une si longue séparation, puis-je espérer ni repos ni sommeil? Quand j'entends encore l'expression de ton amitié, que je vois la place où tu étais assis, et sur cette table où j'écris la trace récente de tes larmes; quand je songe que je t'ai quitté, que demain, qu'après-demain, que les jours suivants je ne te verrai point, et que ce sacrifice, c'est moi qui me le suis imposé, mon esprit se trouble, mon cœur se déchire, et je me demande comment est-il possible que j'aie pu vouloir m'accabler moi-même d'une pareille douleur? Cher Albert! ah! laisse-moi croire, laisse-moi me persuader que mon absence te sera utile, et qu'enfin il m'est aussi permis de faire quelque chose pour ton bonheur. Je sais bien que mon intérêt seul devrait m'engager à vivre loin de Dresde; mais ce n'est qu'en pensant au tien que je pourrai avoir la force de partir. Depuis deux heures, j'ai été tentée vingt fois de contremander les chevaux, d'écrire à mon oncle de ne plus m'attendre, et, aux premiers rayons du jour, d'aller me jeter dans tes bras pour ne te quitter de ma vie. J'avais beau me représenter les insultes de ma famille, l'humiliation où je vis, le danger d'élever mon fils dans un pays où on lui apprendra à mépriser le nom de son père, et peut-être la mère qui le lui a donné : toutes ces peines s'effaçaient devant celle de *ne plus te voir*. Si j'ai persisté, si je persiste encore dans ma résolution, c'est pour ne pas être plus long-temps un sujet de discorde entre toi et ma famille, et un obstacle à ton bonheur. En vain ton amitié se refuse à croire et cherche à me persuader que ma présence ne te nuit pas, ne sais-je pas que plus d'une fois ton cœur, fier et généreux, a repoussé si vivement les traits dont on m'accablait, que c'est là le motif qui t'a interdit la maison de madame de Woldemar, et que le baron de Geysa eût suivi son exemple, si l'ascendant et la tendresse de Blanche n'eussent empêché une rupture qui m'eût dévouée à des remords éternels? Mon frère, je ne t'ai déja que trop coûté! N'est-ce pas moi qui, par mon imprudence, t'ai exposé à perdre la femme que ton cœur a choisie? Pour me punir, je me condamne à ne plus te voir : je sais bien que je ne répare pas ma faute par ce sacrifice; mais, si tu en connais un plus grand, nomme-le : je suis prête à le faire..... O mon Albert! lorsque, après m'avoir embrassée ce soir, tu t'es arraché de mes bras, que tu t'es éloigné, que j'ai cessé de t'entendre, que je me suis vue seule au monde, que j'ai senti qu'en renonçant à toi je perdais l'unique bien qui m'attache à la terre, je

t'assure qu'en te donnant ma vie j'aurais moins fait qu'en te disant adieu.

Déja le jour commence à paraître; j'entends du bruit dans la maison, le départ s'apprête, il faut subir sa destinée, il faut partir. O mon frère! toi, dont les traits et les vertus m'offraient sans cesse la vivante image du père le plus chéri, je te reverrai sans doute dans ces montagnes où je me retire, tu viendras retrouver ta première amie, et lui ramener de beaux jours. Mais, quand je m'éloigne de ma terre natale, avant de l'abandonner pour toujours, n'irai-je pas revoir la tombe de mon père, et lui dire un dernier adieu? Parce que sa cendre repose à Woldemar, ne pourrai-je l'arroser encore une fois de mes larmes? Ma tante, il est vrai, m'a défendu l'entrée de sa maison, et m'en ferait chasser honteusement si elle m'y surprenait, mais la piété filiale m'élève au-dessus de cette crainte, et j'ose croire que mon frère ne blâmera pas mon courage.

LETTRE VII.

AMÉLIE A ALBERT.

15 juin, au soir.

J'ai exécuté heureusement mon dessein, Albert; sans doute l'ange de mon père me protégeait dans cette difficile entreprise. A une demi-lieue de Woldemar, j'ai fait arrêter ma voiture, j'ai laissé mon fils entre les mains de sa bonne, et vers le soir j'ai pris le chemin de ce château que je quittai il y a six ans avec ma tante, de ce château où j'étais reçue comme sa fille, et que j'avais été destinée à posséder un jour. Maintenant, pour y rentrer, il a fallu attendre la nuit, me déguiser, et ne me montrer qu'au vieux régisseur. Hélas! ce pauvre Guillaume, quand il m'a reconnue, il a poussé un cri de surprise et de joie; il aurait voulu appeler tout le village pour célébrer mon arrivée, et en même temps il regardait autour de lui avec effroi, comme craignant que le moindre bruit ne décelât à ma tante que j'étais si près d'elle. Ce n'est qu'avec peine qu'il a consenti à m'ouvrir le caveau funèbre qui renferme la cendre de nos ancêtres; il tremblait d'enfreindre les ordres rigoureux que madame de Woldemar a donnés contre moi; mais il n'a pu résister à mes prières, et surtout à l'idée qu'il me parlait pour la dernière fois. En me conduisant il pleurait: « Hélas! me disait-il, ce n'est pas ainsi que nous avions coutume de vous recevoir jadis quand vous veniez parmi nous: tout le village était en fête; on illuminait le château, madame la baronne ne se possédait pas de joie; au lieu qu'à présent, si elle vous savait ici, Dieu sait!..... » Il s'est interrompu en levant les mains au ciel. Je n'ai que trop compris ce qu'il voulait dire, et j'ai marché plus doucement, en jetant les yeux de tous côtés avec une sorte de terreur. Bientôt nous sommes arrivés à la chapelle du château. Après avoir descendu les marches qui conduisent au lieu funèbre où mon cœur m'appelait, Guillaume m'a ouvert la porte, je suis entrée..... O mon Albert! à l'aspect de tous ces tombeaux, de celui de mon grand-père surtout, élevé au-dessus des autres comme pour dominer encore, j'ai été frappée plus vivement que jamais du néant de la naissance et des grandeurs: c'est ici que ce mortel, si fier de ses ancêtres, a été forcé d'abandonner ses prétentions hautaines; mais le mal qu'il a fait lui survit; et, tandis qu'il dort en paix, les ordres de son orgueil jettent la discorde dans sa famille et le trouble dans ma vie. Ce n'est pas ainsi, ô mon excellent père! que vous avez marqué votre passage sur cette terre; et là où vous n'exerçâtes que des vertus douces et bienfaisantes, vous n'avez dû laisser que des souvenirs de reconnaissance et d'amour. Ah! si la vue de votre fille en pleurs n'empoisonne pas la félicité dont un Dieu juste a dû récompenser votre vie, contemplez-la prosternée sur la pierre qui vous couvre, l'entourant de ses bras, la baignant de ses larmes, vous demander des vertus pour

son fils, du bonheur pour Albert, de la tranquillité pour elle, et bientôt, bientôt une place auprès de vous.

Il était si tard quand je suis sortie du château, que Guillaume n'a pas voulu me laisser aller seule; il m'a fait sortir par une des portes du parc qui conduit directement au village où j'avais laissé mon fils. La lune éclairait tous les objets : j'ai aperçu le bosquet que ma tante nommait autrefois le bosquet d'Amélie. Tu sais qu'elle y avait fait planter un tilleul le jour de ma naissance : les petits lilas dont je l'avais entouré moi-même, il y a six ans, étaient maintenant hauts, épais et couverts de fleurs. « Comment ma tante a-t-elle laissé subsister ce bosquet? ai-je demandé. — Madame la baronne avait bien donné l'ordre qu'on l'arrachât; mais, comme elle ne vient jamais se promener de ce côté, nous avons cru pouvoir le conserver..... D'ailleurs, lequel d'entre nous aurait eu le courage d'y porter le premier coup? nous que vous combliez de vos bienfaits, que nous avons vue au berceau, que nous chérissons?..... Pour abattre le bosquet d'Amélie, il aurait fallu faire venir des ouvriers de bien loin : on n'en aurait pas trouvé à Woldemar. » J'ai serré la main de ce bon serviteur en pleurant, et puis je me suis approchée pour prendre une branche de lilas. « C'est la dernière que je cueillerai à mon bosquet, Guillaume. » Le pauvre homme sanglotait. « Hélas! je me flattais de mourir près de vous, m'a-t-il dit : voyez-vous là-bas ces deux marronniers? quand vous ne marchiez pas encore, je vous y portais dans mes bras avec le petit Ernest. Chers enfants, disais-je, je vous soutiens à présent que vous êtes petits; mais, quand je serai vieux, vous me protégerez tous deux. Si depuis le comte Ernest n'a pas été tel que nous l'aurions désiré, nous pensions à vous, et nous étions consolés. — Mon cher Guillaume, ma tante est généreuse; son fils lui ressemblera. — Ah! je crois bien, a-t-il interrompu, qu'ainsi que sa mère, M. le comte ne nous laissera manquer de rien; mais vous, vous nous aimiez. — Guillaume, me suis-je écriée, ne me montrez pas tant d'affection, vous me donneriez trop de regrets. » Il s'est tu, et nous avons marché en silence. En sortant du parc il a fallu passer devant l'église de la paroisse. Guillaume s'est encore arrêté. « Voilà où vous deviez être mariée : quelle fête! quel jour! Au lieu de la joie que j'attendais, j'ai vu ôter du banc de la famille le siége que vous aviez coutume d'occuper; j'ai vu brûler votre beau portrait qui ornait si bien la grande salle basse; enfin on a effacé votre nom du grand arbre généalogique de la famille, tant madame la baronne est empressée d'éloigner d'elle tout ce qui peut lui rappeler votre existence. — *Hélas!* je souhaite que mon exil la satisfasse; car, malgré sa haine, je l'aime toujours. Mon cher Guillaume, ai-je ajouté en tombant à genoux devant l'église, si un jour elle vous parle de moi, dites-lui que je n'ai jamais cessé de la respecter, que vous m'avez vue ici faisant des vœux pour elle, et demandant au ciel que son fils la dédommage de tout le mal que je lui ai fait. » Il m'a relevée, tout ému, en disant qu'il aurait souhaité que ma tante m'eût entendue, car alors elle n'aurait pas pu s'empêcher de me pardonner. « Ah! Guillaume! vous la connaissez mal; je crains bien qu'elle n'emporte sa haine au tombeau. — S'il est ainsi, a repris le bon homme, que Dieu puisse avoir pour elle plus de miséricorde qu'elle n'en aura eu pour vous. » J'ai joint mes prières aux siennes, et nous avons poursuivi notre chemin. Il était plus de minuit quand nous sommes arrivés à mon auberge. Guillaume y a passé la nuit; et ce matin, comme je me préparais à partir, il est venu prendre congé de moi, et je suis montée dans ma chaise. Après une heure de marche, nous sommes parvenus à une hauteur d'où on découvre toute la ville de Dresde; sans doute je la voyais pour la dernière fois. J'ai mis pied à terre pour mieux la voir; elle me sera toujours bien chère : n'est-ce pas là où j'ai commencé à t'ai-

mer? n'est-ce pas là où je te laisse! Hélas! tandis que, plongée dans les plus tristes réflexions, je parcourais en frémissant l'espace qui me sépare déja de toi, et que je disais un éternel adieu à ma patrie, le soleil brillait du plus pur éclat, les oiseaux chantaient au-dessus de ma tête, mon fils jouait à mes côtés, et tout autour de moi semblait ignorer qu'il y eût des êtres destinés à pleurer toute leur vie.

LETTRE VIII.

AMÉLIE A ALBERT.

Péterswald, 18 juin.

J'ai passé aujourd'hui les affreux précipices qui séparent la Saxe de la Bohême, et demain mes yeux ne verront plus ma terre natale; mais ce n'est pas elle que je regrette : partout où je serais avec toi je me croirais dans ma patrie : je serai étrangère partout où tu ne seras pas. Cher Albert, pardonne à la faiblesse d'un cœur si triste de tout ce qu'il laisse, de tout ce qu'il perd. Hélas! en te quittant, quel ami me consolera? quelle main essuiera mes larmes? quelle autre voix que la tienne saura pénétrer dans mon cœur pour y adoucir le cruel remords d'avoir détruit le bonheur de ta vie?..... Je pensais à tout cela ce soir en côtoyant le bord de l'Elbe; le chemin était si étroit, que je ne voyais pas un pouce de terrain entre les roues de la voiture et le précipice : ah! si je n'avais pas tenu mon fils entre mes bras, c'eût été trop encore..... Mais pardonne; je ne veux point t'affliger par mes tristes pensées, et je te promets de faire tous mes efforts pour les écarter; mais promets-moi aussi, mon ami, de ne plus essayer de me réconcilier avec mon sort. Si j'ai supporté l'inconstance et la mort de mon époux, et que mon courage m'abandonne devant l'idée d'avoir troublé ta vie, c'est qu'il est possible de se résigner au mal qu'on souffre, mais jamais à celui qu'on cause; et, jusqu'à ce que je t'aie vu heureux, n'espère pas me voir goûter un moment de joie.

Dis à cette charmante Blanche, de qui dépend notre sort à tous deux, combien il m'en a coûté pour partir de Dresde sans lui avoir dit adieu. Quoique bien sûre qu'on ne peut rien ajouter à l'attachement qu'elle a pour toi, j'aurais voulu lui recommander encore une fois ton bonheur; j'aurais voulu lui répéter qu'en résistant à sa famille pour se conserver à toi, elle ne perdait que sa fortune, et non l'estime de ses parents et de ses amis; car quel choix plus honorable pourraient-ils faire pour elle? Mais, hélas! ma conduite passée me permet-elle de prétendre guider personne? Je le sens, tels sages que puissent être mes conseils, Blanche doit avoir la prudence de s'en défier. Hélas! celle qui les donne a été si imprudente et si faible, qu'elle a perdu le droit d'éclairer ses amis, et que la raison même, en passant par sa bouche, doit être sans autorité.

LETTRE IX.

AMÉLIE A ALBERT.

Du château de Simmeren, 1er juillet.

La date de ma lettre t'étonnera sans doute. La sauvage Amélie, l'obscure madame Mansfield, chez la comtesse de Simmeren! Par quel hasard? ou plutôt par quel prodige? Un événement bien simple a causé cette rencontre. Hier, m'étant arrêtée à Kempten pour coucher, et n'ayant point trouvé de lait pour mon fils dans l'auberge où j'étais, j'en ai envoyé chercher dans la ferme la plus voisine, qui dépend de la terre de Simmeren. La comtesse, qui se promène souvent dans son domaine, et qui ne dédaigne pas de visiter ses fermiers, était en ce moment dans la maison où mon commissionnaire se présentait. Un mouvement de curiosité lui ayant fait demander quels étaient les voyageurs qui désiraient du lait, au nom de madame Mansfield, elle a témoigné une grande surprise, et toute parente qu'elle est de la fière baronne de Woldemar, elle s'est hâtée de venir dans mon auberge réclamer le droit de me donner

l'hospitalité en faveur des liens qui unissent nos familles. Accoutumée à me voir rejeter par tous mes parents, j'ai été d'autant plus sensible à l'accueil de madame de Simmeren, qu'elle ne connaissait de moi que mon mariage, et que ce mariage lui avait été appris par madame de Woldemar. Cependant, sa réputation m'ayant fait réfléchir qu'il pouvait y avoir plus de désir de s'amuser que d'intérêt dans son invitation, j'hésitais à l'accepter, lorsqu'elle m'a dit en souriant : « Prenez garde à ce que vous allez faire : dans votre situation, un refus marquerait trop d'orgueil, et vous ne devez pas livrer votre ame à un vice qui vous a fait tant de mal. Allons, allons, ma jolie cousine, suivez une parente dont la vieille expérience lui a trop bien fait connaître le monde et ses erreurs pour ne pas pardonner aux douces faiblesses d'amour, et excuser les femmes que leur cœur égare. Vous aimâtes, et on vous séduisit; vous fûtes trompée, et vous vous repentez; tout cela est dans l'ordre, et nous sommes du même sang : que votre famille vous renie si elle veut, moi je vous adopte. » Le ton moitié plaisant, moitié sérieux dont tout cela fut dit, me laissait encore dans l'indécision, lorsque la comtesse, me prenant par le bras d'un air de bonhomie, ajouta : « Puisqu'il est décidé que vous viendrez avec moi, ayez l'air, du moins, de faire les choses de bonne grace, et préparez-vous à me raconter tout ce qui vous est arrivé. A mon âge, on ne vit plus que de souvenirs; et après le plaisir de parler de ses aventures, il n'y en a point de plus grand que d'écouter celles des autres. »

Je n'ai pas résisté plus long-temps : malgré l'air un peu moqueur de madame de Simmeren, il y a dans son accent et ses manières quelque chose de si engageant et de si tendre, qu'il faut toujours finir par faire ce qu'elle veut. Pendant la soirée, elle a beaucoup caressé mon fils. « Il n'a rien de roturier dans les traits, m'a-t-elle dit, et je crois qu'il n'aura rien que de noble dans l'ame : alors, que lui manquera-t-il pour être l'égal de ses ancêtres? quelques lettres diversement arrangées. Assurément, ma cousine de Woldemar est une femme de beaucoup d'esprit; mais elle n'a pas le sens commun; elle vous rejette, et m'a toujours accueillie : quelle injustice! Ah! si vous connaissiez les aventures de ma jeunesse, vous verriez le cas qu'on doit faire de l'opinion du monde et du jugement des hommes! Un jour je me réserve le plaisir de vous les apprendre. »

Pour peu que je l'eusse pressée, ce jour eût été à l'instant même; mais j'avais besoin de repos, et madame de Simmeren, qui s'en est aperçue, ne m'a permis de me retirer dans mon appartement qu'après avoir obtenu ma parole de prolonger d'une semaine entière mon séjour chez elle.

LETTRE X.

AMÉLIE A ALBERT.

Du château de Simmeren, 8 juillet.

Madame de Simmeren n'a pas pu remettre plus long-temps le plaisir de me parler d'elle; et hier au soir, quand mon fils a été couché, elle a commencé le récit de son histoire, qui a duré une partie de la nuit, et qui m'a singulièrement intéressée, quoique sans doute l'héroïne soit très-loin d'être exempte de blâme. Tu te rappelles bien avoir entendu dire à mon père que madame de Simmeren avait été mariée à un des plus riches seigneurs de Souabe; mais nous ignorions que ce fût malgré elle, et par le despotisme de mon grand-père, son oncle maternel. « J'ai dû tous mes chagrins à son orgueil, m'a-t-elle dit; et cette ressemblance entre votre sort et le mien m'a donné de tout temps une forte prédilection pour vous. » En l'écoutant, Albert, je pensais à l'effrayante puissance de cette vanité qui a su faire le malheur de madame de Simmeren et le mien, malgré l'espace de trente années qui sépare nos deux naissances. La comtesse a continué ainsi : « J'aimais avant mon mariage, ma chère Amélie; je cé-

[redacted]

Madame de

dai, par timidité, aux ordres qu'on me donna; mais mon cœur s'embarrassa peu de mes nouveaux serments, et fidèle aux premiers, il continua d'aimer l'objet qui l'avait charmé. Durant une longue absence de aujourd'hui pré- dan[illegible] qui séparent la Saxe de la Bohême et que attenter à ma vie, et j'aurais pris ce parti infailliblement, si madame de Woldemar n'était venue me sauver de la mort et de la fureur d'un époux outragé. Par ses soins, je donnai secrètement le jour à un fils qu'elle fit élever aux environs de Dresde comme un orphelin; et six ans après, lors de la naissance d'Ernest, elle le fit venir chez elle, et l'adopta pour servir de compagnon et d'émule à son fils : depuis près de dix ans ils voyagent ensemble, et vous avez sans doute entendu parler d'Adolphe de Reinsberg. » En effet, Albert, je me souviens de l'avoir vu dans mon enfance, et il me semble même que toi, dont l'âge te permettait de mieux juger, tu estimais son caractère infiniment plus que celui d'Ernest, ce qui, à la vérité, n'est pas un grand éloge. « La profonde reconnaissance que je dois à madame de Woldemar, a continué la comtesse, est la seule cause qui m'a empêché de vous défendre ouvertement lors de votre mariage; car, malgré l'espèce de fureur avec laquelle elle vous accusait, je n'ai jamais vu dans votre conduite que de l'imprudence, et cette générosité romanesque que la jeunesse prend si souvent pour de l'héroïsme. — Ah! je conviens, ai-je repris en soupirant, que l'amour m'a étrangement égarée. — L'amour, Amélie! de bonne foi, croyez-vous avoir eu une véritable passion pour M. Mansfield? — Si je le crois, madame! Eh! quelle serait mon excuse si je n'avais pas celle-là? » La comtesse a souri. « Il y a encore bien de l'exaltation dans cette jolie tête, m'a-t-elle dit, mais cela doit être ainsi; elle est de votre âge; je ne tenterai point de la détruire : le temps seul le peut; c'est son affaire. Nous verrons si après quelques années, peut-être quelques mois de séjour en Suisse, un nouvel amour ne vous apprendra pas que celui que vous avait inspiré M. Mansfield méritait à peine ce nom; que vous vous êtes méprise, et que vous étiez trop jeune pour aimer. — Ah! madame! que dites-vous? Qui, moi, j'aimerais encore? — Oui; voilà bien de quoi vous récrier! Aimer encore! quel prodige à votre âge! Ma chère enfant, a-t-elle ajouté d'un ton plus bas, et comme jouissant de la confidence qu'elle me faisait, un cœur de femme ne peut répondre de son indifférence que quand il a épuisé l'amour en le goûtant, comme moi, jusqu'aux approches de la vieillesse. Je vous dirai en grand secret (parce que c'est une vérité qu'il n'est pas bon de répandre) que l'amour ne vit qu'autant qu'il est libre, et qu'il n'en est point qui puisse résister au mariage, et que, si je redevenais jeune, l'homme dont je voudrais le plus être aimée est celui que j'épouserais le moins. Quand j'ai perdu mon amant, ma beauté était passée depuis long-temps, et pourtant il m'aimait toujours; peut-être s'il vivait encore, malgré mes rides et mes cheveux gris, lui paraîtrais-je plus belle que vous : si c'est une illusion, rien ne peut plus me l'arracher, et je la nourrirai jusqu'au tombeau. » En parlant ainsi, madame de Simmeren paraissait tranquille et satisfaite, tandis que je me sentais inquiète et agitée. O Albert! s'il était vrai, si le mariage étouffait l'amour, si Mansfield n'avait cessé de m'aimer que parce que je ne pouvais cesser d'être à lui! Mon tendre frère, cette idée, qui ne s'était point encore présentée à mon esprit, l'histoire, les réflexions de madame de Simmeren m'ont livrée, je l'avoue, à la plus cruelle des incertitudes, au doute de la vertu. Cette femme trahit ses devoirs, et fut heureuse : elle sacrifia l'honnêteté à l'amour, et fut constamment aimée : punition du vice, récompense de la sagesse, où donc êtes-vous? Ah! sans doute ce n'est pas sur la terre, et je sens bien que c'est ailleurs qu'il faut vous chercher.

LETTRE XI.

AMÉLIE A ALBERT.

Du château de Simmeren, 10 juillet.

Ce soir, en causant avec madame de Simmeren sur quelques détails de sa vie, qui lui étaient échappés dans nos autres conversations, elle m'a appris que M. de Simmeren était un officier général qui commandait en Hongrie dans la dernière guerre; qu'ayant été tué à la tête de ses troupes avant d'avoir pu faire aucune disposition en faveur de sa veuve, qu'il laissait sans enfants, toute sa fortune était passée à des parents éloignés; qu'elle n'avait eu pour son partage que la jouissance de la terre de Simmeren, et que cette propriété, quoique vaste, était d'un si faible revenu, à cause des forêts et des bruyères qui la composent presque en totalité, que, sans les dons de madame de Woldemar, elle n'aurait pas eu de quoi subvenir aux dépenses qu'Adolphe est obligé de faire comme le compagnon et l'ami d'Ernest. C'est donc à madame de Woldemar qu'elle doit son honneur, sa vie, et l'existence de son fils; et, pour l'avancement de celui-ci, quand il reviendra à Dresde, c'est encore sur sa protection qu'elle compte. De si nobles procédés ne m'ont point étonnée, je sais que ma tante a toujours regardé la générosité comme un des premiers devoirs de son rang; mais ce qui m'a touchée, c'est le mystère dont elle a entouré ses bienfaits. Jusqu'à présent j'avais toujours ignoré que ses relations avec madame de Simmeren fussent de cette nature; je crois même qu'elle ne l'a jamais confié à personne de la famille, et j'aime bien que ce secret, qui est un bienfait, ne m'ait été révélé que par celle qui en est l'objet. Comme je parlais de la bonté de ma tante avec attendrissement, madame de Simmeren m'a serré la main en disant : « Quel dommage qu'il n'y ait pas dans le cœur de madame de Woldemar autant d'indulgence que dans le vôtre, et qu'elle ne puisse pas oublier une erreur ! vous pourriez être heureuses encore toutes les deux. — Eh ! madame, ai-je repris, pourquoi ma tante ne le serait-elle pas ? son fils va revenir; on dit que son caractère n'est plus le même; que, grâce aux conseils et à l'amitié de M. de Reinsberg, il s'est fait en lui les changements les plus favorables. Ce retour comblera tous les vœux de sa mère, et alors le souvenir de celle qui l'a tant offensée ne pourra pas troubler son bonheur. — Et quand il faudra qu'elle choisisse une épouse pour son fils, croyez-vous qu'elle puisse s'empêcher de penser à celle qui lui fut destinée? et cette comparaison lui permettra-t-elle d'en trouver jamais une assez aimable? — Ah ! madame ! ma tante ne me voit point avec tant de bienveillance : *elle me hait* trop pour me regretter. — Tenez, Amélie, a-t-elle répondu en ouvrant son bureau, voici une lettre de madame de Woldemar qui répondra précisément à ce que vous dites : elle est écrite depuis votre départ de Dresde; lisez-la, vous verrez ce qu'elle pense de vous, et cette phrase remarquable : « Quand je songe « à ce qu'elle était, et que je vois ce « qu'elle est devenue, je sens qu'il n'y a « que la violence de ma haine qui puisse « égaler mes regrets. »

Je me suis retirée pour lire cette lettre : j'ai voulu t'écrire tout ce que j'en pensais, mais j'ai trouvé plus simple de t'en envoyer une copie; elle te dira, mieux que je ne pourrais le faire, tout ce que j'ai dû éprouver à cette lecture.

LA BARONNE DE WOLDEMAR A MADAME DE SIMMEREN.

Dresde, 20 juin.

« Depuis trois ans, vous savez que je n'étais pas venue à Dresde, ma chère cousine; la crainte de rencontrer celle qui fut l'ornement de notre famille, et qui en est devenue l'opprobre, me tenait enfermée à Woldemar; mais j'apprends enfin que cette odieuse femme s'est fait justice à elle-même : elle s'exile de son

[redacted]

pays, elle va rejoindre la famille de son séducteur, société digne d'elle, et la seule où on pourra la recevoir sans rougir. Ah! puisse-t-elle s'éloigner assez pour que son nom ne revienne jamais frapper mes oreilles, et peut-être alors surmonterai-je la profonde tristesse dont son crime m'a frappée, et qui a détruit ma santé.

« A présent je vais presser le retour d'Ernest, je vais rapprocher de moi la seule consolation de ma vie : si depuis près de trois ans j'ai éloigné une réunion si désirée, c'était par la crainte que la vue de celle qui a fait notre honte ne réveillât dans l'ame de mon fils cette fureur de vengeance qu'il avait éprouvée en apprenant cet indigne mariage. Son ressentiment, plus impétueux que le mien, ne trouvait pas que ce fût assez du mépris pour punir un pareil outrage, et jamais ni Adolphe ni moi, n'avons pu, sur ce point, le ramener à notre opinion : depuis un an, cependant, il paraît avoir oublié Amélie, il n'en parle plus, et j'espère que, s'il prononce ce nom en revenant ici, ce sera, comme moi, avec la froide indignation du dédain, et non plus avec l'emportement de la colère.

« Ses dernières lettres, datées de l'archipel de Grèce, me disent qu'il n'arrivera à Naples que vers la fin d'août. Comme il faudra qu'il visite toutes les cours de l'Italie avant de se rendre à Dresde, je n'espère pas l'embrasser avant l'hiver prochain; mais alors avec quelle ardeur je presserai dans mes bras un fils si cher, dont les brillantes qualités promettent tant de bonheur à ma vieillesse, et un nouveau lustre au sang d'où il sort!

« Je ne doute assurément pas qu'il ne doive à la sage amitié d'Adolphe une partie de ses éminentes vertus; mais pardonnez si je ne puis m'empêcher de croire qu'il les doit encore plus à lui-même. Les défauts qu'on lui reprochait dans son enfance étaient le germe des qualités qui le distinguent aujourd'hui; la violence de son caractère annonçait l'extraordinaire valeur dont il a donné tant de preuves, et son humeur impétueuse la force et la noblesse de son ame. Soyez-en sûre, loin d'Adolphe, et seul, sans ami, sans conseil, l'héritier des Woldemar, le petit-fils des deux plus illustres maisons de l'Allemagne, ne serait jamais resté un homme ordinaire. Mais où trouver une épouse digne de lui? Je vous avoue que Blanche n'est pas celle que je désirerais à mon fils : son excessif enjouement ne convient pas à une fille de son rang, et sa coquetterie est un de ces défauts qui ne s'allient point avec l'élévation du caractère. Ah! jamais, jamais je ne retrouverai l'égale de celle que j'ai perdue : une créature si belle, à laquelle personne ne résistait, qui commandait le respect par la dignité de ses manières, et l'adoration par l'inépuisable bonté de son cœur, qui, réunissant en elle tout ce qu'on admire et tout ce qu'on aime, était l'objet du culte de tous ceux qui la voyaient. Pourquoi le crime qui a souillé tant de vertus ne les a-t-il pas effacées de ma mémoire? pourquoi une comparaison que je ne puis m'empêcher de faire sans cesse m'ôte-t-elle toute espérance d'être heureuse dans la fille que je choisirai? Ah! ma cousine! cette Amélie m'a fait un mal irréparable : quand je songe à ce qu'elle était, et que je vois ce qu'elle est devenue, je sens qu'il n'y a que la violence de ma haine qui puisse égaler mes regrets.

« Le jeune comte de Lunebourg se prétend très-affligé du départ de sa sœur; cependant, au fond de l'ame, il doit en être bien aise, malgré la protection qu'il lui accordait, et la chaleur qu'il mettait à la défendre; il y a dans ce caractère-là tant de fierté, de délicatesse et d'honneur, qu'il a dû vivement souffrir de l'ignominie dont elle s'est couverte. Je n'ai point oublié le saisissement qu'il éprouva à la nouvelle de son infame mariage; si depuis il s'est égaré jusqu'à voir cette femme et à la traiter avec une criminelle indulgence, il faut en accuser le serment qu'il fit à son père de ne jamais abandonner sa

sœur, et surtout l'imprudence que commit M. de Lunebourg en laissant à sa fille une liberté dont elle a si indignement abusé. »

Continuation de la lettre d'Amélie à Albert.

Le reste de la lettre de ma tante ne contient que des détails peu intéressants pour tous deux : ô mon Albert! il y a assurément bien des sujets de douleur pour moi dans tout ce que tu viens de lire; mais le seul qui soit resté sur mon cœur est ce saisissement que tu éprouvas à la nouvelle de mon mariage; hélas! j'acquiers chaque jour de bien tristes lumières sur l'étendue du mal que je t'ai fait; c'est en vain que ta générosité s'est efforcée de me le cacher; la vérité se découvre malgré toi, et je ne vois point sans un profond repentir qu'atteint dans ton amour, ton amitié et ton honneur, par les coups les plus sensibles, c'est la main seule de ta sœur qui te les a tous portés. O mon frère! pourquoi m'avoir caché que tu attachais ton bonheur à la possession de Blanche? cette confidence m'eût sauvée; car, si je n'ai point été arrêtée par l'orgueil du rang, assurément je l'eusse été par ma tendresse pour toi.

Albert, après avoir empoisonné ta vie, je sais bien que je n'ai pas le droit de t'accuser; mais, si une fausse exaltation m'a perdue, un excès d'héroïsme t'égara; et, si tu n'eusses eu qu'une délicatesse ordinaire, nous ne serions pas si malheureux tous les deux.

LETTRE XII.

AMÉLIE A ALBERT.

Ce 25 juillet.

J'ai quitté madame de Simmeren depuis deux jours, et avant peu j'espère être à Bellinzonna. Depuis mon départ je n'ai point eu de tes nouvelles, je n'en trouverai que chez mon oncle; aussi suis-je si impatiente d'arriver, que je regarde comme perdus tous les instants que je donne au sommeil; et, si la santé de mon fils ne me prescrivait pas de m'arrêter chaque soir, je ne voudrais quitter ma voiture que pour descendre là où tes lettres m'attendent.

Je me félicite d'avoir échappé à madame de Simmeren; je ne connais pas de femme plus séduisante, et avec qui je voulusse moins vivre : elle a quelque chose de si vif et de si mobile dans l'esprit, qu'elle ne laisse pas un moment de repos; elle vous promène d'opinions en opinions, saisissant d'un coup-d'œil tous leurs rapports, discutant le pour et le contre avec la même facilité, et se contredisant avec tant de franchise, qu'on est presque tenté de préférer les inconséquences de cette imagination en désordre à la sage réserve d'un esprit juste; enfin, si elle inquiète par la nouveauté de ses principes, elle séduit par le charme qu'elle y prête; si elle éloigne par ses caprices, elle ramène par ses caresses, et, tout en inspirant une secrète défiance sur la solidité de son caractère, force le cœur à l'aimer en dépit de la raison.

Laissons madame de Simmeren, Albert; je t'assure que la société de cette femme m'a fait mal, et que son souvenir ne me vaut rien; elle a jeté dans mes idées un désordre plus pénible que la tristesse même, et j'ai besoin d'oublier qu'il est des êtres dans le monde qui, au bout d'une longue carrière, se rappellent leurs fautes avec complaisance, parviennent presque à les faire aimer, et, loin de s'en repentir, trouvent dans le bonheur dont elles furent la source, de quoi embellir le soir de leur vie.

LETTRE XIII.

AMÉLIE A ALBERT.

Bellinzonna, 4 août.

J'arrive, je me jette dans les bras de mon oncle, je lui présente mon fils; il nous embrasse tous deux avec la plus touchante effusion, et nous reçoit comme ses enfants : on me remet tes lettres, je retrouve mon frère, tout mon frère;

voilà son caractère, ses idées, sa raison, son amitié.

Tes lettres ont eu bientôt effacé ce reste d'impression pénible que m'avaient laissé les opinions de madame de Simmeren, et je crois que sur ce sujet nous pensons exectement de même Adieu, voici M. Grandson qui commence, dit-il, ses fonctions d'oncle en m'ordonnant de quitter la plume, et de consacrer toute ma journée au besoin qu'il a d'être avec moi.

LETTRE XIV.

ALBERT A AMÉLIE.

Dresde, 28 juin.

Mon amie, ma tendre sœur, comment ne pardonnerai-je pas une faiblesse que j'ai partagée? Crois-tu que, quand je me suis arraché d'auprès de toi, je n'aie pas versé des larmes? En sortant de ta maison j'avais le cœur si oppressé, que je pouvais à peine marcher : je me suis assis sur la première borne, la tête appuyée contre le mur, et je t'assure qu'il m'a fallu un bien grand courage pour ne pas retourner chez toi te conjurer de ne pas partir : jamais tentation n'a été plus forte, et jamais je n'ai eu plus de peine à résister à un parti que ma raison condamnait. Mais ne pense pas que nous soyons séparés pour long-temps. Puisque tu l'as exigé, je ne t'ai point accompagnée; pour te satisfaire, je me suis préféré à toi, et j'ai consenti à te laisser t'exposer seule à la fatigue d'un long voyage, plutôt que de risquer d'offenser les parents de Blanche; mais avant peu j'irai revoir ma jeune, ma première amie, trésor précieux que me légua mon père, et dont je sens si bien toute la valeur.

Te le dirai-je, mon Amélie? depuis ton départ ma pensée, qui se complaît à rappeler tous les instants que nous avons passés ensemble, s'arrête souvent sur ceux où, d'un air si tendre et presque reconnaissant, tu écoutais en silence mes longues et sévères remontrances. Je me demande comment ton invincible douceur ne me désarmait pas sur-le-champ, et me laissait le courage de te parler d'autres choses que de mon amitié; mais va, mon Amélie, sois bien sûre que ce frère grondeur et moraliste, en te reprochant tes torts, n'en voyait pas moins tes vertus; et plus d'une fois il s'est dit à lui-même qu'il valait peut-être mieux se tromper comme toi que d'avoir raison comme tant d'autres.

La nouvelle de ton départ a coûté bien des larmes à Blanche : en la voyant pleurer, ma sœur, il m'a semblé qu'elle me devenait plus chère; monsieur et madame de Geysa sont restés dans un étonnement stupide; madame de Woldemar, après avoir montré, à cette occasion, une joie indécente, et répété hautement qu'en renonçant à ta patrie et à ta famille tu t'étais fait justice à toi-même, a voulu nous réunir tous chez elle pour célébrer, comme un jour de fête, celui de ton exil; je t'avoue qu'indigné de ce projet, et surtout de l'invitation qu'elle avait osé m'envoyer, je lui ai répondu que le sujet de son allégresse en étant un de deuil pour moi, deux personnes qui s'entendaient aussi peu devaient éviter de se rencontrer jamais, et que dorénavant je fuirais sa présence pour ne pas avoir à rougir pour elle, et à souffrir pour moi de la cruauté avec laquelle elle insultait à l'infortune de la sœur et à la douleur du frère.

Ma lettre ne l'a point offensée, elle en a senti la justesse; je sais même qu'elle s'est repentie, et de m'avoir engagé à venir participer à sa joie, et de l'avoir manifestée aussi publiquement; mais néanmoins elle n'a pas voulu revenir sur ses pas, et la fête a eu lieu. Monsieur et madame de Geysa y étaient; Blanche les a suivis : ne lui en fais pas un crime, Amélie; je sais bien qu'au premier moment j'aurais voulu qu'elle déclarât hautement qu'elle n'irait point; mais en y réfléchissant mieux, j'ai pensé qu'il était possible que son devoir lui en fît une loi, et que l'obéissance filiale devait aller avant l'amitié même; mais je sais du moins qu'elle a été fort triste; et, dans

un caractère comme le sien, tu penseras peut-être que c'est une plus grande preuve de tendresse que ne l'eût été le refus même d'accompagner ses parents chez madame de Woldemar.

LETTRE XV.

ALBERT A AMÉLIE.

Dresde, 20 juillet.

Madame de Simmeren a fait une indiscrétion en te communiquant la lettre que tu m'envoies; mais c'est une femme qui, dans toutes les occasions de sa vie, n'a jamais cédé qu'à son premier mouvement, et qui n'a prévu les conséquences du mal qu'elle faisait que quand il était sans remède; cependant je désirerais, pour son bonheur, qu'elle n'eût jamais commis d'imprudence plus grave que celle-ci. Qu'as-tu trouvé dans cette lettre pour t'affliger si vivement? La haine de madame de Woldemar t'était bien connue; et quant au mouvement de peine que j'éprouvai en apprenant ton mariage, c'est une de ces faiblesses de l'orgueil dont ton frère n'est pas exempt, et qu'il faut bien que tu lui pardonnes. Toi, qui te plais à me croire parfait, tu n'aurais jamais pensé que pendant quelques instants je fus plus touché de la honte de ta mésalliance que de la crainte de ton malheur; et si je t'ai toujours caché l'état où je fus alors, c'était moins pour me montrer à tes yeux meilleur que je ne suis que pour ne pas t'affliger en te laissant voir combien il m'en coûtait de donner le nom de frère à M. Mansfield. Ah! si j'avais cru n'empêcher que ce mariage, en te confiant mon attachement pour Blanche, je t'aurais ouvert mon cœur; mais je te connaissais: tu n'aurais cru assurer mon bonheur qu'en t'unissant à Ernest, et malgré la répugnance qu'il t'inspire, tu l'aurais fait. J'ai redouté ta générosité, et je ne sais si ce n'est pas une grande consolation dans nos peines qu'elles ne nous soient venues que pour nous être trop aimés. Mais calme ton repentir, mon amie: à qui ton mariage a-t-il plus nui qu'à toi-même? Pourquoi, dans le souvenir des maux dont il fut la source, n'oublies-tu que ceux qu'il t'a faits? Ah! ce n'est pas à la victime à éprouver des remords!

Je connaissais l'histoire de madame de Simmeren: quelques années avant la mort de mon père, je fus mis dans cette confidence par madame de Woldemar, qui avait besoin d'un ami sûr pour envoyer chez sa cousine certains détails relatifs à la naissance d'Adolphe. Ce fut là le véritable motif de mon voyage en Souabe, et la seule occasion que j'aie eue de voir madame de Simmeren. Je la jugeai à peu près comme toi, mais elle me plut beaucoup moins. Je n'ai jamais pu souffrir ces gens dont la conscience vit en paix avec leurs fautes, surtout lorsqu'ils se donnent aux caractères faibles et aux imaginations vives comme un modèle à suivre. J'avoue que la tranquillité de madame de Simmeren, au milieu du désordre de sa conduite, m'a toujours indigné. C'est le dernier degré de la corruption que d'y vivre sans honte, et de préférer cette paix criminelle, qui est comme la mort de l'ame, au remords salutaire qui nous repousse vers la vertu, et en est le supplément, si la vertu peut en avoir.

Tu demandes où sont les punitions du vice et les récompenses de la vertu, et tu n'espères les trouver que dans le ciel: sans doute, Amélie, tu les y trouveras; mais elles sont aussi sur la terre: attends encore quelque temps pour juger cette grande question; attends d'avoir lu au fond des ames, si ce n'est pas là que le vice nourrit en silence ses plus cuisantes douleurs, et que la vertu a placé ses plus doux plaisirs; attends d'avoir vu un coupable sur son lit de mort, et d'avoir comparé sa fin avec celle de mon père; attends, Amélie, attends les derniers jours de madame de Simmeren, et alors seulement tu pourras juger si Dieu nous a trompés en écrivant ces mots dans nos cœurs: *Sois sage, et tu seras heureux!*

LETTRE XVI.

AMÉLIE A ALBERT.

Du château de Grandson, 18 août.

Il faut avoir eu un père comme le mien, il faut l'avoir aimé comme je l'ai fait, pour croire que M. Grandson n'est que mon oncle. Jamais enfant n'a été accueilli dans la maison paternelle avec plus de bonté que je ne l'ai été ici : chaque jour ce sont des fêtes nouvelles ; le château ne désemplit pas ; on vient de Bellinzonna, de Lugano et autres villes voisines, pour féliciter mon oncle sur l'arrivée de sa fille, car il ne permet pas qu'on me nomme autrement. J'ai été si long-temps privée de ces égards, de cette considération, de cette bienveillance, que je ne m'en vois pas l'objet sans un vif plaisir et une grande reconnaissance pour celui à qui je dois de pareils biens.

Dans ces moments, Albert, c'est à toi que j'ai pensé, c'est toi que j'ai regretté. En voyant les éloges qu'on me prodigue, surtout l'affecti n qu'on me témoigne, tu aurais cru revenir à ces jours heureux où j'étais chez mon père.

Je suis étonnée qu'avec le goût que tu me connais pour la solitude je ne sois pas encore lasse d'être entourée de monde du matin au soir. Parmi les personnes que je vois, celles qui me marquent le plus d'empressement sont deux femmes de Bellinzonna, madame de Nogent et madame d'Elmont. La première est d'une gaîté si continuelle, qu'elle en paraît affectée, et, en trouvant toujours sujet de rire aux choses les plus communes, elle me rend malgré moi sérieuse aux plaisantes. L'autre est plus jeune, plus jolie et beaucoup plus aimable : elle était ici quand je suis arrivée ; depuis, elle n'a pas quitté le château, et je ne puis m'empêcher d'être touchée de l'extrême préférence qu'elle me montre ; mon oncle lui reproche de l'affectation ; je ne lui en ai point trouvé encore. Je vois aussi presque tous les jours M. Watelin, dont l'esprit est assez piquant et la conversation intéressante. M. Grandson lui témoigne une amitié qui m'a prévenue en sa faveur ; car je me sens disposée à aimer tout ce qui plaît à mon oncle : il y a dans toutes ses manières tant de bonté, de franchise et de loyauté, que dès son premier abord il inspire, avec le besoin de le chérir, celui de lui complaire et de s'occuper sans cesse des moyens d'accroître son bonheur.

Ce qu'il aime le plus, à ce qu'il dit, après mon fils et moi, c'est la terrasse de son château : le monde entier qu'il a parcouru ne lui a jamais offert rien d'aussi beau ; c'est la première chose qu'il m'a fait voir en arrivant ; il m'y mène tous les jours, et mon admiration le ravit : c'est en effet un des plus beaux points de vue que puisse offrir un pays aussi pittoresque que celui-ci. D'un côté le mont Saint-Gothard, dont les roches sourcilleuses s'élancent dans les nues ; plus loin les montagnes des Grisons avec leurs cimes blanchissantes ; et du côté de l'Italie une plaine riche, fertile, et que couvre une si innombrable quantité d'arbres fruitiers, qu'elle semblerait un verger sans bornes, si le Tésin qui l'arrose ne guidait l'œil, après mille détours, vers le lac Majeur, qu'on aperçoit au fond de l'horizon comme une vaste mer.

Dès le lendemain de mon arrivée, mon oncle a assemblé tous ses gens dans la grande salle du château, et me les a présentés l'un après l'autre, en m'informant de leur nom et de leur emploi ; ensuite il s'est adressé à eux, et leur a dit en me montrant : « Mes amis, voilà votre souveraine ; c'est elle qui présidera à tout ; elle distribuera les récompenses, infligera les punitions, donnera tous les ordres..... Ils n'en seront pas fâchés, a-t-il ajouté en se tournant vers moi ; je ne suis pas toujours bon, et ils ont eu souvent à souffrir de mes brusqueries ; mais quand on a passé sa vie avec des marins, on ne peut pas être doux comme une femme. » Un des gens a secoué la tête ; mon oncle l'a vu, et lui a dit : « Tu as de la rancune, toi ; tu n'as pas oublié encore que j'ai voulu te jeter par la

Rousseau sensibilité romantique

fenêtre. — Je l'aurais bien moins oublié si je ne m'étais pas échappé d'entre vos mains, car j'aurais les os brisés à présent. — Eh bien! ne t'ai-je pas assez récompensé de la peur que je t'ai faite? — Oh! si bien, a repris le domestique, que, dussiez-vous exécuter vos menaces, je ne pourrais me résoudre à quitter votre service. »

Mon oncle lui a tendu la main en riant, et puis l'a congédié, ainsi que ses camarades, pour qu'ils allassent préparer la fête qui devait avoir lieu le soir. Tout le château a été illuminé; on a dansé jusqu'au jour; la joie animait tous les convives: je la partageais, je me sentais renaître à tous les goûts de la jeunesse; le bruit, le mouvement, la gaîté m'animaient sans m'étourdir; et en retrouvant ces sensations qu'une longue douleur avait éteintes, je me disais: Si Albert était là, peut-être retrouverais-je aussi le bonheur.

LETTRE XVII.

AMÉLIE A ALBERT.

Du château de Grandson, 14 septembre.

Depuis quelques jours nous sommes un peu seuls; mon oncle s'en inquiète, il craint que je ne m'ennuie. Il a bien tort: je suis si bien avec lui! ce monde qui était toujours entre nous commençait à me fatiguer. Peut-être il est possible d'avoir plus d'esprit que mon oncle: mon père en avait davantage; mais son extrême bonté donne tant de charme à tout ce qu'il fait, et ses nombreux voyages tant de variété à ce qu'il raconte, qu'il me semble que je ne craindrais pas de passer tout mon temps tête à tête avec lui; d'ailleurs, j'habite un pays si enchanteur, que c'est une jouissance bien vive pour moi de pouvoir le parcourir en liberté. Je me plais à errer dans ces routes solitaires et sauvages où on croit être seul au monde; à parcourir ces prairies si vertes et si fraîches, qu'il semble que jamais pied d'homme ne les ait foulées; à voir couler ces eaux limpides qui, toujours les mêmes par leur pureté, toujours différentes par leurs accidents, nourrissent ces longues rêveries auxquelles tu sais que j'aime tant à me livrer. Mais mon oncle ne me laisse pas libre de suivre mon goût sur ce point, il prétend que toutes ces rêveries où on se crée l'idée d'un bonheur parfait ne servent qu'à dégoûter du pauvre bonheur réel; et quand il me voit m'échapper pour aller me promener seule, il court après moi, ou envoie M. Watelin me tenir compagnie. Assurément mon oncle peut avoir raison quand il assure que ces heures de solitude ne me valent rien; mais si M. Watelin était aussi aimable qu'il le suppose, croit-il donc que de fréquents tête-à-tête avec lui, dans le plus beau pays du monde, n'auraient pas aussi leur danger?

Ta dernière lettre m'a bien touchée, Albert; mon bonheur t'y occupe si uniquement, que le nom de Blanche n'y a été tracé qu'une fois. Ah! mon ami, ne crains point que je t'afflige encore par de nouvelles erreurs; je suis retenue dans la route du bien non-seulement par mon intérêt, mais par le tien, qui m'est plus cher encore, et j'ai du moins recueilli ce fruit de mes fautes, qu'elles m'ont inspiré une si grande méfiance de moi-même, que désormais je ne veux voir que par tes yeux, n'être éclairée que par tes conseils, ne suivre que tes exemples, et enfin ne conserver de moi que mon cœur pour t'aimer; et si, dans la suite, on me trouve quelques-unes des vertus de mon modèle, je m'enorgueillirai de pouvoir dire, comme la terre odorante du poète persan[1]: *Je ne suis pas la rose mais j'ai vécu près d'elle.*

LETTRE XVIII.

ALBERT A AMÉLIE.

Dresde, 15 septembre.

Ne vante plus la force de mon ame, car je suis tourmenté plus sans doute que je ne devrais l'être. On parle du re-

[1] Saadi

tour d'Ernest, et je vois que Blanche, tout en m'assurant qu'elle n'aime que moi, sourit à l'idée de se faire regretter par son cousin. Je sais bien qu'il faut que quelques ombres se mêlent aux charmes de cette fille adorable; mais pourquoi sont-elles dans son cœur plutôt que dans son caractère? Que n'ai-je à lui adresser les mêmes reproches qu'à toi! Oh! que le ciel ne lui a t-il donné ton cœur, mon Amélie, ton cœur tendre, qui fut la cause de tes erreurs, sans doute, mais qui en est aussi l'excuse! Quoi que tu en dises, mon Amélie, un amour véritable n'est pas aveugle, et les défauts de Blanche ne peuvent m'échapper : je vois trop qu'il est des moments où le désir de plaire l'entraîne si impérieusement, que la crainte de blesser l'amitié, l'amour même ne l'arrêterait pas : le repentir viendrait bientôt, j'en suis sûr; mais le mal serait fait, et un mal dont elle ne concevrait peut-être jamais la profondeur. Quelquefois elle se fait un jeu d'exciter ma jalousie; il est rare qu'elle réussisse : je l'estime trop pour la soupçonner; alors elle augmente d'efforts, et, quand elle est parvenue à ébranler ma confiance, il semble qu'elle soit plus satisfaite d'elle-même. Ainsi donc se rabaisser dans l'opinion de son amant en déchirant son cœur, donner de fausses espérances à des êtres qu'on n'aime pas, se perdre dans leur estime et exciter leur vengeance, voilà l'amusement d'une coquette et ce qu'elle appelle son triomphe; encore est-ce le beau côté de ce caractère, puisque ce manége n'est employé que pour s'assurer la tendresse d'un amant : que serait-ce donc si, n'aimant rien et s'amusant de tout.....? mais Blanche en est incapable. Hélas! qu'il est cruel d'accuser de pareils torts la femme à laquelle on a attaché invariablement sa destinée! Pourquoi recourir à la ruse quand on a tant de charmes? préférer à la touchante dignité de la franchise le misérable emploi de la finesse? et à cette pure confiance qui augmente l'amour en nourrissant l'estime cette inquiétude perpétuelle qui ne l'excite qu'en le corrompant? Je sais que Blanche t'écrit; elle croit avoir à se plaindre de moi : après avoir supporté quelque temps ses railleries et son persiflage, je lui ai répondu sur un ton peut-être trop sévère; mais je souffrais cruellement de lui voir gâter à plaisir un si charmant naturel : entraîné par l'ardente affection qu'elle m'inspire, j'ai laissé échapper des vérités qui l'ont blessée. Helas! si son intérêt ne m'occupait pas bien davantage que le mien, et si je ne cherchais qu'à lui plaire, j'aurais été plus adroit; mais elle m'est si chère, que plutôt que de lui nuire en la flattant, je m'exposerais à perdre sa tendresse. Adieu, ma sœur bien-aimée; tu vois que je ne te parle que d'elle aujourd'hui.

LETTRE XIX.

BLANCHE DE GEYSA A AMÉLIE.

Dresde, 15 septembre.

Hé bien, pauvre cousine! te voilà donc tout-à-fait perdue pour moi; je ne puis espérer de te revoir de long-temps, et il ne m'est pas même permis de t'écrire. Notre hautaine et despotique tante ayant donné à mon père, en manière de conseil, l'ordre positif de m'interdire toute communication avec toi, il a obéi; et ce n'est qu'à force de supplications et de caresses que j'ai pu obtenir de lui de te dire en secret un dernier adieu. Aussi quelle folie à ton âge de t'aller enterrer dans de tristes montagnes! Tu n'y verras que des ours ou des hommes qui ne valent guère mieux; mais ne sait-on pas que tu n'as jamais rien fait comme une autre? Depuis ton départ je suis triste; ton frère n'est plus aimable; il me prêche, je le raille; il se fâche, je le boude, et nous n'avons personne pour nous raccommoder. Je te vois d'ici prendre ta mine dédaigneuse, et, du moment que j'ai nommé ton frère, me juger coupable sans m'entendre; mais que veux-tu, Amélie? les choses sont arrangées tout de travers : quand tu éprouves pour lui l'aveuglement, l'enthousiasme,

l'adoration, que peut-il rester à mon amour? ton amitié lui a tout pris. Ne me gronde pas aussi, cousine, laisse ce soin à ton frère; il s'en acquitte si bien, et c'est un rôle si convenable pour un amant! Je ne puis rien faire qui le contente, et je ne comprends pas qu'il puisse toujours aimer quelqu'un qui lui plaît aussi peu : si je plaisante, je manque de tendresse; si je me plains, je suis injuste; si je me résigne, je suis froide; si je me distrais, je suis coquette; et, à l'entendre, c'est toujours moi qui ai tort et lui qui a raison. Au reste, si depuis quelques jours je me suis donné un peu le plaisir de le tourmenter, c'est que j'ai en réserve de quoi guérir ses légères blessures. Je suis presque assurée du consentement de mon père en faveur d'Albert, et je crois que madame de Woldemar, à qui ma gaieté n'a pas le bonheur de plaire infiniment, et qui d'ailleurs a en vue l'alliance la plus illustre pour Ernest, ne serait pas éloignée d'un arrangement qui nous rendrait libres tous deux. Vois un peu ce que ton frère gagne à se mettre mal avec moi, c'est d'ignorer encore un secret qui, j'ose le croire, ne lui est rien moins qu'indifférent; mais, je veux le lui faire acheter, et il ne l'apprendra qu'en me permettant de paraître aimable à d'autres yeux qu'aux siens. Je veux bien lui plaire plus qu'à personne, mais c'est tout, et exiger davantage, c'est vouloir plus que la nature ne permet aux femmes de donner. Tu souris; mais il n'est pas question de toi ici; on sait bien qu'Amélie est une exception; et, dis-moi, qu'as-tu gagné à l'être? En renonçant à cette douce et innocente coquetterie que je défends ici, as-tu été plus aimée? as-tu été plus heureuse? Crois-moi, cousine, c'est être ingrate que de ne pas bénir cette mobilité de sensations et cette envie constante de plaire, qui est pour notre sexe le préservatif des grandes passions, c'est-à-dire des grands malheurs et des grandes sottises; et, lors même que la coquetterie serait un tort, il faudrait encore l'admettre, parce qu'au fond il vaut mieux être heureux que parfait, et que d'ailleurs Dieu nous a créées pour elle : pour elle! vas-tu t'écrier en reculant d'effroi à la vue du monstre hideux. Oui, mon Amélie, pour elle, je le répète, sans son secours, quel serait notre sort? qui nous apprendrait que nous ne pouvons garder l'empire qu'en ayant l'air de le céder, et que les hommes nous laissent toujours faire lorsque nous les laissons ordonner?

Chère Amélie! si je ne m'afflige pas plus sérieusement de mes démêlés avec ton frère, tu me pardonneras, parce que tu sais bien que, dans le fond, je l'aime avec plus de solidité et de tendresse que je n'en ai l'air. Quelquefois, lorsque je pense qu'avec ton caractère je rendrais Albert plus heureux, je suis tentée de te l'envier, quoique bien sûre qu'il fait le malheur de celle qui l'a. N'est-ce pas une véritable preuve d'attachement, Amélie? car, enfin, si le ciel te créa pour le bonheur des autres, il me créa, moi, pour le mien; et je ne sais si je ne perdrais pas au change. Bien des gens diront qu'oui. J'aurais pensé comme eux il y a un moment; mais, à mesure que j'écris, je sens que mes dispositions changent; je crois t'entendre me parler en faveur d'Albert; mon cœur s'attendrit à ta voix, et je ne peux plus garder ma légèreté ni ma colère. Je suis convaincue que, s'il m'eût été permis de passer ma vie auprès de toi, j'aurais fini par céder au charme irrésistible de ton éloquence, qui, sans jamais disserter sur le bien, oblige à le faire en forçant à l'aimer..... Bonne cousine! c'est Blanche seule qui a commencé cette lettre; mais c'est ta douce influence qui en a dicté les dernières lignes, et tu vois comme je vaux mieux en la finissant. Adieu, chère amie, adieu jusqu'au jour où, déposant mon empire et ma liberté entre les mains d'Albert, je pourrai te nommer ma sœur.

LETTRE XX.

AMÉLIE A BLANCHE

Du château de Grandson, le 5 octobre.

Me sera-t-il permis d'adresser à l'aimable amie dont le cœur généreux est venu me chercher dans mes montagnes quelques lignes qui lui peignent tout le bien que je pense d'elle, et toute la reconnaissance qu'elle m'inspire? Chère Blanche! pourquoi te gronderais-je? que me fait ce que tu dis quand je vois ce que tu es? Tu parles de ta légèreté, et ni l'absence ni l'adversité n'ont pu te détacher d'une amie malheureuse. Va, tant que tu aimeras Albert, ce sera en vain que tu chercheras à me faire mal penser de toi : tu n'y parviendras jamais. Pour oser associer son ame à la sienne, il faut se sentir bien des vertus : on ne s'attache qu'à ce qui nous ressemble. C'est toi, Blanche, c'est toi qui feras le bonheur du meilleur des hommes, et qui répareras tout le mal que je lui ai fait. Je te regarde comme l'ange sauveur destiné à arracher de mon sein le cruel remords d'avoir nui à mon frère. Tu tiens entre tes mains notre sort à tous deux : d'un mot tu peux faire sa félicité et me rendre la paix, et ce mot, tu le diras, j'en suis sûre : nul obstacle ne t'arrêtera. Ah! Blanche! au lieu de te gronder, laisse-moi te bénir; laisse-moi te dire que celle qui joint au pouvoir de répandre tant de biens la volonté de le faire ne doit point en être crue sur sa parole lorsqu'elle se peint comme une jeune fille vaine et coquette, dont le plus doux passe-temps est d'affliger son amant, et de calculer jusqu'à quel point elle lui fera acheter le bonheur qu'elle lui destine.

Non, Blanche, je ne croirai jamais que tu aies eu des torts volontaires avec Albert; s'il était même possible que quelques-uns de tes avantages pussent nuire à son bonheur, ton cœur est trop sensible pour n'y pas renoncer, et te faire préférer aux vains plaisirs de l'amour-propre un moyen d'être plus aimée, et de rendre ton époux plus heureux. Le monde même, qui connaîtrait bientôt tes motifs, ne te trouverait-il pas plus aimable, précisément parce que tu ferais moins de frais pour le paraître? A l'exception de quelques hommes sans mœurs, dont l'approbation est presque une insulte, tous les autres te sauront gré du sacrifice de tes succès à ton devoir. Sois-en sûre, ma Blanche, en réunissant toutes les jouissances que peut donner l'amour-propre à une belle femme et à une femme d'esprit, elles ne vaudront jamais celles que trouve une femme de bien dans l'intérieur de sa maison.

Je ne te parle point de moi, aimable amie, mon frère te communiquera tous les détails que je lui donne sur ma nouvelle situation. Si, comme tu le dis, les hommes sont un peu ours dans ce pays-ci, ils ne m'en déplairont pas plus pour cela, car tu sais que je suis assez sauvage; mais malheureusement je ne les ai pas trouvés tels. Bellinzonna est une petite ville charmante sur la route de France en Italie; presque tous les voyageurs s'y arrêtent, beaucoup y séjournent; cela a donné au ton de la société une élégance, et aux mœurs une urbanité, qu'on ne trouverait peut-être pas dans la plupart des autres villes suisses. Dans les premiers temps de mon séjour ici, mon oncle attirait beaucoup de monde, et Albert aura pu te dire que, pour la première fois de ma vie, je me suis vue avec plaisir au milieu d'un cercle nombreux, parce que, en comparant les prévenances que j'y recevais avec l'éloignement qu'on me marquait à Dresde, il me semblait tout composé d'amis; cependant j'ai été assez promptement fatiguée des continuelles visites que nous recevions, j'ai senti une vive impatience d'être seule avec mon oncle : heureusement il l'a partagée. Dès que nous avons été rendus à nous-mêmes, il m'a fait faire connaissance avec le pasteur du lieu. A la fin d'une vie sage et laborieuse, cet homme respectable attend en paix la récompense de ses ver-

tus : il a auprès de lui deux filles, l'une âgée de seize ans, et l'autre de quinze. Toutes deux sont vêtues à la mode des paysannes du pays, et partagent joyeusement entre elles les soins de la piété filiale et ceux des travaux rustiques. Je dirige souvent mes promenades de leur côté, et, d'aussi loin que ces aimables filles m'aperçoivent dans le chemin, borde de chênes et de peupliers, qui conduit au presbytère, elles courent au-devant de moi avec transport, me comblent de leurs innocentes caresses, me racontent toutes leurs petites histoires, et ne me laissent jamais aller que je n'aie goûté leurs raisins et leur crême. Bientôt je me verrai forcée d'interrompre ces courses champêtres : nous entrons dans la mauvaise saison, les chemins deviennent difficiles, la neige commence à couvrir les hauteurs, l'abondance des pluies fait déborder les torrents, et le vent, qui retentit dans les montagnes avec plus de violence que partout ailleurs, enlève chaque jour un charme à la campagne; les fleurs tombent oubliées sur le sol qu'elles embellissaient, et le rameau de verdure qui nous couvre encore aujourd'hui, demain jonchera la terre : ainsi se détruisent peu à peu tous les liens qui nous attachent à la vie. O ma Blanche! en voyant avec quelle effrayante rapidité le temps entraîne tout avec lui, laisseras-tu échapper le bonheur tandis qu'il est en ton pouvoir? Ne hâteras-tu pas le moment où tu pourras jouir avec Albert des pures et ineffables délices d'une union assortie? Se donner à ce qu'on aime, Blanche, ce n'est pas perdre son indépendance, c'est en user. Qu'Ernest, en revenant dans sa patrie, sache bien que ce n'est point par haine pour lui, mais par amour pour Albert, que tu as formé tes liens, et que, si le cœur de Blanche fut trop tendre pour ne pas aimer, il fut trop fier pour ne laisser à personne le droit de disposer de lui.

LETTRE XXI.

AMÉLIE A ALBERT.

Du château de Grandson, le 14 novembre.

Cher Albert, mon temps de bonheur n'a pas duré beaucoup; depuis quelques jours surtout je me sens accablée d'une mélancolie que je ne puis surmonter : faut-il l'attribuer à l'influence d'une saison qui amène avec elle les idées tristes, ou plutôt au continuel chagrin d'être séparée de toi, chagrin sur lequel le temps est sans puissance, et qui ne se montre moins peut-être que parce qu'il s'enfonce plus avant dans le cœur? Ah! les peines qui usent la vie sont presque toujours celles qui se cachent, et tel *qui a résisté* à leur violence succombera *à leur durée!* ne va pas croire, cher Albert, que cette disposition vienne d'aucun mécontentement sur ce qui m'entoure : de qui, bon Dieu! pourrais-je me plaindre? Mon oncle ne m'aime-t-il pas comme sa fille? ne suis-je pas sûre que ma présence le rend heureux? chacun ici ne s'empresse-t-il pas de prévenir mes moindres désirs? Non, rien n'afflige mon cœur, mais rien ne le remplit; j'aime mon oncle comme un bienfaiteur, comme un père : chaque jour me découvre en lui de nouvelles vertus; mais il ne m'inspire pas la confiance de lui parler de tout ce que j'éprouve; loin de lui avouer la tristesse qui m'obsède, je la lui cache : il ne la comprendrait pas; il croirait que c'est l'ennui qui la cause; et pour la *dissiper*, il m'arracherait à ma solitude, et me forcerait à aller passer l'hiver au milieu du monde, soit à Bellinzonna, à Milan ou à Turin. Albert, je ne sais si dans ton cœur même il peut y avoir plus de bonté que dans celui de M. Grandson; mais cet homme excellent ne sera jamais pour moi un ami comme Albert. J'ai été tentée un moment de former une liaison particulière avec madame d'Elmont : cette jeune femme exprimait avec tant de grace des goûts et des sentiments analogues aux miens, que je croyais avoir rencontré une amie; mais heureu-

sement je me suis aperçue à temps que mon oncle l'avait bien jugée; j'ai vu que tout en vantant les charmes de la solitude, elle recherchait le monde qu'elle voulait avoir l'air de dédaigner; depuis que nous sommes seuls ici, elle n'a trouvé le moment d'y venir qu'une journée, non sans se plaindre de me voir si peu, et sans se désespérer des chaînes qui la retiennent. J'ai cru remarquer dans le contraste de ces expressions si vives et de cette conduite si froide une sensibilité dont l'esprit faisait tous les frais, et j'ai renoncé à cette liaison avant que sa perte fût pour moi une douleur. Je vois plus souvent M. Watelin; mais il va partir pour Paris, et il fait bien : ce séjour lui convient infiniment plus que celui-ci. Ne prenant nul intérêt à lui, je l'écoutais avec assez de plaisir, lorsque je me suis aperçue que mon oncle avait des vues secrètes en nous réunissant souvent; dès lors j'ai apprécié cet homme ce qu'il valait : j'ai vu un esprit sans fond, qui ne saisissait que les superficies, qui, disant d'un air fin les choses les plus communes, en imposait quelquefois à ceux qui ne se souciaient pas d'y regarder de plus près. Ajoute à cela cette vanité misérable qui, mesurant le mérite sur quelques succès, les recherche à tout prix, les suppose même sans les avoir, et tu jugeras si ta sœur pouvait courir le moindre danger auprès de cet homme-là. Mais eût-il possédé de véritables avantages, je n'en aurais pas été plus touchée. Se peut-il que mon oncle me connaisse assez peu, me juge assez mal pour concevoir l'idée de me marier? Moi, Amélie Mansfield, m'engager dans de nouveaux liens, quand tous mes souvenirs vivent encore; quand tous les mariages ne me présentent que l'image d'un ingrat et d'une victime; quand mon cœur, flétri par le chagrin, se sent dégoûté de tout, même du bonheur! Ah! mon Albert, je ne me relèverai jamais du coup dont un amour trahi m'a frappée; et si je ne retrouvais quelquefois des larmes en pensant à toi et en embrassant mon fils, je croirais, dans l'anéantissement qui m'accable, que mon ame est morte avant moi.

LETTRE XXII.

AMÉLIE A ALBERT.

Du château de Grandson, le 21 décembre.

Albert, je m'attache à mon oncle de plus en plus, et ma tendresse s'accroît avec sa bonté. Depuis que l'hiver règne ici, que les neiges couvrent toutes les routes, que les avalanches emportent souvent dans leurs chutes les arbres, les cabanes, et même les habitants, mon oncle ne s'occupe que de prévenir et de réparer les funestes accidents dont les montagnes sont souvent la cause et le témoin. Dans un voyage qu'il fit l'hiver dernier à travers les Alpes, il s'arrêta plusieurs jours chez les hospitaliers du mont Saint-Bernard : il fut si charmé de l'utilité de leur établissement, qu'il prit dès lors tous les renseignements nécessaires pour en former un pareil ici, et il s'occupe chaque jour d'exécuter son projet. Il a fait élever de distance en distance, sur la grande route qui passe devant le château, de hautes perches pour indiquer le chemin à travers la neige : à ces perches on a attaché de grosses cloches, afin que les voyageurs égarés puissent avertir plus sûrement de leur détresse, et trouver plus tôt un asile. Nous avons un chien dressé à la quête des voyageurs perdus dans ces immenses plaines de neige, et durant la nuit et le jour, six hommes veillent alternativement, prêts à voler au secours de ceux qui sont en péril. L'argent seul pourrait payer de pareils soins, je le sais, et quoiqu'on dût applaudir celui qui en ferait un tel usage, s'il se contentait de donner ses ordres sans veiller lui-même à leur exécution, il ne vaudrait pas M. Grandson : plus d'une fois je l'ai vu, en entendant la cloche de détresse, ne pas craindre de se mettre à la tête de ses guides, afin de les encourager; aussi chaque jour il reçoit chez lui des gens égarés : s'ils sont pauvres, il leur donne de l'argent; s'ils sont riches, il leur

prête des mulets pour les conduire jusqu'à Bellinzonna : tous le bénissent et le nomment l'ami des malheureux et leur seconde providence. Je ne puis te dire combien une bonté si active, en me pénétrant d'affection et de respect pour mon oncle, me rend ce séjour-ci agréable. J'avoue que la froideur que m'a inspirée madame d'Elmont est venue en partie du peu de cas qu'elle faisait de mon oncle : elle lui reprochait de manquer de délicatesse et d'esprit, et prétendait que sans cela on ne pouvait avoir de véritable bonté. Eh quoi! peut-on si mal apprécier cette précieuse vertu! et la bonté, pour n'avoir point de grace, n'en est-elle pas moins la bonté? D'ailleurs, si mon oncle n'a pas tout l'esprit que peut donner une éducation soignée, il possède celui qui vient d'un jugement droit et d'un continuel désir d'obliger; et je ne sais si ce n'est pas là le meilleur. Quoi qu'il en soit, il n'y a que toi au monde, Albert, dont la société me fût plus douce que la sienne : le bien qu'il fait me redonne du goût à la vie, et le rôle de sœur hospitalière, que j'exerce ici, pouvait seul satisfaire mon cœur. Quelquefois, en dépit de la bise qui souffle avec violence, nous allons, mon oncle et moi, à la découverte à travers la neige durcie, et il est enchanté de me trouver autant de force avec un air si délicat. Nous gravissons les roches nues et pyramidales qui entourent le château, et dont les flancs chevelus sont rayés de neige : dans leurs profondes cavités, nous découvrons, parfois, quelques mousses échappées à la destruction universelle, et ce reste de verdure me rend à lui seul tout le printemps. Mais rien n'est beau, rien n'est sublime comme de voir le soleil, à son couchant, colorer des plus belles nuances de rose et de carmin ces neiges d'une blancheur virginale, et ces glaces d'un bleu transparent; tout l'horizon de l'Italie paraît bordé d'une large ceinture de pourpre; et quand la lune s'élevant au-dessus vient verser sa lumière argentée sur cette vaste enceinte de neige, et sur ces immenses rocs de granit découpés avec tant de hardiesse, l'air acquiert alors un degré de pureté qui semble être le partage du ciel. Au milieu de ce silence si profond, si majestueux, si universel, auprès duquel le silence d'une nuit d'été semblerait un joyeux concert, l'ame s'élève, s'agrandit, interroge son créateur, aspire à l'entendre, sent toute sa puissance, espère tout de sa bonté, et se livre avec transport au sentiment d'adoration et de reconnaissance qu'inspire cet être infini de qui émanent tous les biens. Pure et sainte religion! toi qui, veillant sur notre bonheur, défends à la haine de durer un jour, et prescris à l'amour d'être éternel, c'est toi qui soulages du poids de leur sensibilité ces créatures délaissées qui *n'ont plus rien* à aimer sur la terre; toi seule es leur recours, puisque seule tu les sauves du malheur de n'exister que pour soi, et qu'en offrant un objet à leur amour, tu leur permets de chérir de toute leur puissance un autre être qu'elles-mêmes.

LETTRE XXIII.

ALBERT A AMÉLIE.

Dresde, 22 janvier.

Tu as su avant moi que madame de Woldemar ne s'opposerait pas à mon union avec Blanche, et il était juste que tu en fusses la premiere instruite, puisque c'est à toi que je dois une partie de mon bonheur. Blanche ne m'avait encore rien dit il y a deux jours : elle continuait à me bouder et à se faire un jeu de mes inquiétudes, et moi je commençais à me lasser de cette longue épreuve, lorsque je reçus la lettre que tu me chargeais de lui remettre : je la lui apportai; elle la prit avec vivacité; en la lisant, elle ne put retenir ses pleurs, puis, me tendant la main de cet air tendre qui augmente la puissance de ses charmes, elle me fit l'aveu de ses torts, m'apprit les dispositions de nos parents, confessa qu'il n'y avait de bonheur pour elle qu'en étant aimée de moi, et ajouta, avec la plus touchante franchise, que

nseils, elle m'eût fait atten-
mps une nouvelle qui la ra-
moi, incertain si j'étais plus
son repentir ou de mes es-
t qui je devais le plus aimer,
ie comme elle, ou d'une sœur
je pressai sa main sur mon
pouvoir exprimer ma joie que
mes.

eçus de madame de Wolde-
t le plus honnête, par lequel
ait d'aller la voir ce matin. Je
ndu chez elle, et j'en ai été
une distinction particulière.
bien souvent, m'a-t-elle dit,
nement qui, en déshonorant
lle, m'a privée de la société
ui m'était le plus cher, et de
ie j'estimais le plus. » Je l'ai
e en m'inclinant très-froide-
i ai demandé en quoi je pou-
e utile. « Au reste, a-t-elle
ans me répondre, nous fai-
de ne pas nous voir, puis-
is il n'est pas permis de dire
u'on pense de vous, ni l'opi-
a de votre sœur. » J'ai rougi:
ans sa bouche m'a paru une
Ce n'est pas sans doute pour
l'elle que madame de Wolde-
ré me voir? ai-je repris vive-
n, et plût au ciel qu'elle soit
erdue pour nous, que jamais
is rien à en dire!.... Ne vous
, Albert, je quitte ce sujet;
anche seule qu'il sera ques-
De Blanche? — Oui; je sais
s est chère, et que depuis son
e vous préfère à tout. Je ne
it son choix, il l'honore; et
cette fois-ci, Ernest n'aura
ir de son rival. Albert, puis-
e vous aime, que mon fils, la
t à peine, ne peut la regret-
s qu'il serait possible de faire
ment entre nous, par lequel
derait son titre, et Blanche
sans qu'ils fussent obligés de
ne vous cache point que je
is cédé Amélie aussi facile-
mélie était l'enfant de ma ten-
dresse, la fille que j'aurais choisie : les qualités du cœur, les agréments de l'esprit, les charmes de la figure, elle possédait tout; son éducation seule l'a perdue, l'imprudence de votre père..... — Je n'entendrai pas un mot contre mon père, madame, ai-je dit en me levant. — J'ai tort, Albert, ce n'est pas devant vous que je dois dire ce que je pense de lui; j'approuve que vous n'enduriez pas qu'on porte atteinte à sa mémoire : ce respect est digne de la noblesse d'un sang dont vous seriez la gloire sans la trop coupable indulgence..... Je me tais, a-t-elle ajouté en me voyant prêt à sortir; je vois bien qu'il ne faut dire que ce que vous voulez. — Ah! madame, me suis-je écrié en revenant sur mes pas, quand votre condescendance vient de céder Blanche à mon amour, faut-il que l'injustice qui vous emporte me fasse presque haïr la main dont je tiens mon bonheur! » Elle a paru surprise; après un moment de silence, elle a repris d'un ton grave et sévère : « Nous ne pouvons rien conclure que mon fils ne soit ici. Comme chef de la maison de Woldemar, c'est à lui seul qu'appartient la décision de cette affaire; mais je lui crois le cœur assez fier pour abandonner sans peine la main d'une femme dont le cœur ne l'a point préféré, et je lui en destine une qui lui fera oublier, sans doute, que ses deux plus proches parentes ont pu penser qu'il y avait des alliances qui leur convenaient mieux que celle du comte de Woldemar. » Elle n'a point dit le nom de l'épouse qu'elle a en vue pour Ernest; mais ce que j'ai pénétré me fait soupçonner qu'elle tient à une famille qui touche presqu'au trône. Si je ne me trompe point, et qu'Ernest ait conservé l'orgueil et l'ambition qu'il faisait déjà éclater dans son adolescence, cette union se fera sans doute, et la main de Blanche m'est assurée.

Madame de Woldemar attend son fils dans quelques mois : elle doit le prévenir de ce qui se passe ici. Il saura que le cœur de Blanche s'est donné, et sans doute il ne voudra pas le contraindre.

Cependant, si Blanche allait lui plaire! et comment ne lui plairait-elle pas? depuis ton absence, qui peut l'emporter sur elle? qui peut seulement l'égaler? Ernest élevera en vain ses regards vers un sang royal, où trouvera-t-il rien de plus digne de les arrêter que Blanche de Geysa? Si tu étais ici, je serais plus tranquille : je ne connais que ton enchanteresse douceur qui pût lutter victorieusement contre la piquante vivacité de Blanche; mais elle n'aime point Ernest, mais elle en aime un autre : ne voilà-t-il pas de quoi retenir un homme délicat? Et Ernest l'est sans doute : son éducation et sa naissance m'en répondent. Ne sais-tu pas que j'ai toujours pensé qu'il est de certaines vertus inhérentes à la noblesse du sang? et la délicatesse en est une.

Je suis bien aise, mon amie, que M. Grandson t'ait mise à la tête de sa maison : tu as plus besoin que personne d'une occupation continuelle, et ton fils est trop jeune encore pour t'en donner d'autre que celle de l'aimer. Je serais inquiet de te savoir au milieu d'un cercle nombreux : l'ennui que t'a toujours causé l'obligation de parler, quand tu n'as rien à dire, pourrait me faire craindre qu'on y jugeât mal ton esprit; mais je craindrais bien plus qu'on y jugeât mal ton caractère. Partout où tu seras, mon Amélie, tu auras besoin d'un intérêt : il ne sera point d'amour, il sera d'amitié, je le crois; mais l'amitié telle que tu l'éprouves, penses-tu que le monde consente à lui donner ce nom? Ton amitié a tous les caractères de la passion, et d'après ta manière d'aimer, ces femmes qui, ne s'étant jamais respectées, ont perdu jusqu'à la pudeur qui rougit de soupçonner la vertu, trouveront des moyens de calomnier la tienne. Quel que soit l'objet de ton amitié, si tu l'aimes avec excès, fût-il au déclin de la vie, fût-il ton frère, ton innocence ne te mettra pas à l'abri des poisons de la méchanceté..... Ah! détourne tes regards, mon Amélie, d'un monde auquel de pareilles images sont familières, et, pour ton repos, ne t'y montre jamais qu'en passant! La solitude a aussi ses dangers; mais il est plus aisé de se prémunir contre eux. Occupe-toi sans cesse; abandonne-toi rarement à tes méditations; réprime ton penchant à la mélancolie; cultive tes talents, celui de la peinture tous les jours, la musique avec plus de réserve; car, en te livrant à la première, tu endormiras les émotions que l'effet de l'autre est d'exciter : la peinture, comme un ami utile, écarte ou suspend le souvenir des chagrins, et celui plus dangereux des plaisirs : la musique, comme un séducteur adroit, va toucher ce qu'il y a de plus tendre dans le cœur, réveille toutes les idées sensibles, et dispose au regret du bonheur et même à celui de la peine. Adieu, *mon Amélie.*

LETTRE XXIV.

AMÉLIE A ALBERT.

Du château de Grandson, le 13 février.

Que ta lettre me rend heureuse! ô le plus cher et le meilleur des frères! Qu'en dépit de toute sa haine, madame de Woldemar s'assure des droits éternels sur mon cœur en contribuant à une union dont tu fais ta félicité! Qu'Ernest lui-même obtiendra aisément le pardon de tout le mal qu'il m'a fait, si, se hâtant d'accepter l'illustre épouse qu'on lui destine, il te laisse plus tôt possesseur de celle que tu aimes! Cher Albert! combien tes espérances m'agitent, et que ton bonheur me fait de bien! Ah! *que le* ciel daignât écouter favorablement les vœux les plus ardents qui lui furent jamais adressés, et bientôt mon Albert n'en aurait plus à former! Ta joie est venue augmenter celle que je goûtais depuis hier. Hier nous avons sauvé d'une mort certaine un être intéressant, généreux, que la nuit avait surpris en route, que la neige allait engloutir, et qui était sur le point de perdre la vie pour avoir voulu sauver celle d'un autre.

Hier, vers dix heures du soir, mon oncle s'étant retiré chez lui, je lisais, seule au coin de mon feu; il ne se fai-

sait plus aucun bruit dans la maison, quand, au milieu de ce profond silence, j'ai cru distinguer le son d'une cloche qui retentissait dans le lointain; j'ai ouvert promptement ma fenêtre; le temps était affreux, le vent soufflait avec furie dans les cavités de la montagne, et faisait tourbillonner une pluie de neige. En prêtant l'oreille avec attention, j'ai entendu distinctement le son de la cloche de détresse qui nous appelait au secours d'un malheureux. Tout mon cœur a tressailli d'effroi, et, m'élançant hors de ma chambre, j'ai traversé la grande cour du château pour m'assurer si nos hommes de garde allaient remplir leur devoir : je les ai trouvés endormis. « Mes amis, leur ai-je dit, un malheureux vous appelle, un homme va périr, il faut voler à son secours. » A l'instant ils ont été sur pied; mais, après avoir regardé le temps, ils ont secoué la tête. « Il n'y a pas moyen d'aller là, ont-ils dit. — Quoi! vous n'essaierez même pas? — Que voulez-vous qu'on essaie? la nuit est si noire! — Allumez vos torches. — Le vent les éteindra. — Vous avez des lanternes. — Nous garantiront-elles de ces flots de neige? — Quoi! vous allez laisser périr ces hommes sans rien tenter pour les sauver? — Ma foi, voulez-vous que nous nous perdions pour eux? — Non, non, je ne le veux pas; mais le son continuel de cette cloche ne vous fera-t-elle rien risquer? n'entendez-vous pas des cris? » Ils ont cédé à mes prières, ils sont partis.

Bientôt mon oncle est venu me joindre; il grondait tout le monde autour de lui, ses gens de s'être endormis, moi d'être venue les réveiller, le voyageur de s'être mis en route par cet horrible temps : agité par la crainte de ne pouvoir le sauver et par celle de me voir malade, il s'inquiétait de l'une et de l'autre, comme si elles eussent eu la même importance; et moi, émue par sa tendresse, touchée de sa bonté, inquiète sur le sort du malheureux voyageur, et sur le péril auquel s'exposaient ceux qui marchaient à son secours, je me sentais prête à succomber à mon agitation. Pour les aider autant qu'il était en mon pouvoir, j'essayai, en dépit du vent et de la neige, de faire allumer un grand feu au milieu de la cour : chacun se prêtant avec zèle à cette œuvre difficile, nous parvînmes à élever un fanal à nos montagnards. De temps en temps nous les entendions s'appeler l'un l'autre, et tirer quelques coups de feu pour avertir le voyageur qu'on allait à son secours, et de quel côté il devait tourner ses pas. Ce mélange confus de voix humaines, au milieu de la nuit et du bruit de la tempête, avait quelque chose de si faible, et par cela même de si effrayant, que je ne pouvais contenir ma terreur. Tout-à-coup ces voix cessèrent; aucun bruit n'interrompit plus le mugissement des vents : je présumai qu'on se taisait pour mieux entendre de quel côté le voyageur répondait. M'échappant d'auprès de mon oncle, qui me retenait auprès du feu, j'eus bientôt gravi le roc qui est devant la terrasse du château, d'où j'étais plus à portée d'entendre ce qui se passait dans le chemin. Je sentais mon ame oppressée du long silence de nos gens : plus il se prolongeait, plus il devenait sinistre. Je me les figurais engloutis dans les crevasses que forme la neige en tant d'endroits. Ils n'avaient cédé qu'à mes instances : qu'un seul eût péri dans cette entreprise, et c'en était fait du repos de ma vie entière. A genoux sur le rocher, un cri humain était tout ce que je demandais au ciel..... Il se fit entendre : bientôt des voix en tumulte lui succèdent; elles semblent se rapprocher; mon oncle et les domestiques viennent me joindre, et répondent à ce signal. Le bruit augmente; on monte la montagne : ce sont eux, j'entends leurs cris; mais sont-ils de joie ou de douleur? J'adresse de ferventes prières à celui qui peut tout; je veux m'élancer au-devant de notre troupe; mon oncle me retient; enfin, pour l'éternel soulagement de mon cœur, je vois, je distingue, je compte nos six montagnards, et avec eux quatre hommes, dont les

habits déchirés, couverts de neige, et la figure pâle et défaite, attestaient assez ce qu'ils avaient souffert. « Sont-ils tous sauvés? m'écriai-je. — Oui, tous, » répond-on unanimement. A ce mot, je fus saisie du plus vif transport de joie que j'aie senti depuis long-temps. Nous faisons entrer tout notre monde dans la salle basse où on avait allumé un grand feu : chacun se sèche; on distribue du vin; je m'empresse surtout auprès des généreux montagnards, je parle de leurs dangers, surtout de leur courage; alors un des voyageurs se retourne et dit : « Sans eux, nous périssions; nous leur devons la vie; mais c'était moi qui la coûtais à mon maître. — Taisez-vous, Philippe, interrompit le plus jeune des voyageurs; pouvons-nous, dans un pareil moment, songer à autre chose qu'à l'intrépide humanité de ceux qui nous ont sauvés, et au touchant intérêt de ceux qui nous accueillent? — Non, non, reprit le domestique, à présent que nous voici en sûreté, il faut que je dise tout ce que je vous dois, ou que j'étouffe. — Parlez, mon brave homme, s'écria mon oncle en lui serrant la main, il faut toujours se hâter de dire le bien qu'on nous fait. — Veuillez envoyer coucher ce pauvre garçon, monsieur, reprit vivement l'autre voyageur, le froid, la peur et le vin ont un peu troublé sa tête : il a besoin de repos..... — Non, non, interrompit son domestique, je n'en pourrai pas trouver que je n'aie raconté notre aventure. Il faut donc que vous sachiez, monsieur, continua-t-il en s'adressant à mon oncle, que mon maître, aujourd'hui, vers quatre heures, n'était plus qu'à une lieue de Bellinzonna, lorsqu'il s'est aperçu que je ne le suivais pas : alors, malgré la fatigue de sa mule et l'ouragan qui menaçait, il a voulu revenir sur ses pas pour me chercher. J'étais resté en arrière, avec le conducteur que voici, parce que ma mule s'était foulé le pied dans une descente rapide, et ne pouvait plus marcher. Moi-même je m'étais fait grand mal à l'épaule en tombant : mon maître nous a trouvés dans cet état. La nuit s'approchait, je souffrais beaucoup; ma mule ne pouvait plus me porter; il m'a forcé à monter sur la sienne, et m'a suivi à pied. » A cet endroit de son récit, le pauvre Philippe a fondu en larmes en baisant les mains de son maître : celui-ci a profité de ce moment pour lui ordonner de se taire et de se retirer. « Je m'en vais, lui a répondu le bon domestique en étouffant de pleurs, je ne veux point vous désobéir; je ne dirai point comment, quand la neige a commencé à tomber, vous faisiez mille contes pour me distraire du danger auquel votre bonté vous exposait pour moi, comment votre courage nous a sauvés autant que celui de ces braves gens; car, tandis que nos deux conducteurs et moi *nous nous* lamentions, sans avoir la force de chercher les moyens de nous sauver d'une mort que nous regardions comme certaine, n'est-ce pas vous seul qui avez découvert le poteau, qui avez sonné la cloche, qui, pour mieux vous faire entendre, avez gravi le haut rocher dont vous êtes tombé si rudement? — Ah! mon Dieu! monsieur n'est-il pas blessé? » me suis-je écriée en m'approchant du jeune voyageur. En parlant, j'ai senti que mon visage était baigné de pleurs; mais qui aurait pu les retenir au récit d'une action si touchante? « Non, m'a-t-il répondu en me prenant la main avec une respectueuse reconnaissance, je ne suis point blessé, et quand je le serais, ne suis-je pas ici avec les amis des malheureux? — Mais vraiment vous pouviez tomber plus mal, a dit mon oncle en me montrant, voici votre Esculape, et vous conviendrez qu'un pareil médecin ne doit pas faire peur aux malades. — Ni leur donner l'envie de guérir, a ajouté l'autre assez gaîment, trop heureux de languir long-temps en de pareilles mains. » Je ne sais ce que mon oncle a répondu, mais moi je suis sortie pour presser le souper, faire préparer des lits, et savoir si le bon Philippe n'avait pas été oublié. Le chirurgien venait de visiter son épaule : sans le froid son mal n'eût été rien. Cet

excellent domestique, m'entendant à la porte de sa chambre, s'est soulevé sur son lit, et m'a conjurée, les larmes aux yeux, d'avoir soin de son maître. « Je suis sûr qu'il s'est foulé le pied en tombant de dessus le rocher, m'a-t-il dit; et, si on ne le force pas à prendre garde à son mal, il ne pensera jamais qu'à celui des autres. Ah! madame, sans doute vous avez connu de bons cœurs en votre vie, mais aucun qui puisse approcher du sien. » Je suis descendue tout attendrie: « Philippe assure que vous êtes blessé, ai-je dit au jeune voyageur, et voici M. Arnoult, notre chirurgien, qui vient examiner et guérir votre mal. — Vous avez été vous-même voir Philippe, madame; votre bonté ne dédaigne personne : vous ordonnez que je prenne soin de moi; ah! pour vous obéir, je n'avais pas besoin de savoir que c'est à vous que nous devons la vie; oui, à vous seule, a-t-il continué vivement : ces braves gens, aussi estimables par leur franchise que par leur courage, viennent de déclarer que si vous ne les eussiez éveillés vous-même, si vos instances ne les eussent décidés à braver le péril, nous périssions cette nuit même. » J'ai baissé les yeux en rougissant. « Ma foi, s'est écrié mon oncle, si tous les malheureux que mon Amélie a contribué à sauver cet hiver se vantent de ce qu'ils lui doivent, je ne désespère pas qu'avant peu on ne lui adresse des vœux dans les dangers, et qu'elle ne devienne une rivale redoutable pour Notre-Dame de Lorette. — M. Arnoult, ai-je interrompu, emparez-vous de votre malade, examinez en quel état il est, et quel régime il faut lui prescrire. »

M. Semler (c'est ainsi que Philippe appelle son maître) est sorti avec le chirurgien. Une demi-heure après, M. Arnoult est venu nous dire qu'il avait fait coucher son malade, parce que l'enflure du pied était si considérable, que pour juger le mal il fallait attendre qu'elle fût un peu diminuée. Alors chacun s'est retiré chez soi. Je me suis mise au lit; mais je n'ai pu y trouver ni sommeil ni repos. Le mouvement de la nuit avait donné une telle agitation à mon sang, qu'à peine fermai-je les yeux; je croyais entendre des cris lamentables, me sentir rouler dans d'affreux précipices, et je me réveillais plus fatiguée de ce pénible assoupissement que de la lassitude de la veille. A la fin, comme il faisait grand jour, je me suis levée, quoique tout le monde dormît encore, et j'ai passé chez mon fils, qui, n'ayant point été éveillé par l'événement qui avait occupé toute la maison, murmurait de ce qu'on ne le levait pas. Nous sommes descendus ensemble; long-temps après, mon oncle est venu me joindre. La fatigue de la nuit l'avait fait dormir tout d'un somme, m'a-t-il dit; et puis il a ajouté en me baisant doucement sur le front, que le plaisir de me voir le reposait encore mieux. Peu après, M. Arnoult est venu nous donner des nouvelles de nos voyageurs : Philippe était très-bien, mais son maître avait eu la fièvre toute la nuit, et paraissait encore agité. « Malgré cela, nous a dit M. Arnoult, il voulait absolument se lever pour venir voir et remercier M. Grandson et sa charmante nièce, et je n'ai pu l'en empêcher qu'en lui promettant que vous lui feriez une visite. — Si nous disions qu'on apportât le déjeuner dans sa chambre, cela vous contrarierait-il, Amélie? m'a demandé mon oncle. — Moi, point du tout, s'il le désire, et que cela vous amuse. — Hé bien, je vais vous annoncer, et, quand il sera en état de vous recevoir, je vous ferai avertir. »

M. Arnoult a conduit mon oncle dans la chambre du malade, et moi j'ai été donner divers ordres dans la maison. Au bout de quelque temps, on est venu me dire que mon oncle m'attendait; mais j'ai senti une sorte d'embarras à aller chez cet étranger : il ne ressemble point à tous les voyageurs que nous avons vus jusqu'ici; son ton, ses manières, annoncent un homme de distinction, ce qui occasionne toujours quelque gêne. Tandis que j'hésitais, on est venu me demander une seconde fois :

alors j'ai pris le chemin de la chambre, mais si lentement, que mon oncle, impatienté de mes délais, est accouru au-devant de moi, en se plaignant que le café était froid, les rôties brûlées, et que je serais cause qu'on déjeûnerait fort mal. Néanmoins j'ai été bien aise qu'il m'introduisît : il est toujours difficile pour une femme d'entrer seule dans la chambre d'un homme qui n'est ni son parent ni son ami. L'étranger était couché : il a rougi en me voyant. « Sans doute, madame, m'a-t-il dit d'une voix un peu émue, j'abuse de l'extrême bonté qu'on me témoigne ici. Je voulais aller vous porter moi-même l'expression d'une reconnaissance dont l'excès m'est bien doux, on s'y est opposé : j'insistais, la seule promesse de vous voir m'a rendu docile. Je sens toute mon indiscrétion; mais je lui dois tant de plaisir, que peut-être serai-je tenté plus d'une fois d'en commettre de pareilles. » Je lui ai répondu que c'était plutôt à moi à m'excuser d'être venue si tard savoir de ses nouvelles; et je me suis assise, un peu confuse, près de son lit, dans un fauteuil qu'on avait préparé pour moi.

La conversation a roulé sur son voyage; il vient de parcourir toute l'Italie. Je lui ai fait quelques questions sur ce pays : ses réponses spirituelles, ses remarques neuves et piquantes me procuraient un véritable plaisir, lorsque mon oncle, voyant qu'il était question de voyage, a voulu parler des siens. M. Semler s'est tu, et n'a plus fait qu'écouter. Les récits de mon oncle se prolongeaient beaucoup, et je commençais à craindre qu'un si long entretien ne fatiguât le malade, lorsque nous avons été interrompus par l'arrivée du courrier. On m'a remis ta lettre. « Est-ce de Saxe? m'a demandé mon oncle. — Oui, ai-je répondu, c'est d'Albert. » A ce nom, il m'a semblé que l'étranger avait souri; je l'ai regardé pour m'en assurer : il a baissé les yeux. Alors je me suis retirée chez moi, pour jouir sans témoin de ce plaisir si pur, si vif, toujours nouveau, que me cause l'expression de ta tendre amitié. Cher Albert! je t'ai dit vrai en t'assurant que mon bonheur dépendait du tien : te voilà presque heureux, et déjà je me sens plus contente. Ne crains rien, Blanche ne plaira pas à Ernest : digne fils de sa mère, les grandeurs, l'ambition, l'orgueil, doivent être ses seules passions; un cœur occupé par elles ne peut être susceptible d'amour; il ne saura pas apprécier Blanche, il ne m'aurait jamais aimée. Ah! livrons un pareil être aux vaines jouissances faites pour lui, et aussitôt qu'en s'enchaînant selon les superbes projets de sa mère, il ne pourra plus troubler ton bonheur, oublions. s'il est possible, qu'il ait jamais existé.

LETTRE XXV

ERNEST DE WOLDEMAR A ADOLPHE DE REINSBERG.

Du château de Grandson, 13 février.

C'est de chez Amélie que je vous écris, Adolphe; et maintenant que le hasard a fait réussir mon projet au-delà de mes espérances, il est temps que je vous le confie. Je comprends votre surprise, elle est très-naturelle : je m'attends à votre mécontentement, et j'y suis préparé. Cet aveu vous étonne; car, si ce n'est pas la première fois que j'ai mérité votre désapprobation, c'est du moins l'unique où je me sois décidé à la braver. Mais que voulez-vous, Adolphe? quand j'ai senti qu'il n'était point de force qui pût vaincre les faiblesses de mon orgueil, ni d'amitié qui pût vous engager à les tolérer, j'ai dû soustraire mon inébranlable résolution à l'âpreté de vos remontrances, et cacher à un censeur sévère ce qu'il m'eût été si doux de confier à l'indulgence d'un ami. Ne croyez point, Adolphe, que je vous accuse pour affaiblir mes torts, je n'userai jamais de cette misérable finesse : si je me plains de vous au moment où je m'avoue coupable, c'est parce que je suis sûr que je vous aurais ouvert mon cœur, si j'eusse espéré trouver en vous moins de cette roideur de caractère, de

cette inflexibilité de principes, qui ne pardonne jamais le plus léger écart : peut-être, avec plus de douceur, la sagesse de vos conseils que j'ai quelquefois rejetés dans les premiers moments, et que j'ai toujours fini par suivre, m'aurait-elle préservée d'une grande faute ; quoi qu'il en soit, il n'est plus temps, et maintenant votre secours me serait inutile : je suis chez Amélie..... Poussé par un ressentiment que je nourrissais depuis plusieurs années, j'arrive pour me venger, et c'est elle qui me sauve la vie ; je la vois, et il semble que la plus puissante des séductions m'attendit à ses côtés, comme pour me punir des projets que je méditais contre elle..... Je ne sais comment tout ceci finira ; je suis ici sous le nom de Henri Semler, simple gentilhomme bavarois ; je ne puis assez cacher mon véritable nom ; de quel œil Amélie ne me regarderait-elle pas, si elle apprenait qu'Ernest, l'objet de son aversion, est celui à qui elle prodigue des soins si touchants !..... Je l'ai donc vue cette femme que j'étais si curieux de connaître..... Je n'essaierai pas de vous la peindre aujourd'hui ; j'ai la fièvre, et ce que je pourrais dire d'elle vous paraîtrait l'effet d'une imagination en délire ; d'ailleurs il m'est expressément défendu d'écrire, aussi attendrai-je quelques jours pour vous donner sur ma conduite une explication qui sera longue : Philippe vous la portera, il sera alors en état de partir, et je vous l'enverrai ; car, malgré ses promesses, je redoute son indiscrétion.

LETTRE XXVI.

ERNEST A ADOLPHE.

Du château de Grandson, 25 février.

Comme Philippe vous contera sans doute avec la plus scrupuleuse exactitude tous les dangers que nous avons courus, je ne crois pas qu'après lui il me reste rien à vous apprendre sur cet article ; mais ce qu'il ne vous peindra pas, et ce que vous ne saurez jamais, puisque vous n'avez pas vu Amélie au moment où elle venait de nous sauver, c'est l'impression que doit laisser une belle femme qu'anime tout ce qu'il y a de divin dans la charité : impression telle que mille siècles ne pourraient l'effacer, ni l'être le plus insensible s'y soustraire..... Mais laissons cette image, qui ne me quittera plus, venons à l'explication que je vous ai promise, et que vous attendez sans doute avec impatience. Je vais peut-être vous ramener sans nécessité sur des détails dont vous avez conservé le souvenir ; mais, dans une affaire dont je prévois que les suites seront si importantes pour moi, vous ne pouvez assez savoir, ni moi assez vous dire, comment j'ai été entraîné, et j'aime mieux répéter des choses inutiles que de risquer d'en omettre une essentielle.

Vous pouvez vous rappeler que, quand nous commençâmes nos voyages, il y a dix ans, ce ne fut pas sans peine que je quittai la Saxe sans avoir revu Amélie : je l'avais laissée trop enfant, et moi-même j'étais trop jeune alors pour pouvoir être amoureux d'elle ; mais l'angélique douceur de son caractère s'était gravée avec des traits si touchants dans mon souvenir, que je sentais bien que, de l'humeur dont j'étais, il n'y avait que cette femme au monde qui pût me convenir. Je ne me dissimulais pas que la tyrannie dont j'avais usé envers elle dans nos jeux avait pu l'éloigner de moi ; mais, à l'époque dont je parle, j'étais encore trop impérieux pour songer à fléchir devant elle ; je ne voulais point lui déplaire par mon ton de hauteur, mais je voulais moins encore m'efforcer d'en prendre un plus doux, parce qu'il me semblait que me contraindre c'était m'avilir. Ces motifs réunis, bien plus que vos conseils et les instances de ma mère, me décidèrent seuls à quitter ma patrie sans avoir été à Lunebourg. Si j'avais cru perdre Amélie par cette conduite, je ne sais ce qu'une pareille crainte aurait pu produire sur mon esprit ; mais, quoique je me crusse maître de renoncer aux liens qui devaient nous unir, si elle

ne me plaisait plus à mon retour, je n'avais jamais supposé qu'elle pût être libre de s'y soustraire.

Cet insupportable orgueil, que, malgré ses grandes qualités, ma mère ne croyait pas déplacé dans le petit-fils des comtes de Woldemar, avait jeté de si profondes racines dans mon ame, que les conseils de tous ceux qui m'avaient entouré depuis mon enfance n'avaient jamais pu le modérer. Il n'appartenait qu'à votre seule amitié de pouvoir opérer ce prodige : c'est un de vos bienfaits, Adolphe, et je ne l'oublierai point. Vous m'avez forcé d'admirer en vous l'homme ne tirant son éclat que de lui-même, et plus grand par sa vertu que je ne l'étais par mon rang. Cependant, je l'avouerai, cet orgueil fut plutôt mieux dirigé qu'il ne fut détruit. Il m'en resta cette idée qu'il était une place supérieure à la vôtre, et que j'y parviendrais en unissant à la naissance illustre que je dois au hasard les vertus éminentes qui vous distinguent, et que je ne devrais qu'à moi-même. Animé de ce noble espoir, je m'efforçai de me vaincre, de vous imiter, afin de faire dire à tous ceux qui me connaîtraient, et surtout à vous-même, que personne ne pouvait être comparé à Ernest.

La gloire de vaincre l'éloignement d'Amélie, avant même de l'avoir revue, entrait aussi pour beaucoup dans ce désir de perfection. Sans jamais m'adresser directement à elle, j'étais bien aise qu'elle n'ignorât rien de tout ce qui pouvait me faire valoir. Un sentiment qui tenait à mon enfance, et qui s'était fortifié par les éloges que ma mère prodiguait à celle qui en était l'objet, embellissait cette femme à mes yeux, au point qu'aucune autre n'a jamais pu m'inspirer de véritable attachement. Dans les cours les plus brillantes de l'Europe, au milieu des femmes les plus aimables, vous vous êtes étonné plus d'une fois de me voir mettre au-dessus d'elles cette Amélie que je ne connaissais pas, tant était grand l'empire que sa charmante idée avait pris sur mon imagination. J'étais dans cette disposition, lorsque j'appris que celle que je regardais comme mon épouse m'avait rejeté avec dédain, pour se donner à un homme sans nom et sans mœurs. Vous fûtes témoin de l'état où me jeta cette nouvelle inattendue : le ressentiment de ma mère, plus emporté peut-être, fut bien moins profond que le mien : elle n'était blessée que dans sa fierté; je l'étais dans ma fierté et dans mon cœur : plus j'avais nourri ma tendresse pour Amélie, plus son mariage m'offensa. Vous fûtes témoin du serment que je fis de venger un jour mon injure; vous m'opposâtes des raisons : elles étaient bonnes, mais ne changèrent point ma résolution. Voyant enfin que je ne pouvais *ni vous faire* partager ma colère, *ni me soumettre* à votre opinion, je gardai le silence : il vous persuada que j'avais renoncé à mon dessein : cela devait être, car, pour la première fois, mon cœur vous était fermé, et vous ne dûtes pas croire que je conservais un projet dont je ne vous parlais plus.

Depuis quelque temps, je voyais arriver avec un secret plaisir l'époque de mon retour dans cette patrie où je devais retrouver et punir une femme infidèle. Nous allions partir de Naples pour nous rendre à Dresde, lorsque vous reçûtes la lettre de madame de Simmeren qui parlait d'Amélie avec tant de chaleur et d'enthousiasme, et qui vous annonçait, comme la chose la plus indifférente du monde, qu'elle avait quitté la Saxe pour se fixer à Bellinzonna. Je m'en souviens, à cette nouvelle vous me regardâtes fixement et avec un peu d'inquiétude. « Bellizonna est sur notre chemin, me dîtes-vous, mais je ne crois pas que vous soyez tenté de vous y arrêter? » A cette question, prévoyant tout ce que vous m'opposeriez si je vous laissais pénétrer tout ce qui m'agitait, je me contentai de vous répondre qu'il serait pourtant bien naturel de consacrer quelques jours à connaître un objet plus curieux que tout ce que nous avions vu

dans nos voyages : une femme assez fière pour avoir dédaigné la main d'Ernest, et en même temps assez humble pour s'être alliée à une famille de vils commerçants. L'oppression qui me saisit en finissant ces mots vous alarma. Vous me demandâtes si mon ressentiment durait encore..... Adolphe, je vous serrai la main; je sentis des pleurs dans mes yeux; si j'avais eu le plus léger espoir de vous voir compatir à ma faiblesse, tous mes secrets étaient à vous; mais, pour l'espérer, je connaissais trop l'inexorable austérité de vos principes, et je vous quittai brusquement.

Vous attribuâtes mon agitation à la honte d'être encore si sensible à une ancienne injure, et, tandis que vous me croyiez revenu d'un ressentiment coupable, je ne songeais qu'à le satisfaire. Mon dessein était pris; je voulais aller à Bellinzonna, et surtout y aller sans vous; m'introduire chez Amélie, et, garanti de ses charmes par le souvenir de son offense, m'en faire aimer, et l'abandonner ensuite avec mépris..... Oui, Adolphe, tels étaient les desseins d'un homme qui se flattait de vous égaler en vertus : si j'en rougis maintenant, c'est bien moins de les avouer que de les avoir conçus. Ne m'accablez pas de votre indignation : si votre ami vous est cher, ce n'est pas en traitant sa faiblesse sans ménagement que vous le sauverez. D'ailleurs, que me direz-vous que ma conscience et la vue d'Amélie ne m'aient dit plus fortement encore?..... Je la regarde, et, loin d'être indigné, je me sens attendri : elle a sauvé ma vie, et la reconnaissance que j'éprouve est si vive et si ardente, qu'elle me semble au-dessus du bienfait..... Ainsi il faut que tous mes sentiments, quand elle en est l'objet, prennent le caractère de la passion..... Mais je reviens à mon récit.

Vous voyant arrêté par des affaires à Rome, je vous quittai, sous le prétexte d'aller au-devant des lettres de ma mère, qui m'attendaient à Florence; mais, quelle que soit ma tendresse pour cette mère adorée, la seule idée qui m'occupait était de profiter des jours de votre absence pour me rendre sans délai à Bellinzonna. Je fus bientôt au pied des Alpes; le temps était affreux, rien ne put m'arrêter; je traversai les montagnes en dépit des conseils prudents et des prédictions sinistres. Un accident, survenu à la mule de Philippe, retarda notre route; la nuit nous surprit; un froid excessif commençait à nous engourdir, et déjà nous nous sentions atteints d'un assoupissement funeste, lorsqu'en regardant autour de moi si je n'apercevrais aucun vestige d'habitation, je me heurtai contre une haute perche à laquelle une cloche était attachée; je la sonnai sans relâche pendant une demi-heure, craignant beaucoup que la violence du vent n'en fît perdre le son dans l'air : cependant j'entends bientôt quelques coups de feu; je vois une lueur éloignée errer çà et là, et se réfléchir sur la neige; je redouble le bruit; Philippe et nos guides reprennent courage, joignent leurs cris aux miens, et enfin nous voyons paraître six hommes, qui, nous ayant entendus de loin, avaient bravé tous les dangers pour venir à notre secours. Une action si généreuse, un si noble dévouement, me fit oublier ce que nous venions de souffrir; je ne voyais que ces braves gens, je ne pouvais parler que de ce qu'ils avaient fait. « Ma foi, s'écria l'un d'eux, jamais il ne s'est vu de plus horrible temps! Nous dormions tous quand vous avez sonné; et, sans madame Mansfield, qui nous a réveillés et forcés à partir, nous ne serions pas ici..... — Madame Mansfield! interrompis-je avec une extrême surprise. — Oui, elle est là-haut qui nous attend, et, quand elle verra tout le monde sauvé, elle ne sera pas la moins contente. » Je cessai d'interroger : trop de questions auraient pu donner l'idée que j'avais quelque intérêt à les faire; ce qui m'importait surtout, c'était de n'être point connu; aussi, m'approchant de Philippe, je lui dis à voix basse : « Sur votre vie, je vous défends

de laisser soupçonner qui je suis. Si on vous questionne, répondez simplement que mon nom est Henri Semler, et la Bavière ma patrie. » En parlant ainsi j'étais ému, Adolphe, et mon trouble augmentait à mesure que nous approchions du château. J'allais donc me trouver en présence de celle qui m'occupait depuis si long-temps, et qui m'avait causé tant de chagrins; ne semblait-il pas qu'elle vînt s'offrir d'elle-même à ma vengeance? Cependant, le peu de mots que les bonnes gens qui nous entouraient avaient dit d'elle suspendait déja ma colère, et je sentais l'attendrissement prêt à me gagner; en proie à toutes sortes de mouvements contraires, je gravissais la montagne plus rapidement que la vive douleur de mon pied n'aurait semblé devoir me le permettre; mais l'impatience me prêtait des forces. Je devançais mes guides, lorsque tout-à-coup s'élance au-devant de moi une femme en désordre, les cheveux épars, la robe couverte de neige. « Quelqu'un a-t-il péri? s'écria-t-elle d'une voix tremblante. — Personne, lui répond de loin un de ses gens. — Ah! bénissons le ciel, reprend-elle avec un accent aussi inimitable dans sa joie que dans sa douleur. » A la lueur du feu qui brûle dans la cour, je distingue des traits célestes; mais elle ne me voit pas; elle ne prend pas garde à moi : les intrépides montagnards, qui, à sa voix, ont consenti à s'exposer pour nous, absorbent toutes ses pensées; elle les remercie, les bénit, exalte leur action : à l'ardente reconnaissance qu'elle témoigne, on dirait que c'est elle seule qu'ils ont sauvée. Sa physionomie, animée par tout ce qu'il y a d'excellent dans la sensibilité, le rouge brûlant de ses joues, l'éclat de ses yeux et de son teint, la vivacité avec laquelle elle s'occupe de tout, commande autour d'elle, vole à chacun de nous comme pour soulager plus tôt ce que nous avons souffert, donne un charme plus qu'humain à toute sa personne. Je la regarde, mes yeux ne peuvent s'en détacher : voilà donc Amélie de Lunebourg, l'épouse qui me fut destinée dès le berceau, la femme qui m'a rejeté, celle qui a si cruellement blessé mon cœur et mon orgueil, celle dont je brûlais de me venger, enfin la voilà : et c'est elle que j'admire, c'est elle qui m'a arraché à la mort, c'est elle dont la voix touchante émeut mon cœur comme il ne l'a jamais été. O destinée!

Quand nous avons été un peu remis de nos fatigues auprès du feu de la grande salle basse du château, Philippe n'a eu rien de plus pressé que de raconter comment je m'étais exposé pour lui. J'ai voulu le faire taire : il n'y a pas eu moyen; le pauvre garçon, qui aime beaucoup sa vie, et qui croyait me la devoir, ne pouvait contraindre sa joyeuse reconnaissance. Je lui ai pardonné cependant son indiscret babil en voyant les beaux yeux d'Amélie se remplir de larmes. Elle s'est approchée de moi en posant sa main sur mon bras, et m'a parlé avec intérêt. Jusqu'alors je n'avais pas obtenu d'elle de distinction : à peine m'avait-elle regardé; elle me donnait ses soins comme à mes compagnons d'infortune, et c'était tout; mais, en apprenant que j'étais capable d'une bonne action, sans doute elle a senti qu'il y avait quelque chose de sympathique entre nous : attirée par ce doux rapport, elle m'a regardé plus souvent, et a mis même dans ses discours et son maintien une sorte de touchante et modeste familiarité qui semblait me dire que, puisque j'aimais à bien faire, je n'étais plus un étranger pour elle.

29 février.

Depuis quatre jours, Adolphe, j'ai été forcé de suspendre mon récit; la fièvre ne m'ayant point quitté encore, on me défend toute occupation suivie, et ce n'est qu'à la dérobée que je puis vous écrire. L'autre jour, le bon M. Grandson m'a surpris la plume à la main; il a crié, grondé; je continuais toujours; mais il a fait appeler Amélie; elle est venue, et, en voyant tant de feuilles

écrites sur ma table, elle m'a dit vivement que j'avais tort. « Comment m'arrêter? ai-je repris avec un peu d'émotion : c'était de vous dont je parlais. » Elle a rougi, et me regardant avec douceur : « Il ne faut s'occuper que de vous, m'a-t-elle répondu; les longues lettres fatiguent et peuvent vous faire beaucoup de mal : voudriez-vous nous affliger? » L'affliger! elle! Amélie! ah Dieu! quel être barbare pourrait le vouloir! Voilà ce que je pensais, Adolphe, mais ce que je n'ai point osé dire. Amélie, qui ne pouvait pas deviner la cause de mon silence, voyant que je ne répondais pas, a ajouté : « Vous ne voulez donc pas promettre de ne plus écrire? — Je veux vous obéir, ai-je repris vivement; je veux tout ce que vous ordonnerez. » Mais, en parlant ainsi, l'idée que c'était à cette même Amélie qui m'avait préféré M. Mansfield que tout mon cœur faisait serment d'obéissance m'a causé une telle agitation, que ma voix a expiré sur mes lèvres; et, détournant ma tête, je me suis appuyé en soupirant contre le coin de ma cheminée. Un trouble si grand n'a point échappé à Amélie. Qu'avez-vous? m'a-t-elle dit avec intérêt, vous avez l'air de souffrir beaucoup? Je suis sûre que vous avez excédé vos forces en écrivant si long-temps : puisqu'on ne peut compter sur votre raison, je crois que mon oncle fera sagement d'emporter les plumes et le papier. — Non, ai-je répondu en la retenant, ne m'ôtez pas le mérite d'obéir; laissez-moi dire adieu à mon ami, et puis je promets de n'écrire que quand vous le permettrez. — On peut y consentir, s'est écrié l'oncle : un adieu n'est qu'un mot, cela sera bientôt dit. — Un adieu d'amitié emploie souvent plus d'une page, a ajouté Amélie en souriant; et, si M. Semler s'engage pour quelques lignes, je crois que nous devrons être contents; au reste, je m'en rapporte à sa parole, et je laisse à mon oncle le soin de veiller à ce que ma confiance ne soit pas trompée. » En achevant ces mots, elle s'est retirée en me saluant avec bonté. « Chère enfant! s'est écrié M. Grandson aussitôt que nous avons été seuls, je ne connais de véritable bonheur que depuis qu'elle est près de moi. » Je l'ai questionné là-dessus, et le bonhomme, qui ne demandait qu'à s'épancher, s'est assis à mon côté pour me raconter l'histoire d'Amélie. En voyant l'intérêt avec lequel j'écoutais, il m'a promis, quand nous nous connaîtrions mieux, de me montrer un cahier qu'elle lui a envoyé avant de venir ici, contenant le récit de ses malheurs, écrit par elle-même. Vous pouvez imaginer, Adolphe, si je suis curieux de le lire! Je saurai donc quels sentiments, quelles raisons ont pu la déterminer; je verrai l'expression de son amour pour un autre, celle de sa haine pour moi..... je n'en serai pas fâché; et cette lecture ne me sera peut-être pas inutile.

On ne reçoit de lettres ici que quand M. Grandson les envoie chercher à Bellinzonna; ainsi écrivez-moi dans cette dernière ville, poste restante, à l'adresse de Henri Semler. Si par hasard votre austère franchise se refusait à user de cette feinte, et que vous vous obstinassiez à m'écrire sous mon véritable nom, il n'en résulterait d'autre chose, sinon que vos lettres ne me parviendraient pas, parce que M. Grandson ne fera prendre à la poste que celles adressées à Henri Semler.

LETTRE XXVII.

ADOLPHE DE REINSBERG A ERNEST DE WOLDEMAR.

Florence, 15 mars.

Philippe est arrivé hier avec vos deux lettres; et je vous exprimerais mal le chagrin et l'étonnement qu'elles m'ont causés; ce n'est point le mystère que vous m'avez fait qui m'afflige : si le motif en était honorable, non seulement je vous pardonnerais, mais je pourrais me féliciter même de la perte de votre confiance. Cependant qu'ai-je appris? vous n'avez dissimulé avec votre ami que parce que vous vous sentiez coupa-

ble, et, en vous avouant le honteux principe de votre silence, vous avez eu la lâcheté d'y céder. Non, ce n'est pas là Ernest, ce n'est pas là cette ame fière et sublime dont l'orgueil était le seul défaut, et dont j'aimais presque l'orgueil, parce qu'il ne lui inspirait jamais que le noble désir de se mettre au-dessus de ses semblables en les surpassant en vertus. Non, je ne puis reconnaître dans le comte Ernest, nourrissant une si longue animosité contre une jeune innocente dont le seul tort fut d'épouser celui qu'elle aimait, ce même Ernest qui, à la cour de Madrid, demanda avec tant d'ardeur, et obtint avec tant de joie la grace de l'homme qui l'avait insulté. Non, je ne reconnais point dans celui qui médite de sang-froid la perte d'une femme malheureuse celui qui, jadis, entraîné par la plus dangereuse séduction, sut s'arrêter au milieu du péril, et triompher de lui-même, parce que la vertu l'ordonnait. Né avec les passions les plus impétueuses, jusqu'à ce jour vous les aviez maîtrisées : si elles exerçaient tout leur pouvoir sur vous et que vous leur cédassiez un moment, ce n'était que pour vous relever plus grand, plus magnanime; jamais homme ne lutta avec plus de force contre des ennemis plus puissants, et ne les subjugua avec plus de gloire. Je jouissais de vos nobles efforts; je n'eusse pas voulu qu'ils vous coûtassent moins : plus ils étaient pénibles, et plus vous méritiez d'estime. A toutes ces vertus d'une grande ame se joignaient toutes celles d'un bon cœur; à l'héroïsme vous unissiez l'humanité, et, pour sauver un misérable, vous auriez hasardé votre vie, comme vous l'auriez sacrifiée à l'honneur et à l'amitié : tel je vous ai connu, et je me glorifiais de vous; n'étant rien par moi-même, je me croyais beaucoup, parce que j'étais votre ami, et je me sentais fier de ce titre plus que je ne l'eusse été de la possession d'un rang illustre. Mais à présent que vous n'avez vaincu une absurde colère que pour devenir le jouet d'un amour insensé, et que je vous vois soumis à toutes les passions qui voudront vous asservir, je pleure sur vous et sur moi : le temps de notre gloire est passé; Ernest n'est plus qu'un homme ordinaire.

Je n'ajoute plus qu'un mot : souvenez-vous de l'engagement que vous prîtes avec votre mère lorsqu'elle consentit à vous laisser seul maître de votre conduite : vous lui jurâtes de ne jamais avilir votre caractère par aucune de ces fautes dont on porte la honte toute sa vie; et cependant croyez-vous qu'en séduisant Amélie vous n'eussiez pas trahi votre serment? Maintenant que le charme de cette femme, bien plus que vos remords, vous a fait rougir de vous-même, quel est votre dessein de vous attacher à elle? Mais, si ce n'est *plus être* coupable envers l'honneur, n'est-ce pas l'être envers votre mère? Ne savez-vous pas qu'autant elle est dévouée à ce qu'elle aime, autant elle est implacable dans ses haines? Quand elle vous attend, lui direz-vous qu'Amélie Mansfield est l'objet qui vous retient? ou bien la tromperez-vous? Quels que soient vos desseins, Ernest, je veux vous faire connaître les miens. S'il eût été possible que vous persistassiez dans vos criminels projets, et que j'eusse pu les soupçonner, j'aurais volé jusque chez Amélie lui dévoiler la vérité, et vous arracher malgré vous à l'infamie, eussiez-vous dû me donner la mort pour prix de mes soins : maintenant que je crains plus qu'une faiblesse, je vous livre à vous-même; mais sachez bien que ce n'est qu'en la surmontant que vous pourrez expier vos torts : si vous voulez y céder, Ernest, ne m'écrivez plus : il faudrait vous trahir ou vous approuver, et je ne veux ni l'un ni l'autre. Vous avez assez prévu ce qu'il m'en coûterait de partager votre artifice; je n'ai pu me déterminer à vous écrire sous un nom supposé que dans l'espoir de vous éclairer sur l'aveuglement qui vous perd : mais, une fois ce devoir rempli, vous me connaissez assez, Ernest, pour ne plus attendre une seule lettre de moi.

LETTRE XXVIII.

AMÉLIE A ALBERT.

Du château de Grandson, 2 mars.

Le jeune homme dont je t'ai parlé est toujours ici, mon frère; à peine peut-il marcher, et la fièvre ne l'a pas encore quitté. Mon oncle l'a pris dans une si grande amitié, qu'il passe presque toute la journée chez lui : je me réunis à eux le soir seulement; et alors, quand la santé de M. Semler le permet, il nous fait des lectures : c'est un plaisir dont je n'avais jamais connu le charme, parce que personne ne lit aussi bien : il est impossible de l'écouter sans émotion quand il exprime des sentiments pathétiques ou passionnés; la fierté surtout lui sied à merveille; il a une telle noblesse dans le port et dans le regard, qu'on a peine à croire qu'il ne soit pas d'une illustre naissance. Son caractère paraît vif, et même impétueux; il suffit d'un récit, souvent d'un mot, pour exciter son indignation ou son enthousiasme : qu'on cite une action perfide, à l'instant sa voix s'anime, son regard s'enflamme, ses yeux lancent des éclairs; mais, à un trait touchant, il s'attendrit, des larmes mouillent sa paupière, et cette transition subite donne quelque chose de plus pénétrant à sa sensibilité. Sa voix est aussi flexible que sa physionomie est mobile : habituellement forte et sonore, elle a par moment des accents si doux, qu'on en est surpris et presque ému. Il chantait hier soir, et, soit la mélodie de l'air, soit la perfection du chant, j'ai éprouvé une telle impression, qu'elle m'a rappelé ce que tu m'as dit de la musique il y a quelque temps : elle est en effet comme une langue universelle qui raconte harmonieusement toutes les sensations de la vie. Tandis que M. Semler chantait, j'étais tombée dans une si profonde rêverie, que, tout en continuant de l'écouter, j'avais oublié qu'il était là : je pleurais de mes souvenirs, de mes regrets; je ne sais pas précisément de quoi, car dans ces effets de la musique il y a quelque chose de confus qui fait que la pensée errante dans le vague ne saurait déterminer l'objet qui l'occupe. Mon oncle s'étant aperçu que je pleurais, a interrompu M. Semler, et m'a arrachée si brusquement à ma distraction, que j'en ai été presque effrayée. « Taisez-vous donc ! s'est-il écrié : avec ce chant, qui me faisait pourtant grand plaisir, ne voyez-vous pas, aux larmes de ma nièce, que vous lui faites mal?— Je ne sais si vous ne lui en faites pas bien plus en les arrêtant, a repris M. Semler avec quelque émotion; il est des instants où on aime tant à en répandre! — Votre serviteur; je n'ai jamais compris qu'il y eût du plaisir à pleurer, et je ne me soucie pas que vous donniez cet agréable passe-temps à mon Amélie.» J'avais la tête penchée dans mes mains; ma broderie était tombée par terre; je ne pouvais parler. M. Semler s'est assis tout près de moi, et m'a dit : « Que j'envierais le sort de la personne à qui vous aimeriez à laisser lire tout ce qui se passe maintenant dans votre cœur! — Cela n'est pas difficile à deviner, a répondu mon oncle; je suis sûr que votre voix lui a rappelé celle de ce pauvre Mansfield : savez-vous qu'il chantait aussi bien que vous?..... — Moi! je lui aurais rappelé un pareil souvenir ! a interrompu M. Semler en se levant brusquement : ce n'était assurément pas mon intention. — Ma foi, pour tout autre que vous ce serait un éloge : vous jugerez du talent de mon neveu par celui d'Amélie; elle a été son écolière, et je ne crois pas qu'après lui vous ayez grand'chose à lui montrer. — Je n'en ai pas la prétention, a repris M. Semler d'un air grave et même un peu dédaigneux; et madame ne doit pas craindre que j'aie la hardiesse de le tenter. » J'ai fait un signe de la main à mon oncle pour ne pas continuer cette conversation, et peu après je me suis retirée; mais, le croiras-tu, Albert? le souvenir de Mansfield m'a peu troublée : depuis deux mois, voilà la première fois que mon oncle en parle directement; j'ai été sur-

prise qu'un si court espace de temps ait rendu tant de paix à mon cœur, et j'ai béni la main divine qui a versé son baume sur mes blessures. Albert, il faut avoir souffert pour savoir combien il est doux de ne plus souffrir. Ah! si j'ai trouvé jadis dans l'indifférence qui avait succédé à mon amour quelque chose d'affreux qui ressemblait au néant, je goûte maintenant, dans le repos qui succède à la peine, quelque chose de délicieux qui ressemble au bonheur.

LETTRE XXIX.

AMÉLIE A ALBERT.

Du château de Grandson, 15 mars.

Qui croirait, Albert, qu'on pût réunir des travers si bizarres à tant de qualités charmantes, et qu'avec un amour si vrai pour toutes les beautés de la nature, un sentiment si exquis de tout ce qu'elle renferme de bon, il fût possible de ne pas aimer les enfants? M. Semler hait mon fils, et ne se met pas en peine de le cacher. Haïr mon fils, et n'être point méchant! conçois-tu cela, Albert? Hier, il me vint dans l'idée de le lui amener dans sa chambre, où son mal au pied le retient encore : je croyais lui faire plaisir; mon Eugène est une si aimable créature! il ne l'aperçut point d'abord, et me dit avec un mouvement de joie : « Ne me trompé-je pas? est-ce bien vous? Quoi! pour la première fois vous venez avant la nuit, et M. Grandson ne vous suit pas? — Mon oncle est occupé pour quelques heures encore, et, comme vous n'avez plus de fièvre, que le bruit ne peut vous faire de mal, je vous amène une agréable petite société pour vous distraire : voilà mon fils. — Votre fils! a-t-il interrompu vivement; vous avez un fils? vous êtes mère? — Ne le savez-vous pas? Je crois vous l'avoir déja dit, ai-je répondu un peu surprise de l'air dont il me faisait cette question? » Alors il a pris la main d'Eugène, et l'a placé devant lui en le regardant fixement. « Voilà donc le fils de M. Mansfield? a-t-il dit avec amertume. » A ce nom, surtout à l'air dont il l'a prononcé, j'ai senti mon visage en feu. « Est-ce que vous auriez connu M. Mansfield? me suis-je écriée. — Non, a-t-il répondu après un long silence et avec un ton un peu dédaigneux, je n'ai point connu M. Mansfield : il devait être sans doute un homme peu ordinaire puisqu'il fut aimé de vous..... Je conçois que son fils vous soit cher; pour moi, madame, je n'aime point les enfants; ainsi, je vous en prie, emmenez votre fils : sa vue me fait mal, et je vous conjure de ne le laisser jamais entrer ici. »

Ce discours m'a causé un si grand étonnement, que je suis demeurée un moment immobile : mon cœur était blessé de la manière dont il repoussait mon fils; et mon pauvre Eugène lui-même, peu fait à un *semblable accueil*, s'est mis à pleurer : je l'ai pris dans mes bras, et me suis retirée en silence, sans que M. Semler ait seulement tenté de s'excuser ni de me retenir. Le soir, je n'ai point voulu aller chez lui : j'éprouvais réellement de la répugnance pour un caractère que je comprenais si peu : aujourd'hui je me sens dans la même disposition. Ai-je donc tort, mon frère? et trouves-tu que j'attache trop de prix aux travers d'un étranger que je ne connais que depuis si peu de temps? En vérité, je crois qu'il commençait à ne plus l'être pour moi : ce n'est pas encore de l'amitié qu'il m'inspirait, mais une sorte de bienveillance assez douce pour me faire désirer d'entretenir quelques relations avec lui après son départ : maintenant je n'en ai plus d'envie : la déplaisance a remplacé l'intérêt, et, quand je réfléchis aux hauteurs d'Ernest, à la légèreté de mon époux, aux bizarreries de M. Semler, et, en tout, au peu de vertus que j'ai trouvé dans ton sexe, je crois que je lui vouerais une sorte de mépris, si mon Albert n'en était pas.

LETTRE XXX.

AMÉLIE A ALBERT.

Du château de Grandson, 18 mars.

Malgré les prières de mon oncle, je ne pouvais vaincre mon ressentiment, et me décider à retourner chez M. Semler, lorsque ce matin, pendant que nous déjeûnions, M. Arnoult est entré d'un air inquiet, pour nous dire que notre hôte avait passé une mauvaise nuit, et que la fièvre l'avait repris. A cette nouvelle, je n'ai plus senti de colère : sur-le-champ j'ai proposé à mon oncle de m'accompagner chez M. Semler, et je me suis excusée auprès de celui-ci de ne l'avoir pas vu depuis plusieurs jours. Il était à demi couché sur une chaise longue, et paraissait fort abattu; mais, en nous voyant entrer, sa physionomie s'est animée, et il m'a dit, d'un ton plein d'expression, en pressant ma main entre les siennes : « Ah, madame! que vous êtes bonne! et que je suis injuste! — Il est certain que vous avez de grands torts avec Amélie, s'est écrié mon oncle en riant; aussi m'a-t-elle porté des plaintes très-amères contre vous. Rebuter son fils! un fils dont elle est idolâtre! il y aurait là de quoi vous faire haïr!..... — Et madame y est, je crois, disposée, a interrompu M. Semler en me regardant tristement. — Elle, haïr! ah! vous ne la connaissez pas; elle n'a pas un cœur susceptible de haine. — J'en doute, car il le fut d'amour, et toutes les fortes passions se touchent. » Cette conversation commençait à me faire souffrir : il m'est insupportable qu'on s'occupe de moi, de mes dispositions, de mes sentiments; je voudrais les laisser ensevelis dans une nuit impénétrable. Mais mon oncle, sans s'apercevoir du désir que je montrais de changer de sujet, a continué : « Je la connais mieux que vous, peut-être : est-ce qu'elle a pu seulement haïr cette ridicule madame de Woldemar qui lui a fait tant de mal? Ne m'en parlait-elle pas hier encore avec éloge? — Comment ne serais-je pas sensible à ses procédés envers mon frère, ai-je dit à mon tour? Ah! qui fait du bien à Albert peut me faire du mal impunément : je ne croirai jamais avoir le droit de me plaindre. » A ces mots, M. Semler s'est levé avec précipitation, et a marché vivement dans la chambre. « Hé bien! hé bien! êtes-vous fou? s'est écrié mon oncle, stupéfait de ce brusque mouvement, et en le ramenant malgré lui à sa place? Qu'avez-vous donc? et qu'est-ce qui vous agite? avez-vous oublié que vous avez été saigné ce matin? Je suis sûr que la bande de votre pied s'est défaite; je vais appeler M. Arnoult. » Il est sorti. M. Semler a levé les yeux sur moi; ils étaient remplis de larmes. « M'avez-vous pardonné en effet, aimable Amélie, et la répugnance que j'ai trop laissé voir pour un objet qui vous est si cher ne m'a-t-elle pas rendu odieux? — Non, mais bizarre, inexplicable, au-dessus de toute expression. — Et, parce que vous ne pouvez me comprendre, me détesterez-vous? — Mon oncle vient de vous dire, il me semble, que je ne sais point haïr. — Promettez-moi donc, quoi qu'il arrive, quoi que vous appreniez, de n'avoir jamais d'aversion pour moi. — Eh! pourquoi en aurais-je, M. Semler? depuis six semaines que je vous connais, voilà la première chose qui m'ait déplu en vous; et, quoiqu'elle tienne sans doute à un vice de caractère, que peut-elle me faire de la part de quelqu'un dont les rapports avec moi doivent être si passagers? — Si passagers, a-t-il interrompu en portant la main sur son front : elle a raison, plus raison peut-être qu'elle ne croit; et pourtant si elle l'eût voulu..... Je le sens, j'ai trop resté... Ah, madame! pardonnez mon désordre : vous ne pouvez savoir ce qui m'occupe. » Mon oncle est rentré au même moment avec M. Arnoult, et je suis remontée aussitôt dans ma chambre.

Mon frère, tu vas me dire, j'en suis certaine, de prendre garde à moi; qu'avec les qualités que je prête à M. Semler,

il peut faire impression sur mon cœur; et que, d'après ce que je te raconte, tu soupçonnes qu'il me voit avec intérêt. Écoute, mon Albert, jamais on ne voulut être plus vraie avec un ami que je ne veux l'être avec toi; et, pour ne te dérober aucune de mes pensées, j'ai sondé mon cœur avec plus de soin que je ne l'eusse fait pour moi-même peut-être. J'ai eu le courage de revenir sur le passé, la prudence de comparer les sensations que j'éprouve aux émotions qui m'agitèrent; et j'ai souri d'un examen si scrupuleux, d'une précaution dont le seul instinct m'eût bien montré l'inutilité, si mon amitié n'avait pas voulu aller au-delà de ce qui était nécessaire, et prévenir tes recommandations.

Albert, j'ai trop aimé pour pouvoir méconnaître l'amour : ce mot, qui me semblait si doux dans la bouche de M. Mansfield, maintenant je repousse avec effroi tout ce qui me le rappelle : loin d'être attirée par cette sorte de conversation, elle me gêne et me tient, tout le temps qu'elle dure, dans un état d'insupportable malaise. Ce n'est pas tout, ô mon frère bien-aimé! car ceci n'est qu'une maladie de l'ame que le temps pourrait guérir; mais il est une raison qui me garantira à jamais, je l'espère, de toute autre passion : c'est que mes infortunes passées m'ont inspiré un invincible éloignement pour le lien dont tu attends ta félicité, et que si j'avais le malheur d'aimer encore, je crois que je ne pourrais jamais me résoudre à former de nouveaux nœuds; il me semble qu'il y a moins de malheur à renoncer à l'objet de sa tendresse qu'à perdre son amour, et ce n'est pas dans la sainte union du mariage que l'amour se conserve : ma triste expérience, et l'exemple de madame de Simmeren, ne me l'ont que trop prouvé.

P. S. Si par hasard il te restait quelques craintes sur le séjour de M. Semler ici, calme-les, mon Albert, car je viens d'apprendre que, malgré sa faiblesse et les instances de mon oncle, il a fixé son départ à la fin de l'autre semaine.

LETTRE XXXI.

ERNEST A ADOLPHE.

Du château de Grandson, 30 mars.

Je connaissais trop mes torts et votre austérité pour ne m'être pas attendu à vos reproches; mais je connais aussi votre cœur, et je suis sûr que votre lettre était à peine partie, que vous vous repentiez de m'avoir dit de ne plus vous écrire. Eh quoi! Adolphe, repousseriez-vous ma confiance, quand nous voyons tous deux que c'est du jour où je vous l'ai ôtée que j'ai commencé à ne plus vouloir bien faire? D'ailleurs, tant que je vous ouvrirai mon cœur, ne craignez point d'avoir à rougir de moi; si je ne suis que faible, je ne craindrai pas de vous demander des forces; mais si j'étais coupable encore, Adolphe, soyez-en sûr, je vous estime assez, et je suis trop fier pour ne pas fuir vos regards.

Vous me louez beaucoup, mon ami, vous que j'ai toujours vu user avec moi d'une sévérité qui allait presque à la rudesse, vous voilà tout-à-coup exaltant mon mérite au-delà de ce qu'il fut, et mes efforts bien plus qu'ils ne m'ont coûté; sans doute vous ne m'élevez si haut que pour me faire mieux sentir la distance du degré où je suis à celui où vous m'avez vu; mais écoutez, Adolphe, si le triomphe ennoblit en raison des sacrifices, peut-être n'aurai-je jamais été plus digne de votre estime. En effet, quelles passions ai-je vaincues *jusqu'à* présent, et quels exemples me citez-vous? J'ai pardonné à un ennemi soumis et malheureux le mal qu'il ne pouvait plus me faire : j'ai résisté à la séduction d'une femme qui ne troublait que mes sens, et dont j'honorais l'époux : sont-ce là des victoires dont on doive s'enorgueillir? Mais en présence de la plus charmante femme que le ciel ait créée, contre laquelle on a nourri un long ressentiment, et dont il serait si doux de punir la haine en obtenant l'amour; quand à chaque instant du jour son approche vous livre à l'émotion la plus vive, qu'elle-même

ainsi dire toute d'amour, elle montre un éloignement invincible pour tout ce qui rappelle ce sentiment. En prononce-t-on le nom devant elle, en fait-on un portrait séduisant, elle rougit; un secret effroi l'agite; elle voudrait fuir, ou du moins ne pas entendre; change-t-on de sujet, l'aimable paix revient sur son front, et ses lèvres vermeilles se rouvrent au sourire : l'amitié seule lui plaît, la touche, l'attendrit; elle s'abandonne à ce sentiment avec une vivacité qui va jusqu'à l'enthousiasme; aussi son frère lui est-il bien plus cher qu'un amant ne l'est à la plupart des femmes : elle parle d'Albert d'un ton qui étonnerait, si on ne voyait en elle une femme qui, ne sachant rien sentir modérément, a dû faire de l'amitié l'idole d'un cœur qui a besoin d'aimer avec excès tout ce qu'il peut aimer avec innocence.

LETTRE XXXII.

ERNEST A ADOLPHE.

Du château de Grandson, 3 avril.

Laissez-moi vous parler d'Amélie : avant peu je n'aurai plus rien à en dire, avant peu il ne me restera d'elle que son image, qu'il faudra même oublier, si cet effort est possible. Mais, tandis que je suis encore ici, tandis que l'air que je respire, la place que j'occupe, les objets que je touche, retiennent quelque chose d'elle, m'entourent de son souvenir, et me pressent de sa puissance, n'espérez pas que j'aie une pensée dont elle ne soit l'objet, ni que je trace une ligne qu'elle n'ait inspirée..... Me voilà donc, direz-vous, follement épris? non, Adolphe, je ne le crois pas; j'aurai adoré, sans doute, Amélie de Lunebourg, mais je n'ai point oublié que la veuve de M. Mansfield ne peut jamais être l'épouse du comte de Woldemar; et aimer Amélie légèrement, aimer Amélie autrement que pour la vie, cette sacrilége pensée n'est pas faite pour mon cœur. Celle qui me fut destinée, quoique libre maintenant de m'appartenir, est à jamais perdue pour moi, je le sais, Adolphe : ce souvenir ne me

quitte point, il se place toujours entre elle et moi; j'y pense quand elle s'approche, qu'elle me parle, que ses yeux se fixent sur les miens; j'y pense quand elle s'éloigne, et qu'en son absence je me sens perdu dans un vide affreux; j'y pense en écoutant ces éloges simples, touchants, unanimes, qu'on prodigue à sa bonté; j'y pense en me figurant le bonheur que je tiendrais d'elle en entrevoyant qu'elle pourrait aimer..... Oh! alors la séduction devient terrible; mon cœur bat dans ma poitrine à coups redoublés..... Mais n'importe, dussé-je en mourir, je jure au nom de ma mère, de l'honneur et du noble sang de mes aïeux, que jamais Ernest de Woldemar ne servira de père au fils de M. Mansfield.

Adolphe, je crois sincèrement que je ne suis point amoureux d'Amélie; je parle d'elle, il est vrai, avec une vivacité qui pourrait vous en faire douter; mais en cela je cède à l'ascendant irrésistible qu'elle exerce sur tout ce qui l'entoure. Qui peut la voir et parler d'elle comme d'une autre? qui peut l'entendre et ne pas connaître une nouvelle vie? qui peut tenter de la peindre, et ne pas suppléer par le sentiment à l'insuffisance de l'esprit? Si je regarde autour de moi, je vois tout le monde soumis à cette même influence; quand il est question d'elle, des êtres communs, grossiers, deviennent presque aimables, intéressants : ce seul nom d'Amélie les inspire, leur donne des idées dignes de leur sujet, et des expressions pour les rendre. J'ai vu M. Grandson, vieux marin renforcé, et dont l'intelligence ne s'est jamais portée au-delà de son commerce, devenir un autre homme en parlant d'Amélie : alors il prend une physionomie que la nature lui a refusée, et son cœur lui crée un langage qu'il a toujours ignoré sans doute, et dont il ne se servira que pour elle. M. Arnoult, chirurgien de village, qui n'a que la routine de son art, et qui peut à peine énoncer deux phrases de suite, au seul nom d'Amélie, s'exprime avec éloquence : il dit le bien qu'elle fait, la discrétion dont elle le couvre, la grace dont elle l'accompagne; et, en racontant simplement ce qu'il a vu, il touche, il attendrit, et produit un effet auquel peu d'orateurs pourraient atteindre. Enfin, des domestiques, des mercenaires; savent trouver, pour la peindre, des couleurs que l'homme éclairé et sensible ne dédaignerait pas d'employer, tant il semble que pour parler de celle qui est unique il n'y ait qu'un seul langage.

J'ai voulu connaître par moi-même l'emploi du temps d'Amélie : je l'ai vue, à la tête de la maison de son oncle, écarter doucement le faste qu'il aime, et le remplacer par une abondance si bien dirigée qu'il semble que tout soit accordé au besoin et refusé au caprice; je l'ai vue inventer chaque jour de nouveaux moyens de soulagement pour les pauvres et les malheureux, et persuader à M. Grandson, se persuader à elle-même que ces idées venaient de lui, afin d'avoir un motif de l'aimer davantage : je l'ai vue ramener la paix dans un ménage, pleurer avec une mère désolée, fortifier un père de famille à son lit de mort, nourrir les orphelins, prendre soin de la veuve, et partout et toujours entourée de ce tribut d'adoration et de respect qu'on doit à son cœur noble et aimant, à son cœur généreux, qui la porte au bien avec une telle simplicité, que, sans le soin extrême qu'elle met à le cacher, on croirait qu'elle ne fait rien que d'ordinaire..... Non, je n'ai point encore assez parlé d'Amélie; je veux que vous la connaissiez quand elle s'exagère les bienfaits de son oncle, afin de donner une cause à l'ardente effusion de sa reconnaissance; je veux que vous la connaissiez quand elle prononce le nom d'Albert, et que l'amitié anime son regard d'une expression sublime; quand elle parle de ma mère, et lui pardonne ses injures; quand elle a eu un tort avec quelqu'un, et qu'elle le répare : c'est surtout là son triomphe. Rien ne peut rendre l'impression qu'elle cause quand elle s'accuse : elle ne peut assez se trouver coupable, tant son cœur a le besoin

de faire oublier le mal qu'elle croit avoir fait : toute son attitude prend alors quelque chose de si profondément tendre, que celui qui aurait pu résister au charme de ses vertus et de ses graces, serait invinciblement subjugué par celui de ses fautes et de son repentir. Telle est donc la femme qu'il faut que j'oublie. Non, Adolphe, ne l'espérez pas, ne me demandez pas l'impossible : soumis à ce que ma naissance m'impose, et aux désirs d'une mère respectée et chérie, j'unirai mon sort à celle qu'elle me destine; mais le souvenir d'Amélie m'empêchera d'aimer jamais aucune autre femme, et d'être heureux nulle part. O Adolphe! si elle n'était que telle que je vous l'ai peinte, si rien autour d'elle ne rappelait qu'un autre l'a possédée, nulle puissance humaine n'aurait balancé la sienne; je serais à ses pieds, j'y serais pour toujours, en dépit du sort qui voulut me l'arracher. Ramené comme par miracle auprès de celle que j'ai si long-temps regardée comme mon épouse, je croirais voir dans cette réunion le sceau d'une destinée inévitable; mais Amélie est mère; il existe une preuve vivante, odieuse de son amour pour un autre homme : Amélie dans les bras d'un époux lui a prodigué ses plus tendres caresses, et a fait son bonheur de lui appartenir..... A cette affreuse image mon cœur se révolte, mes sens se glacent, et je le jure, oh! je le jure encore, que jamais Ernest de Woldemar ne servira de père à l'enfant de M. Mansfield.

LETTRE XXXIII.

ERNEST A ADOLPHE.

Du château de Grandson, le 4 avril.

Ce matin, en me levant, j'étais déterminé à ne plus vous parler d'Amélie; je sentais qu'en vous la peignant telle que je la vois, mes éloges, étant hors de toute mesure, finiraient peut-être par vous prévenir contre elle, et je ne voulais pas risquer de vous paraître un insensé qui s'abandonne sans frein à sa folie. Je me disais : A moins d'avoir vu Amélie, pourra-t-il jamais comprendre qu'il existe une femme au monde tellement supérieure à son sexe, que tout honnête homme qui l'aura connue devra rougir de la seule pensée d'en aimer une autre? Pourra-t-il comprendre que, même en la quittant, je ne m'en sépare pas, puisque, Amélie étant la parfaite image de la vertu sur la terre, on ne peut adorer l'une sans l'autre, et que l'amour qu'on doit à toutes deux n'est qu'un seul et même amour? Mais, Adolphe, encore ce trait; peut-être vous peindra-t-il mieux Amélie que tout ce que j'ai pu dire jusqu'ici; peut-être un si rare accord de raison et de bonté obtiendra-t-il toute votre estime; et peut-être enfin qu'il appartiendra à l'indulgence d'Amélie de vous faire aimer l'indulgence.

J'étais avec M. Grandson dans le salon, ce matin; le déjeûner était prêt, et depuis une heure nous attendions Amélie, lorsqu'elle est arrivée en courant, son chapeau sur la tête, rouge et un peu essoufflée. « Je vous ai fait attendre, a-t-elle dit à son oncle, je ne croyais pas qu'il fût si tard. — Je devine bien où vous vous êtes oubliée. » Elle a baissé les yeux avec embarras. « Vous n'êtes sortie de si bon matin que pour aller apprendre à François que j'avais consenti hier au soir à lui accorder enfin des secours. — Mon oncle, de combien de bénédictions lui et sa misérable famille m'ont chargée pour vous! — Pardieu! c'est bien à vous qu'ils les doivent. Sans vos instances, je ne me serais jamais décidé à soulager un homme qui s'est ruiné par son extravagance.—Comment! ai-je interrompu, est-il possible, madame, que vous compreniez dans vos aumônes un homme qui a mérité son sort par sa mauvaise conduite? n'est-ce pas là un abus de la charité? » Amélie a pris un air un peu grave, et m'a dit : « Si vous aviez mieux réfléchi, M. Semler, peut-être n'auriez-vous pas fait cette question, et n'aurais-je pas encouru votre blâme : je suis sûre que votre cœur

est trop généreux pour adopter l'opinion des riches sans pitié, qui, pour se dispenser d'adoucir le malheur, commencent toujours par s'informer s'il ne peut pas être attribué à quelque faute. Quand ils professent que les bienfaits ne doivent être distribués qu'à des hommes irréprochables, croyez qu'ils n'ont d'autre intention que de garder leur or, sans perdre l'estime de ceux qui ne se donnent pas la peine d'examiner si l'avarice ne se déguise pas sous une apparence d'équité. Sans doute il y a eu des torts, et ils ne manquent pas de les découvrir; mais ont-ils recherché avec le même soin s'ils n'étaient pas expiés par les souffrances, et si la sincérité du repentir ne devait pas rappeler la miséricorde?..... » Elle s'est arrêtée un moment, et puis, reprenant son discours d'une voix émue, elle a dit : « Ce pauvre François, il était parvenu, par son industrie, à être chef d'une manufacture; il se lia avec des gens au-dessus de lui, qui l'entraînèrent a un jeu ruineux, à des prêts inconsidérés, à de folles dépenses, et qui l'abandonnèrent dès qu'il fut tombé dans la misère; mais il lui restait du courage et la volonté de réparer son imprudence. Il ne fit aucune plainte, ne sollicita aucun secours, rentra dans la classe des simples ouvriers, et depuis il n'a cessé de se livrer aux travaux les plus rudes. Tout ce qu'il gagne il l'apporte à sa femme, ne se réserve rien, consacre les dimanches et les fêtes à l'instruction de sa nombreuse famille. Il vivait de l'ouvrage que lui procure mon oncle, lorsqu'un accident funeste l'a forcé de garder le lit..... Eh quoi! dans cet état, cinq années de sueur, de patience, de privations et d'une conduite exemplaire, ne le rendraient pas digne d'indulgence? et M. Semler me jugerait coupable d'avoir engagé mon oncle à suppléer par ses secours au pain que ce malheureux ne peut plus donner à ses enfants par son travail?..... »

L'ange avait cessé de parler depuis long-temps, que son oncle et moi écoutions encore, hors d'état tous deux de proférer une parole. A la fin, M. Grandson m'a dit en me prenant la main : « Eh bien! mon ami, à ma place, n'auriez-vous pas été persuadé, et auriez-vous refusé des secours à François? » J'ai voulu répondre, je n'ai pas pu; les larmes m'étouffaient. Je suis sorti du salon; j'ai été dire à cette terre qui la porte, à cet air qu'elle respire, à ces arbres qui la couvrent, à ce ciel qui la contemple que, tant qu'il restera une étincelle de vie dans mon cœur, je rendrai à cet unique assemblage de vertus, de graces et de charmes le culte sacré qui lui est dû.

ETTRE XXXIV.

ALBERT A AMÉLIE.

Dresde, 10 avril.

Non, je n'aurais point exigé cet examen que l'amitié t'a commandé, et dont ta conscience n'avait pas besoin. Non, malgré la disposition favorable qu'a fait naître le jeune étranger, je mets un trop haut prix au cœur d'Amélie pour craindre qu'il puisse être obtenu si promptement, surtout par un homme qui, d'après ce que tu m'as raconté, est au moins très-bizarre. Il ne t'a pas caché des antipathies qui doivent blesser ta délicatesse, et repousser ta sensibilité : c'est ce qui me rassure bien plus encore que son prochain départ. Mais ce qui m'afflige, Amélie, et ce que je dois détruire, c'est une erreur que je ne veux pas même laisser dans ton esprit, dût-elle ne jamais passer jusqu'à ton cœur. Tu me mandes que, *si tu avais le malheur d'aimer encore, tu ne pourrais jamais te résoudre à former de nouveaux nœuds;* tu ajoutes ensuite *que ce n'est pas dans la sainte union du mariage que l'amour se conserve;* et je vois avec une profonde douleur, et presque avec effroi, que c'est moins sur ta propre expérience que tu appuies cette désolante opinion que sur le dangereux et funeste souvenir de madame de Simmeren.

Ainsi cette femme qui vécut dans le

qui doit finir dès que l'enchantement qui l'a créée s'évanouit, tu reconnaîtras que le principe que j'attaque renferme l'élément le plus sûr d'une prompte destruction : car y a-t-il un amant qui consente à priver la femme qu'il idolâtre d'estime et de bienveillance, qui la veuille plutôt avilie qu'honorée, et qui ne rougisse pas de sa honte? Mon Amélie, l'homme libre qui n'épouse pas sa maîtresse n'a jamais brûlé du feu sacré; il n'y a point de culte dans son cœur, le délire n'est que dans ses sens; au moment où ils seront satisfaits, il entendra la voix de l'opinion flétrir celle qu'il croyait adorer. Or il n'est point d'illusion qui tienne contre le mépris, et point de lien qu'il ne presse de rompre.

Arrête actuellement tes regards sur un mariage qui vient d'enchaîner à jamais la destinée de deux amants : c'est là que rien n'outrage l'amour et que tout le protége; c'est là qu'il n'est pas une seule circonstance qui ne conspire à augmenter sa puissance, à prolonger sa durée, à l'embellir de nouveaux charmes. Les suffrages de la société, le contentement des familles, le respect des gens de bien, les éloges que l'on entend sur l'objet aimé, l'engagement qu'on ne craint pas de prendre avec le public par l'aveu répété de son amour, les enfants qui naissent, les intérêts qui se confondent, la confiance qui est à la fois un hommage et un plaisir; enfin la délicieuse certitude de puiser le bonheur suprême dans le sein de la vertu.

Pardonne, ma jeune amie, si j'ai si vivement insisté : je suis sûr que cela n'était pas nécessaire; mais c'est la première fois que tu as avancé une mauvaise maxime, et tu sais que j'ai encore plus d'aversion pour elles que pour les mauvaises actions. Celles-ci peuvent ne nuire qu'au coupable : souvent elles ont préservé ceux qui en étaient les témoins; tandis que les sophismes du vice égarent le plus grand nombre avec d'autant plus de facilité, que des séducteurs habiles portent tous les efforts de leur esprit sur un côté spécieux de la question,

EMPIRE 1808

qu'ils cachent celui qui pourrait révolter, et qu'ils sont aidés par la faiblesse, qui ne demande qu'à être persuadée qu'on peut perdre l'innocence sans s'exposer aux remords.

Pardonne encore, mon Amélie, la longueur et la sévérité de cette lettre, et reconnais, jusque dans mes reproches, cette amitié fidèle qui, veillant sans cesse sur ton repos et ton bonheur, voudrait effacer au prix de tout mon sang le doute que tu as osé élever dans ta dernière lettre.

LETTRE XXXV.

ADOLPHE A ERNEST.

Turin, 17 avril.

Vous me faites pitié; votre folie est si complète que vous ne la sentez plus, et que vous prétendez n'avoir point d'amour quand il vous fait délirer. Malheureux! qu'attendez-vous pour vous arracher de cette funeste maison? qu'Amélie partage votre égarement, afin que, placé entre elle et votre mère, il vous faille choisir à laquelle des deux vous percerez le sein? Que parlez-vous de faiblesse, de santé, d'égards? Que sont tous ces objets devant l'honneur qui crie et le devoir qui commande? Amélie pourrait aimer, dites-vous, et vous ne frémissez pas? Amélie pourrait aimer, et vous restez? et vous, à qui le ciel donna une mère qu'il vous est permis d'estimer et de chérir, vous ne tremblez pas à l'idée de la plonger dans le désespoir et d'attirer sa malédiction sur votre tête? Ah! fussiez-vous aux portes du tombeau, je vous crierais encore: éloignez-vous; car, le trépas dût-il être le prix de votre fuite, j'aime mieux avoir à pleurer la mort que la vertu de mon ami.

Insensé! qu'est-ce que l'amour, pour lui tout sacrifier? un point qui est dans la vie ce qu'est la vie elle-même dans le vaste espace des temps: une fièvre ardente dont l'attribut est de toujours changer, et la folie de se croire éternelle. Chaque fois que cette passion, la plus légère de toutes, se renouvelle, l'idée qu'elle est impérissable ne l'accompagne-t-elle pas? Que de femmes, j'en suis sûr, en relisant leurs lettres d'amour, ont souri plus d'une fois en voyant qu'elles ont garanti à chacun de leurs amants l'éternité d'un sentiment dont elles ont souvent oublié l'objet! Ernest, je vous le répète, fuyez; et, loin que l'image d'Amélie trouble, ainsi que vous le croyez maintenant, le bonheur de toute votre existence, avant peu vous ne rappellerez un pareil souvenir que pour vous féliciter d'avoir échappé à votre perte; et, en voyant les lettres que j'ai entre les mains, et que je conserverai pour votre instruction, vous rougirez comme un fou qui, *revenu dans son bon sens, pleure de honte en contemplant les traces de son égarement.* J'attends votre réponse à Turin: puissiez-vous me l'apporter vous-même! mais, si elle tarde à venir, ou que vous hésitiez encore, je sais ce qui me reste à faire.

LETTRE XXXVI.

AMÉLIE A ALBERT.

Du château de Grandson, le 2 mai.

Mon tendre frère, que ta lettre m'a affligée! tu me montres toute l'étendue de la faute de madame de Simmeren, comme si tu croyais nécessaire de me prémunir contre elle; tu me peins la différence du lien qui a fait mon malheur avec celui que la vertu réprouve, comme si tu avais pu craindre..... O mon frère! qu'un si honteux soupçon me déchire le cœur! Mais sans doute je l'ai mérité, car je connais Albert, et, s'il a fait rougir sa sœur, c'est qu'il a cru devoir le faire. Cependant l'Éternel, témoin de nos plus secrètes pensées, sait si j'en ai jamais formé une que l'honnêteté ne pût avouer. Hélas! après avoir souffert dans la partie la plus sensible de mon ame, je m'étais retirée du monde, n'emportant de bonheur au dedans de moi qu'une conscience tranquille, et n'en demandant d'autre aux hommes que l'estime

d'Albert : ces seuls biens me seront-ils refusés, mon frère? tous deux dépendent de toi; si tu m'accuses, mon innocence même ne me rassurera pas; et si tu m'ôtes ton estime, je croirai avoir mérité mon sort. Cependant, avant de me juger, relis ma lettre, et vois si tu ne prends pas pour une maxime énoncée froidement un sentiment exagéré que m'arrache le souvenir de mes maux. Je rejette le mariage, Albert, mais je crois que tout amour qui secoue son joug n'est ni pur ni heureux. Que ce lien sacré fasse donc le destin du monde; qu'il enchaîne tout ce qui aime, tout ce qui respire; qu'on voue au mépris la femme hardie qui oserait chercher le bonheur hors de lui; mais qu'il soit permis à l'infortunée qui fut sa victime d'y renoncer à jamais; et, si des sentiments trop tendres se réveillent dans son cœur, elle saura les reporter vers le ciel, et offrir à Dieu un amour qui n'a plus d'aliment sur la terre. Adieu, mon frère, je n'ai rien à te raconter aujourd'hui : quand je suis affligée de ton amitié, je n'ai plus une pensée à donner au reste du monde.

LETTRE XXXVII.

ERNEST A ADOLPHE.

Du château de Grandson, le 2 mai.

Ce matin nous déjeûnions dans le salon commun. Amélie, assise entre son oncle et moi, s'occupait de nous avec ce soin attentif et ces graces modestes qui donnent du prix à tout ce qu'elle fait. La conversation roulait sur des choses indifférentes, mais elles ne l'étaient plus dans la bouche d'Amélie. Placé si près d'elle, je touchais sa robe, j'effleurais même sa main lorsqu'elle me présentait quelque chose, et je me sentais ému et presque heureux. Un domestique entre, lui remet une lettre; ses yeux brillent et s'animent d'une douce joie. « C'est de mon Albert, dit-elle à son oncle en rougissant de plaisir. — Heureux l'Albert d'Amélie! » me suis-je écrié sans trop savoir ce que je disais, et mécontent au fond de l'ame de lui voir prendre ce ton de possession même en parlant de son frere. Elle a rougi davantage, en ajoutant d'un air pénétré : « Bien plus heureuse l'Amélie d'Albert; elle lui doit ses plus pures jouissances, et ses seules consolations : si elle l'eût écouté, que de peines elle se serait épargnées! et comment l'a-t-elle récompensé de tant de bienfaits? — Paix, mon enfant, a interrompu M. Grandson; vous savez bien que je ne vous permets pas de vous affliger en revenant sur des regrets inutiles; d'ailleurs, quels biens avez-vous reçus de votre frère dont votre amitié ne l'ait payé? — Ah! oui, ai-je dit encore comme malgré moi, quel que soit le sort de votre Albert, il ne doit pas s'en plaindre : que peut avoir à regretter celui que vous aimez ainsi? » Elle n'a rien répondu, mais j'ai cru remarquer un peu d'embarras sur son charmant visage. Ccependant la lettre d'Albert l'occupait bien plus que mes discours, et elle s'est retirée à l'écart pour la lire. « J'espère, lui a dit son oncle pendant qu'elle la décachetait, que le mariage de votre frère va être enfin décidé. — Ah! si mes vœux y pouvaient quelque chose, a-t-elle répondu en élevant ses beaux yeux au ciel, depuis long-temps Albert et Blanche prouveraient au monde qu'une union heureuse n'est pas une chimère; mais leur sort dépend aussi du comte Ernest..... — Le diable emporte votre Ernest, a interrompu brusquement M. Grandson; il vient toujours se mettre à la traverse de votre bonheur; aussi je ne connais personne que je haïsse plus cordialement. — Et madame partage sans doute ce sentiment? ai-je repris avec une sorte de crainte. — Ah! qu'il renonce à Blanche, s'est-elle écriée; qu'il s'unisse à celle que sa mère lui destine, et je tâcherai d'oublier qu'il exista jamais un être si fatal à mon repos. — Si c'est là ce que vous lui réservez, il est assez malheureux; mais sans doute il a mérité son sort, sans doute le mal qu'il vous a fait fut volontaire; car autrement

pourquoi le puniriez-vous? — Non, il serait injuste d'accuser ses intentions : si une volonté tyrannique me destina à lui, si je me révoltai contre elle, il n'en est pas coupable. — Je conçois qu'un cœur comme le vôtre puisse être difficile, madame; mais il faut cependant que ce jeune homme se soit montré bien indigne de vous, car c'est de l'aversion que vous lui conservez? — J'aurais tort de dire du mal de lui : quoiqu'il ait annoncé un caractère bien redoutable, nous étions si jeunes l'un et l'autre quand il me quitta, qu'il est possible qu'il se soit corrigé. — C'est donc sans le connaître que vous l'avez jugé? — Mais je ne le juge point, vous dis-je. — Vous faites bien plus, vous le haïssez. — En vérité, je ne le crois pas, et s'il laisse mon frère être heureux avec Blanche, il pourra me devenir absolument indifférent. — L'heureux partage! ai-je repris avec humeur. Ainsi, en agissant selon vos désirs, votre indifférence est tout ce qu'il peut espérer de plus doux : je ne sais si à sa place je ne préférerais pas votre haine. — Eh quel diable d'intérêt prenez-vous à lui? s'est écrié impatiemment M. Grandson : depuis une heure vous vous amusez à contredire Amélie sans aucune raison; car, dites-moi, au nom du ciel, que vous fait sa haine ou son amour pour un sot orgueilleux, bien entiché de ses ancêtres, que je ne puis souffrir, que vous ne connaissez pas, et qu'elle ferait fort bien de détester? — Assurément, je n'ai d'autre motif pour plaider sa cause, ai-je repris froidement, que ce sentiment de justice générale qui parle à tous les cœurs droits en faveur de ceux qu'on opprime. — Je ne vous blâme point, monsieur, a dit Amélie avec douceur; vous devez me trouver injuste : peut-être le suis-je en effet; mais, si vous saviez combien j'ai souffert, peut-être vous paraîtrais-je excusable. » Je me suis approché d'elle, et lui pressant les mains avec une agitation que mon cœur communiquait à tous mes mouvements : « Votre oncle, lui ai-je dit, a voulu me montrer un cahier écrit de votre main : il n'est rien dans le monde qui pût m'intéresser davantage; mais, quelque pressante que soit ma curiosité à cet égard, il me faut votre aveu pour la satisfaire. J'ai attendu bien long-temps à vous le demander; je craignais tant de vous affliger en touchant un sujet si délicat! mais, si vous saviez ce qu'il m'en a coûté pour attendre, peut-être devriez-vous quelque chose à ce sacrifice. — Quoi! mon oncle vous a promis....? Ah! mon oncle! vous avez tort. — Pourquoi donc aurais-je tort, Amélie? ce récit vous fait honneur. — Je ne le crois pas, a-t-elle repris un peu émue; mais, quand cela serait, le cœur ne confie ses secrets qu'à l'amitié. — N'en avez-vous donc pas pour M. Semler? Quant à moi, comme je l'aime de tout mon cœur, *j'ai du plaisir à lui* parler de ce qui m'intéresse, et rien ne m'intéresse autant que vous. — Je ne donne point mon amitié si promptement, a-t-elle répondu en baissant les yeux; et, quoique j'estime beaucoup M. Semler..... — Vous ne l'aimez pas du tout, ai-je dit vivement. — Vous vous pressez bien de répondre pour moi, a-t-elle interrompu à son tour avec un air d'impatience qui m'a ravi. — Ce n'est pourtant pas la réponse que j'eusse désiré vous dicter. — Ni peut-être celle que j'aurais faite, a-t-elle ajouté avec une légère rougeur. Mais ce n'est pas le moment de traiter cette question : vous voyez que vous m'avez presque fait oublier la lettre d'Albert, et vous êtes peut-être la première personne avec qui cela me soit arrivé. »

Elle a prononcé cette phrase avec une simplicité qui ne m'a que trop fait voir qu'elle n'y attachait pas la même idée que moi. Je me suis éloigné pour la laisser lire en liberté; mais en me promenant dans le salon je ne pouvais détacher mes regards de dessus elle. Tout-à-coup je l'ai vue pâlir; ses yeux se sont remplis de larmes; elle a détourné la tête pour se cacher contre le rideau de la croisée, en murmurant tout bas : *O Albert! Albert!* Mais bientôt, n'étant plus

maîtresse de son émotion, elle s'est échappée tout en pleurs, sans proférer un seul mot, et nous laissant tête à tête son oncle et moi.

A peine a-t-elle été sortie, que M. Grandson s'est levé en secouant rudement sa chaise : « Que le ciel confonde toute sa famille! s'est-il écrié avec un accent plus qu'énergique; jamais ils n'ont su que l'affliger : j'ai vu bien des sauvages en ma vie, mais jamais de cette force-là..... Affliger Amélie, il faut qu'ils aient le cœur plus dur que la carène de nos vaisseaux..... Je suis sûr que c'est cet enragé d'Ernest qui est cause de tout ce grabuge : il sera venu enlever la maîtresse du jeune comte de Lunebourg. — Non, je ne le crois pas, ai-je répliqué froidement. — Eh! pourquoi ne le croyez-vous pas? a-t-il repris en colère; de quoi vous mêlez-vous, de prétendre savoir ce qui se passe, et d'en parler avec tant de sang-froid, quand Amélie se désole? — Ah! le ciel m'est témoin si sa douleur me touche! — Vous n'en avez pas l'air bien inquiet pourtant; mais n'importe, ce n'est pas vous que je destine à la consoler. — Je le sais bien, ai-je dit avec amertume. — Et vous ne vous en souciez guère, a-t-il ajouté vivement. — Vous me traitez bien mal aujourd'hui, M. Grandson; cependant ce n'est pas moi qui fais couler les larmes de votre nièce. — Eh! je le sais bien! Qui songe à vous accuser? Mais je voudrais vous voir irrité comme moi, et souhaitant mille malédictions à toute la noble famille, et surtout à la tante Woldemar et au cousin Ernest. » Au nom de ma mère, j'ai rougi; mais, dans la crainte de répondre quelque chose qui pût me déceler, j'ai gardé le silence. Nous nous sommes promenés tous deux dans la chambre, sans rien dire : à la fin, M. Grandson s'est approché de moi d'un air de bonhomie. « Faisons la paix, m'a-t-il dit; aussi bien je serais assez embarrassé de dire pourquoi je me suis fâché. Laissons cela; et, puisque vous vous intéressez à Amélie, et qu'elle-même ne vous voit pas sans plaisir, promettez-moi de l'engager à rompre toute communication avec la Saxe, et à céder au désir que j'ai de l'établir près de moi par un bon mariage qui lui fera oublier les injures de sa famille et la mauvaise conduite de mon neveu. — Quoi! vous songez à marier Amélie! — Sans doute : qu'y a-t-il là d'étrange? Allez-vous aussi contrarier mon projet? — Non : si elle l'approuve, je me garderai bien de l'en détourner. — Vraiment je l'espère; mais ce n'est pas assez, il faut l'y déterminer. — Moi? — Oui, vous. — Mais je ne connais pas l'époux que vous lui destinez. — Qu'importe, quand je vous assure qu'il lui convient. — Votre nièce l'a-t-elle vu? — Oui, plusieurs fois. — Et l'a-t-elle distingué? — Ma foi, je ne m'y connais pas trop; mais, au reste, celui-là ou un autre, cela m'est égal, pourvu qu'elle se marie. — Quel est ce jeune homme? je ne le vois point ici. — Il se nomme Watelin : il est allé faire un voyage à Paris; mais je l'attends incessamment, et j'espère qu'à son retour Amélie sera plus disposée en sa faveur, parce qu'il me semble que sa tristesse commence à se dissiper : elle était si affligée en arrivant ici, que je crois bien m'être un peu trop pressé de lui laisser voir mon projet; mais depuis un mois elle n'est plus la même : je lui vois des moments de gaieté; elle prend goût à tout..... Sans cette lettre d'aujourd'hui, cette chère enfant allait reprendre de l'enjouement..... Il faut que j'aille voir comment elle se porte : si ces méchantes gens la rendaient malade, je ne leur pardonnerais de ma vie. » Il est sorti.

J'ai continué à me promener dans la chambre, absorbé dans une seule pensée : pas une autre ne me restait de cette longue conversation. Ce n'était point le mariage d'Amélie : que me font les projets de son oncle? Mais c'est depuis un mois que sa tristesse se dissipe, et il y en a plus de deux que je suis ici..... Ah! s'il était vrai, s'il était possible! ô Amélie! s'il se pouvait que tu fusses sensible! pour ton repos, pour le mien,

cache-moi une vérité que je paierais de mon sang..... cache-moi un bonheur auquel je sacrifierais rang, naissance, devoirs; ne m'ouvre point ton cœur; tais-moi tes aventures; refuse-moi ton amitié : résister à Amélie indifférente est déja trop pour mes forces; je n'en aurais plus contre Amélie sensible.

2 mai, au soir.

En dépit de moi, je recherche ce que je devrais fuir : j'ai beau me commander d'éviter Amélie, une puissance supérieure me pousse toujours auprès d'elle : je la vois, et j'oublie le danger que j'y cours; ou, si j'y pense, c'est pour m'y livrer en insensé. Cette amitié, que je devrais craindre, il n'est rien que je ne fasse pour l'obtenir; et, si elle me la donne, serai-je satisfait? Oh! non, non, Ernest, ne t'aveugle pas, et connais du moins l'étendue de ton mal : ce que tu veux, c'est Amélie; ce que tu désires, c'est son amour : tu ne seras content que quand tu l'auras entraînée avec toi dans le précipice; mais il serait si doux d'y tomber avec elle! O Adolphe! je dois être sans excuse à vos yeux, puisque vous n'avez point vu Amélie. Je voudrais que vous vinssiez ici; oui, si je ne craignais de vous avoir pour rival, je voudrais que vous vinssiez me dire si vous croyez qu'un être au monde pût résister à la ravissante espérance d'en être aimé..... A quoi m'ont servi toutes les réflexions que je n'ai cessé de faire depuis ce matin sur les malheurs qui seraient mon partage si je ne la fuyais pas? Elle a paru, et je n'ai plus vu qu'elle. O Adolphe! écoutez-moi, et soyez sûr qu'à ma place votre austère philosophie ne vous aurait pas sauvé.

Amélie n'a point dîné avec nous, et, quoique son absence donnât beaucoup d'humeur à M. Grandson, et qu'il s'échappât toujours en imprécations contre ceux qui la tourmentent, il m'a traité avec une bienveillance particulière, et s'est excusé plusieurs fois de l'emportement qu'il avait eu le matin. « Pardonnez, m'a-t-il dit, mais je n'ai point de patience quand elle souffre. Tout-à-l'heure encore, en la grondant, parce qu'elle voulait rester seule, je n'ai fait que l'affliger davantage; aussi, pour me distraire et la laisser en paix, je vais aller, en sortant de table, passer la soirée à Bellinzonna. Voulez-vous venir avec moi? » Je me suis excusé, non pour rester avec Amélie, j'étais bien loin d'en avoir le dessein et même le pouvoir, puisqu'elle avait dit à son oncle qu'elle ne descendrait point et ne verrait personne de toute la journée; mais j'étais bien aise de me promener seul, afin de méditer sur ma situation, et me raffermir dans mes projets.

A peine M. Grandson a-t-il été parti, que je me suis mis à errer à l'aventure. Le temps était si doux et le pays est si enchanteur, que, sans m'en apercevoir, j'ai prolongé beaucoup ma promenade. Je suis arrivé sur le bord d'un lac étroit, serré entre des roches nues, escarpées, et couvertes d'une neige éternelle. Je voyais les montagnards descendre par des sentiers étroits en côtoyant le bord des précipices. Encouragé par leur hardiesse, je me suis avancé vers cette sauvage solitude, et là, traversant les torrents, m'enfonçant dans les antres profonds, gravissant la montagne par les plus âpres chemins, je suis parvenu, au bout de deux heures, à une hauteur considérable d'où j'embrassais une vaste étendue de pays. Les flancs des rochers étaient couverts, de la base au sommet, par une immense forêt de sapins et de mélèzes : il fallait la traverser pour retourner directement au château de M. Grandson, que j'apercevais à mes pieds; mais la pente était si roide, que j'en fusse difficilement venu à bout, si je ne m'étais accroché aux diverses plantes qui commencent à couvrir la terre; enfin, arrivé vers le milieu, j'ai trouvé une petite plaine découverte et parsemée de fleurs d'une beauté et d'une vigueur surprenantes. En me rapprochant de la forêt, j'ai découvert sous ces arbres, vieux comme le monde, une chapelle tombant en ruine, d'un goût

Solitude = Ruins

gothique, et dont les vitraux, magnifiquement coloriés, représentaient différentes histoires de l'ancien Testament. Ce monument humain, destiné pour le ciel au milieu de cette vaste solitude, m'a causé une profonde émotion. J'y suis entré avec un saisissement respectueux : une femme à genoux, la tête penchée dans l'attitude de la douleur, était au pied de l'autel. J'ai fait un mouvement; elle s'est levée et s'enfuyait précipitamment : c'était Amélie. « Ah! Dieu! me suis-je écrié, est-ce bien vous? Quoi! seule au milieu de ces forêts! quelle imprudence! » A ma voix, elle s'est arrêtée, et revenant sur ses pas : « Vous m'avez fait bien peur, m'a-t-elle dit; ordinairement je ne rencontre personne ici; quand vous avez paru, saisie de frayeur, je m'échappais sans vous regarder; mais c'est vous, me voilà rassurée. » En parlant ainsi elle tremblait, je l'ai soutenue; elle s'est appuyée sur mon bras. « Comment osez-vous vous hasarder dans des lieux si déserts? lui ai-je demandé. — Et c'est précisément parce qu'ils sont déserts que je m'y hasarde : à l'exception de quelques chèvres qui viennent sauter autour de moi, comme pour me remercier d'oser gravir jusqu'à leur habitation, je n'ai jamais trouvé nul être vivant sur mon chemin. — Mais la route est si escarpée? — Il y en a deux : celle que je prends est très-facile; vous la trouverez seulement un peu plus longue. — Je ne le crains pas, lui ai-je dit avec vivacité. » Elle m'a compris, car j'ai cru la voir rougir; mais elle ne m'a point répondu; et, toujours appuyée sur mon bras, nous avons pris le chemin du château. J'étais trop ému pour oser ni lui parler ni même la regarder; elle-même ne disait rien. Peu à peu le chemin est devenu si étroit et si glissant, que nous nous sommes rapprochés en nous serrant l'un contre l'autre; alors j'ai levé les yeux sur elle : les siens étaient ternes et gonflés, et ses joues pâles portaient encore la trace de ses pleurs. « Vous n'avez pas souffert seule aujourd'hui, lui ai-je dit. » A ce mot, son cœur oppressé n'a pu retenir les larmes qui l'étouffaient, et, laissant tomber sa tête sur son sein, elle m'a dit d'une voix entrecoupée : « Je vous en prie, ne me parlez pas. — Si vous l'ordonnez, je me tairai; mais j'aurais tant de besoin que vous sachiez avec quelle ardeur j'ambitionnerais de porter la moitié de vos peines! — Vous seriez capable de le vouloir : votre cœur est si généreux! — N'est-il que généreux, Amélie? ne le croyez-vous pas tendre? — Autant que généreux. — Susceptible d'amitié? — Oui, beaucoup. — Et peut-être pas indigne de la vôtre? » Elle n'a pas répondu. « Dites, Amélie, ai-je repris d'un ton pressant, dites que je peux avoir l'espérance de l'obtenir. — Quel fatal présent vous accorderai-je là, M. Semler! mon amitié n'a pas été un bien pour ceux à qui je l'ai donnée; si vous saviez le mal que j'ai fait au plus cher, au plus digne ami que j'aie sur la terre! — A votre Albert? — Oui, à mon Albert, qui s'est sacrifié pour moi : ah! que j'eusse été moins malheureuse s'il n'eût pas été si délicat! mais, en voulant tout faire pour moi, il a voulu que je ne fisse rien pour lui. Je courais en aveugle à ma perte; vainement il tâcha d'éclairer ma raison : s'il eût parlé à mon cœur, j'étais sauvée. — Vous aimiez donc beaucoup M. Mansfield? — Je le crois. — Comment! vous en doutez? — Il me semble à présent que j'avais plus d'exaltation que d'amour, que j'étais plutôt séduite que touchée..... Mais, quoi qu'il en soit, je vous prie, ne me questionnez point là-dessus : c'est un sujet qui réveille trop de douleurs. — Je ne sais, j'aurais cru qu'il y avait une sorte de douceur à revenir sur une peine passée. — Oui, si ce souvenir ne tenait pas à un sentiment dont je ne veux jamais occuper ni ma pensée ni mon cœur. — Ah! vous avez raison : s'il est possible, ne parlons jamais que d'amitié, Amélie; je redoute l'amour aussi; il m'a déja fait bien du mal; il peut m'en faire davantage encore. » Elle m'a regardé avec une tendre pitié;

j'ai cru même sentir un léger mouvement de son bras qui se rapprochait du mien. Oh ! j'en suis sûr, je l'ai senti : comment aurais-je pu m'y tromper? « J'aurais été bien surprise, m'a-t-elle dit, que vous n'eussiez point souffert aussi ; il est des caractères qui ne sont pas créés pour être heureux, et, si je ne me trompe, les nôtres se ressemblent à cet égard. — Amélie, avec quelle avidité mon cœur se saisit de ce qui vient de vous échapper ! Quoi ! vous pensez qu'une douce sympathie unit nos opinions, nos caractères, nos ames ? — Mais, a-t-elle repris un peu troublée, il me semble que nous nous entendons souvent. — Ah ! me suis-je écrié avec un transport dont je n'ai pas été le maître, que n'avez-vous toujours pensé de même ! — Eh ! mais, a-t-elle répondu d'un air surpris, si ce n'est le jour où vous avez si mal reçu mon fils, quand avez-vous pu croire que je pensais autrement? — Votre fils ! Pourquoi me parler de votre fils, quand je l'oublie, quand je ne vois que vous, quand vous êtes tout pour moi?..... Pardon, Amélie, je vous fâche, je vous déplais, je vous parais au moins bizarre ; mais, s'il m'était permis un jour de vous ouvrir mon cœur, peut-être m'excuseriez-vous. — Il faut apparemment que la vue des enfants vous rappelle des souvenirs bien amers, puisque le seul nom de mon fils vous est désagréable. — La vue de votre fils me rappelle la cause qui a anéanti à jamais toutes mes espérances de bonheur : pardonnez à un malheureux qui a tout perdu l'éloignement que lui cause un être que vous aimez. — Votre sort est donc sans espoir ? — Je le crois : cependant il est des instants où, en proie à une illusion enchanteresse, il me semble qu'avec un mot je pourrais être heureux encore. — Vous aimez depuis long-temps ? — Vous êtes étonnée que cette question m'embarrasse ; mais, Amélie, est-on toujours sûr de l'instant où on commence à aimer ? Si j'en crois mon cœur, pourtant, c'est depuis mon enfance. — Celle qui vous est chère vit toujours ? — Oui ; mais non pas pour moi : un autre..... — Ah ! vous avez raison, a-t-elle interrompu, elle est perdue pour vous : fût-elle libre de vous offrir son cœur, repoussez-le ; un second amour ne peut plus être un bien, il a perdu l'illusion qui le voyait éternel ; l'enthousiasme qui croyait lire dans les cieux que, hors un seul être, on n'eût jamais aimé ; le ravissement de s'être trouvés ; l'oubli du reste du monde ; la certitude d'avoir tellement confondu deux existences, qu'on ne peut toucher l'une sans atteindre l'autre ; enfin, quand on aime pour la seconde fois, on sait que ce sentiment peut finir, qu'on y peut survivre, et cette idée cruelle, en détruisant l'enchantement, double les peines et les laisse sans consolation. — Ah ! je le savais bien qu'il ne me restait plus d'espoir, » me suis-je écrié en m'appuyant la tête contre un arbre, et incapable de retenir mes pleurs. Ma douleur l'a attendrie. « M. Semler, m'a-t-elle dit avec une pénétrante douceur, et l'amitié, l'avez-vous oubliée ? vous pensiez tout-à-l'heure qu'elle pouvait vous consoler de tout. — Si vous consentez à me donner la vôtre, ai-je repris en pressant ses deux mains contre mon cœur ; si un jour, fût-ce dans l'avenir le plus éloigné, votre bouche me donne ce titre d'ami, il n'est plus de regrets, il n'est plus de malheur ; ne sais-je pas que la félicité n'est pas le partage des hommes ? cette idée me consolera de n'être que l'ami d'Amélie... Dites, parlez, femme unique, charmante amie, calmez l'impatience de mon cœur. » Elle a retiré sa main en rougissant. « Votre amitié est trop vive, M. Semler ; elle m'effraie. — Peut-être le deviendrait-elle, Amélie, si je restais près de vous ; mais bientôt je vais partir, j'ignore quand je vous reverrai ; je ne suis pas destiné au bonheur de passer ma vie ici ; des devoirs impérieux m'appellent, ma mère m'attend. — Vous avez une mère, M. Semler ? — Une mère que je chéris, que j'honore, et que je suis peut-être coupable d'oublier si long-temps. — Je crois que j'aimerais votre

mère, a-t-elle dit avec un doux sourire. — Vous le croyez, Amélie? ai-je repris en soupirant profondément ; moi je ne le pense pas. — Pourquoi donc? elle vous ressemble. — Amélie, ô Amélie! qu'avez-vous dit? — Mais de quoi vous étonnez-vous? a-t-elle répondu avec embarras ; puis-je avoir de l'amitié pour vous sans vous aimer? — Sans m'aimer d'amitié, Amélie? lui ai-je demandé d'une voix tremblante. — Oui, d'amitié et jamais autrement, je le jure au nom de celui que j'ai tant aimé et qui m'en a si cruellement punie. » A ce serment un froid mortel a saisi mon cœur; j'ai vu la vérité, je suis revenu de mon délire. « Allons retrouver votre oncle, Amélie, lui ai-je dit d'un air sombre, je ne suis plus bien ici. — Allons, m'a-t-elle répondu sans quitter l'arbre contre lequel elle s'appuyait. — Auparavant, Amélie, levez les yeux sur l'arbre qui vous couvre : c'est un alizier; qu'il devienne pour nous le symbole de l'amitié, que, dans tous les temps, dans tous les lieux, il nous rappelle l'un à l'autre. — Je vous le promets; jamais je ne verrai un alizier en fleurs sans penser à vous, sans me reporter à cet instant. — Adieu donc, Amélie, ai-je repris en appuyant fortement mes lèvres sur sa main. — Allez-vous nous quitter si tôt? m'a-t-elle demandé. — Je le devrais; je ne le puis : tout me commande de partir; je vous vois, et je reste. — Allons trouver mon oncle, m'a-t-elle dit à son tour. » Nous avons recommencé à marcher; après un moment de silence, elle a continué ainsi : « Soyez sûr, M. Semler que, si le devoir vous prescrit de partir bientôt, l'amitie saura vous y engager. — Vous me direz de vous quitter, Amélie? — Assurément. — Et sans peine? — Pouvez-vous le croire? — Je le crains. — Non, je suis sûre que vous ne le craignez pas. » A ces mots, qui se sont échappés de son cœur, j'ai fait un mouvement pour la presser sur le mien, en m'écriant : « Amélie! ô ma chère Amélie! » Mais elle ne m'en a pas donné le temps; et, s'éloignant de quelques pas, elle a marché seule devant moi : je l'ai vue porter la main à ses yeux pour essuyer furtivement des larmes qu'elle ne voulait pas que j'aperçusse. Cependant, comme cette situation l'embarrassait, elle s'est arrêtée ; et, changeant de sujet, elle m'a dit : « Que la campagne est belle, M. Semler! que ces bruyères, parsemées de genêts, d'arbousiers et de romarins, sont jolies et variées! et qu'au pied de ces rocs, couronnés de vieux pins et de noirs cyprès, ces prés, tapissés de belles nappes violettes de thym, font un effet doux à l'œil! — Je vois surtout ces aliziers, Amélie. — Et moi aussi, a-t-elle répondu en souriant; ne craignez pas que je les oublie. » En parlant ainsi, elle m'a laissé reprendre son bras : nous avons marché, et, après un moment de silence, je lui ai dit : « A propos, votre oncle m'a annoncé qu'il voulait vous marier. — Et croyez-vous que j'y consente? — Il m'a prié même de vous y disposer. — Eh bien? — Eh bien! je crois que toutes mes tentatives à cet égard seraient inutiles, et je serais bien fâché qu'elles ne le fussent pas. — Je suis contente de votre réponse, je vois que nous nous entendons. Moi! m'engager encore, M. Semler! Ah! du moins, si je n'ai plus que de l'amitié à donner, elle ne connaîtra pas de partage. — Avez-vous vu celui que M. Grandson vous destine? — Oui, quelquefois. — Il vous déplaît? — Non; pour le rejeter il n'est pas nécessaire qu'il me déplaise. — Ainsi peut-être n'est-ce pas non plus par aucune cause d'éloignement que vous avez rejeté le comte de Woldemar? — Je vous ai déjà dit, je crois, que je ne l'avais connu que dans mon enfance, et, quoique son caractère dur, hautain et orgueilleux, m'eût laissé de lui un souvenir très-désagréable, je ne peux pas répondre qu'en le revoyant cette impression ne se fût pas effacée. — Pour moi, je le crois, ai-je repris. — Est-ce que vous le connaissez? m'a-t-elle demandé un peu émue. — Non; mais, en passant en Souabe, j'ai vu des gens, qui l'avaient connu particulièrement chez madame

de Simmeren, en faire un très-grand éloge. — Tant pis. — Pourquoi donc? — Je crains, s'il a des vertus, qu'il n'apprécie celles de Blanche, et qu'il ne l'enlève à mon frère. — Mais, si elle aime votre frère, elle ne se laissera pas enlever. — Je ne sais; on ne peut pas tout réunir, et, parmi les qualités qui forment le caractère de Blanche, la fermeté et la constance ne sont pas celles qui marquent le plus. — Du moins, si le comte Ernest a les vertus qu'on lui prête, il n'abusera pas de la timidité d'une jeune fille dont le cœur est prévenu pour un autre. — Ah! puissiez-vous dire vrai, M. Semler! Si mon bonheur, si mon repos vous intéressent, joignez vos vœux aux miens pour que la première lettre d'Albert nous apprenne que le comte Ernest est arrivé à Dresde, qu'il a renoncé à ses droits sur Blanche, qu'il s'est marié selon les intentions de sa mère, et que nous n'avons plus rien à craindre de lui. — Vous voulez que je souhaite cela, Amélie? — Pourquoi non? cela ne fait de mal à personne. — Qu'en savez-vous? lisez-vous au fond de tous les cœurs? Croyez-moi, quand on adresse ses vœux à l'Être suprême, il faut se fier à sa sagesse du soin de nous rendre heureux, sans se mettre en peine de lui en indiquer les moyens. — Eh bien, peut-être avez-vous raison; demandons-lui le bonheur d'Albert, sans nous embarrasser d'Ernest. — Oui, livrez-le à son sort, et, s'il peut être heureux sans nuire à votre frère, consentez qu'il le soit. — Ah! mon Dieu! de tout mon cœur; croyez, M. Semler, que, quand je n'aurai plus rien à craindre pour Albert, loin de conserver aucun ressentiment contre mon cousin, je pourrai bénir le ciel que son sort n'ait pas été empoisonné, comme le mien, par l'arrêt tyrannique de notre aïeul : c'est bien assez d'une victime. » A ce mot, qu'elle a prononcé avec un accent douloureux, à ce nom, qui m'a rappelé les liens qui nous unissent, je me suis arrêté, et, lui serrant la main avec une émotion inexprimable : « Ah! si vous voulez qu'il n'y ait qu'une victime, lui ai-je dit, ne le voyez donc jamais; car, s'il devait vous connaître et sentir ce qu'il a perdu, qui serait plus à plaindre que lui? — Je doute qu'il me regrettât; mais je n'ai pas même besoin de cette crainte pour avoir effroi de le voir : son nom seul m'est pénible. Pourquoi me parlez-vous si souvent de lui, M. Semler? — Pardon, Amélie, je ne prononcerai plus ce nom : je serais bien fâché de vous inspirer de l'effroi. — Ce n'est pas vous qui pouvez m'en inspirer, M. Semler, c'est Ernest. » Je n'ai point répondu, sentant bien que, si j'avais parlé, j'en aurais trop dit. Peu après nous sommes arrivés dans la grande avenue du château. M. Grandson venait de rentrer; en nous apercevant de loin, il s'est hâté de nous joindre pour voir comment était Amélie. Son inquiétude sur l'état de cette nièce chérie était visible; mais il craignait de l'affliger en la questionnant. Cette aimable femme s'est aperçue de ce qu'il éprouvait, et lui prenant la main d'un air caressant : « Je suis mieux, mon oncle, lui a-t-elle dit, la promenade m'a fait du bien. — Est-il vrai, mon Amélie? eh bien! me voilà tout-à-fait heureux : si vous eussiez toujours été aussi triste, je n'aurais pas osé vous dire que je vous ai presque engagée, sans votre aveu, à être d'un petit voyage que mesdames de Nogent et d'Elmont doivent faire sur le lac Majeur et dans les îles Borromées; que M. Watelin, arrivé de Paris depuis hier, nous accompagnera, et que c'est dans huit jours qu'on part. Mais, puisque vous êtes mieux, vous ne me dédirez pas, j'espère? — Non, mon oncle, autant que je le puis, je veux tout ce qui vous fait plaisir. — Voilà bien mon Amélie! Ah! si ces sottes lettres de Saxe ne venaient pas l'affliger..... Mais laissons cela. Vous êtes aussi de la partie, M. Semler? — Moi, monsieur? — Oui, j'ai promis aussi pour vous. — Mais mon départ est si prochain? — Bah! il est bien question de songer à partir quand on vous demande d'accompagner de jolies femmes dans un pays délicieux!

qu'est-ce qui vous presse? Il serait singulier que vous vous fissiez prier quand Amélie a cédé tout de suite. — J'irai, lui ai-je dit : cette dernière idée me laisse sans courage ; j'irai..... encore quelques jours de bonheur, et puis.....» Je n'ai pas eu la force d'achever : un soupir d'Amélie m'a appris qu'elle avait fini ma phrase dans sa pensée. Douce sympathie! accord délicieux! pourquoi vous êtes-vous déclaré si tard? Femme adorée! objet du plus ardent amour! oui, Adolphe, j'en conviens, c'est de l'amour qu'elle m'inspire, je le dis, je le répète, c'est le cri de mon cœur, mais il n'en sortira pas. Je m'assoirai encore près d'elle, je respirerai le même air, j'entendrai sa voix touchante, je verrai ses yeux se fixer sur les miens avec embarras, avec trouble, peut-être avec tendresse, et je me tairai. Pendant ce court voyage, je m'enivrerai à ses côtés de tout ce que la passion, de tout ce que les désirs ont de plus dévorant, et je la fuirai pour toujours, n'emportant que l'amitié de celle dont l'amour peut rendre un mortel plus heureux que tous les heureux de la terre et du ciel même. Alors, quoi que vous puissiez dire, Adolphe, j'aurai assez fait pour le devoir.

LETTRE XXXVIII.

ERNEST A ADOLPHE.

Du château de Grandson, 4 mai.

Je reçois à l'instant votre lettre ; elle me surprend, elle m'offense : quels sont vos projets, Adolphe, et que prétendez-vous faire? Vous croyez-vous le droit d'agir pour moi dans une circonstance qui me regarde seul? Je vous préviens que je ne le souffrirai pas impunément. S'il était possible que vous me trahissiez auprès de ma mère ou de M. Grandson, et qu'Amélie apprît par l'un d'eux que c'est Ernest qui est auprès d'elle, comme elle croirait que je ne suis venu que pour la tromper, et que je ne suis resté que pour la séduire, plutôt que de lui laisser une semblable idée, je jure de ne plus la quitter, de m'attacher à son sort, et de m'unir à elle en dépit de ma mère, de vous, et du cri de ma conscience. Prenez-y garde, Adolphe, en dévoilant la vérité, vous brisez le dernier frein qui me retient encore. Tant que je suis libre, je peux vouloir être vertueux, mais tremblez que je ne le veuille plus, si, m'enlevant la gloire de triompher seul d'un pareil amour, vous m'arrachez l'unique prix digne à mes yeux d'un tel sacrifice. Souvenez-vous, Adolphe, qu'il est des caractères dont on peut tout attendre en ne paraissant pas douter d'eux ; qui n'ont de force qu'autant qu'ils luttent sans soutien ; qui, fiers de ce qu'ils peuvent être, s'offensent d'un secours, et, du moment qu'ils le reçoivent, abandonnent le combat, et se livrent à la séduction avec la même ardeur qui les y faisait résister. Vous me connaissez, Adolphe, vous savez si tel est mon caractère : maintenant, agissez comme il vous plaira ; trahissez-moi, je vous le permets ; trahissez-moi, je suis prêt à le désirer, puisque c'est le seul moyen de me donner à Amélie.

J'hésitais à aller aux îles Borromées ; votre lettre m'a déterminé : je partirai, et, sans envelopper comme vous mes projets dans une mystérieuse obscurité, je vous déclare que, si vous exécutez votre téméraire menace, je suis aussi résolu à ne vivre que pour Amélie, que décidé à la quitter pour toujours si vous me laissez seul chargé du soin de répondre de moi. D'après cela, je crois pouvoir assez compter sur votre honneur et sur votre amitié pour ne pas craindre de continuer à vous instruire de tout ce qui se passera ici.

LETTRE XXXIX.

ALBERT A AMÉLIE.

Dresde, 23 avril, quatre heures du matin.

Je pars dans deux heures pour ma terre de Bohême ; mais, avant de m'enfoncer dans ce lieu sauvage, d'où il me sera si difficile de te donner de mes nouvelles et de recevoir des tiennes, je veux réjouir ton cœur en t'apprenant que tous

les obstacles qui m'interdisaient l'hymen de Blanche s'aplanissent tous les jours. Hier au soir, j'étais chez le baron de Geysa, quand madame de Woldemar y est arrivée. « J'ai reçu enfin des nouvelles de nos voyageurs, a-t-elle dit en entrant; voici une lettre d'Adolphe, datée de Milan. — Vous n'en avez point d'Ernest? lui a demandé madame de Geysa. — Non, et Adolphe dans la sienne ne me dit pas un seul mot de mon fils. — Ce silence est extraordinaire; voilà plus de deux mois, je crois, qu'Ernest ne vous a écrit. — Il est vrai, a repris la baronne en s'efforçant de cacher son chagrin; mais mon fils sait qu'il est libre, et que jamais je n'ai prétendu l'assujétir à une correspondance régulière. — Cependant, a continué madame de Geysa, depuis plus de dix ans qu'il voyage, vous vous êtes toujours louée de son exactitude... — N'importe, a interrompu la baronne, mon fils a sans doute de bonnes raisons pour y manquer, et, quand je ne le blâme pas, nul n'a droit de le faire. D'ailleurs, a-t-elle ajouté en s'adoucissant, il est possible et même très-vraisemblable qu'Ernest ait devancé son ami, qu'il veuille me surprendre, et que d'un moment à l'autre nous le voyions arriver ici. — D'un moment à l'autre? ai-je répété en regardant Blanche avec inquiétude. — Eh bien! Albert, m'a demandé la baronne, est-ce que mon bonheur vous affligerait? — Non, madame; mais vous savez que tout le mien va se fixer ou se détruire par ce retour. — Il est certain, a-t-elle repris, que votre sort dépend de la décision d'Ernest; mais, croyez-moi, M. de Lunebourg, vous n'avez pas affaire à un homme peu généreux, et, d'après ce que mon fils m'a dit sur tout ceci dans sa dernière lettre.....—Eh bien! madame?— Eh bien! Albert, je dois croire que jamais il ne disputera un cœur qu'un autre que lui aura pu toucher. « Je ne sais, « m'écrivait-il de Rome, si je suis trop « fier ou trop difficile; mais, de quelque « beauté, de quelques vertus qu'elle soit « pourvue, jamais je ne pourrais aimer « ni regretter une femme dont je n'au« rais pas été le premier et l'unique « amour. » — Ainsi je puis espérer qu'il abandonnera ses droits à la main de mademoiselle de Geysa? — Je crois que vous pouvez en être sûr. — O ma Blanche! ai-je dit en me précipitant aux pieds de cette fille charmante, il ne manque à ma joie que de vous la voir partager. » Blanche, tout émue, a caché sa rougeur dans le sein de son père. M. de Geysa nous a serrés tous deux dans ses bras en disant : « Mon cher Albert! qu'il me tardait de voir ma Blanche heureuse et de vous appeler mon fils! — Cependant, avant de lui donner ce titre, a repris madame de Geysa, il faut savoir comment cette affaire se terminera : je peux consentir à ce que ma fille renonce à l'hymen du comte de Woldemar, mais non à la fortune qu'elle a droit d'attendre. — A cet égard, vous pouvez être parfaitement tranquille, a répliqué la baronne; les amis que j'ai à Vienne, et que j'ai consultés sur cette affaire, m'ont assurée que nous pouvions tout espérer de la bonté et de la protection de l'empereur : il annullera le testament de mon beau-père, et alors mon fils gardera son titre, et Blanche son héritage. — Si les choses en sont à ce point, a dit alors M. de Geysa en s'adressant à moi, je ne vois pas ce qui nous empêchera de conclure votre mariage aussitôt qu'Ernest sera arrivé. — Je pense comme vous, a ajouté madame de Geysa, et c'est pour cela que je serais d'avis qu'Albert profitât du temps qui lui reste pour aller faire un tour dans sa terre de Bohême, qu'il a furieusement négligée depuis plusieurs années. — Quoi! a repris M. de Geysa, c'est quand on vient de lui promettre la main de votre fille que vous voulez l'envoyer loin d'elle perdre son temps dans un désert? — On ne le perd jamais quand on s'occupe de ses affaires, lui a répondu vivement sa femme; il n'a pas mis les pieds dans cette terre depuis le mariage d'Amélie.....—Ma sœur, a interrompu madame de Woldemar, je vous avais priée de ne jamais prononcer

vant moi. — J'ai tort assu-
sœur; mais comment m'ex-
ement? — Au reste, a con-
ronne, puisque vous avez
uche sur ce sujet, et que
tous rassemblés, je saisis
n pour déclarer que, quand
ra ici, j'exige qu'aucun de
rappelle l'existence d'Amé-
la louant, a-t-elle dit en me
oit même en la condamnant!
bien promettre pour nous,
s pour celui-ci, a répondu
en me frappant sur l'épaule
; c'est un article sur lequel il
s raison. — Se pourrait-il,
demandé la baronne, que
fusassiez à ce que je désire?
e présume que le comte Er-
délicatesse de ne point par-
ur devant moi, je m'engage
ne jamais entamer ce sujet
ais, s'il lui échappe un mot
ou qu'il me questionne sur
, alors, madame, je répon-
je pense. — Je n'en de-
davantage; car j'ose croire
attendez qu'il vous interroge
rier d'Amélie, il se respec-
our ne pas souiller ses lèvres
om. — Et croyez-vous, ma-
os bienfaits vous donnent le
nsulter ainsi? lui ai-je de-
nent. » Blanche, sans atten-
se, s'est levée, m'a pris par
m'a entraîné vers la fenêtre.
-vous, Albert? m'a-t-elle dit
e dispute pareille peut nous
servir Amélie : ne sont ils
plaindre de la méconnaître
? et nous, qui l'aimons, ne
s pas trop heureux de savoir
fin de l'année vous serez le
i amener une sœur? » Cette
aller te voir quand elle se-
porté dans mon cœur une
délicieuse, que je n'ai plus
olère. « Et ce voyage de
i ai-je demandé, faudra-t-il
ui; vous voyez que ma mère
ne faut pas la contrarier :
partez le plus tôt possible. — Je partirai cette nuit. — Fort bien. Allez le dire à ma mère, et, pour nous consoler de ce voyage, pensons toujours à celui que nous ferons ensemble après. »

Je suis revenu, auprès de madame de Geysa, lui faire part de mes projets : elle les a approuvés. M. de Geysa a fait quelques plaisanteries sur le pouvoir de Blanche, qui n'a besoin que d'un seul mot pour me calmer. Madame de Woldemar n'a rien dit, et s'est contentée de me saluer très-froidement quand je suis sorti; mais que me font maintenant ses froideurs et ses dédains? Je suis sûr de la main de Blanche, je suis sûr avant peu de t'avoir pour témoin de mon bonheur; et, ce qui complète ma félicité, c'est la certitude qu'elle te rendra, avec la paix de ta conscience, la faculté d'être heureuse encore. J'imagine qu'au moment où je t'écris M. Semler a quitté ton oncle, et je t'avoue que je n'en suis pas fâché : je ne partirais pas tranquille si je le croyais encore près de toi. Mais, dis-moi, ma douce, mon indulgente amie, m'as-tu pardonné la lettre un peu sévère que je t'ai écrite le courrier dernier? elle aura fait couler tes larmes; et, malgré mes bonnes intentions, quand je t'afflige, je me trouve sans excuses.

LETTRE XL.

AMÉLIE A ALBERT.

Du château de Grandson, 5 mai.

Mon frère, sans doute tu as raison de ne pas t'inquiéter : ce que j'éprouve n'est assurément que de l'amitié; jamais l'amour n'eut cette pure tranquillité, cette pénétrante douceur qui fait qu'on se parle sans trouble, qu'on se cherche sans rougir, et qu'on s'oublie ensemble sans danger. Auprès de M. Semler je n'ai point cet embarras qui étouffe les idées et oppresse le cœur; au contraire, un invincible attrait me porte à lui confier toutes mes pensées : je me sens plus à mon aise quand il est là; sa voix endort mes douleurs, et, quand je lui parle, il me semble qu'étant avec lui plus libre

qu'avec personne, je suis aussi plus aimable. Comment pourrait-ce être autrement, Albert? Si tu savais quel doux accord unit nos opinions et nos sentiments! On dirait qu'une secrète sympathie a tellement empreint dans mon ame la ressemblance de la sienne, que je ne peux rien lui confier qu'il n'ait déja senti, et que nous nous rencontrons jusque dans les expressions. Oh! que l'amitié serait douce avec lui! et que j'aimerais à m'y livrer, si sa jeunesse et l'extrême vivacité de ses sensations pouvaient laisser sans inquiétude sur l'avenir! Jusqu'à présent je n'ai aucune raison de craindre, car il aime, m'a-t-il dit, il aime depuis l'enfance; et, quoique l'objet de ce long amour soit perdu pour lui, il en parle avec trop d'émotion pour croire qu'on le puisse effacer aisément de son cœur. Heureuse femme, d'être aimée avec une telle constance! faut-il qu'elle ignore ou qu'elle n'apprécie pas son bonheur? Ah! M. Semler, si l'amour a survécu à l'espoir dans votre ame, sans doute la jouissance ne l'aurait pas éteint; auprès de vous une femme aurait pu croire à la félicité, et réunir la vertu à l'amour..... Toujours des retours sur toi-même, me diras-tu? Albert, comment s'en empêcher, comment ne pas comparer le sort qu'on a eu à celui qu'on aurait pu avoir? comment, en voyant dans un cœur d'homme la passion unie à la constance, et la vivacité à la délicatesse, la triste victime de l'infidélité ne dirait-elle : Si j'eusse été à celui-ci, j'aurais eu des jours plus heureux? Albert, sois-en sûr, je n'ai point d'amour pour M. Semler : une longue peine m'a ôté la possibilité d'être sensible encore; mais comment s'empêcher de rendre justice à un homme aimable, qui seul eût réalisé les chimères que je me figurais jadis, lorsque, dans la solitude de Lunebourg, ma jeune imagination peuplait le monde d'êtres formés selon mon cœur?

Son départ a été retardé de quelques instants : mon oncle a exigé qu'il nous accompagnât aux îles Borromées, où nous allons faire un petit voyage avec mesdames de Nogent et d'Elmont; c'est là qu'il nous quittera : il ne compte pas revenir ici. Albert, j'y reviendrai sans lui. O mon ami! mon frère! ce n'est pas à toi que je tairai ma peine : l'image de cette absence m'épouvante; je me suis trop accoutumée à lui : hélas! l'amitié a donc aussi ses dangers! Ce départ afflige mon oncle autant que moi peut-être; il a pris M. Semler dans une affection extraordinaire; il m'en parlait encore tout-à-l'heure, et d'un ton qui m'a surprise; il semblait qu'il en pensait plus qu'il n'en voulait dire. « Ne le laissez pas partir, mon Amélie; croyez-moi, engagez-le à attendre encore, cela dépend de vous; il fera tout ce que vous voudrez, n'en doutez pas : il *sent bien ce que vous valez; et, dites-moi, Amélie, ne vous plaît-il pas aussi? il n'y aurait* pas grand mal; je vous assure que je le voudrais. » Et puis il a ajouté en riant : « Mon enfant, je vous le répète, croyez-moi, ne le laissez pas partir. — Pourquoi m'opposerais-je à son départ, mon oncle? Depuis long-temps il est avec nous; sa famille l'attend avec impatience sans doute, et il ne peut pas passer sa vie ici?— Pourquoi pas? » J'ai été étonnée. Il a continué d'un air satisfait : « Oui, pourquoi pas? Enfin, s'il se plaisait ici, et que vous l'y vissiez avec plaisir, je ne serais pas du tout fâché de le garder. Pauvre Amélie! vous ne m'entendez pas; nous causerons de cela une autre fois : ce n'est pas encore le *moment.* » Que signifie ce discours, mon frère? Formerait-il des projets d'union? Ah! mon cœur les repousse; et je n'ai pas même besoin du souvenir de mes malheurs pour rejeter M. Semler; il me suffit d'être mère : ce n'est pas à l'homme qui marque autant d'éloignement pour mon fils que je voudrais donner aucun pouvoir sur moi. Le croirais-tu, Albert? il n'a pas pu s'accoutumer encore à la vue d'Eugène; et moi, je l'avouerai, soit faiblesse, soit amitié, depuis qu'il est ici je suis moins souvent avec mon enfant. Tout-à-l'heure encore, ne m'a-t-il pas

tagnes? — Je le crois. — Pensiez-vous que dans huit jours je ne les verrai plus? » A cette question, elle a promptement caché son visage dans ses mains : j'ai vu des pleurs s'échapper entre ses doigts; mon cœur a battu avec violence. « Amélie, me suis-je écrié en pressant sa tête contre mon sein, Amélie!..... » Je ne sais ce que j'allais dire; ses larmes avaient confondu tous mes projets. J'ai entendu venir M. Grandson, ce bruit m'a rendu à moi-même, et, pour lui dérober mon trouble, j'ai feint de regarder par la fenêtre. Il s'est avancé vers nous en nous souhaitant le bonjour avec amitié; mais en apercevant des pleurs dans les yeux de sa nièce : « Qu'est-ce, Amélie? s'est-il écrié; qu'avez-vous, mon enfant? M. Semler, pourquoi pleure-t-elle? que lui avez-vous dit? — Ce n'est pas lui, mon oncle, s'est-elle hâtée de répondre; ce n'est pas lui qu'il faut accuser : il ne sait pas ce qui m'afflige. — Vous avez reçu hier des nouvelles de votre frère; votre orgueilleux cousin serait-il arrivé? aurait-il voulu forcer mademoiselle de Geysa à l'épouser? — Ah! mon oncle, ne prononçons plus maintenant le nom d'Ernest qu'avec reconnaissance : il n'est point à Dresde encore, mais il écrit à sa mère qu'il se désiste de tous ses droits, qu'il cède la main de Blanche à mon frère, et *qu'il est trop fier pour vouloir d'un cœur qu'un autre que lui a pu toucher :* il a raison, et j'applaudis à sa délicatesse. — Voilà de bonnes nouvelles, Amélie! pourquoi donc pleurez-vous? Il n'y a plus rien qui s'oppose au mariage de votre frère. — On ne pourra le conclure qu'après le retour d'Ernest. — Hé bien! qu'est-ce qui l'arrête? n'y a-t-il pas assez long-temps qu'il court le monde? pourquoi ne va-t-il pas joindre sa famille? Dit-on encore que c'est vous qui l'en empêchez? — Quand j'étais à Dresde, quelque invraisemblable que cela fût, ma tante pouvait avoir un motif de le croire; mais à présent elle n'en a plus. » Ces réponses, si simples, si vraies dans la bouche d'Amélie, étaient

en telle opposition avec ma présence et le sentiment de mon cœur, que je suis demeuré confondu de la bizarrerie de notre situation, et oppressé d'une foule de pensées qui m'ont fait perdre la suite de la conversation. Je souffrais de voir Amélie dans une si grande erreur, et cependant je sentais qu'il fallait la détromper moins que jamais; car, si elle savait que M. Semler n'est autre qu'Ernest, j'en suis sûr, et ce n'est pas la vanité qui me fait parler ainsi, j'en suis sûr, elle pleurerait trop amèrement son premier choix.

A la fin, je me suis arraché à mes réflexions, j'ai regardé autour de moi : Amélie travaillait en silence à son métier, M. Grandson lisait des papiers en se promenant dans la chambre : je me suis appuyé le dos contre la croisée, les yeux attachés sur Amélie : je crois qu'elle s'en est aperçue, et que mes regards l'ont embarrassée, car elle s'est levée un moment après. « Sonnerai-je, mon oncle? a-t-elle dit; ne voulez-vous pas déjeûner? — Pas encore; j'attends M. Watelin. — M. Watelin! — Oui; cela vous fâche-t-il? — Cela m'est égal. — Et à moi aussi; j'ai abandonné mes projets sur lui; je crois qu'il ne vous convient pas. » Elle a souri tristement : et pressant la main de son oncle : « Personne ne me convient, lui a-t-elle dit. — Bah! voilà encore de vos sottises. Hé bien! moi je vous dis que je connais quelqu'un qui vous convient à merveille..... » Elle s'est hâtée d'interrompre son oncle en rougissant beaucoup, et lui a demandé depuis quand M. Watelin était arrivé, quoiqu'elle le sût fort bien, puisqu'il le lui avait dit peu de jours auparavant. Cet air d'embarras m'a surpris : d'où peut-il venir? saitelle de qui son oncle voulait parler? O Dieu! se pourrait-il..... se pourrait-il que deux fois Amélie me fût destinée, et que, regardant sa possession comme la suprême félicité, deux fois je la visse s'éloigner de moi? Trop ému par cette idée, j'ai quitté brusquement le salon pour venir m'enfermer dans ma chambre : en vain depuis deux heures je cherche à calmer mon agitation : ce fantôme enchanteur d'Amélie erre autour de moi; je vois son sourire, je vois ses larmes, je tombe à ses pieds, je jure d'être à elle..... Bientôt, effrayé de ce téméraire serment, je me rappelle tout ce qui doit nous séparer. Ernest de Woldemar offrir pour belle-fille à sa mère la veuve de M. Mansfield! Il me semble la voir, l'œil enflammé de courroux, le cœur déchiré, maudire en gémissant un fils dont elle faisait sa gloire et toute sa consolation. Oh! non, ma mère, ne le craignez pas : entre nous deux ce n'est pas vous que je sacrifierai; soyez heureuse, s'il se peut, et je ne me plaindrai pas d'avoir dévoué tous mes jours au malheur.

Le 7 au soir.

Il m'en coûtera moins que je ne croyais : l'idée d'Amélie sensible pouvait seule m'ôter mon courage; mais elle aime trop son fils pour regretter quelque chose; elle serait même capable de se laisser toucher uniquement par l'affection qu'on marquerait à cet enfant : ah! plutôt sa haine que de chercher à l'attendrir par un semblable moyen! Ce matin, après vous avoir écrit, je me suis rendu dans le salon, où on m'attendait pour déjeûner; j'ai trouvé M. Watelin établi auprès d'Amélie, et ayant sur ses genoux le petit Eugène, auquel il faisait mille caresses; elle était si occupée du plaisir de son fils, qu'elle ne m'a seulement pas regardé entrer. Imaginez, Adolphe, si vous avez à craindre que je veuille jamais m'unir à une femme dont le cœur serait partagé entre le fils de M. Mansfield et moi, et qui pourrait même m'oublier pour lui? Ah! vous me connaissez trop pour n'être pas tranquille! Je partirai, Adolphe, ma mère m'appelle, et il est temps de voler dans ses bras; mais en vérité je pourrais rester ici, je n'y cours aucun danger.

Le reste de la matinée s'est passé, de la part d'Amélie, dans la même occupation : elle s'est amusée à traîner son

donc de retour? s'est-elle écriée; nous étions bien inquiets de votre absence. » J'ai souri amèrement sans lui répondre, et m'adressant à M. Grandson : « Je savais que vous aviez du monde, que par conséquent vous vous apercevriez peu de mon absence, et j'ai profité de cette journée pour aller visiter un pays superbe que je dois quitter si tôt. — Demandez à Amélie comment on s'aperçoit peu de votre absence : depuis le dîner, la pauvre enfant est hors d'elle..... — Comme monsieur ne nous avait pas prévenus de ses projets, a interrompu Amélie, il était permis de s'alarmer. » Le ton froid dont elle a prononcé ces paroles m'a montré combien elle avait été blessée de mon accueil : je n'en ai pas été fâché. « J'ai laissé madame si occupée, ai-je dit, que je ne puis attribuer qu'à un excès de politesse l'inquiétude qu'elle veut bien dire avoir éprouvée. » Elle m'a regardé d'un air surpris, et puis, sans daigner répondre, elle a fait quelques pas pour se retirer. « Où allez-vous donc? lui a demandé son oncle. — Ne gênez pas madame, ai-je dit; il serait indiscret de la retenir si long-temps loin de son fils. — Quel caractère! » s'est écriée Amélie en levant les yeux au ciel; puis elle a ajouté d'un ton grave, en s'adressant à moi : « Oui, M. Semler, je vais le retrouver; en vain on tenterait de me le faire oublier : l'amitié n'y réussirait pas, et l'humeur encore moins. — Mais qu'avez-vous donc tous deux? s'est écrié M. Grandson surpris : on dirait qu'ils se querellent : de quoi est-il question? Expliquez-vous; en vérité je ne vous comprends pas. — Eh! qui pourrait se flatter de comprendre monsieur? a repris Amélie : conçoit-on comment on peut en vouloir à une mère parce qu'elle chérit son enfant? Peut-on deviner par quelle bizarrerie un travers aussi révoltant s'unit à l'esprit le plus juste, à l'ame la plus excellente? Ah! M. Semler! il est des sentiments auxquels on tient beaucoup sans doute; mais croyez qu'on les sacrifierait sans peine s'ils devaient nuire

à d'autres plus anciens et bien sacrés. » Elle s'est retirée. M. Grandson m'a parlé long-temps : je ne sais pas un mot de ce qu'il m'a dit ; je ne l'écoutais pas ; je ne pensais qu'à Amélie. En vous écrivant tout ceci, Adolphe, je m'aperçois pourtant que j'ai été injuste, et qu'elle était plus raisonnable que moi. Ai-je le droit de l'empêcher d'aimer son enfant? La meilleure des femmes peut-elle être mauvaise mère? et, s'il était possible que je lui devinsse assez cher pour lui faire oublier son fils, oserais-je l'estimer encore? oserais-je compter sur celle qui aurait sacrifié son premier devoir à l'amour? O Adolphe! combien ces réflexions me confirment le funeste arrêt qui me sépare à jamais d'Amélie! Les obstacles que son mariage a élevés entre nous ne peuvent pas être renversés, il n'est point d'amour qui osât lutter contre eux. Voici le moment propice où je vais lui demander à lire son histoire : jusqu'à présent je n'en ai point eu le courage; la certitude qu'elle avait adressé des expressions passionnées à M. Mansfield eût excité ma jalouse rage : je ne voulais point céder à mon amour, mais je n'en voulais point guérir. Maintenant qu'il faut à tout prix surmonter ma faiblesse, il est temps de tout savoir, de tout apprendre, et de ne craindre aucun des moyens qui pourront me donner la force de partir. Je lirai les amours d'Amélie, je frémirai de l'abîme où j'ai été prêt à me perdre, et je la fuirai; mais en la fuyant ce sera pour aller hâter l'union d'Albert et de Blanche, et, en assurant le bonheur de son frère, contribuer au sien autant qu'il m'est permis désormais de le faire: peut-être la félicité de ses amis lui rendra-t-elle mon nom moins odieux; et, si jamais l'avenir lui dévoile qui je fus, en apprenant que, pour l'avoir connue, je vis mes jours s'user dans la douleur et s'éteindre misérablement, peut-être pensera-t-elle alors que le cœur seul d'Ernest avait été créé pour l'aimer, et donnera-t-elle quelques larmes à ma mémoire : hélas! en la quittant, cet espoir est le seul bien qui me reste.

LETTRE XLII.

AMÉLIE A ALBERT.

Du château de Grandson, 10 mai, six heures du matin.

O mon frère! sauve-moi, il est temps peut-être : je n'aime point encore, mais j'ai perdu ma tranquillité : insensée que j'étais de me confier au plaisir que j'avais à le voir! Hélas! je croyais que l'amitié seule en pouvait donner un si doux, j'ignorais que, pour s'emparer de nos cœurs, l'amour sait prendre toutes les formes, et que jamais il n'est si dangereux que, lorsque, s'insinuant dans l'ame sous un autre nom que le sien, il ne se découvre que quand il n'est plus temps de lui résister. Mon frère, ne t'alarme pas cependant, je ne crois pas être entièrement perdue; mais c'est un état si nouveau pour moi d'avoir à craindre l'amour, que la seule pensée d'en être atteinte a jeté mes esprits dans le désordre, et bouleversé tout mon sang. D'après ma lettre d'avant-hier, tu devais m'en croire plus éloignée que jamais : je te disais combien les accès d'humeur de M. Semler contre mon fils me refroidissaient pour lui; et, après la soirée dont je t'ai fait le récit [1], il me semblait même ne plus retrouver d'amitié dans mon cœur. Depuis ce jour, nous nous parlions beaucoup moins, et nous paraissions également disposés à nous éviter; mais mon oncle, que cette disposition contrariait, nous a forcés hier à nous promener ensemble. En sortant de table, il a fait mettre ses chevaux à sa berline, pour aller chercher à Belinzonna mesdames d'Elmont et de Nogent, qui devaient venir coucher le soir au château, afin de partir avec nous le surlendemain pour notre voyage des îles Borromées. J'ai voulu monter chez moi; il m'a retenue, et m'a priée d'aller inviter les filles de notre bon curé à un bal champêtre qu'il donne ce soir. « J'imagine, M. Semler, a-t-il ajouté,

[1] Cette lettre, d'Amélie, a été supprimée.

que vous ne laisserez pas Amélie se hasarder seule dans une si longue promenade. — Ah! mon Dieu! mon oncle, ai-je repris, que pouvez-vous craindre? je l'ai faite si souvent! — N'importe, Amélie, vous savez que c'est toujours malgré moi que vous allez ainsi courir les montagnes; je ne suis sans inquiétude que quand je vous sais avec quelqu'un. — Me défendrez-vous de vous accompagner? m'a demandé M. Semler, d'une voix suppliante. Hélas! c'est peut-être la dernière promenade que nous ferons ensemble. — Laissez-la donc tranquille, s'est écrié M. Grandson en colère; vous n'avez jamais que des choses tristes à lui dire : si c'est ainsi que vous comptez l'entretenir pendant la promenade, il vaut autant qu'elle aille seule. — Je ne peux pas vous promettre de la divertir, a repris M. Semler en soupirant, je n'ai pas l'ame gaie. — Je m'en aperçois assez depuis quelques jours; au lieu de continuer à être aimable, de chercher à plaire, vous devenez rêveur, contrariant; ce n'est pas amusant pour moi, et fort peu flatteur pour elle. » Ah! mon frère! que je pensais différemment! M. Semler a souri tristement sans répondre. « Il me semble, a ajouté mon oncle avec humeur, qu'un autre aurait l'air plus satisfait de rester avec elle; sa société n'est pas faite pour affliger, je crois. — Peut-être plus que vous ne croyez, a prononcé M. Semler à voix basse; et le malheur de l'avoir connue..... » Son émotion ne lui a pas permis d'achever; sur son dernier mot, mon oncle a repris : « Si c'est là un compliment, je ne m'y connais point du tout. — Ah! je ne songe guère à lui en faire. — Et vous avez grand tort, mon cher monsieur; Amélie vaut bien la peine qu'on se félicite de la connaître, et qu'on s'occupe d'elle. — Et croyez-vous que je ne m'en occupe pas? » a repris M. Semler en le regardant fixement et d'un ton si extraordinaire, qu'il a porté le trouble dans mon ame. Les jambes m'ont manqué, je me suis assise : M. Semler, me voyant pâlir, est accouru vers moi. « Vous m'entendez, vous, m'a-t-il dit d'une voix émue, c'est tout ce que je veux..... — Ma foi, monsieur, puisque vous vous passez si bien de mon approbation, a repris mon oncle, j'imagine que vous vous passerez aussi de ma présence : j'admire Amélie d'avoir assez d'esprit pour vous comprendre; pour moi, qui n'ai pas cet avantage, je vous salue très-humblement. » Il est sorti. Embarrassée de la situation où il me laissait, j'ai voulu me lever, je n'ai pas pu; j'étais encore tremblante : M. Semler me considérait, il a vu mon trouble. « A présent, s'est-il écrié, je ne pourrai jamais la quitter. Écoutez, Amélie, a-t-il ajouté vivement en se me tant à genoux devant ma chaise et m'entourant de ses deux bras, écoutez le serment que je fais de vous adorer toujours malgré les obstacles..... » Il a été interrompu par Eugène, qui accourait me demander la permission d'aller en voiture avec son oncle. A sa vue, M. Semler s'est relevé précipitamment, et portant la main à son front : « Insensé! qu'allais-je lui dire? » J'ai pris mon fils par la main, et, me traînant hors du salon, je l'ai conduit à la voiture de mon oncle; je suis montée dans ma chambre chercher mon chapeau : tout cela m'a donné le temps de me remettre; et, quand je suis partie pour le presbytère avec M. Semler, j'étais assez calme. Il marchait à côté de moi, enseveli dans une méditation qui avait quelque chose de farouche. Nous avons fait toute la route en silence. Arrivés chez le curé, on m'a dit qu'il était allé dîner avec ses filles à la Grotte de l'Hermite, et que je l'y trouverais encore : j'ai hésité, car l'air de M. Semler me gênait singulièrement, et il me tardait de finir ce tête-à-tête. Cependant j'ai songé qu'en retournant à la maison je serais encore seule avec lui, au lieu qu'en allant joindre le curé je me délivrerais plus tôt de la contrainte où j'étais. J'ai pris, pour me rendre à la Grotte de l'Hermite, la route la plus courte; mais elle est aussi la plus escarpée, et couverte de touffes d'her-

bes sèches et glissantes. J'ai fait un faux pas; je me suis retenue contre un arbre: M. Semler alors s'est précipité vers moi. « Est-il possible, a-t-il dit, qu'elle me fasse tout oublier, tout, jusqu'à elle-même? » Et me prenant le bras, sans m'en demander la permission, il m'a aidée à monter. « Vous êtes-vous fait mal, Amélie? — Non. — Cette route est bien pénible pour une femme; n'y a-t-il que celle-là? — Il y en a une autre; mais elle est si longue!..... — O Amélie! a-t-il repris en me regardant tristement, je n'aurais pas choisi comme vous. » Nous avons continué à garder le silence jusqu'à un petit plateau d'un gazon doux et uni où on marchait plus commodément : cet endroit est extrêmement solitaire, et si sauvage qu'on n'y aperçoit aucune trace d'habitation ni de sentier frayé. M. Semler s'est arrêté tout-à-coup, et regardant autour de lui : « Aujourd'hui seul avec elle dans un désert, perdus tous deux pour le reste du monde, et dans quelques jours une séparation sans terme entre elle et moi; ici, loin des regards des hommes, sous une roche sauvage..... n'exister que pour elle.... oublier l'univers..... O ciel! si tu me commandes de renoncer à la félicité, pourquoi me la montres-tu? » Il me tenait toujours par le bras; j'ai voulu me dégager; il m'a retenue. Non, Amélie, non, vous ne me quitterez pas : vous voyez bien que cela n'est pas possible : en vain tout me l'ordonne, en vain le devoir me crie de vous fuir : je ne le puis. Oh! ne sois pas plus barbare que lui, femme adorée! ne t'efforce pas ainsi de t'arracher de mes bras! »

Mon frère, un nuage était sur mes yeux; je sentais l'effroi dans mon cœur. « Laissez-moi, M. Semler, lui ai-je dit; vous abusez de la confiance de mon oncle, de la mienne, en me retenant ainsi. — Non, Amélie, vous serez toujours libre; si vous voulez me fuir, éloignez-vous : je peux résister à tout, mais non à votre volonté. » J'ai marché très-vivement du côté de la grotte dans un saisissement inexprimable. Il m'a suivie de loin. J'ai été bientôt rendue auprès de la respectable famille; mais sa joie, mais ses caresses, ne m'ont point calmée : je ne savais ni ce que je disais ni ce que je faisais; et, si le bruit du bal ne s'était déja répandu dans le village, et qu'une des jeunes filles ne m'en eût parlé, j'aurais oublié que c'était là ce qui m'amenait auprès d'elles. Pour dissimuler mon trouble, j'ai feint de vouloir aller visiter, au-dessus de la grotte, une cataracte où j'ai déja été plusieurs fois : les jeunes filles m'ont suivie avec M. Semler; je marchais très-vite; je suis arrivée la première, et, pour mieux voir l'effet du torrent qui bouillonne entre deux roches vives *taillées à pic*, je me suis appuyée, *le corps en avant*, sur le tronc d'un vieux pin posé sur deux pieux pour servir de balustrade. Il était pourri sans doute : M. Semler l'ayant vu s'ébranler, s'est élancé vers moi, m'a saisie par le milieu du corps, et m'a arrachée à une mort certaine, car l'arbre est tombé au même instant avec fracas dans le gouffre. « Ah! je vous dois la vie, me suis-je écriée. — Amélie, m'a-t-il dit d'une voix basse et oppressée, j'eusse été plus heureux de m'être précipité avec vous. » O mon frère! que ne l'a-t-il fait? une prompte mort m'eût épargné bien des douleurs, et le sort que je prévois me la fera regretter souvent. Les paroles de M. Semler m'avaient fait frissonner. Les jeunes filles du curé, en me voyant pâle et immobile sur une pierre, ont cru que la frayeur seule me jetait dans cet état : l'une m'a prodigué ses soins, l'autre a été appeler son père. Le bon pasteur, alarmé du danger que j'avais couru, n'a plus voulu me quitter : il m'a ramenée chez lui, m'a forcée à monter dans sa petite cariole, et m'a conduite lui-même au château. Mon oncle venait d'arriver avec toute la compagnie qu'il ramenait : elle a bientôt été informée de notre aventure; à cette nouvelle, chacun a poussé de grands cris; mon oncle, tout en larmes, m'a serrée dans ses bras, et se jetant dans ceux de M. Semler :



uvé Amélie, ô mon ami!
qu'un prix pour un tel
tremblé de ce qu'il pou-
Mon oncle, je vous sup-
dit tout bas, épargnez-
vez raison, Amélie, m'a-
même ton, ce n'est pas
y a trop de monde ici;
tre retour. Mais comme
et défaite, mon enfant!
mettront que vous alliez
vous devez avoir besoin
i saisi promptement ce
me retirer chez moi : la
disait, je ne distinguais
entendais plus que les pa-
mler; je le voyais sans
engloutir avec moi. Ah!
e l'homme le plus aima-
pas troublé ma tran-
il m'aime, Albert, il
cès. La mort lui eût été
i! quels droits ne lui a
pareil sentiment?..... Al-
mande pas ce que je veux
mpte faire; je n'en sais
eu de l'épouvante que
assion qui s'empare de
is suivre aucune pensée,
n projet..... Oh! qu'il
loigne, qu'il me quitte
oilà le vœu le plus ar-
eur; et ne crois-tu pas,
la sincérité de ce désir
rer sur moi-même? Si
que je le crains, atta-
mon bonheur à son dé-
le souhaiter, ne frémi-
on absence? Sans doute,
mon danger et mon im-
s l'image d'un nouvel
ente celle d'un si grand
'excès de mon effroi ne
salutaire. Cher Albert,
le moi maintenant, avec
'écouterais tes conseils!
ilité je me confierais en
non ange gardien! pour-
éloignée de toi!
oint encore sortie de ma
ourd'hui; cependant le

château est plein de monde; il y aura grand bal ce soir; mon oncle aime que je préside à tout, et n'approuve que ce que j'ordonne. Pour l'obliger et me distraire, je vais m'occuper de tous ces préparatifs, et rassembler autour de moi tous les objets qui pourront écarter une unique pensée.

LETTRE XLIII.

AMÉLIE A ALBERT.

Du château de Grandson, 10 mai, au soir.

Je quitte un moment le bal pour venir me reposer, et te dire que je suis bien mieux que ce matin. Je ne sais ce que sont devenus mon agitation et mon effroi; mais, en voyant M. Semler, en trouvant sur sa physionomie une expression plus tranquille, j'ai senti la paix rentrer dans mon ame; et, quand il m'a parlé, quoique ce fût avec une profonde tendresse, je n'ai été que doucement émue. A dîner, mon oncle a exigé qu'il se plaçât à côté de moi. « Le sauveur de mon Amélie ne doit jamais la quitter, nous a-t-il dit tout bas, et en pressant nos deux mains dans les siennes. — O M. Grandson! qu'osez-vous dire? s'est écrié M. Semler; ne jamais la quitter! Non, elle ne le voudrait pas. — Répondez-lui, mon enfant, m'a dit mon oncle. — Vous voyez que je ne le puis; madame d'Elmont m'attend, et madame de Nogent m'appelle. » Il nous a laissés alors; ma main était encore dans celle de M. Semler : il l'a serrée. « Amélie, m'a-t-il dit, pardonnez-moi ma conduite d'hier : je vous ai bien effrayée, je vous ai fait mal; j'ai passé les bornes que vous m'aviez prescrites; mais comment vous voir, vous connaître, et demeurer votre ami? N'importe, j'aurais au moins dû me taire. — Je vous pardonne, lui ai-je dit; mais, si mon repos vous est cher, jusqu'à votre départ, qu'il ne soit même plus question d'amitié; vous avez su la rendre trop dangereuse. — Je vous le promets, Amélie; il n'y a que ce sacrifice qui puisse réparer mes torts. » Je lui ai fait signe que j'acceptais son enga-

gement, et nous avons été nous mettre à table. Depuis ce moment, une aimable sécurité a remplacé la confusion des idées : je me suis occupée de tout le monde sans effort, j'ai pris du plaisir à tout; il me semblait qu'en me réconciliant avec M. Semler j'étais contente de moi-même et en paix avec toute la nature..... Mais j'entends la voix de mon oncle; il s'inquiète de mon absence, il m'appelle. Adieu, mon frère.

P. S. Nous partons demain pour les îles Borromées : l'intention de mon oncle et de ces dames est, je crois, d'y passer une quinzaine de jours, afin de visiter à leur aise les bords charmants des lacs Majeur et Lugano : M. Semler ne compte pas y faire un si long séjour, et je te promets de ne pas lui dire un mot qui l'engage à le prolonger. Mon frère, cette volonté me déchire le cœur; mais n'importe, elle m'est chère, car c'est à toi que je la dois.

LETTRE XLIV.

ERNEST A ADOLPHE.

Lugano [1], 11 mai, à minuit.

Elle m'aime, Adolphe; ne me parlez plus de devoir, d'avenir; le devoir est de l'adorer, l'avenir de conserver mon amour : elle m'aime, cela me suffit, et je suis heureux. Après avoir passé la journée d'avant-hier dans un état assez violent pour croire que je lui inspirais de l'éloignement et de la terreur, l'excès de son émotion changea tout-à-coup mes idées, et ne put me laisser aucun doute sur la cause de son agitation : j'éprouvai alors une ivresse délicieuse qui dure encore, et dont je ne veux jamais sortir. Ne craignez point, Adolphe, que je cède à mon amour; non, j'ai juré à Amélie elle-même de ne lui en jamais parler : mais je le nourrirai en silence; mais, assis auprès d'elle, sans lui demander l'aveu de sa tendresse, j'en recueillerai l'expression, je la verrai dans ses yeux, dans son maintien, dans ses moindres gestes : que faut-il de plus à mon bonheur? Ah! la possession des plus belles femmes de la terre ne pourrait égaler celui-là. Je ne puis vous exprimer ce que je ressens; je n'aurais jamais cru qu'on pût se livrer à sa perte avec tant de ravissement : je vois bien le précipice vers lequel ma passion m'entraîne; oui, je le vois, et je me plais à y tomber : je fais mes délices de le creuser de plus en plus, et je ne serai parfaitement heureux que quand je serai perdu sans retour; alors il n'y aura plus de combat, plus de devoir, plus de conscience, je serai tout à elle : que manquera-t-il à ma félicité? Adolphe, ne venez point m'éclairer de votre funeste lumière; au nom du ciel, laissez-moi *mon aveuglement*, c'est mon *unique bien*, *ne me* l'enlevez pas; ne me parlez plus de rang, de naissance, Amélie est avant tout; ne me parlez plus de ma mère, je ne veux aimer qu'Amélie..... O Adolphe! si vous saviez sous combien de formes elle sait se faire adorer; si vous saviez comme la noble pudeur, la tendre émotion, la touchante sérénité, se peignent alternativement sur ses traits célestes; si vous connaissiez le charme de son sourire, la puissance de son regard; si vous contempliez cette union de la mélancolie et de la vivacité, ce maintien si décent et ces formes si voluptueuses; si vous la voyiez rougir et s'effrayer au nom d'amour, tandis qu'elle le porte dans ses yeux, dans son cœur, que tout en elle le décèle et l'inspire; si vous saviez l'objet de cet amour, qu'elle ne repousse que par le pressentiment douloureux des maux qui attendent une sensibilité exquise; si vous étiez de toutes parts pressé d'une séduction telle, que nul homme n'a reçu du ciel assez de force pour y résister, et que vous fussiez prêt à céder, croyez-vous qu'il fallût vous accuser d'être faible et sans courage? et pourtant, Adolphe, votre ami lutte encore. Si j'ai osé serrer cet ange entre mes bras, ce délire n'a duré qu'un instant, je lui ai juré de garder le silence sur ce qu'elle craint d'entendre; et de-

[1] Sur le bord du lac de ce nom, à une très-petite distance du lac Majeur.

puis, fidèle à mon serment, je la vois, je la contemple, je l'adore et je me tais; mais ce n'est pas l'effort d'une vaine et froide raison qui m'empêche de lui parler; non, ce qui me retient vient de quelque chose de plus tendre, de tendre comme tout ce qui émane d'elle. Ce soir, quand nous errions tous deux seuls au sein de ces montagnes majestueuses que rafraîchissent les plus belles eaux, qu'ombrage la plus épaisse verdure, que tapissent le thym et le serpolet, et qu'enivré des parfums de ces plantes aromatiques qui allument le feu de la volupté dans tous les êtres qui respirent la vie, je sentais, en touchant le vêtement d'Amélie, que mon cœur brûlant ne pouvait plus maîtriser son trouble, et que ma raison allait s'égarer..... elle m'a regardé, et ce regard touchant, cet œil humide, qui semblaient demander grace, ont suspendu le cri qui allait m'échapper; je croyais l'entendre me dire : « Arrête, sauve-moi des douleurs « qu'une passion me prépare; il ne me « faut peut-être qu'un mot pour m'em« porter loin de moi : ah! je t'en con« jure, par pitié ne le prononce pas. » Va, ne crains rien, femme angélique : de quelques désirs que je sois dévoré, en voyant ce besoin d'amour qui circule dans tout ton être et embellit ta beauté même, je me tairai : je ne suis qu'un mortel, et quel mortel oserait espérer te rendre tout le bonheur qu'il tiendrait de toi? Ah! vis en paix, beauté céleste, les feux que tu allumes sont purs comme toi-même, et ton amant saura sacrifier l'inexprimable félicité de te faire avouer ton amour à la crainte de voir couler une de tes larmes.

Lugano, 12 mai, quatre heures du matin.

C'est en vain que je cherche le repos : je n'en puis plus connaître; mon sang est embrasé, et la tranquillité de la nuit empire mon mal : je me figure qu'elle pourrait être là; je crois la presser sur mon cœur, les cieux s'ouvrent..... mais je me trouve seul, et le désespoir s'empare de moi. J'ai voulu aller chercher de la fraîcheur dans les ondes du lac qui coule devant nos fenêtres; mais tout dormait dans la maison : j'ai craint, en appelant, de troubler le repos d'Amélie, et le ciel sait si mon repos m'est cher : n'est-ce pas à lui que je sacrifie le plus ardent de mes vœux, ce besoin d'être aimé d'elle, cette soif de la posséder?..... Mais, que dis-je? si ce n'est pas le devoir, si ce n'est pas ma mère, qui m'arrêtent, qui peut me retenir? En me donnant sans réserve à Amélie, pourquoi craindrais-je pour son bonheur?..... O Adolphe! je n'aime point Amélie comme elle mérite d'être aimée, puisqu'il est dans mon ame une autre puissance que la sienne : elle seule devrait y régner en souveraine. Oui, je hais, je déteste tout ce qui s'efforce de l'en chasser : la raison, l'honneur, ma mère..... Ah! malheureux! qu'oses-tu dire? Ta mère, qui, depuis ton enfance, n'a respiré que pour toi, dont la santé a été détruite en partie par la conduite de cette Amélie que tu ne crains pas de lui préférer; ta mère, qui t'attend, qui te donnerait sa vie avec joie, et que tu récompenses de sa tendresse en la trompant et la maudissant.....! Adolphe! je me sens si combattu, si repentant, si déchiré, si faible, que le plus grand bienfait du ciel serait de m'ôter ce peu de raison qui me reste, et qui ne sert qu'à me montrer l'étendue de mes torts, sans me donner la force de les surmonter.

Sept heures du matin.

Tout dort encore dans la maison : ce repos semble être éternel : moi seul je n'en puis trouver. En rejetant les yeux sur la lettre que je viens de vous écrire, je crains que ce que je vous dis sur ma promenade d'hier avec Amélie ne vous fasse supposer qu'elle se soit prêtée sans peine à ce tête-à-tête. Non, Adolphe, connaissez-la mieux : modeste autant que tendre, elle a mis tous ses soins à écarter ce que je recherchais toujours; et, si un concours d'événements n'eût contrarié ses projets, je n'aurais pas été assez

heureux pour être seul avec elle. C'est hier matin que nous sommes partis de chez M. Grandson pour nous rendre au bord du lac Majeur. La chaleur était accablante. Vers le milieu du jour, nous avons traversé une si charmante vallée, que chacun a désiré s'y reposer quelques heures : son aspect fertile et pastoral, ses torrents qui n'étaient plus que des ruisseaux, ses maisons blanches, répandues sans ordre sur une belle verdure, et de place en place de petits rochers élevés en forme de tertres et couverts de mélèzes extrêmement touffus, faisaient de ce lieu la retraite que mon cœur voudrait choisir, s'il m'était permis de ne vivre que pour Amélie.

On a préparé le dîner sous l'ombre de superbes noyers, auprès desquels coulait une source limpide. Quand le repas a été fini, chacun a parlé et joui à sa manière du site également pittoresque et champêtre qui frappait nos regards. Amélie rêvait, à quelques pas, assise près du ruisseau. Je lui ai demandé tout bas ce qui l'occupait. « Je regardais couler cette eau, m'a-t-elle dit ; à mon retour elle sera bien loin, et vous aussi : elle pour ne revenir jamais, et vous..... » Sa voix s'est altérée et ne lui a pas permis d'achever : il ne m'aurait pas été possible de lui répondre devant tant de monde ; je me suis éloigné : à mon exemple, tout le monde a quitté la table. Madame de Nogent a pris le bras de M. Watelin pour aller faire une promenade ; madame d'Elmont a demandé qu'on la laissât errer seule. Dès qu'elles ont été hors de la vue, je suis revenu sur mes pas ; M. Grandson m'a dit qu'il allait dormir ; Amélie a voulu rentrer avec lui ; il s'y est opposé, et, comme elle insistait sérieusement, sans doute pour ne pas demeurer tête-à-tête avec moi, il lui a dit de l'attendre un moment, qu'il allait revenir, et que nous nous promènerions ensemble ; alors elle a demandé son fils : son fils dormait auprès de sa bonne ; elle a donc été forcée de rester seule. Tant de précautions m'ont montré à quel point elle se redoutait elle-même, et le sentiment de sa faiblesse a fait naître des espérances que je n'avais pas conçues encore. Je me suis assis près d'elle, sur une roche couverte de mousse ; d'épais massifs de châtaigniers chargés de touffes de liseron de vigne sauvage nous cachaient au reste du monde ; j'ai entouré sa taille d'un de mes bras, elle s'en est faiblement défendue : il semblait qu'elle craignît de m enhardir en me résistant ouvertement : elle était oppressée ; je distinguais les battements de son cœur à travers la mousseline qui couvrait son sein ; le même ruisseau qui nous avait désaltérés à dîner murmurait à nos pieds. « Amélie, lui ai-je dit, l'eau que vous voyiez tout-à-l'heure a *fui loin de nous*, mais, pour *moi, le bonheur est encore là.* » Elle m'a regardé d'un air significatif, comme pour me rappeler ma promesse : je n'ai plus osé parler, mais j'ai continué à la presser doucement : je sentais son souffle, je le respirais ; peu à peu mon agitation s'est accrue ; les désirs frémissaient dans tout mon être ; j'ai levé les yeux sur elle : non jamais rien de si beau, de si touchant, ne s'offrit aux regards d'aucun homme ! je croyais connaître Amélie ; ah ! Dieu ! je croyais la *connaître*, et je n'avais pas vu encore sur son charmant visage ce mélange d'une pudeur souffrante et de la voluptueuse langueur. Entraîné par un mouvement irrésistible, je l'ai pressée contre mon cœur avec tant de violence, que je croyais impossible qu'elle s'en détachât jamais ; mais, faisant un effort pour me repousser, elle m'a jeté un regard suppliant..... Je n'ai pas eu le courage d'y résister ; je lui ai rendu sa liberté ; elle s'est éloignée ; et alors, me précipitant à genoux devant le siége qu'elle venait de quitter, je l'ai couvert de baisers, de larmes, j'ai exhalé mes douleurs par des phrases sans ordre ; et, croyant toujours parler à Amélie, je lui jurais que je ne pouvais vivre sans elle, et la suppliais de ne pas s'éloigner, lorsque depuis long-temps elle n'était plus auprès de moi : je n'ai

désirer qu'un seul bien, me fera mourir s'il s'éloigne, et lui appartenir s'il demeure..... Lui appartenir! qu'ai-je dit? sais-je s'il voudrait s'enchainer? sais-je seulement s'il est libre de le faire? et quand cela serait, y voudrais-je consentir? puis-je oublier la haine qu'il a pour mon fils? Quoi! je donnerais pour père à Eugène un homme qui le déteste? Non, Albert, non, M. Semler ne sera jamais rien pour moi.... Rien, ai-je dit? insensée! quand il occupe, qu'il domine toutes tes pensées, que tu es entièrement sous sa puissance, oses-tu assurer qu'il ne sera jamais rien pour toi? faible créature, qui n'a pas eu la force de te défendre contre l'amour, pourras-tu seulement en renfermer le secret dans ton sein? et si tu laisses voir ta tendresse, que te restera-t-il pour résister à ses désirs? Est-ce à ta force que tu te confieras? malheureuse! vois ce qu'elle est devenue! Est-ce sa générosité que tu imploreras? iras-tu à ses pieds, les mains jointes, la honte sur le front, le conjurer de t'épargner? Mais comment espères-tu qu'il respectera celle qui ne se respecte plus? peut-être aura-t-il pitié de toi, et souscrira-t-il à ta prière, parce que tu ne lui sembleras plus digne de son amour! O déchirante et cruelle pensée! ô mon Dieu! ô mon frère! prêtez-moi des forces pour lui résister, afin qu'il m'aime encore: que la vertu me deviendra facile et me sera chère, si elle peut me servir à être toujours aimée!.... O Albert! ne me regarde pas ainsi; mon frère, aie compassion de ta sœur; elle ne se dissimule pas ses fautes; elle prévoit tous tes reproches; elle voudrait être digne de toi, elle ne le peut plus. une force inconnue l'entraîne, un esprit de vertige et d'erreur semble répandu autour d'elle; n'est-elle pas prête à donner sa main et à livrer son sort, sa volonté et sa vie, à l'ennemi de son enfant?

LETTRE XLVI.

AMÉLIE A ALBERT.

Lucarno [1], minuit, 15 mai.

Nous nous sommes rendus ce matin de bonne heure à l'Isola-Bella; nous l'avons parcourue, admirée, et vers la fin du jour, nous nous sommes rembarqués pour venir coucher ici; je me suis assise à un bout du bateau, d'où je considérais le pays le plus enchanteur et le plus fertile de la terre. D'un côté, les flancs escarpés du mont Cenero, d'où sortent çà et là des touffes de figuiers et des bouquets de pins maritimes; sur l'autre rive, de vertes prairies parsemées de beaux chênes et de hauts peupliers, partout une variété de perspectives adoucies par les derniers rayons du soleil couchant. Mais que me faisait la magnificence de ce tableau? je le regardais sans en jouir, j'étais insensible à tout, excepté aux moindres paroles, aux moindres mouvements d'un seul être: s'il faisait un pas de mon côté, mon cœur battait avec violence; s'il s'éloignait, je me sentais mourir; s'il fixait ses regards sur moi, je ne pouvais les soutenir; s'il les détournait sur d'autres objets, j'étais au désespoir: une place est demeurée libre un instant auprès de la mienne, il me semblait que j'aurais voulu éviter qu'il vînt s'y asseoir; mais quand M. Watelin s'est hâté de s'en emparer, j'ai éprouvé un tel chagrin, qu'il ne m'en a pas fallu davantage pour m'apprendre que je la réservais en secret à un autre. Alors, M. Semler, qui avait paru désirer se rapprocher de moi, mais avec moins d'empressement que M. Watelin, puisque celui-ci l'avait devancé, satisfait sans doute, et fatigué peut-être du faible effort qu'il avait fait, n'a plus tenté de le renouveler, et est allé s'asseoir sur le banc des rameurs jusqu'au moment où nous avons débarqué. En sortant du bateau, il m'a donné la main, mais ne m'a point parlé; depuis le matin cependant, il ne m'avait pas adressé un seul mot: il n'a donc plus rien à me dire? Se peut-il, mon frère, que quand on va se quitter, quand on a si peu de moments, on les laisse ainsi échapper? J'étais oppressée, j'étouffais: cette journée si longue, cette soirée si belle, comme il les a gâtées! elles ne reviendront plus; il partira.... Ah! il ne m'aime point; j'en suis sûre, il ne m'aime point..... Eh bien! pourquoi m'en affliger? qu'importe la cause qui me sauve? O mon frère! quel horrible combat dans mon cœur! En vain je voudrais me cacher ce qui s'y passe, en vain je me détourne de moi-même, je sens, en frémissant, que je crains moins de me perdre, que d'être sauvée par son indifférence.

A ce mot, je tombe à genoux devant ce ciel que j'offense, devant toi, mon vertueux frère, qui dois rougir de me nommer ta sœur: je voudrais que la terre m'engloutît. Ah! que ne s'est-il précipité avec moi dans l'affreux torrent de la grotte, j'aurais expiré digne encore de toi: maintenant, qui pourra me sauver? Tu es absent, mes cris ne peuvent t'atteindre; cette lettre même que je trace dans l'angoisse de la douleur, qui peut dire si j'existerai encore lorsque tu la recevras? Hélas! faut-il que tu aies entrepris ce funeste voyage au moment où j'avais le plus besoin de toi! tes lettres m'auraient secourue; mais ton silence me laisse sans ressource: tu m'aurais conseillée, tu m'aurais donné des ordres, et je les eusse suivis: Amélie n'a-t-elle pas juré mille fois de n'y jamais désobéir?

LETTRE XLVII.

ERNEST A ADOLPHE.

Lugano, huit heures du matin, 16 mai.

J'espère enfin que vous serez content de votre ami: je suis déterminé à ne pas rester ici un jour de plus; je partirai cette nuit même, je partirai sans parler à personne, et sans dire adieu à Amélie; j'ai fait arrêter une voiture et

[1] Lucarno, à un demi-mille du lac Majeur.

Etwas frostelt.

transporter tous mes effets ; j'irai vous joindre à Constance, où vous devez être maintenant, et où je vous adresse cette lettre : attendez-moi quelques jours, afin que nous nous rendions ensemble chez madame de Simmeren, et de là à Dresde.

O Adolphe! que n'ai-je lu plus tôt l'histoire d'Amélie! il y a long-temps que je ne serais plus ici : je ne la demandais pas; pourquoi son oncle me l'a-t-il donnée? Hier matin, après m'avoir parlé de son amitié pour moi, avec une grande affection, il a tiré ce funeste cahier de sa poche « Vous savez qu'elle l'a permis, m'a-t-il dit, mon ami : lisez cet écrit, je veux que vous connaissiez parfaitement mon Amélie. » Au moment où j'ai pris ce papier dans ma main, j'ai senti un froid mortel se glisser dans mes veines; il me semblait que je venais de recevoir l'arrêt de ma mort, et que le moment de la séparation était là. De tout le jour je n'ai pu me résoudre à ouvrir ce sinistre papier : chaque fois que je le touchais, en mettant la main dans ma poche, je sentais le même frisson parcourir tout mon corps, et l'imagination frappée de tout ce qu'il contenait, à côté même d'Amélie, je croyais déjà avoir cessé de la voir; enfin, cette nuit, ne pouvant trouver un moment de sommeil, je l'ai lu..... Ne me demandez point ce que j'ai éprouvé; il me serait impossible de le dire : ce n'est point de l'amour qu'elle a eu pour M. Mansfield, et je ne lui pardonne point de s'être livrée à un homme avec un sentiment si faible; mais hélas! si elle avait été entraînée par une passion violente, telle qu'elle l'éprouve peut-être à présent, je sens bien que je lui pardonnerais moins encore. N'importe, je n'épouserai jamais une femme qui a désiré l'amour d'un autre homme, qui a été émue par ses discours, qui s'est vue dans ses bras sans chagrin, et qui a pleuré son inconstance. Qu'elle garde ses souvenirs, qu'elle pleure sur eux, qu'elle embrasse l'image de son époux dans le fils qu'il lui a laissé; elle est libre, je ne lui reproche point ces plaisirs; mais je n'en serai point le témoin. Adolphe, je suis décidé à quitter Amélie, et je ne verse pas une seule larme : il y a tant d'oppression sur mon cœur, et une telle ardeur dans mon sang, que si cet état devait se prolonger au-delà de quelques jours, je ne crois pas que ma vie pût y résister.

LETTRE XLVIII.

AMÉLIE A ALBERT.

Lugano, 17 mai.

Quel nouveau jour m'éclaire? et comment ai-je été transportée dans ce séjour de félicité? Pourquoi toute mon existence ne peut-elle pas s'écouler ainsi? et pourquoi le temps ne demeure-t-il pas immobile? Je me sens si heureuse! cet autre cœur qui m'entend remplit le mien d'une si douce ivresse! qu'est-ce donc qui m'effrayait, et comment avais-je peur du bonheur? pourquoi craignais-je d'être avec lui? ses paroles me font tant de bien! Tout-à-l'heure il était près de moi; il disait qu'il m'aimait : ah! comme il disait vrai! comme j'en étais sûre! avec quel ravissement je l'écoutais! je me sentais renaître! je retrouvais la vie. Oh! ces instants où on s'apprend par un regard, par un soupir, tout ce qu'on est l'un pour l'autre, où on sent passer jusqu'au fond de son ame la certitude d'être aimé, où on inonde d'une si pure joie le cœur d'un objet chéri; oh! ces instants d'ineffables délices, quelle place ils tiennent dans la vie! eux seuls la remplissent, eux seuls font vivre : tout le reste n'est rien; où sont les plaisirs, les événements, les siècles qui pourraient les effacer de la mémoire? Albert, c'était la nuit dernière que M. Semler avait résolu de nous quitter (M. Semler, que je ne nommerai plus à présent que mon Henry). Hier au soir, pendant que j'étais seule sur le bord du lac, il s'est approché de moi pour me dire un dernier adieu ; j'ai cru

avoir la force de le prononcer aussi; et quand il a voulu parler, quand j'ai voulu répondre, le cri seul de l'amour a pu se faire entendre. O mon Henry! pourras-tu l'oublier ce moment où tu as lu pour la première fois dans le cœur d'Amélie? pourras-tu l'oublier ce bonheur dont nous avons joui en apprenant combien nous nous aimions? bonheur si pur, si grand, si inespéré, qu'il ne laisse pas la possibilité d'en concevoir ni d'en désirer un autre? pourras-tu l'oublier jamais cet enivrement d'innocence et d'amour, cette félicité des anges qui est descendue un moment sur la terre? Non, mon Henry, les biens uniques sont ineffaçables; et maintenant, partout où tu porteras tes pas, en tous temps, en tous lieux, je te défie d'échapper à la puissance et au charme d'un pareil souvenir. Albert! cher Albert! ne t'alarme pas de mon bonheur, il ne coûtera rien à la vertu. Si tu savais comme il m'a juré d'être soumis à mes lois, et de respecter toujours son amie! Albert, il m'a promis aussi d'aimer mon fils: de tels serments ont dû rassurer mon cœur et lui rendre la paix. O mon Henry! puisque tu consens à servir de père à mon enfant, le devoir ne me prescrit plus de te fuir; et je puis enfin me livrer, avec confiance, au bonheur d'aimer et d'être aimée sans cesser de mériter l'estime d'Albert.

LETTRE XLIX.

ERNEST A ADOLPHE.

Lugano, 18 mai.

Écoutez, mon ami, maintenant les représentations et les reproches seraient inutiles, mon parti est pris: je serai à Amélie, ou je ne serai jamais à personne; non, je ne tromperai pas sa confiance, je ne tromperai pas son amour: je l'ai juré; en vain toutes les puissances de la terre, orgueil, devoir, mère, amitié, se ligueraient pour me faire enfreindre mon serment, mon cœur sera plus fort qu'elles et demeurera fidèle à Amélie. Je vous écrivais, avant-hier, que j'étais décidé à partir la nuit même; de tout le jour je ne chancelai point dans ma résolution; mais il y avait apparemment sur ma physionomie une telle empreinte de douleur, qu'elle ne put échapper à Amélie. Après le dîner, M. Grandson fut dormir, comme à son ordinaire; et ces dames, couchées sur des lits de repos, écoutaient une lecture que leur faisait M. Watelin. Vous croyez bien qu'avec les projets qui m'occupaient je n'étais pas en état de prendre part à ce plaisir. Je fus m'asseoir contre une fenêtre à l'autre bout de l'appartement; et là, ma tête appuyée sur mes deux mains, je me perdis dans une foule de réflexions qui m'ôtèrent jusqu'au sentiment de ce qui se passait autour de moi: *je n'entendais plus aucun bruit, je ne savais où j'étais*, et j'ignore combien de temps je serais resté dans cet état, si la voix d'Amélie n'était venue m'en arracher. « Qu'avez-vous donc? » m'a-t-elle dit avec douceur. » J'ai levé la tête brusquement, je l'ai regardée sans lui répondre. « Mon Dieu! qu'avez-vous? a-t-elle répété d'un air inquiet; vous êtes agité par quelque chose d'extraordinaire? quels funestes projets méditez-vous? » Ma tête est retombée entre mes mains: pour l'empire du monde je n'aurais pu articuler un seul mot. Amélie a gardé le silence; elle est demeurée debout auprès de moi; j'ai entendu qu'elle pleurait; j'ai senti ses larmes tomber sur mes mains; j'ai envié son sort: une seule larme m'eût fait tant de bien! M. Grandson est entré. « Qui est-ce qui part? a-t-il dit en s'adressant aux dames et à M. Watelin, qui étaient à l'autre extrémité du salon; je viens de voir une malle qu'on emporte: il y a parmi nous un coupable. — J'en étais sûre, » a dit Amélie d'une voix étouffée. Et puis un instant après, elle a ajouté en se penchant vers moi: « Je ne sais quel jour vous avez fixé, mais il est impossible que vous songiez à partir sans nous dire adieu. » En finissant ces mots, il lui est échappé un sanglot, et craignant sans doute de se tra-

nt davantage, elle est sortie
ient de la chambre.
sté dans l'incertitude. « Quel
re? me demandais-je à moi-
irai-je en effet sans lui dire
dit que c'est impossible : il
npossible que ce soit bien;
ette résolution-là meilleure;
l'est pas puisqu'Amélie la
ndant, si elle savait qui je
levoir m'appelle, quelle sé-
rrête, et quel danger elle
rait-elle pas la première à
avec horreur sans daigner
seul, un dernier regard?.....
évenir, il faut faire ce qu'elle
place..... » M. Grandson m'a
'a dit quelques mots; je n'ai
; j'ai quitté la chambre sans
; je suis descendu au bord
i promené mes rêveries jus-
sans avoir pu résoudre à
rêterais, lorsqu'enfin, poussé
lité, ou plutôt par un dieu
je me suis avancé vers un
t où quelques roches sau-
nt une retraite propre à la
Amélie était là; j'ai voulu
elle a tourné la tête; je suis
bien! me suis-je dit, n'ai-je
out-à-l'heure qu'il y aurait
ude à partir sans lui dire
ns, sachons résister à la sé-
ons le digne ami d'Adolphe,
e ma mère me regarde. »
lques pas en avant; elle est
et n'a rien dit; je me suis
a roche debout et en silence.
tait dans un calme parfait;
ai que le doux frémissement
et dans le lointain, le bruit
s rames et le chant des ba-
t cela formait un concert
e qui affaiblissait malgré moi
ont je cherchais à m'armer
ncer ce mot terrible d'adieu.
aignant que ma résolution
nnât, j'ai fait un effort, et
tête vers elle, je lui ai dit
touffée : « Amélie, le mo-
u, il faut vous quitter; c'est

demain..... » Je n'ai pas pu achever. Elle est demeurée immobile. La lune jetait assez de clarté pour que je ne perdisse aucun de ses mouvements; j'ai vu qu'elle pâlissait; des larmes abondantes sont tombées sur son sein; sa poitrine s'est oppressée; mais elle n'a pas essayé de me répondre. « Amélie, lui ai-je dit, si vous ne voulez pas me parler, donnez-moi du moins votre main; que ce dernier signe d'amitié..... » Elle me l'a donnée; elle était froide et mouillée de ses pleurs. « Oh! s'il était vrai qu'elle m'aimât! me suis-je écrié hors de moi, quelle puissance pourrait m'arracher d'ici? — S'il était vrai? a-t-elle interrompu douloureusement en élevant son autre main vers le ciel; il le demande.... » A ces mots, je suis tombé à ses pieds, et j'ai juré de ne pas partir.

Adolphe, aimé d'Amélie! je ne pourrai jamais recevoir la main d'une autre femme; cependant je n'unirai pas mon sort au sien malgré la volonté de ma mère : ne suis-je pas sûr qu'elle-même n'y consentirait pas? Oh! quelle serait sa douleur si, en me nommant à elle, je lui avais montré les obstacles qui nous séparent! Douce et adorée créature! tu ne le sauras ce nom fatal que quand, à force de prières, de combats et de persévérance, je pourrai, sans craindre de donner la mort à ma mère, venir ressaisir le trésor qui me fut destiné jadis. Croyez-vous, Adolphe, que ma mère ne se laissera pas fléchir par mon désespoir? Une illustre alliance la touchera-t-elle plus que la conservation de son fils, et peut-il y avoir pour sa tendresse quelque chose de plus affreux que de craindre ma mort? Quand elle me verra à ses pieds, suppliant, désolé, lui demander Amélie, mon Amélie, mon épouse, le seul bien dont mon cœur soit jaloux, la seule femme qui existe pour moi sur la terre; quand elle sera sûre que de son consentement dépend, non-seulement mon bonheur, mais ma vie, elle, de qui je la tiens, aura-t-elle la barbarie de me l'arracher? Non, je ne puis le croire, elle s'attendrira; cette Amélie qui lui

fut si chère reprendra tous ses droits sur son cœur; elle oubliera son mariage; je l'ai bien oublié, moi : quels prodiges ne ferait point cette femme angélique! Que peut-il y avoir d'impossible pour elle, et quel cœur pourrait se défendre de l'aimer? Ma mère, j'en suis sûr, ne la hait pas plus que je ne la haïssais moi-même; et cependant vous voyez comme elle s'est jouée de ma vengeance, comme elle a dompté ma colère, vaincu mon orgueil, et comme je suis prêt enfin à adopter pour mon fils le fils de M. Mansfield!

LETTRE L.

ERNEST A ADOLPHE.

Lugano, 19 mai, à une heure du matin.

Toute la société était réunie, nous soupions au bord du lac; la lune brillante, sur un ciel d'azur, nous éclairait suffisamment. Amélie!.... oh! comment peindre la céleste expression de sa physionomie! quel doux contentement se peignait dans ses regards et dans tout son maintien! combien l'amour heureux l'embellissait! et dans quelle extase me jetait la vue de cette beauté ravissante, qui m'offrait à la fois et mon bien et mon ouvrage! M. Grandson, charmé de l'air satisfait d'Amélie, lui a demandé si elle avait reçu des nouvelles d'Albert; car, lorsqu'elle paraît heureuse, c'est toujours dans le bonheur de son frère qu'on en va chercher la cause. « Non, a-t-elle dit, je n'en ai point depuis longtemps, et j'en serais même inquiète si je ne le savais dans sa terre de Bohême, dont la position sauvage et presque inaccessible rend les communications au dehors aussi longues que difficiles. — Ma chère enfant, a repris M. Grandson, avant peu ce bon frère sera marié, et s'il vient nous voir avec sa femme, comme il vous l'a promis, il faudra revenir ici avec lui. — O mon oncle, s'est-elle écriée en posant sa tête charmante sur l'épaule de M. Grandson, de quel doux espoir vous pénétrez mon cœur! Ah! si mon Albert était ici, que manquerait-il à votre Amélie? » Ces derniers mots ont été prononcés si bas, que moi seul je les ai entendus, parce que seul je pouvais les comprendre. M. Grandson, tout ému, a embrassé sa nièce, et puis, se tournant vers la société, il a rempli tous les verres d'un vin doux d'Italie, en invitant chacun de nous à boire avec lui à l'heureux et prompt mariage du comte de Lunebourg. « Ah! de tout mon cœur, s'est écriée Amélie; mais puisse celui de mon cousin Ernest ne pas tarder long-temps; car, tant qu'il conservera sa liberté, je ne sais s'il sera permis à mon frère de recevoir la main de Blanche. — Fort bien! a repris l'oncle. Alors commençons par boire en son honneur; mais si nous *unissons* dans nos vœux *mademoiselle de Geysa* à votre frère, qui associerons-nous à votre noble cousin? quelque vieille électrice, quelque reine douairière. » Elle a ri. « Non, mon oncle, mais celle que sa mère lui destine, afin que tout le monde soit heureux et satisfait. » Tandis qu'elle parlait, je la regardais tristement, et avec une sorte d'inquiétude : son erreur me faisait mal, et ses vœux me remplissaient d'effroi; je tremblais que le ciel ne les entendît : si elle avait su de quel sort elle disposait si légèrement..... Innocente créature! avec quelle tranquillité, quelle ferveur, quelle joie tu demandais à Dieu ton malheur et le mien! un jour peut-être, trop éclairée, tu le supplieras, en gémissant, de rejeter ta téméraire prière : ah! puisse-t-*il*, mon Amélie, ne t'exaucer qu'alors! Après souper tout le monde s'est promené sur le sable qui borde le rivage : Amélie donnait le bras à son oncle; j'étais auprès d'elle : j'ai voulu entrevoir s'il serait possible de la détromper sans lui porter un coup mortel, et je lui ai dit : « Amélie, quand vous étiez chez madame de Simmeren, si votre cousin Ernest y fût arrivé tout-à-coup, que vous l'eussiez trouvé aimable, et qu'il vous eût adorée, qu'auriez-vous fait? — Quelle question bizarre, M. Semler! et comment pouvez-vous être en doute sur la con-

e j'aurais tenue! Dans la posi- je me trouve avec le comte de iar, qu'aurait-il pu y avoir de este pour tous deux qu'un atta- mutuel? — Pourquoi? puisque fûtes destinée, que cette alliance rdée jadis comme un bonheur deux familles, et que vous êtes ie ibre, votre premier mariage donc un obstacle insurmonta- Je vois bien, m'a-t-elle répondu ant, que vous ne connaissez ni ıgés de la noblesse saxonne, ni ère de la baronne de Woldemar. ıent ma tante est bonne et gé- susceptible de pitié pour le mal- aimant son fils avec idolâtrie; utôt que de laisser rentrer dans e la veuve de M. Mansfield, elle ans s'attendrir, mon désespoir, , et peut-être celle de son fils. » un mouvement d'effroi. « Vous ıné, je le vois, M. Semler, d'un ıussi forcené; mais il est la pre- ssion de madame de Woldemar: ur pour son fils ne vient qu'a- ! j'ai si bien appris, à mes dé- connaître toute l'inflexibilité de ie hautaine, que s'il était pos- e, sans connaître Ernest, je ı, je l'eusse aimé, dès que j'au- is son nom, j'aurais appris mon je n'aurais eu qu'une res- Le ton sinistre dont elle a pro- s paroles m'a fait frémir; j'ai le m'avait deviné; j'ai baissé les ıme un criminel; mais bientôt, ınt vers elle, la douce sérénité gards m'a dit assez combien la ait loin de sa pensée. Croyez- intenant que je sois tenté de lui elle aime? moi, porter le dés- ns le sein d'Amélie! lui faire son amour comme la plus s adversités! Non, non; épais- ı contraire le bandeau qui cou- eux; qu'il ne tombe que quand oppositions seront détruites; apprenne mon nom que quand bre de le lui faire porter..... et ent viendra, n'en doutez pas, Adolphe: je sens là dans mon sein une force que rien ne saura vaincre, une volonté capable de tout surmonter: ce qu'on veut bien, ce qu'on veut sans cesse, ce qu'on veut plus que tout au monde, on finit toujours par l'obtenir: il n'est point d'obstacle pour celui que les obstacles ne découragent pas, et l'impossibilité même s'évanouit devant quiconque ose lutter contre elle.

LETTRE LI.

ADOLPHE A ERNEST.

Constance, 13 mai.

Voici une lettre de votre mère que j'ai trouvée en arrivant ici; sans doute elle vous croit déja sur la route de Dresde: elle m'en écrit une où elle me paraît inquiète de votre silence et de celui que je garde quand elle me parle de vous. Que puis-je lui répondre, sinon: « Votre « fils est en démence, et sur le point de « devenir criminel, si j'osais tenter de « l'arracher à sa folie? »

Vous regarderiez, dites-vous, comme un bienfait du ciel qu'il vous ôtât le peu de raison qui vous reste: malheureux! que peux-tu lui demander encore? crois-tu avoir rien à perdre?

Je ne vous écris point, parce que je n'entends pas plus votre langue que je ne comprends votre état: si ce délire perpétuel, si ces menaces que vous m'osez faire, si ces mouvements désordonnés, effroyables, qui vous portent à noyer votre maîtresse et à maudire votre mère, sont les effets de l'amour, combien vous augmentez le mépris que m'a toujours inspiré cette odieuse frénésie!

Je vais partir sans vous: pourquoi vous attendrais-je? que puis-je espérer encore? Ernest n'est-il pas perdu pour moi? Non, je n'ai plus d'ami: le vil esclave des passions ne saurait être le mien.

Demain je quitte Constance pour me rendre en droiture chez madame de Simmeren, et voir ma mère pour la première fois de ma vie: c'est là qu'il me faudra demander la bénédiction de celle dont la faiblesse m'a dévoué à l'opprobre. Oh!

quelle rude épreuve de se trouver ainsi placé entre la nature et l'honneur, et d'être forcé de sacrifier l'un des deux! Honneur! toi qui depuis mon enfance m'as tenu lieu de naissance, de parents, de richesse, me laisseras-tu fléchir le genou devant celle qui t'outragea? Mais, en m'y refusant, je ferais rougir le front de ma mère, et la nature en frémirait. Voilà donc le moment du combat arrivé, et Ernest me laisse seul! vaine et stérile amitié! où sont maintenant tes devoirs, ta foi, ton dévouement? Une ivresse d'un instant a tout effacé, tout détruit : fantôme imposteur! insensé l'homme qui place son bonheur sur toi, qui le place dans le cœur d'un autre homme! Eh bien! puisque tout m'abandonne, je saurai me suffire à moi-même, et remplir courageusement ma destinée en luttant seul contre l'adversité : n'ai-je pas été jeté seul dans le monde?

LETTRE LII.

LA BARONNE DE WOLDEMAR A ERNEST.

Dresde, 29 avril.

Depuis trois mois je vous attends, et depuis trois mois vous avez cessé de m'écrire. Les lettres d'Adolphe sont rares, courtes, sombres, et gardent sur votre compte un silence qui me glace : si je vous avais perdu, je suis sûre qu'il me l'aurait dit. O mon fils! mon cher fils! ai-je donc un malheur plus grand à redouter que celui de votre mort? Vous le savez, Ernest, depuis votre enfance je n'ai vécu que pour vous; j'ai sacrifié le bonheur de vous garder auprès de moi aux avantages que vous promettait la connaissance des cours étrangères; je voulais que vous revinssiez digne de l'estime, de la confiance de votre souverain et de la haute faveur qu'il consent à vous accorder : aurez-vous trompé mes espérances? et me ferez-vous regretter d'être mère?

Ernest, vous n'eûtes jamais un cœur ingrat; vous frémiriez, j'en suis sûre, à l'idée d'abréger mes jours. Je ne vous cache point que ma santé est dans un état déplorable : depuis le crime d'Amélie, elle ne s'est jamais bien remise; les inquiétudes que vous me causez peuvent empirer mon état; je vous en conjure, mon fils, pour votre intérêt plus encore que pour le mien, craignez de prolonger votre absence, craignez surtout de revenir indigne de moi : il est telle action qui pourrait vous arracher de mon cœur; mais je mourrais s'il fallait vous en arracher, et vous ne supporteriez pas, j'en suis sûre, le fardeau d'un pareil remords.

Je ne vous donne aucuns détails sur ce qui se passe ici; je les crois inutiles. Si je vous connais bien, votre prompte arrivée, mon fils, sera votre seule réponse. Adieu, mon Ernest, mon cher enfant! depuis dix ans je compte les jours de votre absence, et vous ne savez pas comme ils sont longs quand c'est un cœur de mère qui les compte!

LETTRE LIII.

AMÉLIE A ALBERT.

Lugano, 21 mai.

J'étais contente ce matin : il avait embrassé mon fils; il semblait l'aimer : oh! quel bonheur de le voir prodiguer ses caresses à mon enfant! et quel torrent de joie inondait mon cœur en remontant à la cause d'un si doux changement! Je contemplais ce spectacle avec ravissement, lorsqu'on lui a apporté des lettres : en les ouvrant il a pâli, il a tremblé, et, après en avoir lu quelques lignes, il m'a quittée brusquement : depuis je ne l'ai revu qu'à dîner : il était sombre, taciturne, il ne m'a pas regardée, il ne m'a rien dit. Ah! je ne doute pas de son amour! mais qu'est-ce donc qu'il a appris? s'il a de la peine, pourquoi n'est-il pas venu me la confier? en est-il dont je ne puisse le consoler? aurait-il des secrets pour moi? que pourrait-il vouloir me cacher? s'il a eu des torts dans sa vie, où trouvera-t-il plus d'indulgence que dans mon cœur? Mais cette femme qu'il a aimée dans l'enfance est peut-être l'objet qui le trouble? si elle était réve-

Mon frère, il m'a demandé un moment d'entretien : il me prie de rappeler toutes mes forces; une sombre douleur enveloppe ses traits : que va-t-il me dire? que vais-je apprendre? je me sens mourir : le voila.....

À minuit.

Albert, tout est fini : il a refusé ma main que mon oncle a voulu lui donner : mon oncle, furieux, l'a chassé de la maison : il est parti, parti pour toujours! mon destin est rempli; je sens mes forces défaillir : ô mon Dieu! ô mon père! tu trouves sans doute que j'ai assez souffert. Adieu, Albert, mon Albert, sois heureux, et ne hais pas ma mémoire.

BILLET.

ERNEST A AMÉLIE.

21 mai au soir.

Amélie, il faut que je vous voie un instant; il faut que j'explique, que j'éclaircisse ce que je ne veux dire qu'à vous. Je vous en conjure, venez ce soir sous la roche du lac : dût le ciel m'écraser, je ne partirai pas sans vous avoir vue!

BILLET.

ERNEST A AMÉLIE.

22 mai au matin.

Vous ne me répondez rien, vous ne daignez même pas me refuser : vous êtes offensée, Amélie : ah! si vous pouviez lire dans mon cœur, vous verriez si vous devez l'être! J'ai erré toute la nuit autour de votre demeure : j'espérais, ce matin, voir sortir un de vos gens pour m'apporter une réponse..... un silence mortel! Amélie, hâtez-vous de venir; la situation où je suis est affreuse; chaque moment d'attente est un crime, car il peut tout finir.

BILLET.

ERNEST A AMÉLIE.

22 mai, à deux heures.

Écoute, femme cruelle et inexorable, ce n'est plus une réponse que je de-

mande, c'est toi que je veux voir : si ce soir, à huit heures, tu n'es pas à la roche du lac, je n'écoute plus que mon désespoir, je vais chez toi : en dépit de la défense, de l'emportement de ton oncle, en dépit de toi-même, je te verrai : si tu refuses de m'entendre, crois-moi, tu pleureras ton refus plus d'un jour.

LETTRE LIV.

ERNEST A ADOLPHE.

Lugano, 22 mai, à trois heures.

Jusqu'à ce soir il me faut subir toutes les angoisses de l'incertitude; peut-être les calmerai-je en vous écrivant : depuis deux jours je n'ai pas été en état de le faire : j'ai perdu le repos, je suis en délire, j'erre le jour et la nuit comme un insensé; la santé de ma mère m'appelle, l'affliction d'Amélie me retient; le devoir et l'amour me déchirent également : l'amour l'emporte : oui, je le sens et j'en frémis, dans ces instants où mon imagination frappée se représente ma mère expirante, et demandant son fils pour lui donner sa dernière bénédiction, alors même je ne puis partir, un invincible pouvoir m'arrête; non, je ne puis partir sans avoir apaisé Amélie. Ce soir, Adolphe, je saurai mon sort; ce soir, je serai délivré de ma peine ou de la vie.

Le même jour, à quatre heures et demie.

A quel inexprimable bonheur est venue m'arracher la lettre de ma mère, et depuis, par quelles souffrances, quelles tortures, n'ai-je pas payé ces heures de félicité? Oh! ces passions, ces cruelles passions, comme elles savent verser par torrent la joie et la douleur, vous ouvrir le ciel, vous précipiter dans l'abîme! Où étais-je il y a deux jours? où suis-je maintenant? Ce bouleversement terrible a anéanti ma raison : quand j'étais heureux, quand elle m'aimait, j'aurais pu la quitter : sûr de son amour, la confiance m'aurait soutenu; mais à présent que j'ai vu les bornes de sa tendresse, puisque je ne puis croire qu'elle pourrait vivre sans moi, si je me sépare d'elle, ce ne sera qu'avec la certitude qu'elle ne pourra jamais appartenir à personne. Amélie, nous fûmes, dès le berceau, destinés l'un à l'autre, et notre sort voulait que nous fussions unis. Je peux mourir ce soir, mais, je le jure, je ne mourrai point sans avoir accompli notre sort.

Ah! pourquoi, Adolphe, m'envoyâtes-vous ce funeste papier? ne saviez-vous pas que c'était la mort qu'il contenait? Ma mère m'appelle, ma mère languit; mais sa haine pour Amélie n'en est que plus ardente : elle l'accuse de son dépérissement. Je ne sais si elle aurait entrevu la vérité; elle n'exprime que des craintes vagues : cependant sa lettre m'en dit assez pour ne me laisser aucun doute que l'instant où *j'engagerais ma foi à Amélie serait celui où je prononcerais l'arrêt de mort de ma mère* : avec cette persuasion, comment aurais-je pu accepter cette main chérie? Mais en la refusant, j'ai brisé le cœur d'Amélie : elle a cru que je l'aimais faiblement...... O terrible fantôme de ma mère! en vain tu m'obsèdes, tu cries autour de moi, je ne partirai pas sans l'avoir détrompée.... Les heures m'accablent de leur éternité! le soleil est encore au haut de l'horizon : ce n'est que ce soir, à huit heures, que je peux espérer de la voir : cet espace à parcourir me semble une vie entière. Je quitte la plume, je la reprends; je gravis les roches brûlantes qui bordent le lac; je reviens chercher l'ombre dans ma grotte; je sollicite du repos, je n'en puis trouver; je ferme mes yeux, je les rouvre aussitôt; je fixe avec inquiétude l'aiguille de ma montre : à peine s'est-il écoulé une demi-heure..... Quoi! tant de courses, d'agitations, de douleurs en une demi-heure! quoi! si peu de durée pour tant de souffrances! si les heures se traînent ainsi, comment vivre jusqu'à ce soir! O Adolphe, vous avez raison, je ne suis plus digne d'être votre ami : un furieux en proie à une passion forcenée, qui lui sacrifie tous les devoirs de l'honneur, de l'amitié, de la nature, ne mérite pas même le nom d'homme. Il n'y a plus pour moi ni raison ni vertu :

mon ame n'a de place que pour l'amour, encore n'en a-t-elle pas assez; elle ne peut le contenir; il m'oppresse, il me tue. O Amélie! hâte-toi de venir, prends pitié de l'état où tu m'as réduit; mes torts sont ton ouvrage; ouvre-moi tes bras, laisse-moi y recouvrer la raison, y reprendre la vie, ou laisse-moi mourir à tes pieds

Le même jour, à six heures du soir.

Je viens de me baigner dans le lac; il me semble que je suis un peu plus calme; je vais essayer de vous faire le récit de l'affreuse scène qui m'a séparé d'Amélie pour toujours peut-être..... Pour toujours, ai-je dit? O mon ami! le croyez-vous possible? puisque je n'ai plus d'existence, de pensées, de facultés que pour elle, vous voyez bien que, si je la quitte, il faut mourir..... Mais je reviens à vous, et, pour pouvoir vous instruire de faits aussi importants, je vais tâcher de mettre quelque ordre dans mes idées.

Avant-hier, j'étais heureux, j'étais auprès d'Amélie, nous avions passé ensemble la matinée entière; nous étions seuls encore, quand Eugène est entré : sa vue ne m'a point déplu, je l'ai pris sur mes genoux; et les caresses que j'ai faites au fils ont attendri la mère, et, pour exprimer sa reconnaissance, elle a pressé ma main sur son cœur avec une expression céleste. Ce mouvement si pur de sa part m'a causé une émotion bien différente; en m'approchant ainsi de son cœur elle semblait me dire : « C'est là que je te paie de tout le bonheur que je te dois. » Mais moi, en sentant ce sein voluptueux palpiter sous mon heureuse main, en sentant que j'y étais placé et retenu par Amélie même, le feu s'est allumé dans mes veines; loin d'être satisfait par ses regards et ses paroles d'amour, je n'ai plus mis de bornes à mes désirs, et, en m'enflammant de plus en plus, ils ne m'apprenaient que trop que la tendresse d'Amélie n'était que la moitié de mon bonheur. Je ne sais si elle a lu dans mes yeux, mais elle s'est détournée en rougissant. « Pardonne, lui ai-je dit en l'entourant de mes deux bras, pardonne, femme adorée, mais tu sais bien que le don de ton amour me laisse encore d'autres vœux à former. » Elle a cru comprendre que je parlais du don de sa main, et, l'abandonnant doucement entre les miennes, ses yeux se sont remplis de larmes, et son front s'est couvert d'une modeste rougeur : je ne sais ce que j'allais lui dire, lorsqu'un domestique est entré pour me donner votre lettre : je ne voulais pas l'ouvrir; Amélie m'y a forcé; je me suis approché de la fenêtre pour décacheter le paquet : en apercevant l'écriture de ma mère, j'ai été frappé de terreur, comme si j'avais prévu mon sort; un nuage s'est répandu sur ma vue; je ne pouvais lire; j'entendais une voix qui me criait : « Viens, malheureux, viens expier ton bonheur; si tu as obtenu l'amour d'Amélie, voici le moment d'en acquitter le prix. » Je suis sorti de la chambre sans avoir la force de dire un mot ni de jeter un regard à celle que j'y laissais; je me suis retiré chez moi, et, lorsqu'il m'a été possible de lire cette fatale lettre, lorsque j'ai vu l'état de ma mère et ce qu'il exigeait de moi, ma douleur n'a point augmenté; elle avait été portée au dernier terme en ouvrant votre paquet; la seule vue de l'écriture m'avait tout appris; mais quel parti devais-je prendre? Le croiriez-vous, Adolphe? j'aurais bravé la colère de ma mère si l'intérêt de mon amour ne s'y fût opposé, et c'est lui seul qui a pu me donner la force d'obéir à des ordres détestés. Si j'ai un moyen de fléchir ma mère, me disais-je en me promenant dans ma chambre, ce ne peut être qu'en lui peignant la situation où je suis maintenant : mon amour pour Amélie, celui que je lui inspire, le bonheur que je goûte ici, et la résolution que je prends de m'arracher à tant de biens pour être fidèle à mes devoirs; non, il est impossible que son cœur maternel ne soit pas touché de ma soumission, et que la grandeur de mon sacrifice ne désarme pas sa colère; mais, si je refuse de retourner près d'elle, et

qu'elle en apprenne la cause, (et elle l'apprendra, car je ne puis espérer de la cacher toujours,) son ressentiment alors ne sera-t-il pas implacable? Et, si le mariage d'Amélie a détruit sa santé, assurément la rébellion de son fils lui donnera la mort. Que devenir alors? où traîner des jours chargés du poids d'un parricide? La vue même d'Amélie, en me rappelant mon forfait, me deviendrait odieuse, et, quand un jour elle découvrirait qui je suis et ce qu'elle m'a coûté, supporterait-elle le malheur qu'elle aurait attiré sur moi? O Ernest! gardetoi d'une faiblesse impardonnable, qui, en causant la perte de ta mère, entraînerait peut-être celle d'Amélie. Mais je ne puis partir sans la prévenir; et quel motif plausible donner à ce départ? oserai-je dire la vérité? saura-t-elle qu'Ernest.....? O Dieu! me nommer quand je la quitte, avec la connaissance qu'elle a du caractère de ma mère, et quand je n'ai pour la rassurer que la terrible lettre que j'ai reçue devant elle! elle me la demandera, elle la voudra voir : que deviendra-t-elle en la lisant? elle perdra toute espérance, et, ne pouvant croire que j'en aie jamais conçu de réelles, elle ne verra dans mon long séjour chez son oncle que le projet de la séduire, et la vengeance de l'orgueil dans l'amour que je lui ai inspiré. Sans vouloir m'entendre, elle s'arrachera à moi, m'accablera de reproches, et peut-être avant peu, succombant à sa douleur, expirera-t-elle avec l'horreur d'Ernest dans le cœur? Ai-je donc oublié ce qu'elle m'a répondu quand, sous l'air de la plaisanterie, j'ai essayé de la pressentir sur notre situation? *En apprenant ce nom, j'aurais entendu mon arrêt, et il ne me serait resté qu'une ressource.* Et c'est moi qui la réduirais à cette extrémité! Quand il serait possible que ma vue, mes prières, calmassent son désespoir, ne dois-je pas tout craindre de lui quand je serai absent? Il ne faudrait peut-être que le retard d'une lettre, une injure de ma mère, un reproche d'Albert, pour la porter à cet excès de douleur où la mort seule..... Quoi! je hasarderais les jours d'Amélie!..... Ah! puisqu'il faut la quitter, ne la détrompons pas; prolongeons une erreur qui nous sauve tous deux; qu'elle ne le sache, ce nom fatal, qu'en apprenant que ma mère consent à notre union; car alors seulement elle sera convaincue que l'amour qui a pu obtenir un tel effort a seul été capable de me donner la force de dissimuler si long-temps; et, comme je ne puis être excusable à ses yeux qu'en réussissant dans mes projets, elle ne saura que c'est Ernest qu'elle aime que quand il aura réussi.

Invariablement fixé sur ce point, il me restait toujours à trouver un prétexte pour m'éloigner : je me suis décidé à m'approcher le plus possible de la vérité en disant que les nouvelles que j'avais reçues de la santé de madame Semler, ma mère, ne me permettaient pas un jour de retard; mais qu'aussitôt que j'aurais obtenu son aveu et celui de ma famille, je viendrais réclamer la main de mon Amélie. Dans cette disposition, je me suis rendu le soir chez elle; mais, en la voyant tout en larmes, accablé moi-même d'une bien autre douleur que la sienne, n'ayant aucune consolation à lui offrir, et n'osant lui en demander, j'ai oublié ce que je voulais lui dire; je me suis précipité à ses pieds dans un inexprimable désordre, et pressant ses deux mains contre ma poitrine, j'ai voulu parler, et les sanglots ont étouffé ma voix. « Henry, m'a-t-elle dit, votre air me fait trembler : que contiennent donc ces lettres?..... quel malheur allez-vous m'annoncer? — Jure-moi, mon Amélie, jure-moi de m'aimer toujours. — Ah! je le jure, a-t-elle interrompu avec véhémence; quoi que tu puisses dire, quoi que tu m'apprennes, je te jure un éternel amour. » A ce cri si tendre, mon désespoir s'est adouci; j'ai cessé de me croire aussi malheureux en me voyant autant aimé; et, penchant ma tête sur les genoux de mon amie, j'y ai versé un torrent de larmes; les siennes ruisselaient le long de ses joues, et je les sentais tomber sur mon cou.

tout, et, à ce moment même où vous m'allez quitter, je m'abandonne à votre honneur, je vous remets ma destinée, et je vous verrai partir, non sans douleur, mais sans défiance. — O adorable amie! ai-je interrompu vivement, ne crains point que je trahisse ta noble confiance : c'est à mon retour seulement que tu pourras juger si je l'ai méritée et si j'ai su t'aimer. » Je finissais à peine ces mots que la porte s'est ouverte, et M. Grandson est entré : nous ne l'avions pas entendu venir. Amélie s'est levée en rougissant : je suis demeuré interdit à ses pieds; mais M. Grandson s'est hâté de nous rassurer, et unissant ma main à celle de sa nièce : « Ne vous troublez pas, mes enfants, a-t-il dit; que craignez-vous d'un oncle, d'un père dont tous les vœux sont de vous voir unis et heureux? Depuis long-temps, Amélie, je vous désire un époux digne de vous : vous avez choisi M. Semler; j'approuve votre choix : il vous aime : son caractère est estimable; je sais que sa famille est honnête, mon correspondant de Munich m'ayant confirmé plusieurs fois que le nom de Semler est connu et respecté en Bavière; et, quant à sa fortune, que vous importe? vous aurez toute la mienne. — O mon excellent oncle! s'est écriée Amélie en se jetant dans ses bras. — Généreux homme! ai-je ajouté en lui baisant la main. — Oui, mes enfants, votre bonheur fera la joie de ma vieillesse. Mon cher Semler, c'est un ange que je vous donne : payez-moi ce don par son bonheur; il peut seul vous acquitter envers moi. » J'étais éperdu, je pleurais, je ne pouvais parler; l'émotion a gagné M. Grandson; sa voix s'est altérée un moment; mais bientôt, essuyant ses yeux : « Quelle folie, a-t-il dit, de pleurer quand on est content! Allons, mes amis, pour sécher nos larmes, parlons de la noce : quand se fera-t-elle? Vous êtes sûr du consentement de vos parents, M. Semler? » Je n'ai pas répondu; il a paru surpris. « M'entendez-vous? a-t il repris vivement; je

ne suppose pas que vous puissiez avoir de doute sur ce point? » Mon silence a continué. Alors il m'a pris par le bras, et, me regardant fixement, il a dit : « S'il était possible que vous eussiez cherché à gagner le cœur d'Amélie sans être libre de recevoir sa main, je vous regarderais comme le plus vil des hommes. Répondez; répondez sur-le-champ. » J'ai tressailli. « Croyez-vous, M. Grandson, que je laisse, même à l'ami, à l'oncle, au second père d'Amélie, le droit de m'interroger sur ce ton? — O M. Semler! qu'osez-vous dire? a vivement interrompu la plus douce des femmes; et vous, mon oncle, cessez de soupçonner une ame noble et pure comme la sienne : s'il s'afflige, si la douleur l'accable et l'empêche de répondre, c'est qu'il va nous quitter..... — Nous quitter, Amélie, quand vous consentez à être à lui? — Sa mère est malade, et le presse de venir auprès d'elle. — Comment le savez-vous? — Il me l'a dit. — Votre mère vous a écrit, M. Semler? — Oui. — Montrez-moi sa lettre? — Je ne le puis, ai-je dit en penchant mon visage sur mes deux mains. — Vous ne pouvez? a-t-il repris, transporté de colère. » Il s'est arrêté un moment, comme pour la contenir, et peu après a ajouté d'un ton plus calme : « Et Amélie du moins ne la verra-t-elle point? — Ah! je ne le puis! je ne le puis! me suis-je écrié avec désespoir et en frappant ma tête contre le mur. » Amélie s'est approchée de moi, et, me serrant la main, elle m'a dit d'un ton tendre et douloureux : « Quoi! Henry, vous avez des secrets pour moi? Je vous ai donné mon cœur, ma vie, et vous me refusez votre confiance? — Amélie, a repris M. Grandson en fureur, cet homme-là est un fourbe, il nous a trompés tous deux. — O femme adorée! ne le crois pas, ai-je interrompu, en tombant à ses genoux; je le jure au nom du ciel qui m'entend; quand je t'ai dit que je n'aimais que toi, que je te donnais ma vie, et que ma seule ambition était d'unir mon sort au tien, non, je ne t'ai point trompée. — Je vous crois, Henry, et pour ajouter foi à vos serments, je n'ai pas besoin d'explications : loin de vous accuser, je vous plains; oui, puisque vous m'aimez, je vous plains beaucoup d'être forcé de fermer votre cœur à celle qui vous a livré tout le sien. — Vous êtes trop faible, ma nièce, et, dans ces sortes d'affaires, il ne faut pas s'en fier aux discours : je parierais que cette lettre de sa mère est un mensonge, et qu'il n'en a point reçu; qu'il vous montre une page, seulement les premières lignes. — O mon Dieu! à quelle épreuve m'appelles-tu? me suis-je écrié dans ma douleur. — Eh bien! vous voyez ce qu'on doit attendre de lui, a ajouté M. Grandson. » Amélie a marqué de la surprise. « Amélie, lui ai-je dit, vous avez le droit de me soupçonner, vous avez même celui de m'accabler de trop justes reproches; car il est un point sur lequel je vous ai trompée, j'en conviens : non sur la lettre de ma mère, elle n'est que trop vraie; mais je vous ai trompée..... et je ne suis pas justifié encore! et votre intérêt comme le mien m'ordonnent également de me taire!..... Ah! si vous pouviez savoir ce que je souffre en vous faisant cet aveu, et la force des motifs qui m'empêchent de m'expliquer dans ce moment, soyez-en sûre, vous ne blâmeriez pas mon silence. » J'ai vu qu'elle n'était pas persuadée; alors j'ai pris sa main, je l'ai serrée contre ma poitrine : « Amélie, ai-je continué, avec une sorte d'enthousiasme, si vous hésitez à me croire, nous sommes perdus tous deux : il n'y a plus de milieu maintenant, il faut me regarder comme le dernier des hommes et me rejeter avec mépris, ou m'estimer assez pour vous abandonner aveuglément à ma foi : je vous demande votre confiance, je vous la demande entière et sans réserve..... Vous apprendrez un jour si c'était pour en abuser. » Elle m'a regardé long-temps; à la fin, elle m'a dit : « Henry, il ne peut point y avoir de malheur comparable à celui de douter de vous, quand vous

sein; mais tout-à-coup, et en bien moins de temps que je n'en mettrai à les écrire, j'ai été assailli de réflexions qui ont étouffé ma voix, suspendu tout mouvement et glacé mes sens; ces terribles réflexions, les voici :

Ou je l'épouserai sous mon nom, ou sous celui que j'ai pris : si je déclare qui je suis, je perds Amélie sans retour; jamais elle ne consentira à rentrer, par un mariage clandestin, dans une famille qui la hait et la méprise. M. Grandson me verra avec horreur; la certitude que j'ai de fléchir ma mère, il me sera impossible de la leur faire partager, et moi-même alors je ne l'aurai plus. Avoir irrévocablement conclu sans avoir seulement tenté d'obtenir l'aveu de madame de Woldemar, sans l'avoir frappée des conséquences de son refus, serait un crime qu'elle ne me pardonnerait pas même à l'heure de sa mort.

Si je conserve mon faux nom, j'irai donc tromper, jusqu'au pied des autels, la femme que je respecte, que j'idolâtre; elle me croira son époux, et je ne serai qu'un vil séducteur; elle se reposera avec confiance sur un titre sacré, et ce titre sera un parjure..... D'ailleurs, ma mère ne fera-t-elle pas casser sur-le-champ ce mariage, dont la nullité ne pourrait se contester? Je la connais, l'éclat d'une pareille démarche ne l'arrêterait pas plus que mes prières; elle en mourrait peut-être, mais elle serait inflexible; et Amélie me pardonnerait-elle de l'avoir déshonorée? et moi-même me pardonnerais-je jamais ma trahison et la mort de ma mère?..... « Vous balancez, monsieur, m'a dit M. Grandson d'une voix altérée et en me secouant le bras; lorsque c'est un père qui lui-même vous offre sa fille, le premier trésor de la terre! — Non, monsieur, ai-je répondu d'un ton ferme, je ne balance pas! et vous, Amélie, vous, que j'aime au-delà de ce que je croyais pouvoir jamais aimer, vous, près de qui j'oublie depuis long-temps les devoirs sacrés qui m'appellent, ah! si vous saviez de quel prix vous êtes pour

moi, vous applaudiriez, j'en suis sûr, au courage qui me force à déchirer mon propre cœur en refusant le seul bien qu'il désire.....— Je m'y attendais, a interrompu M. Grandson avec une fureur qu'il ne pouvait plus maîtriser, il vous refuse. J'ai voulu voir jusqu'à quel excès il poussait l'outrage..... Moi, livrer mon Amélie, mon précieux enfant en de pareilles mains! Que Dieu me punisse d'en avoir eu seulement la pensée!..... Et vous êtes encore là? et vous croyez que je vous garderai un jour de plus dans ma maison? Sortez-en, malheureux, sortez-en à l'instant même. — Amélie, ai-je dit, je n'ai recours qu'à vous; votre cœur me défendra quand tout conspire à m'accuser : il aime la vertu, il y croit, il vous dira qu'elle seule a pu l'emporter sur vous. — S'il est ainsi, Henry, je vous pardonne, a-t-elle répondu tout en larmes, et je ne m'offense point de votre refus; mais, si la vertu vous ordonnait depuis long-temps de vous arracher à mon amour, pourquoi vous êtes-vous fait aimer? » A ce reproche si doux, si tendre, et qui m'a pénétré jusqu'au fond de l'ame, j'ai voulu presser l'ange entre mes bras; mais M. Grandson s'est mis au-devant de moi; et me poussant rudement vers la porte: « Faut-il vous dire une seconde fois de sortir d'ici, monsieur? et me forcerez-vous à appeler mes gens, et à vous faire traiter par eux comme le mérite le plus vil des fourbes? —Monsieur, ai-je repris vivement, prenez garde à ce que vous dites, et surtout à ce que vous ferez : je n'endurerai pas impunément un affront. — O Henry! s'est écriée Amélie en s'élançant vers moi, retirez-vous sur-le-champ, et respectez mon oncle : c'est le seul prix que je vous demande du mal que vous m'avez fait. » En finissant ces mots, ses forces l'ont abandonnée, et elle est tombée presque évanouie sur un fauteuil; son oncle, effrayé, a tiré toutes les sonnettes de l'appartement..... « Elle va mourir, disait-il, vous allez faire mourir Amélie, et je vous vois encore devant mes yeux : sortez d'ici, ou je vous en fais arracher avec violence, et je donnerai de tels ordres, que jamais on ne vous laissera remettre le pied dans ma maison. » Amélie m'a fait signe d'obéir; je me suis approché d'elle; alors elle a soulevé la tête. « Éloignez-vous, je vous en conjure, m'a-t-elle dit d'une voix faible, cette dispute me fera mourir : je promets de vous écrire avant votre départ. — Je cède à cette promesse et à votre volonté, Amélie; je n'obéis qu'à vous. Adieu, ai-je ajouté en pressant sa main sur mon front, sur mes lèvres, sur mon cœur, adieu, Amélie; je remets au temps le soin de ma justification : elle sera prompte, elle sera complète. » Alors j'ai quitté la chambre, l'ame brisée d'une douleur qu'aucune expression ne peut rendre; je me suis retiré dans cette grotte témoin du premier aveu d'Amélie, et alors d'une félicité sans exemple. Je lui ai écrit, elle ne m'a point répondu; je lui demande un rendez-vous, elle ne paraît pas. Si elle demeure inflexible, si dans quelques minutes elle n'est pas ici, je le lui ai dit, je vais chez elle : si elle partage la colère de son oncle, et qu'elle refuse de me voir, je forcerai sa porte, je pénétrerai jusqu'à son appartement; et, si elle dit qu'elle a cessé de m'aimer.... n'attendez plus aucune nouvelle de moi, Adolphe, et allez consoler ma mère.

LETTRE LV.

AMÉLIE A ALBERT.

Lugano, toujours le 22 mai, à dix heures du soir.

Mon frère, il veut, il exige que je le voie; il ne demande qu'un instant..... Si tu savais de quel malheur il me menace si je le refuse, tu me dirais toi-même de le laisser venir..... Cependant, le recevoir seule, au milieu de la nuit, quand tout ce qui s'est dit dans cette affreuse scène d'hier devrait me rendre sa sincérité suspecte, quand la fièvre me dévore, que ma raison est aliénée, que je ne vois plus rien de criminel au monde que d'affliger ce que j'aime....,

Dieu seul pourrait me secourir, et je ne puis prier..... je t'appelle, et tu ne m'entends pas; je t'appelle..... O mon frère! serait-ce là le dernier effort de la vertu de ta malheureuse sœur?

LETTRE LVI.

ERNEST A ADOLPHE.

Lugano, 23 mai, à six heures du matin.

Une force toute-puissante m'entraîne, la passion a tout brisé..... Je ne connais plus que les liens qui m'attachent à Amélie..... Pauvre Adolphe! je vous plains beaucoup de m'avoir autant aimé, je ne méritais pas un tel ami..... Je voudrais que vous pussiez m'oublier; hors le cœur d'Amélie, je voudrais être mort dans tous les autres..... Adolphe, avec les résolutions qui fermentent dans mon sein, voici sans doute la dernière heure de ma vie que je donnerai à l'amitié. Je veux l'employer à vous apprendre comment j'ai été conduit au parti extrême que je me vois contraint d'embrasser : peut-être adoucirai-je l'amertume de vos regrets en vous laissant pour dernier souvenir la certitude que, jusqu'à ce jour du moins, si votre ami fut faible, il ne fut point criminel.

Hier en vain j'ai attendu Amélie pendant une heure entière : prêtant l'oreille au moindre bruit, le mouvement de l'air, des eaux, celui d'une marche éloignée, me causaient de si horribles palpitations, que mon sang, se portant avec impétuosité à ma tête et à ma poitrine, m'empêchait de distinguer jusqu'au bruit qui m'avait frappé. Couché sur la terre, je semblais immobile, tandis que tout ce que la douleur a de poignant s'était retiré vers mon cœur pour le déchirer : plus l'heure avançait, plus mes tortures devenaient intolérables : enfin est arrivé l'instant où je n'ai plus eu la force de les endurer; je me suis levé, j'ai couru à la maison d'Amélie, j'ai demandé à la voir : on m'a dit qu'elle était malade; j'ai persisté à vouloir entrer; le domestique hésitait. « M. Grandson nous a défendu de vous recevoir, monsieur, et s'il allait vous rencontrer.... — Peu m'importe, je ne crains point sa colère. — Mais le bruit peut faire tant de mal à madame! » Je me suis arrêté. « Écoutez, ai-je dit, demandez-lui du moins une réponse aux trois billets que je vous ai chargé de lui remettre hier et aujourd'hui : je l'attendrai ici. — Monsieur, je ne les lui ai pas remis : madame était si souffrante, qu'elle n'a laissé personne entrer dans sa chambre; mais, comme elle est mieux ce soir, je tâcherai de les lui donner. » A cette nouvelle, j'ai respiré plus à mon aise : elle m'expliquait le silence d'Amélie, et me rassurait sur son amour. Cependant, déterminé à partir le lendemain, il fallait la voir la nuit même : j'avais un crayon dans ma poche, j'ai écrit : « Amélie, à minuit je « serai sur la terrasse de votre appartement; ouvrez la porte, soyez seule, je « n'ai qu'un mot à vous dire : ce mot « expliquera tout; mais, si vous êtes inflexible, songez-y bien, le lac est à « deux pas. » En écrivant ceci, Adolphe, je n'avais d'autre idée que d'obtenir une entrevue, car j'étais bien loin de pouvoir donner l'explication que je promettais; mais, entraîné par le besoin de voir Amélie un instant encore, je ne réfléchissais pas même que, lorsqu'elle m'interrogerait, je n'aurais rien à lui répondre, et que ce silence après mon billet, ce mystère quand nous serions seuls, me donneraient un air si coupable, que je ne pourrais me justifier qu'en me nommant...... Et, dans le délire où j'étais, le croiriez-vous, Adolphe? ce parti, qui pouvait tuer Amélie, me semblait moins terrible que de m'éloigner sans l'avoir revue.

« Mon ami, ai-je dit au domestique, joignez ce billet aux autres, et portez-le sur-le-champ à madame Mansfield : il faut qu'elle le lise ce soir même, il le faut absolument : il ne lui fera point de mal, soyez-en sûr. » Il m'a promis d'exécuter mes ordres; je lui ai donné tout ce que j'avais sur moi, et je me suis retiré pour aller chercher un bateau qui pût me conduire à la terrasse de la chambre d'Amélie, qui donne sur le lac. J'y

suis arrivé à onze heures. Quel calme! quel silence! et moi, quel volcan enflammé je portais dans mon sein! Je croyais avoir souffert dans la grotte en attendant Amélie, et maintenant que j'étais à deux pas d'elle, que, d'un mouvement, d'une volonté, allait dépendre mon bonheur ou mon infortune, qu'il n'y avait plus qu'une minute entre ma vie et ma mort, l'état d'où je sortais, en comparaison de celui-ci, ne me semblait plus qu'un engourdissement tranquille. Je m'en souviens, je sens encore cette étouffante oppression dont nulle autre douleur ne peut donner l'idée : si cette situation eût duré une heure de plus, Amélie m'eût trouvé sans vie à sa porte. Je commençais à ne plus penser, et déja l'égarement de mon cerveau confondait tous les objets qui étaient autour de moi, tandis que la douleur restait comme un plomb sur mon cœur. Un léger bruit s'est fait entendre à la porte : tout mon être a tressailli; mais, par un mouvement inconcevable, loin d'écouter attentivement, la crainte de perdre l'espérance que je venais de concevoir m'a fait envelopper ma tête dans mon manteau: c'est dans cet état que m'a trouvé Amélie; effrayée de mon immobilité, elle s'est penchée vers moi, et retirant mon manteau d'une main tremblante : Henry, que me voulez-vous? me voilà. » Le son de cette voix a tout changé; le monde où j'étais a disparu; la peine est sortie de mon cœur; une vision céleste m'enlevait aux supplices de l'enfer pour me transporter dans les régions de la félicité; mais cet intervalle immense que je venais de franchir en une seconde a pensé me devenir funeste; j'ai cru que j'allais mourir, je ne pouvais plus respirer; j'ai mis la main d'Amélie sur mon cœur. « Ranime-le, lui ai-je dit d'une voix inarticulée, ou reçois son dernier soupir. » Et ma tête est retombée sans force sur la pierre. Oh! que l'amour inspire de courage! Cette femme, qui, peu d'instants avant, languissait abattue, ne sent plus son mal, ne sent plus sa faiblesse; elle me soulève, me soutient jusqu'à sa chambre, me place sur un fauteuil, me prodigue ses soins, me couvre de ses larmes. Quel bien elles m'ont fait ces larmes! elles ont appelé les miennes, et la vie m'a été rendue. Amélie alors est tombée à genoux pour remercier le ciel. Qu'elle était belle! quel feu brillant à travers ses paupières humides! « Je jure, mon Amélie, me suis-je écrié, de n'avoir jamais d'autre épouse que toi, et de te consacrer ma vie: t'engages-tu par les mêmes serments, et acceptes-tu ma foi? » Elle l'a reçue.

O Adolphe! le ciel sait proportionner la félicité à la peine : l'amour a plus de joies qu'il n'a de douleurs, et je n'avais pas acheté cet instant trop cher.

Cependant, quand le jour, en commençant à paraître, nous a rappelé qu'il était temps de nous séparer, Amélie m'a dit, en retenant ses larmes : « Maintenant que le ciel a entendu nos vœux, que je suis ton épouse, que nous ne devons plus avoir qu'un cœur et qu'une existence, quand tu vas me quitter, dis-moi en quel lieu habite ta mère, et où j'adresserai les lettres qui vont devenir, hélas! la seule consolation de ton absence? » Ensuite elle a ajouté avec un accent plus tendre, et en pressant ma main entre les siennes : « Avant de t'éloigner, ne me confieras-tu pas la cause qui t'a fait rejeter l'offre de mon oncle, et pourquoi tu as craint de consacrer au pied des autels ces nœuds dont tu viens à l'instant même de prendre l'Éternel pour témoin et pour dépositaire? » A mesure qu'elle parlait, mon trouble croissait : je ne pouvais répondre; j'aurais voulu m'anéantir : tromper Amélie, quand je venais de recevoir sa foi, me semblait le plus impie des sacriléges; mais, en lui apprenant que son époux était le fils de madame de Woldemar, j'allais la voir tomber sans vie à mes pieds. Étonnée de mon silence, elle m'a dit : « N'avez-vous rien à me répondre? n'obtiendrai-je pas un seul mot de l'homme à qui je viens, dans l'abandon d'une confiance sans bornes, de livrer toute ma destinée? — Par pitié, Amélie, ne m'interroge pas, je sens que je

fixait sur moi ses yeux égarés; elle respirait à peine : le nom qu'elle demandait allait la tuer, j'en étais sûr..... Je n'ai point eu de forces pour un pareil crime; cependant elle me pressait, il fallait répondre. Éperdu, hors de moi..... je ne sais comment votre nom s'est présenté tout-à-coup; mais, par un mouvement plus prompt que la pensée, il m'est échappé..... Elle a jeté un cri. « Adolphe de Reinsberg, l'ami d'Ernest, le second fils de madame de Woldemar! ah! malheureuse, malheureuse! » Et elle est tombée évanouie sur le plancher. J'ai couru à elle pour la secourir; mais son cri avait éveillé ses femmes; j'ai entendu venir du monde : risquer d'être surpris la nuit près d'elle, c'était la perdre; il a donc fallu la quitter. O Adolphe! était-ce là un sacrifice! je la laissai expirante : ah! si mon honneur seul l'eût exigé, il l'eût exigé en vain; mais compromettre celui d'Amélie, de mon épouse, il valait mieux mourir tous deux. Je suis sorti précipitamment sur la terrasse, et, refermant la porte sur moi, j'ai écouté ce qui se passait dans la chambre. On a mis Amélie dans son lit, et elle commençait à reprendre ses sens, lorsque M. Grandson est accouru. « Que lui est-il arrivé? qu'a-t-elle donc? s'est-il écrié en entrant : est-ce une faiblesse? donnez-lui de l'air; il faut tout ouvrir. » Il s'est avancé vers la porte où j'étais; j'ai tremblé qu'il ne me découvrît; et, comme il n'y avait sur la terrasse aucun lieu qui pût me dérober à sa vue, je me suis élancé dans le lac, et j'ai gagné à la nage mon bateau, qui m'attendait à un petit quart de lieue.

A présent, Adolphe, vous allez me demander le parti que je compte prendre; je n'en sais rien encore : je vais écrire à Amélie, et sa réponse décidera mon sort : si elle accepte ce que j'ose lui proposer; si elle consent à fuir avec moi, je m'affranchirai du poids insupportable d'une dissimulation odieuse, et elle saura enfin qui je suis. Mais vous, mon ami, vous n'entendrez plus parler de moi; ma mère ne verra plus son fils;

elle en mourra sans doute..... Ah! misérable Ernest! où fuiras-tu assez loin, où trouveras-tu des antres assez sauvages pour que la funeste nouvelle de cette mort ne vienne jamais jusqu'à toi?

LETTRE LVII.

ERNEST A AMÉLIE.

Le 23, à huit heures du matin.

Amélie, personne ne m'a vu sortir de chez toi; j'ai eu le courage de te quitter, tandis que tu étais encore sans connaissance : l'intérêt de ta réputation m'a fait fuir dans un moment où, si j'avais eu mille vies, je les aurais toutes données pour rester une minute de plus..... Depuis une heure, j'erre autour de ta maison; le médecin qui sort d'auprès de toi m'assure que tu es tranquille : puisque tu es en état de m'entendre, écoute donc ce que j'ai à te dire.

L'effroi que t'a causé le nom d'Adolphe vient sans doute des liens qui l'attachent à la famille des Woldemar : tu as vu ta tante entre nous deux, et tu as craint que son influence ne rompît notre union! Eh bien! Amélie, ne nous exposons pas à un si grand malheur, et, sans tenter de ramener à toi un cœur aigri, que peut-être on aurait pu fléchir, pour ne plus nous quitter, pour ne pas t'abandonner à des souffrances qui seraient au-dessus de tes forces, de ce moment, ne nous séparons plus; ôtons à nos tyrans tout moyen de troubler notre bonheur. Ici nous sommes encore trop près d'eux, ils pourraient nous atteindre : fuyons au bout de l'univers; allons consacrer nos nœuds sous un autre hémisphère; nous serons tout l'un pour l'autre, et nous oublierons ce monde où il faut dissimuler, souffrir, être oppresseur ou victime.

Ma chaise et mes chevaux seront prêts dans une heure; ils nous conduiront à Gênes, où nous trouverons promptement le moyen de nous embarquer. Je t'attends, viens me joindre; nous partirons aujourd'hui même. Qui peut te retenir? n'es-tu pas mon épouse? Cette nuit de délices et de désespoir n'a-t-elle pas uni à jamais nos destinées? Ne t'es-tu pas livrée à moi, et ne puis-je pas dire avec orgueil, avec ravissement, que je suis le maître d'Amélie, et que, quand je lui ordonne de me suivre, elle n'a plus le droit de me refuser?

LETTRE LVIII.

AMÉLIE A ERNEST.

Le même jour, à onze heures.

Il est vrai, je t'appartiens; la coupable Amélie est à toi. Mais, quels que soient tes droits sur moi, faut-il t'obéir quand tu m'ordonnes de délaisser mon oncle dans sa vieillesse, d'empoisonner la vie d'Albert pour prix de tous ses bienfaits, d'abandonner mon enfant ou de l'envelopper dans mon exil; enfin, de mériter de ta mère l'éternel reproche de l'avoir privée de son fils? Est-ce là ce que tu demandes? Est-ce là ce que tu veux? Oh! jamais je n'y pourrai consentir; et, quelles qu'en soient les suites, dussé-je en mourir, non, Adolphe, non, je ne fuirai point avec toi.

Et pourquoi désespérerions-nous d'être heureux? Si j'ai pensé expirer quand tu as prononcé ton nom, c'est qu'il m'a semblé entendre retentir celui de Woldemar; ton amitié pour Ernest, les obligations qui t'attachent à sa mère, m'ont seules frappée dans le premier moment; et, en voyant mon sort dépendre de cette famille, j'ai cru voir la mort devant moi. Cependant, autant qu'il m'est possible de réfléchir dans le trouble où je suis, le consentement de madame de Simmeren ne me paraît pas impossible à obtenir : je me souviens de l'amitié qu'elle m'a montrée à mon passage en Souabe, il y a près d'un an, et de la proposition qu'elle me fit de garder toujours chez elle. Si le seul intérêt que je puis lui inspirer dans une si courte visite l'avait disposée à braver pour moi le courroux de madame de Woldemar, comment n'aura-t-elle pas le même courage, lorsqu'il s'agira du bonheur de son fils? Et ta naissance

rais encore innocente ; tu ne t'es nommé que lorsqu'il n'était plus temps de rompre nos nœuds ; tu as bien fait, tu m'as épargné l'horrible douleur de m'efforcer de renoncer à toi. Maintenant ce n'est pas seulement mon bonheur, c'est mon devoir de te livrer toute mon existence ; hâte-toi donc, je te le répète, va chercher l'aveu qui doit assurer notre félicité, et modère tes inquiétudes sur ma douleur. Tu m'aimes, je t'ai rendu heureux ; sois tranquille, avec cette idée, mon cœur n'a ni remords ni larmes.

LETTRE LIX.

ERNEST A ADOLPHE.

Le même jour, à quatre heures du soir.

Amélie ne veut point partir : dans cette ame si tendre, l'amour, tout impérieux qu'il est, ne peut étouffer la voix de la nature et du devoir : son fils, son frère la retiennent. O Amélie ! je ne me plains point de ton cœur ; mais cependant ma mère ne m'arrêterait pas.

Si j'avais pu croire que ce refus vînt de la confiance que lui inspire le caractère de madame de Simmeren, et de l'espoir d'obtenir facilement son aveu, je lui aurais appris, pour la décider, l'obstacle que nous avions à redouter, et l'ennemi que je voulais fuir ; mais elle déclare positivement qu'elle ne m'épousera pas malgré madame de Simmeren ; que, s'il était possible que cet aveu nous fût refusé, elle s'y soumettrait, et que la mort lui paraît moins affreuse que le remords d'avoir fait le malheur de ma mère..... L'insensée, dans sa vertueuse exaltation, ne pense donc pas au mien !..... Mais, n'importe, je suis sûr, dans les dispositions où elle est, que, si j'avais nommé Ernest, j'aurais vu Amélie pour la dernière fois. Mon ami, pour la conserver, je n'ai d'autre moyen que de prolonger son erreur jusqu'à ce que j'aie déterminé ma mère : vous voyez donc que mon sort est entre vos mains, car je n'ai pas le droit de me servir de votre nom sans votre consentement, et vous avez celui de détromper Amélie :

mais rappelez-vous tout ce qui s'est passé, l'état où l'a réduite le seul nom de l'ami d'Ernest, et que le premier mot qui lui est échappé, que la première idée qui l'a saisie, a été *le second fils de madame de Woldemar*. Je vous le répète, s'il lui avait fallu dire *son propre fils*, à présent je n'aurais plus d'épouse. Ce n'est qu'autorisé de l'aveu de ma mère que je puis me découvrir sans risquer sa vie : jusque là, Adolphe, j'ai besoin non seulement de votre silence, mais de votre secours. Il est indispensable que vous me renvoyiez à Dresde les lettres qu'elle vous adressera en Souabe, et que vous fassiez mettre à la poste de Kempten celles que je lui écrirai de la Saxe. Adolphe, s'il était possible que vous vous refusassiez à ce que je vous demande, et que, par votre impitoyable franchise, vous portassiez la mort dans le sein de la femme que j'adore, il n'y aurait plus de reconnaissance, d'amitié qui me retînt; je ne verrais plus en vous le compagnon de ma jeunesse, mais un bourreau, un assassin; je vous poursuivrais comme tel jusqu'au bout du monde, et je verserais votre sang..... Oui, votre sang, Adolphe, j'y pense et je ne me dédis pas. O mon ami! prends pitié d'un malheureux qui ne se connaît plus; cède un moment; que l'austérité de tes principes fléchisse devant l'amitié suppliante; prends pitié de mon épouse, dont tu dois admirer la conduite. Veux-tu ôter la vie à celle qui t'a conservé ton ami? si elle eût partagé mon délire, tu me perdais pour toujours; je me déshonorais, je brisais ton cœur, j'enfonçais un poignard dans celui de ma mère, je devenais ravisseur, parricide; c'est elle seule qui m'a retenu sur le bord du précipice; et, pour prix de ce bienfait, pour prix de sa vertu, Adolphe, tu lui donnerais la mort..... Non, tu n'es pas capable de cette barbarie, je puis être sûr de toi; et la reconnaissance, l'humanité, l'honneur, doivent me répondre de ton silence autant que l'amitié même.

LETTRE LX.

ERNEST A AMÉLIE.

Le même jour, cinq heures du soir.

Tu le veux, tu l'exiges, je vais partir, je vais chercher le consentement de ma mère; mais partir tranquille, ô mon amie, mon épouse! comment peux-tu le supposer? comment peux-tu le vouloir? Que je sois tranquille quand je te quitte! que je sois tranquille quand tu viens d'être à moi!..... Si entièrement unis il y a quelques heures, et maintenant un espace effroyable entre nous! verser des larmes de douleur quand je t'ai tenue dans mes bras, enfin te fuir quand tu m'appartiens!..... Tu veux *que je parte tranquille* quand je te *sais livrée au plus affreux désespoir? Penses-tu que* la *feinte* tranquillité de tes paroles puisse me rassurer, et que je te croie sans remords, quand je les ai vus te déchirer au moment où mon bonheur aurait dû te faire tout oublier? mais, ô ma bien-aimée, dis-moi, pourquoi ces remords viennent-ils du regret d'avoir rendu ton amant le plus fortuné de tous les êtres? serait-ce celui de n'avoir encore d'autre garantie que ma tendresse et mon honneur? aurais-tu craint que ma passion diminuât et que ma vénération pour toi s'affaiblît? Mais, ce que je n'aurais pas cru possible, je t'idolâtre et te respecte plus qu'avant ton abandon; mais les serments les plus solennels, la cérémonie la plus auguste, la publicité la plus grande, ne rendront pas nos nœuds plus étroits, plus indissolubles, plus saints qu'ils ne le sont; mais, enfin, quand je n'ai de vie que par ton amour, et que je ne respire que pour te rejoindre, si tu conservais un repentir ou une frayeur, c'est alors seulement que tu serais coupable. O toi, à qui je ne sais quel nom donner! car ceux d'amie, de maîtresse, d'épouse, ne satisfont pas assez mon amour; toi, ame de ma vie, que jamais l'ombre d'un repentir n'arrive jusqu'à ton cœur, et garde-toi de croire que Dieu puisse nous faire un crime sur la terre de cet

amour ! j'en mourrais sans doute, mais je l'aurais bien mérité.

Écris-moi, écris-moi sans cesse : dans la situation où je suis, ne tenant à l'existence que par toi, une négligence de ta part, un événement imprévu, peuvent m'être bien funestes. Tu ne sais pas combien la défiance est naturelle à l'infortunée qui a à rougir de soi : il lui semble que tout le monde la voit comme elle se juge, et le léger oubli qu'elle eût aisément pardonné avec une conscience pure lui paraît une preuve de mépris quand elle se sent coupable..... Ah! puisses-tu toujours être heureux ! ton bonheur est ma seule excuse.

LETTRE XLII.

ERNEST A AMÉLIE.

Coire, 24 mai, huit heures du soir.

Je fais arrêter un moment ; je ne puis passer tout un jour sans t'écrire.

Il a donc fallu partir sans te revoir, sans te presser sur ce cœur que tu embrases ; il a fallu partir..... Je suis resté accablé dans cette voiture qui m'entraînait loin de toi ; un nuage épais était sur ma vue, un froid mortel avait glacé mon sang ; toi-même tu ne peux concevoir mon désespoir. Et, si je n'étais pas sûr, sûr comme je t'aime, de revenir près de toi avant peu, ni la foudre du ciel, ni les malédictions d'une bienfaitrice, ni l'autorité la plus sacrée, n'auraient pu m'arracher de tes bras.

Écoute, Amélie, peut-être as-tu bien fait de t'opposer à notre fuite : avant de prendre un pareil parti, il faut avoir tenté tous les moyens de l'éviter ; avant de se soustraire au pouvoir d'une mère, il faut s'être efforcé de la fléchir..... Mais si elle demeurait inflexible, si mes prières ne la touchaient pas, oserais-tu dire alors que mon devoir serait d'obéir ? Quoi ! pour me soumettre à une volonté tyrannique j'abandonnerais mon épouse ! je la livrerais au déshonneur ! je paierais ainsi les biens que j'ai reçus d'elle ! je dévouerais le reste de nos jours à l'ignominie et au désespoir ! Amélie, quelles

sont donc ces horribles vertus? Apprends-moi, si tu le peux, comment je pourrais violer les plus saints droits de l'amour et de l'honneur sans devenir le plus criminel des hommes. Tu crains moins la mort, dis-tu, que les larmes de ma mère? Mais es-tu libre de mourir? ne m'appartiens-tu pas? d'ailleurs ta mort n'entraînerait-elle pas la mienne? veux-tu aussi disposer de ma vie? Ah! ma vie! elle est à toi, sans doute, mais crois-tu que ces larmes de ma mère, dont tu es si effrayée, couleraient moins pour la mort que pour la fuite de son fils? Prends garde, Amélie, de vouloir pousser la générosité, l'oubli de toi-même jusqu'à un excès condamnable. J'emploierai sans doute tout ce que le cœur d'un fils a de puissance sur celui d'une mère : si je ne réussis pas, tu seras convaincue qu'il n'y a aucun moyen de succès. Alors, Amélie, soumets-toi à ta destinée; je dis plus, soumets-toi à ton devoir, qui t'ordonne de me suivre partout où je voudrai te conduire. Je te déclare donc que, si mes sollicitations sont sans effet, je reviens te chercher, t'entraîner au pied des autels, fuir avec toi, ou m'immoler à tes yeux

LETTRE LXIII.

ERNEST A AMÉLIE.

Feldkirch, 25 mai au matin.

Je m'arrête encore pour t'écrire : ma lettre d'hier t'aura alarmée; j'y montre peu d'espoir..... peut-être ai-je trop de défiance; mais, Amélie, la décision dépend beaucoup de madame de Woldemar. Je te vois frémir à ce funeste nom; je frémis comme toi; je lui dois tant! ses préventions sont si fortes! son caractère si indomptable! ses volontés si absolues! mais ce n'est pas sur elle que tu dois arrêter ta pensée : repose-la sur le serment que j'ai fait que la mort seule pourrait m'arracher à toi.

Amélie, femme idolâtrée! dis, quelle est la puissance qui oserait s'égaler à la tienne, et que ne doit-on pas sacrifier à l'amour, puisqu'il est le seul bien du monde qui ne trompe point? tous les autres ont un terme, lui seul n'en a pas. Tandis que la reconnaissance, l'amitié, tous les autres attachements de la terre, viennent se briser contre la mort, l'amour seul la brave, lui survit, et nous accompagne dans l'éternité. Mon Amélie, ce n'est pas un lien de peu de jours que nous avons formé; nous sommes l'un à l'autre maintenant jusque dans ces temps infinis qui se perdent dans l'avenir. Oh! quel inexprimable ravissement de sentir que tu m'appartiens pour toujours, et que le bien que je possède en toi n'aura point de fin! Écartons les défiances, les regrets, les terreurs, qui ne doivent point trouver place dans une union impérissable comme la nôtre, et jouis avec moi de cette pure et céleste joie qui inonde mon cœur, depuis qu'en te donnant à moi j'ai acquis la certitude que nous ne pouvons plus être séparés..... Adieu, Amélie, adieu; il faut encore m'éloigner de toi, et pourtant je n'existe que là où tu es; et, en ton absence, il ne me reste de force que pour t'écrire, et de vie que pour t'aimer.

LETTRE LXIV.

ERNEST A AMÉLIE.

Bregentz, 26 mai.

Pendant qu'on change de chevaux, je puis disposer d'un moment, et, comme tous ceux de ma vie entière, il doit appartenir à Amélie.

O toi qui m'es chère bien au-delà de ce que tu peux imaginer! en te montrant les obstacles qui rendront le consentement de ma mère difficile, je me représente toute ta douleur, je sens les reproches que tu me fais d'être resté si long-temps chez ton oncle, et de t'avoir caché mon nom pour surprendre ta tendresse. O Amélie! je dois te paraître impardonnable; car, du premier jour où je t'ai vue, je connaissais les difficultés de notre union; mais, si tu savais avec quelle violence le désir de ton amour s'est emparé de mon cœur; si tu savais comme j'ai été enivré par tes

de madame de Simmeren; tu la crois faible peut-être, et entièrement subjuguée par les obligations qui l'attachent à madame de Woldemar : tu la juges mal ; elle saura accorder ce qu'elle doit à la bienfaitrice de son fils avec ce qu'elle doit à son fils lui-même. As-tu donc oublié ce que je t'ai dit dans ma dernière lettre? Quand tu sais que, pour me garder près d'elle, madame de Simmeren consentait à braver le courroux de son altière parente, et à sacrifier tout ce que son crédit pouvait lui faire obtenir pour toi, comment peut-il te rester quelques craintes sur ses dispositions? comment cet article de ma lettre ne t'a-t-il fait aucune impression? pourquoi n'y réponds-tu pas? Mais, si c'était toi-même que tu redoutasses ; si l'amitié d'Ernest, les bienfaits de sa mère étaient les seuls obstacles..... si tu n'osais les offenser ; quoi! tu n'aurais point de courage contre eux, quand tu avais celui d'abandonner ta mère? ta reconnaissance aurait plus d'empire que la piété filiale?..... Mais, que dis-je, et où vais-je m'égarer? O mon Adolphe! pardonne : je puis craindre tous les malheurs, sans doute, hors celui d'avoir un reproche à faire à ton cœur... Cependant, parle-moi avec sincérité, ne me caches-tu rien? cette frayeur si vive, que t'inspire madame de Woldemar, n'a-t-elle pas un motif que j'ignore? peut-être ta mère a pris avec elle quelque engagement secret pour toi? peut-être ta main est-elle promise? peut-être as-tu fait toi-même un serment dont madame de Woldemar a seule le droit de te dégager? Ah! par pitié, tire-moi d'un doute qui me tue..... tu ne peux concevoir ma dévorante anxiété..... Quoi! ma vie, mon honneur, notre hymen, dépendraient de madame de Woldemar? O Adolphe! je t'en conjure, hâte-toi de me délivrer de cette pensée ; elle me poursuit, me déchire; et ce qui me porte le dernier coup, c'est que je me sens assez coupable pour avoir mérité ce malheur..... Te le dirai-je, Adolphe? depuis tes dernières lettres, il me semble dans mes songes voir madame de Woldemar

te parler de moi avec mépris, me peindre comme une criminelle..... Hélas ! oui, je le suis, tu ne peux le nier; j'ai perdu l'heureux droit de pouvoir compter sur toi; j'ai perdu l'estime de moi-même, et madame de Woldemar, en prononçant mon nom avec dédain, ne pourra être démentie par ton cœur.....

J'ai été interrompue par mon oncle : à mes larmes, surtout à mon agitation, il soupçonne notre correspondance, et il en est désolé. Je m'étonne qu'autant d'aversion puisse entrer daus un si bon cœur; mais avoir trompé sa confiance ! avoir refusé ma main....! « Non, jamais, me disait-il tout-à-l'heure, jamais je ne pourrai lui pardonner. » Il me questionne, je dissimule; je dissimule, et il me croit. Que je suis humiliée quand je le vois ajouter foi à mes feintes excuses ! qu'il est affreux d'en imposer à un cœur qui se fie à nous ! et, si j'en juge par ce que j'éprouve, que tu as dû souffrir, Adolphe en me trompant aussi long-temps !

Adresse tes lettres chez mon oncle : nous partons demain.

LETTRE LXVI.

ALBERT A AMÉLIE.

Prague, 29 mai.

Je suivrai de près ma lettre ; et il y a long-temps que je serais chez ton oncle, si mon funeste séjour dans ma terre n'eût interrompu nos communications. Dès l'instant que tu m'as parlé de ton amour, j'aurais couru pour te sauver ; et, ainsi que M. Grandson, je n'aurais pas applaudi à ton choix, et cherché à accroître ton sentiment avant de m'être assuré que l'objet en était digne ; mais ce n'est qu'en arrivant ici que j'ai eu tes lettres. Celle où tu m'avoues le sentiment que t'inspire M. Semler m'a été remise en même temps que celle du 21 de ce mois, où tu m'apprends son départ et le refus qu'il a fait de ta main : tu crois bien que, dans l'état où tu es, je n'attendrai pas d'autres nouvelles pour t'aller joindre ; je serais parti aujourd'hui, si je n'avais préféré que ma lettre me devançât de quelques jours pour te préparer à mon arrivée, qui, autrement, aurait pu trop te surprendre. Je laisserai croire au baron de Geysa et à sa femme que je suis toujours en Bohême. Blanche seule saura mon secret. Chère Amélie ! je ne connais que mon amitié qui puisse égaler le respect que tu m'inspires ; oui, je suis fier de toi, car, en aimant beaucoup, tu as su te conserver pure et sans tache ; tu es l'orgueil, le bonheur de ton frère, et il est impossible que cette pensée et le sentiment de ton innocence te laissent sans consolations, lors même que M. Semler se montrerait, par sa conduite, indigne de ton amour. A cet égard, Amélie, je suis loin de penser comme ton oncle : *ce refus si extraordinaire peut avoir eu de nobles motifs; et l'homme qui réunit* au cœur qui sait apprécier le tien le courage de renoncer à toi ne doit point être un homme méprisable. Mon Amélie, nous causerons ; je verrai M. Semler, oui, quelque part qu'il soit, je le verrai : si je ne me trompe, il est digne de ton estime; et, comme il n'y a sur la terre que la vertu qui soit plus aimable que toi, elle seule, sans doute, a pu être pour lui d'un prix au-dessus de ta main. Si j'ai bien jugé, et qu'il existe au monde un homme capable d'un si héroïque sacrifice, qu'il me sera doux de dévouer mon temps, ma fortune, ma vie, à briser les obstacles qui te séparent de lui, et à ramener aux pieds de la femme qui n'a point sacrifié sa vertu à l'amour l'homme qui a mis le devoir au-dessus du bonheur ! Seuls, vous serez dignes l'un de l'autre ; et, si ton heureux frère peut unir ton sort à celui d'un pareil époux, alors, ô ma jeune amie ! cesse tes vœux pour mon bonheur, et ne demande rien à ce ciel qui aura tant fait pour moi : mais, si je m'égarais dans de vaines espérances, et qu'il te fallût renoncer à ton amour, Amélie, je ne t'abandonnerai pas, je te presserai sur mon cœur, je remplirai le vide du tien par ma tendresse, et, en te consacrant ma vie, je te persuaderai peut-être que,

arrive ; peut-être il sera demain ici..... Je vois qu'il n'a pas reçu le billet que je lui écrivis le soir qui précéda cette nuit fatale.... Mais, qu'importe ? il n'en lira pas moins ma honte sur mon front, et jamais sa coupable sœur n'osera lever les yeux sur lui : ses conseils, ses opinions, ses cruels éloges, ont rempli mon ame de crainte, de remords et d'épouvante. Ton bonheur rassurait ma conscience alarmée : depuis que je ne te vois plus, elle commence à me déchirer ; enfin, ma confiance s'ébranle, et je forme même des doutes sur toi. En vain je te tends les bras ; il me semble voir la main de Dieu t'arracher à mon amour et nous séparer à jamais..... O Adolphe ! souviens-toi que je t'ai livré toute ma destinée, que tu en réponds dans cette vie, et peut-être au-delà ; souviens-toi que si tu m'abandonnais, ni l'amitié d'Albert, ni les cris de mon enfant, ni l'idée même de te laisser en proie aux plus affreux remords, ne pourraient m'engager à prolonger une existence que tu aurais dévouée à l'infamie..... O mon frère ! mon excellent frère ! tu me consacrerais tes jours, me dis-tu ; si Blanche t'était enlevée, tu vivrais encore pour moi. Hélas ! pardonne à ta malheureuse sœur d'avoir moins de courage ; elle n'a plus la vertu pour la soutenir dans sa douleur..... Adolphe, peut-être mes tristes défiances t'offenseront-elles ; mais que ne dois-tu pas pardonner à ma situation ? ma tendresse est la même. Parce que je crains de te perdre, m'en es-tu moins cher ? parce que je pleure sur ma faute, ai-je pu la détester, et me repentir d'un amour qui m'a entraînée dans ce comble de misère ? je verse des larmes bien amères sur mes torts, et la perte de mon innocence m'accable d'une douloureuse honte ; mais, faible et misérable que je suis, tant que ton cœur me restera je ne croirai pas avoir tout perdu.

Adolphe, dans une de tes lettres, tu me demandes si, dans le cas où tes instances seraient inutiles, je ne consentirais pas à fuir avec toi. Ta situation

ne m'est pas entièrement connue, j'en suis persuadée; mais, quelle qu'elle soit, je crois pouvoir te répondre : Si l'obstacle vient de ta mère, je ne t'épouserai jamais; s'il vient de madame de Woldemar, je suis prête à te suivre.

LETTRE LXVIII.

ADOLPHE A ERNEST.

Du château de Simmeren, 10 juin.

Voici deux lettres qui arrivent ici à mon adresse; mais le timbre ne me disant que trop d'où elles viennent, je crois devoir vous les renvoyer.

Ernest, je vous ai dit souvent que la faiblesse, qui mène à tous les vices, était le plus grand de tous : vous êtes sensible, vous êtes même vertueux, et cependant, faible esclave d'une passion frénétique, pour la satisfaire vous alliez vous livrer aux plus criminels excès, et mériter l'indignation de tout ce qui porte le nom d'homme, si la voix d'une femme ne vous eût arrêté.

En refusant de vous suivre, Amélie n'a fait que son devoir, et c'est malheureusement un mérite trop rare pour ne pas lui en savoir gré; mais vous, qui vous êtes rabaissé au point d'avoir besoin de recevoir d'une maîtresse des leçons de courage et d'honneur, vous, Ernest, vous me faites pitié!

Cependant, quelle que soit l'impardonnable faiblesse qui vous a jeté dans la position où vous êtes, il n'est rien que je ne fisse pour vous en tirer, excepté ce que vous me demandez : s'il n'avait fallu vous donner que ma vie, elle était à vous, tout indigne que vous me paraissez maintenant de ce sacrifice; mais consentir à porter l'opprobre d'un mensonge, et à mettre sous mon nom une mauvaise action! Ernest, ne l'espérez jamais de moi. Il faut qu'Amélie soit détrompée : que ce soit par vous ou par moi, il n'importe, pourvu qu'elle le soit. Cependant, je vous laisse la liberté de choisir celui des deux qui se chargera de ce soin : hâtez-vous de prendre votre parti; le mien est irrévocable; car, malgré vos menaces, la douleur d'Amélie, et tout ce que vous pouvez dire, je suis sûr que, dans cette occasion, comme dans toute autre, quelque inconvénient qu'il y ait à agir rigoureusement bien, il y en a encore plus à mal faire.

Vous n'avez qu'un moyen de me forcer au silence, c'est de me percer le cœur, non point en combattant à armes égales, jamais je ne lèverai la main sur l'homme qui fut mon ami, sur le fils de ma bienfaitrice; mais avant peu je serai à Dresde, j'irai vous demander votre décision, et là, vous présentant ma poitrine nue et sans défense : « Prenez ma vie, vous dirai-je : de tout ce dont Adolphe peut disposer, tout est à vous, hors l'honneur. »

Je ne vous parle point de *mes peines*, et pourtant elles ne sont pas faibles. Ah! si vous saviez ce qu'est le malheur d'être aux pieds d'une mère qu'on ne peut estimer, de porter l'affliction au sein de celle qui nous donna la vie, de ne trouver aucune parole pour la consoler, et enfin, de se sentir coupable pour trop aimer la vertu, vous verriez peut-être que les douleurs de l'amour ne sont pas les plus cuisantes. Mais que vous font les peines d'un ami? Depuis qu'une funeste passion s'est emparée de vous, tout ce qui ne s'y rapporte pas ne vous est-il pas devenu étranger? n'a-t-elle pas endurci votre cœur au point que, lorsque vous vous êtes déterminé à fuir, l'idée de me ravir le seul bien que je possède sur la terre, en me privant de mon ami, ne vous est pas venue une fois, et ne vous aurait pas arrêté un instant?

LETTRE LXIX.

ERNEST A AMÉLIE.

15 juin.

Non, ta défiance ne m'offense pas, mais elle me fait connaître une affliction nouvelle. Moi, je t'abandonnerais! je craindrais ma propre faiblesse! je serais arrêté par madame de Woldemar!..... quels blasphèmes oses-tu prononcer?

combien je serais peu effrayé de l'avenir! Que m'importerait d'être entraîné dans l'abîme par la passion qui me dévore, si nous devions y être ensemble? Partout où je serai avec toi, ne trouverai-je pas les célestes joies, les ineffables ravissements? Que puis-je vouloir sur la terre? et que peut-il y avoir pour moi dans le ciel, si ce n'est toi? O femme de mon cœur! sois seule mon partage pendant l'éternité, je ne demande point d'autre bonheur.

Tu remarqueras sans doute qu'il est des articles de tes lettres auxquels je ne réponds point. O Amélie! c'est en effet un tourment bien cruel, bien plus cruel que tu ne crois, de dissimuler avec ce qu'on aime : si tu savais ce que j'ai souffert en te cachant mon nom; si tu savais ce que je souffre encore..... Il est trop vrai que je ne t'ai pas tout dit, et que ma situation ne t'est pas entièrement connue..... tu as deviné une partie de ce que je te cachais..... J'ai promis, en effet, une entière obéissance à madame de Woldemar; mais il dépendrait de ma mère de me dégager de ce serment; et ma mère m'aime avec une si vive affection! j'en ai reçu un si tendre accueil, que je n'ai point perdu l'espérance de la toucher en notre faveur. Si je ne l'avais pas trouvée malade, je lui aurais déja parlé; mais pour obtenir d'elle l'effort que je vais lui demander, il faut attendre qu'elle soit mieux..... Cependant ne t'afflige pas, mon épouse adorée, et conserve-moi le seul bien qui me fasse aimer la vie.

Pourquoi rougir devant ton frère? de quoi es-tu donc coupable? n'étais-tu pas libre de disposer de ton cœur, de ta main? Mais, Amélie, si mes prières ont quelque pouvoir sur toi, tu garderas le silence avec lui, tu me laisseras seul le soin de l'instruire de mon nom, de mon amour, de nos liens; je te promets de lui ouvrir mon cœur : Albert est déja mon frère, il sera mon ami; et s'il était possible que ma mère demeurât inflexible, je suis sûr que lui-même te dira que ton devoir est de me suivre, et alors tu

obéiras sans doute. Hélas! Amélie, faut-il que, pour te décider, je compte plus sur l'amitié de ton frère que sur mon amour.

LETTRE LXX.

ERNEST A ADOLPHE.

Du château de Woldemar, 16 juin.

Je viens vous demander encore un service, et ce sera le dernier; mais si vous fûtes jamais mon ami, quoi qu'il vous en coûte, il faut me le rendre : c'est de faire mettre à la poste de Kempten la lettre ci-jointe pour Amélie, afin qu'elle ignore, pendant quelques jours encore, que c'est en Saxe que je suis; sa vie, et la mienne peut-être, dépendent de cette prolongation. Voyez si votre vertu croira mieux faire en immolant deux victimes, qu'en les sauvant par cet innocent artifice.

Votre parti est pris, Adolphe, et le mien aussi; Amélie sera ma femme en dépit de toutes les puissances de la terre : je le jure au ciel, à vous; et, dès demain, je le jurerai à ma mère elle-même, dût sa malédiction tomber sur ma tête, et me poursuivre jusque dans la tombe. Je suis résolu à tout : il ne peut plus y avoir d'indécision pour celui qui ne voit dans la vie, d'un côté, qu'une félicité sans borne, de l'autre, qu'un désespoir sans remède : point d'intervalle entre eux; tout ce qui le remplit ordinairement, sentiments doux, occupations utiles, distractions agréables, tout cela n'est rien pour moi : il me faut atteindre au faîte du bonheur, ou tomber dans l'abîme : il me faut Amélie ou la mort.

Si je n'avais trouvé ma mère dans un état de santé alarmant, j'aurais déja parlé. Elle était si faible quand je suis arrivé, qu'elle gardait le lit; et ma vue lui a causé tant d'émotion que, pendant deux jours, à tout moment elle était prête à s'évanouir : maintenant elle est un peu mieux; mais, pour l'intérêt même de mon amour, je dois attendre, pour m'expliquer, qu'elle soit en état de m'écouter tranquillement. Je vois qu'elle n'ose me faire part de ses projets; et soit qu'elle pressente ma résistance, soit qu'elle soupçonne la vérité, depuis mon retour, elle évite avec soin toutes les questions qui pourraient amener une ouverture. Croiriez-vous qu'elle ne m'a pas demandé une seule fois la cause de mes délais et de mon silence? Elle affecte de ne m'entretenir que de voyages, d'affaires et d'espérance d'avancement à la cour; je lui réponds à peine, et j'ai l'air si triste, si malheureux, qu'assurément sa tendresse devrait s'en alarmer, si son ambition ne s'en inquiétait pas. Deux fois cependant j'ai tenté de lui faire entendre ma peine, mais indirectement; et sa santé en a été si visiblement altérée, que je n'ai pas osé continuer. Peu de jours après mon arrivée, nous avions eu ici un grand dîner de famille, où j'avais vu Blanche pour la première fois. Le soir, quand je fus seul avec ma mère, elle me demanda comment j'avais trouvé ma cousine? « Charmante, lui dis-je; il est difficile d'être plus jolie. — Et ce motif vous engagera-t-il à la forcer de vous donner sa main? vous savez que vous en êtes le maître. — Non, Madame, je ne le suis pas, du moment que vous m'avez appris que mademoiselle de Geysa était aimée du comte Albert, et faisait son bonheur de lui appartenir, je n'ai pas dû croire qu'il me restât aucun droit sur elle. — C'est penser noblement, mon fils, et j'étais assez sûre de vous à cet égard pour avoir fait, en votre absence, toutes les démarches qui pouvaient obtenir la cassation du testament de votre grand-père : l'empereur seul en a le pouvoir, il en a la volonté, et ce n'est pas même la seule grace qu'il soit disposé à vous accorder. — Ah! ma mère! ai-je interrompu, je ne lui en demande aucune, et, pour être heureux, toutes ses faveurs me sont bien moins nécessaires qu'il ne me l'est d'être aimé de vous. Vous ne savez pas, ma mère, ai-je ajouté en baisant sa main avec la plus vive émotion, non, vous ne savez pas combien j'ai besoin de votre tendresse. » Elle a retiré sa main, et m'a répondu avec un peu de froideur : « La tendresse

m'a-t-elle dit, vous avez l'air bien malheureux; si je ne me trompe, vous regrettez quelqu'un, et vous n'avez pas eu besoin d'un effort extraordinaire pour me rendre ma liberté. » J'ai levé les yeux sur l'aimable fille : un mélange d'attendrissement et de gaîté embellissait sa physionomie. « Oui, ma cousine, lui ai-je répondu, mon cœur est plein de tristesse. — De tristesse seulement? a-t-elle ajouté avec un sourire fin. — Ah! s'il n'était pas en proie à la plus violente passion, croyez-vous, Blanche, que j'eusse eu la force de céder si tôt mes droits sur vous! — Il n'est pas question de moi, a-t-elle interrompu en rougissant; parlons de vous, mon cousin; votre état me touche : sans doute, vous n'espérez pas que votre choix convienne à ma tante. » J'ai secoué tristement la tête. « Je vous plains, car vous ne la fléchirez pas. — Il faudra donc mourir, ma cousine? — Pauvre Ernest! vous m'affligez beaucoup; quel dommage que vous ne soyez pas revenu quelques années plus tôt, avant que votre cœur fût engagé, quand Amélie était libre encore! vous l'eussiez aimée, sans doute; elle vous eût aimé, j'en suis sûre. — Aimable Blanche; ah! oui, c'est bien dommage! Mais vous ne haïssez donc pas Amélie, vous? — Moi, la haïr, la sœur d'Albert! — Est-ce là son seul titre auprès de vous! — Non, ses malheurs, ses vertus en sont de plus forts encore. — Vous êtes bonne, vous êtes sensible, vous êtes la seule personne de la famille, Blanche, qui prendrez pitié de mon sort. Mais, dites-moi, savez-vous où est Amélie? — Elle est en Suisse. — Y vit-elle heureuse? — Je ne sais; je n'ai de ses nouvelles que par Albert, et Albert est en Bohême. — En Bohême? ai-je repris : je le croyais auprès de sa sœur. — D'où le savez-vous? qui vous l'a dit? a-t-elle repris en rougissant prodigieusement. » A cette question, j'ai vu qu'Albert avait fait un secret de son voyage; et, pour détourner Blanche de la vérité, je lui ai dit d'un air indifférent : « Personne ne m'en a parlé, et je ne saurais trop vous dire pourquoi

je l'avais supposé. — Avez-vous fait part de votre supposition à ma tante? — Non; je n'en ai parlé qu'à vous. — Vous me rassurez, car il est essentiel que toute notre famille ignore où est Albert : on le croit dans ses terres; si on le savait auprès de sa sœur, ma mère ne le lui pardonnerait pas. — Mais, lui ai-je demandé, quel motif a pu l'engager à un si long voyage, au moment où son sort va se décider; est-il donc arrivé quelque malheur à Amélie? — Vous êtes curieux, m'a-t-elle dit en me regardant d'un œil pénétrant : qu'est-ce que cela vous fait? et quel intérêt y prenez-vous? — Quoi donc! croyez-vous que je n'en prends aucun à Amélie? les liens du sang et ceux qui durent nous unir peuvent-ils me laisser indifférent sur son sort? — Je vois que nous nous trompions bien sur votre caractère, a-t-elle repris d'un air étonné : il promettait d'être fier et vindicatif; je le trouve doux et indulgent : quelle cause a produit ce changement? — L'expérience, ma cousine, les conseils de l'amitié..... — Ou plutôt l'amour, a-t-elle interrompu en souriant : avouez-le, Ernest, le mariage d'Amélie vous avait vivement irrité? Mais bientôt une passion violente, en remplissant votre ame, vous aura fait oublier un malheur qui ne vous touchait plus. — Il est vrai, ai-je répondu en soupirant, et vous avez deviné mon cœur; ce n'est que depuis qu'il aime que j'ai pardonné à Amélie. — Mais qui est-elle, cette femme que vous aimez? — Vous le saurez avant peu, ma cousine : je ne tarderai pas à m'ouvrir à ma mère. — Je ne serai donc instruite qu'en même temps que le reste de la famille? vous ne voulez pas de Blanche pour votre confidente, pour votre amie? » Elle m'a fixé d'un air tendre, peut-être trop pour celle qui est destinée à Albert; mais, n'importe, son affection m'a touché. « Ah! lui ai-je dit en portant sa main à mes lèvres, qu'il serait doux de vous confier tous mes secrets, et de sentir, en faisant de vous une amie, que, quoique destinés tous deux à d'autres liens, nous ne sommes pourtant pas entièrement perdus l'un pour l'autre! — Ernest, s'est écriée ma mère, de l'autre bout de la chambre, je voudrais vous dire un mot. — Je suis sûre que ma tante nous observe depuis long-temps, m'a dit Blanche, tout bas et en se contraignant pour ne pas éclater de rire; notre longue conversation l'a inquiétée, sans doute, elle croit que votre cœur est en danger auprès de moi : allez, allez vite dissiper son erreur. » En parlant ainsi, elle a rejoint ses compagnes, et je me suis approché de ma mère. Elle m'a prié de faire avertir ses gens, parce qu'elle voulait se retirer sur-le-champ; et aussitôt que nous avons été en voiture, elle m'a demandé si je croyais convenable, après avoir renoncé à mes droits sur Blanche, de paraître lui faire *une cour assidue?* « Il me semble, Madame, que le sang qui nous unit peut autoriser l'amitié entre nous. — Non pas tant que votre cousine sera libre, Ernest; vous êtes trop jeunes tous deux pour vous livrer à l'amitié, avant que d'autres nœuds la retiennent dans les bornes qu'elle doit avoir. — Ah! Madame! lui ai-je dit vivement, que je céderais volontiers à votre volonté sur ce point, et avec quelle ardente soumission vous me verriez souscrire à tous vos vœux, si vous consentiez à remplir un seul des miens! — Ernest, a-t-elle repris d'un ton sévère, vous connaissez si bien le cœur de votre mère, que, s'il est un objet sur lequel vous doutiez de sa complaisance, c'est que vous sentez qu'elle ne doit pas en avoir, et que vous seriez peut-être coupable de lui en demander : au reste, je prévois assez que vous me préparez bien des chagrins, et, qu'après avoir gémi si long-temps de votre absence, il me faudra gémir sur votre retour. Mais ce *n'est point* le moment d'entamer une pareille conversation, vous voyez que ma santé est trop faible encore pour la soutenir, et je vous prie, mon fils, d'attendre à cet égard que je vous interroge. »

Ce matin, pendant le déjeûner, son ton a été également froid et imposant : j'étais encore avec elle quand on m'a ap-

m'inquièterai point de ce que tu me caches, quoique ma vie en dépende; je ne penserai qu'à ton amour : un amour comme le tien doit me suffire : oh! combien il faut qu'il soit extrême! puisque, dans la situation où je suis, je puis ne pas mourir de douleur. Que j'avais besoin de ta lettre! tu avais tardé à m'écrire, et d'affreuses craintes commençaient à déchirer mon cœur. Cher Adolphe! pardonne, mais je n'aurais pas de soupçons si j'étais encore innocente : quels que soient mes torts, ta lettre me les a fait tous oublier; elle a dissipé mes inquiétudes, elle ma rendu l'espérance; je la porte là, sur mon sein, cette source de toute vie et de toute félicité! Oh! sais-tu, sais-tu, Adolphe, quel bien un tel papier fait au cœur?

J'ai revu mon frère, et je l'ai revu sans plaisir, ou plutôt tant de peine se mêlait à tant de joie, que je versais des torrents de larmes entre ses bras, sans pouvoir dire quel sentiment les faisait couler; il m'a parlé de Henry Semler : à ce nom, il a vu une telle confusion, une telle tristesse dans toute ma contenance, qu'il s'est arrêté : il croit que nous sommes séparés pour toujours; mon oncle le lui a dit; mon oncle lui a raconté tout ce qui s'est passé entre nous, du moins tout ce qu'il sait; et, malgré l'extrême bonté de son cœur, la colère qu'il conserve contre Henry Semler, le lui a fait peindre sous les couleurs les plus défavorables. La douleur où je suis plongée, nourrit et accroît son ressentiment, et plus je m'afflige, plus il vous hait. Après avoir recueilli de sa bouche tous les détails de votre conduite et de votre refus, mon frère est venu près de moi, et pressant mes deux mains sur sa poitrine : « Ma sœur, tu ne me diras donc rien? tu fermes ton cœur à ton ami, à ton premier, ton seul ami; à celui qui, pour assurer ton bonheur, aurait donné jusqu'à sa vie. » A ces mots, je n'ai pas même eu besoin pour me taire de penser à votre recommandation, il m'a suffi de ma honte : je suis tombée à genoux tout en pleurs,

et sans pouvoir proférer une parole ; je regardais mon frère, et je reprochais au ciel de m'avoir rendue indigne d'un tel ami. Il m'a relevée, et ayant approché sa chaise du fauteuil où j'étais assise, il m'a fixée long-temps d'un œil triste ; puis il m'a dit : « Ma sœur, ne veux-tu plus causer avec moi, et mon amitié te fatigue-t-elle? — O mon frère! mon digne frère! ai-je repris d'une voix étouffée, par pitié ne m'interroge pas. — Pourquoi donc? a-t-il répondu d'un air étonné et même un peu sévère ; et comment Amélie craint-elle de m'ouvrir son cœur ? quelle peut être la cause de ce silence? Je n'en vois que deux, a-t-il ajouté après avoir attendu vainement ma réponse : ou ma sœur est coupable, ou elle a cessé de m'aimer. — Ah! lui ai-je dit en me jetant dans ses bras, je ne sais si mon amour même m'est plus cher que toi. » Ces paroles étaient l'aveu que son autre supposition était vraie ; je l'ai senti en les prononçant, et l'idée de paraître criminelle aux yeux du plus vertueux des hommes, m'a causé un tel effroi, que je suis tombée sans connaissance à ses pieds. Depuis ce moment, il ne me questionne plus ; son air est plein d'indulgence ; il me traite avec la plus tendre bonté ; mais je vois dans ses yeux une sombre tristesse, plus cruelle à mon cœur que les plus cruels reproches ; que serait-ce donc, s'il était sûr que sa sœur est déshonorée, et que c'est à Adolphe de Reinsberg qu'elle appartient ; à Adolphe, qui, pour s'unir à elle, n'est pas sûr d'obtenir l'aveu de sa mère ; à Adolphe, qui s'entoure de circonstances si mystérieuses, que l'œil même de celle qu'il aime, ne saurait les pénétrer? Sans doute il serait au désespoir, il n'aurait pas, comme moi, ton amour pour le rassurer et le consoler de tout.

Blanche écrit à mon frère qu'Ernest est arrivé à Dresde, il paraît, à ce qu'elle dit, plongé dans une grande mélancolie, et peu disposé au mariage que sa mère désire ; elle en parle avec intérêt ; ses éloges m'ont alarmée ; Albert a secoué la tête en souriant tristement : « Sois tranquille, Amélie, m'a-t-il dit, Blanche sera constante ; mais elle cherche à m'inquiéter, et veut se faire regretter d'Ernest : sans doute elle réussira dans ses deux projets.—Mon Albert, crois-moi, retourne à Dresde, va veiller toi-même à ton bonheur.—J'irai..... Puisque ma présence est inutile à ma sœur, et qu'elle repousse mes secours, il faudra bien partir.—Écoute, ô le plus chéri des frères ! il est vrai, j'ai un secret, tu le sauras un jour ; mais maintenant ne cherche pas à le découvrir ; car, si tu le demandais, je sens bien qu'aucune puissance ne pourrait me donner la force de te le taire, ni me consoler de te l'avoir dit. » Pendant que je parlais, il me regardait fixement, et des larmes coulaient le long de ses joues ; il s'est promené en silence dans la chambre ; puis se rapprochant de moi, il a dit : « Je ne te demande plus rien ; je respecte ton secret, et je respecte assez ma sœur, pour croire qu'il ne cache rien de honteux ; mais s'il en était autrement..... O mon père ! ce n'est pas elle qu'il faudrait accuser ; ce serait moi : ne m'avais-tu pas ordonné de veiller sur elle ? et je l'ai abandonnée ! Pourquoi ai-je permis qu'elle me quittât ? pourquoi ne l'ai-je pas suivie ? Ah ! si ta fille a eu des torts, pardonne à sa faiblesse, et ne punis que moi. — Oh non, mon père, me suis-je écriée, à mon tour, en levant les mains au ciel, non, jamais ta fille ne sera assez coupable pour mériter une punition aussi horrible que celle du malheur de son frère. » A ces mots, Albert m'a pressée sur son sein, et, après un long silence, nous nous sommes efforcés de changer de sujet.

Mon oncle chérit Albert ; mais qui ne le chérirait pas? Toi-même, Adolphe, quand arrivera ce beau jour où, sans parler de ma faute à mon frère, tu lui confieras nos liens ; quand tu sauras de quel prix est son amitié, que tu connaîtras son cœur, Amélie seule te sera plus chère que lui. Adolphe, assurément je voudrai tout ce qu'Albert approuvera : maintenant qu'une générosité exaltée ne

me refuse, Adolphe, il faudra donc la fuir? Oui, plutôt que d'abandonner Amélie, je suis déterminé à la fuite; mais que ce parti m'eût semblé plus facile avant d'être revenu ici! Alors je me souvenais à peine de ma mère, j'avais presque oublié ses traits, je ne venais pas de recevoir ses caresses, de l'entendre me nommer son enfant, son unique bien; cette sainte voix de nature ne retentissait pas dans mon cœur..... O mon Amélie! si je ne puis toucher ma mère, en m'envoyant ici, tu auras augmenté nos maux; mais, n'importe, je t'immolerai tout, et, en te faisant un pareil sacrifice, sans doute j'aurai mérité que tu ne m'en refuses aucun, et que tu n'hésites plus à me suivre.... Durant cette cruelle nuit qui précède peut-être un jour plus cruel encore, comment espérer un moment de repos? Ce n'est point à Amélie que je puis adresser le détail de mes combats avec ma mère : recevez-le donc, mon ami, et peut-être qu'un jour, quand je serai exilé loin d'elle, seule, dans sa vieillesse, en lisant le récit de ce que son ambition m'a fait souffrir, elle s'attendrira, et pardonnera à son fils, à son fils proscrit, errant dans les terres étrangères, et portant partout le remords de l'avoir offensé.

Après avoir reçu votre dernière lettre, Adolphe, où vous exigiez qu'Amélie fût instruite de la vérité, je vis bien qu'en quelqu'état que fût ma mère, je ne pouvais plus différer à lui ouvrir mon cœur; je descendis le même jour auprès d'elle dans cette intention : je la trouvai un peu souffrante; elle me pria de lui donner le bras pour aller faire le tour de son parterre, dans l'espoir que le grand air diminuerait l'oppression qui l'étouffait. Tourmenté du désir d'exécuter mon projet, et de l'obstacle que la santé de ma mère y opposait pour l'instant, je ne pouvais trouver une parole; elle-même gardait le silence; et tous deux, rêveurs, distraits, nous marchions sans regarder de quel côté, et sans calculer la distance.

Nous avions fait déja une assez longue promenade, lorsque ma mère, en levant la tête, tressaillit tout-à-coup, et son visage devint tout en feu. « Qu'est-ce? lui dis-je; vous sentez-vous plus incommodée? — Bon Dieu! s'écria-t-elle sans me répondre, est-ce là le zèle, est-ce là la soumission que je devais attendre d'un serviteur qui vit depuis trente années dans ma maison? Quoi! malgré mes ordres, ce bosquet subsiste encore! Guillaume m'a désobéi, Guillaume m'a trompée, il en sera puni, et ne passera pas une nuit de plus chez moi. — Ah! mon Dieu! repris-je effrayé de son désordre, qui peut vous faire autant haïr ce bosquet, et quel si grand crime Guillaume a-t-il commis en ne le détruisant pas? » Elle m'a regardé fixement. « Savez-vous pourquoi ce tilleul fut planté, et quelles mains élevèrent ces arbustes! — Non, je l'ignore, et..... — Puissiez-vous l'ignorer toujours! interrompit-elle vivement; et demain, si je vis encore, il ne restera pas vestige de ce lieu abhorré. » Comme elle parlait, elle aperçut dans le fond du parc Guillaume qui allait rejoindre quelques ouvriers: elle me fit signe de l'appeler. En s'approchant de ma mère, il parut interdit, consterné: « Guillaume, lui dit-elle du ton le plus sévère, vous voyez les reproches que j'ai à vous faire, et que, si je vous traitais comme vous le méritez, je vous chasserais à l'instant même: cependant, en considération de vos longs services, de votre âge et de votre famille, je puis vous faire grace, pourvu que, devant moi, à la tête de ces ouvriers que je vois là-bas, vous abattiez sur-le-champ cet odieux bosquet. » Le bon homme se mit à pleurer. « Faut-il donc sortir de cette maison où je croyais mourir? — Vous hésitez, Guillaume? — Hélas! Madame, comment avoir le courage de détruire tout ce qui reste de ma jeune maîtresse? » A ce nom, Adolphe, je ne doutai plus de ce que l'air de ma mère ne m'avait que trop fait soupçonner. « Qui donc a planté ce bosquet, Guillaume? demandai-je avec la plus vive émotion. — Ah! monsieur le comte! obtenez grace pour lui, afin que ma jeune maîtresse n'ait pas dit vrai lorsqu'elle m'assurait ici, il y a un an, que c'était la dernière fois qu'elle voyait son bosquet. — Il y a un an? interrompit impétueusement ma mère. Qu'entends-je? Amélie est venue ici il y a un an! vous lui avez permis d'entrer chez moi! nous avons respiré le même air! la même terre nous a portées! » Guillaume est tombé à ses pieds, je m'y suis précipité aussi: elle nous a repoussés tous deux. « Mon fils, m'a-t-elle dit, avec une agitation qui lui permettait à peine de parler, si vous comptez ma vie pour quelque chose, ôtez de devant mes yeux cet homme qui ose m'outrager au point de conserver une pareille affection à *l'opprobre de notre maison.* » A ces terribles paroles, le bon vieillard fondit en larmes; son chagrin ne toucha point ma mère, elle lui fit signe de s'éloigner. « Du moins, ajouta-t-il en sanglotant, madame la baronne ne permettra-t-elle pas que je la soutienne jusqu'au château? elle est si mal! — Non, reprit-elle, je ne veux point de vos secours, mon fils me suffira..... allez..... » Il obéit. Je restai seul avec elle, je la tenais dans mes bras presque expirante; et cependant cette scène m'avait causé tant de douleur, que, ne considérant plus rien, j'ouvrais la bouche pour déclarer à ma mère qu'Amélie était mon épouse, lorsqu'elle me prévint, en me disant d'une voix éteinte: « Oui, mon fils, tu me suffiras! mon fils! mon seul bien, mon unique consolation.....! viens mon Ernest, viens te presser sur le cœur de ta mère! et par ton respect et tes caresses, en chasser le trouble et l'indignation. » Je l'avoue, ces mots m'ôtèrent le courage de parler; et quand ma mère, tout en pleurs, me couvrait de ses bénédictions, je ne pus me résoudre à choisir cet instant pour lui percer le sein: d'ailleurs, nous ne restâmes pas long-temps seuls, Guillaume avait été jeter l'alarme dans le château, en disant que ma mère s'était trouvée mal dans le parc; tous ses gens

accoururent à son secours, on la transporta dans son appartement; la nuit elle eut de l'agitation et de la fièvre. Inquiet de son état, j'envoyai au point du jour chercher son médecin à Dresde; il arriva à midi avec M. et madame de Geysa et Blanche. Ma mère reposait alors; on me questionna sur la cause de son indisposition; je répondis, en m'efforçant de cacher mon trouble, que la veille, en se promenant dans ses jardins, elle avait été frappée par des souvenirs qui l'avaient violemment émue. « J'espère, me dit Blanche, avec beaucoup de vivacité, que vous ne l'avez pas conduite vers le bosquet d'Amélie? — J'ignorais qu'il existât....? Ah! si je l'avais su.....! — C'est donc là le motif, interrompit madame de Geysa. Eh bien! Blanche, vous voyez ce que vous avez gagné à nous empêcher d'instruire votre tante de la désobéissance de Guillaume; elle ne nous pardonnera pas de lui en avoir fait un mystère.—Je me pardonnerais bien moins, reprit sa fille, de n'avoir pas préservé le plus long-temps possible tout ce qui nous reste de la pauvre Amélie. » Ce mot, ce sentiment de Blanche, m'attendrirent à un tel point, que, pour cacher mes larmes, je portai mes deux mains sur mon visage. Blanche me dit alors : « Êtes-vous donc fâché, Ernest, que je ne haïsse pas aussi Amélie? » Je ne lui répondis point; mais combien je l'aimais alors! combien elle me paraissait aimable : et, je le confesse, cet attachement qu'elle conserve à une infortunée me l'a rendue si chère, que, depuis ce moment, je sens bien que je lui montre une amitié qui peut faire croire aux autres et à elle-même que je la regrette. Madame de Geysa, qui n'a cédé qu'avec peine au désir de son mari, d'unir Blanche à Albert, favorise tous mes tête-à-tête avec sa fille; celle-ci peut-être s'y prête un peu trop; la coquetterie est son seul défaut; et si je prolongeais plus long-temps l'erreur qu'a fait naître l'expression de ma reconnaissance, je serais sans doute coupable; mais demain tout s'éclaircira, demain chacun apprendra qu'Amélie est mon épouse, et seule l'objet et la cause de toutes mes affections.

Je reviens à mon récit; peut-être le désordre qui y règne vous empêchera de le comprendre; mais, dans mon anxiété, comment écrire avec suite et exactitude?

Le médecin, après avoir vu ma mère, revint auprès de nous. « Cet accident ne sera rien, nous dit-il, pourvu qu'on lui évite toute espèce d'émotion : il ne lui faudrait maintenant que de la distraction et un peu de mouvement. » M. de Geysa proposa alors de l'engager à venir passer quelques jours à Geysa; le médecin assura que ce petit voyage contribuerait beaucoup à la remettre, et aussitôt qu'on en eut parlé à ma mère, elle l'accepta avec empressement et parut même désirer de partir dès le lendemain.

Cependant j'étais inquiet du sort de Guillaume : aussitôt que chacun fut retiré le soir, je me rendis chez lui; je le trouvai fort triste : M. de Geysa était venu le jour même lui annoncer de la part de ma mère, qu'il fallait qu'il quittât le château sans délai, et que sa place était déjà donnée. « Ah! monsieur le comte! me dit-il, je ne me plains point de souffrir pour ma jeune maîtresse; mais vous que j'ai vu au berceau, et qui, depuis votre retour, vous êtes montré si bon, si généreux, faut-il aller mourir loin de vous? — Non, bon Guillaume, lui dis-je; de quelque manière que tournent les choses, soyez sûr que nous ne vivrons pas séparés; maintenant ne fatiguons pas ma mère par des instances inutiles; quittez son château puisqu'elle l'exige; mais retirez-vous ici près; je saurai vous retrouver avant peu. » En parlant ainsi je mouillais de mes larmes le visage de ce bon vieillard; car je pensais que, si j'étais obligé de fuir avec Amélie, il deviendrait le compagnon de notre exil.

Je ne vous peindrai pas combien, pendant notre voyage à Geysa, j'observais avec soin les moindres altérations de la santé de ma mère; mon inquiétude à cet égard était si visible, que plus d'une

fois elle me témoigna combien elle en était touchée; et moi, malheureux! je rougissais intérieurement de sa reconnaissance; car, je l'avoue, c'était bien moins la piété filiale que le désir de trouver un moment favorable pour lui parler d'Amélie, qui me rendait si attentif à sa santé.

Enfin, la veille de notre départ de Geysa, Blanche me proposa d'aller visiter la terre de Lunebourg, qui touche à celle de son père. J'acceptai cette partie avec une sorte de joie, me faisant une fête de voir les lieux où Amélie avait passé son enfance, et de jouir de l'idée qu'elle avait été partout où j'allais être. Le baron voulut nous accompagner, et ma mère, qui se sentait beaucoup mieux, désira être aussi de la partie.

Arrivés à Lunebourg, nous parcourûmes les jardins, nous visitâmes les appartements : en entrant dans celui du comte Albert, le premier objet qui frappa mes regards fut le portrait d'Amélie, de grandeur naturelle et d'une ressemblance extraordinaire : cette vue me jeta dans un tel délire, que, sans songer que ma mère pouvait m'entendre, j'étendis les bras vers le portrait en m'écriant : *c'est elle!* Ma mère me jeta un regard terrible, et appelant le concierge, qui était demeuré en arrière avec les autres personnes, elle lui dit : « Le comte de Lunebourg ne vous a-t-il point donné l'ordre d'arracher d'ici cette odieuse image? — Madame ne sait donc pas que c'est le portrait de sa sœur, de la jeune comtesse Amélie? — Dites de madame Mansfield, interrompit ma mère d'une voix tremblante de colère, et ce nom sera toujours la plus mortelle injure pour tous les Woldemar, tant qu'il restera un sentiment d'honneur dans leur ame. Mademoiselle, ajouta-t-elle, en voyant entrer Blanche dans la chambre, j'espère que, lorsque vous serez devenue la maîtresse de cette maison, vous ferez abjurer au comte Albert l'avilissante faiblesse qui l'attache à la femme qui nous a couverts d'ignominie; et pour moi, je vous déclare que vous ne me reverrez ici que quand les cendres de ce portrait auront été livrées au vent. »

Elle sortit, et je demeurai acablé, n'ayant plus le courage de regarder cette céleste figure que ma mère venait de maudire, et dont le doux sourire me déchirait le cœur. Je quittai la chambre pour cacher mes larmes à Blanche; je m'enfonçai dans l'endroit le plus sombre du parc, et au bout d'une heure, ayant aperçu toute la compagnie s'avancer d'un autre côté, je revins promptement au château : je voulais revoir le portrait d'Amélie, et surtout le revoir seul. Je trouvai le concierge qui sortait de l'appartement, je le priai de me l'ouvrir encore : il obéit; je lui fis signe de me laisser en liberté quelques instants. « Ah! monsieur le comte! s'écria-t-il au moment de sortir, c'était vous, à ce qu'on dit, qui deviez épouser ma jeune maîtresse; quel dommage que cela ait tourné ainsi! il y a eu bien du malheur dans tout cela. — Oh! oui, bien du malheur! ai-je répété avec un cri douloureux; mais à présent laissez-moi, mon ami, je vous suivrai dans un moment. » Il s'est retiré, et je suis tombé à genoux devant le portrait; je ne pouvais en détacher mes regards. Amélie! Amélie! m'écriai-je, comme si elle eût pu m'entendre.... Bientôt l'idée des inquiétudes dont elle devait être tourmentée, l'attente de cette explication dont dépendait notre existence, les malédictions de ma mère qui retentissaient encore à mes oreilles; enfin, tout ce qu'il y a de douleurs dans notre situation s'empara avec tant de violence de mon cœur, que, ne pouvant plus soutenir ma peine, je tombai le front contre le plancher que j'inondai de mes pleurs, en répétant : Amélie! Amélie! et je ne sais combien de temps je serais resté dans cet état, si le bruit d'une porte qui s'ouvrait ne m'en eût arraché; je tournai la tête, je vis ma mère : « Ernest, s'écria-t-elle avec force, pourquoi êtes-vous ici? — Ma mère, je vais tout vous dire. — Non, malheureux! ne me dis rien : veux-tu que je te haïsse aussi? — O ma

mère! parlerez-vous donc toujours de haine! votre cœur n'est-il pas las de haïr? n'aurez-vous aucune pitié de moi? et les longues souffrances d'Amélie ne vous feront-elles jamais pardonner une erreur de sa jeunesse! Regardez-la, ma mère, peut-on la voir sans l'aimer? regardez-la : elle souriait alors, maintenant elle pleure : ah! si vous saviez le mal que ses larmes font à votre fils, vous lui diriez assurément : « Va, cours les essuyer, et ramène dans mes bras ma fille d'adoption et ton épouse. » A ce nom, ma mère a frémi, et me regardant d'un air égaré : « Ai-je bien entendu? est-ce Ernest qui parle? le noble comte de Woldemar désire la main de celle qui lui préféra un vil artiste! — O ma mère, c'est moi qu'elle outragea par un pareil choix; mais je l'ai vue, et j'ai tout oublié; je l'ai vue, et tout mon cœur s'est donné à elle : daignez la voir aussi, et bientôt vous lui pardonnerez, vous l'aimerez. — Indigne enfant! qu'oses-tu proposer à ta mère? voir Amélie!.... plutôt mourir que de céder! — Eh bien! ma mère, le cri de l'amour sera comme celui de la haine : *plutôt mourir que de céder!* Reçois-en le serment, ô Amélie! ai-je ajouté en tombant à genoux devant le portrait, plutôt que de souffrir qu'un ressentiment aveugle, une volonté tyrannique m'arrachent à ce que j'aime, je saurai tout braver, et mourir s'il le faut. — Juste ciel! s'est écriée ma mère avec un mouvement d'effroi, n'avez-vous prolongé ma vie que pour me faire voir un pareil instant? » Ses paroles m'eussent attendri peut-être; mais il y avait dans son geste tant d'aversion pour Amélie, que la nature est restée muette dans mon sein, et, élevant les bras vers l'image adorée, j'ai dit : « Douce et touchante victime! ne crains rien, mon amour s'augmente de la haine qu'on te porte, et si une mère barbare te repousse, je ne vivrai plus que pour toi. » A ces mots, elle s'est approchée de moi, et me regardant d'un œil fixe et imposant, elle m'a dit : « Oserez-vous, mon fils, répéter ce vœu sacrilége? oserez-vous jurer une seconde fois que vous abandonnerez votre mère? — Non, ma mère, non, je ne l'ai pas dit, j'ai juré seulement de vivre pour Amélie. — Vivre pour Amélie! c'est donner la mort à votre mère : choisissez, mon fils. » A ce discours terrible mon sang s'est glacé, ma tête s'est troublée; j'ai regardé le portrait : Adolphe, il ne souriait plus; il m'a semblé le voir se couvrir de larmes, attendant son arrêt avec une anxiété pareille à celle qui désolait mon cœur : cette douleur que je me représentais m'a rendu insensible à celle de ma mère. « Ah! calme-toi, me suis-je écrié, ma bien-aimée, essuie tes pleurs : il n'y a de crime pour ton amant que celui de t'abandonner, et plutôt que d'en concevoir l'horrible pensée, je jure.... — N'achève pas, cruel enfant! et si tu ne frémis pas du coup que tu vas me porter, tremble du moins pour toi : le ciel frappe les enfants ingrats. — Je ne tremble que d'être séparé d'elle : tous les autres maux ne sont rien au prix de celui-là. — Eh bien! poursuis, malheureux; va, cours aux pieds de cette vile créature.... — Ne continuez pas, madame; je ne souffrirai jamais de personne, ni de vous, qu'Amélie soit indignement traitée. — Sacrifie-lui tes devoirs, ton bonneur et ta mère, a-t-elle ajouté sans me répondre : chargé du poids d'un parricide, unis tes mains sanglantes à ses mains déshonorées, alors vous serez dignes l'un de l'autre. — Oui, quelles qu'en soient les suites, je serai l'époux d'Amélie : dussiez-vous à l'instant m'accabler de vos malédictions, je suis déterminé à les braver, et je jure encore.... — Arrête, Ernest : pour achever ton serment impie attends du moins quelques moments, et ne renonce à ta mère que quand elle ne t'entendra plus. » Elle s'est éloignée. Je suis demeuré anéanti; je ne pensais plus, je ne sentais plus, je ne sais ce qu'il me restait à faire pour mourir. Ma mère s'est arrêtée à la porte : en voyant l'excès de mon désespoir, son cœur a été ému, sans doute, et elle s'est écriée

avec un accent aussi douloureux que pénétrant : « C'en est donc fait, Ernest, je n'ai plus de fils? » A ces mots, la nature a repris tous ses droits, et courant me précipiter aux pieds de ma mère, je les ai arrosés d'un déluge de pleurs; les siens aussi inondaient son visage; je les sentais couler sur le mien, tandis qu'elle me serrait contre son sein en s'écriant: « J'ai donc retrouvé mon fils! mon fils m'est donc rendu! » Je n'ai rien répondu; et, je l'avoue, je recevais plutôt ses caresses que je n'y répondais; car, malgré l'attendrissement dont elle m'avait pénétré, je voyais toujours Amélie entre nous deux. Après un long silence, quand nous avons été plus calmes l'un et l'autre, ma mère m'a relevé avec bonté, en me disant d'un ton qui devenait plus grave à mesure qu'elle parlait : « Sortons de cet appartement, Ernest, et puissé-je n'avoir jamais dans ma vie une heure pareille à celle que je viens d'y passer : taisons cette scène à tout le monde, afin que votre honte demeure, s'il se peut, ensevelie....—De la honte, ma mère; il ne peut y en avoir que pour les lâches et les perfides, et soyez sûre que votre fils ne méritera jamais de pareils noms. — Ne dites pas un mot de plus sur ce sujet, Ernest; je vous promets de reprendre cette conversation dans un autre moment : je vous demande seulement de me laisser le temps de m'y préparer, afin d'avoir la force de la soutenir. »

Je me suis incliné sur sa main en soupirant profondément, et nous avons été rejoindre la compagnie, qui nous attendait pour partir. Mon désordre et le ressentiment de ma mère n'ont point échappé à l'œil perçant de Blanche; aussitôt que nous avons été seuls, elle m'a demandé une explication que j'ai refusé de lui donner : je ne veux point lui dire qui j'aime, elle l'écrirait à Albert, et Amélie serait bientôt instruite d'une vérité qu'elle ne doit apprendre que par moi. O Adolphe! vous ne saurez jamais ce que c'est qu'aimer comme j'aime; il me semble toujours la voir devant moi : oui, voilà son sourire, son regard; j'entends sa douce voix : si je suis dans un cercle, elle y est; si je suis seul dans ma chambre, elle y est encore : partout je la vois, je lui parle; et malgré l'effrayante distance qui nous sépare, et ce monde étranger qui m'entoure et m'accable, ce n'est qu'avec elle et pour elle seule que j'existe. Dans cet état que je vous dépeins, Adolphe, vous sentez tout ce qu'il m'en a coûté pour attendre que ma mère m'indiquât le moment qui va décider de ma vie. Depuis trois mortels jours que nous sommes de retour à Dresde, j'espérais à chaque instant qu'elle allait s'expliquer; et voyant qu'elle ne me disait rien, je commençais à ne pouvoir plus commander à mon agitation, ni endurer *cet éternel silence*, lorsqu'en nous quittant, ce soir, elle m'a remis le billet suivant :

La baronne de Woldemar à son fils.

« Demain matin, descendez à dix heures dans mon cabinet; nous serons seuls; je vous promets de vous écouter avec patience me parler d'Amélie et de votre amour; c'est promettre peut-être au-delà de mes forces; n'importe, mon fils n'aura point à me reprocher d'avoir manqué de complaisance; mais quand je fais autant pour vous, Ernest, j'ai droit d'exiger, je pense, que de votre côté vous entendiez, avec une respectueuse soumission, les projets dont je faisais mon bonheur dans ces temps où je croyais n'avoir qu'à bénir le ciel de vous nommer mon fils. »

Le jour commence à paraître.... Tandis que je veille dans toutes les perplexités de l'incertitude, Amélie dort peut-être tranquille.... Mais puis-je la supposer en paix, quand j'ai *laissé passer* quatre courriers sans lui donner de mes nouvelles? Hélas! j'espérais chaque jour un lendemain plus heureux, et je l'attendais pour lui écrire..... Que ne doit-elle pas penser de ce silence? L'image de sa situation me fait plus de mal que tous les chagrins que j'endure ici.... Cependant, avant la scène qui s'apprête,

tion et de charmes, si son cœur n'était défendu par la plus violente passion. O mon Amélie! cet Ernest, l'objet de ton inimitié, est malheureux comme nous! Il lutte aussi contre l'ambition et la volonté de sa mère, et est décidé à les braver plutôt que de renoncer à la femme qu'il aime. Cette ressemblance d'infortune ne t'attendrira-t-elle pas sur son sort? ne fera-t-elle pas succéder la pitié à l'aversion qu'il t'a toujours inspirée? Pourquoi le haïrais-tu? Il est bien loin de te haïr, lui! il m'a révélé son secret, et je suis sûr que, s'il ne peut toucher sa mère, lui aussi penserait à fuir avec nous : s'il prenait ce parti, s'il ne voulait pas laisser l'orgueil de madame de Woldemar disposer de son bonheur, le trouverais-tu donc coupable?..... Tu t'étonnerais de ce que je t'entretiens d'un pareil sujet, s'il était sans rapport avec notre situation, et si ce que je dis ne prouvait pas ce que tu sais bien, que tout me reporte à l'intérêt de notre amour.

J'ai encore un mot à te dire sur Albert : tu n'ignores peut-être pas que, malgré ses rares qualités, ce n'est qu'à regret que madame de Geysa consent à lui donner sa fille; elle eût préféré beaucoup l'unir à Ernest; de son côté, madame de Woldemar, lors de l'arrivée de son fils, tremblait de le voir s'attacher à Blanche; et maintenant qu'elle connaît et désapprouve le choix qu'il a fait, elle cherche tous les moyens d'augmenter l'amitié qu'il montre à sa cousine, et de faire valoir tout ce que celle-ci a d'esprit et de charmes. Je crois bien que le cœur de Blanche sera fidèle à son premier attachement; mais, je te le répète, je voudrais qu'Albert hâtât son retour, ne fût-ce que pour prévenir les faux jugements qu'un trop grand désir de plaire pourrait faire porter contre son amie : il ne suffit pas que l'épouse qui lui est destinée n'ait aimé que lui, il faut qu'elle n'ait jamais laissé soupçonner qu'elle eût pu lui préférer un autre homme.

Adieu, mon amie, mon épouse, adieu;

quel que soit le sort qui m'attend aujourd'hui, ce sera le plus beau jour de ma vie, puisque, dans quelques heures, je pourrai verser tout mon cœur dans le tien, et être délivré de l'horrible tourment d'avoir un secret pour toi.

LETTRE LXXIV.

ERNEST A ADOLPHE.

Dresde, 29 juin, huit heures du matin.

Je viens d'écrire à Amélie; je ne sais comment il m'a été possible de lui tracer quelques lignes dans l'agitation où je suis..... Voilà l'heure qui approche; je vais descendre; je m'arme autant que je le puis de sang-froid et de courage: combien ne m'en faudra-t-il pas pour entendre déchirer Amélie sans me plaindre, et résister aux larmes de ma mère sans m'émouvoir? Mais mon parti est pris; il n'est point d'ordre, de prières, qui puissent me faire renoncer à celle que j'aime: si ma mère ne cède point à mes vœux, je lui désobéirai; et demain matin, soit que sa malédiction ou son consentement m'accompagne, je serai sur la route de Suisse, et peu de jours après l'époux d'Amélie.... Ce titre sacré, je le prendrai avec une joie pure! Pourquoi serait-elle troublée? en demandant le consentement de ma mère, n'ai-je pas rempli ce que je lui devais? si elle s'oppose à mon bonheur, dois-je être la victime de son féroce orgueil, de son insatiable haine? dois-je surtout leur sacrifier la femme angélique qui m'a nommé son époux? la vertu même n'aurait-elle pas horreur de ma soumission? et si c'est la vertu qui me conduit dans les bras d'Amélie, pourquoi ma conscience murmurerait-elle?

J'entends sonner l'heure..... Ce soir, Adolphe, vous saurez l'issue de l'affreux combat que je vais soutenir: combien cet instant tardait à mon impatience!.... Ma mère me fait dire qu'elle est seule, qu'elle m'attend..... Je descends.

LETTRE LXXV.

ERNEST A ADOLPHE.

Dresde, 2 juillet.

Oui, j'aurai la force de vous écrire; je dois l'essayer du moins, car si je succombe sous le poids du malheur qui m'accable, cette lettre-ci deviendra un testament de mort, où Amélie trouvera peut-être l'excuse de l'horrible serment que j'ai fait.....

Je vous quittai avant-hier pour me rendre auprès de ma mère; elle m'attendait; son air était grave, mais tranquille; en m'apercevant, elle me présenta sa main que je baisai, me fit signe de m'asseoir, garda un moment le silence, et puis levant les yeux sur moi, elle me demanda, avec un profond soupir: « Est-ce le hasard, Ernest, est-ce votre volonté qui vous a fait connaître Amélie? Dans quel lieu l'avez-vous vue? Combien de temps êtes-vous restés ensemble? Vous êtes-vous nommé à elle? Donnez-moi, je vous prie, tous les détails d'un événement sur lequel je pleurerai long-temps sans doute. » Alors, sans parler à ma mère du long ressentiment que j'avais nourri contre Amélie, dans la crainte qu'elle n'y trouvât des raisons d'alimenter le sien, je lui racontai simplement comment, en traversant les montagnes, j'étais prêt à périr, et que le courage, l'humanité d'Amélie, m'avaient arraché à une mort certaine. « Ah! Madame! quand je revoyais celle que vous m'aviez destinée dès l'enfance, brillante de cette beauté céleste d'un ange qui vient de sauver des infortunés, quand je lui devais la vie, comment ne lui aurais-je pas donné la mienne? Vous connaissez ses charmes, en est-il de plus puissants? mais que sont-ils auprès de ses vertus? ce sont elles qui m'ont enchaîné. Moi aussi, par un vain préjugé, j'ai voulu me défendre de l'aimer; mais, depuis, combien j'ai rougi d'en avoir eu seulement la pensée! je me serais méprisé moi-même si l'orgueil avait pu fermer mon cœur à l'objet le plus digne et le plus vertueux. Non, ma

[illegible]

amour, il me fut impossible de songer à partir avant de l'avoir rassurée. Je lui demandai une entrevue, je l'obtins; le soir, je me rendis chez elle, nous étions seuls; là, tombant à ses pieds, je lui jurai à la face du ciel que je n'aurais jamais d'autre épouse; elle unit ses serments aux miens. — Ils sont illégitimes, odieux; le ciel ne les a point reçus, et ta mère les réprouve et les déteste.... — Au moment où je venais de recevoir la foi d'Amélie, ai-je continué en regardant fixement ma mère, je pressentis le cri de haine que je viens d'entendre, et, désespérant de pouvoir toucher votre cœur, je conjurai Amélie de fuir avec moi au bout de l'univers; et si elle m'eût écouté, jamais je ne serais rentré dans ma patrie, jamais vous n'auriez revu votre fils. » Ma mère s'est levée avec un mouvement d'horreur; mais en jetant les yeux sur moi, l'idée qu'elle avait pensé me perdre pour toujours l'a attendrie sans doute, car elle s'est préci-

pitée dans mes bras en versant un torrent de larmes. « O mon fils! mon fils! s'écriait-elle, tu l'as pu concevoir l'horrible pensée de m'abandonner! » Et elle me pressait sur son cœur de toute sa force, comme pour me retenir près d'elle. « Ah! ma mère, lui ai-je dit, jugez donc s'il est possible de vaincre un amour assez violent pour m'avoir déterminé à un pareil crime. » Cette réponse a paru l'ébranler; cependant elle n'a rien ajouté, et, sans me regarder davantage, elle s'est promenée dans la chambre en rêvant profondément; quelques instants après, elle s'est approchée d'une petite table pour prendre une fiole d'éther, dont elle a avalé quelques gouttes, ensuite elle a recommencé à marcher, plongée dans la même méditation. Au bout d'une demi-heure de silence, elle est enfin revenue à moi, et m'a dit d'une voix calme et grave : « Et quand vous engageâtes Amélie à fuir avec vous, sut-elle alors qui vous étiez? — Non; pour lui faire cet aveu, j'attendais son consentement : elle ne le donna pas. — Mais puisque vous ne lui apprîtes point la force de l'obstacle qui s'opposait à votre union, comment excusâtes-vous à ses yeux l'extravagance du parti que vous lui proposiez? — Je me fis passer pour Adolphe; je lui parlai de la reconnaissance que je vous devais, de votre influence sur l'esprit de madame de Simmeren..... — Bon Dieu! a interrompu ma mère, que de détours! de faussetés! se peut-il que mon fils, le pur sang des Woldemar, se soit avili à ce point? — Oui, ma mère, je suis coupable, je le suis beaucoup; j'ai trompé Amélie! mais elle, qui fut toujours sincère, tendre, généreuse, faut-il qu'elle porte la peine de mon crime, et que, parce que je l'ai abusée, je l'abandonne? — Le ciel est juste, quels que soient les maux qu'il réserve à Amélie, ils seront toujours moindres que ses torts, et j'applaudirais à un châtiment qu'elle n'a que trop mérité, si la cause n'en était déshonorante pour vous, puisqu'elle vient de votre artifice. Mais, répondez : lorsque cette femme crut voir en vous le fils de madame de Simmeren, elle pensa donc que, sans l'aveu d'une mère illégitime, elle ne pouvait pas s'unir à vous? — Dans cette occasion, comme dans toutes celles de sa vie, Amélie n'a pas craint de s'immoler elle-même, et, sûre de ne pas survivre à un refus, elle a préféré la mort à l'idée de coûter des larmes à ma mère. — Ainsi, je puis être sûre que, dès l'instant où elle saura la vérité, elle n'hésitera pas à vous rendre vos serments et à renoncer à vous? — Renoncer à moi! me suis-je écrié avec effroi; et croyez-vous que, lorsqu'elle s'y résoudrait, je renoncerais à elle? — Je n'ai pas encore si peu de confiance en votre raison, qu'il puisse me rester quelque doute à cet égard; *je vous prie seulement*, mon fils, *de m'écouter à votre* tour avec la même patience que j'ai mise à vous entendre. » J'ai été atterré par l'air tranquille et froid dont ma mère a prononcé ces mots : il me disait que son parti était pris, qu'il n'y avait plus d'espoir; alors, baissant les yeux vers la terre dans le morne accablement d'un malheureux qui a cru obtenir sa grace, et qui va recevoir son arrêt de mort, j'ai laissé ma mère poursuivre. « L'amour, mon fils, ne remplit qu'une petite *portion* de la vie, dont il ne fait pas *même le bonheur*; et à peine est-il évanoui, qu'on reste seul avec le souvenir des faiblesses et des crimes où il nous a entraînés, et du mal irréparable qu'il nous a fait : ainsi, l'homme que cette passion subjugue commence sa carrière par la folie *et la finit* par les remords; voyez, au contraire, quelle est l'existence de celui qui demeure toujours fidèle à l'honneur; entouré d'estime, de respects, les distinctions viennent le chercher, les souverains se disputent ses services, et *celui auquel* il s'attache se croit honoré du choix : cependant, quelque brillantes que soient les marques de considération qu'on lui donne, sa réputation l'élève encore au-dessus d'elles, et il semble, par son caractère, si grand et si noble aux yeux de tous, que rien ne peut l'ennoblir. Vous me direz, Ernest, que cet honneur que je

vante, et auquel j'espérai long-temps vous voir uniquement dévoué, ne s'oppose point à votre mariage avec Amélie, que sa faute n'a blessé que nos préjugés et non pas la vertu : ce n'est point là ce que j'examine, je vois seulement, et vous le savez comme moi, que, d'après nos lois, nos usages, nos mœurs, son mariage l'a couverte d'ignominie, et que vous ne pourriez l'épouser maintenant sans la partager avec elle; que son exemple du moins vous serve de leçon : l'amour qu'elle vous inspire ne peut être plus vif que celui qui l'entraîna jadis vers M. Mansfield; elle lui a tout sacrifié : voyez quel fruit elle en a recueilli : sa faiblesse l'a fait mépriser de son séducteur même; il l'a delaissée pour les plus viles créatures; sa famille l'a rejetée de son sein avec indignation : forcée de s'expatrier, la fille du comte de Luneboug n'a trouvé d'autre asile que la maison d'un marchand. Que de larmes elle a dû verser ! que de repentirs elle a dû connaître ! O mon fils ! en vous abandonnant comme elle à votre honteux délire, ne voyez-vous pas que la même punition vous attend ? Que dis-je, la même ! ainsi que votre crime votre châtiment serait bien plus grand, car enfin, malgré la haute naissance d'Amélie, son sexe lui donnait la facilité de s'ensevelir dans l'obscurité; mais vous, issu du sang le plus illustre, héritier et seul rejeton des comtes de Woldemar, destiné aux premières charges de l'Etat, agréé par votre souverain comme l'époux d'une fille de son sang, où irez-vous cacher la splendeur de votre nom quand vous en serez déchu ? Les titres qui font aujourd'hui votre gloire vous poursuivront alors pour éclairer votre opprobre; chacun aura le droit de vous le reprocher; les hommes de la plus basse extraction pourront vous dire : « Je vaux mieux que toi, « car je suis resté dans le rang où le ciel « m'a placé; mais, toi, c'est par ta faute « que tu as perdu le tien. » Ernest, ce n'est pas en vain que mon sang coule dans vos veines : vous avez de l'orgueil, vous ne vous verrez point sans désespoir l'objet du mépris général, et celle que vous pourriez accuser d'en être la cause ne tarderait pas à vous devenir odieuse. Alors, sans amour, errant dans un autre hémisphère, à cet âge où l'ambition parle le plus fortement au cœur, quel sera votre sort ? où trouver des consolations ? Vous penserez à votre patrie, que vous étiez destiné à honorer, et où votre nom ne se prononcera plus qu'avec dédain; vous penserez à votre mère, qui avait mis en vous tout son espoir et sa gloire, et que vous aurez conduite au tombeau. J'aurais voulu, mon fils, ne vous toucher que par les seules considérations de l'honneur; j'aurais voulu que, pour renoncer à vos projets, vous n'eussiez pas eu besoin de savoir que je n'y survivrais point. Ah ! mon enfant ! crois-tu que je pourrais supporter ta honte ? crois-tu que je pourrais vivre pour te voir déshonoré ? et Amélie elle-même, si elle a les vertus que tu lui prêtes, si elle n'est pas tout-à-fait indigne de l'amour qu'elle t'inspire, pourra-t-elle consentir à t'entraîner dans cet abîme où elle s'est perdue, et dont, mieux que personne, elle doit mesurer la profondeur ? Quelle idée devrions-nous prendre d'elle si elle le voulait ? et quelle estime pourrais-tu faire d'une femme qui, pour satisfaire sa passion, consentirait à dégrader son amant ? Ernest, j'ai meilleure opinion d'Amélie que vous n'en avez vous-même : malgré son impardonnable faute, elle a de la bonté dans le cœur et même de la noblesse; elle a pu vouloir se sacrifier elle-même à son amour, mais elle n'y sacrifiera jamais un autre. Hélas ! mon Ernest ! qui l'a plus aimée que moi, cette Amélie ? » a continué ma mère en versant quelques larmes; et tandis qu'elle parlait, je sentais mon sang bouillonner dans mes veines et se porter à mon cœur et à ma tête avec tant de violence, que je craignais de perdre connaissance, et de ne plus entendre la voix de ma mère dire qu'elle avait aimé Amélie. « Long-temps je fis tout mon bonheur de te la donner pour épouse; je sais quels charmes, quelles vertus elle promettait;

et si elle se fût conservée pure, la fille même des rois ne l'eût point égalée à mes yeux. Mais, mon fils, plus je rends justice à ce qu'elle était, plus vous me trouverez inexorable maintenant : sa conduite l'a souillée d'une tache indélébile qu'aucune puissance de la terre ne peut effacer : mon consentement même, à quoi vous servirait-il ? il ne vous sauverait pas du déshonneur. Ah ! mon cher enfant ! si en le donnant je n'immolais que moi-même, crois-tu qu'en voyant tes larmes j'eusse compté ma vie pour quelque chose ?..... » Elle s'est arrêtée pour attendre ma réponse, sans doute ; mais je ne pouvais parler : toujours à genoux, la tête appuyée contre le marbre de la cheminée, une sueur froide coulait sur tout mon corps ; ma langue était glacée. « N'avez-vous rien à me répondre, Ernest ? » m'a dit ma mère. Je suis demeuré dans mon immobilité. Elle a relevé ma tête, et, effrayée sans doute de mon extrême pâleur, elle m'a dit, d'un ton plein d'effroi : « Mon fils ! mon cher fils ! qu'avez-vous ? vous sentez-vous malade ? — Ah ! ma mère ! me suis-je écrié en mettant sa main sur mon cœur, c'est là qu'est Amélie ; elle y est avec ma vie, vous ne pourrez les en arracher qu'ensemble. » A ces mots, elle m'a repoussé, et se levant brusquement, elle a fait quelques tours en silence dans la chambre ; puis, s'arrêtant debout devant moi, elle m'a dit : « Je vois que votre esprit est tout-à-fait troublé, et que ce serait une folie d'essayer de vous convaincre par des arguments raisonnables ; je vous commande donc, sous peine d'encourir ma malédiction, de ne plus songer à Amélie comme à votre épouse, de cesser toute correspondance avec elle, et de me laisser le soin de lui apprendre qu'Ernest étant celui qu'elle aime, elle doit renoncer à l'espoir d'être à vous. » A cet ordre, à cette menace, toutes mes forces sont revenues ; et me levant avec impétuosité : « Eh bien ! lui ai-je dit, contentez donc votre haine, maudissez votre fils, car il renouvelle en votre présence le serment qu'il a fait à Amélie de lui être fidèle et de n'avoir jamais d'autre épouse.... — Arrête, arrête, mon fils, a interrompu ma mère, rétracte ce serment impie fait dans un moment d'égarement : non, tu n'as point juré ta honte ; non, tu n'as point juré ma mort, a-t-elle ajouté en tombant à mes genoux. O mon enfant ! cher objet de ma tendresse, mon unique consolation, je t'en conjure, prends pitié de ma douleur, prends pitié de toi-même ; au nom de ce sein qui t'a nourri, de ces entrailles qui te portèrent, ne repousse pas les prières d'une mère au désespoir ; elle ne rougit point de baigner tes pieds de ses larmes : pour obtenir le seul bien dont elle soit jalouse sur la terre, elle s'humilierait plus encore ; prosternée devant toi, elle attend son arrêt. Ah ! promets que tu lui conserveras l'honneur de son fils. » Adolphe, l'état de ma mère, son abaissement, ses sanglots m'ont terrassé ; j'ai voulu lui obéir, mais vainement ; j'ai tenté de dire que je renonçais à Amélie, il m'a été impossible de proférer ces horribles paroles. — Tu ne veux donc pas obéir ? m'a-t-elle demandé d'une voix tremblante et suffoquée par la douleur. — Hélas ! ma mère, ma vie est à vous ; mais trahir Amélie, mais promettre de l'abandonner, non, je ne le puis, je ne le puis. — Ah ! c'en est trop, » a-t-elle dit en se levant et portant la main à son front. Elle a fait quelques pas vers la porte ; je la suivais des yeux ; je l'ai vue tout-à-coup pâlir et tomber sur le parquet ; je me suis élancé vers elle ; elle était sans mouvement et ne respirait plus.

Elle est restée vingt-quatre heures dans cet état : les médecins que j'ai fait appeler ont déclaré que c'était une apoplexie causée par le sang et la contraction des nerfs. J'ai veillé tout le jour et la nuit auprès d'elle dans un désespoir dont un seul mot peut vous donner l'idée. Durant ces heures si longues, où je croyais la voir expirer à chaque minute, l'image d'Amélie ne s'est pas présentée une seule fois à ma pensée. Je ne puis rien dire de plus.

La force des remèdes lui a rendu la

rendu coupable envers Amélie..... Amélie! ô Amélie! que ton nom me déchire! tu pleureras sur mon silence, et je n'oserai t'écrire; non, je ne t'écrirai point pour t'apprendre que j'ai renoncé à toi. Écoutez, Adolphe, prenez toutes mes lettres, depuis la première que je vous écrivis en arrivant au château de Grandson jusqu'à celle-ci; rendez-vous auprès d'Amélie, et dites-lui, en lui remettant ce funeste paquet : « L'infortuné qui les « écrivit a dû obéir à sa mère, mais il « n'a pas pu survivre à votre perte; et « quand il a vu qu'il fallait exister sans « vous, il est descendu vous attendre au « tombeau..... » Adolphe, un cercueil avec Amélie, voilà maintenant où se bornent tous mes vœux; le ciel ne les rejètera pas, j'espère..... Déja je sens un froid mortel arriver jusqu'à mon cœur.... les forces me manquent : adieu.

LETTRE LXXVI.

AMÉLIE A ERNEST.

Du château de Grandson, 6 juillet.

Quoique vous ne me disiez point la cause qui peut vous faire différer votre retour, et qu'il soit possible que vous soyez demain ici, il suffit que cette lettre puisse vous trouver à Dresde pour me déterminer à l'écrire.

Il y a dans celle que j'ai reçue de vous, ce matin, quelque chose que je ne puis définir, et qui m'a troublée jusqu'au fond de l'ame. Je suis moins effrayée peut-être des malheurs que je prévois, que du désordre, du mystère qui règne dans toutes vos expressions, et que je ne sais à quoi attribuer. Vous avez quitté la Suabe sans m'avoir dit un seul mot des dispositions de votre mère; vous arrivez à Dresde, et ne me parlez que de celles de madame de Woldemar; et quand c'est elle qui va prononcer sur mon sort, c'est pour Ernest que vous me demandez ma pitié..... Adolphe, croyez-vous donc que, dans la situation où je suis, il puisse me rester quelques larmes à donner à des peines étrangères? Enfin, pour la première fois, vous me déclarez

positivement que vous avez un secret pour moi, et vous ne paraissez seulement pas vous souvenir que vous avez passé quinze jours entiers sans m'écrire..... quinze jours entiers, Adolphe! et sur cela pas une excuse!..... Eh bien, peut-être as-tu mieux fait de n'en point donner : puisque tu ne songes pas à te justifier, il faut bien que tu sentes que tu n'en as pas besoin, et qu'il y a assez d'amour dans ta lettre pour m'empêcher de pouvoir t'accuser..... aussi, je ne t'accuse point, je t'obéis, je me fie, comme tu le demandes, à ta foi et à ton amour. Ah! je n'ai pas un cœur qui puisse croire aisément que ce que j'aime est coupable.

Je lisais encore votre lettre, lorsqu'Albert est venu m'en apporter une de Blanche, arrivée par le même courrier; le nom d'Ernest n'y est pas tracé une seule fois : ce silence dont mon frère se réjouissait, m'a semblé, d'après ce que vous me dites, du plus sinistre augure : j'ai tremblé que déja elle n'eût quelque chose à cacher, et qu'elle ne se tût sur les nouvelles dispositions de madame de Woldemar, que par la crainte de ne pouvoir dissimuler le plaisir qu'elles lui causaient. Pendant que mon frère me parlait de sa joie, je demeurais les yeux attachés sur votre lettre, et le cœur palpitant d'un secret effroi : il me parlait de sa joie, l'infortuné! et le papier qui pouvait la détruire était là, près de lui; sa main aurait pu le toucher; il y portait même des regards distraits!...... O Adolphe! qui peut répondre qu'il n'existe pas tout près de soi ce mot, cette vérité qui doit détruire à jamais le bonheur dont nous nous croyons le plus assurés? je l'avoue, la confiance d'Albert me fait trembler sur celle que je vous accorde : il me semble être entourée de fantômes mensongers, d'ombres qui fuient devant moi; et, pour croire même à votre existence, Adolphe, j'ai besoin de vous revoir. Ah! prends pitié d'un esprit troublé, d'un cœur malade que ta présence seule peut guérir; et puisque ma vie est encore le premier intérêt de la tienne, ne diffère plus ton retour; mais si ce n'est pas demain que tu arrives, sans doute tu ne trouveras plus mon frère ici : toute sa destinée dépend peut-être de son prompt retour à Dresde; avec cette idée, tu crois bien que je le presserais de partir, lors même que mon intérêt demanderait qu'il restât. Les regards de mon frère me gênent; je vois qu'il ose à peine épancher devant moi tous les sentiments honnêtes dont son ame est remplie; il craint que l'éloge de la vertu ne soit la condamnation de sa sœur. O mortelle et trop juste douleur! j'ai donc perdu l'estime d'Albert! mais, s'il me méprise, pourquoi m'aime-t-il encore?.... Ah! qu'il parte, *qu'il m'oublie*; je sens que je *puis tomber dans de telles situations où son amitié me deviendrait le plus insupportable des liens.*

Adolphe, ne t'effraie pourtant pas de ma douleur, car je puis pleurer encore : les larmes sont le seul soulagement du cœur brisé; mais on ne veut de soulagement que tant qu'il reste de l'espérance.

LETTRE LXXVII.

AMÉLIE A ERNEST.

Du château de Grandson, 16 juillet.

Vous n'arrivez point, vous n'écrivez plus; et, dans les angoisses qui me déchirent, croiriez-vous que j'ai pu trouver une idée plus cruelle encore que celle d'être oubliée de vous? j'ai craint pour votre vie..... Adolphe, je suis sûre que vous êtes malade, peut-être en danger; l'agitation aura enflammé votre sang, vous n'aurez pas voulu me le dire, c'est là l'unique cause de votre silence..... Ah! qui pourra m'instruire de ton sort, et me révéler tout ce que j'ai à craindre? S'il est vrai que tu ne puisses le faire, ouvre ton cœur à un ami, dévoile-lui ma honte s'il le faut; que m'importe, pourvu qu'il me rassure : puisqu'Ernest t'aime, et qu'il est près de toi, conjure-le de m'écrire; qu'il sache que ce cœur qui lui fut destiné a été constamment déchiré par mille douleurs, et est maintenant en proie à la plus cruelle de toutes; s'il

croit que je l'ai offensé, qu'il me pardonne et me plaigne. Tu dis qu'il n'est point sans pitié comme sa mère; il ne me refusera donc point les lumières que je demande, il m'apprendra quel est ce malheur qui m'attend. Ah! Dieu! c'est donc sa main qui me donnera ou la vie ou la mort! Fatale et bizarre destinée, qui me force à invoquer le secours de l'homme dont je n'aurais jamais cru être assez séparée!

Mon frère va retourner à Dresde : je l'en ai supplié à genoux; il a souscrit à ma prière, j'en bénis le ciel. Je sens que j'ai besoin que mon frère s'éloigne, et que rien ne gêne ma liberté : mille projets fermentent dans mon sein; soit que j'aie à craindre pour ta vie, ou que j'aie perdu ta tendresse, il faut que mon incertitude finisse; mais m'occuper de soins paisibles, conserver un visage serein quand toutes les inquiétudes me dévorent! c'est plus que je ne puis faire..... O Adolphe! où es-tu maintenant? quel lieu te cache à ma tendresse? et comment se fait-il que celle qui n'existe que de ta vie soit dans l'ignorance de ton sort?.... Comment! pas un mot, un seul mot! Ah! s'il n'était plus temps, si cette lettre ne te trouvait plus...... je succombe à cette horrible pensée : plutôt que de vivre une minute de plus avec elle, dis-moi, répète-moi que tu as cessé de m'aimer, que tu m'as retiré ton amour, ton amour que j'ai payé de tout mon bonheur; mais peut-être est-il vrai? Ne sais-je pas que, même au moment d'expirer, en pensant à ta douleur, j'aurais trouvé des forces pour t'écrire?...... O Adolphe! s'il se pouvait que tu eusses violé tes serments, et que ton cœur m'eût oubliée! Non, ne me le dis point, laisse-moi mourir de mon incertitude : je ne veux pas emporter au tombeau l'affreuse idée de te savoir coupable.... Mais, que dis-je! où m'entraîne un mouvement injuste? Pardonne, Adolphe, à une infortunée qui se débat contre une douleur qui la tue, d'avoir pu douter de ta foi; pardonne-moi, ô Dieu suprême! d'avoir osé croire que mon amant trahirait les serments qu'il t'a faits : non, une si noire perfidie n'entrera jamais dans son cœur, et l'ange de mes jours ne les abandonnera point au désespoir. Hélas! je te connais trop bien pour pouvoir m'abuser sur le malheur dont le ciel me menace..... Si tu vis encore, tu vis pour Amélie, et bientôt tu le lui apprendras toi-même; mais si ce funèbre silence se prolonge, le coup sera frappé, elle aura tout perdu; et alors, crois-tu que celle qui consent à se montrer déshonorée aux yeux d'Ernest et du monde entier, pour être un instant plus tôt rassurée sur ton sort, ne regardera pas comme une bien faible preuve d'amour de ne pouvoir te survivre?

LETTRE LXXVIII.

ADOLPHE DE REINSBERG A MADAME DE SIMMEREN.

Du château de Woldemar, 18 juillet.

Si je n'ai point cédé, Madame, à la bonté qui vous faisait désirer de me garder plus long-temps auprès de vous, c'est que l'honneur me le défendait. Les caresses maternelles dont vous ne pouviez vous abstenir auraient tôt ou tard compromis votre secret; j'ai dû avoir, pour votre intérêt, un courage que vous n'aviez pas vous-même, et me priver de votre présence plutôt que de vous nuire par la mienne. Il se peut que cette fermeté d'ame vous paraisse dureté de cœur; et en effet, on m'a reproché plus d'une fois d'en avoir; mais depuis que je suis dans le monde, les maux qu'entraîne la faiblesse m'ont toujours paru si funestes, que, jusqu'à mon dernier soupir, je préférerai, à la séduction de la tendresse qui amollit, la rudesse de la vertu qui fortifie; et je crains moins d'outre-passer le but qu'elle me montre, que de risquer de demeurer en arrière.

J'ai trouvé madame de Woldemar dans son lit; sa santé est visiblement altérée; je doute même qu'elle se rétablisse jamais entièrement; mais l'état d'Ernest est plus déplorable encore, et

j'avoue que je n'ai pas eu le courage de le serrer entre mes bras sans verser des larmes. Ah! Madame, que n'ai-je pas perdu en lui! quel homme il promettait! que de vertus on devait en attendre! une passion fatale les a toutes flétries, et je n'ai retrouvé que l'ombre d'Ernest. Quel changement en six mois! son extérieur est aussi méconnaissable que son ame; ses traits, où brillaient jadis une si noble fierté et un si grand caractère, sont défigurés par la douleur; ses yeux, caves et éteints, ne s'animent plus qu'au seul nom de celle qu'il aime; et l'effort qu'il a fait pour céder à sa mère a véritablement troublé son esprit : il ne la quitte point tant qu'elle est éveillée; mais à peine s'endort-elle, qu'il court s'enfermer dans sa chambre, où il écrit sans ordre et sans suite des pages pitoyables et déchirantes, adressées à son amante, mais qu'il ne lui envoie pas, parce qu'il l'a promis à sa mère.

Je ne vous donnerai pas sur ce qui se passe ici tous les détails que vous désireriez sans doute; le nom de celle qui a causé tant de troubles et de désordres dans cette maison est un secret qu'il ne m'est pas permis de vous confier, et l'obligation de me taire sur ce point me forcera au silence sur beaucoup d'autres : cependant, ce qu'il me sera possible de vous apprendre sans indiscrétion, je le ferai.

J'ai causé avec madame de Woldemar de l'état de son fils; elle le voit, s'en afflige, et demeure inflexible; jamais son orgueil ne cèdera : je blâme cet excès, je le lui ai dit. Si le choix d'Ernest offensait la vertu, qu'elle le laissât mourir plutôt que de le satisfaire, je l'aurais approuvée; mais la femme qu'il aime est honnête, dès-lors il faut la lui donner, parce que, dans l'état où il est, c'est le seul remède qui puisse le guérir. Madame de Woldemar m'a menacé de m'éloigner de son fils si je persistais dans ce sentiment : elle le peut faire, car, comme je le crois juste et vrai, j'y persisterai. D'un autre côté, j'ai tenté aussi un effort sur le cœur d'Ernest : « Puisque vous avez eu le courage de céder, lui ai-je dit, serez-vous généreux à demi? et ferez-vous payer si durement votre soumission, en vous laissant accabler par la douleur? — Ma mère n'est donc pas encore satisfaite? a-t-il repris d'un air assez tranquille. — Elle l'est beaucoup, mais moi je ne le suis point encore, et vous-même ne devez pas l'être non plus, puisque votre sacrifice, quoique grand, n'est pas complet. » Il a souri avec amertume, et, oubliant sans doute que j'étais là, il s'est dit à lui-même : « Les insensés! ils croient que mon sacrifice n'est pas complet..... s'ils savaient l'étendue du mien, s'ils connaissaient mon crime..... Mais je suis tranquille, j'en ai plus fait que je n'en puis supporter; je ne souffrirai pas longtemps; mais en mourant je ne la quitterai pas. Son image restera là, toujours là. » En prononçant ces derniers mots, il a pressé fortement ses deux mains sur son cœur, et est resté une demi-heure dans la même attitude, pensif et immobile. Je me promenais en silence dans la chambre; enfin, il s'est approché de moi : « Adolphe, est-il arrivé des lettres d'elle? — Non; mais s'il en vient, faudra-t-il vous les remettre? — Assurément; ne suis-je pas en état de les lire? — Je crois qu'il vaudrait mieux ne le pas faire; elles vous rendront l'exécution de votre promesse plus difficile, elles accroîtront votre faiblesse. — Il a raison, j'ai eu de la faiblesse; j'aurais dû laisser mourir ma mère, a-t-il dit en fixant la terre d'un œil farouche. — Malheureux! qu'osez-vous prononcer? vous regrettez le nom de parricide? — Non, a-t-il repris en secouant la tête, je ne puis consentir à le porter; mais quand ma mère sera rétablie, je me dégagerai de mes serments..... — Qui? vous, Ernest, vous serez un homme sans honneur et sans foi? — Et de quel droit ma mère compterait-elle sur la sainteté de ma promesse, quand elle m'a forcé à en violer une plus sacrée?..... J'y suis résolu : celui qui a pu trouver une raison d'être infidèle à son premier engage-

ment, en saura bien trouver une autre pour l'être aussi au second. »

Je n'entrerai pas dans de plus longs détails, Madame; en voilà bien assez sans doute pour faire rougir les hommes de l'état de dégradation où les passions peuvent les réduire. L'orgueil et l'amour luttent ensemble avec la même force entre Ernest et sa mère : tous deux, également aveuglés, ne voient plus la raison et ne se soucient plus de la vertu; ce n'est plus le bien qu'ils veulent, mais le contentement de leurs passions qu'ils demandent à toute force et à tout prix : quel indigne combat! ce n'était pas là ceux auxquels Ernest s'exerçait avant qu'il m'eût quitté.

Il y a ici une jeune personne qu'on m'avait peinte comme frivole et coquette, et dont je suis forcé d'admirer le bon sens et la douceur : mademoiselle de Geysa ne quitte guère le chevet de sa tante, et lui prodigue les soins les plus attentifs; mais ceux qu'elle donne à Ernest ont tant de charmes, elle unit en lui parlant tant de justesse, de vérité, à tant de graces, que je m'étonne souvent qu'il ne daigne seulement pas lui répondre. On dit qu'elle est destinée au comte Albert, et qu'il est digne de la posséder. Puisse un hymen si bien assorti servir d'exemple au monde, d'encouragement à la vertu, et faire rougir les hommes d'aller toujours chercher le bonheur au sein des passions insensées et des avilissantes erreurs.

Pour vous, madame, je vous en conjure, ne vous inquiétez plus de mon sort : il n'y a point d'avenir pour celui qui ne peut aspirer à rien; ma situation doit me faire regarder l'obscurité comme mon asile et mon seul partage; il ne m'est permis ni de briguer la faveur des princes, ni d'aspirer à la main d'une femme vertueuse : en est-il qui ne rougît de s'allier à moi!

Pardonnez, Madame, ces réflexions si douloureuses; quoiqu'elles ne diminuent rien de ma tendresse et de mon respect pour vous, peut-être n'est-ce pas à ma mère que j'aurais dû les confier.

LETTRE LXXIX.

AMÉLIE A ERNEST.

Du château de Grandson, 8 août.

Depuis ma dernière lettre, trois semaines se sont écoulées, et votre silence dure encore..... Ce n'est point un silence de mort, ainsi que je l'ai cru, et la vérité m'est enfin connue.

Il y a huit jours que mon frère m'a quittée. Ce matin, est arrivée pour lui une lettre de Blanche; je l'ai ouverte; Albert l'avait permis; voici ce qu'elle contenait : *Adolphe de Reinsberg est arrivé chez madame de Woldemar depuis peu de jours.* Depuis peu de jours! et si je vous en crois, il y a plus d'un mois que vous êtes à Dresde; votre lettre du 29 juin dernier était datée du château de Woldemar. *Il ne quitte point Ernest, qui est fort mal.* Ce n'est donc pas vous qui êtes malade? cette raison, sur laquelle je fondais votre excuse, n'existe donc point? *Sans valoir son ami, il a une sorte de rudesse qu'il serait assez flatteur d'adoucir.* Je ne vous ai jamais connu cette rudesse; et quelques lignes plus bas, elle ajoute : *Quoiqu'il traite l'amour de démence, et qu'il condamne sans exception ceux qui s'y livrent, je ne crois pas qu'il en soit si loin qu'il le prétend : deux ou trois choses qu'il m'a dites me prouvent que quelques doux regards le feraient bientôt changer d'opinion et de langage.*

Eh quoi! ce serait vous qui ne verriez dans l'amour qu'une folie, et qui pourriez vous laisser subjuguer par une coquette?

Il soigne son ami par devoir, mais sans le plaindre, parce qu'une passion malheureuse est la cause de son mal.

Infortuné Ernest! l'amour te fait mourir, et c'est Adolphe qui n'a pas une larme à donner à ton malheur! Je ne sais plus où fixer ma pensée; tout est contradiction entre ce que vous m'avez dit et ce que Blanche écrit...... La lumière funeste que m'apporte sa lettre n'éclaire qu'une partie de mon sort,

l'autre reste dans d'épaisses ténèbres; je suis environnée de piéges, de mystères et de mensonges..... Si vous êtes Adolphe, vous me trahissez maintenant; si vous ne l'êtes point, songez dans quel moment vous m'avez trompée..... le ciel, et peut-être mon cœur, n'ont point de pardon pour un semblable crime.

Si vous n'êtes pas plus Adolphe que vous n'étiez Henry, qui donc êtes-vous? tout de vous m'est inconnu; mais si j'ignore le nom de l'homme auquel j'appartiens, ce que je sais du moins, c'est qu'il m'a indignement trahie; ce que je sais, c'est qu'il s'est joué de ma vertu, de ma vie et de mon bonheur; ce que je sais, c'est qu'il m'a conduite à ce dernier terme de la misère qui me fait envier la condition de la plus misérable créature, qui connaît au moins son séducteur..... Que me faut-il de plus? n'en est-ce pas assez pour être sûre qu'il ne me reste de ressource que le désespoir, et que le moment est venu de décider mon sort?...... Si cette lettre vous parvient, et qu'il fût possible que la violence de mes maux vous touchât, quoiqu'assurément mes expressions soient bien faibles pour l'état où je me trouve, et dont moi seule je peux connaître toute l'horreur; que la pitié ne vous ramène point ici; vous m'y chercheriez en vain..... Je ne reverrai plus les lieux où je vous ai connu; je fuis, je renonce à vous, je renonce à tout; je hais un monde où il se trouve de pareilles douleurs et de telles perfidies; enfin, lorsque je pourrais vous croire encore, lorsque vous m'aimeriez toujours, je repousserais la confiance, je rejèterais votre amour, et de même qu'à présent la mort me semblerait plus douce que tout le bonheur que vous pourriez m'offrir.

LETTRE LXXX.

ALBERT A BLANCHE.

Munich, 4 août.

Je vais vous revoir, Blanche, et je sens, en m'approchant de vous, diminuer le regret d'avoir quitté ma sœur; cependant, comme je ne veux point me parer à vos yeux d'un sacrifice que je n'ai point fait, je vous avoue que, malgré la vive et profonde tendresse qui m'appelle toujours où vous êtes, j'aurais moins écouté sa voix que celle du devoir, qui me prescrivait de ne point abandonner ma sœur, si cette tendre amie, tout en larmes, ne m'avait demandé à deux genoux, au nom du repos de toute sa vie, de ne point hasarder mon bonheur. « Albert, me disait-elle, avec cet accent pénétrant qui est son plus grand charme, et qui vous sied si bien, Blanche, quand vous daignez l'employer; Albert, dans l'état où je suis, la seule consolation qui me reste sur la terre est de te voir heureux : si un délai de ta part *indisposait* les parents de Blanche, *ou la livrait elle-même à un nouveau goût*, en vain je demanderais au ciel la force de vivre pour toi, il ne me la donnerait pas, Albert..... Promets-moi donc de partir, mon frère, de partir sur-le-champ. » Et en parlant ainsi, elle élevait vers moi ses mains suppliantes. J'ai vu que sa conscience était oppressée du mal que mon séjour en Suisse pouvait me faire, que mon départ lui rendrait la tranquillité, et je ne dissimule pas qu'en me décidant à revenir auprès de la femme qui m'est si chère, dans l'espérance de recevoir une main qui doit faire les délices de ma vie, c'est aux prières de ma sœur que j'ai cédé. Je vous connais assez, Blanche, pour être sûr que cet aveu ne vous blessera pas; je n'en dirais pas autant des paroles échappées à ma sœur sur *le nouveau goût auquel vous pourriez vous livrer* : il se peut qu'un pareil soupçon révolte votre fierté; cependant, mon amie, considérez que ce n'est pas moi qui l'ai dit, ni qui l'ai craint, et qu'Amélie, qui vous connaît moins et qui m'aime avec excès, a pu, sans vous offenser, se livrer à des alarmes exagérées : il faut peut-être vous avoir observée avec tout l'intérêt d'un cœur qui vous est aussi dévoué que le mien, pour être sûr qu'il est des bornes que vous ne passerez point, et que jamais vous ne

votre arrivée, car enfin, il ne vous connaît pas, et, depuis huit jours, c'est la seule idée qui ait paru lui faire impression : à l'instant même où il l'a apprise, l'agitation a remplacé l'immobilité, et, au lieu du morne silence qu'il gardait, il répète souvent : *Albert arrive, je le verrai, oui, je le verrai, je lui parlerai.*

Quel que soit le motif de cette bizarre fantaisie, vous y cèderez assurément : quand l'humanité ne vous y engagerait pas, l'amitié vous en ferait la loi : car Ernest parle d'Amélie avec intérêt; le souvenir qu'il en conserve est d'un cœur sensible, et je vous assure qu'il ne la voit pas des mêmes yeux que sa mère. Je crois encore que la sensibilité que vous savez mettre dans la raison, et l'onction avec laquelle vous prêchez la sagesse, feront plus d'effet sur l'ame d'Ernest que l'inflexible rigorisme de son ami. Je dispute souvent avec Adolphe, et dussiez-vous me gronder encore, je vous avouerai que je ne vois point sans plaisir que je suis la seule à laquelle il cède : quand on aime un peu la domination, on se plaît à captiver ce qui résiste, et à voir faible pour soi ce qui est fort contre tout le reste; cependant, Albert, soyez sûr que je m'enorgueillis peu de ces légers triomphes, et que le plaisir de vous les sacrifier est leur plus grand prix à mes yeux.

Adolphe n'est point aimable comme Ernest; il étonne et ne touche point : lors même que je ne vous aimerais pas, peut-être aurais-je pu l'écouter, mais jamais lui répondre.

Je pars demain pour Dresde, afin que vous m'y trouviez à votre arrivée; j'ai mille choses particulières à vous dire, et ici je suis entourée de trop de témoins pour espérer vous voir à mon aise : vous savez bien que quand un autre est là avec vous, je suis avec vous comme avec un autre, et cet arrangement ne fait pas le mien, ni le vôtre, j'espère.

LETTRE LXXXII.

AMÉLIE A M. GRANDSON.

Du château de Grandson, 12 août, dix heures du soir.

Combien j'aurais voulu épargner à mon bienfaiteur, à mon ami, à mon second père, la douleur que je vais lui causer!... je ne le puis, le ciel sait que je ne le puis... Je pars, je vous laisse mon enfant... je suis sûre que vous le protégerez... consolez-le, s'il se peut, du malheur de m'avoir eue pour mère; apprenez à cette innocente créature à pardonner, même à celui qui cause ma mort. O mon oncle! quand je m'arrache des bras de mon fils, quand je vous abandonne, quand je parais ingrate et dénaturée, croyez qu'une fatalité plus forte que moi m'entraîne. Adieu, mon oncle!..... il sera peut-être long cet adieu.... Ah! je vous en conjure, ne me haïssez pas.

P. S. N'instruisez point Albert de mon départ avant d'avoir eu de mes nouvelles; promettez-le-moi, mon oncle, c'est la dernière grace que j'implore; cette preuve d'amitié que vous me donnerez est du plus grand intérêt pour moi; mais si dans un mois je ne vous ai point écrit, vous serez libre alors de révéler ma fuite à mon frère.

P. S. Mon frère prendra soin de mon fils, et lui apprendra à vous aimer comme sa mère vous aimait.

LETTRE LXXXIII.

ADOLPHE A BLANCHE.

Du château de Woldemar, 11 août.

Vous m'ordonnez, Mademoiselle, de vous instruire chaque jour de l'état de votre tante et de votre cousin, je vous obéirai; mais, hélas! je n'ai rien de consolant à vous apprendre.

Ernest, plus abattu par la douleur que par la fièvre, n'a point quitté son lit depuis votre départ; au moindre bruit, il écoute et s'informe si c'est le comte Albert qui arrive; dès que son espérance lui est ôtée, ses yeux se referment à l'instant. Madame de Woldemar a demandé hier à voir son fils; je l'ai priée d'attendre quelques jours encore, en l'assurant qu'ils n'auraient la force ni l'un ni l'autre de supporter une pareille entrevue. Sans savoir précisément jusqu'à quel point Ernest est malade, comme elle a craint sans doute qu'il ne le fût assez pour s'attendrir, elle n'a point insisté.

J'espère, Mademoiselle, vous voir instruite avant peu du secret que vous désirez si vivement savoir : Ernest veut le confier au comte de Lunebourg, et celui-ci le déposera aussitôt, sans doute, dans ce cœur pur qui s'est donné à lui. Heureuse et sainte confiance, Mademoiselle, doux fruit d'un amour vertueux, et le plus précieux trésor dont l'homme puisse jouir sur cette terre!

Ernest désire *que j'aille à Dresde pour* presser le comte Albert de venir ici : je compte partir après-demain. J'espère que ma présence ne vous sera pas importune, et qu'en faveur du motif qui me guide, vous me pardonnerez de venir troubler les premiers moments de votre réunion avec l'homme que vous aimez.

Vous avez quitté Woldemar, Mademoiselle, avec la persuasion que j'avais un cœur dur que les maux d'Ernest touchaient faiblement. J'avoue que j'ai cru long-temps qu'il n'y avait point de passions qu'un grand courage ne pût vaincre, et que, sans une faiblesse criminelle, on ne s'abandonnait pas à celles qu'on se reprochait; mais, depuis que je suis ici, mon opinion s'est ébranlée; je sens qu'on ne dompte pas son cœur comme on le voudrait, et qu'il est tel sacrifice dont la vertu même ne consolerait peut-être pas. Vous voyez, Mademoiselle, que ce que vous appelez mon inexorable stoïcisme n'a point tenu contre la vue d'Ernest et vos raisons, et que les peines que vous avez prises pour l'adoucir n'ont pas été perdues.

LETTRE LXXXIV.

ERNEST A ADOLPHE.

Du château de Woldemar, 14 août.

O Adolphe! quel changement inatten-

fus de ce qu'a répondu ma mère ; elle s'est levée de dessus son fauteuil, en s'écriant à plusieurs reprises, ce me semble : « Ernest ! mon fils ! que t'est-il arrivé ? pourquoi m'a-t-on caché ton état ? mon fils, as-tu perdu la raison sans retour ? — Non, ma mère, je suis tranquille... » En vérité, Adolphe, je croyais l'être... « Je suis tranquille, car mon parti est pris... » En parlant ainsi, j'agitais mon bras en portant apparemment mon couteau vers ma mere, car elle m'a saisi la main en s'écriant : « Ernest ! viens-tu pour tuer ta mère ? » Je me rappelle ces mots avec terreur, ils m'ont fait tressaillir. « Tuer ma mère ! moi ! qui ose le dire ? qui ose le penser ? ah ! ne sait-on pas à quel prix j'ai racheté ses jours ?—Malheureux enfant ! » a-t-elle dit en me pressant dans ses bras. Il m'a semblé, Adolphe, que son embrassement réchauffait mon cœur, et j'ai été effrayé de me sentir renaître. « Non, ma mère, non, je ne veux pas vous devoir la vie une seconde fois, lui ai-je répondu en m'arrachant à ses caresses ; c'est trop d'une, reprenez-la ; j'ai horreur de vos dons. » Je ne sais alors quelle a été précisément mon action ; mais je me suis frappé ; j'ai vu mon sang inonder mes habits, rejaillir sur ma mère, et je suis tombé sans connaissance. J'ignore combien cet état a duré ; je n'ai même aucune idée distincte de l'instant où les secours qu'on m'a donnés m'ont fait revenir à moi ; enfin, j'ai reconnu ma mère, et je me souviens parfaitement de son discours, parce qu'à mesure qu'elle le prononçait, je sentais mes idées s'éclaircir, mon sang reprendre sa chaleur, et mon cœur son mouvement. « Ernest, me disait-elle, comme mes raisons n'ont pas pu vous convaincre, ni mes prières vous persuader, et que je n'ai point de force contre la douleur où je vous vois, je consens, mon fils, à céder à vos vœux ; mais avant de vous livrer à vos transports, écoutez à quelles conditions je vous accorde un bien que vous devriez rougir de recevoir. Je ne vous demande pas votre attention, je suis sûre de la

fixer, puisque je vais vous parler d'Amélie. Amélie vous fut destinée dès le berceau, mon fils; voyez quel eût été son bonheur et le vôtre, si, docile aux vœux de sa famille, elle n'eût écouté que son devoir; et imaginez quelle serait sa honte maintenant, si elle savait que cet Ernest qu'elle a sacrifié à un fol et avilissant amour, est l'homme qu'elle aime, et à qui elle désire d'être unie; ce n'est pas tout; si, sans s'asservir même aux impérieuses lois de l'honneur, elle eût écouté seulement les conseils de son trop indulgent frère, et que, pour se donner à M. Mansfield, elle eût attendu votre retour, sans doute en vous voyant elle eût rougi de son choix; alors j'aurais pu lui pardonner, car je l'aimais, Ernest, je ne m'en cache pas, et nous aurions connu des jours heureux; sa funeste précipitation nous a tous perdus : voulez-vous l'imiter, mon fils, et consommer un hymen qui vous déshonore, avant de vous être assuré si celui que j'ai en vue n'excitera pas un jour vos regrets? Votre mère ne commande plus, mon fils, elle conseille; elle ne menace plus, elle prie; elle ne vous demande point de vous enchaîner à la femme qu'elle vous destine, mais de la voir : venez avec moi à Vienne; vous irez chez le prince de B***, vous connaîtrez sa fille, vous pèserez les avantages d'une telle alliance; et du moins, si vous persistez dans votre refus, ce ne sera point sans savoir ce que vous perdez; mais j'exige que vous ne preniez point de résolution avant deux mois; ce n'est pas trop, je pense, quand il s'agit du sort de toute la vie : vous passerez ce temps à Vienne, à la cour de l'Empereur, où vous serez reçu avec les égards dus à votre naissance. Si, à l'expiration du terme prescrit, vos liaisons avec les premières familles de l'Empire, l'éclat de la gloire, la noble ambition des dignités, le sentiment de l'honneur enfin, n'ont point effacé de votre cœur la misérable passion dont il est dévoré maintenant, alors, mon fils..... » Elle s'est arrêtée un moment, et a continué en soupirant profondément : « Alors mon fils, disant un éternel adieu au monde, à la cour, à votre patrie, dont vous étiez destiné à faire l'ornement, vous irez vous ensevelir dans vos montagnes, pour y traîner vos déplorables jours avec celle à qui vous aurez tout sacrifié; votre mère ne s'y opposera plus. » De tout ce long discours, Adolphe, que j'avais écouté avec la plus profonde attention, les derniers mots seuls ont été à mon cœur, et je me suis écrié, en baisant les mains de ma mère avec transport : « Vous ne vous y opposerez plus! O divines paroles! combien votre généreuse bonté commande avec plus d'empire que votre malédiction même. Me voici soumis, ma mère, et j'accepte toutes vos conditions. J'irai à Vienne, je verrai la cour, je verrai qui vous voudrez; disposez de moi, mon obéissance sera sans bornes comme ma reconnaissance; tout ce qui est en ma puissance est à vous : ce n'est pas trop de mettre à vos pieds chaque jour d'une vie que vous consentez à rendre si heureuse. » Ma mère s'est levée, m'a regardé d'un air triste; et, me serrant la main, elle m'a dit : « Calmez-vous, Ernest, votre joie me fait mal : je me retire, j'ai besoin de repos; soignez votre santé; j'espère que le voyage la rétablira, ainsi que la mienne : nous partirons le plus tôt possible. Adieu, mon fils, je compte sur votre parole. » Elle m'a quitté, et quand j'ai été seul, je me suis demandé si ce que je venais d'entendre n'était pas un songe, s'il se pouvait en effet que ma mère eût dit qu'elle ne s'opposerait plus à mon union avec Amélie; j'ai repassé dans ma mémoire chacune de ces paroles si inattendues, et m'arrêtant toujours sur les dernières, je m'écriais avec d'ineffables transports : « Amélie sera mon épouse! je possèderai la bien-aimée de mon cœur! et ma mère ne s'y opposera plus! »

Envoyez-moi, par l'exprès qui vous apportera cette lettre, toutes celles que je vous ai écrites depuis l'instant où j'ai connu Amélie : je les attends pour lui dire qui je suis; ce sont elles qui m'ob-

livré de plus en plus à un misérable amour, qui n'a pris tant d'empire sur lui qu'en aliénant son jugement ; j'ai fléchi, parce que la douceur était le seul moyen de calmer le trouble de ses esprits, et que ce n'est qu'en le rendant à la raison, que je puis espérer de le faire rougir de sa conduite. Je l'avoue, au milieu de la peine que m'a causée sa folie, j'ai rendu graces au ciel de ce que ce n'était point de sang-froid qu'il se déshonorait ; et je n'ai commencé à concevoir quelques espérances que lorsqu'il m'a été possible d'attribuer son obstination à son état. Si le descendant du plus noble sang d'Allemagne a pu vouloir s'avilir, c'est qu'il était en démence : l'idée lui en fera horreur quand il sera rendu à lui-même.

Je sais bien, Adolphe, que vous n'avez pas répondu, comme vous le deviez, aux ordres que je vous ai donnés relativement à votre conduite avec mon fils, et que je n'ai point trouvé en vous la soumission que vous deviez peut-être à mes bontés ; mais j'ai lieu de croire pourtant que vous ne les oublierez pas au point d'encourager Ernest dans ses erreurs : s'il était possible que vous en fussiez capable, soyez assuré que cette main, qui ne s'étendait sur vous que pour vous combler de bienfaits, saurait vous atteindre pour punir votre ingratitude. Si, au contraire, vous n'employez votre influence sur votre ami que pour le rendre à ses devoirs, il n'est point de prix que je ne regarde au-dessous d'un pareil service, ni de récompense que vous ne deviez attendre de la reconnaissance d'une mère. Voici ce que j'exige de vous : soit en écrivant à Ernest, ou en conversant avec lui, paraissez consterné de ma faiblesse (et vous devriez l'être si vous aimiez sincèrement votre ami), dites-lui qu'il serait odieux d'abuser d'un consentement donné dans un moment de terreur ; montrez-lui toujours ma tombe près de l'autel où il s'unirait à Amélie, et les torches funéraires lui servant de flambeau d'hyménée : peignez-lui mon dépérissement, la reconnaissance qu'il me doit, les remords qui l'accableront, le mépris

public qui le poursuivra; menacez-le de la perte de votre estime et de votre amitié; accablez de votre mépris la malheureuse qui le séduit, et qu'il a peut-être déjà déshonorée; enfin, attaquez à la fois son cœur, son imagination et son orgueil: rendez-moi mon fils, Adolphe, et vos droits à ma tendresse seront aussi puissants que les siens.

Je sais qu'Ernest s'étant servi de votre nom pour tromper Amélie, c'est à vous qu'elle adresse ses lettres, et que vous vous êtes chargé de les rendre à mon fils; je laisse à votre conscience le soin de vous dire tout ce qu'un pareil ministère a de honteux: elle vous dira aussi, sans doute, que vous ne pouvez réparer cette faute qu'en ne remettant qu'à moi toutes les lettres qui vous arriveront désormais, me laissant le soin de juger si je dois ou non les montrer à mon fils.

Ne croyez point, Adolphe, que les soupçons que je forme contre l'honneur d'Amélie soient le fruit d'une aveugle colère; je la connais bien; je sais quel empire l'amour a sur son cœur; je ne sais que trop aussi combien elle est aimable et séduisante: il est impossible que mon fils, impétueux comme il l'est, ait passé quatre mois auprès d'elle sans avoir tout obtenu de sa tendresse; et ce n'est pas dans la seule connaissance de leurs caractères que je puise cette conviction, mais dans l'extraordinaire résistance de mon fils : s'il ne se croyait pas lié à Amélie, la vue d'une mère expirante aurait vaincu sa passion : et comme je sais qu'il ne l'a point épousée, pourquoi se croirait-il lié, si elle ne s'était pas donnée?

Adolphe, dans notre dernière conversation, vous m'avez dit que, si Amélie avait été faible, vous la jugeriez plus indigne de la main de mon fils que je ne le fais moi-même : souvenez-vous de cela, pesez les motifs de mon opinion; tâchez de pénétrer la vérité en vous insinuant dans le cœur d'Ernest; et si j'ai vu juste, et que vous soyez l'homme vertueux pour lequel vous vous donnez, vous saurez sans doute ce qui vous reste à faire.

LETTRE LXXXVI.

ADOLPHE A MADAME DE WOLDEMAR.

Dresde, 15 août

Je sais ce que je suis, et ce que vous avez fait pour moi, Madame : jusqu'ici je me suis toujours honoré de vos bienfaits; mais si maintenant vous croyez ne m'avoir élevé au rang de l'ami de votre fils que pour faire de moi un vil esclave, reprenez tous vos dons, je les respecte trop pour consentir qu'ils deviennent le salaire d'une lâche complaisance.

Jeté par ma naissance dans une classe que l'opinion des hommes dévoue à l'opprobre, je sentis de bonne heure que je ne pourrais supporter la vie qu'en élevant mon ame au-dessus de ma condition; et en voyant le mépris public me flétrir à mon berceau, je jurai de lutter contre lui jusqu'à ce qu'il eût fait place à l'estime qu'on doit à une irréprochable vertu. Quand c'est là le but où j'aspire, n'espérez pas, Madame, que ni les récompenses, ni les menaces puissent m'en détourner; je vous écouterai avec la déférence que je dois à vos bontés, mais je ne recevrai d'ordres que de mon devoir; sa voix sera plus forte que celle de la reconnaissance qui me parle pour vous, plus forte que l'amitié qui m'unit à Ernest : en dépit du pouvoir qu'elles exercent sur mon cœur, je résisterai à leur séduction; je le dois à vous, à mon ami, à moi-même; votre intérêt me le commande autant que mon honneur : quand je vois ce que j'ai de plus cher au monde, vous et votre fils, emportés par de tyranniques passions, je dois user de la raison qui m'est conservée pour vous éclairer tous deux. Votre ame se soulève à ce langage, Madame, et l'opinion que je parais avoir de ma supériorité vous offense : hélas! je n'en ai d'autre que celle qui tient à des principes qui ne peuvent m'égarer; et si, dans cette occasion, je crois voir plus juste et marcher plus ferme que vous, c'est que l'équité seule me conduit, et qu'un tel guide ne trompe pas; tandis que l'orgueil et l'amour, ne

assez de vouloir lui ôter le premier, sans tenter encore de noircir l'autre? Vous, sa protectrice naturelle, et par votre sexe et par votre sang, avez-vous pu sans frémir porter la première atteinte au bien le plus précieux de cette infortunée? Moi, Madame, à moins de l'évidence, je n'élèverai jamais la voix contre Amélie : par cela seul que je n'ai aucune preuve contre elle, je la crois pure et sans tache; d'ailleurs, elle ne serait point telle par vertu, que, puisqu'elle aime votre fils, elle aurait dû l'être par intérêt; plus on lui suppose le désir de l'épouser, plus on doit la croire à l'abri de toute faiblesse, car elle doit savoir qu'il n'est point d'homme qui voulût prendre pour sa femme celle qui aurait commencé par être sa maîtresse.

Il est vrai, Madame, que les lettres d'Amélie me sont adressées : j'en envoie deux aujourd'hui à votre fils, c'est vous dire assez que je ne souscris point à votre demande : ces lettres sont le bien d'Ernest, c'est à lui seul que je dois le rendre; quant à ma conscience, elle ne me reproche point le rôle dont j'ai été forcé de me charger, et je crois que vous ne seriez pas plus sévère qu'elle, si vous saviez tous les détails que je dois taire; au reste, fussé-je coupable autant que je vous le parais, cette conscience à laquelle vous en appelez ne m'eût jamais dit, comme à vous, qu'il n'y avait qu'une perfidie qui pût racheter une faiblesse.

Si j'étais votre égal, Madame, peut-être vous eussé-je parlé moins librement; mais un malheureux comme moi, qui n'a de bien que son honneur, et de moyens pour le défendre que sa fierté, doit peut-être, quand on l'attaque, prendre un ton qui fasse sentir aux grands et aux heureux de la terre que leur puissance ne s'étend pas jusqu'à pouvoir avilir l'homme de bien.

Comme vous pouvez voir, Madame, que mes dispositions ne s'accordent pas avec vos projets, et que par conséquent ma présence auprès d'Ernest pourrait vous être importune, j'attendrai pour me présenter chez vous, et pour le revoir,

l'assurance que je puis continuer à être juste et vrai sans craindre d'exciter votre colère; je vous dois assez pour consentir à vivre loin de mon ami, si vous l'exigez, et à payer ainsi vos bienfaits de mon bonheur; mais ils ne valent pas le prix que vous y mettez aujourd'hui.

LETTRE LXXXVII.

ADOLPHE A ERNEST.

Dresde, 16 août.

Je ne sais si vous devez vous réjouir de la condescendance de votre mère; car, lorsque la raison vous sera entièrement rendue, je vous connais un cœur si généreux, que vous croirez ne pouvoir payer une si extraordinaire preuve de bonté, qu'en vous sacrifiant vous-même; et je vous assure, mon ami, qu'aussi long-temps que vous vous laisserez asservir par la passion qui égare vos sens, quelque changement qui arrive dans votre situation, vous ne ferez que changer de malheur.

Et moi aussi, Ernest, je vous demande de réfléchir sur ce que vous allez faire; je ne vous dirai point de songer à ce que vous devez à votre rang et à votre nom, je laisse à d'autres le soin de faire valoir ces orgueilleuses misères; mais je vous demande de méditer sur ce qu'exigent et la vertu et votre bonheur. Votre mère s'est rendue à vos vœux; mais considérez qu'en donnant ce consentement elle a donné plus que sa vie, car je doute qu'elle puisse survivre à votre mariage avec Amélie. Ami, l'amour est un bien de peu de jours, mais le remords est un mal de toute la vie : si vous tuez votre mère, vous n'aurez pas un moment de paix jusqu'au tombeau; et arrivé à ce dernier terme, l'éternité sera là pour punir encore votre crime.... ; mais renoncer à Amélie n'en est point un. Ernest, que lui devez-vous? Amélie n'est point votre épouse; serait-elle donc votre maîtresse? Mais non; puisque vous l'aimez toujours, il faut qu'elle soit demeurée pure et innocente : ce n'est pas vous qui voudriez faire votre compagne d'une femme coupable et déshonnête.

Voici deux lettres d'elle [1]. La plus récente a fait naître un incident dont je vais vous rendre compte, et qui a mis les parties intéressées bien près de la vérité. Au surplus, je vous déclare que ce sont les dernières que je recevrai; s'il en arrive une troisième, je la renverrai avec un mot d'éclaircissement. Ernest, vous n'apprécierez jamais tout ce qu'il m'a fallu d'amitié pour endurer jusqu'à ce jour que mon nom servît de prétexte au mensonge; et si votre maladie ne m'eût rendu faible, il y a long-temps que j'aurais parlé.

Hier, je déjeûnais chez M. de Geysa avec le comte Albert, lorsque la seconde lettre d'Amélie m'a été apportée par mon domestique. J'étais assis près de Blanche; son père et sa mère nous avaient quittés; le comte Albert regardait quelques livres placés dans une petite bibliothèque près de la porte; William entre, me demande, présente un paquet; Albert avance la main, le prend et me le remet. le timbre et l'écriture le font tressaillir. « C'est d'Amélie! s'écrie-t-il avec une extrême surprise. — D'Amélie? répète Blanche. » A ces mots, je sentis la rougeur me monter au visage, et déterminé à me laisser soupçonner plutôt que de trahir votre secret, je baissai les yeux vers la terre en mettant la lettre dans ma poche. « Vous ne la lisez pas, a dit le comte en contraignant son agitation? — Vous le voyez bien, ai-je repris en le regardant avec tranquillité. — Quel étonnant mystère! s'est écriée Blanche en joignant ses mains. » J'ai souri avec amertume et n'ai point répondu. « J'espère que M. de Reinsberg ne se fera pas prier pour l'éclaircir, a ajouté le comte, et qu'il sentira que le frère d'Amélie a droit d'être instruit de tout ce qui la regarde. — Je vous prie de ne pas m'interroger, lui ai-je dit, car il ne dépend pas de moi de vous satisfaire. — Il ne dépend pas de vous.... Ma sœur vous écrit, et je

[1] Celles du 6 et du 16 juillet : on verra plus loin comment celle du 8 août ne lui est pas parvenue.

ne puis en savoir la raison? M. de Reinsberg, ce secret est un outrage : pour l'honneur d'Amélie, il faut le dévoiler sur-le-champ. — Je ne puis vous confier le secret d'un autre. — Osez-vous me faire entendre que c'est celui de ma sœur, et qu'il ne peut m'être révélé? — Je ne dis point cela, Monsieur, je ne veux rien vous faire entendre; je vous déclare seulement que vos questions sont inutiles, et que vos menaces ne me feront pas rompre le silence. — Dieu! s'est écriée Blanche, se pourrait-il qu'Amélie..... — Blanche, a interrompu vivement le comte, je vous défends de concevoir aucune pensée coupable contre l'innocence d'Amélie : les anges n'en ont pas une plus pure. M. de Reinsberg, a-t-il continué en s'approchant de moi et me prenant la main, jamais frère n'a aimé sa sœur comme j'aime Amélie; si vous prenez intérêt à elle, si vous êtes instruit d'un secret qui la touche, à qui le confierez-vous, si ce n'est au plus tendre ami qu'elle ait au monde? Au nom du ciel! ôtez-moi mon incertitude; je ne pourrai la supporter plus long-temps. — Je le voudrais, ai-je répondu d'un ton affectueux, mais je ne le puis : tout ce qu'il m'est possible de vous dire, c'est que je n'ai jamais vu votre sœur, et que cette lettre n'est pas pour moi. — Elle n'est pas pour vous! s'est écriée Blanche : quel trait de lumière! Cette longue absence d'Ernest, cette mystérieuse passion qui le consume, cette femme inconnue que sa mère lui refuse et qu'Adolphe ne veut pas nommer.... — Se pourrait-il que cela fût ainsi? a repris douloureusement le comte en penchant son visage dans ses mains, et qu'Amélie ne l'eût pas avoué à son frère? — Voilà, voilà le vrai motif des questions qu'il me faisait, a continué Blanche avec vivacité, de l'intérêt avec lequel il m'écoutait quand je parlais d'Amélie, de son émotion en voyant son portrait à Lunebourg, de cette terrible lutte avec sa mère, qui a pensé leur coûter la vie à tous deux : il n'y a plus de doute, tout est deviné, tout est découvert, tout est sûr; parlez, parlez donc, M. de Reinsberg : voilà ce que voulait cacher Ernest. — Je croyais vous avoir déja dit, Mademoiselle, ai-je répondu gravement, que je n'étais pas instruit de ce que renferme cette lettre; je demande à votre bonté de vouloir bien vous en souvenir, afin qu'elle m'épargne des questions auxquelles je ne pourrais répondre sans violer le dépôt qui me fut confié. » Pendant ce discours, le comte Albert était demeuré immobile contre la cheminée, la tête toujours appuyée sur ses mains; cependant, comme il s'est aperçu que je me préparais à quitter la chambre, il s'est avancé vers moi, et m'a dit : « Croyez-vous que le comte de Woldemar soit en état de recevoir demain ma visite? — Je le crois; j'ai eu ce matin une lettre de lui qui m'apprend qu'il est beaucoup mieux, et je puis vous assurer du plaisir qu'il aura à vous voir. » Sans me répondre, il est retourné à la cheminée, où il a repris sa même position. J'ai salué Blanche, et je suis sorti.

Vous aurez cette lettre-ci ce soir à six heures, et demain avant dix, sans doute, la visite du comte de Lunebourg. Puissiez-vous opposer le noble courage de la vertu à tous les assauts que vous livrent les événements, votre cœur et vos droits! puissiez-vous sortir vainqueur d'un combat où il ne faut peut être qu'une faiblesse pour vous perdre sans retour! O Ernest! que je retrouve en vous l'homme que j'ai connu jadis! et l'orgueil de posséder un tel ami pourra me faire oublier toutes les peines que vous me connaissez, et toutes celles que je ne vous dis pas.

Vous trouverez dans le paquet ci-joint, toutes les lettres que vous m'avez écrites depuis votre malheureuse connaissance avec Amélie.

LETTRE LXXXVIII.

ERNEST A AMÉLIE.

Woldemar, 18 août, six heures du soir.

O ma bien-aimée! mon épouse! l'idole de mon cœur! le voilà donc arrivé ce jour où tous mes secrets vont t'être

dévoilés, et où je puis t'apprendre quel est celui que tu aimes! Chère Amélie, une secrète voix ne t'a-t-elle jamais dit que nous étions nés l'un pour l'autre? et n'as-tu pas senti que pour t'aimer comme je l'ai fait, mon amour a dû commencer avec ma vie? O toi! ma compagne dès le berceau, qui la première fis palpiter mon cœur, unique objet de mon idolâtrie! oublie Henry Semler, oublie Adolphe, souviens-toi seulement que la main d'Ernest te fut destinée, que ta foi lui était promise, que ton sort était de t'unir à lui.... Amélie, il est accompli.... Ah! qu'à ce nom fatal ton cœur ne se retire pas de moi, qu'il soit au contraire mon excuse et ta consolation! il n'y avait qu'Ernest au monde à qui tu pusses pardonner de t'avoir caché son nom au moment où tu venais de t'enchaîner à lui; il n'y avait qu'Ernest qui pût t'aimer assez pour vaincre le ressentiment de madame de Woldemar, et obtenir son aveu pour notre mariage. O mon Amélie! il est donné cet aveu : ma mère consent à te nommer sa fille. Oui, je l'avoue, mon cœur est ivre de joie en traçant ces mots : ils sont le sceau de mon bonheur, ils te prouvent l'excès d'un amour devant qui tout a cédé : la fierté, la vengeance, les préjugés, ont tenté en vain de lutter contre lui, il les a tous écrasés de sa puissance, et maintenant il vient à tes pieds te demander le prix de sa victoire, et sa grace pour t'avoir trompée si long-temps. O mon Amélie! crois-tu que j'eusse eu la force de dissimuler avec toi, si ta vie n'eût dépendu de ton erreur?

Chère Amélie, lis toutes ces lettres adressées à Adolphe, que je joins à celle-ci; elles t'apprendront quels furent mes combats : dès le premier instant où je te vis, je fus entraîné malgré moi, et n'espérant obtenir ta tendresse qu'en te cachant un nom qui t'aurait fait horreur, je me déterminai à feindre : cet effort était bien pénible sans doute, mais celui de renoncer à toi était impossible; et si, au moment le plus fortuné de ma vie, où je venais de doubler mon existence, j'eus le courage de te tromper encore, au lieu d'accuser ton amant, Amélie, plains-le d'y avoir été forcé; imagine ce qu'a dû lui coûter un mensonge dans un pareil instant! crois-tu qu'il en eût été capable s'il n'eût craint que la vérité ne te donnât la mort? Souviens-toi de la terrible impression que te causa le seul nom de l'ami d'Ernest, tu tombas sans connaissance : si j'avais dit le mien, l'existence t'aurait-elle jamais été rendue? Cependant, Amélie, je voulais te l'apprendre; si j'avais pu te déterminer à fuir avec moi, à oublier le monde entier, à ne vivre que pour nous, tu aurais su, au pied de l'autel, que l'objet de ta longue inimitié était celui auquel tu allais jurer un éternel amour. *Peut-être* devrais-je te bénir à *présent d'avoir repoussé* la vivacité *téméraire* avec laquelle je voulais te pousser à la fuite; cependant, si tu m'avais écouté, nous serions ensemble, la sombre douleur répandue dans tes deux dernières lettres ne pèserait pas sur mon cœur, il ne serait pas pénétré du plus mortel effroi à l'idée de *ces mille projets qui fermentent dans ton sein*. O mon Amélie! tu pleures, et je ne suis point là! un froid papier te portera ma joie, mon amour, mes larmes, et moi, je ne le suivrai point! je l'ai promis; encore quelques jours loin de toi : c'est à cette seule condition que ta main m'est assurée. Ah! il n'y avait que ce bien au monde qui pût valoir un si haut prix! Ecoute, mon Amélie, tu connais ma mère : si mon amour a pu l'attendrir, il ne l'a point réconciliée tout-à-fait avec notre hymen, et peut-être aimerait-elle mieux encore que je tinsse mon bonheur d'une autre que de toi. Elle exige que notre mariage soit précédé d'un séjour de deux mois à Vienne, parce qu'elle espère que les fêtes brillantes de la cour et la vue de la jeune princesse qu'elle me destine, pourront me détacher de toi : mais mon Amélie ne le craindra pas; elle connait trop ce cœur tout plein de son image; elle sait que les femmes les plus belles ne me sont rien, et qu'il n'y en a qu'une au monde

pour moi. O ma charmante, ma divine épouse! que ta délicatesse ne s'offense point, si l'orgueil de ma mère suspend encore notre bonheur : qui s'irriterait plus que moi de cette horible attente, si mon amour ne me rendait tout facile? puisse le tien t'inspirer de même! Quoique la conduite de ma mère soit un outrage, ne te révolte pas contre elle, adoucis-la au contraire : toi qui sais si bien pénétrer dans le cœur et en toucher les cordes les plus sensibles, force ma mère à t'aimer; et, en lui montrant ce que tu vaux et le charme qu'on goûte à te chérir, tu la puniras assez d'avoir pu te haïr si long-temps.

Je n'ai pas vu ton frère depuis son retour. J'ai été malade, bien malade : ô mon angélique amie! un jour tu donneras des larmes au récit de mes maux; mais alors ton heureux amant les essuiera, et des larmes de joie couleront à leur tour..... Avenir enchanteur! retrouver ton regard, ton sourire, te presser sur mon cœur, te posséder à jamais, voilà donc quel sera mon sort! tu m'aimes et tu seras à moi. Ah! comme toutes les douleurs fuient devant ces mots: *tu m'aimes et tu seras à moi!* Amélie, je ne me plains plus, je bénis mes souffrances, et je ne frémis plus que de l'idée d'avoir été sur le point de détruire une existence destinée à tant de bonheur.

Je voulais te parler de ton frère, mais je ne sais plus retrouver mes idées; elles sont encore si confuses..... J'ai beaucoup écrit aujourd'hui, et ma tête est bien faible..... Amélie, tu ne sais pas que ma raison a été ébranlée un moment : ah! lorsqu'il m'a fallu renoncer à toi, comment aurais-je pu la conserver et ne pas mourir? en m'abandonnant, elle m'a ôté une partie du sentiment de mon malheur : je doutais du moins dans mon délire, et c'est à ce doute que je dois la vie.

J'attends ton frère demain matin; je lui dirai tout, Amélie : n'est-ce pas exécuter ta volonté? n'est-il pas ton ami? lui parler de notre bonheur, n'est-ce pas ajouter au sien? il saura ce que nous sommes l'un pour l'autre, il verra mon amour, le tien; il apprendra que ce n'est qu'ensemble que nous pouvons retrouver la vie, il s'attendrira sur nos peines, il me parlera de toi, il me nommera son frère : je croirai déja être heureux; oui, oui, qu'il pénètre dans ce cœur tout à toi; je ne veux rien lui cacher, rien que cette félicité divine que j'ai trouvée dans tes bras, et que doivent seuls connaître ce ciel qui l'a créée et l'ange dont je la tiens.

Je n'attendrai point d'avoir vu ton frère pour fermer cette lettre : cela la retarderait d'un jour, et un jour est un siècle; mais demain je t'écrirai encore, je t'écrirai à tous les instants. Maintenant, Amélie, que tous mes secrets te sont connus, et que je ne suis plus condamné à l'intolérable tourment de te cacher quelque chose, tu ne me reprocheras plus mon silence, tu ne me diras plus : Pourquoi ne m'écris-tu pas?

LETTRE LXXXIX.

ERNEST A AMÉLIE.

Woldemar, 17 août, à minuit.

Ce matin, je venais à peine de faire partir ma lettre, lorsque j'ai entendu une voiture dans la cour, et qu'un instant après le comte Albert est entré dans ma chambre : je ne l'avais point vu depuis mon enfance, mais je l'ai reconnu sur-le-champ à sa ressemblance avec toi; ces traits chéris ont rempli mon cœur d'une telle émotion, que, sans considérer ce que je devais d'égard et de politesse au comte, je me suis précipité dans ses bras, en l'inondant de mes pleurs, et répétant : « O mon frère! mon frère! » Cet accueil extraordinaire a paru le troubler : sans repousser mes caresses, il n'y a pas répondu; et, tombant sur une chaise qui était près de lui, il s'est écrié, en joignant ses mains vers le ciel : « Il est donc vrai! c'est lui! » J'étais oppressé; je voulais parler, et je ne le pouvais pas; je tremblais comme si j'eusse été devant toi. Je me suis appuyé sur la chaise de ton frère; j'ai pris sa main entre les miennes, et la portant contre mon cœur : « O Albert!

lui ai-je dit, si vous saviez tout l'amour qui est là. » Il a dégagé sa main et m'a interrompu par ces mots : Se peut-il qu'Amélie ait aimé Ernest, et qu'elle l'ait caché à son frère? — Hélas! lui ai-je dit, à cet instant même, Amélie ignore encore que c'est Ernest qu'elle aime. — Quoi! Monsieur, vous avez trompé Amélie? — Oui, je l'ai trompée, et pendant bien long-temps. — Vous avez trompé ma sœur, et vous l'avouez avec cette tranquillité! et vous ne craignez pas qu'un frère offensé !..... — O Albert! ce n'est jamais avec tranquillité que je parle d'elle. Mais pourquoi vous craindrais-je? croyez-vous aimer Amélie plus que je ne l'aime? croyez-vous que son bonheur vous soit plus cher qu'à moi? croyez-vous que tout le zèle de votre amitié eût pu décider ma mère à cette union? L'excès de mon amour y a réussi. — Madame de Woldemar consent que vous épousiez ma sœur? a-t-il interrompu avec une extrême surprise. — Si, après deux mois de séjour à Vienne, je persiste à vouloir cet hymen, elle a promis de ne plus s'y opposer. — Vous ne me trompez pas, Ernest? » Ce soupçon m'a révolté; il a vu mon mouvement, et a continué d'un ton plus doux : « Vous avez bien trompé ma sœur. — Cher Albert, lui ai-je dit, cette dissimulation, excusable dans les premiers temps, étant devenue presqu'un effort de vertu vers la fin, ne vous donne pas le droit de douter de ma franchise. — Je veux le croire, a-t-il répondu. Il y a d'ailleurs dans votre air, votre maintien, vos discours, une sincérité et un abandon qui appellent la confiance; et maintenant que je suis tranquille sur le bonheur d'Amélie, puisque vous l'aimez et que vous avez obtenu le consentement de votre mère, racontez-moi tous les détails de cette étonnante aventure : je puis vous écouter avec calme. » Je me suis assis près de lui; et, remontant au jour où tu me sauvas la vie, je lui ai peint tous ceux que j'ai passés près de toi. Sans doute la vérité, la chaleur de mon récit, l'ont touché, car plus d'une fois j'ai vu couler ses larmes. Je me suis étendu avec délices sur des souvenirs si doux; mais c'est surtout en parlant de tes vertus et de mon idolâtrie, que je ne pouvais me lasser de parler ni ton frère de m'entendre. Enfin, quand j'en suis venu à l'instant où j'ai voulu t'engager à fuir, et aux touchants motifs de ton refus, il a saisi ma main en s'écriant : « Digne, excellente créature! comment as-tu pu taire à ton Albert un sacrifice qui, en t'élevant dans son estime, l'aurait rendu si heureux?... Mais je le suis, je le suis beaucoup. Vous êtes digne d'Amélie, vous seul savez l'aimer comme elle mérite de l'être. Dans tout ceci, il n'y a que moi de coupable : avec plus de sévérité, je vous aurais épargné bien des douleurs à tous deux. En remplissant rigoureusement les devoirs que mon père m'avait imposés, je n'aurais jamais quitté ma sœur, je me serais opposé à son mariage, je l'aurais forcée à vous attendre; en vous voyant, elle vous eût aimé, et aucun nuage n'eût troublé vos destinées. — Ne vous repentez pas d'une indulgence dont la cause était si généreuse, ai-je interrompu vivement. Si nul obstacle ne se fût placé entre nous, si l'excès de mon amour n'eût pas vaincu mon orgueil et celui de ma mère, Amélie ne saurait pas si bien à quel point elle est aimée. » Il m'a regardé; des larmes roulaient dans ses yeux : « Ernest, m'a-t-il dit, que vos paroles me font de bien! Chère et bien-aimée sœur, voilà le cœur qu'il te fallait; comment ne lui aurais-tu pas livré tout le tien? Enfin je te reverrai dans ta patrie, heureuse et honorée, et c'est à vous, Ernest, que je devrai un semblable bonheur : ah! comment jamais m'acquitter envers vous? — Vous me donnez la main d'Amélie, et vous me le demandez? — O Ernest! s'est-il écrié, en me serrant à son tour entre ses bras, qu'il m'est doux, en vous nommant mon frère, de sentir qu'il est des destinées irrévocables auxquelles on ne peut échapper! » Albert est resté tout le jour avec moi; nous avons dîné tête à tête dans ma chambre; nous n'avons parlé que de toi : ton frère

son pardon : puisqu'il te chérit et que tu l'aimes, je veux l'aimer et lui être cher aussi. Adieu, mon Amélie, mon premier, mon unique amour, adieu. Quand cette heureuse lettre sera entre tes mains, il y aura déja bien moins de jours de désirs et de privation.

LETTRE XC.

MADAME DE WOLDEMAR A ADOLPHE.

Du château de Woldemar, 22 août.

Nous partons pour Vienne dans trois jours, Adolphe; vous n'y viendrez point avec nous. Mes notions sur les devoirs sont trop différentes des vôtres pour que je puisse m'accommoder des conseils que vous donneriez à mon fils. Je vois trop tard la grande faute que j'ai commise en choisissant pour l'ami d'Ernest un homme qui n'était pas fait pour l'être; j'aurais dû présumer que celui qui ne pouvait avoir le sentiment de sa dignité, tâcherait de l'effacer dans l'ame des autres; et je ne dois pas m'étonner aujourd'hui de le voir oublier la distance qui nous sépare, traiter avec une insolente égalité la bienfaitrice qui l'a tiré de la poussière, et mettre l'ingratitude au rang des vertus. J'espère cependant que vous aurez égard à mes derniers ordres, et que vous n'écrirez plus à mon fils.

LETTRE XCI.

ADOLPHE A MADAME DE WOLDEMAR.

Dresde, 23 août.

Votre lettre, Madame, a brisé tous mes liens, et vos insultes me dégagent de toute reconnaissance. N'espérez point m'avoir humilié; j'ai senti, au contraire, en vous lisant, combien la noblesse du sang était petite, comparée à la noblesse de l'ame. En m'accablant d'outrages, vous n'avez rabaissé que vous; et la baronne de Woldemar, fière de ses aïeux et de son opulence, mais violant tous les droits de la justice et de l'humanité, s'est placée au-dessous d'Adolphe, privé de naissance et de biens, mais inflexible

dans les principes de la droiture et de l'honneur.

Je vous ai déjà déclaré, Madame, que je n'avais point d'ordres à recevoir de vous : j'aurais pu être soumis, si vous aviez été juste, mais maintenant vous ne pouvez rien sur moi; mon amitié pour Ernest est hors de votre puissance, et je n'ai aucun compte à vous rendre de la conduite que je tiendrai avec lui.

JOURNAL D'AMÉLIE.

12 août, neuf heures du soir.

Dans l'obscurité dont on m'environne, ne pouvant rien deviner, sinon que je fus indignement trompée et que je m'approche de la tombe, sur laquelle peut-être la calomnie me poursuivra encore, je veux laisser un journal; j'y inscrirai toutes mes pensées, toutes mes actions, depuis qu'aucun être n'aura plus correspondu avec une infortunée.....; je le veux, pour dévoiler une inconcevable perfidie, pour montrer à l'innocence le malheur d'une passion, et pour mettre la crédulité à l'abri de ces séduisants dehors de vertu qui m'ont perdue.

Je ne sais dans quel lieu ni quel jour j'aurai cessé de souffrir; mais si l'homme dans les mains duquel tombera ce recueil, a une sœur, un enfant, si son cœur est accessible à la pitié, s'il a quelque respect pour la volonté des mourants, je le conjure de faire remettre ces papiers au comte Albert de Lunebourg, à Dresde.

12 août, onze heures du soir.

Avec quelle douce tranquillité mon oncle vient de me dire adieu! s'il avait su que c'était le dernier..... le dernier! Oh! que le ciel le protége et le rende insensible à ma fuite! que la paix demeure dans cette maison qui m'a reçue, dans ce cœur qui m'a aimée! qu'Amélie soit oubliée, haïe même de son bienfaiteur! mais qu'elle ne lui coûte pas une larme!... Une nécessité absolue, irrésistible, me commande de partir : je vois l'abîme s'ouvrir devant moi; mais tel affreux qu'il soit, je crains moins d'y tomber que d'endurer plus long-temps le mal qui me ronge le cœur... J'abandonne mon fils : il dort, je ne verrai pas ses larmes, je n'entendrai pas ses cris qui déchireraient mes entrailles; pendant qu'il dort, je puis le fuir..... Quand il s'éveillera, son innocente voix appellera sa coupable mère; sa mère ne lui répondra plus, mais il ne demeurera pas sans appui..... O vertueux Albert! toi que je n'ose plus nommer mon frère, tu soutiendras l'orphelin délaissé; il ne restera pas seul au monde comme moi..... Seule? ai-je dit; ah! malheureuse! que ne l'es-tu? C'est le pire degré de ton infortune, de sentir que tu ne mourras pas seule, et d'envelopper dans ton sort *cette créature*, ton opprobre et ton *désespoir.... ; cette créature qui se meut dans ton sein* pour y réveiller sans relâche l'épouvante et le remords. Oh! que je fusse demeurée vertueuse, et je n'aurais perdu que mon bonheur; j'aurais pu vivre pour mon fils et pour Albert! L'innocence, étendant ses consolations sur mon cœur désolé, m'aurait montré le ciel pour refuge et l'éternité pour récompense! mais traîner des jours dévoués à l'ignominie; n'oser me jeter dans les bras d'un Dieu qui me condamne, me sentir indigne de l'amitié de mon frère, du respect de mon enfant, et porter le fruit de ma honte sans savoir encore, et peut-être jamais, quel est le perfide qui fut son père! c'est un si effroyable supplice, que la religion terrible, menaçante, n'en a point d'égal à offrir à l'infortunée qui, égarée par la douleur, oserait attenter à ses jours..... O mon frère! quel exemple pour celles qui croient ne devoir point commander à leurs passions! J'étais née honnête, je chérissais la vertu, on trouvait mon cœur bon et généreux....... Mais je m'abandonnai sans réserve au premier sentiment qui voulut me dominer, et je perdis l'estime de mes parents, de mes amis, je fis le malheur de mon frère, et je fus forcée à m'expatrier; je croyais être toujours tranquille; mais bientôt je sentis que, sous le nom d'amitié, un attrait in-

il assez terrible ? et la puissance que tu exerces sur mon lâche cœur te laisse-t-elle quelque chose à désirer ? Hélas ! c'est pour toi et pour toi seulement que j'ai abandonné mon fils : j'ai vu son sommeil, son innocent sourire ; j'arrosais son visage de mes pleurs criminels, et je restais..... mais tu m'as appelée, et j'ai obéi. Ah ! qui dira les douleurs d'une mère désolée ? Tandis que je descendais la montagne, l'ombre plaintive de mon fils errait autour de moi ; je croyais l'entendre gémir : « Laisse-moi, m'écriai-je, laisse-moi aller chercher le père de cette autre victime..... » Au bas de la montagne, je me suis assise sur une pierre, pour regarder encore le château : combien de fois je vous y ai vu placé à mes côtés ! mais vous n'y étiez plus : un effrayant silence enveloppait l'univers, la lune répandait sur tous les objets sa lueur froide et mélancolique, et ne semblait les éclairer que pour me montrer que j'étais seule au monde. Je me suis arrachée à mes déchirantes réflexions : la chaise m'a emportée loin de mon fils ; mais si elle m'avait approchée de toi, et que tu m'aimasses encore !..... O toi que je ne connais que par l'amour que je te porte, et qui n'ai d'existence que celle que tu voudras me donner, si je pouvais une seule fois encore sentir ton cœur battre contre le mien, et ta voix me dire qu'Amélie t'est chère, je ne me plaindrais point de mon sort, et je mourrais en paix.

Dans peu de jours je serai chez madame de Simmeren : c'est là sans doute que m'attend cette vérité terrible que je brûle et que je tremble de découvrir.

Continuation.

27 août.

Je n'ai pas eu le courage de descendre chez madame de Simmeren : au moment de connaître mon sort, j'ai frémi de ce qu'il allait être, et j'ai retardé une nuit encore ce redoutable éclaircissement. Je suis dans une misérable auberge ; la pluie bat par torrents contre mes fenêtres ; l'orage ébranle la maison, une triste lampe

éclaire à peine le papier sur lequel j'écris; la tête appuyée contre la pierre de ma cheminée, je jette mes regards sur la journée de demain, et passant alternativement de l'effroi à l'espérance, je hâte et je retarde par mes vœux ce jour qui va paraître..... Que m'apprendra-t-il? je vais voir la mère d'Adolphe, elle me parlera de lui; mais Adolphe est-il celui que j'aime? Que va penser madame de Simmeren en me voyant arriver chez elle? Si en effet tu lui dois le jour, tu l'auras instruite : me recevra-t-elle comme sa fille; ou me repoussera-t-elle comme une femme coupable que tu te seras fait un jeu cruel de séduire? Toi-même, où es-tu? Tu m'as écrit de Dresde, où tu n'étais pas : maintenant que tu dis y être, peut-être te trouverai-je ici; peut-être dans ce moment même dors-tu paisiblement au château de Simmeren, tandis qu'à quelques pas de toi je veille dans les larmes, et que ma pensée erre dans le vague de l'univers pour t'y chercher..... Oh! s'il était vrai, s'il était possible que demain!..... Avec quelle lenteur les heures se traînent; la nuit ne finit point; le jour ne paraîtra jamais : le temps s'est-il arrêté pour moi seule, pour prolonger la mortelle incertitude qui pèse sur mon cœur?

Continuation.

29 août.

Il était près de midi quand je suis arrivée au château. J'ai demandé madame de Simmeren; on m'a dit qu'elle était malade, et qu'avant de m'introduire dans sa chambre, on allait s'informer si elle était en état de me recevoir. Je n'ai pas osé proférer le nom d'Adolphe : ce nom qui occupait seul ma pensée, que je croyais voir écrit sur tous les murs, a expiré sur mes lèvres, quand j'ai essayé de le prononcer : ma force n'a pas pu aller jusque-là. Je suis restée seule dans le salon, tandis qu'on a été avertir madame de Simmeren. « S'il est auprès de sa mère quand on annoncera que madame Mansfield est là, me disais-je, il va accourir. » Et au moindre mouvement qui se faisait dans la maison, tout mon corps tremblait avec tant de violence, que je craignais de perdre connaissance; oui, je le craignais, car je ne voulais pas mourir sans l'avoir vu. J'ai entendu revenir quelqu'un : au moment où on ouvrait la porte, j'ai porté la main sur mes yeux pour ne pas voir qui entrait, et j'ai attendu avec une inexprimable anxiété la voix qui allait parler : c'était celle du même domestique qui venait de me quitter; il m'apprenait que madame de Simmeren avait appris mon arrivée avec beaucoup de joie, et m'attendait impatiemment. Je me suis levée pour le suivre; mais, à l'entrée de l'appartement, je me suis arrêtée; je ne pouvais plus respirer. « Pourquoi trembler ainsi, me suis-je dit? Il n'est pas chez sa mère, assurément il n'y est pas. » Cependant, avant d'entrer, j'ai demandé au domestique : « Madame de Simmeren est-elle seule? » Mais ma voix était si faible, si altérée, qu'il ne m'a pas entendue; et, n'osant me faire répéter, il m'a annoncée. A ce nom, j'ai entendu un cri; tout mon cœur a frémi; je me suis précipitée..... Madame de Simmeren était seule. « Est-ce vous, ma chère Amélie, m'a-t-elle dit en se soulevant de dessus le canapé où elle était couchée, et étendant ses deux bras vers moi, est-ce bien vous que je revois? Hélas! j'aurai donc encore un plaisir dans ce monde. » Je l'ai embrassée en silence; et, la considérant ensuite, je l'ai trouvée pâle, maigre, abattue; cette physionomie si tranquille, si gaie, qui l'embellissait il y a quinze mois, avait fait place à la tristesse la plus profonde. « Sont-ce les combats que son fils lui a livrés, qui l'ont mise en cet état? me demandais-je. Mais, s'il était vrai, me recevrait-elle avec tant de bonté? » Elle a vu ma surprise : « Vous me trouvez bien changée, m'a-t-elle dit; mais, Amélie, ma figure l'est moins que mon cœur : il a reçu de terribles coups, bien terribles en effet, quand c'est la main d'un fils qui les porte. » A ces mots, j'ai pensé qu'Adolphe lui avait tout dit, à l'exception du nom de celle dont il était aimé. Je lui ai demandé où il était actuellement, elle m'a répondu :

goût de la vertu pour ne pas rendre justice à la vôtre. — C'est assez.... assez, ai-je interrompu, ne pouvant plus endurer des éloges qui redoublaient ma honte. — Bonne Amélie, mon repentir vous touche; vous m'avez vue plus tranquille jadis. Hélas! je touchais à la fin de ma vie sans avoir senti mes torts; mais le premier regard de mon fils me les a fait connaître; et la punition, pour avoir tardé long-temps, n'est arrivée que plus terrible...... Malheureuse mère, d'avoir à me reprocher l'infortune de mon unique enfant! malheureuse mère, d'avoir donné le jour à une créature qui maudit ce funeste présent, et ne voit dans sa naissance qu'un opprobre! plus malheureuse mère encore, d'être regardée comme criminelle par mon propre fils! O Amélie! soyez toujours sage : si une passion vous poussait jamais hors des bornes du devoir, pensez à moi : que mon exemple vous effraie, et souvenez-vous bien que de tous les malheurs, le plus affreux sans doute est de donner la vie à une créature qui a le droit de vous mépriser. » Pendant qu'elle parlait, je sentais palpiter dans mon sein.... j'écoutais l'horrible prophétie, et je ne mourais point.... Tout-à-coup un désespoir violent m'a saisie; je me suis levée brusquement pour sortir. « Où allez-vous donc? m'a-t-elle demandé en faisant un mouvement pour me retenir. — Je vais faire préparer une chaise et demander des chevaux. — Mais votre projet, Amélie, ne peut être de me quitter si tôt? — Dans une heure. — Ah! mon Dieu! ma chère, que m'annoncez-vous? venez, je vous en conjure, venez vous asseoir un moment près de moi. » Je suis retournée à ma place. « Je vous assure, Amélie, que vous n'êtes pas bien, et que je ne vous laisserai pas partir; vous êtes extraordinairement pâle, et vous paraissez souffrante. — Oui, je le suis; oui, je souffre beaucoup; mais mon mal a besoin de mouvement, et je ne puis m'arrêter plus long-temps. — Ma chère enfant, en vous voyant, mon premier sentiment a été de vous confier mes peines; mais je me trompe fort, ou vous ne me dites pas toutes les vôtres. »

Je n'ai pas répondu. « Vous ne me direz donc rien ? » J'ai secoué la tête. « Et vous allez donc me quitter, ma fille? » A ce nom, j'ai retrouvé des larmes, et je me suis précipitée à ses genoux en m'écriant : « Ah! Madame, quel nom! moi, votre fille! et vous l'auriez voulu! — Hélas! mon Amélie! si le ciel m'en eût donné une pareille, j'eusse été trop heureuse; mais je ne la méritais pas. » Après cette réponse, il n'aurait plus dû me rester aucun doute sur la perfidie de celui qui avait pris le nom du fils de madame de Simmeren. Cependant, il m'est venu une idée que j'ai voulu éclaircir; et levant une main vers le ciel, j'ai dit à l'intéressante amie qui fixait sur moi ses yeux baignés de pleurs : « Jurez-moi, au nom de ce Dieu qui punit les parjures, de ne jamais révéler à personne les demandes que je vais vous faire, et le secret que vous allez deviner peut-être. — Je m'y engage, a-t-elle repris en me regardant avec surprise.— Eh bien, dites-moi : si votre fils m'eût aimée, et qu'il eût désiré s'unir à moi, lui auriez-vous refusé votre aveu? — Moi! s'est-elle écriée, frappée d'un profond étonnement, je me serais refusée à un nœud qui eût assuré le bonheur du reste de ma vie! — Mais croyez-vous que le consentement de madame de Woldemar lui eût semblé aussi nécessaire que le vôtre? — Infiniment davantage, Amélie; car il estime bien plus sa bienfaitrice que sa mère, il lui doit tout ce qu'il est. — Dieu soit béni! me suis-je écriée, il me reste encore un espoir; la peur de m'effrayer l'aura empêché de me faire connaître tout l'empire que la reconnaissance exerce sur son ame : peut-être est-ce encore Adolphe. — Expliquez-vous mieux, a interrompu madame de Simmeren avec beaucoup d'agitation. Vous connaîtriez mon fils? il vous aimerait? — Ne m'interrogez pas davantage; souvenez-vous du secret que vous m'avez promis, et laissez-moi partir. — Au nom du ciel! parlez-moi.—Je ne le puis à présent : quand je saurai quel est mon sort, je vous l'apprendrai, je reviendrai ici. — Hélas! ma fille, si vous tardez long-temps, peut-être ne me retrouverez-vous plus. — Ah! lui ai-je dit, que savons-nous si le tombeau ne me recevra pas avant vous? — Amélie, vous avez une consolation que je n'ai plus; vous êtes sans remords; votre douleur n'est pas comme la mienne. — Comme la vôtre! me suis-je écriée hors de moi; et mille fois plus affreuse! » Mais en proférant ces mots, qui dévoilaient presque ma honte, je me suis élancée hors de la chambre. Madame de Simmeren, quoique faible, a voulu courir après moi. « Amélie, me disait-elle, écoutez; j'ai un soupçon, un mot l'expliquerait.... » Ce mot, j'ai tremblé de l'entendre; j'ai fui avec plus de rapidité, et me suis jetée dans ma voiture, qui m'a emportée ici.

Adolphe est un homme dur, sévère, qui juge impitoyablement les erreurs qu'entraîne une irrésistible passion! Adolphe n'a point dit à sa mère qu'il aimait, il ne lui a pas prononcé le nom d'Amélie...! Non, tu n'es pas Adolphe....... Qui donc es-tu, être terrible! qui ne t'es approché de moi que pour consommer ma ruine, et m'abandonner ensuite à une inconsolable douleur....? Oh! ce mot de madame de Simmeren, ce soupçon qui erre autour de moi comme une ombre menaçante....! s'il était des destinées écrites dans le ciel! si, du fond de sa tombe, mon inflexible aïeul avait su m'atteindre, et punir ma désobéissance par cette main même.... si cet homme était....! Non, non, je ne le tracerai point ce nom fatal... Lui! il serait le père....! O mon Dieu! si c'est là mon sort, permets-moi d'aller à toi avant d'avoir connu toute l'étendue de mon malheur.

LETTRE XCII.

ERNEST A ADOLPHE.

Vienne, 6 septembre.

Comment ne vous ai-je pas vu avant mon départ, Adolphe? comment ne m'avez-vous pas écrit un seul mot depuis? Je m'en suis plaint à ma mère; elle prétend que vous avez bien fait : sait-elle donc vos raisons? se passe-t-il entre vous deux quelque chose que j'ignore? et mon ami

me trahirait-il? Ah! pardonnez, Adolphe, à un homme dont la tête est encore malade, d'avoir pu former un pareil soupçon : je vous rends justice; je sais que vous êtes le plus fidèle ami et le plus vertueux des hommes; mais il y a un mystère qui m'inquiète et qu'il faut éclaircir. Je ne suis pas content de ma mère : à mesure que ma santé se rétablit, elle reprend un regard sévère, et paraît prête à m'imposer silence chaque fois que je prononce le nom d'Amélie : ah! qu'elle l'osât faire une seule fois, et mon parti serait bientôt pris : elle verrait alors quel fruit elle recueillerait d'avoir violé sa promesse.

Allez tous les jours chez Albert pour veiller à ce qu'il m'envoie sans retard la réponse qu'Amélie doit lui adresser : je l'ai vivement conjuré de ne pas perdre un moment; mais que votre amitié me prête aussi son secours. Jusqu'à ce que cette lettre soit entre mes mains, jusqu'à ce que j'aie vu par mes yeux qu'Amélie me pardonne, m'aime encore et se croit heureuse, je n'aurai pas un instant de repos; mes jours sont agités, mes nuits sont sans sommeil; mille pensées, mille craintes se présentent tour-à-tour : mon Amélie a dû tant souffrir! avec un caractère si doux, elle a un cœur si susceptible, si prompt à s'effrayer, si capable de résolutions extrêmes! Dans sa dernière lettre, elle parlait de projets, de désespoir : depuis elle n'a plus écrit..... d'où vient ce silence....? O Adolphe! prenez pitié de moi; pas une minute, une seconde de retard dans la lettre que j'attends : peut-être Albert me l'apportera-t-il lui-même; car M. de Geysa, qui est arrivé hier avec sa famille, m'a assuré qu'il ne tarderait pas à le suivre : sa présence est nécessaire ici pour la cassation du testament; mais quoique son mariage avec Blanche doive se conclure immédiatement après, j'espère qu'il ne partira pas avant d'avoir reçu la lettre de sa sœur. Adolphe, veillez sur lui, veillez pour moi, pour la vie de votre ami.

LETTRE XCIII.

M. GRANDSON A ALBERT.

Du château de Grandson, 2 septembre.

Je n'y puis plus tenir, il faut que je lui désobéisse. Mon cher monsieur le comte, Amélie m'a quitté; je ne sais ce qu'elle est devenue : depuis ce jour, je ne puis ni manger ni dormir, je pleure du matin au soir : vous savez comme je l'aimais; elle était ma fille, je voulais lui donner toute ma fortune : eh bien! elle s'en est allée sans me dire en quel endroit. Malgré son ingratitude, je ne puis lui en vouloir : sa lettre, à laquelle je ne comprends rien, me montre son pauvre cœur si plein de tristesse! la malheureuse enfant! que va-t-elle devenir toute seule, sans domestique, sans argent peut-être....? En vérité, monsieur le comte, la tête m'en tourne, et si elle ne m'avait conjuré de ne pas quitter son petit Eugène, j'aurais été courir le monde pour la retrouver. Elle m'avait recommandé aussi de ne vous apprendre sa fuite qu'au bout d'un mois, que d'ici-là elle me donnerait de ses nouvelles; malgré ce qu'elle me fait souffrir, je voulais lui obéir; mais comme voilà plus de quinze jours qu'elle est partie, et que je n'ai pas reçu un mot d'elle, je n'y puis plus tenir; il faut bien que je vous dise la vérité pour que vous me la rameniez. Damnation sur cet Henry Semler! je parie qu'elle en était toujours occupée, quoiqu'elle n'en parlât plus, et qu'il est pour beaucoup dans tout ceci. Cependant, ce qui me déroute, c'est que la veille de son départ, elle donna une lettre à un de mes gens pour qu'il la mît à la poste le jour même : il l'oublia, et n'a eu rien de plus pressé que de me la donner quand Amélie ne s'est plus trouvée le lendemain dans la maison. Cette lettre est adressée à Adolphe de Reinsberg : mon domestique assure qu'elle en a écrit beaucoup à cette même adresse. Qu'est-ce donc que cet Adolphe? et où l'a-t-elle connu? Au reste je vous envoie cette lettre, peut-être vous donnera-t-elle quelques lumières sur la route qu'il vous

faut tenir pour retrouver votre sœur. Eugene est au désespoir ; il appelle à chaque instant sa mere, et quand il vient me la demander à moi, je ne sais faire autre chose que de me désoler avec lui : en vérité, dans toute ma vie je n'ai pas versé autant de larmes que depuis cette cruelle aventure. Malédiction sur le coupable! mais que le ciel protége la pauvre innocente, car, je le jure, elle est innocente. C'est la nuit du 12 août qu'elle est partie : j'ai pris des informations à tous les loueurs de voitures de Bellinzonna, et j'ai appris de l'un d'eux qu'il en avait vendu une, huit jours avant la funeste époque, à une jeune dame qu'il ne connaissait pas : je sais bien qu'Amélie, vers ce temps-là, fut passer une journée à Bellinzonna, et je ne doute point que ce ne soit elle qui en ait fait l'emplette; mais comment s'est-elle procuré des chevaux, et quel chemin a-t-elle pris? c'est ce que je ne puis deviner. Si vous voulez m'en croire, vous tournerez vers la Bavière; c'est là qu'est cet Henry Semler : je me donne au diable qu'Amélie n'est pas loin; peut-être se sera-t-elle jetée dans quelque couvent. Voyez, informez-vous à toutes les grilles, et ramenez la pauvre brebis égarée au cœur paternel de son vieux oncle; elle sera reçue, comme l'enfant prodigue, à bras ouverts : dites-lui bien que je ne suis pas fâché, et que son fils se porte bien, cela lui fera plaisir; dites-lui que le jour où nous la reverrons sera le plus beau de ma vie...! oui, le plus beau...! un véritable ange...! Mais si elle ne reparaît pas, monsieur le comte, je n'ai plus qu'à mourir.

LETTRE XCIV.

ALBERT A BLANCHE.

Dresde, 12 septembre.

Je viens de recevoir une lettre de M. Grandson, qui m'apprend qu'Amélie a quitté sa maison, son fils, et qu'on ne sait où elle est allée : je ne m'étendrai pas en plaintes sur cet événement; il ne s'agit pas de gémir, mais de la sauver. Je pars dans l'instant, et je jure de ne m'arrêter, de ne prendre un moment de repos, et de ne vous revoir, que quand j'aurai retrouvé ma sœur. L'infortunée! elle a pu quitter son enfant ! Qu'elle est affreuse la puissance qui a pu l'y déterminer ! et dans quel état elle doit être!... Malgré moi, mes larmes inondent mon papier : ah! ce sera peut-être des larmes de sang qu'il me faudra verser sur son sort! Blanche, gardez un profond silence sur ce funeste événement ; taisez-le surtout à Ernest : il ne pourrait contraindre sa douleur, il voudrait voler après Amélie, son départ donnerait de la publicité à l'imprudence de ma sœur; sa mere irritée y pourrait trouver un prétexte pour révoquer sa promesse, et le saisirait avec joie : il faut éviter ce malheur. *Quand je vous reverrai, vous saurez ce qui a déterminé celui de ma sœur; vous frémirez* en voyant les suites terribles qu'entraîne ce désir immodéré de plaire qui vous domine toujours. Vous avez voulu paraître aimable à Adolphe et même à Ernest; vous vous êtes vantée d'avoir réussi; vous avez cru n'être que légère... Blanche, je n'accuse point votre cœur; mais, par le mal que vous avez fait, vous apprendrez trop tard qu'une femme coquette peut bien être toujours vertueuse, mais qu'elle n'est jamais innocente.

Mon absence offensera peut-être vos parents : vous pourrez les apaiser en leur disant que j'ai été appelé à Lunebourg, pour une affaire importante : si cette excuse ne leur suffit pas, et qu'ils me jugent coupable, je vous recommande, Blanche, au nom du repos de ma vie entière, de ne pas me justifier en accusant ma sœur; ne prononcez pas le nom d'Amélie : que je la sauve et que vous me conserviez votre amour, c'est tout ce qu'il faut à mon cœur.

LETTRE XCV.

ADOLPHE A ERNEST.

Dresde, 13 septembre.

Hier, sur votre recommandation, je fus chez le comte de Lunebourg : il venait de partir en chaise de poste; j'ima-

gine qu'il a été vous joindre à Vienne : je devrais peut-être m'étonner qu'il n'ait pas daigné me dire un mot de son départ ; mais j'apprends chaque jour que dans ce monde, où le rang et la richesse sont comptés pour tout, celui qui est pauvre et obscur doit s'attendre à être compté pour rien.

Ernest, il est vrai qu'il y a eu entre votre mère et moi une explication qui nous a séparés pour jamais : je n'ai pu supporter d'être insulté : je ne le supporterais pas même de vous, qui m'êtes plus cher que la vie. Si je croyais que le récit de cette scène pût être utile à votre bonheur, je n'aurais pas attendu jusqu'à ce jour à vous en adresser les détails, mais cette connaissance ne pourrait que vous nuire, fiez-vous à moi, mon ami, et pour quelque temps encore laissez-moi garder le silence.

Vous me connaissez assez pour être sûr que ce n'est ni la crainte, ni des menaces que je méprise, qui m'éloignent de vous ; et moi je vous estime assez pour être sûr que, malgré les calomnies de la méchanceté, et les prétentions de l'orgueil, vous verrez toujours dans votre ami un honnête homme et votre égal.

LETTRE XCVI.

ADOLPHE A ALBERT.

Dresde, 20 septembre.

Monsieur le comte, elle ne m'a pas fait jurer de me taire avec vous, ainsi je puis, sans manquer à la probité, vous apprendre que votre infortunée sœur est ici.

Hier, sur les cinq heures du soir, on m'apporte un billet d'une écriture tremblante et déguisée, par lequel on me prie de me rendre sur-le-champ à l'hôtel du Cygne, pour une affaire importante : j'hésitais, parce que je trouvais dans cette invitation une sorte de mystère qui me répugnait ; mais le domestique de l'hôtel m'ayant dit que la jeune dame était très-faible, très-malade, et insistait absolument pour me parler le soir même, je me suis décidé à le suivre.

On m'a introduit dans une chambre haute assez mal éclairée ; une femme, les mains jointes, la tête penchée sur sa poitrine et dans l'attitude d'une profonde méditation, était à genoux sur une chaise basse près de la fenêtre, le dos tourné vers la porte. « Madame, lui dit le domestique en entrant, voilà la personne que vous avez demandée. — C'est bon, répondit-elle sans changer de position ; retirez-vous. » Le domestique sortit : à peine l'eut-elle entendu fermer la porte qu'elle se leva brusquement, vint à moi, me regarda, jeta un grand cri, et frappant ses mains l'une contre l'autre, tomba sur le parquet, en répétant à plusieurs reprises : « Ce n'est pas lui, ô mon dieu ! ce n'est pas lui ! »

Ma surprise égalait à peine mon embarras : l'extérieur noble et décent de cette femme ne permettait aucune idée défavorable, et ses traits si beaux, sa douleur si touchante, commandaient impérieusement le respect et la pitié. J'hésitais à lui parler, je craignais de proférer des mots qui la blessassent ; à la fin j'ai dit : « Si c'est Adolphe de Reinsberg que vous demandez, Madame..... — Eh bien, Monsieur, a-t-elle interrompu en soulevant sa tête et me regardant d'un air égaré, si c'est Adolphe de Reinsberg ? — Vous le voyez devant vous, Madame ; c'est moi qui me nomme ainsi. — Vous êtes Adolphe, a-t-elle repris en me fixant encore ; vous êtes Adolphe, et lui, qui est-il donc ? — Qui, Madame ? de qui me parlez-vous ? — De qui je parle ?.... Ah ! Monsieur, a-t-elle ajouté avec véhémence, au nom du ciel, que ce ne soit pas votre ami ; nommez un autre que votre ami ; je puis tout supporter excepté ce nom-là.... » Ces phrases extraordinaires, prononcées avec un accent qui l'était encore plus, ont fait naître mes soupçons : j'ai regardé plus attentivement cette jeune personne : sa coiffure était en désordre, ses cheveux couvraient son cou et une partie de sa taille, sa figure peignait le trouble, la crainte, la douleur ; la sensibilité de son regard, et sa singulière beauté, m'ont fait penser

qu'il n'y avait qu'elle au monde qui eût pu allumer la terrible passion d'Ernest : reculant de quelques pas, j'ai dit à mon tour : « C'est elle, non, ce ne peut être une autre qu'Amélie ! » A ce nom, elle s'est écriée, avec l'accent de la terreur : « Il m'a nommée, il me connaît, il n'y a plus de doute, mon sort est accompli, je meurs de la main d'Ernest ! — Non, Madame, vous outragez mon ami; votre vie lui est plus précieuse que la sienne même, il est rempli de respect, d'amour..... — N'achevez pas, a-t-elle interrompu dans un inexprimable désordre, ne profanez pas ainsi le respect, l'amour, en les plaçant dans l'ame de ce perfide. Il me respecte, lui qui a pu tromper avec tant de bassesse et d'artifice un cœur innocent qui se livrait à lui tout entier! Dira-t-il qu'il fut entraîné malgré ses combats? qu'un irrésistible amour triompha de ses efforts? Non, il ne lui restera pas même cette excuse. Au moment où il me vit, il savait qui j'étais et quel invincible obstacle s'élevait entre nous : il le savait si bien, que, pour pouvoir m'enlacer dans ses piéges, il me cacha son nom qui m'aurait si bien défendue contre lui. Qu'il m'ait aimée après, cela est possible; je veux bien croire encore qu'on ne parvient pas à feindre la passion qu'il a montrée; mais qu'il ait voulu me tromper quand rien ne l'y excitait, qu'il ait voulu me tromper de sang-froid, quand il voyait clairement que ma ruine serait la suite inévitable de ses artifices, c'est ce que le malheureux ne peut se nier à lui-même, c'est ce que sa conscience lui répètera à toutes les heures de sa vie jusqu'à la dernière..... Monsieur, a-t-elle continué en me saisissant le bras, ne me parlez jamais de l'amour de votre ami : la haine de sa mère m'a fait moins de mal.— Je conviens, lui ai-je dit, qu'Ernest a été bien faible, bien coupable; mais par quels tourments n'a-t-il pas expié ses torts ! vos maux mêmes n'ont pas égalé les siens. Je l'ai vu prêt à perdre la raison, la vie; et si sa mère n'avait eu pitié de lui, si elle n'avait cédé.....— Sa mère a cédé ! a-t-elle interrompu avec un cri de surprise, comme si le ciel s'était ouvert tout-à-coup devant elle. — Oui, Madame, elle s'est engagée à vous nommer sa fille. — A me nommer sa fille ! » Et elle est demeurée immobile et comme en extase. « Vous êtes certain, vous me jurez que la mère d'Ernest consent à me nommer sa fille ? » A cette question si positive, j'ai pensé à la dernière lettre que j'ai reçue de madame de Woldemar, où elle persiste dans son refus; et, trop sûr que rien ne pourra l'ébranler à cet égard, je n'aurais pu promettre son consentement irrévocable à Amélie, sans me rendre coupable du plus vil mensonge. J'ai levé les yeux au ciel sans répondre; elle a frémi de mon silence; toutes ses espérances l'ont abandonnée. Après m'avoir fixé quelques moments, elle m'a dit, avec le sourire amer de l'indignation : « Vous n'avez pas appris encore à tromper comme lui. — Ah ! n'accusez pas Ernest des torts de sa mère; je vous jure.... — Ne jurez point, a-t-elle interrompu, je ne crois plus aux serments, je ne crois plus à la parole d'aucun homme; il n'y a dans leur cœur que trahison, duplicité, mensonge. Retirez-vous, Monsieur, je n'ai pas besoin de vous pour connaître mon sort. — Non, Madame, je ne vous quitterai point sans avoir justifié Ernest..... — Et croyez-vous que cela soit possible? a-t-elle repris avec un profond mépris; et quand cela serait, pensez-vous que je puisse ajouter foi aux assurances que vous me donneriez, vous, le complice de sa perfidie?.... Ah! il m'a guérie, guérie pour toujours de la confiance, a-t-elle ajouté en appuyant ses deux mains sur son cœur. » Son reproche m'avait pénétré, car il était juste : j'ai voulu répondre, elle ne m'en a pas donné le temps : « Quittez-moi, Monsieur, je ne peux plus supporter la présence d'aucun homme; s'il est vrai qu'Ernest puisse avoir quelques excuses, ce n'est pas vous qui me le persuaderez; je n'en croirai que moi, et je sais quels moyens m'en instruiront. Allez, a-t-elle continué, en me faisant un signe de la main, votre vue ajoute à mon

supplice; retirez-vous. » Elle était à genoux sur le parquet, le bras appuyé sur un fauteuil, où elle a caché sa tête en poussant des cris si plaintifs et si déchirants, que j'ai cru que son cœur allait se briser. J'ai voulu m'approcher d'elle pour lui donner du secours; mais elle m'a repoussé en s'écriant avec une sorte de terreur qui m'a glacé : « Ne me touchez pas, homme! ne me touchez pas! » Je me suis retiré vers la porte, et là, m'arrêtant un instant, je lui ai dit : « Ne puis-je donc rien faire pour vous? » A ces mots, elle a tourné vers moi son visage inondé de pleurs. « Vous pouvez me promettre, a-t-elle répondu, de taire à Ernest, à sa mère, que vous m'avez vue et que je suis ici; c'est le seul bien que je veuille et que je puisse recevoir de vous; je vous le demande de toutes les puissances de mon ame, et avec cette ardeur de prières qu'on adresse à Dieu; mais vous ne me l'accorderez pas; un cœur d'homme ne peut vouloir, ne peut faire autre chose que le mal. — Je vous jure de garder le silence avec Ernest et sa mère : vous ne désignez pas d'autre personne? » elle n'a rien répondu. « Me permettez-vous de vous voir un moment demain? une explication serait nécessaire. » Elle a fait signe que non. « Un seul moment : vous n'êtes pas en état de m'entendre aujourd'hui; mais demain, peut-être que plus tranquille..... — Non, ce n'est pas encore demain que je serai tranquille, » a-t-elle interrompu avec un si profond soupir, qu'il semblait sortir du fond de ses entrailles. Après une courte pause, elle a ajouté : « Souvenez-vous de votre promesse; s'il vous est possible d'y être fidèle, soyez-le : vous aurez de mes nouvelles demain : maintenant, je vous le répète, laissez-moi, j'ai besoin de repos, je me sens fort mal. » Sa voix s'affaiblissait, j'ai craint qu'elle ne perdît connaissance; je me suis hâté de descendre pour envoyer une femme auprès d'elle; j'ai attendu une heure dans la salle basse de l'hôtel pour savoir de ses nouvelles; et quand j'ai été assuré qu'elle était mieux, et qu'on venait de la mettre dans son lit, je suis rentré chez moi, l'esprit troublé et le cœur malade de ce que je venais de voir.

Je pense que vous ne sauriez trop vous hâter de venir joindre votre sœur, peut-être obtiendrez-vous d'elle plus de calme, de raison et de confiance; en attendant, je viens de lui écrire une lettre assez détaillée qui lui explique tout ce qu'Ernest a souffert pour l'amour d'elle depuis son retour; j'espère qu'elle me lira avec plus de sang-froid qu'elle ne m'écoutait, et que ce récit sincère versera quelques consolations dans cette ame désolée.

Je vous adresse ma lettre à Vienne, où vous êtes sans doute arrivé.

LETTRE XCVII.

ADOLPHE A ALBERT.

Dresde, 21 septembre.

Il n'est plus temps que vous veniez ici, Monsieur; votre sœur a quitté Dresde aujourd'hui même à la pointe du jour, et tous les gens de l'hôtel ignorent quel chemin elle a pris.

Le domestique que j'avais envoyé lui porter ma lettre ce matin, est revenu me donner cette nouvelle; je ne pouvais la croire : j'avais laissé votre sœur dans un tel état de faiblesse, qu'il me semblait impossible qu'elle eût la force de se mettre en route. Je me suis transporté sur-le-champ à son hôtel pour prendre des informations; toutes celles qu'on a pu me donner se réduisent à ceci : Une femme a veillé toute la nuit auprès d'elle; à quatre heures elle a ouvert ses rideaux, et a ordonné qu'on allât lui chercher des chevaux tandis qu'elle passerait sa robe et se préparerait à partir; on a voulu lui représenter qu'elle était malade et hors d'état de soutenir le mouvement de la voiture, mais elle n'a rien voulu entendre, il a fallu obéir : avant de monter dans sa chaise, elle a pris une tasse de thé avec un peu de lait et une rôtie dont elle a laissé la moitié; tous les gens de l'hôtel ont été généreusement payés, et à six heures elle était hors de Dresde. Je ne vous

cache point que je suis extrêmement inquiet de l'état de cette malheureuse et intéressante femme : son corps est abattu sans doute, mais son ame est dans un tel désordre, que je n'envisage point sans effroi les résolutions désespérées qu'elle pourra prendre. Je n'écris point à Ernest, ma parole m'y condamne : il m'en fera un crime un jour, j'en suis sûr, mais je crois que c'en serait un plus réel de trahir la volonté d'Amélie et ma promesse. D'ailleurs, que ferait-il de plus que vous, et que je ne sois prêt à entreprendre pour retrouver et sauver cette infortunée? Je vais passer tout le jour à parcourir les environs de Dresde pour savoir de quel côté elle est allée, et demain je vous ferai part de ce que j'aurai appris.

CONTINUATION

DU JOURNAL D'AMÉLIE.

23 septembre.

Maintenant, je n'ai plus rien à apprendre; tout est éclairci, et ma misère va finir.

Adolphe a voulu me tromper aussi; madame de Woldemar avait cédé, disait-il : elle, céder! et l'univers n'était pas changé! Mais que pouvais-je attendre de l'ami d'Ernest, si ce n'est le mensonge? J'ai été à Woldemar; je voulais me cacher chez Guillaume, voir Ernest, et expirer à ses yeux sur la tombe de mon père; mais Ernest était absent, et Guillaume n'y était plus : ils l'ont chassé, ce bon, ce respectable Guillaume, dont les cheveux avaient blanchi à leur service; ils l'ont chassé parce qu'il m'aimait, et Ernest ne l'a pas défendu!

En voyant le château désert, cet homme inconnu qui venait m'ouvrir la porte extérieure, cette famille nouvelle qui habitait la demeure de Guillaume, et ma figure étrangère à tous ceux qui m'entouraient, j'ai cru sentir un commencement de mort, et en mettant le pied sur le seuil de la porte, j'ai été frappée de l'idée que je ne le repasserais que dans un cercueil.

Le nouveau régisseur s'est informé avec politesse de ce que je désirais. « Je voulais voir le comte Ernest. — Il est parti pour Vienne depuis quinze jours, avec sa mère. » A cette nouvelle, il m'a semblé qu'il ne me restait rien à demander; mais je n'avais plus de force; je me suis assise sur un banc de pierre; en jetant les yeux autour de moi, je me suis vue entourée de tous les témoins muets des jeux de mon enfance : ce grand orme qui me couvrait de ses rameaux, cette volière où je nourrissais des colombes, tout me rappelait un souvenir, et moi, j'étais oubliée! Ah! qu'il est douloureux de revenir au lieu qui nous vit naître, sans y être accueillie d'un sourire et d'un regard d'affection.

Toute la famille du *régisseur s'était* réunie, et me regardait avec curiosité, en attendant que j'expliquasse ce que je voulais. A la fin la femme a rompu le silence : « Madame connaît donc le comte Ernest? m'a-t-elle demandé. — Oui, lui ai-je répondu en levant les yeux : on m'a assuré qu'il avait été malade. — Très-malade; il a pensé mourir. — En vérité? ai-je dit avec autant d'effroi que si j'avais eu quelque chose à craindre encore. Et quelle maladie avait-il? — Il était comme fou; il ne connaissait personne : on disait que cela venait du chagrin d'être brouillé avec sa mère. — Et pourquoi l'était-il? — Nous n'en savons rien, a interrompu le régisseur..... — Oh! moi je le sais bien, mon père, a repris une jeune fille en souriant. — Eh bien! mon enfant, venez me le dire, ai-je ajouté en la prenant par la main. — Eh bien! Madame, c'est que madame la baronne voulait marier son fils à sa fantaisie, et que lui voulait se marier à la sienne. — Vous êtes une sotte, a reparti le père; car vous savez bien qu'ils sont partis de la meilleure intelligence du monde, et, qu'avant son départ, madame la baronne nous a annoncé que c'était pour conclure le mariage de son fils avec la princesse de B***. »

A ces mots, j'ai regardé le ciel en silence, sans plainte ni larmes, et le défiant de pouvoir augmenter mon infortune, lorsque la jeune fille a ajouté : « Et

rien ; sans que, depuis trois mois, tu aies songé à m'écrire une seule ligne ; tu voyages avec ta mère, tu dors en paix, tu souris peut-être tandis que tu me sais plongée dans des douleurs sans mesure et sans terme. Quoi ! pas un mot de pitié après tant d'amour ! Que ne me disais-tu seulement : *Je suis Ernest*. Ne savais-tu pas qu'il me suffisait de ce nom pour me faire renoncer à toi ? Pourquoi m'obliger à venir chercher moi-même mon arrêt ? pourquoi m'exposer à périr misérablement, loin de tous les miens ? pourquoi te rendre coupable d'un plus grand crime que celui dont Dieu me punit aujourd'hui ? Tu te rassures par l'idée que ma folle passion ne me quittant qu'avec la vie, je n'exhalerai point mon dernier soupir sans prononcer ton pardon ; mais penses-tu que l'innocent orphelin auquel tu m'as arrachée te pardonne aussi ? Que répondras-tu, quand il viendra te demander ce que tu as fait de sa mère ? Et cette autre créature que tu auras assassinée avec moi, tu n'en auras donc été le père que pour en être le bourreau ? Oh ! que je suis épouvantée de ton avenir ! C'est sur toi que je pleure ; car enfin, j'en suis sûre, tu as aimé Amélie, et tu ne verras pas d'un œil sec ses infortunes et son tombeau ; oui, quand la pierre sous laquelle je dormirai frappera tes regards, tu ne penseras point sans larmes que c'est là l'asile où tu as précipité avant le temps celle qui avait sauvé ta vie, et qui t'avait donné la sienne. Puisse alors, du moins, le souvenir de ce que j'ai souffert éveiller dans ton cœur un repentir si vif, si profond, qu'il expie ton parjure aux yeux du suprême Juge ! A ce moment songe qu'Amélie intercèdera pour toi auprès de lui. Ernest ! Ernest ! celle qui t'a tant aimé ne voudra jamais ton éternel malheur.

Je n'ai point oublié que tu as voulu fuir avec moi, que tu m'as proposé de nous ensevelir ensemble dans un coin ignoré de l'univers ; je t'étais donc chère alors ? Ah ! comme ce souvenir me rattacherait à l'espérance, si je ne sentais pas qu'une créature déshonorée est indigne du bonheur

et de toi, et que tu n'aurais pu l'élever au rang de ton épouse sans rougir aux yeux du monde et aux tiens! Hélas! malgré les apparences qui t'accusent, et tous les faits réunis contre toi, il me semble que si j'étais innocente je ne te croirais pas infidèle; mais j'ai mérité que tu le sois, et ma faute me répond de mon infortune........ N'importe, un doute s'est élevé dans mon cœur, et mon sort demeurera encore suspendu. Je veux aller à Vienne, je veux te voir, te parler, et recevoir mon arrêt de ta bouche. Ah! fût-il celui de la mort, je ne m'en plaindrai point! je serai près de toi, j'entendrai ta voix, mes mains toucheront les tiennes; il ne sera pas amer alors de mourir.

Continuation du journal.

1er octobre, neuf heures du matin.

Arrivée à une chaumière près de la ville, je viens d'y descendre; j'ai renvoyé mon postillon et mes chevaux; j'y laisserai ma voiture et mes habits; j'en emprunterai un, je me vêtirai des haillons de la misère; il n'y a plus qu'eux qui doivent couvrir celle qui porte la honte dans son sein.

Vienne, le même jour, à minuit.

N'ayant plus que bien peu d'argent, je suis entrée dans une misérable auberge d'un faubourg de Vienne, adossée à une église tombée en ruine; je suis épuisée de fatigue et ne puis trouver de sommeil. Hélas! il n'y a de sommeil que pour l'innocence, les coupables ne dorment plus; mon esprit troublé enfante mille projets, tous pour parvenir à le voir.... Oui, Ernest, je te verrai, j'irai jusques aux lieux que tu habites? déguisée comme je le suis, tes yeux mêmes me méconnaîtront.

Le 2 octobre au matin.

Je suis sortie pour aller chez lui, mais ce grand jour m'a effrayée; il me semblait que toutes les personnes auxquelles je m'adressais, pour savoir mon chemin, allaient me reconnaître; je craignais de rencontrer Ernest lui-même au milieu de la rue; sa mère aurait pu passer: mon frère aussi est à Vienne... Ah! mon malheureux frère! s'il avait reconnu sa sœur sous ce honteux déguisement, de quel coup mortel il eût été frappé! Je suis revenue me cacher jusqu'à la nuit: les criminels doivent fuir la lumière, et ne marcher que dans les ténèbres.

Le 3 octobre au matin.

Je l'ai vu; c'était bien lui: s'il eût été seul, je me serais jetée dans ses bras; mais il conduisait deux femmes, sa mère et une jeune personne... sans doute celle qu'il va épouser, du moins ce n'était pas Blanche; et hors le malheur de la lui voir aimer, il me semble à présent que tous les autres ne me feront pas mourir désespérée. Assise sur une borne, à la porte de l'hôtel, la tête couverte d'un vieux capuchon de taffetas noir, je le regardais aider ces femmes à monter en voiture... Cependant il les a quittées pour s'approcher de moi, et, me prenant sans doute pour une mendiante, il m'a présenté quelque monnaie: tout mon corps tremblait si fort qu'il s'en est aperçu. « Ma bonne, a-t-il dit, avec cet accent de bonté que je connais si bien, vous paraissez malade; prenez ceci pour vous faire soigner. » Et au lieu de sa monnaie, il m'a offert quatre ducats. Un nuage était sur ma vue, une sueur froide coulait sur tous mes membres; je ne pouvais ni penser ni remuer. « Ernest, s'est écriée la baronne, que faites-vous? nous vous attendons. » Il a posé son argent sur mes genoux. J'ai senti.... oui, j'ai senti la pression de sa main, j'ai fait un mouvement pour la saisir, j'ai ouvert les lèvres pour lui dire: « Me reconnais-tu? » mais une immobile stupeur m'enchaînait. Il s'est éloigné de moi; il s'est retourné pour me regarder encore: je ne distinguais pas ses traits, mais j'ai cru l'entendre soupirer. La baronne l'a appelé une seconde fois avec impatience: alors il est monté dans la voiture, et les chevaux l'ont rapidement emporté..... J'ai suivi la voiture de l'œil aussi long-temps que je l'ai pu..... Quand

j'ai senti que le poids de ma vie m'étouffait; je me suis levée : « Non, non, ai-je dit, c'en est trop! je ne veux plus voir la terre des vivants, ni aucun homme; je veux mourir..... Adieu, Ernest! adieu! je cours m'ensevelir dans l'éternel oubli de ce monde et de toi! » J'ai voulu sortir de l'église pour exécuter mon funeste dessein; les portes étaient fermées; les cierges de la chapelle étaient éteints; j'étais seule dans ce vaste édifice : il m'a semblé que la main de Dieu me retenait; alors je suis revenue sur mes pas, mais avec un esprit plus tranquille. Tout, autour de moi, était silencieux et sombre comme dans la vallée de la mort. Je marchais lentement sans pouvoir former aucune idée distincte, lorsque tout-à-coup j'ai entendu un bruit de cloche. Un moment après, derrière la grille qui sépare l'église du chœur intérieur, des voix de femmes ont frappé mes oreilles; ces saints cantiques, cette musique religieuse, m'ont jetée dans une espèce d'extase : je croyais avoir quitté la terre et être appelée au concert des anges. Il m'a semblé voir le ciel ouvert, et Ernest à mes côtés; il me souriait avec amour : « Ma bien-aimée, me disait-il, notre hymen fut décidé sur la terre, mais elle n'était pas digne de voir notre félicité, et c'est ici qu'elle doit s'accomplir. » Il m'a pressée sur son sein; nos ames se sont confondues; elles sont tombées ensemble dans des torrents de délices qui se succédaient sans fin; des voix divines ont répété : *toujours! toujours!* et les voûtes célestes, retentissant de tous côtés, ont répondu : *toujours! toujours!*

La musique a cessé, et la vision enchanteresse a disparu; mais le bien qu'elle m'avait fait est resté après elle; j'ai pu pleurer et prier; j'ai remercié Dieu de m'avoir envoyé sur la terre le châtiment de ma faute; heureux qui a assez souffert dans ce monde pour être sûr, au moment de la mort, que son expiation est finie; je l'ai imploré pour mon fils, innocente victime qui ne recevra plus les caresses d'une mère! pour Albert, dont les vertus n'avaient pas mérité une sœur

comme moi; pour toi, Ernest, l'auteur de tous mes maux, mais que j'aimerai jusqu'à ma dernière heure, comme à celle où je me donnai à toi. Ah! puisse ce Dieu de miséricorde, ton juge et le mien, te croire assez puni par les peines que j'ai endurées! puisse-t-il prolonger mes tourments, s'ils doivent servir à racheter les tiens! et puisse-t-il, ô toi qui fus l'idole de mon cœur! te pardonner comme je te pardonne!

Continuation du journal.

Le même jour, à trois heures.

Je suis bien sûre à présent que mon sort sera fixé sans retour avant que le jour reparaisse : toutes mes mesures sont prises ; je parlerai ce soir à Ernest.

Ce matin, quand je suis rentrée, mouillée et en désordre, dans mon misérable réduit, j'ai vu que mon absence pendant la nuit, mon déguisement et ma jeunesse avaient excité d'indignes soupçons dans l'esprit de mon hôtesse. « Ma fille, m'a-t-elle, dit, je ne sais d'où vous venez, mais je vous avertis que je ne reçois chez moi que d'honnêtes gens. » Hélas ! ai-je pensé, je ne dois donc pas y rester. « Ainsi, a-t-elle continué, si vous ne menez pas une vie plus régulière, et que vous passiez encore une nuit dehors, vous voudrez bien chercher un autre appartement. » Je suis montée sans lui répondre dans ce qu'elle appelait un appartement, consistant en une seule chambre avec un lit sans rideaux, deux chaises de paille déchirées, et une petite table vermoulue, devant laquelle je me suis assise pour écrire ces mots :

« L'infortunée qui a reçu hier de vous « l'aumône à la porte de votre maison, « dans laquelle on ne l'aurait pas laissée « entrer, est celle qui vous avait don- « né sa vie, et dont vous aviez juré d'être « l'époux : si vous voulez la voir encore, « suivez la femme qui vous remettra ce « billet. »

J'y ai mis l'adresse, je l'ai cacheté, puis appelant mon hôtesse, je lui ai dit : « Peut-être quitterai-je votre maison demain; en attendant, si vous voulez gagner ce ducat (et j'ai jeté sur la table un de ceux que m'avait donnés Ernest), allez sur le Graben[1], demandez l'hôtel de la baronne de Woldemar, priez un domestique de vous introduire chez le comte Ernest; dès que vous serez avec lui, donnez-lui cette lettre; mais je vous recommande expressément, et comme la condition formelle de votre salaire, de ne la confier à qui que ce soit : ne la donnez qu'à lui, et faites ce qu'il vous dira. »

Une somme si forte, et qui paraissait au-dessus de mes moyens pour une commission si facile, le nom et le titre de la personne chez qui je l'envoyais, ont excité sa surprise, et elle m'a protesté, avec un ton respectueux, que mes ordres allaient être exécutés.... Elle est partie, tout mon sang reflue vers mon cœur : ô mon Dieu ! encore une heure de vie pour que je le voie.

A six heures.

Elle me rapporte ma lettre : Ernest était sorti ; les domestiques ne savent pas quand il rentrera; tous sont occupés; on prépare une fête que la baronne donne cette nuit à la famille du prince de B*** : il y aura concert, feu d'artifice, illumination et bal masqué ; tout le monde sera reçu.... Eh bien! il m'y verra; je vais acheter ce qui m'est nécessaire pour un déguisement, que sans l'aumône d'Ernest je n'aurais pas pu payer.

LETTRE XCVIII.

ERNEST A ADOLPHE.

Vienne, 3 octobre au matin.

Je suis poursuivi par les plus sombres pressentiments; un orage se prépare; tout est mystère autour de moi, tout est soupçon dans mon cœur : je ne reçois aucune lettre d'Amélie; Albert, que vous me dites être parti pour Vienne, ne paraît point; Blanche hésite quand je l'interroge ; elle se coupe dans ses réponses ; et, pour évi-

[1] La plus belle et la mieux habitée des rues de Vienne.

ter mes questions, elle se tient enfermée chez elle et refuse de me voir. Toute la famille est aussi surprise qu'offensée de l'absence d'Albert; on n'en conçoit pas le motif dans un moment où sa présence est indispensable pour l'annulation du testament, et quand on croyait qu'il serait si empressé de terminer une affaire qui lui assure la possession de Blanche. Je ne connais qu'une cause au monde capable de le retenir; sans doute il est arrivé quelque chose à Amélie : cette crainte horrible, qui fermente dans mon cœur depuis quelques jours, ne me laisse pas un instant de repos. Cette nuit, j'ai été poursuivi par des songes effroyables; il me semblait voir Amélie, pâle, défigurée, et me jetant de sinistres regards. En m'éveillant, je voyais toujours ces mêmes images, et des cris inarticulés retentissaient autour de moi. Enfin, vous avouerai-je à quel point mes esprits sont troublés? hier au soir, une pauvre créature demandait la charité à la porte de l'hôtel; je me suis approché pour lui donner quelque chose; elle n'a pas prononcé un mot : eh bien! le croiriez-vous? elle m'a fait penser à Amélie; j'ai cru entendre sa respiration, et cette nuit, l'image de cette femme s'est mêlée, dans mes rêves, à toutes les autres visions dont j'ai été tourmenté : cet état, vous le sentez bien, Adolphe, est intolérable..... Il est arrivé quelque chose à Amélie, et c'est à moi qu'on le cache, à moi mille fois plus intéressé à ce qui la touche que le reste du monde, qui n'ai d'existence que par elle, et qui meurs si je la perds......! Mais, qu'ils se taisent, j'obtiendrai la vérité malgré eux. Je voulais partir ce matin même pour Lunebourg, où on dit qu'est Albert, et si je ne l'y trouvais pas, voler sans délai chez Amélie : ma mère me représentait en vain l'éclat d'un pareil départ le jour même de la fête qu'elle donne au prince de B***, préparée avec tant de splendeur, annoncée depuis si long-temps. Ces misérables motifs n'auraient pu me retenir; mais j'ai pensé que Blanche ne pouvant se dispenser d'y venir, je lui arracherais probablement le secret qu'il m'importe tant de savoir, et qu'ainsi je ne perdrais pas deux jours à aller vainement à Lunebourg; car, j'en ai le pressentiment, ce n'est pas là que je dois trouver Albert.

Blanche ne sera pas inexorable, j'embrasserai ses genoux, elle aura pitié de mon désespoir, cette nuit même je serai instruit de tout; je sens que je ne peux pas porter plus loin cette dévorante incertitude, pire mille fois que le malheur; mon sang court dans mes veines comme un feu ardent; ma poitrine est oppressée de violentes et subites palpitations, et des fantômes funèbres semblent marcher devant moi, comme les avant-coureurs du dernier malheur qui me reste à connaître.

Adieu, mon ami : cet adieu serait-il celui de la mort?

LETTRE XCIX.

BLANCHE A ALBERT.

Vienne, 4 octobre, huit heures du matin.

J'envoie un courrier dans tous les lieux où vous m'avez dit que vous comptiez vous arrêter, pour vous apprendre que votre sœur est ici : elle vit; c'est tout ce que je puis vous dire de plus consolant! et c'est bien plus que je n'espérais il y a quelques heures.

Je suis hors d'état de vous en écrire davantage, les agitations de cette nuit m'ont brisée; d'ailleurs, mon courrier n'attend que ma lettre pour partir, et je ne veux pas le retarder plus long-temps. Je vous enverrai demain à Lintz, par où vous devez passer pour vous rendre ici, les détails dont il faut que vous soyez instruit avant d'arriver.

LETTRE C.

BLANCHE A ALBERT.

Vienne, 4 octobre, six heures du soir.

On me défend de rester auprès de votre sœur; du moins j'emploierai les heures qu'il ne m'est pas permis de lui donner, à vous parler d'elle, et à vous raconter tous les détails de ce terrible événement.

Pour pouvoir être fidèle à vos recommandations, j'évitais Ernest depuis quelques jours, parce que la vue de sa douleur et ses ardentes sollicitations avaient pensé plus d'une fois m'arracher votre secret. Hier, j'hésitais à aller à la fête que donnait ma tante; je savais qu'Ernest avait tenté toutes sortes de moyens pour pénétrer jusqu'à moi; il m'écrivait à toutes les heures : j'étais sûre qu'en me voyant il allait renouveler ses prières, et je ne l'étais pas d'y résister; j'aurais voulu trouver un prétexte pour ne pas paraître dans cette assemblée, mais mes parents et madame de Woldemar ne me l'auraient pas permis : il a donc fallu y aller.

Pendant le concert et le souper, l'étiquette ne me permettant point de quitter ma mère, Ernest n'a pu me parler; mais à peine le bal a-t-il été ouvert, que, le masque autorisant plus de liberté, il est venu à moi, m'a suppliée de lui donner le bras un instant, un seul instant, m'assurant que sa destinée en dépendait : je l'ai suivi en tremblant; il m'a fait traverser diverses salles remplies de monde, et s'est arrêté dans celle qui lui a paru la plus solitaire et la moins éclairée. Plusieurs masques allaient et venaient; un seul s'est assis du côté de la porte à quelque distance de nous, et est demeuré tellement immobile, que j'ai cru qu'il dormait. Cependant Ernest, peu occupé de ce qui se passait autour de lui, a ôté son masque, s'est assis près de moi, et m'a dit très-bas : « Je suis décidé à partir dans quelques heures pour aller chercher Albert : en m'avouant la vérité, vous m'épargnerez une recherche qui me fera perdre un temps précieux, et d'où dépend peut-être la vie des personnes que vous aimez : voyez ce que vous voulez faire. » Cette déclaration m'a étourdie, et j'étais prête à lui tout avouer; mais me rappelant et votre volonté et les maux qui pouvaient suivre une indiscrétion, j'ai retrouvé du courage, et, m'échappant de ses mains : « Non, lui ai-je dit; c'est en vain que vous cherchez à m'attendrir : vous ne me ferez pas trahir Albert. — Blanche, a-t-il repris avec un trouble qui l'empêchait de modérer sa voix; Blanche, vous ne savez pas tout le mal que vous pouvez me faire en résistant à mes prières.... vous ne savez pas ce qu'est mon amour : ce n'est pas un amour ordinaire. Ah! je vous en conjure, Blanche, soyez sensible à la pitié; je vois en vous l'arbitre de ma destinée : cédez, cédez, ou je meurs. » Il m'entourait de ses deux bras pour m'empêcher de le quitter; il était à mes pieds, versait un torrent de larmes : j'ai perdu la force de refuser; ma main est restée dans la sienne. « Venez, lui ai-je dit en retournant à la place que nous venions de quitter, vous l'emportez. »

Alors, le masque que je croyais endormi s'est levé brusquement; il a tiré un crayon et un morceau de papier. Je l'ai vu écrire avec agitation quelques lignes. « Prenez garde, dis-je à Ernest, on nous écoute. » Ernest se retourne; le masque approche, lui remet son papier en lui serrant la main avec violence, et s'échappe.

Dieu! s'écrie-t-il, si c'était elle! En achevant ces mots, il me quitte, court de salle en salle, fend la presse, interroge tous ceux qu'il rencontre, dépeint le masque qu'il poursuit, en saisit un, s'aperçoit qu'il s'est mépris, revient sur ses pas. J'avais tâché de le suivre; je l'atteins au même lieu où nous étions d'abord ensemble : il était près d'une lumière, lisait le billet, et sans me voir, sans m'entendre, il fuit et s'élance hors de la maison.

Les détails qui suivent, il me les a racontés il y a une heure : comptez sur leur exactitude. Voici ce terrible billet.

« Oui, c'est moi; j'ai tout vu, tout « entendu, et tout va finir. Quand tu me « tues, au moins ne plonge pas le poi- « gnard dans le sein de mon frère, en « consommant la séduction de celle qui « doit être son épouse; et si tu veux me « voir encore, accours sur les bords du « Danube : c'est là mon dernier rendez- « vous. »

Il parcourt d'abord les rues adjacentes ; elles sont désertes; il écoute et

n'entend que le bruit confus des instruments de joie; il vole, le malheureux; il arrive sur le bord du Danube; il appelle Amélie : nulle voix ne répond : c'est le silence de la mort..... Il crie comme un insensé; sa tête est perdue; il implore du secours; plusieurs personnes l'entendent de loin, s'approchent et l'entourent. Il les conjure de se disperser sur les bords du fleuve pour découvrir une femme en domino noir : « J'en ai vu une qui courait il n'y a qu'un moment sur la rive à droite, a dit un homme qui arrivait : elle ne doit pas être loin. » Ernest n'en entend pas davantage; il se précipite du côté qu'on lui indique; il regarde, il appelle encore Amélie, croit apercevoir un corps lutter contre l'onde; il se jette, plonge avec lui sous les eaux, ce n'était point elle : tout-à-coup il entend des cris retentir sur le rivage, il se hâte d'y revenir; on lui dit qu'une femme vient d'être trouvée sans vie sur le sable : il vole vers elle, arrache le domino noir qui couvre sa tête, reconnaît Amélie, la croit morte, et tombe sans mouvement auprès d'elle.

Les gens qui les entourent les transportent dans la misérable cabane d'un pêcheur; l'habit magnifique qu'Ernest portait sous son domino leur apprend que c'est un homme d'un haut rang, et on s'empresse d'aller chercher du secours; un chirurgien arrive, il s'occupe principalement d'Ernest, dont l'extérieur marquait une opulence que n'annonçait pas le misérable vêtement d'Amélie. On a peu de peine à le ranimer; il reprend ses sens, il ouvre les yeux, et voit Amélie étendue, pâle et glacée, auprès de lui. « Monsieur! Monsieur! dit-il au chirurgien d'un air farouche, pourquoi me rendre la vie avant de l'avoir rendue à cette femme? Amélie! s'écrie-t-il (et on dit que ses cris faisaient frémir tous les spectateurs); Amélie, parle-moi, parle-moi donc, un seul mot encore, un seul adieu..... Mais non, non, point d'adieu; je ne te quitte plus : tu vivras, ou nous mourrons ensemble. Monsieur, a-t-il ajouté en regardant le chirurgien d'un air menaçant, répondez : cette femme est-elle morte? — Monsieur, je ne puis le dire encore; vous voyez que je m'occupe de la secourir : je ne sais point la cause de l'état où elle est, on ne peut présumer qu'elle se soit noyée, car ses habits ne sont pas mouillés.

En effet, Albert, votre sœur n'avait point accompli son funeste dessein : arrivée sur le bord du fleuve, au moment de se précipiter, elle avait été arrêtée, non par la crainte de la mort, mais par celle de la colère divine; il semblait, nous a-t-elle dit, que Dieu m'attendît là pour me montrer toute l'étendue du crime que j'allais commettre; j'ai frémi, je n'ai point eu la force d'être si coupable; mais n'ayant point celle de vivre avec ma douleur, mes yeux se sont obscurcis, mon sang s'est glacé, et je ne sais plus ce que je suis devenue.

Quand Ernest et votre sœur ont été transportés dans la cabane du pêcheur, toutes les personnes que cet événement avait attirées se sont réunies autour d'eux : chacun formait des conjectures différentes sur ce qui se passait, et sur l'état d'Amélie; on la croyait perdue sans ressource; Ernest écoutait tout en silence, ne répondait rien, et, la main sur le cœur de sa bien-aimée, attendait, dans une angoisse inexprimable, qu'elle donnât un signe de vie..... L'infortuné, il a attendu cinq heures! quand il a vu la respiration d'Amélie devenir plus libre et la chaleur se répandre dans tous ses membres, il l'a fait transporter dans une chambre particulière, avec le chirurgien et une femme pour la servir; on l'a posée sur un lit; il s'est tenu à l'écart à quelques pas : il voulait attendre qu'elle fût calme pour se présenter; mais au premier mot qu'elle a prononcé, il s'est précipité à genoux près de son lit, en s'écriant d'une voix étouffée : « Elle vit! elle vit! Amélie m'est rendue! » A sa vue, à ce discours, votre sœur a soulevé sa tête, et joignant ses deux mains elle a dit : « Où suis-je? est-ce moi qui existe? est-ce lui qui est là? — Oui, Amélie, oui, tu es rendue à Ernest, à ton époux. — A Ernest! à mon époux! oui, c'est ainsi

que cela devait être; mais le ciel ne l'a pas voulu. — Il le veut, Amélie : tu vois bien qu'il nous a réunis; si de fausses apparences, si d'indignes calomnies ont pu me rendre suspect à tes yeux, je me justifierai et tu me croiras..... — Mes sens m'auraient-ils trompée? tu n'aimerais pas Blanche?.... — O mon épouse! a-t-il repris en la regardant avec des yeux pleins de larmes, tu as pu penser.... Ah! quand tu sauras tout. — Ton accent, tes paroles, tes regards, a dit la douce créature, me persuadent : tu sais si ma confiance en toi a été entière; mais ces terribles mots que j'ai entendus doivent obtenir mon pardon. O mon Dieu! je te bénis : il était si affreux de mourir avec l'idée d'avoir perdu son amour! » Et elle est tombée dans les bras de son amant. Des larmes de joie et de tendresse ruisselaient sur les joues d'Ernest, en me racontant ce moment de félicité : que doit-il être, Albert, puisqu'ils assurent tous deux qu'il leur a fait oublier leurs malheurs?

Pendant que tout ceci se passait, j'étais demeurée en proie à la plus vive inquiétude. Ma tante, surprise de ne point voir son fils, le demandait en vain; elle m'a trouvée pâle et sans masque, courant dans les salles et m'informant à chacun de ce qu'était devenu un masque que je dépeignais, ne soupçonnant que trop que ce ne pouvait être qu'Amélie. « Blanche, qu'avez-vous? s'est écriée ma tante; qu'est-ce qui vous agite ainsi? que cherchez-vous? serait-il arrivé quelque chose à mon fils? — Oui, quelque chose de terrible, sans doute : il est sorti. — Où est-il? où va-t-il? — Il court après ce masque, cette femme. — Quelle femme? que dites-vous? de qui parlez-vous? — Ah! Madame, il dit que c'est elle. — Qui, elle? au nom du ciel, expliquez-vous : vous me faites trembler. — Il n'est plus ici; envoyez tous vos gens après lui; tâchez de prévenir un malheur..... Amélie nous écoutait : elle aura mal interprété un discours innocent....— Amélie! Amélie! a répété ma tante avec effroi, Amélie serait ici? — Je n'ai pas vu son visage; mais à l'émotion, à la fuite d'Ernest, je suis sûre que c'est elle qui était là tout-à-l'heure. » Madame de Woldemar m'a quittée précipitamment, elle a fait appeler ses gens, leur a ordonné de chercher son fils dans toute la ville, et, hors d'état de commander à son trouble, elle s'est retirée dans son appartement.

Les heures s'écoulaient, nous n'apprenions aucune nouvelle : les gens de ma tante rentraient de moment en moment dire qu'ils n'avaient rien rencontré. A la pointe du jour, toute la compagnie a quitté le bal. J'ai fait part en peu de mots à ma mère de l'inquiétude de madame de Woldemar, et je lui ai demandé la permission de rester chez elle jusqu'à ce qu'on eût acquis quelques lumières sur l'aventure de la nuit. Ma mère n'a pas voulu me quitter : nous avons été joindre toutes deux ma tante, dont l'inquiétude m'aurait véritablement touchée, si elle n'eût pas mêlé aux angoisses maternelles qu'elle éprouvait pour Ernest, les plus injurieuses invectives contre Amélie.

Enfin, à huit heures du matin, un homme inconnu lui a apporté un billet de son fils, mais dont l'écriture était si tremblante et si altérée, qu'au premier coup d'œil aucune de nous ne l'a reconnue. Voici ce qu'il contenait :

Ernest à sa mère.

A six heures du matin.

« Amélie a pensé périr cette nuit : « c'est par un miracle que je l'ai sauvée; « je suis auprès d'elle, et j'y suis pour « toujours. Nous sommes dans un misé« rable cabaret sur le bord du Danube : « si cet asile vous paraît peu digne de « votre fils, et que vous vouliez qu'il vous « amène votre nièce et son épouse, en« voyez une voiture les chercher tous « deux; mais si vous fermez votre mai« son à Amélie, votre fils n'y rentrera « plus; car il jure de ne jamais paraître « où on refusera de la recevoir. »

En lisant ce billet, ma tante a changé de couleur plusieurs fois, et a marché dans sa chambre sans nous parler; à la

fin elle a sonné avec violence : un domestique est entré. « L'homme qui a apporté ce billet est-il encore ici? a-t-elle demandé. — Oui, Madame, il attend la réponse. — Qu'il attende encore : qu'on mette mes chevaux, il conduira ma voiture où elle doit aller ? je donnerai un billet. » Le domestique est sorti. Ma tante a été à son bureau, elle a essayé d'écrire; mais ses nerfs étaient si ébranlés, qu'il lui a été impossible de tracer une ligne : elle m'a appelée. « Blanche, m'a-t-elle dit en me donnant la lettre de son fils, lisez ceci à votre mère, et puis vous viendrez vous asseoir ici, je vous dicterai ma réponse, car je ne puis tenir ma plume. » J'ai pris ce papier, que je n'ai pu lire sans verser bien des larmes sur les souffrances d'Ernest et de votre sœur. Après l'avoir entendu, ma mère s'est recueillie, et regardant madame de Woldemar, elle lui a dit : « C'est très-extraordinaire!.... qu'en pensez-vous ma sœur? Je suis très-surprise, en vérité très-surprise! Je croyais Ernest plus disposé à vous obéir : ce n'est pas là le respect, la soumission que vous deviez attendre d'un fils pour lequel vous avez tant fait. — Non, a interrompu la baronne, ce n'est pas là le prix que méritait ma tendresse, ni le fruit des soins que j'avais employés pour lui donner des sentiments dignes du sang dont il sort; mais il y a long-temps qu'il m'a fallu renoncer à des espérances dont il était le seul objet, et que l'ingrat a si bien trompées! — En vérité, si j'étais à votre place, je ne les recevrais point chez moi. — Oh ciel! que dites-vous? me suis-je écriée vivement. — Vous n'êtes pas de cet avis-là, Mademoiselle? a repris ma tante en me regardant avec hauteur. — Non, Madame, et j'oserais répondre que vous n'en êtes pas non plus. — Vous allez le savoir; placez-vous ici et écrivez. » J'ai pris la plume; mais avant de commencer, je lui ai dit : « Je vous préviens, Madame, que je n'écrirai pas un refus. — Prétendez-vous faire des conditions avec votre tante? a repris ma mère. — Je crois, Madame, que, sans manquer au respect que j'ai pour elle, je puis la prévenir que si l'arrêt qu'elle va dicter est injuste et cruel, ma main ne le tracera pas. — Vous voyez, a dit madame de Woldemar en regardant tristement sa sœur, le digne effet de la rebellion de mon fils, et ce que son exemple produit sur l'esprit de Blanche. — Croyez, Madame, ai-je ajouté, que je n'avais pas besoin de l'exemple d'Ernest pour haïr l'injustice et m'élever contre elle. — Blanche, a repris ma tante avec plus de douceur que je n'en attendais, est-ce le moment où vous me voyez plongée dans l'affliction que vous devriez choisir pour me parler ainsi? » Ce reproche m'a touchée. « J'ai tort, ai-je répondu en baisant sa main; dictez, Madame

La baronne de Woldemar à son fils.

A huit heures.

« Je ne vous fermerai point ma porte,
« quoique vous l'ayez mérité peut-être;
« mais je veux ignorer du moins que vous
« ne revenez pas seul : arrangez-vous pour
« que cette femme ne paraisse pas à mes
« yeux, c'est tout ce que je puis faire pour
« vous. »

Voilà tout, m'a-t-elle dit; fermez la lettre. Elle s'est tournée du côté de ma mère, et alors je me suis empressée d'ajouter :

« Venez, hâtez-vous, mes amis; si vous
« ne trouvez pas une mère ici, vous trou-
« verez du moins une sœur, une amie qui
« vous chérit tous deux et brûle de vous
« revoir. »

J'ai bien vite cacheté le billet pour qu'on ne vît pas mon apostille. « Le ferai-je partir, Madame? ai-je demandé à ma tante. — Assurément, » a-t-elle répondu. J'ai voulu le porter moi-même, dans l'espoir de questionner le commissionnaire d'Ernest; mais madame de Woldemar, qui s'est doutée de mon dessein, a dit à ma mère : « Laissez-vous sortir Blanche, Madame? — Non, il n'est pas nécessaire. Ne pouvez-vous pas sonner, Mademoiselle? » Je suis revenue sur mes pas en soupirant; j'ai tiré la sonnette, le domestique est venu, et le billet est parti. « Je crois, ai-je dit à ma mère, qu'il serait à propos d'expédier un courrier au comte Albert, pour

lui apprendre que sa sœur est ici. — Ecrivez un billet, et donnez-le à Fritz; il partira sur-le-champ. » Je l'ai écrit; et comme alors j'ai eu la permission de sortir, j'ai donné des ordres à Fritz pour qu'il fût dans toutes les villes où vous m'avez dit de vous écrire.

En rentrant, j'ai trouvé le déjeûner servi; ma mère s'est approchée de la table et a versé du chocolat dont elle seule a goûté : ma tante et moi, occupées du même objet, quoiqu'avec des dispositions bien différentes, étions trop émues pour pouvoir ni manger, ni parler; en vain ma mère tâchait-elle d'engager la conversation en nous interrogeant, nous répondions par monosyllabes, et la conversation tombait. Il y avait bien une demi-heure que, fatiguée de ses inutiles efforts, elle avait pris le parti de garder aussi le silence, lorsqu'il a été interrompu par le bruit d'une voiture qui roulait dans la cour : mon cœur a battu violemment; j'ai regardé ma tante; elle a pâli, ses lèvres tremblaient. « La voilà! la voilà donc qui rentre dans ma maison, » a-t-elle dit en levant au ciel ses yeux pleins de courroux. Pour moi, en pensant qu'Amélie était à quelques pas de moi, je n'ai pu me contenir plus long-temps; et m'élançant hors de la chambre, malgré ma mère qui voulait me retenir, j'ai été bientôt au bas de l'escalier, où j'ai trouvé Amélie soutenue par Ernest. En me voyant, elle m'a tendu les bras, en s'écriant : « Ma cousine! — O ma sœur! ai-je répondu en la pressant contre mon sein. — Ta sœur, Blanche? ah! que ce nom m'est doux! Albert sera donc heureux? » En parlant ainsi, elle a quitté le bras d'Ernest pour s'appuyer sur le mien, et un rayon de joie a ranimé ce visage pâle et abattu. « Où la conduirons-nous? ai-je demandé à Ernest : ma tante n'a point fait préparer d'appartement. — Dans le mien, a-t-il interrompu vivement : n'est-elle pas mon épouse? — Elle le sera sans doute, mais jusque-là..... — Jusque-là, ma mère ne me refusera pas, je pense, un autre logement dans sa maison? — Assurément. » Et nous avons monté chez Ernest.

Amélie gardait le silence, et était si faible et si oppressée, qu'elle n'aurait pas eu la force de monter l'escalier, si Ernest ne l'eût portée dans ses bras. En entrant dans l'appartement, elle a fait quelques pas seule; et élevant ses mains vers le ciel, elle a dit : « Je suis donc chez lui! — Oui, mon Amélie! vous êtes chez votre époux, a-t-il répondu en la faisant asseoir sur un canapé et se plaçant auprès d'elle, chez vous, dans votre maison. » Elle a souri tristement, et puis tournant ses regards vers moi avec une douceur angélique : « Ah! Blanche! puisque mes soupçons furent injustes, puisque mon frère t'est cher, s'il était ici, s'il était entre nous deux, j'aurais encore un doux moment.... — Chère Amélie! il viendra ce moment où nous serons tous heureux. — Heureux.... ou tranquilles, a-t-elle ajouté avec un ton qui m'a fait frémir. » J'ouvrais la bouche pour répondre, lorsque nous avons entendu venir quelqu'un; Amélie a tressailli. « Ce n'est pas ma tante? ce n'est pas votre mère? Ernest! » s'est-elle écriée avec effroi. Il se levait pour s'en assurer, lorsqu'un domestique est entré et m'a dit que ma mère me demandait. « Ma mère ne sait-elle pas que je suis auprès de ma cousine? — Je l'ignore, Mademoiselle; madame la baronne m'a seulement ordonné de vous prier de monter auprès d'elle. — Va, ma Blanche, m'a dit doucement Amélie; tu vois bien qu'ils ne veulent pas te laisser avec moi. — S'il était vrai! » a interrompu impétueusement Ernest. Et il s'est tu, comme ne voulant pas exprimer toute sa pensée. « Eh bien! s'il était vrai? que feriez-vous? lui a demandé Amélie en le regardant avec inquiétude. — Ce que je ferais! a répondu Ernest, en contenant autant qu'il le pouvait sa bouillante impatience; à l'instant même je vous emmènerais d'ici avec Blanche; nous irions trouver Albert; et, loin de la tyrannie, du despotisme de parents durs, orgueilleux et inflexibles, nous connaîtrions encore des jours heureux. — Cher Ernest! a-t-elle dit en élevant les bras vers lui.... » Mais l'attendrissement l'a empêchée de

presque en défaillance. « Je vais lui envoyer des gouttes, ai-je dit à Ernest. — Oui, et les femmes de ma mère pour la servir. »

J'ai volé à l'appartement de madame de Woldemar; ma mère y était encore; toutes deux m'ont reçue avec une extrême sévérité : j'ai paru n'y faire pas attention. « Ma tante, ai-je dit, Amélie est fort mal, elle a besoin de secours; ordonnez à vos femmes de se rendre auprès d'elle, et veuillez me donner vos gouttes que je les lui porte. — Est-elle donc prête à mourir? m'a demandé ma mère. — Prête à mourir! me suis-je écriée; le ciel nous préserve d'un pareil malheur! — Un malheur! a répété madame de Woldemar en soupirant amèrement; elle appellerait cela un malheur. Blanche, a-t-elle continué d'un ton imposant; votre présence n'est pas nécessaire à cette femme, et ce n'est pas à moi à prendre soin d'elle. Mais mon fils est le maître de commander à mes gens; ce qu'il voudra d'eux, il le prescrira. — Madame, je l'ai laissé seul avec Amélie : elle était presque sans connaissance; il ne peut pas la quitter. » Madame de Woldemar a sonné : « Passez chez mon fils; demandez-lui ses ordres : s'il a besoin de mes femmes, vous les avertirez. » Ma mère a eu l'air très-surpris. « Vous êtes d'une extrême bonté pour Amélie, lui a-t-elle dit après un moment de silence. — Non, ce n'est point par pitié pour elle que j'agis ainsi, mais pas respect pour moi-même que je fais respecter mon fils. Il n'est pas perdu sans retour encore : jusque-là je lui conserverai dans ma maison la considération qui lui est due. — Mais du moins faites-lui dire de se rendre ici : pourquoi lui permettre de rester auprès d'Amélie? — Pour l'empêcher de me désobéir : dans ce moment, il serait capable de le faire : épargnons-lui une offense que je ne lui pardonnerais peut-être point. Quant à vous, Blanche, vous ne paraîtrez plus dans cet appartement. — Madame, ai-je interrompu vivement, ma mère ne me l'a point dit. » Celle-ci s'est hâtée de répliquer : « Ne

vous suffit-il point, Mademoiselle, que votre tante vous l'ordonne? — Ah! me suis-je écriée, si Albert était ici.... — Eh bien! Mademoiselle, s'il était ici, il vous soutiendrait : est-ce là ce que vous entendez? — Non, ma mère; mais il soutiendrait Amélie; elle aurait du moins un ami pour la plaindre et la consoler. —Eh! la misérable! n'en a-t-elle pas un? a interrompu madame de Woldemar, ne m'a-t-elle pas enlevé mon fils....? Oui, plût à Dieu qu'Albert fût ici! je saurais à qui remettre cette femme : il l'emmènerait de chez moi. — Je doute qu'Ernest le permît, ai-je répliqué. — Vous doutez donc qu'il m'obéisse? — Ne le pensiez-vous pas aussi tout-à-l'heure, Madame? — Vous vous oubliez, Mademoiselle. — Ah! Madame, c'est que j'ai vu leur douleur, et que je parle à celle qui la cause. » Ma tante, irritée, m'a dit de sortir de devant ses yeux; et ma mère, par son ordre sans doute, m'a enfermée dans la chambre où je suis à présent. On m'y a apporté mon dîner, auquel je n'ai pas pu toucher; mais j'ai prié le domestique de me procurer du papier, une plume et de l'encre; il s'est chargé d'un billet pour Amélie, où je la console autant que je le puis, où je lui donne l'assurance de la voir demain, quoique je ne sache trop si j'en aurai, je ne dis pas la permission, mais la possibilité. Voilà plus de trois heures que j'écris, Albert, je suis brisée par la fatigue et l'inquiétude. Je vais chercher un sommeil dont j'ai bien besoin. Que n'êtes-vous ici? je vous appelle de tous mes vœux.

LETTRE CI.

BLANCHE A ALBERT.

Vienne, 5 octobre, onze heures du soir.

Voici le premier moment de tout le jour que j'ai trouvé pour vous écrire. Oh quel jour, Albert, que celui-ci! Amélie a été bien mal, et je dois à ce danger la faveur de rester cette nuit près d'elle. Tandis qu'elle dort, je vais continuer à vous instruire de tout ce qui s'est passé.

Ce matin, vers dix heures, la femme de chambre de confiance de ma tante est venue ouvrir ma prison, et me dire qu'on m'attendait pour déjeûner. En descendant l'escalier, je lui ai demandé si elle savait des nouvelles d'Amélie; elle a secoué tristement la tête... « Ah! mademoiselle Blanche, quel dommage! — Quoi donc! ai-je repris avec effroi, que lui est-il arrivé? — Ah! Mademoiselle! si jeune, si belle, être tombée dans la disgrace de tous ses parents!...... — C'est la faute de ses parents. — Oh! pardonnez-moi, Mademoiselle, les parents n'ont jamais tort; c'est ce qu'assure madame la baronne. — Vous n'avez pas vu ma cousine? ai-je interrompu vivement. — Ah! je voudrais ne l'avoir pas vue, Mademoiselle, je le voudrais; car depuis ce moment elle est toujours devant mes yeux. Ce matin, quand madame la baronne s'indignait contre elle, je me la représentais comme elle était hier au soir, quand je lui ai dit qu'elle ne vous verrait plus; si touchante! si résignée dans sa douleur! à genoux devant Dieu, qu'elle priait avec tant de piété et de ferveur!.... Mademoiselle, on n'a point le cœur méchant quand on prie comme cela. » J'ai profité de cette bonne disposition pour l'engager à me laisser descendre un moment chez Amélie : « Ma tante ni mes parents n'en sauront rien, lui ai-je dit. — Non, Mademoiselle, non; cela m'est défendu Vous savez qu'entre monsieur le comte et cette dame les choses ne vont point comme elles devraient aller : on dit que ce serait un mauvais exemple pour vous. » Mes instances ayant été inutiles, je lui ai demandé du moins si elle voulait se charger de faire partir la lettre que je vous avais écrite pendant la nuit « Très-volontiers, Mademoiselle; de ce côté, les choses sont bien : vous devez épouser M. de Lunebourg, il ne peut point y avoir du mal à ce que vous lui écriviez. » Alors elle m'a quittée, et je suis entrée chez ma tante.

Elle était au coin de son feu avec ma mère; elles parlaient d'un ton assez animé; elles se sont tues en me voyant : je les ai saluées; elles m'ont fait un si-

criait-elle dans son égarement : Albert, mon vertueux frère, préserve-moi de lui..... Mon Dieu, épargne-moi.... que je meure avec mon malheur!.... » Plusieurs mots inintelligibles se sont succédé; nous ne pouvions expliquer cette espèce d'horreur, que lui donnait l'idée d'un secours, qu'en pensant qu'elle ne voulait pas être sauvée. A la fin, l'épuisement total de ses forces l'a rendue plus calme, et lui a donné même quelques heures de sommeil. Le médecin a profité de ce moment pour s'approcher d'elle, et, après lui avoir long-temps tâté le pouls, il nous a assuré qu'avec une grande tranquillité de corps et d'esprit on pouvait espérer, mais que de trop vives impressions de peine la tueraient. Ernest lui a dit : « Docteur, passez chez ma mère, communiquez-lui tout ce que vous pensez de l'état de sa nièce; répétez-lui que *de trop vives impressions de peine la tueraient*; ajoutez que mon existence est attachée à celle d'Amélie : après cela elle saura ce qu'elle a à faire pour nous conserver ou nous perdre tous deux. » Il y avait dans l'air d'Ernest quelque chose de si sombre, qu'aussitôt que nous avons été seuls j'ai cherché à lui donner quelques consolations; mais il m'a interrompue vivement : « Blanche, vous ne savez pas ce qu'il faut me dire, vous ne connaissez pas ma situation; je suis affligé, mais tranquille; et, tout en tremblant sur la vie d'Amélie, je suis moins malheureux que quand j'étais séparé d'elle; car à présent je suis sûr de ne plus la quitter.... non, jamais, » a-t-il ajouté d'un ton solennel. Alors il s'est levé, et, tombant à genoux au pied du lit d'Amélie, il a essuyé ses pleurs, en répétant d'une voix faible : « Non, jamais, je le jure! puisque mon sort est irrévocablement lié au tien, quelqu'affreux qu'il soit, il l'est moins qu'il ne l'a été, et maintenant du moins je puis le supporter. »

Le médecin est rentré. « Madame la baronne vous demande, monsieur le comte. — Moi? docteur : que me veut-elle? qu'a-t-elle à me dire? — Je n'ai point osé l'interroger là-dessus. — Lui avez-

vous parlé de l'état d'Amélie? que vous a-t-elle répondu? — Pas un mot. — Pas un mot! quand sa nièce se meurt! et c'est là ce qu'elle appelle de la grandeur d'ame! — Irez-vous la voir, Ernest? lui ai-je demandé. — Non, je ne quitterai point cette chambre tant qu'Amélie sera en danger; non, je n'irai point auprès d'une mère cruelle qui voit sans pitié l'innocence expirante: cependant, Blanche, allez auprès d'elle, dites-lui que son fils est prêt à tomber à ses pieds; mais qu'elle ne l'y verra qu'en consentant à recevoir Amélie dans ses bras. — J'y vais. — Dites-lui que je me regarde comme l'époux d'Amélie, qu'aucune puissance humaine ne me fera renoncer à ce titre sacré. — Je lui dirai. — Et revenez ensuite auprès de cette infortunée, vous presser avec moi contre son cœur et l'entourer de tant de tendresse, que l'idée qu'il est des êtres inhumains qui la repoussent ne puisse pas l'approcher. — Je reviendrai, Ernest, soyez-en sûr. »

Il était près de cinq heures quand je me suis présentée chez madame de Woldemar; ma mère était toujours là, et j'ai trouvé mon père auprès d'elle: on venait d'annoncer le dîner. Je n'ai pas pu parler à ma tante; mais je l'ai priée, en sortant de table, de m'accorder un moment en particulier. « On vous a donc chargée du rôle d'ambassadeur? m'a dit mon père en ricanant. — Et les propositions ne peuvent pas se faire devant nous? a ajouté ma mère du même ton. — Blanche, m'a dit ma tante très-gravement, prenez garde à ce que vous allez faire: j'ai permis, j'ai approuvé même que vous alliez soigner cette femme: à votre âge, la pitié doit l'emporter sur le ressentiment, et vous ne deviez pas la laisser périr sans secours; mais maintenant, si vous osiez parler en sa faveur et tenter de la justifier, je crois que vos parents feraient sagement de vous éloigner d'ici, pour vous garantir des mauvais conseils et du pernicieux exemple que vous pourriez y recevoir. — C'est bien notre intention, a répondu ma mère en regardant son mari; n'est-il pas vrai, M. de Geysa? — Assurément, ma chère; et si notre présence n'est pas nécessaire à notre sœur, je veux que dès ce soir nous enfermions Blanche à la maison, jusqu'à ce que toute cette affaire-ci soit finie. » J'ai vu tous les esprits si aigris, que je n'ai pas cru devoir les irriter davantage; et, rapportant les paroles d'Ernest, j'ai seulement dit: « Si j'ai dû la permission de voir Amélie à l'idée que sa vie est en danger, pourquoi me la refuserait-on maintenant? Le danger existe; et, si le docteur a bien vu, Amélie est même sans ressource. N'a-t-il pas dit qu'une impression de peine la tuerait. Il ne me semble pas qu'on soit disposé à la lui éviter. — Ceci me regarde apparemment, Mademoiselle? m'a demandé ma tante avec hauteur. — Quand cela serait, Madame, vous aurais-je offensée? ai-je fait autre chose que de répéter ce que vous ne cessez de dire? car enfin, lorsque la passion de votre fils et le triste état d'Amélie n'ont pu affaiblir votre haine, que toutes vos paroles, tous vos gestes l'expriment, que vous voulez en accabler cette infortunée, n'ai-je pas lieu de penser que vous ne la éviterez pas les impressions qui peuvent la tuer? — Mais où a-t-elle donc pris tout ce qu'elle dit aujourd'hui? a reparti mon père en regardant ma mère d'un air étonné. — Auprès du lit d'Amélie, a répliqué ma tante. — Il faut donc bien se donner de garde de l'y laisser retourner. » Je suis tombée à ses genoux: « Écoutez, mon père, Amélie est fort mal, peut-être ne vivra-t-elle pas demain; elle est loin de son frère, abandonnée de toute sa famille: me défendrez-vous de recueillir son dernier soupir, et de passer cette seule nuit auprès d'elle? si elle est mieux demain, je me soumettrai sans murmure à tous vos ordres. » Il m'a relevée en m'embrassant. « En vérité, *ma fille*, vous faites de moi tout ce que vous voulez. En vérité, ma sœur, je ne puis pas refuser Blanche. » Ma tante s'est promenée dans la chambre sans répondre; j'ai bien vu que sans son consentement je n'obtiendrais point la faveur que mon père venait de m'accorder: je me suis appro-

chée d'elle d'un air suppliant : « Ma tante, lui ai-je dit, Amélie est si mal, que dans ce moment Ernest n'est pas en état de vous entendre ; tant qu'elle sera en danger, il est résolu à ne la quitter ni jour ni nuit : serait-il donc convenable que votre nièce restât seule avec votre fils qui l'aime, et des domestiques qui dépendent de lui? jugez-vous, ma tante, que ce soit décent, même pour vous ! » Elle s'est arrêtée tout-à-coup, comme frappée de ce que je lui disais : « Vous avez raison, Blanche; oui, en effet, il ne faut pas les laisser seuls.... Quelle imprudence ! Je vous remercie de votre avis, Blanche; retournez-y, et ne les quittez pas. — Quoi ! ma sœur, vous voulez que ma fille reste là? vous ne craignez plus pour elle la société d'Amélie? lui a demandé ma mère. — Non, non, Blanche a raison, il n'est pas décent qu'ils soient seuls; et puisque mon fils est décidé à rester là..... Ecoutez, Blanche, a-t-elle ajouté, vous voyez que quand j'ai un tort j'en conviens sans peine; mais aussi, quand la justice et l'honneur sont pour moi, je ne cède jamais.... vous pouvez dire cela à Amélie. — Vous me permettez donc de retourner près d'elle ? — Oui, allez-y, et annoncez à Ernest que, puisqu'il refuse de venir vers sa mère, sa mère ira vers lui : quand Amélie sera en état de m'entendre, c'est à elle que je parlerai. — Quoi ! vous consentez à la voir? — Oui, j'y suis résolue : il m'en coûtera beaucoup, mais n'importe; l'intérêt de mon fils me demande encore ce sacrifice. — Ah ! Madame, ce ne peut être que pour lui pardonner que vous voulez la voir. — Pour lui pardonner? » a-t-elle interrompu.... Elle s'est arrêtée tout-à-coup, a paru réfléchir, et puis a ajouté en me regardant fixement : « Oui, Blanche, c'est pour lui pardonner que je veux la voir; il dépendra d'Amélie de se réconcilier avec moi. — Et quel sera le prix de cette faveur? ai-je demandé en tremblant. — Quand je croirai devoir l'en instruire, vous l'apprendrez : jusque-là, Blanche, dispensez-vous de m'interroger. » Je n'ai pas répliqué, et après l'avoir saluée, ainsi que mon père et ma mère, j'ai couru promptement chez Amélie.

Elle avait de la fièvre, et était beaucoup plus animée que le matin : Ernest avait obtenu d'elle de prendre les potions du docteur. « Quoi ! ils t'ont permis de revenir, Blanche? a-t-elle dit en me voyant ; leur colère est donc suspendue? — Je ne sais, lui ai-je répondu, quelle est l'intention secrète de madame de Woldemar; mais c'est de son aveu que je viens ici, et elle compte même y venir elle-même quand tu seras assez bien pour la recevoir. — Qu'entends-je ! s'est écrié Ernest; quoi ! ma mère veut voir Amélie? O changement inattendu ! ô ravissante espérance! Mon Amélie ! si ma mère veut te voir, ce n'est que pour te nommer sa fille. Ah ! qu'elle hâte ce fortuné moment. — Non, non, qu'elle ne le hâte point, a interrompu Amélie. — Pourquoi, ma bien-aimée, t'effraierais-tu du bonheur ? — Ce bonheur, a-t-elle dit tristement, ce bonheur ne vaudra peut-être pas tes espérances : crois-moi, Ernest, ne les échange contre lui que le plus tard que tu pourras. — Ainsi, Amélie, tu refuses absolument de croire que nous serons heureux? — Heureux ! s'est-elle écriée en pleurant ; nous étions destinés à l'être, et c'est moi qui ne l'ai pas voulu : il fut un temps où ta mère n'aurait pas dédaigné Amélie, tu m'aurais nommée ton épouse sans rougir ; mon frère ne serait pas errant et désespéré, depuis long-temps Blanche lui appartiendrait; ce pauvre orphelin que j'ai abandonné ne pleurerait pas sur sa coupable mère; enfin, a-t-elle ajouté en cachant sa tête dans le sein d'Ernest, ce qui fait aujourd'hui ma honte et ma misère ferait mon orgueil et ma félicité..... » Les larmes ont étouffé sa voix. Après une assez longue pause, elle m'a parlé de vous : je lui ai dit que j'avais envoyé un courrier vous avertir qu'elle était à Vienne, afin que vous hâtassiez votre retour. « Ah ! m'a-t-elle dit, que je puisse le revoir encore une fois, que j'obtienne son pardon, que le généreux Albert reçoive le repentir et l'adieu d'un cœur que l'orage des passions n'a pu distraire de l'amitié! O

ma Blanche! tu feras le bonheur de mon frère, tu répareras tout le mal que je lui ai fait : tu as beaucoup à réparer. » Je l'ai embrassée en silence.

Quand elle a vu que je voulais la veiller, ainsi qu'Ernest, elle s'y est vivement opposée : pour la satisfaire, nous avons feint de nous retirer; et laissant une des femmes de la baronne auprès d'elle, nous sommes passés dans la pièce voisine. Aussitôt que j'ai été seule avec Ernest, je lui ai demandé si Amélie lui avait dit quels motifs l'avaient déterminée à quitter la Suisse : ses réponses n'ont été ni claires ni précises; cependant elles ont suffi pour me prouver que j'ai mérité vos reproches, et qu'en cherchant à vous inquiéter en vous laissant croire que je pouvais plaire à Ernest, j'ai contribué à l'infortune de votre sœur. Ne croyez pas, Albert, que pour m'excuser, je me rejette sur la pureté de mes intentions : assurément j'étais bien loin de prévoir les suites terribles de mon étourderie; mais j'aurais dû sentir que, même pour augmenter votre amour, je n'avais pas le droit de vous peindre l'amitié qu'Ernest me témoignait comme un sentiment plus tendre. O mon Albert! quand je suis frappée des conséquences funestes que peut avoir ce que j'appelais une innocente coquetterie, s'il était possible que dans le cours de ma vie entière vous en ayez un seul mouvement à me reprocher, il faudrait me repousser loin de vous comme une créature indigne de l'estime de tous les cœurs honnêtes.

Deux heures de la nuit.

Je viens d'entrer doucement chez Amélie; elle sommeille : on m'a préparé un lit près d'elle : je vais dormir jusqu'à ce qu'elle s'éveille. J'ai obtenu d'Ernest qu'il prît quelques heures de repos; mais il ne veut point quitter l'antichambre d'Amélie; c'est même avec peine qu'il a consenti à sortir de la pièce où nous allons reposer toutes deux : il s'étonnait que j'insistasse, et moi je trouvais assez simple qu'il s'obstinât, tant il y a dans les grandes douleurs quelque chose de grave et de pur, qui permet de braver la décence sans blesser la modestie.

LETTRE CII.

BLANCHE A ALBERT.

6 octobre 3 mai.

Amélie est mieux ce matin, et je commence à espérer que madame de Woldemar s'apaisera : ah! qu'il m'est doux, cher Albert, d'avoir quelque chose de consolant à vous marquer.

Ce matin, assise sur le lit d'Amélie, je causais avec Ernest de votre prochaine arrivée, et de tous les heureux effets que pourrait produire votre présence; Amélie nous écoutait en silence, et paraissait agitée d'un sentiment pénible : on est venu m'avertir que ma tante me priait de passer chez elle; ce message nous a troublés. « Que peut-elle me vouloir? ai-je demandé à Ernest. — C'est pour vous parler d'Amélie. — Assurément. — Mais que vous dira-t-elle, Blanche? — Ah! mon Dieu! je n'en sais rien. » Nous étions tous deux si agités, que nous marchions dans la chambre comme des insensés; Amélie était tranquille et souriait tristement. « Va, Blanche, m'a-t-elle dit, ne te fais point attendre : à présent qu'il t'est permis de revenir, je te vois sortir avec moins de peine. » Ernest m'a accompagnée sur l'escalier, en me recommandant beaucoup de choses dont je n'ai pas entendu la moitié. J'ai trouvé ma tante avec mon père : après les avoir salués, j'ai demandé des nouvelles de ma mère; elle dormait encore : j'attendais qu'on me parlât d'Amélie, mais personne ne disait rien; à la fin, mon père, après avoir fait quelques tours dans la chambre, est venu à moi, m'a regardée avec tendresse : « Je te trouve changée, ma Blanche, a-t-il dit; tu as le cœur si sensible! tu t'inquiètes trop facilement; tu auras veillé toute la nuit : voyez comme elle est pâle, ma sœur! En vérité cette vie ne lui vaut rien. — Tranquillisez-vous mon frère, tout cela ne durera pas long-temps. » Alors elle m'a fait approcher, et m'a questionnée sur les motifs qui ont en-

quitter la Suisse : je lui
savais, et il m'a été aisé
que les torts d'Ernest et
es étaient la cause de l'ex-
marche où Amélie avait
elle ne m'a point répondu
dans une profonde rêve-
père ni moi n'avons osé
fin elle s'est levée et m'a
pouvez retourner auprès
s-la soigner avec zèle, et
sera mieux, ne manquez
re savoir sur-le-champ. »
endre de réponse, elle est
n cabinet.
père ! me suis-je écriée,
fier un pareil intérêt ? se
ma tante s'adoucit, et que
mélie eût enfin touché ce
tif? » Mon père m'a re-
er trop librement sur le
dame de Woldemar; ce-
ai par être de mon avis, et
u'elle usait d'une rigueur
s Amélie et Ernest; il m'a
de parler pour eux, mais
ur son secours, et je crains
mier mot de madame de
t son courage ne l'aban-

TTRE CIII.

ICHE A ALBERT.

Vienne, 7 octobre, à midi.

ces se fortifient : Amélie
er ; je viens de passer chez
le lui dire : cette nouvelle
plaisir. » Retournez chez
pouvez lui annoncer que
tôt... Ne la quittez point ;
i à dîner dans sa chambre :
os parents en particulier;
z point que vous ne soyez
mère a approuvé cet or-
de tête; et moi, le cœur
poir, j'ai été raconter à
ureuse disposition où pa-
dame de Woldemar : Er-
Amélie, et est resté en
e n'osant faire éclater sa

joie avant qu'elle eût marqué qu'elle la partageait; mais Amélie a baissé les yeux en soupirant, et une sombre douleur s'est répandue sur la physionomie d'Ernest. Votre sœur s'est aperçue de ce changement : nous étions seuls dans la chambre; elle a tendu la main à Ernest, et le faisant asseoir près du canapé où elle était couchée, elle lui a dit : « Pardonne-moi si je n'ose espérer; pardonne-moi de ne plus croire au bonheur, et que les larmes que je ne puis m'empêcher de verser ne me rendent pas importune à ton cœur. — O mon Amélie! que tes craintes me touchent! au contraire, il me semble que tu m'aimerais moins si tu pouvais te rassurer si vite; et cependant, quand je saisis avec tant d'ardeur la moindre lueur d'espérance, où en est la cause, sinon dans le plus ardent amour? Mais, écoute, mon Amélie, aujourd'hui que tu es plus calme, laisse-moi te parler de notre avenir. » Elle a tressailli, ses joues pâles se sont animées d'une vive rougeur; elle a avancé la main pour repousser Ernest; mais voyant qu'elle l'affligeait, sa main est retombée, et souriant avec une douce langueur : « Parlez de notre avenir, a-t-elle dit à Ernest, je vous écoute. — Ma bien-aimée, je me flatte encore que ma mère, puisqu'elle veut te voir, s'est adoucie, et je suis presque certain que, si elle te voit, elle ne résistera pas à ce charme qui captive tout ce qui t'approche; mais si je me trompais, et qu'elle persistât à refuser son consentement à notre union, promets-moi, Amélie, de te résoudre à t'en passer; et moi, je jure, ainsi que je l'ai déjà fait une fois, d'abandonner sans regret ma patrie, ma famille et ma mère. — Sans regret, Ernest! tu t'abuses : ton cœur n'en est pas capable. — Je le jure, a-t-il continué d'un ton plus ferme encore. Peut-être Albert consentira-t-il à nous suivre, et je suis sûr qu'en quelque lieu que nous allions, ton oncle nous accompagnera; ton enfant ne sera plus orphelin, il sera mon fils; je n'existerai plus que pour toi et pour lui. dis, Amélie, n'y consens-tu pas? — Et pendant que nous serons heureux ensem-

ble, a répondu Amélie, ta mère vieillira sans soutien et mourra seule ? » Ernest s'est troublé. « Et quand tu apprendras qu'elle n'est plus, tu n'auras aucun regret ? » Ernest a marché dans la chambre avec agitation. « Et la nuit, quand son pâle fantôme viendra gémir auprès de la couche nuptiale, tu demeureras paisible et satisfait entre mes bras ? — Arrête, arrête, Amélie ! s'est-il écrié en se précipitant à genoux près du canapé, tu me déchires le cœur. » Elle s'est soulevée, et posant ses mains sur la tête de son amant, elle a ajouté avec une dignité mêlée de tendresse : « C'est parce que je le connais bien ce cœur, c'est parce que je l'estime ce qu'il vaut, que je suis sûre qu'il ne se consolerait jamais d'avoir trahi un devoir sacré. — Et celui qui m'attache à toi, Amélie, crois-tu qu'il ne le soit pas ? — Celui qui te lie à ta mère est le premier de tous. — Je t'ai juré de m'unir à toi. — Je te dégage de tes serments. — Le ciel les a reçus. — Je t'en dégage, te dis-je, et si c'est un parjure, c'est moi qui m'en rends coupable, c'est moi que le ciel punira. » A ces mots, Ernest a serré Amélie dans ses bras en s'écriant : « As-tu donc oublié.....? » Et puis il s'est arrêté tout-à-coup, comme gêné par ma présence ; alors, je me suis levée, et j'ai passé dans la chambre à côté, pour écrire à mon Albert ce que je viens d'entendre.

Le même jour, à cinq heures.

Quand je suis rentrée, Amélie avait l'air plus calme ; on nous a servi le dîner dans sa chambre. J'ai été enchantée du ton respectueux de tous les domestiques avec elle, et du zèle avec lequel ils volent au-devant de ses moindres désirs. « C'est un ange, me disait, il y a une heure, la femme qui l'a veillée cette nuit. — Elle a l'air si triste et si doux, ajoutait une autre, que seulement de la regarder, les larmes en viennent aux yeux. — Pour moi, assurait à son tour la vieille femme de charge, il ne m'a fallu que jeter un coup d'œil sur madame Mansfield, pour ne pas douter que, dès l'instant où madame la baronne l'aura vue, elle cèdera à tout ce que veut monsieur le comte..... »

Mais je crois entendre sur l'escalier la voix de ma tante..... il me semble qu'elle vient ici.... Oui, c'est elle-même, elle entre dans l'antichambre ; mon père et ma mère sont avec elle : quels sont leurs desseins ? Je cours près d'Amélie....

A minuit.

Comme demain matin je ne serai plus ici sans doute, je vais employer une partie de la nuit à vous rendre la scène qui vient de se passer : je laisserai le paquet à Ernest, afin qu'il vous le remette à votre arrivée.

A peine ai-je entrevu Madame de Woldemar avec mes parents, que je me suis élancée dans l'appartement d'Amélie. « Voilà ma tante, voilà votre mère, Ernest. » Amélie a pâli tout-à-coup si prodigieusement que nous en avons été effrayés. « Au nom du ciel, calmez-vous, mon amie, lui a dit Ernest, rassemblez tout votre courage : n'avez-vous pas ici Blanche et moi pour vous soutenir ? » Madame de Woldemar est entrée ; Ernest a couru au-devant d'elle. « Voilà quatre jours que je ne vous ai vu, mon fils. — Ah, Madame ! de l'indulgence, a-t-il répondu en portant la main de sa mère à ses lèvres. — Oui, Madame, de l'indulgence, » s'est écriée Amélie avec un accent douloureux, et en faisant quelques pas vers la baronne ; mais elle était si faible et si tremblante que, hors d'état de se soutenir, elle est tombée sans force aux pieds de son juge. « Levez-vous, Madame, lui a dit la baronne d'une voix un peu émue : ce n'est pas à vous à prendre cette attitude, car c'est moi qui viens vous implorer. » Ernest l'a soulevée dans ses bras et l'a replacée sur le canapé, madame de Woldemar a refusé de s'asseoir auprès d'elle, et s'est placée sur un fauteuil à quelque distance. « Bonjour, Amélie, lui a dit mon père d'un ton assez amical. » Ma mère l'a saluée froidement sans lui parler, et a été se placer près de la baronne. Ernest et moi avons fait asseoir Amélie entre nous deux sur le ca-

napé; et mon père, à qui j'ai fait un signe, a poussé son fauteuil de notre côté.

Il s'est fait un long silence; chacun paraissait troublé; on sentait que le sort, que la vie de deux personnes, étaient attachés au sujet qu'on allait traiter, et nul ne se trouvait assez de courage pour oser l'entamer. Je voyais madame de Woldemar détourner ses regards de dessus Amélie, dont le visage charmant portait une telle empreinte de douleur, qu'on ne pouvait le fixer sans être prêt a céder à un attendrissement que redoutait ma tante : elle évitait aussi de regarder son fils, dont l'attitude suppliante, l'air d'anxiété, la figure altérée, étaient faits pour porter le désordre dans l'ame d'une mère : elle a levé les yeux sur mon père et sur moi, et les a ramenés sur ma mère, qui, par son maintien froid et sérieux, l'a seule encouragée à commencer. Elle a débuté ainsi, avec un ton grave, lent, un peu solennel, sans gestes, et les regards attachés alternativement sur ma mère ou sur le parquet :

« Il a été un temps de ma vie où je mettais tout mon orgueil dans ma famille et tout mon bonheur dans mon fils ; je me glorifiais, je l'avoue, d'être alliée à une famille dont le sang était pur et sans tache; et la tendresse de mon Ernest, sa soumission, son respect, les grandes qualités qu'il promettait, remplissaient mon cœur maternel de la plus douce joie. Tous ces biens, je les ai perdus, tous m'ont été enlevés; vous savez par quelle main, Madame, a-t-elle continué en fixant Amélie d'un air imposant et sévère; vous savez quelle femme est devenue la honte de notre maison, nous a fait rougir de notre nom, a avili mon fils en lui préférant un misérable, et veut maintenant le déshonorer sans retour en le forçant à s'unir à elle...! — Madame, je ne souffrirai pas un tel langage, a interrompu Ernest avec véhémence. — Il faut tout souffrir de votre mère, Ernest, a répliqué Amélie avec beaucoup de dignité; c'est ajouter à mes torts que de manquer, à cause de moi, au respect que vous lui devez; et, si mes prières peuvent avoir quelque pouvoir sur vous, vous écouterez en silence les reproches qu'elle m'adresse avec trop de justice, peut-être. — Je vous suis obligée, Madame, a repris la baronne amèrement, de parler à mon fils en ma faveur, et de l'engager à vouloir bien écouter sa mère; mais c'est un devoir que vous n'auriez pas eu besoin de lui prescrire, si depuis long-temps vous ne lui eussiez fait oublier les siens. — Ah! Madame, s'il s'était nommé, si j'avais su qui je recevais près de moi! mais, hélas! tous mes malheurs sont venus de l'avoir rejeté et de l'avoir aimé sans le connaître. — Et à présent que vous le connaissez, Madame, a continué la baronne, à présent qu'il dépend de vous de consommer sa ruine et mon désespoir, que vous me voyez réduite à vous implorer, vous qui m'avez fait plus de mal que mon plus mortel ennemi n'aurait pu m'en faire, quel sort nous réservez-vous à tous deux? êtes-vous résolue à arracher Ernest à sa mère, à sa patrie, pour l'envelopper dans la honte dont vous vous êtes couverte? voulez-vous qu'il devienne l'opprobre de sa famille et mon assassin?..... — Arrêtez, arrêtez, ma mère, s'est écrié impétueusement Ernest; arrêtez, Amélie; avant de répondre, écoutez-moi : O mon Amélie! qu'une fausse générosité ne vous égare pas! Amélie! ne me sacrifiez pas! Ferez-vous moins pour celui qui vous a donné son amour et son existence, que pour la femme hautaine qui veut sacrifier le lien sacré qui nous unit à de barbares préjugés?..... — Voilà donc comme je suis traitée par mon fils, a dit la baronne indignée! Vous devez être contente, Madame, des effets de l'amour que vous inspirez; et la veuve de M. Mansfield doit se complaire à voir humilier la baronne de Woldemar. — En vérité, a ajouté ma mère d'un ton dédaigneux, je ne crois point qu'Ernest eût osé s'oublier jusque-là, s'il n'y était encouragé par de mauvais conseils. — Hélas! a dit Amélie en joignant les deux mains vers le ciel; je sais trop que je suis la cause des torts d'Ernest, et de la division d'une famille que

je respecterai jusqu'à mon dernier soupir ; mais, Madame, a-t-elle continué en s'adressant à la baronne, si vous pouviez lire dans ce cœur que vous déchirez, quelles sont les seules espérances qu'il ose concevoir, peut-être trouveriez-vous qu'elles expient assez l'erreur involontaire qui m'a rendue si coupable à vos yeux. — Je ne sais, Amélie, quelles espérances vous nourrissez, lui a dit Ernest avec émotion ; mais si elles sont autres que les miennes, si elles ne sont pas d'être à moi en dépit de toutes les oppositions, de tous les obstacles, de toutes les volontés, je jure au ciel, à ma mère, à vous-même, je jure que ces espérances seront déçues. Ma mère, vous savez que j'ai le droit de parler ainsi, vous savez que vous-même m'avez promis de ne plus vous opposer à mon union avec Amélie : ou me trompiez-vous en le promettant, ou voulez-vous maintenant violer votre parole ? — Mais vous-même, Ernest, ne vous souvient-il plus que vous m'aviez promis de renoncer à elle ? — Ah ! je ne l'ai pas oublié cet effort terrible qui a égaré ma raison, et qui m'eût coûté la vie si vous ne m'eussiez rendu un serment involontaire, impie, que j'abjure, et que vous ne deviez pas me rappeler, puisque vous l'avez annulé par le vôtre. O ma mère ! c'est parce que vous vous êtes attendrie sur mes maux, que j'existe encore ; ne me retirez pas vos bienfaits, je vous le demande à genoux. » Et en parlant ainsi, il embrassait ceux de madame de Woldemar avec ardeur : « Regardez mon Amélie, vous l'aimiez tant autrefois ! une faute dont son extrême jeunesse fut l'excuse, l'a-t-elle bannie sans retour de votre cœur ? Regardez mon Amélie, ma mère, et vous l'aimerez encore, et vous me pardonnerez de ne pouvoir vivre sans elle, et vous direz : *Oui, c'est encore là l'enfant de mon cœur, la fille de mon adoption.....* » Les sanglots ont étouffé sa voix. « O Madame ! a dit Amélie en se prosternant aux pieds de la baronne, à côté de son amant, autrefois vous m'ouvriez vos bras, vous me pressiez contre votre sein, vous me nommiez votre fille, votre fille chérie ; l'époux que vous me destiniez, le voilà gémissant à vos pieds, vous demandant ma main comme on demande la vie : il est l'idole de mon cœur : nous ne pouvons exister qu'ensemble. Heureux par vous, nous vous contemplerions comme la divinité suprême qui d'un mot retire de l'abîme du désespoir pour donner la félicité du ciel. O Madame ! serez-vous insensible au pouvoir de dispenser tant de biens ? ô ma *tante !* ma mère ! pardonnez si l'amour qui remplit mon cœur m'enhardit à vous donner ce nom, ne me rejetez pas, n'accablez pas de votre haine celle que vous avez tant aimée, qui vous chérit, vous révère, que votre fils a choisie, et que vous avez si long-temps regardée comme son épouse. » A ce tableau si déchirant, aux accents de cette prière si pénétrante, je n'ai pu retenir mes sanglots ; mon père avait des larmes dans les yeux, ma mère semblait émue. Amélie s'est tournée vers elle : « Et vous, ma tante, lui a-t-elle dit, ne parlerez-vous pas en faveur de l'enfant de votre sœur ? ne soutiendrez-vous pas votre sang ? — Notre sang ! a interrompu madame de Woldemar en levant les yeux au ciel ; oui, pour notre malheur, vous en êtes. Mais, Amélie, a-t-elle ajouté avec quelque trouble, relevez-vous et écoutez-moi. » Elle l'a fait asseoir près d'elle, a pris une de ses mains entre les siennes, et lui a dit : « Je vous ai beaucoup aimée, et, en vous revoyant, quelle que soit ma colère et votre impardonnable faute, je sens bien que vous m'êtes encore chère, et je gémis que vous m'ayez mise dans l'impossibilité de vous donner pour épouse à mon fils. — Dans l'impossibilité ! a interrompu Ernest hors de lui. — C'est à Amélie que je parle, mon fils, c'est à elle seule à me répondre ; et quant à vous, si vous osez m'interrompre une seule fois encore, je quitte à l'instant la chambre, et je ne vous verrai jamais ni l'un ni l'autre. — Je ne dis plus rien, Madame, a repris Ernest en se levant. » Et il est demeuré debout appuyé contre le fauteuil d'Amélie.

« Vous aimez mon fils, Amélie, et je

crois que c'est d'un amour assez noble, assez désintéressé, pour que son bonheur vous touche plus que le vôtre même : eh bien, croyez-vous, dites-moi, que cette union le rende heureux ? quelques instants peut-être, tant que le feu d'amour durera. Mais ce feu, que le temps éteint toujours et que le mariage consume si vite, quand il aura disparu, que restera-t-il à Ernest, sinon des regrets, et à vous du repentir? Dans la plus brillante saison de la vie, dans celle de l'ambition, avec la fierté qu'il a dans l'ame et le nom qu'il porte, se consolera-t-il d'avoir perdu toute considération dans son pays, de n'oser prétendre à aucune dignité, et d'être regardé avec mépris par ses égaux? Et vous, Amélie, vous consolerez-vous jamais d'avoir amassé de pareils malheurs sur sa tête? — Oh! non, jamais! jamais! a dit l'infortunée en cachant dans ses mains son visage inondé de larmes. — Ce n'est pas tout : ces tourments qui le déchireront, il vous les reprochera : il dira que non à présent que la passion l'égare; mais ne le croyez pas, n'en croyez que la nature, qui nous porte toujours à nous plaindre de ce qui nous nuit. Et puis, Amélie, lors même que vous rempliriez si bien le cœur de votre époux, qu'il n'y resterait de place pour aucune espèce de regrets, croyez-vous que ce cœur si sensible à l'amour goûterait long-temps un bonheur qu'il aurait obtenu sans le consentement de sa mère? et ce consentement, ne l'espérez pas, je ne le donnerai jamais au déshonneur de mon fils. — Ah! j'en étais bien sûre, a répondu Amélie; et quand je vous ai adressé mes prières, Madame, je n'avais pas l'espoir qu'elles pussent vous toucher. — Avez-vous tout dit, Madame? a ajouté Ernest, en contenant à peine sa bouillante impatience; et puis-je parler à mon tour? — Pas encore, a répliqué la baronne; attendez que je vous le permette. Et vous, Amélie, vous qui êtes la seule ici qui conserviez quelqu'ascendant sur l'esprit de cet insensé, voilà le moment d'en user dignement, et de vous rétablir, par un grand sacrifice, dans l'opinion du monde et les bontés de votre famille; montrez-lui ses devoirs en suivant les vôtres; rappelez-le à la vertu par votre courage; ayez la grandeur d'ame de renoncer à lui, et aussitôt mes bras vous sont ouverts, je vous rends mon amitié, et je vous prends sous ma protection. Si la vie religieuse vous plaît, nommez le couvent que vous préférez, et sur-le-champ je vous en fais nommer abbesse... Votre fils... » Elle s'est arrêtée en faisant un geste de mépris. « Votre fils, quoique portant le nom de Mansfield, je vous le promets, Amélie, ne sera pas un étranger pour moi, je reporterai sur lui la reconnaissance du bien que vous m'aurez fait, et ce sentiment, en remplissant tout mon cœur, en effacera pour jamais le souvenir de votre conduite passée. » Elle s'est tue. « Avez-vous fini, ma mère? a demandé encore Ernest avec une colère concentrée. — Oui, je n'ai rien à ajouter; mais, comme ce n'est point à vous que j'ai parlé, ce n'est point à vous à me répondre : qu'Amélie s'explique. — Et moi, Madame, je ne le lui permets pas ; car je sens bien que je ne lui pardonnerais point d'hésiter dans sa réponse. — Et si je vous ordonne de l'attendre? — J'oserai braver les ordres d'une mère qui viole les engagements qu'elle a pris. O Amélie! a-t-il dit en la serrant étroitement dans ses bras, pourrais-je te pardonner jamais de désavouer nos nœuds, et d'être infidèle à tes serments? Que ma mère le soit aux siens, elle en répondra devant Dieu ; mais nous mourrons plutôt que d'être parjures : je suis ton époux, tu m'appartiens, tu es à moi. — Vous êtes à lui! vous lui appartenez! s'est écriée la baronne en pâlissant d'effroi. — Oui, je le déclare devant vous, devant toute ma famille assemblée, Amélie est mon épouse, et quiconque tenterait de nous désunir, commettrait un sacrilége. — Je ne veux croire que vous, Amélie; êtes-vous réellement son épouse? — Ose dire que non! a interrompu Ernest. — Ah! je ne puis mentir, lui a répondu douloureusement Amélie. — Quoi! tu n'es pas à moi? — Je suis à toi, Ernest, mais je ne suis pas ton épouse; et le ciel sait que, si j'avais cru faire ton bonheur en

dévoilant ma honte, je ne l'aurais pas cachée si long-temps. » A cet aveu, ma mère s'est couvert le visage, mon père s'est levé, la baronne a paru satisfaite, et j'ai laissé échapper un cri de douleur. A ceci, Amélie s'est retournée vers moi, et m'a dit, avec cet accent qui perce le cœur : « O compagne du vertueux Albert! rougis-tu de moi, et ne suis-je plus ta sœur? » Je n'ai répondu qu'en me jetant dans ses bras, mais non sans gémir de ce que la perte de son innocence serait le motif du consentement de ma tante; et encore me suis-je trompée, car, après un morne et long silence de tous ceux qui avaient entendu ce terrible aveu, madame de Woldemar a repris avec une espèce de triomphe : « Bon dieu! c'est donc pour épouser une femme déshonorée de toutes les manières, qu'un fils ingrat se révolte contre moi, et c'est sa maîtresse qu'il a osé amener dans ma maison! » A ces mots outrageants, la main d'Amélie, que je tenais dans les miennes, s'est glacée, et le rouge de l'indignation s'est répandu sur ses joues brûlantes. Elle s'est levée; et Ernest, la soutenant dans ses bras, lui a dit : « Viens, Amélie, éloignons-nous d'ici; fuyons une mère barbare, qui ne dégrade qu'elle en insultant ainsi l'objet sacré de mon amour et de ma vénération; viens..... — Non, pas encore, a répliqué madame de Woldemar en retenant Amélie; il faut tout savoir, et j'ai encore des doutes à éclaircir. Le docteur m'a parlé de l'effroi qu'il vous inspirait, Madame; j'en attribuais la cause au désir que vous aviez de mourir; mais maintenant j'en soupçonne une autre. N'aviez-vous aucune raison de craindre la pénétration du médecin? » Amélie est restée debout, immobile et les yeux fixés sur la terre. « Vous tremblez, Madame, et n'osez me répondre. — Après l'aveu que j'ai fait, a dit Amélie avec assez de calme, quand je n'ai plus rien à perdre, si je me tais à présent, ce n'est pas mon intérêt qui m'y engage. — Et lequel, Madame? lui a demandé la baronne avec dédain. — Peut-être le vôtre, Madame. — Le mien! — Oui, Madame, le vôtre; car c'est en me sacrifiant pour vous que je voudrais payer vos outrages. — Amélie! a interrompu Ernest d'une voix altérée, Amélie! et moi aussi, je veux que vous répondiez à ma mère; je veux savoir si le ciel bienfaisant m'a attaché à vous par plus de liens que je ne croyais encore en avoir. — Vous l'entendez, Madame, a repris Amélie; hélas! je le connais mieux que vous; et si je lui cachais la terrible vérité que vous m'avez arrachée, c'était pour vous laisser un moyen de le séparer de moi; maintenant vous n'en avez plus. — Je n'en ai plus! et mes ordres, son honneur et votre dégradation, les comptez-vous pour rien? — Ah! Madame, quand c'est à l'honneur d'Ernest que je me suis confiée, est-ce l'honneur qui lui persuadera *qu'il doit* m'abandonner? *Il sait maintenant que* j'ai sur lui des *droits plus sacrés que les* vôtres. Pourquoi, en me forçant à dévoiler ce funeste mystère, lui avez-vous fait une loi de vous désobéir? »

Pendant ce dialogue, Ernest ne paraissait rien écouter : éperdu de la nouvelle qu'il venait d'apprendre, la joie semblait lui avoir ravi l'usage de ses sens. A la fin, il a dit d'une voix entrecoupée : « Amélie!... il est donc vrai! O trop heureux Ernest! ô mon épouse adorée! viens sur mon sein.... Dieu bienfaisant! je te bénis de m'avoir donné une raison de plus de l'aimer!.... O mon Amélie! pourquoi cette rougeur sur ton céleste visage? enorgueillis-toi au contraire de nos liens, de mon bonheur : ah! je le jure, jamais, jamais tu ne parus plus touchante, plus chère, plus sacrée à mes yeux! » L'expression d'Ernest avait quelque chose de si entraînant, que mon père s'est approché de madame de Woldemar, et lui a dit : « Eh bien! ma sœur, ne pardonnerez-vous pas à Amélie? — La religion, a répondu la baronne, nous commande, je le sais, d'être miséricordieux envers les coupables, mais non de les récompenser; et jamais, non jamais mon fils n'obtiendra mon consentement pour son mariage avec cette femme, qui a trahi tous ses devoirs; mais comme je vois bien qu'il est déterminé à s'en passer, et que je ne

veux pas pourtant faire un éclat qui lui ôte toute la considération et les espérances d'avancement que l'ignominie de son mariage ne lui enlèvera que trop, dès ce soir je l'abandonne, je quitte ma maison, je l'en laisse maître absolu; je ne ferai aucune démarche contre l'accomplissement de ses vœux criminels : mais qu'il n'ignore pas qu'en les prononçant il déchirera le cœur de sa mère, et que dans le couvent où elle va se retirer, elle déplorera jusqu'à son dernier soupir le malheur d'avoir donné le jour à un tel fils. »

Elle est sortie alors, nous laissant consternés d'un refus qu'il paraissait d'autant plus impossible de vaincre, qu'il n'en résultait plus d'obstacles. Ma mère s'est levée pour la suivre; Amélie a étendu les bras vers elle en s'écriant : « Partez-vous aussi en me haïssant, ma tante?— Madame, lui a répondu ma mère d'un ton froid, vous vous êtes étrangement égarée, et dans la situation où vous vous trouvez, la bienséance ne permet pas que je tente rien en votre faveur. » Sans insister, Amélie a laissé tomber ses bras en levant doucement ses yeux au ciel, et ma mère s'est retirée. A peine a-t-elle été dehors que mon père s'est avancé, et prenant la main d'Ernest et d'Amélie, il leur a dit : « Je n'entends rien à tous ces discours; mais je vois que le plus pressé est de vous marier. Si vous m'en croyez, mes enfants, ne perdez pas une minute, et aussitôt qu'Amélie aura le titre de comtesse de Woldemar, soyez sûrs que les dames les plus fières se feront un honneur d'être présentées chez elle. » Amélie s'est jetée dans les bras de mon père, en pleurant. « O mon oncle! il me reste donc un ami dans ma famille! » Ernest lui a serré la main avec une vive reconnaissance en ajoutant : « Mon oncle, dans la cérémonie, ne consentirez-vous pas à servir de père à mon épouse, à votre nièce? » Il a paru embarrassé de la proposition. « Je le voudrais beaucoup, a-t-il répondu, mais je craindrais de me brouiller avec ma sœur, et de m'ôter ainsi tout moyen de vous réconcilier. — Mon bon père, lui ai-je dit en le caressant, il faut absolument que vous et moi soyons présents au mariage d'Amélie : ce n'est pas assez de l'approuver en secret, il faut le soutenir hautement, et montrer au public qu'elle a reconquis l'amour de ses parents, puisque le chef de la famille la protége; mon père, voyez donc que c'est le meilleur moyen d'apaiser le courroux de ma tante, car votre opinion sera là règle de tous : quand on dira partout que M. de Geysa pense ainsi, personne ne se croira le droit de penser autrement; soutenu de votre opinion, Ernest ne décherra dans celle de personne : à la ville, il pourra prétendre à la même estime; à la cour, aux mêmes honneurs; et quand ma tante sera bien convaincue que le mariage de son fils n'aura point contrarié ses prétentions ambitieuses, elle pardonnera sans peine : c'est à vous, mon bon père, c'est à votre courage que nous devrons cet heureux succès. — Aimable flatteuse! comme vous savez arranger les choses à votre fantaisie, et me faire vouloir tout ce que vous voulez! — Eh bien! mon père, vous y consentez, n'est-ce pas? nous ne quitterons point cette maison qu'Amélie ne soit mariée, afin que, quand Albert reviendra, il y soit reçu par la comtesse de Woldemar. — O généreuse amie! ce n'est donc pas assez pour toi de mon bonheur, tu penses aussi à celui de mon frère, s'est écriée Amélie en m'embrassant avec ardeur, et tu veux qu'il ait à rougir le moins possible de sa sœur! — Et savez-vous, ma fille, quand il sera ici? m'a demandé mon père. — Mais dans quelques jours, je présume. — Voyez, Amélie, c'est pour courir après vous pourtant que votre frère a abandonné ma Blanche. — Mon oncle, lui a dit Amélie, prenez pitié de moi, et ne faites pas repasser dans mon cœur tous les maux que je cause : hélas! je n'ai pas besoin qu'on me les rappelle. — Non, mon enfant, je ne veux point vous affliger : si vous avez l'ame bien placée, vous devez souffrir assez du désordre qui règne dans votre famille, et que vous ne pouvez attribuer qu'à vous : un frère qui court sur

les grands chemins, le mariage d'une amie reculé, un fils brouillé avec sa mère : voilà bien assez de raisons pour vous désoler sans que j'ajoute à votre peine. » Et cependant, tout en parlant ainsi, il enfonçait de nouveaux traits dans le cœur d'Amélie; la force passagère que lui avait inspiré la présence de madame de Woldemar était épuisée; je la voyais s'affaiblir malgré tous ses efforts, et sur son visage décoloré la souffrance physique se confondre avec la douleur morale. Ce changement n'a point échappé à Ernest; il lui a présenté quelques gouttes pour la ranimer, avec une inquiétude qu'il cherchait à dissimuler. « Amélie, lui a-t-il dit, vous n'êtes pas bien : vous avez besoin de repos. — Vous avez raison, j'en ai besoin; mais, a-t-elle ajouté avec un sourire forcé, le repos, il viendra. » A ce moment, un domestique est venu avertir mon père que ma mère le demandait. « J'y vais, a-t-il dit. — Non, mon père, non, vous n'irez pas que vous n'ayez donné votre parole à Amélie d'assister à son mariage. — Mais puisque son frère revient, ne pourrait-il pas me remplacer? — Je t'en conjure, Blanche, n'insiste pas davantage, a repris Amélie : la chaleur de ton amitié m'a fait tout le bien que je pouvais recevoir; mais le consentement de ton père, et même celui de ma tante, viendraient trop tard à présent. — Amélie! qu'as-tu dit? » a interrompu Ernest d'un air effrayé. Moi, Albert, à ces tristes paroles, j'ai pleuré amèrement, et mon père ému a pris la main d'Amélie, en lui disant : « Il ne faut point vous affliger, mon enfant, ni désespérer de l'avenir : aussitôt que votre frère sera ici, épousez Ernest sans délai, je vous le répète..... » Comme il parlait, un autre domestique est venu l'avertir que madame de Woldemar désirait lui parler un moment avant de partir : mon père s'est précipité hors de la chambre, et Amélie, joignant les mains, a dit à Ernest : « Laisseras-tu ta mère quitter sa maison? me laisseras-tu mourir avec le remords de l'en avoir chassée? O Ernest! je t'en conjure, cours l'apaiser : si, pour y parvenir, il faut m'abandonner, n'hésite pas à le promettre : hélas! que gagnerais-tu à lui désobéir? Ernest, ton amour ne peut plus me sauver : mon cœur est blessé à mort, et je suis perdue pour toi : que du moins mes derniers regards te voient réconcilié avec ta mère; et si ma présence lui est odieuse, si elle ne peut me souffrir près d'elle, assure-la, Ernest, que j'aurai la force de m'en aller. — Qu'oses-tu proposer, Amélie? moi, je t'abandonnerais! que me fait la tendresse de ma mère, que me fait la vie, si je ne dois pas les partager avec toi? Laisse-la partir, cette femme inexorable qui a pu voir ta douleur sans en être attendrie, cette femme barbare qui a déchiré un cœur qui ne sut qu'aimer et pardonner.... Mais, Amélie, si tu ne peux vivre, je puis mourir : depuis que je porte dans mon ame la conviction que je te suivrai, tu peux me parler de ton dernier moment sans m'effrayer; ce ne sera pas celui de notre séparation. — Ernest, a-t-elle repris en pleurant, du jour où j'ai commencé à penser et à sentir, je n'ai jamais demandé au ciel d'autre bonheur que celui d'être aimée comme tu m'aimes : hélas! comme il me punit aujourd'hui de m'avoir exaucée! Faut-il que ton amour, cet amour ardent, exclusif, qui seul me semblait le bien suprême, soit l'instrument fatal que Dieu ait choisi pour me frapper!.... Mais j'entends un bruit extraordinaire : c'est ta mère qui part..... Oh! cours, cours donc au-devant d'elle, embrasse ses genoux, retiens-la. » Ernest, éperdu, restait à sa place, ne répondait pas. « Tu ne veux donc pas y aller? s'est-elle écriée : eh bien, laisse-moi remplir ton devoir. » Alors elle s'est dégagée des bras de son amant qui voulait la retenir, sa faiblesse a disparu, un sentiment exalté lui prêtait une vigueur surnaturelle; elle s'est élancée seule hors de la chambre, elle a volé sur l'escalier : nous pouvions à peine la suivre. « Ma tante! criait-elle, ma tante! au nom du ciel, écoutez-moi! que je ne vous chasse point de votre maison! laissez-moi en sortir; je le veux, je le puis! » Elle a atteint

madame de Woldemar comme celle-ci allait passer la dernière porte, s'est jetée au-devant d'elle, et se couchant sur le seuil : « Ma tante, a-t-elle dit d'un air égaré, vous ne passerez qu'en me foulant sous vos pieds. Non, il ne sera pas dit qu'une femme criminelle vous ait forcée à fuir de chez vous ; je mourrai sur cette pierre, je le jure, plutôt que de vous laisser sortir. » Quelques mots qu'on n'a pu entendre ont suivi ; ses forces l'ont abandonnée, et elle s'est évanouie. Ernest, croyant la voir expirer, a jeté un cri affreux, et s'est précipité sur elle : moi j'ai regardé madame de Woldemar, j'ai vu ses yeux se remplir de larmes, et j'ai cru que la pitié allait enfin l'emporter. Pendant qu'on donnait des secours à Amélie, que chacun s'empressait autour d'elle, sa tante la contemplait avec émotion et paraissait irrésolue ; à la fin elle m'a dit à demi-voix : « L'honneur me commande ce dernier effort, mais il me coûte plus que je ne puis l'exprimer... Je m'éloigne, car je ne résisterais pas à une seconde scène comme celle-ci..... cette Amélie a des accents qui me déchirent.... Blanche, soignez-la, consolez-la, dites-lui bien que je ne veux pas sa mort.... dites-lui... Non, ne lui dites rien, et laissez-moi partir. » Alors, se détournant du touchant objet qu'elle avait devant elle, elle a monté dans la voiture qui l'attendait, et est partie aussitôt. On a reporté Amélie dans son appartement. Je n'entrerai dans aucun détail sur les moments qui ont succédé à celui-là ; ils seraient inutiles, et je n'en ai pas le temps : qu'il vous suffise de savoir que votre sœur, en revenant à elle, et en apprenant que madame de Woldemar avait résisté à ses prières, n'a formé aucune plainte, n'a versé aucune larme, et est demeurée dans une morne tranquillité dont rien n'a pu la tirer jusqu'à présent.

Ma mère....! faut-il avoir de pareils reproches à adresser à une mère ! ma mère, plus insensible que madame de Woldemar, s'il est possible, a vu Amélie sans pitié ; elle m'ordonne de quitter cette infortunée ; le départ de ma tante est, dit-elle, un ordre de sortir d'ici ; elle craindrait de l'offenser en ne l'imitant pas, et dès demain nous retournons à Geysa. Mon père n'est point ici ; on a éloigné mon bon père, de peur qu'il ne se laissât fléchir par mes prières.... J'ai passé la nuit à écrire ; je vois venir le jour : dans un instant il faudra partir, et partir sans revoir Amélie.... Hélas ! la reverrai-je jamais ! O mon Albert ! quelle était mon erreur en croyant que vous consacrer ma liberté c'était la perdre ! Si je vous appartenais, si je ne dépendais que de vous, je pourrais rester ici, suivre tous les mouvements de mon cœur, et, en secourant l'infortune, en m'élevant contre l'oppression, et en repoussant l'injustice, je serais sûre de votre approbation.

LETTRE CIV.

MADAME DE WOLDEMAR A ADOLPHE.

Melck, 10 octobre

Adolphe, que votre colère cesse, et que mes injures soient oubliées, car je suis dans la peine, et j'ai besoin de vos services.

Partez sur-le-champ pour Vienne, et allez trouver mon fils ; il vous instruira de tout ce qui s'est passé entre nous : vous verrez Amélie, fatal objet de son amour, et je puis ajouter, de ma profonde pitié ; mais, ceci, il faut bien se garder de le leur dire, Adolphe, c'est un secret inviolable que je vous confie et, malgré vos torts avec moi, je n'ai jamais craint votre indiscrétion : s'ils savaient la révolution qu'a opérée en moi la vue d'Amélie expirante, s'ils savaient qu'il ne me faut peut-être qu'un mot pour céder, ils forceraient à l'instant même mon consentement ; et, si je n'attendais pas à la dernière extrémité pour l'accorder, je serais inexcusable aux yeux du monde comme aux miens. Quoique vivement touchée de l'état d'Amélie et du désespoir de mon fils, mon opinion sur leur mariage n'a point changé, je le regarde comme un très-grand malheur, mais moindre pourtant que celui de les per-

dre tous deux. Je sais bien qu'il y aurait plus de courage et de véritable grandeur à préférer la mort de son enfant à son déshonneur ; mais, je l'avoue, je ne suis pas assez ferme pour ce parti, et c'est inutilement que j'ai voulu l'adopter. Allez donc près d'eux, Adolphe, et informez-moi secrètement de ce que j'ai à craindre ou à espérer : je sais bien que le docteur m'a dit qu'une peine trop vive pourrait tuer Amélie ; mais je crois qu'il était gagné pour m'effrayer et m'attendrir. C'est vous seul que je veux croire, Adolphe ; je connais votre respect pour la vérité ; je suis sûre que dans cette occasion-ci il ne se démentira pas.

J'ai dû, pour la mémoire de mes aïeux, recourir à tous les moyens capables de faire renoncer leur petit-fils à une union honteuse, et endurcir mon cœur contre les prières et les larmes ; mais, à la première apparence d'un véritable danger, sans changer d'opinion, sans me croire exempte de reproches, je cèderai : ainsi, Adolphe, au moment où vous jugerez que ce danger existe, venez me chercher au couvent des Ursulines, à Melck, où je me suis retirée, et je reviens avec vous rétracter mon refus.

LETTRE CV.

ALBERT A BLANCHE.

Vienne, 18 octobre.

Il y a une demi-heure que je suis arrivé ; je n'ai pas encore pu voir ma sœur ; on me dit qu'elle repose. Vos lettres, l'air si triste de tous les gens de la maison, et surtout l'abattement d'Ernest, m'ont porté les plus sensibles coups. Je n'ai pas osé interroger le médecin ; je tremble de voir ma sœur, et je ne me sens point de courage pour recevoir la confirmation de l'arrêt que je redoute. Il y a eu dans tout ceci une fatalité effrayante. Les lettres d'Adolphe, qu'on m'a remises en arrivant, m'apprenaient qu'Amélie avait passé à Dresde ; il me croyait ici sans doute, puisqu'il me les y a adressées ; s'il avait su où j'étais, j'aurais pu revenir plus tôt ; si mon départ de Dresde eût été moins précipité, j'aurais pu rencontrer ma sœur ; je l'aurais accompagnée, soutenue ; et peut-être que la voix d'un frère outragé aurait eu quelque force auprès de madame de Woldemar..... Mais qu'aurais-je pu dire de plus que les larmes d'Amélie et l'amour d'Ernest.....? Pauvre victime ! comme tu t'es égarée ! Mais, qui pourrait penser à tes torts en voyant tes douleurs ? O ma Blanche ! j'ai le cœur navré ; il n'y a plus de joie pour moi au monde, et les malheurs d'Amélie sont les seules peines dont vous ne puissiez pas me consoler.

Je ne suis pas revenu seul ; j'ai trouvé M. Grandson à Constance ; il était comme moi sur les traces de ma sœur, et avait amené avec lui ce pauvre enfant qui deviendra votre fils, ma Blanche, si son infortunée mère lui est enlevée. J'ai trouvé votre courrier à Ingolstadt, et nous avons couru jour et nuit pour nous rendre ici. Que dira mon Amélie à son réveil en apprenant que son fils, que son frère et son oncle sont près d'elle ? Ah ! si le plaisir d'être entouré de tout ce qu'elle aime pouvait la rendre à la vie ! si tant d'amour pouvait lui faire oublier tant de haine ! Mais puis-je avoir des espérances ? Je la connais si bien ! On ne sait point combien Amélie a de fierté ; si elle paraît peu, c'est que dans ce cœur si tendre jamais elle ne tourne en ressentiment contre les autres, mais en blessures profondes que personne ne connaît, hors l'infortunée qui les souffre. Amélie n'endurera pas un regard de mépris ; elle croit que tout ce qui l'entoure a le droit de la faire rougir ; et du moment qu'elle a dévoilé sa honte, elle était sûre de mourir..... Ernest vient m'avertir qu'elle est éveillée ; il va la préparer à me recevoir. Elle est si faible, qu'on ne lui annoncera encore que mon arrivée ; pas un mot de son fils : on me prie même de lui fort peu parler. Mon amie, je serais moins inquiet si je voyais Ernest plus agité ; mais sa tristesse est morne, son abattement sans intervalle. Le médecin m'a dit qu'il avait la peau brûlante, que la

fièvre ne le quittait pas.... Il le croit si malade, qu'il l'a conjuré de faire quelques remèdes; mais il a refusé, en lui disant avec douceur qu'il n'en avait pas besoin..... Il sait pourtant que les jours d'Amélie sont en danger : est-il donc résolu à ne pas lui survivre....?

Amélie désire me voir..... Adieu, je vais auprès d'elle.

Le même jour, dix heures du soir.

Je n'ai plus d'espoir . la mort est empreinte dans tous ses traits, et pour l'éternel tourment de ceux qui l'aiment, il semble que, pour leur faire mieux sentir l'étendue de leur perte, son angélique douceur et sa tendre sensibilité s'augmentent encore à ses derniers moments. Que de larmes j'ai versées sur ses mains froides et décolorées! que de larmes j'ai dérobées à son inquiète amitié? J'affecte un air serein; ce tendre cœur ne pourrait supporter ma peine, et mourrait de ma douleur autant que de son mal. De combien de bénédictions elle m'a comblé! que de franchise, d'humilité dans son repentir! Oh! comme celle qui pleure ainsi sur ses fautes savait aimer la vertu! Quoique atteinte par la mort, combien cette ame aimante a su retrouver de chaleur pour consoler son frère! avec quelle touchante onction elle a calmé le chagrin de son oncle Grandson, qui sanglotait tout haut en entrant dans sa chambre! En le voyant, elle a demandé son fils; on n'a pas pu lui cacher qu'il était ici; elle a voulu le voir, le médecin a craint un trop fort attendrissement, et a parlé même de me faire retirer; mais elle s'y est opposée. « Non, a-t-elle dit en me retenant, ne m'ôtez pas encore ce qui m'est cher; il me reste si peu de temps pour aimer! » La vue de son fils l'a troublée beaucoup; elle le pressait contre son sein avec une sorte d'agitation convulsive; on eût dit qu'elle se reprochait intérieurement de l'abandonner. A la fin, elle l'a remis entre mes bras. « Garde-le près de toi, Albert, et promets-moi qu'il ne te quittera jamais. » Je l'ai juré. « Pauvre enfant! a-t-elle ajouté avec un doux sourire, ne pleure plus maintenant; quand la mort de ta mère t'acquiert un tel protecteur, elle n'est pas un malheur pour toi. » A ce mot de mort, l'enfant a jeté des cris si perçants, que j'ai été obligé de l'emporter de la chambre; il se débattait entre mes bras pour rester; et s'adressant à Ernest, il lui a dit : « Mon bon ami Semler, empêche Albert de m'emmener. » Ce nom fatal de Semler, qui a réveillé tant de divers souvenirs, nous a tous attérés. Hélas! c'est lui qui a perdu Amélie, chacun l'a senti en même temps; et, pour la première fois depuis mon retour; j'ai vu Ernest changer de visage : Amélie s'en est aperçue, et j'ai entendu qu'elle lui disait tout bas : « Pourquoi t'affliger? à présent tout cela est égal, et tu sais bien que tu m'as promis d'être calme. » Blanche, ces paroles, jointes à la tranquillité d'Ernest et au silence qu'Amélie garde avec lui, tandis qu'elle s'occupe sans cesse de moi, ne me prouvent que trop que ces infortunés sont d'accord, et que, résolus à mourir ensemble, ils n'ont ni regrets ni consolations à se donner.

LETTRE CVI.

ADOLPHE A MADAME DE WOLDEMAR.

Vienne, 21 octobre

Si je n'avais trouvé Amélie qu'en danger, Madame, je serais parti sur-le-champ pour vous en informer; mais, comme je la crois sans espoir, il n'est pas nécessaire que je me hâte autant . ma lettre vous préparera à la nouvelle que je vous apporterai sans doute bientôt.

Ernest ne se fait aucune illusion sur l'état d'Amélie, et attend cependant avec une sorte de tranquillité le moment qui va la lui enlever. Qu'au moment de perdre l'objet d'un amour si violent, il supporte son malheur avec une telle constance, c'est ce que je ne puis pas comprendre, et ce qui me confirme dans l'opinion que les passions sont inexplicables.

Quoique j'apprenne qu'Amélie n'est pas sortie pure de l'épreuve qui la conduit au tombeau, quoique sa faute lui en-

lève bien des droits à mon estime, il y a, je dois le dire, tant de repentir dans son cœur, que je m'étonne que vous n'en ayez pas été touchée. Pour moi, qu'on a toujours accusé d'une inflexibilité exagérée, j'avoue que je n'ai point vu sans attendrissement ce lit de douleur où une malheureuse femme expire pour avoir trop aimé. Se souvenir des torts de celle qui s'accuse, se repent et meurt, est une barbarie qu'on n'aura jamais à me reprocher.

Le même jour, neuf heures du soir.

Le désespoir d'Albert déchire l'ame ; il y a quelques instants qu'il me montrait sa sœur assoupie sur un canapé où on l'avait transportée avec peine, et Ernest à genoux près d'elle, la tête penchée sur la main de son amante, dans une muette immobilité. « Les voyez-vous tous deux, me disait-il, s'approcher du repos qui les attend ? encore quelques jours, quelques heures peut-être, et ils ne se relèveront plus, et leurs cœurs, que l'amour brûle encore, seront glacés par la mort. — Eh quoi ! craignez-vous aussi pour la vie d'Ernest ? — Comment ! m'a-t-il répondu, n'êtes-vous pas frappé de son changement ? ignorez-vous qu'une fièvre lente le consume, et ne voyez-vous pas sa résignation ? en aurait-il, s'il croyait quitter Amélie ? »

Albert aurait-il raison, Madame ? et faut-il attribuer ce courage qui m'étonnait, à la certitude de ne pas survivre au malheur ? Il est sûr qu'il s'est fait dans le caractère d'Ernest une révolution étrange : mon arrivée n'a paru lui faire ni peine ni plaisir : il m'a reconnu, c'est tout ce que j'ai obtenu de son amitié. Il a perdu son impétuosité, le feu de ses regards est entièrement éteint ; il semble n'avoir plus de vie que pour suivre tous les mouvements d'Amélie ; il ne la quitte ni jour ni nuit ; il ne dort plus, il ne mange point, il ne parle à personne, et à peine entend-il ce qu'on lui dit. J'ai voulu causer avec lui quelques moments en particulier ; attaché au chevet d'Amélie, il a refusé de s'en éloigner d'un pas, et m'a même prié de ne pas le fatiguer par de vaines paroles. « Mais, lui ai-je dit tout bas, si votre mère s'apaisait, si j'étais chargé par elle de vous assurer qu'elle peut céder enfin..... ? » Il m'a regardé d'un œil de doute, puis il a ajouté : « Je vous crois ; ce n'est pas vous qui voudriez me tromper ; mais à présent il est trop tard ; regardez Amélie, et vous verrez qu'il n'est plus temps. — Puis-je essayer de lui parler ? — Elle ne vous entendra pas ; depuis un moment elle ne me répond plus. — Peut-être dort-elle ? — Pas encore, » m'a-t-il répondu avec un sang-froid effrayant. Je n'ai que trop compris le sens qu'il attachait à ces paroles ; et, sans insister davantage, j'ai entr'ouvert doucement le rideau d'Amélie ; ses yeux étaient fermés ; quelques gouttes de sueur coulaient sur son front pâle ; sa respiration était courte et embarrassée. Ernest a jeté un coup d'œil sur elle, s'est avancé pour recueillir son haleine, et puis, se rasseyant à sa même place, il m'a dit, sans changer de visage, mais avec un peu d'altération dans la voix : « J'étais bien sûr qu'elle vivait encore. » J'ai pris la main d'Amélie, elle a paru insensible à ce mouvement, et quand j'ai retiré ma main, la sienne est retombée sans force sur le drap. Je me suis approché davantage, et baissant ma tête près de la sienne, je lui ai dit très-doucement : « Madame.... Amélie.... je suis Adolphe.... j'apporte le consentement, le pardon de madame de Woldemar..... » Elle est demeurée immobile. « Vous entend-elle ? m'a demandé Albert, qui était à l'autre bout de la chambre, dans l'attitude de la plus profonde douleur. — Eh ! pourquoi la réveillez-vous ? s'est écrié M. Grandson avec un ton si brusque et si élevé qu'Amélie en a tressailli ; vous voyez bien que la pauvre enfant a besoin de sommeil. » Mais il avait interrompu celui d'Amélie. Elle a ouvert les yeux et a regardé autour d'elle : j'ai cru démêler un peu d'inquiétude dans ce regard. Le rideau lui cachait Ernest ; elle a fait un effort pour l'écarter ; et, en apercevant son amant, une douce joie s'est répandue sur tous ses traits. « Tu me fais aimer la vie, lui a-t-elle dit, il est affreux de te

quitter. Pardonne aux faiblesses d'une mourante! mais quand je crains que la mort ne nous sépare, je ne puis me défendre de ses terreurs!..... et quand je regarde en arrière, Ernest, comment oser croire que ma vie sera récompensée d'un bonheur éternel?..... Que suis-je? une pauvre créature bien criminelle : je n'ai pas su résister à l'amour, et j'ai répandu sur toute une famille l'opprobre et la douleur. — Ma fille, a interrompu M. Grandson, ce n'est pas à vous à inquiéter de l'avenir, mais à cet homme qui vous a trompée (et il a montré Ernest); c'est lui seul qui a été coupable, c'est lui que Dieu punira. — Lui! s'est écriée Amélie avec un effroi qui lui a prêté des forces; lui! a-t-elle répété en jetant ses deux bras autour de son amant, comme pour le garantir de la colère divine : non, non, s'il est coupable, je le suis aussi. Dieu juste! si nous t'offensâmes par notre amour, je t'offensai comme lui, et tu nous puniras ensemble! » A cet accent si tendre, j'ai vu des larmes dans les yeux d'Ernest. « Sois tranquille, Amélie, lui a-t-il dit, dans ce ciel qui nous attend, tout est bonté, tout est miséricorde; c'est là qu'un père veut pardonner, et nous ne serons pas séparés. » Je l'ai interrompu. « Sur cette terre, on pardonne aussi, Ernest; je vous ai déjà dit que votre mère ne s'opposait plus à vos vœux..... Amélie, elle consent enfin à vous nommer sa fille; ne voulez-vous pas vivre pour la nommer votre mère? — Je le voudrais, car je suis sûre qu'elle se reprochera ma mort, et que cette idée empoisonnera ses jours, mais je ne le puis plus.... Cependant, dites-lui bien que ce n'est pas sa rigueur qui me tue, le coup part de plus loin, et si je n'eusse pas été coupable, j'aurais supporté mes adversités; mais vivre sans innocence, avoir perdu le contentement de moi-même et l'estime d'Albert, c'était trop pour moi..... O Ernest! pardonne si je n'ai pu me consoler de t'avoir tout sacrifié; mais la vertu ne m'était pas moins chère que ton amour; et, privée de l'une ou de l'autre, il fallait mourir. » Elle s'est arrêtée pour reprendre haleine. « Ne parle plus, Amélie, lui a dit son frère, tu vas épuiser tes forces. — Ah! laisse-moi employer celles qui me restent à envoyer à ma tante des paroles de paix et de consolation..... Ne dites-vous pas, M. de Reinsberg, qu'elle consent à me nommer sa fille? Quel sacrifice, et qu'il a dû lui coûter! Après un consentement qui prouve tant d'amour pour son fils, je serais bien ingrate si je ne mourais pas en la bénissant..... Dites-lui bien que je n'accuse que moi de mes malheurs; dites-lui bien que le souvenir de la tendresse qu'elle me prodiguait dans mon enfance est le seul souvenir que je conserve..... » Elle s'est arrêtée une seconde fois. « Si votre tante pouvait venir recevoir cet aveu et ce pardon de votre bouche, vous ne refuseriez donc pas de la voir? — Refuser de la voir! Ah! si le spectacle de ma mort ne devait pas lui être trop pénible, qu'il me serait doux, avant de mourir, de me sentir pressée une fois contre le sein de la mère d'Ernest! »

Ce mot doit vous décider, Madame; je dépêche un courrier pour vous porter ma lettre; je la suivrai de près; demain matin, à la pointe du jour, je vais vous chercher et vous ramener ici : vous ne sauverez point Amélie; mais peut-être en la bénissant vous réconcilierez-vous avec vous-même, et peut-être aussi arracherez-vous Ernest aux funestes projets que je ne suis que trop sûr qu'il médite.

LETTRE CVII.

ALBERT A BLANCHE.

Vienne, 22 octobre, sept heures du matin.

Il y a quelqu'espoir : la nuit a été moins mauvaise, et Adolphe, en partant ce matin pour aller chercher madame de Woldemar, la ramènera peut-être à temps pour que ce consentement, refusé avec une obstination dénaturée, n'ait pas enfin été donné en vain : c'est sans doute à l'espérance de l'obtenir qu'Amélie doit le mieux qu'elle éprouve : elle a eu quatre heures d'un sommeil doux et paisible; en s'éveillant elle paraissait ranimée, sa

je respecterai jusqu'à mon dernier soupir ; mais, Madame, a-t-elle continué en s'adressant à la baronne, si vous pouviez lire dans ce cœur que vous déchirez, quelles sont les seules espérances qu'il ose concevoir, peut-être trouveriez-vous qu'elles expient assez l'erreur involontaire qui m'a rendue si coupable à vos yeux. — Je ne sais, Amélie, quelles espérances vous nourrissez, lui a dit Ernest avec émotion ; mais si elles sont autres que les miennes, si elles ne sont pas d'être à moi en dépit de toutes les oppositions, de tous les obstacles, de toutes les volontés, je jure au ciel, à ma mère, à vous-même, je jure que ces espérances seront déçues. Ma mère, vous savez que j'ai le droit de parler ainsi, vous savez que vous-même m'avez promis de ne plus vous opposer à mon union avec Amélie : ou me trompiez-vous en le promettant, ou voulez-vous maintenant violer votre parole ? — Mais vous-même, Ernest, ne vous souvient-il plus que vous m'aviez promis de renoncer à elle ? — Ah ! je ne l'ai pas oublié cet effort terrible qui a égaré ma raison, et qui m'eût coûté la vie si vous ne m'eussiez rendu un serment involontaire, impie, que j'abjure, et que vous ne deviez pas me rappeler, puisque vous l'avez annulé par le vôtre. O ma mère ! c'est parce que vous vous êtes attendrie sur mes maux, que j'existe encore ; ne me retirez pas vos bienfaits, je vous le demande à genoux. » Et en parlant ainsi, il embrassait ceux de madame de Woldemar avec ardeur : « Regardez mon Amélie, vous l'aimiez tant autrefois ! une faute dont son extrême jeunesse fut l'excuse, l'a-t-elle bannie sans retour de votre cœur ? Regardez mon Amélie, ma mère, et vous l'aimerez encore, et vous me pardonnerez de ne pouvoir vivre sans elle, et vous direz : *Oui, c'est encore la l'enfant de mon cœur, la fille de mon adoption.....* » Les sanglots ont étouffé sa voix. « O Madame ! a dit Amélie en se prosternant aux pieds de la baronne, à côté de son amant, autrefois vous m'ouvriez vos bras, vous me pressiez contre votre sein, vous me nommiez votre fille, votre fille chérie ; l'époux que vous me destiniez, le voilà gémissant à vos pieds, vous demandant ma main comme on demande la vie : il est l'idole de mon cœur ; nous ne pouvons exister qu'ensemble. Heureux par vous, nous vous contemplerions comme la divinité suprême qui d'un mot retire de l'abîme du désespoir pour donner la félicité du ciel. O Madame ! serez-vous insensible au pouvoir de dispenser tant de biens ? ô ma tante ! ma mère ! pardonnez si l'amour qui remplit mon cœur m'enhardit à vous donner ce nom, ne me rejetez pas, n'accablez pas de votre haine celle que vous avez tant aimée, qui vous chérit, vous révère, que votre fils a choisie, et que vous avez si long-temps regardée comme son épouse. » A ce tableau si déchirant, aux accents de cette prière si pénétrante, je n'ai pu retenir mes sanglots ; mon père avait des larmes dans les yeux, ma mère semblait émue. Amélie s'est tournée vers elle : « Et vous, ma tante, lui a-t-elle dit, ne parlerez-vous pas en faveur de l'enfant de votre sœur ? ne soutiendrez-vous pas votre sang ? — Notre sang ! a interrompu madame de Woldemar en levant les yeux au ciel ; oui, pour notre malheur, vous en êtes. Mais, Amélie, a-t-elle ajouté avec quelque trouble, relevez-vous et écoutez-moi. » Elle l'a fait asseoir près d'elle, a pris une de ses mains entre les siennes, et lui a dit : « Je vous ai beaucoup aimée, et, en vous revoyant, quelle que soit ma colère et votre impardonnable faute, je sens bien que vous m'êtes encore chère, et je gémis que vous m'ayez mise dans l'impossibilité de vous donner pour épouse à mon fils. — Dans l'impossibilité ! a interrompu Ernest hors de lui. — C'est à Amélie que je parle, mon fils, c'est à elle seule à me répondre ; et quant à vous, si vous osez m'interrompre une seule fois encore, je quitte à l'instant la chambre, et je ne vous verrai jamais ni l'un ni l'autre. — Je ne dis plus rien, Madame, a repris Ernest en se levant. » Et il est demeuré debout appuyé contre le fauteuil d'Amélie.

« Vous aimez mon fils, Amélie, et je

crois que c'est d'un amour assez noble, assez désintéressé, pour que son bonheur vous touche plus que le vôtre même : eh bien, croyez-vous, dites-moi, que cette union le rende heureux? quelques instants peut-être, tant que le feu d'amour durera. Mais ce feu, que le temps éteint toujours et que le mariage consume si vite, quand il aura disparu, que restera-t-il à Ernest, sinon des regrets, et à vous du repentir? Dans la plus brillante saison de la vie, dans celle de l'ambition, avec la fierté qu'il a dans l'ame et le nom qu'il porte, se consolera-t-il d'avoir perdu toute considération dans son pays, de n'oser prétendre à aucune dignité, et d'être regardé avec mépris par ses égaux? Et vous, Amélie, vous consolerez-vous jamais d'avoir amassé de pareils malheurs sur sa tête? — Oh! non, jamais! jamais! a dit l'infortunée en cachant dans ses mains son visage inondé de larmes. — Ce n'est pas tout : ces tourments qui le déchireront, il vous les reprochera : il dira que non à présent que la passion l'égare; mais ne le croyez pas, n'en croyez que la nature, qui nous porte toujours à nous plaindre de ce qui nous nuit. Et puis, Amélie, lors même que vous rempliriez si bien le cœur de votre époux, qu'il n'y resterait de place pour aucune espèce de regrets, croyez-vous que ce cœur si sensible à l'amour goûterait long-temps un bonheur qu'il aurait obtenu sans le consentement de sa mère? et ce consentement, ne l'espérez pas, je ne le donnerai jamais au déshonneur de mon fils. — Ah! j'en étais bien sûre, a répondu Amélie; et quand je vous ai adressé mes prières, Madame, je n'avais pas l'espoir qu'elles pussent vous toucher. — Avez-vous tout dit, Madame? a ajouté Ernest, en contenant à peine sa bouillante impatience; et puis-je parler à mon tour? — Pas encore, a répliqué la baronne; attendez que je vous le permette. Et vous, Amélie, vous qui êtes la seule ici qui conserviez quelqu'ascendant sur l'esprit de cet insensé, voilà le moment d'en user dignement, et de vous rétablir, par un grand sacrifice, dans l'opinion du monde et les bontés de votre famille; montrez-lui ses devoirs en suivant les vôtres; rappelez-le à la vertu par votre courage; ayez la grandeur d'ame de renoncer à lui, et aussitôt mes bras vous sont ouverts, je vous rends mon amitié, et je vous prends sous ma protection. Si la vie religieuse vous plaît, nommez le couvent que vous préférez, et sur-le-champ je vous en fais nommer abbesse... Votre fils... » Elle s'est arrêtée en faisant un geste de mépris. « Votre fils, quoique portant le nom de Mansfield, je vous le promets, Amélie, ne sera pas un étranger pour moi, je reporterai sur lui la reconnaissance du bien que vous m'aurez fait, et ce sentiment, en remplissant tout mon cœur, en effacera pour jamais le souvenir de votre conduite passée. » Elle s'est tue. « Avez-vous fini, ma mère? a demandé encore Ernest avec une colère concentrée. — Oui, je n'ai rien à ajouter; mais, comme ce n'est point à vous que j'ai parlé, ce n'est point à vous à me répondre : qu'Amélie s'explique. — Et moi, Madame, je ne le lui permets pas; car je sens bien que je ne lui pardonnerais point d'hésiter dans sa réponse. — Et si je vous ordonne de l'attendre? — J'oserai braver les ordres d'une mère qui viole les engagements qu'elle a pris. O Amélie! a-t-il dit en la serrant étroitement dans ses bras, pourrais-je te pardonner jamais de désavouer nos nœuds, et d'être infidèle à tes serments? Que ma mère le soit aux siens, elle en répondra devant Dieu; mais nous mourrons plutôt que d'être parjures : je suis ton époux, tu m'appartiens, tu es à moi. — Vous êtes à lui! vous lui appartenez! s'est écriée la baronne en pâlissant d'effroi. — Oui, je le déclare devant vous, devant toute ma famille assemblée, Amélie est mon épouse, et quiconque tenterait de nous désunir, commettrait un sacrilége. — Je ne veux croire que vous, Amélie; êtes-vous réellement son épouse? — Ose dire que non! a interrompu Ernest. — Ah! je ne puis mentir, lui a répondu douloureusement Amélie. — Quoi! tu n'es pas à moi? — Je suis à toi, Ernest, mais je ne suis pas ton épouse; et le ciel sait que, si j'avais cru faire ton bonheur en

dévoilant ma honte, je ne l'aurais pas cachée si long-temps. » A cet aveu, ma mère s'est couvert le visage, mon père s'est levé, la baronne a paru satisfaite, et j'ai laissé échapper un cri de douleur. A ce cri, Amélie s'est retournée vers moi, et m'a dit, avec cet accent qui perce le cœur : « O compagne du vertueux Albert! rougis-tu de moi, et ne suis-je plus ta sœur? » Je n'ai répondu qu'en me jetant dans ses bras, mais non sans gémir de ce que la perte de son innocence serait le motif du consentement de ma tante; et encore me suis-je trompée, car, après un morne et long silence de tous ceux qui avaient entendu ce terrible aveu, madame de Woldemar a repris avec une espèce de triomphe : « Bon dieu! c'est donc pour épouser une femme déshonorée de toutes les manières, qu'un fils ingrat se révolte contre moi, et c'est sa maîtresse qu'il a osé amener dans ma maison! » A ces mots outrageants, la main d'Amélie, que je tenais dans les miennes, s'est glacée, et le rouge de l'indignation s'est répandu sur ses joues brûlantes. Elle s'est levée; et Ernest, la soutenant dans ses bras, lui a dit : « Viens, Amélie, éloignons-nous d'ici; fuyons une mère barbare, qui ne dégrade qu'elle en insultant ainsi l'objet sacré de mon amour et de ma vénération; viens..... — Non, pas encore, a répliqué madame de Woldemar en retenant Amélie; il faut tout savoir, et j'ai encore des doutes à éclaircir. Le docteur m'a parlé de l'effroi qu'il vous inspirait, Madame; j'en attribuais la cause au désir que vous aviez de mourir; mais maintenant j'en soupçonne une autre. N'aviez-vous aucune raison de craindre la pénétration du médecin? » Amélie est restée debout, immobile et les yeux fixés sur la terre. « Vous tremblez, Madame, et n'osez me répondre. — Après l'aveu que j'ai fait, a dit Amélie avec assez de calme, quand je n'ai plus rien à perdre, si je me tais à présent, ce n'est pas mon intérêt qui m'y engage. — Et lequel, Madame? lui a demandé la baronne avec dédain. — Peut-être le vôtre, Madame. — Le mien! — Oui, Madame, le vôtre; car c'est en me sacrifiant pour vous que je voudrais payer vos outrages. — Amélie! a interrompu Ernest d'une voix altérée, Amélie! et moi aussi, je veux que vous répondiez à ma mère; je veux savoir si le ciel bienfaisant m'a attaché à vous par plus de liens que je ne croyais encore en avoir. — Vous l'entendez, Madame, a repris Amélie; hélas! je le connais mieux que vous; et si je lui cachais la terrible vérité que vous m'avez arrachée, c'était pour vous laisser un moyen de le séparer de moi; maintenant vous n'en avez plus. — Je n'en ai plus! et mes ordres, son honneur et votre dégradation, les comptez-vous pour rien? — Ah! Madame, quand c'est à l'honneur d'Ernest que je me suis confiée, est-ce l'honneur qui lui persuadera *qu'il* doit m'abandonner? Il *sait maintenant que* j'ai sur lui des *droits plus sacrés que les* vôtres. Pourquoi, en me forçant à dévoiler ce funeste mystère, lui avez-vous fait une loi de vous désobéir? »

Pendant ce dialogue, Ernest ne paraissait rien écouter : éperdu de la nouvelle qu'il venait d'apprendre, la joie semblait lui avoir ravi l'usage de ses sens. A la fin, il a dit d'une voix entrecoupée : « Amélie!... il est donc vrai! O trop heureux Ernest! ô mon épouse adorée! viens sur mon sein.... Dieu bienfaisant! je te bénis de m'avoir donné une raison de plus de l'aimer!.... O mon Amélie! pourquoi cette rougeur sur ton céleste visage? enorgueillis-toi au contraire de nos liens, de mon bonheur : ah! je le jure, jamais, jamais tu ne parus plus touchante, plus chère, plus sacrée à mes yeux! » L'expression d'Ernest avait quelque chose de si entraînant, que mon père s'est approché de madame de Woldemar, et lui a dit : « Eh bien! ma sœur, ne pardonnerez-vous pas à Amélie? — La religion, a répondu la baronne, nous commande, je le sais, d'être miséricordieux envers les coupables, mais non de les récompenser; et jamais, non jamais mon fils n'obtiendra mon consentement pour son mariage avec cette femme, qui a trahi tous ses devoirs; mais comme je vois bien qu'il est déterminé à s'en passer, et que je ne

veux pas pourtant faire un éclat qui lui ôte toute la considération et les espérances d'avancement que l'ignominie de son mariage ne lui enlèvera que trop, dès ce soir je l'abandonne, je quitte ma maison, je l'en laisse maître absolu; je ne ferai aucune démarche contre l'accomplissement de ses vœux criminels : mais qu'il n'ignore pas qu'en les prononçant il déchirera le cœur de sa mère, et que dans le couvent où elle va se retirer, elle déplorera jusqu'à son dernier soupir le malheur d'avoir donné le jour à un tel fils. »

Elle est sortie alors, nous laissant consternés d'un refus qu'il paraissait d'autant plus impossible de vaincre, qu'il n'en résultait plus d'obstacles. Ma mère s'est levée pour la suivre; Amélie a étendu les bras vers elle en s'écriant : « Partez-vous aussi en me haïssant, ma tante?— Madame, lui a répondu ma mère d'un ton froid, vous vous êtes étrangement égarée, et dans la situation où vous vous trouvez, la bienséance ne permet pas que je tente rien en votre faveur. » Sans insister, Amélie a laissé tomber ses bras en levant doucement ses yeux au ciel, et ma mère s'est retirée. A peine a-t-elle été dehors que mon père s'est avancé, et prenant la main d'Ernest et d'Amélie, il leur a dit : « Je n'entends rien à tous ces discours; mais je vois que le plus pressé est de vous marier. Si vous m'en croyez, mes enfants, ne perdez pas une minute, et aussitôt qu'Amélie aura le titre de comtesse de Woldemar, soyez sûrs que les dames les plus fières se feront un honneur d'être présentées chez elle. » Amélie s'est jetée dans les bras de mon père, en pleurant. « O mon oncle! il me reste donc un ami dans ma famille! » Ernest lui a serré la main avec une vive reconnaissance en ajoutant : « Mon oncle, dans la cérémonie, ne consentirez-vous pas à servir de père à mon épouse, à votre nièce? » Il a paru embarrassé de la proposition. « Je le voudrais beaucoup, a-t-il répondu, mais je craindrais de me brouiller avec ma sœur, et de m'ôter ainsi tout moyen de vous réconcilier. — Mon bon père, lui ai-je dit en le caressant, il faut absolument que vous et moi soyons présents au mariage d'Amélie : ce n'est pas assez de l'approuver en secret, il faut le soutenir hautement, et montrer au public qu'elle a reconquis l'amour de ses parents, puisque le chef de la famille la protége; mon père, voyez donc que c'est le meilleur moyen d'apaiser le courroux de ma tante, car votre opinion sera là règle de tous : quand on dira partout que M. de Geysa pense ainsi, personne ne se croira le droit de penser autrement; soutenu de votre opinion, Ernest ne décherra dans celle de personne : à la ville, il pourra prétendre à la même estime; à la cour, aux mêmes honneurs; et quand ma tante sera bien convaincue que le mariage de son fils n'aura point contrarié ses prétentions ambitieuses, elle pardonnera sans peine : c'est à vous, mon bon père, c'est à votre courage que nous devrons cet heureux succès. — Aimable flatteuse! comme vous savez arranger les choses à votre fantaisie, et me faire vouloir tout ce que vous voulez! — Eh bien! mon père, vous y consentez, n'est-ce pas? nous ne quitterons point cette maison qu'Amélie ne soit mariée, afin que, quand Albert reviendra, il y soit reçu par la comtesse de Woldemar. — O généreuse amie! ce n'est donc pas assez pour toi de mon bonheur, tu penses aussi à celui de mon frère, s'est écriée Amélie en m'embrassant avec ardeur, et tu veux qu'il ait à rougir le moins possible de sa sœur! — Et savez-vous, ma fille, quand il sera ici? m'a demandé mon père. — Mais dans quelques jours, je présume. — Voyez, Amélie, c'est pour courir après vous pourtant que votre frère a abandonné ma Blanche. — Mon oncle, lui a dit Amélie, prenez pitié de moi, et ne faites pas repasser dans mon cœur tous les maux que je cause : hélas! je n'ai pas besoin qu'on me les rappelle. — Non, mon enfant, je ne veux point vous affliger : si vous avez l'ame bien placée, vous devez souffrir assez du désordre qui règne dans votre famille, et que vous ne pouvez attribuer qu'à vous : un frère qui court sur

les grands chemins, le mariage d'une amie reculé, un fils brouillé avec sa mère : voilà bien assez de raisons pour vous désoler sans que j'ajoute à votre peine. » Et cependant, tout en parlant ainsi, il enfonçait de nouveaux traits dans le cœur d'Amélie; la force passagère que lui avait inspiré la présence de madame de Woldemar était épuisée; je la voyais s'affaiblir malgré tous ses efforts, et sur son visage décoloré la souffrance physique se confondre avec la douleur morale. Ce changement n'a point échappé à Ernest; il lui a présenté quelques gouttes pour la ranimer, avec une inquiétude qu'il cherchait à dissimuler. « Amélie, lui a-t-il dit, vous n'êtes pas bien : vous avez besoin de repos. — Vous avez raison, j'en ai besoin; mais, a-t-elle ajouté avec un sourire forcé, le repos, il viendra. » A ce moment, un domestique est venu avertir mon père que ma mère le demandait. « J'y vais, a-t-il dit. — Non, mon père, non, vous n'irez pas que vous n'ayez donné votre parole à Amélie d'assister à son mariage. — Mais puisque son frère revient, ne pourrait-il pas me remplacer? — Je t'en conjure, Blanche, n'insiste pas davantage, a repris Amélie : la chaleur de ton amitié m'a fait tout le bien que je pouvais recevoir; mais le consentement de ton père, et même celui de ma tante, viendraient trop tard à présent. — Amélie! qu'as-tu dit? » a interrompu Ernest d'un air effrayé. Moi, Albert, à ces tristes paroles, j'ai pleuré amèrement, et mon père ému a pris la main d'Amélie, en lui disant : « Il ne faut point vous affliger, mon enfant, ni désespérer de l'avenir : aussitôt que votre frère sera ici, épousez Ernest sans délai, je vous le répète..... » Comme il parlait, un autre domestique est venu l'avertir que madame de Woldemar désirait lui parler un moment avant de partir : mon père s'est précipité hors de la chambre, et Amélie, joignant les mains, a dit à Ernest : « Laisseras-tu ta mère quitter sa maison? me laisseras-tu mourir avec le remords de l'en avoir chassée? O Ernest! je t'en conjure, cours l'apaiser : si, pour y parvenir, il faut m'abandonner, n'hésite pas à le promettre : hélas! que gagnerais-tu à lui désobéir? Ernest, ton amour ne peut plus me sauver : mon cœur est blessé à mort, et je suis perdue pour toi : que du moins mes derniers regards te voient réconcilié avec ta mère; et si ma présence lui est odieuse, si elle ne peut me souffrir près d'elle, assure-la, Ernest, que j'aurai la force de m'en aller. — Qu'oses-tu proposer, Amélie? moi, je t'abandonnerais! que me fait la tendresse de ma mère, que me fait la vie, si je ne dois pas les partager avec toi? Laisse-la partir, cette femme inexorable qui a pu voir ta douleur sans en être attendrie, cette femme barbare qui a déchiré un cœur qui ne sut qu'aimer et pardonner.... Mais, Amélie, si tu ne peux vivre, je puis mourir : depuis que je porte dans mon ame la conviction que je te suivrai, tu peux me parler de ton dernier moment sans m'effrayer; ce ne sera pas celui de notre séparation. — Ernest, a-t-elle repris en pleurant, du jour où j'ai commencé à penser et à sentir, je n'ai jamais demandé au ciel d'autre bonheur que celui d'être aimée comme tu m'aimes : hélas! comme il me punit aujourd'hui de m'avoir exaucée! Faut-il que ton amour, cet amour ardent, exclusif, qui seul me semblait le bien suprême, soit l'instrument fatal que Dieu ait choisi pour me frapper!.... Mais j'entends un bruit extraordinaire : c'est ta mère qui part..... Oh! cours, cours donc au-devant d'elle, embrasse ses genoux, retiens-la. » Ernest, éperdu, restait à sa place, ne répondait pas. « Tu ne veux donc pas y aller? s'est-elle écriée : eh bien, laisse-moi remplir ton devoir. » Alors elle s'est dégagée des bras de son amant qui voulait la retenir, sa faiblesse a disparu, un sentiment exalté lui prêtait une vigueur surnaturelle; elle s'est élancée seule hors de la chambre, elle a volé sur l'escalier : nous pouvions à peine la suivre. « Ma tante! criait-elle, ma tante! au nom du ciel, écoutez-moi! que je ne vous chasse point de votre maison! laissez-moi en sortir; je le veux, je le puis! » Elle a atteint

[redacted]

madame de Woldemar comme celle-ci allait passer la dernière porte, s'est jetée au-devant d'elle, et se couchant sur le seuil : « Ma tante, a-t-elle dit d'un air égaré, vous ne passerez qu'en me foulant sous vos pieds. Non, il ne sera pas dit qu'une femme criminelle vous ait forcée à fuir de chez vous ; je mourrai sur cette pierre, je le jure, plutôt que de vous laisser sortir. » Quelques mots qu'on n'a pu entendre ont suivi ; ses forces l'ont abandonnée, et elle s'est évanouie. Ernest, croyant la voir expirer, a jeté un cri affreux, et s'est précipité sur elle : moi j'ai regardé madame de Woldemar, j'ai vu ses yeux se remplir de larmes, et j'ai cru que la pitié allait enfin l'emporter. Pendant qu'on donnait des secours à Amélie, que chacun s'empressait autour d'elle, sa tante la contemplait avec émotion et paraissait irrésolue ; à la fin elle m'a dit à demi-voix : « L'honneur me commande ce dernier effort, mais il me coûte plus que je ne puis l'exprimer... Je m'éloigne, car je ne résisterais pas à une seconde scène comme celle-ci..... cette Amélie a des accents qui me déchirent.... Blanche, soignez-la, consolez-la, dites-lui bien que je ne veux pas sa mort.... dites-lui... Non, ne lui dites rien, et laissez-moi partir. » Alors, se détournant du touchant objet qu'elle avait devant elle, elle a monté dans la voiture qui l'attendait, et est partie aussitôt. On a reporté Amélie dans son appartement. Je n'entrerai dans aucun détail sur les moments qui ont succédé à celui-là ; ils seraient inutiles, et je n'en ai pas le temps : qu'il vous suffise de savoir que votre sœur, en revenant à elle, et en apprenant que madame de Woldemar avait résisté à ses prières, n'a formé aucune plainte, n'a versé aucune larme, et est demeurée dans une morne tranquillité dont rien n'a pu la tirer jusqu'à présent.

Ma mère....! faut-il avoir de pareils reproches à adresser à une mère! ma mère, plus insensible que madame de Woldemar, s'il est possible, a vu Amélie sans pitié ; elle m'ordonne de quitter cette infortunée ; le départ de ma tante est, dit-elle, un ordre de sortir d'ici ; elle craindrait de l'offenser en ne l'imitant pas, et dès demain nous retournons à Geysa. Mon père n'est point ici ; on a éloigné mon bon père, de peur qu'il ne se laissât fléchir par mes prières.... J'ai passé la nuit à écrire ; je vois venir le jour : dans un instant il faudra partir, et partir sans revoir Amélie.... Hélas! la reverrai-je jamais! O mon Albert! quelle était mon erreur en croyant que vous consacrer ma liberté c'était la perdre! Si je vous appartenais, si je ne dépendais que de vous, je pourrais rester ici, suivre tous les mouvements de mon cœur, et, en secourant l'infortune, en m'élevant contre l'oppression, et en repoussant l'injustice, je serais sûre de votre approbation.

LETTRE CIV.

MADAME DE WOLDEMAR A ADOLPHE.

Melck, 10 octobre.

Adolphe, que votre colère cesse, et que mes injures soient oubliées, car je suis dans la peine, et j'ai besoin de vos services.

Partez sur-le-champ pour Vienne, et allez trouver mon fils ; il vous instruira de tout ce qui s'est passé entre nous : vous verrez Amélie, fatal objet de son amour, et je puis ajouter, de ma profonde pitié ; mais, ceci, il faut bien se garder de le leur dire, Adolphe, c'est un secret inviolable que je vous confie et, malgré vos torts avec moi, je n'ai jamais craint votre indiscrétion : s'ils savaient la révolution qu'a opérée en moi la vue d'Amélie expirante, s'ils savaient qu'il ne me faut peut-être qu'un mot pour céder, ils forceraient à l'instant même mon consentement ; et, si je n'attendais pas à la dernière extrémité pour l'accorder, je serais inexcusable aux yeux du monde comme aux miens. Quoique vivement touchée de l'état d'Amélie et du désespoir de mon fils, mon opinion sur leur mariage n'a point changé, je le regarde comme un très-grand malheur, mais moindre pourtant que celui de les per-

dre tous deux. Je sais bien qu'il y aurait plus de courage et de véritable grandeur à préférer la mort de son enfant à son déshonneur; mais, je l'avoue, je ne suis pas assez ferme pour ce parti, et c'est inutilement que j'ai voulu l'adopter. Allez donc près d'eux, Adolphe, et informez-moi secrètement de ce que j'ai à craindre ou à espérer : je sais bien que le docteur m'a dit qu'une peine trop vive pourrait tuer Amélie; mais je crois qu'il était gagné pour m'effrayer et m'attendrir. C'est vous seul que je veux croire, Adolphe; je connais votre respect pour la vérité; je suis sûre que dans cette occasion-ci il ne se démentira pas.

J'ai dû, pour la mémoire de mes aïeux, recourir à tous les moyens capables de faire renoncer leur petit-fils à une union honteuse, et endurcir mon cœur contre les prières et les larmes; mais, à la première apparence d'un véritable danger, sans changer d'opinion, sans me croire exempte de reproches, je cèderai : ainsi, Adolphe, au moment où vous jugerez que ce danger existe, venez me chercher au couvent des Ursulines, à Melck, où je me suis retirée, et je reviens avec vous rétracter mon refus.

LETTRE CV.

ALBERT A BLANCHE.

Vienne, 18 octobre.

Il y a une demi-heure que je suis arrivé; je n'ai pas encore pu voir ma sœur; on me dit qu'elle repose. Vos lettres, l'air si triste de tous les gens de la maison, et surtout l'abattement d'Ernest, m'ont porté les plus sensibles coups. Je n'ai pas osé interroger le médecin; je tremble de voir ma sœur, et je ne me sens point de courage pour recevoir la confirmation de l'arrêt que je redoute. Il y a eu dans tout ceci une fatalité effrayante. Les lettres d'Adolphe, qu'on m'a remises en arrivant, m'apprenaient qu'Amélie avait passé à Dresde; il me croyait ici sans doute, puisqu'il me les y a adressées; s'il avait su où j'étais, j'aurais pu revenir plus tôt; si mon départ de Dresde eût été moins précipité, j'aurais pu rencontrer ma sœur; je l'aurais accompagnée, soutenue; et peut-être que la voix d'un frère outragé aurait eu quelque force auprès de madame de Woldemar..... Mais qu'aurais-je pu dire de plus que les larmes d'Amélie et l'amour d'Ernest.....? Pauvre victime! comme tu t'es égarée! Mais, qui pourrait penser à tes torts en voyant tes douleurs? O ma Blanche! j'ai le cœur navré; il n'y a plus de joie pour moi au monde, et les malheurs d'Amélie sont les seules peines dont vous ne puissiez pas me consoler.

Je ne suis pas revenu seul; j'ai trouvé M. Grandson à Constance; il était comme moi sur les traces de ma sœur, et avait amené avec lui ce pauvre enfant qui deviendra votre fils, ma Blanche, si son infortunée mère lui est enlevée. J'ai trouvé votre courrier à Ingolstadt, et nous avons couru jour et nuit pour nous rendre ici. Que dira mon Amélie à son réveil en apprenant que son fils, que son frère et son oncle sont près d'elle? Ah! si le plaisir d'être entouré de tout ce qu'elle aime pouvait la rendre à la vie! si tant d'amour pouvait lui faire oublier tant de haine! Mais puis-je avoir des espérances? Je la connais si bien! On ne sait point combien Amélie a de fierté; si elle paraît peu, c'est que dans ce cœur si tendre jamais elle ne tourne en ressentiment contre les autres, mais en blessures profondes que personne ne connaît, hors l'infortunée qui les souffre. Amélie n'endurera pas un regard de mépris; elle croit que tout ce qui l'entoure a le droit de la faire rougir; et du moment qu'elle a dévoilé sa honte, elle était sûre de mourir..... Ernest vient m'avertir qu'elle est éveillée; il va la préparer à me recevoir. Elle est si faible, qu'on ne lui annoncera encore que mon arrivée; pas un mot de son fils: on me prie même de lui fort peu parler. Mon amie, je serais moins inquiet si je voyais Ernest plus agité; mais sa tristesse est morne, son abattement sans intervalle. Le médecin m'a dit qu'il avait la peau brûlante, que la

[redacted]

fièvre ne le quittait pas..... Il le croit si malade, qu'il l'a conjuré de faire quelques remèdes; mais il a refusé, en lui disant avec douceur qu'il n'en avait pas besoin..... Il sait pourtant que les jours d'Amélie sont en danger : est-il donc résolu à ne pas lui survivre....?

Amélie désire me voir..... Adieu, je vais auprès d'elle.

Le même jour, dix heures du soir.

Je n'ai plus d'espoir. la mort est empreinte dans tous ses traits, et pour l'éternel tourment de ceux qui l'aiment, il semble que, pour leur faire mieux sentir l'étendue de leur perte, son angélique douceur et sa tendre sensibilité s'augmentent encore à ses derniers moments. Que de larmes j'ai versées sur ses mains froides et décolorées! que de larmes j'ai dérobées à son inquiète amitié? J'affecte un air serein; ce tendre cœur ne pourrait supporter ma peine, et mourrait de ma douleur autant que de son mal. De combien de bénédictions elle m'a comblé! que de franchise, d'humilité dans son repentir! Oh! comme celle qui pleure ainsi sur ses fautes savait aimer la vertu! Quoique atteinte par la mort, combien cette ame aimante a su retrouver de chaleur pour consoler son frère! avec quelle touchante onction elle a calmé le chagrin de son oncle Grandson, qui sanglotait tout haut en entrant dans sa chambre! En le voyant, elle a demandé son fils; on n'a pas pu lui cacher qu'il était ici; elle a voulu le voir, le médecin a craint un trop fort attendrissement, et a parlé même de me faire retirer; mais elle s'y est opposée. « Non, a-t-elle dit en me retenant, ne m'ôtez pas encore ce qui m'est cher; il me reste si peu de temps pour aimer! » La vue de son fils l'a troublée beaucoup; elle le pressait contre son sein avec une sorte d'agitation convulsive; on eût dit qu'elle se reprochait intérieurement de l'abandonner. A la fin, elle l'a remis entre mes bras. « Garde-le près de toi, Albert, et promets-moi qu'il ne te quittera jamais. » Je l'ai juré. « Pauvre enfant! a-t-elle ajouté avec un doux sourire, ne pleure plus maintenant; quand la mort de ta mère t'acquiert un tel protecteur, elle n'est pas un malheur pour toi. » A ce mot de mort, l'enfant a jeté des cris si perçants, que j'ai été obligé de l'emporter de la chambre; il se débattait entre mes bras pour rester; et s'adressant à Ernest, il lui a dit : « Mon bon ami Semler, empêche Albert de m'emmener. » Ce nom fatal de Semler, qui a réveillé tant de divers souvenirs, nous a tous atterés. Hélas! c'est lui qui a perdu Amélie, chacun l'a senti en même temps; et, pour la première fois depuis mon retour; j'ai vu Ernest changer de visage : Amélie s'en est aperçue, et j'ai entendu qu'elle lui disait tout bas : « Pourquoi t'affliger? à présent tout cela est égal, et tu sais bien que tu m'as promis d'être calme. » Blanche, ces paroles, jointes à la tranquillité d'Ernest et au silence qu'Amélie garde avec lui, tandis qu'elle s'occupe sans cesse de moi, ne me prouvent que trop que ces infortunés sont d'accord, et que, résolus à mourir ensemble, ils n'ont ni regrets ni consolations à se donner.

LETTRE CVI.

ADOLPHE A MADAME DE WOLDEMAR.

Vienne, 21 octobre

Si je n'avais trouvé Amélie qu'en danger, Madame, je serais parti sur-le-champ pour vous en informer; mais, comme je la crois sans espoir, il n'est pas nécessaire que je me hâte autant. ma lettre vous préparera à la nouvelle que je vous apporterai sans doute bientôt.

Ernest ne se fait aucune illusion sur l'état d'Amélie, et attend cependant avec une sorte de tranquillité le moment qui va la lui enlever. Qu'au moment de perdre l'objet d'un amour si violent, il supporte son malheur avec une telle constance, c'est ce que je ne puis pas comprendre, et ce qui me confirme dans l'opinion que les passions sont inexplicables.

Quoique j'apprenne qu'Amélie n'est pas sortie pure de l'épreuve qui la conduit au tombeau, quoique sa faute lui en-

lève bien des droits à mon estime, il y a, je dois le dire, tant de repentir dans son cœur, que je m'étonne que vous n'en ayez pas été touchée. Pour moi, qu'on a toujours accusé d'une inflexibilité exagérée, j'avoue que je n'ai point vu sans attendrissement ce lit de douleur où une malheureuse femme expire pour avoir trop aimé. Se souvenir des torts de celle qui s'accuse, se repent et meurt, est une barbarie qu'on n'aura jamais à me reprocher.

Le même jour, neuf heures du soir.

Le désespoir d'Albert déchire l'ame; il y a quelques instants qu'il me montrait sa sœur assoupie sur un canapé où on l'avait transportée avec peine, et Ernest à genoux près d'elle, la tête penchée sur la main de son amante, dans une muette immobilité. « Les voyez-vous tous deux, me disait-il, s'approcher du repos qui les attend? encore quelques jours, quelques heures peut-être, et ils ne se relèveront plus, et leurs cœurs, que l'amour brûle encore, seront glacés par la mort. — Eh quoi! craignez-vous aussi pour la vie d'Ernest? — Comment! m'a-t-il répondu, n'êtes-vous pas frappé de son changement? ignorez-vous qu'une fièvre lente le consume, et ne voyez-vous pas sa résignation? en aurait-il, s'il croyait quitter Amélie? »

Albert aurait-il raison, Madame? et faut-il attribuer ce courage qui m'étonnait, à la certitude de ne pas survivre au malheur? Il est sûr qu'il s'est fait dans le caractère d'Ernest une révolution étrange: mon arrivée n'a paru lui faire ni peine ni plaisir: il m'a reconnu, c'est tout ce que j'ai obtenu de son amitié. Il a perdu son impétuosité, le feu de ses regards est entièrement éteint; il semble n'avoir plus de vie que pour suivre tous les mouvements d'Amélie; il ne la quitte ni jour ni nuit; il ne dort plus, il ne mange point, il ne parle à personne, et à peine entend-il ce qu'on lui dit. J'ai voulu causer avec lui quelques moments en particulier; attaché au chevet d'Amélie, il a refusé de s'en éloigner d'un pas, et m'a même prié de ne pas le fatiguer par de vaines paroles. « Mais, lui ai-je dit tout bas, si votre mère s'apaisait, si j'étais chargé par elle de vous assurer qu'elle peut céder enfin.....? » Il m'a regardé d'un œil de doute, puis il a ajouté: « Je vous crois; ce n'est pas vous qui voudriez me tromper; mais à présent il est trop tard; regardez Amélie, et vous verrez qu'il n'est plus temps. — Puis-je essayer de lui parler? — Elle ne vous entendra pas; depuis un moment elle ne me répond plus. — Peut-être dort-elle? — Pas encore, » m'a-t-il répondu avec un sang-froid effrayant. Je n'ai que trop compris le sens qu'il attachait à ces paroles; et, sans insister davantage, j'ai entr'ouvert doucement le rideau d'Amélie; ses yeux étaient fermés; quelques gouttes de sueur coulaient sur son front pâle; sa respiration était courte et embarrassée. Ernest a jeté un coup d'œil sur elle, s'est avancé pour recueillir son haleine, et puis, se rasseyant à sa même place, il m'a dit, sans changer de visage, mais avec un peu d'altération dans la voix: « J'étais bien sûr qu'elle vivait encore. » J'ai pris la main d'Amélie, elle a paru insensible à ce mouvement, et quand j'ai retiré ma main, la sienne est retombée sans force sur le drap. Je me suis approché davantage, et baissant ma tête près de la sienne, je lui ai dit très-doucement: « Madame.... Amélie.... je suis Adolphe.... j'apporte le consentement, le pardon de madame de Woldemar..... » Elle est demeurée immobile. « Vous entend-elle? m'a demandé Albert, qui était à l'autre bout de la chambre, dans l'attitude de la plus profonde douleur. — Eh! pourquoi la réveillez-vous? s'est écrié M. Grandson avec un ton si brusque et si élevé qu'Amélie en a tressailli; vous voyez bien que la pauvre enfant a besoin de sommeil. » Mais il avait interrompu celui d'Amélie. Elle a ouvert les yeux et a regardé autour d'elle: j'ai cru démêler un peu d'inquiétude dans ce regard. Le rideau lui cachait Ernest; elle a fait un effort pour l'écarter; et, en apercevant son amant, une douce joie s'est répandue sur tous ses traits. « Tu me fais aimer la vie, lui a-t-elle dit, il est affreux de te

quitter. Pardonne aux faiblesses d'une mourante! mais quand je crains que la mort ne nous sépare, je ne puis me défendre de ses terreurs!..... et quand je regarde en arrière, Ernest, comment oser croire que ma vie sera récompensée d'un bonheur éternel ?..... Que suis-je ? une pauvre créature bien criminelle : je n'ai pas su résister à l'amour, et j'ai répandu sur toute une famille l'opprobre et la douleur. — Ma fille, a interrompu M. Grandson, ce n'est pas à vous à vous inquiéter de l'avenir, mais à cet homme qui vous a trompée (et il a montré Ernest); c'est lui seul qui a été coupable, c'est lui que Dieu punira. — Lui! s'est écriée Amélie avec un effroi qui lui a prêté des forces; lui! a-t-elle répété en jetant ses deux bras autour de son amant, comme pour le garantir de la colère divine : non, non, s'il est coupable, je le suis aussi. Dieu juste! si nous t'offensâmes par notre amour, je t'offensai comme lui, et tu nous puniras ensemble! » A cet accent si tendre, j'ai vu des larmes dans les yeux d'Ernest. « Sois tranquille, Amélie, lui a-t-il dit, dans ce ciel qui nous attend, tout est bonté, tout est miséricorde; c'est là qu'un père veut pardonner, et nous ne serons pas séparés. » Je l'ai interrompu. « Sur cette terre, on pardonne aussi, Ernest; je vous ai déjà dit que votre mère ne s'opposait plus à vos vœux..... Amélie, elle consent enfin à vous nommer sa fille; ne voulez-vous pas vivre pour la nommer votre mère? — Je le voudrais, car je suis sûre qu'elle se reprochera ma mort, et que cette idée empoisonnera ses jours, mais je ne le puis plus.... Cependant, dites-lui bien que ce n'est pas sa rigueur qui me tue, le coup part de plus loin, et si je n'eusse pas été coupable, j'aurais supporté mes adversités; mais vivre sans innocence, avoir perdu le contentement de moi-même et l'estime d'Albert, c'était trop pour moi..... O Ernest! pardonne si je n'ai pu me consoler de t'avoir tout sacrifié; mais la vertu ne m'était pas moins chère que ton amour; et, privée de l'une ou de l'autre, il fallait mourir. » Elle s'est arrêtée pour reprendre haleine. « Ne parle plus, Amélie, lui a dit son frère, tu vas épuiser tes forces. — Ah ! laisse-moi employer celles qui me restent à envoyer à ma tante des paroles de paix et de consolation..... Ne dites-vous pas, M. de Reinsberg, qu'elle consent à me nommer sa fille? Quel sacrifice, et qu'il a dû lui coûter! Après un consentement qui prouve tant d'amour pour son fils, je serais bien ingrate si je ne mourais pas en la bénissant..... Dites-lui bien que je n'accuse que moi de mes malheurs; dites-lui bien que le souvenir de la tendresse qu'elle me prodiguait dans mon enfance est le seul souvenir que je conserve..... » Elle s'est arrêtée une seconde fois. « Si votre tante pouvait venir recevoir cet aveu et ce pardon de votre bouche, vous ne refuseriez donc pas de la voir? — Refuser de la voir! Ah! si le spectacle de ma mort ne devait pas lui être trop pénible, qu'il me serait doux, avant de mourir, de me sentir pressée une fois contre le sein de la mère d'Ernest! »

Ce mot doit vous décider, Madame; je dépêche un courrier pour vous porter ma lettre; je la suivrai de près; demain matin, à la pointe du jour, je vais vous chercher et vous ramener ici : vous ne sauverez point Amélie; mais peut-être en la bénissant vous réconcilierez-vous avec vous-même, et peut-être aussi arracherez-vous Ernest aux funestes projets que je ne suis que trop sûr qu'il médite.

LETTRE CVII.

ALBERT A BLANCHE.

Vienne, 22 octobre, sept heures du matin.

Il y a quelqu'espoir : la nuit a été moins mauvaise, et Adolphe, en partant ce matin pour aller chercher madame de Woldemar, la ramènera peut-être à temps pour que ce consentement, refusé avec une obstination dénaturée, n'ait pas enfin été donné en vain : c'est sans doute à l'espérance de l'obtenir qu'Amélie doit le mieux qu'elle éprouve : elle a eu quatre heures d'un sommeil doux et paisible; en s'éveillant elle paraissait ranimée, sa

respiration était plus libre, et son teint moins décoloré : le médecin assure que si la fièvre ne redouble pas ce soir, et que la nuit prochaine soit aussi bonne, il sera possible de la sauver. En entendant ces paroles, Ernest a éprouvé une commotion violente; des larmes sont sorties par torrents de ses yeux égarés : il est tombé sur le plancher, et frappant sa tête, dans un inconcevable désordre, il articulait des mots sans suite, parmi lesquels je n'ai pu distinguer que ceux-ci : « Elle vivrait! elle vivrait! » Je l'ai conjuré de se calmer. « Amélie a besoin de vous voir près d'elle, et si vous vous montrez dans cet état, lui ai-je dit, vous allez troubler le repos qui peut seul nous la conserver. » A ce mot, l'émotion d'Ernest est rentrée tout entière dans son cœur, son extérieur est redevenu calme, et il a été reprendre sa place accoutumée auprès du chevet d'Amélie; mais malgré lui ses joues brûlantes et ses regards étincelants décelaient le sentiment qui le dévorait. J'ai été obligé de faire sortir de la chambre M. Grandson, qui, moins maître de lui, parce qu'il aime moins, ne pouvait contenir sa bruyante joie; nous sommes restés seuls, Ernest, la garde et moi. Amélie a voulu nous parler; mais le médecin nous ayant prescrit de l'en empêcher, nous l'avons conjurée de garder le silence. « Pourquoi donc? a-t-elle dit, me croit-on mieux qu'hier? — Oui, ma sœur chérie, le docteur te trouve très-peu de fièvre; il nous a rassurés : tu vivras; nous espérons tous. — Et toi aussi, Ernest? lui a-t-elle demandé avec un doux et triste sourire. — Me le défends-tu, Amélie? je ne veux croire que toi. — Ne lui parlez donc pas, ai-je repris; quand on nous ordonne d'éviter tout ce qui peut l'émouvoir, est-ce là le sujet dont il faut l'entretenir? » Amélie a souri encore, et pressant ma main contre son cœur, elle a dit à Ernest : « Obéissons à mon frère, et ne parlons plus. »

A onze heures.

Elle a voulu parler tête à tête au médecin : nous attendions dans l'antichambre. Quand il est sorti, Ernest, éperdu, m'a dit d'une voix entre-coupée, et en posant son bras sur le mien : « Parlez-lui..... demandez-lui.... — Eh bien! docteur, comment est-elle? nous attendons ici notre arrêt. — Le moment est très-inquiétant; on n'a point assez ménagé l'état de cette dame; elle a éprouvé tant de secousses, que tout annonce une crise qu'elle n'aura pas, je le crains, la force de soutenir. » Ernest est tombé sur le parquet, comme frappé de la foudre. Dans ce premier moment, je n'aurais pu le secourir; je ne voyais plus en lui que l'assassin de ma sœur..... O justice suprême! pour un instant d'oubli, pour une seule faute, la mort de la coupable....! Que dis-jé, hélas! la mort de tous deux; Ernest n'y survivra pas..... O ma Blanche! que de remords dans mon ame! Non, je ne me suis pas acquitté des obligations que mon père m'avait imposées; j'ai consenti qu'Amélie s'éloignât de moi; au premier mot qui m'a décelé le sentiment qui l'occupait, je n'ai pas volé à son secours; ne devais-je pas la connaître? ne devais-je pas être convaincu que cette ame si tendre ne croirait avoir assez accordé à l'amour qu'en ne lui refusant rien? ne savais-je pas que si elle était trop passionnée pour ne pas écarter toutes les méfiances et manquer à ses principes, elle était trop pure pour se consoler de sa faute et ne pas mourir du sacrifice?.... L'infortunée! tous les hasards se sont réunis pour la trahir.... J'entends du bruit dans sa chambre..... j'y cours.

A quatre heures.

Le médecin ne quitte pas Amélie, et retire peu à peu l'espoir qu'il avait donné. Elle s'évanouit à tous moments, et, quand elle reprend connaissance, un nuage obscurcit sa vue, et elle ne nous reconnaît plus qu'au son de la voix. Tout-à-l'heure elle vient de m'appeler : « Je ne te distingue plus, mon Albert, m'a-t-elle dit avec une voix défaillante; mais mon cœur, qui bat encore, n'a pas cessé de t'aimer..... Je vais te quitter..... Adieu, mon frère..... Je ne pleure que sur toi,

car mon fils m'oubliera, et je le laisse entre tes mains. » Je suis tombé à genoux devant ce lit de douleur, sans avoir la force de répondre. « Tu m'as pardonné, mon frère, n'est-ce pas? » A cette question, Ernest est sorti de sa morne stupeur, et, se prosternant à côté de moi, il m'a dit : « Pardonne-moi aussi, Albert; et quoi qu'il en coûte à ton cœur, promets que je ne mourrai pas haï du frère d'Amélie.... — Non, je ne te hais pas, lui ai-je dit en sanglotant. » Amélie ne nous entendait plus; elle venait de perdre encore connaissance. Nous nous sommes levés pour la secourir... Depuis une heure elle paraît mieux; elle est calme et s'endort par intervalle.... O ma Blanche! si cette dernière lueur d'espoir m'est enlevée, si la mort de ma sœur.... je n'ai pas la force de continuer; si je la perds, s'il me faut vivre, ah! ma Blanche...! je ne le pourrai qu'à cause de vous.

LETTRE CVIII.

ADOLPHE A BLANCHE.

Vienne, 3 novembre.

Je vous plains de vous être consumée dans l'attente d'une nouvelle qui ne pouvait être que funeste; mais jugez, Mademoiselle, s'il a été possible au comte Albert de vous la donner, lorsque moi, éprouvé dès l'enfance par l'adversité, moi qui sais si bien que tous les hommes sont condamnés à souffrir jusqu'à ce qu'ils disparaissent de cette vallée de larmes, j'ai eu besoin de plusieurs jours pour me mettre en état de vous faire le rapport exact de ce que j'ai vu dans cette demeure de désolation.

Vous avez su, Mademoiselle, que j'étais allé chercher madame de Woldemar avec de meilleures espérances; je la trouvai pleurant sur la lettre qu'elle avait reçue de moi, et prête à m'accompagner pour sauver ses enfants, s'il en était temps encore. Je crus que, dans cette disposition, rien ne pouvait lui donner plus de joie que la nouvelle du mieux sensible d'Amélie; et en effet, je dois avouer qu'en l'apprenant, son premier mouvement fut un mouvement de plaisir; mais cependant, sous un prétexte assez plausible, elle retarda son départ jusqu'au surlendemain; elle me parut même tentée d'attendre, pour partir, d'avoir d'autres nouvelles d'Amélie; et, en se décidant à retourner à Vienne, elle ne céda qu'à mes instantes prières. Pendant la route, je la questionnai, et je ne m'aperçus que trop que ses idées avaient changé. Elle me laissa entrevoir que si la mort d'Amélie n'entraînait pas celle d'Ernest, elle ne la regarderait pas long-temps comme un malheur; et il lui échappa même de me dire que si sa nièce était hors de danger quand elle arriverait à Vienne, elle ne voyait pas ce qui l'obligerait à donner son consentement au mariage. Ce mot, Mademoiselle, excita toute mon indignation; et me livrant à ce qu'elle m'inspirait, je dis à madame de Woldemar que si elle était capable de m'avoir choisi pour être l'organe de son parjure, je dévoilerais cette iniquité aux yeux du monde entier, et que je la couvrirais du juste mépris dû à son odieuse conduite. Elle me laissa parler sans m'interrompre, et à la fin, levant les mains au ciel : « O mon fils! s'écria-t-elle, voilà donc où tu m'as réduite, à employer, pour te sauver de ta perte, de tels moyens qu'un homme obscur et sans nom ait le droit de me les reprocher sans que j'aie celui de m'en plaindre! » Je ne répondis rien, et jusqu'à Vienne nous demeurâmes ensevelis, chacun de notre côté, dans une sombre rêverie. Lorsque la voiture entra sur le Graben, je vis la baronne pâlir : elle prit ma main. Je ne sais ce que j'ai, me dit-elle, mais mon cœur se serre en arrivant dans ma maison. » La voiture s'arrêta : on ouvrit la portière; la baronne hésitait à descendre. « Qu'allons-nous apprendre, Adolphe? croyez-vous que mon fils nous ait entendus? croyez-vous qu'il vienne au-devant de sa mère? » Sans lui répondre, je frappai à la porte de l'hôtel, un domestique accourut : il avait l'air consterné. Madame de Woldemar s'en aperçut, et voyant que j'allais l'interroger : « Ne lui

parlez pas, me dit-elle avec une brusque vivacité, je ne veux rien savoir. » Elle entra, puis s'arrêta tout-à-coup, regarda autour d'elle d'un air inquiet. « Je ne vois point mon fils! Adolphe, allez chercher mon fils. — J'y vais, lui dis-je; mais vous êtes si émue, si tremblante! tandis que je vais monter, reposez-vous dans la salle basse. » Je pris son bras pour l'y conduire; j'ouvre la porte : quel spectacle! Au milieu de l'appartement était un cercueil, quelques cierges brûlaient autour; M. Grandson sanglotait debout près de la croisée ; l'enfant d'Amélie, étendu sur la bière, se frappait la tête en s'écriant : « Ma mère! lève-toi donc; ô ma mère! lève-toi et me réponds. » L'infortuné Albert, muet, immobile, les bras croisés et la tête baissée, avait les yeux fixés sur la tombe, et ne pleurait plus. A cette vue, madame de Woldemar se rejeta en arrière en poussant un cri affreux; Albert leva la tête et tressaillit à son aspect. « Amélie! ô Amélie! s'écria la baronne. — Elle est là, dit Albert d'un air farouche en montrant le cercueil; mais elle n'y est pas seule.... — O mon fils! mon Ernest! Qu'a-t-on fait de mon fils? où est mon fils? » Albert montra le cercueil une seconde fois sans parler, et madame de Woldemar tomba sans connaissance à ses pieds.

Je n'étais pas en état de la secourir : ce que je venais d'entendre avait anéanti toutes mes facultés. Dans ce triste univers, je n'avais attaché mon cœur qu'à un seul être, et il m'était enlevé à la fleur de l'âge, sans que j'eusse pu l'embrasser une fois encore, et lui dire un éternel adieu. Les gens de madame de Woldemar vinrent pour l'arracher de ce lieu de désespoir, et la transporter sur un lit. Je ne la suivis point. Fixé à la place où je venais d'être frappé, je ne pouvais détacher mes regards de ce cercueil, qui renfermait mon ami, mon seul ami, et aucune larme ne venait soulager la douleur qui m'étouffait. M. Grandson vint à moi, me secouant la main : « Ils l'ont tuée, me dit-il, il n'y a plus de joie pour moi au monde; et ce pauvre enfant, ses sanglots le feront périr aussi. » Il voulut le prendre dans ses bras, mais Eugène redoubla ses cris. « Laisse-moi, mon oncle, laisse-moi près d'elle ; je veux la réveiller, pour qu'elle se lève et que je puisse la caresser..... O ma mère! pourquoi dors-tu si long-temps et ne réponds-tu pas à ton enfant ? » Je m'approchai du cercueil, et, me mettant à genoux, je dis à Albert : « Puisque mon ami est là, ne pourrais-je pas le voir une fois, une seule fois encore ? » Sans me répondre, Albert dit à l'enfant : « Ote-toi, je vais te la montrer, et il poussa le dessus de la bière. J'aperçus Ernest, pâle, défiguré, recouvert du drap mortuaire, et couché sans vie auprès de son épouse; cependant une sorte de sérénité paraissait répandue sur leurs traits, comme *s'ils eussent* encore senti le bonheur d'*être ensemble*, et qu'ayant *quitté* l'existence au *même instant*, ni l'un ni l'autre n'eût connu le désespoir de se survivre. A la vue de sa sœur, le cœur d'Albert se brisa, et de profonds sanglots sortirent du fond de sa poitrine; il baisa le front glacé de l'infortunée, en l'arrosant de larmes...... « Et maintenant, lui disait-il, que tu es parmi les anges, excuse-moi auprès de mon père de t'avoir abandonnée...... Ame pure et généreuse ! tu as pardonné, tu as béni ton frère; mais jamais, jamais il ne se pardonnera. Hélas ! si je ne t'eusse point quittée, tu vivrais encore, tu vivrais pour celui qui a voulu mourir avec toi. Mais du moins tes vœux ont été exaucés : vous voilà unis pour toujours, couple tendre et malheureux...... Ernest, tu ne quitteras plus ton épouse..... — O mon ami ! me suis-je écrié avec un déchirement d'ame que je n'avais jamais éprouvé. La seule récompense de leurs longues douleurs, a repris Albert avec de nouvelles larmes, la voilà : unis ensemble, unis pour toujours. » A ces mots, je me suis baissé vers le cercueil, et posant mes lèvres sur la main glacée de mon ami : « Adieu, adieu, lui ai-je dit; tu es mort sans donner un souvenir à Adolphe, mais Adolphe conservera le tien jusqu'au dernier soupir : il n'aimait

que toi dans le monde..... » Des cris se sont fait entendre, la porte s'est ouverte : c'était madame de Woldemar, pâle, échevelée, dans un désordre effrayant. « Je veux voir mon fils, répétait-elle ; mon fils est à moi, c'est mon bien, on ne me l'ôtera pas. » M. Grandson s'est avancé vers elle pour la faire sortir; elle l'a repoussé d'un air égaré, en reprenant d'une voix terrible : « Mon fils.... ! mon fils....! je veux voir mon fils; qu'on me rende mon fils ! » Alors M. Grandson l'a prise rudement par la main, et la faisant tomber à genoux près du cercueil : « Tu le veux, le voilà : si on te le rend ainsi, n'en accuse que toi; contemple tes deux victimes, et jouis du fruit de ton implacable orgueil. — C'est lui.....! c'est lui, je reconnais mon fils, s'est-elle écriée dans un trouble toujours croissant; il est mort, et je ne l'ai pas vu ! il est mort, et il a maudit sa mère ! — Du moins, il l'aurait dû, a interrompu M. Grandson. — Non, a dit Albert avec dignité, vos victimes sont mortes en vous pardonnant. En expirant, Amélie s'affligeait de vous avoir offensée, et vous demandait de l'aimer du moins après sa mort. Ernest, loin de vous reprocher ses maux, me conjurait de consoler sa mère, et de lui dire qu'il mourait en l'aimant : maintenant tous deux intercèdent pour vous auprès du Juge suprême : allez donc, espérez en leurs prières, repentez-vous, et, s'il se peut, vivez et mourez en paix. » Elle est demeurée un instant immobile; puis, levant les mains au ciel, elle a dit : « Dieu ! je ne me plains point; ma peine est bien grande, mais je l'ai méritée....! Mon fils..... Amélie...... saintes et douces victimes ! vous n'avez point appelé la colère divine sur ma tête; mais le remords qui s'est placé là, a-t-elle continué en posant la main sur son cœur, ce remords qui me fait frémir à l'idée d'une éternité que je sens être inséparable de lui, ce remords vous vengera assez.... » En finissant ces mots, ses yeux se sont fermés, et il a fallu l'emporter une seconde fois dans son appartement.

Je me suis retiré aussi; j'ai cherché à me rendre maître de mon affliction, afin de la supporter en homme : il ne m'a pas été possible; l'idée de ne plus voir Ernest me jetait dans des accès de douleur que je ne pouvais vaincre, et j'errais comme un forcené qui, dans sa rage insensée, croit pouvoir lutter contre la main de fer du destin. Cependant, j'ai fini par me soumettre; mais j'ai juré sur les cendres de mon ami, que désormais mon cœur déchiré serait inaccessible à tous les sentiments doux et tendres qui ne servent qu'à affaiblir l'homme, en doublant cette portion de douleur que le ciel l'a condamné à porter.

Pour finir la tâche si douloureuse que vous m'avez imposée, Mademoiselle, il me reste encore à vous dire ce que j'ai appris hier.

Vers le milieu de la nuit qui a précédé le jour de mon arrivée, Albert était absorbé dans des pensées de mort; le médecin et les deux gardes, accablés de fatigue, sommeillaient; Ernest était sous les rideaux; la lueur d'une lampe n'éclairait que faiblement une partie de la chambre; tout-à-coup un bruit sourd s'est fait entendre; chacun est accouru; on a apporté des lumières : Amélie ne vivait plus, son amant s'était jeté sur elle, l'embrassait étroitement, et serrait avec tant de force ce corps inanimé, qu'on n'a pu l'en détacher. Il est resté à peu près trois heures dans cette agonie; il a enfin été saisi d'un mouvement convulsif, a poussé un cri..... c'était le dernier.

LETTRE CIX.

ADOLPHE A BLANCHE.

Vienne, 5 novembre.

Je pars demain avec Albert pour accompagner le triste convoi à Woldemar, il ne vous écrira que quand il aura rendu les derniers devoirs à sa sœur et à Ernest. Les infortunés ont désiré être ensevelis ensemble, près du tombeau du père d'Amélie; Albert veut veiller lui-même à ce que ce devoir s'accomplisse, et marquer déja sa place auprès d'eux. C'est ainsi que dans cette vie, qui passe

comme l'ombre, tout se touche, tout se presse, tout se confond : le mariage et la mort, la prospérité et l'infortune, nos joies si courtes et nos si longues douleurs.... Ah! si l'homme à son berceau pouvait pressentir ce qu'est l'existence, quel est celui qui, pour échapper à ce présent fatal, ne se rejèterait pas dans le néant?

LETTRE CX.

ADOLPHE A BLANCHE.

Woldemar, 15 novembre.

Ah! Mademoiselle, de quelle triste et étrange cérémonie je viens d'être le témoin. Six jeunes filles qui se marient autour d'un cercueil, et les funérailles de deux amants au milieu d'une pompe nuptiale : tel avait été l'ordre d'Ernest. Lorsqu'il eut obtenu ici le consentement de sa mère pour épouser Amélie, il voulut consacrer un bienfait aussi inattendu, et donna au curé du lieu une somme assez considérable pour doter et marier six jeunes filles le jour où il épouserait Amélie, et ainsi chaque année, en mémoire de ce jour de félicité; mais à Vienne, quand il eut perdu tout espoir, il pensa à sa fondation, et, sûr de mourir avec Amélie, il voulut que la cérémonie du mariage se fît sur leur tombeau : on a cru devoir respecter jusqu'à cette volonté d'une ame malade et d'une imagination déja en délire.

Ce matin, les six jeunes filles, vêtues de blanc, un crêpe noir au bras, et une couronne d'immortelles et de cyprès sur la tête, sont venues chercher le cercueil pour l'accompagner à l'église; Albert suivait tenant l'enfant d'Amélie par la main; je soutenais le pauvre et inconsolable M. Grandson; les domestiques, les fermiers, les pauvres, fermaient le cortége. A l'entrée du cimetière, l'ancien régisseur, Guillaume, a arrêté la marche, et a dit en sanglotant : « Voici le lieu, je reconnais la place où, il n'y a guère plus d'une année, j'ai vu celle que nous pleurons aujourd'hui implorer la miséricorde divine pour la femme cruelle qui l'a mise au tombeau..... Elle était là, à genoux, les yeux élevés vers le ciel. O mon Dieu! pardonne-lui, disait-elle..... » Un gémissement unanime a interrompu Guillaume. Le malheureux Albert, pâle et baigné de larmes, s'est prosterné à cette place qu'on venait de lui montrer. « Ame généreuse! s'est-il écrié, maintenant réunie au sein de ton Créateur, tu dis encore : *pardonne!* » Alors l'ordre du cortége s'est rompu; chacun a voulu aller toucher la place consacrée par la bonté d'une créature céleste, chacun y portait une bénédiction et un hommage. J'ai vu une pauvre femme y appeler ses sept enfants : « Pleurez et priez, leur a-t-elle dit, car celle qui vous a donné du pain n'est plus. » Là se sont dévoilés plusieurs traits de la bienfaisance d'Amélie : et tout ce bien qu'elle avait fait, tout cet amour qu'elle avait inspiré, c'était avant son mariage, durant les courtes visites qu'elle faisait à Woldemar : que n'eût-ce pas été si on lui eût permis d'y revenir passer sa vie....! « Nous aurions été trop heureux, a interrompu douloureusement un vieillard : j'ai vu notre jeune maître dans son enfance; il était alors dur, orgueilleux; mais il était revenu si humain et si bon! il n'est resté que peu de jours parmi nous : il était malade et affligé, et cependant il a pensé aux pauvres, et les a tous soulagés. » Plusieurs voix ont répété confusément : « Tous deux étaient des anges.... ils étaient faits l'un pour l'autre..... — Aussi ne se quitteront-ils plus, a dit Albert en reprenant sa place près du char. » Chacun a suivi son exemple, et le convoi est entré dans l'église.

On a déposé la bière près de l'autel, sous un drap mortuaire. Les six couples se sont rangés autour, ils semblaient plus occupés de leurs regrets que de leurs espérances. Toutes les jeunes filles pleuraient; et j'ai entendu l'une d'elles dire à sa compagne, en montrant le cercueil : « Et nous aussi nous serons un jour comme ils sont là. »

Le pasteur est monté dans la chaire; il a pris pour texte ce passage de l'E-

[redacted]

criture : *Les jours de mon pèlerinage sur la terre ont été bien courts et bien malheureux* [1]. Son discours a été simple et pathétique. Il a parlé de l'enfance d'Amélie, des vertus qu'elle annonçait dès l'âge le plus tendre; il a remarqué la grâce que Dieu avait faite à Ernest en l'aidant à dompter son fougueux caractère. « Si cet heureux changement, a-t-il dit, augmente en nous le regret de sa perte, il lui donne plus de droits à la miséricorde divine. Les infortunés que nous pleurons ne furent point exempts d'erreurs; mais Dieu les a châtiés sur la terre, et maintenant il les appelle à lui et les couronne de la vie immortelle, car la bénédiction du pauvre est sur eux. Et vous, a-t-il continué en s'adressant aux jeunes gens, vous qui allez vous unir au pied de l'autel, vous à qui ils ont assuré un bonheur qu'ils ne devaient pas goûter, contemplez cette tombe : ceux qu'elle renferme étaient comme vous au printemps de la vie, comme vous ils ont espéré, ils ont aimé; à présent ils n'espèrent plus, ils n'aiment plus. Ils avaient ordonné cette cérémonie et croyaient en être témoins : ils y assistent aussi, mais muets et glacés; ils voulaient vous donner l'exemple d'une sainte union.... hélas! celle qu'ils avaient formée ne se rompra plus..... » Les pleurs ont étouffé sa voix; il s'est interrompu pour porter son mouchoir à ses yeux : des sanglots ont retenti dans toutes les parties de l'église. Tout-à-coup l'orgue s'est fait entendre; on a commencé l'office des morts. « Suspendons nos gémissements et prions pour eux, a dit le prêtre. » Chacun est tombé à genoux.

Quand la musique funèbre a cessé, un profond silence lui a succédé. Le curé s'est recueilli long-temps; à la fin, il est descendu de la chaire en disant d'une voix altérée : « Maintenant, exécutons une fondation de bienfaisance, et célébrons les mariages. »

Il s'est approché de l'autel pour donner la bénédiction aux époux; aussitôt que chacune des filles l'avait reçue, elle déposait sa couronne sur le cercueil, auprès duquel elle se mettait à genoux. Ces fleurs éparses autour de ces voiles de deuil, ces chants d'hyménée et ces cloches funèbres, cette fête au milieu des larmes, et ces jeunes gens qui se juraient un amour éternel en face de cette tombe, qui attestait qu'il n'y a rien d'éternel sur la terre, tout cela brisait l'ame et la remplissait de terreur. L'aspect de ces plaisirs périssables faisait frémir à la lueur de ces lugubres flambeaux, et on eût dit que le jour de l'espérance ne s'était rapproché de celui de la mort que pour détruire la confiance présomptueuse, et montrer le néant des folles joies.

Après la cérémonie, le char funéraire a été ramené au château; on a descendu la bière dans la chapelle souterraine qui renferme la cendre de vos ancêtres; la tombe de votre grand-père m'a fait tressaillir d'horreur; c'est de là que l'orgueil dicta l'arrêt de mort d'Ernest et d'Amélie..... Ah! Mademoiselle, quand j'ai vu les déplorables restes de mon ami prêts à disparaître pour toujours, alors seulement j'ai pu pleurer. Le pauvre M. Grandson est tombé sans connaissance, il a fallu l'emporter. L'enfant d'Amélie tentait de descendre dans la fosse; il voulait mourir, criait-il, il voulait suivre sa mère; et Albert, l'inconsolable Albert, le front humilié contre la poussière, baisant le marbre de la tombe de son père, lui demandait en gémissant de lui pardonner la mort de sa sœur. « Tu me l'avais confiée, disait-il avec des torrents de larmes; ah! ce n'était pas pour te la rendre si tôt.... Tu m'avais dit : *Protége-la, mon fils*, et ton fils l'a abandonnée. »

Il n'a pas pu continuer; son désespoir est devenu si violent que j'ai craint pour sa vie; je l'ai pris entre mes bras : « Supportez votre douleur en homme, lui ai-je dit, et songez à Blanche. — Hélas! m'a-t-il répondu, si je n'y avais pas tant songé, celle-ci ne serait pas là peut-être. »

On a suspendu une couronne nuptiale sur la tombe de ces infortunés, avec ces mots:

[1] Genèse, ch. 47, v. 9.

« Leurs jours ont été comme cette « fleur; l'orage les a flétris comme elle « avant le temps, et la terre où ils étaient « ne les reconnait plus [1]. »

Sur la pierre qui les couvre on a écrit ces mots, choisis par Amélie, et qui conviennent si bien à Ernest :

Ici on est à l'abri des passions, et ceux qui sont fatigués se reposent.

En sortant de cet asile de mort, j'ai jeté un long regard sur la tombe de mon ami, et lui ai dit un éternel adieu; j'ai vu la porte funèbre se refermer sur ces cendres glacées, et tout a été fini.

LETTRE CXI.

ALBERT A BLANCHE.

Woldemar, 17 novembre, quatre heures du matin.

Je ne puis dormir : ce n'est pas sur des yeux trempés de larmes que le sommeil répand ses tranquilles douceurs... Je veille pour gémir; je songe à ce qui était encore hier beau et florissant; je reviens sur mes premiers ans; je pleure la jeune compagne de mon enfance, qui dort maintenant dans le sein de la terre..... de cette terre qui couvre leurs cendres réunies..... Hélas! Blanche, ce n'est plus eux qu'il faut plaindre; leurs douleurs sont passées, et sans doute ils en ont reçu la récompense : les malheureux sont ceux qui restent pour pleurer et se repentir.... O ma Blanche! vous l'avez soutenue dans ses épreuves; vous l'avez beaucoup aimée dans ces moments terribles où elle luttait encore contre l'oppression et la mort; vous avez adouci ses douleurs : ah! que cette idée vous rend respectable et chère au cœur de votre Albert! non jamais, jamais il n'oubliera que vous avez consolé sa sœur!

Je ne suis pas encore en état de vous voir, Blanche; je suis trop accablé, trop abattu par le coup qui m'a frappé..... Le jour, la nuit, j'ai continuellement devant les yeux l'image de ma sœur expirante, pressant ma main de sa main défaillante, cherchant encore à me voir; j'entends ses derniers adieux, qui furent une bénédiction...; j'entends sa dernière prière..... *Que le souvenir d'Ernest soit uni au mien dans ton cœur.* Oui, je respecterai tes volontés, ô ma sœur! et le souvenir de l'homme qui te fut si cher sera aussi sacré pour moi que le tien.

Blanche, puisque vous consentez à n'exister que pour moi, à me consacrer votre vie, j'aurai encore des jours heureux sur la terre; mais, pour oser y penser, je suis encore trop près de ceux de la douleur.

LETTRE CXII.

ADOLPHE A BLANCHE.

Woldemar, 29 novembre.

Albert se prépare à partir, Mademoiselle; il va chercher auprès de vous des consolations dont il a tant de besoin, et que seule vous pouvez lui donner; pour moi, je vais conduire M. Grandson chez lui : chargé d'années et d'afflictions, ce vieillard n'a plus personne pour le secourir; hélas! il y en avait une qui eût pris ce soin avec une piété filiale; mais elle est descendue dans la tombe avant lui. Dès que je l'aurai remis dans sa maison, je me retirerai dans l'asile le plus solitaire des montagnes de Suisse, et il ne me restera pas même avec qui pleurer.

Adieu, Mademoiselle; ne vous informez point de ma destinée, je veux l'envelopper dans une profonde obscurité : tous les liens qui m'attachaient au monde sont rompus; j'ai perdu mon ami, et mon cœur brisé ne peut plus rien aimer.

Je ne reverrai plus madame de Woldemar : je ne pourrais que la maudire, et je ne le dois point : elle est mère, elle a tué son fils, elle doit être assez punie.

CONCLUSION.

Le farouche Adolphe, fidèle à ses projets, se retira dans la partie des Alpes la plus solitaire; sa mère mourut sans l'avoir pu découvrir, et mourut malheureuse de savoir qu'elle avait un fils qui n'était pas là pour lui fermer les yeux.

[1] Psaumes.

Albert, seul rejeton de la famille de Woldemar, hérita du titre et de la terre de ce nom; il trouva dans Blanche de Geysa l'épouse la plus aimable et la plus tendre; il s'étonnait de ne plus remarquer en elle ni la coquetterie, ni la légèreté qu'on lui reprochait jadis, et ne put s'empêcher de reconnaître dans cette différence les salutaires effets du malheur : mais si le souvenir de la mort d'Amélie avait servi à tempérer l'excessive gaîté de Blanche, il jetait aussi sur le bonheur d'Albert cette tristesse nécessaire pour que son sort ne fût pas trop au-dessus de celui des autres hommes.

Madame de Woldemar passa ses jours dans la plus haute dévotion, et ne quitta plus le couvent où elle s'était retirée; elle désira que les enfants d'Albert portassent le nom d'Ernest et d'Amélie; mais elle refusa constamment de les voir jusqu'au moment de sa mort : alors seulement elle les appela auprès d'elle, leur légua tout son bien, demanda à leur innocence des prières pour le salut de son ame, et expira poursuivie par l'image de son fils, et doutant de la miséricorde divine.

Albert et Blanche élevèrent l'enfant d'Amélie avec les leurs : les soins et les caresses qu'ils lui prodiguaient lui auraient fait oublier qu'il était orphelin, si Albert n'eût trouvé un douloureux plaisir à lui rappeler sans cesse sa mère, et à en graver le souvenir sacré dans son ame pure et sensible. Toutes les instances de M. Grandson ne purent engager Albert à lui céder le précieux dépôt que sa sœur lui avait remis; mais, pour adoucir les regrets de ce respectable vieillard, et en reconnaissance de l'amour paternel qu'il avait eu pour Amélie, tous les deux ans il allait avec Blanche passer quelques mois en Suisse, et mettait dans les bras de ce vénérable ami d'Amélie l'enfant qu'elle avait laissé, et la seule image qui restât d'elle sur la terre.

FIN D'AMÉLIE MANSFIELD.






Imprimerie
de
Firmin Didot Frères,
RUE JACOB, N° 24

40588.01.5



ŒUVRES

Complètes

de Mme Cottin.

3 Volumes in-8°

PUBLIÉS

PAR FIRMIN DIDOT FRÈRES.

PARIS.

1835.



[redacted]

ŒUVRES

COMPLÈTES

DE

MME COTTIN.

TOME III.

TYPOGRAPHIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES,
RUE JACOB, N° 24.

ŒUVRES

COMPLÈTES

DE

Mme COTTIN.

TOME TROISIÈME.

MATHILDE.



PARIS,

FIRMIN DIDOT FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS,

RUE JACOB, N° 24.

M DCCC XXXVI.



[redacted]

MATHILDE.

INTRODUCTION.

L'ACTION ou roman de Mathilde comprend toute la durée de cette troisième croisade, sur laquelle les noms de Philippe-Auguste, de Richard Cœur-de-Lion, et de Saladin, jettent un si grand éclat. Les amours de Mathilde et de Malek Adhel occupent le premier plan, mais le roman suit en général la marche de l'histoire, et l'intrigue se rattache à tous les faits importants de la croisade. Si l'imagination a créé des situations fortes et dramatiques, si, par une combinaison savante, la passion la plus vive, opposée au plus sacré des devoirs, offre d'un côté le tableau de la faiblesse humaine, et de l'autre toute la puissance de l'honneur et de la religion, l'histoire a fourni, ou du moins indiqué les personnages; c'est elle qui, par les mœurs chevaleresques, par l'enthousiasme religieux, ennoblit les actions, rehausse les caractères, et leur donne une couleur véritablement héroïque. C'est dans l'histoire qu'on a puisé le sujet et les événements principaux; c'est elle qui ajoute un nouveau degré d'intérêt à la partie romanesque; c'est là, enfin, que l'auteur a trouvé la plupart des brillants accessoires qui enrichissent son ouvrage.

Cette production, qui se distingue par des beautés d'un ordre supérieur, ne doit pas être lue comme un simple roman. Pour l'apprécier, pour en sentir le mérite, il faut, non-seulement connaître l'histoire particulière de la troisième croisade, mais avoir, en quelque sorte, étudié l'esprit qui régnait à cette époque mémorable, où l'on peut dire, avec Anne Comnène, que *l'Occident sembla se réveiller, et s'arracher de ses fondements pour se précipiter sur l'Asie.*

On croit donc devoir placer en tête de ce roman une Introduction, dans laquelle, après avoir jeté un coup d'œil sur Jérusalem, antique objet de la vénération des Chrétiens, et sur les pèlerinages qui ont précédé et préparé les guerres de la Terre Sainte, on essaiera de donner une idée des deux premières croisades; on présentera ensuite sur la troisième, tous les détails qui peuvent offrir quelque intérêt, et l'on aura soin de faire remarquer le parti que madame Cottin a tiré de l'histoire, soit lorsqu'elle y a pris les événements et les caractères, soit lorsque, créant de nouveaux personnages, elle a réuni en eux les traits épars qu'elle a trouvés dans les annales du temps.

Les pèlerinages à Jérusalem remontent aux premiers siècles du christianisme. Adrien avait fait disperser les ruines de la cité qui avait été prise et détruite par Titus, et, pour en effacer jusqu'au souvenir, il avait fait bâtir une nouvelle ville à laquelle il avait donné le nom d'Elia, d'Aélia, d'*Adria capitolina*. « Il fit dresser, dit l'auteur d'une Histoire ecclésiastique, une idole de Jupiter au lieu de la résurrection de Jésus-Christ, et une Vénus de marbre au Calvaire, sur la roche de la croix; il dédia à Adonis la caverne où Jésus-Christ était né. » Mais les saints lieux n'en étaient pas moins dès-lors visités par les Fidèles. Constantin, avant embrassé la religion chrétienne, rendit Jérusalem au culte du Christ; il orna le saint sépulcre, et inaugura lui-même l'église de la Résurrection : cette pompeuse cérémonie avait attiré une foule innombrable de Chrétiens. Hélène, mère de Constantin,

[redacted]

fit plusieurs pélerinages à Jérusalem, et y termina ses jours. Les tentatives inutiles de Julien, pour rebâtir l'ancien temple des Juifs; les prodiges qui, au témoignage même d'Ammien Marcellin (auteur païen), détruisirent les premiers travaux et portèrent l'épouvante parmi les ouvriers, dûrent frapper l'imagination des peuples, et augmenter leur vénération pour les saints lieux. Aussi, dès le quatrième siècle, les pélerinages étaient déjà si multipliés, que plusieurs Pères de l'Eglise firent sentir les dangers auxquels ils exposaient les Fidèles. Ces pieux voyages, loin d'être suspendus lors de l'invasion des Barbares, devinrent encore plus fréquents. Au milieu des malheurs de tous genres qui les accablaient, les Chrétiens allaient chercher un asile et des consolations à Jérusalem; ils traversaient les camps et les armées; le bourdon et la pannetière leur servaient de sauve-garde, et les Barbares, déjà disposés à embrasser la foi, leur portaient une sorte de respect.

Au commencement du septième siècle, Chosroès s'empara de la Palestine, enleva le bois de la vraie croix, dévasta Jérusalem, y substitua la religion des Perses à celle des Chrétiens. Héraclius dirigea contre lui toutes les forces de l'Empire; après une guerre longue et opiniâtre, il repoussa les Perses, et obtint la restitution de la croix. Les historiens remarquent que la caisse dans laquelle elle avait été renfermée n'avait point été ouverte, et que les sceaux mêmes étaient restés intacts. L'empereur Héraclius reconduisit en triomphe cette précieuse relique à Jérusalem; il traversa la ville pieds nus, et porta lui-même la croix jusqu'au mont Calvaire. Cette cérémonie, qui fut célébrée dans tout le monde chrétien, par l'institution de la fête de l'exaltation de la croix, ne pouvait que redoubler l'ardeur des pelerinages.

Cependant, Mahomet venait de fonder une nouvelle religion, dont il avait étendu le culte, moins par la persuasion que par la force des armes. Ses lieutenants, après sa mort, poursuivent le cours de ses conquêtes. Omar se rend maître de la Palestine; il établit l'islamisme, et bâtit des mosquées dans Jérusalem. On se borne d'abord à interdire aux Chrétiens toutes cérémonies extérieures; mais bientôt on les abreuve d'outrages, et on les force de porter une ceinture de cuir, comme marque de leur servitude. Les dissensions qui s'élèvent entre les Omniades et les Alides, leur permettent, pendant quelque temps, de respirer; ils sont tour-à-tour favorisés et persécutés sous les Abassides; mais les persécutions les plus violentes ne peuvent effrayer les pélerins, qui bravent les dangers et la mort pour visiter les saints lieux. Harroun-al-Raschild, le plus illustre calife de la race des Abassides, leur accorde une protection particulière. La politique lui imposait la loi de se concilier l'amitié des Chrétiens. Il craignait que Charlemagne, dont les exploits et la puissance remplissaient le monde, ne dirigeât contre lui toutes les forces de l'Occident, et ne tirât vengeance des invasions, encore récentes, des Sarrazins. On vit donc arriver à la cour de Charlemagne des ambassadeurs du calife, qui apportèrent les clefs de Jérusalem et du saint sépulcre. Les Chrétiens purent alors élever dans la ville sainte un hospice et des maisons pour les pélerins; des relations de commerce s'établirent; les Francs eurent un marché à Jérusalem, et tous les ans on tenait, le 15 septembre, sur le Calvaire, une foire, dans laquelle on échangeait les marchandises d'Orient et d'Occident. Mais les Chrétiens furent bientôt exposés à de nouvelles persécutions sous les successeurs d'Harroun-al-Raschild.

Vers la fin du dixième siècle, Jean Zimiscès, qui avait assassiné Nicéphore Phocas, et usurpé l'Empire Grec, voulut faire pardonner son crime et son usurpation, en combattant les Sarrazins; déjà il s'était emparé de la plupart des villes de la Palestine, lorsqu'il fut empoisonné. Après sa mort, Jérusalem retombe au pouvoir des Infidèles, et le sort des Chrétiens devient plus misérable que jamais, sans que toutefois le zèle

des pélerins se ralentisse. Le pape Sylvestre II, vivement touché de leurs maux, excite les peuples d'Occident à prendre leur défense : l'histoire ne fournit presque aucun détail sur cette expédition, qui peut être considérée comme une première croisade ; on sait seulement qu'elle n'eut aucun résultat : les Pisans, les Génois, commandés par Boson, roi de Bourgogne, et beau-frère de Charles-le-Chauve, roi de France, prirent seuls les armes ; ils firent une descente sur les côtes de Syrie, et se rembarquèrent après avoir dévasté quelques lieues de pays. Cette tentative inutile ne pouvait qu'envenimer la haine des Musulmans contre les Chrétiens : les persécutions redoublèrent, mais elles ranimèrent le zèle au lieu de l'éteindre, et des pélerins partaient de tous les points de l'Occident, pour faire le voyage de la Terre Sainte. Tous les Chretiens, sans distinction d'âge, de sexe, ni de rang, étaient enflammés du désir d'adorer Dieu dans le lieu même où, suivant la belle expression de saint Jérôme, *la lumière de l'Evangile commença à briller du haut de la croix.* D'ailleurs, les pélerinages avaient été substitués aux pénitences canoniques : les coupables espéraient trouver le pardon de leurs fautes sur le tombeau de Jésus-Christ, et l'on obtenait des indulgences en secourant les pélerins sur leur route comme en allant soi-même en pélerinage.

Voici les détails que donne sur ces voyages un auteur justement estimé[1]. Avant de partir, un pélerin se presentait devant le prêtre de son église, qui lui remettait le bourdon et la pannetière, des langes marqués de la croix, une lettre de l'évêque attestant l'objet du voyage, repandait l'eau sainte sur ses vêtements, et l'accompagnait à la tête d'une procession jusqu'à la prochaine paroisse ; on s'empressait de lui offrir sur sa route tous les objets dont il pouvait avoir besoin ; on ne lui demandait que ses prieres pour prix de l'hospitalite qu'il recevait. Des hospices étaient bâtis pour les pelerins, sur le bord des fleuves, sur les montagnes, dans les lieux déserts, et jusque dans les provinces de l'Asie. Le pélerin ne portait point d'armes ; le bourdon et la pannetière suffisaient pour le mettre à l'abri de toute insulte, même chez les Musulmans, lorsqu'il n'y avait pas de persécution déclarée. Arrivé près de la cité sainte, les Chrétiens établis à Jérusalem allaient au-devant de lui. Il entrait dans la ville par la porte d'Ephraïm, et payait le tribut aux Sarrazins. Ce tribut était une pièce d'or, et c'était souvent le seul argent que le voyageur eût apporté : quelquefois même, il ne la possédait pas, et il attendait l'arrivée de quelque seigneur qui payait pour lui. Les pélerins trouvaient la nourriture et le logement dans des maisons que dirigeaient des moines grecs, et qui étaient entretenues par les aumônes que ces moines allaient, chaque année, recueillir en Occident. Il y avait des couvents particuliers pour les femmes. Dès l'année 1048, quelques habitants d'Amalfi s'étaient réunis pour fonder un hospice où ils soignaient eux-mêmes les malades ; ils prirent le nom d'Hospitaliers, furent plus tard constitués en ordre religieux et militaire de saint Jean de Jérusalem ; et après les croisades, cet ordre devint l'ordre souverain de Rhodes et ensuite de Malte.

Après s'être préparés par la prière et par le jeûne, les pelerins se présentaient au saint sepulcre, couverts d'un drap mortuaire, qu'ils conservaient avec soin pendant tout le reste de leur vie, et dans lequel ils voulaient être enterrés. La grâce qu'ils demandaient à Dieu avec le plus de ferveur, était de mourir dans la cite sainte. Ils parcouraient la montagne de Sion, celle des Oliviers ; ils quittaient Jerusalem pour visiter Bethléem où naquit le Sauveur, le mont Thabor où il fut transfiguré, et tous les lieux témoins de ses miracles. Ils se baignaient ensuite dans les eaux du Jourdain, et cueillaient, dans le territoire de Jericho, des palmes qu'ils rapportaient en Occident. De retour dans leur pays, ils pré-

[1] M. Michaud.

sentaient au prêtre une de ces palmes, qui était déposée sur l'autel de l'église, comme une marque de reconnaissance envers Dieu qui avait protégé leur voyage, et ils jouissaient d'une réputation particulière de sainteté.

Bientôt les pélerins ne voyagèrent plus isolément. En 1054, un archevêque de Cambrai se mit en route pour la Palestine, avec trois mille Chrétiens de son diocèse, qui périrent presque tous misérablement, sans avoir pu parvenir jusqu'à Jérusalem. En 1064, l'archevêque de Mayence et quatre évêques partirent avec sept mille hommes : attaqués le vendredi saint par les Arabes, ils ne voulurent point se défendre; ceux qui échappèrent furent reçus en triomphe à Jérusalem, mais plus de la moitié de la troupe était tombée sous le fer des Sarrazins, ou avait succombé aux fatigues du voyage, et à peine trois mille hommes purent revenir dans leur pays.

Une foule innombrable de Chrétiens bravaient ainsi les fatigues, la misère, les dangers de toute espèce, pour visiter le tombeau de Jésus-Christ; ils supportaient avec une résignation que la religion seule peut donner, les vexations des Sarrazins : le noble châtelain, qui eût vengé dans le sang la plus légère offense, s'y soumettait comme le plus pauvre voyageur : tous offraient à Dieu leurs souffrances, se plaisaient à les raconter à leur retour; et ces récits, pleins d'intérêt, excitaient à la fois l'enthousiasme religieux et la haine contre les ennemis de la foi; ils frappaient surtout l'imagination des enfants, y laissaient des impressions profondes, et préparaient ainsi la première croisade.

Quelque déplorable que fût la condition des Chrétiens et des pélerins en Palestine, de nouveaux désastres allaient fondre sur eux, mettre le comble à l'indignation des peuples d'Occident, et soulever l'Europe contre l'Asie. Les Turcs, sortis des contrées situées au-delà de l'Oxus, après avoir conquis la Perse, s'étaient emparés de Jérusalem; ces barbares dirigèrent principalement leur rage contre les Chrétiens. Tous ceux qui tombèrent entre leurs mains furent massacrés, dépouillés, ou vendus comme esclaves; ceux qui purent échapper parcoururent l'Occident et enflammèrent les esprits par le tableau de leur malheur et de celui de leurs frères. Ils montraient leurs cicatrices, la marque des fers qu'ils avaient portés; ils peignaient la dévastation des saints lieux, la profanation des reliques, les églises changées en mosquées, les femmes chrétiennes livrées à la brutalité des soldats, leurs enfants circoncis, et les pélerins menacés de l'esclavage ou de la mort, s'ils osaient pénétrer en Palestine. Les fureurs et les excès des Turcs augmentaient la vénération des Chrétiens pour Jérusalem désolée; et les pélerinages, devenus plus périlleux, n'en avaient que plus d'attraits pour la piété des Fidèles. Les voyageurs qui ne trouvaient point la couronne du martyre dans leur pieuse entreprise, revenaient animés du désir de venger le culte du Christ, et de délivrer son tombeau; partout ils faisaient partager la sainte ardeur dont ils étaient pénétrés.

Cependant les Turcs étendaient leurs conquêtes et menaçaient l'Empire Grec; Michel Ducas avait imploré les secours du pape Grégoire VII; le caractère de ce pontife le portait aux grandes choses; enlever la Terre Sainte aux Infidèles, réunir les Grecs à l'Eglise latine, étaient des entreprises dignes de lui. Il avait promis de passer lui-même en Asie avec cinquante mille homme; mais, retenu par ses démêlés avec les empereurs, il mourut sans pouvoir réaliser son projet. Sous Victor III, son successeur, les habitants des principales villes maritimes d'Italie prirent les armes; le pape les encouragea en leur accordant des indulgences; mais l'expédition n'était dirigée que contre les Sarrazins qui troublaient le commerce de la Méditerranée. On fit une descente en Afrique, on pilla quelques villes, on leva des tributs, et l'on rapporta un immense butin.

Dans la disposition où se trouvaient les esprits, il ne fallait que donner le si-

gnal pour exciter un soulèvement universel parmi tous les peuples de la chrétienté. Il était réservé à un simple moine d'armer l'Occident contre l'Orient. Ce moine était Pierre l'ermite [1]; son esprit ardent, inquiet, lui avait fait essayer successivement toutes les conditions de la vie : il avait étudié les lettres, il avait été soldat, il s'était marié, puis ayant reconnu le néant des choses de ce monde, il s'était retiré dans un ermitage. Les dangers qui menaçaient les Chrétiens en Palestine ne pouvaient effrayer un homme de ce caractère; il fit le voyage de Jérusalem. A la vue des maux auxquels les Chrétiens étaient en proie, son imagination s'exalte, une vision le détermine; il promet au patriarche d'armer tout l'Occident pour la délivrance des saints lieux. Il revient en Europe, va se jeter aux pieds du pape, et lui fait part de son dessein. Urbain II, qui occupait alors le saint Siége, n'avait pas été étranger aux entreprises projetées par Grégoire VII et par Victor; il brûlait de les voir exécuter. Pierre lui paraît inspiré par le ciel même, et il le charge de prêcher la guerre contre les Infidèles.

L'ermite parcourt l'Italie, la France, et presque toute l'Europe; il prêche dans les églises, dans les places publiques, sur les routes; partout la population entière se presse sur ses pas : hommes, enfants, vieillards, riches et pauvres, seigneurs et serfs, s'animent à ses discours, et jurent de sacrifier leur vie pour la conquête des saints lieux. Celui qui armait ainsi l'Europe voyageait sur une mule; ses pieds étaient nus, il portait une robe de bure, et son corps était ceint d'une corde. Souvent il n'avait pas même besoin de parler pour embraser les âmes; et lorsque, succombant à la fatigue, ou ne pouvant se faire entendre de la foule immense qui l'entourait, il montrait en pleurant le crucifix qu'il portait à la main, ses gestes et ses larmes produisaient autant d'effet que son éloquence.

Cependant le pape avait convoqué à Plaisance un concile où se trouvèrent réunis deux cents évêques, quatre mille ecclésiastiques, et plus de trente mille laïques. On y admit les ambassadeurs d'Alexis Comnène, qui sollicitaient avec instance les secours de l'Occident, et qui promettaient, au nom de leur maître, de joindre toutes les forces de l'Empire Grec à celles des Latins; ils ne se bornèrent point à peindre les dangers et les malheurs de l'Eglise d'Orient; ils firent à dessein le tableau le plus séduisant des contrées que les Chrétiens allaient délivrer et conquérir. La guerre sainte n'avait pourtant pas été définitivement arrêtée dans le concile, mais tous ceux qui y avaient assisté, reportèrent et répandirent dans leur pays les fortes impressions qu'ils avaient reçues.

Un nouveau concile est convoqué à Clermont; Pierre l'ermite y déploie sa fougueuse éloquence; le pape somme tous les Chrétiens de prendre les armes au nom de Jésus-Christ, et l'assemblée entière se lève en criant : *Dieu le veut*. « Oui, « Dieu le veut, reprend Urbain; c'est lui « qui a dicté les paroles que je viens d'en« tendre, qu'elles soient votre cri de « guerre, qu'elles annoncent partout la « présence du Dieu des armées. » Puis, montrant la croix, il ajoute : « C'est « Jésus-Christ qui sort de son tombeau « et qui vous présente sa croix; elle sera « le signe qui doit rassembler les enfants « dispersés d'Israël; portez-la sur vos « épaules, sur votre poitrine; qu'elle « brille sur vos armes et sur vos éten« dards : elle sera pour vous le gage de la « victoire ou la palme du martyre; elle « vous rappellera sans cesse que Jésus« Christ est mort pour vous et que vous « devez mourir pour lui. » De toutes parts on demande la croix; la guerre sainte prend le nom de *Croisade*, et le nom de *Croisé* est donné à ceux qui s'engagent à combattre les Infidèles. D'autres assemblées se tiennent dans différents pays; partout la même ardeur éclate. L'Angleterre, à peine conquise par les Normands; l'Allemagne et l'Italie, malgré leurs troubles et leurs factions; l'Espagne même, à moitié envahie par les Sarrazins, suivent l'exemple de la France, et le cri *Dieu*

[1] Suivant Oderic il se nommait Victor-Pierre de Acheris.

le veut retentit dans l'Europe entière.

Jamais, à aucune époque, la religion n'obtint un triomphe plus prompt et plus complet. Les princes oublient leurs différends et leurs projets ambitieux; les peuples, leurs rivalités; les barons, qui se faisaient la guerre la plus opiniâtre, se réconcilient et ne demandent plus qu'à signaler leur valeur contre les Infidèles; les intérêts particuliers même, auxquels il est si difficile d'imposer silence, n'osent plus élever la voix. Des anathêmes sont lancés contre celui qui refusera ou troublera la paix de Dieu. Les créanciers renoncent à toutes poursuites contre les débiteurs qui prennent les armes pour la guerre sacrée. Chose remarquable! les hommes les plus dépravés, les voleurs, les brigands, viennent confesser leurs crimes aux pieds des évêques, et sollicitent, comme une grâce, la permission d'aller les expier en Palestine.

On ne doit pas dissimuler qu'à cette époque la condition des peuples, l'ambition des grands, et la politique des souverains, se réunissaient pour favoriser l'impulsion générale donnée par la religion. Non-seulement les royaumes n'avaient pas de frontières fortifiées, et à chaque guerre les invasions ruinaient les campagnes; mais les barons, retirés dans leurs châteaux, étaient presque toujours en état d'hostilité les uns contre les autres, et ravageaient les terres soumises à la domination de leurs ennemis. Le peuple, victime de ces dissensions, voyait dans une expédition lointaine, sinon un adoucissement, du moins un changement à sa situation. Plusieurs barons n'hésitaient point à vendre, même à vil prix, leurs possessions, dans l'espoir d'en conquérir de plus brillantes en Asie; et d'ailleurs, le bruit généralement répandu, que la fin du monde approchait, disposait les hommes de tout rang et de toute classe à faire les plus grands sacrifices pour leur salut. Les souverains, souvent bravés par des vassaux trop puissants, les voyaient avec plaisir céder à prix d'argent la liberté aux communes, pour subvenir aux frais d'une guerre d'outre-mer, qui permettait d'établir et d'étendre l'autorité royale. Enfin, les hommes qui n'étaient point étrangers aux idées politiques, sentaient la nécessité de réunir les forces de l'Occident, pour arrêter la puissance toujours croissante des peuples de l'Orient, qui avaient déjà envahi l'Europe et qui la menaçaient de nouveau. Ils n'ignoraient pas que le chef des Turcs, en consacrant son usurpation, avait pris deux couronnes, et s'était fait ceindre deux cimeterres, emblêmes de la domination à laquelle il prétendait sur l'Orient et sur l'Occident.

Partout on s'occupait donc avec un égal enthousiasme des préparatifs de la croisade. Le départ était fixé au jour de l'Assomption de l'année 1097; mais le zèle impatient des Croisés devança ce délai. Dès le printemps, une armée de cent mille Croisés, si toutefois on peut donner le nom d'armée à une troupe composée d'hommes, de femmes, d'enfants, et de vieillards, prend pour chef Pierre l'ermite, et se met en marche. On part des bords de la Meuse, on traverse l'Allemagne; les Croisés n'avaient pris aucune précaution pour leurs subsistances, la plupart d'entre eux ne soupçonnaient même pas la distance qui les séparait de Jérusalem; ils demandaient naïvement, à la vue de chaque ville, si c'était là la cité sainte. La piété des Français et des Allemands leur fournit d'abord des vivres; mais arrivés chez les Hongrois et chez les Bulgares, ils ne trouvent plus aucuns secours. Ils étaient partis l'imagination remplie des prodiges que Dieu avait faits pour nourrir son peuple dans le désert, et ils ne concevaient pas qu'on pût laisser mourir de faim les soldats de Jésus-Christ: ils enlèvent par force ce qu'on leur refuse; le besoin les excite au pillage, et, croyant punir des ennemis de Dieu, ils se livrent aux plus détestables excès. Les Bulgares, peuple belliqueux et sauvage, prennent les armes, et taillent aisément en pièces cette troupe indisciplinée, mal armée, et dont les chefs ignoraient l'art de faire la guerre. Pierre l'ermite rassemble les débris de sa troupe et se rend à Constanti-

nople ; d'autres bandes, qui marchent sur ses traces, éprouvent à peu près le même sort.

Cependant cent mille Croisés se trouvent réunis sous les murs de la capitale de l'empire d'Orient. Ces nouveaux hôtes ne tardèrent pas à être à charge aux Grecs. Alexis, pressé de s'en délivrer, leur fournit des vaisseaux et les fait transporter au-delà du Bosphore. Leurs premiers revers ne les avaient pas rendus plus prudents ; ils croient marcher à des succès faciles ; ils s'avancent sans ordre ; le sultan de Nicée en fait un horrible carnage ; trois mille échappent à peine au massacre, tristes restes de trois cent mille Croisés qui avaient quitté l'Europe. Cette première expédition eut les conséquences les plus funestes, et c'est peut-être à elle que l'on peut attribuer les désastres des croisades. « Par leurs excès, dit un historien, les premiers Croisés avaient prévenu les Grecs contre ces entreprises ; « par leur manière de combattre, ils « avaient appris aux Turcs à mépriser les « armes des Chrétiens d'Occident. »

La nouvelle de ces malheurs ne refroidit pas cependant le zèle des Croisés ; des armées régulières se forment en Europe, elles sont commandées par des chefs habiles. Godefroi de Bouillon, déjà célèbre par ses exploits, a réuni sous ses bannières la noblesse de France et des bords du Rhin ; il compte dix mille cavaliers et quatre-vingt mille fantassins. Une seconde armée part de France, sous les ordres de Hugues de Vermandois, frère du roi Philippe I ; Robert, fils aîné de Guillaume le Conquérant, marche à la tête des Anglais et des habitants de la Normandie ; un autre Robert, comte de Flandre, commande les Frisons et les Allemands ; Adhémar, légat apostolique et chef spirituel de la croisade, conduit, avec son frère Raymond, comte de Toulouse, les soldats du midi de la France ; Bohémond, prince de Tarente, a sous ses ordres les Italiens : toutes ces armées se rendent par terre et par différentes routes à Constantinople : aucun auteur ne parle des mesures prises pour leurs subsistances ; elles avaient pourtant à traverser des contrées sauvages et presque inconnues alors.

L'empereur Alexis, qui avait vivement sollicité les secours des peuples d'Occident contre les Turcs, craignait que les auxiliaires qu'on lui fournissait ne ressemblassent aux premiers Croisés ; ses inquiétudes devinrent plus vives lorsqu'il vit successivement arriver sous les murs de sa capitale, ces innombrables armées qu'Anne Comnène compare aux sables de la mer et aux étoiles du firmament. Au lieu de se mettre à la tête des Croisés pour conquérir l'Asie mineure, il laisse apercevoir sa crainte et sa faiblesse en essayant de tromper, de séduire, et de diviser les chefs. A force de présents et de caresses, il obtient d'eux un vain hommage de leurs conquêtes futures, espérant tirer tout le fruit de la guerre sans en partager les périls. Pendant les négociations, l'armée oisive s'amollit, se livre au pillage, et oublie le but de sa sainte entreprise ; dès-lors des haines implacables s'élèvent entre les Chrétiens et les Grecs ; enfin, l'armée des Croisés, forte de cent mille cavaliers et de cinq cent mille fantassins, traverse le Bosphore et culbute l'ennemi : elle attaque Nicée, qui se rend aux émissaires qu'Alexis y avait envoyés ; et à défaut de bois pour fortifier son camp, elle emploie les os des Croisés, qui, l'année précédente, ont péri victimes de leur imprudence, sous les murs de la ville.

Une nouvelle victoire remportée à Dorilée jette la terreur dans le pays ; plusieurs villes ouvrent leurs portes ; mais Antioche, place forte et défendue par une garnison aguerrie, arrête les Croisés pendant neuf mois. On manquait de machines pour le siége, et d'instruments pour en construire ; la valeur des Croisés échouait contre des murailles qu'ils ne pouvaient ni abattre, ni franchir ; ils avaient à repousser les sorties des assiégés et les attaques des troupes turques : la trahison d'un renégat leur livre la ville au moment où le défaut de vivres allait peut-être les obliger de se retirer ; mais

la citadelle résiste encore : les Chrétiens sont bientôt assiégés eux-mêmes par l'ennemi, qui a réuni toutes ses forces. L'armée, épuisée par la faim et par les maladies, est réduite à la dernière extrémité; déjà les Sarrazins se croyaient assurés de leur proie, quand tout-à-coup le courage des Croisés se ranime. Le fer de la sainte lance, découvert par un moine, leur semble un gage assuré de la protection divine; ils attribuent leurs revers à leurs fautes; ils font pénitence, et, certains d'avoir apaisé le courroux de Dieu, ils marchent avec confiance à l'ennemi : rien ne résiste à leur impétuosité; les Sarrazins, enfoncés de toutes parts, ne peuvent se rallier; on en fait un horrible carnage. Quelques historiens prétendent que cent mille Infidèles restèrent sur le champ de bataille.

On remarque souvent dans les croisades ce passage subit du découragement à l'enthousiasme, des excès les plus déplorables au repentir le plus sincère : la seule conséquence qu'on en puisse tirer, c'est que les Croisés, tout animés qu'ils fussent par le zèle de la religion, étaient hommes, et que la faiblesse, attachée à la nature humaine, leur faisait quelquefois oublier le but de leur sainte entreprise. La guerre offre partout les mêmes excès, et rarement de semblables exemples de repentir.

Après la bataille d'Antioche, les Sarrazins ne pouvaient plus arrêter la marche des Croisés, qui poursuivent le cours de leurs conquêtes; mais ces conquêtes deviennent un sujet de discordes parmi les chefs. Il avait été réglé que celui qui arborerait le premier sa bannière sur une ville, ou sur un château, en serait légitime possesseur. Le soldat qui mettait un signe quelconque à une maison, en devenait également propriétaire. Ces dispositions, qui avaient pour objet de prévenir les différends, répandirent le désordre dans l'armée. Les barons faisaient des expéditions particulières, afin de se former des établissements. Souvent deux troupes arrivaient en même temps devant une ville, et au lieu de l'attaquer, on en venait aux mains, pour s'en disputer la possession.

L'ambition et la discorde affaiblissaient ainsi l'armée des Croisés; les Sarrazins n'avaient point assez de forces pour hasarder une nouvelle bataille, mais ils inquiétaient la marche des Chrétiens, dévastaient les campagnes, et livraient leurs ennemis à toutes les horreurs de la famine. Il n'est peut-être pas inutile de remarquer qu'à cette époque, les Croisés firent alliance avec l'émir de Hazart ou Hésas, dont un des principaux officiers avait épousé une Chrétienne. C'est le premier traité entre les Croisés et les Musulmans : on avait refusé d'entrer en négociation avec le sultan d'Egypte, qui avait envoyé des ambassadeurs pendant le siége d'Antioche. On remarque aussi que les Chrétiens trouvèrent, au milieu de leur disette, une ressource inattendue dans la canne à sucre, *plante alors inconnue* en Occident.

Après avoir éprouvé tous les désastres que la faim, la soif, les maladies, entraînent sous un climat brûlant et étranger, l'armée se dirigea sur Jérusalem. Comment peindre l'enthousiasme qu'éprouvèrent les Croisés, lorsque, arrivés sur les hauteurs d'Emmaüs, ils découvrirent enfin la ville sainte? Les sentiments religieux, que les horreurs de la guerre avaient pour ainsi dire étouffés en eux pendant quelque temps, renaissent avec toute leur énergie; ils se jettent à genoux, ils baisent cette terre sacrée, ils confessent leurs fautes, et n'ont plus d'autre pensée que de les expier en délivrant les saints lieux. Les premières attaques sont repoussées; on manquait de machines, et l'on ne pouvait en construire faute de bois : l'ardeur des Chrétiens surmonte tous les obstacles : on appelle la protection de Dieu par le jeûne et par la prière; l'armée fait une procession autour de la ville comme jadis les Israélites autour de Jéricho; une forêt éloignée fournit des matériaux qu'on amène à force de bras; des tours s'élèvent contre les murailles; on donne l'assaut deux jours de suite, et, malgré la plus opiniâtre résistance,

l'étendard de la croix brille sur les murs de la cité sainte. L'animosité était telle, que la ville ne fut pas même sommée de se rendre, et que, pendant un siége de quarante jours, il n'y eut aucune communication entre les assiégés et les assiégeants. Le carnage devint horrible lorsqu'on fut maître de la place; tout était passé au fil de l'épée, sans distinction d'âge ni de sexe. Au milieu du massacre, on apprend que Godefroi s'est rendu, sans armes, pieds nus, au saint Sépulcre; soudain le carnage cesse, la religion reprend son empire: les Croisés déposent leurs armes, et vont pleurer sur le tombeau de Jesus-Christ.

Un nouveau royaume s'élève; Godefroi, nommé roi par les Croisés, refuse de porter le diadème dans une ville où son Dieu a été couronné d'épines; il ne prend que le titre de baron du saint Sépulcre. Pendant que Godefroi s'attache à etablir l'ordre dans son royaume, et que les chefs se dispersent pour conquérir des villes et former des établissements, le sultan du Caire s'avance avec une armee formidable; les Chrétiens se reunissent, marchent à lui, et la victoire d'Ascalon termine la première croisade.

La conquête des saints lieux paraissant affermie par la dernière défaite des Sarrazins, les Croisés considèrent leur vœu comme rempli, et ils retournent en Occident. Pierre l'ermite revient avec eux, rentre dans son cloître, où il meurt seize ans après, dans la pratique des plus rigoureuses austérités.

On ne peut voir sans étonnement le peu de troupes laissées par les Croisés pour défendre Jérusalem, qui allait avoir à lutter contre toutes les forces de l'Orient. Godefroi n'avait pu retenir près de lui que trois cents chevaliers, et quelques milliers de fantassins; il y reunissait les Chrétiens du pays répandus dans les campagnes, et qui prenaient les armes lorsqu'il était attaqué. Cependant, non-seulement il conserva ses conquêtes, mais il les étendit. Le royaume de Jérusalem se composa des anciens royaumes d'Israël et de Juda. Il était divisé en quatre principautés : le comté d'Edesse, le comté de Tripoli, la principauté d'Antioche, et la baronnie de Jérusalem. Le roi ou baron de Jérusalem était le chef de cette espèce de confédération, mais il n'avait qu'une faible autorité sur ses grands vassaux, qui ne connaissaient d'autre droit que celui de leur épée. Souvent il n'avait point assez de forces pour tenir la campagne, et, retiré dans Jérusalem, il voyait les Sarrazins inonder la plaine, brûler les villages, et emmener en esclavage les paysans qu'il ne pouvait secourir. Mais aussitôt que les troupes de pèlerins arrivés d'Europe lui permettaient de prendre l'offensive, il repoussait l'ennemi, et tentait quelques expéditions, auxquelles il était obligé de renoncer quand ses soldats, dont il n'était pas le maître, voulaient retourner dans leur pays.

Parmi ces croisades partielles on remarque celle de Siger, fils du roi de Norwége, qui débarqua en Palestine à la tête de dix mille hommes. Il ne demanda pour prix de ses services qu'un morceau de la vraie croix, et repartit après avoir contribué à la defaite des Sarrazins. Godefroi avait essayé de fixer les Latins dans la Palestine, en ordonnant que tout homme qui habiterait une maison pendant un an et un jour, en deviendrait proprietaire, et que la propriete serait perdue par une absence de même duree; mais l'amour du sol natal l'emportait sur toute autre considération, et les pèlerins repartaient apres avoir rempli leur vœu.

Cependant les forces des Chretiens avaient suffi, sous Godefroi et sous ses premiers successeurs, pour repousser les armees que les souverains d'Egypte envoyaient en Palestine. Mais les Turcs de Syrie ayant pris les armes, et les chefs des Croises se faisant la guerre entre eux, les provinces du royaume de Jerusalem furent envahies. La prise d'Edesse rallume le zele des peuples d'Occident, une deuxieme croisade est prêchee par saint Bernard; l'enthousiasme est le même qu'autrefois, et produit les mêmes

effets, comme à la première croisade : à peine la guerre sainte est-elle proclamée, que toutes les guerres cessent en Europe, les peuples et les souverains oublient leurs différends, on n'entend plus parler de vols ni de brigandages, ceux qui ne peuvent prendre la croix fournissent de l'argent aux Croisés.

Des princes et des barons s'étaient mis à la tête de la première croisade; dans la seconde, les souverains eux-mêmes veulent commander les armées. L'empereur Conrad réunit les Allemands à Ratisbonne; et Louis VII, après avoir pris l'oriflamme à Saint-Denis, et reçu le bourdon et la pannetière des mains du pape, part de Metz avec les Français; la Reine l'accompagne dans cette expédition. Les deux monarques, de concert avec le pape, avaient fait d'utiles règlements pour prévenir les désordres. Tout objet de luxe était interdit aux Croisés; on emportait les instruments nécessaires pour frayer les chemins, pour jeter les ponts, pour construire les machines de siége. Le nombre, le courage, et l'ardeur des combattants, semblaient assurer le succès de l'entreprise; l'imprudence et la perfidie la firent échouer. Le roi de Sicile avait offert des vaisseaux; on fit une première faute en négligeant son offre, et les troupes se rendirent par terre à Constantinople.

Manuel, petit-fils d'Alexis, occupait le trône d'Orient; il ne craignait pas moins les Croisés que les Turcs et les Sarrazins; il traitait en même temps avec les Latins et avec les Musulmans; il espérait les affaiblir et les détruire les uns par les autres. Conrad arriva le premier à Constantinople. Séduit par les caresses de Manuel, par sa présomption, par le désir de remporter des victoires sans le secours des Français, il entre seul en campagne. Les Grecs lui dressent des embûches, lui fournissent des farines mêlées de chaux; des guides infidèles engagent son armée dans des défilés impraticables, et disparaissent; ses troupes, exténuées de faim et de fatigue, tombent, presque sans résistance, sous le fer des Musulmans, auxquels Manuel les avait livrées. Louis est également trahi par Manuel, qui lui persuade que l'armée triomphante de Conrad vient de s'emparer d'Iconium. Les Français s'aperçoivent trop tard qu'ils ont été le jouet de la perfidie; ils obtiennent cependant quelques avantages, que la désobéissance d'un chef rend bientôt inutiles.

La reine et toutes les dames de sa suite avaient suivi l'avant-garde de l'armée. Geoffroy de Rançon commandait le premier corps des Croisés, il avait ordre d'occuper pendant la nuit les hauteurs qui dominaient le camp; la montagne était sèche et aride, la plaine offrait un aspect agréable : la reine et ses dames le pressent d'y descendre; il a la faiblesse de leur céder : les Turcs s'emparent des hauteurs, l'armée est surprise et mise en déroute dans les défilés. Le roi, séparé des siens, se défend seul contre plusieurs Musulmans, et ne doit son salut qu'à son intrépidité; les revers se succèdent, la famine et les maladies viennent augmenter les désastres, et Louis peut à peine conduire à Jérusalem le quart des troupes avec lesquelles il avait commencé la guerre. Conrad, plus malheureux que lui, arrivait dans la ville sainte, sans suite, et comme simple pèlerin.

Les débris de l'armée, réunis aux forces du roi de Jérusalem et des autres princes chrétiens de la Palestine, suffisaient encore pour attaquer les Turcs et les Sarrazins, qui sont battus en diverses rencontres. On se décide à mettre le siége devant Damas; mais les barons se disputent d'avance la possession de la ville : du moment où l'un deux en a obtenu la promesse, les autres cessent de s'intéresser au succès de l'entreprise, et, si l'on en croit quelques historiens du temps, agissent même de concert avec les Sarrazins. Ayoub défendait la place; il avait avec lui son fils Saladin, dont les exploits furent, par la suite, si funestes aux Chrétiens. Il oppose une vigoureuse résistance; les Croisés, désunis entre eux, déploient une valeur inutile; ils

manquent de vivres, sont obligés de lever le siege, et le roi de France revient en Europe, laissant la Terre Sainte dans une position plus critique qu'avant la seconde croisade. Il avait montré la bravoure d'un soldat plutôt que le génie d'un capitaine.

Suger, qui s'était vainement opposé au depart du roi pour la Palestine, et qui avait été chargé de la direction des affaires du royaume pendant la croisade, forme le projet d'une nouvelle expedition. Age de soixante-dix ans, son intention etait de lever et d'entretenir une armee à ses frais, et de la conduire lui-même en Syrie; la mort le frappa, et les Chretiens d'Orient furent abandonnés a leurs propres forces.

Ils pouvaient encore sortir victorieux de la lutte, s'ils eussent su profiter des discordes qui divisaient les Musulmans. L'Egypte etait déchiree par la guerre civile. Un des partis avait réclamé les secours de Noureddin sultan d'Alep et de Damas, l'autre s'etait adressé à Amaury, roi de Jerusalem. Le general de Noureddin se met le premier en campagne, Amaury le force a la retraite; Noureddin tente une seconde expedition, les Chrétiens sont appeles de nouveau et repoussent son armee; mais, au lieu de tirer parti de leurs avantages, ils font trainer la guerre en longueur, et quelques tributs sont le seul fruit de plusieurs victoires qui les affaiblissent.

Noureddin et Amaury ambitionnaient tous les deux la conquête du pays ou ils avaient ete appeles comme auxiliaires. Le sultan d'Alep avait reuni toutes les forces des Musulmans. Le roi de Jerusalem attendait vainement les renforts que Manuel lui avait promis, lorsqu'il apprend que les généraux de Noureddin sont entres une troisieme fois en Egypte, qu'ils se sont empares du Caire, et ont depose le souverain : il se voit menacé par les armées victorieuses du sultan. Noureddin se disposait effectivement à envahir la Palestine, et deja il construisait de ses propres mains une chaire, qu'il voulait placer lui-même dans la principale mosquée de Jérusalem. La mort vient arrêter ses projets; il était réservé à Saladin de les executer.

L'histoire de l'elevation de Saladin, la maniere dont il passa ses premières annees, les circonstances qui favoriserent son usurpation, sont racontees avec détail par l'archevêque de Tyr, dans le premier volume du roman de Mathilde, et il serait inutile de les repeter dans cette Introduction. Le nouveau sultan avait anéanti la secte des Fatimites, et par consequent mis fin aux dissensions religieuses qui divisaient les Musulmans. Il s'efforçait de rallier a lui les peuples d'Egypte et de Syrie, en manifestant l'intention de faire la guerre aux Chrétiens; mais son autorite, encore mal affermie, permit à Amaury de porter la guerre en Egypte, à l'aide de la flotte et des troupes que Manuel lui avait enfin envoyées; l'entreprise echoue par la mésintelligence des Grecs et des Latins; le roi de Jerusalem envoie des ambassadeurs en Europe, va lui-même a Constantinople, et meurt, après avoir epuisé son royaume pour une conquête qu'il n'aurait pas dû tenter.

Saladin avait à combattre les nombreux partisans du fils de son ancien maître, dont il avait usurpe le trône; l'interêt des Chretiens était donc de diriger leurs forces sur la Syrie, et d'y entretenir des troubles. Ils s'obstinerent a suivre les projets d'Amaury, et l'Egypte devint encore le théâtre d'une guerre malheureuse. Le fils d'Ayoub profitait de leurs fautes, et se montrait à la fois grand général et profond politique : vainqueur ou vaincu, il n'hesitait jamais a faire la paix, dont il avait besoin pour consolider son pouvoir, et la paix etait toujours violee par les Chretiens, chaque fois que l'arrivee des troupes de pelerins les mettait en etat de prendre l'offensive. Chacun des chefs n'agissait qu'a sa volonte, n'ecoutait que son interêt; les victoires enrichissaient par le pillage, mais elles n'etaient d'aucune utilite pour la cause commune. Saladin etant entre en Palestine, son armee fut taillee en pieces; lui-même ne se sauva qu'a peine; les Croises, au

lieu de le poursuivre, mirent le siége devant deux villes peu importantes dont ils ne purent se rendre maîtres, et lui donnèrent le temps de réunir une nouvelle armée, avec laquelle il reparut bientôt plus formidable qu'auparavant. Une dernière trève fut rompue par Renaud de Châtillon, qui, né de parents obscurs, avait obtenu la principauté d'Antioche en épousant la veuve de Raymond, mort sans enfants. Saladin demande inutilement satisfaction, Renaud s'y refuse, et le roi de Jérusalem ne peut l'y contraindre. Le sultan avait enfin soumis les partisans de la famille de Noureddin; les villes musulmanes de la Syrie et de la Mésopotamie fléchissaient sous ses lois; il disposait de toutes les forces de l'Asie, et s'apprêtait à fondre sur la Terre Sainte.

Le royaume de Jérusalem était plus que jamais déchiré par les factions; Baudouin V venait d'expirer, et Sibylle, sa mère, veuve d'Amaury, avait élevé au trône Guy de Lusignan, auquel elle avait donné sa main. Plusieurs barons, qui prétendaient à la couronne, refusaient de le reconnaître : on avait en vain réclamé les secours de l'Occident, le mauvais succès de la dernière croisade, et plus encore le récit des désordres qui régnaient en Palestine, avaient éteint l'enthousiasme des peuples. Guy de Lusignan parvient néanmoins à réunir cinquante mille hommes dans la plaine de Zéphouri : Saladin venait d'emporter d'assaut la ville de Tibériade, la citadelle tenait encore, et malgré l'avis des barons, le roi se décide à livrer bataille pour la sauver.

L'armée du sultan, postée sur les hauteurs, avait l'avantage du lieu; les Chrétiens étaient fatigués par une marche forcée, et manquaient d'eau et de vivres; cependant, le premier jour, la victoire resta indécise, mais le lendemain, leur défaite fut entière. Ralliés autour du bois de la vraie croix, qui, dans cette affaire, comme dans toutes les batailles, était portée par un évêque, ils se défendirent en désespérés et ne succombèrent que sous le nombre. La croix étant tombée au pouvoir des Sarrazins, « un cri de désespoir, dit un historien, s'éleva parmi « les Francs, lorsqu'ils virent le signe de « leur salut entre les mains du vainqueur : les plus braves jetaient leurs « armes, et, sans chercher à fuir, se « précipitaient sur les glaives des Infidèles; le champ de bataille n'était qu'un « lieu de désolation; les guerriers chrétiens qui n'avaient pu sauver la croix « de Jésus-Christ, ne craignaient plus de « perdre la liberté ni la vie. » L'armée fut anéantie, et le roi lui-même fait prisonnier; Saladin l'épargna peut-être autant par politique que par générosité; mais il souilla sa victoire en faisant massacrer devant lui tous les chevaliers du Temple et de Saint-Jean, que le sort des armes avait livrés entre ses mains. L'ordre des chevaliers du Temple, qui rivalisait de zèle avec celui des Hospitaliers, avait été établi *en 1118; il devait* son origine à quelques *gentilshommes* qui s'étaient réunis pour protéger *les* pèlerins et pour défendre la Terre *Sainte*. Ils avaient pris le nom de *Templiers*, parce que leur première association s'était formée sur le lieu même où jadis avait été le temple de Jérusalem. A l'époque des croisades, ils se faisaient remarquer par leur piété, par leur bravoure, et par la simplicité de leurs mœurs: à l'approche du combat, dit saint Bernard, ils s'armaient de foi au dedans, et de fer au dehors, et leur nom seul avait long-temps fait trembler les Sarrazins. La journée de Tibériade soumettait au sultan toute la Palestine; la plupart des villes, restées sans défenseurs, ouvrirent leurs portes. Je ne parlerai point de la prise de Jérusalem, dont les détails se trouvent dans le roman, et terminent le récit de l'archevêque de Tyr.

Cet illustre et savant prélat, que madame Cottin a placé d'une manière si heureuse dans son ouvrage, prêcha la troisième croisade. On a peu de détails sur sa naissance; si l'on en croit quelques auteurs, il était issu du sang des rois de Jérusalem; il avait étudié les lettres en Occident; de retour dans la Palestine, il avait obtenu la faveur d'Amaury, qui

ia l'éducation de son fils, le char-
plusieurs négociations importan-
e nomma chancelier du royaume.
ı l'archevêché de Tyr, dont il
d'abord archidiacre, il fut appelé
par les affaires de son église; il
u troisième concile de Latran, et
gea les actes. A son retour en
il fut chargé encore de différen-
ociations, rétablit plusieurs fois
ntre les souverains et les barons,
e l'autorité royale. On croit qu'il
empoisonné.

ques historiens ont prétendu que
ın autre Guillaume, également
que de Tyr, qui avait prêché la
ie croisade; mais ce n'est point
ıı d'examiner cette question, qui
férente pour l'intelligence du ro-
adame Cottin aurait été d'ailleurs
réunir les deux personnages, pour
er un seul caractère.

ıume a composé deux ouvrages :
ier est une *Histoire orientale;*
d, une *Histoire des guerres de
e Sainte*, qui va jusqu'en 1183,
t d'autant plus précieuse, que les
premiers livres ont été écrits sur
, d'après des traditions récentes,
lans les sept derniers, l'auteur
les événements dont il a été té-
es histoires prouvent qu'il pos-
Écriture-Sainte et même les poè-
antiquité, dont il fait de fréquen-
ions. Madame Cottin a profité
ent de cette indication, pour en-
s discours des plus beaux passages
tures. Rien ne porte à croire, du
ue l'archevêque de Tyr ait figuré
roisade qu'il a prêchée, et encore
u'il y ait exercé l'influence que
madame Cottin. Mais dans son
actère et dans sa noble conduite,
uni les divers traits qui distin-
n saint prélat, et elle a su lui
r le coloris du temps; c'était
que l'on pouvait exiger d'elle.

it difficile de donner une idée de
ernation dans laquelle l'Europe
gée à la nouvelle de la prise de
m : le pape Urbain III en mourut
de douleur. Tous les Chrétiens pleuraient sur la ville sainte et sur la profanation des saints lieux. Suivant quelques auteurs arabes, des prêtres parcouraient les villes et montraient des images où l'on voyait le saint sépulcre foulé aux pieds des chevaux, et Jésus-Christ terrassé par Mahomet. De toutes parts l'ancien zèle des croisades se réveillait : comme autrefois, la religion reprenait son empire; on renonçait au luxe, on prodiguait les aumônes, on confessait ses fautes, on faisait pénitence.

Guillaume, chargé par Grégoire VIII de prêcher la croisade, traverse l'Italie, et arrive en France : à sa voix, Henri II, roi d'Angleterre, et Philippe-Auguste, qui se faisaient la guerre, déposent les armes; les deux rois, jusqu'alors ennemis implacables, s'embrassent en pleurant, et jurent, ainsi que la noblesse de leurs royaumes, de voler à la délivrance de Jérusalem. L'enthousiasme gagne les provinces, et partout retentit de nouveau le cri de *Dieu le veut*. La croisade est différée par la révolte de Richard contre son père; Henri II meurt, Richard, devenu roi, n'a plus d'autre pensée que d'aller chercher en Palestine des lauriers et le pardon de ses fautes.

Les victoires de Saladin inspiraient une telle terreur en Occident, que, pour hâter les préparatifs de la guerre sainte, l'impôt d'un dixième fut ordonné indistinctement sur tous les biens laïques et ecclésiastiques; cette dîme fut nommée la dîme saladine. Philippe-Auguste et Richard, animés de la même ardeur, se promettent une amitié inviolable, se garantissent réciproquement leurs possessions, et se disposent à partir pour la croisade. Les malheurs des premières expéditions avaient enfin montré les inconvénients des voyages par terre; on équipe des flottes, et les deux souverains se donnent rendez-vous en Sicile avec leurs armées.

L'Allemagne avait également pris part à la croisade; Frédéric Barberousse s'était rendu par terre à Constantinople avec une armée. Andronic, dont les

cruautés paraissent à peine croyables aujourd'hui, avait été massacré par le peuple. Isaac l'Ange occupait le trône d'Orient : fidèle à la politique de ses prédécesseurs, il faisait des protestations amicales à Frédéric et traitait avec Saladin. Ses gouverneurs avaient ordre de harceler les Croisés. L'empereur d'Allemagne met leurs troupes en déroute, force Isaac à lui fournir des vivres et des vaisseaux, et passe en Asie. Le sultan d'Iconium avait également essayé de tromper Frédéric par de fausses démonstrations; il espérait engager et surprendre son armée dans les défilés de la Cilicie, qui avaient déjà été funestes aux Chrétiens. Mais l'événement trompa son attente : les Allemands étaient sur leurs gardes; ils font un horrible carnage des Musulmans, les poursuivent sans relâche, prennent d'assaut la ville d'Iconium, et jettent l'épouvante dans le pays. Barberousse avait su maintenir la discipline la plus exacte dans son armée triomphante; tout semblait annoncer en lui le vengeur de la Palestine; déjà il avait traversé le mont Taurus, et se mettait en marche pour la Syrie; il meurt en se baignant dans la rivière de Sélef, et ses victoires deviennent inutiles à la croisade. Les soldats, privés de leur chef, désertent; sept cents cavaliers et cinq mille fantassins rejoignent seuls, plus tard, l'armée des Chrétiens.

Les retards qu'entraînaient les préparatifs de la croisade avaient laissé à Saladin le temps d'achever la conquête du royaume de Jérusalem. Presque toutes les villes avaient ouvert leurs portes : Tyr résistait encore; mais déjà elle envoyait des députés au vainqueur, lorsque Conrad, fils du marquis de Montferrat, se jette dans la place : sa réputation l'y avait devancé; il s'était rendu fameux dans les guerres d'Italie; passé en Orient, il avait porté les armes pour Isaac l'Ange, et ses services lui avaient valu le titre de César et la main de la sœur de l'empereur. Incapable de jouir d'un bonheur paisible, il était parti pour la Palestine. La présence d'un seul homme sauva la ville contre laquelle échouèrent toutes les forces de Saladin. Le marquis de Montferrat avait été fait prisonnier à la bataille de Tibériade : le sultan propose à Conrad de rendre la liberté à son père, il lui offre de riches possessions en Syrie; s'il s'obstine à défendre la ville, il le menace de faire périr le vieillard. Conrad est sourd à toutes propositions; il répond que si les Sarrazins sont assez barbares pour massacrer un Croisé qui s'est rendu sur parole, il se fera gloire de descendre d'un martyr. Saladin, désespérant de forcer une place dont tous les habitants étaient devenus des héros, et où les femmes et les enfants combattaient comme de vaillants soldats, lève le siége, et attaque en vain Tripoli. Un guerrier, que l'histoire désigne sous le nom du Chevalier aux armes vertes, soutient la valeur des Chrétiens, et rend inutiles les efforts des Musulmans. La forteresse de Carac poussait également la résistance jusqu'à l'héroïsme : les Croisés, chargés de sa défense, et réduits aux dernières extrémités, avaient vendu leurs femmes et leurs enfants pour avoir des vivres : la fortune trahit leur courage, ils furent obligés de capituler. Saladin, qui était sensible aux grandes actions, ne voulut point que les femmes et les enfants de gens si intrépides demeurassent dans l'esclavage, il brisa leurs fers, et permit aux assiégés de les emmener avec eux.

A peu près à la même époque, il rendit la liberté à Guy de Lusignan, qui était prisonnier depuis la bataille de Tibériade; il lui avait fait jurer sur l'Évangile de renoncer au royaume de Jérusalem et de retourner en Europe : le sultan comptait peu sur la promesse du roi; mais il avait étudié le caractère de Lusignan, et il aimait mieux le voir à la tête des Chrétiens qu'un autre chef plus habile. Lusignan, aussitôt qu'il est libre, fait annuler son serment par les évêques, et songe aux moyens de recouvrer son royaume. Il se présente devant Tyr, on lui en refuse l'entrée : Conrad avait seul conservé la place; il y commandait en maître, et ne voulait point reconnaître un souverain



i'avait pas su défendre ses états.
;nan, condamné à errer dans son
ıme, où il ne possédait pas une seule
rallie quelques Chretiens; des trou-
e Croisés qui avaient devancé l'ex-
on de Richard et de Philippe-Au-
, se reunissent à lui; et, avec une
: de neuf mille hommes, il va met-
siége devant Ptolémaïs. Les assié-
s étaient moins nombreux que les
;és; Lusignan n'avait aucun espoir
nparer de la ville, mais il voulait,
ne entreprise éclatante, fixer sur
ttention des Chrétiens. En effet, sa
armée ne tarde pas à se grossir
ırrivee des Génois, des Vénitiens,
sans, et des autres Croisés d'Italie;
ìt elle compte quatre-vingt mille
ıes, et donne des inquiétudes à Sa-

sultan appelle à son secours tous les
es de Syrie; et pendant que ses lieu-
ts assemblent de nouvelles armées,
t avec ses troupes pour Ptolemaïs;
que les Croisés, pénètre jusque dans
e, examine du haut des tours la po-
des Chrétiens, donne ses ordres
a defense de la place et revient dans
amp : les Chrétiens et les Musul-
reçoivent de toutes parts des ren-
on se bat tous les jours: les suc-
ınt balancés; il n'y a point d'action
ve; et, chose assez remarquable,
ıx camps sont envahis et pillés tour
. Lusignan, depuis la perte de la
croix, faisait porter dans les ba-
; le livre de l'Evangile, enveloppé
etoffe de soie et soutenu par qua-
evaliers; un char sur lequel s'elevait
our surmontée d'une croix et d'un
au blanc, servait de point de rallie-
aux Chretiens.

endant le siége n'avançait point;
e des Chretiens s'affaiblissait par
nbats et par les maladies: on man-
souvent de vivres; et plusieurs
és retournaient en Occident. La dis-
vint augmenter leur maux: la reine
e, qui avait élevé Lusignan au
en l'épousant, meurt; et, à sa mort,
roits de Lusignan au trône sont contestés. La couronne semblait appartenir à Isabelle, seconde fille d'Amaury; Onfroi du Thoron, son mari, fait valoir ses prétentions; Lusignan les lui dispute: pendant ces différends, Conrad de Montferrat parvient à plaire à Isabelle, fait casser le mariage de la princesse, obtient sa main, quoiqu'il fût déjà marié lui-même avec la sœur d'Isaac l'Ange, et il prend le titre de roi de Jérusalem. Les Croisés se partagent entre les princes rivaux; on s'exaspère, on s'enflamme de part et d'autre; on est sur le point d'en venir aux mains. Les évêques font soumettre l'affaire au jugement de Philippe et de Richard, dont l'arrivée prochaine était annoncée : le calme est rétabli pour quelques moments, et de nouvelles dissensions se préparent.

Les souverains de France et d'Angleterre s'étaient rendus en Sicile avec leurs troupes, ainsi qu'ils en étaient convenus, et ils devaient partir en même temps pour la Palestine. Malgré l'amitié inviolable qu'ils s'étaient jurée, chaque jour amenait de nouveaux sujets de discorde, et plus d'une fois ils furent sur le point d'en venir a une rupture ouverte, même avant de s'embarquer pour la Terre Sainte. Tous deux etaient ambitieux, absolus, avides de gloire, jaloux de leur puissance. Richard était vassal du roi de France; mais loin de supporter aucune supériorité; il laissait rarement echapper l'occasion de braver Philippe : « C'était, dit l'abbé de Velly, une image fidèle de deux rivaux, qui ne sont bien ensemble que jusqu'à ce qu'ils se soient aperçus qu'ils aiment en même lieu. » Une circonstance particuliere alimentait leur mesintelligence : le roi d'Angleterre avait dû epouser Alix, sœur de Philippe; plus il montrait d'eloignement pour ce mariage, plus le roi de France insistait. Philippe renonca enfin a cette union: les deux princes se reconcilièrent, et le depart fut resolu : ils s'etaient promis de se secourir avec tout le zele que deux freres d'armes doivent avoir l'un pour l'autre; toutes les conquêtes devaient être fidelement partagees; et pour

se donner une dernière preuve de confiance, ils avaient décidé que si l'un des deux périssait dans l'entreprise, ses troupes et ses trésors seraient à la disposition de l'autre jusqu'à la délivrance de la Terre Sainte, mais le caractère entier des deux monarques devait bientôt troubler cette union, qui était pourtant cimentée par tout ce que la religion a de plus puissant. Madame Cottin les a peints l'un et l'autre avec baucoup de vérité dans son roman; on y trouve l'orgueil indomptable de Richard, sa valeur brillante, sa bouillante impétuosité, sa téméraire audace; elle a placé très-heureusement dans sa bouche le mot d'un Croisé, qui s'écriait, en admirant l'armée chrétienne : « Que Dieu reste neutre, et la victoire est à nous. » Elle a opposé avec art aux emportements de Richard, la politique plus sage, la valeur plus calme de Philippe-Auguste.

Le roi de France arriva le premier devant Ptolémaïs. Il fut reçu, dit un historien, comme un ange libérateur; sa présence ranima le courage des Chrétiens, qui depuis plus de deux ans assiégeaient inutilement la ville; les Français, à peine débarqués, attaquent les murailles, font une large brèche, et se disposent à donner l'assaut : le roi pouvait se rendre maître de la place, mais, par un raffinement d'esprit chevaleresque que l'on aura peine à concevoir, il veut attendre Richard, afin de partager avec son frère d'armes l'honneur de la conquête. Les assiégés profitèrent de cette faute pour réparer et augmenter les fortifications, et des flots de sang devaient encore être répandus, avant que l'étendard de la croix brillât sur les murs de Ptolémaïs.

La flotte de Richard, battue par la tempête, avait été poussée sur les côtes de l'île de Chypre. Isaac gouvernait cette île avec le titre d'empereur. Non-seulement il refuse l'entrée de ses ports au vaisseau qui portait Bérengère de Navarre, que Richard allait épouser, mais il jette dans les fers les Chrétiens naufragés. Le bouillant Richard, impatient de venger une pareille injure, débarque avec ses troupes, s'empare de l'île, et, insult
vaincu, il charge Isaac de chaîn
gent.

C'est ici que commence la par
torique du roman de madame Cott
embellit du charme de son imag
le détail des fêtes célébrées dans
Chypre, à l'occasion du mariage
chard. On doit lui savoir gré de
pas compliqué son intrigue en p
d'une circonstance que lui offra
chroniques du temps. Richard, en
tant sur ses vaisseaux, avait em
fille d'Isaac; plusieurs historiens
dent que cette princesse partagea
Bérengère le cœur du monarque a

La jeune Mathilde, sœur de R
et l'héroïne du roman, est un pers
créé par l'auteur. Le roi d'Ang
avait effectivement une sœur n
Mathilde, mais *elle n'avait pas é*
tinée au cloître; elle était l'aînée
chard, et *ne l'avait pas suivi dans s*
pédition; elle a été *mariée à Henr*
Saxe, et elle avait plus de *trente-q*
ans lors de la troisième croisade.

Si le personnage de Mathilde, t
madame Cottin le présente, n'a
existé, il n'en a pas moins la coule
torique, parce que l'auteur a réuni
le composer, les traits qui caractéri
les femmes les plus pieuses de cett
que : l'enthousiasme de la Terre Sai
haine des Sarrazins. L'imaginatio
femmes s'enflammait facilement p
pélerinages, et surtout pour la déli
d'un pays consacré par le mystère d
demption. Leur zèle avait égalé et
surpassé celui des hommes, soit
qu'il ne s'agissait que de visiter J
lem, soit lorsqu'il avait été quest
la conquérir. On les avait vues, ou
la faiblesse de leur sexe, braver le
gues et les dangers d'une pareille
prise, et partir avec les pélerins p
Palestine. Hélène, née d'une famille
de Suède, avait fait à pied ce voya
cet exemple n'est pas le seul que
pourrait citer. Aux deux premières
sades, des milliers de femmes a
marché avec les armées, et com

[redacted]

avec elles. Les historiens font même mention d'une troupe d'amazones qui s'étaient distinguées pendant la précédente expédition. La reine de France, Eléonore de Guyenne, dont l'histoire a célébré la beauté, les grâces, et même la coquetterie, avait suivi Louis VII, avec une partie de sa cour. La reine Bérengère n'avait point quitté son époux; elle s'était embarquée pour la Palestine avec Jeanne, sœur de Richard et veuve de Guillaume-le-Bon, roi de Sicile; la même qui, plus tard, fut sur le point d'épouser Malek Adhel et de partager avec lui le trône de Jérusalem. Madame Cottin, loin de choquer la vraisemblance, s'est donc [illegible] rmée aux mœurs du temps en sup[illegible] t qu'une jeune princesse, destinée [illegible] ître, a voulu accompagner son frère, [illegible] iter le tombeau de Jésus-Christ [illegible] de prononcer ses derniers vœux. [illegible] rendu avec autant d'énergie que de [illegible] l'horreur que devait inspirer la pré[illegible] d'un Sarrazin à une jeune Chré[illegible] e élevée dans un cloître, son éton[illegible] nt lorsqu'elle voit qu'il n'a pas la [illegible] hideuse que les Ecritures donnent [illegible] an, son désespoir quand elle dé[illegible] e que son cœur brûle malgré elle [illegible] un ennemi de son Dieu.

[illegible] ant choisi le frère de Saladin pour le héros du roman, madame Cottin ne montre le sultan que dans le lointain, afin qu'il n'éclipse pas Malek Adhel, et [illegible] are ce dernier de tout l'éclat des ver[illegible] evaleresques. Les Sarrazins avaient [illegible] é ces vertus dans les précédentes [illegible] des, et Saladin lui-même, ainsi que [illegible] rère, avait voulu être armé che[illegible]. En recevant ce titre, ils avaient [illegible] le protéger le faible et de défendre [illegible] ames; ainsi, les égards de Malek [illegible] l pour les deux princesses prison[illegible] s, et pour les dames de leur suite, [illegible] ute la vraisemblance historique que [illegible] eut exiger, surtout dans un roman, [illegible] n ne doit point être étonné que Ma[illegible] e déclare le chevalier de Mathilde. [illegible] énérosité du frère de Saladin en[illegible] les Chrétiens captifs, est également [illegible] yée sur l'histoire. Après la prise de Jérusalem, il avait payé la rançon de deux mille prisonniers, et les avait rendus à la liberté. Enfin, madame Cottin, en peignant l'amour de cet Arabe, lui a donné ce degré de violence et d'énergie que les passions acquièrent sous un climat brûlant.

Le plan de l'ouvrage éloignait nécessairement, pendant plusieurs mois, Malek Adhel et Mathilde, du théâtre de la guerre; aussi n'y trouve-t-on que peu de détails sur les événements du siége de Ptolémaïs. Lorsque Richard fut arrivé devant la ville, l'armée chrétienne réunissait toute la noblesse et les plus vaillants guerriers de l'Europe. Le camp ressemblait à une ville : on y avait bâti des maisons, tracé des rues, élevé des églises; chaque nation avait son quartier séparé. Aux premières expéditions, tous les Croisés portaient une croix rouge; dans celle-ci, les Français seuls avaient conservé cette couleur. Les Anglais avaient pris la croix bleue, et les Flamands avaient adopté la croix verte. Cette armée brillante et pleine d'ardeur, commandée par les plus habiles capitaines du siècle, aurait pu aisément soumettre la Palestine et même toute l'Asie, si la discorde n'eût divisé les chefs.

Les prétentions de Lusignan et de Conrad sur la couronne de Jérusalem, avaient été soumises au jugement de Philippe et de Richard. Le roi de France s'étant prononcé pour Conrad, Lusignan était allé trouver en Chypre le roi d'Angleterre, et, par ses soumissions, l'avait mis dans ses intérêts. Avant de débarquer à Ptolémaïs, Richard avait voulu visiter la ville de Tyr, dont les portes lui avaient été fermées, dans la crainte, dit-on, qu'il ne s'en emparât. Il suffisait, d'ailleurs, que Philippe se fût déclaré en faveur de Conrad, pour que le prince anglais favorisât Lusignan. Les Croisés de toutes les nations prirent parti dans la querelle. Les Allemands, les Génois, et les Templiers, se rangèrent avec les Français; les Pisans et les chevaliers de l'Hôpital se réunirent aux Anglais. Au lieu de pousser le siége, on était prêt à se faire la guerre; lorsque

les Français attaquaient la place, les Anglais restaient dans l'inaction, et de leur côté, les Français laissaient les Anglais aller seuls à l'assaut. Les deux rois tombent malades; ils s'accusent réciproquement d'avoir employé le poison, pour se défaire d'un rival. Saladin leur envoie des médecins et des rafraîchissements; ils se reprochent l'un à l'autre d'avoir des négociations avec les Sarrazins.

Madame Cottin fait arriver au camp l'archevêque de Tyr, qui, par son éloquence, rétablit la bonne intelligence entre les deux souverains. L'influence qu'elle donne au saint prélat est autorisée par l'exemple d'Adhémar, légat du pape, qui, pendant la première croisade, avait plusieurs fois étouffé la discorde parmi les Croisés, et les avait rappelés à l'objet de leur sainte entreprise. Elle se rapproche de l'histoire, en rapportant les conditions arrêtées pour terminer le différend de Lusignan et de Conrad (le premier devait conserver le titre de roi pendant sa vie; le second devait hériter du trône, et le laissait à ses descendants); mais elle s'en écarte, lorsqu'elle fait prendre la ville d'assaut, dès le lendemain de la réconciliation.

Malgré les efforts réunis des Croisés, le siége traîna encore en longueur. Les Sarrazins avaient réparé leurs fortifications, ils en avaient élevé de nouvelles; Saladin les secondait en attaquant chaque jour les Croisés. Cependant la place commençait à manquer de vivres, et le gouverneur demanda à capituler. Philippe-Auguste exigeait pour première condition, que Saladin rendît toutes les places tombées au pouvoir des Musulmans, depuis la bataille de Tibériade; le sultan y consentait, mais il voulait que les Chrétiens réunissent leurs forces aux siennes pour soumettre des émirs révoltés contre lui. La négociation est rompue, on se bat de nouveau. Plusieurs fois les Chrétiens escaladent les murs, pénètrent sur les remparts, ils sont toujours repoussés; mais les brèches deviennent de plus en plus praticables, et la garnison est aux abois : des plongeurs traversaient le port, et se rendaient au camp des Sarrazins; des pigeons, porteurs de messages, allaient informer le sultan de la détresse des assiégés. Saladin se disposait à faire un dernier effort, lorsqu'il apprit que la capitulation était signée.

On fera remarquer ici que madame Cottin n'a pas suivi l'histoire, en tenant Saladin éloigné de Ptolémaïs à l'époque où la place fut prise. Il commanda toujours en personne l'armée qui inquiétait les assiégeants; ainsi, il n'y a rien d'historique dans tout ce qu'elle fait faire à Metchoub; cet émir n'est connu que pour avoir vaillamment défendu la ville. Les émirs s'étaient engagés, si on laissait la vie et la liberté aux habitants et aux soldats, à faire rendre aux Croisés le bois de la vraie croix et seize cents prisonniers, et de payer deux cent mille besans d'or; la garnison devait rester en otage jusqu'à ce que ces conditions fussent remplies. Les deux rois entrèrent dans Ptolémaïs, et se partagèrent la ville; ils abandonnèrent aux soldats les provisions de bouche, mais ils se réservèrent l'or, l'argent, les bijoux, et tous les prisonniers; ce qui excita beaucoup de mécontentement dans l'armée, et décida un grand nombre de Croisés à retourner en Europe. Cependant on pressait le sultan d'exécuter la capitulation, et celui-ci éludait, sous divers prétextes. Richard, irrité de ces retards, fit massacrer cinq mille prisonniers qui étaient entre ses mains, et, par cet acte de barbarie, dégagea Saladin de toute obligation.

Le siége de Ptolémaïs avait duré près de trois ans. On avait livré plus de cent combats et neuf grandes batailles sous les murs de la ville. Les Chrétiens avaient eu souvent à souffrir des maladies et de la disette. Les Croisés du Nord, plus malheureux que les autres, parce qu'on n'entendait pas leur langue, ne pouvaient demander les secours dont ils avaient besoin. Quarante seigneurs de Brême et de Lubec dressèrent des tentes avec les voiles de leurs vaisseaux, y donnèrent asile aux pauvres soldats de leur nation, les soignèrent dans leurs maladies, et formèrent

ainsi l'ordre teutonique, qui devint depuis si fameux et si puissant.

Pendant ce siége mémorable, les Chrétiens et les Sarrazins se distinguèrent par des prodiges de valeur. Souvent ils se provoquaient à des combats singuliers; et comme ils s'adressaient des discours, et même assez ordinairement des injures avant d'en venir aux mains, on les a comparés aux héros d'Homère. Plusieurs femmes se signalèrent aussi dans ces combats; les jeunes s'y précipitaient, dit une chronique du temps, et les vieilles les animaient par leurs discours.

Il ne sera peut-être pas indifférent au lecteur de connaître la manière dont on était armé, et dont on combattait alors[1]. Les barons et les chevaliers, dit un historien, portaient un haubert, espèce de tunique, faite de petits anneaux de fer ou d'acier; chaque guerrier avait un casque, et un bouclier qui était couvert d'un cuir épais et qui résistait aux flèches; l'on voyait quelquefois, sur le champ de bataille, des soldats hérissés de traits, que les Sarrazins comparaient à des porcs-épics. Les Croisés se servaient, pour les combats, de la lance, d'épées si énormes, et dont la trempe était telle, qu'au siége d'Antioche, Godefroi avait pourfendu un Sarrazin. L'empereur Conrad s'était distingué par le même exploit, au siége de Damas. Les chevaliers avaient en outre une espèce de couteau ou poignard, appelé *miséricorde*, la massue, la hache d'arme, la fronde, qui lançait des pierres ou des balles de plomb, l'arc, et l'arbalète, arme récemment inventée, et considérée comme si meurtrière, qu'un concile de Latran en avait défendu l'usage à la deuxième croisade. Lors des premières expéditions de la Terre Sainte, les guerriers d'Occident n'étaient point encore couverts de cette pesante armure de fer, que portèrent les chevaliers du moyen âge, et que les Croisés empruntèrent des Sarrazins. Ils prirent également d'eux les tambours, qui étaient inconnus en Europe. C'est aussi aux expéditions de la Terre Sainte que remonte l'origine des armoiries. Les princes et les chevaliers avaient sur leurs bannières, sur leurs boucliers, des images ou des signes qui servaient de point de ralliement à leurs soldats : ces signes devinrent plus tard les attributs de la noblesse.

Dans les batailles, quand l'armée s'ébranlait, l'ardeur du butin faisait presque toujours abandonner les rangs; les chevaliers écoutaient peu leurs chefs, et ne leur demandaient que l'exemple du courage. Le principe d'honneur qui les animait et les empêchait de fuir, même dans un combat inégal, était le mobile le plus actif de leur bravoure, et leur tenait lieu de discipline. Abandonner son compagnon dans le péril, se retirer devant l'ennemi, étaient des actions infâmes aux yeux de Dieu et des hommes. Tantôt les évêques, les prêtres, et les moines, combattaient comme de simples soldats; tantôt un crucifix à la main, ils animaient les guerriers, marchaient à leur tête, et tombaient percés de flèches, en annonçant, au nom de Dieu, la victoire aux Croisés. Quelquefois l'animosité des combattants était telle, qu'après avoir épuisé leurs carquois, ils retiraient les flèches de leurs blessures et les renvoyaient à l'ennemi. Souvent les Chrétiens, lorsqu'ils étaient vaincus, ne voulaient pas survivre à leur défaite, et se précipitaient sans espoir sur les Sarrazins. Après une bataille perdue, on a vu un chevalier se jeter dans les rangs ennemis en s'écriant : *Que ceux qui veulent venir souper avec moi en paradis me suivent.* Les entreprises se concertaient dans le conseil des chefs, et lorsque l'on n'était pas d'accord sur une expédition, le sort, qu'on appelait la volonté de Dieu, en décidait; c'est ainsi que fut résolu le siége de Tyr.

Les Sarrazins étaient à peu près armés comme les Chrétiens; ils avaient repris la lance, dont ils ne se servaient plus lors des premières croisades : ils étaient surtout habiles à tirer l'arc; ils entendaient mieux l'attaque et la défense des places, et ils avaient recours, dans la guerre, à

[1] Les détails qui suivent, sont en très-grande partie tirés de l'Histoire des Croisades, de M. Michaud.

toutes sortes de stratag'mes que les Chrétiens ne daignaient pas employer. Madame Cottin s'était bien pénétrée de l'esprit qui régnait parmi ces derniers, lorsqu'elle a peint l'indignation de l'armée au moment où on découvrit la ruse de guerre par laquelle Lusignan s'était rendu maître de Césarée. Les Sarrazins conservaient encore moins d'ordre que les Chrétiens dans les batailles; ils inondaient la plaine, attaquaient pêle-mêle, ainsi que les Mamelucks le font encore aujourd'hui. Aussi Manuel, empereur d'Orient, conseillait-il à un chevalier de se tenir toujours au centre, jamais à la tête ni à la queue de l'armée. Des deux côtés, on s'occupait rarement d'assurer la retraite, et une armée mise en déroute était presque toujours taillée entièrement en pièces. Quelquefois on se livrait au pillage, au lieu de poursuivre les vaincus, qui se ralliaient et remportaient la victoire. A l'attaque, lorsque les Chrétiens ne se dispersaient pas, leurs rangs serrés, leur haute stature, leurs chevaux de bataille, couverts comme eux de fer, étonnaient et renversaient les bataillons sarrazins; se tenaient-ils sur la défensive, ils étonnaient encore plus les barbares, qui ne pouvaient entamer ni rompre ces murs de fer.

Saladin n'avait rien négligé pour enflammer le fanatisme des Musulmans, afin de l'opposer à l'enthousiasme religieux des Croisés. On le voyait s'arrêter subitement sur le champ de bataille, pour faire sa prière, ou pour lire un chapitre du Coran. Ses soldats se plaisaient à insulter aux objets du culte des Chrétiens. Pendant le siége de Ptolémaïs, ils élevaient des croix sur les remparts, les battaient de verges, les couvraient de boue et de poussière, et les mettaient en pièces : la même chose était déjà arrivée au siége de Jérusalem. Ces outrages excitaient la fureur des Croisés, et les portaient à des excès qui amenaient des représailles, et augmentaient les malheurs de la guerre. Mais ce qui paraîtra le plus singulier, et ce qui peint le mieux l'esprit du temps, quelquefois des troupes d'enfants sortaient de la ville et se battaient contre les enfants des Chrétiens, en présence des deux armées, qui restaient immobiles, et se bornaient à les encourager par leurs cris.

Cependant la guerre avait pris un caractère moins cruel que dans les premières croisades; à la longue, des relations s'étaient établies entre les chefs qui s'estimaient, et même entre les soldats. On a déjà vu que Saladin envoyait des rafraîchissements et des médecins aux deux rois malades pendant le siége; on négociait en se battant, et les Croisés étaient admis à la table du sultan, comme les émirs étaient reçus à celle de Richard et de Philippe. Quelquefois on suspendait pendant plusieurs jours les hostilités; alors les Chrétiens et les Sarrazins, oubliant leur haine, se réunissaient et jouissaient de tous les plaisirs de la paix. On donnait des tournois; les champions se haranguaient avant d'entrer *en lice*; le vainqueur était porté *en triomphe*, et le vaincu, racheté comme prisonnier de guerre. Tantôt on dansait au son des instruments arabes, tantôt au chant des ménestrels. L'esprit chevaleresque s'était perfectionné; il inspirait la générosité, le désintéressement, et les grandes actions. Madame Cottin a montré, dans les deux nations, le beau idéal de la chevalerie, en peignant Malek Adhel et Josselin de Montmorency. Ce dernier avait péri, ainsi que son frère Matthieu, sous les murs de Ptolémaïs, et non dans une expédition aventureuse. Ils s'étaient l'un et l'autre distingués par leur bravoure; madame Cottin a réuni en Josselin toutes les perfections d'un véritable chevalier, qui n'hésitait jamais à se sacrifier pour son Dieu et pour la dame qu'il avait choisie. Le roman de Mathilde acquiert un nouveau degré d'intérêt, par les noms illustres de cette antique noblesse française, dont elle s'est plu à décrire les exploits, à une époque où les descendants de ces héros gémissaient proscrits loin d'une patrie qui devait sa gloire aux services de leurs familles.

L'histoire ne fait point mention de

cette Agnès, fille d'Amaury, qui joue un rôle si odieux dans le roman de Mathilde. Mais, si ce caractère est forcé dans plusieurs de ses parties, l'idée première du personnage n'est point contraire à la vraisemblance. Plusieurs femmes chrétiennes n'avaient point rougi de se livrer aux Musulmans. On prétend même qu'Éléonore de Guyenne, femme de Louis VII, s'était montrée sensible à la beauté d'un jeune Turc. La veuve de Baudouin, roi de Jérusalem, avait fui chez les Sarrazins avec Andronic, qui depuis monta sur le trône d'Orient, et par ses cruautés acquit une célébrité si funeste. Le grand Saladin lui-même se glorifiait de devoir le jour à une Chrétienne. De nombreux exemples autorisaient donc madame Cottin à créer le personnage d'Agnès, et à l'opposer à celui de Mathilde. Ce personnage n'est point à l'abri du reproche dans ses développements, mais il peut être considéré comme historique sous beaucoup de rapports.

Dans le cours de l'ouvrage, l'auteur a donné au caractère de Guy de Lusignan, des couleurs plus brillantes que celles avec lesquelles il est peint dans l'histoire; l'époux de Sibylle n'avait point ces grandes qualités qui justifient quelquefois l'ambition; sa famille était sujette de Richard, qui le protégeait comme un vassal, plutôt qu'il ne le traitait en roi. Le monarque anglais ménageait si peu Lusignan, qu'il ne l'avait pas même admis au partage des dépouilles de Ptolémaïs. Loin de le choisir pour frère d'armes, de lui offrir sa sœur en mariage, et de vouloir le rétablir sur le trône de Jérusalem, il l'avait forcé de lui céder ses droits à cette couronne, en lui donnant en échange l'île de Chypre, île déjà vendue par lui aux Templiers, et dont il avait reçu le prix. Il destinait le royaume de Jérusalem à Henri, comte de Champagne, son neveu, auquel il avait fait épouser la veuve de Conrad, et contre lequel personne ne pouvait plus élever de prétentions. Par une singulière destinée, Isabelle apporta à ses trois époux le titre de souverain d'un royaume qui n'existait pas, qui ne devait plus exister.

D'un autre côté, Lusignan n'est jamais descendu au degré d'avilissement où le plonge madame Cottin à la fin de son ouvrage; et l'on peut dire, de la manière dont elle le traite,

> Qu'il n'avait mérité
> Ni cet excès d'honneur, ni cette indignité.

Madame Cottin, obligée de s'occuper des amours de Malek Adhel et de Mathilde, ne prend, parmi les événements qui ont suivi la prise de Ptolémaïs, que ceux dont elle a besoin pour soutenir la marche de son roman, et elle la dispose à sa fantaisie : tantôt elle intervertit l'ordre des faits; tantôt elle suppose des sièges, des combats, et des batailles, qui n'ont jamais eu lieu; mais, lors même qu'elle s'éloigne le plus de l'histoire, le coloris du temps est presque toujours conservé avec une fidélité scrupuleuse. Son talent se fait surtout remarquer lorsqu'elle décrit des assauts ou des batailles; on voit qu'elle a fait une étude approfondie d'Homère et du Tasse, et ses tableaux ont autant d'énergie que de variété.

Elle ne parle point des nouveaux différends qui s'élevèrent entre Richard et Philippe, et qui décidèrent ce dernier à repasser en Europe. Le roi de France ne se trouvait point lié à l'action principale du roman, et madame Cottin se serait écartée de son sujet par des digressions inutiles, si elle eût peint ces funestes discordes. Sa fable lui fournissait d'ailleurs assez d'autres moyens de mettre en jeu et de faire ressortir l'orgueil et l'impétuosité de Richard. Ce prince, plus altier que jamais, ne gardait plus aucun ménagement; il bravait ouvertement Philippe, dont la puissance l'importunait; il voulait être seul chef de la croisade; il répandait ses trésors parmi les troupes du roi de France, et cherchait à les attirer sous ses drapeaux. Philippe, épuisé par une longue maladie, fatigué des tentatives et des prétentions de Richard, craignant d'être obligé de rompre entiè-

rement avec lui, et de compromettre les intérêts de la guerre sainte, prit la résolution de quitter la Palestine. Plusieurs historiens anglais présentent les choses sous un autre point de vue, et mettent tous les torts du côté du roi de France : ces torts furent sans doute partagés; mais, à considérer les choses de la manière la plus impartiale, il est dificile de croire que Richard n'ait pas donné lieu aux premiers sujets de mécontentement. Sa conduite et son caractère ne permettent pas d'hésiter à cet égard. Philippe, en partant, laissa à son rival dix mille fantassins, cinq cents chevaliers, pourvut à leurs solde, et se rendit à Tyr, où il trouva des ambassadeurs de Saladin, qui lui offrirent des présents magnifiques, au nom de leur maître. Soit que le sultan eût apprécié la sagesse et les hautes qualités du roi de France, soit qu'il eût l'intention d'humilier Richard, ses ambassadeurs étaient chargés de complimenter Philippe, comme le plus puissant monarque de l'Occident.

Richard se trouvait à la tête de cent mille hommes; il laisse une forte garnison à Ptolémaïs et se dirige vers Césarée. Madame Cottin lui fait faire le siége de la place, dont elle confie la défense à Malek Adhel. Le siége, les espérances que fondent les Chrétiens sur la conversion du prince arabe, ses démêlés avec Saladin, ne sont point historiques; mais les divers événements se rattachent à l'histoire par les détails. Les moyens d'attaque et de défense en usage alors sont présentés avec beaucoup d'exactitude; et comme plusieurs princes mahométans s'étaient, à différentes époques, montrés disposés à embrasser la foi, l'auteur n'a pas choqué la vraisemblance en faisant supposer aux Chrétiens de semblables dispositions dans Malek Adhel.

Le roi d'Angleterre, en entrant en campagne, se croyait assuré de la conquête de la Palestine; la force et la vaillance de son armée lui faisaient peu redouter les troupes de Saladin; mais il ne prévoyait pas l'espèce de guerre qu'il allait être obligé de soutenir. Le sultan, qui ne voulait pas s exposer à perdre dans une bataille le fruit de ses conquêtes, lui dispute le terrein pied-à-pied, et évite d'engager une action générale : ses coureurs enlèvent tous les soldats qui s'écartent du gros de l'armée, et les massacrent, en représailles du carnage des prisonniers de Ptolémaïs. Les Chrétiens, sans cesse harcelés, mettent six jours pour franchir un espace de douze lieues. Ces premiers obstacles donnèrent à Richard des inquiétudes sur le succès de son expédition, et dès-lors il entama des négociations avec Saladin.

Il eut une entrevue avec Malek Adhel, il n'exigeait plus, comme Philippe-Auguste, la restitution de toutes les places conquises depuis la bataille de Tibériade, il ne demandait que la ville de Jérusalem et la vraie croix. Mais la cité sainte n'était pas moins sacrée aux yeux des Musulmans qu'à ceux des Chrétiens. Suivant leurs traditions, Mahomet s'y était miraculeusement transporté avant de monter en paradis, et ils ne croyaient pouvoir la céder sans impiété et sans crime. Quant au bois de la croix, Saladin refusait de le rendre, sous prétexte de zèle pour l'islamisme; mais la politique était la véritable cause du refus : il avait appris, par sa propre expérience, combien cette relique, portée dans les combats, augmentait l'ardeur des Chrétiens. La négociation n'eut donc aucune suite, et Richard se remit en marche, résolu de forcer le sultan à recevoir la bataille. Les deux armées en vinrent effectivement aux mains, dans la plaine d'Assur. La victoire, disputée avec acharnement, resta aux Chrétiens.

Si l'on en croit quelques historiens, Saladin et Richard se rencontrèrent dans la mêlée, et fondirent l'un sur l'autre l'épée à la main : suivant d'autres, Richard aurait couru lance baissée sur le sultan, et lui aurait porté un coup si terrible, que l'homme et le cheval auraient été renversés. Ce qu'il y a de certain, c'est que Richard ne tira aucun avantage de cette victoire, qui devait le rendre maître de la Terre Sainte. En poursuivant l'ennemi,

[redacted]

il anéantissait l'armée turque; en se portant sur Jérusalem, il marchait à une conquête assurée que Saladin n'était plus en état de lui disputer. Il prend la route de Jaffa, ville abandonnée et démantelée par les Sarrazins, mécontente et fatigue son armée pour réparer les fortifications, y fait venir la reine Bérengère, Jeanne, reine de Sicile, et la fille d'Isaac; donne les fêtes les plus brillantes, s'endort au sein des plaisirs, paraît avoir oublié entièrement le soin de la guerre, et donne au sultan le temps de réparer ses pertes.

Cependant, réveillé par les murmures des Croisés, il forme le projet d'assiéger Ascalon. Saladin désespérant de défendre la place, la livre aux flammes; Richard entreprend de la faire rebâtir par son armée, et excite de nouveaux murmures : plusieurs chefs refusent d'obéir, disant qu'ils ne sont ni charpentiers, ni maçons, qu'ils sont venus en Asie, non pas pour bâtir des villes, mais pour conquérir Jérusalem; quelques-uns retournent en Europe, d'autres cherchent à négocier avec Saladin. Richard fait faire de nouvelles propositions au sultan; mais comme il insistait sur la restitution de la cité sainte et de la vraie croix, il est refusé avec hauteur. Il ne songe plus qu'à sauver sa gloire et à se retirer sans honte d'une entreprise dont le mauvais succès ne pouvait être attribué qu'à la manière dont il l'avait conduite. Il cherche à mettre en jeu l'ambition du frère de Saladin. Il propose de donner en mariage à ce prince, sa propre sœur, Jeanne, reine de Sicile, à la condition que les deux époux règneraient ensemble sur Jérusalem, où les Musulmans et les Chrétiens trouveraient une égale protection. Les historiens grecs et latins ne parlent point de cette négociation, mais elle est rapportée avec détail par les historiens arabes. Le projet était tout à l'avantage du sultan, qui paraissait disposé à y donner les mains; mais il fut combattu avec autant d'ardeur par les imans que par les évêques. et il fallut continuer la guerre.

C'est sur la négociation dont il s'agit que madame Cottin a fondé presque toute l'intrigue de son roman : elle a substitué la jeune Malthide à la reine Jeanne, âgée alors d'environ trente ans; et en supposant, dès le début, un amour qui n'a jamais existé, en peignant les progrès d'une passion longuement combattue par l'honneur et par la religion, l'auteur a donné l'intérêt le plus puissant à une circonstance qui n'est que bizarre dans l'histoire.

Après la rupture des négociations, on ne trouve presque plus aucune trace de l'histoire dans le roman de madame Cottin. Mathilde se retire au monastère du mont Carmel, que l'auteur suppose être un couvent de religieuses. A la fin du XII[e] siècle, un moine de Calabre s'était effectivement établi, avec quelques pieux cénobites, sur le mont Carmel, près de la caverne d'Elie, et y avait relevé les ruines d'un ancien monastère, qui avait été détruit par les Sarrazins; mais au milieu des horreurs de la guerre, il est difficile de supposer la formation d'un couvent de religieuses, dans un lieu qui n'était point à l'abri des incursions des Turcs. D'après le plan de l'auteur, il fallait que le couvent où Mathilde s'était retirée ne fût point inaccessible à Malek Adhel : cette circonstance amène des scènes très-pathétiques, mais elle n'a pas le degré de vraisemblance nécessaire.

Pour préparer son dénouement, madame Cottin fait prendre Césarée par ruse; elle livre Malek entre les mains des Chrétiens; elle le fait périr, ainsi que Lusignan, dans une bataille, près d'Ascalon; elle le fait convertir avant sa mort, et enterrer avec pompe au monastère du mont Carmel; elle suppose enfin que Saladin a permis aux soldats de son armée d'assister à cette auguste et lugubre cérémonie, et qu'un grand nombre d'entre eux demandent le baptême.

Le talent de l'auteur, la rapidité du récit, la pompe des descriptions, font passer sur ce qu'il y a d'invraisemblable dans ces différentes suppositions. La dernière surtout ne s'accorde guère avec

la profonde politique du sultan, et avec le zèle ardent qu'il a toujours montré pour l'islamisme. Malek Adhel ne périt point dans la croisade, il survécut même à Saladin. Il avait servi fidèlement son frère; mais après la mort du sultan, il ne garda pas la même fidélité à ses neveux, et s'empara de la Mésopotamie et de l'Egypte. Lusignan ne trouva pas non plus la mort en Palestine, il alla gouverner le royaume de Chypre que Richard lui avait abandonné, ou plutôt vendu.

Mais revenons à l'histoire, et indiquons en peu de mots les derniers événements de la croisade. Richard, cédant aux instances de ses soldats, se décide enfin à prendre la route de Jérusalem : il espérait encore pouvoir forcer le sultan à une bataille; mais Saladin avait des moyens plus sûrs pour l'arrêter : il faisait brûler les villes et dévaster les campagnes; son armée, divisée par petites troupes, enlevait les convois, barrait les chemins, inquiétait sans cesse les Chrétiens, et les réduisait à la famine. Le roi d'Angleterre n'ose s'avancer dans un pays ravagé; il revient sur ses pas, et met le comble aux mécontentements des Croisés. Sur ces entrefaites, on apprend que Conrad, qui avait traité avec Saladin, et réuni ses forces à celles des Musulmans, vient d'être assassiné : sa mort est imputée à Richard, qui redoutait en lui un rival habile, valeureux, et entreprenant. Le roi impose silence aux murmures, et, profitant des moments où Saladin avait licencié une partie de son armée, il fait plusieurs expéditions, dans lesquelles il déploie toute sa bravoure et toute son audace : il porte la terreur jusque sur les confins de l'Egypte, et se dirige de nouveau sur Jérusalem. Le sultan s'y était renfermé, et avait juré, avec son armée, de s'ensevelir sous les ruines de la ville plutôt que de se rendre. Déjà Richard était campé près des montagnes de la Judée; mais la division régnait entre lui et les autres chefs des Croisés; il ne voulait point partager avec eux la conquête, et eux se montraient peu disposés à seconder une entreprise dont il tirerait seul tout le fruit. La jalousie fait exagérer de part et d'autre les obstacles que l'on avait à surmonter. Lorsque Richard insiste pour le siége de la ville sainte, les chefs s'y refusent; paraît-il y renoncer, on excite les soldats, qui demandent qu'on les conduise sous les murs de Jérusalem. Dans l'impossibilité où l'on était de s'accorder sur le parti qu'il y avait à prendre, vingt-quatre chevaliers sont chargés de prononcer, et la retraite est résolue par eux. Le monarque anglais devient de plus en plus odieux à l'armée : en vain étonne-t-il l'Asie par des prodiges de valeur, on dit qu'il ne travaille que pour accroître sa renommée et non pour la cause commune : on l'accuse d'avoir déclaré aux ambassadeurs de Saladin qu'il attachait peu d'importance à la conquête des saints lieux; les Français et les Allemands l'abandonnent : il reste seul avec les Anglais.

Sa position devenait critique : tantôt il voulait retourner en Europe sans avoir fait la paix; tantôt il suppliait Saladin, tantôt il le menaçait et cherchait à l'effrayer, en annonçant l'arrivée de toutes les forces de l'Occident.

Les deux armées étaient campées fort près l'une de l'autre, et toutes deux, également fatiguées de la guerre, restaient dans leurs retranchements : on convint enfin d'une trève de trois ans trois mois et trois jours, suivant quelques historiens; de trois ans et huit mois, suivant quelques autres. Jérusalem restait ouverte à la dévotion des Chrétiens; ils conservaient la possession de toute la côte maritime depuis Jaffa jusqu'à Tyr. On ne s'accordait pas sur la ville d'Ascalon : il fut décidé qu'elle serait rasée. Tous les princes chrétiens et musulmans de la Syrie furent invités à signer le traité, dans lequel on ne fit point mention de Lusignan. La paix fut célébrée par des tournois et par des fêtes, où se déploya tout le luxe de l'Europe et de l'Asie. Madame Cottin les a placés à l'époque des négociations qui ont lieu pour le mariage projeté de Mathilde et de Malek Adhel, et

elle les a décrits avec cette richesse d'imagination qui n'appartient qu'à elle.

Richard, dans cette croisade dont l'issue fut si peu glorieuse pour lui, s'était signalé par des traits d'audace et de valeur qui surpassent ceux des Amadis et des Roland. Si l'on en croit quelques historiens, avec quinze cents hommes il défit douze mille Turcs, qui escortaient un convoi destine pour Jerusalem. Plus tard, ayant appris que les Turcs pressaient Joppé avec une armée considérable, il s'embarque avec quatre-vingts chevaliers et quatre cents fantassins, fond sur les assiegeants, les met en déroute, entre dans la place par la breche qu'ils ont faite, taille en pièce ceux qui assiégeaient la forteresse, et sauve ainsi la ville qui allait tomber au pouvoir de Saladin. Dans une autre circonstance, avec une poignée de chevaliers, il affronte sept mille cavaliers musulmans, et tue leur chef de sa propre main. On raconte enfin que, surpris pendant son sommeil par un nombreux détachement de Sarrazins, il a l'inconcevable hardiesse de se précipiter sur eux avec quelques seigneurs de sa suite. Les exploits de Saladin avaient répandu la terreur en Europe, ceux de Richard étonnèrent et effrayèrent l'Asie, et y laissèrent de profonds souvenirs : plus d'un siècle encore apres sa mort il suffisait aux mères, pour faire taire leurs enfants, de leur dire : *Voila le roi Richard*. Mais ces exploits, qui le firent surnommer *Cœur-de-Lion*, furent inutiles pour la cause des Chrétiens : le bouillant Richard, toujours emporté par son impétuosité, ne savait ni combiner de grandes entreprises, ni s'assurer les moyens de les executer : rebuté aux premiers obstacles, il changeait ses résolutions aussi legèrement qu'il les avait adoptées, et un historien observe avec raison qu'il semble moins appartenir à l'histoire qu'aux romans de chevalerie.

A. P.

CHAPITRE PREMIER.

Après un siége aussi long que meurtrier, Saladin venait d'entrer en vainqueur à Jérusalem. Au bruit de la chute de la cité sainte, toutes les puissances chrétiennes furent émues. Guillaume, archevêque de Tyr, s'embarque aussitôt pour l'Europe; il va répandre sa profonde douleur dans le sein du souverain pontife, et lui demander des secours pour ses frères d'Orient. Urbain III, frappé à mort par cette funeste nouvelle, expire entre les bras de Guillaume. Grégoire VIII lui succède et prêche une nouvelle croisade. A sa voix, à celle du pieux archevêque parcourant l'Europe à pied, la croix à la main, avec des prières, des menaces, et des larmes, les esprits s'échauffent, l'enthousiasme de la gloire et de la religion gagne toutes les âmes, les rois eux-mêmes se levent, s'unissent, et jurent de ne poser les armes que quand ils seront rentrés dans cette Jerusalem, qui couta tant de sang à leurs ancêtres, où repose le tombeau d'un Dieu, et dont la perte leur semble un opprobre que sa conquête pourra seule effacer.

A la tête de tant de souverains marchaient Richard Ier et Philippe-Auguste : rivaux en puissance par la situation et l'étendue de leurs états, ils l'etaient encore par leur âge, leur penchant et leur amour pour la gloire; tous deux egalement fiers, altiers, intrepides, s'irritaient à la moindre apparence d'injure, et ne pouvaient se resoudre à plier. Philippe-Auguste, grand et magnanime autant que prevoyant et sage, aspirait à des victoires plus solides que brillantes. Richard, plein de candeur et de loyauté, mais imprudent et fougueux, toujours entraîné par ses passions, ne pouvant ni dissimuler un outrage, ni tarder un jour à s'en venger, aussi constant dans ses haines que dans ses amitiés, et ani-

mé du courage le plus impétueux, attacha peut-être plus d'éclat que son rival à son nom et à ses exploits, et dut à l'excès même de ces qualités l'admiration universelle dont il fut l'objet, et l'infortune éclatante où les piéges de la perfidie le firent tomber dans la suite.

L'empereur Frédéric, à la tête de cinquante mille hommes, venait de partir pour la Palestine, tandis que Richard et Philippe-Auguste, réunis encore dans les plaines de Gisors, voyaient leurs armées s'augmenter chaque jour par les peintures pathétiques et véhémentes que Guillaume faisait de l'état déplorable des Chrétiens d'Orient; tout ce qu'il y avait de jeunesse animée de l'ardeur guerrière dans les deux royaumes, se rendait en foule auprès de ces deux souverains; et en les voyant marcher à la tête de leurs soldats, prêts à combattre courageusement pour la cause du ciel, nul ne voulait laisser ternir sa gloire par le reproche honteux d'avoir fui ou quitté la croix.

Cependant les deux monarques se séparent, et se donnent rendez-vous à Messine : Philippe s'embarque à Gènes; Richard retourne à Londres, remet la régence à Jean, son frère; et tandis qu'on prépare à Marseille la flotte qui doit le porter, Bérengère, sa future épouse, s'est déjà rendue en Sicile, afin d'y célébrer le nœud qui doit les unir à la vue des deux camps réunis.

La timide fiancée de Richard, la tendre Bérengère, était fille de Sanchès, roi de Navarre; elle possédait peu d'appas et de talents, mais tant de vertus ornaient son caractère, et tant d'amour l'attachait à Richard, qu'elle avait su fixer le cœur de ce volage monarque; il l'avait préférée à toutes ses rivales, il l'avait préférée à la sœur même de Philippe-Auguste. En vain la superbe Alix avait-elle tenté de l'enchaîner à ses pieds, Richard, séduit un moment, avait bientôt rejeté la main d'une femme qu'il ne pouvait estimer, et une fois du moins la modeste vertu put s'enorgueillir de l'avoir emporté dans le cœur d'un grand roi, sur tout l'éclat de la naissance et de la beauté.

Mais avant de s'engager dans sa longue et périlleuse entreprise, Richard veut assister au sacrifice de sa plus jeune sœur, qui est au moment de prononcer ses vœux. Il ne l'a point vue depuis son enfance, peut-être ne la reverra-t-il jamais, et avant qu'elle soit morte au monde, ou qu'il périsse lui-même par la main des Infidèles, il désire la connaître, l'embrasser, et lui dire un dernier adieu. Pendant que ses capitaines se préparent au départ, accompagné seulement de quelques écuyers et de l'archevêque de Tyr, qui veut être présent à la prise d'habit de la jeune novice, il s'achemine vers le monastère où elle fut renfermée peu de mois après sa naissance, et dont elle va jurer de ne jamais sortir.

Elevée depuis seize ans à l'ombre de ce cloître, n'ayant jamais vécu qu'avec des vestales pures et chastes comme elle, les pensées de la jeune princesse ne se portaient pas au-delà de sa retraite, ni son cœur vers d'autres biens : ses jours uniformes s'écoulaient sans qu'elle les comptât, et dans sa parfaite innocence, elle ignorait également, et l'existence du mal, et le mérite de la vertu.

Peu vaine de sa naissance, moins encore d'une beauté qu'elle ne connaissait pas; n'ayant qu'une idée confuse du monde, dont le bruit n'arrivait jamais jusqu'à elle, et dont l'abbesse ne lui avait jamais parlé que comme d'un effroyable assemblage de dangers et de tourments, Mathilde bénissait chaque jour le Seigneur de l'avoir appelée à une si sainte vie; et ne supposant pas l'existence d'un autre bonheur que celui qu'elle goûtait dans son asile, elle voyait arriver avec joie l'instant de l'auguste cérémonie qui devait l'y ensevelir pour toujours.

Cependant l'arrivée de Richard émeut tout le couvent; les portes s'ouvrent à l'instant, et les grilles même tombent devant lui : c'est pour la première fois que les regards d'un homme embrassent l'intérieur de ce cloître, et que le bruit des armes en fait retentir les voûtes pai-

sibles; mais que ne permet-on pas à la majesté suprême? L'archevêque de Tyr seul ose suivre le roi, et Mathilde se hâte de venir recevoir les embrassements de son frère, et les bénédictions de Guillaume.

L'abbesse, et les autres religieuses, couvertes de leurs voiles noirs, accompagnent et entourent la jeune novice; elles sont presentes à son entrevue avec Richard, et s'attendrissent aux douces effusions de l'amour fraternel : le monarque raconte ses projets, et parle de son voyage; après lui, Guillaume en parle aussi; et, au seul nom de Jérusalem, on voit ses yeux se remplir de larmes; il dit la perte des saints lieux, les maux que les Fidèles ont à souffrir maintenant pour y pénétrer, et les délices qu'ils goûtent quand ils y sont parvenus. Ces récits éveillent dans l'ame de Mathilde des pensées nouvelles, mais non moins pieuses : sa dévotion, si douce, prend un caractère plus ardent, et, quoique surprise et confuse de sentir un désir dans son cœur, et de prévoir un changement dans sa vie, elle avoua, en rougissant, qu'elle souhaitait se croiser avec son frère, et visiter la Terre Sainte, avant de tirer le rideau qui devait à jamais la séparer du monde.

Mathilde n'eut pas de peine à obtenir sa demande; un pareil voyage était regardé, dans ces temps antiques, comme l'action la plus agréable à Dieu, et la préparation la plus salutaire à l'état monastique; aussi, toutes les compagnes de la princesse se hâtèrent d'applaudir avec transport à son projet; et ravies de l'eclat qu'un si saint pèlerinage allait répandre sur leur couvent, déjà elles préparaient les roses mystiques dont elles voulaient couronner la jeune vierge, à son retour; sur son habit de novice, d'une éblouissante blancheur, l'abbesse attacha elle-même la croix brillante qui donnait le sceau à ses projets, et la plaçait sous la protection immédiate de Dieu; puis la remettant entre les mains du roi, elle dit : « Votre majesté ne connaît pas encore toute la valeur du dépôt que je lui confie, ni quel trésor d'innocence et de piété renferme le cœur de cette vierge; que votre valeur défende sa vie, sire; et vous, mon père, ajouta-t-elle en se tournant vers l'archevêque, que votre zèle veille sur son âme : ce n'est point la princesse d'Angleterre que je vous recommande, mais la future épouse de Dieu; c'est le plus beau de tous les titres, sans doute. Cependant, ô Mathilde! qu'il n'enfle pas votre cœur de trop de présomption, et qu'une humble défiance vous accompagne toujours; songez qu'il n'y a point de titre si auguste, de dispositions si saintes, qui mettent à l'abri des tentations. Gardez de prêter l'oreille à ces voix enchanteresses qui ne flatteraient vos sens que pour vous perdre; et puisse ce chaste époux auquel vous êtes destinée, rendre vos oreilles si attentives au souffle de son divin esprit, que vous n'entendiez pas le bruit que le monde fera autour de vous. »

Pendant que Mathilde prêtait une profonde attention au discours de la pieuse abbesse, Richard en attendait la fin avec une sorte d'impatience; et à peine fut-il libre de prendre la parole, qu'il jura que sa sœur n'avait rien à craindre auprès de lui. « Avec l'aide de Dieu et de mon épée, s'écria-t-il, plein d'un enthousiasme chevaleresque, soyez certaine, Madame, que Mathilde ne sera pas moins en sûreté au milieu de mon camp, que derrière les murs de ce cloître. » Le ton énergique dont il prononça ces paroles fit rougir le front de toutes les vierges; mais frappées de l'air martial qui respirait dans toute la contenance du heros, et de la noble ardeur qui étincelait dans ses yeux, aucune ne baissa les siens vers la terre.

Cependant le moment du départ approche : Mathilde s'avance vers la porte extérieure du couvent; et, prête à en franchir le seuil pour la première fois de sa vie, elle s'arrête, se retourne, et ses timides regards semblent demander si son courage n'est pas de la témérité. L'abbesse, en voyant son effroi, et l'abîme du monde s'ouvrir devant elle, con-

çoit de nouvelles alarmes sur tous les périls qui vont entourer sa plus chère brebis; et, dans l'espoir de préserver sa vie et son innocence, elle fait un dernier sacrifice, et lui remet un reliquaire qu'elle portait toujours sur elle. « Ceci, mon enfant, lui dit-elle, vous garantira de tous les dangers : si la tempête vous surprend; si, plus terribles qu'elle, les passions vous menacent, appuyez contre votre poitrine ce morceau de la vraie croix, et il vous délivrera. O Mathilde! vous croyez ne vous préparer que pour une fête du ciel, mais songez que vous voyagerez sur la terre. »

Mathilde, reconnaissante d'un don si précieux, l'attacha sur son sein avec une foi ardente, baisa la main révérée de qui elle le tenait, et, disant un dernier adieu à ses timides sœurs, elle sortit du monastère, dont elle ne vit point, sans frémir, la porte se refermer sur elle; élevant alors des yeux humides de pleurs, vers le saint asile qu'elle quittait, elle ne put les en détacher que quand l'épaisseur des bois et la distance des lieux l'eurent entièrement dérobé à ses regards; en le perdant de vue, son cœur se troubla; il se troubla plus encore, en apercevant dans le lointain l'immense horizon se déployer devant elle : éperdue, l'innocente colombe se rapprocha de son frère et de l'archevêque, en leur demandant avec inquiétude s'il fallait traverser tant de pays avant d'arriver en Palestine. Richard sourit de la simplicité de sa question. « Il se passera bien des jours et des mois, peut-être, avant que nous puissions atteindre la terre que vous allez chercher; mais que craignez-vous, ma sœur, ajouta-t-il, en mettant la main sur le glaive qui brillait à ses côtés, ne vous ai-je pas dit que ce défenseur ne vous quitterait pas? — Et oubliez-vous, continua l'archevêque, en lui montrant le ciel, celui bien plus puissant, dont la miséricorde est sans bornes, et dont la présence est partout? »

Je ne peindrai point les diverses émotions de Mathilde pendant un si long voyage : on peut imaginer assez l'effet que doit produire l'aspect de la mer, les chants guerriers des soldats, et les cris tumultueux des matelots, sur l'âme d'une vierge timide qui, jusqu'alors, n'avait vu que les voûtes d'un temple, les jardins paisibles d'un cloître, et dont les oreilles n'avaient jamais été frappées que par les doux accents et les saints cantiques des filles du Seigneur.

Ce fut à Messine seulement qu'elle se réunit à Bérengère : dès le premier instant, une tendre sympathie les attacha l'une à l'autre; Mathilde aima en elle ces chastes et modestes grâces qui lui retraçaient les compagnes qu'elle regrettait, et la fille de Sanchès, dont le cœur était tout amour, aurait-elle pu ne pas chérir l'aimable sœur du monarque auquel elle allait être unie?

CHAPITRE II.

Les différends *qui survinrent bientôt* entre Richard et *Philippe-Auguste*, et dont les perfidies de Tancrède, *roi de Sicile*, furent la première cause, mirent obstacle au dessein que le monarque anglais avait formé, de célébrer à Messine son union avec Bérengère; et ce ne fut qu'après avoir conquis Chypre, que, maître de cette île fameuse, et couronné des mains de la victoire, il put en ordonner la fête auguste.

Jamais hyménée ne fut consacré sous de plus heureux auspices, ni entouré de plus de magnificence et d'éclat. Vainqueur d'Isaac, roi de Chypre, Richard régnait sur le royaume qu'il venait de lui enlever, et se consolait d'avoir tant tardé à partager son trône avec Bérengère, par le plaisir de placer sur sa tête une couronne de plus.

Au bruit de son triomphe, on vit accourir Guy de Lusignan, roi de Jérusalem : ce jeune et superbe souverain, dont l'indomptable valeur n'avait pu soutenir le trône, et qui, chassé de ses états, se voyait disputer par Conrad, marquis de Montferrat, jusqu'à l'espoir d'en redevenir maître un jour, venait implorer l'appui de Richard contre les injustes pré-

[redacted]

de son rival; il lui était d'au-
s nécessaire, que Philippe-Au-
tait déjà déclaré contre lui en
en Syrie, et soutenait de tout
voir les droits de Conrad qui,
Tyr, seule ville que les Chré-
sédassent encore en Syrie, en
fermer les portes à Lusignan, et
contre lui l'étendard de la ré-
epuis son séjour en Sicile, Ri-
oyait avoir à se plaindre de
Auguste; animé d'une secrète
contre une gloire qui balançait
s, il saisit avec joie l'occasion
l offrait de se mettre à la tête
i opposé au roi de France; tou-
leurs de la confiance de Lusi-
itté de sa démarche, ému par
heurs, il s'engagea solennelle-
le protéger contre tous ses ri-
dès ce moment, liés l'un à l'autre
connaissance et les bienfaits,
amis, et se jurèrent foi et frater-
mes jusqu'à leur dernier soupir.
nd, prince d'Antioche, Bohé-
rince de Tripoli, Raynaud de
Onfroi du Thoron, et Léon,
l'Arménie, avaient suivi Lusi-
s l'île de Chypre. En venant ap-
prières de leur roi auprès de Ri-
s venaient aussi lui demander sa
n pour eux-mêmes. Le monar-
ais leur promit de les soutenir
s leurs prétentions diverses, et
itter la Syrie qu'après les avoir
possession de leurs états. Pour
i si éminent service, ces princes,
nan lui-même, consentaient à le
comme leur suzerain, et à lui
droit de vasselage; mais le no-
ard refusa un honneur qui aurait
égalé le bien qu'il voulait leur
out ce qu'il exigea de leur recon-
e, fut de les prier de prolonger
ur auprès de lui, afin qu'il assis-
la cérémonie de son mariage, et
rehaussassent l'éclat et la pompe
présence.

ur à jamais mémorable dans les
de Chypre, fut annoncé dès l'au-
le bruit de mille instruments; la superbe église de Saint-Jacques, située entre le port de Limisso et l'ancienne Amathonte, fut décorée avec une magnificence toute royale : on joncha les rues de fleurs, on les tapissa de riches étoffes; Lusignan ouvrait la marche à la tête des princes ses tributaires; sur leurs vastes manteaux trempés dans la pourpre de Tyr, on voyait éclater en broderie les feux du saphir oriental. Un peu plus loin, l'or et l'acier reluisaient de toutes parts sur les cottes d'armes des seigneurs anglais; Richard les suivait la couronne sur la tête et le sceptre à la main; et la fille de Sanchès, dont le cœur palpitait depuis long-temps dans l'attente de cet heureux jour; la fille de Sanchès, qui allait jurer avec ferveur de n'aimer jamais que Richard, et recevoir avec transport le serment d'en être toujours aimée; la fille de Sanchès, enfin, presque belle ce jour-là de modestie et de bonheur, marchait à côté de son illustre époux. Mais pour qu'il ne manquât rien à sa satisfaction, elle avait prié sa chère Mathilde d'en être témoin, et Richard l'avait exigé de sa sœur : la jeune novice parut donc à l'auguste fête : couverte de son voile, elle entra dans l'église à la suite de Bérengère, et vit pour la première fois une pompe nuptiale et les joies du monde sous leur aspect le plus séduisant. Ce serment d'un éternel amour adressé à un autre qu'à Dieu, étonna son innocence, et les accents passionnés de Richard et les regards voluptueux de son épouse, troublèrent le cœur de la vierge.

Guy de Lusignan, placé à côté du roi, fut le seul de tous les princes qui put s'approcher assez de Mathilde pour découvrir une partie des charmes que cachait son chaste bandeau de lin : ils allumèrent dans son âme un feu aussi subit que violent, mais le souvenir de Sibylle, son épouse, et l'habit religieux de Mathilde étaient des obstacles qui ne lui permettaient point d'exprimer ses vœux : renfermant ainsi dans son sein son amour et sa douleur, il cacha à tous les yeux la blessure si profonde et si douce dont il ne devait plus guérir.





Richard, bien plus guerrier qu'amant, eut à peine passé quelques jours auprès de sa jeune épouse, que, tourmenté du besoin de la gloire, il se prépara à s'embarquer pour la Palestine : mais prévenu par Lusignan que la mer était couverte de vaisseaux sarrazins tous conjurés contre lui, que les côtes de Syrie et même celles d'Egypte en étaient infestées, que Malek Adhel, le frère de Saladin et le plus redoutable guerrier de l'Asie, les commandait souvent, et avait juré guerre à mort à tous les rois de l'Europe ; Richard s'opposa à ce que Bérengère et Mathilde partageassent ses dangers : tous les efforts des ennemis allaient se réunir contre lui pendant la traversée ; son grand cœur s'élançait au-devant d'eux, et il sentait bien que pour être tout à la gloire, il ne fallait pas que les objets de sa tendresse fussent à ses côtés : assuré d'ailleurs qu'aussitôt qu'il serait arrivé à Ptolémaïs, les Infidèles, furieux d'avoir manqué leur proie, porteraient toutes leurs forces vers le camp, et occupés de l'attaquer sur terre, laisseraient la mer libre, il crut que le trajet serait alors sans aucun péril, et ordonna que le vaisseau qui devait porter son épouse et sa sœur ne mettrait à la voile que quand le sien serait arrivé dans le port de Ptolémaïs.

Mathilde, accoutumée à l'obéissance, se soumit sans peine à la volonté de son frère ; mais la tendre Bérengère, désespérée de se séparer de l'époux qu'elle chérissait, se précipita à ses pieds, baignée de larmes, lui demandant comme la plus grande preuve d'amour qu'elle pût recevoir de lui, la grâce de partager les périls auxquels il allait s'exposer. Touché de cette peine, Richard fut pourtant inexorable dans ses refus ; il lui représenta que sa présence et celle de Mathilde, en attendrissant son cœur, affaibliraient son courage, et lui feraient peut-être éviter un combat qu'il était de son devoir de rechercher. « D'ailleurs, ajouta-t-il, ces mêmes ennemis qui vont s'attacher à me suivre, vous laisseront passer tranquillement, et la traversée ne sera orageuse que pour moi. » La jeune reine voulut insister encore, mais Richard, surpris de sa résistance, lui ayant dit d'un ton un peu sévère qu'il voulait être obéi, elle se tut aussitôt, glacée par la crainte d'avoir déplu à son époux, et dévorant en silence sa douleur et ses larmes.

Le roi de Jérusalem et les autres princes de sa suite s'embarquèrent avec Richard ; il ne resta auprès de la reine qu'Onfroi du Thoron, les ducs de Northumberland et de Glocester, Simon de Montfort, comte de Leicester, et quelques seigneurs français, parmi lesquels on distinguait le brave Adam de Turenne, grand chambellan, Enguerrand de Fiennes, et Josselin de Montmorency, beau comme Renaud, intrépide comme lui, depuis peu dans l'adolescence, depuis long-temps héros ; par ses exploits il promettait une nouvelle gloire à sa patrie et un nouveau lustre à son nom qui, né avec la monarchie, était déjà plus ancien que celui de ses rois.

Richard voulut aussi que l'archevêque de Tyr n'abandonnât point les princesses : « Elles auront besoin, mon père, lui dit-il en regardant la reine, que vous leur appreniez que les femmes doivent servir Dieu par leur patience et leur soumission, comme nous par les combats et la vaillance. » Bérengère n'entendit que trop ce que ces mots voulaient dire, elle regarda son époux avec tant d'amour et de résignation, que le fier monarque en fut touché ; et peut-être aurait-il cédé aux vœux d'une épouse si tendre, si, en lui devenant plus chère par sa douceur, elle ne lui avait fourni un motif de plus de ne pas l'exposer aux nombreux périls qu'il allait chercher.

Contente d'avoir obtenu l'approbation de son époux, elle renferme dans son âme les désirs qui l'agitent et les craintes qui la déchirent ; et tandis que, pâle et les yeux baissés, n'osant verser aucune larme, elle l'accompagne jusqu'au port, Mathilde, renfermée dans l'intérieur du palais, s'interdit le murmure, se soumet aux volontés de son frère et de son roi, et adr des vœux pour lui au divin fils de Ma

Poussé par un vent favorable, le v



teignit bientôt les côtes de
au moment de s'en appro-
touré par deux galeres en-
;ées chacune par huit cents
: de les fuir et de les crain-
que lui-même l'abordage.
lent, le sang coule, le car-
ıx, la valeur est égale. Mu-
rétiens, tous paraissent at-
se défendre. Cependant,
; et rude combat, dans le-
ut vaillamment secondé par
'ient à bout de couler à fond
'S, de s'emparer de l'autre,
lendemain 8 juin à Ptolé-
; de la victoire, et chargé
de l'ennemi; tous les Croi-
nt avec des acclamations
ıe, et célébrèrent son arri-
›mphe par des feux de joie
tout le camp.

Lusignan apprend que, du-
nce, la mort lui a ravi Si-
ıse; cette perte, qui flattait
ion qu'il avait rapportée de
'ait être funeste à sa puis-
, fille de Baudouin, héritiere
e Jérusalem, l'en avait fait
i en l'épousant; mais en
droits retournaient à Isa-
· cadette, épouse du mar-
ferrat; et donnaient ainsi
›lus aux prétentions de ce
;nan, appuyé par Richard,
le caractère de roi était
qu'on ne pouvait l'en dé-
t passer dans son parti les
ımands, et les chevaliers de
ıais les Templiers, les Ge-
lemands, à la tête desquels
e-Auguste, soutenaient les
ıuis de Montferrat: celui-ci,
s Tyr, orgueilleux de pos-
une ville dans un royaume
n'en possédait plus, in-
aut de ses superbes rem-
:resse de son rival; et tan-
leux livraient le camp des
ésunion et à la haine, en se
possession d'une couronne
t laissé enlever par les Infi-
dèles, Saladin l'affermissait sur sa tête, en fortifiant chaque jour Jérusalem contre les futures attaques des Chrétiens.

Richard avait établi son quartier du côté de la mer, afin de surveiller les moindres mouvements des assiégés, et de mettre obstacle à ce qu'ils reçussent aucun secours tant par terre que par mer. A l'orient de la ville, vis-à-vis la plus forte des tours, appelée la *tour maudite*, on voyait flotter les bannières royales de Philippe-Auguste; et, au milieu du camp, se déployaient les aigles glorieuses de l'empire d'Allemagne. Les trois nations se distinguaient par la couleur de la croix qui brillait sur leurs étendards: rouge dans l'empire des lis, elle était blanche chez les Germains, et verte dans le camp anglais. Parmi toutes ces différentes cours, celle d'Angleterre s'efforçait d'éclipser les autres, par le faste et la magnificence; et, tandis que Richard s'environnait de pompes et de somptuosités, Philippe-Auguste, plus simple et plus modeste, ne voulait tirer son éclat que de la haute et vaillante noblesse dont il était entouré: c'étaient les comtes de Dreux et de Chartres, Errard et André de Brienne, les Joinville, les Châtillon, les Coucy, noms éternellement chéris en France, et dont aucun événement ne pourra jamais effacer le souvenir ni la gloire.

Cependant Richard demandait à grands cris qu'on poussât vigoureusement le siége de Ptolemaïs, dont la reddition devait ouvrir la route de la cité sainte; mais le fier Conrad ne voulait sortir de ses murs, et prêter son secours aux Croisés, qu'autant qu'il serait déclaré roi de Jérusalem; et Philippe-Auguste, fidèle à l'alliance qu'il avait contractée avec lui, mécontent d'ailleurs de l'empire que Richard voulait affecter dans le camp, et jaloux peut-être des lauriers qu'il avait cueillis dans l'île de Chypre, demeurait dans l'inaction; on ne livrait aux Infidèles que des combats particuliers, évitant avec soin un assaut général: Richard, trop fidèle, trop loyal, pour abandonner son frère d'armes, et

en même temps trop impérieux et trop fier pour entrer en accommodement avec son rival, loin de chercher à ramener Philippe-Auguste par des raisons, l'aigrissait par des invectives, et accroissait ainsi de plus en plus la division qui régnait dans le camp : vingt fois les partis contraires furent prêts à en venir aux mains, et vingt fois ils frémirent de lever contre des Chrétiens l'épée qu'ils venaient de ceindre pour les défendre. Tandis que le désordre s'introduisait dans les conseils, et que les chefs, l'injure à la bouche, s'accablaient de mutuels outrages, les soldats, qui n'étaient venus en Palestine que pour délivrer les saints lieux, et non pour faire un roi de Jérusalem, murmuraient hautement de la dissension intestine qui enchaînait leur courage; et plus d'une fois on les vit se réunir pour aller ravager les terres des Musulmans, et porter le fer et la flamme jusqu'aux tentes de Saladin.

Mais ces troubles cruels, si funestes aux succès des armes chrétiennes, n'étaient pas le seul chagrin dont Richard eut à souffrir; son premier soin, en arrivant en Palestine, avait été d'envoyer à la reine l'ordre de le venir joindre avec sa sœur; il était bien sûr de la promptitude qu'elle devait mettre à lui obéir, et cependant elle n'arrivait point; chaque jour il allait sur le bord de la mer voir s'il n'apercevrait pas le vaisseau qu'il attendait, et chaque jour il y allait en vain. Lusignan ne le quittait point, Lusignan recevait dans son sein les inquiétudes et les craintes de son ami, et il les partageait d'autant plus vivement, que depuis la mort de Sibylle, sa passion avait pris de nouvelles forces par les espérances qu'il avait osé concevoir; il venait de recouvrer sa liberté, Mathilde n'avait pas encore perdu la sienne, et déjà il comptait assez sur l'amitié de Richard, pour se flatter d'obtenir son appui auprès de sa sœur : c'était donc cette amitié seule qui pouvait lui rendre son royaume et satisfaire son amour; aussi ne négligeait-il aucun moyen de la rendre plus vive. Richard était sensible

au plaisir d'être aimé, et Lusi
montrait un dévouement sans
mais le fier Richard voulait ê
pour lui seul, et Lusignan, en l
vrant les désirs de son cœur,
l'art de lui persuader que, dans
liance, il songeait moins aux
de la sœur qu'à fortifier d'un
plus l'amitié qui l'unissait au f
chard, franc, sincère, facile à
parce qu'il était incapable de tro
même, Richard le crut, et senta
dresse s'augmenter de celle qu
moignait Lusignan, au point d
voir plus se passer de lui : ils co
sous la même tente, ils n'avaie
seule table, c'était ensemble
laient combattre les Infidèles; e
qu'ils leur enlevaient était toujo
lement partagé entre eux. Dans le
ils portaient les mêmes couleu
leurs boucliers la même devise,
qu'ils s'étaient exercés dans la j
soit à manier la lance dans les t
ou à tirer l'épée contre les Infidè
retournaient le soir d'un commun
se promener sur le bord de la me
contemplaient l'immensité des fl
l'horizon en soupirant avec am
ils baissaient la tête, et, accabl
tristesse de leurs pensées, gardai
vent un morne silence; si la
faisait bouillonner les ondes, ils cr
les voir entr'ouvrir leurs abîm
engloutir à jamais ce vaisseau qui
ce qu'ils avaient de plus cher au
Mais si la mer était calme et qu
fût favorable, alors leurs craint
geaient de nature sans rien pe
leur vivacité, et si ce n'était
vaste Océan, c'était aux Infidèle
roi redemandait son épouse et s

CHAPITRE III.

Depuis le départ du roi, la tri
rengère n'avait cessé de prier et
ser des larmes; elle se représent
cesse cet époux si cher, en proie
reur des Musulmans; dans ses rê
le voyait tantôt chargé de fers,

de blessures; et durant le jour,
gination alarmée lui confirmait
s lugubres présages, car lorsque
est plein d'amour, il est plein de
s. En vain l'archevêque de Tyr
ait de calmer cette peine si vive,
ignant comme une offense envers
a jeune reine pleurait alors sur
, sans pouvoir cesser de pleurer
ir l'absence d'un époux. Mais ce
raient pu faire ni les exhortations
laume, ni l'exemple de Mathilde,
luit en un instant par l'arrivée de
que Richard lui envoyait. Elle
t à peine le récit de sa victoire,
gea seulement qu'il était en sû-
e dans peu elle allait le revoir, et
nes se séchant tout-à-coup, elle
e la plus mortelle tristesse au
de la joie.

ilde, en apprenant qu'elle allait
teindre le but de son voyage, re-
Dieu d'un cœur aussi soumis
s'était résignée au délai ordonné
frère; trop pieuse pour livrer son
aucun sentiment extrême de joie
hagrin, elle regardait comme un
e désespoir si violent dont Béren-
ait été accablée en se séparant du
quand cette épouse désolée lais-
apper en sa présence les cris de sa
se et de ses regrets, la chaste
qui jusqu'alors avait ignoré qu'il
s passions, étonnée d'un langage
eau, s'alarmait de l'entendre, et se
coupable de prêter l'oreille aux
d'un pur et légitime amour; la
r sur le front, elle confia ses scru-
l'archevêque de Tyr, et le véné-
uillaume, qui, dans le secret de
ssion, n'avait jamais reçu d'aveu
idique, crut voir dans la beauté
miliait ainsi devant lui, l'Ève cé-
premier réveil du monde, et il se
bien de ne jamais abandonner la
e d'une conscience dont l'ex-
licatesse annonçait à l'univers
ite de plus.

que la galanterie fut regardée alors
un devoir et comme une sorte de
quoique Bérengère eût à sa suite
plusieurs des plus distingués et des plus
nobles chevaliers des cours de France et
d'Angleterre, nul pourtant ne fut assez
hardi pour oser offrir des vœux à la jeune
Mathilde; malgré l'éclat de ses charmes,
la séduction de ses grâces, et la langueur
de ses grands yeux bleus, il y avait dans
toute sa personne une sorte de pureté
qui imposait aux désirs, leur défendait
de naître; et l'habit religieux dont elle
couvrait un corps formé par l'amour, la
garantissait moins encore des tendres
entreprises, que le respect qu'inspirait
sa pudeur. Elle se montrait peu aux re-
gards des hommes, mais à l'aspect de la
vierge, les yeux baissés, les mains croi-
sées sur la poitrine, à demi-cachée par
un long voile de lin, et toute brillante de
la primitive innocence, chacun, frappé
d'une religieuse admiration, reculait
quelques pas comme indigne de l'appro-
cher. La reine aimait beaucoup trop Ma-
thilde, pour ne pas s'affliger vivement
des vœux qu'elle devait prononcer : ce
n'était ni la solitude, ni l'obscurité de
l'asile où elle allait s'ensevelir, qui lui pa-
raissait un malheur, mais bien d'y vivre
sans amour; si elle concevait facilement
qu'on pût dédaigner une couronne, elle
ne comprenait pas qu'on renonçât à un
époux : plus d'une fois elle ne put s'em-
pêcher de dire sa pensée à sa jeune sœur;
mais quand elle s'efforçait de tenter son
ambition, en l'éblouissant de l'éclat du
trône et de cette foule de sceptres dont
tant de rois s'estimeraient heureux d'or-
ner sa beauté; quand, plus souvent en-
core, elle cherchait à émouvoir son cœur,
en lui peignant les charmes d'une union
conjugale, Mathilde se détournait, en
rougissant de la vue de pareils tableaux,
non par la crainte qu'ils ne la tentassent,
mais par la honte de les voir : alors Bé-
rengère, attentive à ne point blesser une
si délicate pudeur, ne lui parlait plus que
de ces purs et chastes sentiments qui ont
seuls le droit d'attendrir le cœur d'une
vierge : c'étaient les regrets du meilleur
des frères : c'était la douleur d'une mère
inconsolable de vivre séparée de son plus
cher enfant; c'était enfin l'amitié qui les

unissait toutes deux, et dont la privation laisserait un vide dans son cœur, que l'amour même de Richard ne remplirait pas entièrement. A de si pathétiques peintures, la reine faisait succéder des fêtes où la magnificence s'unissait à la galanterie, et auxquelles il était difficile que la princesse Mathilde n'assistât pas quelquefois; mais en vain le siècle étalait ses pompes, en vain la nature faisait parler ses tendresses; courageuse et modeste, la jeune vierge dédaignait tous les terrestres biens, et traversait le monde, occupée seulement du ciel.

Après quelques jours d'une navigation heureuse quoique lente, le vaisseau se trouva en vue des côtes d'Asie; et déjà on apercevait le port de Ptolémaïs, comme un point dans l'horizon, lorsque le vent, s'élevant tout-à-coup avec violence, rendit tous les efforts des matelots inutiles; le pilote lui-même abandonna son gouvernail à la fureur des flots; et, en moins de trente-six heures, la force de la tempête eut poussé le navire contre les bancs de sable qui s'étendent aux environs de Damiette; là il fut surpris par un vaisseau ennemi qui, voyant la détresse des Chrétiens, crut qu'il lui serait facile de s'en emparer; mais des sujets qui avaient à défendre leur reine, et des chevaliers qui combattaient pour la religion et la beauté, ne devaient se rendre qu'en perdant la vie. A la tête des guerriers, le plus jeune et le plus vaillant de tous, Josselin de Montmorency, l'épée à la main, résistait avec une telle intrépidité, que déjà les Infidèles commençaient à plier, lorsqu'un esquif, sorti du port de Damiette, fit changer la fortune : à la vue du drapeau jaune et noir qu'il portait, les Sarrazins s'écrièrent d'une commune voix : *Malek Adhel! Malek Adhel!* et ce nom leur rendant le courage prêt à les abandonner, ils recommencèrent le combat avec une nouvelle ardeur. Tandis que Josselin, animé d'une valeur héroïque, s'élance au milieu des ennemis, les presse, les pousse, les menace, précipite les uns dans la mer, frappe les autres, entasse les victimes, fait couler des ruisseaux de sang, et se forme un rempart des armes, des débris, et des cadavres des Infidèles; l'archevêque de Tyr, qui était auprès des princesses, ayant entendu retentir le nom de Malek Adhel, tombe à genoux, et s'écrie : « Humiliez-vous avec moi, car notre heure est venue; rien ne résiste à Malek Adhel. » La princesse obéit et se prosterne; mais la reine, d'une voix déchirante, lui dit, en fondant en larmes : « O mon père, qu'est-ce donc que cet affreux, cet horrible Sarrazin, dont la valeur va m'enlever à mon époux ? — Malek Adhel est frère de Saladin : de tous les ennemis des Chrétiens, c'est le plus terrible sans doute; je l'ai vu, le fer et la flamme à la main, réduire en cendres nos bourgs et nos campagnes; sans lui jamais Jérusalem ne serait tombée, jamais Saladin n'eût fait flotter ses drapeaux sur le temple du Christ. » Guillaume achevait à peine ces paroles, qu'un bruit de chaînes et un cliquetis d'armes lui apprit que leur funeste sort était accompli; aussitôt il se hâta d'aller joindre ses frères, espérant adoucir leurs maux par ses prières; depuis long-temps il connaissait Malek Adhel, et n'ignorait pas l'ascendant que sa haute sagesse lui donnait sur l'âme de ce guerrier. Tandis qu'il l'implore, les deux infortunées princesses se retirent dans l'endroit le plus obscur du vaisseau, attendant en tremblant les chaînes dont on va les charger. La reine, au désespoir d'un événement qui la sépare de son époux, exhale sa douleur par des larmes et des sanglots, en appelant le brave Richard à son aide : Mathilde, plus résignée, quoique frémissant de se voir sous la puissance des ennemis de la foi, presse contre son sein le reliquaire de l'abbesse, et à genoux devant Dieu, lui demande un secours qu'elle n'attend que de lui. Mais tout-à-coup la porte de la chambre où elles sont renfermées se brise avec fracas; plusieurs hommes s'y précipitent : à la vue de l'habit musulman, Mathilde se détourne avec horreur, en invoquant de nouveau le saint reliquaire : le chef des vainqueurs s'approche de la reine, d'un air fier mais respectueux, et lui dit :

« Calmez votre effroi, Madame, vous n'êtes point esclave, vous serez traitée dans mon palais avec tous les honneurs dus à votre haute naissance; je vous jure, au nom du Prophète, qu'aucun des gens de votre suite ne portera des chaînes; je leur demande seulement leur parole de demeurer à Damiette, et de ne point essayer de rejoindre le camp des Croisés, avant que Saladin, mon frère, instruit de votre arrivée dans ses états, n'ait traité avec le roi d'Angleterre du prix qu'il met à votre rançon. »

Bérengère accepta avec joie des conditions généreuses qui lui donnaient l'espoir d'être bientôt rendue à son époux; touchée d'ailleurs des manières nobles et polies du prince arabe, elle répondit avec reconnaissance, promit ce qu'il demandait, et se prépara à quitter le vaisseau pour se rendre dans le palais de son nouveau maître; mais auparavant elle lui dit, en montrant Mathilde : « Seigneur, cette jeune vierge est la sœur de Richard; ne nous séparez point; la douceur de pleurer ensemble est la seule qui nous reste, et un si généreux vainqueur ne voudra pas nous l'arracher. » Malek Adhel aperçut alors la princesse, et s'approcha d'elle pour lui donner la main; mais Mathilde, dont le nom abhorré de Saladin venait de redoubler l'effroi, s'éloigna avec terreur du frère de ce grand ennemi de Dieu, et, s'enveloppant dans son voile pour ne pas le voir, elle répondit en tremblant, et sans lever les yeux, qu'elle suivrait la reine.

En arrivant sur le tillac, Malek Adhel jette un coup d'œil curieux sur ses deux illustres prisonnières, dont jusqu'à ce moment les traits lui avaient été cachés par l'obscurité : admirateur idolâtre de la beauté, la figure de la reine d'Angleterre ne fixe pas long-temps ses regards, il les détourne sur la princesse qui venait d'entr'ouvrir son voile pour descendre dans la chaloupe; ce mélange de douceur et [illegible] é répandu dans toute sa personne [illegible] rheur de ce front ingénu, e mo[illegible] rnat de ses joues, ces timides re[illegible] ttachés vers la terre, cet habit, emblème de la chasteté; enfin, ce genre de beauté inconnu au climat où vivait Malek Adhel, l'étonne, le frappe; il demeure interdit, il ne sait ce qu'il éprouve : jusqu'alors amant absolu des plus célèbres beautés de l'Asie, qui toutes maîtrisaient également ses sens, jamais son cœur n'avait été ému; pour la première fois il vient de l'être : le fier Arabe tremble devant une femme, et, sans lever les yeux, une vierge chrétienne vient d'enchaîner le frère du souverain de la Syrie, de l'Egypte, et des trois Arabies.



C'était beaucoup pour un vainqueur musulman d'être poli envers un sexe que Mahomet a destiné à l'esclavage. Malek Adhel, étranger à la croyance d'Europe, ne pouvait partager le respect religieux que l'habit de Mathilde inspirait à des Chrétiens, et, puisqu'il avait osé l'aimer, il devait oser le lui dire : aussi, chargeant un de ses officiers du soin de conduire la reine, il court à la princesse, l'enlève dans ses bras, la transporte dans la chaloupe, s'assied auprès d'elle, et veut s'emparer d'une de ses mains; mais la jeune vierge, épouvantée de l'audace du musulman, se rejette en arrière avec autant d'effroi que si l'abîme des enfers se fût ouvert devant elle; dans ce moment ses yeux se sont levés sur Malek Adhel, et la surprise la rend immobile; jusqu'à ce jour, elle s'était figuré un Sarrazin comme la plus hideuse des créatures, et semblable en tout à l'effroyable portrait que le Saint-Esprit nous fait de Satan dans les Ecritures : au lieu des traits du démon, elle aperçoit la plus majestueuse figure, un air fier et martial, un regard où la noblesse d'une belle âme se peint tout entière; étonnée, éperdue, ne sachant si un prestige infernal la séduit et l'aveugle, elle se précipite aux pieds de l'archevêque de Tyr qui vient d'arriver auprès d'elle, et, cachant sa tête contre sa robe, elle s'écrie : « O mon père, mon père.....! » Guillaume connaît l'extrême dévotion de Mathilde, et croit voir, dans le sentiment qu'elle éprouve, l'humiliation d'avoir été enlevée par un Infidèle et la douleur de se sentir sous sa dépen-



Musulmans contre les Chrétiens

dance; il la relève, l'encourage, et tandis qu'il la soutient d'une main, il porte l'autre vers son front qu'il incline devant Malek Adhel, en lui disant : « Seigneur, cette jeune fille que vous voyez devant vous, pâle et tremblante, n'appartient plus au monde : placée par sa naissance à côté du trône de Richard, elle en est descendue pour se consacrer à Dieu par des vœux d'éternelle chasteté : l'approche d'un homme est pour elle une souillure, et jusqu'à ce jour, nul chevalier chrétien n'a osé regarder d'un œil profane la vierge du Seigneur; permettez donc, ô noble Malek Adhel! que, renfermée dans l'intérieur de votre palais, à l'abri de tous les regards, fidèle à sa loi, elle demeure solitaire et cachée jusqu'à l'instant marqué pour sa délivrance par le ciel, le grand Richard, et l'illustre Saladin. » En achevant ces mots, il s'incline avec plus de respect encore et attend la réponse de Malek Adhel : celui-ci contemple longtemps la princesse, dont la confusion augmente encore la beauté; il jette de tels regards sur elle, qu'elle est obligée de cacher dans le sein de la reine son embarras et sa honte; cependant il garde le silence, hésite, ne sait à quoi se résoudre; à la fin, se tournant du côté de l'archevêque, il lui dit : « Pontife du Christ, vos paroles me semblent si étranges, que, pour y croire, j'ai besoin qu'elles me soient confirmées par la princesse elle-même; » alors, faisant quelques pas vers elle, il ajouta : « Serait-il vrai, Madame, que vos vœux soient tels qu'on vient de les exprimer, et que vous vous soyez condamnée volontairement à ensevelir dans une éternelle obscurité ces attraits qui étonnent, ravissent l'âme....? » Elle interrompt le prince, et sans le regarder, levant les yeux au ciel, elle dit: « Oh! que ne suis-je encore dans mon cloître, n'ayant jamais vu les traits ni entendu la voix d'un Sarrazin! Dieu tout-puissant, vous le savez si tous les vœux de mon cœur ne sont pas de vivre à jamais éloignée des ennemis de votre nom! — Vous voyez, illustre Malek Adhel, que je ne vous en impose pas, lui dit l'archevêque. — Oui, mon père, reprit le prince avec fierté, j'y vois les effets de cette religion fanatique que vous nommez la *très-sainte*, tandis que vous taxez la nôtre d'être impie et barbare; cependant, toute barbare qu'elle est, jamais elle n'a commandé à nos guerriers d'aller ravager votre patrie, ni à de jeunes et célestes beautés de quitter le monde et ses plaisirs pour s'ensevelir *toutes vivantes* dans un tombeau : au reste, la princesse est libre, elle vivra dans mon palais conformément à ses volontés, et je saurai respecter jusqu'à ses absurdes serments. »

En achevant ces mots, Malek Adhel s'éloigna, et ayant divisé l'équipage chrétien sur plusieurs chaloupes, il remonta dans l'esquif qui l'avait amené, et précéda ses prisonniers à Damiette.

Les princesses, en débarquant sur le port, trouvèrent deux litières qui les attendaient; on présenta un cheval à l'archevêque; le reste des prisonniers suivit à pied, hors le brave Montmorency, qui, n'ayant cédé qu'au nombre dans le combat, était couvert de glorieuses blessures, et, pâle, inanimé, fut mis sur un brancard, et porté presque sans vie au palais.

Durant la route, Mathilde, seule avec elle-même, repassait dans sa pensée tous les funestes événements dont ce jour avait été témoin; elle frémissait au souvenir de la témérité de l'Infidèle; mais en même temps elle s'étonnait de ne pas sentir pour lui une plus invincible horreur. Comment surtout, se disait-elle, n'ai-je pas aperçu en lui quelques traits du démon auquel il est livré? Sans doute la cause en est dans le trouble où ses discours impies avaient jeté mes esprits; et, en réfléchissant ainsi, la princesse éprouvait une secrète curiosité de revoir le jeune Arabe, afin de découvrir le signe réprobateur dont Dieu devait l'avoir marqué.

Malek Adhel habitait à Damiette l'antique palais des califes fatimites; là tout brillait de la magnificence de ses anciens possesseurs; on n'y marchait que sur le marbre; on n'y voyait que des colonnes

de jaspe et de granit, et le faste de l'extérieur n'égalait pas encore celui du dedans : des appartements sans nombre, d'immenses jardins, étaient occupés par le sérail ; des eunuques veillaient aux portes secrètes, et des gardes superbement vêtues, aux portes extérieures ; mais le prince a destiné un autre palais pour la reine et les Chrétiens ; quoiqu'étranger aux mœurs de l'Europe, il en connaît assez les délicatesses, pour savoir qu'une souveraine rougirait d'habiter avec des esclaves, et qu'un séjour de volupté est horrible aux yeux du saint archevêque ; c'est donc dans un palais séparé qu'il fait conduire la reine et toute sa suite. Il veut qu'elle n'y soit servie que par des Chrétiens ; il permet à Guillaume d'y célébrer les mystères de son culte, et consent même que les seigneurs et les chevaliers qui formaient le cortége de Bérengère soient introduits chez elle à certaines heures du jour. De grands et solitaires jardins entourent ce palais ; quoique attenants à ceux du sérail, ils en sont séparés par de hautes murailles, et n'ont entre eux aucune espèce de communication.

Le luxe oriental qui éclate dans cette demeure étonne la reine et révolte l'humble novice : de riches tapis de Perse s'étendent sous leurs pieds, les plus doux parfums de l'encens et de la myrrhe brûlent de tous côtés, et, dans un vaste salon de jaspe, des piles de carreaux enrichis de broderies entourent un bassin, où quatre amours de porphyre versent une onde claire et rafraîchissante. Des rideaux de gaze et des jalousies entr'ouvertes ne laissent percer qu'un demi-jour, et cependant n'empêchent pas qu'on ne distingue dans les jardins le doux balancement des orangers et des roses, et les guirlandes que le jasmin et la vigne forment autour des fenêtres du palais.

Le plus riche de ces appartements est destiné pour la reine ; Mathilde choisit le plus simple, et, au milieu de ces murs revêtus de marbre et de dorure, elle regrette son obscure et étroite cellule : l'archevêque, profondément affligé de l'esclavage de la reine et des Chrétiens, déteste d'autant plus le faste qui l'entoure, que son cœur est plus rempli d'amertume ; il s'enferme dans un réduit ignoré du palais : pour tous meubles il ne veut qu'un lit grossier, pour seul ornement qu'une croix : là, il prie jour et nuit pour la délivrance de ses frères, et ne sort de cette retraite que pour aller leur porter des secours et des consolations.

Aussitôt que les princesses furent arrivées dans leur palais, Malek Adhel leur envoya des corbeilles pleines des fruits les plus exquis et des glaces de toute espèce ; mais, joignant le respect à la générosité, il ne se présenta point devant elles ; il leur fit même dire qu'aucun Musulman n'entrerait chez elles sans leur aveu, et que lui-même n'oserait s'y montrer que quand il aurait quelques nouvelles satisfaisantes à leur apprendre.

Durant la triste nuit qui suivit cette triste journée, les princesses cherchèrent en vain un sommeil que le souvenir de leurs malheurs interrompait sans cesse : Bérengère, occupée seulement de son époux, mouillait de pleurs sa couche solitaire, et ne pouvait adresser à Dieu que les accents passionnés d'un amour au désespoir : Mathilde, aux pieds du souverain Juge, lui offrait ses larmes et ses prières ; et, s'efforçant de soumettre son âme à l'affliction qu'il lui avait envoyée, elle disait : « O grandeur infinie ! je romprai mon cœur plutôt que de murmurer contre vos décrets, et le vase de terre ne s'élèvera point contre la main qui l'a formé. Heureuse encore que vous m'ayez donné votre loi pour soutien, afin qu'elle adoucisse l'amertume des jours mauvais, et m'empêche d'être accablée de douleur dans mes épreuves. »

Le lendemain, les princesses se réunirent dans un cabinet solitaire dont elles résolurent de faire leur oratoire : on voyait sur le visage pâle de Mathilde l'empreinte d'une douleur calme et résignée, telle que la piété l'approuve et la permet, tandis que la reine portait sur ses traits défigurés l'image de la profonde

désolation qui régnait au fond de son âme. L'archevêque en ce moment entra chez elles; il venait de quitter la prière pour un soin plus important encore, il venait consoler l'affligée; digne et noble prérogative de son ministère, que sa charité ne lui permettait jamais de négliger : mais la reine, accablée de tristesse, n'était pas encore en état de l'entendre, et, sans oser le dire, elle sentait au fond de son cœur que sa blessure ne cesserait de saigner que le jour où elle serait rendue à Richard; cependant, afin de pouvoir envisager un terme à ses maux, elle interroge Guillaume, et lui demande de l'instruire du caractère de Saladin, et des espérances qu'elle peut fonder sur la protection de Malek Adhel. « Mon père, lui dit-elle, vous, né dans l'Asie, depuis trente ans patriarche de Tyr, conseiller, ami des rois de Jérusalem, ayant été chargé par eux plusieurs fois d'ambassades auprès du soudan, vous devez connaître mieux que personne la cour, les usages, les caractères de nos ennemis, et m'indiquer par quels moyens on peut obtenir d'eux la grâce d'où dépend ma vie. »

« Hélas ! répondit Guillaume, il n'est que trop vrai que j'ai vu naître et croître cette puissance de Saladin, qui a renversé le trône de Jérusalem et qui menace maintenant toute l'Asie; je pourrai vous apprendre, sans doute, par quel chemin il est parvenu à ce comble de gloire où nous le voyons maintenant : je connais sa cour, sa puissance, et ses intrigues; je connais les vertus qui le distinguent et les vices qu'on lui reproche; je connais surtout le grand ascendant de Malek Adhel sur son esprit, et tout le parti que j'en aurais pu tirer pour l'avantage des Chrétiens, si on m'eût laissé seul maître de traiter avec ce prince, le plus généreux de tous les princes. Ah ! au lieu de s'entre-détruire par des guerres intestines, si nos chefs, nos Chrétiens d'Orient, eussent voulu écouter mes conseils, et qu'Amaury et Lusignan se fussent confiés à mon expérience, croyez que la Terre Sainte ne serait pas réduite à l'état déplorable où nous la voyons aujourd'hui. »

En achevant ces mots, l'archevêque soupira amèrement et se tut. Après un assez long silence, il reprit la parole et commença son récit, tandis que la reine et Mathilde, les yeux attachés sur lui, l'écoutèrent avec la plus profonde attention.

CHAPITRE IV.

« C'est à Damas, dans la cour de l'Atabek Noureddin, que Saladin et Malek Adhel furent élevés sous les yeux de leur père Ayoub. Celui-ci était loin de prévoir et de désirer la future grandeur de sa maison : fidèle à son souverain dont il était chéri et honoré, tantôt l'épée à la main il lui conquérait de nouveaux états, ou retiré dans son gouvernement de Damas, il s'occupait à lui former dans ses enfants, deux serviteurs aussi fidèles, aussi dévoués qu'il l'avait toujours été lui-même.

« Saladin n'annonçait pas dans son enfance ce qu'il devait être un jour : on ne distinguait en lui qu'une humeur indolente et des vertus paisibles, tandis que Malek Adhel, plein d'une ardeur guerrière, semblait avec la vie respirer les combats. Saladin, grave, froid, austère, réfléchissait beaucoup, parlait peu, repoussait tous les plaisirs, dédaignait l'amour, et ne voyait arriver qu'avec peine le moment où son âge le forcerait à prendre les armes. Malek Adhel, impétueux, intrépide, franc jusqu'à l'indiscrétion, se livrant avec excès à toutes les voluptés de la jeunesse, obtint par ses prières de verser son sang pour la patrie avant l'âge où la loi le permet aux Musulmans.

« C'est ainsi que le génie de Saladin, qui n'était né que pour commander, demeura muet tant qu'il fut contraint d'obéir; tandis que Malek Adhel se montra de bonne heure ce qu'il devait être toute sa vie, guerrier intrépide, ami sincère, et serviteur dévoué. Mais autant le caractère de ces deux frères était opposé,

autant tous deux étaient étroitement unis : ils ne se quittaient point sans regret, et ne se retrouvaient point sans joie. Cette amitié, cimentée par un même respect pour la loi de Mahomet, par une haine irréconciliable pour les Chrétiens, par des services mutuels, et surtout par le temps; cette amitié vive, profonde, qui serait l'objet de notre admiration, si ses effets ne nous avaient pas été si funestes, ne s'est point démentie jusqu'à présent, et paraît même augmenter de forces en augmentant de durée.

« Ce fut en Egypte qu'ils firent leurs premières armes, sous les ordres de leur oncle Shirkouh : celui-ci y avait été envoyé par l'Atabek Noureddin, pour chasser le calife fatimite qui régnait au Caire, et faire substituer à son autorité celle du calife de Bagdad. Shirkouh entra facilement dans un pays mal gardé, mal défendu, dont le nonchalant souverain avait abandonné le gouvernement à des tyrans subalternes. Cependant, à l'approche du général de l'Atabek, Ledin Allah se réveilla de son assoupissement; mais n'ayant aucun moyen de repousser un si formidable ennemi, il employa ses trésors pour le séduire, et lui fit offrir, pour prix de sa trahison, avec la moitié de ses richesses, la place de grand-visir, qui, par l'étendue du pouvoir, était au-dessus de celle du calife lui-même.

« Shirkouh fut ébloui par la magnificence de ces promesses, et son ambition l'emportant sur sa fidélité, il promit de soutenir les droits de Ledin Allah, et d'abandonner ses anciens maîtres. A cette nouvelle, l'âme de Malek Adhel se révolta, il osa reprocher à son oncle la trahison dont il se rendait coupable; Shirkouh, offensé d'une telle audace, l'en eût puni sans doute, si Saladin n'eût intercédé pour son frère, et n'eût même obtenu de lui d'accompagner leur oncle le lendemain à l'audience du calife.

« La pompe éclatante de cette cour étonna les fils d'Ayoub, accoutumés à la simplicité de celle de Noureddin; mais ils la regardèrent avec des yeux bien différents. Tandis que la perfidie de Shirkouh remplissait d'indignation le cœur fier et généreux de Malek Adhel, Saladin sentait naître dans le sien des mouvements d'ambition qu'il avait ignorés jusqu'alors : ce n'était point qu'il enviât la grandeur de Shirkouh; la seconde place d'un empire n'était pas capable de l'arracher à sa paresse, mais il sentait en même temps que l'espoir de ne voir rien au-dessus de sa puissance, pourrait faire de lui un autre homme [1].

« Ces sentiments ne tardèrent pas à se développer; il ne fallait qu'une occasion pour déterminer Saladin : elle arriva : Shirkouh mourut, et Ledin Allah se voyant sans défenseur, et espérant en trouver un autre dans l'aîné des fils d'Ayoub, se hâta de lui offrir la place de son oncle. L'ambitieux Saladin, qui en voulait une autre, feignit pourtant de se contenter de celle-là, et s'excusa auprès de Malek Adhel de l'avoir acceptée, en l'assurant que son intention était de n'en user que pour concourir aux vues, et se conformer aux ordres de leur maître, Atabek. Malek Adhel le crut. Mais tandis qu'il s'éloigne du Caire, qu'il combat les Chrétiens, il apprend que Ledin Allah a perdu la vie, que Saladin est monté sur son trône, et exerce la suprême puissance : il ne peut croire que son frère trahisse ainsi la foi qu'il doit à Noureddin; il ne peut croire surtout que son frère l'ait trompé. Il quitte l'armée, au milieu de ses victoires; il accourt au Caire, et se présente devant Saladin; les larmes aux yeux, il lui peint, sous les plus vives couleurs, la honte qu'une pareille usurpation va faire rejaillir sur leur famille, le désespoir de leur vieux père Ayoub; il lui rappelle que c'est au maître qu'il veut trahir, qu'il doit jusques à la grandeur où il est parvenu. Saladin n'avait point oublié les bienfaits de l'Atabek; il respectait les cheveux blancs de son père, et aimait Malek Adhel comme jamais frère n'avait aimé un frère; cependant, inébranlable sur

1 Tous ces détails sur le caractère de Saladin sont vrais, et transcrits fidèlement de l'histoire de sa vie.

son trône, sentant que c'était là que le destin avait marqué sa place, les prières de son frère ne purent la lui faire abandonner; et Malek Adhel ne voulant ni combattre contre lui, ni le défendre contre Noureddin, ni demeurer spectateur oisif de la guerre, tourna ses armes contre les Chrétiens, et les fit trembler jusque dans Jérusalem.

« C'est ainsi, continua l'archevêque, que Malek Adhel, en refusant de prendre part à la grande querelle de Saladin avec l'Atabek, nous rendit victimes de son amitié pour son frère, et de sa fidélité pour son souverain. Je ne vous peindrai point les affreux ravages que son bras a exercés dans la Terre Sainte. Nous n'avons point eu de villes, nous n'avons point eu d'armées capables de résister à ce guerrier, surnommé à trop juste titre le *lion des combats*, et le *foudre des batailles*. Mais Rama et Tibériade rasées, Tripoli et Bethléem changées en un monceau de pierres, Ptolémaïs conquise, et Jérusalem enfin perdue pour la chrétienté, vous en disent plus que toutes mes paroles et que les larmes que je ne puis m'empêcher de verser au souvenir de pareils malheurs. »

L'archevêque s'interrompit une seconde fois en cet endroit, pour donner un libre cours à ses pleurs. Mathilde y mêla les siens, et aurait haï sans doute le cruel auteur de tant de calamités, si le ciel lui eût donné un cœur capable de haïr. « Mon père, dit-elle d'une voix timide à l'archevêque, il y a dans votre récit des choses qui confondent mon intelligence : comment accordez-vous des sentiments nobles et généreux au prince impie qui a renversé la cité sainte? se peut-il que les Infidèles aient quelques vertus? — Pour le malheur du monde et de la foi, ils en ont, ma fille, répondit Guillaume; vous rencontrerez dans plusieurs Sarrazins, et surtout dans Malek Adhel, la sincérité, le désintéressement, et la grandeur d'âme; mais toutes ces vertus ne sont qu'une écorce brillante, renfermant en elle une source de corruption, semblables à ces fruits dont nous parle l'Ecriture, qui charment l'œil par leur beauté, et ne laissent dans la bouche qu'une cendre amère et empoisonnée. » Mathilde, à ces mots, leva les yeux au ciel comme pour recommander à sa miséricorde ces malheureux Musulmans; et la reine s'écria : « Mais, mon père, dites-moi comment Malek Adhel, qui avait quitté l'Egypte pour ne pas favoriser l'usurpation de son frère, se trouve-t-il maintenant gouverneur de Damiette? — C'est ce qui me reste à vous apprendre, répondit l'archevêque; mais votre majesté permettra que je remette mon récit à un autre jour : en ce moment, le souvenir des maux de mes frères a fait saigner toutes mes plaies. Hélas! quel est celui qui les guérira? La couronne de notre tête est tombée; nos jours sont accomplis; notre fin est venue, et tout l'honneur de la fille de Sion s'est retiré d'elle : regarde, ô Eternel! notre affliction; vois s'il y a une *douleur comme notre douleur*, et ne ferme *point ton oreille* à nos cris, afin que nous n'*expirions pas* dans la détresse [1]! »

Durant les jours suivants, l'archevêque n'eut le temps de se trouver avec les princesses qu'à l'heure de la prière : plusieurs de ses moments étaient pris par Malek Adhel, qui l'interrogeait sur l'état de l'Europe, et le caractère des rois qui la gouvernaient : il consacrait le reste de sa journée à visiter les blessés et consoler les mourants; il s'arrêtait surtout auprès du lit de Montmorency; mais c'était moins pour affermir que pour admirer son courage; car ce jeune héros était soumis à Dieu à un tel point, qu'il aurait vu approcher la mort sans oser seulement regretter la gloire; cependant il y fut rendu à cette gloire pour laquelle il était né. Ses blessures se fermèrent, et Malek Adhel, en le sachant hors de danger par l'effet des soins qu'il lui avait fait prodiguer, Malek Adhel, noble et généreux, ne pensa point qu'il avait conservé un ennemi, mais qu'il avait sauvé un héros.

Enfin, quand l'archevêque fut libre de se retrouver auprès de la reine, elle le

[1] Lamentations de Jérémie.

[redacted]

ra de vouloir bien continuer l'his- des conquêtes de Saladin. Ils se réu- t avec Mathilde dans l'oratoire des esses, et Guillaume commença :

endant que Malek Adhel ruinait nos et nos campagnes, Noureddin se rait à châtier son infidèle émir : il t de rassembler une nombreuse ar- et s'avançait à grands pas vers l'E- , lorsque la mort le frappa, et dé- t ainsi la seule force qui pouvait 'e obstacle à l'ambition de Saladin : ci, en habile politique, se hâta d'é- r la veuve de l'Atabek, et ce ma- légitimant en partie son usurpa- Malek Adhel n'hésita plus à se ran- u parti de son frère, et dès-lors, nu par ce bras invincible, le trône ouveau sultan put défier toutes les nces de l'Orient réunies.

.es deux frères célébrèrent leur réu- par de nouvelles conquêtes : Mou- Damas, Alep, tombèrent sous leurs ; Jérusalem seule résistait encore; les guerres intestines qui la déchi- t, faisaient trembler tous les Chré- sur le sort qui lui était réservé.

Amaury n'existait plus; l'infortuné ouin V lui avait peu survécu, et le, sa sœur aînée, héritière du ume de Jérusalem, en avait fait cou- r roi Lusignan, son époux; mais oits de celui-ci n'étaient pas géné- ient reconnus. Plusieurs princes, ributaires, refusaient de lui prêter ent, et Conrad, marquis de Mont- t, lui disputait ses droits au trône. oncurrent, soutenu par Raimond, e de Tripoli, était un ennemi re- ible; et peut-être l'eût-il emporté, 'eût aliéné tous les esprits, par son tère dur, hautain, et inflexible; au que Lusignan, en cachant une am- a aussi démesurée sous un extérieur laire et affable, se faisait beaucoup partisans : d'ailleurs, profond rojets, et constant dans ses s, impétueux dans ses désirs, ours maître de ses mouvements, perfide peut-être, n'examinant jamais si un parti était injuste, mais s'il pouvait réussir, et cependant ayant l'art de persuader que ses propres intérêts n'étaient rien pour lui devant ceux de l'état, il avait obtenu de grands avantages sur un rival qui osait menacer les Chrétiens de les abandonner, pour s'allier à Saladin, s'ils ne forçaient pas Lusignan à lui céder la couronne.

« Ce fut dans ces circonstances que le roi de Jérusalem me fit appeler un jour dans son conseil, et me dit : « Mon père, si nous étions encore au temps de la première croisade, à ces temps heureux où les Chrétiens, soumis à un seul chef, sacrifiant avec joie leur bien particulier au bien général, étaient dignes de la céleste cause qu'ils étaient appelés à défendre, malgré la valeur et le nombre de nos ennemis, je ne les craindrais pas, et je ne me verrais pas réduit à l'humiliante nécessité de leur demander la paix; mais, mon père, depuis que les richesses de l'Asie ont corrompu les Chrétiens, qu'ils ont préféré l'or, les parfums, et les voluptés de l'Orient, à cette pauvreté, à cette austérité de mœurs, qui distinguaient jadis les vengeurs du fils de Marie; depuis que la Palestine enfin a vu naître successivement des princes de Sidon, des marquis de Tyr, des comtes de Joppé, des barons de Ramla, et tant d'autres seigneurs qui ont voulu se rendre indépendants du roi de Jérusalem, l'Empire, en divisant ainsi ses forces, les a perdues sans retour; et si nous n'obtenons de Saladin une trève qui nous donne le temps de demander et de recevoir des secours de l'Europe, je vois, en frémissant, le trône de Godefroi de Bouillon prêt à s'écrouler, et le tombeau du Christ, conquis par tant de sang et de sacrifices, retomber pour jamais sous la puissance de nos impies oppresseurs; dans cette affreuse situation, c'est à vos lumières, c'est à votre sagesse que j'ai recours, mon père. Révéré des Chrétiens, estimé même par nos ennemis vous êtes le seul qui puissiez soutenir notre cause avec succès : partez donc, mon père, rendez-vous à la cour de Saladin,

parlez-lui, parlez surtout à Malek Adhel, il a un grand ascendant sur l'esprit de son frère ; et, quoiqu'il nous ait fait plus de mal que personne, si j'en crois ce que la renommée publie à sa louange, il sera plus que personne touché de nos malheurs ; quant aux conditions de la trève, mon père, je m'en repose entièrement sur vous ; car je sais trop combien la gloire des Chrétiens vous est chère, pour craindre de la voir se ternir entre vos mains. »

« En consentant à me charger de cette honorable et difficile ambassade, je me rangeais, aux yeux de toute la chrétienté, du parti de Lusignan ; mais, quoique je n'estimasse pas son caractère, il me paraissait plus propre que celui de Conrad à ramener la paix dans l'Empire ; d'ailleurs, ses droits étaient bien plus justes, ils étaient même sacrés puisqu'il avait reçu le serment d'obéissance de tous ses sujets ; l'honneur, la religion me faisaient un devoir de le reconnaître pour mon souverain ; en conséquence, je n'hésitai pas à me rendre, d'après ses ordres, à la cour de Damas où Saladin résidait alors.

« Je puis dire que jamais ambassadeur ne reçut un accueil plus distingué que celui que j'obtins à Damas : dès le jour même de mon arrivée, je fus admis à l'audience du sultan ; il me reçut dans sa tente, dont le luxe et le faste étaient sévèrement bannis, et où il ne se distinguait lui-même, du reste de ses sujets, que par une plus grande simplicité dans ses habits ; en m'apercevant, il m'honora d'un gracieux sourire, et le prince son frere, s'avançant vers moi avec cet air de dignité et de franchise qui lui gagne tous les cœurs, me prit par la main et me dit : « Vénérable pontife, en vous envoyant vers nous, les Chrétiens nous annoncent enfin qu'ils veulent agir de bonne foi, et que nous pouvons prendre confiance en leurs promesses : mon frère est prêt à écouter vos propositions, et moi à les soutenir auprès de lui : quoique nous sachions bien que par votre exemple et votre éloquence, vous attiriez à votre foi presque tous les prisonniers sarrazins, nous n'ignorons pas non plus que ceux qui demeurent fideles à Mahomet n'en sont pas moins protégés par vous, et que votre charité s'étend sur tous les malheureux ; aussi recevez-vous dans cette cour les mêmes respects, les mêmes hommages qu'on vous rend sans doute à celle de Jérusalem ; quiconque sème partout les bienfaits doit recueillir partout la reconnaissance ; un homme tel que vous ne peut avoir que des amis, et je jure, en dépit de la croyance qui nous divise, qu'il n'en trouvera nulle part un plus sincère et plus ardent que Malek Adhel. » La chaleur avec laquelle ce prince prononça ces paroles émut tous les assistants, et me toucha au point de me faire verser quelques larmes. Peut-être, continua l'archevêque, en s'adressant à la reine, votre majesté trouvera-t-elle que la modestie aurait dû fermer ma bouche sur de pareils éloges, mais c'est bien moins la vanité que le désir de vous faire connaître Malek Adhel qui m'engage à les répéter. — Mais, mon père, interrompit vivement Mathilde, comment n'avez-vous pas profité de votre séjour auprès de ce prince pour ouvrir ses yeux à la lumière ? — Je l'ai tenté plus d'une fois, ma fille, reprit Guillaume, mais sans doute l'instant marqué par Dieu n'était pas arrivé encore : je veux croire qu'il viendra, et qu'une âme si magnanime ne restera pas éternellement dans les ténèbres. — Mon père, continua la princesse, ne priez-vous pas quelquefois pour sa conversion ? — Tous les jours, ma fille, car une pareille conversion serait plus utile à la chrétienté que le gain de plusieurs batailles ; et, si la reine le permet, chaque matin et chaque soir nous implorerons pour le prince, dans nos prières communes, le Dieu des miséricordes. » Bérengère assura qu'elle y consentait de grand cœur, et la princesse ajouta un peu vivement : « Mon père, vous nous continuerez demain votre intéressant récit : mais maintenant, je crois que l'heure de la prière a sonné. » L'archevêque se leva à ces mots pour com-

mencer les saintes cérémonies; on assembla tous les Chrétiens captifs qui par leur rang, pouvaient être admis en la présence de la reine. On voyait près de l'autel le vieux duc de Norfolk; courbé par le poids des ans, il ne demandait à Dieu qu'assez de vie pour aller mourir dans le camp des Chrétiens : plus loin, quelques femmes éplorées élevaient leurs mains et leurs cœurs vers celui qui pouvait seul mettre fin à leur esclavage : un peu plus loin, le jeune Josselin de Montmorency, pâle, faible encore, jetait un regard timide sur la fille des rois, et s'étonnait que ce ciel, qui se l'était réservée, eût permis qu'elle tombât sous le joug des Infidèles. La reine, prosternée devant son prie-dieu, sur des coussins de velours, occupée d'un sentiment unique, ne pouvait parler et prier que pour un seul objet, tandis qu'agenouillée sur le marbre, Mathilde, du fond d'une conscience tranquille, faisait monter vers le ciel, pour la conversion du prince, des prières innocentes et pures qui auraient pu se mêler avec celles des anges.

CHAPITRE V.

Peu de jours après, l'archevêque se disposait à continuer aux princesses l'histoire des succès de Saladin, lorsqu'un eunuque noir, apportant un message de Malek Adhel, fut introduit chez la reine, et lui dit que le prince la faisait prévenir qu'ayant une nouvelle importante à lui communiquer, il allait se rendre dans l'instant auprès d'elle.

A cette annonce, la jeune vierge rougit et se leva en regardant l'archevêque, comme pour lire dans ses yeux si elle devait s'éloigner ou attendre le prince. Guillaume réfléchit quelques minutes, puis, prenant Mathilde par la main, il la fit asseoir entre la reine et lui. « Il faut rester, ma fille, lui dit-il; la moindre marque de défiance pourrait offenser le prince, et le plus sûr moyen de contenir les âmes grandes et généreuses, est d'avoir l'air de se fier à elles; d'ailleurs, Malek Adhel a, par sa discrétion, mérité notre confiance, puisque, depuis votre séjour à Damiette, voici la première fois qu'il ose se présenter devant vous. » A ces mots, la docile Mathilde s'assit en baissant son voile sur son front virginal. Bérengère, toujours occupée de son époux, ne doutait pas, du moment qu'on lui annonçait une nouvelle importante, qu'il pût être question d'autre chose que de lui; elle allait interroger l'archevêque, lorsqu'elle fut interrompue par Malek Adhel, qui, suivant de près son message, parut tout-à-coup devant eux.

Après s'être avancé vers la reine et l'avoir saluée d'un air également doux et respectueux, il se retourna vers la princesse, la regarda long-temps et non sans émotion. A la fin s'adressant à l'archevêque, il lui dit : « Vénérable père des Chrétiens, ce n'est pas d'aujourd'hui que nous nous connaissons; si nos croyances sont différentes, j'ose penser que nos âmes ne le sont pas, et qu'en parlant de moi à mes illustres captifs, vous ne m'avez pas représenté comme un maître implacable et un ennemi sans miséricorde ? — Les princesses peuvent vous dire, répondit Guillaume, dans quels termes je me suis exprimé sur votre compte. — Seigneur, interrompit vivement Bérengère, l'archevêque nous a confirmé ce que la renommée nous avait déjà appris; nous savons que Malek Adhel est un héros aussi brave que magnanime, toujours vainqueur au champ de bataille, toujours clément après la victoire; si, les armes à la main, il subjugue les plus fiers courages, quand il les a posées, il ne résiste point aux larmes de l'infortune. Seigneur, vous voyez devant vous une reine gémissante; ce n'est point son trône qu'elle pleure et vous redemande, c'est son époux, un époux que seul vous pouvez lui rendre, puisque vous êtes maître de son sort. — Non, Madame, je ne le suis point, reprit Malek Adhel avec attendrissement; si je l'étais, soyez sûre que vos chaînes seraient déjà brisées; mais j'ai voulu vous dire moi-même que demain j'envoie demander votre liberté à mon frère, au grand Saladin, après

Mahomet le plus grand des humains ; il ne voudra pas prolonger vos peines ; confiez-vous à sa bonté, Madame, à mes prières, et à son amitié pour moi. Mais ne pourrais-je savoir, continua-t-il, en s'adressant à la princesse, avec un sentiment de crainte et d'embarras dont il s'étonnait lui-même, ne pourrais-je savoir si la sœur de Richard partage l'opinion flatteuse que la reine a de moi, si elle daigne me regarder aussi favorablement ? » La vierge, qui avait toujours tenu ses yeux baissés vers la terre depuis l'entrée du prince, les releva timidement vers lui à cette question, et répondit : « Comment pourrais-je avoir une opinion à cet égard, quand ma pensée ne peut comprendre qu'il soit quelques vertus parmi les Infidèles ?.... Mais, s'il est vrai qu'ils en possèdent, quels prodiges d'ingratitude sont-ils donc, puisqu'ils méconnaissent le Dieu de qui ils les tiennent ? » Le prince tressaillit à ce mot ; la hardiesse d'une telle parole et la timidité du maintien de la princesse offraient un contraste si étrange, qu'il la regardait en silence sans pouvoir ni lui répondre, ni la comprendre ; Bérengère craignant qu'il ne fût offensé, se hâta d'excuser sa sœur : « Pardonnez, Seigneur, lui dit-elle, la témérité d'une jeune fille qui, élevée loin du monde, ne connaît que la loi de Dieu, et ignore le respect que l'on doit aux grands de la terre ; mais son intention est si louable, que la manière dont elle s'est exprimée ne doit point vous irriter. — M'irriter ! interrompit vivement le prince ; ah ! Madame, soyez sûre qu'il n'est pas en la puissance de la princesse d'Angleterre de pouvoir m'irriter contre elle. — En disant toute sa pensée, la princesse Mathilde n'a fait que suivre son devoir, reprit le pieux Guillaume, car le Dieu qui l'inspire, ce Dieu auquel elle est consacrée, ne permet point que son zèle soit arrêté par de frivoles considérations ; qu'est-ce que la naissance, qu'est-ce que le rang et les honneurs du monde pour celle qui les a sacrifiés à son salut ? Prince, ajouta-t-il, en s'adressant à Malek Adhel, ce langage ne doit point vous surprendre, car si vous vous rappelez les fréquents efforts que j'ai faits pour vous attirer au vrai Dieu durant mon séjour à Damas, les vœux de mon cœur vous sont bien connus, et vous pouvez imaginer avec quelle ardeur je joins mes prières à celles que la reine et la princesse adressent chaque jour au ciel pour votre conversion. — Est-il vrai, s'écria Malek Adhel, en jetant des regards pleins de feu sur Mathilde, est-il vrai qu'une bouche si charmante prononce mon nom sans colère ? Est-il vrai, Madame, que, malgré ma croyance, vous preniez quelque intérêt à moi ? »

La princesse, les yeux attachés vers la terre, et la rougeur sur le front, lui répondit d'une voix calme : « Votre croyance me fait horreur ; votre aveuglement me fait pitié. L'empire du démon, qui s'étend à l'aide de votre bras, ferait place à celui du Christ, si vos yeux s'ouvraient à la lumière ; puis-je trop demander cette grâce à Dieu ? — Ah ! Madame, interrompit le prince, en saisissant sa main, il faut bien que ce Dieu ne soit pas le vrai Dieu, car s'il vous entendait, et qu'il fût tout-puissant, résisterait-il à votre voix, et n'exaucerait-il pas vos prières ? » La vivacité du jeune Arabe troubla la vierge ; elle retira sa main, fit quelques pas en arrière, et levant vers l'archevêque des yeux pleins de confusion et d'innocence, elle lui dit : « Ne puis-je pas me retirer maintenant, mon père ? » Guillaume lui fit signe qu'elle le pouvait ; Malek Adhel n'osa point la retenir, mais à peine fut-elle sortie, qu'il s'écria : « De quel ciel cette fille est-elle descendue ! Assurément ce n'est point une créature humaine, et les houris que le Prophète nous promet ne peuvent avoir cette ravissante beauté. — La beauté de la fille des rois n'est point une beauté profane, répondit gravement l'archevêque ; elle vient du dedans, et ses traits brillent de la pureté de son âme : si elle perdait son innocence, elle ne serait plus qu'une beauté ordinaire. — Non, non, interrompit le prince, l'amour lui prête-

[redacted]

rait, s'il est possible, de nouveaux charmes. Heureux, mille fois heureux celui qui la verra embellie par l'amour! » A ce mot, le cœur de l'archevêque fut saisi d'effroi; car dès-lors il prévit et les désirs du prince et les dangers de Mathilde; mais sa longue expérience lui fit sentir l'obligation d'opposer la ruse à la force; il feignit donc de n'avoir pas compris le sens de ces paroles; et la reine, qui les avait à peine écoutées, rompit le silence, et suivant toujours la seule pensée qui l'occupait, elle dit : « Seigneur, vous n'ignorez point sans doute ce qui se passe au camp des Croisés : s'est-il livré quelque bataille? mon époux a-t-il combattu? le vaillant, le noble Richard n'est-il point blessé? — Si j'en crois les nouvelles que je reçois de l'armée, répondit Malek Adhel, la discorde qui règne parmi les Chrétiens aura bientôt mis fin à cette funeste guerre, sans que nous ayons à peine besoin de les combattre; depuis l'arrivée du roi d'Angleterre en Syrie, il n'y a point eu d'action générale; mais seulement quelques combats particuliers, où votre époux a fait briller sa valeur et s'est acquis une gloire nouvelle, sans qu'il en doive rien coûter à votre repos : peut-être, Madame, pourrai-je vous en dire davantage à mon retour. — Eh quoi! seigneur, interrompit Bérengère effrayée, partez-vous pour Ptolémaïs, et votre invincible épée va-t-elle se diriger contre le cœur de mon époux? — Non, Madame, reprit le prince : la volonté de mon frère me retient encore en Egypte; il me commande de me rendre au Caire, pour y rassembler de nouvelles troupes, et je reviendrai attendre ici le moment où il m'ordonnera de les lui amener. Durant mon absence, vous commanderez seule dans ce palais, vos moindres ordres y seront respectés : je demande seulement qu'en faveur de nos usages, qui commandent aux femmes une retraite sévère, les seigneurs de votre cour se montrent peu chez vous, et que vous ne donniez à aucun le droit d'entrer dans vos jardins. Cette demande ne vous regarde point, mon père, continua-t-il, en s'adressant à l'archevêque; le respect dû à votre caractère, la profonde vénération que vos vertus m'ont inspirée, me disposeraient plutôt à obéir à tous vos ordres, qu'à oser vous en donner : je sens que vous êtes ici la seule consolation et l'unique appui des princesses; ne les quittez donc point, et que la liberté que je vous laisse de ne jamais les perdre de vue, vous assure du moins de la pureté de mes intentions. » Alors il réitéra à Bérengère la promesse de parler en sa faveur à Saladin, et sortit de l'appartement.

A peine furent-ils seuls, que Guillaume dit à la reine : « Votre majesté ne frémit-elle pas des dangers auxquels la princesse va être exposée? Sa beauté a enflammé l'Infidèle, et je ne connais que trop Malek Adhel : son âme est généreuse, mais ses passions sont violentes; et habitué comme il l'est à les écouter, si Dieu ne vient au secours de la vierge, sa vertu ne la sauvera pas. — Mon père, reprit la reine, ne vous exagérez-vous pas vos craintes? Suffit-il d'un jour, d'un instant, pour faire naître une passion? Le prince ne connaît point ma sœur, il n'a vu que sa beauté; et, quoique la beauté soit beaucoup, ce n'est pas assez cependant pour inspirer un attachement durable. — Madame, répondit l'archevêque, nous ne sommes point ici en Europe, où les femmes, libres dans leurs choix, ont besoin de temps pour aimer et pour être aimées, parce qu'elles ne peuvent former que des liens exclusifs et indissolubles, que le bonheur de ces liens ne s'appuie que sur des vertus, et que les vertus ne se découvrent qu'avec l'aide du temps; mais en Orient, où les femmes sont assujetties à un maître qui en dispose à son gré, les qualités de l'âme sont comptées pour rien, les charmes extérieurs sont tout, et pour les voir et s'en laisser enflammer, il ne faut qu'un instant. — Ainsi, mon père, vous croyez donc que le prince a conçu de l'amour pour Mathilde? — Je suis surpris qu'un pareil malheur ait échappé à la pénétration de

votre majesté. — Mais, mon père, pourquoi appeler cet amour un malheur? Ne savez-vous pas qu'il est impossible de résister à ce qu'on aime? et s'il est vrai que Mathilde soit chère au prince, elle n'aura besoin que d'un mot pour faire tomber nos chaînes, et obtenir de lui qu'il nous renvoie au camp des Croisés. — Mon caractère, reprit Guillaume avec gravité, m'a toujours préservé de ce délire que vous nommez amour; mais, autant qu'il m'a été permis de l'observer dans les autres, il m'a paru que, pour l'homme qui en était atteint, il n'y avait ni devoirs, ni serments, ni rien de sacré sur la terre, qu'il ne consentît à braver, et qu'enfin il était capable de tout faire pour l'objet de son amour, si ce n'est de lui immoler cet amour, et de lui sacrifier ses désirs; ainsi, je puis bien croire que Malek Adhel accorderait tout aux prières de la princesse, hors ce qui toucherait les intérêts de sa passion; pourvu qu'elle lui reste, peut-être romprait-il nos chaînes; mais, Madame, serait-ce assez, et si votre sœur ne vous suivait pas, auriez-vous le courage de partir? — Mon père, reprit la reine en hésitant, de quel secours ma présence pourrait-elle être à Mathilde? que dis-je, ne lui serais-je même pas plus utile, en allant demander à Richard de venir la délivrer l'épée à la main, qu'en restant à gémir ici avec elle? Sans doute, mon père, vous ne vous défiez pas de sa vertu, et vous ne pouvez croire qu'un prince, tel que vous nous avez peint Malek Adhel, soit capable d'une violence criminelle? — Je vois, reprit l'archevêque d'un air surpris, qu'on ne peut porter la tendresse conjugale plus loin que votre majesté, puisqu'elle pourrait vous donner le courage d'abandonner la princesse. Non, Madame, je ne me défie point de la vertu de cette chaste enfant; mais, auprès de Malek Adhel, la séduction sera terrible, et jamais peut-être plus rude combat n'aura éprouvé l'innocence. Votre majesté connaît trop bien l'ardent amour qui m'attache à la foi du Christ, pour supposer qu'un prince mahométan puisse m'inspirer un fol enthousiasme; mais, j'ose vous le déclarer, Madame, ni Philippe-Auguste, ni l'illustre Richard, les deux plus grands rois de la chrétienté, ne possèdent cette réunion d'éclatantes vertus, cette grâce de l'esprit, ce charme entraînant du cœur, qu'on remarque dans Malek Adhel; mais dans l'erreur à laquelle il est livré, tant de brillants avantages ne sont que des sources de corruption, et ne servent qu'au malheur du monde: vous le dirai-je, Madame, ils ont séduit une fille chrétienne, une fille qui était née près du trône, dans cette Jérusalem où son père avait régné, et où son Dieu était mort, la fille d'Amaury et de Marie, nièce de l'empereur de Constantinople, cette Agnès si célèbre dans tout l'Orient par sa beauté et par sa valeur, qui, l'épée à la main, brava mille fois la mort, et s'élevant ainsi au-dessus des habitudes de son sexe, *dont elle voulait* être la gloire, en *devint bientôt l'opprobre*, en en méconnaissant *les devoirs* comme elle en avait oublié la pudeur. Fière héroïne, toi qui méprisais les modestes vertus de tes compagnes, qui riais de les voir se plaire dans la retraite et l'obscurité, et t'enorgueillissais de ta supériorité, parce que tu pouvais répandre le sang, pour avoir eu un cœur sans pitié il n'a pas été sans faiblesse; et sans doute, si, au milieu des exercices des guerriers, du bruit des batailles, et des regards des hommes, tu n'avais pas appris à ne rougir de rien, tu aurais rougi de ton amour pour un Sarrazin. — Que dites-vous? ô ciel! s'écria la reine avec effroi. — Une vérité cruelle, affreuse, au souvenir de laquelle mon cœur saigne tous les jours : mais j'entrerai dans tous les détails de cette déplorable aventure, lorsque je reprendrai l'histoire de Saladin, et peut-être alors pourrez-vous mieux juger de ce que nous avons lieu de craindre et d'espérer du caractère de Malek Adhel. »

Peu de jours après cette conversation, la reine fit dire à l'archevêque qu'elle allait se rendre avec Mathilde dans le berceau d'orangers le plus voisin du palais,

[redacted]

et qu'elle le priait de venir les y joindre, afin de leur achever le récit qu'elles étaient si impatientes d'entendre.

Bérengère et sa sœur, se tenant par le bras, couvertes de leurs voiles, descendirent dans les jardins. En attendant l'archevêque, elles se promenaient tranquillement autour du berceau d'orangers, lorsque tout-à-coup, du milieu d'un épais buisson, dont les branches touffues s'étendaient le long de la muraille qui fermait le jardin, un bruit inattendu les fit tressaillir. Bérengère s'avança : elle vit avec surprise une petite porte secrète, fabriquée dans le mur, se dérobant à tous les regards sous le feuillage qui la cachait, s'ouvrir à l'instant, et une esclave tremblante, éperdue, accourir et tomber à ses pieds. A la vue d'une suppliante, Mathilde, dont la frayeur avait suspendu la marche, vint à elle pour la relever; mais l'esclave, collant ses lèvres sur la robe de la princesse, s'écria : « O cher et saint habit! ô brillante et bienheureuse croix! ô vierge digne de la porter, soyez bénie mille fois! Ah! Madame, ajouta-t-elle, en se débattant contre Mathilde qui s'efforçait toujours de la relever, que vos chastes mains ne me touchent point : je suis une malheureuse souillée du plus noir des crimes; j'ai renié mon Dieu et ma patrie, pour suivre en ce lieu impie ma royale et coupable maîtresse. Séduite par le plus grand des héros, elle sacrifia tous ses devoirs à sa folle passion, et ne doutait point de régner toujours dans le cœur de Malek Adhel, et de partager avec lui la puissance de Saladin; mais au lieu de cette gloire, de ce bonheur qu'elle attendait, Malek Adhel l'accable de mépris; il traite la fille d'Amaury, qui s'est donnée à lui, comme les esclaves qu'il achète; elle se meurt de douleur et de honte. Plus d'une fois elle a voulu reprendre ses armes, et quitter ce séjour abominable; l'amour la retenait, et plus encore la crainte de reparaître dans sa patrie irritée : quelquefois, saisissant sa redoutable lance, elle a voulu appeler au combat son ingrat amant : il lui répondait qu'il ne savait pas se battre contre une femme, ni aimer une femme qui savait se battre; enfin, Madame, quand nous avons appris que vous étiez prisonnière à Damiette, mais traitée en reine par Malek Adhel, j'ai conjuré ma maîtresse de me permettre de chercher le moyen de parvenir jusqu'à vous, afin d'implorer votre secours : sa fierté ne pouvait s'y résoudre; mais ce matin, un nouvel affront l'a déterminée à briser, si elle peut, les chaînes où on la retient, et à remettre son sort entre vos mains. Le croiriez-vous, Madame? ce n'était point assez pour le prince de confondre la fille d'Amaury avec la foule de femmes qui remplit son sérail; ce n'était point assez de la traiter avec une froideur insultante; ce n'était point assez enfin de renoncer à elle; il veut la livrer à un autre époux, avant de partir pour le Caire. En sortant de votre palais, Madame, le prince a déclaré à toutes ses femmes qu'il allait leur choisir des époux parmi les émirs de la cour, et cet ordre humiliant, auquel des esclaves pouvaient obéir, croiriez-vous qu'il a osé le donner aussi à la princesse de Jérusalem! Celle-ci, justement indignée, lui a répondu qu'elle voulait quitter à l'instant même le palais du tyran qui la menaçait d'un pareil opprobre : Malek Adhel s'y est opposé. « En vous donnant à moi, lui a-t-il dit, en adoptant le culte de Mahomet, vous êtes devenue esclave, et les lois du sérail m'interdisent de vous rendre la liberté; choisissez donc, ou de l'époux que je vous propose, ou d'une éternelle captivité; et qu'à mon retour du Caire, je vous trouve déterminée. » En achevant ces mots, il s'est éloigné, et la princesse, désespérée, se jetait sur son poignard pour terminer sa misérable vie, lorsque j'ai arrêté sa main : alors, à force de prières et de gémissements, j'ai obtenu d'elle de venir en son nom implorer votre protection. « Va donc, m'a-t-elle dit, va supplier cette reine d'Europe de jeter un regard de pitié sur mon infortune : dis-lui de quel affront la princesse de Jérusalem est menacée, c'en

sera assez sans doute pour l'engager à m'y soustraire. » Aussitôt, Madame, j'aurais volé dans votre palais, si j'avais été libre de sortir de celui du prince; mais, ne l'étant point, j'ai cherché par quel moyen je pourrais arriver jusqu'à vous; en marchant le long des murs du jardin du sérail, j'ai découvert une issue secrète, cachée comme de ce côté-ci, par d'épaisses touffes de verdure, et qui est ignorée de Malek Adhel lui-même; c'est par là, c'est sous mes habits, que ma maîtresse viendra tomber à vos sacrés genoux, et je vous conjure, au nom du divin Sauveur, qui ne repoussa jamais les cris du cœur brisé, je vous conjure d'arracher cette triste victime des mains du cruel Sarrazin qui l'outrage, et de vouloir bien protéger sa fuite et la mienne. »

En parlant ainsi, l'esclave prosternée baissa son front sur la poussière et attendit la réponse de la reine. Bérengère ne la fit point attendre; son cœur tendre et compatissant était toujours empressé de soulager les pleurs de l'infortune et du repentir; elle répondit donc avec une dignité mêlée d'indulgence, que, quoique esclave elle-même, elle promettait à la fille d'Amaury de mettre tous ses soins à favoriser son évasion, dans le cas où elle ne pourrait pas obtenir de Malek Adhel la permission de la laisser partir librement : « Mais, ajouta-t-elle, j'exige une promesse de la princesse de Jérusalem; après une faute comme la sienne, elle doit sentir que le monde lui est à jamais fermé, et qu'il ne peut plus y avoir d'asile pour elle parmi les Chrétiens, que dans le cercueil de la pénitence. — Oui, Madame, s'écria l'esclave, c'est bien là où nous voulons nous ensevelir toutes les deux, et où d'éternelles larmes n'effaceront jamais assez notre irréparable faute. — Si telle est votre intention, reprit la reine, recevez ma parole royale de ne jamais vous abandonner ni l'une ni l'autre : mais dites-moi, sait-on quel est le motif de l'étrange conduite du prince, et pourquoi ses femmes lui sont devenues tout-à-coup si odieuses. — On assure, Madame, repartit l'esclave, qu'un amour nouveau, né d'un regard et d'un instant, en est cause; que cet amour pur, chaste, généreux, semblable à celui qu'éprouvent nos chevaliers, et digne en un mot de l'objet qui l'inspire, est ce qui ferme le cœur de Malek Adhel à tout autre désir. — Et nomme-t-on, demanda la reine, celle qui a produit un si merveilleux effet? — Oui, sans doute, Madame, on la nomme; mais votre majesté me pardonnera si le respect qu'inspire un nom si beau, si révéré, m'empêche de le prononcer devant elle. »

Bérengère pénétra facilement ce que l'esclave voulait taire, mais Mathilde ne devina rien : elle avait écouté l'histoire de la fille d'Amaury avec une sorte d'effroi : son innocente pensée se refusait à comprendre des crimes si nouveaux, et cependant elle ne pouvait s'empêcher d'être troublée par les images qu'on lui présentait : ne venait-elle pas d'entendre qu'une fille chrétienne avait renié sa patrie et son Dieu; qu'elle avait choisi un Musulman pour maître; qu'elle encensait les autels de Satan; et pourrait-on s'étonner de la secrète horreur qui remplissait son âme, et du tremblement universel qui l'avait obligée de s'appuyer contre un arbre pour se soutenir? « Mon Dieu! Madame, s'écria l'esclave, en se relevant tout-à-coup, n'est-ce point l'archevêque de Tyr qui s'avance vers vous? Ah! je fuis; je ne peux supporter encore sa présence; hélas! l'idée de paraître à ses yeux est la plus mortelle des craintes qui agitent ma maîtresse. — Les paroles du pieux Guillaume sont pourtant si consolantes et si douces! répondit la princesse. — Elles le sont pour vous, Madame, qui êtes pure et sans reproche, reprit l'esclave; mais pour les consciences criminelles, ô que les regards de l'homme de bien sont terribles! »

En parlant ainsi, elle referma vivement la petite porte sur elle, et la reine, s'avançant vers l'archevêque, lui raconta ce qu'elle venait d'entendre; Guillaume fut surpris, mais remercia le ciel de ce qu'il avait enfin touché le cœur de l'in-

fidèle princesse de Jérusalem. « Elle a tort de me craindre, dit-il; si son repentir est profond et sincère, je la soutiendrai contre les terreurs que l'énormité de son crime a dû lui donner. Et vous, ma fille, ajouta-t-il, en s'approchant de Mathilde, vous qui semblez encore épouvantée de l'effroyable histoire dont on vient de souiller vos chastes oreilles, croyez que la Providence n'aurait pas permis que vous entendissiez de pareilles choses, si leur connaissance ne devait pas vous être utile un jour : sans doute, vous êtes destinée à des épreuves dont votre seule innocence ne vous sauverait pas, et c'est parce que la sagesse divine a prévu que vous auriez besoin des lumières de la vertu, qu'elle vient d'ouvrir vos yeux à l'image du mal, pour vous faire mesurer l'abîme où les passions précipitent; mais, venez, mon enfant; suivez la reine avec moi; nous allons reprendre et finir l'histoire de Saladin; vous entendrez les malheurs de vos frères; vous pleurerez sur leurs châtiments, surtout sur leurs fautes, et vous apprendrez, par leur exemple, qu'il ne faut pas s'attendre à reposer doucement sur cette terre, mais à y souffrir beaucoup. »

A la vue de cet avenir qu'on lui présentait, Mathilde soupira profondément; et agitée de mille craintes confuses qu'elle ne pouvait ni comprendre ni définir, elle s'achemina en silence vers le berceau d'orangers, où l'archevêque reprit en ces termes le triste récit des victoires musulmanes.

CHAPITRE VI.

« Je n'avais pas encore passé un mois à la cour de Damas, que, grâce à la protection de Malek Adhel, j'avais obtenu de Saladin une trêve de trois ans, mais à des conditions si avantageuses, que Lusignan lui-même n'aurait jamais osé en demander de pareilles. Malek Adhel, plein d'une généreuse confiance, avait engagé son frère à se livrer à ma seule parole, à n'exiger de moi pour otage ni ville, ni citadelle, ni château fort, et l'amitié l'avait obtenu de Saladin, en dépit des représentations de la prudence : déjà le traité venait d'être signé, déjà le sultan avait donné des ordres pour qu'on suspendît jusqu'à l'expiration de la trêve les fortifications qu'il faisait élever à Rama, lorsque le marquis de Tyr, apprenant des nouvelles si favorables pour son rival, oublia sans doute qu'elles l'étaient plus encore pour les Chrétiens, et se décida à détruire par une perfidie, tous les succès que j'avais obtenus et le bien que je venais de faire : c'est le moment où les hostilités sont suspendues, où la trêve va être jurée, et la paix solidement établie, qu'il choisit pour armer ses soldats et aller attaquer, piller, ravager une caravane chargée de trésors que Saladin envoyait à la Mecque et à la Caabah[1].

« A la nouvelle de cette trahison, la cour de Damas, où j'étais encore, retentit de cris de fureur; le sultan ne voulut point comprendre que les intérêts de Lusignan étant opposés à ceux de Conrad, le crime de celui-ci ne devait point être imputé à l'autre; il ne vit que son outrage; il crut que tous les Chrétiens en étaient complices et méritaient également sa vengeance; aussi dans le premier mouvement de son indignation, il ordonna que je fusse chargé de chaînes et jeté dans un cachot; Malek Adhel s'y opposa, quoiqu'il partageât dans le ressentiment de son frère contre les Chrétiens, quoiqu'il dût être d'autant plus irrité contre eux, qu'il avait répondu de leur bonne foi sur sa tête; il osa représenter à son frère « que la perfidie de leurs ennemis n'autorisait pas la leur, que la personne d'un ambassadeur devait être sacrée, et que tout en détestant ceux dont je soutenais les intérêts, il défendrait ma liberté et ma vie jusqu'à la dernière goutte de son sang. » Saladin lui répondit : « Je mets un bien moindre prix à l'Empire que je possède, qu'à l'ami qui vient de m'empêcher de commettre une grande faute! Fais ce que tu voudras; je remets la per-

[1] Temple de la Mecque.

sonne de l'archevêque sous ta garde.— Tes sujets, reprit Malek Adhel, sont si justement indignés contre le peuple téméraire qui a osé attenter au trésor que tu envoyais au tombeau du Prophète, que je ne crois pas que l'archevêque de Tyr pût traverser tes états avec sûreté; permets donc que je l'accompagne jusqu'aux portes de Jérusalem, et, ce devoir rempli, permets-moi d'en remplir un autre non moins sacré; permets-moi de venger mon frère, le Prophète, et la foi des traités odieusement violée. — Je le veux, s'écria Saladin; je veux aussi qu'avant peu de jours nous mettions le siége devant Jérusalem, et que ce sabre que je te donne en ce moment, soit le premier que je voie briller sur le haut de ses remparts. — Tu l'y verras, reprit Malek Adhel, en pressant le soudan contre sa poitrine; tu sais que ton frère ne t'a jamais rien promis en vain. — Je le sais, dit le sultan, et je lis dans tes yeux que les Chrétiens sont perdus. — Ils le sont, » s'écria vivement le prince; et ils se séparèrent.

« Malek Adhel n'exécuta que trop fidèlement la promesse qu'il venait de donner à son frère; après m'avoir conduit jusqu'aux terres des Chrétiens avec des soins si généreux que la reconnaissance me fait un devoir de ne jamais les oublier, il poursuivit l'armée de Conrad qui revenait vers Tyr, chargée des dépouilles de la caravane; il l'attaqua, la battit, et fit un grand nombre de prisonniers, parmi lesquels on comptait Raimond de Tripoli et Renaud de Châtillon : mais à peine achevait-il cette victoire, qu'il entend parler de la bataille qui va se donner à Tibériade; pour notre malheur, il y court; et pour notre plus grand malheur encore, Lusignan refuse d'écouter mes avis, et, loin de se renfermer dans les murs de Jérusalem, ainsi que la prudence le lui demandait, il fait ouvrir les portes de la ville, sort à la tête de son armée et accepte le combat qu'on lui propose. Vous n'avez que trop entendu le récit de cette fameuse et à jamais déplorable journée, qui abattit presqu'entièrement la puissance chrétienne dans l'Orient : le corps des Templiers détruit, les plus illustres capitaines privés de vie, le roi lui-même fait prisonnier, n'étaient que les terribles avant-coureurs d'un malheur bien plus terrible. Jérusalem résistait encore; mais que pouvaient des femmes, des vieillards, des enfants, qui pleuraient leurs chefs et leurs soutiens, contre une armée triomphante et nombreuse? En vain Sibylle s'efforçait-elle d'encourager le peu de soldats qui nous restaient; en vain répétai-je à ce peuple éperdu, qu'il valait mieux mourir sur le tombeau de son Dieu, que de l'abandonner aux mains des Infidèles. On ne nous répondait que par un morne silence; l'horrible famine abattait tous les courages, le Temple saint était désert; on ne voyait que des visages pâles et livides se traîner dans les rues comme des ombres pour y disputer la pâture des plus vils animaux; on n'entendait que les sourds gémissements de la faim et les derniers soupirs de la vie. Ainsi se vérifièrent sous nos yeux les tristes paroles du prophète :

« Les anciens de la fille de Sion[1] sont « assis sur la poussière, et se taisent. Ils « ont mis de la poudre sur leurs têtes et « se sont ceints de sacs; les vierges de « Jérusalem baissent les yeux vers la « terre, et pleurent. »

Hélas! Madame, comment vous peindrai-je ce jour de désolation où il fallut se résoudre à capituler : ce jour où la triste Jérusalem ouvrit ses portes à un vainqueur superbe, et vit en frémissant le bras de Malek Adhel arborer le premier sur ses murailles les odieuses enseignes du croissant. Cependant je dois convenir que c'est à la protection de ce prince que nous dûmes une capitulation plus honorable, et la permission de nous retirer à Antioche avec nos familles et nos trésors; il délivra tous les prisonniers qu'il avait faits à Tibériade, et paya de ses deniers la rançon des captifs dont il ne disposait pas; il donna de riches

[1] *Lamentations de Jérémie*, ch. II, v. 10.

présents aux femmes dont les époux avaient péri dans le combat; il voulut que les blessés fussent traités à ses dépens, et obtint de Saladin, que les frères Hospitaliers continueraient à en avoir soin jusqu'à leur parfaite guérison; enfin, Madame, j'avoue qu'en cette circonstance ce prince fit éclater des vertus inconnues à ce siècle; l'Orient étonné les admira, les Musulmans en étaient fiers, les Chrétiens en étaient touchés : mais tous le louaient, le bénissaient; et c'est à ce foyer d'adoration universelle que s'allumèrent les premières étincelles de la funeste passion qui perdit la fille d'Amaury. Cette princesse était avec Lusignan à la tête de l'armée qui fut vaincue à Tibériade, portant sa valeur partout où le carnage était le plus terrible : elle se trouvait toujours auprès de Malek Adhel; plusieurs fois ils combattirent ensemble : elle résista longtemps; enfin, obligée de céder, elle apprit à son vainqueur étonné que l'ennemi qu'il avait eu tant de peine à soumettre, était une femme, et elle le suivit dans sa tente. Depuis ce jour, elle abandonna le parti des Chrétiens, renonça à sa foi, et devint la première esclave du prince dont elle était née l'ennemie. C'est ainsi qu'Agnès, en bravant les préjugés de son sexe, en avait abandonné les vertus, et il devait être plus malaisé de triompher de sa valeur que de sa modestie.

« Aussi le sentiment que lui inspira Malek Adhel ne fut point cette tendresse que la vertu permet aux femmes : ce fut une de ces passions effrénées, telle qu'il en naît dans le cœur des guerriers, et qui, semblables à un torrent enflammé, se répandent à flots précipités, sans craindre ni l'éclat ni le bruit. Ah! que ne doit-on pas attendre d'une vierge qui a rompu une fois les chaînes de l'austère pudeur! elle tombe avec d'autant plus de force que ses liens étaient plus étroits; ainsi, Agnès, habituée à n'obéir qu'aux mouvements impétueux de son âme, aima le prince avec la même ardeur qu'elle avait aimé les combats; elle voulut être son épouse, et Malek Adhel, qui ne pouvait l'estimer, consentit cependant à lui en donner le titre. — Mon père, interrompit Bérengère, à une femme qu'il n'estimait pas? — Ce titre d'épouse, reprit l'archevêque, est très-loin d'être aussi saint chez les Musulmans que chez les Chrétiens; plusieurs femmes le partagent, et le goût de leur maître est la loi qui les répudie. — Se peut-il, interrompit une seconde fois la reine, en joignant les mains, qu'une Chrétienne se soit soumise à une telle humiliation! — Ah! Madame, cette honteuse folie qu'on nomme amour, répliqua Guillaume, avait persuadé à Agnès qu'il y avait de la gloire dans cette humiliation, qu'il y avait de la gloire à aimer au point de compter pour rien l'estime des hommes et le jugement de Dieu. C'est ainsi que, se trompant toujours, et croyant voir la gloire dans la célébrité, elle avait quitté le fuseau pour l'épée, et l'ombre de la retraite pour le bruit des armes; et c'est ainsi que s'égareront toujours celles qui, dédaignant la place que Dieu leur a marquée, et les qualités qui sont leur partage, substituent à leurs humbles vertus les vertus audacieuses des hommes, et, confondant ce que le ciel a divisé, n'appartiennent au sexe qu'elles quittent et à celui qu'elles adoptent, que pour réunir les vices de tous deux. — Et que devint Agnès, mon père, s'écria la reine; sans doute elle n'a point connu d'heureux jours? — Non, Madame, reprit Guillaume; la passion qui est la force qui nous écarte le plus violemment de nos devoirs, étant la route du vice, est toujours celle du malheur. Agnès a souffert toutes les peines qu'elle méritait, quoiqu'un Musulman ne connaisse guère cette délicatesse qui compte pour rien les charmes extérieurs quand les qualités ne l'accompagnent pas; cependant elle a eu la honte d'être méprisée par son ravisseur; sans doute, à la place de Malek Adhel, un Chrétien aurait fait plus, il aurait repoussé avec indignation une jeune fille qui se donnait à lui sans pudeur; Malek Adhel hésita un moment : hésiter était beaucoup pour lui, car telle est la supériorité de notre sainte religion sur tou-

tes les autres, que la même action qui, chez les Infidèles, est une rare vertu, n'est chez nous qu'un simple devoir; de sorte que, dans cette circonstance, quand la volupté et l'honneur luttaient ensemble, en résistant un moment à la voix de la premiere, Malek Adhel était généreux, et qu'en résistant un moment au cri de l'autre, un Chrétien eût été coupable. Je ne vous peindrai point Agnès abandonnant sa patrie et son Dieu, pour suivre un Infidèle, quittant les degrés du trône où elle était placée, pour s'enfermer dans un sérail, et sa superbe armure pour l'habit d'une esclave. Jetons, jetons un voile sur l'égarement de cette malheureuse princesse; ne nous retraçons point sa faute : puisqu'elle commence à s'en repentir, commençons à la plaindre, et ne soyons pas plus sévères que Dieu, qui ne ferme jamais les trésors de sa grâce au pécheur repentant.

« Enfin, il se leva ce funeste jour où il fallut abandonner Jérusalem : les habitants mêmes qui avaient demandé sa reddition et la liberté de quitter la ville, pleuraient alors de l'avoir obtenue; ils ne pouvaient se consoler de la perte des saints lieux : et c'était un spectacle bien attendrissant que de les voir s'embrasser les uns les autres, se demander pardon de leur haine, de leurs divisions, lever les mains au ciel en gémissant, baiser avec respect les murailles des églises qu'ils ne devaient plus revoir, se tenir prosternés dans le saint sépulcre, le visage collé contre terre, et arroser de larmes de sang les lieux où leur Sauveur était mort. La reine Sibylle, la tête rasée, et couverte d'habits lugubres, ouvrait la marche et conduisait ses sujets éplorés; en la voyant, Saladin parut ému de sa profonde douleur; il s'approcha d'elle avec respect, et lui dit que, venant d'être armé chevalier par Hugues de Tibériade [1], il voulait commencer ce jour même à suivre les lois de la chevalerie, en lui octroyant un don, selon la coutume de nos anciens paladins : la reine n'hésita point à demander la liberté de son époux; et l'adroit sultan, qui s'attendait bien à cette prière, feignit cependant d'en être surpris, et sembla n'y souscrire que par un saint respect pour sa promesse; mais, au fond de l'âme, il était fort aise d'avoir un prétexte aussi magnanime de rendre la liberté à Lusignan; car il n'ignorait pas que cette liberté allait être une source de nouvelles divisions parmi les Chrétiens. En effet, si ce prince fût demeuré dans les chaînes des Sarrazins, tous les partis se seraient réunis autour de Conrad : unis alors de forces et d'intentions, dirigés par un seul chef, ils auraient pu tenir tête à l'armée de Saladin; au lieu que Lusignan en redevenant libre, fit valoir de nouveau ses droits au royaume qu'il venait de perdre. Conrad, indigné de cette obstination, lui fit cruellement fermer les portes de Tyr, la seule ville qui restait aux Chrétiens. Alors les partis se divisèrent de plus en plus, et les haines s'envenimèrent au point que Lusignan et Conrad étaient plus ennemis l'un de l'autre qu'ils ne l'étaient de Saladin lui-même; et tandis que, méprisant mes remontrances, oubliant l'intérêt de leurs frères, ils se disputaient honteusement un trône qu'ils n'avaient pas su défendre, tout l'Orient, ébloui de la feinte générosité du sultan, applaudissait à sa conduite, en élevant jusqu'aux nues la grandeur d'une action qui n'était au fond que le fruit de la plus adroite politique.

« Ce fut à cette époque que je m'embarquai pour l'Europe. Vous savez, Madame, quels puissants secours j'obtins de tous les princes chrétiens; peu contents d'ouvrir le champ d'honneur à la vaillance, à la gloire, à la piété, ils ont voulu y marcher eux-mêmes, et donner l'exemple à leurs sujets : les voilà qui accourent en foule sur nos bords désolés; non, une plus grande ardeur n'animait point leurs ancêtres à la première croisade : nul alors ne brûlait d'une plus sainte flamme, et n'était plus disposé à verser tout son sang pour reconquérir le

[1] Voyez l'*Histoire de Saladin*, par M. Marin (pièces justificatives), où il est dit que ce grand prince reçut les éperons de la main de Hugues de Tibériade, son prisonnier, après la prise de Jérusalem.

[redacted]

ıan de Dieu. Ah! sans doute, nous ıs s'éteindre les dissensions de Con- de Lusignan, devant le magna- xemple qu'ils reçoivent de Richard, lippe-Auguste, et de tant d'autres s d'Europe, qui, pour l'intérêt de ;ion, abandonnent de vastes et flo- ts états, et à travers tous les périls mer orageuse, viennent chercher t dans un climat étranger. O mon continua l'archevêque en élevant ains vénérables vers le ciel, vous udrez point assurément que de es espérances soient détruites, et si grand dévouement soit sans ef- us ferez luire ce jour glorieux où rétiens, après avoir acheté le repos travail, et la victoire par le com- ıtreront dans Jérusalem consolée r faire retentir de toutes parts les e leur reconnaissance et de leur : et là, purifiés par le malheur, ndront de nouvelles mœurs, d'au- atiments, et donneront un tel exem- ıagesse et de vertu aux nations voi- que celles-ci, émues, édifiées, et ties par leur changement, accour- ans votre temple et ne formeront vec vos anciens serviteurs qu'un euple, un seul culte, et un seul .. » En parlant ainsi, le bon ar- ue était si pénétré de ce qu'il disait, ıit si bien lire dans l'avenir la con- on de ses espérances, que l'image ıreil bonheur remplit sa poitrine ı d'émotion pour qu'il lui fût pos- e continuer; il s'arrêta, mais ses s enflammés, sa tête élevée vers le son silence tout vivant de ferveur, ıient assez que le cœur était en- ı prières, quoique les lèvres n'en assent plus.

les premières ombres de la nuit nçaient à envelopper le bosquet gers, et donnaient à la nature cette le mélancolie qui favorise si bien litations re igieuses et les tendres s, lorsque le bruit léger d'un vête- qui glissait à travers les feuilles, ipper l'oreille de l'archevêque et ux princesses, et les arracher à leurs réflexions. Bientôt ils virent paraî- tre à l'entrée du bocage une esclave qui semblait désirer et craindre de s'appro- cher. « Qui êtes-vous? lui demanda Guil- laume en faisant quelques pas vers elle. » A cette question, l'inconnue se précipita la face contre terre, avec de tels gémisse- ments, qu'on eût cru son cœur prêt à se briser. « Malheureuse Agnès, est-ce vous? s'écria l'archevêque, en reculant involon- tairement. — Mon père, reprit la prin- cesse, ne vous éloignez pas, ne m'acca- blez pas, car la mort est dans mon sein, et mon dernier moment approche. — O mon père, interrompit vivement Ma- thilde, en s'approchant de la fille d'A- maury, hâtez-vous de lui donner vos se- cours, car elle dit qu'elle va mourir, et son âme peut être sauvée encore. — Est- ce la princesse d'Angleterre que je vois? s'écria Agnès; est-ce elle qui parle en ma faveur? Oui, je la reconnais à son habit, et surtout à sa merveilleuse et fatale beauté: Dieu! me faut-il être réduite à ce comble d'humiliation, de devoir quelque chose aux prières de celle qui m'a fait tant de mal? — Qu'entends-je? reprit Mathilde étonnée: étrangère dans ces lieux, pri- sonnière dans ce palais, ne connaissant votre nom et votre existence que depuis quelques heures, que me reprochez-vous, et quel mal ai-je pu vous faire? — Elle le demande! s'écria douloureusement Agnès; elle qui m'a chassée du cœur où je régnais, qui m'a ravi un amour auquel j'avais tout sacrifié; elle enfin, l'unique cause de mon opprobre et de mon déses- poir..... — Arrêtez, arrêtez, Agnès, in- terrompit impérieusement l'archevêque; votre opprobre est dans vos regrets. Ah! malheureuse, si vous étiez pénétrée d'un vrai repentir, tiendriez-vous un pareil langage? ne béniriez-vous pas l'instant qui, en éloignant de vous l'objet de votre criminelle ardeur, vous a comme forcée de recourir aux miséricordes du ciel. — Que parlez-vous du ciel? s'écria Agnès égarée: qu'est-ce que le ciel sans Malek Adhel, et quel Dieu puis-je implorer quand celui que je m'étais choisi m'aban- donne et me méprise? — Si tels sont vos

sentiments, reprit l'archevêque d'un ton sévère; si votre âme est toujours sous le poids de la réprobation, pourquoi êtes-vous ici? pourquoi porter vos cris licencieux jusqu'aux oreilles de cette noble reine et de cette chaste vierge, et que venez-vous chercher auprès de moi? » A ces mots, la fille d'Amaury, reprenant tout son orgueil, répondit d'une voix fière et assurée. « Je viens y chercher un abri contre l'ingrat qui me répudie; j'y viens demander des armes pour me défendre et me venger; qu'on me rende la lance et l'épée, et mon bras saura bien soustraire la princesse de Jérusalem à la honte d'être traitée comme la dernière des esclaves.— Et de quel droit la princesse de Jérusalem espère-t-elle être traitée autrement, répliqua l'archevêque avec indignation, quand elle s'est placée, par sa conduite, au-dessous des plus méprisables créatures de son sexe? Allez, allez, misérable Agnès, retournez dans ce palais; abaissez-vous sous les pieds de votre superbe Arabe; implorez le sourd Mahomet..... Le jour de la condamnation n'est pas loin; il approche, il se hâte, il va vous engloutir : déjà le ciel vous annonce par ma voix votre éternel arrêt..... — O mon père, ne le prononcez pas, interrompit Mathilde, en fondant en larmes. Vos lèvres pourraient-elles s'ouvrir pour prononcer de si terribles paroles : prenez pitié de l'infortunée qui va mourir sans secours, et qui n'a plus la force de vous en demander. » La reine s'approcha aussi de l'archevêque, et lui dit à demi-voix : « Mon père, ne lui adresserez-vous pas quelques mots plus doux, et ne voulez-vous point essayer de la ramener à Dieu? — Je ne le veux point, dites-vous, répliqua Guillaume, en essuyant des pleurs qui coulaient sur ses joues vénérables, Madame, pouvez-vous le croire? ah! vous ne savez pas le mal que me fait son endurcissement, ni avec quelle joie je donnerais mon sang pour racheter son péché; mais que puis-je faire, si elle ne se repent pas? que puis-je faire, si ce n'est d'invoquer pour elle les grâces du Tout-puissant? » Il achevait à peine, quand l'esclave qui avait parlé à la reine, quelques heures auparavant, entra, et s'adressant à la princesse de Jérusalem, elle s'écria : « On vient de s'apercevoir de votre absence, Madame, on vous cherche dans tout le sérail : j'ai profité de la rumeur qui y règne pour m'échapper et vous suivre; nous voici en sûreté toutes deux, car la route qui nous a conduites ici n'est connue de personne; et le palais de la reine d'Angleterre est un asile inviolable où l'œil d'aucun Musulman ne peut pénétrer. — Madame, dit alors Agnès, vous voyez que mon sort est entre vos mains, ne m'accorderez-vous pas un asile dans votre palais, ne me rendrez-vous pas ma liberté, mes armes, la vengeance?.... » Le ton dont elle prononça ces mots fit frémir Mathilde : ce n'était pas celui qui pouvait persuader la reine. Agnès voyant qu'elle hésitait, se hâta d'ajouter : « Je m'entends mal à vous prier, Madame; mais songez qu'habituée à commander depuis mon enfance, la prière est pour moi une langue étrangère, que je n'y ai eu recours que pour fuir l'esclavage, et que je ne l'aurais pas employée pour sauver ma vie. — Je ne résisterai point à votre désir, répondit la reine, je ne résisterai point à l'espoir de contribuer à votre salut, en brisant la chaîne qui vous retient ici : venez, Madame, venez revoir des Chrétiens, venez pleurer avec eux, sur le jour funeste où vous avez cessé de les nommer vos frères; et, par de longs et fréquents actes de repentir, obtenez de la clémence infinie de Dieu, un pardon que la clémence des hommes ne vous accorderait peut-être pas. Je verrai le prince Malek Adhel à son retour du Caire, je lui demanderai de vous permettre de vous éloigner d'ici..... — Non, Madame, non, interrompit impétueusement Agnès, ne lui demandez rien, je vous supplie : je veux le fuir sans qu'il le sache, surtout sans qu'il y consente; laissez-moi le soin de mon sort; c'est à travers les déserts que, seule à pied, sous l'armure d'un guerrier, je veux aller chercher une retraite que je ne devrai qu'à vos bontés et à mon courage. » L'archevêque dit alors que ce

[redacted]

n'était pas le moment de savoir si une pareille demande pouvait lui être accordée, et qu'elle devait se contenter d'attendre son sort en silence auprès de la généreuse bienfaitrice qui consentait à lui donner un asile. Agnès n'osa rien répliquer à l'ordre de Guillaume : elle abattit son voile devant son visage, s'appuya sur son esclave, et suivit la reine dans son palais. Comme il n'entrait chez les princesses que des personnes de leur choix, elles purent facilement s'assurer de leur discrétion sur l'asile momentané qu'elles accordaient à la fille d'Amaury ; Mathilde céda avec plaisir à cette princesse la chambre qu'elle occupait : Agnès s'y établit le soir même ; et Mathilde, ravie de l'y voir à son aise, se retira dans un petit cabinet voisin, qui n'avait d'autres meubles que deux tabourets et un petit lit de repos. A peine fut-elle seule dans ce modeste réduit, que le souvenir de ce qu'elle venait d'entendre, de ce qu'elle avait compris, et plus encore de ce qu'elle n'avait pas compris, vint éveiller de nouvelles pensées, et lui révéler que le monde et le cœur des hommes étaient pleins de mystères qui lui étaient entièrement inconnus : elle se blâmait de se laisser ainsi posséder par des idées qu'il ne lui était pas permis d'approfondir ; mais les efforts même qu'elle faisait pour les chasser les lui rappelaient sans cesse ; et la curiosité d'une jeune fille qui s'inquiète de ce qu'on lui cache, avait peine à céder à la pudeur d'une vierge qui s'alarme de ce qu'elle entrevoit. Cependant seize ans d'innocence l'emportèrent bientôt sur un trouble de quelques heures. En offrant à Dieu ses prières accoutumées, elle oublia insensiblement les discours, les torts, et les accusations de la fille d'Amaury, et, de tous les sentiments qui l'avaient agitée, il ne lui resta plus que celui d'une profonde pitié pour des maux d'autant plus redoutables à ses yeux, qu'elle en comprenait moins la cause ; mais la pitié, qui pour les âmes tendres est plus un plaisir qu'une peine, ne l'empêcha point de trouver sur son étroite couche, ce sommeil doux et paisible qu'une conscience pure finit toujours par obtenir.

CHAPITRE VII.

La princesse de Jérusalem était trop étrangère à cette paix qui régnait dans l'âme de Mathilde, pour qu'il lui fût possible de goûter le même repos. Les tourments de l'orgueil et ceux d'une conscience effrayée, fermaient son cœur à ces sentiments de contrition, qui seuls soulagent et fortifient le pécheur abattu : plus irritée des humiliations que sa faute lui causait, que repentante de l'avoir commise, elle n'éprouvait que des remords arides et sans larmes, et une sorte de haine universelle qui s'étendait également, et sur l'amant qui la méprisait, et sur la bienfaitrice qui consentait à la sauver, et sur le Dieu auquel elle s'était donnée, et sur celui qu'elle avait abjuré, et sur l'innocence de cette vierge qu'on lui préférait ; mais plus encore (et c'était là le pire de ses tourments) sur elle-même, qu'elle ne pouvait s'empêcher d'accuser seule de l'état honteux où elle se voyait réduite. En vain cherchait-elle à se fuir, elle ne pouvait s'échapper : la douleur de sa honte s'accroissait par le souvenir de sa célébrité, et cette nécessité irrévocable qui la liait à sa pensée, et la forçait à vivre avec elle-même, la jetait dans des accès de désespoir, auprès desquels la folie et la mort eussent été de grands biens. Si quelquefois l'image de Malek Adhel venait la détourner de sa propre image, ce n'était que pour lui présenter un nouveau malheur ; car non-seulement elle se voyait dédaignée par l'homme auquel elle avait sacrifié le monde et l'éternité ; mais elle allait en être séparée, et il allait y consentir.... A cette pensée, la plus cruelle de toutes les pensées pour une âme que la passion brûle encore, l'infortunée Agnès, qui, durant cette longue nuit n'avait pu trouver un moment de sommeil, laissa échapper un cri si perçant et si douloureux, qu'il retentit aux oreilles de Mathilde et l'éveilla en sursaut ; elle se lève, regarde

autour d'elle, le jour commençait à éclairer l'Orient de ses premiers feux, elle n'aperçoit rien; mais elle écoute d'où peut venir le bruit qui l'a frappée, et elle distingue de sourds gémissements qui partent de la chambre d'Agnès : elle y court aussitôt, et la trouve debout, marchant à grands pas dans la chambre, pâle, éperdue, criant de douleur, mais ne pleurant pas. « Que me veux-tu? s'écria-t-elle, à l'instant qu'elle aperçut la vierge; pourquoi ton aspect angélique vient-il me présenter la vue de tout ce qui me manque, et accroître le trouble qui me dévore? — Vos plaintes sont venues jusqu'à moi, répondit Mathilde, j'ai cru que vous étiez malade, et je venais vous offrir mes soins. — Malade, reprit Agnès en la regardant fixement; je le suis en effet, et beaucoup; mais, que m'importent tes soins, penses-tu qu'ils me guériront? Ah! si tu veux soulager les horribles tourments que tu me causes, rends-moi le cœur que tu m'as pris, rends-moi l'amour de Malek Adhel, rends-moi mon amant. — Grâce au ciel, répondit la princesse en rougissant, le cœur de cet Infidèle n'est point à moi, et je n'en dispose pas. — Que n'as-tu dit vrai! interrompit Agnès en lui saisissant la main avec une brusque vivacité; je donnerais ma vie pour le croire un instant; mais écoute : s'il te l'offrait jamais, ce cœur dont la possession est le premier bien de la terre et du ciel, ne l'accepte pas, car tu tomberais bientôt dans l'état où tu me vois? — Mais cet état affreux dont mon âme est épouvantée, reprit doucement Mathilde, ne pouvez-vous pas en sortir? ne pouvez-vous pas fuir le prince? — Le fuir! que dis-tu? fuir Malek Adhel! non, je ne le puis pas; non, je ne puis m'arracher aux délices de son amour; si tu savais quelle félicité je goûtais à oublier près de lui ma patrie, ma famille, mes crimes, et mon Dieu même!..... Tu frémis, Mathilde, et jamais tes oreilles n'ouïrent de pareils forfaits. Eh bien! tu ne sais pas tout encore; non, tu ne sais pas jusqu'à quel excès d'impiété l'amour a pu m'entraîner. J'ai désiré l'anéantissement de l'empire du Christ, parce qu'il peut s'élever contre celui de mon amant; j'ai désiré voir cet amant régner seul sur tous les rois et les mondes enchaînés; j'allais le suivre à l'armée, combattre contre la cause que je soutenais autrefois, et, pour défendre une tête adorée, lever l'épée contre mon propre sang et le Dieu de mes pères..... Enfin, dans ce moment même, quand Guillaume m'ouvre la voie du repentir, et que mon ingrat époux m'abandonne et me hait, l'idée de le fuir, de m'en séparer à jamais, est plus terrible à mes yeux que celle de ma damnation éternelle..... Et toi! barbare fille, auteur de tous mes maux, laisse-moi, et va dire à ton archevêque que je ne veux point d'un ciel qui n'a point l'amour de Malek Adhel à m'offrir. »

Pendant tout ce discours, Mathilde était demeurée immobile et tremblante : l'expression d'une passion aussi effrénée lui faisait horreur : incapable de répondre un seul mot à des discours si nouveaux pour elle : impatiente de s'affranchir de la honte de les écouter, elle ne pouvait se résoudre pourtant à laisser Agnès seule en proie à son affreux délire; cependant elle sortit pour appeler ses femmes, et les envoya auprès d'Agnès, en attendant qu'elle eût pu faire avertir le pieux Guillaume de l'état de la fille d'Amaury. Aussitôt qu'il en fut instruit, il vint; Mathilde le sachant dans le palais accourut à sa rencontre et lui dit : « Mon père, la princesse de Jérusalem est fort mal, je ne sais quelle fièvre l'agite; mais sa raison est entièrement perdue, car elle ne parle que des ravissements du crime, des délices de l'impiété, et Malek Adhel lui semble préférable à Dieu même..... — Arrêtez, ma fille, répondit Guillaume, qu'une bouche si pure ne s'ouvre point pour répéter de pareils discours : tâchez même de les effacer de votre esprit, et gardez-vous de tenter jamais de les comprendre : maintenant allez trouver la reine, commencez avec elle vos saintes lectures, et ne revenez point dans votre apparte-

[redacted]

: avant de m'avoir vu ? » A ces mots,
ilde s'éloigne, elle marche toute
ise, et s'efforce d'obéir au prélat, en
herchant point à comprendre quel
étrange bonheur qu'Agnès peut goû-
n sein du crime : elle va dans l'o-
re, la reine n'y est point; elle passe
sa chambre et ne l'y trouve pas; en-
lle entre dans le grand salon de jaspe,
st là que Bérengère est assise sur
pile de carreaux, devant une table
mment servie et entourée d'une
de jeunes esclaves chargées de cor-
s de fleurs. « Ma sœur, s'écrie la
, en la voyant, le prince vient d'ar-
à Damiette, il va venir incessam-
nous donner des nouvelles de l'ar-
et en attendant, il nous envoie
mmes nous amuser par leurs jeux :
: vous placer près de moi et prendre
à ce divertissement. » A ces mots,
incesse rougit, son cœur palpite,
'assied et garde le silence : les jeu-
sclaves commencent à danser au son
astagnettes, du cistre, et du tam-
de basque; mais il y a dans leurs
ts, et surtout dans leur maintien,
sorte de molle volupté qui agite la
et alarme la vierge : elle détourne
eux d'un spectacle dont sa pudeur
ffensée; et, pour cesser de le voir,
e lève, s'approche d'une croisée,
uvre la jalousie, et là, enchantée
clat du ciel, de la beauté de la ver-
, et du charme que répand dans
la fraîcheur du matin, elle cède au
sir de faire une promenade solitaire,
scend dans les jardins du palais.
le suit le cours d'un ruisseau qui
nte sur un sable fin, bordé d'une
de roses et de citronniers : insen-
nent les arbustes s'élèvent, s'épais-
it, elle se trouve au milieu d'un
où mille routes se croisent et lui
perdre la première qu'elle a suivie :
nt au hasard celle qui se présente,
'égare de plus en plus; et cependant,
eu est si beau, tant d'oiseaux y
tent, tant de fleurs le parfument,
aux si claires le rafraîchissent, que
rge en se voyant seule s'émut, mais
ne s'effraya pas. Bientôt, fatiguée d'avoir
autant marché, elle s'assied sous un ber-
ceau de jasmin et de platanes; bientôt la
paix silencieuse de cette solitude ramène
le calme dans son cœur; le souvenir d'A-
gnès s'affaiblit, et avec lui l'effroi de ses
discours impies; des pensées douces,
tranquilles comme le lieu où elle se
trouve, succèdent à l'agitation : et, vain-
cue insensiblement par les charmes de
cette touchante nature, dont il semble
qu'on ne puisse approcher sans devenir
meilleur, Mathilde se laisse aller à cette
sorte de vague rêverie où l'imagination
errante sur plusieurs objets, les quitte,
les reprend, ne se fixe point, parce que
chacun l'attire, et se plaît avec tous
sans avoir à rougir d'aucun.

Au sein de cette retraite si belle, de
cet état d'abandon si nouveau et si doux
au cœur d'une vierge de seize ans, qui,
pour la première fois de sa vie se trouve
seule dans des bocages de parfums et de
fleurs, les heures ont fui rapidement, la
matinée s'est presque entièrement écou-
lée, et le prince s'est rendu chez la reine.
Étonné, chagrin de n'y point trouver Ma-
thilde, il veut savoir où elle est, et s'il
lui sera permis de la voir. Bérengère
l'envoie chercher; elle n'est pas dans
son appartement. Guillaume, qui y est
toujours resté avec Agnès, quitte aussi-
tôt sa pénitente, vient dire à la reine
que Mathilde n'a point paru chez elle, et
demande ce qu'elle est devenue. Béren-
gère ne peut le satisfaire; elle n'a point
vu sa sœur descendre dans les jardins.
Cette absence alarme l'archevêque; il
regarde le prince d'un œil soupçonneux;
mais, pour s'apercevoir de sa défiance,
Malek Adhel est trop occupé de la prin-
cesse; il demande, il s'informe, il inter-
roge tout ce qui l'entoure avec une agi-
tation qui révèle assez combien tout son
cœur est dans cet objet. Bérengère se
souvient bien que sa sœur s'est assise
auprès d'elle, mais seulement quelques
minutes; qu'est-elle devenue ensuite,
elle ne le sait point. Cependant, après
bien des efforts, elle croit se rappeler
l'avoir vue ouvrir une des portes du jar-

din, et aussitôt elle veut aller elle-même l'y chercher, mais elle est bientôt devancée par le prince; heureux de l'espoir de trouver la princesse seule, il s'élance rapidement : le désir, l'émotion, lui donnent des ailes. Il connaît tous les détours de l'épais labyrinthe, et les a parcourus en un instant; à la fin il vole vers le bocage de jasmin, il entrevoit le vêtement blanc de la vestale, et la seule vue de cet habit lui cause un plaisir plus vif qu'il n'en éprouva jamais. Mathilde a entendu le bruit des feuilles qu'il froisse sous ses pas, elle s'est levée, l'a reconnu; aussitôt le récit de l'archevêque et l'état de la fille d'Amaury sont revenus à sa mémoire. Le cœur plein de trouble et d'effroi, elle fuit précipitamment en s'écriant : « O mon Dieu! préservez-moi de ce fils du démon, de ce redoutable Infidèle, dont le bras terrasse les Chrétiens, et dont les trompeuses paroles ont perverti la malheureuse Agnès! » Et, à cette pensée, elle s'éloigne plus vite encore; mais à quoi lui sert de fuir avec tant de promptitude, si ce n'est à montrer sa frayeur et son zèle; car la course d'une vierge timide qui a passé sa vie dans une étroite clôture, ne la sauvèra pas long-temps de la poursuite d'un guerrier tel que Malek Adhel. Sûr de l'atteindre quand il voudra, il s'arrête et la regarde courir; c'est vraiment pour l'éviter qu'elle presse ses pas, il le voit, et cette résistance qu'on ne lui opposa jamais l'enflamme davantage encore; il part à son tour, la flèche dans les airs pourrait à peine le suivre; il est auprès de la princesse, il la touche, il la saisit par son habit, il voudrait la presser dans ses bras, et pourtant il n'ose le faire; si la divine beauté de la princesse l'attire, la dignité de sa contenance le retient. Emporté par des désirs impérieux qu'il ne combattit jamais, souverain de ce palais, maître de tout oser, n'ayant qu'à vaincre la faiblesse d'une jeune fille pour parvenir au comble de ses veux, un sentiment indéfinissable, une sorte de respect que jusqu'à ce jour il n'avait éprouvé qu'à l'aspect de son père ou dans le temple de Mahomet, le fait tomber aux genoux de Mathilde. Pour la première fois le superbe Arabe se voit prosterné devant une femme, et il n'en rougit point, car il croit sentir la présence d'une divinité. « O vous, lui dit-il, qui faites de moi un nouvel être! fille du ciel, angélique beauté!..... vous, qui surpassez tout ce que j'ai vu de beau en ma vie, qui m'embrasez d'un feu ardent que je n'ose satisfaire, et dont je crains presque de vous parler..... vous, qui disposez déjà de ma volonté et de ma vie, où avez-vous pris votre puissance? » A ces paroles passionnées, Mathilde pressa contre son sein le reliquaire de l'abbesse en levant les yeux au ciel, et fit de nouveaux efforts pour s'échapper; mais le prince ne le permit pas. « Où voulez-vous aller! s'écria-t-il, en pressant entre ses deux mains la main délicate de la princesse : pourquoi me fuir avec tant d'obstination, que craignez-vous *de moi*? me voyez-vous donc avec horreur? » *En parlant* ainsi, il la regardait avec des yeux si tendres, l'amour donnait tant d'expression à ses traits déjà si beaux, que l'ingénue Mathilde, qui depuis sa naissance n'avait jamais déguisé sa pensée, ne put pas lui dire qu'elle le voyait avec horreur; elle répondit seulement, et en détournant la vue : « Dieu m'ordonne de fuir ses ennemis. — Et ce Dieu cruel vous ordonne-t-il aussi de haïr ceux qui vous adorent? — Je dois haïr ceux qui le méconnaissent. — Oh! non, mille fois non, interrompit-il en pressant contre ses lèvres la main de Mathilde, vous ne suivrez point une loi injuste, cruelle; vous vous laisserez toucher par le feu qui me brûle, vous vous livrerez à l'amant qui vous abandonne et son sort et sa vie; je le jure, jamais l'Angleterre ne vous reverra dans son sein! plutôt mourir que de me séparer de vous! » A ce serment terrible, Mathilde crut se voir enlever à la fois sa patrie, sa famille, son couvent, et le salut éternel que lui assuraient ses vœux; épouvantée des projets du Sarrazin, elle arrache sa main d'entre les siennes, l'enveloppe dans les gran-

ces manches de son habit, baisse son bandeau de lin sur son front; et, aussi confuse qu'effrayée des discours du prince, elle répond du ton le plus sévère : « Je suis destinée à l'honneur d'être une des épouses de Jésus-Christ; c'est pour mieux mériter un si glorieux titre que je suis venue en Palestine adorer son tombeau; mais c'est en Angleterre que mon cloître m'attend et que mes vœux m'appellent; rétractez donc un serment impie, sacrilége; rendez-moi la liberté que vous m'avez ravie, et, pour récompense, Dieu consentira peut-être à ouvrir vos yeux à ses éternelles clartés. » A ce langage, Malek Adhel reconnaît cette foi vive, cette piété ardente qui distingue tous les enfants du Christ; il sent bien que le temps et ses soins pourront seuls changer le cœur de la princesse; et comme déjà il ne veut plus que ce qu'elle veut, qu'il détesterait un bonheur qu'elle ne partagerait pas, loin de la contraindre, il se soumet et dit : « Fille de l'innocence, qu'ordonnez-vous et qu'exigez-vous de moi? esclave de toutes vos volontés, il n'est rien que je ne veuille souffrir pour vous plaire et vous obéir. » Mathilde est trop pure pour apprécier toute l'étendue d'un pareil sacrifice, mais à l'air, à l'accent de Malek Adhel, elle soupçonne qu'il a dû lui coûter beaucoup; son cœur en est touché, ses regards s'attendrissent, sa voix s'adoucit, et elle répond avec embarras : « Je vous en prie, conduisez-moi vers la reine. » Le changement de Mathilde n'a point échappé au prince; il voit que s'il y a pour lui un moyen de toucher cette belle Chrétienne, ce ne peut être qu'à l'aide d'une grande réserve et d'une parfaite soumission; aussi n'hésite-t-il pas un moment à lui obéir. « Venez par ici, lui dit-il, en lui montrant une autre route; celle-ci conduit plus directement au palais. » Elle la prend aussitôt et suit le prince en silence. Quelquefois il se retourne pour la voir, il l'arrête, il soupire; alors la craintive Mathilde se recule doucement, baisse les yeux vers la terre, avance sa main pour se cacher aux regards du prince, mais ne peut lui dérober l'expression de cette pudeur qui se répand sur sa physionomie et sur son maintien, de cette pudeur qui est la plus touchante des grâces, la plus puissante des forces que le ciel ait données à la femme, et qui sait inspirer le respect en même temps qu'elle augmente l'amour. En la voyant si belle, Malek Adhel contient avec peine la flamme qui s'élance de son sein, mais il la contient, car en ce moment la beauté de Mathilde est presque celle d'un ange; il précipite ses pas pour échapper plus tôt au danger de faire éclater des transports qui pourraient aliéner le cœur qu'il veut absolument obtenir; le combat de ses désirs présents et de ses projets futurs l'agite avec violence, il marche plein d'émotion, mais il en connaît parfaitement la cause; il sait bien ce qu'il veut, ce qu'il attend, ce qu'il espère, au lieu que Mathilde est troublée sans savoir le motif de son trouble, sans savoir même qu'elle en éprouve; et s'il se passe quelque chose dans son cœur, elle ne le voit qu'à travers ce voile épais que l'innocence tient toujours devant les pensées d'une vierge, pour l'empêcher de distinguer ce que la modestie ne lui permet pas de savoir.

CHAPITRE VIII.

Le prince et Mathilde eurent bientôt atteint la lisière du bois; alors ils aperçurent la reine qui venait au-devant d'eux, et près de la porte du palais l'archevêque qui les attendait; son regard était grave et sévère, et, en embrassant la reine, Mathilde ne put s'empêcher de rougir; comme elle ne pourrait sans une grande confusion avouer tout ce qui s'est passé entr'elle et le prince, elle s'inquiète intérieurement d'avoir quelque chose à cacher; il lui semble que toute pensée qu'on n'ose dire est une pensée répréhensible, et prenant la honte de la pudeur pour le remords d'une faute, elle croit déjà trouver sa punition dans l'embarras si nouveau que lui cause la présence de l'archevêque. Bérengère fait

quelques questions à sa sœur; mais bientôt l'intérêt qu'elle y met disparaît devant un intérêt plus puissant : elle n'a pas eu le temps le matin de parler de son époux au prince; tout occupé de Mathilde, il ne l'aurait pas écoutée; maintenant elle espère obtenir plus d'attention, et s'approchant de lui, les yeux pleins de larmes, elle dit : « Ne pourriez-vous me donner quelques nouvelles de l'armée de Ptolémaïs? ô noble Malek Adhel! N'avez-vous rien à m'apprendre sur Richard? Hélas! ma vie est dans votre réponse. » Le prince allait la satisfaire, mais il en est détourné par la vue d'un chevalier qui paraît s'avancer vers eux avec précipitation. Malek Adhel s'étonne et dit à la reine : « Quel est le téméraire, Madame, qui ose entrer dans vos jardins et à cette heure-ci sans vos ordres? » L'archevêque a reconnu Josselin de Montmorency, et le nomme au prince. Malek Adhel répond alors : « Ce nom illustre est venu souvent jusqu'à moi à côté de celui de tous les rois de l'Europe, et entouré d'une réputation de vaillance et de gloire à laquelle peu de souverains peuvent prétendre; mais ce nom, tout grand qu'il est, et quelle que soit la valeur de celui qui le porte, n'excuse pas son audace. » Alors il s'avance vers Josselin qui n'était plus qu'à quelques pas, et lui dit fièrement : « Présomptueux chevalier, ne t'est-il pas défendu d'entrer dans ces jardins sans la permission de la reine d'Angleterre? Te l'a-t-elle donnée? et si elle ne l'a pas fait, pourquoi viens-tu ici? Ne sais-tu pas qu'une telle hardiesse mérite un grand châtiment? — Prince, répondit Josselin avec une froide dignité, quand Richard remit son épouse et sa sœur sous la garde de tous les chevaliers qui sont à Damiette, nous lui jurâmes de les défendre jusqu'à la dernière goutte de notre sang; tout-à-l'heure, en me présentant chez la reine, j'ai trouvé tous les Chrétiens en rumeur : j'ai appris que la princesse Mathilde était perdue dans ces vastes jardins, qu'elle y courait des dangers..... — Et quels dangers pouvait-elle courir en ces lieux? interrompit le prince avec impatience. — Il m'importait peu de le savoir, reprit Josselin, il me suffisait d'apprendre qu'ils existaient, et qu'ils menaçaient la princesse pour me faire voler à son secours, en dépit de tous les obstacles, et sans calculer à quels périls je m'exposais. » A ces mots, la grande âme de Malek Adhel fut émue; serrant la main du chevalier avec affection, il lui dit : « Brave Montmorency, ne crains rien; sans doute la reine ne punira point ce qu'elle admire; mais apprends que moi aussi je suis chevalier comme toi : Hugues de Tibériade m'a chaussé les éperons, et j'ai juré entre ses mains de protéger la beauté, l'innocence, l'infortune, au péril de mes jours; ne t'inquiètes donc plus du sort de la princesse d'Angleterre, c'est moi qui veillerai sur elle maintenant : moi seul, entends-tu? tout en rendant justice à ta valeur, je crois que la mienne lui sera d'un aussi utile secours, et c'est aux pieds de cette fille divine, en présence de sa sœur, de ce saint prélat, et de toi-même, que je la prie de me regarder désormais comme son plus dévoué chevalier et son seul défenseur. — Je doute, reprit vivement Montmorency, que toute prisonnière qu'est la fille des rois dans ce palais, elle veuille en accepter le maître pour serviteur. — Elle ne le peut comme Chrétienne, ajouta l'archevêque. — Et moins encore comme sœur, répondit la reine. O prince magnanime! considérez vous-même si Mathilde peut accepter la protection de celui qui un jour peut-être versera le sang de son frère et de mon époux? — Et si je vous jurais, Madame, repartit Malek Adhel, de ne jamais tourner mes armes contre cet époux si chéri, de veiller moi-même sur ses jours, de respecter enfin le frère de Mathilde à l'égal de mon propre frère; à ce prix, ne consentiriez-vous pas à voir la princesse souscrire à ma prière? » Bérengère ne peut croire ce qu'elle entend, elle ne peut croire que ce bras formidable, non content d'épargner son époux, se lève pour le défendre. Malek Adhel répète sa promesse, et alors, dans l'ef-

n de sa reconnaissance, elle bénit
ers, elle aime l'esclavage qui lui a
é les moyens d'attendrir Malek
l en faveur de Richard. « Je ne sais,
rompit amèrement Montmorency,
grand roi ne s'offenserait pas de
votre majesté invoquer pour lui la
osité de Malek Adhel. Quelle que
valeur de ce guerrier, je me trompe
u l'illustre Richard craindrait bien
s ses armes que sa pitié, et tous nos
liers s'étonneraient beaucoup, Ma-
, de voir une reine chrétienne met-
noins de confiance dans leur zèle
ans la protection de leur plus grand
ni. »
thilde penche doucement sa tête
épaule de la reine, et lui dit que la
se de Montmorency lui paraît juste,
, et qu'elle doit en être touchée. Ma-
Adhel l'entend et se trouble, il la
de, elle paraît émue. Cependant
morency, à genoux près de la prin-
, la contemple avec enthousiasme,
remercie avec transport de l'appro-
n qu'elle vient de lui donner. A cette
Malek Adhel contient à peine les
oles soupçons qui commencent à
er; tous lui disent que Montmorency
ner à Mathilde; aussitôt mille pro-
iolents se présentent à son esprit,
lui disent de se défaire de son rival.
rément il le punira, mais comme
cœur généreux sait punir : « Mont-
ncy, lui dit-il, une âme où l'hon-
règne comme dans la vôtre doit
gner d'être loin des combats : re-
nez-y, je brise votre chaîne; allez
à vos maîtres que je ne les crains
, puisque j'ose vous rendre à eux. »
discours, Josselin demeure inter-
l ne peut se résoudre à recevoir un
ait d'un Infidèle, ni à s'éloigner de
ilde; il refuse le don de sa liberté,
ré à Richard de ne point quitter les
esses, et, à moins qu'elles ne le dé-
nt de son serment, au prix de tout
ang il le tiendra. Malek Adhel, avec
grande vivacité, demande à la reine
e s'oppose à ce que Montmorency
parler d'elle à Richard. Bérengère
assure qu'elle se croirait coupable de pri-
ver Richard et les Chrétiens d'un si va-
leureux défenseur. Josselin n'a plus
qu'un espoir : il s'adresse à Mathilde, il
la conjure de ne pas le renvoyer aussi;
serait-ce là le prix dont elle paierait le
pur zèle qui l'anime; zèle qui lui ferait
sacrifier sa vie sans demander même un
regard pour récompense. L'impétueux
Arabe ne peut le laisser achever, il se
précipite aux genoux de la princesse, il
s'écrie : « Mathilde, je vous promets un
dévouement aussi pur, une reconnais-
sance sans bornes; songez aux droits im-
menses que le titre de votre chevalier
vous donnera sur moi, et à tout le bien
que mon obéissance vous permettra de
faire à vos sujets, vos amis, et vos frè-
res. » Il se tait alors et attend en silence
la réponse de la princesse; Montmorency
l'attend comme lui, et tous deux atta-
chent sur elle des regards suppliants qui
lui demandent avec instance quelques
mots favorables. Mathilde baisse les yeux
vers la terre; l'embarras, l'émotion, l'in-
certitude, se peignent sur son visage in-
génu; elle ne sait que résoudre, et pleine
de méfiance en elle-même, elle demande
des secours à la sagesse de l'archevêque :
« O mon père! lui dit-elle, guidez-moi,
apprenez-moi ce qu'il faut faire. — Ma
fille, répond Guillaume, le bras de Mont-
morency peut être trop utile à l'armée,
pour qu'il vous soit permis de le retenir
ici; mais si le devoir vous ordonne de le
dégager de son serment, il vous ordonne
plus encore de refuser les services d'un
prince qui, tout grand, tout magnanime
qu'il se montre, n'en est pas moins l'en-
nemi le plus redoutable de votre frère
et de votre Dieu. Mon enfant, continua-
t-il avec un pieux enthousiasme, qu'avez-
vous besoin du secours des hommes? ah!
conservez seulement la piété qui règne
dans votre âme, et malgré la faiblesse
de votre sexe et de votre âge, vous serez
armée d'une force qui vous élèvera au-
dessus de tous les périls, et qui vous
vaudra mieux que tous les secours hu-
mains. — Mon père, répliqua Mathilde,
vos paroles viennent du ciel, je les crois,

tes les autres, que la même action qui, chez les Infidèles, est une rare vertu, n'est chez nous qu'un simple devoir; de sorte que, dans cette circonstance, quand la volupté et l'honneur luttaient ensemble, en résistant un moment à la voix de la première, Malek Adhel était généreux, et qu'en résistant un moment au cri de l'autre, un Chrétien eût été coupable. Je ne vous peindrai point Agnès abandonnant sa patrie et son Dieu, pour suivre un Infidèle, quittant les degrés du trône où elle était placée, pour s'enfermer dans un sérail, et sa superbe armure pour l'habit d'une esclave. Jetons, jetons un voile sur l'égarement de cette malheureuse princesse; ne nous retraçons point sa faute : puisqu'elle commence à s'en repentir, commençons à la plaindre, et ne soyons pas plus sévères que Dieu, qui ne ferme jamais les trésors de sa grâce au pécheur repentant.

« Enfin, il se leva ce funeste jour où il fallut abandonner Jérusalem : les habitants mêmes qui avaient demandé sa reddition et la liberté de quitter la ville, pleuraient alors de l'avoir obtenue; ils ne pouvaient se consoler de la perte des saints lieux : et c'était un spectacle bien attendrissant que de les voir s'embrasser les uns les autres, se demander pardon de leur haine, de leurs divisions, lever les mains au ciel en gémissant, baiser avec respect les murailles des églises qu'ils ne devaient plus revoir, se tenir prosternés dans le saint sépulcre, le visage collé contre terre, et arroser de larmes de sang les lieux où leur Sauveur était mort. La reine Sibylle, la tête rasée, et couverte d'habits lugubres, ouvrait la marche et conduisait ses sujets éplorés; en la voyant, Saladin parut ému de sa profonde douleur; il s'approcha d'elle avec respect, et lui dit que, venant d'être armé chevalier par Hugues de Tibériade [1], il voulait commencer ce jour même à suivre les lois de la chevalerie, en lui octroyant un don, selon la coutume de nos anciens paladins: la reine n'hésita point à demander la liberté de son époux; et l'adroit sultan, qui s'attendait bien à cette prière, feignit cependant d'en être surpris, et sembla n'y souscrire que par un saint respect pour sa promesse; mais, au fond de l'âme, il était fort aise d'avoir un prétexte aussi magnanime de rendre la liberté à Lusignan; car il n'ignorait pas que cette liberté allait être une source de nouvelles divisions parmi les Chrétiens. En effet, si ce prince fût demeuré dans les chaînes des Sarrazins, tous les partis se seraient réunis autour de Conrad : unis alors de forces et d'intentions, dirigés par un seul chef, ils auraient pu tenir tête à l'armée de Saladin; au lieu que Lusignan en redevenant libre, fit valoir de nouveau ses droits au royaume qu'il venait de perdre. Conrad, indigné de cette obstination, lui fit cruellement fermer les *portes de Tyr*, la seule ville qui restait *aux Chrétiens*. Alors les partis se divisèrent *de plus en* plus, et les haines s'envenimèrent au point que Lusignan et Conrad étaient plus ennemis l'un de l'autre qu'ils ne l'étaient de Saladin lui-même; et tandis que, méprisant mes remontrances, oubliant l'intérêt de leurs frères, ils se disputaient honteusement un trône qu'ils n'avaient pas su défendre, tout l'Orient, ébloui de la feinte générosité du sultan, applaudissait à sa conduite, en élevant jusqu'aux nues la grandeur d'une action qui n'était au fond que le fruit de la plus adroite politique.

« Ce fut à cette époque que je m'embarquai pour l'Europe. Vous savez, Madame, quels puissants secours j'obtins de tous les princes chrétiens; peu contents d'ouvrir le champ d'honneur à la vaillance, à la gloire, à la piété, ils ont voulu y marcher eux-mêmes, et donner l'exemple à leurs sujets : les voilà qui accourent en foule sur nos bords désolés; non, une plus grande ardeur n'animait point leurs ancêtres à la première croisade : nul alors ne brûlait d'une plus sainte flamme, et n'était plus disposé à verser tout son sang pour reconquérir le

[1] Voyez l'*Histoire de Saladin*, par M. Marin (pièces justificatives), où il est dit que ce grand prince reçut les éperons de la main de Hugues de Tibériade, son prisonnier, après la prise de Jérusalem.

[redacted]

tombeau de Dieu. Ah! sans doute, nous verrons s'éteindre les dissensions de Conrad et de Lusignan, devant le magnanime exemple qu'ils reçoivent de Richard, de Philippe-Auguste, et de tant d'autres princes d'Europe, qui, pour l'intérêt de la religion, abandonnent de vastes et florissants états, et à travers tous les périls d'une mer orageuse, viennent chercher la mort dans un climat étranger. O mon Dieu! continua l'archevêque en élevant ses mains vénérables vers le ciel, vous ne voudrez point assurément que de si belles espérances soient détruites, et qu'un si grand dévouement soit sans effet; vous ferez luire ce jour glorieux où les Chrétiens, après avoir acheté le repos par le travail, et la victoire par le combat, rentreront dans Jérusalem consolée pour y faire retentir de toutes parts les cris de leur reconnaissance et de leur amour : et là, purifiés par le malheur, ils prendront de nouvelles mœurs, d'autres sentiments, et donneront un tel exemple de sagesse et de vertu aux nations voisines, que celles-ci, émues, édifiées, et converties par leur changement, accourront dans votre temple et ne formeront plus avec vos anciens serviteurs qu'un seul peuple, un seul culte, et un seul cœur.... » En parlant ainsi, le bon archevêque était si pénétré de ce qu'il disait, il croyait si bien lire dans l'avenir la confirmation de ses espérances, que l'image d'un pareil bonheur remplit sa poitrine de trop d'émotion pour qu'il lui fût possible de continuer; il s'arrêta, mais ses regards enflammés, sa tête élevée vers le ciel, et son silence tout vivant de ferveur, indiquaient assez que le cœur était encore en prières, quoique les lèvres n'en articulassent plus.

Déjà les premières ombres de la nuit commençaient à envelopper le bosquet d'orangers, et donnaient à la nature cette teinte de mélancolie qui favorise si bien les méditations religieuses et les tendres rêveries, lorsque le bruit léger d'un vêtement qui glissait à travers les feuilles, vint frapper l'oreille de l'archevêque et des deux princesses, et les arracher à leurs réflexions. Bientôt ils virent paraître à l'entrée du bocage une esclave qui semblait désirer et craindre de s'approcher. « Qui êtes-vous? lui demanda Guillaume en faisant quelques pas vers elle. » A cette question, l'inconnue se précipita la face contre terre, avec de tels gémissements, qu'on eût cru son cœur prêt à se briser. « Malheureuse Agnès, est-ce vous? s'écria l'archevêque, en reculant involontairement. — Mon père, reprit la princesse, ne vous éloignez pas, ne m'accablez pas, car la mort est dans mon sein, et mon dernier moment approche. — O mon père, interrompit vivement Mathilde, en s'approchant de la fille d'Amaury, hâtez-vous de lui donner vos secours, car elle dit qu'elle va mourir, et son âme peut être sauvée encore. — Est-ce la princesse d'Angleterre que je vois? s'écria Agnès; est-ce elle qui parle en ma faveur? Oui, je la reconnais à son habit, et surtout à sa merveilleuse et fatale beauté : Dieu! me faut-il être réduite à ce comble d'humiliation, de devoir quelque chose aux prières de celle qui m'a fait tant de mal? — Qu'entends-je? reprit Mathilde étonnée : étrangère dans ces lieux, prisonnière dans ce palais, ne connaissant votre nom et votre existence que depuis quelques heures, que me reprochez-vous, et quel mal ai-je pu vous faire? — Elle le demande! s'écria douloureusement Agnès; elle qui m'a chassée du cœur où je régnais, qui m'a ravi un amour auquel j'avais tout sacrifié; elle enfin, l'unique cause de mon opprobre et de mon désespoir..... — Arrêtez, arrêtez, Agnès, interrompit impérieusement l'archevêque; votre opprobre est dans vos regrets. Ah! malheureuse, si vous étiez pénétrée d'un vrai repentir, tiendriez-vous un pareil langage? ne béniriez-vous pas l'instant qui, en éloignant de vous l'objet de votre criminelle ardeur, vous a comme forcée de recourir aux miséricordes du ciel. — Que parlez-vous du ciel? s'écria Agnès égarée; qu'est-ce que le ciel sans Malek Adhel, et quel Dieu puis-je implorer quand celui que je m'étais choisi m'abandonne et me méprise? — Si tels sont vos

sentiments, reprit l'archevêque d'un ton sévère; si votre âme est toujours sous le poids de la réprobation, pourquoi êtes-vous ici? pourquoi porter vos cris licencieux jusqu'aux oreilles de cette noble reine et de cette chaste vierge, et que venez-vous chercher auprès de moi? » A ces mots, la fille d'Amaury, reprenant tout son orgueil, répondit d'une voix fière et assurée. « Je viens y chercher un abri contre l'ingrat qui me répudie; j'y viens demander des armes pour me défendre et me venger; qu'on me rende la lance et l'épée, et mon bras saura bien soustraire la princesse de Jérusalem à la honte d'être traitée comme la dernière des esclaves.— Et de quel droit la princesse de Jérusalem espère-t-elle être traitée autrement, répliqua l'archevêque avec indignation, quand elle s'est placée, par sa conduite, au-dessous des plus méprisables créatures de son sexe? Allez, allez, misérable Agnès, retournez dans ce palais; abaissez-vous sous les pieds de votre superbe Arabe; implorez le sourd Mahomet..... Le jour de la condamnation n'est pas loin; il approche, il se hâte, il va vous engloutir : déjà le ciel vous annonce par ma voix votre éternel arrêt..... — O mon père, ne le prononcez pas, interrompit Mathilde, en fondant en larmes. Vos lèvres pourraient-elles s'ouvrir pour prononcer de si terribles paroles : prenez pitié de l'infortunée qui va mourir sans secours, et qui n'a plus la force de vous en demander. » La reine s'approcha aussi de l'archevêque, et lui dit à demi-voix : « Mon père, ne lui adresserez-vous pas quelques mots plus doux, et ne voulez-vous point essayer de la ramener à Dieu? — Je ne le veux point, dites-vous, répliqua Guillaume, en essuyant des pleurs qui coulaient sur ses joues vénérables, Madame, pouvez-vous le croire? ah! vous ne savez pas le mal que me fait son endurcissement, ni avec quelle joie je donnerais mon sang pour racheter son péché; mais que puis-je faire, si elle ne se repent pas? que puis-je faire, si ce n'est d'invoquer pour elle les grâces du Tout-puissant? » Il achevait à peine, quand l'esclave qui avait parlé à la reine, quelques heures auparavant, entra, et s'adressant à la princesse de Jérusalem, elle s'écria : « On vient de s'apercevoir de votre absence, Madame, on vous cherche dans tout le sérail : j'ai profité de la rumeur qui y règne pour m'échapper et vous suivre; nous voici en sûreté toutes deux, car la route qui nous a conduites ici n'est connue de personne; et le palais de la reine d'Angleterre est un asile inviolable où l'œil d'aucun Musulman ne peut pénétrer. — Madame, dit alors Agnès, vous voyez que mon sort est entre vos mains, ne m'accorderez-vous pas un asile dans votre palais, ne me rendrez-vous pas ma liberté, mes armes, la vengeance?.... » Le ton dont elle prononça ces mots fit frémir Mathilde : ce n'était pas celui qui pouvait persuader la reine. Agnès voyant qu'elle hésitait, se hâta d'ajouter : « Je m'entends mal à vous *prier*, Madame; mais songez qu'habituée à *commander* depuis mon enfance, la prière est pour moi une langue étrangère, que je n'y ai eu recours que pour fuir l'esclavage, et que je ne l'aurais pas employée pour sauver ma vie. — Je ne résisterai point à votre désir, répondit la reine, je ne résisterai point à l'espoir de contribuer à votre salut, en brisant la chaîne qui vous retient ici : venez, Madame, venez revoir des Chrétiens, venez pleurer avec eux, sur le jour funeste où vous avez cessé de les nommer vos frères; et, par de longs et fréquents actes de repentir, obtenez de la clémence infinie de Dieu, un pardon que la clémence des hommes ne vous accorderait peut-être pas. Je verrai le prince Malek Adhel à son retour du Caire, je lui demanderai de vous permettre de vous éloigner d'ici..... — Non, Madame, non, interrompit impétueusement Agnès, ne lui demandez rien, je vous supplie : je veux le fuir sans qu'il le sache, surtout sans qu'il y consente; laissez-moi le soin de mon sort; c'est à travers les déserts que, seule à pied, sous l'armure d'un guerrier, je veux aller chercher une retraite que je ne devrai qu'à vos bontés et à mon courage. » L'archevêque dit alors que ce

n'était pas le moment de savoir si une pareille demande pouvait lui être accordée, et qu'elle devait se contenter d'attendre son sort en silence auprès de la généreuse bienfaitrice qui consentait à lui donner un asile. Agnès n'osa rien répliquer à l'ordre de Guillaume : elle abattit son voile devant son visage, s'appuya sur son esclave, et suivit la reine dans son palais. Comme il n'entrait chez les princesses que des personnes de leur choix, elles purent facilement s'assurer de leur discrétion sur l'asile momentané qu'elles accordaient à la fille d'Amaury ; Mathilde céda avec plaisir à cette princesse la chambre qu'elle occupait : Agnès s'y établit le soir même ; et Mathilde, ravie de l'y voir à son aise, se retira dans un petit cabinet voisin, qui n'avait d'autres meubles que deux tabourets et un petit lit de repos. A peine fut-elle seule dans ce modeste réduit, que le souvenir de ce qu'elle venait d'entendre, de ce qu'elle avait compris, et plus encore de ce qu'elle n'avait pas compris, vint éveiller de nouvelles pensées, et lui révéler que le monde et le cœur des hommes étaient pleins de mystères qui lui étaient entièrement inconnus : elle se blâmait de se laisser ainsi posséder par des idées qu'il ne lui était pas permis d'approfondir ; mais les efforts même qu'elle faisait pour les chasser les lui rappelaient sans cesse ; et la curiosité d'une jeune fille qui s'inquiète de ce qu'on lui cache, avait peine à céder à la pudeur d'une vierge qui s'alarme de ce qu'elle entrevoit. Cependant seize ans d'innocence l'emportèrent bientôt sur un trouble de quelques heures. En offrant à Dieu ses prières accoutumées, elle oublia insensiblement les discours, les torts, et les accusations de la fille d'Amaury, et, de tous les sentiments qui l'avaient agitée, il ne lui resta plus que celui d'une profonde pitié pour des maux d'autant plus redoutables à ses yeux, qu'elle en comprenait moins la cause ; mais la pitié, qui pour les âmes tendres est plus un plaisir qu'une peine, ne l'empêcha point de trouver sur son étroite couche, ce sommeil doux et paisible qu'une conscience pure finit toujours par obtenir.

CHAPITRE VII.

La princesse de Jérusalem était trop étrangère à cette paix qui régnait dans l'âme de Mathilde, pour qu'il lui fût possible de goûter le même repos. Les tourments de l'orgueil et ceux d'une conscience effrayée, fermaient son cœur à ces sentiments de contrition, qui seuls soulagent et fortifient le pécheur abattu : plus irritée des humiliations que sa faute lui causait, que repentante de l'avoir commise, elle n'éprouvait que des remords arides et sans larmes, et une sorte de haine universelle qui s'étendait également, et sur l'amant qui la méprisait, et sur la bienfaitrice qui consentait à la sauver, et sur le Dieu auquel elle s'était donnée, et sur celui qu'elle avait abjuré, et sur l'innocence de cette vierge qu'on lui préférait ; mais plus encore (et c'était là le pire de ses tourments) sur elle-même, qu'elle ne pouvait s'empêcher d'accuser seule de l'état honteux où elle se voyait réduite. En vain cherchait-elle à se fuir, elle ne pouvait s'échapper : la douleur de sa honte s'accroissait par le souvenir de sa célébrité, et cette nécessité irrévocable qui la liait à sa pensée, et la forçait à vivre avec elle-même, la jetait dans des accès de désespoir, auprès desquels la folie et la mort eussent été de grands biens. Si quelquefois l'image de Malek Adhel venait la détourner de sa propre image, ce n'était que pour lui présenter un nouveau malheur ; car non seulement elle se voyait dédaignée par l'homme auquel elle avait sacrifié le monde et l'éternité ; mais elle allait en être séparée, et il allait y [illegible]. A cette pensée, la plus cruelle de toutes les pensées pour une âme que la passion brûle encore, l'infortunée Agnès, qui, durant cette longue nuit n'avait pu trouver un moment de sommeil, laissa échapper un cri si perçant et si douloureux, qu'il retentit aux oreilles de Mathilde et l'éveilla en sursaut ; elle se lève, regarde

autour d'elle, le jour commençait à éclairer l'Orient de ses premiers feux, elle n'aperçoit rien; mais elle écoute d'où peut venir le bruit qui l'a frappée, et elle distingue de sourds gémissements qui partent de la chambre d'Agnès : elle y court aussitôt, et la trouve debout, marchant à grands pas dans la chambre, pâle, éperdue, criant de douleur, mais ne pleurant pas. « Que me veux-tu? s'écria-t-elle, à l'instant qu'elle aperçut la vierge; pourquoi ton aspect angélique vient-il me présenter la vue de tout ce qui me manque, et accroître le trouble qui me dévore? — Vos plaintes sont venues jusqu'à moi, répondit Mathilde, j'ai cru que vous étiez malade, et je venais vous offrir mes soins. — Malade, reprit Agnès en la regardant fixement; je le suis en effet, et beaucoup; mais, que m'importent tes soins, penses-tu qu'ils me guériront? Ah! si tu veux soulager les horribles tourments que tu me causes, rends-moi le cœur que tu m'as pris, rends-moi l'amour de Malek Adhel, rends-moi mon amant. — Grâce au ciel, répondit la princesse en rougissant, le cœur de cet Infidèle n'est point à moi, et je n'en dispose pas. — Que n'as-tu dit vrai! interrompit Agnès en lui saisissant la main avec une brusque vivacité; je donnerais ma vie pour le croire un instant; mais écoute : s'il te l'offrait jamais, ce cœur dont la possession est le premier bien de la terre et du ciel, ne l'accepte pas, car tu tomberais bientôt dans l'état où tu me vois? — Mais cet état affreux dont mon âme est épouvantée, reprit doucement Mathilde, ne pouvez-vous pas en sortir? ne pouvez-vous pas fuir le prince? — Le fuir! que dis-tu? fuir Malek Adhel! non, je ne le puis pas; non, je ne puis m'arracher aux délices de son amour; si tu savais quelle félicité je goûtais à oublier près de lui ma patrie, ma famille, mes crimes, et mon Dieu même!..... Tu frémis, Mathilde, et jamais tes oreilles n'ouïrent de pareils forfaits. Eh bien! tu ne sais pas tout encore; non, tu ne sais pas jusqu'à quel excès d'impiété l'amour a pu m'entraîner. J'ai désiré l'anéantissement de l'empire du Christ, parce qu'il peut s'élever contre celui de mon amant; j'ai désiré voir cet amant régner seul sur tous les rois et les mondes enchaînés; j'allais le suivre à l'armée, combattre contre la cause que je soutenais autrefois, et, pour défendre une tête adorée, lever l'épée contre mon propre sang et le Dieu de mes pères..... Enfin, dans ce moment même, quand Guillaume m'ouvre la voie du repentir, et que mon ingrat époux m'abandonne et me hait, l'idée de le fuir, de m'en séparer à jamais, est plus terrible à mes yeux que celle de ma damnation éternelle..... Et toi! barbare fille, auteur de tous mes maux, laisse-moi, et va dire à ton archevêque que je ne veux point d'un ciel qui n'a point l'amour de Malek Adhel à m'offrir. »

Pendant tout ce discours, Mathilde était demeurée immobile et tremblante : l'expression d'une passion aussi effrénée lui faisait horreur : incapable de répondre un seul mot à des discours si nouveaux pour elle : impatiente de s'affranchir de la honte de les écouter, elle ne pouvait se résoudre pourtant à laisser Agnès seule en proie à son affreux délire; cependant elle sortit pour appeler ses femmes, et les envoya auprès d'Agnès, en attendant qu'elle eût pu faire avertir le pieux Guillaume de l'état de la fille d'Amaury. Aussitôt qu'il en fut instruit, il vint; Mathilde le sachant dans le palais accourut à sa rencontre et lui dit : « Mon père, la princesse de Jérusalem est fort mal, je ne sais quelle fièvre l'agite; mais sa raison est entièrement perdue, car elle ne parle que des ravissements du crime, des délices de l'impiété, et Malek Adhel lui semble préférable à Dieu même..... — Arrêtez, ma fille, répondit Guillaume, qu'une bouche si pure ne s'ouvre point pour répéter de pareils discours : tâchez même de les effacer de votre esprit, et gardez-vous de tenter jamais de les comprendre : maintenant allez trouver la reine, commencez avec elle vos saintes lectures, et ne revenez point dans votre apparte-

[redacted]

avant de m'avoir vu ? » A ces mots, ilde s'éloigne, elle marche toute se, et s'efforce d'obéir au prélat, en erchant point à comprendre quel étrange bonheur qu'Agnès peut goû- ı sein du crime : elle va dans l'o- e, la reine n'y est point; elle passe sa chambre et ne l'y trouve pas; en- lle entre dans le grand salon de jaspe, st là que Bérengère est assise sur ile de carreaux, devant une table mment servie et entourée d'une de jeunes esclaves chargées de cor- s de fleurs. « Ma sœur, s'écrie la , en la voyant, le prince vient d'ar- à Damiette, il va venir incessam- nous donner des nouvelles de l'ar- et en attendant, il nous envoie mmes nous amuser par leurs jeux : : vous placer près de moi et prendre à ce divertissement. » A ces mots, incesse rougit, son cœur palpite, assied et garde le silence : les jeu- claves commencent à danser au son astagnettes, du cistre, et du tam- de basque; mais il y a dans leurs s, et surtout dans leur maintien, orte de molle volupté qui agite la et alarme la vierge : elle détourne ux d'un spectacle dont sa pudeur fensée; et, pour cesser de le voir, e lève, s'approche d'une croisée, uvre la jalousie, et là, enchantée clat du ciel, de la beauté de la ver- et du charme que répand dans a fraîcheur du matin, elle cède au sir de faire une promenade solitaire, scend dans les jardins du palais.

e suit le cours d'un ruisseau qui nte sur un sable fin, bordé d'une le roses et de citronniers : insen- ent les arbustes s'élèvent, s'épais- t, elle se trouve au milieu d'un où mille routes se croisent et lui erdre la première qu'elle a suivie : nt au hasard celle qui se présente, égare de plus en plus; et cependant, n est si beau, tant d'oiseaux y ent, tant de fleurs le parfument, ux si claires le rafraîchissent, que rge en se voyant seule s'émut, mais ne s'effraya pas. Bientôt, fatiguée d'avoir autant marché, elle s'assied sous un ber- ceau de jasmin et de platanes, bientôt la paix silencieuse de cette solitude ramène le calme dans son cœur; le souvenir d'A- gnès s'affaiblit, et avec lui l'effroi de ses discours impies; des pensées douces, tranquilles comme le lieu où elle se trouve, succèdent à l'agitation : et, vain- cue insensiblement par les charmes de cette touchante nature, dont il semble qu'on ne puisse approcher sans devenir meilleur, Mathilde se laisse aller à cette sorte de vague rêverie où l'imagination errante sur plusieurs objets, les quitte, les reprend, ne se fixe point, parce que chacun l'attire, et se plaît avec tous sans avoir à rougir d'aucun.

Au sein de cette retraite si belle, de cet état d'abandon si nouveau et si doux au cœur d'une vierge de seize ans, qui, pour la première fois de sa vie se trouve seule dans des bocages de parfums et de fleurs, les heures ont fui rapidement, la matinée s'est presque entièrement écou- lée, et le prince s'est rendu chez la reine. Étonné, chagrin de n'y point trouver Ma- thilde, il veut savoir où elle est, et s'il lui sera permis de la voir. Bérengère l'envoie chercher; elle n'est pas dans son appartement. Guillaume, qui y est toujours resté avec Agnès, quitte aussi- tôt sa pénitente, vient dire à la reine que Mathilde n'a point paru chez elle, et demande ce qu'elle est devenue. Béren- gère ne peut le satisfaire; elle n'a point vu sa sœur descendre dans les jardins. Cette absence alarme l'archevêque; il regarde le prince d'un œil soupçonneux; mais, pour s'apercevoir de sa défiance, Malek Adhel est trop occupé de la prin- cesse; il demande, il s'informe, il inter- roge tout ce qui l'entoure avec une agi- tation qui révèle assez combien tout son cœur est dans cet objet. Bérengère se souvient bien que sa sœur s'est assise auprès d'elle, mais seulement quelques minutes; qu'est-elle devenue ensuite, elle ne le sait point. Cependant, après bien des efforts, elle croit se rappeler l'avoir vue ouvrir une des portes du jar-

din, et aussitôt elle veut aller elle-même l'y chercher, mais elle est bientôt devancée par le prince; heureux de l'espoir de trouver la princesse seule, il s'élance rapidement : le désir, l'émotion, lui donnent des ailes. Il connaît tous les détours de l'épais labyrinthe, et les a parcourus en un instant; à la fin il vole vers le bocage de jasmin, il entrevoit le vêtement blanc de la vestale, et la seule vue de cet habit lui cause un plaisir plus vif qu'il n'en éprouva jamais. Mathilde a entendu le bruit des feuilles qu'il froisse sous ses pas, elle s'est levée, l'a reconnu; aussitôt le récit de l'archevêque et l'état de la fille d'Amaury sont revenus à sa mémoire. Le cœur plein de trouble et d'effroi, elle fuit précipitamment en s'écriant : « O mon Dieu! préservez-moi de ce fils du démon, de ce redoutable Infidèle, dont le bras terrasse les Chrétiens, et dont les trompeuses paroles ont perverti la malheureuse Agnès! » Et, à cette pensée, elle s'éloigne plus vite encore; mais à quoi lui sert de fuir avec tant de promptitude, si ce n'est à montrer sa frayeur et son zèle; car la course d'une vierge timide qui a passé sa vie dans une étroite clôture, ne la sauvera pas long-temps de la poursuite d'un guerrier tel que Malek Adhel. Sûr de l'atteindre quand il voudra, il s'arrête et la regarde courir; c'est vraiment pour l'éviter qu'elle presse ses pas, il le voit, et cette résistance qu'on ne lui opposa jamais l'enflamme davantage encore; il part à son tour, la flèche dans les airs pourrait à peine le suivre; il est auprès de la princesse, il la touche, il la saisit par son habit, il voudrait la presser dans ses bras, et pourtant il n'ose le faire; si la divine beauté de la princesse l'attire, la dignité de sa contenance le retient. Emporté par des désirs impérieux qu'il ne combattit jamais, souverain de ce palais, maître de tout oser, n'ayant qu'à vaincre la faiblesse d'une jeune fille pour parvenir au comble de ses veux, un sentiment indéfinissable, une sorte de respect que jusqu'à ce jour il n'avait éprouvé qu'à l'aspect de son père ou dans le temple de Mahomet, le fait tomber aux genoux de Mathilde. Pour la première fois le superbe Arabe se voit prosterné devant une femme, et il n'en rougit point, car il croit sentir la présence d'une divinité. « O vous, lui dit-il, qui faites de moi un nouvel être! fille du ciel, angélique beauté!..... vous, qui surpassez tout ce que j'ai vu de beau en ma vie, qui m'embrasez d'un feu ardent que je n'ose satisfaire, et dont je crains presque de vous parler..... vous, qui disposez déjà de ma volonté et de ma vie, où avez-vous pris votre puissance? » A ces paroles passionnées, Mathilde pressa contre son sein le reliquaire de l'abbesse en levant les yeux au ciel, et fit de nouveaux efforts pour s'échapper; mais le prince ne le permit pas. « Où voulez-vous aller? s'écria-t-il, en pressant entre ses deux mains la main délicate de la princesse : pourquoi me fuir avec tant d'obstination, que craignez-vous de moi? me voyez-vous donc avec horreur? » En parlant ainsi, il la regardait avec des yeux si tendres, l'amour donnait tant d'expression à ses traits déjà si beaux, que l'ingénue Mathilde, qui depuis sa naissance n'avait jamais déguisé sa pensée, ne put pas lui dire qu'elle le voyait avec horreur; elle répondit seulement, et en détournant la vue : « Dieu m'ordonne de fuir ses ennemis. — Et ce Dieu cruel vous ordonne-t-il aussi de haïr ceux qui vous adorent? — Je dois haïr ceux qui le méconnaissent. — Oh! non, mille fois non, interrompit-il en pressant contre ses lèvres la main de Mathilde, vous ne suivrez point une loi injuste, cruelle; vous vous laisserez toucher par le feu qui me brûle, vous vous livrerez à l'amant qui vous abandonne et son sort et sa vie; je le jure, jamais l'Angleterre ne vous reverra dans son sein! plutôt mourir que de me séparer de vous! » A ce serment terrible, Mathilde crut se voir enlever à la fois sa patrie, sa famille, son couvent, et le salut éternel que lui assuraient ses vœux; épouvantée des projets du Sarrazin, elle arrache sa main d'entre les siennes, l'enveloppe dans les gran-

[redacted]

ses manches de son habit, baisse son bandeau de lin sur son front; et, aussi confuse qu'effrayée des discours du prince, elle répond du ton le plus sévère : « Je suis destinée à l'honneur d'être une des épouses de Jésus-Christ; c'est pour mieux mériter un si glorieux titre que je suis venue en Palestine adorer son tombeau; mais c'est en Angleterre que mon cloître m'attend et que mes vœux m'appellent; rétractez donc un serment impie, sacrilége; rendez-moi la liberté que vous m'avez ravie, et, pour récompense, Dieu consentira peut-être à ouvrir vos yeux à ses éternelles clartés. » A ce langage, Malek Adhel reconnaît cette foi vive, cette piété ardente qui distingue tous les enfants du Christ; il sent bien que le temps et ses soins pourront seuls changer le cœur de la princesse; et comme déjà il ne veut plus que ce qu'elle veut, qu'il détesterait un bonheur qu'elle ne partagerait pas, loin de la contraindre, il se soumet et dit : « Fille de l'innocence, qu'ordonnez-vous et qu'exigez-vous de moi? esclave de toutes vos volontés, il n'est rien que je ne veuille souffrir pour vous plaire et vous obéir. » Mathilde est trop pure pour apprécier toute l'étendue d'un pareil sacrifice, mais à l'air, à l'accent de Malek Adhel, elle soupçonne qu'il a dû lui coûter beaucoup; son cœur en est touché, ses regards s'attendrissent, sa voix s'adoucit, et elle répond avec embarras : « Je vous en prie, conduisez-moi vers la reine. » Le changement de Mathilde n'a point échappé au prince; il voit que s'il y a pour lui un moyen de toucher cette belle Chrétienne, ce ne peut être qu'à l'aide d'une grande réserve et d'une parfaite soumission; aussi n'hésite-t-il pas un moment à lui obéir. « Venez par ici, lui dit-il, en lui montrant une autre route; celle-ci conduit plus directement au palais. » Elle la prend aussitôt et suit le prince en silence. Quelquefois il se retourne pour la voir, il l'arrête, il soupire; alors la craintive Mathilde se recule doucement, baisse les yeux vers la terre, avance sa main pour se cacher aux regards du prince, mais ne peut lui dérober l'expression de cette pudeur qui se répand sur sa physionomie et sur son maintien, de cette pudeur qui est la plus touchante des grâces, la plus puissante des forces que le ciel ait données à la femme, et qui sait inspirer le respect en même temps qu'elle augmente l'amour. En la voyant si belle, Malek Adhel contient avec peine la flamme qui s'élance de son sein, mais il la contient, car en ce moment la beauté de Mathilde est presque celle d'un ange; il précipite ses pas pour échapper plus tôt au danger de faire éclater des transports qui pourraient aliéner le cœur qu'il veut absolument obtenir; le combat de ses désirs présents et de ses projets futurs l'agite avec violence, il marche plein d'émotion, mais il en connaît parfaitement la cause; il sait bien ce qu'il veut, ce qu'il attend, ce qu'il espère, au lieu que Mathilde est troublée sans savoir le motif de son trouble, sans savoir même qu'elle en éprouve; et s'il se passe quelque chose dans son cœur, elle ne le voit qu'à travers ce voile épais que l'innocence tient toujours devant les pensées d'une vierge, pour l'empêcher de distinguer ce que la modestie ne lui permet pas de savoir.

CHAPITRE VIII.

Le prince et Mathilde eurent bientôt atteint la lisière du bois; alors ils aperçurent la reine qui venait au-devant d'eux, et près de la porte du palais l'archevêque qui les attendait; son regard était grave et sévère, et, en embrassant la reine, Mathilde ne put s'empêcher de rougir; comme elle ne pourrait sans une grande confusion avouer tout ce qui s'est passé entr'elle et le prince, elle s'inquiète intérieurement d'avoir quelque chose à cacher; il lui semble que toute pensée qu'on n'ose dire est une pensée répréhensible, et prenant la honte de la pudeur pour le remords d'une faute, elle croit déjà trouver sa punition dans l'embarras si nouveau que lui cause la présence de l'archevêque. Bérengère fait

quelques questions à sa sœur; mais bientôt l'intérêt qu'elle y met disparaît devant un intérêt plus puissant : elle n'a pas eu le temps le matin de parler de son époux au prince; tout occupé de Mathilde, il ne l'aurait pas écoutée; maintenant elle espère obtenir plus d'attention, et s'approchant de lui, les yeux pleins de larmes, elle dit : « Ne pourriez-vous me donner quelques nouvelles de l'armée de Ptolémaïs? ô noble Malek Adhel! N'avez-vous rien à m'apprendre sur Richard? Hélas! ma vie est dans votre réponse. » Le prince allait la satisfaire, mais il en est détourné par la vue d'un chevalier qui paraît s'avancer vers eux avec précipitation. Malek Adhel s'étonne et dit à la reine : « Quel est le téméraire, Madame, qui ose entrer dans vos jardins et à cette heure-ci sans vos ordres? » L'archevêque a reconnu Josselin de Montmorency, et le nomme au prince. Malek Adhel répond alors : « Ce nom illustre est venu souvent jusqu'à moi à côté de celui de tous les rois de l'Europe, et entouré d'une réputation de vaillance et de gloire à laquelle peu de souverains peuvent prétendre; mais ce nom, tout grand qu'il est, et quelle que soit la valeur de celui qui le porte, n'excuse pas son audace. » Alors il s'avance vers Josselin qui n'était plus qu'à quelques pas, et lui dit fièrement : « Présomptueux chevalier, ne t'est-il pas défendu d'entrer dans ces jardins sans la permission de la reine d'Angleterre? Te l'a-t-elle donnée? et si elle ne l'a pas fait, pourquoi viens-tu ici? Ne sais-tu pas qu'une telle hardiesse mérite un grand châtiment? — Prince, répondit Josselin avec une froide dignité, quand Richard remit son épouse et sa sœur sous la garde de tous les chevaliers qui sont à Damiette, nous lui jurâmes de les défendre jusqu'à la dernière goutte de notre sang; tout-à-l'heure, en me présentant chez la reine, j'ai trouvé tous les Chrétiens en rumeur : j'ai appris que la princesse Mathilde était perdue dans ces vastes jardins, qu'elle y courait des dangers..... — Et quels dangers pouvait-elle courir en ces lieux? interrompit le prince avec impatience. — Il m'importait peu de le savoir, reprit Josselin, il me suffisait d'apprendre qu'ils existaient, et qu'ils menaçaient la princesse pour me faire voler à son secours, en dépit de tous les obstacles, et sans calculer à quels périls je m'exposais. » A ces mots, la grande âme de Malek Adhel fut émue; serrant la main du chevalier avec affection, il lui dit : « Brave Montmorency, ne crains rien; sans doute la reine ne punira point ce qu'elle admire; mais apprends que moi aussi je suis chevalier comme toi : Hugues de Tibériade m'a chaussé les éperons, et j'ai juré entre ses mains de protéger la beauté, l'innocence, l'infortune, au péril de mes jours; ne t'inquiètes donc plus du sort de la princesse d'Angleterre, c'est moi qui veillerai sur elle maintenant : moi seul, entends-tu? tout en rendant justice à ta valeur, je crois que la mienne lui sera d'un aussi utile secours, et c'est aux pieds de cette fille divine, en présence de sa sœur, de ce saint prélat, et de toi-même, que je la prie de me regarder désormais comme son plus dévoué chevalier et son seul défenseur. — Je doute, reprit vivement Montmorency, que toute prisonnière qu'est la fille des rois dans ce palais, elle veuille en accepter le maître pour serviteur. — Elle ne le peut comme Chrétienne, ajouta l'archevêque. — Et moins encore comme sœur, répondit la reine. O prince magnanime! considérez vous-même si Mathilde peut accepter la protection de celui qui un jour peut-être versera le sang de son frère et de mon époux? — Et si je vous jurais, Madame, repartit Malek Adhel, de ne jamais tourner mes armes contre cet époux si chéri, de veiller moi-même sur ses jours, de respecter enfin le frère de Mathilde à l'égal de mon propre frère; à ce prix, ne consentiriez-vous pas à voir la princesse souscrire à ma prière? » Bérengère ne peut croire ce qu'elle entend, elle ne peut croire que ce bras formidable, non content d'épargner son époux, se lève pour le défendre. Malek Adhel répète sa promesse, et alors, dans l'ef-

[redacted]

on de sa reconnaissance, elle bénit fers, elle aime l'esclavage qui lui a né les moyens d'attendrir Malek el en faveur de Richard. « Je ne sais, rrompit amèrement Montmorency, grand roi ne s'offenserait pas de votre majesté invoquer pour lui la rosité de Malek Adhel. Quelle que la valeur de ce guerrier, je me trompe ou l'illustre Richard craindrait bien s ses armes que sa pitié, et tous nos aliers s'étonneraient beaucoup, Ma-e, de voir une reine chrétienne met-moins de confiance dans leur zèle dans la protection de leur plus grand mi. »

athilde penche doucement sa tête l'épaule de la reine, et lui dit que la use de Montmorency lui paraît juste, e, et qu'elle doit en être touchée. Ma-Adhel l'entend et se trouble, il la rde, elle paraît émue. Cependant tmorency, à genoux près de la prin-e, la contemple avec enthousiasme, remercie avec transport de l'appro-on qu'elle vient de lui donner. A cette , Malek Adhel contient à peine les ibles soupçons qui commencent à ter; tous lui disent que Montmorency her à Mathilde; aussitôt mille pro-violents se présentent à son esprit, lui disent de se défaire de son rival. rément il le punira, mais comme cœur généreux sait punir : « Mont-ency, lui dit-il, une âme où l'hon-règne comme dans la vôtre doit igner d'être loin des combats : re-nez-y, je brise votre chaîne; allez à vos maîtres que je ne les crains e, puisque j'ose vous rendre à eux. » e discours, Josselin demeure inter-il ne peut se resoudre à recevoir un fait d'un Infidèle, ni à s'éloigner de hilde; il refuse le don de sa liberté, uré à Richard de ne point quitter les cesses, et, à moins qu'elles ne le dé-ut de son serment, au prix de tout sang il le tiendra. Malek Adhel, avec grande vivacité, demande à la reine le s'oppose à ce que Montmorency parler d'elle à Richard. Bérengère assure qu'elle se croirait coupable de pri-ver Richard et les Chrétiens d'un si va-leureux défenseur. Josselin n'a plus qu'un espoir : il s'adresse à Mathilde, il la conjure de ne pas le renvoyer aussi; serait-ce là le prix dont elle paierait le pur zèle qui l'anime; zèle qui lui ferait sacrifier sa vie sans demander même un regard pour récompense. L'impétueux Arabe ne peut le laisser achever, il se précipite aux genoux de la princesse, il s'écrie : « Mathilde, je vous promets un dévouement aussi pur, une reconnais-sance sans bornes; songez aux droits im-menses que le titre de votre chevalier vous donnera sur moi, et à tout le bien que mon obéissance vous permettra de faire à vos sujets, vos amis, et vos frè-res. » Il se tait alors et attend en silence la réponse de la princesse; Montmorency l'attend comme lui, et tous deux atta-chent sur elle des regards suppliants qui lui demandent avec instance quelques mots favorables. Mathilde baisse les yeux vers la terre; l'embarras, l'émotion, l'in-certitude, se peignent sur son visage in-génu; elle ne sait que résoudre, et pleine de méfiance en elle-même, elle demande des secours à la sagesse de l'archevêque : « O mon père! lui dit-elle, guidez-moi, apprenez-moi ce qu'il faut faire. — Ma fille, répond Guillaume, le bras de Mont-morency peut être trop utile à l'armée, pour qu'il vous soit permis de le retenir ici; mais si le devoir vous ordonne de le dégager de son serment, il vous ordonne plus encore de refuser les services d'un prince qui, tout grand, tout magnanime qu'il se montre, n'en est pas moins l'en-nemi le plus redoutable de votre frère et de votre Dieu. Mon enfant, continua-t-il avec un pieux enthousiasme, qu'avez-vous besoin du secours des hommes? ah! conservez seulement la piété qui règne dans votre âme, et malgré la faiblesse de votre sexe et de votre âge, vous serez armée d'une force qui vous élèvera au-dessus de tous les périls, et qui vous vaudra mieux que tous les secours hu-mains. — Mon père, répliqua Mathilde, vos paroles viennent du ciel, je les crois,

je les adore, elles seront ma loi. » Alors, se retournant vers Josselin avec une touchante dignité, elle lui dit : « Baron de Montmorency, le chemin de la gloire vous est ouvert; je ne vous retiens point; partez pour l'armée, allez verser votre sang pour cette cause sainte et sacrée qui est la cause de Dieu même, et qu'il vous appelle à soutenir; vous raconterez nos infortunes à mon frère, vous demanderez aux Chrétiens des prières pour notre délivrance; mais, ajouta-t-elle en rougissant, il faudra, pour les rassurer, leur dire toutes les vertus du maître de qui nous dépendons; il vous sera facile de les peindre : parler de loyauté et d'honneur, c'est pour un Montmorency parler sa langue naturelle. » A ce doux langage, le fier Josselin fut prêt à s'attendrir; pour cacher son émotion, il se courba vers la princesse et prit le bas de sa robe qu'il baisa respectueusement; mais sentant que son trouble augmentait, il baissa la visière de son casque, s'inclina devant la reine, salua le prince, l'archevêque, et se hâta de se retirer. Après son départ, Malek Adhel demeura rêveur et préoccupé; debout à sa place, il semblait ne rien voir de ce qui l'entourait. La reine, fatiguée de son silence, s'assit sur un banc de gazon, et Mathilde se plaça près d'elle. Cependant Guillaume médite en lui-même les moyens d'obtenir aussi du prince la liberté de la fille d'Amaury; sans doute il craint d'interrompre Malek Adhel, mais il craint plus encore de remettre au lendemain une bonne action qu'il peut faire le jour même; entraîné par la charité, il se détermine à parler au prince. Il lui peint les remords d'Agnès, le désir qu'elle éprouve d'aller expier son crime au fond d'un de ces asiles où la pénitence austère pleure jusqu'à la mort; il espère que le noble Malek Adhel ne s'opposera point au seul moyen de salut qui reste à une pécheresse qui n'a été coupable que pour lui. Le prince étonné lui demande s'il sait ce qu'Agnès est devenue? Bérengère alors prend la parole, raconte par quels moyens la fille d'Amaury a quitté le sérail, et finit

par demander sa liberté. Malek Ad
répond : « Puisque cette prin
choisi une si respectable protectri
dame, je remets sa liberté en vos
et vous laisse l'arbitre de son sor
des Chrétiens, ajouta-t-il, en s'adr
à l'archevêque, vous le savez, c
point moi qui ai séduit Agnès; san
elle était trop belle pour que je n'
tasse pas son amour, mais pour l
ner le mien j'estimais trop peu s
ractère, et l'espèce de gloire qu'e
tait acquise la rendait encore mo
mable à mes yeux : non, une fem
j'avais vue se couvrir de sang et
pas seulement émue, ne pouvait t
mon cœur; il lui fallait, à ce cœ
n'avait point aimé encore, une
timide et modeste; il fallait à mo
pect un objet pur et vertueux; il
enfin à mon amour ce *qui est uniq*
le monde, ce qui ne *s'est montré*
fois aux regards *des hommes*, ce
seul mot réunit et *exprime*, *il m*
lait.... » L'archevêque se hâta de l'
rompre : « Seigneur, lui dit-il, q
cidez-vous pour la fille d'Amaur
Madame, répondit le prince en s'
sant à Bérengère, je vous remet
mes droits sur elle, veillez sur s
duite; vous serez désormais son
et sa seule famille, car elle vi
perdre la sœur qui lui restait;
n'existe plus.... — Qu'entends-je?
l'archevêque, Sibylle n'existe plu
deviendra Lusignan, quel parti
prendre en perdant une épouse qu
pouille de tous ses droits à la co
de Jérusalem? — Je crois, reprit
Adhel en souriant, que la valeur d
frère les lui avait mieux enlevés en
Alors il ajouta quelques détails su
tuation des Chrétiens; il dit que l
de Sibylle n'avait pas rendu Lu
plus sage, qu'il s'obstinait toujou
regarder comme roi de Jérusalem
que ses prétentions, quoique ap
par Richard, n'en obtiendraient p
de succès. Il parla aussi de la divis
s'était élevée entre le roi d'Anglet
Philippe-Auguste, et des divers

[redacted]

tions qui déchiraient le camp des Croisés.

A ce récit, l'archevêque soupira amèrement sur les malheurs, et plus encore sur les fautes de ses frères, et il osa demander au prince de permettre qu'il chargeât Montmorency de quelques conseils par écrit, propres à ramener la paix parmi les Croisés. Le prince n'eut pas le courage de refuser un homme pour lequel il avait une si profonde vénération; il s'excusa même de ne pas faire davantage. « Je pourrais vous laisser partir avec Montmorency, lui dit-il, mais je connais si bien la supériorité de vos talents et l'ascendant de votre sagesse, que je ne puis douter de leurs effets sur l'esprit des Chrétiens : vous donner les moyens d'apaiser leurs divisions, divisions si utiles à notre empire, ne serait-ce pas une perfidie envèrs mon frère? » Guillaume sentit trop la justesse de cette objection, pour essayer de la détruire; d'ailleurs, Mathilde lui semblait entourée de tels dangers, qu'eût-il été libre de la quitter le jour même, il eût hésité à le faire : depuis l'instant où elle avait reparu avec Malek Adhel, il l'avait regardée plusieurs fois attentivement sans avoir pu retrouver sur son visage le calme paisible et la douce sérénité qui faisaient le caractère habituel de sa physionomie. Il était impatient de l'interroger et de savoir d'elle-même tout ce que le prince avait pu lui dire : il lui fit un signe, elle se leva à l'instant, et la reine, qui désirait soulager son cœur en envoyant à son époux de longs détails sur son amour et ses souffrances, demanda aussi au prince la permission de le quitter. Il s'inclina devant elle, l'accompagna jusqu'à la porte de son palais en regardant toujours Mathilde, et se retira dans le sien.

Bérengère court aussitôt se renfermer dans son cabinet, et la princesse marche vers l'oratoire, non sans être émue, en voyant que Guillaume la suit. Elle désire, elle veut, mais elle craint de lui avouer les torts qu'elle se reproche. Cependant à peine sont-ils seuls, que, l'âme remplie d'une profonde humilité, elle tombe aux pieds de l'archevêque, et lui dit : « Mon père, quel aveugle empressement m'a poussée hors de mon cloître, pour me faire voir ce qu'il m'était si nuisible de connaître? Pourquoi suis-je venue apprendre dans ce fatal pays, qu'il se trouve des crimes parmi les Chrétiens, et des vertus chez les Infidèles? — Ma fille, lui dit Guillaume, la Providence se plaît quelquefois à orner un idolâtre des plus brillantes qualités, afin de montrer qu'en ayant tout aux yeux du monde, il n'a rien aux yeux de Dieu, s'il ne possède la vraie foi; et si en d'autres temps cette même Providence permet aux Chrétiens de tomber dans de grandes erreurs, c'est pour manifester la puissance de cette religion pleine de pardons, qui a toujours le sang du Christ tout prêt pour racheter le péché de ses enfants. Mais, ma fille, pourquoi toutes ces questions? que se passe-t-il dans votre âme, elle semble oppressée par une pénible agitation? la rougeur de la honte couvre votre front; quelle est donc la pensée qui peut faire rougir Mathilde? » A ces mots, la princesse cache son visage contre la robe de l'archevêque, elle verse des larmes, et répond d'une voix tremblante : « Mon père, le Sarrazin m'a surprise dans ses jardins, il m'a dit qu'il m'aimait, il a porté ses lèvres impures sur ma main; dans le trouble de mes esprits, je ne songeais pas d'abord à la retirer, et quand je l'ai fait, mon père, je l'ai fait sans horreur. » En écoutant cet aveu, l'archevêque se garde bien de montrer de la sévérité; mais il questionne adroitement sa jeune pénitente, il sonde au fond de son cœur, pénètre dans chaque repli, y poursuit, y surprend la trace fugitive d'une émotion récente, et ne peut méconnaître que Malek Adhel en est le seul auteur. Cependant, s'il est vrai que ce sentiment existe, il est encore si faible, que Guillaume s'en alarme peu; et, comme il voit des moyens d'en arrêter facilement les progrès, loin de croire nécessaire d'instruire Mathilde de ce qu'il soupçonne, il veut lui cacher ce qu'elle

éprouve, il veut que l'idée de pouvoir aimer un Infidèle lui demeure à jamais inconnue, parce qu'il pense qu'il est des sentiments qui doivent toujours être regardés comme impossibles à l'innocence. Ainsi, sans parler à la princesse des dangers auxquels la faiblesse de son cœur pourrait l'exposer, il lui peint seulement ceux qui entourent une jeune fille qui ne vit point dans une retraite austère. « Quand on ne rend compte qu'à soi-même de ses actions, lui dit-il, et qu'on ne vit pas sous la sévère discipline du cloître, on se relâche dans la pratique des devoirs, on se permet des satisfactions qu'on croit innocentes, et qui, par les conséquences qu'elles entraînent, prouvent qu'elles ne le sont pas. Au lieu de vous rendre hier avec la reine dans le berceau d'orangers, si vous n'eussiez pas quitté cet oratoire, l'esclave d'Agnès ne vous aurait pas rencontrée, et vous ignoreriez encore une honteuse histoire dont j'aurais voulu ne vous parler jamais; et ce matin, quand vous avez été tentée par le désir d'aller vous promener seule au milieu des vastes jardins du palais, si vous aviez eu le courage de lui résister, et de venir vous enfermer ici, le prince ne vous aurait pas trouvée. Mathilde, vous êtes jeune, vous êtes belle, pleurez sur ces avantages qu'un monde insensé aime et admire, et que le fidèle craint et méprise; car ils exposent à de tels dangers, et entourent de tant d'occasions de faillir, que la fragilité humaine ne peut s'en garantir que dans le sein d'une profonde retraite. » La princesse, à ces mots, se prosterne, et promet une entière obéissance. Après un moment de repos, l'archevêque continue ainsi : « Et surtout, ma fille, ne regrettez jamais un monde dont les biens ne sont qu'illusions, les grandeurs que songes, et les plaisirs qu'impostures; un monde où la joie la plus sensible se change tout-à-coup en tristesse amère, et où le plaisir du soir nous afflige le matin : regrettez encore moins ces sentiments passionnés dont vous entendez souvent vanter les délices, et qui, presque toujours, perdent sans

retour ceux qui les éprouvent :
l'effet de tout amour humain, m
il entre doucement dans l'âme
quand il y est entré, il blesse et
la mort. »

Exaltée par tout ce que Guillau
nait de lui dire, Mathilde aurait p
suite de cette conversation, être
aux plus dangereuses tentations,
contrer même le prince sans risqu
lement d'être émue; elle rentra
chambre dans une disposition bi
paisible qu'elle n'en était sortie le
Agnès n'y était plus, Malek Ad
avait fait préparer un logement p
lier auprès de celui de Bérengère,
condition expresse de n'en sortir
la reine. Mathilde fut bien aise d
plus trouver, car elle avait besoin
litude, pour repasser tranquilleme
sa pensée tous les événements d
elle se promena en silence dans la
bre, méditant sur tout ce qu'ell
entendu; elle s'arrêta près du si
Agnès avait exhalé tant de plaintes
ques heures avant; elle frémit au s
nir des désordres de cette âme m
reuse, et appliquant à cette triste hi
une partie des paroles de l'archev
elle leva ses beaux yeux au ciel,
la journée en répétant plusieurs foi
un accent tendre et douloureux :
est l'effet de tout amour humain, il
doucement dans l'âme, mais quan
est entré, il blesse et donne la m

CHAPITRE IX.

La tyrannie que l'image de Ma
exerçait sur l'âme de Malek Adhel,
nait chaque jour plus impérieuse
stamment occupé de cette seule p
elle le dégoûtait de tous les plaisi
poursuivait dans tous ses trava
distrayait de toutes ses affaires,
nuit lui enlevait tout repos; car
amour ne dort point, il veille d
sommeil même. Souvent le prince
en conférant avec ses amis, soit e
sant la revue de ses troupes, s'ar
tout-à-coup, demeurait plongé da

[redacted]

profonde rêverie, poussant de profonds soupirs, et ne voyant ni n'entendant plus rien de ce qui se passait autour de lui. Souvent il allait s'asseoir dans le bosquet où il avait surpris la princesse; là, se retraçant la beauté, les gestes, les regards de cette jeune fille, son imagination s'enflammait par ce souvenir, son cœur battait avec violence, d'impétueux désirs frémissaient dans tout son sang, et il formait la résolution d'aller surprendre Mathilde, et de la forcer d'être à lui; mais tout-à-coup il croyait voir ses pleurs, il entendait ses cris, il se la représentait appelant sur lui la vengeance du ciel, l'accablant de son indignation et de sa haine; alors sa résolution changeait, il ne pouvait se résoudre à affliger Mathilde, mourir lui eût semblé plus facile. Mais moins il osait, plus il aimait, et il ne se dissimulait point que cette sévérité de la princesse, qui mettait obstacle à ses désirs et lui ôtait tout espoir, était précisément ce qui la rendait si belle et si chère à ses yeux. En effet, comment eût-il été possédé d'un sentiment si extraordinaire, si elle eût ressemblé aux femmes qu'il avait connues? Cependant, tout profond, tout terrible qu'était ce sentiment, il le chérissait, et ne l'aurait pas changé contre aucune des jouissances de sa vie passée; sa profonde blessure lui semblait délicieuse, et il se reposait dans sa peine, faisant son plaisir de sa douleur. Pourtant les jours s'écoulaient sans lui apporter aucune consolation, il n'apercevait seulement plus Mathilde; en vain se rendait-il chaque jour chez la reine d'Angleterre, la princesse ne s'y montrait jamais: plusieurs fois il en demanda la raison; on lui répondait simplement, qu'engagée par sa religion à des vœux de profonde retraite, il lui était imposé de ne point paraître aux regards des hommes. De pareilles réponses ne faisaient qu'irriter sa passion, et un jour qu'il se trouva seul avec la reine, il laissa éclater toute sa douleur; il lui déclara qu'il ne pouvait plus vivre sans voir Mathilde, que si on lui refusait cette satisfaction, il ne répondait plus de lui-même, et que, de maître doux et soumis, il deviendrait peut-être tyran furieux et forcené. « Cette fille divine, s'écria-t-il dans une extrême agitation, bouleverse toutes les puissances de mon âme; il n'est point de domination plus absolue que celle qu'elle exerce sur moi; il n'est aucun de ses désirs qui ne fût un ordre à mes yeux. Quelle est donc cette fierté européenne qui dédaigne de rien demander à un maître qui brûle de tout accorder? Ignorez-vous, Madame, continua-t-il, poussé par cet instinct qui fait toujours deviner si juste le mot qui doit réussir, ignorez-vous tout ce que vous pouvez obtenir par l'intercession de la princesse? En brisant vos chaînes sans en avoir reçu l'ordre de Saladin, je risque ma vie sans doute, mais combien je me croirais heureux que Mathilde me demandât un pareil sacrifice! »

En écoutant ces paroles, Bérengère tressaille; elle a entrevu qu'elle pourrait être rendue à son époux, et cette idée l'agite d'une inexprimable émotion; trop pieuse cependant pour donner aucune espérance au prince, elle se permet seulement de le plaindre et de gémir sur une différence de religion qui met une barrière insurmontable entre Mathilde et lui. Le cœur de la reine d'Angleterre est fait, plus qu'aucun autre, pour s'attendrir aux souffrances d'un amour malheureux; tout en compatissant à celles du prince, elle pense aux siennes, elle les peint, les exprime avec énergie, parle de Richard en épouse passionnée, et ne dissimule point que si son retour auprès de ce grand roi dépend des prières de Mathilde, il ne dépendra pas d'elle que Mathilde en adresse au prince. Malek Adhel n'en demande pas davantage; il se retire. La reine passe aussitôt dans l'appartement de la princesse; elle y trouve l'archevêque, et leur raconte tout ce qu'elle vient d'entendre; « qu'elles pourraient être libres, que le généreux Malek Adhel consent à briser leurs chaînes, à les rendre à Richard, et que pour un tel bienfait il ne demande qu'un mot de Mathilde; car il aime Mathilde, ajoute-t-elle, il l'aime avec une ardeur, un respect, dont

j'ai vu peu d'exemples parmi les plus nobles chevaliers. » Ces mots troublent la vierge, une rougeur brûlante couvre les lis de son front, elle baisse vers la terre ses regards humiliés, et s'accuse d'avoir inspiré de l'amour à un enfant de Mahomet. Bérengère blâme cet excès d'austérité, elle justifie le prince, et prétend que, loin de lui faire aucun reproche, on ne peut assez admirer sa conduite, puisque, pouvant abuser de tout, il se refuse même ce qu'il aurait droit de se permettre, et qu'il n'est aucun prince mahométan, et peut-être aucun prince chrétien qui, maître absolu d'un objet aimé, eût usé de la même modération. A ces mots, Guillaume l'interrompt, et lui demande, d'un ton un peu sévère, quelles heureuses espérances elle pouvait fonder sur un amour si coupable? « Mon père, reprit-elle, si ma sœur pouvait vaincre la répugnance que lui inspire le prince, et se résoudre à le revoir pour lui demander de briser nos chaînes.... une seule fois, pour obtenir notre liberté; Malek Adhel a juré de ne rien refuser à Mathilde. » Guillaume garda un moment le silence, puis il répondit d'un ton plus grave : « Je déclare à votre majesté que la princesse ayant agréé mes soins, tant qu'elle m'accordera la même confiance, et qu'elle demeurera libre de ses actions, je ne lui premettrai pas de se trouver un seul instant avec l'impie qui a osé jeter un œil profane sur elle, et je vous en dirais davantage, Madame, si je ne respectais la pure et sainte ignorance de la vierge dont les jours sont voués au Seigneur. » La reine, accoutumée à adopter aveuglément toutes les décisions de l'archevêque, se garda bien de le contredire, ni de presser davantage Mathilde de se montrer aux regards du prince; mais au fond de son âme, elle ne pouvait approuver la conduite de Guillaume, et osait y trouver plus d'obstination que de raison et de véritable piété.

Le lendemain Malek Adhel ne manqua point de se rendre de bonne heure chez elle, car il se flattait, d'après la manière obligeante dont elle avait accueilli ses plaintes la veille, qu'elle aurait déterminé Mathilde à sortir de sa retraite; mais en voyant son espérance déçue, il se répandit en reproches amers et presque menaçants; il annonça que désormais il userait envers ses prisonnières de la même rigueur dont elles usaient envers lui, « et puisqu'on refuse non-seulement de me voir, s'écriait-t-il dans sa douleur, mais même d'écouter les nouvelles que j'ai à donner et les propositions que je puis faire, je garderai un profond silence, et d'autres que moi souffriront aussi du supplice d'être privés de la vue de ce qu'ils aiment. — Hélas! reprit Bérengère tout en pleurs, où est votre bonté, où est votre justice? Me punirez-vous de la faute d'une autre, et mon sort doit-il être à la merci des décisions de ma sœur? — Je vous l'ai déjà dit, Madame, repartit le prince, votre sort dépend entièrement de Mathilde; je puis beaucoup pour vous, mais il faut qu'*elle daigne me parler* et m'entendre. — *Ah! s'écria* vivement la reine, tant que l'archevêque de Tyr sera auprès d'elle, nous ne gagnerons rien sur son esprit. — Est-ce donc ce prêtre qui l'indispose contre moi? demanda Malek Adhel, comme frappé d'un trait de lumière. — Prince, reprit la reine, Guillaume a de la sagesse, de l'expérience, et une grande piété; il sait que ma sœur a renoncé au monde, et qu'il faut, pour qu'un tel sacrifice soit agréable au Seigneur, que celle qui le consomme le fasse sans regret; peut-être craint-il qu'en s'exposant souvent au danger de vous entendre, l'innocente Mathilde n'emporte au fond de son cloître un souvenir trop vif d'un ennemi de son Dieu. »

C'en est assez pour Malek Adhel; il sort précipitamment, déterminé à éloigner l'archevêque de Damiette; mais en quel lieu l'enverra-t-il? Esclave en une autre ville? il ne peut s'y résoudre : l'amour, en le rendant passionné, n'a pas le pouvoir de le rendre injuste. Le fera-t-il donc partir pour le camp des Croisés? la prudence voudrait bien s'y opposer, mais la générosité approuve ce parti, et, dans l'âme de Malek Adhel, la générosité l'em-

porte toujours sur la prudence; d'ailleurs, s'il nuit à son frère en envoyant aux Chrétiens ce véhément apôtre, ne sera-ce pas une raison de le défendre avec une nouvelle ardeur? et n'est-il pas sûr de lui faire plus de bien que tous les discours de l'archevêque ne pourront lui faire de mal. C'est ainsi qu'il se justifie à lui-même une résolution qui lui paraissait si coupable peu de jours avant, qu'il avait déclaré à l'archevêque que l'intérêt de son pays ne lui permettrait jamais de la prendre; mais c'est l'intérêt de son amour qui parle maintenant, et lui seul est écouté. Malek Adhel ne se permet pas de réfléchir plus long-temps, il semble craindre qu'une plus longue méditation ne lui montre toute l'imprudence du parti auquel il s'arrête, et il se hâte d'ordonner que l'archevêque soit à l'instant introduit devant lui. « Pontife du Christ, lui dit-il, d'après des nouvelles que je reçois de Saladin, j'ai des raisons de croire qu'il ne rendra la reine d'Angleterre à son époux qu'autant que les Chrétiens consentiront à lever le siége de Ptolémaïs. Je ne sais si l'amour de Richard l'engagera à ce sacrifice, votre sagesse devrait peut-être l'y déterminer, et pour vous donner tous les moyens d'y parvenir, je brise vos chaînes et vous renvoie au camp des Croisés avec Montmorency; instruisez Richard des dispositions de Saladin; s'il les accueille, je ne doute pas que son exemple ne soit une autorité pour tous les autres souverains, et que par conséquent il ne dépende de lui de terminer une guerre cruelle; mais s'il persiste dans ses desseins, s'il préfère Ptolémaïs à son épouse, qu'il sache que je suis prêt à le combattre, et que la même épée qui a renversé vos armées à Tibériade, saura bien les chasser de Ptolémaïs. »

Le pieux Guillaume est surpris de ce discours; la résolution du prince lui paraît si subite, si singulière, qu'il en conçoit des soupçons : il croise ses mains s oitrine, penche sa tête dans t lexion, e dit- q du

Croisés. Ce ne peut être, comme il le dit, pour engager Richard à se retirer de devant Ptolémaïs; ce serait une action si lâche, que la proposer est presque un affront, et Malek Adhel ne doit pas douter que plutôt que d'y consentir, Richard souffrirait mille fois la mort. L'archevêque voit bien que ce n'est qu'un prétexte pour l'éloigner de Damiette, et ne devine que trop les motifs du prince; mais pourquoi lui laisser la liberté de se rendre auprès des Chrétiens? Ne pouvait-il pas l'envoyer prisonnier ailleurs? Faut-il donc que jusque dans les torts de Malek Adhel il y entre de la magnanimité? Ah! cette passion qui peut lui faire faire une imprudence, et non pas une cruauté, effraie l'archevêque bien moins par sa violence que par cette sorte de grandeur d'âme qui s'y mêle, et qui est à ses yeux le plus noir des artifices de l'ange des ténèbres, parce qu'elle est la plus dangereuse des séductions..... Non, il n'abandonnera point sa timide brebis à un péril si éminent; il soutiendra ce faible roseau, et lui montrera la voie de perdition qu'on ouvre devant elle.

Pendant qu'il réfléchit ainsi, Malek Adhel attend impatiemment sa réponse, et, voyant qu'il demeure toujours en silence, il le presse de s'expliquer; l'archevêque dit alors : « Vous auriez tort de croire que la tendresse de Richard pour son épouse pût l'engager jamais à l'action lâche et honteuse que vous lui proposez : pour la délivrer, il verserait tout son sang; mais, pour le bien de son pays et de sa religion, il donnerait la vie même de cette épouse si chère : tel est Richard, tels sont tous les princes chrétiens; et je vous déclare que, s'il était possible qu'ils accueillissent les propositions que vous venez de me faire entendre, j'emploierais tout mon ascendant sur eux à les en faire rougir. Non, prince, non, une pareille mission n'est point faite pour un ministre de paix, puisqu'elle ne peut servir qu'à rallumer une guerre plus cruelle; c'est à Montmorency qu'il appartient de dire vos propositions, c'est à lui seul à s'en charger... — C'est pourtant

vous seul que j'en charge, interrompit impérieusement le prince, et ce soir même vous partirez avec la petite caravane qui doit accompagner Montmorency jusque au camp des Croisés. Je donnerai des ordres pour qu'on rende à votre âge et à votre caractère, tous les respects que je vous ai toujours rendus moi-même; mais je ne permettrai point que vous passiez un jour de plus à Damiette, et je veux être obéi. » Le ton absolu du prince ne pouvant laisser aucun espoir à Guillaume, il n'insiste plus; il pousse un profond soupir, et après s'être lentement incliné, il se retire et passe aussitôt chez la princesse d'Angleterre. « O ma fille! lui dit-il en entrant chez elle, je n'ai plus qu'un instant à vous voir; que Dieu veille sur vous; placez toute votre confiance en lui, car vous êtes perdue s'il vous abandonne : le prince craint ma vigilance, il m'éloigne d'ici. — Quoi! mon père, vous m'allez quitter! s'écrie Mathilde avec effroi. — Le temps des tribulations est arrivé, ma fille, réplique Guillaume d'un ton plein de véhémence, il faut le soutenir dignement; les épreuves que Dieu vous prépare sont une marque de son amour, il n'en envoie qu'à ses élus. O vous, future épouse du Christ! n'oubliez jamais que c'est ici qu'il a péri pour vous, que la terre où vous marchez est trempée du sang des martyrs, que tous ces déserts sont peuplés des enfants de la foi, et que tant d'illustres exemples ne doivent jamais vous laisser hésiter à faire, s'il le faut, le sacrifice de votre vie pour sauver votre honneur. — Hélas! mon père, reprit Mathilde tout en pleurs, je ne vous entends point; expliquez-vous : qu'ai-je à craindre, que dois-je faire, et que m'ordonnez-vous? — Mon enfant, repartit Guillaume, il n'est plus temps de vous rien cacher : jusqu'ici vous alliez à Dieu par le chemin facile de l'innocence, maintenant il vous appelle à lui par le chemin plus rude, mais plus glorieux, de la vertu, et il me commande d'éclairer les ténèbres de votre ignorance. Ce Sarrazin, ma fille, a conçu pour vous un amour criminel; l'impie, embrasé d'une flamme adultère, veut vous compter parmi ses épouses; vous, vierge chrétienne, fille des rois, épouse d'un Dieu!.... Vous frémissez, ma fille, et vous vous croyez déjà souillée de la seule pensée de cet abominable dessein..... Non, noble vierge, reprends courage, car ton courage peut te sauver : élève ton âme à la hauteur de ta destinée, repousse avec horreur le Sarrazin qui t'ose aimer, et, je te le répète, sache mourir s'il le faut, car Dieu te voit, le ciel s'ouvre, et la palme du martyre t'attend. » Les paroles du pontife jettent l'épouvante dans l'âme de Mathilde; elle se croit entourée d'abîmes et de feux dévorants, l'effroi la saisit; éperdue, hors d'elle-même, à genoux sur le plancher, elle cache son visage noyé de pleurs contre la robe de l'archevêque, et ne peut que répéter d'une voix entrecoupée par les sanglots : « Mon père, ô mon père! ne m'abandonnez pas. — Mon enfant, lui répond Guillaume avec un ton plein de douceur et de compassion, je vous ai déjà dit que l'impie mahométan redoute ma vigilance : mais en luttant seule contre les piéges du démon, votre gloire sera plus grande.... Cependant, si vous sentiez vos forces défaillir et votre vertu s'étonner, demandez, obtenez du prince la liberté de faire un pélerinage du côté du grand désert : là, parmi les débris d'un monastère ruiné, qui fut élevé par saint Jean Climaque, réside un enfant de Basile, un pieux anachorète : le monde l'a vu jadis revêtu des plus grandes dignités, célèbre par ses vastes connaissances, percer les mystères de la terre et des cieux; mais plus il se nourrit de la gloire humaine, plus il en sentit le vide. Il vit que l'homme doué de la plus rare intelligence, quand il n'est pas soutenu par Dieu, ne s'élève au-dessus des autres hommes que pour retomber de plus haut; il vit que tout ce que Dieu ne remplit pas n'est qu'un abîme sans fond : alors il rejeta toutes les vaines lumières qui ne lui montraient que la misère de l'homme, pour s'attacher uniquement à la seule lumière qui lui en montrait la gloire. Il se retira au désert,

depuis trente années il y vit seul, consumant son temps en jeûnes, en prières, et à la pratique de l'hospitalité. Adressez-vous à lui pour soutenir votre faiblesse; il sait comment on résiste : demandez-lui ses prières, ses prières ont trouvé le chemin du ciel..... »

Guillaume n'eut pas le temps d'achever, Bérengère l'interompit : elle venait d'apprendre son départ, et en voulait savoir la cause. L'archevêque lui dit de quel prétexte le prince s'était servi pour l'éloigner de Damiette. « Dieu puissant! s'écria la reine, se peut-il que Saladin demande pour prix de ma rançon, la honte de Richard? Il ose lui proposer de lever le siége de Ptolémaïs; ce n'est qu'à cette condition que je puis être libre! ah! si telle est sa volonté, je puis mourir, car je ne verrai plus mon époux. » Elle dit, et tombe sur un siége, en proie au plus affreux désespoir. L'archevêque, ému de pitié, s'approche d'elle, et s'efforce de la consoler, en lui disant que Malek Adhel ne l'a point chargé de cette proposition, comme venant positivement de Saladin. Mais la reine l'écoute à peine; éperdue, elle s'écrie « qu'elle consent bien à donner sa vie pour son époux, et à mourir loin de lui plutôt que d'être sauvée aux dépens de sa gloire; mais qu'il sache du moins, ajoute-t-elle avec des sanglots déchirants, qu'il sache que je ne mourrai pas seule : je porte dans mon sein un gage de son amour, l'héritier de son nom et de son trône; faudra-t-il donc que ce cher enfant périsse aussi avec sa mère? Ne prendra-t-on point pitié de cette tendre victime? » A cet aveu de Bérengère, l'archevêque s'inclina respectueusement devant elle. « Illustre et malheureuse reine, lui dit-il, ne désespérez point de votre sort; la Providence veille sur vous; elle vous éprouve, mais ne vous abandonnera pas. Croyez-moi, un jour vous reviendrez à la cour d'Angleterre, présenter à ses regards enchantés l'auguste rejeton du grand Henri II. En attendant que les temps soient accomplis, relevez vos esprits abattus; songez qu'il ne vous est plus permis de vous livrer au désespoir, sans être coupable devant Dieu et devant votre époux. Et vous, Mathilde, je vous recommande la reine, entourez-la de soins, d'égards, et de complaisances; ne lui refusez jamais rien, hors les choses qui pourraient compromettre votre salut; sacrifiez-lui tous les biens terrestres : cet abandon de vous-même, que la religion vous commande, vous sera payé un jour avec usure..... Mais je ne puis vous en dire davantage; le temps fuit, le moment du départ approche, et je voudrais déterminer Agnès à partir avec moi; car je ne la croirai sauvée que quand elle sera loin d'ici. Adieu, princesses infortunées, que toutes les bénédictions du ciel tombent sur vous, et dans vos épreuves, n'oubliez jamais que ce qui passe avec le temps est court et peu de chose; que la résignation aux maux de la terre doit être facile à ceux qui savent qu'ils n'espèrent pas en vain; et qu'enfin, dans quelque situation qu'on se trouve, quand il semblerait que tout secours humain nous abandonne, il ne faudrait pas encore perdre courage, car Dieu peut faire plus que l'homme ne peut comprendre. »

En achevant ces mots, l'archevêque éleva ses mains sur les deux princesses, les bénit, et s'éloigna d'elles, le cœur ému de pitié et de tristesse.

CHAPITRE X.

Guillaume entra chez la fille d'Amaury pour lui proposer de partir le jour même avec lui, afin de hâter l'instant de sa pénitence. « Si vous craignez, dit-il, de reparaître dans le camp des Chrétiens, nous nous arrêterons dans le monastère fondé par sainte Hélène, sur le sommet du Carmel; c'est là que vous serez reçue par de saintes filles qui, soumises aux pratiques les plus sévères, et exemptes d'aucune souillure de corps et d'âme, vivent néanmoins dans une si grande humilité, qu'elles ne croiront jamais pouvoir s'élever au-dessus de vous, ni songer à vos fautes que pour en demander le pardon au trône de la grâce céleste :

c'est dans cette retraite, Agnès, que, couchée sur le sac et la cendre, vous expierez votre vie passée, et que vous pourrez dire avec le prophète : Seigneur, nourrissez-moi du pain de mes larmes, et faites-moi boire en abondance l'eau de mes pleurs. »

Au premier mot de l'archevêque, la princesse de Jérusalem avait tressailli, et son visage s'était couvert d'une brûlante rougeur : quand il eut achevé, elle détourna ses regards avec une dédaigneuse fierté, et ne répondit point; alors il ajouta : « Prenez garde, Agnès, ne laissez pas endurcir votre cœur; car au-dessus du malheur d'être coupable, il y a encore le malheur de ne pas se repentir. — Mon père, reprit-elle avec une agitation qu'elle ne pouvait contenir, je vous en prie, abandonnez-moi, car, je vous le déclare, je ne puis pas, non je ne puis pas me repentir encore; il n'y a de place dans mon cœur que pour un seul sentiment, la vengeance!.... — Hé bien, Agnès, repartit Guillaume, s'il faut du sang, s'il faut de la vengeance à votre âme violente et haineuse, je ne m'y oppose pas; venez, suivez-moi au camp des Croisés; venez reporter votre courage à la tête de nos armées; reprenez la lance et l'épée, couvrez-vous du sang des Infidèles..... — Oui, je m'en couvrirai, interrompit-elle d'une voix terrible; puis, s'arrêtant tout-à-coup, elle reprit avec plus de modération : mais le moment n'est pas venu encore; il faut l'attendre, mon père, je ne partirai point avec vous. — Ecoutez, malheureuse fille, reprit l'archevêque d'un ton plein de compassion, vos crimes furent si grands, que s'il y avait des bornes à la clémence divine, je ne pourrais vous en promettre le pardon, mais d'une miséricorde infinie on peut tout attendre, tout espérer; quelque profond que soit l'abîme où nous sommes, cette miséricorde qui est partout est encore là; elle est près de vous, Agnès; elle n'attend qu'un mot de repentir sincère pour vous reprendre au nombre de ses enfants : ô Agnès! votre cœur n'est-il pas touché de tant de bonté?.... O Agnès! ne déchirez point mon cœur par votre silence. » La fille d'Amaury continuait à se taire. L'archevêque tomba à genoux. « O mon Dieu! s'écria-t-il, daignez lui inspirer de la pitié pour elle-même : votre pardon est tout prêt; mais ce n'est pas assez encore, forcez son cœur à vous le demander. » Agnès continua à se taire. Guillaume se releva le visage baigné des larmes de charité; quand son émotion lui permit de reprendre la parole, il dit : « Ainsi le fruit de votre crime demeurera éternellement dans ce monde et dans l'autre, et tandis que son souvenir subsistera encore dans celui où vous ne serez plus, vous gémirez sans fin dans ces lieux terribles où le pardon n'entra jamais. »

A ces mots, Agnès fut saisie d'un frémissement involontaire; mais, avec un geste d'impatience, elle fit entendre qu'elle en avait assez : Guillaume se retira alors, il marcha vers la porte; au moment de la refermer sur lui, il s'arrêta encore, et, les yeux fixés sur Agnès, il attendait qu'un mot, une larme, lui demandassent la grâce qu'il brûlait d'accorder : l'inflexible Agnès continua à se taire, et levant la main en signe d'adieu, elle détourna la tête avec un orgueil qui éteignit toute espérance dans l'âme du digne prélat. « Seigneur, c'en est donc fait, s'écria-t-il, vous vous êtes éloigné d'elle sans retour : hélas! j'aurais donné ma vie pour la sauver, mais elle n'a pas voulu être sauvée, ou plutôt, mon Dieu, c'est vous qui avez voulu que la vue d'un si effroyable endurcissement fût un exemple pour celles qui, pures encore, pourraient s'aveugler sur les suites d'un sentiment coupable..... Mon Dieu, si telle est votre volonté, je courbe ma tête, je me soumets, et je pars. »

L'archevêque fut joindre la petite caravane qui l'attendait en dehors de la porte orientale de Damiette : il y trouva avec Montmorency plusieurs captifs chrétiens qui, venant de se racheter, avaient profité de cette occasion pour s'attacher au service du premier baron de la chrétienté, et le suivre en Syrie. Leur troupe

[redacted]

était encore augmentée de plusieurs moines pèlerins qui allaient chercher à Tyr un bâtiment pour les conduire en Europe; le reste de la caravane était composé de soldats musulmans chargés de la protéger; et telle était la force des ordres qu'ils avaient reçus de Malek Adhel, que, pendant toute la route, aucun d'eux ne s'écarta un moment des égards et du respect que leur maître leur avait commandé d'avoir pour les Chrétiens qu'ils conduisaient. Ils prirent leur chemin le long des côtes de la Méditerranée, afin que la brise de mer vînt les aider à supporter l'ardeur brûlante des sables de Suez. Toutes les villes où ils passaient étaient tombées sous la domination de Saladin, et il n'y en avait aucune, surtout en Syrie, qui ne portât quelques vestiges de l'antique splendeur des Chrétiens, et dont une église ruinée, un autel brisé, une croix vermoulue, ne révélât le nom de ses anciens maîtres. A la vue de ces chères et respectables images, abattues et traînées dans la fange, l'archevêque soupirait de douleur, Josselin frémissait d'indignation; et tandis que le premier demandait à Dieu de permettre que toutes ces brillantes cités fussent reconquises par les fils de la foi, le second jurait sur son épée de les reconquérir un jour. Ils voyaient tous les ports en activité, préparant des flottes pour détruire les Chrétiens; à cet aspect, le jeune héros français, dominé par sa valeur, ne pouvait être maître de sa colère : son âme tout entière s'élançait hors de lui, il brûlait de combattre et se désolait de ne le pouvoir encore : plus d'une fois oubliant et sa position et ses chaînes, oubliant qu'il était seul, et que des milliers d'ennemis l'entouraient, il aurait tiré l'épée contre ces destructeurs du vrai culte, s'il n'eût été retenu par la prudence de l'archevêque; alors il laissait retomber son glaive en dissimulant à peine son fier dépit; souvent aussi la sagesse de Guillaume l'avait forcé à renfermer en lui-même l'ardeur qui le transportait au seul nom de la princesse d'Angleterre : ce n'est pas qu'il l'aimât comme on aime une femme ordinaire; il la voyait comme créature divine, qui, réunissant tout ce qu'il pouvait imaginer du ciel, excitait des adorations auxquelles un seul désir n'aurait osé se mêler, et à ses yeux c'eût été faire l'éloge des anges, que de dire qu'ils ressemblaient à Mathilde.

Enfin, après avoir vu fuir successivement à leurs yeux, pendant plusieurs journées de marche, Gaza, Joppé, Césarée, et Ascalon, ils aperçurent le mont Carmel avec ses rochers et son monastère, et dans la vaste plaine qui le sépare de Ptolémaïs, leurs regards charmés distinguèrent enfin les bannières de la croix qui flottaient sur la tente des Chrétiens.

A cette vue, la poitrine de l'archevêque s'oppresse d'une sainte joie; il étend les bras vers ses frères, les bénit de loin, et, oubliant sa faiblesse et son âge, précipite ses pas vers eux. Montmorency seul peut le suivre, le reste de la caravane demeure en arrière; cependant la garde avancée des Chrétiens, en voyant dans le lointain une troupe de soldats musulmans, et plus près, un prêtre et un guerrier qui semblent regarder le camp avec attention, ne sait si ce ne sont pas deux Infidèles déguisés, et dans la crainte d'une surprise, elle sonne l'alarme et appelle à son aide : tous les Croisés sont aussitôt en mouvement, ils s'arment à la hâte, ils accourent, et au moment où ils se présentent en dehors des retranchements, ils aperçoivent le vénérable archevêque de Tyr avec ses cheveux blancs couverts de poussière, et son bâton à la main. Lusignan l'a reconnu le premier; il s'élance, il s'écrie : « En croirai-je mes yeux? est-ce vous que je vois, mon père, êtes-vous l'ange de paix destiné à ramener l'union parmi nous? » Il n'avait pas achevé, que déjà Montmorency était aux pieds de Philippe-Auguste : ce digne monarque le relève avec bonté, le presse entre ses bras, et témoigne la joie qu'il éprouve en revoyant près de lui le plus ferme soutien de son trône. Richard, plus ému encore, prend la main de l'archevêque, le regarde fixement sans oser lui faire une question. Guillaume

l'entend et lui dit : « Grand prince, ne craignez rien : il n'y a que peu de jours que j'ai quitté votre épouse et votre sœur; elles sont pleines de vie; je les ai laissées à Damiette, sous la protection du noble Malek Adhel. — Y sont-elles traitées en esclaves, mon père? interrompit vivement Richard. — Elles ne pourraient, dans le palais même de la Grande-Bretagne, être entourées de plus de respects et d'honneurs; mais, ajouta Guillaume, le détail de leur situation, les motifs qui m'amènent ici, et les explications que j'oserai vous demander, seront le sujet de plus d'une conférence : en ce moment, mon premier soin doit être de vous solliciter en faveur des soldats musulmans qui nous ont escortés. Permettez-leur de se rendre à Ptolémaïs; c'est une grâce que je leur ai promis d'obtenir de vous, et qui sera la juste récompense de la manière généreuse dont ils nous ont conduits jusqu'ici. » La demande de l'archevêque fut accueillie unanimement : plusieurs soldats chrétiens, la croix rouge sur le dos, le casque en tête, et le sabre en main, voulurent même se charger d'accompagner les Sarrazins jusqu'aux portes de Ptolémaïs; et touchés mutuellement de cet échange de service, ils semblaient pendant ce court voyage, plutôt disposés à se soutenir en frères qu'à combattre en ennemis.

Cependant, la nouvelle de l'arrivée de Guillaume et de Montmorency a répandu la joie parmi tous les Croisés; il n'en est aucun pour lequel la vue de l'archevêque ne soit le signal de l'union et de la concorde : on dirait que toutes les haines s'apaisent à son approche, et que la confiance qu'il inspire est si puissante, qu'avant même d'avoir parlé, tous les cœurs sont disposés à le croire. Il demande au prince de consentir à convoquer un conseil général pour le lendemain matin; tous promettent de s'y rendre : alors il traverse le camp au milieu des acclamations générales, et va prendre quelque repos sous la tente de Richard, tandis que Montmorency accompagne Philippe-Auguste sous la sienne, et voit tous les Français, charmés de son retour, s'empresser à sa suite, et faire retentir les airs du nom glorieux de leur jeune héros.

En attendant le conseil du lendemain, Guillaume ne demeure pas tranquille; il s'occupe de préparer les esprits à l'entendre : il s'informe des causes de la division; il parle avec force à Richard, reproche à Lusignan une opiniâtreté qui peut perdre l'Empire, et ose remontrer à Philippe-Auguste que ce n'est pas pour faire un roi de Jérusalem, mais pour conquérir la cité sainte qu'il s'est rendu en Orient : il entretient aussi en particulier le duc de Bavière qui commande les Allemands depuis la mort de l'empereur Frédéric[1]. Il se fait un appui d'Esmengards d'Aps, grand-maître des Hospitaliers, et enfin une conversation de peu d'instants ramène entièrement à son opinion les Génois, les Flamands, les Templiers, et les chevaliers de Saint-Jean. Alors il se retire : avant de permettre au sommeil de fermer ses paupières fatiguées, il va au pied des autels remercier Dieu des espérances qu'il ose concevoir, et lui demander des paroles sages et éloquentes qui puissent toucher le cœur des rois, et opérer le lendemain l'œuvre difficile et importante de la réconciliation des Chrétiens.

CHAPITRE XI.

L'AURORE commençait à peine à rougir l'horizon, que l'archevêque s'acheminait déjà vers la salle du conseil : trois trônes y sont élevés : Richard occupe l'un, Philippe s'assied sur l'autre, le troisième, destiné à l'empereur d'Allemagne, demeure vide. Le duc de Bavière se place un peu au-dessous. Plus bas encore sont les électeurs de l'Empire, et les pairs de France : les barons anglais se rangent selon leur rang; les princes de l'Eglise suivent le même ordre. Le quatrième côté

[1] Frédéric Barberousse, qui mourut auprès de Larenda, pour s'être baigné tout en sueur dans le fleuve Cydnus; Frédéric de Souabe, son fils, prit après lui le commandement de l'armée, mais ne lui survécut pas long-temps.

de la salle est reservé pour les Orientaux : on y voit le prince d'Antioche et celui de Galilée, les comtes de Jaffa et de Tripoli, les chevaliers du Saint-Sépulcre et de l'ordre Teutonique; enfin sur le devant paraissent Lusignan et Conrad : ces deux fiers rivaux, assis sur un siége de la même hauteur, semblent indignés d'une égalité qui leur paraît un affront, et présentent à l'assemblée l'étonnant spectacle de deux rois de Jérusalem disputant avec acharnement la possession d'un royaume où règne un troisième roi. A peine tous les souverains, avec leurs sceptres, leurs couronnes et leurs manteaux de pourpre, sont-ils assis et en silence, que l'archevêque de Tyr se lève, la tête nue et les yeux enflammés : il expose avec force les funestes effets de la discorde qui s'est élevée dans le camp; il prouve que c'est elle seule qui empêche les Chrétiens d'être maîtres de Ptolémaïs et de marcher à Jerusalem; il tonne contre ceux qui, préférant un avantage temporel à l'avantage de la religion, seront les seuls auteurs des maux affreux qui menacent les Croisés; il s'efforce aussi de blesser leur orgueil, en leur montrant que leurs vaines dissensions les rendent la risée des Mahometans. « Mille fois, ajoute-t-il, je leur ai entendu répéter entre eux : Hé quoi! tant de puissants rois n'ont-ils donc traîné tous leurs sujets et leurs trésors du fond de l'Occident, que pour former un camp sur nos terres et n'en pas oser sortir. Ce n'est par tout, continue Guillaume, tandis que vous perdez le temps le plus précieux et la saison la plus favorable, croyez-vous que Saladin demeure spectateur oisif de vos funestes débats? Dans toutes ses provinces il assemble des troupes; dans tous ses ports il équipe des flottes; partout j'ai trouvé ses peuples en activité, se préparant à la guerre avec la plus belliqueuse ardeur : maître de tant de forces, qu'attend donc Saladin pour fondre sur vous et vous anéantir? Ce qu'il attend? le secours d'un auxiliaire plus puissant, plus meurtrier que ses armées, et qui, chaque jour, s'avance vers vous, portant dans son sein la soif, la famine, et de pestilentiel les exhalaisons : quand le cancer brillera dans le zodiaque, que la canicule versera sur vous ses feux dévorants, que les fontaines seront taries, que les plantes et les fruits tomberont desséchés sur une terre aride et brûlée, et qu'incapables de résister à tant de fléaux, vos corps épuisés ne pourront plus supporter le poids des armes; alors Saladin, comme une comète foudroyante, se présentera tout-à-coup devant vous; le lion de la guerre, le terrible Malek Adhel l'accompagnera; ils feront briller leur glaive destructeur, et tout tombera devant eux; et en peu d'heures, de tant de nobles chevaliers qui avaient ceint l'épée pour la défense du fils de Marie, il ne restera qu'un peu de cendres et beaucoup de honte; et ce camp où nous sommes maintenant, ce camp rempli encore de soldats et de héros, changé en un vaste cimetière, ne rappellera aux nations futures que la honte de votre défaite et le triomphe de nos ennemis. » Une peinture si hardie étonne l'assemblée; tous les esprits sont agités; un murmure général se fait entendre : Richard et Philippe-Auguste, émus du sort que leur prédit l'archevêque, surpris qu'on doute de leur courage, se lèvent par un mouvement simultané, et jurent que, s'ils doivent mourir, ils ne mourront pas sans gloire. Lusignan paraît affecté d'une vive douleur, mais le visage du marquis de Tyr ne change point; inflexible dans ses projets, et fier de posséder seul une ville dans la Palestine, il se croit au-dessus des rois qui l'entourent, des événements qu'on lui annonce, et sa volonté n'est pas ébranlée. Cependant Guillaume s'aperçoit qu'il a réussi à émouvoir ses auditeurs, et qu'ils vont peut-être se frayer jusqu'au découragement, s'il ne ranime leurs espérances; alors, reprenant la parole d'une voix pleine de douceur, il leur montre les avantages incalculables d'une prompte réconciliation. « Tandis que les Sarrazins vous croient en proie à vos sanglantes querelles, et qu'ils s'endorment sur cette pensée, que Saladin est encore à Jérusa-

lem, et Malek Adhel en Egypte, rassemblez-vous; semblables à un ouragan qui emporte tout dans sa course, fondez sur vos ennemis sans tarder davantage; que demain à la pointe du jour Ptolémaïs soit attaquée par toutes vos forces réunies, et le soir même vous y entrerez triomphants, et vous planterez sur ses murailles démantelées l'étendard glorieux de la croix. »

L'éloquence de l'archevêque s'animant par cette grande image, il fait une peinture véhémente des triomphes qui suivront ce premier triomphe; il montre les Infidèles éperdus fuyant devant les Chrétiens, et ceux-ci, poussant vigoureusement leur victoire, se frayer un chemin jusqu'à Jérusalem, et s'en rendre maîtres avant que Malek Adhel ait eu le temps de s'avancer au secours de son frère. Tel que ces hommes divins qui, inspirés par le ciel, montraient jadis l'avenir aux regards des autres hommes, Guillaume, rempli des flammes de l'enthousiasme et de la religion, peint à tous les Chrétiens qui l'écoutent, l'instant, l'instant si beau où les portes de Sion s'ouvriront devant eux, où leurs mains s'occuperont de réédifier le temple saint, et où ils pourront couvrir des palmes de la victoire ces mêmes lieux que leur Sauveur a couverts pour eux de tout son sang. Cette espérance que conçoit l'archevêque, passe dans l'âme de tous ses auditeurs. Il n'y a plus qu'un cri, qu'une volonté : chacun brûle de combattre, et les partisans de Conrad, se mêlant avec ceux de Lusignan, oublient leur précédente animosité, et ne voient plus que des compagnons d'armes dans ceux que, peu d'heures avant, ils considéraient encore comme des ennemis. Cependant, le prudent Guillaume ne se contente pas d'une réconciliation qui, née de l'effervescence du moment, pourrait en avoir la durée; il veut qu'elle repose sur des bases plus solides; et, profitant des dispositions de l'assemblée et de l'ascendant qu'il y exerce, il sollicite encore son attention, et dit : « Et moi aussi je désire que tous ces braves soldats, ces grands capitaines qui vont répandre leur sang pour reconquérir la cité sainte, sachent à qui, après Dieu, ils en offriront l'hommage. Je vois devant mes yeux deux princes qui y prétendent; tous deux, soutenus par d'illustres protecteurs, me présentent, avec des droits égaux, une opiniâtreté aussi invincible. Je sais bien que la couronne de Jérusalem appartenait à Sibylle, et qu'étant morte sans postérité, elle n'a pu transmettre ce précieux héritage qu'à sa sœur Isabelle, épouse de Conrad; il semblerait donc que celui-ci devrait être regardé comme seul et légitime possesseur du trône de Baudouin; cependant Lusignan qui fut sacré roi par le vœu unanime de ses sujets, est encore plein de vie; et je vous le demande à vous tous, souverains qui m'écoutez : un si auguste caractère, une si éminente dignité peut-elle jamais se perdre autrement que par la mort? et quiconque *l'en dépouillerait* tant qu'il existe encore, *et s'emparerait* de son sceptre, *mériterait-il un autre* nom que celui d'usurpateur? Je vois, illustres monarques, qu'une telle vérité vous touche, et comme aucun de vous ne souffrirait l'affront qu'on veut faire à Lusignan, aucun de vous ne permettra qu'il le supporte. Cependant, afin que Conrad ne perde pas les droits dont son hymen avec Isabelle l'a si justement et si légitimement revêtu, prononcez que, durant les années que le ciel destine encore à Lusignan, lui seul sera regardé par les Chrétiens comme roi de Jérusalem; mais qu'après sa mort, soit que la faveur d'un nouvel hyménée lui ait accordé ou non une postérité, le trône n'en appartiendra pas moins et pour toujours à Conrad et à ses descendants. » Cette proposition fut reçue avec des acclamations universelles, car elle satisfaisait également, et l'impatience que chacun éprouvait d'en venir à un accommodement, et les promesses par lesquelles les deux partis s'étaient engagés à soutenir les droits respectifs de leurs protégés. Richard ne pouvait-il pas dire à Lusignan : Je me suis engagé à vous faire nommer roi de Jérusalem, vous l'êtes, voilà mes serments remplis;

[redacted]

et Conrad, qu'avait-il à demander à Philippe-Auguste? ne venait-on pas de lui assurer la possession de la Palestine? Il se peut bien qu'au fond de l'âme ces deux fiers rivaux étaient loin d'être satisfaits; mais entraînés par le mouvement de l'assemblée, et voyant que leurs plus zélés protecteurs les pressaient de se déterminer, ils se soumirent et acquiescèrent à la proposition de l'archevêque. Alors tous les rois et les grands se levèrent, et, s'approchant d'une table où était le livre des Evangiles, couvert d'une étoffe de soie, ils y posèrent la main avec respect, et jurèrent sur ce saint objet de leur culte, d'exécuter ponctuellement les conventions qui venaient de leur être proposées par l'archevêque de Tyr. Cette cérémonie achevée, Richard s'écria : « A demain l'assaut de Ptolémaïs! — A demain la prise de Ptolémaïs! » ajouta Philippe-Auguste. A cette exclamation des deux plus grands souverains du monde, l'assemblée entière répondit par des cris si vifs et si valeureux, qu'ils retentirent dans tout le camp, et que les soldats, émus par ces acclamations belliqueuses, sentirent leur sang enflammé d'une nouvelle audace, et espérant qu'on allait les rendre aux combats; ils se réunirent autour de la salle du conseil, afin de savoir plus tôt quand ils disposeraient de la victoire. On se hâta de leur apprendre que le lendemain à la pointe du jour ils seraient sous les murs de Ptolémaïs, et qu'avant la fin de ce même jour il faudrait en être maître; tous s'y engagèrent avec cette ardeur de volonté qui, ne connaissant point d'obstacles et comptant pour rien les travaux, promettrait de faire l'impossible, parce qu'elle a la conscience qu'il n'y a rien d'impossible pour elle.

Cependant, avant que l'assemblée se sépare, Montmorency demande à être écouté. Chacun se rassied; seul il se lève, et dit : « Souverains et chevaliers, la cause de Dieu que nous allons défendre est assurément la plus belle de toutes; mais peut-être que celle de l'infortune et de l'innocence ne doit pas être moins sacrée pour nos cœurs. Qui de nous ne gémit de savoir la reine d'Angleterre dans les fers, et Malek Adhel osant nous demander pour prix de sa rançon une honteuse retraite? Mais qui pourra ne pas s'indigner, en sachant que ce même Malek Adhel, épris des charmes de la princesse Mathilde, attente à la pudeur de cette vierge divine, en lui parlant chaque jour de son coupable amour! si jusqu'à présent il n'a pu se défendre de respecter la fille des rois, qui sait si bientôt, fatigué des rigueurs qu'il essuie?...... Je vous vois frémir à cette seule pensée, sire, continua-t-il, en s'adressant à Richard, et déjà vos vœux, comme les miens, demandent à cette auguste assemblée de jurer avec nous de voler au secours de ces illustres princesses, aussitôt que notre valeur nous aura ouvert les chemins de Damiette. Je suis loin de prétendre cependant que toute l'armée doive abandonner ses conquêtes de Palestine pour marcher en Egypte; mais je désire seulement qu'il soit permis à tous les chevaliers qui ont fait vœu d'honorer et de servir la beauté, de se joindre à moi pour aller délivrer la princesse Mathilde, et la rendre pure et sans tache à ce ciel qui l'attend, ou aux trônes du monde qui la désirent et la réclament. — Si tel est le vœu qu'il faut avoir fait pour vous suivre, repartit vivement Philippe-Auguste, quel chevalier restera ici? L'honneur et la beauté ne sont-ils pas la devise de tous, les rois eux-mêmes en ont-ils d'autre? Je jure Dieu que Damiette me verra avec vous à ses portes! — Sire, interrompit Richard, nous ne pouvons tous deux abandonner l'armée, et je pense que votre majesté ne me disputera pas le droit d'aller arracher mon épouse et ma sœur aux fers qu'on a osé leur donner. — Je crois, s'écria Lusignan à son tour, ne mériter de rentrer dans ma Jérusalem qu'autant que j'aurai commencé par soutenir la cause de l'infortune; mon bras, mon sang, et ma vie, sont à la princesse Mathilde; et je ne crains pas d'avouer que s'il ne fallait que le sacrifice de mon trône pour obtenir sa main, je n'hésiterais pas à le faire. » A cette déclaration, Ri-

chard serre affectueusement la main de son frère d'armes, et semble déjà lui donner son consentement. Montmorency s'en aperçoit; profondément blessé de voir prononcer et accueillir des prétentions que sa modestie l'avait empêché d'exprimer, il reprend avec hauteur : « L'intention de Lusignan me paraît peu réfléchie; car je ne pense pas qu'il veuille faire dire de lui que lorsqu'il a perdu son royaume il était à la tête de l'armée, et qu'il n'y était pas quand il l'a reconquis. » Lusignan s'offense de ce discours, et veut à l'instant même en tirer vengeance; mais les deux rois interposent leur autorité, et aidés par Guillaume, ils parviennent à apaiser le ressentiment des deux chevaliers. Alors on revient à la proposition de Josselin, et on décide qu'après la prise de Ptolémaïs il sera formé une troupe de mille guerriers, sous le nom de *Chevaliers de la Vierge;* que Richard la commandera, et que Montmorency combattra immédiatement sous lui; mais que le nom de tous les autres prétendants sera jeté dans une urne, pour que le sort décide entre eux, à l'exception cependant de celui de Philippe-Auguste, qui ne peut quitter l'armée en même temps que Richard; de celui de Lusignan, qui ne doit point s'éloigner de son royaume tandis qu'on combat pour le lui rendre; et de celui de Conrad qui, hautain et sauvage, ne pense pas que l'honneur d'une femme mérite l'honneur d'un combat.

Tous ces grands intérêts étant ainsi terminés, on dresse le plan d'attaque du lendemain : Richard, à la tête de ses Anglais, et soutenu par les Hospitaliers et les Flamands, doit s'emparer de la tour de l'est. Philippe-Auguste promet de forcer celle de Nazareth, qui s'élève au midi : Lusignan se portera vers les points les plus faibles des murailles qui entourent la ville, y placera les vastes machines construites depuis longtemps pour abattre Ptolémaïs; et Conrad, avec un souris amer, s'engage à le soutenir. Cependant, pour que tous ces préparatifs ne soient pas aperçus des assiégés, on entoure le camp de hautes palissades d'oliviers : chaque souverain donne ses ordres, se prépare au combat, écarte le repos, et ne respire que la guerre. A peine le crépuscule du soir est-il arrivé, que Montmorency, à la tête de mille pionniers, profite de l'obscurité pour commencer à détruire en silence les avant-murs de la ville, appelés murs de barbacane : Lusignan fait rouler lentement une tour de bois remplie d'armes meurtrières, et la place en face d'une brèche mal réparée : des corps de Tyriens portent sur leurs épaules des balistes, des béliers, et autres instruments de guerre qu'ils dressent contre les murailles : tous ces mouvements se font avec précaution, en silence, et jamais les avant-coureurs de la mort ne s'annoncèrent avec moins de bruit et d'éclat. Tandis que tout se prépare ainsi pour l'assaut terrible du lendemain, les habitants de Ptolémaïs, se reposant avec une aveugle confiance sur la dissension qui, jusqu'à ce jour, a retenu les Chrétiens enchaînés dans leur camp, sommeillent en paix sans se douter que l'ange de destruction s'avance vers eux, et plane déjà sur leurs têtes. A peine l'aurore a-t-elle paru, qu'éveillés tout-à-coup par le son des trompettes, le retentissement des armes, et le hennissement des chevaux, ils s'élancent sur leurs remparts, et voient avec effroi l'appareil terrible qui les menace de tous côtés : leurs murs, attaqués dans leurs fondements par des milliers de soldats, ne seront bientôt plus qu'une vaine défense : dans l'espoir d'interrompre les travailleurs, les Musulmans jettent sur eux des pierres enflammées et du plomb fondu; ils sont bientôt repoussés par les flèches et les traits dont on les accable. Cependant ils reviennent à la charge, et, commandés par le brave Metchoub, auquel Saladin a confié la défense de Ptolémaïs, ils opposent une fermeté constante et opiniâtre à l'ardeur fougueuse des Chrétiens : déjà plusieurs tours sont renversées, les fossés à demi comblés, les brèches ouvertes en plusieurs endroits, les Croisés prêts à monter à l'assaut, et

ıdant les assiégés ne parlent point, rendre; Richard irrité sent croître leur avec leur obstination; il anime ·oupes, les efforts redoublent, l'in- dité ne connaît plus d'obstacles; les ·es armées de fer, les faux tranchan- e terrible bélier, sont dirigés con- tour de l'est; bientôt elle s'ébranle, e, et tombe avec un fracas horri- ntraînant dans sa chute les guer- qui la défendaient : Richard s'élance vers les décombres, il est maître ıubourgs; pendant assez long-temps arrazins lui disputent le terrain, , s'apercevant bientôt que les Chré- sont victorieux sur tous les points, ient épouvantés dans leur seconde nte : Philippe-Auguste, maître de ır de Nazareth, s'unit à Richard ne donner aucun relâche aux vain- et tous deux s'apprêtent à tenter lade du second retranchement.

ndis qu'ils poursuivent ainsi leur vic- , ils apprennent avec étonnement du côté de la mer, Montmorency d'en obtenir une plus brillante en- qu'il est maître du port, des tours protégeaient, et, que s'ouvrant des s inaccessibles à tout autre guer- à l'aide de ponts suspendus qu'il a ster du haut des machines extérieu- ır les murs de la ville, il n'a plus uelques ennemis à renverser pour ıaître du faubourg de l'occident, et ir joindre le reste de l'armée. Il ne t pas longtemps attendre. Hors le le Malek Adhel, il n'y a point d'ob- capable d'arrêter sa valeur; le voilà ed de la seconde enceinte que l'épée chard et la lance de Philippe-Auguste déjà commencé à ébranler; mais le héros veut des moyens plus prompts; propre main il dresse une échelle e le mur, et monte le premier à l'as- à quelque distance, Lusignan suit temple; et tous deux, animés du désir surpasser, bravent, avec une audace exemple, les traits qu'on fait pleu- sur eux : cependant Montmorency d'atteindre les créneaux; il y touche, vainqueur : oubliant alors les dangers qui le menacent et les ennemis qui l'entourent, il jette au loin le bouclier qui défendait sa tête; et saisissant dans les mains des guerriers qui le suivent l'étendard de la croix, il l'arbore le premier au haut de la muraille, et donne ainsi aux Chrétiens le signal glorieux de leur triomphe : en vain les Sarrazins s'efforcent de l'abattre, le jeune héros défend sa victoire avec cette même valeur qui la lui a fait obtenir : il paraît debout au faîte des remparts, saute dans l'enceinte, se place devant la bannière sacrée, et, avec sa seule épée, écarte les Infidèles et les empêche d'approcher.

Cependant l'échelle où il vient de se frayer une si glorieuse route est renversée avec tous les guerriers qu'elle portait, et il se voit seul au milieu d'une foule d'ennemis; mais il est avec son courage, et il ne s'effraie pas : les Sarrazins, honteux d'être repoussés par un seul Chrétien, reviennent en foule vers lui; tandis que son bras invincible les renverse d'un côté, il reçoit de l'autre un coup de hache qui fend son casque en deux parties, sa tête reste nue et sans défense : à l'aspect de sa jeunesse et de sa beauté, les Musulmans s'arrêtent immobiles, étonnés de voir dans un âge si tendre une si indomptable valeur; ils paraissent craindre de donner la mort à celui qu'ils ne peuvent s'empêcher d'admirer; mais du haut de la citadelle, Metchoub a reconnu le héros; il accourt, se précipite, anime ses soldats. « Insensés, leur crie-t-il, que tardez-vous à frapper : si Montmorency tombe sous vos coups, Ptolémaïs pourra être emportée, la victoire n'en sera pas moins à nous. » Il dit, et suivi de ses troupes, il entoure le héros. Celui-ci, près d'être accablé par le nombre, oppose un cœur intrépide et un bras invincible au torrent débordé contre lui; il s'appuie le dos contre le mur, et, négligeant de défendre sa vie, il ne songe qu'à garantir le drapeau de la croix qui flotte au-dessus de sa tête : déjà victime de son généreux dévouement, son sang commence à rougir ses armes, lorsque le ciel, qui veut le conserver encore à ce monde dont il est l'exemple et la

gloire, lui envoie un défenseur : après avoir été repoussé plusieurs fois, Lusignan est enfin parvenu à escalader le rempart ; des milliers de Chrétiens le suivent ; il aperçoit le premier le danger de Montmorency, il vole à son secours ; les Chrétiens se précipitent après lui, et parviennent à dégager le héros : à peine celui-ci est-il libre, qu'il jette les débris de son épée, en saisit une autre, se couvre du casque d'un des ennemis qu'il a abattus, et tout blessé qu'il est, cherche de nouveaux combats. Cependant Metchoub, furieux de se voir enlever sa proie, tourne toute sa rage contre Lusignan ; il lui lance un trait si subit et si prompt, que le roi de Jérusalem n'a pas le temps de le détourner ; il le reçoit dans la poitrine : le sang sort de la plaie à gros bouillons ; le vaillant guerrier chancelle, il tombe sur ses genoux ; alors Metchoub l'insulte : « Monarque de Jérusalem, lui dit-il, puisque tu as perdu ton royaume dans ce monde, va le chercher dans l'autre. » Mais Metchoub n'a pas le temps d'achever, tous les retranchements sont emportés, l'armée entière est dans Ptolémaïs ; Richard vole à la défense de son frère d'armes, le sauve et le venge : vainqueur de Metchoub, il le fait charger de chaînes. Les habitants de Ptolémaïs voyant leur chef dans les fers, se soumettent aux vainqueurs et acceptent la capitulation que leur offre Philippe-Auguste. A l'instant on voit de toutes parts des croix triomphantes s'élever au-dessus des mosquées, et de glorieuses bannières se déployer dans les airs : le soleil les dore de ses derniers rayons, et éclaire encore, avant de disparaître, l'entrée triomphale de l'armée dans la ville conquise : les rois de France et d'Angleterre, se tenant par la main, marchent à la tête de leurs troupes, et vont rendre grâce de leur victoire au Dieu des armées dans la grande église de Saint-Jean : consacrée par les Infidèles à l'honneur de leur Prophète, elle vient d'être rendue à son premier culte. L'archevêque de Tyr, vêtu de ses habits pontificaux, l'a purifiée ; il commence les saintes cérémonies, et fait retentir, avec l'hymne de reconnaissance, le nom sacré du Christ, toutes les voix des héros le répètent : monarques, princes soldats, tous se prosternent sans distinction de rang et de titres, unis, confondus entre eux comme ils le sont devant l'Eternel. Après s'être acquittés de ce pieux devoir, les vainqueurs se retirent dans le quartier qui est désigné à chacun, et ils se délassent de leurs pénibles et glorieux travaux, en goûtant le repos qu'amène le silence et la nuit.

CHAPITRE XII.

Pendant que Ptolémaïs tombait sous les armes des Chrétiens, Saladin, plein de confiance dans la solidité de ses remparts, le courage de ses défenseurs, et plus encore dans la dissension qui régnait au camp des Croisés, ne supposant pas même que ses ennemis osassent tenter d'attaquer une si forte place, s'était avancé vers Moussoul avec une partie de son armée, afin de la défendre contre les entreprises du sultan Emmaddin, son ancien possesseur : peu de jours lui avaient suffi pour le vaincre, et il revenait triomphant le long du fleuve Oronte, lorsqu'au pied des montagnes de Galilée il rencontra le brave Metchoub, député des prisonniers de Ptolémaïs. Cet infortuné guerrier, la tête couverte de cendres et le désespoir dans le cœur, se prosterna aux pieds de son maître. « Prends ma vie, lui dit-il, car tes ennemis m'ont surpris ; ils se sont emparés de la ville que tu avais confiée à mes soins, et m'ont obligé de venir te demander d'apposer ton seing au traité de capitulation qu'il a fallu faire avec eux. »

A cette nouvelle imprévue, Saladin demeure stupéfait et immobile ; il ne peut croire, il ne peut comprendre ce qu'on lui annonce, que l'éloquence d'un seul homme a suffi pour apaiser les discordes envenimées des Chrétiens, et qu'il ne leur a pas fallu plus d'un jour pour s'emparer de la ville la plus importante de la Palestine, après Jérusalem. « Quel est donc, demande-t-il, quel est cet homme extraordinaire qui a eu sur l'esprit de tant

ois un pouvoir que n'avaient pu ob-
: jusqu'ici, ni l'intérêt de leur gloire,
lui de leur religion; et quelle main
i forte a pu ébranler la triple muraille
j'avais entouré Ptolémaïs? » Met-
b répondit : « De même qu'un seul
du Prophète savait enchaîner la tem-
dans les airs, de même l'archevêque
yr a su, par la seule force de ses pa-
, suspendre cette terrible querelle
divisait les Chrétiens et menaçait de
néantir : quant à cet autre miracle
chute soudaine de Ptolémaïs, la va-
de Richard et de Philippe-Auguste y
eu part; mais sans la foudroyante
de Montmorency, jamais ils ne l'eus-
achevé. »

Si je ne suis pas sous la puissance
songe, reprit Saladin, tes paroles
fausses, car, au moment où je parle,
hevêque de Tyr et Josselin de Mont-
ncy sont prisonniers à Damiette. —
'étaient sans doute, répliqua Met-
b, mais Malek Adhel a brisé leurs
nes, il leur a donné une garde nom-
se pour les conduire à travers le dé-
au camp des Croisés : arrivés chez
frères le 16 de la lune de Redgep, les
s Chrétiens étaient réconciliés, et
, maîtres de Ptolémaïs. — Sais-tu
ue tu fais en me disant de pareilles
es, audacieux esclave? s'écria le sul-
avec colère; sais-tu que tu élèves
mon esprit des soupçons contre mon
? — A Dieu ne plaise, interrompit
houb, que je veuille donner à ta
esse aucun doute sur la fidélité du
d Malek Adhel, ton plus soumis ser-
r! mais ce que je t'apprends te sera
irmé par les braves soldats qui ont
mpagné les prisonniers de ton frère
is Damiette jusqu'au camp, et qui,
récompense de cette action, sont
uls Musulmans libres dans Ptolé-
: peut-être pourrais-je t'en dire da-
ge si je ne craignais d'exciter ta
e, et si nous n'étions entourés de tant
illes attentives à nous écouter. —
que me parler à moi seul, repartit
din avec agitation, et sur ta tête,
ds garde à ce que tu diras, car je ne
sais si je pourrais pardonner à la langue sacrilége qui oserait me faire entendre que le frère de mon cœur, que le plus cher ami de mes entrailles est un traître contre lequel je dois m'armer. » Il dit, fait poser sa tente, et s'y enferme avec Metchoub : à peine sont-ils seuls, que celui-ci s'écrie, en se prosternant devant son maître : « Non, grand prince, ton frère n'est point un traître; mais il est subjugué par un amour trop extraordinaire pour n'être pas sous la puissance de quelque enchantement : une vierge chrétienne, d'une beauté si céleste, qu'on la croirait une houri échappée du paradis du Prophète, a ébloui ses yeux et abattu son âme : depuis qu'il l'a vue, le noble Malek Adhel n'est plus ce qu'il était; il néglige le gouvernement dont tu l'as chargé, et oublie également, et les intérêts de son pays, et les ordres de son maître. — Et quel est le nom de cette dangereuse beauté? reprit Saladin; quelle femme a eu la puissance d'amollir ainsi la grande âme de Malek Adhel? — La princesse Mathilde d'Angleterre, la sœur du roi Richard : une fille de seize ans est celle qui tient enchaîné à ses pieds, comme un vil esclave, le lion des combats, le foudre d'Orient; c'est à cause d'elle qu'il a renvoyé avec mépris toutes les femmes de son sérail; c'est parce qu'elle l'a ordonné, qu'il a brisé les chaînes de l'archevêque de Tyr et du vaillant Montmorency; sans doute, si elle l'avait ordonné encore, il l'eût conduite elle-même au camp des Chrétiens, car il a juré que tout ce que lui demanderait la princesse Mathilde, elle l'obtiendrait sur-le-champ.—Ceci est un insigne mensonge, repartit vivement Saladin, et je suis sûr que Malek Adhel n'a point fait un pareil serment : si la princesse d'Angleterre disposait ainsi de sa volonté, ne lui aurait-elle pas commandé de remettre aux Chrétiens toutes les places dont il dispose? Ne lui aurait-elle pas commandé d'être Chrétien lui-même, et de se joindre à mes ennemis? Réponds-moi, Metchoub, l'a-t-il fait? — Non, sans doute, répliqua celui-ci, il ne l'a pas fait encore;

mais songe donc que cette orgueilleuse européenne n'a seulement pas tenté un seul effort à cet égard. On dit que jusqu'à ce jour, inflexible et sévère, elle se tient obstinément cachée à ses yeux, que toutes ses adorations, ses prières, son asservissement, n'ont pu obtenir d'elle ni un regard plus doux ni un mot favorable, et qu'enfin il n'entreprend rien pour la servir parce qu'elle ne daigne rien lui demander. Mais si tout-à-coup, dépouillant sa dédaigneuse fierté, l'amour remplaçait la froideur, et que, pour prix de son cœur, elle exigeât de Malek Adhel le sacrifice de sa religion et de sa patrie... Sultan, crois-moi, je présume beaucoup de ton frère en disant qu'il hésiterait. — Non, il n'hésiterait pas, interrompit Saladin en jetant un regard de colère sur Metchoub; Malek Adhel est aussi incapable de me trahir que je le suis de le soupçonner. Peut-être, est-il amoureux; sans doute il doit l'être, car on dit que les femmes d'Europe possèdent éminemment l'art d'enchaîner par de feintes rigueurs les guerriers les plus indomptables; mais toute fière, toute belle que tu me peins cette princesse d'Angleterre, toute tendre qu'elle pourrait être, elle n'obtiendra de Malek Adhel que le sacrifice de la vie, et jamais celui de l'honneur. Ecoute, téméraire Metchoub, si tu n'avais pas répandu ton sang pour moi en plusieurs batailles, je te ferais payer de ta vie le soupçon dont tu as osé flétrir le grand nom de mon frère; mais rassure-toi, car c'est à la clémence de celui que tu accuses que je vais confier le soin de te punir : pars à l'instant pour Damiette, présente-toi devant Malek Adhel, fais-lui l'aveu de ta faute, implore son pardon, remets-lui les ordres dont je vais te charger, et sois témoin de sa fidélité à les exécuter. »

Il dit, et Metchoub se retire. Au bout de quelques heures il le fait rappeler, et lui donnant lui-même les lettres qu'il vient d'écrire à son frère, sur lesquelles il a apposé son sceau royal, il s'écrie : « Ceci instruira Malek Adhel de mes volontés, et je suis certain qu'il ne s'en écartera pas en un seul point. Je lui ordonne d'abord d'envoyer la reine d'Angleterre au Caire, et de l'y tenir dans une étroite captivité, afin que Richard, touché des maux d'une épouse qu'il aime, accepte le prix que je mettrai à sa liberté : prix immense, cependant, car c'est Ptolémaïs même que j'exigerai pour sa rançon; sans doute les autres souverains qui ont conquis cette ville avec Richard, et qui y ont autant de droits, n'ayant pas le même intérêt à la rendre, s'opposeront à ma proposition, et j'espère alors que leur refus excitera entre eux une nouvelle division, plus cruelle, plus funeste encore, contre laquelle toute l'éloquence de Guillaume échouera, et dont je saurai profiter pour écraser sans retour tous mes fiers ennemis. Cependant Malek Adhel va rassembler promptement ses troupes dispersées, et, réunissant celles de Damiette et du Caire, il viendra à leur tête me joindre dans la montagne de Kourouthba où je vais l'attendre. Avant son départ il renverra la princesse d'Angleterre au roi son frère, un vaisseau sera préparé pour elle dans le port de Damiette, et si Malek Adhel te fait grâce, c'est toi, Metchoub, qui la conduiras au camp des Chrétiens, tu dirigeras ton vaisseau dans le port de Ptolémaïs : j'aurai soin de prévenir Richard de ton arrivée, et en faveur du bien qu'on lui rend, j'en obtiendrai un sauf-conduit pour toi. Va, pars, vole porter mes ordres à Malek Adhel, et tu verras s'il balancera entre une femme et son frère. » Ayant parlé ainsi, Saladin fit donner deux de ses meilleurs chameaux à Metchoub, un pareil nombre de chevaux arabes, dont les pieds légers laissaient à peine leurs traces sur le sable, plusieurs esclaves pour l'escorter; et la nuit n'était pas encore en pleine possession de son empire, que déjà Metchoub avait dépassé Séfour, et voyait dans l'ombre la petite forteresse de Ramla s'élever à l'entrée du désert.

Mais pendant qu'il s'avance si vite vers un lieu où il va porter tant de trouble, que s'y passe-t-il, et que s'y est-il passé depuis que l'archevêque n'y est plus?

[redacted]

Après son départ, Mathilde, fidèle à la promesse qu'elle lui avait donnée, s'était tenue religieusement enfermée dans sa retraite, résistant avec un égal courage aux raisons que la reine lui donnait pour se trouver avec le prince, et aux légers désirs que son propre cœur osait former à cet égard; loin de voir dans l'absence de Guillaume une raison d'être moins rigide, elle en trouvait une d'être plus craintive, et sentait bien que, privée des lumières de son guide, il ne pouvait y avoir de sûreté pour elle que dans le silence d'une profonde solitude, et que son devoir, comme son intérêt, lui commandait de repousser toutes les prières qui tendaient à l'entraîner au dehors. A la fin, la tendre Bérengère, fatiguée de la solliciter en vain, effrayée de la colère que ses refus obstinés pourraient exciter dans l'âme du prince, abattue par la prolongation de sa captivité et le mortel ennui d'être séparée de son époux, ne put résister plus longtemps à tant de maux réunis; l'état où elle se trouvait augmentait encore sa faiblesse, sa santé s'altéra, et bientôt on craignit pour ses jours.

A peine Mathilde en est-elle informée, qu'elle oublie ses propres dangers pour ne songer qu'à ceux de la reine; elle court s'enfermer auprès d'elle, ne la quitte ni jour ni nuit, et s'efforce de rappeler son courage, en lui disant tout ce qui peut ranimer ses espérances. Malek Adhel, de son côté, prodigue à sa royale prisonnière les attentions les plus soutenues et les soins les plus délicats; il fait venir d'Alexandrie un médecin arabe fameux dans tout l'Orient, et les plantes les plus salutaires du fond de l'Yémen; mais tous ces secours sont inutiles; Bérengère s'affaiblit de jour en jour, ses yeux s'éteignent, ses forces se dissipent, et Mathilde sent naître au fond de son âme la crainte d'un affreux malheur. Une nuit qu'elle veillait tout en pleurs auprès du lit de la reine, celle-ci se retourna vers elle, et lui dit d'une voix affaiblie combien elle était touchée de son amitié : « mais cette amitié aurait pu me rendre à la vie, ajoute-t-elle, et cependant je vais mourir. » La princesse éperdue lui prend la main, la serre contre son cœur : « Parlez, dit-elle, hâtez-vous de parler, vous ne m'aurez jamais dit assez tôt comment je puis vous sauver. — Tout ce que je demande, répliqua la reine un peu ranimée, c'est que vous receviez une seule fois Malek Adhel; parlez-lui en ma faveur, obtenez de lui (et cela dépend de vous), obtenez de lui qu'il me renvoie à Richard en dépit de tous les ordres contraires qu'il pourra recevoir de Saladin; rendez-moi l'espoir de retrouver mon époux, et chaque jour vous verrez mes forces renaître..... Je vous devrai ma vie, celle de l'enfant que je porte dans mon sein; ah! ma sœur, seriez-vous coupable de me faire tant de bien? — Je le serais beaucoup en vous refusant, s'écria vivement la princesse; soyez tranquille, ma sœur, vous serez obéie; je verrai le prince, je tomberai à ses genoux, j'invoquerai sa pitié..... — Ayez-en seulement un peu pour les maux qu'il souffre, interrompit faiblement la reine; sans répondre à son amour, regardez-le sans colère, priez-le avec douceur, et vous le verrez vous remercier lui-même de ce que vous daignez lui demander quelque chose. »

Déjà la promesse de Mathilde a répandu un baume salutaire dans le sang de la reine; ses espérances renaissent et ses agitations s'apaisent; elle connaît la puissance de l'amour, elle sait que celui qui aime, court, vole, se précipite, ne tient qu'à une seule pensée, n'est arrêté par aucun obstacle, et croit tout permis comme tout possible à son zèle; puisque Mathilde se charge de son sort, et que c'est Malek Adhel qui en dispose, elle peut respirer en paix et goûter le repos. En effet, le sommeil, qui depuis longtemps se refusait à tous ses efforts et à tous les remèdes, arrive à la suite de ses douces pensées, et rend enfin un peu de calme à son corps abattu. En la voyant endormie, Mathilde ferme doucement les rideaux pour affaiblir l'éclat du jour, et passe dans son oratoire, afin de remercier Dieu du soulagement de la reine. Tout occupée de cette sœur chérie, ce n'est

que pour elle qu'elle demande au ciel des secours, de la force, et du bonheur; cet intérêt est le premier dans son âme, il lui fait oublier tous les autres, et elle ne songe point que Bérengère n'a retrouvé la paix que parce qu'elle va exposer la sienne. Le jour était déjà avancé, et la reine se sentant plus de force avait quitté son lit; on l'avait transportée près de sa fenêtre, elle y respirait un air plus frais, et ses yeux fatigués erraient avec plaisir sur les campagnes fleuries du Delta. A genoux auprès d'elle la princesse lui chantait à demi-voix quelques saints cantiques, lorsqu'un esclave entra, et leur dit que le prince était venu demander des nouvelles de la reine, et qu'il attendait la réponse dans le grand salon de jaspe. A ces mots, Bérengère jeta sur sa sœur un de ces regards expressifs et suppliants qui contiennent plus de prières qu'aucune langue n'en peut exprimer. Mathilde lui serra la main avec un doux sourire : « Je vous entends, lui dit-elle, et je vais remplir ma promesse. » Alors elle se leva, et, passant dans le salon de jaspe, elle se présenta au prince avec ce calme et cette dignité qui donnent à une femme quelque chose de divin, parce qu'elle ne les doit jamais qu'à ce qu'il y a de plus divin sur la terre, à l'innocence et à la bonté.

En la voyant devant ses yeux, après l'avoir si long-temps et si vainement demandée, le prince laisse échapper un cri de surprise; il ne sait s'il veille; une si vive joie vient de tomber sur son cœur, qu'elle y a comme suspendu le mouvement et la vie : immobile, oppressé, il ne peut ni comprendre, ni croire, ni exprimer son bonheur. La vierge s'arrête à l'entrée du salon, et inclinant sa tête d'un air doux et modeste, elle dit : « Je viens ici, seigneur, au nom d'une reine malheureuse, implorer votre générosité.... — N'achevez pas, interrompt vivement Malek Adhel; ne dites jamais que vous venez m'implorer; m'implorer! vous! ah! beauté angélique, ce ne sont point des prières, mais des ordres que vous devez m'adresser; me voici à vos pieds, prêt à les entendre et à les exécuter..... Parlez, commandez, ô souveraine absolue de Malek Adhel! — Je désire, seigneur, reprit-elle en rougissant et s'éloignant un peu, je désire beaucoup que vous ne vous humiliiez pas ainsi devant moi. » Il s'écrie: « Non, je ne m'humilie point en me prosternant devant vous, je m'honore au contraire, et je m'enorgueillis d'être soumis à votre puissance; ô Mathilde! comment ne pas vous adorer! Qu'y a-t-il de plus juste que d'adorer ce qu'il y a de plus beau, de plus parfait sur la terre? — Seigneur, interrompt-elle, la reine est encore très-mal, je ne puis la quitter longtemps, daignez entendre le motif qui m'amène : un profond chagrin a altéré sa santé, il menace sa vie, je tremble pour ses jours, je tremble de voir périr la femme de mon frère; vous seul pouvez prévenir un si grand malheur; la promesse de la rendre à son époux peut la rappeler des portes du tombeau, et si j'ai espéré que cette grâce pourrait m'être accordée par le cœur de Malek Adhel, j'ai beaucoup moins compté sur mes prières que sur une générosité de laquelle on ne peut jamais trop présumer. — Non, s'écria le prince, je n'éprouvai jamais un tel enchantement, jamais si douce harmonie ne frappa mes oreilles et ne ravit mes sens; où suis-je? ce n'est plus ici le même palais, ce n'est plus le même air que je respire; tout est changé quand je la vois. O Mathilde! sans doute que là où vous êtes on n'est déjà plus sur la terre. — Seigneur, interrompit-elle encore, à quelques pas d'ici une reine pleure et se meurt; vous êtes maître de sa vie, et elle attend sa sentence.—Je ne sais, répond le prince, quelles seront les suites de ce que je vais faire; mais quoi qu'il arrive, je sais que vous serez obéie : vous voulez que la reine soit libre, elle l'est; vous voulez qu'elle soit rendue à son époux, elle le sera : que désirez-vous encore? mettrai-je à vos pieds tous les royaumes du monde? vous donnerai-je ma vie? — Ah! prince magnanime, répondit la vierge attendrie, pourquoi tant de bienfaits? un seul suffit à mon éternelle reconnaissance. Ma famille connaîtra donc encore le bonheur,

[redacted]

et c'est vous qui en serez cause, et c'est à vous que je la devrai. — Ciel qui l'entendez, s'écria le prince, ciel qui l'avez créée, et qui vous étonnez sans doute de la beauté de votre ouvrage, est-il vrai que Mathilde me bénisse? Dites-moi, ô dites-moi, qu'ai-je fait pour mériter une félicité si parfaite? » Il y avait un délire si exalté dans le ton, l'air, et les regards de Malek Adhel, qu'il parvint à troubler le cœur de la princesse : aussitôt elle songea qu'il était temps de se retirer; et, faisant quelques pas en arrière, elle dit au prince, d'une voix émue : « Permettez-moi de vous quitter; tant que la reine ignore vos bienfaits, mon cœur ne les goûte qu'à demi. — Allez, Mathilde, allez, je ne vous retiens point, répliqua le prince avec enthousiasme, vous devez être impatiente de voir la reine satisfaite; mais sachez que ni le bonheur dont elle va jouir, ni celui que vous éprouvez à lui apporter tant de joie, ne valent pas ce que je sens dans ce moment-ci. Mathilde, la reconnaissance est toute pour moi, et je vous dois bien plus que je ne vous ai donné. » La princesse ne répondit point; elle s'avança vers la porte, et, quand elle fut prête à sortir, elle s'arrêta, posa une main sur son cœur, et dit : « La reconnaissance est là, et jusqu'à la fin de ma vie. »

Alors elle précipita sa marche, entra vivement chez la reine, en lui criant, avec une agitation pleine de joie, de rendre grâce à la clémence de Dieu, qui avait disposé le prince à l'entendre : « Votre liberté vous est promise, ma sœur, et le retour de votre santé fixera l'instant de votre départ. — O mon roi, mon époux, et mon maître, s'écria Bérengère, en se levant à moitié, et joignant ses mains, je vous reverrai donc! Je sens à cette pensée mes entrailles tressaillir d'allégresse, et mon sang reprendre une nouvelle vie : bientôt je pourrai partir, et j'aurai bien vite retrouvé les forces qui doivent me ramener dans vos bras.... Et vous, mon Dieu, pardonnez au cœur d'une épouse, de ne vous avoir donné que sa seconde pensée.... Mathilde, chère Mathilde, mon sauveur sur la terre! Ah! c'est dans le ciel, où votre âme est déjà tout entière, que vous pourrez trouver une récompense digne du bien que vous m'avez fait : et toi, prince si bon, si généreux, où es-tu? quand te verrai-je? quand est-ce que le cri de ma reconnaissance pourra aller jusqu'à toi?..... » Elle ne put achever, l'émotion a épuisé ses forces; Mathilde la conjure de se calmer; elle lui représente que l'excès de la joie est nuisible, et que l'excès en tout est répréhensible devant Dieu. « Ah! ma sœur, interrompit la tendre Bérengère, je ne puis obéir à Dieu, quand il s'agit de mon époux, et Richard est plus fort que lui dans mon cœur. — J'ai déjà cru m'en apercevoir, reprit la princesse en souriant; mais, sans ce tort-là, vous n'en auriez aucun, et nulle créature n'est parfaite sur la terre. » Alors, voyant la nuit s'approcher, elle engagea la reine à faire trève à ses douces pensées, et à venir se reposer de sa joie. Bérengère y consentit; ses femmes s'approchent, la soutiennent, la transportent dans son lit; bientôt elle s'endort, et Mathilde, moins tranquille, cherche en vain un aussi doux sommeil. La journée avait été brûlante, la nuit l'était encore; oppressée par la chaleur, ne pouvant ni respirer à son aise, ni trouver aucun repos, elle passe dans un petit cabinet voisin, dont les fenêtres donnent sur les jardins du palais; on peut même y descendre par un escalier dérobé : la princesse ne l'ignore pas, et elle serait vivement tentée d'aller jouir un moment de la fraîcheur de l'air et de la beauté du ciel, si elle n'était effrayée de se trouver seule dans ces vastes jardins, au milieu des ténèbres. Elle s'assied près de la fenêtre pour mieux jouir des émanations embaumées de la nuit. Elle prend une table devant elle, ouvre la Bible, et se met à lire; mais au milieu de sa lecture, elle tombait dans de fréquentes distractions; sans s'en apercevoir, ses yeux se fermaient à demi, sa tête se penchait sur sa main, et, tandis qu'un vent léger agitait et retournait les feuillets du livre sacré, elle laissait errer involontairement sa pensée sur les

moindres détails de son entrevue avec Malek Adhel : si quelque bruit inattendu la rappelle à elle-même, elle s'arrache brusquement à sa rêverie, en se reprochant de s'y être laissé entraîner, et elle reprend sa lecture, bien déterminée à ne plus la quitter; mais insensiblement des idées fugitives, qu'elle chassait sans cesse et qui revenaient toujours, fatiguaient, suspendaient son attention, et finissaient par s'en emparer; ses yeux lisaient encore, que déjà son esprit s'échappait ailleurs; et, comme sa bouche prononçait des mots que son oreille entendait, elle ne s'apercevait pas que sa pensée ne les entendait plus, et qu'elle était revenue tout entière vers une image qui ne lui laissait aucun repos. La nuit se passa ainsi dans une alternative continuelle de courtes lectures et de longues rêveries : à la fin, fatiguée de tant d'inutiles efforts et d'importuns souvenirs, la princesse se jeta sur son lit, et à peine y avait-elle dormi quelques heures, qu'une de ses femmes entra pour lui dire que la reine était éveillée, et désirait lui parler. Elle se leva aussitôt et fut joindre Bérengère; elle la trouva dans son oratoire, assise sur son grand fauteuil de velours rouge à crépines d'or, en face de son petit prie-dieu, un moine était debout auprès d'elle : en apercevant la princesse, le visage pâle de la reine se colora d'une légère émotion; elle lui tendit la main, en lui disant qu'elle était très-bien, que son repos n'avait été interrompu que par des songes agréables; qu'enfin, se voyant tout-à-fait hors de danger, elle avait voulu commencer cette journée par l'auguste cérémonie qui porte les bénédictions des hommes au trône de la miséricorde divine. « Venez, ma sœur, je n'ai pas voulu prier sans vous, ajouta-t-elle, car on est mieux entendu du ciel quand on est auprès de Mathilde. »

La triste princesse était trop peu satisfaite de ses pensées de la nuit, pour ne pas rougir d'une telle louange : elle remercia la reine de l'avoir fait avertir, et ensuite s'humilia devant Dieu avec cette foi ardente et cet amour sans bornes qui opèrent des effets si salutaires dans l'âme qui les éprouve. Ah! quand c'est avec cet entier abandon de cœur qu'on se donne à Dieu, rarement laisse-t-il aller ses enfants sans avoir répandu sur eux cette grâce qui ranime le courage, bannit la tristesse, chasse la crainte, nourrit la piété, et produit les larmes : aussi la cérémonie était-elle à peine achevée, que déjà Mathilde, plus calme, avait retrouvé sa paix accoutumée. Quand les princesses furent seules, la reine pria Mathilde de s'asseoir près de son fauteuil; elle lui prit les deux mains entre les siennes, la regarda avec sollicitude, prête à parler, et s'arrêtant tout-à-coup, comme si elle n'eût pu s'y résoudre; à la fin, d'une voix faible et émue, elle lui dit : « Quand vous eûtes parlé hier au prince en ma faveur, et qu'il vous eut accordé ma liberté, demandâtes-vous aussi la vôtre? — La mienne! s'écria Mathilde *surprise*, en avais-je besoin, est-ce *qu'il est possible* qu'on nous sépare? — *Je m'en doutais*, repartit Bérengère; la plus grande difficulté subsiste encore, et comment en triompherons-nous? » Mathilde pâlit, et d'un ton plein d'effroi, lui demande si elle suppose au prince le désir coupable de la retenir près de lui. « Ame simple et pure, répond la reine, dans tes jugements comme dans tes actions tu ne consultes que la vertu et la justice; tu ne penses point à l'amour : il t'entoure pourtant, il te frappe, il te parle sans cesse, et il te demeure étranger; c'est en vain qu'il se montre à toi sous toutes les formes : violent et criminel sous tous les traits d'Agnès, passionné et respectueux dans les discours du prince, tendre et légitime dans mon cœur, tes chastes yeux se détournent et ne veulent ni le voir, ni le comprendre. — Eh quoi! reprit la princesse, ne me suis-je pas engagée à ne le jamais connaître; est-ce qu'il est possible de manquer à son serment? » La reine sourit d'un air attendri; et après une pause, elle dit : « Vous avez raison, cela n'est pas possible, et cette promesse doit suffire sans doute pour fermer, non-seulement votre cœur, mais vos yeux à l'a-

mour : pour moi, ma sœur, à qui il est permis de le connaître, je ne puis pas ignorer quel sera son effet sur l'âme de Malek Adhel ; ce prince ne vous laissera pas partir. — Qu'entends-je? s'écria Mathilde, à quels affreux malheurs suis-je donc destinée, et quels projets cet Infidèle forme-t-il contre moi? — Je ne lui en suppose aucun dont vous deviez précisément vous alarmer, répliqua la reine, car, s'il vous aime beaucoup, il vous respecte davantage; mais consentir à se séparer de vous..... Je ne sais si dans un cœur que l'amour possède, il est resté jamais assez de force pour en obtenir un si grand sacrifice. — Je vois bien, reprit tristement Mathilde, qu'il faudra retourner encore auprès du prince, et le prier une seconde fois. » Bérengère rejeta ce moyen, sentant bien que ce n'était pas en enflammant son juge qu'elle pourrait vaincre sa résistance, et que plus Mathilde répandrait d'onction et de grâces dans ses prières, moins l'amour permettrait au prince d'y céder. « Je lui parlerai moi-même, dit-elle; peut-être lui prouverai-je que la barrière qui vous sépare ne peut jamais être ébranlée, que ce n'est pas avec votre honte qu'il pourra faire son bonheur; et, si mes instances sont infructueuses, s'il me refuse, c'est en vain que ma liberté m'aura été rendue, il faudra mourir ici. — Pourquoi donc serait-ce en vain, et pourquoi faudrait-il que vous mourussiez? s'écria vivement Mathilde; parce que Dieu me destine à souffrir, devez-vous en être la victime? » La reine lui répondit faiblement que son devoir ne lui permettait pas de la laisser seule à Damiette. « Votre devoir, repartit la princesse avec fermeté, vous ordonne d'aller joindre votre époux aussitôt que les chemins vous seront ouverts, et mon devoir à moi m'ordonne de ne faire peser sur personne la part des maux qui me sont réservés : Dieu sera mon refuge, il sera mon appui, sa force nous vaut mieux que tout secours humain, et sa force me suffira. Partez donc, reine, partez sans crainte; car si vous me laissez seule, vous ne me laissez point abandonnée. » En achevant ces mots, les regards de Mathilde, élevés vers le ciel, respiraient une si divine confiance, qu'il semblait que, déjà loin de la terre, abîmée dans le sein de Dieu, elle y bravait le monde et les hommes, sûre d'être à l'abri de leurs atteintes en se plaçant aussi loin d'eux.

La reine, frappée du charme céleste dont l'espérance et la foi embellissaient la vierge, s'inclina devant elle avec une sorte de respect, et lui dit : « Assurément je partirai, non sans regret, mais sans crainte; et je réjouirai le grand cœur de Richard, en lui apprenant que sa sœur n'a refusé d'être une reine sur la terre, que parce qu'elle se sent appelée à être une sainte dans le ciel, et qu'elle n'a pas seulement les traits, mais l'âme d'un ange. » Mathilde remercia la reine avec un sourire plein de douceur, mais en même temps d'une si profonde mélancolie, qu'on eût dit qu'elle venait de recevoir à l'instant même le pressentiment de tous les maux qu'elle devait souffrir, et de tous les efforts qu'elle aurait à faire avant d'arriver à ce rang glorieux des anges, où on la plaçait déjà.

CHAPITRE XIII.

Le jour même, le prince fut introduit un moment dans l'appartement de Bérengère, que Mathilde ne quittait plus : en le voyant, en l'entendant exprimer la joie qu'il ressentait de son rétablissement, la reine attendrie, s'écria : « Cette vie qui m'est rendue, c'est à vous que je la dois; je le dirai bientôt à Richard, je le dirai à l'Europe entière; un jour je le dirai à ce fils que je porte en mes flancs, et le nom de son bienfaiteur sera le premier qu'il apprendra à prononcer..... O grand prince! que toutes ces bénédictions réunies soient le prix de vos bontés; la terre n'a pas de plus grande récompense à offrir. — Mais le ciel en a, ajouta la princesse en rougissant beaucoup, et Malek Adhel pourrait y prétendre; ne le voudra-t-il donc jamais? » Le prince la regarda et ne lui répondit point. Il y avait

trop d'émotions dans son cœur, pour qu'en parlant il eût eu la force de les contenir; et il ne voulait plus laisser paraître aux yeux de Mathilde la violence de l'amour qu'elle lui inspirait; souvent il avait cru voir que la vivacité de ses transports avait alarmé la pudeur de la princesse : peut-être était-ce la cause de la profonde retraite où elle s'obstinait à vivre, peut-être que, pour obtenir plus de confiance, il fallait ne lui montrer que beaucoup d'égards, de respect, et de déférence, et cacher soigneusement sa passion jusqu'au moment où il pourrait espérer qu'elle ne s'en effraierait plus. Quand il se fut senti un peu maître de lui, il répondit à la reine qu'il ne désirait ni n'attendait d'autre récompense de ce qu'il avait fait pour elle, que le bonheur de l'avoir sauvée et d'avoir sastisfait Mathilde. Alors la reine, les yeux humides de pleurs, d'un air craintif, embarrassé, et d'une voix timide, lui dit : « Sans doute, ce n'est point à moi seule que vous avez rendu la liberté? Ma sœur..... — Votre sœur ne m'a point demandé la sienne, interrompit impétueusement le prince. — Devait-elle le croire nécessaire, seigneur? ne nous avez-vous pas promis de ne jamais nous séparer? — Est-ce que vous voulez partir, Madame? demanda Malek Adhel à Mathilde, en modérant de toute sa puissance l'agitation terrible de son âme; est-ce que vous voulez quitter ce palais? — Assurément, je le veux, répliqua la princesse; mes tristes yeux, tournés vers ma nation, languissent de la revoir, et mon cœur l'appelle toujours.» A ces mots, le prince changea de couleur; il fit un geste de douleur et de surprise, et s'éloigna précipitamment. Cependant, s'arrêtant tout-à-coup, il revint avec lenteur sur ses pas, s'approcha d'une fenêtre ouverte, et là, le coude appuyé sur le marbre, et la tête penchée sur sa main, il demeura plongé dans une profonde rêverie. A l'extrémité de l'appartement, la reine et la princesse le regardaient et se communiquaient à demi-voix les craintes et les espérances que leur inspirait la longue méditation du prince. A la fin, il revint vers elles avec un visage plus tranquille, et dit à la reine, d'une voix un peu contrainte, « que quand le retour de ses forces lui permettrait de marquer le jour de son départ, il serait temps assez de s'occuper de celui de la princesse; et si d'ici là vous daignez m'entendre quelquefois, ajouta-t-il en regardant Mathilde, je vous dirai quelles raisons m'engagent à combattre ce désir; cependant, si aucune de mes raisons ne vous touche, si vous persévérez dans votre désir, si vous voulez me quitter, si vous me dites : Malek Adhel, tu en mourras sans doute, mais n'importe, je veux partir; alors, Madame, vous serez libre, je ne vous retiendrai plus; je ne vous reverrai plus, non, plus jamais; ne savez-vous pas que pour vous obéir je ferai aisément le sacrifice de ma vie? » Cependant, en dépit de ses efforts et de son courage, *quelques larmes furtives trahissent la violence de sa douleur*, et s'échappent sur son mâle visage; Mathilde les voit, et les siennes coulent en abondance : agité de sa propre émotion, mais plus encore de celle que montre la princesse, Malek Adhel sent que s'il ne la quitte à l'instant même, il ne pourra contenir plus longtemps l'expression d'une passion qui n'a jamais été si impétueuse; alors, sans lui dire un mot, sans même la regarder, il sort de l'appartement. Mathilde continue à pleurer; la reine l'embrasse, et lui dit : « Ne vous désespérez pas; votre départ souffrira moins d'obstacles que je ne l'avais craint; je vois qu'avec des larmes et des prières il n'est rien qu'on ne puisse obtenir du cœur le plus généreux qui existe sans doute parmi les hommes. — Mais, est-il vrai, ma sœur, que mon départ peut lui donner la mort? demanda Mathilde en essuyant ses pleurs. — Si vous continuiez à le traiter avec une rigueur aussi outrée, répondit Bérengère, peut-être porteriez-vous son désespoir jusqu'à un excès où l'on peut tout craindre; mais, en le voyant quelquefois, en lui parlant avec une tranquille bienveillance, vous calmerez ses tourments, vous le ferez partici-

[redacted]

par à la paix qui règne dans votre âme; et si vous ne parvenez pas à remplir la sienne de l'image de votre Dieu, du moins lui persuaderez-vous que, pour un héros comme lui, la vertu ne doit jamais être un effort assez difficile pour qu'il en puisse coûter la vie. » Mathilde adopta ces raisons, et consentit à ne plus fuir le prince. Cependant, en prenant une résolution si contraire à celle que l'archevêque lui a commandée, elle ne croit point lui désobéir, parce que sa situation n'étant plus la même, il lui semble que sa conduite ne doit pas l'être non plus; et en raisonnant ainsi, elle ne s'apercevait point que la maladie de Bérengère ayant ouvert son cœur à la pitié, il n'avait eu qu'un pas à faire pour aller de la pitié à la tendresse; que l'air triste et passionné du prince le lui avait fait faire, et que par conséquent ce n'était pas sa situation, mais son cœur, qui avait changé.

Cependant il lui arrivait souvent, au milieu de ses prières, que mille idées terrestres la troublaient tout-à-coup; il lui semblait alors que Dieu s'éloignait d'elle, et la livrait à l'éternel ennemi de l'homme qui remplissait son âme de dangereuses illusions et de terreurs fantastiques. Inquiète, effrayée, elle avait recours aux larmes et aux pénitences; mais ces larmes, que la seule piété ne faisait pas couler, ne la soulageaient pas, et au milieu des plus dures pénitences, sa pensée s'échappait toujours ailleurs.

La jeune novice passait souvent les nuits entières dans cet état d'angoisses intérieures, dont elle ne connaissait ni la cause ni le remède, et son visage, altéré par les anxiétés de son esprit, frappa plusieurs fois la reine; mais cette épouse passionnée, qui n'apercevait rien qu'à travers son cœur, persuadée que le malheur d'être loin de Richard était le seul auquel on pût être sensible, ne voyait dans la tristesse de Mathilde que la crainte de ne pas partir, l'ennui d'être à Damiette, et ne doutait point qu'arrivée au camp des Croisés, elle ne reprît sa tranquillité première. En attendant, le mal qui consume Mathilde s'accroît tous les jours; abattue par le jeûne, l'inquiétude, et la pénitence, elle languit et penche vers la terre, semblable au lis humide de la vallée, que les rayons d'un soleil trop ardent ont frappé, ses yeux sont voilés, son teint perd son éclat : hélas! cette touchante tristesse ne sert qu'à l'embellir encore; et Malek Adhel, qui la voit, la contemple, s'enflamme de plus en plus : mais il se tait, car il a appris auprès de cette fille céleste ce qu'il avait ignoré jusqu'alors, à respecter la pudeur; pourvu qu'à son approche le visage décoloré de la vierge se couvre d'un léger incarnat, il sent qu'il n'en doit pas demander davantage, et que pour obtenir ce qu'il désire, il doit avoir l'air de ne rien espérer.

Son silence rend Mathilde moins craintive; il voit croître sa confiance à l'ombre de la réserve qu'il s'impose; quelquefois elle daigne lever les yeux sur lui, lui sourire; elle répond à ses questions et ne se recule point quand il s'approche : trop heureux de ces légères faveurs, il ne parle point encore de son amour, mais ses yeux, son accent, son air, en parlent à tous moments; le feu qui le brûle, entoure, presse, émeut la princesse, et s'échappe d'autant plus au dehors, qu'il est comprimé davantage; n'osant se placer sur les lèvres du prince, il déborde de tous côtés, et répand sur ses gestes et ses moindres discours une séduction d'autant plus dangereuse qu'elle est cachée, et contre laquelle la vertu même ne se défendrait pas; l'innocence le peut encore moins. Comment Mathilde, qui jamais n'a connu que cet amour divin, dont l'effet est de porter dans l'âme un calme doux et salutaire, supposerait-elle que l'amour est la cause de l'agitation qu'elle éprouve, et comment penserait-elle à en arrêter les progrès. Cependant un poids accablant oppresse sa poitrine; ses regards sont vagues et distraits : tantôt une rougeur brûlante couvre son visage l'instant d'après une prompte pâleur lui succède, et un frisson mortel court dans ses veines; mélancolique et rêveuse, elle se re

tire dans les lieux les plus reculés, les plus sombres du palais, et par instinct se cache à tous les yeux quand elle ignore encore qu'elle a quelque chose à cacher.

Mais déjà plusieurs jours se sont écoulés, et les forces de Bérengère sont revenues; elle sent qu'elle peut partir; il est temps d'en parler au prince, et de savoir enfin si Mathilde la suivra. Ce n'est pas sans effort qu'elle va revenir sur ce sujet, et qu'elle se résoudra à déchirer le cœur auquel elle doit la vie; mais son devoir et son intérêt même le lui commandent; car, si elle ne réussit pas, elle est décidée à partir seule; et pourrait-elle se permettre de laisser Mathilde à Damiette, si elle n'avait pas tenté auparavant tous les moyens de l'en arracher.

Le soir arrive; la reine fait lever toutes les jalousies du salon de jaspe; elle s'assied avec Mathilde sur de riches coussins, près d'une croisée d'où l'on aperçoit les bosquets fleuris du Delta, et dans le lointain les flots toujours agités de la mer. Le prince entre, se place aux pieds des princesses. Bérengère garde le silence; elle cherche dans sa pensée ces termes tendres et flatteurs que les femmes savent employer souvent avec tant de magie pour adoucir les sacrifices qu'elles imposent, mais elle n'en trouve point qui la satisfassent; de quelque manière qu'elle dise au prince qu'il faut que Mathilde parte, toutes lui perceront le cœur; elle n'a point la force d'entamer ce terrible sujet; chaque fois qu'elle ouvre la bouche, le souvenir de ce qu'elle doit au prince suspend ce qu'elle va dire, et arrête le mal qu'elle va faire. Déchirée entre son devoir et sa faiblesse, elle ne sait que résoudre, et tombe dans une si profonde préoccupation, qu'elle ne voit plus ce qui l'entoure, et que Mathilde se sent comme tête à tête avec le prince. Celle-ci éprouve alors le plus cruel embarras, ses lèvres ne trouvent aucun mot à dire, et ses regards, aucun objet pour se reposer; de quelque côté qu'elle jette les yeux, elle voit toujours ceux de Malek Adhel attachés sur elle; si elle se tourne vers la campagne, il se penche doucement, et de ses lèvres ose presser le bas de sa robe. Mathilde sent bien qu'elle ne doit pas le souffrir, mais en s'éloignant elle craint qu'il ne devine la raison qui la fait fuir, et il lui semble qu'en lui laissant voir qu'elle s'est aperçue de sa secrète témérité, elle aurait trop à rougir. Cependant, en se prolongeant, cette situation devient si pénible, que Mathilde n'hésite plus; elle se lève, elle va s'éloigner. Ce mouvement arrache tout-à-coup la reine à sa distraction; elle retient Mathilde, et sans oser regarder le prince, elle lui dit d'un ton vif et précipité : « Seigneur, le jour est venu où je puis fixer mon départ et profiter de vos bienfaits; je meurs si je ne pars pas, mais je ne puis partir sans Mathilde. » Elle s'arrête comme oppressée de la douleur du prince. Mathilde, qui était debout, voit que son sort va se fixer, et retombe doucement sur son siége. Malek Adhel répond avec une modération affectée : « Si *votre sœur l'exige*, Madame, ce jour-*ci sera le dernier qui* me verra auprès d'elle; mais, *pour prix* de cette obéissance, je lui demande de l'entretenir un moment sans témoins; après que je lui aurai dit ce que je ne veux dire qu'à elle, si elle persiste à vous suivre, je ne m'opposerai plus à son départ, et vous n'aurez qu'à en marquer le jour. » En achevant ces mots, le prince soupire profondément, comme déjà résigné à son sort. Bérengère le regarde avec surprise, puis interroge la princesse, et lui demande une réponse; elle n'en reçoit aucune. Mathilde, la tête penchée sur sa poitrine, demeure silencieuse et immobile. A la fin, la reine se lève et lui dit : « Vous venez d'entendre le prince; votre départ ne dépend plus que de vous.... Je vous laisse avec notre généreux bienfaiteur; écoutez-le, vous ne pouvez vous en dispenser. — Ne le puis-je en effet? demanda la princesse d'une voix tremblante.—Non, reprit vivement le prince, vous ne le pourriez sans une horrible barbarie; songez donc que pour quelques minutes d'entretien, c'est ma vie que je vous promets. » Ces mots décident Mathilde; elle laisse lentement aller la main

[redacted]

e, qu'elle tenait encore; Béren-
t de l'appartement, et Malek
mied à sa place.

ait un long silence; le prince
aindre de le rompre, et Ma-
craint bien plus encore; mais
i parle pas, il la regarde; ses
ants sur tant de charmes ne peu-
rassasier, et maintenant, s'il
à se taire, ce n'est plus par la
e parler, mais parce qu'il a ou-
i'il voulait dire; il ne songe plus
et à aimer Mathilde : plus il la
le, plus il s'enflamme; il s'ap-
il la touche; d'ardents soupirs
t de sa poitrine; une vive rou-
épand sur le front de la vierge,
oppressée; le voile qui couvre
semble s'animer par le mouve-
il en reçoit; Malek Adhel le
'espoir naît dans son cœur; son
ugmente, ses désirs l'égarent;
esser contre son sein la vierge
eur..... L'infortunée! le feu du
pas plus prompt à embraser sa
ais la pudeur s'épouvante, la re-
mit; elle repousse avec horreur
ux Musulman, et cache dans ses
n visage baigné de larmes. A la
s pleurs, Malek Adhel tombe à
evant elle; il sent qu'il l'a offen-
en est au désespoir; car dans les
climats où la chevalerie est en
, jamais l'amour n'alluma une
lus sincère que celle qui brûle
du jeune Arabe : prosterné de-
rincesse, il lui jure un respect
e, et s'engage à ne jamais lui
une passion qui l'outrage; mais
lie de l'écouter; elle ne le veut
le relève sa tête avec dignité, le
l'un air imposant et fier, et s'é-
as qu'il ose la retenir. Cependant
à genoux à la place qu'elle vient
r, il étend les bras vers elle; il la
avec l'expression la plus doulou-
l'entendre un moment, un seul
, et promet de ne point s'appro-
le, de rester à la distance où il
hilde s'arrête alors, et jetant sur
il froid et sévère, elle dit : « Je
ne peux plus écouter qu'un seul mot de
vous, et ce mot doit être l'ordre de mon
départ. — Mon pardon n'est-il qu'à ce
prix? demanda-t-il en la regardant d'un
air humble et passionné. — Si ma liberté
m'est rendue, répliqua-t-elle, je jure de
ne conserver que la mémoire de vos bien-
faits, et d'ensevelir le souvenir de cet in-
stant dans un éternel oubli. » Hélas! elle
ne savait pas qu'elle venait de promettre
ce qu'elle ne pouvait plus tenir, et que le
souvenir de cet instant allait s'unir à tou-
tes ses rêveries et la poursuivre pendant
le calme des nuits, comme dans le tumulte
du jour.

Cependant le prince demeure en sus-
pens; il hésite, il soupire, il regarde
Mathilde, et ne trouve pas assez de force
en lui-même pour promettre de ne la plus
revoir : elle paraît impatiente; elle fait
un mouvement, elle va sortir; il se dé-
cide, l'avenir s'anéantit, le présent est
tout : pour prolonger de quelques minu-
tes le plaisir de voir celle qu'il aime, il
va se condamner à une éternelle douleur.
« Ne vous éloignez pas, Mathilde, s'écrie-
t-il avec un accent déchirant, je vais vous
obéir. » La princesse s'arrête encore;
une douce satisfaction se peint sur son
visage; elle élève vers le ciel et ses mains
et ses yeux. « O mon paisible cloître, ô
joies de ma jeunesse, ô ma patrie, je vous
vous retrouverai donc! — Fille ingrate et
cruelle, s'écrie le prince en se précipitant
vers elle et saisissant une de ses mains
en dépit de ses efforts, faut-il que votre
bouche bénisse l'instant qui va briser
mon cœur, et que la joie éclate dans vos
yeux quand je prononce l'arrêt de ma
mort! pas un regret sur mon sort, pas
une larme sur ma douleur; et quand je
suis traité avec une telle barbarie, retenu
par un respect imaginaire, je craindrais
encore d'offenser celle qui m'arrache la
vie sans daigner seulement me plain-
dre!.... Non, non, vous ne me fuirez pas;
vous m'entendrez malgré vous; » et, for-
çant la princesse à s'asseoir, il se mit à
genoux devant elle, prit ses deux mains
dans une des siennes, posa l'autre sur le
dos du fauteuil, et la regardant avec des

yeux remplis de délire et d'amour : « Oui, reprend-il, tu m'entendras, tu sauras quelle passion me dévore, quels transports j'ai enchaînés, et quels horribles tourments me déchirent : puisque mon silence ni mon respect n'ont pu te fléchir, connais donc mon amour ; entends sa voix ; malgré toi prête l'oreille à ses cris ; peut-être en seras-tu émue, et pénètreront-ils jusqu'à ton cœur. » La princesse, à ces mots, se rejette en arrière en détournant la tête avec effroi. « O regarde-moi, reprend-il d'une voix suppliante ; par pitié, regarde-moi ; il y a plus de délices dans un seul de tes regards que dans toutes les délices de la terre..... Non, c'est en vain que je le promettrais, je ne puis me séparer de toi ; je ne puis cesser de te voir : cela seul est hors des bornes de mon obéissance ; permets-moi seulement de rester à tes côtés, et puis ordonne..... Veux-tu retourner en Europe ? je suis prêt à t'y conduire ; veux-tu régner en ces lieux, veux-tu un trône ? je t'y ferai monter..... O maîtresse absolue de ma destinée ! commande à ton esclave ; me voici sans voix devant toi, mais mon silence te parle assez. » Il s'arrête oppressé ; il tremble ; des larmes passionnées coulent en abondance de ses yeux et baignent les mains de Mathilde ; il ne la retient plus ; l'excès de son émotion lui a ôté toutes ses forces ; il ne la retient plus, et elle demeure encore : ce n'est plus la main du prince, c'est sa propre faiblesse qui l'enchaîne : Malek Adhel le voit, et plein d'espérance, il goûte la félicité suprême ; mais semblable à toutes les joies du monde qui, entre l'espoir et le regret, s'arrêtent à peine un moment, le fugitif bonheur du prince s'évanouit tout-à-coup avec la faiblesse de Mathilde ; elle s'aperçoit qu'elle est libre depuis un instant, et rougit d'être encore depuis un instant auprès de Malek Adhel : la vertu, qui est toujours ce qu'elle aime le mieux, lui commande de fuir sans tarder davantage ; elle va lui obéir : le prince voit son intention ; il voit qu'il y a dans ce cœur chaste et religieux une force qu'il ne peut vaincre ; abattu par cet obstacle, il cesse

d'exprimer des vœux inutiles ; ma[is s'a]vançant vers Mathilde, le désespoi[r dans] l'âme et les yeux pleins d'une sombr[e dou]leur, il lui présente un poignard. « Eh bien, puisque tu veux me fuir, [sois] libre ; quitte à jamais ces lieux ; [mais] avant de t'éloigner, par pitié, plo[nge ce] fer dans ma poitrine, il me fera [moins] de mal que ton départ. » De sa faibl[e main] la vierge soulève avec effort l'ar[me ho]micide, et, regardant le prince a[vec at]tendrissement, elle dit : « Avant [que je] l'enfonçasse dans un cœur si gén[éreux,] je verserais assurément tout mo[n sang.] O prince magnanime ! pourquoi v[ous li]vrer à de si violentes douleurs, à [de] coupables tendresses ? quel est vo[tre es]poir ? qu'osez-vous me demander ? [Existe-]t-il un lien possible entre la sœur [de Ri]chard et le frère de Saladin ? exis[te-t-il] un lien qui ne soit un crime entre u[ne] chrétienne et un prince musulman [? Ce] sacrifice est-il au-dessus de votr[e cou]rage, et vous est-il plus facile de [...] que d'être vertueux ? »

Ce peu de mots apaisent l'emporte[ment] du prince ; il est frappé du mélan[ge de] dignité et de douceur empreint d[ans la] physionomie de Mathilde ; elle s'ap[erçoit] qu'elle a réussi à le calmer, et a[...] elle reprend, avec un sourire angé[lique :] « Et si, vous élevant au-dessus d[e tous] les désirs terrestres, vous me laiss[ez sui]vre en paix la route que le ciel m'a t[racée,] quel homme obtiendra jamais de [moi ce] que je vous donnerai ! quel homm[e aura] plus de droits à ma reconnaissa[nce, à] mon estime, à ma vénération ! [— Et] votre amour, Mathilde, interro[mpt le] prince, votre amour appartiendr[a à un] autre époux. — Mon amour n'app[artien]dra qu'à Dieu, s'écria-t-elle avec u[n saint] enthousiasme ; seul il aura et me[s vœux] et mon cœur ; jamais ils ne seront [le par]tage d'aucun mortel..... Noble [Malek] Adhel, laisse-moi, laisse-moi ret[ourner] aux autels de ce Dieu à qui je sui[s sou]mise, de ce Dieu qui ne l'aurait pe[ut-être] pas emporté sur toi s'il t'avait fait [chré]tien. » Elle dit, et s'arrête, étonné[e de ce] qu'elle a dit. Malek Adhel s'écrie : [...]

[redacted]

soit le Dieu qui t'inspire. je cède à ascendant : Elle étonnante et su- ie, sois libre; dispose, ordonne, com- ide ton cortége ; choisis ta route; s esclaves sont a toi, et ici tout t'est imis comme moi-même. » A ces mots, is la crainte d'une nouvelle faiblesse, se hâte de s'éloigner; mais avant de sser le seuil de la porte, elle s'arrête, retourne, et dit : « Recevez mes ieux, recevez mes bénédictions; dans cloître où je cours m'ensevelir, je ierai pour vous jusqu'à la fin de ma , et si Dieu daigne m'entendre, un ur viendra où nos pensées embrasse- nt le même but, concevront les mêmes pérances; et dans ce monde, si tout us séparait, dans le ciel, tout nous unira. »

Elle dit, et il ne la voit plus; que dis- , il ne la voit plus? partout elle est pré- ente à ses yeux : il ne voit, il n'entend e le; dans l'agitation désordonnée de s esprits, il marche à grands pas, sans voir où il est, ni qui il est : plusieurs sclaves s'avancent vers lui, lui parlent; il n'entend rien, il les regarde fixement et ne leur répond pas : on l'entoure, on l'interroge, il s'éloigne en silence; il marche vers son appartement, s'assied; son corps est immobile, et pendant quel- ques instants il oublie la terre où il vit, et croit habiter un monde qui n'est peu- plé que de l'image de Mathilde.

Cependant Metchoub vient d'arriver; c'est ce que les esclaves du prince étaient venus lui dire, et ce qu'il n'a pas entendu : déjà la nouvelle de la prise de Ptolémaïs est répandue dans Damiette; le peuple effrayé croit voir les Chrétiens maîtres de Jérusalem, et court dans les mos- quées implorer le sourd Mahomet : les soldats s'assemblent autour du palais, les émirs veulent voir Malek Adhel; mais il est enfermé, et nul n'ose forcer sa re- traite. Tandis qu'autour de lui la ru- meur naît, croît, et s'augmente, il de- meure livré à sa rêverie; et seul il ignore encore la prise de Ptolémaïs.

Cependant Metchoub demande à grands cris à être introduit auprès du prince; il montre les ordres du sultan : à ce nom sacré toutes les portes s'ouvrent, les gardes mêmes de Malek Adhel n'osent point résister. Metchoub s'avance, il est devant le prince; celui-ci s'étonne de sa témérité; Metchoub lui présente en si- lence les lettres de Saladin, cachetées du sceau royal, à cette vue, l'amitié re- couvre ses droits affaiblis dans le cœur de Malek Adhel : il baise avec respect ce papier que lui envoie un frère qu'il aime, et demande à Metchoub dans quel lieu il a laissé Saladin. « Sur la montagne de Kouroutba, répond Metchoub, où il t'attend avec impatience, ne comptant que sur la force de ton bras pour ressai- sir la superbe Ptolémaïs, que les Chré- tiens lui ont arrachée. — Est-ce que les Chrétiens sont maîtres de Ptolémaïs? s'écria Malek Adhel, frappé de surprise. — Peut-être ne devrais-tu pas t'en éton- ner, reprit hardiment Metchoub, puis que c'est toi qui as causé sa chute? - Qu'oses-tu dire, téméraire esclave? in- terrompit le prince avec colère. — Je dis que c'est la voix de l'archevêque de Tyr et le bras de Montmorency qui ont abattu Ptolémaïs; c'est toi qui leur as rendu la liberté, c'est donc toi que j'ac- cuse du malheur de nos armes : je t'ai accusé de même devant ton frère; je ne rétracterai point mes paroles devant toi : si tu les crois fausses et perfides, tu peux me punir, ma vie est dans tes mains. » Malek Adhel est frappé de la justesse de ce reproche, il voit ses torts, et, se sen- tant trop de moyens de les réparer pour craindre d'en faire l'aveu, il répond : « Va, fidèle serviteur, ce n'est pas auprès de moi que ta franchise et ton zèle pour- ront te nuire : tu m'as accusé et je m'ac- cuse aussi; mais, si j'ai fait une faute, je puis la racheter, et rendre Ptolémaïs à mon frère. — Sans doute tu le peux; pour la reconquérir tu n'as besoin que de te présenter devant ses murs; mais le sang de tous les fidèles Musulmans qui ont péri en la défendant, comment le ra- chèteras-tu? — Metchoub, reprit le prince d'un air sombre, n'en dis pas davantage, tu mets le trouble dans mon cœur, car

je sais que le sang répandu ne dort point et ne reste jamais sans vengeur... Laisse-moi seul maintenant, laisse-moi voir quelle expiation mon frère me demande pour une faiblesse dont les conséquences ont été si funestes, mais dont la cause est trop belle pour perdre jamais son empire dans mon cœur. — Que dis-tu, illustre prince? repartit Metchoub, un guerrier comme toi doit-il laisser ternir sa gloire par un amour insensé, et préféres-tu à ta patrie en larmes, une Chrétienne vagabonde? — Sur ta tête, n'ajoute pas un mot, esclave présomptueux, répliqua vivement le prince, et si tes jours te sont chers, retiens ta langue sacrilége, et garde-toi de laisser échapper un mot outrageant contre la princesse d'Angleterre. »

Metchoub sortit et n'obéit point aux ordres du prince, car son âme était profondément ulcérée contre lui : la honte d'avoir été battu par les Chrétiens, d'avoir été réduit à leur donner lui-même les clefs de Ptolémaïs; l'image de tous les soldats moissonnés à cette fatale journée, le souvenir de sa famille captive et de ses fils massacrés, avaient allumé dans son âme une haine violente contre l'auteur de tant de désastres; aussi ne pouvait-il contenir son ressentiment, et il exhala devant les grands et les émirs, devant les troupes et le peuple, tous les reproches que méritait la faiblesse du prince, et toute l'horreur que lui inspirait la Chrétienne qui en était l'objet; mais les troupes et le peuple, les émirs et les grands, étaient trop sincèrement attachés à Malek Adhel pour accueillir de pareilles plaintes, et ne pas repousser toutes celles qui attaquaient l'honneur du prince qu'ils adoraient; toutefois, s'ils le défendaient contre Metchoub, ils se joignaient à celui-ci pour accuser la princesse d'Angleterre; elle seule à leurs yeux était cause du malheur des Musulmans : aussi apprirent-ils avec de grandes acclamations de joie, que les ordres du sultan allaient l'arracher au prince, et que Metchoub lui-même était chargé de la ramener au camp des

Croisés. Mais tandis que cette nou
répandue à dessein par Metchou
toutes les villes, réjouit le cœur d
bitants, Malek Adhel ouvre les let
Saladin : elles lui confirment qu
au renvoi de l'archevêque et de Mo
rency qu'est due la prise de Ptolé
il sent combien à cet égard son fr
rait de reproches à lui faire, et il
en fait aucun : il voit qu'on a vou
ver des soupçons sur sa fidélité
l'âme du sultan, et que le sultan
tous repoussés; au lieu de se pl
de lui, il implore son secours,
quand il pourrait commander.
dra-t-il par de nouveaux torts à
confiante, si touchante bonté, et n
t-il rien pour un frère offensé qui,
son maître, ne lui parle qu'en ami
doute le sacrifice est immense : se
rer de Mathilde, ne plus la voir!
Mathilde elle-même ne l'exige-t-ell
ne lui a-t-il *pas promis de ne plus*
poser à son départ; et quand *Salad*
veut ainsi, et que l'intérêt de la p
l'ordonne, l'amour sera-t-il plus
sant que la foi, le devoir, l'amiti
quel terrible combat ils se livrent! co
ils agitent, bouleversent, et déchir
sein du jeune Arabe; mais l'amour,
que violent qu'il puisse être, n'e
toujours plus fort qu'une grande â
si jamais homme ne le connut au
où l'éprouve Malek Adhel, jamais h
aussi ne fut plus capable de ces gr
résolutions, de ces élans d'héroïsm
s'élèvent au-dessus de tout, subju
tout, faiblesses, craintes, dange
jusques aux passions mêmes : c'
fait, il est déterminé; Mathilde pa
il le veut, il le jure, et à ce serme
vertu triomphe et sonne sa plus bel
toire.

Mais quand l'ascendant de l'amitié
de l'emporter sur l'amour, c'est c
cette même amitié que la générosité
encore, et l'âme magnanime de
Adhel a eu plus de force pour con
au départ de Mathilde, que pour s
soudre à manquer de foi à la reine. Il
de sacrifier sa vie à son frère, mai

ur est encore d'un plus grand prix,
honneur lui commande de ne pas
ter la parole que Bérengère a reçue
. Cependant les ordres de Saladin
à cet égard, aussi précis que sévè-
Metchoub les connaît, il les aura
épandus, et Malek Adhel n'a de
s pour y désobéir, qu'en faisant
er ses soldats contre la volonté su-
du sultan : il sait bien qu'il en a
voir, mais en a-t-il le droit? et
que son frère lui a laissé une auto-
bsolue en Egypte, en usera-t-il
le trahir? Et maintenant que ce
plus entre sa faiblesse et son devoir
ésite, mais entre deux devoirs éga-
t impérieux, que va-t-il résoudre,
uel sera sacrifié? A la fin, il s'é-
« Demain je fais préparer le vais-
qui portéra Mathilde à Ptolémaïs,
re du jour suivant la verra partir;
remonte le grand fleuve avec la
je la laisse au Caire, libre, maî-
dans le palais des califes; aussi-
me hâte d'aller demander à Saladin
e de sa délivrance; je ne le deman-
point en vain, je ne ferai pas valoir
ément la parole que j'ai donnée à
ne : Saladin la ratifiera, car il a
ur du parjure, et ne souffrirait
ue son frère en commît un. »
endant la nuit s'est écoulée dans
g combat des plus nobles et des
ifs sentiments : déjà le soleil va
cer hors du sein de la vaste mer,
ière jaillit et éclate, Malek Adhel
re, et ne voit point sans effroi
ssance de ce jour qu'il a promis
mmencer par un grand sacrifice;
soutenu par la voix de l'amitié
la patrie, son courage ne l'aban-
pas, il sort du palais, se rend
port, choisit lui-même le vais-
qui doit porter Mathilde, donne
égard tous les ordres nécessaires,
ur se garantir d'une faiblesse qu'il
te et dont il rougit, il se détermine
oigner de Damiette sans voir la
t à n'y revenir que quand
s. Il rencontre Met-
« Esclave, la princesse

partira demain avec toi ... sur cette
tête sacrée la tienne m'e... répondra. »
Puis il le charge de rem...re à la reine
une lettre où il explique à cette prin-
cesse les motifs de sa conduite, où il
lui dit que plutôt que d'occasionner une
révolte à Damiette, il s'est décidé à re-
tarder, mais seulement à retarder l'exé-
cution de sa promesse; que dans deux
jours il reviendra la conduire au Caire,
et qu'il lui jure que bien peu de jours
après il lui enverra une escorte pour la
conduire au camp des Croisés.

Alors, sans regarder le palais, sans
oser seulement se permettre de songer
à Mathilde, il sort de Damiette et va à
Peluse, à Pharamia; il parcourt les dif-
férentes villes qui bordent la mer et s'é-
lèvent vers les bouches du Nil; il réunit
ses troupes, les assemble, et les dispose
à marcher, conformément aux ordres du
sultan, vers les montagnes de Kouroutba.

CHAPITRE XIV

Durant cette nuit qui venait de dé-
truire si cruellement les espérances de
Bérengère, les songes les plus flatteurs
avaient occupé son esprit : ayant appris
la veille par Mathilde que le prince leur
permettait enfin de partir toutes deux,
déjà elle marquait dans sa pensée le jour
où elle quitterait Damiette, et celui où
elle reverrait son époux. Au milieu de
sa joie, elle se rappelle la princesse de
Jérusalem, et pour donner à sa con-
science autant de satisfaction qu'à son
cœur, elle se résout à faire participer
cette infortunée à son bonheur, et passe
chez elle pour lui annoncer qu'enfin le
jour est venu où elle peut remplir sa pro-
messe et la ramener dans sa patrie.

Depuis long-temps Agnès ne voyait
plus la reine; renfermée dans son appar-
tement, elle prétendait que la pénitence
seule l'y retenait; mais son seul motif
était d'éviter la présence de personnes
qu'elle détestait, et qu'elle savait avoir
le droit de la mépriser. Résolue à ne
point s'éloigner du prince, elle entre-
tenait des espions qui lui rendaient

compte de tout ce qu'il faisait, et des progrès de son amour pour Mathilde. En écoutant leurs rapports, son âme s'abreuvait de fiel et de rage; et, pour exécuter sa vengeance, elle attendait d'être sûre que le départ de la reine ne serait pas suivi de celui de Mathilde. Si elle ne part pas, s'écriait-elle dans ses accès d'emportement solitaire, si l'ingrat ose la garder auprès de lui, il ne jouira pas longtemps de cette vue adorée, et ce poignard la fera souvenir qu'Agnès existe, et que son bras n'a pas oublié de frapper.

Elle a appris une des premières l'arrivée de Metchoub; elle a voulu le voir, lui parler; gagnés par ses largesses, ses gardes l'ont introduit secrètement chez elle; elle a su quels ordres il était chargé d'exécuter; et en lui peignant la passion du prince comme capable de l'entraîner aux plus grands crimes, et le caractère de Mathilde sous les plus odieuses couleurs, elle a su augmenter la profonde défiance qu'il avait conçue contre le prince, et lui donner un zèle plus ardent pour presser le départ de Mathilde.

Il venait à peine de sortir de chez elle et de recevoir les ordres de Malek Adhel, lorsque la reine se rendit chez Agnès. Elle fut surprise de cette visite inopinée, et ne savait à quoi l'attribuer, lorsque Bérengère, prenant la parole, lui dit avec un doux sourire : « Je viens remplir ma promesse, je viens proposer à Agnès d'abandonner ces murs, témoins de sa honte, et de nous suivre loin des Infidèles, de leurs chaînes et de leurs cités, dans ce camp des Chrétiens, où elle pourra verser ses larmes au milieu de ses frères. » Agnès répondit : « Eh quoi ! votre majesté ignore donc qu'il ne lui est plus permis de partir ? — Que dites-vous ? reprit Bérengère troublée, Malek Adhel a donné hier sa parole à ma sœur. — Et c'est peu d'heures après l'avoir donnée qu'est arrivé Metchoub, l'envoyé de Saladin; il est venu annoncer la prise de Ptolémaïs, et sans doute, Madame, cette grande conquête pourra adoucir vos malheurs et les maux qui vous sont réservés.... — Ptolé[...] prise, s'écria la reine éperdu[...], parlez des maux qui me sont r[...] Cette grande victoire aurait-e[...] été ensanglantée par un grand [...] quelques-uns de nos plus vailla[...] verains auraient-ils péri.... ? [...] Auguste..... » Sa langue glac[...] permit pas de prononcer un aut[...] Agnès répliqua : « On dit que [...] a été l'occasion d'un effroyable [...] et que les Chrétiens ont payé ch[...] succès; mais Metchoub ne conn[...] le nom des victimes, et surto[...] parle pas de Philippe-Auguste. [...] m'a seulement appris, c'est que [...] veut que la princesse Mathilde [...] voyée au camp des Croisés, et q[...] majesté soit tenue au Caire d[...] étroite captivité, jusqu'à ce que [...] consente à donner Ptolémaïs p[...] de votre rançon. »

L'infortunée Bérengère n'en [...] pas davantage; *elle n'a point* d[...] contre tant de douleurs, ses sens [...] lent, elle tombe sans mouvement [...] voyant dans cet état, Agnès s[...] « C'est donc elle maintenant qui [...] de mes secours, c'est moi qui [...] protéger; je ne suis plus la se[...] souffre et se meurt. » Cepend[...] fait appeler les femmes de la re[...] bruit de cet accident, Mathilde [...] et à l'aspect de sa sœur pâle et in[...] elle jette un cri de douleur, se p[...] auprès d'elle, la serre dans ses [...] couvre de larmes, lui donne el[...] tous les secours avec un zèle, [...] vité que personne ne peut égaler [...] vente de nouveaux, en découvre [...] efficaces, et parvient enfin à ra[...] la vie l'infortunée pour laquelle [...] nerait son sang avec joie. Béré[...] tr'ouvre ses paupières languissa[...] aperçoit Mathilde à genoux prè[...] et plus loin la cruelle figure d[...] Cette vue lui rappelle et les coup[...] vient de recevoir et la main qui le[...] pés; elle fait un mouvement d'h[...] « O ma chère Mathilde ! s'écri[...] éloignez-moi d'ici, délivrez-moi

tte femme barbare, qui seu-
[illegible] de pouvoir me déchirer
Mathilde se retourne avec sur-
é que j'entends est-il possible?
st-ce vous dont la reine se
. Les malheureux s'en pren-
it, répondit-elle avec un froid
parce que j'ai appris à la reine
in la condamnait à une éter-
vité, elle m'accuse, comme si
i qui en eusse porté l'arrêt.....
ernelle captivité! interrompit
épouvantée, ah! ma sœur, ne
z pas, une telle barbarie est
e : il n'y a pas même, parmi
s, d'hommes assez méchants
onner; reposez-vous sur la foi
Adhel, ce noble prince ne vio-
es promesses. — Votre pou-
ii est bien grand, bien connu,
gnès avec une ironie amère,
ne ne doute du prix que vous
pour la délivrance de la reine;
que puissants que soient ces
eut-être vous manqueront-ils
z-vous trop sur eux; le nom
sera ici plus fort que vous.
compte, reprit Mathilde avec
fierté, que sur la foi des ser-
la force de la vertu; ces appuis
uent jamais. » Agnès lui ré-
e ironie, que cet enthousiasme
rait personne, et que personne
des artifices qu'elle avait em-
ir séduire le prince. Ce re-
in d'irriter Mathilde, lui in-
profonde pitié pour Agnès.
ée, lui dit-elle, tu ne sais
quels effets produit la vertu,
orce elle donne; tu y demeu-
toujours étrangère, Dieu et
ir ne t'y ramèneront point...?
e repens, interrompit Agnès
, que de vous avoir permis
i. — Je n'y resterai pas long-
prit froidement Mathilde, la
maintenant en état d'être trans-
z elle, nous allons vous quit-
issiez-vous, Agnès, revenir
nous, nos bras vous seront
uverts. »

En achevant ces mots, aidée par les femmes de la reine, elle la conduisit dans son appartement; Bérengère, faible et malade, se jette sur son lit, baignée de larmes, et demande à grands cris que le prince daigne venir la voir un moment. Mathilde, alarmée à l'excès de l'état de sa sœur, fait appeler le duc de Lancastre; elle le conjure d'aller dire à Malek Adhel la douleur et les vœux de la reine; le duc de Lancastre l'interrompt : « Madame, lui dit-il, je crains qu'il ne soit trop tard maintenant; comme je me rendais ici, j'ai appris que le prince était sur le point de quitter Damiette, et qu'il avait chargé le terrible Metchoub de faire exécuter, pendant son absence, les ordres de Saladin; demain sans délai votre altesse doit s'embarquer pour Ptolémaïs. — O ma sœur! s'écria la reine, si Malek Adhel s'éloigne, je suis perdue; courez à lui, obtenez ma grâce, ou cette place devient mon tombeau. — J'y cours, s'écria vivement Mathilde; calmez-vous, je vais me jeter aux pieds du prince; il m'y verra mourir, ou il me rendra votre liberté : duc de Lancastre, conduisez-moi. » Elle part, elle sort du palais de la reine; elle entre dans une cour remplie de gardes : cette jeune et timide vierge n'en ressent aucune crainte; elle ne voit que les dangers de sa sœur, tous les autres dangers s'effacent devant ceux-là : s'il n'est point d'innocence sans timidité; il n'est point de vertu sans courage, et Mathilde a une âme qui peut s'élever par moments au-dessus de toutes les frayeurs. Elle va pénétrer dans le palais du prince, on l'arrête; elle demande à le voir; il vient de partir, il n'est plus à Damiette : à cette funeste nouvelle elle a cru entendre le dernier soupir de la reine; elle pâlit, chancelle; elle ne sait plus comment elle sauvera Bérengère : le terrible Metchoub paraît; sans respect pour son rang, sans pitié pour sa douleur, il lui annonce avec dureté qu'il n'y a plus aucun moyen de changer son sort, que les pleurs et les prières n'y feront rien, que dès demain il l'arrache de ce palais, et que la reine, conduite au Caire, y sera retenue prison-

mère jusqu'à ce que Ptolémaïs soit rendue aux Musulmans. Mathilde frémit; l'image de Bérengère expirante ne lui permet de négliger aucun moyen; elle embrasse les genoux de Metchoub; oui elle les embrasse et n'en rougit pas; car ce qu'il y a de plus humble, est ce qu'il y a de plus grand quand c'est la charité qui conduit. « Prenez pitié, s'écrie-t-elle, prenez pitié d'une reine infortunée; elle ne survivra pas à son malheur; voulez-vous avoir à répondre de sa mort. » Elle dit, et sa voix expire dans les larmes : Metchoub est surpris, il ne comprend pas comment, après qu'il a parlé, on ose espérer encore, et ne voit qu'une insensée dans celle qui tente de s'opposer à la volonté du sultan. « Chrétienne, lui dit-il, que me demandes-tu? ignores-tu que les ordres de Saladin sont sacrés pour tous ses sujets, que nul n'y résiste; que s'il m'avait demandé ta vie, je te plongerais en cet instant mon poignard dans le cœur; et que, s'il me demandait ma tête, j'irais moi-même la lui porter? retire-toi donc, demain à la naissance du jour sois prête à partir, et remets à la femme de Richard cet écrit que Malek Adhel m'a laissé pour elle; il contient les ordres de Saladin, je n'y puis rien changer. » Alors il s'éloigne; Mathilde regarde le papier qu'il vient de lui donner, et une faible espérance se réveille dans son cœur; elle ne peut croire que la reine ne trouve quelques consolations dans une lettre de Malek Adhel, et se hâte de la lui porter. En la voyant entrer, la reine s'écrie : « Que vous a dit le prince, ma sœur, que vous a-t-il dit? » Mathilde, en silence, lui remet le papier qu'elle tient. « Qu'est-ce, demande Bérengère en le prenant d'une main tremblante? est-ce l'ordre de ma liberté? » Elle l'ouvre, elle voit le fatal arrêt, et ne voit que cela; ni les vifs regrets que le prince lui exprime, ni les promesses par lesquelles il s'engage, ne calment son désespoir; la prolongation de sa captivité et le départ de Mathilde, voilà tout ce qui la frappe. « Ainsi, s'écrie-t-elle d'un air égaré, le prince n'est plus à Damiette, vous ne l'avez point vu, vous serez partie quand il reviendra, et il a laissé Metchoub maître de notre sort? » La princesse ne lui répond point, et la presse dans ses bras en pleurant. « Tu ne me réponds point, lui dit la reine dans une sorte d'aliénation d'esprit; je te demande si l'arrêt de ma mort est irrévocable, et tu ne me réponds point; c'en est donc fait! » Elle s'arrête, presse ses deux mains contre son cœur, comme ne pouvant supporter le poids qui l'accable; ses yeux sont secs, égarés. « Pourquoi pleures-tu, dit-elle à Mathilde, pourquoi pleures-tu, toi qui pars, qui vas revoir Richard, qui n'as point à répondre de la mort d'une créature qui te demande la vie... Oh! laisse, laisse les larmes à l'épouse infortunée qui va mourir loin de l'objet de sa tendresse, à la mère inconsolable qui ne verra jamais le fruit de son amour. » Elle succombe, son front pâle, ses membres glacés et raidis, déchirent l'âme de Mathilde et lui font naître une pensée, lui inspirent un dessein..... pensée audacieuse, dessein téméraire, mais elle n'hésite point à les adopter, et s'arrête avec courage à un projet qui peut sauver la reine. Impatiente de lui communiquer ce qu'elle croit être l'effet d'une inspiration divine, elle se hâte de lui donner tous les secours qui peuvent la rappeler à la vie; et à peine a-t-elle réussi à la ranimer, qu'elle écarte tous les témoins; les voilà seules. « Ma sœur, lui dit-elle, écoutez-moi, car vous pouvez être consolée; écoutez-moi, car, si vous voulez me croire, vous partirez demain. » La reine relève sa tête languissante, la regarde d'un air surpris. « Que dis-tu, Mathilde? — Qu'il faut que demain, vêtue de mes habits, couverte de mon voile, vous partiez pour Ptolémaïs à ma place, tandis que je resterai ici, trop heureuse de porter les fers destinés à vos royales mains. » Elle s'arrête oppressée, car elle a parlé avec cette précipitation qui semble indiquer qu'on craint de voir s'évanouir son courage avant de finir ce qu'on veut dire. Bérengère fixe sur elle des yeux pleins d'incertitude et de joie. « O miracle de charité! ô véritable sainte! s'écrie



t-elle ; qu'oses-tu proposer ? Me crois-tu capable d'abuser d'une bonté si héroïque, et de t'abandonner à la passion d'un prince qui t'adore, et à la vengeance d'un sultan irrité ? — Quand je verrais toutes les séductions de la terre m'entourer, interrompit la pieuse princesse d'une voix animée, et une armée entière prête à fondre sur moi, mon cœur n'en prendrait pas d'épouvante, car l'Eternel est mon défenseur et mon refuge.... Ma sœur, il n'est plus temps d'hésiter, le moment est venu où il faut nous dire un long adieu ; demain l'une de nous doit nécessairement partir ; partez, allez joindre votre époux, sauvez votre enfant, Dieu vous le commande aussi impérieusement qu'il me commande à moi de rester ici pour souffrir à votre place. »

En parlant ainsi, Mathilde sentait bien qu'elle faisait un sacrifice, et c'est pour cela qu'elle parlait avec tant d'assurance ; si elle avait trouvé au fond de son âme un simple doute sur la pureté de ses intentions, une seule pensée qui l'attachât à Damiette, son noble enthousiasme se serait évanoui, et dès-lors, moins généreuse, peut-être eût-elle voulu partir ; tant il est vrai que les grands dévouements et les vertueux sacrifices ne peuvent être conçus que par un cœur innocent : dans cet instant, si l'amour de Malek Adhel se présentait à la princesse, ce n'était que pour lui faire trouver en elle-même toute la force nécessaire pour en triompher : la reine, pénétrée de reconnaissance, regardait avec une religieuse admiration cette jeune et timide beauté qui, par excès de charité, consentait à s'exposer seule sans autre secours que Dieu, à tous les piéges de l'amour et à la colère d'un grand roi. Un si extraordinaire courage la frappe : elle se plaît à croire que la Providence n'a conduit Mathilde en Orient que pour y confondre les Infidèles par l'éclat et l'exemple de sa haute sagesse. Elle sait que le plus beau, le plus sublime privilége de la vertu, est de se communiquer en se montrant, et elle se demande si ce ne serait pas aller contre les decrets suprêmes que d'enlever cette jeune fille aux épreuves qui doivent lui acquérir une gloire immortelle : ainsi Bérengère, en cédant à son propre penchant, se persuade qu'elle obéit à la voix de Dieu, et elle répond : « Non, ce n'est point seulement parce que mon intérêt m'en presse, que je souscris à votre projet, mais parce qu'il me semble que le ciel même vient de parler par votre bouche : Mathilde, votre âme me paraît si belle, si supérieure à toutes les âmes humaines, que je me croirais coupable en agissant autrement que vous ne l'avez décidé..... Je partirai, ma sœur ; j'irai apprendre aux Chrétiens que le temps des miracles a reparu pour eux, et que l'esprit divin est descendu sur la terre sous la forme angélique d'une vierge de seize ans : je dirai à Richard de quelle sainte et éblouissante lumière votre nom couvrira l'illustre race des Plantagenets ; et si, dans ces jours de tribulations qui vont être votre partage, votre âme avait un moment de tristesse, songez que vous avez sauvé ma vie, que, sans vous, l'enfant de mes entrailles n'aurait jamais vu le jour, et que cette pensée vous console et vous soutienne.

Mathilde soupire, serre la main de la reine, et ne répond rien : sans doute elle est loin d'éprouver aucun repentir, elle n'éprouve pas même de crainte ; mais la vraie piété n'est pas présomptueuse, et la sienne, qui voit le triomphe que la reine lui promet, comme le plus désirable de tous les biens, n'ose pas le voir comme le plus assuré, et se contente de l'ambitionner avec ardeur, sans l'attendre avec confiance. Cependant le jour fuit, les femmes destinées à accompagner la princesse, font autour d'elle les préparatifs du départ : bientôt la nuit vient, Mathilde profite de son silence et de son obscurité pour envelopper sous les larges plis de son chaste habit de lin, les traces visibles de l'état de Bérengère : elle attache son bandeau virginal sur le front de cette épouse passionnée, et a soin d'en couvrir son visage, sa taille, et son sein ; elle regrette ses simples habits, et ne se voit point sans confusion parée des magnifiques vêtements de la reine. Mais déjà les

ténèbres s'éclaircissent, le vent souffle, les mariniers s'éveillent, le vaisseau tend sa voile, une sourde rumeur annonce aux princesses qu'on approche de leur appartement, et que l'heure du départ va sonner : Bérengère pâlit ; Mathilde, près de s'évanouir, se ranime à l'aspect de la faiblesse de la reine, elle la serre contre sa poitrine. « Du courage, lui dit-elle, car là haut, Dieu nous voit, nous soutient, et nous approuve : élevez votre âme à lui, je vais prier pour vous. » En achevant ces mots, elle s'arrache à sa sœur éperdue, et court s'enfermer dans son oratoire : Bérengère avait à peine eu le temps de rejeter son voile sur son visage, lorsque le duc de Lancastre entra, suivi des femmes de Mathilde et des gardes du prince. « Je viens chercher votre altesse, lui dit-il ; on n'attend plus que vous. » Bérengère, en silence, présente au duc sa main enveloppée dans la grande manche de son habit. « Ne pourrai-je, demande le duc, ne pourrai-je, avant de partir, présenter mon hommage à mon illustre reine ? » Bérengère secoue la tête, et fait signe que la reine ne peut le recevoir. Le duc se tait, et soutient les pas tremblants de celle qu'il prend pour Mathilde ; il marche avec elle vers le port sans s'étonner de son émotion, et sans oser lui adresser la parole. Personne ne soupçonne la pieuse supercherie, la reine monte dans le vaisseau sans soulever son voile : Metchoub la reçoit ; elle s'incline, baisse la tête, et passe sans lui parler ; les gardes du prince se retirent, l'air agite les banderolles flottantes au haut des mâts, l'ancre est levée, les mariniers, de leurs rames agiles, brisent les flots de la mer, le vaisseau fend l'onde, il glisse avec rapidité, bientôt les côtes de l'Egypte disparaissent. Cependant la reine, renfermée dans l'étroit et obscur asile qui lui est destiné, feint d'être malade, et ne se laisse voir qu'au duc de Lancastre et à ses femmes, qui, loin de la trahir, apprennent avec des transports de joie que leur reine est libre, et qu'ils vont la remettre dans les bras de son époux. Metchoub, indifférent au sort comme à la douleur de sa prisonnière, ne la visite pas une seule fois, et déjà ils entrent au port de Ptolémaïs, qu'il n'a pas conçu un seul soupçon ; mais puisque la reine, à l'abri de tous les dangers, va jouir paisiblement du bonheur de revoir son époux et ses frères, quittons-la, et revenons à la douce victime qui s'est volontairement immolée pour elle.

CHAPITRE XV.

En se séparant de Bérengère, Mathilde s'était retirée au fond de son oratoire, et, sans songer à prier pour elle-même, ses lèvres ne s'ouvraient que pour demander au ciel de veiller sur les jours de la reine, lorsqu'Herminie, comtesse de Leicester, et la plus fidèle amie des princesses, inquiète de savoir sa souveraine livrée dans la solitude à toute l'amertume du désespoir, se hasarda à entrer dans l'oratoire où elle la croyait enfermée ; Mathilde l'entend, *la reconnaît*, *lui* fait signe de fermer la porte, et se *découvre* ; Herminie jette un cri : « Paix, lui *dit* Mathilde, que rien ne transpire de ce grand secret, car, si j'étais reconnue aujourd'hui, un léger vaisseau pourrait être envoyé après celui de la reine, l'atteindre, et la ramener ici ; un tel malheur serait sans doute le dernier qu'aurait à souffrir ma déplorable sœur : comtesse de Leicester, empêchez donc tous les regards de pénétrer jusqu'à moi ; dites que la reine est malade, on le croira facilement, et demain, si le prince revient à Damiette et demande à me voir, j'espère qu'il sera trop tard pour avoir à craindre pour la reine ; et quant à moi, ô mon Dieu ! appuyée sur la force de votre bras invincible, mon âme s'élève au-dessus de toute crainte. » Elle avait raison, jamais la vertu ne paraît plus facile qu'au moment où on vient de lui faire un grand sacrifice, tant elle se hâte de donner ses récompenses, en remplissant d'une force nouvelle le cœur qui a eu la force de la préférer à tout. Cependant Mathilde réfléchit sur sa situation ; elle ne peut se dissimuler la violente impression que sa vue fera

sur le prince. Pour en détourner l'effet, elle cherche à en prévoir les suites; mais il y a dans cette pensée quelque chose de vague, de confus, d'inquiétant, dont sa pudeur se détourne, et sur quoi la prudence la ramène toujours. Jamais tant d'idées nouvelles ne se présentèrent à son esprit; car maintenant, loin de les rejeter, elle les accueille et les examine. Le temps n'est plus où elle croyait devoir écarter tout ce qui pouvait éclairer son ignorance; puisqu'elle est entourée de dangers et qu'elle est seule pour s'en défendre, il faut bien qu'elle apprenne à les connaître. C'est dans cette longue suite de méditations et de rêveries qu'elle passe tout le jour et une partie de la nuit, tantôt rougissant de trop approfondir des mystères inconnus à l'innocence, tantôt s'effrayant de les comprendre trop peu pour savoir s'en garantir. Si quelquefois elle sent son âme se troubler à la vue des maux prêts à fondre sur elle, plus souvent encore elle attend d'un cœur résigné l'avenir que Dieu lui réserve. Il y a tant d'espérances et de soumission au fond d'une conscience tranquille, que la princesse encore pure, même d'une pensée répréhensible, se sent comme dans l'heureuse impossibilité de perdre jamais la paix et la confiance dont elle jouit.

Deux jours se sont écoulés depuis le départ de la reine, et le prince n'est point revenu encore; chacun est persuadé dans le palais que Mathilde vogue vers Ptolémaïs, et la joie habite dans le cœur d'Agnès; mais cette joie devait être aussi fugitive que l'avaient été les heures de son bonheur passé : déjà le troisième jour vient de commencer, le bruit des armes, les instruments de guerre se font entendre; c'est Malek Adhel qui entre dans Damiette avec les troupes qu'il ramène : ce héros ne veut pas perdre un jour, car il sent bien que c'est dans les moments où il s'abandonne au repos, que l'image de Mathilde reprend dans son cœur un empire contre lequel ses forces ne pourraient pas lutter longtemps : il ordonne que sa grande galère soit prête le lendemain pour remonter le fleuve jusqu'au Caire, et envoie demander à la reine un instant d'audience.

Herminie se hâte d'aller prévenir la princesse que Malek Adhel marche sur ses pas; la princesse tressaille; dans le désordre de son esprit, elle oublie ce qu'elle avait projeté de dire, elle ne sait plus ce qu'elle doit faire : cet isolement où elle se trouve la frappe de terreur; il est si effrayant pour une jeune fille de regarder en vain autour d'elle sans trouver un ami qui lui prête un secours et lui donne un conseil! Mathilde pense du moins à s'entourer de toutes les images que Dieu permet d'avoir de lui sur la terre; elles seront sa force et son appui : ranimée par cette espérance, c'est dans son oratoire qu'elle va attendre le prince : elle couvre sa tête d'un voile épais, et, prosternée devant le prie-dieu de la reine, elle élève ses regards vers le divin Fils de Marie. Étendu devant elle sur la croix de douleur, il semble lui dire qu'il n'y a point de vertu sans épreuves, de victoire sans combat, et qu'un vrai Chrétien doit supporter avec courage des souffrances toujours légères, en comparaison des grands opprobres et des horribles blasphèmes dont le monde a couvert celui qui n'y était venu que pour le sauver.

Pendant que Mathilde réussit à calmer ses frayeurs par ces actes pieux d'oraison intérieure, le prince arrive dans le palais, traverse le salon de jaspe et la chambre de la reine : tous ces lieux où il a vu Mathilde, et où il a été si heureux, maintenant qu'elle s'en est éloignée pour toujours, lui semblent vides d'espérance de bonheur, et muets comme les tombeaux. Ces images d'un bien à jamais perdu affaiblissent le héros, et l'amour reprend possession d'un cœur dont il avait été banni avec tant de courage; la comtesse de Leicester le conduit en silence vers l'oratoire : il n'y était point entré encore. « Où me menez-vous? » demande-t-il. Herminie, trop émue pour pouvoir parler, ne répond rien; et le prince, trop agité lui-même pour s'apercevoir de l'émotion de la comtesse, ne pense pas à l'interroger une seconde fois : il est à

la porte de l'oratoire; Herminie l'ouvre, nomme le prince; Mathilde, prosternée devant le prie-dieu et la tête couverte, fait signe qu'il peut entrer; Malek Adhel paraît, la comtesse se retire, ferme la porte; ils restent seuls. Le prince ne reconnaît point Mathilde vêtue des habits de la reine, et entièrement couverte d'un voile long et épais; il s'assied à quelque distance, et dit : « Je vois avec plaisir, Madame, que votre piété vous a préservée du désespoir : vous devez croire qu'il m'en a beaucoup coûté pour vous affliger; mais votre peine, Madame, ne sera que passagère; vous êtes sûre de revoir bientôt l'objet de votre tendresse; vous n'en êtes pas séparée pour toujours; votre douleur, à vous, ne sera pas éternelle. » En achevant ces mots, le jeune Arabe ne peut retenir quelques larmes; Mathilde les voit à travers la gaze qui est devant ses yeux; elle voit aussi le profond abattement qui est empreint sur les traits du prince, et l'affliction qu'il éprouve redoublant ses craintes sur le moment où il la reconnaîtra, l'intimide à tel point, qu'elle ne se sent point encore la force de répondre. Il continue : « Ne parlons que de vous, Madame, ne pensons qu'aux peines qui peuvent finir : je vais vous conduire au Caire dans le palais des califes, où vous serez aussi libre qu'ici. En un instant je rassemble mes troupes, je pars, je suis auprès du sultan, j'en obtiens l'ordre de votre liberté, je vous l'envoie; alors vous partez, vous allez rejoindre votre époux, vous allez revoir celle que je ne dois plus revoir...... Lui parlerez-vous de moi, Madame? daignera-t-elle vous entendre? Dites-lui que son départ a rempli mon âme de dégoûts et d'amertumes; dites-lui que bientôt les combats, les chagrins surtout, me délivreront de ce reste de vie, image anticipée de l'enfer, comme lui pleine de regrets déchirants, de douleurs sans terme, comme lui éternellement fermée à l'espérance..... Hélas! elle ne sait pas quel culte j'aurais voulu lui rendre! jamais je n'ai osé lui dire à quel excès je l'adorais.... Je le dis maintenant à tout ce qui l'a vue ici, à ces murs silencieux, à ces bois muets, à toute la nature, à vous, Madame.... mais rien ne répond, tout est désert, tout est mort depuis que Mathilde est partie. » Il dit, et toujours plus faible à mesure qu'il appuie davantage sa pensée sur le souvenir de celle qu'il aime, il penche sa tête sur ses deux mains, et pousse de profonds gémissements. La princesse, troublée jusqu'au fond de l'âme, se relève, et retenant avec effort les larmes qui la gagnent, d'une voix inarticulée elle dit : « Il n'est plus temps de feindre, seigneur.... » Malek Adhel a reconnu cet accent; frappé au cœur, il se lève avec un cri terrible, il doute de ce qu'il entend, il n'ose croire ce qu'il voit, il ne sait quelle terre il habite, il ne sait même s'il habite la terre; c'est le ciel qui s'ouvre, et dans le désordre d'une imagination enflammée, il se promène à grands pas, son âme s'égare et se perd dans le délire du ravissement et du bonheur. Mathilde, les yeux baissés, reprend d'un ton doux et humble : « La reine allait mourir, seigneur, il fallait la sauver à tout prix; elle est partie sous mes habits; je suis restée à sa place; ouvrez-moi sa prison : trop heureuse d'y vivre loin du monde, innocente et sans tache, ignorée des hommes et connue de Dieu seul; ma destinée sera encore assez belle, je ne m'en plaindrai point. » Depuis le moment qu'elle avait commencé à parler, Malek Adhel s'était arrêté tout-à-coup, immobile devant elle, respirant à peine; il la regardait dans une muette extase, hors d'état de prononcer un mot; une joie trop impétueuse, trop subite, vient de tomber sur son cœur; embrasé, éperdu, en proie à un sentiment vif et délicieux, mêlé d'un tourment capable d'arracher la vie, il croit qu'il ne résistera pas à ce qu'il éprouve. A la fin, il tombe à genoux, et élevant les bras vers elle, il s'écrie : « Se peut-il, ô beauté adorée! se peut-il que tu n'aies pu te résoudre à me donner la mort? tu es donc restée pour sauver mes jours? — Seigneur, interrompit-elle, je vous ai déjà dit que ce n'était qu'à cause de la reine

que j'avais pu m'imposer un si grand sacrifice. » Le prince la regarde avec un mélange de mélancolie, d'amour, et de plaisir. « Tu veux en vain, lui dit-il, t'efforcer de m'ôter mon bonheur par tes discours, ta présence est plus puissante qu'eux ; au moment où je croyais t'avoir perdue pour toujours et où je te retrouve, tu pourrais me parler de ton indifférence et presque de ta haine; tu ne m'empêcherais pas d'être heureux. — Seigneur, reprend la princesse avec autant de sévérité qu'elle en put mettre dans son maintien, je me plais à croire que vous n'abuserez pas de l'éloignement où je suis de tous les miens, pour me parler sans cesse d'un sentiment que je ne puis entendre sans honte ; quoiqu'isolée en apparence, Dieu et mon courage me restent; avec eux je ne suis pas seule au monde, et ils ne m'abandonneront pas. » A ces mots, Malek Adhel se lève, il approche d'elle, et lui prenant une main qu'elle s'efforce en vain de retirer, il dit : « Mathilde, je puis vous promettre de vous respecter toujours, mais non de ne plus vous aimer et de cesser de vous le dire; au contraire, désormais je ne veux plus mettre de bornes à ma passion, car l'indispensable nécessité qui présida à nos destinées, en vous forçant à rester ici malgré vous et même malgré moi, nous apprend qu'elle ne nous permet plus de nous quitter, et que notre sort étant de vivre toujours ensemble, notre devoir doit être de nous aimer toujours. — Qu'osez-vous penser! s'écria Mathilde effrayée. — J'ose penser, continua-t-il en pressant contre son cœur la main qu'il tenait, qu'à force de soins, d'amour, et de prières, je vous attendrirai un jour, et qu'un jour vous consentirez à prendre le nom de mon épouse. — Votre épouse! moi ! interrompit la princesse en reculant de quelques pas ; horrible blasphème ! ô mon Dieu ! pardonnez-lui, car il ne sait ce qu'il dit. — Ecoute, reprit Adhel, je t'aime à un tel excès, que tu ne peux pas plus le comprendre que je ne puis l'exprimer ; maintenant tes armées, ta famille, ton Dieu, et mon frère lui-même, ne sont rien devant mon amour, et ne pourraient t'empêcher d'être à moi. Cependant demeure Chrétienne, si tu le veux, je respecterai ta foi, je ne prétends pas changer ta croyance ; mais il faut que tu m'aimes, ô beauté céleste, il faut que tu m'appartiennes avec ton doux maintien, tes modestes grâces, surtout avec ta pudeur, ta pudeur divine, qui me désole et que j'adore, et qui, dans un moment où les mondes croulant sur ma tête n'enchaîneraient pas mes transports, a le pouvoir de les arrêter. » Il dit, et retombe à ses pieds. Tant d'amour étonne Mathilde; elle aurait eu des forces contre la violence de la passion, elle n'en a point contre un sentiment si tendre; ses larmes coulent avec abondance, ses yeux ont perdu leur sévérité, jamais elle n'éprouva de telles émotions; leur douceur l'entraîne, mais leur nouveauté l'alarme, et lui donne le besoin d'être seule afin de les montrer à Dieu, et de lui demander si elles sont coupables. « Seigneur, dit-elle, demain je serai prête à partir pour le Caire; mais s'il est vrai que mes prières aient quelque pouvoir sur vous, je vous en conjure, quittez-moi en ce moment. » Il la regarde. « Vous le voulez, Mathilde? » demanda-t-il. Elle fait signe qu'elle le veut. Il se lève, il marche vers la porte, et, prêt à sortir, il s'arrête, et dit : « Ecoutez, Mathilde, vous avez vu quel désespoir m'accablait en entrant, quelle joie m'a saisi quand je vous ai reconnue, quels ardents transports allaient m'égarer, quel respect les a retenus ; tant de vives et tumultueuses agitations ont dû vous prouver que jamais passion n'égala la mienne, et si vous m'êtes assez chère pour qu'il me soit doux de vous préférer à moi-même, pensez du moins, quand je ne serai plus ici, que vous chercheriez inutilement dans tout l'univers un mortel qui vous aimât comme moi. »

Il sort, et Mathilde ne peut s'empêcher de lui obéir; si elle ne songe qu'avec effroi aux nœuds que le prince espère, elle revient avec attendrissement sur les sentiments qu'il exprime, et croit en effet que jamais mortel n'aima comme lui. Qu'il

y a de dangers dans cette pensée! et qu'il est difficile au cœur le plus humble, le plus pur, de se défendre d'un tendre orgueil à l'idée d'être l'objet d'une passion profonde, unique, telle que jamais nul homme sur la terre n'en connut de semblable! La princesse soupire, pleure, mais il y a de l'amour dans ses larmes, et déjà elles lui cachent les périls qui l'entourent, et qui le matin même l'épouvantaient encore. La soumission, la prompte obéissance de Malek Adhel la frappent; elle croit pouvoir y fonder de grands motifs de sécurité; pour l'éloigner, à peine a-t-elle eu besoin d'une prière; un regard, un signe ont suffi; que peut-elle donc craindre d'un prince si docile et si respectueux? et pourquoi redouter l'approche de celui pour lequel un seul mot est un ordre? Ainsi Mathilde, satisfaite de se conserver chaste, va donc oublier de se conserver pure, et pourvu que sa vertu demeure inébranlable, elle ne songera plus que ces entrevues avec un homme, ces discours passionnés qu'elle écoute, sont autant d'atteintes à son innocence; que ces mêmes choses, qu'elle veut regarder comme peu importantes aujourd'hui, lui eussent paru criminelles à son arrivée à Damiette; elle ne songera point que c'est ainsi qu'en négligeant de compter tous les pas qu'on fait dans la carrière de la séduction, et que se rassurant sur tous ceux qu'on fait encore, par la certitude de ne pas aller plus avant, on est entraîné par une pente insensible jusqu'au fond de ce gouffre des passions humaines, où il n'y a de choix qu'entre la mort et la honte.

Mais c'était la première fois que Mathilde tentait de justifier ses fautes, et la première fois qu'on est coupable, la conscience est bien prompte à en avertir. Aussi, tout en se persuadant qu'elle devait être tranquille, elle ne l'était point, et cette confiance dont elle s'efforçait de remplir son âme, y apportait plus d'agitation que de calme; car ce n'est pas en obéissant à ses passions, c'est en leur résistant qu'on se procure la vraie paix du cœur. Etonnée de cette secrète inquiétude qui la dévore, quand il lui semble que tout autour d'elle tend à la rassurer, elle cherche dans les divines Ecritures la cause et le remède de son mal. Mille fois l'archevêque lui a recommandé d'y avoir recours, les comparant à des prairies saintes et mystérieuses, dont les herbes ravissantes et salutaires nourrissent l'âme et la fortifient contre les langueurs et les amertumes de la vie; mais c'est en vain qu'elle s'efforce de lire, longtemps elle en est incapable, l'amour ne le lui permet pas. Cependant ses yeux distraits se fixent sur ce passage qui la frappe : « La sécurité des « méchants naît de leur orgueil, mais à « la fin ils s'y trouvent trompés. » — « O mon Dieu! s'écrie-t-elle, est-ce à moi que vous parlez? Ma sécurité aussi n'est-elle que vanité, et m'annoncez-vous que j'y serai trompée un jour? » La page s'est tournée, elle lit encore : « *Les occasions* « ne nous rendent *pas fragiles*, *elles* nous « font voir *seulement combien nous* le « sommes. » Elle s'arrête tout-à-coup : cette émotion qu'elle a sentie auprès du prince, ce secret penchant qui lui persuadait de se rassurer contre de tels torts et de tels dangers, tout cela revient à la fois à sa pensée, et lui découvre jusqu'à l'évidence qu'il n'y a point de si grands périls que ceux qu'on est tenté de ne pas voir. Elle reprend son livre, et lit : « Après la colère des rois, les abîmes de « la mer, et l'éclair des tempêtes, ce que « tu dois le plus redouter, c'est ton pro- « pre cœur. » Elle ne s'arrête point ici, elle ne veut pas descendre dans son cœur, elle craindrait trop d'y trouver l'image d'Adhel, et c'est pour fuir cette humiliante frayeur qu'elle passe promptement aux lignes suivantes : « Il est bien plus « aisé de vaincre l'ennemi lorsqu'on lui « ferme toutes les avenues de l'âme, et « qu'on le repousse au moment où il se « présente pour entrer. » Elle s'interrompt alors, quitte son livre, et s'écrie : « Oui, mon Dieu! je jure de le
de tous mes efforts, cet ennemi
sous les formes les plus do
séduisantes, a jeté un tro
veau dans mon cœur; mais

ue soit ma faiblesse, il ne la dé-
a pas; toujours repoussante et sé-
fermerai mon oreille à ses plain-
on cœur à son amour; seulement
oie bientôt le terme de mes épreu-
! plût au ciel que le jour de la mort
, et que tout ceci, qui doit finir,
passé ! »

lit, et cette âme repentante s'ef-
satisfaire à la justice divine, par
tifications et les pénitences qu'elle
e; mais de si légères blessures ne
t apaiser le feu intérieur. O chaste
qu'es-tu devenue? Se peut-il que
i ait vaincu ton courage? et cet
contre lequel tu te débats, s'est-il
un tel point que tu ne trouves
s dans ta modestie assez de voi-
r te le cacher?

CHAPITRE XVI.

ortant de l'oratoire de la reine, le
contentement brillait dans toute
nne de Malek Adhel; ceux qui l'y
entrer triste et désolé ne com-
nt point par quelles paroles Bé-
a produit un pareil changement;
forme mille conjectures; nul ne
la vérité, et le prince la renferme
n cœur. Avant de déclarer le bon-
l'il a eu d'être trompé, il veut exa-
sa situation et se fixer sur le parti
it prendre. Sa première et sa plus
able résolution est de ne jamais
er à Mathilde. Soit qu'il n'apprécie
n toute la générosité de cette jeune
oit que son œil pénétrant devine
s mouvements de l'âme et perce
ux moindres replis, il lui semble
nais Mathilde ne se serait décidée
r à Damiette, si son cœur avait été
ontraire que sa religion à l'amour
i exprime. Si l'un peut être touché,
Adhel espère que l'autre pourra
crifié; devant un si doux avenir il
e plus. Maintenant ce n'est pas son
seul qui l'entraîne, c'est aussi sa
é qui le détermine; et ce n'est pas
lonté faible que celle qui a pu
ber un moment d'un pareil amour.

Le voilà donc s'abandonnant à sa passion comme on s'abandonne à sa destinée : mais si cette pensée est la première dans son cœur, elle n'est pas l'unique, et, tout en s'occupant de Mathilde, il ne peut oublier son frère, ce frère qui l'attend, qui ne veut combattre qu'avec lui; le sort de l'Empire en dépend peut-être; il faut donc se hâter de partir; mais emmènera-t-il la princesse? la conduira-t-il dans un camp si voisin des Chrétiens? approchera-t-il une si belle proie de ses fiers ravisseurs, qui pourraient la lui enlever sans retour? Mais s'il la laisse en Egypte, il faudra donc la quitter! Cependant, qu'est-ce qu'une séparation de peu de jours en comparaison de l'éternelle absence dont il a été menacé; et, s'il a eu de la force contre ce malheur, comment une moindre peine abattrait-elle son courage? Non, le frère de Saladin ne doit pas permettre à l'amant de Mathilde d'être faible; et déjà le héros s'est fixé à la résolution suivante.

Il partira le lendemain pour le Caire avec la princesse, afin que dans cette ville, où elle n'est point connue, on puisse ignorer plus longtemps que les ordres du sultan n'ont pas été exécutés : c'est pour la sûreté même de Mathilde qu'il veut que l'Egypte n'apprenne le départ de la reine que quand Saladin en sera instruit et l'aura approuvé. Il entourera la beauté qu'il aime d'une garde sûre; et, tandis qu'elle vivra ignorée et tranquille dans le vaste palais des califes, il marchera à Kouroutba; il ira combattre avec son frère : et, fidèle ainsi à tous ses devoirs, il attendra avec plus de confiance le bonheur qu'il demande à l'avenir. A l'instant, tous ses ordres sont donnés; déjà ses troupes réunies, ayant à leur tête un de ses meilleurs officiers, marchent vers Pharamia : c'est là qu'elles doivent attendre le héros qui promet de les joindre sous peu de jours, avec les braves soldats qu'il v[illegible] chercher au Caire : l'espoir a r[illegible] contenance toute sa fierté : il [illegible] front superbe, et le bonheur qu'il [illegible] l'amour anime ses traits d'un tel éclat, qu'il ne cause pas moins d'admiration par sa beauté que de surprise par sa joie.

Cependant Agnès, toujours vigilante, toujours attentive, apprit par ses créatures que le prince, accablé de douleur en arrivant à Damiette, n'a eu besoin que d'un mot de la reine pour être consolé ; elle sait qu'il part le lendemain pour le Caire, que Bérengère doit l'y suivre, que sans perdre un moment il y rassemble ses troupes pour les conduire en Syrie : mais Agnès apprend encore que, malgré la promptitude de son départ et la rapidité de sa marche, il a de si importantes nouvelles à mander à Saladin, qu'il ne peut attendre l'instant où il pourra les lui dire lui-même, et qu'avant la fin du jour, un de ses esclaves, chargé de ses lettres, va partir pour Kouroutba : toutes ces nouvelles l'étonnent ; son esprit soupçonneux y cherche un mystère, et la jalousie lui fait concevoir la même pensée que la générosité a inspirée à Mathilde : elle veut s'en assurer sans tarder davantage ; elle passe chez la reine, et demande à la voir ; Herminie ne lui permet pas d'entrer ; sa souveraine, lui dit-elle, est faible, abattue, malade, et hors d'état de parler à personne. Agnès répond qu'elle a bien eu la force d'entretenir le prince, et qu'elle aura bien celle de partir le lendemain. A tant d'obstination, la comtesse oppose les ordres de sa maîtresse, et la fille d'Amaury, convaincue qu'on la trompe, regarde Herminie d'un œil sévère et menaçant, qui semble lui dire qu'elle a pénétré son secret. Voyant bien que ses tentatives seront vaines, elle n'insiste pas davantage, et rentre chez elle, la rage dans le cœur, car elle est comme assurée que Mathilde n'est pas partie ; mais il lui importe de savoir si Malek Adhel a trempé dans l'odieux complot, et elle se sert, pour le trahir, des richesses dont il l'a comblée : tous ses bijoux, ses trésors, sont à l'esclave chargé de la lettre du prince, et la lettre est à elle. Elle lit :

« Mon frère, j'ai voulu t'obéir ; mais « sans doute que je ne le devais pas, « puisque tes ordres n'ont pas pu être « remplis. Le ciel n'a pas voulu que je « renonçasse à la beauté que j'aime ; il « n'a pas voulu que je manquasse au serment que j'avais fait à la reine de la « renvoyer à son époux : pendant mon « absence, Metchoub, chargé de l'exécution de ta volonté suprême, a été « trompé : il n'est donc pas coupable ; « mais ton frère ne l'est pas non plus, « et j'espère te le prouver dans peu de « jours en chassant les Chrétiens de « Ptolémaïs, et rapportant à tes sacrés « genoux les clefs de ce boulevard de « l'Orient. »

« Elle est donc ici, » s'écrie Agnès ; et sa voix tremblante, ses joues pâles et livides, manifestent la présence des furies qui bouleversent son sein ; elle se tait, elle combine sa vengeance : l'esclave qui est devant elle s'empare de l'or, prix de sa trahison, et lui demande la lettre. « Je ne te la rendrai point, esclave, s'écrie-t-elle ; emporte tes richesses, cours avec elles chercher un asile à la cour d'Antioche, le bras de Malek Adhel ne t'y atteindra pas. » Le coupable serviteur se hâte de fuir ; il court dérober sa tête à la colère d'un maître outragé, et le prince, confiant et tranquille, croit qu'il vole vers Saladin.

Demeurée seule, la fille d'Amaury promène autour d'elle ses yeux chargés d'une sombre colère ; elle désire ses armes, ses armes qui doivent la venger ; et comme l'art de séduire lui est bien connu, elle parvient à obtenir d'un de ses gardes le casque, le bouclier, la cuirasse, et surtout le poignard qu'elle est avide de plonger dans le cœur de la victime. En voyant ces armes étalées devant elle, une joie cruelle se peint dans ses yeux, car elle est sûre maintenant qu'un nouveau jour ne se lèvera que pour éclairer sa vengeance, et que Mathilde ne suivra pas le prince au Caire.

CHAPITRE XVII.

Mathilde ne sait point encore quels sont les projets du prince ; elle ignore s'il restera avec elle au Caire, ou s'il voudra qu'elle le suive en Syrie ; elle repousse également ces deux partis, et ne s'arrête que sur celui qui la séparerait de Malek

[redacted]

l : une prison, quelque horrible
e fût, pourvu que les regards d'au-
homme ne pussent y pénétrer, lui
trait le premier de tous les biens,
u'il la délivrerait de ce danger mys-
x, confus, séduisant, qui l'entoure,
sse, l'attire, l'effraie, jette son âme
l'amertume, et ne lui permet plus
ûter aucun repos. Mais déjà le jour
de naître, le prince entre précipi-
ient dans les salles où Herminie de
ster, aidée des femmes de Béren-
faisait les préparatifs du départ, il
u'il vient chercher la reine, et de-
le à la voir; la comtesse lui montre
oire, il y court, il fait part à Ma-
des raisons qui lui font désirer
epersistedans son déguisement; elle
oute, les approuve, et répond cepen-
: « O prince! pourquoi être rebelle à
onté de Saladin? Il avait défendu le
t de la reine, et la reine est partie,
il avait ordonné le mien, et en l'or-
nt aussi, vous prouverez à votre
que, dans ce qui a dépendu de
, vous lui avez été soumis : oh! pour-
, plus cruel que Saladin lui-même,
tenez-vous ici, quand il me permet de
igner? — Mathilde, lui dit-il, je ne
ns jamais rien de si cruel, de si bar-
que vous; votre cœur est inaccessible
te émotion, à toute pitié; ne pou-
me fuir, vous voulez du moins que
haine nous sépare : mais quel que
sort que vous me réservez, n'es-
pas être rendue à vos frères : tant
mon cœur battra dans mon sein,
ne sortirez pas de l'empire dont je
se; consolez-vous cependant, car
vais vous conduire au Caire, je n'y
rai pas avec vous; la patrie et Sala-
n'appellent, et à peine serez-vous
le palais des califes, que je vole aux
nts. — O déplorables Chrétiens! s'é-
-elle en élevant ses yeux au ciel; ô
frère, cher et brave Richard! t'ai-je
adieu éternel, et es-tu destiné à
ur sous les coups de notre ennemi?
thilde, répliqua Adhel avec une pro-
affliction, est-ce moi que vous nom-
votre ennemi? est-ce de ma main que

vous craignez de voir périr votre frère? O beauté inhumaine, mais moins inhumaine encore que tu n'es adorée, tu connais bien mal mon cœur, si tu crois que, même au moment où je périrais victime de tes inflexibles rigueurs, mon dernier vœu ne serait pas de te sauver un chagrin, de t'épargner une larme : vis tranquille, Mathilde, si ton frère m'attaque, ce n'est pas lui qui périra; si la sanglante épée de la mort est levée sur sa tête, je m'élancerai au-devant, et ce n'est pas sa tête qui tombera. Mais, Mathilde, ajouta-t-il en se jetant à ses pieds, quand j'aurai sauvé votre frère aux dépens de mes jours, et qu'il ne restera de l'infortuné qui vous adore, qu'un corps froid et glacé, étendu sans mouvement dans la tombe, votre haine ne s'adoucira-t-elle pas, et ne verserez-vous point sur ma cendre une seule de ces larmes de pitié que mon amour ni mon désespoir n'ont jamais pu obtenir de vous? » Il dit, et élève les bras vers elle d'un air suppliant, les yeux pleins d'amour et de tristesse; ses paroles, si mélancoliques et si tendres, portent de cruelles atteintes au courage de Mathilde. Il lui demande de la pitié : ah! s'il pouvait lire dans son âme, ce n'est pas de la pitié, ce n'est pas même de l'amour qu'il lui demanderait; il bénirait son sort et ne demanderait plus rien.

Mathilde, debout, penche sa tête sur le dossier du grand fauteuil de la reine, et s'efforce de dérober au prince les pleurs que lui arrachent les images funèbres qu'il vient de lui présenter. A genoux près d'elle, il gardait le silence et attendait une réponse, quand tout-à-coup un bruit terrible se fait entendre, des cris perçants s'élèvent dans l'appartement voisin, et la porte s'ouvrant avec fracas, un guerrier armé d'un glaive nu paraît et s'élance vers la princesse; elle allait périr, si Malek Adhel n'eût voulu périr pour elle : sans armes pour la défendre, il n'a que sa vie à lui donner, et la donne avec transport; il se jette au-devant d'elle; le bras d'Agnès allait percer Mathilde, mais il perd une partie de sa force, quand c'est Malek Adhel qu'il faut frap-

per; la blessure est légère, mais le sang coule; Mathilde le voit; ce sang humain qui rejaillit sur elle, et que dans sa pensée elle mêla toujours à l'idée de la mort, la frappe d'une horrible terreur; elle croit que Malek Adhel va expirer, elle le croit, et tombe sans connaissance.

Cependant sur les pas d'Agnès, Herminie est accourue, elle voit l'état de sa maîtresse, et vole à son secours : après avoir remis celle qu'il aime entre les bras de cette fidèle amie, le prince ne songe qu'à se venger du guerrier téméraire qu'il n'a pas reconnu encore : blessé et sans armes, il court à lui pour le terrasser; Agnès recule quelques pas, lui présente son glaive et dit : « Prends garde, car tu n'as pas affaire à un faible ennemi ni à un ennemi indulgent. » Il a reconnu cette voix, et frémit. « Misérable Agnès! s'écrie-t-il. » Elle interrompt d'une voix forte et menaçante : « Misérable, sans doute, car elle a manqué sa vengeance; mais peut-être qu'avant peu d'instants d'autres la serviront mieux. » Elle dit, et sort avec une brusque précipitation. Le prince recommande vivement Mathilde aux soins de la comtesse, et, sans songer à sa blessure, il court sur les pas d'Agnès, afin de s'opposer aux desseins furieux qu'elle médite.

En revenant de son profond évanouissement, Mathilde se trouve sur le lit de la reine, Herminie est auprès d'elle, plusieurs esclaves l'entourent; elle les examine d'un œil hagard; elle cherche à rappeler ses pensées, mais c'est avec tant d'agitation et de désordre qu'elles se présentent à son esprit, que son esprit ne peut lui présenter à son tour que des images confuses de tout ce qui vient de se passer; elle soulève la tête, promène ses regards autour d'elle, elle aperçoit le sang qui couvre ses habits, et cette vue répand une vive lumière sur tous ses souvenirs. « Apprenez-moi, s'écrie-t-elle avec un sentiment d'horreur, apprenez-moi si le prince est sans vie? » D'un air troublé et les yeux pleins de larmes, la comtesse s'approche et lui répond que le prince vit et combat en ce moment. Ma-

thilde s'étonne et s'écrie : « Quels en
mis ont pu l'attaquer dans une ville
commande? — Ah! Madame, répond H
minie, cette femme perfide que vos b
protégeaient, cette Agnès si passion
si terrible, a causé le désordre qui r
ici et la sédition qui vient de s'élever
la ville. Son épée d'une main, la lett
prince de l'autre, elle a été apprendr
soldats et au peuple que les ordres de
ladin avaient été méprisés, que la r
d'Angleterre était partie, que vous é
encore à Damiette; que, trompés par
artifices, le sultan, l'Egypte, et
l'Empire, étaient le jouet d'une vile C
tienne; elle ajoute que le prince, vic
de vos séductions, va trahir lui-mêm
patrie si on ne vous arrache à lui.
cris forcenés émeuvent la populace,
l'entraîne sur ses pas aux portes d
palais; une troupe furieuse demande
tre vie, le prince revêt ses armes et
à votre défense. — *Ah! courez*, in
rompt la princesse, courez lui *dire* q
me laisse périr plutôt que de s'expo
pour moi à de nouveaux dangers. —
de nous n'est libre d'y aller, répond H
minie; avant de quitter ce palais,
prince, par une précaution qu'il a ju
indispensable pour la sûreté de votre
tesse, a établi à la porte une garde n
breuse qui ne permet à personne d'y
trer ni d'en sortir. — O ma chère H
minie! reprit la princesse en pleura
est donc certain que le coup qu'il a r
n'est pas mortel? — Il l'eût été sans do
Madame, si Agnès l'eût frappé sur vo
cœur; et, si l'amour n'eût affaibli
bras, le prince périssait..... — Il pé
sait pour me sauver! interrompt Math
d'un ton exalté; je lui dois donc la v
n'est-ce pas, comtesse de Leicester, c
à lui que je dois la vie? » Elle s'arrêta a
émue, oppressée, et ce ne fut qu'a
un moment de silence qu'elle eut la f
de reprendre la parole pour dema
combien d'heures s'étaient écoulées
puis cette cruelle scène? « Au moins s
répondit la comtesse en regardant
grande horloge dorée qui ornait la ch
bre. — Et aucun moyen de savoir si

[redacted]

tait où sommes-nous? répéta la princesse
» Herminie, d'un air
qu'il n'y en avait point.
donc attendre et se résigner à
divine, » reprit Mathilde en sou-
Pâle et abattue, elle se lève alors :
sa robe la fit frémir. « Au nom
s'écria-t-elle, ôtez-moi ces habits
mort du prince me semble écrite en
taches de sang. » Herminie voulut les
par d'autres habits de la reine.
lui dit la princesse, rendez-moi
puisque tout est découvert
je puis quitter ces brillantes
du monde pour reprendre mes
vêtements. » Elle espérait
retrouver avec eux cette paix de
et cette innocence de pensées dont
étaient le symbole. Mais, hélas! l'ha-
sert de rien à l'état intérieur;
l'éprouve et en gémit. La der-
vient de lui découvrir
l'étendue de la plaie que l'amour a
à son cœur; et, au moment où le
s'expose encore pour elle, elle n'ose
d'en guérir. « Hélas! s'écrie-
quand il vient de me donner une
quand, à cause de moi, sa vie est
en danger, ne serais-je pas in-
ne serais-je pas coupable de vou-
écarter son souvenir! Sans doute je
quand ses jours seront en sûreté;
jusque-là, ô mon Dieu! me défen-
vous de prier pour lui? »
horloge venait de sonner minuit, et
elle priait encore, lorsque les por-
son appartement s'ouvrirent, et le
de Norfolk parut. « Je viens, lui dit-
rassurer votre altesse sur la sédition
contre elle par une femme ja-
; tout est tranquille maintenant; le
s'est montré au peuple, il a parlé
troupes; et pour faire tout rentrer
devoir, il n'a pas eu même besoin
combattre. Agnès, voyant ses espé-
renversées, a disparu; on l'a vai-
cherchée dans Damiette.... —
le prince, interrompit Mathilde,
a été dangereusement blessé
; ne craint-on pas pour sa vie?
que reçoit jamais de plus fâcheuses

blessures, reprit le duc, la chrétienté pourra regretter longtemps que la main d'Agnès n'ait pas été plus ferme. — O ciel! qu'entends-je? s'écria la princesse, voudriez-vous donc que ce héros eût péri victime d'un assassinat? — Si j'avais été près de lui à cet instant, repartit le duc, j'aurais risqué, pour le défendre, le reste de vieux sang qui coule dans mes veines; mais je ne puis pas oublier, et votre altesse ne peut pas oublier, non plus, que c'est le bras de ce formidable guerrier qui a renversé Jérusalem, ébranlé l'empire du Christ; qui s'apprête à le détruire sans retour, et qu'enfin, la vraie foi n'ayant pas de plus grand ennemi, le jour de sa mort serait pour elle l'aurore du plus beau jour. » Mathilde baisse les yeux et ne réplique rien; le duc de Norfolk se retire; la voilà seule. Oh comme un mot vient de changer ses idées et ses dispositions! tout à l'heure encore elle s'approuvait de laisser aller toutes ses pensées selon le penchant de son cœur; elle se livrait avec complaisance à la tendre pitié que lui inspirait un héros magnanime qui l'avait préservée du poignard homicide, et qui combattait un peuple entier pour la sauver; mais tout-à-coup on lui rappelle que ce prince, qui l'occupait si entièrement, est celui qui a renversé Jérusalem, ébranlé l'empire du Christ, qui s'apprête à le détruire...... Elle sent son cœur rempli d'une seule image, et de quelle image encore? de l'ennemi de ses frères et de son Dieu. Les ténèbres de la nuit règnent autour d'elle, mais dans son esprit règnent de plus horribles ténèbres; elle ne peut goûter aucun repos : elle demeure debout, elle se promène, elle s'assied, elle s'écrie : « Mon Dieu, pardonnez mon égarement, car une foule de pensées qui affligent mon âme et lui donnent les dernières frayeurs, se sont élevées en moi : comment échapperai-je sans blessures, comment surmonterai-je mes faiblesses? mon cœur me presse et me tyrannise; mais j'aime mieux souffrir tous les tourments imaginables, j'aime mieux mourir que de consentir à ce qu'il m'inspire. » Alors

elle se prosterne, et d'une voix fervente elle ajoute : « O toi qui dis à la mer, Calme-toi, et à l'aquilon, Ne souffle plus, commande que je sois tranquille, et bientôt j'aurai repris ma sécurité première! » Mais, hélas! c'est en vain qu'elle prie; car si elle invoque le ciel, c'est toujours au prince qu'elle pense, et la vue du Rédempteur étendu devant elle sur la croix, la touche moins que le souvenir du sang que Malek Adhel a répandu pour elle; aussi cette vierge égarée se lève-t-elle des pieds du consolateur de tous maux sans être consolée; car ce n'est que pour un cœur pur que la prière est efficace. L'infortunée cherche le sommeil, et ne trouve que le souvenir du prince; elle se réveille, et le trouve encore : il n'y a pour elle aucune différence entre l'état dont elle sort et celui où elle entre, car l'importune et chère image la suit également dans tous deux, l'accable de la même puissance, la tourmente des mêmes pensées, comme une flamme vive et perçante écarte, anéantit tout ce qui n'est pas elle, se fait jour à travers tout ce qui lui résiste, la pénètre de toutes parts, et parvient à régner seule sur les déchirements de la conscience et sur la religion en pleurs.

Cependant Mathilde se débat encore contre cet empire qu'elle déteste, elle se lève brusquement, court à sa croisée, l'ouvre, et demande à ce ciel resplendissant du feu de mille étoiles un secours contre les séductions qui la poursuivent; mais ce ciel même, en qui elle se confie, semble la trahir comme le reste de la nature. C'en est donc fait, tout l'abandonne, les hommes, la raison, et Dieu même : dans ce dénuement de secours, la vierge au désespoir va perdre sa résignation ainsi que son innocence; elle va ouvrir la bouche pour accuser le Tout-puissant, elle va lui demander compte de la force qu'il lui refuse, et lui reprocher d'avoir permis qu'elle aimât un Sarrazin.... Mais non, ces lèvres si pures s'arrêtent, elles ne savent point comment on blasphème, et ne font entendre d'autre murmure que celui du repentir. Triste princesse, te voilà à genoux, pressant contre ta poitrine le précieux reliquaire de l'abbesse, appelant à ton aide l'archevêque de Tyr, demandant à l'Eternel d'avoir pitié de tes larmes; mais quand tous ces secours te délaissent, quand tout est sourd à tes cris, comment arracheras-tu de ton sein l'effroyable sentiment qui te déchire? Porteras-tu sur toi une main meurtrière? Tu es prête sans doute à donner ta vie à Dieu, mais agréera-t-il ce sanglant holocaute? Au milieu de tant d'anxiétés et de remords, peut-être allait-elle s'arrêter sur ce projet criminel, et se précipiter ainsi pour toujours dans les piéges tendus autour d'elle par l'ancien ennemi de l'homme, quand une pensée divine lui apparaît, la frappe, et la calme à l'instant. Elle se souvient du pieux cénobite dont lui parla Guillaume; elle espère trouver auprès de lui un remède à son mal, et aussitôt, avec un transport de zèle qui ne lui permet pas une seule réflexion, elle s'engage par un vœu solennel à aller auprès du solitaire; et un vœu fait pour une pareille cause, prononcé avec une telle ardeur, ne peut rencontrer aucun obstacle et doit nécessairement s'accomplir. Mathilde en est si persuadée, que déjà elle recueille une partie du bien qu'elle s'attend à recevoir des conseils de l'homme de Dieu : elle élève cette confuse et céleste espérance entre son cœur et l'image du prince, et à l'ombre de ce saint abri, son cœur soulagé respire enfin de la puissance qui le tyrannisait.

Cependant le prince a tout préparé pour son départ; sa blessure ne l'arrête point; mais maintenant, en allant au Caire, il ne veut plus y laisser Mathilde; il craint pour elle les fureurs superstitieuses d'une multitude aveugle, et ne sera tranquille qu'en la voyant toujours près de lui. Qu'importe qu'il la conduise dans le voisinage des Chrétiens, qu'en peut-il redouter? Lui, toujours invincible jusqu'à ce moment, pourrait-il cesser de l'être, quand il aura à défendre la beauté qu'il aime? Ainsi, elle le suivra au Caire, où il va rassembler le reste de ses troupes; elle le suivra à Suez, où ses autres soldats l'attendent : cependant,

[illegible] à cause d'elle de [illegible], comme il sait [illegible] l'esclave et s'est em- lettre qu'il envoyait à Saladin une autre, et ajoute à tout remière contenait, le détail lie d'Agnès et de la révolte : puis, en chargeant le plus serviteurs, il va goûter quel- s de repos en attendant que se et lui permette d'aller in- rincesse d'Angleterre de ses ntentions. Il avait fait vaine- her Agnès dans toute la ville, it plus : aussitôt que cette tive avait aperçu que la vue, et l'ascendant du prince, cal- euple et ramenaient la tran- s'était échappée; et couverte , montée sur un cheval qu'elle à prix d'or, elle suivait seule Kouroutha, cherchant dans els moyens lui restaient pour ale et le prince ingrat qu'elle aussi. Tandis qu'elle y songe, ns une sombre rêverie, un onté sur un léger chameau, a devancer; elle le reconnaît s fidèle serviteur de Malek ù vas-tu, lui crie-t-elle d'une e? » Il ne lui répond pas, et arche; elle enfonce ses épe- lance après lui. « Donne-moi ortes, ou défends ta vie, s'é- » Il lève sa lance, elle pousse , et fait mordre la poussière n, qui tombe sur le sable, on zèle. L'impitoyable guer- rache le papier qu'il portait, ors de pouvoir se venger, se sang qu'elle vient de répan- rit au mal qu'elle va faire. lle poursuit sa route vers Kou- ek Adhel, auprès de Mathilde, les motifs qui lui ont fait pensée et qui le déterminent e avec lui auprès de Saladin : en silence, la tête penchée ; elle est émue moins de ce que de la pâleur qu'elle re- son visage, car c'est le sang qu'il a versé pour elle qui en est cause. Ce- pendant plus elle est émue, plus elle per- siste à vouloir accomplir son vœu. « Sei- gneur, lui dit-elle, courez où vos des- tins vous appellent, mais laissez-moi au Caire. » Il lui représente avec une nouvelle vivacité les dangers où peut l'exposer la colère d'un peuple fanatique, quand il ne sera plus là pour la défendre; il lui peint les inquiétudes de son amour. D'une voix austère et grave, elle l'arrête en ces mots : « Seigneur, vous voyez quels sont les effets d'un amour coupable, et de quelle terrible manière l'Eternel sait châtier les sentiments qu'il réprouve; c'est par votre sang qu'il vous a fait ex- pier vos torts; si vous y persévérez un jour de plus, c'est par votre mort peut- être qu'il vous en punira : ah! ne me forcez pas à pleurer, et à pleurer sans doute pour l'éternité celui à qui je dois la vie..... » Elle s'arrête; ce souvenir lui a rendu toute sa faiblesse. « Eh bien, Mathilde, continuez, répond le prince, achevez de me faire regretter de n'avoir pas péri de la main d'Agnès. » La prin- cesse contient la vive émotion que lui cause ce discours, et, pour se punir de ce qu'elle éprouve, elle reprend d'un ton plus sévère : « Eloignée depuis longtemps des autels de mon Dieu, privée de la manne céleste qu'il distribue à ses en- fants, ne sachant quand je pourrai rentrer dans son adorable sanctuaire, je voudrais m'aller purifier des souillures sans nom- bre que j'ai dû contracter par ma de- meure forcée avec les Infidèles; il est, sur le bord de la mer Rouge, un mo- nastère ruiné, où un enfant de Bazile, vainqueur du monde, qu'il a mis tout entier sous ses pieds, vit inconnu des hommes, mais non pas du Seigneur, qui l'y nourrit du pain de ses anges; c'est là qu'un vœu m'appelle, c'est là qu'une triste captive vous demande de lui lais- ser faire un pélerinage. » Malek Adhel la regarde, l'écoute avec un profond éton- nement : « Mathilde, lui dit-il, qu'osez- vous projeter? connaissez-vous la moin- dre partie des difficultés qui s'opposent à votre entreprise? savez-vous qu'une fois

arrivée au Caire, il vous faudrait traverser un désert brûlant, aride, immense, semé de soldats indisciplinés et d'Arabes homicides? — Dieu, qui lit dans mon cœur le motif qui me guide, reprit-elle en élevant au ciel des regards pleins de piété, Dieu me défendra contre tous les périls. Cette sauvage Thébaïde que je veux traverser n'est un désert que pour les incrédules; pour les vrais croyants elle est peuplée par les descendants des Antoine, des Pacôme, et surtout par l'immensité du Dieu de Jacob, qui n'abandonna jamais ses enfants au besoin. » Malek Adhel regarda la princesse avec une nouvelle surprise; il ne pouvait croire ce qu'il entendait, qu'une jeune fille eût formé seulement la pensée d'un si téméraire voyage. S'il avait su que la religion n'était pas la seule cause de l'espèce de délire fanatique qui la possédait, ce n'est pas seulement avec surprise qu'il l'eût regardée; mais à travers la sévérité de son maintien, Dieu, qui lit dans le cœur des hommes, pouvait seul connaître ce qui se passait dans celui de Mathilde, et seul il apercevait qu'elle eût envisagé les périls du désert avec plus de timidité, si elle avait eu moins d'effroi de ceux auxquels son cœur l'exposait.

Après un moment de silence, le prince reprit la parole : « Ecoutez, Mathilde, lors même que mon devoir ne me commanderait pas d'aller joindre mon frère sans retard, lors même que je serais libre de vous suivre dans votre route, je ne vous permettrais à aucun prix de vous exposer aux innombrables dangers dont vous seriez menacée dans ces vastes solitudes. — Ah! interrompit-elle avec enthousiasme, elles ne vous inspireraient aucune crainte, si vous saviez comme moi que Dieu est tout-puissant; que ne puis-je vous convaincre que pour me sauver il n'a besoin du secours de personne; et, s'il veut que je périsse, ma vie n'est-elle pas à lui? qu'il la reprenne, je la lui abandonne avec joie. » La foi ardente qui brillait dans le maintien de la vierge, convainquit Adhel que le moment serait mal choisi pour la dissuader de son projet; résolu d'ailleurs de s'y opposer à force ouverte si elle y persistait, il voulut attendre d'être arrivé au Caire avant de la refuser positivement, espérant que dans cet espace de temps son projet s'affaiblirait de lui-même.

« Ecoutez, lui dit-il, demain à la naissante aurore, mes galères seront prêtes; nous remonterons ensemble le grand fleuve jusqu'au Caire; là, tandis que j'assemblerai mon armée, vous consulterez sur les dangers de l'entreprise que vous avez conçue, vous verrez si je les ai exagérés, vous jugerez si je puis consentir à vous permettre de vous exposer à une mort certaine, et si je n'ai rien dit à cet égard qui ne soit exactement vrai; alors, Mathilde, je ne doute pas que vous ne renonciez à votre entreprise, et que vous ne vous déterminiez enfin à me suivre à la cour de Saladin. » Il dit, et se retire. La princesse, loin d'être émue par les mêmes frayeurs que lui, et sentant bien quel est son véritable péril, renouvelle aux pieds de l'Eternel le vœu de s'enfoncer dans les déserts de la Thébaïde, jure de n'en jamais sortir plutôt que de revenir auprès de Malek Adhel, et bénit ce Dieu, qui fait ressentir les effets de sa clémence en même temps que ceux de sa sévérité; car c'est en répandant sur les plaisirs coupables et les sentiments déréglés d'extraordinaires amertumes et d'insupportables dégoûts, qu'il oblige par ce moyen à chercher des plaisirs et des sentiments qui soient sans dégoût et sans amertume.

CHAPITRE XVIII.

Le lendemain matin, à peine l'aube commençait-elle à blanchir l'horizon, et le cri des mariniers à retentir dans les airs, que la princesse, accompagnée du duc de Glocester, de sa fidèle Herminie, et de quelques officiers anglais, se rendit au bord du Nil. Le soleil se levait, une abondante rosée rafraîchissait la terre, et le ciel était pur et sans nuages; des

[redacted]

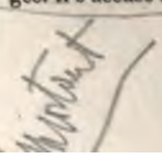
troupeau d'autruches blanches se balançaient sur la plage du désert, et leur plumage d'argent contrastait agréablement avec le vert foncé des palmiers; des milliers de tourterelles voltigeaient d'un oranger à l'autre, et des vols de pélicans s'abattaient sur les rizières qui bordent le fleuve, pour y chercher leur nourriture.

Mathilde monte dans la galère que le prince a fait préparer pour elle; il y monte aussi, il s'assied auprès d'elle sur un tapis de perse, à l'ombre d'un pavillon de drap d'or, tendu en dedans de riches étoffes de l'Inde : les plus rares parfums de l'Yémen brûlent autour d'eux dans des cassolettes de bois de rose, et se mêlent aux parfums plus doux encore des forêts d'amandiers et de jasmins d'Arabie, des touffes de [illegible], de basilic, et de rosiers, qui fleurissent le long du rivage : à travers des rideaux de gaze d'argent, Mathilde aperçoit tous les différents aspects d'une riante et fugitive campagne; elle parcourt ce Delta déjà fameux sous l'empire des Pharaons par sa riche abondance et sa riante fertilité. On y voit le sycomore s'unir au tamarin et à l'élégant cassier qui se pare de faisceaux de fleurs jaunes semblables à celles du cytise; au-dessus, la tête du dattier, chargée de ses énormes grappes, domine sur le bosquet; partout croît la cassie à la fleur odorante, partout les pommes dorées du citronnier couvrent la cabane du laboureur : ici, les larges feuilles du bananier opposent leur vaste ombrage aux rayons ardents du soleil; là, réuni en groupes agréables, le grenadier se rapproche du fleuve et y réfléchit sa jaune verdure et sa fleur écarlate, tandis que du sein de l'onde s'élève, roi des plantes aquatiques, le nénufar à la tête superbe et au large calice azuré : des canaux d'une eau pure et limpide rafraîchissent ces délicieux bocages, et tout ce que les eaux courantes ont de charmes sous un climat brûlant, tout ce que la verdure a d'éclat sous un ciel d'azur, enfin tout ce qu'un air doux, suave, balsamique, a de voluptueux, ne donne qu'une faible image des délices que la nature a répandues sur cette terre favorisée que le Nil embrasse de tout son amour.

Cependant, parvenu au plus haut du ciel, l'astre du jour darde ses feux sur toute la nature : le zéphyr se tait, le feuillage est immobile, l'onde dort, les mariniers tombent accablés sous le poids de leurs rames, et le sillage de la galère effleure à peine la surface du fleuve : chacun cherche un abri contre la chaleur, et ne le trouve que dans le sommeil; tout s'assoupit hors Mathilde et le prince, et seuls ils demeurent agités quand tout repose autour d'eux. Dès le matin la princesse a eu soin de s'envelopper davantage sous les larges replis de son voile, son chaste bandeau est plus avancé sur son front; elle aurait voulu pouvoir se dérober tout entière sous son habit; hélas! elle aurait mis moins de soins à se cacher, si elle avait su qu'ils ne servaient qu'à l'embellir, et que la modestie, la plus touchante des vertus, est encore la plus séduisante des parures : elle s'est placée le plus loin qu'elle a pu de Malek Adhel, sa tête est penchée en arrière, ses mains jointes et un peu élevées, et ses yeux fixés vers le ciel : à cette sorte d'attitude aérienne, à ce long habit de lin, à ces voiles dont l'ombre favorable adoucit l'éclat d'un teint d'albâtre, le prince croit ne l'avoir jamais vue si belle, et sent qu'il n'a jamais été si amoureux; il la regarde et ne demande rien; il la regarde et s'approche; il ne la touche pas encore, et déjà c'est en flammes ardentes que son sang court dans ses veines. Mathilde garde le silence, elle songe au vœu qu'elle a fait, à la résolution qu'elle a prise de tout risquer pour s'éloigner du prince, à cette éternelle séparation qu'elle a juré de mettre entre eux; et ce projet, qui doit le rendre si malheureux, va sans doute la rendre moins sévère : c'est toujours quand le sacrifice est prêt à s'accomplir, qu'on sent mieux tout le mal qu'il va faire, et qu'on voit moins toutes les raisons qui le commandent; elles s'affaiblissent devant la douleur qu'on éprouve, surtout devant celle qu'on cause; et à l'idée des larmes du prince, Mathilde ne sait presque plus

quels motifs assez importants ont pu la déterminer à vouloir affliger celui à qui elle doit la vie. Hélas! tout conspire contre elle : la reconnaissance et la pitié qui lui parlent en faveur d'Adhel, l'amour qui soutient leurs voix de toute la puissance de la sienne, l'air qu'elle respire, tout chargé de volupté, une sorte d'émotion inconnue qui trouble ses esprits, et dont son innocence s'étonne; elle soupire, détourne les yeux de l'objet qui est auprès d'elle, et ne comprend point comment tant de douceur peut être attachée à tant de souffrance, et tant de tourment à tant de félicité. Peu à peu le prince s'est placé si près d'elle, que, même en ne le regardant pas, elle ne perd aucun de ses mouvements, aucune de ses émotions : cette vue a quelque chose de contagieux qui augmente son trouble; distraite, préoccupée, penchant sa tête sur sa poitrine oppressée, hélas! ce n'est plus à son Dieu qu'elle pense, son imagination ne va ni si haut, ni si loin. Sans doute le prince l'a devinée, car il ose prendre sa main entre les siennes et la presser contre ses lèvres. Mathilde essaie de la retirer, mais ses efforts ne servent qu'à montrer sa faiblesse; elle la sent sans pouvoir la vaincre, et également tourmentée de repentir, de crainte, et d'amour, son cœur se gonfle et son visage se couvre de larmes. Adhel a vu ses larmes et a cru voir son triomphe; il serre Mathilde dans ses bras; elle frémit et le repousse : dans ce mouvement, le bandeau virginal qui couvre son front s'est dénoué, ses beaux cheveux blonds s'échappent en boucles sur ses épaules, et le reliquaire qu'elle portait sur sa poitrine se détache, il tombe par terre; elle le voit, et aussitôt ses devoirs, ses fautes, lui apparaissent dans toute leur étendue, et la situation où elle se surprend la frappe de terreur : les tendres émotions disparaissent, le repentant effroi leur succède, maintenant elle a des forces pour échapper aux séductions qui l'entourent, et elle va tomber à quelques pas, couverte de larmes et dans un désespoir effrayant. En vain le prince lui parle, elle ne l'entend plus; Dieu seul est présent à sa vue, seul il est devant ses yeux comme un juge inexorable, prêt à venger ses lois violées, et à la frapper pour l'éternité. « Pardonne, s'écrie-t-elle dans l'égarement de sa douleur, pardonne, Dieu terrible, si je suis restée auprès de ton ennemi..... Tu as vu quels combats j'ai soutenus, tu as vu quelle horreur j'ai conçue pour ma faiblesse. Ah! si j'avais pu secouer ce joug qui m'est plus dur et plus cruel que la mort même, je l'aurais fait.....; mais je t'ai vainement demandé des secours, tu me les as refusés; privée de ta force, quelle force pouvait être mon recours. »

Malek Adhel l'écoute avec un mélange de crainte, de surprise, et de bonheur. Si quelquefois, en voyant l'émotion de la princesse, il s'était flatté de pouvoir la toucher, plus souvent encore son silence, sa sévérité, lui avaient ôté tout espoir; jamais sa soumission, ses respects, ses véhémentes prières, n'ont pu obtenir un aveu qu'il aurait payé de sa vie; elle paraissait ne vouloir que le fuir, ne désirer que son départ; mais à présent ce qu'il entend ne le rassure-t-il pas? si elle était demeurée indifférente, se reprocherait-elle ainsi sa faiblesse? Cependant il ne peut jouir de ce qu'il espère en voyant ce que souffre Mathilde; sa raison paraît aliénée; c'est parce que le remords l'accable qu'elle a laissé deviner la cause de son remords, et ces paroles qui lui échappent ne disent qu'elle aime que parce qu'elles avouent une faute. Pâle, échevelée, noyée dans ses pleurs; en proie au plus violent égarement, elle ne reconnaît même pas l'objet qui peut l'emporter dans une âme comme la sienne sur ses serments et son Dieu; s'il est vrai qu'une passion profonde appartient aux hommes de tous les climats et de toutes les religions; s'il est vrai qu'il n'est point de préjugés qu'elle ne détruise, ni d'habitude qu'elle ne surmonte, on ne s'étonnera pas sans doute de voir un disciple de Mahomet s'oublier pour celle qu'il aime, et Malek Adhel ne pouvoir plus être heureux quand Mathilde est si affligée. Il s'accuse de sa douleur, et pour la



ir tranquille, il serait prêt à renoncer l'espoir d'être aimé. S'il n'ose la quitr dans l'état où elle est, il ose moins ıcore s'approcher d'elle : « Mathilde, ıi dit-il d'une voix soumise, daignez ı'entendre. — Eternel, s'écrie-t-elle ans un désordre toujours croissant, éloine, éloigne cette voix qui me poursuit ıartout. — Ma bien-aimée, lui dit-il, si na présence vous afflige, je m'éloignerai. — Mon Dieu, continue-t-elle, pourquoi ne le montras-tu? Avant de le voir je vivais si paisible! mon cœur, pur comme tes cieux, soumis comme tes anges, n'avait jamais formé une pensée dont il eût craint de t'avoir pour témoin.... Pourquoi l'Infidèle me suit-il en tous lieux? pourquoi le retrouvai-je partout? pourquoi as-tu permis que sa main impie osât toucher la future épouse de ton Christ, sans qu'aussitôt tu l'aies écrasé de ta foudre? — Hélas! Mathilde, reprit tristement le prince, vous appelez donc la vengeance de votre Dieu sur ma tête? — L'ai-je fait, s'écria l'infortunée en élevant ses deux bras vers le ciel; ai-je formé des vœux si barbares? O mon Dieu! rejette-les; punis-moi, mais ne me venge pas. » A ces mots plus doux, Malek Adhel fait quelques pas vers la princesse, et lui dit : « Mathilde, daignez m'entendre; Mathilde, s'il est vrai, s'il est possible que vous m'aimiez.... » A ce mot, elle s'écrie avec un accent plein d'indignation : « O Sarrazin! qui te donne l'audace de supposer que je t'aime? — Mathilde, reprend-il, pardonne mon audace; mon espérance est née de ton repentir; si tu n'avais point d'amour, pourquoi t'accuserais-tu? — Ah! malheureuse, interrompt-elle, ai-je donc dévoilé mon opprobre? suis-je tombée si bas que désormais un Infidèle ait le droit de me faire rougir? O cœur qui n'es rempli que de faiblesse, d'indigence, et d'amertume! en te laissant toucher par les discours d'un Sarrazin, tu as bien mérité la honte de l'en voir instruit. » Alors, la tête penchée sur son sein, les cheveux épars sur son voile à demi détaché, d'une voix suppliante elle dit : « O prince! que l'état d'abjection où vous me voyez réduite suffise à l'orgueil du démon qui règne sur vous; détournez vos regards de ma misère, ne me forcez pas à la découvrir davantage, et à chercher dans mon âme des choses que je n'y pourrais pas voir sans horreur. Ah! si ma honte doit être connue, ce n'est pas à vous que j'en dois l'aveu; laissez-moi verser mes pleurs loin de vous; laissez-moi, rendez-moi la paix; que dès ce moment une séparation éternelle soit entre nous. Je ne sais, ô Malek Adhel! jusqu'à quel point ce sacrifice peut te coûter; mais apprends que l'homme n'en peut pas faire de si grands dans ce monde, que Dieu n'ait encore dans l'autre de plus grandes récompenses pour l'en payer. »

En prononçant ces mots, le visage de la vierge s'était animé d'une ferveur céleste; elle penche humblement son front vers la terre, en signe de repentir et de contrition. A la vue de cette innocence qui s'humilie, Malek Adhel est saisi d'un saint respect; car il y a tant de beauté, de noblesse, de grandeur, il y a tant de divinité dans l'innocence qui s'humil e! Après un long silence, il répond d'une voix profondément émue : « Jamais je n'entendis de semblables paroles et ne ressentis de pareils mouvements; tu m'as touché au cœur, et sans doute il y a quelque chose de plus qu'humain en toi. O noble fille! vis en paix sous l'aile de ce Dieu qui sait donner tant de force et de puissance à un sexe faible et timide; je jure de ne te plus parler d'un amour qui t'offense; j'en mourrai sans doute, mais t'offenser est bien plus que mourir. »

Il s'éloigne, il quitte le pavillon de la princesse, et va ensevelir au fond de la galère la profonde douleur dont il est dévoré. O sort bizarre! c'est au moment où l'espérance d'être aimé vient d'entrer dans son cœur, qu'il perd pour jamais celle d'être heureux. Etranger aux préceptes de cette religion sublime et sévère, qui seule a le courage de lutter contre les passions, et la force d'en triompher, Adhel n'avait attribué la fr deur de Mathilde qu'à son indiffér

et ne doutait pas que s'il parvenait à la toucher elle ne rejetterait plus ses vœux; mais à présent que, toute sensible qu'elle s'est montrée, il l'a vue, plus ferme que jamais, repousser sa tendresse, et préférer aux plus séduisantes joies de l'amour, la pénitence, l'humiliation, et la mort, il rejette toutes les espérances de bonheur qu'il avait embrassées jusqu'à ce jour, et se détourne en frémissant d'un avenir qui ne lui présente plus que le choix d'un éternel malheur, ou pour lui, ou pour celle qu'il aime.

Arrivée au Caire, la princesse se dérobe soigneusement à tous les regards; elle ne se laisse voir qu'à quelques Chrétiens dispersés dans ces climats, qui, ayant appris son arrivée au Caire, se réunissent joyeusement autour de sa personne sacrée. Elle les interroge sur les dangers du pélerinage qu'elle médite; ils sont terribles, mais pas assez pour l'intimider; et ce cœur, si faible devant le prince, s'élève avec une intrépidité sans pareille au-dessus des terreurs de la mort. « Ecoutez, mes frères, leur dit-elle, j'ai fait un vœu, rien ne saurait le rompre; qu'est-ce que la vie devant lui? Je veux traverser ce désert; je le veux, car je ne crains rien au monde que Dieu et le péché : mes frères, quel de vous me suivra? » Tous, répondent-ils unanimement; car une beauté si angélique, une piété si fervente, et une résolution si héroïque, ne permettent à aucun d'eux de reculer. « Gardez un profond secret sur ce que je vous confie, ajoute-t-elle; faites en silence les préparatifs du voyage, avant peu vous serez avertis de l'instant et du lieu où je pourrai me réunir à vous. »

A peine est-elle seule, que le duc de Glocester paraît. « Madame, lui dit-il, daignez vous approcher de cette croisée, et jeter les yeux sur le bord du Nil; c'est là que le plus actif, le plus intrépide des guerriers a déjà rassemblé son armée; voyez comme elle est brillante et nombreuse. Tristes Chrétiens, avec le capitaine qui la conduit, de quels affreux dangers ne vous menace-t-elle pas? » Mathilde s'avance et distingue aussitôt le triple panache du héros qui parcourt tous les rangs; elle baisse les yeux, et d'une voix timide elle dit : « Le prince s'apprête donc à partir aujourd'hui? — Non, Madame, ces innombrables bataillons ne sont pas encore suffisants à son gré; il va chercher de nouvelles troupes à Memphis et à Arsinoé; demain il reviendra; le jour d'après est désigné pour le départ de l'armée et celui de votre altesse : la lettre que voici, que le prince m'a chargé de remettre, vous en instruira sans doute. » La princesse la prend, elle lit, et une tendre rougeur vient colorer les lis de son front; pénétré du regret de l'avoir offensée, Malek Adhel n'ose point se présenter devant elle; ce héros, qui sous ses yeux se distingue de tous les guerriers qui l'entourent par la fière audace de sa contenance; qui, prêt à affronter mille morts, semble né pour commander le monde, et ne connaître aucune crainte, est arrêté pourtant par celle de lui déplaire; et un regard sévère retient et fait trembler celui que l'univers entier n'intimiderait pas. Comment n'être pas touchée de tant d'amour, comment n'être pas flattée de tant de puissance? Mais plus Malek Adhel s'empare du cœur de Mathilde, plus elle sent la nécessité de le fuir. « Après-demain, lui écrit-il, nous partirons ensemble; je vous conduirai à la cour de Saladin, dans cette Jérusalem si chère à votre piété : si vous l'exigez, je ne vous verrai point, je ne vous parlerai pas; je me soumettrai à tous les sacrifices, hors à celui de vous rendre aux Chrétiens, et j'obéirai à tous vos ordres, hors à celui de vous laisser traverser le désert. » Non, quelle que soit la volonté du prince, Mathilde sera fidèle à son vœu; elle l'a juré à l'Eternel; y manquer serait un sacrilége, et sa perte en serait le châtiment. Sûre de l'entier dévouement du duc de Glocester, elle lui fait part de sa position et de son projet; ému de la grandeur d'âme que lui découvre la noble sœur de son maître, il lui demande de partager la gloire de son entreprise; elle y consent, lui indique le lieu où les Chrétiens réunis font les ap-

prêts du voyage, et ajoute : « Dites-leur que tout soit prêt ce soir : à l'entrée de la nuit, quand Malek Adhel aura quitté le Caire, vous viendrez m'en instruire; nous nous réunirons tous alors, et, sous les auspices du même Dieu, nous irons chercher le saint qui nous apprendra comment on traverse le monde sans faiblesses, et comment on arrive au but sans s'égarer. » Le duc de Glocester obéit; Mathilde, demeurée seule, attache ses regards avec un peu plus de hardiesse sur le héros prêt à passer le Nil pour se rendre à Memphis; elle va le perdre de vue, elle sent que c'est peut-être pour toujours, et ses yeux se remplissent de larmes. Si elle trouve la mort au désert, elle quittera la vie sans l'avoir revu, sans l'avoir détrompé de ses fatales erreurs, sans l'avoir béni pour tous les biens qu'elle en a reçus. Ce prince magnanime, que les Chrétiens chérissent, révèrent, malgré son aveuglement, ce prince qui n'a point d'égal dans le monde, ce prince à qui elle doit cette vie qu'elle va offrir à Dieu pour expiation d'un amour coupable, elle ose presque l'aimer en cet instant; oui, elle l'ose, parce que cet instant est sans doute le dernier où ses yeux pourront l'apercevoir sur cette terre. « Ah ! s'écrie-t-elle involontairement, regarde-moi, regarde mes larmes; qu'elles te consolent de tout le mal que je vais te faire. » Elle pleure et ne peut achever; elle pleure et s'étonne, et s'afflige, et se repent des mouvements qui l'agitent. Hélas! où sont les tranquilles plaisirs, les paisibles joies de son adolescence? qu'a-t-elle gagné à chercher d'autres biens, et qu'a-t-elle rencontré hors de sa retraite? d'épaisses ténèbres, de cruelles agitations, et une infinité de maux dont les noms lui étaient même inconnus dans son premier état d'innocence.

CHAPITRE XIX.

En se séparant pour deux jours de Mathilde, Malek Adhel était loin de soupçonner la fuite qu'elle méditait : s'il avait été surpris qu'elle eût conçu le hardi projet de traverser le désert, il lui semblait impossible qu'elle l'exécutât; et la pensée qu'elle allait profiter de son absence pour tenter en secret ce grand voyage, était une pensée si étrange, qu'elle ne s'était jamais présentée à son esprit. Un seul doute à cet égard l'eût empêché de partir; et, au moment où il marche vers Memphis, s'il pouvait deviner quel malheur le menace, comme il reviendrait précipitamment sur ses pas, comme tout autre intérêt s'effacerait devant celui-là. Hélas! dans deux jours, quand il va rentrer au Caire, et qu'il apprendra que la princesse n'y est plus, que deviendra-t-il, et que pourra-t-il faire, si ce n'est de tout abandonner pour la suivre, et d'aller la disputer au désert, à la mort, et à Dieu. De son côté, Mathilde ne pense point que l'amour inspirera un tel dessein au prince : elle s'attend si peu à être poursuivie, qu'en quittant le Caire, elle croit ne plus revoir Malek Adhel : mais cette pensée cruelle, qui déchire son cœur, ne suspend point ses desseins, et c'est le jour même du départ du prince qu'elle commence à les accomplir.

A l'instant où la nuit commence, le duc de Glocester vient la chercher : elle sort avec lui; elle feint de se rendre au petit village de la Matarée, ainsi nommé parce qu'il a une source d'eau douce fameuse par une ancienne tradition : c'est là que, fuyant la persécution d'Hérode, se réfugia la sainte famille, et que le divin enfant fut baigné dans cette fontaine.

Chacun croit aisément que la dévotion de la princesse l'appelle dans un lieu si sacré pour sa foi, et si célèbre par les miracles qui s'y sont opérés, que les Musulmans eux-mêmes le révèrent; en effet elle s'y rend; elle y trouve avec les moines chrétiens, qu'elle a prévenus, tous ses fidèles Anglais, qui ont juré aussi de la suivre au désert : deux chameaux, trois guides, des fruits secs, un peu de farine, et plusieurs outres d'eau fraîche sont cachés dans une grotte voisine; c'est là tous les secours que les Chrétiens

ont pu se procurer sans être soupçonnés par les Musulmans. Enfin la troupe se réunit dans la caverne, quelques flambeaux en éclairent à peine les noires profondeurs; mais c'est dans ce lieu même que Mathilde, avant de se mettre en route, veut qu'un des prêtres de sa suite célèbre le grand mystère; elle n'y participe point encore, et pour se croire digne de la céleste victime qui se dévoue chaque jour pour l'homme mortel, elle attend que les péchés dont elle s'accuse lui aient été remis par le saint du désert.

Durant le premier jour, la caravane traverse une campagne fertile, où le doura à feuilles de roseaux élève sa tête vigoureuse et se couronne de gros épis; à côté, le pistachier sauvage couvre la terre de ses vastes rameaux; le vert foncé de son feuillage et le pourpre délicat de ses naissantes grappes contrastent agréablement avec l'azur des cieux; à ses pieds le lin étend ses plaines bleuâtres; plus loin le palmier de la Thébaïde étale ses feuilles en forme d'éventail, et le concombre et le melon dorés pendent au bord des innombrables canaux que le grand fleuve s'ouvre dans les terres. Mais le second jour, ce riant aspect change de face; on arrive dans la plaine sablonneuse d'Elbakara, dont l'étendue ne présente qu'une plage immense et stérile; on rencontre seulement dans l'enfoncement des rochers, et sur le bord des torrents d'hiver, un peu de verdure, des acacias qui produisent la gomme arabique, le séné, le bois de scorpion, et quelques autres plantes; les autruches, les chamois, les gazelles, et les tigres, habitent les antres des rochers, et bondissent à travers ces sables, où jamais une seule herbe ni une touffe de gazon ne viennent réjouir leurs regards. En vain cherche-t-on quelque fontaine pour apaiser la soif ardente dont on est dévoré; ce n'est qu'au pied du mont Kaleil qu'on trouve une source d'eau saumâtre, la seule où les bêtes féroces et les hommes puissent se désaltérer; deux ou trois sycomores l'entourent, et au-dessus on aperçoit des grottes d'ermites abandonnées, que la ferveur des premiers siècles du christianisme avait conduits dans cette affreuse solitude.

La princesse les regarde en soupirant : « Ah! se dit-elle tout bas, heureux ceux qui avaient choisi ce séjour sauvage! c'est là que, séparés du commerce des humains, rien ne troublait leurs jours paisibles. Sans doute les miens le seraient encore, si je n'avais pas franchi ces murs sacrés qui me cachaient aux yeux des hommes; séduite par la présomptueuse espérance de valoir mieux que mes compagnes, en venant adorer le Sauveur du monde, c'est mon orgueil qui m'a entraînée sur ces bords funestes, et c'est lui qui m'a perdue. » Tandis que, plongée dans cette rêverie, Mathilde ne s'occupait que de ses fautes et de ses remords, le chameau qui la portait descendait, sans qu'elle s'en aperçût, la pente rapide de la montagne; bientôt des *exclamations d'effroi* retentissent à *ses oreilles; elle lève* la tête, et voit les compagnons *de ses* pieux travaux effrayés de la perspective qui se découvre à eux : c'est une mer de sable dont le soleil a dévoré toutes les substances végétales, que le vent soulève par moments en tourbillons impétueux, et dont l'immensité n'a de bornes à l'orient que l'horizon, et à l'occident qu'un demi-cercle de roches brûlées. L'intrépide princesse contemple cet horrible aspect, et le voit d'un œil ferme : que peut-elle craindre dans la situation où elle est? que sont tous ces dangers auprès de celui qu'elle fuit? de quoi peut-elle trembler, si ce n'est de retourner en arrière? et qu'est-ce que la mort a d'effrayant pour l'infortunée qui, portant dans son sein une passion terrible, entend à tous moments le ciel qui lui crie qu'il y faut renoncer. Indifférente sur les maux qui l'attendent, Mathilde ne s'inquiète que sur ceux des gens qui la suivent; elle les rassure, les encourage; elle fait parler la foi, la religion, l'espérance, et, élevant sa main vers le ciel, elle leur montre le but du voyage. Pour arriver là, c'est bien peu de quelques heures de douleur. Elle rappelle ces paroles de Jéré-

[redacted]

mie : « Rougissez, Sidon, dit la mer. — « Et de quoi? — On entreprend de longs « voyages pour un petit bénéfice, et « pour la vie éternelle à peine veut-on « faire un pas. » « Ah ! continue-t-elle, qu'a donc la mort de terrible pour celui qui ne voit en elle que la porte de l'éternité, et qu'a la vie de regrettable pour qui en connaît toutes les tentations et les misères? Hélas! en vivant longtemps, nous ne devenons pas toujours meilleurs, nous en mourons souvent plus chargés de fautes. » Elle dit; et semblable à la rosée de la nuit qui, tombant sur la terre, redonne la vie aux plantes desséchées par la chaleur du jour, les paroles de la vierge descendent dans tous les cœurs, les relèvent et les raniment. A la touchante onction de sa voix, les guerriers ont retrouvé leur courage, les Chrétiens, leur antique ferveur; et tous, étonnés de voir une fille délicate et timide braver, par la seule ardeur de son zèle, des fatigues auxquelles ils sont près de succomber, croient que Dieu lui prête sa force; touchés de ce miracle, ils courbent la tête, et tombent à genoux en chantant devant elle, *Hosanna in excelsis*.

La repentante Mathilde rougit; loin de s'enorgueillir des louanges qu'on lui prodigue, elle s'humilie, car elle se sent vide au dedans des vertus qu'on admire. Hélas ! ils ne savent pas, ceux qui l'entourent, que c'est le remords d'un amour criminel qui lui donne cet extraordinaire courage. « Arrêtez, dit-elle à la petite troupe prosternée à ses pieds, en face de l'effroyable désert; ne profanez pas ces paroles sacrées, en les prononçant devant une pauvre pécheresse, car nul ici n'est souillé d'autant d'iniquités que moi. » Tous l'écoutent avec une admiration nouvelle, et prennent cet aveu pour la religieuse ardeur d'une sainte qui, en se mettant au-dessous de tout, croit ne s'être jamais assez rabaissée. Cependant, comme ils voient que leur admiration l'afflige, ils se taisent, se lèvent, et s'élancent courageusement à la suite de la vierge, dans les brûlantes régions qui s'étendent sous leurs yeux.

Ils marchent tout le jour au sein de ces landes sablonneuses que les feux d'un soleil ardent frappent à plomb, et dont la réverbération réfléchit un éclat qui blesse les yeux, et une chaleur si terrible que les hommes les plus robustes ont peine à la supporter. La nuit ne leur apporte presque aucun soulagement; car alors, les vents cessant de souffler, le calme les laisse exposés aux exhalaisons suffocantes des sables embrasés qui leur servent de lit; mais, au milieu de tant de maux, il n'échappe pas une plainte, pas un regret à Mathilde; loin de trouver qu'elle paie trop cher le salut qu'elle va chercher, elle voudrait que plus de souffrances expiassent encore mieux sa faiblesse, et se réjouirait que son corps fût déchiré par les douleurs les plus aiguës, si elles pouvaient, en pénétrant jusqu'à son cœur, y détruire l'amour qui le remplit, et que jusqu'ici rien n'a pu seulement affaiblir.

Mais si elle se plaît dans les maux qu'elle endure, ceux qu'éprouvent les compagnons de sa route la trouvent compatissante et sensible. Tandis qu'ils sont couchés, haletants, sur une terre brûlée, la charité lui prête ses forces pour les secourir; elle panse les plaies de l'un, baigne les yeux saignants de l'autre, soulage celui-ci par des paroles, ranime celui-là par des prières; et enfin, par un mélange d'humanité et de pénitence, elle se prive d'une partie de la portion d'eau qui lui est destinée, et la partage elle-même aux faibles et aux malades.

Après avoir erré encore deux jours et deux nuits dans ces affreuses solitudes, les voyageurs épuisés entendent au loin le bruit des vagues d'une autre mer que celle qu'ils viennent de traverser; bientôt leurs yeux découvrent à l'extrémité de l'horizon l'étendue de la plaine liquide, dont, à cette distance, les ondulations semblent se confondre avec celles des sables du désert. Mais déjà ce bienfaisant aspect a ranimé tous les courages, a dissipé toutes les fatigues; les poitri-

nes desséchées commencent à respirer un air plus frais; on se hâte, on court, on arrive, tous se précipitent dans les ondes salutaires qui leur offrent un si doux soulagement, et dont le voyageur qui vient de parcourir le désert peut seul comprendre l'inexprimable délice. La modeste princesse se détourne, s'éloigne, s'assied à l'ombre d'une roche; là, les pieds nus et baignés dans la mer, elle découvre, en remontant le rivage, l'extrémité vers laquelle le chef des Israélites passa avec tout son peuple à travers les flots suspendus, et au sud-est le mont fameux d'Oreb et de Sinaï, où il reçut les tables de la loi.

Après une halte assez longue, la caravane se réunit et côtoie les bords de la mer. Combien, en comparaison du désert aride, ces frais rivages ont de beautés! Couverts de coquillages sans nombre, les plantes marines en tapissent les rochers, et du sein de l'onde s'élèvent des forêts de coraux, dont la tête écarlate se marie merveilleusement avec la fluidité verdâtre des eaux de la mer. Mais la triste Mathilde demeure indifférente aux charmes de cette nature, comme elle l'a été aux horreurs de celle du désert; une pensée unique l'occupe et l'absorbe : hors le poison qui la tue et le remède qu'elle va chercher, rien ne peut trouver place dans son imagination ni dans son cœur; et le seul plaisir que lui cause la vue de ces rivages, naît de l'espoir d'arriver plus tôt au monastère ruiné, où l'enfant de Bazile doit lui ouvrir la route de la miséricorde et du salut.

Les voyageurs passent le jour entier à chercher quelques traces de l'habitation où tendent tous leurs vœux; ils se dispersent çà et là, s'interrogent, se découragent, et murmurent de ne trouver dans ces vastes solitudes aucun être vivant qui dirige leurs pas incertains. Cependant la princesse marche seule à leur tête; elle aperçoit de loin un rocher menaçant, dont le pied repose dans la mer; une sorte de flèche s'élève au-dessus; elle approche, le cœur palpitant, et distingue bientôt la croix qui lui indique la demeure du saint. A cette vue, elle sent ranimer sa foi et sa vertu; pleine de confiance dans les salutaires instructions qui l'attendent, et ne doutant pas qu'elles ne la délivrent du pouvoir de l'enfer, déjà elle se croit sauvée, et dans son ardente reconnaissance, elle bénit à haute voix le nom sacré de l'Eternel.

Sa petite troupe la rejoint; d'une main elle lui montre le signe révéré de la rédemption, de l'autre elle détache son chaste bandeau, et les cheveux épars, les pieds nus, les yeux baissés, les mains croisées sur sa poitrine, et dans l'attitude du recueillement et de la contrition, elle s'avance humblement vers la grotte de l'ermite.

Avant de l'atteindre, elle erre longtemps à travers les débris d'un monastère, dont les ruines récentes déposent moins contre les injures du temps que contre l'impiété des Infidèles. Deux pêchers sauvages croissent parmi les décombres, et plusieurs tronçons de colonnes corinthiennes, avec une croix au milieu du chapiteau, jonchent un pavé de granit rouge, chargé d'hiéroglyphes. En foulant aux pieds ces restes antiques, Mathilde est arrivée sous un vaste portail, dont l'œil peut à peine mesurer la hauteur; au-delà elle entrevoit les ténèbres du sanctuaire; et à l'instant où elle va s'y enfoncer, elle s'arrête, saisie d'un frémissement religieux, comme si elle n'osait pénétrer dans cette nuit profonde, où réside la suprême majesté d'un Dieu; mais tout-à-coup elle entend une voix dont les sons mélodieux lui inspirent des pensées célestes; elle croit que c'est l'Eternel lui-même qui l'appelle. A la lueur des rayons de la lune qui percent à travers le dôme écroulé, elle parcourt les bas côtés de l'église, et aperçoit enfin le pieux cénobite prosterné sur les marches de l'autel, et chantant les louanges du Seigneur dans le calme et le silence de la nuit.

Elle tombe devant lui, la face contre terre, en s'écriant : « O ancien des hommes! ô saint des saints! » Le solitaire étonné se retourne; depuis trente années

qu'il remplit ce désert de sa longue et merveilleuse pénitence, c'est la seconde fois qu'une voix humaine a frappé son oreille; il s'approche; quelle est sa surprise en voyant une fille si jeune et si belle dans la créature qui lui a parlé : par quel miracle a-t-elle eu la force de traverser tant de déserts, et où a-t-elle trouvé assez de zèle pour arriver jusqu'à lui? Mais la rare beauté de la vierge lui donne bientôt une autre pensée; il croit que c'est Satan lui-même qui, sous cette forme enchanteresse, vient essayer de tenter sa sagesse. « Retire-toi, s'écrie-t-il avec une terreur religieuse; que viens-tu chercher ici, que veux-tu de moi? — O mon père, répond la princesse sans quitter son humble attitude, ne me repoussez pas : je suis venue ici au péril de ma vie; j'ai bravé de grands dangers pour obtenir de vous le secours qui peut seul me sauver. Si vous me le refusez, à qui recourir, où trouver un appui contre mon propre cœur? Je deviendrai la proie d'un Sarrazin, et mon âme immortelle sera à jamais perdue. » Ces mots, son accent surtout, persuadent le vieil ermite; il relève avec bonté la vierge éperdue. « Je t'entendrai, ma fille, lui dit-il, et, quelles que soient tes fautes, la foi qui t'a conduite ici, la foi, le plus grand trésor des Chrétiens, te sauvera; mais sans doute tu n'es pas venue seule; où sont tes compagnons? qu'ils viennent, qu'ils partagent avec toi les faibles secours que je puis vous offrir. — Ils sont restés en arrière, reprend Mathilde, et je crois entendre retentir leurs pas dans ces ruines. » L'anachorète s'avance audevant d'eux, il les distingue facilement à la clarté de la lune, qui, sous le ciel pur et serein des tropiques, jette une lumière plus vive que le soleil nébuleux du septentrion; attendri de retrouver des hommes après avoir vu tant de jours s'écouler dans la solitude du désert, il sourit à ses frères et appelle sur eux les bénédictions du Très-Haut. « O vous, leur dit-il, que la Providence a conduits jusqu'ici, sans doute une même croyance nous unit; mais de quels bords venez-vous? Etes-vous nés dans cette fertile Europe dont toutes les heureuses nations reconnaissent la loi du Christ, ou bien avez-vous vu le jour dans ces murs sacrés qu'entourent des nations infidèles, et où le Chrétien est obligé de leur disputer sans cesse la terre teinte du sang de son Rédempteur? — C'est au nom du divin fils de Marie que nous venons tous auprès de vous, reprit le duc de Glocester; ceux-ci, en montrant les pélerins, sont des Chrétiens natifs de Syrie et d'Egypte : ces guerriers et moi avons abandonné la florissante Albion, notre patrie, pour venir combattre les Infidèles; et cette jeune et belle vierge est Mathilde d'Angleterre, sœur de ce vaillant roi Richard, dont les hauts faits d'armes retentissent dans tout l'univers. — Ah! ma fille, s'écria l'ermite en tournant ses regards attendris vers la princesse, sous un extérieur si délicat, quel cœur intrépide portes-tu? Née au milieu des gloires du trône, tu as eu le courage de les fouler aux pieds, pour venir chercher ici la retraite du plus humble des solitaires : quiconque a renoncé comme moi au monde et à ses vanités, compterait sans doute ta naissance pour rien, si elle ne rehaussait la rare vertu qui, à la fleur de ton âge, t'a fait préférer le sac de la pénitence à la pourpre des rois : beaucoup d'hommes obscurs ont fui au désert les terribles tentations d'une chair corrompue; mais quel sacrifice fut jamais plus grand que le tien? » Mathilde soupire; en effet, si elle en croit son cœur, jamais sacrifice ne fut plus grand que le sien. « Viens, auguste vierge, continue le solitaire, et vous, mes frères, venez aussi partager avec moi les seuls fruits qui naissent sur ces bords, venez vous désaltérer auprès de ma fontaine, et après avoir pris un peu de repos, vous m'apprendrez quelles grandes catastrophes ont agité le monde depuis les derniers sons qu'il a fait retentir jusqu'ici. » Il dit, et entre dans sa grotte pour y préparer le frugal repas; il allume un flambeau de la résine qui découle du térébynthe; aussitôt la flamme vive et odorante éclaire et

parfume l'intérieur de l'humble cellule : il prépare une pâte assaisonnée avec de l'huile de sésame, il y joint des pêches sauvages, des dattes séchées au soleil, un rayon de miel, quelques noix de cocos pleines d'un lait sucré; il pose ces mets sur une pierre polie, qui est la seule table qu'il possède, comme la natte grossière qui lui sert de lit est le seul siége qu'il ait à offrir : et en donnant tout ce qu'il a, il ne s'afflige que de n'avoir pas davantage à donner. « Depuis trente années que j'habite ce désert, leur dit-il, je ne m'étais pas aperçu encore de ma pauvreté, et voici la première fois que j'ai senti qu'il me manquait quelque chose. — Mon père, reprit un des plus vieux guerriers, il y a plus d'hospitalité dans ce peu de paroles, qu'on n'en trouverait maintenant dans le palais des grands et à la cour des rois. — Mon fils, répondit l'ermite, la France a-t-elle donc perdu ses monarques? leur cour était autrefois l'asile de la religion et de toutes les vertus. — On remarque dans le jeune héritier de ce vaste Empire, repartit un des Chrétiens d'Asie, toutes les brillantes qualités qui distinguerent jadis ses ancêtres; mais une trop vaste ambition et une soif insatiable des grandes conquêtes font craindre à ses sujets que son règne ne soit pas celui des vertus paisibles. Philippe-Auguste est son nom; maintenant en Syrie, il a réuni son armée à celle de Richard, afin de marcher de concert à la conquête de la cité sainte. — Qu'entends-je? reprit le cénobite, la maison de Bouillon ne règne-t-elle plus sur le trône de Jérusalem, qu'elle avait acquis par tant de travaux et de sang? — Deux lions sortis de la plaine de la Mésopotamie, répondit un des soldats anglais, sont venus déposséder cette antique race et dévorer l'empire des Chrétiens : tout tombe, tout est renversé sous l'épée foudroyante de Saladin et de Malek Adhel..... — Ah! quels funestes noms prononcez-vous, interrompit le solitaire: j'ai su vers quel temps ces deux effrayants météores parurent tout-à-coup en Egypte, renversèrent la famille des Alides, et exercèrent de grandes cruautés contre les Chrétiens; un d'eux, échappé du supplice, se réfugia dans le désert, et parvint jusqu'ici; il me parla de ce terrible Saladin, dont l'ambition faisait trembler tout l'Orient, de ce Malek Adhel, plus terrible encore, dont l'ardente valeur menaçait déjà tous les descendants du pieux Godefroi : à ce récit, je plaignis les Chrétiens, je prévis leurs désastres, et je gémis sur les crimes du monde, qui devaient être bien grands, puisque Dieu avait permis que, pour le punir, deux nouveaux Goliath parussent ensemble, sans qu'un David se levât pour les combattre : peu après le Chrétien fugitif s'ennuya de ma profonde retraite; redoutant le séjour des villes, et n'osant retourner parmi les persécuteurs de la foi, la mélancolie le saisit, et il mourut dans mes bras : avec lui s'éteignit le bruit que son arrivée avait fait dans le désert, et tout rentra ici dans *le silence*; je me retrouvai seul, *moins seul cependant* qu'auparavant; je restais avec *un tombeau* : le voilà, ajouta-t-il en montrant une large pierre à l'entrée de la grotte; je l'ai creusé moi-même; c'est là que repose le seul cadavre humain que couvrent les sables de ce rivage, et la seule société qui me soit restée des hommes. »

Pendant que le solitaire parlait, Mathilde avait toujours eu les yeux attachés sur lui; elle ne pouvait se lasser d'admirer la sérénité bienheureuse qui respirait dans tous ses traits : la nouvelle de la chute de Jérusalem ne l'avait pas même altérée; on eût dit que les malheurs du monde ne pouvaient plus atteindre celui qui avait mis trente années de solitude et de pénitence entre ce monde et lui; la vie, dont il avait rejeté avec mépris les caresses, les infidèles joies, et les vaines amitiés, n'était plus pour lui qu'une route de paix qui le conduisait à ce ciel où il avait déjà toutes ses pensées : aussi le temps, qui ne marque sa course sur le visage des hommes qu'à l'aide des soucis et des agitations, ne trouvant jamais une inquiétude dans l'âme du solitaire, ne laissait sur lui presqu'aucune trace de son passage, et multipliait les années sur sa tête

avoir donner à sa vieillesse l'air nséjitude.

CHAPITRE XX.

oyageurs, epuisés de fatigue, s'a-
ient bientôt au sommeil; Ma-
ı reposer quelques heures sur le
de mousse qu'on lui a préparé;
ite profite du moment où il voit
s endormis, pour aller sur le bord
ır ramasser des coquillages et
s de tortues pour la nourriture
: quand il est seul, il s'abstient
ıer à aucune créature douée de
s le repas de la veille a épuisé ses
rovisions, et son premier devoir
ıager à ses frères.
nsuite préparer l'autel, où, pour
ière fois, les vœux de plusieurs
ı vont se joindre aux siens, et
ensemble vers le trône du Tout-
; : l'attente de cet instant si dé
Mathilde, hâte celui de son ré-
e se lève, regarde autour d'elle;
du désert ne paraît pas, elle sort
otte pour le chercher; et au mo-
ı ses yeux découvrent à l'orient
Arabique, elle demeure éblouie
tacle qu'il présente. Les riches
le pourpre, de violet, et d'aurore,
iel éclate, à demi plongées dans
réfléchissent leurs teintes adou
nt repose encore dans le silence
des, agitées d'un léger frémisse-
mblent attendre avec respect la
e de l'astre qui va sortir de leur
r se rendre dans le ciel, qui l'at-
on tour. Tout-à-coup il paraît,
le d'abord à un point lumineux
it hors des eaux; il se change
m un globe de rubis éblouissant,
ıd comme une traînée d'or trans-
ur tout le cercle de l'horizon; à
rbe aspect, la pointe des roches
res qui bordent le rivage étin-
mille feux, chaque vague roule
ı d'or, et le brillant auteur de
erveilles, répandant par torents
s enflammées, inonde son vaste
le sa pure lumière, et monte vers
la voûte céleste avec l'éclat et la majesté du roi de l'univers, du pere de la vie, et du triomphateur des ténèbres et du temps. Appuyée contre le roc dont le pied est constamment battu par les flots, Mathilde en silence contemple avec un saint respect la scène magnifique que la mer, la terre, et le ciel, réunis, présentent à ses regards; elle s'écrie : « Astre immense qui sembles devoir être immortel, un jour pourtant tu t'éteindras, un jour tu tomberas avec le monde; jour terrible! l'ange sonnera la trompette sacrée, les générations, secouant la poudre des tombeaux, s'assembleront devant le trône de l'Eternel, et dans sa justice rigoureuse, Dieu pèsera les fautes des hommes; il faudra comparaître devant lui, dévoiler ses faiblesses et montrer tout son cœur..... Ah! malheureuse, il faudra donc montrer ton amour, cet amour coupable qui te consume, et dont la redoutable pensée du dernier jugement ne peut pas te guérir; il faudra donc avouer tes criminels regrets, confesser que la joie que tu goûtes en servant Dieu est si faible, que tu ne peux t'en contenter, et que ton cœur, qui ne saurait vivre sans joie, est assez infidèle pour en aller chercher dans l'amour d'un Sarrazin; il faudra donc dire enfin que ce Sarrazin te touche plus que toutes les merveilles du monde, et que tu n'aspires plus qu'avec tiédeur à ce ciel qu'il ne doit point habiter avec toi. »

L'accent de la princesse, en prononçant ces mots, avait quelque chose d'amer et de déchirant qui retentit aux oreilles de l'ermite; il écoute attentivement d'où partent ces sons douloureux, et il se hâte d'aller porter la paix à l'affligée qui la demande : « Ma fille, dit-il, d'où viennent les plaintes que tu formes? Quels honteux secrets cachés dans ton âme agitent ainsi ta conscience? Se pourrait-il que sous les dehors de la plus céleste innocence, tu portasses le remords d'un crime? — Je n'en ai commis aucun, mon père, reprit Mathilde avec un profond soupir; mais mon cœur n'en est pas plus pur, car il se plaît dans son désordre et

aime le péché que Dieu lui défend. Aujourd'hui je vous parlerai, mon père, je ne prendrai ni repos, ni sommeil que vous ne m'ayez entendue, et j'espère qu'un nouveau jour ne se lèvera pas sans me trouver réconciliée, par votre saint ministère, avec ce Dieu que j'ai tant offensé. — Je t'entendrai, ma fille, répliqua le cénobite; mais voici tes compagnons qui s'éveillent, commençons par offrir tous ensemble un sacrifice à l'Eternel; humilie-toi, verse devant lui cette humble douleur du péché, qui lui est un sacrifice d'une odeur infiniment plus agréable que celle de l'encens et des parfums. C'est ce parfum précieux qu'il vit répandu avec tant de plaisir sur ses pieds sacrés par la pécheresse, car il n'a jamais rejeté un cœur contrit et repentant. — Hélas! repartit Mathilde en le suivant la tête baissée, qu'il me serait doux, en m'approchant du grand mystère, d'y répandre, comme Madeleine, les pleurs d'un cœur pénétré de l'amour divin; mais où trouve-t-on cette abondante effusion de larmes saintes, quand le cœur s'échappe ailleurs? » Le solitaire la comprit, mais ne lui répondit rien; car il ne pouvait apporter de remède à son mal qu'autant qu'il en connaîtrait la cause et l'étendue. Il continua à marcher en silence jusqu'au lieu où les Chrétiens s'étaient endormis; il les trouve debout : « Mes frères, leur dit-il, consacrons ce jour mémorable; l'autel nous attend, unissons nos prières, et que nos voix, élevées jusqu'aux cieux, y fassent entendre qu'il n'y a point de désert si aride, de retraite si solitaire, où le Dieu de Jacob ne trouve des enfants fidèles et des adorateurs zélés. » Chacun courbe la tête; il s'avance alors au milieu des décombres, les Chrétiens le suivent; ils regardent autour d'eux, et contemplent, sans pouvoir se lasser, ces colonnes éparses, brisées, ces pilastres entassés, ces vestiges d'une magnificence passée, et ces innombrables débris qui étonnent l'imagination par leur grandeur, comme ils attristent l'âme par leur ruine. « Hélas! mon père, s'écrie un des guerriers, cette nef auguste qui subsiste encore en partie, ce double rang de piliers, et cette arcade si élevée, que l'œil se fatigue à en mesurer la hauteur, tout cela aussi se détruira-t-il? » Il dit, et du sein du silence qui règne dans ces vastes ruines, une pierre ébranlée se détache, tombe, et lui répond. A cette voix de la destruction, tous les assistants prennent une contenance morne et lugubre; l'ermite s'arrête, et élevant ses deux bras au-dessus de sa tête, il s'écrie avec un accent animé : « Autrefois ce temple fut debout, il fut habité par de pieux solitaires, dont les saintes hymnes se confondaient chaque jour avec celles des anges; voici la grotte de son fondateur, de saint Jean Climaque, qui s'y retirait pour pleurer les crimes du monde, et désarmer en sa faveur la colère céleste; alors on n'approchait de cette place qu'avec un cœur plus pur, une foi plus ardente; mais l'*impie n'a fait que paraître*, et tout *s'est écroulé*. *La mort a* frappé les serviteurs de Dieu, *les sacrés* cantiques ont cessé, et le silence *et la* destruction se sont emparés de cette demeure désolée; encore un peu de temps, et la seule voix qui retentit dans ces ruines s'éteindra aussi; encore un peu de temps, et ce corps misérable retournera en poudre comme ces colonnes qui rampent sur la terre, après avoir touché jusqu'aux cieux; encore un peu de temps, elles et moi nous nous dissoudrons en entier, et il ne restera de nous qu'un peu de poussière qui ira se mêler et se perdre avec les sables du désert. Alors, si des Fidèles viennent chercher ici les vénérables restes de ce monument, ils les chercheront en vain; tout aura disparu, et la piété elle-même ne reconnaîtra plus la place où elle versait ses larmes. Mais alors, mes frères, continua-t-il avec un enthousiasme prophétique, alors je serai avec vous dans ce temple immortel qui n'a point été bâti par la main des hommes, dont la destruction et l'impiété ne peuvent approcher, où jamais ne cessent les sacrés concerts des chérubins, où rien ne passe, ne change, ne finit, et où le bonheur du juste n'a

être longue que cette éternité qui n'en
finit.

En parlant ainsi, le vénérable ermite,
c son cilice de poil de gazelle, sa tête
uve, sa barbe blanche, et le front tout
rgé de palmes évangéliques, semblait,
milieu de ces décombres, comme
age précurseur des miséricordes divi-
s, debout au milieu des débris du
nde. Cependant il s'avance et monte
à l'autel; les Chrétiens se rangent au-
ur de lui; le duc de Glocester, la tête
e, s'agenouille avec ses Anglais autour
un énorme bloc de granit, dont la
ousse commence à faire sa proie; plus
n, les pèlerins, vieux soldats du Christ,
nt prosternés près d'une colonne bri-
e; au milieu de tous ces hommes, la
rge, seule de son sexe, se distingue
plus par ses habits que par sa pieuse
titude et sa merveilleuse beauté; tout
larmes, elle offre mille fois son cœur
Dieu, s'efforce de laisser le passé dans
ubli, l'avenir à la Providence, et de
nner le présent au ciel; mais toujours
invincible penchant l'entraîne vers
autres intérêts que les siens, le nom
Malek Adhel se mêle à toutes ses priè-
s; si elle les commence pour elle, c'est
ur lui qu'elle les finit; et quand elle
mande à Dieu ses grâces victorieuses,
s lesquelles il n'entre pas moins de
puissance que d'amour, et que son beau
visage se colore d'un feu plus vif, ce n'est
pas alors pour elle qu'elle prie. Ah! que
ses prières seraient plus animées encore,
que la reconnaissance y prêterait une
plus ardente ferveur, si elle savait ce qui
se passe au désert, si elle savait que les
Bédouins la menacent, et que, tandis
qu'elle demande à Dieu de sauver Malek
Adhel, Malek Adhel s'avance pour la
sauver.

L'auguste cérémonie est achevée, le
cénobite ramène ses hôtes dans sa cellule,
il leur présente le repas qu'il leur a pré-
paré le matin, et ne se lasse point de les
questionner sur tout ce qui se rapporte
à la propagation de la foi et à l'accroisse-
ment du royaume de Jésus-Christ. Il
s'informe surtout de l'archevêque de Tyr,
de ce grand apôtre de la doctrine évan-
gélique. « Quand je quittai le monde, dit-
il, Guillaume était jeune encore, mais
déjà la supériorité de ses lumières, d'é-
minentes vertus, et un zèle infatigable
pour la foi, l'avaient fait nommer à la
seconde dignité épiscopale de l'Orient,
et l'unanimité des suffrages le désignait
au patriarcat de Jérusalem, comme seul
capable de remplir dignement cet hono-
rable et sublime ministère. Y a-t-il été
appelé en effet? — Mon père, répondit
le duc de Glocester, je ne profanerai
point la pureté de cette solitude en vous
faisant le récit de tous les scandales de
la cour de Jérusalem; c'est bien plus les
vices de ses rois que la valeur des Infidèles
qui a entraîné la chute de ce grand
royaume. Lorsqu'il subsistait encore, au
lieu de nommer un Héraclius, un mons-
tre de débauche, au siége de Jérusalem,
si on y eût appelé le vertueux Guillaume,
la sainteté de ses mœurs eût servi d'édi-
fication et de boulevard aux Chrétiens,
et on eût vu alors ce que la différence
d'un homme à un autre homme peut avoir
d'influence pour la conservation des em-
pires; mais je ne m'étendrai pas davan-
tage sur cet objet, je vous dirai seulement
que l'archevêque de Tyr est toujours
l'homme que vous avez connu : long-
temps, par la seule sagesse de ses conseils,
il a retenu le trône de Jérusalem sur le
penchant de sa ruine; et lorsque les dé-
bordements des Chrétiens et les armes
des Infidèles l'eurent précipité dans l'a-
bîme, seul il ne désespéra point du
royaume du Christ : il se dépouilla de
toutes ses dignités, il partit, et fut de-
mander en Europe des secours pour le
rétablir. C'est lui qui a prêché cette grande
croisade, la plus nombreuse, la plus bril-
lante que jamais l'Orient ait reçue dans
son sein; c'est à sa voix que d'innombra-
bles armées, sorties de l'Occident, s'ap-
prêtent à reconquérir la Judée et à hu-
milier le croissant; c'est à sa voix que se
sont assoupies les discordes qui divisè-
rent nos plus grands capitaines, et la
prise de Ptolémaïs a été moins le fruit de
leur valeur que de son éloquence; cha-

que jour son zèle attire de nouveaux enfants à l'Evangile, et sa charité les soutient.... — Voilà, s'écria l'ermite avec transport, voilà le véritable descendant des premiers évangélistes, le parfait modèle des saints, et l'homme dont le monde chrétien doit le plus s'enorgueillir. — Mon père, reprit la vierge en le regardant avec admiration, croyez-vous donc que le monde vous ait oublié? — Il le doit, ma fille, puisque je l'ai quitté, interrompit vivement le solitaire : ah! gardez-vous de jamais comparer le Chrétien qui n'évite les tentations qu'en les fuyant, avec celui qui leur résiste, et demeure dans le monde pour le sauver : celui-ci, rempli d'un zèle divin, risque chaque jour son salut pour celui de ses frères; le second, plein d'une craintive défiance, en ne s'occupant que du sien, ne sert à celui de personne; l'un s'expose sans cesse, combat sans relâche, triomphe toujours, croit n'avoir jamais assez fait quand il lui reste quelque chose à faire, et par la multiplicité de ses œuvres et l'ardeur de sa foi, est un exemple vivant d'édification et de sainteté qui doit lui attirer la reconnaissance et la bénédiction de l'univers : l'autre, dans sa solitude, n'ayant aucune occasion de faillir, ne doit point se glorifier de sa sagesse; il se nourrit de l'amour de Dieu, mais il n'agit point pour Dieu; il vit en paix parce qu'il vit seul et loin des hommes auxquels il est inutile; il doit être oublié de ce monde qu'il n'a point su servir; aussi quand le grand jour du jugement arrivera, le pieux Guillaume sera un des premiers élus, et Dieu le couronnera d'une double, d'une triple gloire, d'une gloire égale à la quantité de convertis qu'il aura faits, tandis que celle du solitaire, humble et obscure comme lui, le placera au dernier rang de la table des justes. — Mon père, lui dit alors la princesse attendrie, vous avez raison; sans doute c'est sous les traits de l'archevêque de Tyr que la religion chrétienne nous offre le prodige de sa charité; mais permettez-moi de dire que c'est sous les vôtres qu'elle nous offre celui de son humilité. »

Cependant le soir arrive, et tand
les Chrétiens trouvent parmi les d
bres de l'église un lit que la fatigu
rend agréable, Mathilde demande
mite de consentir à l'entendre. «
veux, ma fille, lui dit-il, » et il l
duit à l'entrée de la grotte, d'où
couvre la vaste mer; en ce momen
est calme, unie, et présente un p
roir aux étoiles étincelantes *du f*
ment. La princesse, à genoux, s
cueille en silence : mais autour
tout la frappe et parle à son cœur
voit à ses pieds un autre ciel s'
celui qui brille au-dessus de sa têt
le lointain grisâtre de l'immense hor
elle écoute le mouvement continue
vague qui vient, se brise, recule, r
encore, expire de nouveau pour re
toujours; les trois grands attribu
l'intelligence suprême, l'immensi
cette mer sans bornes, *l'éternité*
vagues toujours *roulantes*, *l'infini*
cette foule d'astres errants, *raconte*
gloire de Dieu, et la princesse re
les effets de ces grandes images sans
son esprit ose seulement s'élever ju
elles; mais l'ermite voit l'impre
qu'elle éprouve, et prenant la pa
« Ma fille, celui qui a fait tout ce
celui qui a dit . *En vérité, en véri*
les hommes se taisent, les pierre
crieront[1] : voilà la puissance; ma
dit encore : *Venez à moi, tous tan*
vous êtes, qui êtes travaillés et qu
chargés, et je vous donnerai du rep
voilà la bonté. La puissance et la b
c'est Dieu, ma fille; si loin de nou
l'intelligence, il a voulu s'en rappro
par l'amour. En effet, si nous pens
sa grandeur, nous pensons à notre n
à sa puissance, à notre faiblesse;
souveraineté, à notre dépendance;
justice, à nos fautes : mais quand
pensons à son amour, ma fille, nous
vons penser au nôtre, c'est le seul
par où nous puissions, sans tém
nous élever et nous unir à Dieu : c
fin, quand il nous juge, nous ne pou

1 S. Luc, ch. XIX, v. 40.
2 S. Matthieu, ch XI, v. 28.

ur; quand il nous commande, nous avons le commander; mais quand s aime, ô Mathilde! nous pouvons r : dévoue donc ta vie à cette seule ion, car de même que Dieu, tout qu'il est, ne peut rien faire de plus geux pour toi que de t'aimer; aussi part ne peut-il exiger rien de plus de lui, ni de plus parfait que ton r; aime donc ton Dieu avant tout, le, car, je te le dis, cet amour est grand trésor du cœur de l'homme.» Hélas! mon père, reprit Mathilde émotion, je vois par vos paroles que œil perçant a déjà pénétré dans les de mon âme l'iniquité qui l'op-? — Oui; ma fille, j'en connais déjà se, mais j'en ignore l'objet. — Hé-épliqua la princesse en pleurant, ce nom qui est mon plus grand, et ce qui me coûte le plus à vous puisse du moins cet aveu me servir ation. » Alors, en face du ciel, rnée près de l'ermite, les yeux at-sur le crucifix qu'il tenait à la main, ouragée par la douceur évangélique nt, elle révéla ainsi les mystères de œur.

CHAPITRE XXI.

lon habit a dû vous instruire déjà, ère, de l'état que je devais embras-es trônes, les grandeurs humaines, s titres auxquels le monde attache clat, me semblaient vils auprès de si glorieux d'épouse du Christ; dès a tendre enfance, je n'en ambition-oint d'autre, et ce fut pour le méri-ieux, que je voulus me joindre aux iens qui se croisaient en foule pour ivrance de la cité sainte, afin de ve-lorer le sacré tombeau avant que derniers vœux m'eussent à jamais les portes du monde; la pieuse e de Richard fut ma fidèle compa-même vaisseau nous portait : sans le ciel, pour nous punir ou nous ver, nous retira son secours, car mit aux Infidèles de nous attaquer, us vaincre, et de nous réduire en es-clavage.... — Quoi! sans égard pour votre rang, on osa vous donner des fers? — O mon père! que j'eusse été moins malheu-reuse d'en porter et d'être jetée au fond d'un humide cachot, n'ayant de nourri-ture qu'un pain grossier trempé de mes larmes! mais, hélas! reçue dans un palais superbe, comblée d'honneurs, entourée de respects, traitée en souveraine..... — Eh bien! ma fille, d'où viennent ces pleurs et ces gémissements? continuez votre récit, et nommez-moi ce généreux vain-queur dont le joug est si doux aux Chré-tiens? — Mon père, que me demandez-vous? Ce vainqueur si grand, si terrible, auquel nulle perfection ne manque, hors la lumière de la foi; ce héros superbe, qui sait se faire également craindre, ad-mirer, et bénir par ses ennemis; ce prince, digne objet de l'affection de Guillaume, dont l'image, toujours présente à ma pensée, règne en souveraine sur mon âme, et me poursuit jusqu'aux pieds de ce Dieu ici présent..... Que dis-je! je m'é-gare..... Mais non, mon père, je n'ai plus rien à vous apprendre; vous avez entendu mon secret et mon crime. » En parlant ainsi, elle cache sa face contre terre et couvre de poussière l'or de sa chevelure. « Humilie-toi, ma fille, ré-pondit l'ermite, car ton crime est grand en effet; cependant ne perds pas courage, car celui qui est la lumière, la vie, et la force des cœurs qui le cherchent et qui l'aiment, peut te rouvrir la voie de son salut et te rendre la perfection de son saint amour; mais explique-toi; ce vain-queur qui donne des chaînes aux Chré-tiens ne peut être qu'un Musulman; par quel affreux miracle, ô fille chrétienne! un Musulman s'est-il emparé de ton cœur? — Mon père, que vous dirai-je? Dès le pre-mier instant où je le vis, je conçus de nou-velles pensées, des pensées qui m'avaient été inconnues jusqu'à ce jour; j'appris qu'un Sarrazin pouvait être regardé sans horreur; insensiblement j'appris qu'il pouvait posséder toutes les vertus; j'ap-pris enfin qu'il pouvait être aimé... L'ha-bitude d'une vie pure et sainte, et la pré-sence de l'archevêque de Tyr, me retin-

rent longtemps sur le penchant de l'abîme; mais quand ce digne prélat m'eut quittée, je ne sais si un esprit d'aveuglement et d'orgueil s'empara de moi, ou si les circonstances où je me trouvais me firent une loi de m'approcher de la séduction; mais obligée de paraître souvent en la présence de Malek Adhel..... — Malek Adhel! as-tu dit? interrompit l'ermite en frémissant; Malek Adhel! le frère de Saladin, de ce tigre d'Orient qui dévore tous les Chrétiens; Malek Adhel! qui cent fois trempa sa main impie dans le sang de tes frères, et dont la redoutable épée a reculé l'empire de l'enfer? — Chacun de ses forfaits, mon père, est un arrêt de réprobation contre moi, puisqu'ils n'ont pu m'empêcher d'aimer Malek Adhel. De vous dire comment cet amour s'est emparé de mon cœur, je ne le saurais; il me semble que tout ce qui m'entourait m'instruisait à l'aimer : c'étaient les bénédictions dont la reine, ma sœur, payait ses bienfaits, les louanges que lui prodiguaient tous nos Chrétiens; c'était surtout la secrète complaisance que je remarquais pour lui dans le cœur de Guillaume : l'unanimité de ces suffrages me fit connaître un orgueil que je n'avais jamais connu pour moi, et enflèrent mon âme de vanité et de joie, en voyant que tout autour de moi justifiait ma faiblesse; j'imprimais dans mon souvenir le récit de toutes les grandes actions de Malek Adhel; je recueillais son image dans le fond intime de ma pensée; enfin je m'accoutumai à la vue de son amour. Ce fut alors que mon égarement s'augmenta au point que, dans mes heures de solitude, Malek Adhel était toujours auprès de moi; la marche du temps me semblait changée; je vivais éperdue dans l'oubli de toutes les choses du monde, comme s'il n'y avait eu que lui de créature sur la terre. Cependant j'avais souvent des retours vers Dieu, je le conjurais de me donner des forces, mais il ne m'en donnait pas. Des pensées qui me faisaient horreur entraient aussi facilement dans mon esprit qu'elles en sortaient avec peine; enfin, au lieu de ce pain des anges dont je me

nourrissais autrefois, je me su
duite à manger d'un pain de dou
vert de la cendre de la pénitenc
mortalité, et les jours d'afflict
atteinte. — Ah! reprit l'ermite
d'affliction sont le partage de
désobéit; et, je le demande ave
est-ce qui s'est opposé à Dieu
bien trouvé? Mais, ma fille,
quelle raison vous donniez-v
vous permettre de continuer à
lek Adhel? — Mon père, je ne
n'y connais rien; je le voyais e
— Mais, était-ce la vue de la
votre amant qui enlevait votre
Je ne regardais pas à cette b
Etiez-vous séduite par des
plaisirs, de grandeurs? — Ell
venaient pas dans l'esprit. — A
siez-vous donc quand vous étie
lui? — J'aimais. — Mais ne son
pas alors que le *devoir*, *la religi*
faisaient *un crime de cet amour*
père, j'y songeais sans cesse.
bliiez-vous que cet homme étai
au joug de l'enfer, et l'ennemi
Dieu? — Cette affreuse pensée
jours devant mes yeux. — Eh b
faisiez-vous alors? — Je pleura
père, et j'aimais encore. — Ma
feu criminel qui vous dévore et
nit n'est qu'une faible image de
l'enfer réserve aux pécheurs qui
rent dans leurs iniquités. Ah! p
malheureuse égarée, as-tu dési
des biens de ce monde? ne sa
qu'ils ne sont que vanité; que q
ne boira que de cette eau sera
altéré; qu'il disparaîtra comme
s'évanouira comme une vision;
qui l'auront vu se demanderont
il? Tandis que la mémoire de
demeurera toujours parmi les h
et sera là-haut *triomphante a*
ayant combattu pour une réc
éternelle[1]. — Ah! mon père,
dirai-je? je ne sais point expliqu
j'éprouve : c'est un mélange inot
tes les oppositions, une union d

[1] Sapience.

de plus terrible et le ciel de
je suis entraînée vers ce qui
reur, je vois un abîme, et je
tomber; je souffre jusqu'à
je me plais dans mon tour-
is venue à travers tous les
demander des forces contre
l, et je tremble que vous ne
ez; enfin, dans ce moment où
a m'annoncer les vengeances
irrité, quand je découvre en
le redoutable avenir que je me
cœur rebelle s'élève par la
ul amour au-dessus de ces
eurs, et jusque dans le tribu-
nitence, rempli de l'image de
el, se perd, se fond en elle, et
désirer d'autre bien.... — Ar-
eureuse, s'écria l'ermite. »
erge ne l'entendait plus; épui-
fatigues de sa route, et plus
le combat que la religion livre
ns son cœur, ses forces vien-
bandonner; elle est tombée
ssance sur la terre, une sueur
e sur son front, ses mains et
ont pâles et glacées; elle ne
s. L'ermite craint qu'elle ne
n heure dernière; il s'émeut
l tremble qu'elle n'expire dans
réprobation : « O Eternel!
un accent suppliant, ne pren-
as pitié de la faiblesse d'une
éature? la condamnerez-vous
? Attendez du moins, avant
r à vous, attendez qu'elle se
ie. » Il court alors à la fontaine,
au dans le creux de ses mains,
e venir en inonder le visage de
. Elle tressaille et se ranime;
es yeux et s'écrie : « Où suis-
itté la terre? n'entends-je pas
rompette qui m'appelle devant
Dieu? vais-je être précipitée
s dans le séjour des éternelles
— Reprends courage, fille du
dit le compatissant cénobite;
ant toi ce Dieu mourant sur
est pour ta faute qu'il est là,
effacer tes souillures qu'il a
ang, c'est pour te sauver qu'il
s'est immolé; il n'y a point de péchés que le feu d'une si ardente charité ne consume; ne sais-tu pas qu'il pardonna à Madeleine, aux Publicains, à tous ceux qui pleuraient sincèrement sur leurs iniquités? N'a-t-il pas dit qu'il était venu, non pour appeler les justes, mais les pécheurs, à la pénitence? et ne sais-tu pas aussi que quand la pénitence est vraie et entière, elle peut en quelque sorte s'égaler à l'innocence? Repens-toi donc, ma fille, autant d'avoir manqué de confiance en la miséricorde de Dieu, que de l'avoir offensé par ton coupable amour; que cette eau qui t'a rappelée à la vie te la rende doublement; qu'elle soit un nouveau baptême qui efface tous tes péchés : et vous, mon Dieu! quoique ce cœur soit un temple bien indigne de votre majesté, puisqu'il n'est rempli que des ruines que la passion y a laissées, daignez y rentrer, et, en y rentrant, vous en réparerez les brèches, et vous lui rendrez sa première perfection et son ancienne magnificence.... O créature régénérée, lève-toi maintenant, car te voilà en paix avec le Seigneur ton Dieu. » Elle se lève, regarde autour d'elle d'un air surpris, fait quelques pas, et, apercevant du côté de l'Orient les premiers feux du soleil qui dardent dans la mer, elle s'écrie, animée d'un saint transport : « Un nouveau jour m'éclaire, et l'espérance est rentrée dans mon cœur. » Puis, tombant à genoux d'un air humble et résigné, elle ajoute : « Ordonnez, mon père, me voici soumise à tout ce que vous croirez devoir m'imposer pour me rendre digne de la charité toute divine qui consent à pardonner mes erreurs. — Il faut commencer par étendre et tirer le voile sur votre âme, afin que, n'ayant aucune vue sur les créatures, elle demeure seule avec Dieu. C'est avec ce dépouillement de toute autre pensée qu'il faut entrer dans le saint sanctuaire; et pour le pouvoir, ma fille, il faut surtout vivre à jamais séparée du musulman Malek Adhel. — Mon père, sans doute je ne le reverrai plus; en ce moment il s'éloigne de l'Egypte, il marche vers son frère. — Et comment a-t-il consenti à se

séparer de vous? comment ne vous a-t-il pas emmenée à sa suite? — Il voulait bien que je l'accompagnasse en Syrie; mais j'avais fait vœu de le quitter, de venir près de vous, et, comme il s'opposait à mon voyage, je me suis échappée sans son aveu. — Et vous êtes sûre de ne pas le retrouver au Caire? — Assurément, mon père; lorsqu'en revenant de Memphis il aura appris mon départ, pressé d'obéir aux ordres de Saladin, il n'aura pas attendu mon retour. — Et les ordres de Saladin l'appellent aux combats; c'est contre les Chrétiens qu'il marche? —Mon père, je le crois. — Et cette pensée, ma fille, ne vous le fait-elle pas haïr? » La vierge rougit, baissa les yeux, et répondit d'une voix faible et timide : « Pas encore, mon père.—Dans cette disposition, reprit l'ermite, si vous deviez retrouver le prince au Caire, j'aimerais mieux vous voir expirer au sein de ces déserts, que de vous y laisser retourner; mais puisqu'il n'y est plus, que le moment où vous le reverrez est sans doute très-éloigné... — Peut-être même ne viendra-t-il point; j'espère obtenir du prince, pendant son absence, de me laisser retourner au camp des Croisés; alors je repartirai pour l'Angleterre sur le premier vaisseau, je me jetterai dans mon cloître. — O ma fille! interrompit le solitaire, si jamais tu rentres dans ce port, tu seras sauvée... En attendant, livre ton cœur au guide céleste, qui est la sagesse qui nous instruit, la sentinelle qui veille pour nous, la paix qui nous calme, et la portion d'héritage qui nous doit échoir; bannis de ta pensée le souvenir de Malek Adhel. — Mon père, dépend-il de moi de l'en bannir? — Si tu le veux, ma fille, si tu le demandes, si tu le désires sincèrement; quand nous disons que Dieu refuse d'aider notre faiblesse et d'exaucer nos prières, nous nous mentons à nous-mêmes, et la vérité n'est point en nous, car il est écrit : *Tout ce que vous demanderez à Dieu, ayant la foi, vous l'obtiendrez*[1]. »

L'ermite allait continuer, quand des cris tumultueux frappent soudain son oreille et suspendent la parole sur ses lèvres. Il s'étonne, il écoute; il entend un cliquetis d'armes : « Dieu ! s'écrie-t-il, après tant de jours de paix, faut-il voir la solitude de ces rivages troublée par des assassinats? — Qu'est-ce, mon père, que ce bruit terrible? s'écria la princesse effrayée. — Une horde de Bédouins homicides, sans doute, qui, ayant aperçu au loin dans le désert ta petite caravane, sera venue la surprendre pendant son sommeil. Je cours au milieu du combat offrir à Dieu les restes de ma vie en secourant des Chrétiens; toi, ma fille, enfonce-toi dans les profondeurs de cette caverne, cache ta céleste beauté à des brigands impies qui ne respectent rien. » Il dit, et se prépare à sortir; mais déjà à la porte de la grotte se présentent plusieurs Arabes demi-nus, le sabre à la main, couverts de sang, et jetant d'avides regards dans l'intérieur de l'humble cellule; il n'y a là ni or, ni argent qui puisse tenter leur cupidité; mais la jeune fille qu'ils aperçoivent est d'un prix au-dessus de tous les trésors, ils se préparent à la saisir, l'ermite se jette au-devant d'elle la contenance courroucée, les regards étincelants; il élève un crucifix au-dessus de sa tête, et, rempli de l'esprit divin, il s'écrie d'une voix tonnante : « Téméraires, arrêtez! car j'atteste le Dieu suprême, ce Dieu ici présent, que le premier d'entre vous dont la sacrilége audace osera toucher cette fille, sera foudroyé à l'instant. » A cette menace, Mathilde joint ses timides supplications, demande grâce, et se défend avec ses prières et ses larmes. Les Bédouins étonnés, interdits, s'arrêtent; leur férocité est adoucie, leurs desseins sont suspendus; les êtres les plus faibles, un vieillard, une vierge, ont vaincu leur courage; oui, ils l'ont vaincu, car cette faiblesse est soutenue des deux plus fortes puissances dont le ciel ait armé la terre, l'innocence et la religion.

Cependant, au moment où la troupe immobile commençait à bannir la pitié et à poursuivre son affreux dessein, s'é-

[1] S. Matthieu.

[redacted]

lance au milieu d'elle un guerrier terrible, l'œil en feu, revêtu d'armes menaçantes, et le bras chargé d'un sanglant cimeterre; il attaque les Arabes, en fait un carnage horrible, disperse, détruit à lui seul la troupe entière; la mort et la victoire lui ouvrent le chemin jusqu'à la princesse; plus prompt que l'éclair, il la saisit, l'enlève, la transporte au milieu des décombres, d'un mouvement si rapide que l'ermite l'a déjà perdu de vue avant d'avoir eu le temps de former une pensée; il aperçoit seulement les Arabes fuyant de tous côtés, éperdus de terreur, et faisant retentir la solitude du rivage du grand nom de Malek Adhel. L'ermite frémit sur le sort de la princesse, et pleure de ce que le désert et les assassins ont épargné sa vie. Cependant les corps expirants des Arabes et des Chrétiens n'arrêtent point la marche impétueuse du héros; il ne voit que Mathilde, il ne songe qu'à ses dangers; il la pose sur un cheval superbe, se place derrière elle, d'une main la presse contre lui, saisit de l'autre la bride du coursier, et suivi de quelques soldats musulmans, s'éloigne au grand galop de cette scène de carnage.

Le trouble de Mathilde est au comble. La grotte du solitaire, le solitaire lui-même, la surprise des Bédouins, les cris des combattants, la vue inopinée de Malek Adhel, lui semblent autant d'illusions qui la remplissent de leurs impostures : mais en est-ce une aussi que cette main qui la serre si tendrement, et contre laquelle son cœur bat avec tant de violence? Elle s'efforce de le croire, et demeure immobile, silencieuse, de peur qu'un mot, un geste, ne rompent l'enchantement, et, en la rendant à la vérité, ne la rendent à sa faiblesse, à l'amour, à la présence de Malek Adhel, enfin à tout ce qui composait le danger terrible qu'elle a fui au désert, et qui, plus terrible que jamais, revient la menacer encore, et lui ravir peut-être tout moyen de salut.

CHAPITRE XXII.

Le soleil était au milieu de sa course, lorsque le prince arriva au pied du Colzoum : il s'arrêta alors pour donner un peu de repos à Mathilde; une mère n'a point pour son enfant une sollicitude plus tendre; il s'inquiète de la voir exposée à l'ardente chaleur du jour, et regarde autour de lui s'il n'y a pas, dans les rochers du Colzoum, quelque enfoncement où il puisse la mettre à l'abri : au-dessus de quelques rocs brûlés, il aperçoit un bouquet de sycomores et de tamarins, aussitôt il quitte son cheval, et sans se séparer du fardeau précieux qu'il tient toujours embrassé, il gravit la montagne, atteint l'ombre, y place la princesse, et s'éloigne à quelque distance.

Alors seulement Mathilde revient à elle, et se rappelle ce qui s'est passé, mais elle ne peut comprendre par quel inconcevable prodige Malek Adhel a paru tout-à-coup pour la sauver des mains des Arabes : et l'ermite, que sera-t-il devenu? qu'aura-t-il pensé de cet événement? Mais, hélas! existe-t-il encore? N'aura-t-elle été interrompre le repos de sa solitude que pour lui apporter la mort? Et ses chers, ses fidèles Anglais, elle n'en voit aucun autour d'elle; auraient-ils tous péri dans le combat, et seraient-ils, ainsi que le duc de Glocester, les victimes de leur dévouement à son service? Tandis qu'elle s'occupe et s'inquiète de toutes ces pensées, elle voit revenir le prince, la tête nue, le front couvert de sueur et de poussière, et portant entre ses mains son casque plein d'une eau fraîche et pure, il le présente à la princesse; elle le regarde avec un mélange de surprise, de reconnaissance, et d'embarras. « Mon Dieu! s'écrie-t-elle, si ce que je vois n'est pas une illusion, s'il y a quelque réalité dans les événements de ce jour, qu'ils sont terribles, et que je dois en redouter les suites! Quel sera le sort de ce vénérable solitaire? quel sera celui de mes fidèles Chrétiens? et le mien, ô mon Dieu, à présent, que sera-t-il? — Mathilde, répond le prince, consentez à boire cette eau, elle

calmera le trouble de vos esprits, et vous permettra de prêter une oreille plus tranquille à ce que je vais vous dire. » La princesse pose ses lèvres sur le vase de fer, et rafraîchit sa poitrine oppressée. « Maintenant, continue Malek Adhel, attendons, avant de nous mettre en route, que la brise de mer nous apporte un peu de fraîcheur : je profiterai de ce temps pour vous reprocher votre imprudence : ah! si elle n'exposait que ma vie, Mathilde, je ne vous la reprocherais pas. » Il s'arrête; elle est frappée de sa profonde tristesse; elle cache son visage entre ses mains, et répond d'une voix un peu émue : « Hélas! j'espérais que ce voyage n'aurait eu des dangers que pour moi; j'espérais que vous, surtout, n'y seriez point exposé, et que quand votre frère vous attendait, aucune considération n'aurait pu vous retenir. — Vous l'espériez, Mathilde, interrompit-il vivement, je vous ai donc bien mal exprimé mon amour, puisque vous pouvez croire qu'il y a quelque chose de plus fort que vous dans mon âme. Ah! quand je suis rentré au Caire, et que j'ai appris votre départ, que je n'ai pu douter que vous marchiez vers le désert, ai-je pensé à mon frère, à ses ordres, aux combats, à ma gloire? Non, Mathilde, je n'ai pensé qu'à vous; j'ai volé sur vos traces sans écouter les murmures du peuple et de mon armée; mes braves soldats voulaient bien m'arrêter, ils me montraient la colère de Saladin; mais qu'importe sa colère, qu'importe qu'il demande ma tête, pourvu que Mathilde soit sauvée : j'espérais vous rejoindre plus tôt, vous ramener malgré vous avant que vous eussiez atteint le terme de votre voyage; mais dans ces vastes déserts où nulle route n'est tracée, je me suis égaré. Ah! Mathilde, que ne sommes-nous partis ensemble comme je le voulais, nous toucherions aux tentes de Saladin, et tout un peuple ne vous reprocherait pas ma désobéissance. » Il s'arrête, il ne veut pas faire passer dans l'âme de Mathilde toutes les craintes dont il est déchiré; il ne veut pas lui dire que, pour la suivre, il a usé de violence; que son armée, indignée, s'opposant à son départ, voulait le forcer à marcher en Syrie; que des cris menaçants se sont fait entendre contre Mathilde, et qu'ayant choisi pour l'accompagner ses plus fidèles soldats et ses plus dévoués serviteurs, il n'a pas encore la pleine confiance de leur respect et de leur zèle pour celle qu'il aime. Mathilde lui demande comment, ayant été égaré dans sa route, il a pu trouver la grotte de l'ermite. « Etant arrivé sur le bord de la mer Rouge, dit-il, à une grande distance du monastère ruiné, pour l'atteindre j'ai toujours côtoyé le bord du rivage; enfin ce matin, aux premiers rayons de l'aurore, j'ai entendu le cri des Bédouins, ce cri forcené avant-coureur des massacres; je me suis précipité de ce côté; toutes les frayeurs déchiraient mon sein; j'arrive à travers les ruines; vos Chrétiens, surpris au sein du sommeil, sont les victimes des Bédouins; le duc de Glocester, percé d'un coup mortel, me voit, me reconnaît, se soulève, et me montrant la grotte : *Sauvez la princesse*, me dit-il, et il tombe sans vie. J'ordonne à mes soldats de secourir vos amis; ils obéissent, et je vole vers vous.... Quel affreux spectacle! Mathilde, l'idole de mon cœur, prête à tomber entre les mains d'une horde barbare! Ah! si je fusse arrivé trop tard, si un seul de ces brigands eût osé porter sur vous une main sacrilége!.... Mathilde, je t'ai vengée, j'ai donné la mort à tous ceux qui t'avaient osé regarder; faible expiation d'une si téméraire audace! — O fidèle ami de mon frère, noble duc de Glocester! s'écrie Mathilde en pleurant, j'ai donc causé ta mort, c'est pour moi que tu es venu expirer sans gloire au fond des déserts; et tous les Chrétiens ont-ils donc péri avec lui, je n'en aperçois aucun ici? — J'ai laissé presque toute ma troupe auprès d'eux, répondit le prince; je serais resté moi-même pour les défendre, si ma première pensée n'eût été de songer à vous. » Mathilde pleure sur les infortunés qu'elle a exposés à la mort; elle se reproche de les avoir attirés dans le désert pour les y abandonner à leur détresse. « Ah! lui dit le prince, de quel secours votre présence

leur serait-elle? ne pleurez pas, Mathilde, sur le danger auquel je vous ai arrachée, mais sur celui qui vous menace; j'entends le vent du midi prêt à s'élever; je vois au sud de l'horizon des colonnes de sable et des nuages rougeâtres.... Je frémis, je tremble; ô Mathilde! jusqu'au jour où je vous ai connue, je n'avais jamais tremblé. » Dans l'espoir d'éviter l'ouragan, en dirigeant sa route vers le nord, Malek Adhel quitte la montagne et rejoint ses soldats avec Mathilde : il les trouve frappés de terreur à la vue des signes funestes qui s'élèvent autour d'eux; les chevaux, plus effrayés encore, accablés, haletants, refusent absolument de marcher : le prince, convaincu que tout retard peut être funeste, se résout à fuir avec ses seuls chameaux; mais les soldats s'y refusent, ils ne veulent point faire la route à pied, et pour ne point abandonner leurs chevaux, ils proposent de se réfugier au sommet du Colzoum; mais Malek Adhel, qui ne voit autour de lui qu'une vingtaine d'hommes, et qui sait que les cavernes de cette montagne sont le repaire des bêtes féroces et d'intrépides brigands, ne veut point exposer Mathilde à leurs attaques, et il commande le départ : la troupe hésite encore; pour l'encourager, le prince déclare que lui-même marchera à pied : ce généreux exemple déternine tous les soldats, et il n'en est aucun qui ose reculer devant des fatigues auxquelles son maître ne craint pas de s'exposer.

Voilà la caravane en route; elle garde un profond silence; nul n'ose dire les dangers qu'il prévoit et les craintes qu'il éprouve : Malek Adhel marche auprès du chameau qui porte Mathilde, et que précèdent trois autres chameaux chargés d'outres pleines d'eau, d'une tente, et de provisions pour la route; les soldats suivent après l'œil morne, la contenance triste, et comme prêts à se révolter.

Cependant la journée se passe sans accident, la nuit approche, et les craintes cessent; mais les voyageurs viennent d'entrer dans le passage le plus dangereux, dans le vaste désert de sable : si le lendemain les avant-coureurs de l'ouragan se remontrent encore, le péril sera presque sans remède; il faut donc se hâter de sortir de ce lieu terrible. Les soldats demandent à marcher toute la nuit; le prince aussi voudrait bien se hâter, mais comment ne pas donner quelques moments de repos à Mathilde? supportera-t-elle une si longue fatigue? Elle est couchée sur le chameau, presque sans mouvement, pâle, respirant à peine, et prête à expirer de lassitude. Malgré les murmures de sa troupe, Malek Adhel ordonne qu'on fasse une halte; il fait planter sa tente au milieu du désert, étend son manteau sur le sable, et conjure Mathilde d'essayer de dormir quelques heures. Forcés de suspendre leur marche, les soldats s'abandonnent au sommeil : le prince seul, debout, en dehors de la tente, veille, dans la crainte d'une surprise, et contemple avec la plus douloureuse anxiété cette toile qui renferme tout ce qu'il aime, et ces sables enflammés qui menacent ses jours. A cet instant, tout est calme, tout est tranquille, la lune éclaire un sol nu et aride, où la froide bise de la nuit ne trouve pas une seule herbe à agiter, pas un seul rameau où elle puisse frémir et former un bruit. Le silence règne au désert, et n'est interrompu que par le rugissement lointain des tigres et le cri triste et perçant de l'autruche, qui semble annoncer que le jour de la calamité est près, et que les malheurs qui doivent arriver se hâtent.

Cependant Mathilde ne dort pas tranquille, ses songes sont troublés par l'image des périls qui l'entourent; et ce n'est pas ceux dont le prince lui a parlé qu'elle redoute le plus. Tandis qu'elle repose, qui est-ce qui veille sur son innocence? Est-ce donc sur la foi, sur l'honneur d'un Musulman qu'elle compte, ou bien sur la protection de Dieu? mais si son amour pour Adhel l'en a rendue indigne, elle sent qu'elle doit y compter moins que jamais. Agitée par cette crainte, elle ne cherche point un nouveau sommeil, et, se levant de sa couche, elle entr'ouvre sa tente, pour s'assurer de ce qui se passe autour d'elle. A

la clarté de la lune, elle distingue tous les soldats endormis sur le sable; un seul homme est debout à la porte de la tente, il lui tourne le dos, et cependant elle n'a pas eu besoin de regarder le triple panache qui s'élève au-dessus de son casque, pour reconnaître Malek Adhel. Elle laisse retomber aussitôt la toile qu'elle avait soulevée, et se demande, dans une sorte de vague inquiétude, pourquoi Malek Adhel veille seul auprès d'elle. Cependant elle relève la toile pour le regarder encore : il était toujours à la même place, immobile, debout, et appuyé sur son sabre; et, sans s'expliquer encore tout ce qu'elle craignait, il lui semble qu'elle doit être rassurée, et que la plus grande des injustices serait de former un soupçon sur l'honneur de Malek Adhel. Mais, en s'accusant ainsi ce nom lui échappe; le prince se retourne, voit Mathilde éveillée, et se précipite auprès d'elle : « Ma bien-aimée, lui dit-il, est-ce l'inquiétude qui trouble votre sommeil? — Oui, répond-elle; mais maintenant il me semble que je ne dois plus en avoir. » Malek Adhel n'entend pas le véritable sens de ces paroles, il ne songe qu'aux dangers du désert; pour les lui éviter, il donnerait son sang, sa vie. « Hélas! dit-il, je ne partage point votre sécurité; qu'il me paraît effrayant et terrible, le danger qui vous menace! Vous adorer, vous perdre, sentir tout mon courage inutile pour vous sauver.... voilà quelle est ma situation, voilà quels sont les tourments que mon amour me cause; mais, Mathilde, vous n'avez aucune pitié des tourments de mon amour. » La princesse appuie ses deux mains sur son cœur, et, levant les yeux au ciel, elle dit : « O mon Dieu! que n'ai-je mérité ce reproche, je ne serais pas si coupable devant vous. — Eh bien! lui dit-il, si tu plains l'affreuse amertume qui remplit mon cœur, adoucis-la, tu le peux; oui, même en ce moment, si tu me dis que tu m'aimes, j'aurai cessé d'être malheureux. — Prince, répond Mathilde avec une sage modestie, ce moment où nous sommes est celui du courage, et non de la faiblesse; de la pénitence, et non de l'endurcissement; de la mort peut-être, et non des coupables amours : la foudre de Dieu nous entoure, il ne faut peut-être qu'un mot, que ce mot que vous me demandez, pour la faire tomber sur nous... Rompons, rompons cet entretien, abandonnons de criminelles pensées, et ne songeons qu'à profiter de la fraîcheur de la nuit pour nous éloigner d'ici. — Vous avez si peu dormi, Mathilde, répond le prince avec tristesse, que ce trop court repos ne vous aura pas donné la force de vous remettre en route. — Ah! reprit-elle involontairement, ce n'est pas pour soutenir la fatigue que je crains d'en manquer. » Le prince veut lui répondre, elle ne le permet pas, et sort vivement hors de la tente. Les soldats s'éveillent, les chameliers rechargent les chameaux, et la caravane se remet en route dans le même ordre que la veille.

Mais à peine les *premiers rayons du jour commencent-ils à éclairer la terre*, qu'on aperçoit d'énormes *colonnes de* sable, qui tantôt courent avec une prodigieuse rapidité, tantôt s'avancent avec une majestueuse lenteur; bientôt le soleil en les pénétrant leur donne l'air de véritables colonnes de feu, et la rougeur de l'air semble annoncer le terrible vent du midi. A l'aspect de ces sinistres présages, les murmures éclatent hautement; plusieurs soldats proposent de jeter la tente et une partie des provisions au milieu du désert, afin de fuir avec plus de vitesse. Troublée par la frayeur et le fanatisme, la troupe entière fait bientôt entendre que tant de malheurs ne leur sont envoyés que pour les punir des soins extraordinaires qu'on les force de prodiguer à une Chrétienne; ils vont même jusqu'à dire, que si elle demeure plus longtemps parmi eux, Mahomet les engloutira tous dans le sable. A ces insolentes paroles, Malek Adhel est transporté de fureur, il tire son glaive, et regardant ses soldats avec des yeux étincelants : « Je jure, dit-il, d'abattre la tête du premier d'entre vous qui osera prononcer un seul mot contre la personne

ı princesse d'Angleterre. — ; voir la Mecque de ma vie, ı des plus mutins, si j'enten-n Musulman traiter de per-ies ces adorateurs du crucifié, ıt leur pays pour inonder le érable! interrompit le prince ant devant lui et levant le sa-te, tu as vu ta dernière heure. ieu! qu'allez-vous faire? s'é-le; au nom du ciel et du repos ntière, grâce, grâce, ou je ıstant. » Aux accents de cette le prince s'arrêta tout-à-coup, avec indignation le tremblant ηu'il foulait aux pieds : « Vil terre, lui dit-il, lève-toi, et à la princesse, car il n'y avait ıonde qui pût fléchir ma co-garde-toi bien de la rallumer tinua-t-il d'une voix forte et car je déclare, sur la tête du u'il n'y a point de prières qui 'engager à pardonner deux tion du prince, son accent, , intimident tous les soldats; ıt, mais non sans peine, et noins la crainte de la mort rstition fanatique, qui, dans eur rend la soumission si dif-ls pas bravé vingt fois le fer : intrépidité, et ces mêmes i tremblent à l'aspect d'un ıé, ne sont-ils pas prêts à se ı la voix de leur chef, au mi-illons chrétiens? Mais ils sont ue les soins du prince pour 'ensent le Prophète; sans elle, oint désobéi aux ordres de Sa-ombattrait déjà. Les fléaux t menacés leur apparaissent avertissement salutaire du ui approche, et auquel ils ne irer de se soustraire qu'en sa-grande victime à la colère :.

nain, vers le milieu du jour, où le soleil, entouré d'un ourpre, semblait embraser rre pour la brûler de ses chameau de Mathilde se heurta contre une des roches semées dans ce désert, et en peu d'instants son pied enfla si prodigieusement, qu'il fut hors d'état de marcher. Le prince ordonne qu'on en prépare un autre; mais alors toutes les superstitieuses fureurs éclatent de nouveau, et d'une commune voix les soldats déclarent qu'ils n'obéiront pas; le malheur arrivé au chameau de Mathilde leur paraît un signe manifeste de la volonté du ciel. On ne peut refuser d'y croire, disent-ils, sans une horrible impiété; et comme il ne leur reste d'espérances de regagner la protection du Prophète qu'en immolant la Chrétienne, les plus hardis s'avancent vers elle, dans l'intention de la saisir; mais à peine l'impétueux Adhel a-t-il vu leur dessein, que, sans considérer l'inégalité du nombre, il s'élance, enlève la princesse de dessus le chameau, la soutient d'un bras, la défend de l'autre, et fait voler la tête du premier mutin qui ose approcher. A ce spectacle, les autres poussent des cris affreux, vomissent des imprécations contre l'étrangère qu'un grand prince préfère à ses propres sujets, et l'entourent pour lui arracher l'objet de son amour. L'intérêt de Mathilde éclaire l'aveugle ardeur de l'intrépide guerrier; s'il était seul, vingt hommes bien armés n'effraieraient pas son courage; mais à cause d'elle il a pensé qu'il pourrait succomber, et alors quel recours aurait-elle contre la rage de ces vils séditieux; il frémit à l'idée des outrages qu'elle aurait à souffrir, et, prenant son parti sur-le-champ, il recule quelques pas, dirige son glaive sur le sein de sa bien-aimée, et s'écrie : « S'il faut que cette vierge soit immolée, moi seul je la frapperai; mais en retirant ce fer tout sanglant de son cœur, je l'enfonce aussitôt dans le mien, et j'expire avec elle, en appelant la vengeance du Prophète sur vos têtes criminelles; et ne croyez pas, misérables, qu'il laisse la mort de votre prince impunie; au grand jour du jugement, vous paraîtrez tout couverts de ce sang que vous m'aurez forcé de répandre.— Non, non, interrom-

pirent les soldats en se prosternant devant lui, nous vous respecterons jusqu'à notre dernier soupir ; nous ne vous demandons que de nous sacrifier l'Infidèle qui vous arrache à tous vos devoirs ; à peine son sang aura-t-il rougi le sable, que nous déposons tous nos sabres à vos pieds, pour que vous disposiez de nos vies selon vos volontés. — O généreux Adhel ! s'écrie Mathilde, ne sacrifiez pas vos précieux jours à une infortunée qui n'a plus que peu d'instants à vivre; je sens que je vais mourir, votre dévouement ne me sauverait pas. Ah ! je vous en conjure, enfoncez ce glaive dans mon cœur ; mon Dieu, donnez-lui le courage de le vouloir, c'est ma dernière prière. » Elle dit, ses lèvres pâles se ferment, et la connaissance l'abandonne. La troupe rebelle s'approche de plus près, il s'en élève un cri : « Prince, nous jurons tous de mourir pour vous; montez sur un chameau, marchez à notre tête, la Chrétienne seule périra. — Elle ne périra point, interrompt Malek Adhel d'une voix terrible, ou je périrai avec elle; si vous faites un pas de plus vers nous, à l'instant nous tombons tous deux sans vie sur le sable. » Les soldats effrayés reculent à leur tour, ils ont effroi du sang de leur prince; il leur semble que ce serait pour eux comme un feu dévorant qui les consumerait dans ce monde et dans l'autre; les plus furieux n'osent proposer que d'abandonner le prince, avec celle qu'il aime, à la colère céleste qui le poursuit; les autres ne peuvent s'y résoudre, et frémissent à l'idée de livrer leur chef, leur maître, le frère de leur soudan, à une mort presque certaine, quand tout-à-coup l'un d'eux, comme saisi d'une inspiration divine, s'écrie : « Que hasardons-nous? si Mahomet lui pardonne, Mahomet le sauvera; s'il le laisse périr, c'est qu'il l'aura condamné. » Ces paroles les décident, les entraînent; ils laissent au prince le chameau blessé, la tente, trois outres pleines d'eau, quelques fruits secs, s'éloignent ensuite le plus promptement qu'ils peuvent avec les trois autres chameaux, et abandonnent ainsi le prince et la vierge dans l'immensité du désert.

Mathilde est couchée sur le sable, sans mouvement; le prince le voit, redoute un malheur plus grand, et cependant ne perd pas courage. D'un bras vigoureux il relève la tente, en forme un abri, y place la princesse, prodigue une partie de l'eau qu'on leur a laissée à la rappeler à la vie; mais ce n'est que quand l'air du soir commence à rafraîchir le désert, qu'elle se ranime et rouvre une paupière languissante. Son premier cri est pour Adhel : « Où est-il? demande-t-elle; est-il sauvé? — Il est près de toi, répond-il, il y est pour toujours. » Mathilde soulève sa tête, rappelle ses idées, regarde autour d'elle, ne voit que le prince, et ajoute avec une profonde tristesse : « Ils sont donc partis, et partis sans vous? — Ils m'ont laissé seul, Mathilde, mais non pas sans courage; ne t'alarme point, ma bien-aimée, tout espoir n'est pas perdu encore; la moitié de mes soldats marchent sans doute sur nos traces avec le reste de ta suite. De ceux-là j'en suis sûr; pour secourir des Chrétiens, j'ai dû choisir mes plus fidèles amis, et ceux qui viennent derrière nous ne m'auraient pas abandonné. Attendons-les ici jusqu'au jour; je craindrais, pendant l'obscurité de la nuit, de m'écarter de la route qu'ils doivent suivre; si demain, à la naissante aurore, ils ne sont pas arrivés, je te porterai dans mes bras à travers le désert; le chameau, quoique blessé, pourra nous suivre, et si nous pouvons avant la nuit atteindre le mont Kaleil, nous sommes sauvés; il faut nécessairement que ma petite troupe y passe pour se rendre au Caire; nous pourrons l'y attendre; là, nous trouverons une source d'eau, des fruits secs, et des grottes pour te garantir de l'ardente chaleur. — O mon Dieu! s'écrie la princesse avec un accent tendre et plaintif, regardez ce qu'il fait pour moi : il me donne sa vie, et vous me défendez de l'aimer! — Ah! reprit-il avec une tristesse passionnée, pourrais-tu croire à un Dieu qui te défendrait de m'aimer; va, sois-en sûre, si ton Dieu existe, si ton Dieu est le vrai Dieu, il est touché de notre amour, et sa

condamne pas. » Elle ne répond point,
e se lève, et sort de la tente : le firma-
ent étincelle du feu de mille étoiles.
Pourquoi, dit-elle, ne poursuivrions-
us pas notre route, le ciel ne nous
te-t-il pas assez de lumière pour nous
ider? — Non, Mathilde, la moindre
eur pourrait nous rejeter bien loin du
nt Kaleil, et nous perdre pour jamais;
ec le jour, je pourrai distinguer les va-
urs qui s'élèvent vers le sommet de
te haute montagne, peut-être aussi
têtes grisâtres des pyramides : alors,
narcherai avec assurance. Maintenant,
clarté de la lune ne me permettant d'a-
rcevoir que les objets qui nous entou-
nt, et non ceux qui s'élèvent à l'hori-
, ne me fournit aucun point assuré
i puisse m'indiquer ma route. » Ma-
lde n'insiste plus, elle s'appuie contre
tente, et jette des regards de douleur
la vaste étendue du désert; tous les
ngers qui les menacent tournent au
ofit de l'amour; car c'est l'amour qui
exposé le prince, c'est pour elle qu'il
oulu mourir, c'est à cause d'elle qu'il
urra peut-être; cette pensée, qui re-
t sans cesse, remplit son cœur d'une
tion qui l'effraie. N'osant exprimer
raintes, ni adresser hautement ses
s au ciel, elle se jette à genoux en
nt en larmes. Le héros s'approche
il lui prend la main; le trépas qu'il
t ne sert qu'à redoubler sa passion,
d tout disparaît à ses yeux, qu'il
resque plus d'espoir de vie dans
s, l'amour, qui reste seul, n'en
t que plus de force. « Mathilde,
, écoute-moi : nous sommes seuls
le, perdus ensemble dans ces
s déserts; peut-être le soleil de
ous apportera-t-il la mort, et
-nous pas finir un autre jour;
mée, faudra-t-il quitter la vie
été uni à toi? » Mathilde n'en
davantage; elle se lève, le Dieu
t d'invoquer prête à toute sa
quelque chose de sa sainte
bout, devant le prince pros-
t elle, elle lui dit : « Malek
s aime; Dieu a reçu dans le
tribunal de la pénitence cet aveu de ma faiblesse, cet aveu que je ne vous ferais pas entendre, sans doute, si la mort qui nous menace ne l'excusait pas; oui, Malek Adhel, je vous aime, et si vous étiez Chrétien, l'univers entier ne m'offrirait rien qui vous fût comparable; si vous étiez Chrétien, je préfèrerais ce désert avec vous à toutes les grandeurs que les rois du monde pourraient m'offrir; si vous étiez Chrétien, enfin, j'aurais désiré je l'avoue, que Dieu me permît de n'adresser qu'à vous ces mêmes vœux, par lesquels je devais m'enchaîner à lui : mais fussiez-vous Chrétien, Adhel, je n'en ferais pas moins ici à Dieu le serment solennel de demeurer fidèle à l'honneur, et de ne souiller ma vie d'aucun crime : qu'elle soit courte, mais qu'elle soit pure; et si je meurs demain, que j'expire du moins sans remords. » En prononçant ces paroles, l'amour brillait dans les regards de la vierge, mais c'était un amour plein de chasteté, et qui semblait s'être comme enveloppé d'innocence pour avoir le droit de se montrer. Quoique éperdu, enflammé, Malek Adhel, toujours aux pieds de Mathilde, n'ose lui adresser que des reproches : « Non, lui dit-il, tu ne m'aimes point; si tu m'aimais, tu serais touchée de mes pleurs, tu serais sensible à ma peine, tu ne me laisserais pas mourir dans le désespoir; si tu m'aimais, tu me préfèrerais à toi-même, et dusses-tu être coupable, tu voudrais l'être pour moi..... Mais qui te l'a dit, Mathilde, que la passion te serait reprochée, et que l'amour était un crime? qui te l'a dit que tu serait punie pour t'oublier toi-même, quand ton amant meurt à tes pieds?.... — Qui me l'a dit! interrompit la vierge avec enthousiasme, Dieu, Dieu lui-même. Adhel, ta voix est bien puissante sur mon cœur, mais celle du Dieu mort pour moi y parle plus haut encore : sans doute ce n'est pas trop de ses ordres pour résister à ton amour, et c'est ce qui fait ma gloire; mais c'est assez pour m'en donner la force, et c'est ce qui fait ma sûreté. » En parlant ainsi, la princesse, les yeux élevés vers le ciel, semblait s'être détachée

de la terre, et son maintien avait pris quelque chose de si imposant et de si pur, qu'elle apparut en ce moment aux yeux d'Adhel, comme l'ange du désert; il est étonné, ému; son âme est ébranlée, il s'écrie : « Sans doute tu dis vrai, Dieu s'est révélé à toi, c'est par ses inspirations que tu parles, c'est, armée de sa force, que tu te défends; tu es le temple vivant où il se tient enfermé; sa vérité est sur tes lèvres, fais-la couler dans mon cœur, pénètre-moi de sa lumière, rends-moi digne de t'appartenir. — Qu'entends-je! s'écria Mathilde en joignant les mains avec un mouvement passionné, tes yeux s'ouvriraient! Dieu, dans son infinie bonté, aurait touché ta grande âme! Oh! que cela fût vrai, que cela fût possible, et tu deviendrais l'objet de mon éternel amour, et je mettrais mon bonheur en toi plus que dans toutes les choses du monde, plus que dans tout ce qui n'est pas toi! ô Adhel! »

C'est ainsi que s'exhale la flamme que la vestale tenait cachée au fond de son chaste cœur. Le prince, à ses pieds, jure de vivre ou de mourir avec elle, et la supplie de s'engager par les mêmes serments. Elle ne répond pas encore, elle lui prend la main, la serre entre les siennes, et lui dit : « Es-tu Chrétien ?— Ah! lui répond-il dans une sorte de délire passionné, que me demandes-tu? n'es-tu pas maîtresse absolue de mon âme et de ma volonté? Sais-je ce que je suis, et puis-je en ce moment penser, vouloir autre chose que t'adorer et être ton époux? Oh! daigne, daigne me nommer de ce titre si doux. — Je ne le puis avant ta réponse; Malek Adhel, es-tu Chrétien? — Hélas! répondit-il, même au prix de ton amour je ne voudrais pas te tromper; Mathilde, je l'avoue, ta vertu m'étonne, et je crois qu'il y a quelque chose de divin en toi; mais pour te dire que je suis soumis à ta loi, j'en connais trop peu les devoirs; si elle m'imposait de trahir mon frère et de porter les armes contre ma patrie, je la rejetterais; mais sans doute elle ne me l'imposera pas : la religion qui a fait Mathilde ne doit pas faire des perfides; tout en elle doit être beau, sublime comme en toi; nomme-moi donc ton époux, Mathilde, afin que ce titre me donne plus de droits aux grâces de ton Dieu. »

La princesse est tout-à-coup vaincue par cette pensée; elle espère en effet ouvrir plus facilement la voie du salut à Malek Adhel, en unissant son âme à la sienne, et se flatte que le nom d'époux avancera sa conversion. Cependant, avant de se résoudre, elle invoque le Tout-puissant, lui demande des secours, lui montre tout son cœur, ce cœur si pur qui n'ose céder à l'amour qu'à la voix de la religion, et qui ne va prononcer le serment de l'hymen que pour avoir plus de moyen d'appeler à la lumière le plus grand héros du monde.... « Eternel! Eternel! » s'écrie-t-elle avec un accent suppliant. C'est tout ce qu'elle peut dire, car la vivacité des sentiments qui l'oppressent dépasse de beaucoup le langage des hommes. Le prince, humblement prosterné devant elle, demande au Dieu inconnu qu'il lui voit invoquer, de fléchir le cœur de Mathilde. Pendant leurs muettes prières, la lune verse son feu tranquille sur toute l'étendue du désert; aucun bruit, aucun son n'en interrompt le silence; il semble qu'au sein de ce calme et de cette solitude, Dieu doit mieux entendre les prières de l'âme qui l'implore, y mieux entendre sa voix. La princesse croit qu'elle a retenti dans son cœur; elle croit que Dieu lui-même lui commande de dévouer sa vie entière au salut du héros qui deux fois a voulu lui sacrifier la sienne; elle laisse tomber sa main dans la main du prince, les élève unies vers le ciel; détachant ensuite le reliquaire qui pend sur sa poitrine, elle le place devant les yeux de Malek Adhel, et s'écrie : « Ici, où toute la nature se tait, où toutes les créatures font silence, parlez-lui vous seul, ô mon Dieu! » Adhel tressaille; il y a quelque chose dans l'air et l'accent de la vierge qui vient d'étonner son cœur : c'est plus que de l'amour; il n'a jamais connu de pareilles émotions. Mathilde a deviné ce qu'il éprouve, elle s'écrie : « Et maintenant tu es digne d'être mon époux; je jure de n'en

s d'autre que toi, je jure à ce
a ce moment remplit de son
et de sa toute-puissance, et ce
on cœur....! » Elle s'arrête;
il ne peut parler, il est accablé
imable bonheur et d'un sen-
nnu. Mathilde est à lui, Ma-
on épouse. Mais en appelant
e désert, en le rendant témoin
iste union, en le plaçant entre
a vierge s'est entourée de tant
que devant le respect qu'elle
passion n'ose plus se faire en-
que les images de plaisirs et
s'effacent même de la pensée
lhel.

IAPITRE XXIII.

E va bientôt paraître, Malek
rra peut-être pas la fin de ce
ir; mais comment ne le bé-
, il le commence en nommant
a épouse. Ce nom, qu'il pro-
cesse, n'alarme point la pu-
vierge, car il a juré de fermer
' ses chastes attraits jusqu'au
: Guillaume consacrera leurs
t elle se repose avec confiance
l'époux à qui elle a tout pro-
e sacrifice de son innocence.
irage et de joie, Malek Adhel
départ; il se flatte d'arriver
ont Kaleil, et d'y attendre en
vane qui les suit. Il présente
quelques dattes et un peu
i bien-aimée, lui-dit-il, c'est
s nuptial que j'ai à t'offrir. »
avec mélancolie, et répandant
quelques gouttes d'eau, elle
De même que cette eau hu-
terre aride, puisse, ô mon
divine parole tomber comme
alutaire sur le cœur de mon
nis, jetant sur lui un regard
idre, elle lui présente le seul
ait à donner, le reliquaire sur
juré d'être à lui; elle l'attache
ur sa poitrine, en le conjurant
; se séparer de ce gage de sa
le promet, et alors, satisfaite
et pleine de confiance, Mathilde veut essayer de marcher; mais le prince ne le permet pas, il redoute pour elle les cailloux tranchants dont le désert est semé. Il la prend dans ses bras, il s'anime d'une force nouvelle, il ne craint plus rien. Mathilde ne partage point son espérance, mais elle se tait, penche sa tête sur la poitrine de Malek Adhel, ferme les yeux, et tombe par degrés dans une sorte de stupeur insensible; bientôt l'affaissement augmente, elle ne sait plus où elle est; elle a cessé de voir et les sables qui la menacent, et le soleil qui la dévore; ses combats, ses remords, sa patrie, son hymen, s'effacent de son souvenir; ses pensées se perdent dans le vide, et enfin, hors l'amour qui l'anime et l'époux qui la presse, l'univers entier a disparu pour elle.

Cependant, au bout de quelques heures elle croit sentir que le mouvement qui la transporte se ralentit; une crainte vague la frappe au cœur et l'arrache au néant où elle se perdait; elle ouvre les yeux, regarde le prince, s'effraie de son extrême pâleur, s'effraie bien plus du sang dont il est couvert. Elle s'écrie, en s'arrachant précipitamment de ses bras : « O ciel! qu'est-il arrivé? mon Adhel, mon époux, dis-moi, quel monstre t'a blessé? — Mathilde, je t'en conjure, calme-toi; tes craintes me font mille fois plus souffrir que mon mal; je suis bien, très-bien.... » Il dit, et cependant une sueur froide coule sur son front : il tombe sur ses genoux, et, regardant Mathilde, il lui sourit et s'efforce de la rassurer, en ajoutant d'une voix affaiblie : « Je suis bien, très-bien. » Cependant le sang coule toujours; la fatigue, la chaleur, l'agitation, ont brisé un vaisseau dans sa poitrine; et Mathilde, saisie d'effroi en reconnaissant la cause de son malheur, prodigue sans espérance des soins inutiles, et demande à Dieu de ne pas permettre qu'elle survive à ce qu'elle aime. Malek Adhel voit sa douleur et cherche à l'adoucir : « Ma bien-aimée, dit-il, je reprends des forces, essayons de marcher encore, le mont Kaleil n'est pas loin. — Non, reprit-elle, non; mourons plutôt

ici; mourir ensemble, Adhel, n'est pas le plus grand des malheurs : ah ! si un jour il fallait te quitter, avec quelle ardeur je redemanderais au ciel cette mort qui va nous unir. » Ainsi, en voyant le tombeau s'ouvrir devant elle, Mathilde trouve la force et la volonté de dire combien elle aime, et son tendre cœur se plaît dans une mort qui lui permet de montrer tout son amour ; mais plus cet amour se montre, plus il ranime dans l'âme de Malek Adhel le désir de vivre. Soutenu par la princesse, il se relève, et s'efforce de découvrir la tête chauve et grisâtre du mont Kaleil ; il appelle, il implore et le ciel et la terre ; rien ne paraît, rien ne répond, et ses cris perdus sur une plaine rase ne lui sont pas même rendus par les échos. Découragé par ce silence et plus encore par l'espace effrayant qui le sépare du monde, il s'approche de Mathilde, s'assied à son côté, se résout à mourir ; et elle, doucement penchée vers lui, avec l'accent le plus tendre, lui dit que cette heure où elle ose l'aimer sans crainte serait la plus douce de sa vie, s'il voulait lui promettre de la suivre dans l'éternité. Le prince la regarde, et ce regard l'assure qu'il ne veut point la quitter. « Si tu y consens, ajoute-t-elle, dans peu d'instants Dieu nous recevra tous deux dans son sein. » Malek Adhel presse contre ses lèvres le reliquaire qu'il a reçu de Mathilde, et lui répond : « Je veux te suivre partout, et me perdre avec toi plutôt que de m'en séparer. » La vierge lève les yeux au ciel avec reconnaissance, pose une main sur son cœur, et donne l'autre à son époux en prononçant ces mots : « Pour toujours ! » Il répond par le même vœu, ils se regardent et sourient encore ; peu à peu leurs forces défaillent, leurs pesantes paupières se rouvrent avec peine, ils fléchissent, et s'appuient l'un contre l'autre ; les ténèbres commencent à les envelopper, la froideur de la nuit va glacer leur sang, un autre jour ne se lèvera pas pour eux, ils ont vu leur dernier soleil.....

Cependant, au milieu du lugubre silence de ces grandes solitudes, au loin vers l'Orient, un bruit s'est fait entendre ; une soudaine joie se réveille dans le cœur du prince ; il se lève, prête l'oreille, le bruit augmente ; il n'ose exprimer encore tout ce qu'il espère, mais il écoute plus attentivement, il distingue les pas des chameaux, le hennissement d'un cheval, bientôt des voix d'hommes ; il frappe des mains et s'écrie : « Le ciel a eu pitié de nous ; j'entends la marche d'une caravane, nous sommes sauvés. — Ah ! reprit la princesse avec un faible soupir, quelques moments encore, et je n'avais plus de malheurs à craindre. — O ma bien-aimée ! ranime-toi, le bonheur va nous être rendu avec la vie. » Et tandis qu'il fait quelques pas au-devant de la caravane, Mathilde lui répond : « Hélas ! quel plus grand bonheur puis-je attendre de la plus longue vie, que celui de mourir avec toi ? » Mais le prince l'écoute à peine, il ne songe qu'à la sauver. Des hommes s'approchent, Malek Adhel reconnait ses guerriers ; à la vue de leur prince, ils sont frappés de surprise, et tombent à ses pieds la face contre terre. « Mes perfides soldats m'ont trahi, leur dit Malek Adhel, ils ont levé le fer contre moi, et m'ont abandonné dans le désert avec la princesse d'Angleterre. » Les fidèles serviteurs du prince ne répondent à ces paroles qu'en chargeant de malédictions les auteurs d'un crime qui leur fait horreur. « Braves amis, leur dit-il en montrant la princesse, sauvez cette illustre infortunée qui allait mourir avec moi ; secourez-la, je ne puis vous aider..... mes forces sont épuisées ; sans vous je n'aurais pas vu une autre aurore. » Il dit ; ses guerriers obéissent ; les uns transportent Mathilde sur un chameau, les autres calment les ardeurs de la poitrine du prince, en lui présentant le lait d'une jument enlevée aux Arabes ; enfin, on atteint le mont Kaleil, on s'y arrête, et dans les grottes abandonnées des ermites, Mathilde, durant toute la nuit, goûte un long repos ; et le prince, en la voyant hors de danger, ose enfin s'abandonner lui-même au sommeil.

[redacted]

Le lendemain ils aperçoivent la tête des pyramides, bientôt les hautes tours du Caire; mais plus on approche de la demeure des hommes, plus Mathilde se sent oppressée de tristesse; elle songe au lien qui l'unit au prince et aux obstacles qui les séparent, à la guerre funeste qui divise l'empire du croissant de celui des Chrétiens, et à l'incertitude où elle est du parti que Malek Adhel va prendre entre eux : abandonnera-t-il son frère? désertera-t-il ses drapeaux, pour se ranger sous les drapeaux de la croix? Elle n'ose s'en flatter, elle n'ose presque le vouloir : cependant, s'il demeure fidèle à sa patrie, elle est sûre que Richard ne consentira jamais à lui donner pour époux, l'ami, l'allié, le défenseur de Saladin, et Richard a sur elle, comme roi et comme frère, des droits sacrés auxquels elle ne peut se soustraire. C'est ainsi qu'au moment où elle vient d'échapper au trépas, l'intérêt seul de son amour l'occupe, et que l'image des devoirs qui lui seront peut-être imposés dans ce monde qui se rouvre devant elle, ferme son cœur au plaisir de vivre. De son côté Malek Adhel est agité aussi; le sévère honneur, l'inviolable amitié lui imposent des lois presque semblables à celles que la religion prescrit à Mathilde, et il reconnaît avec honte que l'amour les lui a fait braver plus d'une fois. Depuis longtemps ne devrait-il pas être près de son frère et avoir remporté plus d'une victoire? Au lieu de cela, que fait-il? il abandonne son armée pour suivre au désert les traces de la beauté qu'il aime; il oublie son devoir, sa gloire; subjugué par sa passion, il vient de promettre d'être Chrétien; mais s'il est Chrétien, Saladin le regardera-t-il encore comme son frère? et s'il demeure fidèle à Saladin, Mathilde le regardera-t-elle encore comme son époux? Ces sombres pensées dissipent insensiblement ses espérances, et la profonde tristesse de Mathilde lui dit assez qu'il n'a pas tort. Tous deux se devinent trop pour oser s'interroger; ils gardent le silence et entrent au Caire sans s'être parlé de bonheur, sans s'être félicités d'avoir échappé à la mort.

En revoyant Malek Adhel, le peuple qui, sur le rapport des soldats arrivés deux jours avant, croyait qu'il avait été massacré par les Bedouins; le peuple, dont il est adoré, sort de son affliction et fait éclater sa joie par des cris vifs et tumultueux : bientôt il apprend par les guerriers qui accompagnent le prince, la lâche perfidie de ceux qui l'ont trahi, et à l'instant il se précipite en foule vers la demeure de ces parjures, pour les maudire et venger sur eux l'attentat dont ils se sont rendus coupables. Malek Adhel ne peut empêcher un peuple furieux de lui donner ces sanglants témoignages d'amour, il peut moins encore l'empêcher d'éclater en murmures contre la princesse d'Angleterre : il n'y a pas un Musulman qui ne l'accuse d'être la cause du désastre de Ptolémaïs, et de l'inaction où demeure le prince; ces reproches sont justes, Malek Adhel le sent; il se trouble, il gémit, il s'indigne; jamais cette âme héroïque ne ressentit de pareils tourments : tandis que Mathilde se repose de ses terribles fatigues, il veille le jour et la nuit autour du palais, car il sait que ses dangers n'ont fait que changer de nature; les voûtes superbes qui la couvrent ne la garantiront pas de l'aveugle fureur d'un peuple fanatique : et l'aveugle fureur d'un peuple fanatique est plus difficile à apaiser que les brûlants tourbillons de sable que le vent du midi soulève dans la grande plaine du désert; cependant si l'amour tient continuellement ses yeux ouverts, au fond de son cœur le remords ne dort pas non plus; et si chaque Musulman qu'il rencontre semble lui dire : *Malek Adhel, ton frère t'attend*, sans cesse il se répète à lui-même, *Malek Adhel, ton frère t'attend.* Mais toute puissante qu'est cette voix, elle l'est moins que la crainte de risquer de nouveau la vie de Mathilde, soit en la laissant au Caire au milieu des fanatiques qui l'entourent, soit e[illegible] posant à de nouvelles fati[illegible] it de suite [illegible] t-il

ennemi de l'amour, sera-t-il touché de sa passion, entendra-t-il ses excuses; consentira-t-il à lui donner une épouse chrétienne? Ainsi réfléchit le héros, et devant tant d'incertitude et de tourments sa grande âme se laisse abattre; accablé, indigné de sa faiblesse qu'il n'a pas la force de surmonter, il est prêt à haïr également le devoir qui crie, la gloire qui l'appelle, et l'amour qui le retient.

CHAPITRE XXIV.

Peu de jours s'étaient encore écoulés depuis le retour du désert, lorsqu'un matin, à la porte du palais, s'arrêta un guerrier couvert d'armes vertes, la visière baissée; seul, sans écuyer, il était monté sur une jument d'un noir d'ébène; à son bras il portait un bouclier représentant un champ de sinople et un zodiaque d'argent, au milieu duquel était une boussole tournée vers le signe de la vierge, avec ces mots alentour: *Je ne cherche qu'elle.*

Il demande à être introduit à l'instant auprès de Malek Adhel : les huissiers du palais le conduisirent par le grand escalier de marbre dans un superbe vestibule, et l'y laissèrent en attendant qu'ils eussent été avertir le prince de son arrivée : il était en ce moment auprès de Mathilde; surpris de ce qu'on lui annonçait, il demanda quel était ce guerrier; l'esclave répondit, qu'à ses armes, à sa démarche, on le croirait un Chrétien, s'il était possible de croire qu'un Chrétien osât venir seul dans une ville ennemie. Malek Adhel, qui les connaissait assez pour savoir que beaucoup l'oseraient, commanda qu'il fût introduit à l'instant, et à l'instant le guerrier fut admis en sa présence. Malek fit signe à ses esclaves de se retirer, et, demeurés seuls, il dit : « Fais-toi connaître maintenant; sans doute la présence de l'illustre Mathilde ne te retient pas, et de moi que peux-tu craindre? — Tout, si nous étions sur le champ de bataille, mais rien quand c'est à ta générosité que je me livre; Malek Adhel, c'est Montmorency qui est devant toi. » En achevant ces mots, il ôta son casque et découvrit cette noble figure où respiraient également le calme d'une grande âme et l'émotion d'un grand sentiment. En le reconnaissant, Mathilde prévit que son sort allait changer, et ce fut moins la surprise que la crainte qui lui arracha un cri et couvrit son visage d'une vive rougeur. Malek Adhel, frappé de la même pensée, sentit son trouble s'augmenter encore en apercevant sur le bouclier de Montmorency le sujet et la devise qui lui apprenaient que Mathilde était le seul objet qu'il venait chercher au Caire : après l'avoir considéré un moment dans le silence d'une profonde surprise, il lui dit : « Vainqueur de Ptolémaïs, quelle est ton audace, et quel funeste génie t'a conduit dans des murs où ton nom seul serait un arrêt de mort dont toute mon autorité ne pourrait te garantir? — Aussi n'est-ce qu'à toi que je confie mon nom et mes projets; écoute, les moments nous sont chers, et je ne puis trop me hâter de te dire le motif qui m'amène. » Alors, se tournant vers la princesse, il mit un genou devant elle, baisa le bas de sa robe, et la pria de prêter l'oreille à son récit; Mathilde le fit relever en rougissant, et se disposa à l'entendre, et Josselin, assis entre elle et le prince, commença ainsi :

« Ce ne fut qu'en arrivant au camp des Croisés, que Metchoub apprit que c'était la reine d'Angleterre et non la princesse, qu'il y avait ramenée; il n'était plus temps de la retenir, et sa colère n'eut point de bornes; il se répandit en plaintes amères contre vous, prince, il vous accusa de perfidie, et prétendit que votre conduite était moins un effet de votre amour, que du désir de vous rendre indépendant de Saladin, et de former une alliance avec les Chrétiens, qui vous aidât à monter sur le trône d'Egypte : cette opinion s'accrédita dans tout le camp, et tous les Croisés s'en réjouirent : Richard lui-même y ajouta foi, il ne mit point en doute que la main de sa sœur ne fût le prix que vous demanderiez pour unir vos armes aux nôtres; cependant, l'avantage d'une pareille réunion ne pouvait le déterminer à la voir avec plaisir; Lusignan a vu la

dans l'île de Chypre; depuis ce
il a perdu sa liberté : à la mort
, il ouvrit son cœur à Richard,
d, qui voit en lui son frère
son plus cher ami, lui jura que
sa sœur renonçait à ses vœux
tait à prendre un époux, elle
t jamais d'autre que lui. — Té-
romesse! s'écria impétueuse-
ek Adhel, il ne la remplira pas
e celle de lui rendre sa cou-
trône de Jérusalem et le cœur
de sont hors du pouvoir de Ri-
A ces mots la princesse rougit,
ency la regarda avec un peu de
elle baissa les yeux; il ajouta
un faible soupir : « Philippe-
t les autres souverains croisés
t unanimement l'obstination de
n faveur de Lusignan; ils décla-
e, loin de vous refuser la prin-
hilde, il fallait vous l'offrir pour
ans le cas où vous consentiriez
acher à notre parti et à notre
lques chevaliers s'élevèrent vi-
ontre toutes ces opinions, et
ent que nul n'avait le droit de
du cœur de la princesse, qu'elle
tait maîtresse, et qu'on ne pou-
décider sur son sort, sans avoir
on aveu : non-seulement je me
le cet avis, mais je proposai
la tête de plusieurs guerriers,
a princesse Mathilde dans quel-
e la terre que vous eussiez pu
, afin de connaître ses inten-
e verser tout notre sang pour
ter : j'eus bientôt mille guer-
mes ordres; j'en aurais eu le
aurais eu toute l'armée, si l'in-
éral ne s'y fût opposé. Philippe-
demanda que je fusse nommé
ette noble troupe, et Richard
ora du titre de Chevaliers de la
il me chargea, Seigneur, de
r tel prix que vous demanderiez
rançon de sa sœur; ébranlé
r les prières des princes confé-
ajouta que, s'il était vrai que
ussiez adopter la foi chrétienne
e vos armes aux nôtres, il se

ferait relever par le pape du serment de ne donner sa sœur qu'au seul Lusignan. Et moi, Madame, continua-t-il en s'adressant à Mathilde, je n'ai saisi avec tant de joie l'occasion de venir jusqu'ici, que pour vous déclarer que mes mille guerriers et moi ne souffrirons jamais qu'on fasse la loi à vos sentiments, au nom d'aucun intérêt politique : faites donc connaître votre volonté, Madame, soit que vous désiriez vous retirer parmi les saintes filles du Carmel, ou vous rendre auprès du roi votre frère, vous n'avez qu'un mot à dire, et aussitôt mille épées s'élèveront pour vous obéir. — Sans doute, lui dit Malek Adhel avec émotion, la troupe est cachée près du Caire; tu n'auras pas risqué d'entrer avec elle dans la ville? — Je suis seul ici, répondit Josselin; les braves guerriers qui m'ont suivi sont hors de tous les regards; si tu nous refuses la princesse, ils ne paraîtront que pour te combattre. — Si c'est sur votre seule valeur que vous comptez pour l'arracher de ce palais, reprit Malek Adhel, il faut que vous en présumiez beaucoup, car j'ai ici une nombreuse armée pour la défendre. — Double-la si tu veux, s'écria Montmorency, mais ôte-lui son chef, et je ne la craindrai pas; au reste, je n'ai plus que deux questions à faire : Veux-tu être Chrétien? et vous, Madame, voulez-vous être libre? »

Devant un héros un autre héros ne peut pas être faible; et auprès de Montmorency, Malek Adhel sentit le feu de l'honneur se rallumer dans son âme avec une ardeur nouvelle; il n'hésite pas, il s'écrie : « Je ne puis pas être Chrétien, je ne puis pas trahir mon frère; ma gloire me le défend; mais vous, Mathilde, voulez-vous être libre? — Ah! Malek Adhel, reprit-elle avec une vive douleur, refuser d'être Chrétien, n'est-ce pas m'ordonner de vous fuir? » La vivacité de cette exclamation frappa Montmorency : elle lui fit pressentir un grand malheur; il reprit d'une voix un peu altérée : « Assurément il est impossible que votre altesse regrette la terre des Infidèles; ah! Madame, si vous saviez par quels vœux ar-

dents la chrétienté entière vous appelle dans son sein; chaque jour elle présente des sacrifices à Dieu pour votre délivrance : à cause de vous, le pieux Guillaume a bien souvent, dans le saint mystère, mêlé ses larmes au divin sang du Christ; à cause de vous, la gloire que le roi votre frère recueille de ses nombreux triomphes, n'est qu'une gloire mélangée, et la joie que la reine goûte auprès de son époux, n'est qu'une joie imparfaite; il n'y a pas un souverain qui ne s'empresse à vous offrir un trône, et pas un chevalier, ajouta-t-il avec émotion, qui ne gémisse de n'en point avoir à vous offrir. — Montmorency, interrompit vivement le prince, peut-être Mathilde n'est-elle plus libre de les accepter? » Josselin fit un mouvement de surprise; la princesse se détourna en rougissant; mais durant ce moment de silence, un bruit étrange vient de se faire entendre dans la pièce voisine; des esclaves semblent approcher; inquiet pour Montmorency, Malek Adhel court précipitamment à leur rencontre; le premier objet qu'il aperçoit est un jeune Arabe nommé Kaled, Kaled, un de ses plus dévoués serviteurs, et le plus brave officier de l'armée de Saladin. Etonné, il lui demande pourquoi il a quitté le sultan. D'un air triste, l'Arabe lui répond qu'il veut l'entretenir en secret. Malek Adhel hésite; tandis qu'il parlera à Kaled, il craint qu'un œil curieux ne pénètre dans l'appartement de Mathilde, n'y reconnaisse Montmorency, et ne répande la nouvelle que le vainqueur de Ptolémaïs est au Caire. Kaled s'approche, et lui dit à l'oreille : « Crois-moi, Malek Adhel, prends ton parti, car tu n'as pas un moment à perdre; tout est en fermentation autour de toi. En traversant la ville pour arriver à ton palais, j'ai entendu murmurer qu'un guerrier chrétien y était renfermé; on nomme Lusignan, Richard, et Montmorency. Tous trois, tu le sais, sont également proscrits par ton frère et la haine du peuple; d'un moment à l'autre, ce peuple peut venir forcer ta garde, briser tes portes, et sa fureur est encore le moindre des dangers qui te menacent; le sultan, ajouta-t-il plus bas, ton frère lui-même a proscrit ta tête. — De tout ce que tu m'as dit, répliqua Malek Adhel, voilà ce qui me surprend davantage, mais non ce qui m'effraie le plus; mon frère me connaîtra un jour. Viens, Kaled, viens, continua-t-il. » Et il l'entraîna vers l'appartement de la princesse, prévoyant bien qu'il n'était pas le seul intéressé dans le récit qu'il allait entendre. A peine y furent-ils renfermés, qu'il lui commanda de s'expliquer sans crainte devant l'illustre princesse et le brave et loyal guerrier qui étaient devant ses yeux; et au nom d'ami qu'il donna à Kaled, Josselin leva aussitôt la visière de son casque, en disant qu'il n'avait rien à redouter d'un ami de Malek Adhel; celui-ci, frappé de cette noble confiance, jura qu'elle ne serait point trompée, et montrant sa poitrine : « Voilà, s'écria-t-il, ce qui te servirait de bouclier, si tu étais attaqué dans mon palais; mais laissons des protestations inutiles entre gens qui savent bien que ce qu'il y a de plus beau dans la vie est de la perdre avec honneur, et raconte-moi, Kaled, quelle cause a pu enflammer la colère de Saladin contre moi, au point de vouloir me faire périr. » A ces mots, la princesse jeta un cri d'effroi. Sans donner au prince le temps de la rassurer, Kaled répliqua vivement : « Quelle cause! Malek Adhel, peux-tu le demander? Malgré les ordres de ton frère, n'as-tu pas renvoyé la reine d'Angleterre aux Chrétiens? n'as-tu pas gardé la sœur de Richard auprès de toi? Et quand t'es-tu rendu coupable de cette désobéissance? quand le sultan venait de te pardonner la prise de Ptolémaïs! Enfin, en cet instant, quand il t'attend pour combattre, pourquoi es-tu ici? — Le sultan n'a-t-il pas reçu depuis longtemps l'explication de ce que tu demandes? s'écria le prince; l'esclave que je lui envoyai en qui[tant] Damiette, ne lui a-t-il pas remi[s mes] lettres; et après les avoir lues, [peut-il] lui rester un doute sur ma fid[élité]? Je ne sais, repartit Kaled, si

lave; il ne m'appartient pas
r ses augustes secrets; mais
puis t'affirmer, c'est que s'il
ustification, elle ne l'a point
a quelque temps que la fille
se présenta devant lui et lui
perfidies; Saladin refusa de
e respect qu'il avait pour ton
mposait silence à ses soup-
lui fallait l'évidence pour oser
de toi. Mais le jour où Met-
ut dans sa tente, le regard
s habits déchirés, et s'écriant
sinistre, en frappant son front
erre, que tu l'avais trompé,
s un perfide; il fit frémir tous
aient présents à cette terrible
et Saladin..... ah! comment
i-je le désespoir et la fureur
rent; il demeura un moment
ne l'aurait point été, si Met-
lui avait appris que la perte
pire. Cependant, l'image de
ne désolé, des ravages des
de la chute de l'Islamisme,
son courage, et le détermi-
rapper de toute sa puissance
qui voulaient s'élever contre
endit le récit de Metchoub,
rebelle à ses ordres, tu avais
reine et retenu la princesse
re; que, parti avec celle-ci
re, tu allais l'y faire couron-
e les Chrétiens s'apprêtaient
nir dans ton nouvel empire.
frere ne mit plus de bornes à
plus il avait eu de peine à te
oupable, plus il te trouvait
e de l'avoir été, et ne connais-
vengeance qui ne fût au-des-
crime. Le soir même il as-
onseil des émirs; j'y fus ad-
ici les terribles paroles qu'il
tendre : « J'ai trop aimé Ma-
je l'aurais préféré à mes su-
enfants peut-être; le Prophète
; le parjure Adhel, soumis
nce d'une femme, d'une Chré-
serte notre culte, trahit sa
uit l'éclat de sa gloire; il dé-
ur de son frère; un seul de
ces crimes mériterait la mort, que méritent donc tous ces crimes réunis? » Les émirs consternés gardèrent un profond silence. « Vous n'osez prononcer, reprit Saladin, votre langue cherche en vain un châtiment digne de la faute, elle n'en trouve point; la mort serait celui d'un esclave; mais Malek Adhel ne la craint pas, et c'est trop peu pour lui que de mourir; je saurai le punir davantage. Metchoub, pars pour le Caire, douze mille hommes te suivront; avec eux tu soumettras ceux de mes sujets que le traître Adhel aurait entraînés dans sa rébellion, avec eux tu te saisiras du traître lui-même, s'il est possible toutefois à un bras mortel d'enchaîner son courage. Pour le réduire, use de tous les moyens, tous sont bons contre les parjures; chargé de chaînes, tu le feras conduire dans la grande place du Caire, et avant de lui donner la mort, tu livreras sous ses yeux la princesse d'Angleterre à la plus vile populace... — Arrête, Kaled, arrête, tu blasphèmes, assurément, s'écria Malek Adhel avec impétuosité; non, un si noir projet n'a pu être conçu par Saladin. — Depuis que le sultan voit en toi un perfide, le sultan est méconnaissable, sombre, défiant, dévoré de soucis, il verse le fiel du soupçon sur tout ce qui l'entoure, et a cessé de croire à la vertu, en cessant de croire à la tienne : il se fait une joie de ta peine, et prétend que tout ce que tu pourras souffrir n'égalera pas les tourments qu'il éprouve; enfin les derniers ordres que Metchoub a reçus de lui, c'est de ne se présenter devant ses yeux que ta tête à la main. — O Saladin! s'écria le prince, il faut que tu sois bien malheureux, puisque tu es devenu si cruel. Mais, Kaled, dis-moi, sais-tu si l'armée de Metchoub s'avance vers le Caire? — Il la conduit avec une telle célérité, reprit l'Arabe, que je l'aurai à peine devancée de deux jours. A l'instant où Saladin eut donné ses ordres, j'oubliai tes torts, je ne vis que tes dangers, et je voulus les prévenir ou les partager. En sortant du conseil des émirs, je montai sur un

cheval dont la vitesse égalait celle des vents, et en moins de deux jours j'avais atteint la montagne de Thor; et cependant du haut de son sommet j'aperçus de loin dans les plaines sablonneuses qui entourent Rama, l'armée de Metchoub, qui faisait des marches prodigieuses. Je redoublai alors de rapidité, mon coursier laissait à peine l'empreinte de ses pieds sur le sable; mais Metchoub est animé contre toi d'une si vindicative ardeur, que je ne serais pas étonné qu'il me suivît de près, et que la première aurore ne le vît camper sur les rives du Nil. Prends donc tes précautions, Malek Adhel, car tu vois que les ordres du Sultan sont rigoureux, et Metchoub ne les adoucira pas. — Malek Adhel, s'écria Montmorency, crois-moi, accepte notre alliance, rends-toi indépendant d'un frère sanguinaire; je vais chercher mes guerriers, les conduire ici, ils te défendront, ils défendront la princesse : mille Chrétiens et toi, c'est assez pour mettre en fuite toute l'armée de Metchoub. — Noble Montmorency, répondit le prince en lui serrant la main, je te rends grâce, mais je n'accepte point ta proposition; non, jamais on ne verra Malek Adhel commander des Chrétiens contre des Musulmans : la condamnation que mon frère a portée contre moi est un léger malheur, c'en serait un affreux de la mériter. Cependant j'userai du bras de tes guerriers, non pour moi, mais pour elle, ajouta-t-il en montrant Mathilde, pour elle qui ne peut plus rester au Caire sans exposer sa vie, et plus que sa vie peut-être; pour elle, dont il faut me résoudre à me séparer. — O Malek Adhel! qu'avez-vous dit, s'écria la princesse éperdue! O douce mort du désert! je devais donc te regretter. » Mais à peine ces mots lui furent-ils échappés, qu'elle fut troublée de n'avoir pas eu la force de les retenir; et des larmes de honte se mêlèrent aux larmes de douleur qui couvraient son visage. Malek Adhel se détourna pour ne point la voir; il sentit que le regret de Mathilde venait d'abattre sa résolution, que l'amour allait l'emporter encore; et ce-

pendant, devant un témoin comme
morency, comment consentir à se
trer faible! De son côté, le héros
tien, frappé de ce que lui révél
trouble de la princesse, cacha son
entre ses mains, et essuya même
ques larmes, que tout l'effort d
courage ne put retenir au fond d
cœur. Mathilde indifférente lui app
sait comme un de ces êtres angé
hors de proportion avec le res
monde, et qui par cela même ne
sent que de célestes rêveries et de
transports; mais Mathilde sensib
nait de lui montrer toute l'étendu
qui pouvait être la félicité humai
c'est au moment qu'il en conçoit
qu'il y faut renoncer...... Sous se
un Musulman en jouit, le plus
des Musulmans sans doute; mais
qu'est-ce que le plus grand des M
mans devant un Chrétien? et cepen
c'est là le mortel *qui a su toucher le*
de Mathilde. *O Mathilde! que de d*
tesse, que de respect il y avait *dans*
de Montmorency, puisqu'à ce mom
n'osa que s'affliger, et ne vous cond
pas.

Cependant, triste et pensif,
Adhel se tait, cherche encore
n'est qu'en se séparant de Mathild
la sauvera, car ce n'est qu'à ce
qu'il peut se déterminer à le vo
s'il ne risquait que sa propre vie
gardant près de lui, ni Montmor
ni ses mille guerriers, ni Metcho
ses douze mille hommes, ni S
lui-même avec toutes les forces d
royaume, ne pourraient l'arracher
amour; mais ce peuple, ces soldats
sont prêts à verser tout leur sang
le défendre, sont prêts aussi à se
ter contre ses ordres, s'il leur com
dait de secourir Mathilde; loin d'
ils seraient les premiers à la livr
barbarie de Metchoub. Le fanatism
toutes ses fureurs s'est élevé contr
chaque musulman la désigne comm
victime dévouée, et l'infortuné
voyant qu'il dispose de tout en E
hors du pouvoir de faire respecte



qu'il aime, n'hésite plus, et s'approchant d'elle, il lui prend la main, la met dans celle de Montmorency, et ajoute avec une profonde émotion : « Conduisez-la au camp des Croisés; c'est à votre loyauté, Montmorency, a votre vaillance, à votre honneur, que je confie l'honneur et la vie de l'épouse de Malek Adhel. » Josselin recule avec une vive surprise; ses craintes n'avaient point été jusque-là; il s'écrie : « La sœur de Richard, une princesse chrétienne, la future épouse du Christ, serait l'épouse de Malek Adhel.....? » Il s'arrête; la vierge se lève alors, et tournant vers Montmorency ses yeux baignés de larmes, et qui peignent si bien la tristesse de son âme, la modestie de son caractère, et la dignité de son rang, elle lui dit : « Montmorency, je ne suis point l'épouse de Malek Adhel, car Malek Adhel n'est point Chrétien encore, et il n'y a qu'un Chrétien qui puisse obtenir ma main; mais j'ai juré a ce prince, et je renouvelle ici le serment de n'être jamais a d'autre mortel qu'à lui; s'il persiste dans ses erreurs, alors je retournerai à mes premiers vœux, et Dieu seul le remplacera dans mon cœur; si le ciel l'éclaire, s'il est Chrétien..... — Le frère de Saladin ne peut jamais l'être, interrompit vivement Kaled. Comment, grand prince, comment en permets-tu seulement la supposition? — Ecoute-moi, Kaled, reprit Malek Adhel; tu as vu plus d'une fois avec quelle ardeur j'ai défendu l'empire de l'Islamisme contre celui du Christ, tu sais même que ma piété était révérée parmi les Musulmans; mais alors je ne savais pas qu'une vierge de seize ans pût s'élever au-dessus de toutes les séductions, résister même a celles de son propre cœur, et moins craindre la mort que la honte; je ne savais point, ajouta-t-il en regardant Josselin, qu'un mortel rempli d'une passion profonde pût enchaîner ses désirs, taire ses regrets, et devenir le défenseur de son rival : de si grandes vertus n'appartiennent qu'aux Chrétiens; la loi de Mahomet ne fait point de pareils prodiges; je l'avoue, ils m'ont touché, et si la vérité est quelque part, elle est dans la religion qui les opère. Cependant, quoique ébranlé, je ne suis point converti, et jamais je n'adopterai une croyance dont le premier précepte serait de me rendre infidèle a mon frère et à mon pays : mes premiers serments ont été pour Saladin, je les tiendrai jusqu'à mon dernier soupir; il peut bien proscrire ma tête, mais non pas m'empêcher de lui dévouer ma vie. Le flambeau du mahométisme ne jette plus dans mon âme qu'une lumière pâle et tremblante; celui du Christ n'y luit pas encore, mais toujours l'honneur y parle en maître; qu'il soit donc seul ma religion et ma loi. J'admire les Chrétiens, et je les combattrai; j'adore Mathilde, et je vais la quitter; et si je ne pouvais obtenir sa main qu'au prix d'une perfidie, je renoncerais à sa main. Dis-moi, brave Montmorency, si tu me voyais a tes côtés lever le glaive contre ma patrie et m'abreuver du sang de mon frère, de quel œil me regarderais-tu.....? Mathilde, vous baissez les yeux; Montmorency, tu crains de me répondre : tout Chrétiens que vous êtes, vous n'osez me dire que votre loi commande et approuve un parjure. O Mathilde! si j'abandonnais tous mes devoirs pour vous suivre, serais-je digne de vous posséder? et si je violais tous mes serments, mériterais-je de recevoir les vôtres? Ma bien-aimée, en me séparant de toi je me sépare de tout, hors de l'espérance de te retrouver : ce jour viendra, n'en doute pas; pour l'atteindre, je ne compterai pas les obstacles, je les renverserai : car il n'y a rien d'impossible sur la terre pour Malek Adhel, si ce n'est de devenir un traître et de vivre sans toi.... et maintenant reçois mes adieux, car il faut que dans une heure d'ici..... » Il s'arrête, sa langue ne peut achever sa pensée, et il détourne les yeux une seconde fois; il craindrait, en regardant encore Mathilde, de n'avoir plus la force de la laisser partir. Durant ce moment de silence, la princesse elle-même a douté si elle pourrait consentir a s'éloigner; ce n'est pas la connaissance de son devoir qui lui manque, c'est le courage de s'y soumettre.

et si Dieu ne lui prête son secours, elle va demeurer auprès de Malek Adhel: car la raison peut bien nous montrer la route de la vertu, mais la religion seule donne la force d'y marcher. Dans une muette oraison, la princesse demande à celui qui peut tout de l'arracher à sa faiblesse; et Malek Adhel, qui la voit hésiter, éprouve une sorte de délire où il est prêt à se persuader que seul il pourra la défendre contre les forces de toute la terre; que Mathilde eût dit un seul mot en faveur de cette espérance, et il allait y croire, et peut-être ne partait-elle pas; mais la puissance qu'elle venait d'invoquer ne lui permit pas de le dire, et sentant qu'il était temps de renoncer à la vaine prétention d'être heureuse sur la terre, elle baissa son voile sur son front, et d'une voix faible et résignée, elle articula ces mots : « Je suis prête à partir. » Son consentement rendit Malek Adhel à la vérité et à tout son malheur. « C'en est donc fait! » s'écria-t-il; et il sortit précipitamment pour ordonner les préparatifs du départ.

CHAPITRE XXV.

En peu d'instants le prince a réuni tous les Chrétiens qui sont au Caire; il leur fait donner des armes, il leur parle lui-même, leur recommande de sortir séparément de la ville, et de se réunir à une distance qu'il leur indique près des ruines d'Héliopolis : c'est là qu'ils doivent l'attendre, et qu'il leur promet de les joindre avec la princesse d'Angleterre et le chevalier inconnu, dont il craint même de dire le nom à des Chrétiens. A l'activité qu'il met à tous ces apprêts, à la diligence avec laquelle ses ordres sont exécutés, à la manière vive et impatiente dont il presse le départ, on croirait que c'est de son bonheur qu'il s'occupe : ah! c'est bien plus, c'est de la sûreté de Mathilde. Eperdu, agité, il revient près d'elle. « Tout est prêt, lui dit-il, vos femmes et vos litières vous attendent; vous sortirez secrètement par une des portes dérobées du palais, Kaled vous conduira. — O Malek Adhel! reprend-elle en se levant, je pars, je m'éloigne; mais avant de nous quitter, ne me direz-vous point ce que vous allez devenir, et de quelle manière vous vous déroberez à la colère de Saladin? — Je n'en sais rien, répond-il : une seule pensée m'occupe, et ce n'est pas celle-là; ne me demandez plus rien, Mathilde, ne me parlez pas, épargnez ma faiblesse; au nom de votre propre vie, éloignez-vous; car je ne suis pas sûr dans un moment d'avoir encore le courage de vous laisser partir. Viens, Montmorency, tu es ici le plus en danger; je ne te quitte point; suis-moi, nous rejoindrons la princesse au bout de l'aqueduc, près de la montagne de Mokatham. » Il dit, et entraîne avec lui le héros. A la porte du palais, ils trouvent une foule innombrable qui paraît disposée à leur fermer le passage : Montmorency a baissé la visière de son casque; Malek Adhel ôte le sien et découvre ces traits majestueux, et ce front élevé où brille la noblesse d'une grande âme : il fait un geste, commande au peuple de s'écarter, et le peuple étonné de son audace, vaincu par son ascendant, et trop timide pour résister à un héros, obéit et s'écarte à l'instant : les deux chevaliers passent lentement au milieu de cette multitude qui frémit de se sentir invinciblement enchaînée par le respect qu'inspire un grand courage; cependant Malek Adhel n'est point sans alarme, car il craint pour Montmorency; mais Montmorency n'en éprouve aucune, car il ne craint que pour lui-même. A peine sont-ils un peu éloignés que Malek Adhel lui dit : « Tu viens de passer à travers mille morts, et ton âme n'a pas été seulement émue. » Le chevalier répondit avec un doux sourire, que peut-être l'archevêque de Tyr lui dirait qu'il y a eu un peu d'orgueil à y être passé aussi tranquillement. Le prince repartit vivement : « Montmorency, je te l'avoue, si j'avais cru apercevoir que ton courage eût été ébranlé par l'horrible trépas dont un peuple furieux vient de te menacer, l'innocence de Mathilde ne m'aurait pas semblé en sûreté avec toi, car l'homme qui est faible devant la mort doit l'être bien plus devant les passions. — Ecoute,

répondit le héros chrétien, quels que soient mes secrets sentiments, en me confiant les nœuds qui te lient à la princesse, tu as mis entre elle et moi une barrière que mes désirs mêmes ne franchiront pas : s'il était vrai que je fusse assez malheureux pour conserver un amour sans espoir, je le renfermerais si avant dans mon cœur, que Mathilde ne l'y découvrirait pas, et que je mourrais sans lui demander seulement de me plaindre. » Malek Adhel, plus touché que jaloux d'un héroïsme auquel il sentait bien qu'il ne pouvait atteindre, allait répondre lorsqu'il aperçut la litière de Mathilde, et aussitôt il fut la joindre avec Montmorency ; ils continuèrent la route tous ensemble le long du Nil. Vers les ruines d'Héliopolis, ils trouvèrent les Chrétiens qui, selon les ordres du prince, s'étaient rassemblés dans ce lieu ; le cortége s'arrêta. Alors seulement Malek Adhel fit connaître Montmorency aux Chrétiens, et leur montra leur chef ; tous le reconnurent avec respect et allégresse. Après avoir reçu leurs serments, le héros chrétien se mit à la tête de cette petite troupe, ayant la litière de Mathilde à sa gauche, et Malek Adhel à sa droite ; bientôt il les conduisit vers la chaîne de montagnes qui s'élèvent à l'Orient : après quelques détours au milieu des torrents et des routes escarpées, il entra dans une gorge sombre et si sauvage que, depuis la naissance du monde, c'était la première fois sans doute que tant d'hommes y avaient pénétré : les mille guerriers y attendaient Montmorency ; à la vue des Chrétiens revêtus d'armes musulmanes, ils se crurent surpris, et se levèrent pour combattre ; mais Josselin s'avançant au-devant d'eux, les arrêta. « Ne craignez rien, leur dit-il, je vous amène, il est vrai, le plus redoutable appui de l'empire du croissant, mais il vient ici en ami, il y vient seul, s'abandonnant à notre honneur avec une confiance aussi glorieuse pour lui que pour nous : il vient nous remettre le plus précieux trésor, qu'après le tombeau du Christ, les armes mahométanes aient jamais enlevé aux nôtres ; il nous rend la princesse d'Angleterre. » A ces mots il fut interrompu par des cris de joie ; tous les chevaliers entourèrent la litière, s'inclinant avec respect et baissant la pointe de leur épée vers la terre. Montmorency reprit la parole : « Après avoir rendu votre premier hommage à la sœur d'un de nos plus grands rois, le second ne sera-t-il point pour son libérateur, pour ce héros dont la chrétienté admire les vertus et redoute la vaillance, pour Malek Adhel, enfin ? » Ce nom si grand, si redouté, causa parmi les chevaliers une émotion aussi vive que l'avait fait celui de Mathilde ; et Malek Adhel aurait été touché sans doute des honneurs qui lui furent prodigués, s'il avait pu, dans un pareil moment, être sensible à autre chose qu'à la douleur de quitter Mathilde. Tandis que Kaled indique aux Chrétiens la route qu'ils doivent prendre pour éviter de rencontrer l'armée de Metchoub, la princesse se retire derrière une roche qu'ombragent des touffes de citronniers sauvages. Le prince la suit ; elle essaie de prononcer quelques mots, la force lui manque, sa poitrine s'oppresse, et dans son désordre elle penche sa tête sur le sein de Malek Adhel ; il la presse dans ses bras avec une ardeur passionnée, il lui dit : « Jure-moi, Mathilde, que ni la volonté du roi ton frère, ni les sollicitations des Chrétiens, ni les ordres même du chef de ton Église, ne pourront t'engager à prendre un autre époux. — Je le jure, répondit-elle, en relevant son visage noyé de pleurs : à toi ou à Dieu. » Malek Adhel la regarde, il tressaille, il tremble ; une sueur brûlante coule sur son front : cent fois il a vaincu la mort, et il ne peut se vaincre lui-même ; en vain cherche-t-il son courage au fond de son cœur, il n'y trouve que son amour ; et le héros, en voulant prononcer un dernier adieu, a laissé échapper des sanglots : il s'enfuit, il s'écrie : « Adieu, Mathilde, car si je restais un instant de plus, je partirais avec toi. » Plus prompt que l'éclair, il s'élance sur son coursier ; les Chrétiens le retiennent : instruits par Montmorency de sa querelle avec Saladin, ils le conjurent de

se joindre à eux, ils lui promettent tous les honneurs, toutes les félicités, le droit de s'asseoir entre Richard et Philippe-Auguste, et la main de Mathilde; il n'est point d'éloquence qu'ils n'emploient pour le persuader : le sentiment qui plaide pour eux dans l'âme de Malek Adhel, en a bien plus encore. Mathilde, qui voit le prince arrêté, qui entend les sollicitations des Chrétiens, tombe à genoux; elle ne disait rien, mais ses larmes étaient des paroles, et Malek Adhel les voyait : elle prie, il dépend de lui de la satisfaire, il peut pour elle ce qu'elle demande à Dieu, il peut remplir son cœur d'une joie sans mesure, il peut céder, être Chrétien, être son époux. Kaled, étonné du silence qu'il garde, s'approche de lui, et d'un ton indigné, lui dit : « Malek Adhel, est-ce que tu hésites? » Il frémit, regarde son ami, et tournant aussitôt la bride de son cheval, sans répondre à Montmorency, il fuit d'une course rapide. A cette vue, la prière commencée expire sur les lèvres de la vierge, elle penche la tête, ferme les yeux, et voudrait ne les rouvrir jamais; elle ne doit plus voir Malek Adhel.

Cependant, au bout de quelques minutes, Montmorency, d'un air respectueux, s'approche d'elle, et lui demande si elle veut partir. « Partons, dit-elle, à présent je n'ai plus rien à quitter. » Triste et pensif, Josselin la conduit à sa litière; elle couvre sa tête et s'enfonce dans sa voiture; si ses yeux ne versent plus de pleurs, son cœur déchiré en répand encore : toutefois elle ne demande point à Dieu de lui ôter sa douleur, car elle ne veut point s'en séparer : sa douleur, qui se lie, s'unit, s'attache au souvenir de Malek Adhel, est, en ce moment, sa seule consolation et le bien le plus précieux qui lui reste.

CHAPITRE XXVI.

En rentrant au Caire, Malek Adhel ne va point gémir dans les lieux où Mathilde n'est plus; ce n'est pas à la pleurer qu'il songe, c'est à la rejoindre : le monde n'a pas assez d'obstacles pour l'empêcher de ressaisir le bonheur qui vient de lui échapper; car les événements passent, mais quand la volonté demeure ferme et invariable, elle finit toujours par en trouver un favorable. Avec cette pensée, il a recouvré toutes ses forces, ses yeux éteints, toutes leurs flammes, et le héros a repris possession de lui-même. Cependant, tout fidèle qu'il est demeuré à son frère, il ne veut point se laisser traîner en esclave devant lui; sa grande âme peut se plier à une soumission volontaire, mais elle se révolte contre une soumission forcée, et c'est par d'autres preuves qu'il veut convaincre Saladin de sa fidélité : il dit un mot, et aussitôt ses troupes éparses se réunissent autour de la ville; des fossés se creusent, des murs s'élèvent, des retranchements se forment de toutes parts; car si le prince est décidé à se défendre contre Metchoub, il ne voudrait point l'attaquer. Jamais mortel n'eut mieux que lui toutes les qualités qui font l'homme de guerre : à une bouillante valeur, il joint une prudence consommée; tout en combattant comme un soldat, il se souvient qu'il est chef; et dans le moment où il paraît le plus occupé à lever la lance et à pousser le javelot, il ne cesse de conduire et de diriger l'armée, à laquelle il est plus utile encore par ses lumières que par la force d'un bras que rien n'égale.

Le second jour après le départ de Mathilde, les sentinelles placées au haut des tours du Caire avertissent le prince qu'on aperçoit au loin dans la plaine, à travers des nuages de poussière, de nombreux bataillons dont les lances étincellent dans les airs; Malek Adhel assemble ses troupes et le peuple dans la place publique, et leur dit : « Saladin me croit un rebelle, mais je jure qu'il se trompe, et je le lui prouverai; il envoie Metchoub chercher ma tête, voulez-vous la lui livrer? » Un cri d'horreur retentit, et les regards de Malek Adhel ne rencontrent que des regards qui lui jurent qu'il n'y a pas un seul homme autour de lui qui ne soit prêt à lui donner sa vie. De si vifs témoignages d'amour le touchent, l'étonnent, l'instruisent de l'étendue du pouvoir dont il

dispose; mais il ne peut aimer un pouvoir avec lequel il pourrait être maître de l'Egypte entière, et qui ne lui a pas permis de garder Mathilde près de lui; et si en tout temps ce héros eût dédaigné un trône usurpé, combien plus maintenant cette ambition doit paraître étroite, bornée, insuffisante aux vastes désirs d'un cœur qui ne peut être rempli que par les immenses félicités de l'amour.

Malek Adhel sent bien qu'en opposant une armée à l'armée de son frère, il va donner l'exemple de la rébellion, et devenir coupable; mais il est irrité du silence que Saladin a gardé avec lui depuis le message qu'il lui envoya de Damiette; il est irrité qu'un mot de sa part n'ait pas eu plus de poids sur l'esprit de son frère, que toutes les accusations de Metchoub; et il veut enfin ne se soumettre que quand il aura prouvé au sultan qu'il aurait pu commander.

Cependant, pour éviter de verser le sang musulman, il envoie un héraut d'armes porter des propositions de paix à Metchoub. Metchoub s'étonne d'apprendre que Malek Adhel, prévenu de son arrivée, est déjà préparé au combat : il ne comprend point comment cette nouvelle a volé si vite, mais il comprend trop que cette circonstance accroît les difficultés de son entreprise. Surpris, Malek Adhel eût fait payer cher sa défaite; prévenu, il sera assurément victorieux. Cet obstacle anime encore le ressentiment de Metchoub, et donne une activité nouvelle à ses désirs de vengeance : toutefois il ne peut refuser d'entendre les propositions du prince; Saladin pourrait un jour blâmer ce refus : suivi de quelques officiers de son armée, il s'avance vers le Caire et entre dans le palais de Malek Adhel; il se courbe avec le respect qu'il doit au frère de son souverain : le prince lui fait signe de s'asseoir, et après un moment de silence, il lui parle ainsi : « Je sais que Saladin t'envoie au Caire avec l'ordre de livrer la princesse d'Angleterre au plus honteux supplice, et de faire tomber ma tête; aucun des deux ne s'exécutera : au moment où je parle, la princesse Mathilde est bien près du roi son frère, et la disposition de mes soldats est telle, que si je dis un mot, ce soir ton armée n'existera plus. Crois-moi donc, Metchoub, reprends aujourd'hui même la route de Syrie; va apprendre à mon frère ce que tu as vu ici; dis-lui que la prudence ne t'a pas permis de livrer un combat où tu ne pouvais être défait sans honte, ni victorieux sans regret; dis-lui que je n'ignore pas que les Chrétiens, vainqueurs à Ptolémaïs, s'apprêtent à attaquer Césarée; dis-lui que je vais m'y rendre, et que, s'il vient m'y trouver, c'est là qu'il connaîtra son frère et qu'il sera maître de le punir. — Je sais, répond Metchoub, que si ton bras soutient Césarée, Césarée ne succombera pas; mais, cependant, je ne puis reparaître devant le sultan sans lui donner des preuves de mon obéissance et de ta soumission. — Et quelles sont les preuves que tu exiges? lui demanda fièrement le prince. — Que tu te rendes mon prisonnier, et que tu te laisses emmener captif aux pieds de Saladin. — Moi ton prisonnier, reprit Malek Adhel avec un sourire amer; avec une seule parole tu veux faire ce que n'ont pu les Chrétiens avec toutes leurs armées : non, Metchoub, ce serait trop de gloire, et ce n'est pas tes mains qui donneront des chaînes aux miennes. Tu as entendu mes propositions, je n'ai rien de plus à y ajouter; si tu les rejettes, retourne à l'instant dans ton camp, prépare-toi au combat, et nous verrons avant la fin du jour lequel sera le prisonnier de nous deux. »

Tout offensé qu'il est de la hauteur de cette menace, Metchoub se réjouit d'y trouver une raison d'accepter le combat; il déclare au prince qu'étant chargé par le sultan de faire respecter les droits et la suprême majesté du trône, il périra pour obéir, et qu'il va prendre les armes. Il dit, et se retire; mais il n'est pas encore arrivé dans son camp, que déjà les dispositions de Malek Adhel sont prises afin d'envelopper entièrement l'armée ennemie; d'un coup d'œil il a tout vu, dans un instant il a tout terminé. A peine les troupes de Metchoub commencent-elles

à s'ébranler, qu'elles se voient entourées d'ennemis, et que l'intrépide Adhel fond sur elles, la visière haute et l'épée à la main, en s'écriant : « Amis, compagnons de mes travaux, braves Musulmans avec qui j'ai conquis Jérusalem, vous en voulez donc à ma vie? » A cette voix si chère à leurs cœurs, à cette contenance héroïque, à ce front que la victoire couronna toujours, tous les soldats de Metchoub sont en désordre; en vain veut-il les rallier, ils ne l'entendent plus : les uns jettent leurs armes, d'autres fuient, le plus grand nombre court se ranger sous les drapeaux de leur ancien général. Metchoub reste seul, et le soir même, ainsi que Malek Adhel le lui avait prédit, il était prisonnier au Caire, et son armée avait disparu.

Une victoire si facile permet au prince d'accorder quelques heures de repos à ses troupes; l'aurore du jour suivant les voit réunies autour de lui dans la place du Caire. Il fait amener Metchoub, et en présence des soldats et du peuple, il lui dit : « Loin d'éprouver aucun ressentiment de ta conduite, Metchoub, j'y applaudis; en obéissant à ton maître, tu as suivi ton devoir, je ne veux pas le priver plus longtemps des services d'un sujet si fidèle; retourne auprès de lui, je te rends ta liberté; ramène les soldats qui voudront te suivre, ils sont libres comme toi : jamais les sujets de Saladin ne seront les prisonniers de Malek Adhel. Cependant, de même que je leur permets de te suivre, tu ne t'opposeras pas à ce qu'ils marchent avec moi à Césarée, s'ils le préfèrent; c'est à eux de choisir entre nous. »

Il dit, et Metchoub cherche en vain autour de lui un homme qui le console de la désertion de tous les autres; il n'en trouve pas un seul; pas un seul n'a même hésité : il le voit et frémit de rage. Ainsi, ces nombreux soldats qu'il amena pour châtier un rebelle, sont devenus les instruments de son triomphe, et n'ont servi qu'à en rehausser l'éclat; et celui dont il espérait se venger est celui qui lui pardonne; il faut qu'il s'en retourne seul avec sa honte par ces mêmes chemins où, peu de jours avant, il croyait marcher à la victoire. Le prince voit son chagrin et cherche à l'adoucir ainsi : « Ne t'afflige point, Metchoub, et ne vois dans la conduite de tes troupes que l'effet de leur courage : j'ai parlé de combattre, et tous ont voulu me suivre; si c'était toi qui leur eusses montré l'ennemi, c'est avec toi qu'elles auraient voulu marcher. »

Ces généreuses paroles ne calment point la confusion de Metchoub, elles irritent au contraire son ressentiment en le forçant à la reconnaissance; il se hâte de quitter le théâtre de sa honte, et part avec quelques officiers qui, touchés de son délaissement, consentent à lui servir d'escorte. Tandis qu'il reprend la route de Kouroutba, Malek Adhel, adoré des soldats qu'il vient de conquérir, les entend se féliciter d'avoir changé de chef; dans leurs avides regards, il lit que la certitude de la victoire est attachée pour eux au bonheur de l'avoir pour maître, et il récompense une si flatteuse confiance par le seul prix digne de l'acquitter : il donne l'ordre du départ, et marche vers Césarée.

Les habitants de cette ville ne considéraient point sans inquiétude les préparatifs des Chrétiens qui menaçaient leurs murailles. Effrayés par l'exemple de Ptolémaïs, ils voyaient dans sa chute l'annonce de la leur; et, pour obtenir une capitulation plus douce, ils étaient résolus à se soumettre aux vainqueurs dès qu'ils paraîtraient sous leurs remparts. Mais voici une armée qui se montre tout-à-coup, le désordre est dans Césarée; on s'écrie, on répète : Ce sont les Chrétiens! ce sont les Chrétiens! et le peuple et les chefs, troublés, saisis d'effroi, proposent d'ouvrir les portes à l'ennemi. Cependant, au moment où les chaînes crient sous les mains des soldats qui vont baisser les ponts-levis, l'étendard du croissant s'est fait reconnaître; bientôt on apprend que c'est Malek Adhel qui s'avance, que c'est lui qui vient défendre la ville, et à l'instant ce nom fait autant de braves de tous les lâches qui étaient prêts à se rendre; les voilà déterminés à s'ensevelir sous leurs

murs, et mettant l'honneur d'une mort glorieuse bien au-dessus de la honte d'une longue vie; tant il est vrai que la vue d'un héros élève tout ce qui l'entoure, bannit les pusillanimes frayeurs, et inspire les grands sentiments. Le peuple de Césarée sort par flots des portes de la ville, et se précipite au-devant du libérateur qui vient le sauver, en poussant des cris de joie; chacun veut toucher son vêtement, baiser ses mains victorieuses; les bénédictions dont on le couvre s'élèvent jusqu'au ciel : on le nomme l'appui de Césarée, le sauveur de l'empire; l'ivresse que sa présence inspire éclate par les plus touchants transports; il le voit et en gémit, car il sent que l'amour ne peut se payer que par l'amour, et qu'il ne serait pas digne de la tendresse de ce peuple, s'il lui refusait la sienne. « Hélas! Mathilde, se dit-il tout bas, voilà donc le peuple que ta loi me forcerait d'abandonner, et dont elle me forcerait de verser le sang peut-être! » Accablé par cette pensée qui lui arrache toute espérance, en lui montrant toute l'étendue de ses devoirs, il tombe dans une profonde tristesse; cependant il n'en accueille pas avec moins de bonté, il n'en reçoit pas avec moins de reconnaissance les vives effusions des cœurs qui se jettent au-devant de lui : il entre dans Césarée au bruit des acclamations générales : les uns couvrent de fleurs, les autres baisent la terre où il imprime ses pas; les chefs de la ville lui remettent les clefs, et semblent bien plus heureux de lui en céder le gouvernement, qu'ils ne l'ont été de le recevoir. Son premier soin est de faire reposer ses troupes; le second, d'aller visiter les fortifications de la ville, et de s'informer de ses moyens de défense : son infatigable activité en a bientôt parcouru tous les détails : alors seulement il consent à se retirer, sous le prétexte de prendre quelques heures de sommeil, mais en effet pour s'occuper de l'intérêt qui est le premier de son cœur, quoique l'honneur en ait triomphé.

Il appelle Kaled. « Kaled, dit-il, j'ai besoin d'un ami qui expose sa vie pour moi, et c'est toi que j'ai choisi. — Tous les tiens m'envieraient cette glorieuse préférence, répond Kaled, mais nul ne la mériterait mieux que moi : parle, me voilà prêt, tout mon sang t'appartient. — Sors cette nuit de Césarée, avance-toi vers le camp des Chrétiens, tâche même d'y pénétrer, informe-toi si la princesse d'Angleterre y est arrivée : Kaled, je te l'avoue, jusqu'à ce que je la sache en sûreté, la blessure que son départ a laissée dans mon cœur ne se fermera point. Si tu pouvais la voir! mais comment l'espérer, on ne te le permettra pas..... Cependant, si tu étais surpris, traité comme un espion par les Chrétiens, si tes jours étaient menacés, demande à être conduit devant la princesse, elle reconnaîtra mon ami et saura bien empêcher qu'il lui soit fait aucun mal. — Je t'entends, reprend Kaled, et je te promets que la prudence ne dirigera pas mes démarches au point de m'empêcher d'être conduit devant la femme que tu aimes; sois sûr que je ne reviendrai pas ici sans l'avoir vue. » A ces mots, le prince ému le serre dans ses bras; plein de respect, Kaled s'incline et lui dit : « Maintenant je peux mourir, j'ai reçu ma récompense. — O amitié! s'écrie Malek Adhel, que tes larmes sont douces et que tes sentiments sont grands! — Tu vois ce ciel qui est au-dessus de nos têtes, reprend Kaled, eh bien, l'amitié d'un homme tel que toi élève le cœur bien plus haut encore. Grand prince, demeure toujours ce que tu es, le soutien de cet empire dont tu pourrais être le maître : soumis à ton frère, laisse-lui la puissance et règne par l'amour : porte les armes de Saladin jusqu'aux bornes du monde, et sois sûr que dans l'étendue de cette vaste domination, si tout se fait par ses ordres, rien ne se fera qu'en ton nom. — Kaled, répliqua tristement le prince, que me dis-tu? ai-je jamais envié le pouvoir de mon frère? est-ce l'éclat d'un trône qui m'a séduit? est-ce pour y monter que j'ai pris les armes? Ah! loin d'être touché par ces misérables grandeurs, je gémis d'y tenir de si près : dans un rang plus obscur, je pourrais me livrer aux faiblesses de mon cœur

sans craindre les reproches de mon souverain, de ma patrie, et de ma conscience: quand l'amour gémissant m'a demandé d'abandonner mon frère, et me l'a demandé en vain, que peux-tu craindre de l'ambition? — Pardonne-moi, répondit Kaled, d'avoir pu concevoir un pareil doute; d'autres pourront le concevoir aussi, car il est donné à peu d'hommes de savoir lire les grandes choses qui sont dans ton cœur, et de croire que celui qui peut tout ne veuille rien..... Mais en voilà assez, la nuit s'avance, je vais partir; compte sur mon zèle : si je suis destiné à ne plus te revoir ici-bas, nous nous retrouverons dans un meilleur monde, et là, si tu me dis : Kaled, je suis content de toi, Kaled n'aura plus rien à demander à Mahomet. » En achevant ces mots, il n'attend point la réponse du prince, il part, il part heureux d'avoir trouvé une occasion de prouver son dévouement à son maître; et Malek Adhel, en se voyant l'objet d'un zèle si ardent et si pur, verse des larmes plus tranquilles, et la douce affection que l'amitié répand dans son âme, y calme un moment les dévorantes ardeurs de la passion : depuis le départ de Mathilde, il goûte quelques instants d'un sommeil tranquille, et c'est à la bienfaisante amitié qu'il le doit.

Mais tandis que le repos s'est approché de lui, quelle confusion règne dans la cour de Saladin! quelle rage embrase le cœur d'Agnès! En revenant, Metchoub l'a rencontrée qui s'avançait vers le Caire, à la tête d'un parti nombreux de Musulmans; elle venait aider à la défaite du prince, et jouir du supplice de sa rivale : mais en apprenant que Malek Adhel est vainqueur, et que Mathilde est sauvée, elle serait morte de douleur et de colère, si Metchoub ne lui avait donné l'espoir de pouvoir, par une marche rapide, atteindre et punir la princesse d'Angleterre avant son arrivée au camp des Croisés : Agnès n'en écoute pas davantage; la jalousie et la vengeance lui prêtent leurs ailes, et suivie des soldats qu'elle commande, elle vole sur la route de Ptolémaïs. Metchoub poursuit son chemin; il arrive, il apprend au sultan que son frère a levé hautement l'étendard de la rébellion, qu'il est maître de l'Egypte entière; que, séduits par ses largesses, les douze mille hommes envoyés pour le combattre sont passés sous ses drapeaux; que peu content de dominer sur l'Afrique, il marche vers Césarée, et que c'est là où il doit conclure son alliance avec les Chrétiens, et défier avec leurs forces réunies toutes celles de l'empire du croissant.

Pâle et immobile, Saladin a écouté ce récit dans un profond silence : mais à peine Metchoub a-t-il cessé de parler, qu'il ne retient plus sa fureur, et que des cris terribles s'échappent de sa poitrine : jamais il n'éprouva de telles angoisses, jamais il n'essuya de pareils affronts: ses plus fidèles soldats l'ont trahi, ils l'ont abandonné pour le perfide auquel il avait livré son cœur et la moitié de son empire. Malheureux prince, *déchiré dans* tes sentiments les plus *vifs*, *dans ton orgueil* et ton amitié, tu ne respires que la *vengeance*, et ce n'est plus sur les Chrétiens que *tu* brûles de la verser; les Chrétiens ne sont plus les ennemis que tu crains, que tu hais davantage; il te semble même que tu n'as plus dans le monde d'autre ennemi que Malek Adhel; c'est de son sang seul que tu as soif; la chute de Ptolémaïs n'est plus rien pour toi, tu ne songes qu'à la résistance de Césarée, et il t'importe peu que les Chrétiens triomphent de ton empire, pourvu que l'indigne ami qui t'a osé trahir périsse de ta main.

Saladin sort de sa tente, il assemble son armée, il parcourt tous les rangs, il lance des imprécations terribles contre ceux qui ne maudiraient pas avec lui la perfidie de Malek Adhel et celle des troupes qui ont abandonné Metchoub: « Césarée! Césarée! s'écrie-t-il, c'est toi qui sera témoin de ma vengeance; elle sera terrible comme le forfait. Mahomet, toi dont l'indigne Adhel a déserté le culte, aide-moi à frapper le perfide; que tous ceux qui nous ont outragés éprouvent les effets de notre colère; que le glaive de Dieu arrache les esprits de leurs corps, moissonne

mmême leurs cadavres à
qu'en un moment la cam-
couverte comme des feuil-
it dans l'automne; que nos
rent de leur sang jusqu'à
les lions des combats s'en
e les dents de la victoire :
ur mon cheval pour passer
ng, et en voyant le parjure
son dernier soupir, je lui
as si bien su comment Sa-
ner, vois maintenant com-
unir. »
ute l'armée touchée de sa
de sa colère, partage son
des milliers d'épées s'élè-
airs, des cris forcenés en
lence : on entend retentir
Césarée! Césarée! « Oui,
ous trouverons le traître,
archer à l'instant même, »
an. Et à l'instant même
nt prêtes à marcher. Sala-
camp, qu'il a soin de met-
toute attaque; il donne à
ommandement de l'avant-
ée; il se place au centre,
ads pas, et ne sort du si-
où la douleur le plonge,
ter d'une voix courroucée
: Césarée! Césarée!

PITRE XXVII.

nt que Mathilde avait in-
u'elle éprouvait, avaient
nocence sur les divers lan-
our, et quoique celui de
ne s'exprimât que par son
pouvait s'empêcher de l'en-
lle ne pouvait s'empêcher
r la force avec laquelle il
ns les bornes du plus pro-
à quelque distance de sa li-
ait triste et pensif, et si
ait, il lui répondait le plus
ssible : une fois seulement,
parlait de Bérengère et de
avait dû éprouver en re-
ux, il répondit : « Ah! Ma-
i vous connaît et vous aime,
peut-il y avoir quelque joie loin de vous! » Après ce peu de mots, qui firent rougir la princesse, et qu'elle laissa sans réponse, il se tut; et craignant d'en avoir trop dit, il expia sa faute en lui parlant moins encore.

Cependant ils approchaient de la Palestine, Ascalon et Rama fuyaient derrière eux, et bientôt les hautes collines qui entourent Ptolémaïs allaient se montrer à leur vue, lorsqu'un détachement considérable de soldats musulmans parut dans le lointain. L'avantage du nombre devait lui donner une grande confiance, mais s'ils avaient su que Montmorency commandait les Chrétiens, peut-être qu'avec le double de forces, ils ne se fussent pas crus encore assez forts. Josselin, en voyant les ennemis fondre sur lui à bride abattue, hésite sur le parti qu'il prendra : il voudrait, selon son usage, s'élancer au-devant d'eux; mais il ne veut point quitter la princesse, car c'est elle surtout qu'il doit défendre; ainsi ce héros, qui jusqu'à ce jour ne se vit jamais attaqué le premier, et ne calculait le nombre de ses ennemis qu'après les avoir vaincus, pour la première fois de sa vie les compte, les attend, et tout l'effort de son courage est employé à retenir sa valeur, les autres chevaliers imitent son exemple; rangés autour de la princesse, ils se contentent de prendre une attitude défensive. En les voyant immobiles et disposés à éviter le combat, les Musulmans étonnés se demandent si ce sont bien des Chrétiens : s'ils les croient tels à leurs armes, ils en doutent à leur action; car, depuis les longues et furieuses guerres qu'occasionne entre ces deux peuples la possession de l'aride territoire de Juda, on n'a pas vu encore les nobles défenseurs du Christ s'arrêter devant les lions de l'Islamisme. Cette sorte de frayeur dont les Musulmans les supposent atteints, leur inspire une confiance téméraire; ils s'avancent avec précipitation, persuadés qu'il ne faut pas de grands efforts pour vaincre un ennemi qui a l'air de les craindre; mais tout-à-coup leur première ligne est renversée par le bras de Montmorency; il enfonce la

seconde, rompt la troisième : ses coups sont si sûrs, qu'ils portent tous, et si rapides, que les Musulmans tombent sans avoir reconnu la main qui les frappe. Cependant, à sa mine altière, à sa haute valeur, le nom de Montmorency vole de rang en rang, et ce nom formidable y jette tant d'épouvante, que celui de Malek Adhel pourrait seul y ramener le courage : tout se disperse, tout fuit, un seul guerrier résiste et combat encore; il ne songe point à se défendre ni à attaquer, toute sa fureur semble se diriger contre la litière qui renferme la princesse; il parvient à en approcher, et pousse son javelot; le trait part, traverse le bois de la litière, et vient mourir sur le bras de la princesse. Le sang coule : à cette vue, Montmorency frémit de rage et se précipite sur le guerrier sacrilége; celui-ci, que la foule des Chrétiens n'avait pas effrayé, tremble devant le regard de Montmorency, car il sent que la mort va le suivre; il presse les flancs de son coursier; mais ni la vitesse des vents, ni la profondeur des abîmes ne le déroberaient au courroux du héros; cependant il l'entraîne par mille détours, et ne ralentit la rapidité de sa course que quand ils sont bien loin des Chrétiens. Josselin s'élance, frappe d'un bras vigoureux; la valeur de son adversaire l'étonne, mais il en triomphe bientôt; jamais la victoire n'a fait attendre Montmorency; son ennemi est renversé, il lève le bras, il va lui ôter la vie. « Frappe, Montmorency, s'écrie d'une voix sourde le guerrier vaincu : enfonce ton poignard dans le sein d'une femme. » A ce nom, le héros français s'arrête, il doute de ce qu'il entend, car la force qu'on vient de lui opposer est celle d'un soldat ; mais, en coupant les liens qui attachent le casque, il reconnaît les traits délicats et la longue chevelure d'une femme; et quoiqu'il aperçoit les Musulmans qui se rallient et reviennent sur lui, l'honneur ne lui permet pas de s'éloigner avant d'avoir offert ses secours à celle qu'il vient d'abattre; mais à peine Agnès est-elle debout, qu'elle ressaisit sa lance, reprend son bouclier, et recommence le combat; Montmorency p coups et n'en porte plus; sans d méprise la princesse qui, déserta culte et sa patrie, combat pour le mis de sa foi; mais il respecte en sexe qu'il a juré de défendre : cep les Musulmans approchent. « A m jets de Saladin, s'écrie Agnès, et morency est à vous. » Elle dit, J est enveloppé : libre alors de l'enn l'arrêtait, la fille d'Amaury part rejoindre les Chrétiens et assouvir geance; Montmorency voit son de tremble pour Mathilde ; il lève sa table épée, il abat, il disperse la d'ennemis dont il est entouré; c'e armée qu'il lui faut combattre; m valeur vaut seule une armée; il a les bataillons musulmans, il se pr sur les pas d'Agnès; celle-ci, ép de le revoir encore, se retourne ave et lui porte des coups terribles; le hésite : s'il renverse Agnès, il écha aux Sarrazins qui courent sur lui furie, et bientôt il aura rejoint les c tiens; mais il craint moins la mort la honte de verser le sang d'une fem avec un courage tranquille, il se d donc, attend les Mahométans, et bat à la fois et Agnès et une armée. ra-t-il pas rempli son sort, n'aura-t assez vécu, s'il peut, en mourant ver Mathilde et les Chrétiens? et tend-il pas ses aïeux qui lui crient d de leur tombeau que peu importe pourvu que l'honneur reste : et qu'a nom qu'il porte, il doit compter perdus tous les jours qui ne sont pa nés à la gloire?

Cette héroïque résolution l'anime ardeur nouvelle; on s'étonne de c la valeur de Montmorency ait pu au ter encore, et Agnès elle-même mence à croire qu'il n'a point d'ég le voyant lutter seul contre des m d'ennemis, l'inégalité du nombre la ble, et elle sent dans son âme qu chose qui ressemble aux remords de l'attaquer encore, elle est prêt ranger de son côté; elle l'eût fa elle n'eût vu dans Montmorency

e Mathilde. Cependant le héros
s victimes; sa formidable épée
tous les rangs, elle semble se
?, elle est partout, chaque Mu-
oit avoir Montmorency à com-
, pendant un instant, l'armée
reculé devant lui; mais les Sar-
iennent à la charge, ils ne peu-
entir à l'affront de fuir devant
uerrier; ils l'entourent de toutes
vain Josselin abat une foule
ses ennemis ne diminuent pas;
on corps est couvert de blessu-
uirasse est teinte de sang, son
rise dans la poitrine d'un Mu-
ien arrache le tronçon, et, af-
le sang qu'il perd, il tombe à
combat toujours, et les prodi-
s dernières forces surpassent
s hauts faits de sa glorieuse

epuis longtemps les Chrétiens
erçus de l'absence de leur chef;
versent dans la plaine pour le
à la fin, ils découvrent les en-
, sans s'être dit une seule pa-
olent tous ensemble à leur ren-
a fière Agnès tente de les arrê-
renversent et passent outre; à
é de morts qu'ils foulent aux
cherchent quels Chrétiens ont
morency à vaincre, et le voient
enou en terre, renversant en-
usulmans avec la poignée de sa
dis que, près de lui, son cheval
mble moins se plaindre de mou-
ne pouvoir plus être utile à son

razins, qui commençaient à ne
lus soutenir les efforts de Mont-
fuient à l'aspect des Chrétiens,
t Agnès avec eux : mais, hélas!
tard; Josselin, noyé dans son
vert des ombres de la mort,
tête et ferme ses yeux à la lu-
s Chrétiens le soulèvent dans
, le transportent vers le petit
leurs frères défendaient Ma-
ils délacent son armure, et s'a-
t avec effroi que le fer d'une
demeuré tout entier dans sa

poitrine. Un de ses écuyers examine ses blessures, et ne désespère pas de le guérir s'il peut arracher le fer qui est resté dans le sein du héros : il tente quelques efforts, la douleur ranime les sens de Montmorency, il ouvre les yeux : tous ses amis, tristes, abattus, sont autour du brancard où on l'a étendu : un peu plus loin, Mathilde, pâle et désolée, mêle ses pleurs au suc des plantes qu'elle exprime entre ses mains délicates, et qui doit servir à composer le premier appareil. Montmorency la voit et la conjure de s'approcher; elle vient, le visage baigné de larmes, et les traits empreints d'une profonde tristesse; elle présente sa main au héros, il s'en empare, la porte contre ses lèvres, profère quelques paroles à voix basse, et ajoute ensuite : « Elle seule saura mon secret, je ne l'emporterai pas tout entier au tombeau. » Les pleurs de Mathilde redoublent, elle voudrait parler, et elle ne peut que prononcer, avec un cœur déchiré : « O magnanime héros, nous serez-vous enlevé...? vous coûterai-je la vie? — Ah! lui dit-il, mon sort est plus doux que je ne l'espérais; je meurs en votre présence, j'aurais vécu loin de vous. » Son écuyer l'interrompt; il voudrait essayer d'arracher le tronçon de la lance qui peut rendre la blessure mortelle, Montmorency l'arrête. « Attends un moment, lui dit-il, ma vie me quittera sans doute avec ce fer, et j'ai besoin encore de quelques minutes d'existence; alors il baisse la voix, et dit à la princesse : « Devant ce trône de la miséricorde divine où je vais paraître, je prierai pour la conversion de Malek Adhel; puisse-t-il être Chrétien, puissiez-vous être heureuse, ce sont mes derniers vœux : un jour vous les lui direz, et vous verserez ensemble quelques larmes sur ma mémoire; je verrai votre bonheur, et je n'en serai pas jaloux, on ne l'est plus dans le ciel. » La princesse attendrie tombe à genoux et s'écrie : « O le plus généreux des mortels! si les Chrétiens vous perdent, que deviendra leur armée où vous ne combattrez plus? Que vais-je devenir moi-même, quand tout le camp désolé me demandera

compte de votre vie, me reprochera votre mort, pleurera chaque jour l'ouvrage commencé de la conquête de Jérusalem, que votre bras pouvait seul achever! » A ces mots, la douleur des chevaliers éclate; de tous côtés ils font entendre leurs regrets; l'un s'écrie : « O saint temple! demeure dans la poussière, Montmorency ne te relèvera pas. » Un autre dit : « Tendre et superbe fleur, tu tombes avant le temps, et cependant, dès ton aurore, tu avais laissé toutes les gloires au-dessous de la tienne. » D'une voix faible et émue, Josselin répondit : « S'il est vrai qu'un peu de gloire ait illustré mes premiers ans, si l'honneur fut ma loi et la religion mon guide, si je meurs fidèle à tous mes serments et au Dieu de mes pères, mon souvenir ne descendra pas tout-à-fait avec moi dans la tombe, il vivra dans le cœur des héros, et dans le vôtre peut-être, Madame. — Toujours, s'écrie Mathilde en mettant la main de Josselin sur son cœur, et levant les yeux au ciel pour le prendre à témoin de la sincérité de ses paroles. — Maintenant, reprend-il, qu'aucun repentir ne vienne troubler vos belles destinées, car je vous dois plus de bonheur par ce seul mot, que le monde entier n'aurait pu m'en offrir sans vous. » Alors se retournant vers les Chrétiens qui l'entouraient : « Nobles et généreux amis, leur dit-il, si vous jugez que trop d'orgueil ne dicte pas ma demande, vous élèverez mon tombeau au-devant de Ptolémaïs, de manière qu'il faille le fouler aux pieds pour arriver au pied de ses remparts; peut-être les Infidèles ne l'oseront-ils pas. — Nous te le jurons, illustre héros, s'écrièrent les chevaliers d'une voix unanime; si nous avons le malheur de te perdre, ta tombe, élevée en face de la superbe ville que tu as conquise, lui servira de bouclier, et du sein du trépas, tu nous défendras encore. » Josselin sourit avec reconnaissance, puis mettant sa main sur sa poitrine, il regarde son écuyer et lui dit : « N'est-ce pas ce fer qui t'inquiète et que tu veux enlever? — Oui, repartit l'écuyer, et puisse ma main ne pas trembler en l'essayant. — Si tu n'as besoin que d'une main ferme, reprit son maître, la mienne ne tremblera pas. » Et aussitôt arrachant avec courage le fer qui déchire son sein, il ajoute : « Quand on le reçoit pour la défense de l'innocence et de la religion, cela ne fait pas de mal. » Mais cet effort subit et violent, joint à celui qu'il a fait pour parler, font couler son sang avec une nouvelle abondance, et épuise le peu de force qui lui reste; ses lèvres pâles murmurent un dernier adieu et se ferment pour jamais. Ses yeux ne verront plus ce jour moins pur que son cœur; ses mains refroidies tombent sans mouvement, son sang glacé s'arrête, les larmes de la reconnaissance et de l'amitié n'arrosent plus qu'un corps inanimé, et l'âme d'un héros a disparu.

La princesse enveloppe sa tête dans un voile de deuil, et pousse de déchirants soupirs : tant de maux vont briser son cœur! Cependant elle rappelle quelques forces, afin de pouvoir honorer les restes du grand homme dont elle a causé la mort : on l'a couché sur un lit funèbre, construit à la hâte avec les drapeaux et les lances que son bras a enlevés aux Infidèles dans ce dernier combat : sa tête superbe, à laquelle le trépas a laissé toute sa beauté, est penchée languissamment, et il semble que sa chevelure d'ébène brille avec plus d'éclat sur son front pâle et glacé. Tous les chevaliers, la contenance morne, l'œil humide, la lance renversée, pleurent une perte irréparable, et un chef qui laisse Malek Adhel sans égal sur la terre. Suivie de toutes ses femmes, la princesse s'approche de la couche du héros, répand sur ses cheveux de précieux parfums, les couronne de fleurs, et jette sur sa froide dépouille un crêpe noir qu'elle inonde de larmes; puis, à genoux près du lit, avec toute sa suite, elle chante un de ces saints cantiques qui semblent destinés à accompagner l'âme des mortels du séjour de la terre à celui du ciel, où le concert des anges la reçoit et la conduit au pied du trône de l'Eternel.

Après avoir employé le reste du jour à lui rendre de lugubres honneurs, les chevaliers reprennent le lendemain la

...s approchent du
... avec tristesse;
...t avec la princesse d'An-
...ne ramènent point celui qui
; et si Richard va les bénir
...ur de sa sœur, les cris de
...guste vont les poursuivre et
...er sans cesse : Qu'avez-vous
...z-vous fait de mon héros?
...u camp des Croisés on a re-
...illante devise qui éclate sur
...des chevaliers de la Vierge :
...usignan se précipitent à leur
Philippe-Auguste les suit;
...gémit de ce que la dignité de
...le son rang ne lui permet pas
...pagner, et de savoir un mo-
...it si elle va retrouver sa sœur.
...e de Tyr, au pied des autels,
une pieuse impatience l'in-
...i apprendra s'il faut qu'il of-
...résignation sur l'absence de
...u des bénédictions sur son

...nd de Fiennes est le premier
...e les deux rois rencontrent;
...n triste et abattu les fait tres-
...hard s'écrie : « Les Infidèles
...ma sœur. — La princesse
...e revient avec nous, répondit
...l; dans peu d'instants elle
...s bras de son frère. — Com-
...ous suit, s'écrie Lusignan;
...levé cette glorieuse proie des
...l'impie, et la plus profonde
empreinte sur votre front! »
...l se tut et baissa vers la terre
...pleins de tristesse. Les deux
...és de ce silence, le gardèrent
...nt interroger le guerrier sur
...dont ils pressentaient assez
...uisque la joie du retour de
...le faisait pas oublier; cepen-
...rchaient en eux-mêmes quel
...ment le plus fatal aux Chré-
...yant plus à redouter la prise
...n, ils pensèrent à la mort de
...cy. Cette crainte les frappa
...la fois, elle fit pâlir l'intré-
...d, et jeta dans son âme un
...qui lui était inconnu, car il

ressemblait à l'effroi; Lusignan, jaloux de toute gloire qui surpassait la sienne, devait être moins affecté de cette perte, et conserva la force de prononcer le grand nom de Montmorency : Enguerrand mit un genoux en terre, d'une main montra le cercueil qui s'avançait, et de l'autre le ciel : Richard demeura immobile; en vain il commençait à distinguer la litière de sa sœur; il ne s'en approchait pas, ne se sentant plus, dans un pareil moment, le courage d'être heureux; mais, en apercevant Philippe-Auguste, il s'écria : « Ah! sire, était-ce avec des larmes que je devais vous annoncer l'arrivée de ma sœur! assurément elle m'est bien chère, mais je n'aurais pas payé son retour ce qu'il nous coûte. » Philippe-Auguste aperçoit au même instant la jeune Mathilde qui s'avance lentement vers son frère, et un peu plus loin, un cercueil recouvert d'un drap mortuaire aux armes des Montmorency : il se trouble, il frémit; sa douleur est trop grande pour lui permettre de saluer la princesse; il oublie qu'elle est femme, il ne voit point qu'elle est belle, il ne sent que la mort de son ami, et sans songer à s'excuser, il va cacher dans sa tente et ses regrets et ses larmes. Mathilde reçoit avec tristesse les embrassements de son frère, qui n'ose la serrer dans ses bras qu'en soupirant. Ce cercueil du plus grand des héros semble ne la suivre que pour effacer par des larmes la joie de son retour; elle entre dans le camp, traînant après elle le deuil et la mort, et ne rencontre que des cœurs abattus et des regards affligés qui n'osent même admirer l'éclat de sa beauté, en voyant à ses côtés la fin de tout ce qui brille le plus sur la terre, et tout ce qui reste de la gloire.

Le lendemain on célébra en grande pompe les obsèques de l'infortuné Montmorency; les diverses nations assemblées dans le camp y assistèrent en cérémonie; toutes avaient paré leurs drapeaux d'un signe de deuil. Mais on en voyait une qui ne ressemblait point aux autres, et c'était plus encore à l'abattement de leur contenance et à l'... de tristesse de leur visage...

qui flottait sur leurs têtes, qu'on reconnaissait les Français; ils pleuraient dans Montmorency, non-seulement un héros enlevé à la fleur de son âge, dont la valeur était le plus ferme appui de la foi, mais un héros dont la gloire rejaillissait sur eux, et donnait à leur nation une prépondérance qu'elle allait perdre avec lui; ils marchaient lentement, traînant leurs piques renversées, tandis qu'à leur tête, Philippe-Auguste, enseveli dans de profondes pensées, se préparait déjà à quitter cette terre malheureuse qui venait d'engloutir l'objet de ses plus chères espérances, et dont les exploits naissants avaient déjà jeté tant d'éclat sur son règne.

Mathilde parut à cette fête funèbre; elle avait quitté ses habits religieux pour revêtir une longue robe de deuil; un voile de gaze noire couvrait sa tête, et ses cheveux blonds paraissaient à travers le tissu transparent semblables à un réseau d'or; pâle, triste, et timide, mais plus belle par sa pâleur, sa tristesse, et sa timidité, on s'étonnait de voir une beauté si jeune verser déjà tant de larmes, et on l'eût prise pour la fleur du matin sur laquelle, aux plus beaux jours du plus beau printemps, l'aurore vient de verser tous ses pleurs.

Les vieux chevaliers admiraient dans la mélancolie de ses regards, une sorte de pureté qui attirait leurs respects; les jeunes sentaient leurs cœurs troublés par le mélange de sensibilité qu'ils croyaient y apercevoir : ils commençaient à aimer près de ce tombeau où tout finissait; près de ce tombeau qui venait d'engloutir tant de gloire, de jeunesse, et de beauté, ils se jetaient dans l'avenir et s'y livraient à de tendres espérances. La mort, toute grave, toute solennelle qu'elle est, ne repousse donc pas l'amour, et il sait venir se placer jusque sur un cercueil : enfant de la mélancolie bien plus que de la joie, jamais ses feux ne sont plus ardents que quand il les allume dans des yeux noyés de pleurs; et ce n'est que nourri par la tristesse qu'il peut être éternel. Ainsi l'amour, cette première des félicités humaines, a besoin, pour être
ble, que la douleur lui prête ses la
le plaisir le dissipe, le rend léger c
lui, remplace par de fugitives jouiss
les longues et profondes émotio
remplit l'âme d'un vide plus diffi
supporter que le malheur. O étrang
chant du cœur de l'homme, qui l
trouver plus de douceur dans une
tion où il jouit peu et où il espère
coup, que dans celle où, rassasié de l
il n'a plus de vœux à former! ét
penchant en effet, s'il n'était la p
de sa glorieuse destination. Jeté
terre pour exercer des vertus et
cueillir le fruit, il n'y doit trouve
qui le fixe, qui le contente, qui l
fise; car le secret de sa faiblesse et
misères, le mystère de ses passio
de sa conscience, et le but de sa v
tière, sont tous renfermés pour lu
ce seul mot : *Attends*.

Ce fut à une demi-lieue de Ptolé
au pied d'une petite éminence et
trée d'un bois de sycomores, que f
déposés les restes de Montmorency
couvrit son tombeau des innombr
dépouilles de sa dernière victoire;
vue de tant d'oriflammes, de boucli
d'armures, enlevés aux Infidèles p
seule main, et dans un seul combat
qui savaient le mieux qu'il n'y ava
d'impossible à la valeur de Montm
s'étonnaient encore, et se deman
entre eux : Comment a-t-il péri, ce
pouvait ainsi renverser des armées
lippe-Auguste s'approcha de la t
baissa dessus la pointe de son ép
dit : « Cher et brave Montmore
donnerais la moitié de mon royaum
racheter ta vie, je donnerai l'autr
venger ta mort : périssent les imp
ont osé attenter à tes jours, qu
triomphé de toi qu'en opposant
leurs forces à la seule force de to
que jusqu'au dernier, tous serven
piation à tes mânes : ô vous qui
tourez, Chrétiens de toutes natio
rez avec moi de n'épargner aucu
sulman; et vous, Madame, contin
en s'adressant à Mathilde qui étai



près du tombeau, vous qui ne pou-
ire que des vœux, mais dont les
doivent être accueillis par Dieu,
s le sont ceux des anges, deman-
l que sa foudre immole à votre li-
ur ce que l'empire du croissant
nt de plus grand et de plus illus-
. Sire, reprit la vierge en élevant
l ses yeux noyés de pleurs, il n'y
mais d'âme plus belle et plus géné-
que celle de Montmorency; per-
-moi donc de ne pas former d'au-
ux que les siens, et de ne deman-
Dieu que d'exaucer ceux que ce hé-
i adresse en ce moment. » Elle dit,
souvenir des dernières paroles de
morency en faveur de Malek Adhel
le son attendrissement, et donne
caractère de ferveur à ses prières,
ilippe-Auguste et presque tous les
nts ne doutent point qu'en regret-
ontmorency, elle ne regrette plus
héros.

our fuit, les rois se retirent, la
entre au camp et dans Ptolémaïs;
tres restent auprès du tombeau :
n'interrompt ni leurs hymnes,
rs pleurs; la croix à la main, la
n console encore les froides dé-
s que le monde abandonne, elle
lassera point de gémir sur ceux
n oublier; constante, invariable,
meure quand tout passe, brave le
survit aux sentiments fugitifs,
mes amitiés, et, par ce caractère
e, se distingue de tout ce qui est
a, nous montre sa source, et nous
d qu'au milieu des choses de la
seule elle n'est point de la terre.

CHAPITRE XXVIII.

...rengère était impatiente de parler
bienfaiteur, et d'apprendre de
le si elle était toujours restée in-
nte à son amour et insensible à
ux; elle ne tarda pas à l'interro-
cet égard. A peine eut-elle pro-
le nom de Malek Adhel, que l'émo-
a la princesse fut visible; mais
tut : la reine insista, et, pour
obtenir la confiance de sa sœur, lui montra un cœur où il y avait un peu trop d'indulgence, car elle alla jusqu'à lui dire qu'il lui semblait qu'à sa place son choix serait fait. Mathilde rougit d'être si bien devinée, et peut-être aurait-elle avoué tous ses secrets à la reine, si elle n'avait craint qu'il ne passassent jusqu'à Richard; mais, quoiqu'elle aimât et honorât son frère, elle le redoutait trop pour supporter la pensée qu'il devînt jamais le confident de sa faiblesse.

Après un assez long silence, les yeux baissés et le front rougissant, elle dit à la reine : « Depuis votre départ de Damiette, j'ai reçu de Malek Adhel des preuves d'une tendresse si pure, si délicate, si dévouée, qu'il faudrait que j'eusse un cœur bien ingrat, s'il n'en avait pas été touché; il l'a été beaucoup; mais l'a-t-il été trop, je n'en sais rien : Guillaume me l'apprendra sans doute, et ce n'est qu'après lui avoir parlé, ma sœur, que je pourrai être sûre que ma reconnaissance n'a pas été trop loin, et que je puis vous en parler sans rougir. »

O candeur de seize ans! te voilà donc altérée, et déjà la funeste influence des passions vient de ternir ta pureté. Hélas! la princesse le savait bien que sa reconnaissance avait été trop loin; elle n'avait pas oublié la promesse si saintement jurée à Malek Adhel de n'être jamais qu'à lui : son choix était donc fixé en effet, et la reine ne se trompait pas; mais comment oser dire à la reine qu'elle ne se trompait pas? comment oser lui dire surtout qu'elle n'avait deviné que la moitié de sa faiblesse, et que, non-seulement son choix était fait, mais que l'objet de son choix en était instruit?

En considérant tout ce qu'elle aurait à avouer, la vierge commence à s'alarmer de ce qu'elle a fait. Quand on n'a à répondre qu'à soi, le sentiment qui nous domine trouve mille moyens de nous engager aux actions qu'il desire, de nous persuader même qu'elles n'ont rien de coupable; pour avoir un peu combattu, on croit avoir beaucoup fait, parce qu'on mesure bien plus le mérite du combat

sur ses douleurs que sur sa durée; mais quand il faut montrer à des regards étrangers, et nos faibles efforts, qui ne seront point jugés sur la peine qu'ils nous ont coûtée, et notre entraînement si rapide, qui ne sera point excusé par la force qui le détermina; quand enfin nous sommes sûrs qu'on ne regardera que le résultat de notre conduite et non les mouvements qui l'ont ordonnée, alors ce résultat se montre à nous comme il sera considéré par les autres; le point d'où nous sommes partis, et celui où nous sommes arrivés demeurent seuls, nous rejetons les nuances qui les lient; et, épouvantés du chemin que nous avons fait, nous le sommes plus encore de l'avoir fait sans l'avoir vu.

Comment Mathilde se résoudra-t-elle jamais à se montrer aux yeux de l'archevêque de Tyr, si différente de ce qu'elle était en arrivant en Égypte, lui qui l'a vue alors, à l'aspect d'un Musulman, saisie de ce saint effroi qu'une âme chrétienne éprouve pour l'œuvre du démon? que dira-t-il en la sachant unie à ce même Musulman, par les plus tendres liens que le ciel et la terre aient établis entre les hommes? Hélas! quand Malek Adhel, suppliant à ses pieds, la conjurait d'être à lui, elle croyait faire bien peu en ne donnant qu'une promesse; mais maintenant qu'il faut la révéler, elle commence à en sentir l'importance et la témérité. Sans doute, en se rappelant tous les détails du passé et les terribles scènes du désert, elle ne peut se trouver bien coupable; mais Guillaume ne verra ni ces détails, ni ces scènes, du moins il ne les verra pas avec le même cœur, et Mathilde sent bien que ce n'est que dans son cœur qu'ils peuvent avoir une excuse. Cependant elle est si humble, elle craint si peu de s'accuser, elle écouterait les reproches avec tant de douceur, et se soumettrait aux pénitences avec tant de zèle, qu'il faut bien que ce ne soit pas l'orgueil qui arrête ses aveux. Ah! si elle pouvait être sûre que le premier ordre de l'archevêque ne fût pas de lui commander de bannir une chère pensée, si

elle pouvait espérer qu'il lui per
continuer à aimer; délivrée d
crainte, aucune autre ne l'arrê
l'archevêque aurait déjà lu da
cœur, il saurait ce que Malek Ad
pour elle; et, dût-il la blâmer,
le fuirait plus, car, parler de son
tir, ce serait encore parler de son
Mais elle connaît la sévérité et la
du prélat; elle sait qu'ennemi d
faiblesse, il va poursuivre la sienn
que dans les replis les plus cachés
âme, et lui défendre peut-être ju
plaisir de pleurer sur elle. Habitu
soumettre à ses ordres, elle ne sai
comment elle y pourrait résister
s'il lui commandait d'étouffer s
dresse, elle sait moins encore co
elle y pourrait obéir. Tourment
cette incertitude, elle évite les occ
de se trouver seule avec Guillau
écarte toujours *en dépit des inqui*
de sa conscience, un entretien qu'
ble chercher toujours; pour y mieu
sir, elle vit moins retirée, se montr
souvent dans le monde, et ne
presque jamais la reine.

Depuis que Bérengère était re
au camp, elle y avait tenu une cou
lante et nombreuse, où tout ce
avait de plus illustre parmi les
les chevaliers, se faisait un honne
tre admis; c'est là que parut Ma
et dès-lors les beautés qui en
l'ornement ne furent plus que de
tés ordinaires : Mathilde éclipsa t
réunit tous les hommages.

Ce n'était plus cette vierge sév
se cachait aux hommes et fuyai
regards : j'ai dit le motif secret
loignait de la solitude, et cette dif
de conduite fit naître l'idée qu'el
rait renoncer à la vie religieuse;
leurs, le sentiment qu'elle portai
son cœur donnant à son maintien
que chose de plus touchant, et à son
quelque chose de plus doux, le r
qu'elle avait inspiré jadis par l'austé
ses manières, fit place à des mouve
plus vifs. On ne vit plus en elle une
destinée pour le ciel, mais une

bonheur et l'ornement du
fin on osa l'aimer, parce
tit qu'elle pouvait s'atten-

aples, Boémond d'Antio-
d de Tripoli, le duc d'A-
-dessus tout, le roi de Jé-
nsumaient en soins pour
gards. Les travaux de la
saient-ils respirer un mo-
p retentissait aussitôt du
nois et des joûtes, dont la
ngleterre était l'unique ob-
es nobles rivaux ne dési-
ire que pour recevoir d'une
e prix de leur vaillance et
its. Mais au milieu de tant
Mathilde n'en distinguait
rente aux plaisirs dont elle
, comme aux vœux qu'on
, elle portait partout une
ien ne pouvait dissiper, et
e plaire qu'auprès du vieux
s de Tibériade. Hugues
ieurs années prisonnier à
adin; il connaissait Malek
de sa main que ce prince
les éperons et avait été
; Hugues le chérissait pour
générosité, et pour toutes
faisaient de lui un prince
ui devait sa liberté, celle
use famille, ses trésors,
hel lui avait fait rendre :
t-il jamais de son bienfai-
n feu et un enthousiasme
assez le plaisir que Ma-
t à l'entendre. La même
faisait goûter les entre-
e Hugues, était celle qui
ssister à presque tous les
le nom de Malek Adhel
répété; car les Sarrazins,
voir les Chrétiens de près
mouches, s'approchaient
inte dans les moments de
nt même s'exerçaient avec
ûtes données sous les murs
les deux champions en-
n venaient aux mains qu'a-
rangués l'un l'autre; le

vaincu était fait prisonnier de guerre ou racheté, et enfin la familiarité était telle, que les Chrétiens dansaient souvent au son des instruments arabes, et chantaient ensuite pour faire danser les Sarrazins. Cette extrême liberté fournissait à la princesse de fréquentes occasions d'entretenir les Infidèles, et elle les saisissait avec empressement, espérant apprendre par eux quelques nouvelles de Malek Adhel; mais ses espérances étaient toujours déçues, et tous les Musulmans qu'elle interrogeait, moins inquiets qu'elle sur le sort du prince, n'en étaient pas plus instruits.

Un jour cependant, à une des plus brillantes fêtes qui eussent encore été données depuis son retour, se présente tout-à-coup à l'entrée du camp un Arabe, monté sur un cheval superbe; sa contenance est haute et fière, et la visière de son casque est baissée. Il propose de briser une lance contre les deux premiers champions qui voudront lui faire cet honneur, et ne demande, pour prix de sa victoire, que la permission de saluer la princesse d'Angleterre, et de s'éloigner ensuite sans être connu. On accepte. Mathilde est priée de choisir parmi les Chrétiens ceux qui combattront l'Infidèle : un instinct secret lui fait nommer les plus faibles guerriers, et à sa voix, le prince de Galilée et le comte de Jaffa viennent de descendre dans l'arène. L'Arabe fournit sa carrière, revient sur eux, brise la lance du premier sans être ébranlé, renverse l'autre, et s'approche, en caracolant, du balcon où Mathilde est assise, et où elle contient avec peine l'émotion de son cœur, qui palpite, à la vue de cet inconnu, comme s'il pressentait de quelle part il lui est envoyé. Lusignan, debout auprès d'elle, s'indigne de la facile victoire de l'Arabe, et se dispose à l'aller combattre à son tour; mais la princesse le retient : « Sire, lui dit-elle, les conditions du combat ont été remplies, ce serait les changer que de proposer une nouvelle course, et l'honneur ne le permet pas. » Lusignan s'arrête, impatient d'être arrêté, et surtout de l'être par la princesse; cependant

tous les témoins se rangent de l'opinion de Mathilde, et décident que le vainqueur doit obtenir le prix de son triomphe. L'Arabe remet alors les rênes de son coursier aux écuyers du camp, puis, montant les degrés qui conduisent au balcon de Mathilde, il met un genou à terre, s'incline profondément, baise le bas de sa robe, et, en se relevant, il lui dit à voix basse : « Malek Adhel a vaincu l'armée de Saladin au Caire, il est à présent à Césarée; c'est lui qui m'envoie près de vous, il ne pouvait vivre dans l'incertitude où il était sur votre sort; je suis Kaled. » A ces mots la vierge rougit, se trouble; elle veut parler, la voix lui manque; et l'Arabe est déjà bien loin avant qu'elle ait rappelé ses esprits. La joie de ce qu'elle vient d'apprendre, le regret de n'avoir rien répondu, l'agitent si violemment, que tous les regards se fixent sur elle. La reine sourit et lui prend la main; l'archevêque de Tyr l'embarrasse de son œil pénétrant et sévère; Richard l'interroge : « Ma sœur, lui dit-il, cet Infidèle vous a-t-il appris son nom ? — S'il l'avait fait, sire, reprit-elle dans une confusion inexprimable, et qu'il m'eût demandé le secret, me serait-il permis de vous le dire? — Comme votre frère et votre roi, peut-être pourrais-je l'exiger, répondit Richard. — Mais comme le plus galant chevalier de la terre, vous ne l'exigerez pas, interrompit vivement Philippe-Auguste; et qui pourrait ici s'étonner que la plus belle personne du monde reçoive les hommages de toutes les nations de l'univers! » Richard sourit, et se retournant vers sa sœur, dont l'embarras augmentait de plus en plus, il lui dit : « Pourquoi rougir ainsi, Mathilde? une telle timidité pouvait être convenable, lorsqu'en sortant de votre couvent, le monde et les hommes s'offraient à vous pour la première fois; mais maintenant que vous avez traversé l'Océan et les déserts; que les plus grands héros ont déposé leur liberté à vos pieds; que nos ennemis même, vaincus par vos charmes, viennent vous porter leurs vœux jusque dans notre camp, et que le roi de France, en vous voyant si belle, trouve une excuse à leur témérité, il faut prendre un peu plus d'assurance et savoir mieux soutenir les regards que vous savez si bien attirer. »

Ce discours n'était pas fait pour diminuer le trouble de Mathilde; hors d'état de répondre à son frère, elle jetait sur la reine un œil suppliant, qui la conjurait de vouloir bien venir à son secours. Bérengère l'entendit, et se levant aussitôt, elle déclara qu'elle allait se retirer : la princesse lui serra la main et se hâta de la suivre. Lusignan demande à Richard la permission de les accompagner jusqu'aux chars qui doivent les reconduire à Ptolémaïs; il l'obtient sans peine, et présentant aussitôt son bras à la princesse, il lui dit tout bas : « A présent, Madame, que les conditions du combat ont été remplies, ne puis-je, sans blesser les lois de l'honneur, et sans risquer de vous déplaire, attaquer *l'heureux inconnu* dont j'envie bien *moins la victoire que l'intérêt qu'il a paru vous inspirer? — Sire*, reprit la princesse avec un peu de fierté, mon frère lui-même n'a pas osé dire que j'eusse marqué de l'intérêt, il n'a parlé que de mon embarras; quant au chevalier inconnu, si vous pouvez l'atteindre, je n'ai aucun droit de vous empêcher de le combattre. — Je l'atteindrai, Madame, et j'en triompherai, fût-ce Malek Adhel lui-même. » Mathilde le regarda d'un air de doute; et il ajouta avec un accent irrité : « Votre altesse le croit-elle donc invincible? — Mais il me semble, reprit-elle en souriant, que, jusqu'à ce jour, c'est le seul reproche que les Chrétiens aient trouvé à lui faire. »

En achevant ces mots, elle monta dans le char de la reine. Lusignan, resté seul, réfléchit au ton dont elle avait prononcé le nom de Malek Adhel, et de ce moment il commença à craindre que la mort de Montmorency ne l'eût pas délivré du plus redoutable de ses rivaux : l'amour et l'ambition lui faisaient également désirer la main de Mathilde, et avec leurs forces réunies, il n'y avait point d'excès où ces deux passions ne pussent le porter. Richard l'aimait beaucoup, et il lui avait

promis de soutenir ses droits; mais ce n'était point assez, il fallait que Richard l'aimât au point de forcer sa sœur de s'unir à lui; parce qu'alors, devenant personnellement intéressé à sa cause, il braverait tous les obstacles pour rendre le trône de Jérusalem à celui qu'il aurait nommé son frère. Lusignan sent bien que, hors cette alliance, il n'y a pour lui aucun moyen de reconquérir son royaume, et il frémit à l'idée des propositions qui ont été faites à Malek Adhel. On a beaucoup parlé de son amour pour Mathilde; s'il était vrai qu'elle en eût été touchée, s'il était vrai qu'elle eût éclairé ses erreurs, et que ce fût elle qu'il demandât pour prix de sa conversion et du secours de ses armes, Richard la refuserait-il ? Il ne se dissimule pas que cette alliance serait un inestimable avantage pour la chrétienté, mais elle serait la mort de toutes ses espérances, et dès-lors il ne la regarde que comme le plus grand des malheurs. Ainsi dévoré par ses inquiétudes, il se promène sombre et pensif sur le bord de la mer, cherchant par quels moyens il pourra gagner Richard, et il ne rejette aucun de ceux qui peuvent l'amener à son but. Il ne parle point de sa tristesse au roi d'Angleterre; il laisse à ses regards le soin de la peindre, et affecte même de fuir le monde et ses fêtes, pour s'ensevelir dans des lieux sombres et cachés. Richard s'inquiète de ce changement; il va au-devant de son frère d'armes, il lui reproche son silence : « Mon ami est malheureux, lui dit-il, et mon ami me fuit. » Lusignan soupire, et lui fait entendre que la délicatesse ne lui permet pas de découvrir sa peine à celui qui pourrait seul la faire cesser. Le brave Richard exige un aveu sincère, et Lusignan, comme vaincu par la puissance de l'amitié, nomme Mathilde, et tombe aux pieds du roi. « Viens dans mes bras, mon frère, s'écrie Richard; depuis longtemps mon cœur t'avait donné ce titre, la main de ma sœur le confirmera. — Auguste monarque, répond Lusignan, vous dont le grand cœur est incapable de faiblesse, comprendrez-vous la faiblesse du mien ? Je vous dois tout; c'est vous qui m'avez fait triompher d'un orgueilleux rival; c'est vous qui me rendrez mon royaume : mais si à tant de dons vous ne joignez la main de Mathilde, abandonnez-moi, car la gloire et mon royaume ne me consoleraient pas de la perte de ce bien-là. » A ces mots, Richard l'interrompt avec une brusque franchise, lui reprochant le doute qu'il paraît avoir sur la sincérité de son amitié, et s'engage, avant l'année révolue, à le rendre maître de Jérusalem et de Mathilde. Le cœur de Lusignan est gonflé de joie; il reçoit le serment du roi; cependant il lui dit : « Vous qui pouvez tout, illustre monarque, pouvez-vous disposer du cœur de la princesse ? — S'il est demeuré libre, reprend Richard, elle me le laissera diriger, et je crois être sûr qu'il n'a été encore touché par personne. — Dans l'âme d'une vierge, des secrets de cette nature sont cachés si avant, repartit Lusignan, qu'il est bien difficile de les pénétrer. » Richard lui promit d'y parvenir, et ne crut pas lui promettre beaucoup; car, habitué comme il l'était à voir tout plier devant lui, il lui semblait qu'aussitôt qu'il l'aurait ordonné, Mathilde lui dévoilerait toutes ses pensées.

Le jour même de cette conversation, Richard se trouvant seul chez la princesse, avec la reine et l'archevêque de Tyr, lui parla en ces termes :

CHAPITRE XXIX.

« Ma sœur, lorsque, le jour des funérailles du grand Montmorency, je vous vis revêtir une robe de deuil, j'applaudis à votre conduite, et je vous approuvai d'honorer ainsi publiquement la mémoire de votre libérateur; mais si vous prolongiez plus longtemps ces marques de tristesse, on pourrait croire qu'il y a plus que de la reconnaissance dans vos regrets. — Si on doit le supposer, sire, reprit-elle, je vais les quitter aujourd'hui, et reprendre mes humbles habits. — Non, ce ne sont pas ceux-là que vous devez reprendre, interrompit-il vive-

ment, et le moment est venu de m'expliquer avec vous sur ce point.

« Depuis votre arrivée dans le camp, j'ai remarqué que vous vous montriez dans le monde sans répugnance, et que même vous sembliez un peu négliger les pieux exercices qui vous occupaient constamment autrefois : ce changement, je l'avoue, m'a donné l'espérance de vous voir renoncer à vos vœux; non que je ne respecte l'état où vous vouliez vous consacrer; mais les vertus d'une fille de votre rang doivent briller sur un plus grand théâtre, et vos destinées vous appellent bien plus au trône qu'à la retraite. Je vois ici une foule de princes s'empresser autour de vous; votre main est l'objet de tous les vœux; parmi eux, le roi de Jérusalem est au premier rang: mais, ni son mérite, ni l'amitié qui m'unit à lui, ne semblent vous toucher, et votre indifférence est égale pour tous. Je sais qu'à Damiette votre fierté ne s'est pas démentie; l'archevêque et la reine m'ont dit tous deux que les rares et brillantes qualités du prince Adhel ne vous avaient pas empêché de rejeter ses vœux avec le plus froid dédain : votre cœur est-il donc inaccessible, ma sœur, et ne pouvez-vous rien aimer? — Hé quoi! reprit Mathilde en rougissant, votre majesté me reproche mon indifférence? Aurait-elle donc approuvé que j'eusse été sensible à l'amour d'un Musulman?—Si le mérite du frère de Saladin avait fait quelque impression sur vous, reprit gravement Richard, j'en aurais été peu surpris, et faiblement affligé : certain que votre raison et votre piété auraient facilement triomphé d'un pareil penchant, j'aurais pu espérer que, si un Infidèle avait réussi à toucher votre cœur, un prince chrétien, honoré de mon amitié, présenté, recommandé par moi, y réussirait bien mieux encore. — Peut-être vos espérances auraient-elles été déçues, répondit Mathilde avec un peu d'émotion : je ne sais quel est le sort que le ciel me réserve; mais s'il était possible que je fisse jamais un choix, ce serait bien en vain qu'on tenterait de me le faire oublier; je n'ai pas un cœur qui puisse

croire ce que vous me dites? interrompit le roi; quelle peut donc être la cause d'un si grand changement? Vous vous taisez toujours Mathilde, et vos regards, pleins de confusion, n'osent se lever sur moi; mais cette honte même, et ces larmes qui coulent sur vos joues, m'apprennent que le moment du repentir est venu, et que vous ne garderez pas plus longtemps un silence qui, en se prolongeant, pourrait me faire concevoir d'étranges soupçons. Je vous laisse avec le pieux Guillaume, parlez-lui, ma sœur, et puisse-t-il ne rien entendre qui altère la tendresse que je vous ai toujours témoignée, et me fasse repentir du consentement que j'ai donné à votre voyage en Palestine. » Ces derniers mots furent prononcés d'un ton si sévère, que Mathilde en fut consternée : Bérengère voulut s'approcher d'elle pour la consoler, mais Richard ne le permit pas, et, emmenant la reine avec lui, il laissa l'archevêque de Tyr tête à tête avec Mathilde.

A peine furent-ils seuls, que d'une voix tremblante, et les regards attachés vers la terre, elle lui dit : « Je ne sais, mon père, quels soupçons le roi a conçus; je ne sais si vous les partagez aussi..... — Ma fille, interrompit Guillaume, que prétendez-vous par ces mots? N'est-ce pas assez de vous taire, chercheriez-vous à me tromper? mais n'espérez pas y réussir; je vous connais, j'ai lu dans ce cœur plein de faiblesses, dans ce cœur que vous ne me fermeriez pas, si je ne devais rien y trouver de coupable, dans ce cœur qui a oublié son Dieu pour se livrer à un idolâtre. — Mon père, lui dit Mathilde, avec un grand trouble, cet idolâtre est celui qui a rendu la reine à son époux, qui a brisé mes chaînes et les vôtres, et dont les vertus, admirées de tout l'Orient, l'ont été souvent aussi des Chrétiens et de vous-même. — Oui, ma fille, je sais tout cela, répondit l'archevêque; je sais quel est Malek Adhel, et à quelle terrible épreuve je vous ai laissée exposée : sans doute pour y résister il fallait une haute vertu, je vous en crus capable; chaque jour j'adressais mes prières pour vous à l'Eternel, et j'espérais ne vous revoir que pour bénir votre glorieux triomphe..... Dieu n'a pas voulu me donner une si grande joie; vous voyez, ma fille, les larmes que me coûte mon erreur, elles ne tariront pas. — O mon père! s'écria la princesse, émue au dernier point des pleurs qu'elle voyait couler avec abondance sur le visage vénérable de l'archevêque, vos paroles me percent l'âme; sans doute je fus coupable, mais, si vous saviez à quelles étranges extrémités j'ai été réduite, si vous connaissiez les dangers auxquels Malek Adhel m'a arrachée, et les sacrifices qu'il m'a faits, peut-être la pitié succèderait-elle au mépris. — Je ne vous méprise point, ma fille, car je sais que l'Eternel n'appelle pas toutes ses créatures à la victoire, mais il ouvre à toutes la voie du repentir : si vous avez été comme ceux qui ne croient que pour un temps, et qui se retirent aussitôt que l'heure de la tentation est arrivée, détestez votre faiblesse; pénétrée d'une vive douleur, revenez tout à Dieu; votre cœur, enflé par l'orage des passions, se calmera dans son sein, et c'est là seulement qu'il trouvera la paix qu'il chercherait en vain dans l'amour des créatures. » Mathilde se mit à genoux devant l'archevêque, et cachant dans ses deux mains son visage baigné de larmes et enflammé de honte, elle dit : « Mon père, daignez m'entendre; il est temps que le terrible secret qui me tue s'épanche dans votre sein.... Mais de quels termes me servirai-je pour un pareil aveu? comment vous dire qu'une promesse solennellement jurée, des nœuds secrets, le devoir même, me lient à Malek Adhel? » Elle dit, et penche son front humilié sur les genoux de l'archevêque. « Mon Dieu! s'écrie-t-il, quelle amertume réserviez-vous à ma vieillesse? Cette fière et chaste Mathilde, cette vierge, le modèle des vierges, a été la proie d'un Musulman....! — Mon père, que dites-vous? interrompit vivement la princesse, je ne suis point si coupable que votre soupçon ne puisse m'offenser encore : dans l'immensité du désert où j'avais été aban-

donnée avec Malek Adhel, où il venait de me sacrifier sa vie, où je demeurais seule avec lui, j'ai aimé, j'ai promis : voilà tous mes crimes. Mon père, je ne croyais plus voir la terre des vivants, la mort planait sur ma tête, Malek Adhel expirait près de moi : en lui donnant le nom d'époux, il consentait à prendre celui de Chrétien, à me suivre devant le trône de l'Eternel.... — Dieu puissant, confirmez mon espoir, s'écrie Guillaume, avec un accent élevé : ma fille, vous pouvez regarder encore le ciel sans rougir. — Mon père, je le crois, répondit la princesse en baissant les yeux. — Tombez à genoux, ma fille, interrompit une seconde fois l'archevêque, et adorez la bonté qui vous a sauvée. » Mathilde se prosterna, bénissant Dieu, sans doute, mais bénissant aussi Malek Adhel; car c'était autant à son respect qu'elle croyait devoir son salut, qu'à la force dont l'Eternel l'avait armée : cependant il y avait dans ce sentiment quelque chose de trop tendre, pour oser paraître devant l'archevêque, et sortir des lèvres d'une vierge; il resta donc tout entier dans son cœur, sans que sa pudeur même lui permît de regarder de trop près tout l'amour qu'il renfermait.

Après un moment de silence, Guillaume lui dit : « Ma fille, répétez-moi ces paroles extraordinaires : Malek Adhel a pris le nom de Chrétien ? — Au moment où il croyait mourir, mon père. — Et en revenant à la vie, il a abandonné la lumière ? — Si vous eussiez été auprès de lui, mon père, si votre éloquence lui eût ouvert la source des divines clartés, s'il eût pu croire que la foi du Christ ne l'obligeait pas à trahir sa patrie..... Mais moi, timide, ignorante, que pouvais-je lui dire; faible roseau, m'appartenait-il de vouloir édifier un si grand ouvrage. Cependant l'Eternel le sait, combien l'espoir d'en faire un Chrétien a eu de séduction pour mon cœur, et a donné de force à ma tendresse. — Si, par mes soins, je voyais jamais la parole de vie descendre et germer dans l'âme de ce prince, s'écria Guillaume, je ne demanderais pas d'autre gloire à Dieu, ni d'autre bien, que de bénir votre hymen et de mourir. — Mon père, dit-elle alors avec une touchante confusion, si Malek Adhel était Chrétien, vous me permettriez donc de l'aimer ? — Je vous le permettrais sans doute, répliqua-t-il avec véhémence, et j'emploierais tout mon zèle à engager Richard à vous le permettre aussi. — Et pourquoi faudrait-il tout votre zèle pour l'y engager ? mon frère n'est l'ennemi que de l'erreur, et non de la personne de Malek Adhel. — Ce prince a été souvent l'objet de l'admiration du roi; mais fût-il Chrétien, peut-être hésiterait-il à lui promettre votre main, car il l'a presque engagée..... — Il l'a engagée! interrompit vivement la princesse; puis elle continua avec ce calme que donne la confiance : Mon père, cette téméraire promesse m'inquiète peu, mon cœur n'appartient qu'à moi, nul n'a le droit d'en disposer, et je jure *qu'il ne sera jamais qu'à Dieu ou à Malek Adhel. Si Dieu parle,* j'obéirai, mais *je n'obéirai qu'à lui*, lui seul peut m'arracher au héros *à qui je* dois tout; les hommes ne le pourront jamais. » L'archevêque la regarda d'un air surpris, car son accent avait un caractère de tranquillité et d'assurance, qui prouvait une force de résolution dont il ne l'aurait pas crue capable; cependant, en se souvenant dans quelle position elle avait résisté à Malek Adhel, il songea qu'il devait y avoir dans cette âme de grands moyens de résistance, et qu'ayant à opposer aux événements, aux choses, et aux hommes, le même courage qui l'avait défendue contre l'amour, on devait s'attendre à la trouver inébranlable. Après une longue pause, Guillaume lui dit : « Ma fille, avec le cœur que vous portez, et le caractère de Richard, si Malek Adhel ne se convertit pas, l'avenir vous apportera de grands malheurs. — Il m'en apportera un bien terrible, sans doute, reprit-elle, s'il ne se convertit pas : hors celui-là, qui le perdrait à jamais, je puis supporter tous les autres. — Mon enfant, lui dit l'archevêque, avec cette charité enflammée qui faisait son caractère distinctif, et vers laquelle il avait tourné toute la vivacité de ses passions, si dans

la sincérité de votre âme, vous croyez pouvoir former quelque espérance sur la conversion de ce prince, ne tardez pas à me le dire; j'irai, à travers tous les obstacles, consommer ce grand ouvrage. — Mon père, il est vrai que Malek Adhel a refusé de me suivre ici; mais quand je me suis séparée de lui au Caire, Saladin le menaçait, et il était décidé à le combattre. — Malek Adhel combattre contre Saladin! s'écria l'archevêque, ô miracle inattendu! ô Providence! ce sont là de tes coups. — Mon père, il était décidé à le combattre, continua la princesse, et je sais qu'il l'a combattu, qu'il en a été vainqueur, et que maintenant il est à Césarée. — Ma fille, reprit l'archevêque, un jour vous me direz quelle est l'invincible puissance qui vous instruit de son sort, et depuis quand cette étrange nouvelle est parvenue jusqu'à vous : aujourd'hui je vais me hâter d'aller la révéler à nos chefs, elle peut être utile à leurs armes. Assez, et trop longtemps, nos ennemis ont profité de nos divisions, il est juste que nous profitions des leurs. — Allez-vous tout découvrir au roi? lui demanda Mathilde émue; me faudra-t-il rougir à ses yeux d'un sentiment qu'il désapprouvera sans doute? Cependant, mon père, si vous jugez que j'ai mérité cette honte, je consens à la subir. — Non, ma fille, vous n'en méritez point, repartit Guillaume, en la regardant avec attendrissement : si vous avez eu quelques faiblesses, vous avez remporté de grandes victoires, et la puissance de Dieu est forte dans votre cœur; je vous montrerai à Richard telle que vous êtes, telle que vous serez toujours; il saura que, touchée par les vertus d'un grand prince, reconnaissante des dangers dont il vous a sauvée, sensible surtout à l'espoir de le convertir à la vraie foi, vous vous êtes livrée à un sentiment de préférence, mais à un sentiment tel que la vertu n'en rougit point, que la dignité de votre sexe n'en est point blessée, et que la religion pourrait toujours en triompher. »

Il dit, et quittant aussitôt l'appartement de la princesse, il se rendit auprès du roi.

CHAPITRE XXX.

En entrant chez Richard, l'archevêque le trouva avec le roi de Jérusalem et le duc de Bourgogne, auxquels il parlait avec beaucoup d'action. Aussitôt qu'il aperçut Guillaume, il se tourna de son côté, et lui dit que l'armée française venait de perdre son chef; que Philippe-Auguste était parti pour l'Europe, en laissant le duc de Bourgogne pour le remplacer. L'archevêque le savait déjà : le roi de France lui avait confié son secret; car telle était l'influence de sa haute vertu, que les plus puissants monarques le consultaient toujours dans leurs entreprises, et avaient besoin, pour les croire justes, qu'il les eût jugées telles. Cependant Richard s'inquiétait du départ de son jeune et brillant rival; il redoutait son ambition, et le soupçonnait d'être capable de profiter de son absence pour porter ses armes en Angleterre. Guillaume repoussa en ces termes un doute si injurieux à la gloire de Philippe-Auguste : « Avec son courage et son royaume il pourrait beaucoup, sans doute; mais il ne voudra jamais rien que de magnanime et de grand; souffrons donc qu'il aille apaiser les troubles survenus dans son vaste royaume, et, au lieu de l'accuser, plaignons-le plutôt de ce qu'il ne verra point Jérusalem. Un nouveau bienfait de la Providence semble nous en ouvrir la route : les deux lions qui la défendaient sont en guerre. Saladin et Malek Adhel ont cessé d'être unis; leurs armées ont combattu au Caire; celle du sultan a été battue. Son frère, victorieux, est venu s'enfermer à Césarée; et, si nous en croyons les apparences, ce n'est pas pour défendre cette ville contre nous, mais pour la défendre avec nous contre son frère. » Ces paroles causèrent une vive surprise aux deux rois et au duc, et celui-ci s'écria que le moment était venu d'envoyer une ambassade vers Malek Adhel, et de lui offrir, pour le gagner, tel prix qu'il demanderait. Lusignan s'éleva vivement contre cette opinion : ne voyait-on pas

que la main de la princesse Mathilde serait le premier gage qu'il demanderait; et l'alliance d'un Infidèle était-elle si importante que, pour l'obtenir, il fallût lui sacrifier ce qu'ils avaient de plus précieux? « Si vous songez que cet Infidèle est Malek Adhel, reprit le duc de Bourgogne, je vous défie d'imaginer rien de plus heureux pour notre cause, que de la lui voir défendre; et quant au sacrifice, si j'ose dire toute ma pensée, je ne crois point que la princesse d'Angleterre en fît un. — Soupçonneriez-vous donc ma sœur d'avoir eu la faiblesse d'aimer un Musulman? s'écria Richard d'un ton irrité. — En serait-ce une, sire, lui dit l'archevêque, d'avoir reconnu de grandes vertus dans Malek Adhel; d'avoir désiré l'attacher à votre parti, en ouvrant ses yeux à la lumière? et pour prix d'une si grande conquête, si votre sœur avait promis sa main..... — Ma sœur n'a pas pu la promettre, interrompit Richard avec colère; elle connaît trop ses devoirs et mes droits, pour avoir osé s'engager; seul je dispose d'elle, et j'en ai disposé : si elle avait persisté dans ses premiers vœux, je ne me serais point placé entre le ciel et elle; mais, puisqu'elle y renonce, Lusignan sera son époux, et je jure qu'elle n'en aura point d'autre. » A ces mots, le duc de Bourgogne osa représenter au roi combien cette résolution pouvait être funeste aux Chrétiens. « Elle l'est à un tel point, sire, s'écria-t-il, que si Malek Adhel se convertit, et vous demande votre sœur, vous verrez tout le conseil des princes, tout le camp réuni, toute la chrétienté, vous conjurer de consentir à l'alliance la plus utile que la princesse puisse former pour les intérêts de la foi; et vous n'y résisterez point. — Et pourquoi le roi n'y résisterait-il point? s'écria vivement Lusignan. N'a-t-il pas auprès de lui des guerriers dont la valeur est égale à celle de Malek Adhel? et ne peut-on vaincre sans ce Musulman? Ah! si l'ardeur qui est dans mon âme pouvait animer tout le camp, avec quel mépris nous rejetterions les secours d'un Infidèle, et comme nous lui prouverions que nous n'en avons pas besoin! — Lusignan, lui dit l'archevêque d'un ton sévère, n'est-ce donc pas assez de l'idée d'avoir perdu un royaume, pour rabattre les enflures de votre cœur, en arrêter toutes les fougues, et vous contenir dans l'humilité? n'est-ce pas assez d'avoir, pour des intérêts purement humains, élevé dans le camp cette sanglante querelle, qui menaçait de ruiner la cause du ciel? n'est-ce pas assez d'avoir été confirmé dans un titre et dans une dignité que vous ne méritez pas peut-être, puisque vous vous les étiez laissé ravir? Faut-il que vous forciez le roi d'Angleterre à vous tenir une promesse contraire aux intérêts de la foi, et dont vous seriez étrangement coupable de ne pas le dégager à l'instant même? — Mon père, s'écria impétueusement Richard, n'allez-vous pas au-delà de ce que vos fonctions vous permettent, et vous appartient-il de vous établir juge entre Lusignan et moi? — Il m'appartient, reprit l'archevêque d'un ton grave et imposant, de défendre la religion contre quiconque s'apprête à lui nuire; il m'appartient de soutenir l'innocence et la faiblesse, contre quiconque s'apprête à les opprimer; et si je ne me suis jamais écarté en public du respect qu'on doit aux têtes couronnées, qui sont comme les images de Dieu sur la terre, il m'appartient en particulier de leur parler comme à des hommes, comme à des hommes malheureusement remplis de faiblesses et d'erreurs, et qui trop souvent méconnaissent et repoussent la voix de ce Dieu qu'ils représentent. Vous, Richard, j'ose vous déclarer que si, abusant de votre titre de monarque et de frere, vous tyrannisiez le cœur de la princesse Mathilde, j'oserais la défendre contre vous; et vous, Lusignan, si l'intérêt d'une passion aveugle fermait vos yeux à de plus grands intérêts, si, contraignant Richard à tenir la promesse que son imprudente amitié vous a donnée, vous l'obligiez à refuser une alliance qui nous rendrait la ville sainte seulement un jour plus tôt, sachez que mon

oir serait de vous déclarer à jamais igne de la posséder, et que jamais je i trahi mon devoir. » En achevant ces ts, Guillaume s'inclina devant les rois sortit.

Que m'importent la témérité de son :, et ses préventions obstinées! s'é- Lusignan; que m'importent et ses nes menaces et celles du conseil réuni! t cela ne m'effraierait guère et ne ngerait rien à mes résolutions, si j'é- assuré des vôtres, » dit-il à Richard. ui-ci lui répondit avec une sorte ndignation : « Est-ce que vous vous fiez de ma parole? » En le voyant ensé, Lusignan se jeta dans ses bras lui dit : « Pardonne à ton frère, ins-le; juge de son amour par sa faute, ne le punis pas d'avoir douté de ta foi. N'en parlons plus, répliqua Richard; itres intérêts nous appellent : Malek hel est à Césarée, assurons-nous de intentions; si elles sont telles qu'on s le dit, s'il est vrai qu'il se soit ré- té contre Saladin, en faisant avancer partie de nos troupes, elles pourront eiller nos ennemis, profiter de leur elle, et ouvrir le chemin de la vic- au reste de l'armée. »

duc de Bourgogne approuva cette ition, et Lusignan n'ayant pas osé pposer, en moins d'une heure le l fut assemblé. Richard y parla le r; il mit sous les yeux des princes nements qui s'étaient passés au et qu'il tenait de la bouche de me, et ne cacha point l'espérance vait de pouvoir attirer Malek lans le parti des Chrétiens; il jouter son opinion à cet égard, ne lui fut pas possible: l'espé- 'il venait de donner avait ré- ns le conseil une joie qui avait clater, et ce fut d'un sentiment u'on s'écria qu'il n'y avait au- dont on ne dût payer l'avan- gner un pareil auxiliaire. Les tout, appuyés par le légat du ndirent que, la conversion de l étant, pour le bien de la d'un intérêt infiniment supérieur à la conquête de plusieurs royaumes, quiconque s'opposerait à ce qu'on satisfît entièrement aux conditions que ce prince pourrait exiger, serait regardé comme criminel devant Dieu et devant les hommes. A ce discours Lusignan se leva avec colère, et répondit qu'il était honteux que des Chrétiens semblassent faire dépendre d'un Infidèle le gain de la cause sacrée qu'ils défendaient, en consentant à acheter son secours à tout prix. « Eh quoi donc! s'écriait-il, nous fions-nous si peu à Dieu et à notre courage, que nous n'osions espérer de victoire si Malek Adhel n'est avec nous? et sommes-nous tellement dégénérés, que nous ne puissions compter dans notre armée des héros qui le vaillent? Montmorency est tombé, il est vrai, mais Richard vit encore; si Philippe-Auguste nous abandonne, le valeureux duc de Bourgogne nous demeure : et vous, illustre comte de Saint-Paul; vous, Esmengards d'Asp, noble chef de l'invincible troupe des Hospitaliers, vous qui jamais n'avez reculé devant l'ennemi, ne rougissez-vous pas de voir des Chrétiens élever la valeur d'un Infidèle au-dessus de la vôtre, et accorder à sa protection ce qu'ils refuseraient peut-être à votre dévouement? Enfin, je vous le demande à vous tous, jeunes et braves héros qui avez juré de défendre la beauté gémissante aux dépens de vos jours, pour obtenir le singulier avantage d'être commandé par un Musulman, souffrirez-vous que la princesse d'Angleterre lui soit sacrifiée? » Il ne put achever : de toutes les parties de l'assemblée, les princes qui aspiraient à l'hymen de Mathilde se levèrent indignés, en s'écriant que jamais ils ne permettraient qu'elle devînt la proie d'un Infidèle. Alors l'archevêque de Tyr fit signe qu'il allait parler, et le respect ferma toutes les bouches. « Il me semble, dit-il, que le roi de Jérusalem a mal compris et plus mal interprété les intentions et les désirs du parti qui, dans cette assem prononcé en faveur de Mal Dieu ne plaise que nou voir les Chrétiens com

Infidèle, ni que nous pensions à offrir un tel époux à l'auguste sœur du roi d'Angleterre; mais Malek Adhel, Chrétien, n'est plus un Infidèle; d'ennemi qu'il était, il devient le plus ferme appui de notre sainte entreprise, et élevé, par la gloire de son baptême, mille fois au-dessus de la gloire de sa naissance, il est digne de toutes les récompenses qu'il soit en notre pouvoir de donner. Cependant, si c'est l'hymen de la princesse qu'il demande, on s'écrie de toutes parts qu'elle ne doit point être sacrifiée; non, sans doute, elle ne doit point l'être, mais l'avantage de la chrétienté n'est-il pas le premier vœu de cette vertueuse et chaste princesse? tout ce que la religion réclamera d'elle, la religion l'obtiendra, et je suis le premier à vouloir que, si Malek Adhel exige sa main, on ne la lui accorde qu'autant qu'elle y donnera un libre consentement. »

Le conseil acquiesça d'une voix unanime à une proposition qui lui parut également remplie de justice et de raison; et dans cette occasion, comme dans toute autre, aussitôt que l'archevêque de Tyr eut parlé, tout le monde se trouva d'accord.

« Maintenant, dit le duc de Bourgogne, notre premier soin doit être d'envoyer une partie de nos troupes à Césarée, pour savoir que les sont les véritables dispositions de Malek Adhel; le second doit être d'élire le chef qui les conduira, et un pareil honneur serait vivement disputé, sans doute, s'il était possible, en l'absence de Philippe-Auguste, de le disputer à Richard. »

Il dit, et soudain les acclamations de l'assemblée annoncent l'allégresse qu'inspire cet illustre choix.

Lusignan demande à suivre le roi d'Angleterre à Césarée; mais ses désirs rencontrent la plus forte opposition. On prétend que, pendant l'absence de Richard, le camp pouvant être attaqué par l'armée de Saladin, il faut que Lusignan reste pour le défendre. Guillaume appuie cette opinion, et jamais les Chrétiens n'ont pris une détermination contraire aux avis de Guillaume.

Fier et heureux de la marque d'estime et de confiance qu'il vient de recevoir des princes croisés, Richard ne veut pas tarder un jour de plus à s'en montrer digne. il annonce que dans peu d'heures il sera déjà loin de Ptolémaïs, et va dans le camp choisir lui-même les soldats qu'il destine à le suivre. Il leur parle, leur communique ses projets, exalte la gloire qu'ils recueilleront de la conquête de Césarée, et leur fait entrevoir l'espérance d'être soutenu dans cette entreprise par Malek Adhel lui-même. Il dit, et toute l'armée s'écrie qu'il n'y a plus d'ennemi à combattre, de victoire qui ne soit assurée, de ville en état de résister, si Malek Adhel abandonne les Musulmans. A voir la joie qui se répand dans le camp, on dirait que les portes de Jérusalem viennent de s'ouvrir, et que l'empire du Christ ne peut plus tomber, puisque le héros arabe consent à le soutenir. Richard s'étonne de l'impression que produit cette nouvelle; elle élève si haut la gloire de Malek Adhel, que la sienne en est blessée, et il ne peut lui pardonner une réputation de vaillance qui éclipse celle qu'il s'est acquise. Son noble espoir était d'être regardé comme le premier capitaine de son siècle; en le disputant ce rang, Philippe-Auguste avait mérité son aversion; cèderait-il à un Musulman une prééminence qu'il ne pouvait accorder au monarque du premier empire chrétien? Les troupes qu'il va conduire, qu'il vient de choisir, ont montré moins de confiance et de joie de l'avoir pour chef, que de n'avoir plus Malek Adhel pour ennemi. Cette pensée remplit son cœur d'une amère jalousie; et, de ce jour, les serments que l'amitié lui avait fait prêter à Lusignan furent scellés par sa haine pour Malek Adhel. Le cœur ulcéré, il rentre dans sa tente pour prendre ses armes. Tandis que la tendre Bérengère les attache elle-même en les mouillant de larmes, il laisse échapper des paroles menaçantes contre Malek Adhel. La reine suppose que ce courroux naît de l'inquiétude d'être vaincu par le prince, et en s'efforçant de le rassurer

J'ai promis de rendre Jérusalem aux Chrétiens, je la leur rendrai ; j'ai promis à Lusignan de vous faire monter sur son trône, vous y monterez : ici je ne consulte ni ne veux connaître votre penchant, les filles des rois n'en ont point, les volontés de leur famille et l'intérêt de leur patrie règlent seuls leur destinée. — Sire, interrompit la vierge d'une voix tremblante, et mes vœux, et mon cloître ? — Il ne peut plus être question de cloître maintenant, s'écria-t-il vivement ; une beauté aussi célèbre a perdu le droit de se vouer à l'obscurité, et la splendeur d'un trône pourra à peine égaler l'éclat de votre nom ; celui de Jérusalem vous attend, la conquête de Césarée nous en ouvrira la route ; si le prince Adhel nous aide à l'aplanir, j'accepterai son secours ; mais si votre main est le prix qu'il y met, souvenez-vous bien que, lors même que le conseil des Croisés vous engagerait à l'accepter, votre frère vous le défend. Une telle conversion ne peut être respectable qu'autant qu'elle serait pure et désintéressée ; si ce prince est vraiment Chrétien ; il n'a pas besoin de récompense ; s'il ne l'est pas, voulez-vous être à lui ? Que ce soit donc sans condition qu'il nous aide à reconquérir Jérusalem, sinon qu'il demeure dans ses erreurs, nous saurons vaincre sans lui : c'est les armes à la main que je combattrai son aveuglement ; heureux, en lui donnant la mort, de délivrer les Chrétiens de leur plus grand ennemi, et d'estimer assez ma sœur, pour être sûr qu'attachée comme elle l'est à sa foi, elle renoncera sans peine à un Infidèle. »

En achevant ces mots, il regarda Mathilde d'un air plus doux, et sortit sans attendre sa réponse. L'infortunée, restée seule, pleure et se détourne en frémissant d'un avenir où elle pourrait rencontrer l'affreuse image de son frère plongeant le fer mortel dans le sein de Malek Adhel, de Malek Adhel qui, à cause d'elle, n'oserait peut-être se défendre. Bientôt au bruit des trompettes et des timbales qui annoncent le départ de l'armée, ses gémissements ont

redoublé. Le pieux Guillaume, dont la charité entend de loin les pleurs des malheureux, a deviné sa douleur, et vient la soulager; en le voyant, elle élève les bras vers le ciel, et s'écrie : « Mon père! ô mon père! » et elle s'arrête, honteuse d'un amour dont l'excès l'a fait rougir, et qui, loin de s'affaiblir par les obstacles, semble s'augmenter avec eux. Guillaume voit son désespoir, et tout en le blâmant, il songe plus encore à le calmer; il lui dit que si Malek Adhel demeure dans ses erreurs, il faudra renoncer à lui; mais il lui dit plus souvent que s'il se convertit, elle pourra l'aimer. Trop pieux pour ne pas lui adresser des reproches sur l'imprudence de sa tendresse, il ne peut que la plaindre quand elle s'accuse, se repent, et demande elle-même à Dieu de remplir toute son âme; mais en vain la religion y reprend son empire, elle ne peut y détruire celui de l'amour, et le combat devient plus terrible. D'une voix timide, la triste victime révèle toutes ses douleurs; et l'archevêque, ému à la vue des plaies sanglantes de ce cœur déchiré, oublie qu'elle est coupable, pour lui donner des consolations et des larmes; il parle le premier de la conversion de Malek Adhel. Mathilde lui dit les ordres de son frère, ces ordres cruels qui ne lui laissent pas l'espérance d'être heureuse, lors même que Dieu aurait touché le cœur du prince. L'archevêque jette un voile sur toutes ces paroles de l'amour, il n'écoute que celles qui intéressent la religion et que la religion purifie, et les résolutions de Richard sont l'objet de plus d'un entretien avec Mathilde; il lui promet de tout tenter pour les changer. « Le légat du pape et moi n'épargnerons rien, dit-il, pour persuader à votre frère qu'il serait responsable de tout le sang chrétien que son refus pourrait faire couler : sans doute il serait plus honorable pour Malek Adhel, qu'une passion humaine ne déterminât pas sa foi; mais quelles que soient les voies dont Dieu se sert pour ramener les Infidèles à lui, nous devons les adopter et les soutenir. » Ainsi les

plus de force à ses prières,
ant plus de foi en leur succès.
, dont l'imagination ardente
brûlant aimaient Dieu avec
é d'autant plus passionnnée,
faite austérité de ses mœurs
t jamais permis d'aimer un
; Guillaume trouvait dans son
e foi, de charité, et d'amour,
t bien y trouver aussi l'espé-
n de ce zèle qui compte pour
vail, et entreprend au delà
es, il ne doutait point qu'un
fût appelé à la gloire de con-
guste sacrement du baptême
and héros du monde; et pour
r cette œuvre de miséricorde,
fallu donner que sa vie, Guil-
rait pas hésité.
nt les jours s'écoulent, et
elle de Richard n'arrive à Pto-
même silence enveloppe le
lek Adhel : en vain Mathilde,
timidité ordinaire, multiplie
ns qui font presque deviner son
demeure toujours dans cette
qui, pour les âmes vives et
t le pire des tourments, parce
ettant de tout supposer, elle
ssi de tout craindre. Souvent
rend au pied des autels, à ge-
marbre, abîmée dans un pro-
illement, ne voyant rien, n'en-
en de ce qui se passe autour
l alors n'ose l'interrompre,
l'archevêque, qui, la connais-
s'approche d'elle et lui dit :
ma fille, quelle pensée vous
e si longtemps et si entière-
gez-y bien; si, semblable aux
s d'Aaron, vous portez dans
le un feu étranger; si c'est
our humain qui vous y con-
s y retient; si, bien loin d'y
os souvenirs, vous leur don-
licence, ma fille, vous êtes
ne victime, non plus de la
e, mais de la colère et de la
de Dieu. »

CHAPITRE XXXI.

Deux grandes armées se dirigeaient vers Césarée; le héros qui la défendait, et les combats dont elle allait être témoin, la rendaient en ce moment la plus importante ville de l'Orient. Tandis que du côté de la mer Richard venait d'atteindre une colline couverte de bois, d'où il découvrait aisément les minarets de Césarée, surmontés de leurs flèches aiguës, Saladin, du côté opposé, venait d'arriver sous les murs de la ville, et Malek Adhel instruit de l'approche de son frère, se préparait à aller à sa rencontre. Cependant les Chrétiens, en apercevant la nombreuse armée du Sultan se déployer dans la plaine, profitent de l'ombre qui les cache pour observer en silence le parti que Malek Adhel va prendre, et saisir l'instant favorable de tomber sur leurs ennemis : mais la distance où ils sont ne leur permet que de voir le mouvement général des troupes; les actions particulières leur échappent; ils ne distinguent point Saladin s'avançant avec colère vers les portes de la ville : ils ne distinguent point surtout Malek Adhel venant les ouvrir avec soumission. Cette marque d'obéissance n'apaise point le sultan; pour l'attribuer à d'autres motifs que la frayeur, la révolte du Caire est encore trop présente à son esprit; il s'étonne pourtant de la timidité de Malek Adhel; il en rougit pour lui : en perdant sa vertu, il a donc perdu son courage, se dit-il; et sans daigner jeter les yeux sur un frère qu'il n'estime plus, il s'écrie : « Soldats, saisissez le rebelle, et que vos épées étincelantes le consument du feu de ma colère avec la rapidité de l'éclair. » A cet ordre cruel, ses troupes demeurent muettes et consternées; mais celles de Malek Adhel, qui l'ont entendu, s'ébranlent, volent au secours de leur chef, et l'arrachent de la vue du sultan. Saladin, furieux, tire son glaive et ordonne à ses soldats de le suivre; ceux du prince, sans attendre son ordre, ni considérer le désavantage du nombre, s'élancent avec une telle impétuosité, que la troupe ennemie

est bientôt repoussée, et que le fier soudan lui-même est obligé de reculer. Du sommet de leur colline, les Chrétiens ont aperçu ce combat ; ils ne doutent plus que Malek Adhel ne soit en révolte ouverte, que le moment ne soit venu de se joindre à lui, et tous se précipitent, fondent sur l'arrière-garde de l'armée du sultan, la surprennent, la dispersent, la taillent en pièces. En se voyant attaqué de tous côtés, Saladin ne peut bannir l'épouvante qui s'empare de son armée ; les rangs plient et cèdent sans combattre : en peu d'instants les Chrétiens ont fait tant de captifs qu'ils sont presque inquiets de leur nombre. Richard dit au prince de Tarente : « Prenez quinze cents hommes avec vous, et conduisez nos prisonniers au camp, annoncez ma victoire ; que nos frères se réjouissent : Malek Adhel est à nous, et ce soir le nom du Christ sera béni dans Césarée. » Le prince de Tarente obéit ; il charge de chaînes les Mahométans, et reprend la route de Ptolémaïs : tandis qu'il s'éloigne, Malek Adhel a vu, du haut des murs de Césarée, l'étendard de la croix flotter dans les airs ; il a vu la défaite de Saladin, la fuite de l'armée, et aussitôt la patrie et le sang ont fait retentir dans son cœur leurs puissantes voix. Il n'hésite pas à leur obéir ; d'un pas rapide il traverse les escadrons les plus serrés, cherche son frère, le rejoint, et lui dit : « Maintenant soyons amis, Saladin ; l'ennemi est là qui nous l'ordonne, repoussons-le ensemble ; après la victoire tu seras à temps de me faire mourir. » Il dit, et sans attendre la réponse de son frère, il perce à travers les rangs éclaircis, rallie les soldats, se met à leur tête, et partout où il se montre il fait changer la fortune. Ému, surpris, Saladin le suit de l'œil : dans le trouble de mille pensées confuses, il se demande ce qu'il doit croire, et s'il doit voir dans Malek Adhel un traître ou le plus ferme appui de sa couronne. Tandis que, plongé dans cette incertitude, il ne songe ni à attaquer, ni à se défendre, l'aile droite des Chrétiens vient d'être enfoncée par Malek Adhel ; pendant qu'il la poursuit, la gauche profite de ce moment pour fondre tout entière sur le sultan : au triple panache jaune et noir qui éclate sur son casque, Richard l'a reconnu ; il s'élance, il s'écrie : « A moi, Chrétiens, Saladin est pris. » A l'aspect d'un si grand danger, le sultan revient à lui ; sa redoutable épée fend en deux le bouclier de Richard, mais la course de l'intrépide monarque n'en est pas arrêtée ; il jette en l'air les éclats de son bouclier, saisit d'une main la bride du cheval de Saladin, de l'autre, lui présente son épée, et s'écrie : « Rends-toi, Saladin. — Je ne te rendrais pas même mon cadavre, repartit le sultan, mon frère le sauverait de tes mains. — Que parles-tu de ton frère ? lui dit Richard, ton frère est à nous. — Mon frère est à moi, interrompt-il ; puis tout-à-coup, d'une voix tonnante, il s'écrie : A moi, Malek Adhel, les Chrétiens sont vainqueurs ! » Dans le fort de la mêlée, Malek Adhel l'a entendu ; il court, vole, renverse les cimiers brisés, les cottes d'armes déchirées ; Saladin le voit auprès de lui, et, fort de son invincible appui, il ne se défend plus, il attaque : l'audacieux Richard va être exposé au même péril que le sultan courait tout à l'heure ; mais cette pensée ne le fait point reculer, car il sait bien que, toute brillante qu'est sa couronne, elle n'est pas un titre, mais seulement un engagement à la gloire ; et la gloire lui est si chère, qu'à quelque chose qu'elle s'attache, même à la mort, il la désire encore. A cet instant, le choc des deux armées sépare une seconde fois les deux frères ; mais Malek Adhel poursuit avec acharnement le guerrier téméraire qui a menacé les jours de Saladin. Richard, qui le voit, se dégage des fuyards qui l'entraînaient, et revient lui-même sur le prince : un combat terrible commence entre eux ; déjà leur sang coule et rougit leurs cuirasses ; étonnés de la résistance qu'ils s'opposent, ils redoublent d'efforts ; le cheval de Richard s'abat sous lui, mais Richard se relève si promptement, que sa chute n'interrompt point le combat. Malek Adhel lève son épée, et en porte un si furieux coup sur la tête de son adver-

saire, que le casque du roi se brise et le laisse un moment éperdu. Mais loin de poursuivre sa victoire, Malek Adhel s'arrête subitement; il regarde Richard, et trouve sur son visage une ressemblance qui fait palpiter son cœur; il lui dit : « Quel est ton nom, guerrier invincible? à tes traits, à ta valeur, je soupçonne que tu dois m'être bien cher. — Je suis ton ennemi, reprend le roi d'un air farouche; oui, ton éternel ennemi. Je triomphais de ton frère, la victoire était à moi; tu me l'as arrachée, tu m'as vaincu, tu m'as épargné : non, il n'y a point de bienfaits qui puissent me faire oublier de pareils affronts. — Eh bien! superbe Richard, s'écria le prince avec une profonde émotion, car il n'y a que toi qui puisses me tenir un tel langage, si tu crois devoir me haïr parce que j'ai été fidèle à mon pays, je porterai avec douleur le poids de ta haine, mais elle ne m'empêchera pas d'honorer en toi le plus grand roi du monde, et de t'aimer comme l'auguste frère de celle à qui j'ai consacré ma vie. » Il en aurait dit davantage, s'il n'eût aperçu les troupes mahométanes qui accouraient sur eux. A l'instant, il donne son cheval à Richard, et lui dit vivement : « Fuis, noble monarque; au nom de ton épouse, de ta sœur, résous-toi à fuir; contre tant d'ennemis tout l'effort de ta valeur ne t'empêcherait pas de perdre la vie sans utilité pour ta cause. » Le roi le sent bien, et c'est là ce qui le détermine. L'intérêt des Chrétiens lui commande de ne pas les abandonner; c'est à lui qu'appartient de réunir et de sauver les restes de l'armée; son devoir de chef fait céder son courage, et ici c'est l'honneur qui l'emporte sur l'orgueil. Mais en reculant il verse des larmes de rage, et sa haine pour Malek Adhel s'accroît bien plus par la honte d'avoir fui à ses yeux, que par le mal que ce prince a fait aux Chrétiens en demeurant fidèle à Saladin.

Tandis que le héros anglais rejoint ses troupes, les rallie, et fuit avec elles, Saladin les poursuit et égorge impitoyablement tous les Chrétiens qu'il peut atteindre. Malek Adhel les épargne et ne fait que des prisonniers; l'image de Mathilde, qui vient de se présenter à lui au milieu du carnage, s'attache et s'unit à tous les Chrétiens, il a horreur de leur sang, son bras est sans force pour le répandre, et il ne peut regarder d'un œil ennemi ceux que sa bien-aimée appelle ses frères. Elle va s'affliger de leur défaite, elle va peut-être haïr leur vainqueur, et à cette pensée, il ne peut s'empêcher de détester sa victoire. Maintenant qu'il a tout fait pour l'amitié, il commence à regretter de n'avoir pas tout fait pour l'amour. Abattu par les combats que se livrent en son cœur la plus impérieuse des passions et le plus saint des devoirs, n'entrevoyant point dans l'avenir l'espérance de les accorder, et ne se sentant point la force de sacrifier l'un des deux, il s'arrête tristement au milieu des cadavres dont la terre est jonchée, et ces yeux éteints, ces lèvres pâles, ces cœurs qui ont cessé de battre, n'excitent point sa compassion; un tel sort lui paraît doux en comparaison des cruels tourments qui le déchirent : ils sont tranquilles, se dit-il en promenant ses regards sur cette foule de morts; et à cette pensée il songe bien moins à les plaindre d'avoir perdu la vie qu'à leur envier le bonheur de ne plus souffrir.

Cependant tous les ennemis ont disparu, le calme est rétabli, Saladin abandonne la poursuite des Chrétiens, et revient suivi des étendards déchirés et des oriflammes sanglants qu'il leur a ravis. Le triste et victorieux Adhel s'avance vers son frère, il appelle autour de lui tous les soldats qui l'ont soutenu dans sa révolte du Caire, tous ceux qui ont délaissé Metchoub pour le suivre; il leur dit : « Jurez-vous par Mahomet et son divin alcoran d'obéir à tous mes ordres? — Nous le jurons, s'écrient-ils. — Imitez-moi donc, reprend-il, tombez aux pieds de votre souverain, et quelle que soit la peine qu'il veuille nous infliger, soumettons-nous, car nous l'avons méritée. Mon frère, continua-t-il en mettant un genou en terre devant Saladin, et lui présentant son cimeterre, je t'offre ma tête,

prends ta victime; ta vengeance est juste, mais fais grâce à tous ces braves guerriers, soutiens de ton empire et de ta puissance; mon exemple seul a pu les écarter de leur devoir, ma mort les y fera rentrer. » A ces mots, le fier soudan s'attendrit, il essuie avec surprise les larmes qui remplissent ses yeux, et ne comprend point quelle est cette émotion inconnue qui, en oppressant son cœur, fait ainsi trembler sa voix. Hors d'état de parler, il ouvre ses bras à son frère; Malek Adhel s'y jette. « Ah! Saladin, lui dit-il, as-tu pu croire que l'ami de ton enfance ait eu la volonté de t'abandonner et la pensée de te trahir? — Maintenant je le verrais moi-même que je ne le croirais pas, s'écrie le sultan. O Malek Adhel! si tu as eu des torts, je les oublie; puisses-tu oublier de même la vengeance que j'en ai voulu tirer. » Il dit, et serre contre son cœur un frère qu'il chérit; celui-ci répond à sa tendresse, et pendant quelques instants perd la mémoire de son amour, ou ne s'en souvient que pour s'applaudir de n'y avoir pas cédé. Touchée de leur sainte et fraternelle amitié, l'armée célèbre leur réconciliation par mille cris de joie: et par l'ordre de Saladin lui-même, les soldats de Malek Adhel se mêlent et se confondent avec les siens, afin qu'il puisse ignorer toujours quels furent les musulmans qui osèrent porter les armes contre lui.

Les deux frères sont également impatients de se trouver seuls; ils s'interrogent, se questionnent, s'expliquent. Saladin écoute le récit de tout ce qui s'est passé à Damiette; il voit que Malek Adhel a voulu obéir; que c'est malgré ses ordres que la reine est partie et que la princesse est restée; mais quand il entend qu'un esclave chargé de l'instruire de ce grand événement lui a été envoyé, il s'écrie : « Je ne l'ai point vu, nul message de ta part n'est parvenu jusqu'à moi, et, je l'avoue, ce silence si extraordinaire, qui appuyait toutes les accusations de Metchoub, fut la seule cause qui pût me porter à les croire. » Alors Malek Adhel comprend la colère de son frère; toutes les apparences l'ont montré si coupable, qu'en le pardonnant sans l'avoir entendu, il trouve lui-même que Saladin s'est montré bien indulgent. A la prière de celui-ci, il continue son récit; il raconte les scènes du désert, et sa noble franchise ne dissimule pas qu'au moment de mourir, les larmes de Mathilde l'avaient rendu infidèle à Mahomet. « Mais, ajoute-t-il, si les séductions de cette fille céleste ont pu ébranler ma croyance, je puis te jurer qu'elles n'altèreront ni mon zèle pour mon pays, ni ma fidélité pour toi. Je conviens que l'amour a une grande puissance sur mon cœur, mais tu as vu aujourd'hui qu'elle n'affaiblissait pas mon bras lorsqu'il s'agissait de défendre l'honneur de tes armes. — Ecoute, reprend le sultan, je t'ai entendu, et je ne t'ai pas trouvé coupable; si la reine d'Angleterre a été renvoyée au camp des Croisés, je n'en puis accuser que l'artifice de la princesse Mathilde; en l'y renvoyant elle-même, tu m'as épargné une cruauté qui aurait souillé ma gloire; enfin, en défendant ta vie contre Metchoub, tu as plus fait que me conserver mon empire, tu m'as conservé mon ami; il m'eût été doux d'avoir à te pardonner, mais je n'ai rien à te pardonner.... Que dis-je? n'est-ce pas au moment même où je venais d'ordonner ta mort, que tu as sauvé mon armée et ma vie? Je ne connais qu'un moyen de m'acquitter envers toi, c'est de te donner la beauté que tu aimes : accepte le trône de Jérusalem, fais-y asseoir avec toi la princesse d'Angleterre, qu'elle t'apporte Ptolémaïs pour sa dot, et que les Croisés, satisfaits de voir une reine de leur sang et de leur religion régner sur la Judée, retournent enfin dans leur Europe. Tu demeureras toujours le serviteur de Mahomet, l'ami de ton frère; unis de cœur, d'opinions, et de [illegible], la sainteté de nos nœuds servira [illegible] ple aux nations, et Saladin alors [illegible] mourir en paix. — Je te savais [illegible] et si généreux, répond Malek Ad[illegible] l'effusion de sa reconnaissanc[illegible] que tu fais aujourd'hui me tou[illegible] ne me surprend pas. Saladin

in qu'ils me lient plus étroi-
re, s'il est possible, à tes
à mes devoirs; j'accepte le
m'offres, afin d'être le pre-
tributaires, et de te donner
gage de ma fidélité, en te
ion bienfaiteur. »
voudrait porter lui-même
Croisés les propositions de
is Saladin s'y oppose; il ne
ue son frère abaisse la fierté
e et l'orgueil du trône jus-
e le titre d'ambassadeur au-
chrétiens; il ordonne même
es serviteurs qu'il revêt de
dignité, de ne se montrer
Ptolémaïs qu'entouré de cette
itale, qui retardera sa mar-
oute, mais qui fera mieux
ortance de sa mission, et la
souverain qu'il représente.

APITRE XXXII.

ue le sultan ordonne les pré-
cette solennelle ambassade,
gré de Malek Adhel, quoi-
sse avec toute l'activité que
ent amour peut inspirer au
plus bouillant, la nouvelle
e la prise de Césarée vient
camp des Croisés.
prince de Tarente y rentra,
clairons et des trompettes,
le la foule de captifs qu'il
Mathilde était seule dans son
le entend ce signal du retour
et il porte dans son cœur
froi; elle va savoir dans quel
angé Malek Adhel; toute sa
là, c'est l'arrêt de sa vie,
ances qu'elle avait nourries
instant, se dissipent pour
la crainte; elle oublie l'a-
ince, les serments du dé-
qui peut la rassurer enfin,
ouvenir que du courage avec
t séparé deux fois d'elle: si
i retrace l'impression que
rist fit sur l'âme du héros,
pour reprocher à cette foi

d'avoir manqué de ces lumières vives et pénétrantes qui ne permettent pas d'hésiter; cependant le moment du reproche se perd bientôt dans celui du repentir; elle s'accuse, s'agite, se prosterne, se relève; au plus léger bruit, son sang se porte vers son cœur, l'étouffe, la brûle; bientôt il se glace avec le silence qui succède, et elle est prête à défaillir. Pour être plus tôt instruite, elle voudrait s'élancer au-devant de l'armée; mais au même instant, épouvantée de la nouvelle qui s'avance, elle fuit dans le lieu le plus reculé de son appartement. Cependant une main bien connue vient de frapper à sa porte; c'est l'archevêque de Tyr; elle ne sait si elle ouvrira: deux fois elle s'avance et deux fois elle retombe sans force sur son siége. Enfin, rassurée par sa faiblesse même, qui ne lui permet pas de croire qu'elle pourra survivre à la perte de ses espérances, elle se sent le courage d'apprendre le malheur que la mort doit suivre, et d'une main tremblante, les yeux baissés, elle ouvre à l'archevêque, semblable à une victime qui se détourne pour ne pas lire sur le front de son juge l'arrêt qui va la condamner. « Réjouissez-vous, ma fille, lui dit Guillaume, les Chrétiens sont vainqueurs. » Elle le regarde; son front chauve rayonne d'un doux contentement, elle recommence à espérer; mais avant de se réjouir, elle attend que l'archevêque lui apprenne quelque chose de plus. « Votre frère a vaincu les Infidèles, ajoute-t-il, et à cet instant Césarée est à nous. » La vierge ne répond point encore; l'archevêque ne lui a point dit sous quels drapeaux a combattu Malek Adhel. Elle se tait: elle craindrait de montrer trop d'amour en prononçant le nom dont son cœur est plein, et qui seul va faire la joie ou la douleur de la nouvelle qu'on vient de lui annoncer; mais malgré la pudeur de son silence, ses regards ont parlé: l'incertitude, l'anxiété qu'ils peignent, ont révélé à l'archevêque que la victoire des Chrétiens n'est rien pour elle s'ils ne la doivent à Malek Adhel. Guillaume blâme sa faiblesse, et ne veut point y compatir;

cependant, puisque son bonheur dépend d'un mot, et que ce mot dépend de lui, il ne le fera pas attendre; mais voulant purifier, pour ainsi dire, la joie de Mathilde en la rattachant à la pensée de Dieu, il ajoute : « Oui, ma fille, Richard est maître de Césarée, et l'Eternel a touché le cœur de Malek Adhel ; ces deux grandes conquêtes nous montrent sa puissance, sa miséricorde, et nous prouvent que de lui seul procèdent tous les biens, et que lui seul doit être notre fin et notre espérance. » Mathilde baisse son voile; elle sent que les transports de félicité qui remplissent son cœur, vont éclater dans ses yeux, et sa modestie rougit de les laisser voir. L'archevêque continue : « Quand le prince de Tarente s'est éloigné de Césarée, l'armée de Saladin séparait encore Malek Adhel et Richard; mais celui-ci, vainqueur sur tous les points, se préparait à percer avec ses troupes à travers celles du sultan, et ne doutait pas qu'aussitôt qu'il serait parvenu à joindre Malek Adhel, ils ne combattissent de concert, et ne parvinssent à mettre le sultan en fuite, et à arborer, le jour même, l'étendard triomphant de la croix sur les murs de Césarée. — Mon Dieu! s'écria la princesse, puis-je croire ce que j'entends? se peut-il que Malek Adhel ait combattu contre son frère, et que l'amour ait eu tant de puissance dans son cœur? — Ma fille, reprit l'archevêque d'un ton sévère, s'il l'a fait, gardez-vous de l'attribuer à l'amour : les passions humaines ne font point de tels prodiges, la cause en est plus haut; et si j'ai voulu vous annoncer moi-même cette miraculeuse conversion, c'était pour empêcher votre cœur de s'égarer dans une folle joie, et l'avertir de ne pas s'attacher si fortement aux biens qui lui sont promis, qu'il ne soit pas tout résigné à les perdre s'il plaisait à Dieu de les lui ôter. »

C'est ainsi que, d'une main sage, la religion contient les passions dans leurs justes bornes, et défend l'excès même aux plus légitimes : bienfaisante jusque dans la sévérité, elle permet le plaisir et

[redacted]

hez la reine, les yeux baissés et
rillantes d'émotion. A l'instant
rut, le prince de Tarente s'a-
ectueusement vers elle, et Bé-
ni prenant vivement la main,
la sœur c'est à vous qu'il faut
ces d'une victoire à jamais fa-
s les annales de la chrétienté
'otre empire, le noble Malek
rasse notre culte, notre parti;
en répand déjà dans tout le
ı on n'y attribue qu'à vous la
ı conversion, et vos deux noms
ı unis dans toutes les bouches,
blent ne pouvoir plus se sépa-
i, Madame, s'écria le prince de
idés de Malek Adhel, les Chré-
marcher de conquêtes en con-
lle de l'Orient entier ne sera
iste pour leur ambition; mais
rent que pour avoir le droit de
ir : c'est là le seul trône digne
'est là qu'ils vous placeront
os que vous leur avez donné;
:, souveraine de ces immenses
où règne maintenant l'empire
, vous ferez découler sur elles,
: votre trône, des torrents de
ère divine dont l'Eternel a rem-
cur. — De si hautes destinées,
princesse avec un trouble ex-
it trop au-dessus de mes espé-
Et quelles destinées, quelles es-
peuvent être au-dessus de ce que
veilleuse beauté vous donne le
endre! interrompit le prince de
ec enthousiasme; quels cœurs
rait-elle pas? quels empires ne
as conquérir? où fut-il jamais
us invincibles? Ah! pour être
elle, pour tomber à vos pieds,
r son trône, et croire à votre
ı manqué à Saladin que de vous
ın instant. » De pareilles louan-
nient l'humble modestie de
par sa contenance imposante et
: fit entendre au prince de Ta-
elle désirait qu'il changeât de
lors, craignant de l'avoir of-
s tut, et ce ne fut qu'à la prière
, qu'il reprit la parole pour ra-

conter à Mathilde comment les dispositions de Malek Adhel devant Césarée, et le combat de ses troupes avec celles du sultan, avaient dû faire présumer aux Chrétiens qu'il favorisait leurs projets; et en l'écoutant l'innocente Mathilde se confirma dans des espérances bien chères, et qui devaient, hélas! si peu durer.

Le lendemain, toute la cour se réunit chez la reine d'Angleterre : là, les rois de Jérusalem et d'Antioche, les comtes de Tripoli et de Jaffa, et tous les vaillants chevaliers demeurés au camp, délibéraient entre eux, impatients de gloire, s'ils n'iraient pas joindre Richard à Césarée, afin de cueillir aussi leur part de lauriers. Les héros surtout qu'enflammaient les charmes de Mathilde, brûlaient du désir de combattre; car ils ne pouvaient endurer la pensée que Malek Adhel, remportant seul l'honneur de la victoire, en méritât seul le prix. Dévoré de jalousie, d'orgueil, et de haine, Lusignan s'écria que, quelle que fût la conduite de Malek Adhel, soit qu'il demeurât fidèle à ses lois, soit qu'il soutînt les Chrétiens et trahît pour eux sa patrie et son frère, il était également indigne du prix qu'il osait demander; « et je ne crois pas, Madame, ajouta-t-il en regardant Mathilde, que la noblesse de votre sang et la pureté de votre âme, vous permettent de jamais accepter pour époux un homme dont le culte est horrible à Dieu, et dont la conversion serait une perfidie. » Mathilde fit un geste de surprise et d'indignation; Bérengère voulait répondre, Guillaume ne lui en donna pas le temps : « Qu'osez-vous avancer, sire! s'écria-t-il; quelles paroles impies venez-vous de faire entendre? Quoi! vous regarderiez comme un traître celui que Dieu daignerait éclairer, et qui, détestant son faux prophète, pour recevoir l'eau du baptême.... — Je vous demande pardon, mon père, interrompit brusquement Lusignan; mais ici il s'agit d'honneur et non de religion, et sur ce point, permettez-moi de le dire, je me crois meilleur juge que vous : les lois de la chevalerie ne sont pas toujours confor-

mes à celles de l'Eglise, et souvent les unes autorisent la même action que les autres réprouvent. — Le héros qui a peut-être le mieux connu les saintes lois de la chevalerie, reprit la princesse un peu émue, le grand Montmorency, pensait autrement que votre majesté; si Malek Adhel eût été Chrétien, il l'aurait estimé au-dessus de tous les rois du monde; en mourant, il priait pour sa conversion, et si cette conversion eût été criminelle, sa belle âme ne l'aurait pas demandée à Dieu. — Je ne prends l'opinion de personne pour règle de la mienne, répliqua fièrement le roi de Jérusalem, et surtout les dernières pensées d'un mourant. Il se peut que, quand le monde s'efface, et que tout va changer d'aspect, on change aussi de sentiment; mais soyez assurée, Madame, que si Montmorency vivait encore, il ne porterait pas un autre jugement que le mien, et qu'en voyant Malek Adhel combattre avec les Chrétiens, il ne verrait en lui qu'un traître qui a déshonoré la gloire de ses armes en les tournant contre sa patrie et son légitime souverain; sa voix, comme la mienne, le déclarerait lâche et perfide à la face de tout l'univers; et mon épée, comme la sienne, saura bien soutenir ces paroles. » Bérengère, blessée de la manière dont il parlait du bienfaiteur qui l'avait rendue à son époux, mêla, pour la première fois de sa vie, un peu d'armertume à ses paroles, et répondit que, quelque formidable que fût son épée, elle ne pensait pas que le héros, surnommé à si juste titre le *foudre de guerre de tout l'Orient*, pût s'en effrayer beaucoup. A ces mots, Lusignan contraignit avec peine la violence de son dépit, et, sans répondre à Bérengère, il se tourna vers Mathilde, et lui dit : « Je suis étonné, je l'avoue, de voir la reine d'Angleterre professer des sentiments si contraires à ceux de son illustre époux; mais je le serais bien plus, je l'avoue, s'ils étaient approuvés par votre altesse. — Sire, reprit-elle avec une fière dignité, si je me suis toujours honorée de penser comme la reine ma sœur, je ne cesserai point de m'unir à elle lorsqu'elle

lire, J'ai fait reculer Richard; met le comble à mon injure, e pouvoir de t'ôter la vie. — s'écria Lusignan en lui ser- in avec force, pourquoi l'as- Le malheur a-t-il abattu ta , et te défies-tu de ta valeur? é par mon courage, répondit ec sa loyale franchise, j'allais re les mains de l'armée entière nans; Malek Adhel l'a vu, et je lui dois la liberté, peut-être le obligation, qui redouble la on affront en me défendant de r! — Eh! n'as-tu pas ici ton rira pour te venger? répliqua les yeux étincelants d'ardeur suis-je même le seul qui soit es outrages, au point de payer n sang l'honneur de les effa- u pas entouré d'amis qui te et qui tous vont jurer avec poser les armes qu'après que Malek Adhel aura délivré ta eul homme qui puisse se van- ir vu fuir. » Ces mots, dits à nimèrent d'une telle fureur le nt de Richard, que sa généro- ire en fut étouffée; et, pres- ère d'armes contre sa poitrine, Brave Lusignan, je t'entends, ets la main de ma sœur au le Malek Adhel. » A l'instant, evaliers et les rois qui aspi- ymen de la princesse, se réuni- r du roi, et élevant leurs épées un accord, ils jurent la mort Adhel.... Mais à l'aspect de rs étincelants destinés à per- r qu'elle adorait, l'infortunée llit, ses yeux se fermèrent, a sans mouvement sur le plan-

yant évanouie, Bérengère fit courut vers elle: Richard tres- s il ne s'approcha point de sa faisant un geste, il dit à la ites appeler vos femmes, Ma- lles emportent cette jeune fille j'excuse les frayeurs d'une ide, et je me plais à croire qu'il n'y a pas d'autre motif à son saisissement. Mon père, continua-t-il en s'adressant à l'archevêque, veuillez la suivre, je vous prie; quand elle sera en état de vous entendre, dites-lui que vous m'avez assuré que son devoir lui était plus cher que sa vie, et que son premier devoir est de m'obéir; qu'elle sache bien que si jamais, sans égard pour sa gloire, elle osait tenir un autre langage, la mienne ne me permettrait pas de le souffrir. » Avant de suivre les femmes qui emmenaient Mathilde, Guillaume s'inclina avec respect devant le roi, et répondit: « Je connais la princesse d'Angleterre, sire; j'ai lu souvent dans ce cœur pieux, soumis, tel qu'il n'en existe pas un autre sur la terre; il n'y a point de sacrifice qu'elle ne fasse à la religion, il n'y en a point qu'elle ne lui ait fait, et peut-être chercheriez-vous en vain autour de vous quelqu'un qui en pût dire autant: je réponds donc à votre majesté que la conduite de la princesse Mathilde honorera toujours le sang dont elle sort. — Qu'elle n'oublie donc pas, répliqua le roi d'un air mécontent, que, pour en être digne, il faut que la faiblesse qu'elle a montrée aujourd'hui soit la dernière de sa vie; car quiconque est faible n'est pas du sang de Richard. »

CHAPITRE XXXIII.

Quand une grande infortune tombe avec violence sur le cœur, d'abord il demeure comme anéanti; il ne voit, il n'entend, il ne sent plus rien; la vie y semble suspendue: mais à peine y a-t-elle repris son cours, que toutes les douleurs s'y précipitent avec elle, s'y pressent en foule, le brisent, le déchirent de toutes parts; alors on crie, on s'agite, on voudrait mourir; mais on craint, en mourant, d'emporter son malheur avec soi; on veut d'abord s'en délivrer, le rejeter dans le monde, et mourir ensuite pour se reposer de l'avoir souffert.

Telle était la situation de la triste Mathilde: en retrouvant l[illegible] dait à la douleur, elle

grands cris la mort, qui l'en délivrait, si elle avait pu supporter la pensée de descendre au tombeau, en laissant subsister derrière elle l'horrible serment qu'elle venait d'entendre. « O ma sœur! disait-elle à la reine, laissez-moi sortir d'ici; je veux retourner devant Richard, devant tous les féroces guerriers qui l'entourent; je veux tomber à leurs pieds; j'aurai encore la force d'aller jusque-là : peut-être se laisseront-il attendrir par mes larmes, peut-être mes prières pourront-elles les fléchir. Ils rétracteront le vœu sanglant, le serment impie qui menace les jours du héros qui a sauvé votre époux. — Oui, mon enfant, lui dit l'archevêque en prenant les deux mains de la vierge entre les siennes, priez pour celui qui vous a rendu la liberté, et qui a épargné les jours de votre frère, cela vous est permis; car ce Dieu qui nous a tout donné, a fait de la reconnaissance le premier de nos devoirs; mais que ce sentiment, ô ma fille! soit désormais le seul qui s'attache à la pensée de Malek Adhel. » La princesse ne répondit que par un torrent de larmes, son cœur était loin des paroles de l'archevêque; car le moment où l'on craint pour ce qu'on aime, est celui où on aime le plus; et, en voyant la vie de Malek Adhel menacée, il lui était devenu si cher, qu'elle doutait presque que Dieu lui-même eût assez de puissance pour lui ôter son amour. A la fin, d'une voix gémissante, elle dit : « O mon père! quand je verse devant le ciel mes pleurs avec mes prières, ce n'est point pour qu'il change mon cœur, mais pour qu'il change celui des ennemis de Malek Adhel, afin que, tranquille sur sa vie, je puisse mourir en paix. — Vous voulez mourir, Mathilde! interrompit Bérengère effrayée. — Ma sœur, reprit-elle en se jetant dans ses bras, j'ai perdu tout espoir, et vous le demandez! — Ainsi, reprit l'archevêque d'un ton sévère, au lieu de déplorer vos folles amours dans le sein de la pénitence, vous voulez couronner vos erreurs par un crime? — Non, mon père, je ne porterai pas sur moi-même une main homicide, j'attendrai que la douleur ait

brisé tous les liens de ma vie; elle n
dera pas, j'ai trop souffert : hélas
mourrai bien jeune, mais pas encor
sez pour n'avoir pas eu le temps de
rer la mort. — Ma fille, répliqua
laume, frémissez que Dieu ne vous
ce, car la mort avec le péché, voi
qu'il y a de plus terrible dans les tré
de sa colère. — Ah! voilà bien ce qu
fait frémir, s'écria Mathilde : les bar
res! ils veulent lui arracher la vie, ta
qu'il est encore dans l'erreur, le p
pour l'éternité.... Pardonnez, mon p
mais à cette affreuse pensée, je sens
mon esprit se trouble, s'égare; je
que, si Malek Adhel devait être reje
Dieu, je voudrais en être rejetée aus
— Arrête! malheureuse enfant, s'é
vivement l'archevêque, hâte-toi de
nir, de détester un amour qui t'a ap
comment on blasphème : *Dieu puiss*
pardonnez-la, car *voilà sa première fa*
Mathilde, rappelle *ta vertu, et ple*
toute ta vie d'avoir osé dire que tu p
férais un homme à ton Dieu. — L'ai
dit, mon père? mon délire m'a-t-il p
sée jusque-là? s'écria-t-elle, pleine
saint effroi. Hélas! je n'ai donc plu
sagesse, je n'ai donc plus d'honneur
devoirs et la religion ont donc perdu
empire sur ce cœur que tout abando
hors l'amour qui le remplit et le re
qui le déchire. — Ma fille, reprit G
laume avec un accent plus doux, ne
livrez pas au désespoir, car Dieu p
pardonner plus encore que l'homm
peut pécher; il n'est point de fa
qui ne puissent être effacées par des
mes, et, dans l'immensité de sa m
ricorde, il n'attend pas même qu'o
prie, il exauce les simples désirs, et
tend jusqu'aux dispositions des cœur
Ah! reprit la princesse attendrie, q
entende donc le vœu que je fais de
noncer à Malek Adhel; mais dans c
vie périssable seulement : Dieu me p
mettra bien l'espérance de le retrou
dans l'autre. — Il vous permettra
de le lui demander, répondit l'arch
que, et peut-être ne sera-ce pas san
fet; car la prière a le pouvoir spéci

divin de monter au plus haut
t de toucher le cœur de Dieu
ant les misères des hommes :
s grâces ne s'obtiennent que
ds sacrifices; il faut vivre,
ne vous permettre ni plain-
nures; il faut supporter vos
faut même les aimer, et vous
peler la mort, qui les termine,
est le désir de la faiblesse,
seule peut vivre dans le mal-
uisque mes prières peuvent
s, reprit la princesse, j'étais
ble de vouloir mourir : ah!
el, au contraire, daigne pro-
ours qu'il me permet de con-
demander la grâce de Malek
lui, mon enfant, il vous le
is prenez garde pourtant que
séduit n'abuse de la prière,
devant Dieu les intérêts de
. — Hélas! répliqua la vierge,
de passions dans le lieu où je
fermer; et là, les prières, dé-
tout intérêt humain, sont
doute d'arriver jusqu'au ciel.
je veux quitter le monde, et
mes premiers vœux : ô mon
é! couvrez-moi de votre pro-
pêchez que je ne sois sacri-
sances de la terre; conduisez-
saint asile que vous vouliez
à la malheureuse Agnès :
is coupable aussi, pourquoi
dans le monde? pourquoi
acle à ma pénitence.....? Oh!
seulement mon frère renon-
njuste haine, et ses sangui-
cesser de poursuivre la vie de
l; alors vous me verrez m'é-
joie de ce monde auquel je
rien à demander, et où je
que des malheurs et des fai-
Ma sœur, dit alors la reine,
n'en obtiendrez la permis-
ard; il a attaché son cœur et
votre hymen avec Lusignan,
ontraindra à lui obéir. — Il
dra, reprit fièrement la prin-
uel est son droit, quelle sera
— Ses ordres suffiront sans

doute, répliqua Bérengère, car assuré- ment il est impossible de résister à ceux de Richard. — Dans cette occasion, il est plus impossible encore d'y obéir, re- partit vivement Mathilde. — Ma fille, lui dit l'archevêque, il faut un grand cou- rage pour s'opposer à la volonté des rois. — Ah! reprit-elle avec amertume, et comme entraînée par une force invin- cible, il en faut bien moins que pour re- noncer à ce qu'on aime. »

Alors elle laissa tomber sa tête entre ses deux mains et demeura ensevelie dans une longue méditation, pendant laquelle Bérengère et Guillaume gardèrent un profond silence. Il durait encore lors- qu'on vint avertir la reine que Richard la demandait : arrachée alors à sa rêve- rie, Mathilde releva sa tête, son visage était plus recueilli, sa physionomie plus calme, et déjà on voyait qu'elle pourrait sourire encore; elle prit la main de la reine, et lui dit : « Je vous prie, atten- dez encore un moment. Mon père, con- tinua-t-elle, je voudrais accompagner la reine, embrasser les genoux de Ri- chard, le conjurer d'agir en cette occa- sion comme si je n'existais pas, comme si je n'avais jamais existé : il a promis ma main à quiconque ôterait la vie à Ma- lek Adhel; mais du moment que je m'en- sevelis dans les ombres de la mort, ma main ne peut plus être à personne, et le roi, n'ayant plus de prix à donner, n'aura plus de serment à recevoir. — Ma sœur, reprit Bérengère, attendez quelques jours encore; aujourd'hui vous ne feriez qu'irriter la colère du roi. — Vous m'ai- derez à l'apaiser, répliqua Mathilde; vous qui devez la vie de votre époux à la générosité de Malek Adhel, ne parlerez- vous pas pour lui? — Je le ferai, sans doute, dit la reine, mais je redoute l'ef- fet de mes tentatives, car le courroux de Richard est un courroux terrible; il s'aug- mente et s'enflamme par tout ce qui tente de l'arrêter, et le projet de changer sa volonté est une témérité qu'il ne me par- donnerait peut-être jamais. — Ecoutez, Mathilde, ajouta l'archevêque, ne préci- pitez point ainsi vos résolutions : les

est bientôt repoussée, et que le fier soudan lui-même est obligé de reculer. Du sommet de leur colline, les Chrétiens ont aperçu ce combat ; ils ne doutent plus que Malek Adhel ne soit en révolte ouverte, que le moment ne soit venu de se joindre à lui, et tous se précipitent, fondent sur l'arrière-garde de l'armée du sultan, la surprennent, la dispersent, la taillent en pièces. En se voyant attaqué de tous côtés, Saladin ne peut bannir l'épouvante qui s'empare de son armée; les rangs plient et cèdent sans combattre : en peu d'instants les Chrétiens ont fait tant de captifs qu'ils sont presque inquiets de leur nombre. Richard dit au prince de Tarente : « Prenez quinze cents hommes avec vous, et conduisez nos prisonniers au camp, annoncez ma victoire; que nos frères se réjouissent : Malek Adhel est à nous, et ce soir le nom du Christ sera béni dans Césarée. » Le prince de Tarente obéit; il charge de chaînes les Mahométans, et reprend la route de Ptolémaïs : tandis qu'il s'éloigne, Malek Adhel a vu, du haut des murs de Césarée, l'étendard de la croix flotter dans les airs; il a vu la défaite de Saladin, la fuite de l'armée, et aussitôt la patrie et le sang ont fait retentir dans son cœur leurs puissantes voix. Il n'hésite pas à leur obéir; d'un pas rapide il traverse les escadrons les plus serrés, cherche son frère, le rejoint, et lui dit : « Maintenant soyons amis, Saladin; l'ennemi est là qui nous l'ordonne, repoussons-le ensemble; après la victoire tu seras à temps de me faire mourir. » Il dit, et sans attendre la réponse de son frère, il perce à travers les rangs éclaircis, rallie les soldats, se met à leur tête, et partout où il se montre il fait changer la fortune. Ému, surpris, Saladin le suit de l'œil : dans le trouble de mille pensées confuses, il se demande ce qu'il doit croire, et s'il doit voir dans Malek Adhel un traître ou le plus ferme appui de sa couronne. Tandis que, plongé dans cette incertitude, il ne songe ni à attaquer, ni à se défendre, l'aile droite des Chrétiens vient d'être enfoncée par Malek Adhel; pendant qu'il la poursuit, la gauche profite de ce moment pour fondre tout entière sur le sultan : au triple panache jaune et noir qui éclate sur son casque, Richard l'a reconnu; il s'élance, il s'écrie : « A moi, Chrétiens, Saladin est pris. » A l'aspect d'un si grand danger, le sultan revient à lui; sa redoutable épée fend en deux le bouclier de Richard, mais la course de l'intrépide monarque n'en est pas arrêtée; il jette en l'air les éclats de son bouclier, saisit d'une main la bride du cheval de Saladin, de l'autre, lui présente son épée, et s'écrie : « Rends-toi, Saladin. — Je ne te rendrais pas même mon cadavre, repartit le sultan, mon frère le sauverait de tes mains. — Que parles-tu de ton frère? lui dit Richard, ton frère est à nous. — Mon frère est à moi, interrompt-il; puis tout-à-coup, d'une voix tonnante, il s'écrie : A moi, Malek Adhel, les Chrétiens sont vainqueurs! » Dans le fort de la mêlée, Malek Adhel l'a entendu; il court, vole, renverse les cimiers brisés, les cottes d'armes déchirées; Saladin le voit auprès de lui, et, fort de son invincible appui, il ne se défend plus, il attaque : l'audacieux Richard va être exposé au même péril que le sultan courait tout à l'heure; mais cette pensée ne le fait point reculer, car il sait bien que, toute brillante qu'est sa couronne, elle n'est pas un titre, mais seulement un engagement à la gloire; et la gloire lui est si chère, qu'à quelque chose qu'elle s'attache, même à la mort, il la désire encore. A cet instant, le choc des deux armées sépare une seconde fois les deux frères; mais Malek Adhel poursuit avec acharnement le guerrier téméraire qui a menacé les jours de Saladin. Richard, qui le voit, se dégage des fuyards qui l'entraînaient, et revient lui-même sur le prince : un combat terrible commence entre eux; déjà leur sang coule et rougit leurs cuirasses; étonnés de la résistance qu'ils s'opposent, ils redoublent d'efforts; le cheval de Richard s'abat sous lui, mais Richard se relève si promptement, que sa chute n'interrompt point le combat. Malek Adhel lève son épée, et en porte un si furieux coup sur la tête de son adver-

que le casque du roi se brise et le
un moment éperdu. Mais loin de
iivre sa victoire, Malek Adhel s'ar-
ibitement; il regarde Richard, et
sur son visage une ressemblance
t palpiter son cœur; il lui dit :
est ton nom, guerrier invincible?
nits, à ta valeur, je soupçonne que
m'être bien cher. — Je suis ton
i, reprend le roi d'un air farouche;
n éternel ennemi. Je triomphais
frère, la victoire était à moi; tu
s arrachée, tu m'as vaincu, tu
pargné : non, il n'y a point de bien-
qui puissent me faire oublier de
affronts. — Eh bien! superbe Ri-
s'écria le prince avec une profonde
n, car il n'y a que toi qui puisses
ir un tel langage, si tu crois devoir
r parce que j'ai été fidèle à mon
e porterai avec douleur le poids de
e, mais elle ne m'empêchera pas
rer en toi le plus grand roi du
, et de t'aimer comme l'auguste
e celle à qui j'ai consacré ma vie. »
rait dit davantage, s'il n'eût aperçu
upes mahométanes qui accouraient
. A l'instant, il donne son cheval
ard, et lui dit vivement : « Fuis,
nonarque; au nom de ton épouse,
eur, résous-toi à fuir; contre tant
mis tout l'effort de ta valeur ne
herait pas de perdre la vie sans
pour ta cause. » Le roi le sent bien,
là ce qui le détermine. L'intérêt
rétiens lui commande de ne pas
ndonner; c'est à lui qu'appartient
nir et de sauver les restes de l'ar-
on devoir de chef fait céder son
e, et ici c'est l'honneur qui l'em-
ur l'orgueil. Mais en reculant il
es larmes de rage, et sa haine pour
Adhel s'accroît bien plus par la
d'avoir fui à ses yeux, que par le
e ce prince a fait aux Chrétiens
eurant fidèle à Saladin.
lis que le héros anglais rejoint ses
, les rallie, et fuit avec elles, Sa-
es poursuit et égorge impitoya-
t tous les Chrétiens qu'il peut
re. Malek Adhel les épargne et
ne fait que des prisonniers; l'image de Mathilde, qui vient de se présenter à lui au milieu du carnage, s'attache et s'unit à tous les Chrétiens, il a horreur de leur sang, son bras est sans force pour le répandre, et il ne peut regarder d'un œil ennemi ceux que sa bien-aimée appelle ses frères. Elle va s'affliger de leur défaite, elle va peut-être haïr leur vainqueur, et à cette pensée, il ne peut s'empêcher de détester sa victoire. Maintenant qu'il a tout fait pour l'amitié, il commence à regretter de n'avoir pas tout fait pour l'amour. Abattu par les combats que se livrent en son cœur la plus impérieuse des passions et le plus saint des devoirs, n'entrevoyant point dans l'avenir l'espérance de les accorder, et ne se sentant point la force de sacrifier l'un des deux, il s'arrête tristement au milieu des cadavres dont la terre est jonchée, et ces yeux éteints, ces lèvres pâles, ces cœurs qui ont cessé de battre, n'excitent point sa compassion; un tel sort lui paraît doux en comparaison des cruels tourments qui le déchirent : ils sont tranquilles, se dit-il en promenant ses regards sur cette foule de morts; et à cette pensée il songe bien moins à les plaindre d'avoir perdu la vie qu'à leur envier le bonheur de ne plus souffrir.

Cependant tous les ennemis ont disparu, le calme est rétabli, Saladin abandonne la poursuite des Chrétiens, et revient suivi des étendards déchirés et des oriflammes sanglants qu'il leur a ravis. Le triste et victorieux Adhel s'avance vers son frère, il appelle autour de lui tous les soldats qui l'ont soutenu dans sa révolte du Caire, tous ceux qui ont délaissé Metchoub pour le suivre; il leur dit : « Jurez-vous par Mahomet et son divin alcoran d'obéir à tous mes ordres? — Nous le jurons, s'écrient-ils. — Imitez-moi donc, reprend-il, tombez aux pieds de votre souverain, et quelle que soit la peine qu'il veuille nous infliger, soumettons-nous, car nous l'avons méritée. Mon frère, continua-t-il en mettant un genou en terre devant Saladin, et lui présentant son cimeterre, je t'offre ma tête,

prends ta victime; ta vengeance est juste, mais fais grâce à tous ces braves guerriers, soutiens de ton empire et de ta puissance; mon exemple seul a pu les écarter de leur devoir, ma mort les y fera rentrer. » A ces mots, le fier soudan s'attendrit, il essuie avec surprise les larmes qui remplissent ses yeux, et ne comprend point quelle est cette émotion inconnue qui, en oppressant son cœur, fait ainsi trembler sa voix. Hors d'état de parler, il ouvre ses bras à son frère; Malek Adhel s'y jette. « Ah! Saladin, lui dit-il, as-tu pu croire que l'ami de ton enfance ait eu la volonté de t'abandonner et la pensée de te trahir? — Maintenant je le verrais moi-même que je ne le croirais pas, s'écrie le sultan. O Malek Adhel! si tu as eu des torts, je les oublie; puisses-tu oublier de même la vengeance que j'en ai voulu tirer. » Il dit, et serre contre son cœur un frère qu'il chérit; celui-ci répond à sa tendresse, et pendant quelques instants perd la mémoire de son amour, ou ne s'en souvient que pour s'applaudir de n'y avoir pas cédé. Touchée de leur sainte et fraternelle amitié, l'armée célèbre leur réconciliation par mille cris de joie; et par l'ordre de Saladin lui-même, les soldats de Malek Adhel se mêlent et se confondent avec les siens, afin qu'il puisse ignorer toujours quels furent les musulmans qui osèrent porter les armes contre lui.

Les deux frères sont également impatients de se trouver seuls; ils s'interrogent, se questionnent, s'expliquent. Saladin écoute le récit de tout ce qui s'est passé à Damiette; il voit que Malek Adhel a voulu obéir; que c'est malgré ses ordres que la reine est partie et que la princesse est restée; mais quand il entend qu'un esclave chargé de l'instruire de ce grand événement lui a été envoyé, il s'écrie : « Je ne l'ai point vu, nul message de ta part n'est parvenu jusqu'à moi, et, je l'avoue, ce silence si extraordinaire, qui appuyait toutes les accusations de Metchoub, fut la seule cause qui pût me porter à les croire. » Alors Malek Adhel comprend la colère de son frère; toutes les apparences l'ont montré si coupable, qu'en le pardonnant sans l'avoir entendu, il trouve lui-même que Saladin s'est montré bien indulgent. A la prière de celui-ci, il continue son récit; il raconte les scènes du désert, et sa noble franchise ne dissimule pas qu'au moment de mourir, les larmes de Mathilde l'avaient rendu infidèle à Mahomet. « Mais, ajoute-t-il, si les séductions de cette fille céleste ont pu ébranler ma croyance, je puis te jurer qu'elles n'altèreront ni mon zèle pour mon pays, ni ma fidélité pour toi. Je conviens que l'amour a une grande puissance sur mon cœur, mais tu as vu aujourd'hui qu'elle n'affaiblissait pas mon bras lorsqu'il s'agissait de défendre l'honneur de tes armes. — Ecoute, reprend le sultan, je t'ai entendu, et je ne t'ai pas trouvé coupable; si la reine d'Angleterre a été renvoyée au camp des *Croisés*, je n'en puis accuser que l'artifice de la princesse Mathilde; en l'y renvoyant elle-même, tu m'as épargné une cruauté qui aurait souillé ma gloire; enfin, en défendant ta vie contre Metchoub, tu as plus fait que me conserver mon empire, tu m'as conservé mon ami; il m'eût été doux d'avoir à te pardonner, mais je n'ai rien à te pardonner.... Que dis-je? n'est-ce pas au moment même où je venais d'ordonner ta mort, que tu as sauvé mon armée et ma vie? Je ne connais qu'un moyen de m'acquitter envers toi, c'est de te donner la beauté que tu aimes : accepte le trône de Jérusalem, fais-y asseoir avec toi la princesse d'Angleterre, qu'elle t'apporte Ptolémaïs pour sa dot, et que les Croisés, satisfaits de voir une reine de leur sang et de leur religion régner sur la Judée, retournent enfin dans leur Europe. Tu demeureras toujours le serviteur de Mahomet, l'ami de ton frère, unis de cœur, d'opinions, et de gloire, la sainteté de nos nœuds servira d'exemple aux nations, et Saladin alors pourra mourir en paix. — Je te savais si grand et si généreux, répond Malek Adhel dans l'effusion de sa reconnaissance, que ce que tu fais aujourd'hui me touche, mais ne me surprend pas. Saladin, j'accepte

afin qu'ils me lient plus étroi-
core, s'il est possible, à tes
t à mes devoirs; j'accepte le
tu m'offres, afin d'être le pre-
s tributaires, et de te donner
u gage de ma fidélité, en te
mon bienfaiteur. »
ce voudrait porter lui-même
es Croisés les propositions de
nais Saladin s'y oppose; il ne
que son frère abaisse la fierté
ne et l'orgueil du trône jus-
dre le titre d'ambassadeur au-
ois chrétiens; il ordonne même
ses serviteurs qu'il revêt de
de dignité, de ne se montrer
Ptolémaïs qu'entouré de cette
entale, qui retardera sa mar-
doute, mais qui fera mieux
portance de sa mission, et la
lu souverain qu'il représente.

HAPITRE XXXII.

que le sultan ordonne les pré-
cette solennelle ambassade,
gré de Malek Adhel, quoi-
resse avec toute l'activité que
lent amour peut inspirer au
e plus bouillant, la nouvelle
de la prise de Césarée vient
u camp des Croisés.
prince de Tarente y rentra,
es clairons et des trompettes,
de la foule de captifs qu'il
Mathilde était seule dans son
elle entend ce signal du retour
, et il porte dans son cœur
effroi; elle va savoir dans quel
rangé Malek Adhel; toute sa
st là, c'est l'arrêt de sa vie,
rances qu'elle avait nourries
t instant, se dissipent pour
à la crainte; elle oublie l'a-
prince, les serments du dé-
ce qui peut la rassurer enfin,
souvenir que du courage avec
est séparé deux fois d'elle : si
lui retrace l'impression que
Christ fit sur l'âme du héros,
e pour reprocher à cette foi
d'avoir manqué de ces lumières vives et pénétrantes qui ne permettent pas d'hésiter; cependant le moment du reproche se perd bientôt dans celui du repentir; elle s'accuse, s'agite, se prosterne, se relève; au plus léger bruit, son sang se porte vers son cœur, l'étouffe, la brûle; bientôt il se glace avec le silence qui succède, et elle est prête à défaillir. Pour être plus tôt instruite, elle voudrait s'élancer au-devant de l'armée; mais au même instant, épouvantée de la nouvelle qui s'avance, elle fuit dans le lieu le plus reculé de son appartement. Cependant une main bien connue vient de frapper à sa porte; c'est l'archevêque de Tyr; elle ne sait si elle ouvrira : deux fois elle s'avance et deux fois elle retombe sans force sur son siége. Enfin, rassurée par sa faiblesse même, qui ne lui permet pas de croire qu'elle pourra survivre à la perte de ses espérances, elle se sent le courage d'apprendre le malheur que la mort doit suivre, et d'une main tremblante, les yeux baissés, elle ouvre à l'archevêque, semblable à une victime qui se détourne pour ne pas lire sur le front de son juge l'arrêt qui va la condamner. « Réjouissez-vous, ma fille, lui dit Guillaume, les Chrétiens sont vainqueurs. » Elle le regarde; son front chauve rayonne d'un doux contentement, elle recommence à espérer; mais avant de se réjouir, elle attend que l'archevêque lui apprenne quelque chose de plus. « Votre frère a vaincu les Infidèles, ajoute-t-il, et à cet instant Césarée est à nous. » La vierge ne répond point encore; l'archevêque ne lui a point dit sous quels drapeaux a combattu Malek Adhel. Elle se tait : elle craindrait de montrer trop d'amour en prononçant le nom dont son cœur est plein, et qui seul va faire la joie ou la douleur de la nouvelle qu'on vient de lui annoncer; mais malgré la pudeur de son silence, ses regards ont parlé : l'incertitude, l'anxiété qu'ils peignent, ont révélé à l'archevêque que la victoire des Chrétiens n'est rien pour elle s'ils ne la doivent à Malek Adhel. Guillaume blâme sa faiblesse, et ne veut point y compatir;

cependant, puisque son bonheur dépend d'un mot, et que ce mot dépend de lui, il ne le fera pas attendre; mais voulant purifier, pour ainsi dire, la joie de Mathilde en la rattachant à la pensée de Dieu, il ajoute : « Oui, ma fille, Richard est maître de Césarée, et l'Eternel a touché le cœur de Malek Adhel; ces deux grandes conquêtes nous montrent sa puissance, sa miséricorde, et nous prouvent que de lui seul procèdent tous les biens, et que lui seul doit être notre fin et notre espérance. » Mathilde baisse son voile; elle sent que les transports de félicité qui remplissent son cœur, vont éclater dans ses yeux, et sa modestie rougit de les laisser voir. L'archevêque continue : « Quand le prince de Tarente s'est éloigné de Césarée, l'armée de Saladin séparait encore Malek Adhel et Richard; mais celui-ci, vainqueur sur tous les points, se préparait à percer avec ses troupes à travers celles du sultan, et ne doutait pas qu'aussitôt qu'il serait parvenu à joindre Malek Adhel, ils ne combattissent de concert, et ne parvinssent à mettre le sultan en fuite, et à arborer, le jour même, l'étendard triomphant de la croix sur les murs de Césarée. — Mon Dieu! s'écria la princesse, puis-je croire ce que j'entends? se peut-il que Malek Adhel ait combattu contre son frère, et que l'amour ait eu tant de puissance dans son cœur? — Ma fille, reprit l'archevêque d'un ton sévère, s'il l'a fait, gardez-vous de l'attribuer à l'amour : les passions humaines ne font point de tels prodiges, la cause en est plus haut; et si j'ai voulu vous annoncer moi-même cette miraculeuse conversion, c'était pour empêcher votre cœur de s'égarer dans une folle joie, et l'avertir de ne pas s'attacher si fortement aux biens qui lui sont promis, qu'il ne soit pas tout résigné à les perdre s'il plaisait à Dieu de les lui ôter. »

C'est ainsi que, d'une main sage, la religion contient les passions dans leurs justes bornes, et défend l'excès même aux plus légitimes : bienfaisante jusque dans la sévérité, elle permet le plaisir et

chez la reine, les yeux baissés et
brûlantes d'émotion. A l'instant
arut, le prince de Tarente s'a-
pectueusement vers elle, et Bé-
lui prenant vivement la main,
Ma sœur c'est à vous qu'il faut
ices d'une victoire à jamais fa-
ns les annales de la chrétienté
votre empire, le noble Malek
brasse notre culte, notre parti;
s'en répand déjà dans tout le
ja on n'y attribue qu'à vous la
sa conversion, et vos deux noms
en unis dans toutes les bouches,
nblent ne pouvoir plus se sépa-
ai, Madame, s'écria le prince de
aidés de Malek Adhel, les Chré-
t marcher de conquêtes en con-
elle de l'Orient entier ne sera
vaste pour leur ambition; mais
irent que pour avoir le droit de
rir : c'est là le seul trône digne
c'est là qu'ils vous placeront
ros que vous leur avez donné;
e, souveraine de ces immenses
où règne maintenant l'empire
, vous ferez découler sur elles,
le votre trône, des torrents de
ière divine dont l'Eternel a rem-
œur. — De si hautes destinées,
princesse avec un trouble ex-
nt trop au-dessus de mes espé-
Et quelles destinées, quelles es-
peuvent être au-dessus de ce que
rveilleuse beauté vous donne le
endre! interrompit le prince de
vec enthousiasme; quels cœurs
erait-elle pas? quels empires ne
pas conquérir? où fut-il jamais
lus invincibles? Ah! pour être
r elle, pour tomber à vos pieds,
ir son trône, et croire à votre
'a manqué à Saladin que de vous
un instant. » De pareilles louan-
aient l'humble modestie de
par sa contenance imposante et
e fit entendre au prince de Ta-
'elle désirait qu'il changeât de
alors, craignant de l'avoir of-
se tut, et ce ne fut qu'à la prière
e, qu'il reprit la parole pour ra-
conter à Mathilde comment les disposi-
tions de Malek Adhel devant Césarée, et
le combat de ses troupes avec celles du
sultan, avaient dû faire présumer aux
Chrétiens qu'il favorisait leurs projets;
et en l'écoutant l'innocente Mathilde se
confirma dans des espérances bien chè-
res, et qui devaient, hélas! si peu durer.

Le lendemain, toute la cour se réu-
nit chez la reine d'Angleterre : là, les
rois de Jérusalem et d'Antioche, les
comtes de Tripoli et de Jaffa, et tous les
vaillants chevaliers demeurés au camp,
délibéraient entre eux, impatients de
gloire, s'ils n'iraient pas joindre Ri-
chard à Césarée, afin de cueillir aussi
leur part de lauriers. Les héros surtout
qu'enflammaient les charmes de Mathilde,
brûlaient du désir de combattre; car ils
ne pouvaient endurer la pensée que Ma-
lek Adhel, remportant seul l'honneur de
la victoire, en méritât seul le prix. Dé-
voré de jalousie, d'orgueil, et de haine,
Lusignan s'écria que, quelle que fût la
conduite de Malek Adhel, soit qu'il de-
meurât fidèle à ses lois, soit qu'il sou-
tînt les Chrétiens et trahît pour eux sa
patrie et son frère, il était également in-
digne du prix qu'il osait demander; « et je
ne crois pas, Madame, ajouta-t-il en re-
gardant Mathilde, que la noblesse de
votre sang et la pureté de votre âme,
vous permettent de jamais accepter pour
époux un homme dont le culte est hor-
rible à Dieu, et dont la conversion se-
rait une perfidie. » Mathilde fit un geste
de surprise et d'indignation; Bérengère
voulait répondre, Guillaume ne lui en
donna pas le temps : « Qu'osez-vous avan-
cer, sire! s'écria-t-il; quelles paroles im-
pies venez-vous de faire entendre? Quoi!
vous regarderiez comme un traître celui
que Dieu daignerait éclairer, et qui, dé-
testant son faux prophète, pour recevoir
l'eau du baptême.... — Je vous demande
pardon, mon père, interrompit brus-
quement Lusignan; mais ici il s'agit
d'honneur et non de religion, et sur ce
point, permettez-moi de le dire, je me
crois meilleur juge que vous : les lois de
la chevalerie ne sont pas toujours confor-

mes à celles de l'Eglise, et souvent les unes autorisent la même action que les autres réprouvent. — Le héros qui a peut-être le mieux connu les saintes lois de la chevalerie, reprit la princesse un peu émue, le grand Montmorency, pensait autrement que votre majesté; si Malek Adhel eût été Chrétien, il l'aurait estimé au-dessus de tous les rois du monde; en mourant, il priait pour sa conversion, et si cette conversion eût été criminelle, sa belle âme ne l'aurait pas demandée à Dieu. — Je ne prends l'opinion de personne pour règle de la mienne, répliqua fièrement le roi de Jérusalem, et surtout les dernières pensées d'un mourant. Il se peut que, quand le monde s'efface, et que tout va changer d'aspect, on change aussi de sentiment; mais soyez assurée, Madame, que si Montmorency vivait encore, il ne porterait pas un autre jugement que le mien, et qu'en voyant Malek Adhel combattre avec les Chrétiens, il ne verrait en lui qu'un traître qui a déshonoré la gloire de ses armes en les tournant contre sa patrie et son légitime souverain; sa voix, comme la mienne, le déclarerait lâche et perfide à la face de tout l'univers; et mon épée, comme la sienne, saura bien soutenir ces paroles. » Bérengère, blessée de la manière dont il parlait du bienfaiteur qui l'avait rendue à son époux, mêla, pour la première fois de sa vie, un peu d'armertume à ses paroles, et répondit que, quelque formidable que fût son épée, elle ne pensait pas que le héros, surnommé à si juste titre le *foudre de guerre de tout l'Orient*, pût s'en effrayer beaucoup. A ces mots, Lusignan contraignit avec peine la violence de son dépit, et, sans répondre à Bérengère, il se tourna vers Mathilde, et lui dit : « Je suis étonné, je l'avoue, de voir la reine d'Angleterre professer des sentiments si contraires à ceux de son illustre époux; mais je le serais bien plus, je l'avoue, s'ils étaient approuvés par votre altesse. — Sire, reprit-elle avec une fière dignité, si je me suis toujours honorée de penser comme la reine ma sœur, je ne cesserai point de m'unir à elle lorsqu'elle avoue hautement son estime pour le héros qui vous a ravi votre empire, et qui vous le rendra peut-être. » Elle achevait à peine, que des cris tumultueux s'élevèrent dans le camp et rompirent la discussion. Au même moment, la porte s'ouvrit; Richard parut tout armé et couvert de poussière : sa contenance était sombre, farouche, et il ne daigna pas répondre à la reine, qui s'était précipitée près de lui. « O mon frère! mon frère! » s'écria Mathilde d'une voix altérée; et elle jetait des regards inquiets derrière lui, pour voir si Malek Adhel ne le suivait pas. Tous les princes et les chefs, saisis d'une extrême surprise, lui demandèrent la cause de son retour, et comment il revenait à Ptolémaïs quand ils le croyaient maître de Césarée? « J'ai été vaincu, reprit Richard d'un air consterné, et jurant dans son âme une haine implacable à celui qui le forçait à un pareil aveu. — Eh quoi! reprit le prince de Tarente, votre majesté a-t-elle donc été repoussée avant d'avoir pu joindre Malek Adhel? — Que parlez-vous de Malek Adhel? interrompit brusquement Richard, c'est lui seul qui nous a perdus, qui a causé notre défaite et ruiné notre entreprise. J'avais enfoncé toute l'armée de Saladin; ses escadrons rompus, frappés de terreur, dispersés dans la plaine, ne pouvaient éviter les Chrétiens; ils fuyaient de tous côtés; de tous côtés ils trouvaient l'esclavage ou la mort; et si je n'avais eu que le sultan à combattre, il serait prisonnier à Ptolémaïs, et dans peu de jours peut-être nous serions à Jérusalem; mais Malek Adhel est venu m'arracher la victoire : tel qu'un astre malfaisant, il a paru tout-à-coup, et le désordre de l'armée ennemie a cessé, les troupes ont été ralliées, les Chrétiens ont été vaincus, et, pour la première fois de sa vie, Richard a fui.... O honte insupportable! continua le fier monarque en frappant son front contre ses deux poings armés de gantelets; ô superbe Malek Adhel! ton nom sera toujours mon opprobre; tant que tes yeux seront ouverts à la lumière, il existera un homme qui

dire, J'ai fait reculer Richard; met le comble à mon injure, e pouvoir de t'ôter la vie. — , s'écria Lusignan en lui serin avec force, pourquoi l'as- Le malheur a-t-il abattu ta , et te défies-tu de ta valeur? é par mon courage, répondit ec sa loyale franchise, j'allais re les mains de l'armée entière mans; Malek Adhel l'a vu, et je lui dois la liberté, peut-être ale obligation, qui redouble la on affront en me défendant de er! — Eh! n'as-tu pas ici ton érira pour te venger? répliqua les yeux étincelants d'ardeur suis-je même le seul qui soit es outrages, au point de payer on sang l'honneur de les effau pas entouré d'amis qui te et qui tous vont jurer avec poser les armes qu'après que Malek Adhel aura délivré ta eul homme qui puisse se vanoir vu fuir. » Ces mots, dits à nimèrent d'une telle fureur le nt de Richard, que sa généroire en fut étouffée; et, presère d'armes contre sa poitrine, Brave Lusignan, je t'entends, ets la main de ma sœur au de Malek Adhel. » A l'instant, hevaliers et les rois qui aspiymen de la princesse, se réunir du roi, et élevant leurs épées un accord, ils jurent la mort Adhel.... Mais à l'aspect de rs étincelants destinés à perr qu'elle adorait, l'infortunée alit, ses yeux se fermèrent, pasans mouvement sur le plan-

oyant évanouie, Bérengère fit courut vers elle: Richard tresis il ne s'approcha point de sa faisant un geste, il dit à la aites appeler vos femmes, Maelles emportent cette jeune fille j'excuse les frayeurs d'une ide, et je me plais à croire qu'il n'y a pas d'autre motif à son saisissement. Mon père, continua-t-il en s'adressant à l'archevêque, veuillez la suivre, je vous prie; quand elle sera en état de vous entendre, dites-lui que vous m'avez assuré que son devoir lui était plus cher que sa vie, et que son premier devoir est de m'obéir; qu'elle sache bien que si jamais, sans égard pour sa gloire, elle osait tenir un autre langage, la mienne ne me permettrait pas de le souffrir. » Avant de suivre les femmes qui emmenaient Mathilde, Guillaume s'inclina avec respect devant le roi, et répondit: « Je connais la princesse d'Angleterre, sire; j'ai lu souvent dans ce cœur pieux, soumis, tel qu'il n'en existe pas un autre sur la terre; il n'y a point de sacrifice qu'elle ne fasse à la religion, il n'y en a point qu'elle ne lui ait fait, et peut-être chercheriez-vous en vain autour de vous quelqu'un qui en pût dire autant: je réponds donc à votre majesté que la conduite de la princesse Mathilde honorera toujours le sang dont elle sort. — Qu'elle n'oublie donc pas, répliqua le roi d'un air mécontent, que, pour en être digne, il faut que la faiblesse qu'elle a montrée aujourd'hui soit la dernière de sa vie; car quiconque est faible n'est pas du sang de Richard. »

CHAPITRE XXXIII.

Quand une grande infortune tombe avec violence sur le cœur, d'abord il demeure comme anéanti; il ne voit, il n'entend, il ne sent plus rien; la vie y semble suspendue: mais à peine y a-t-elle repris son cours, que toutes les douleurs s'y précipitent avec elle, s'y pressent en foule, le brisent, le déchirent de toutes parts; alors on crie, on s'agite, on voudrait mourir; mais on craint, en mourant, d'emporter son malheur avec soi; on veut d'abord s'en délivrer, le rejeter dans le monde, et mourir ensuite pour se reposer de l'avoir souffert.

Telle était la situation de la triste Mathilde: en retrouvant la vie, qui la rendait à la douleur, elle aurait rappelé à

grands cris la mort, qui l'en délivrait, si elle avait pu supporter la pensée de descendre au tombeau, en laissant subsister derrière elle l'horrible serment qu'elle venait d'entendre. « O ma sœur! disait-elle à la reine, laissez-moi sortir d'ici; je veux retourner devant Richard, devant tous les féroces guerriers qui l'entourent; je veux tomber à leurs pieds; j'aurai encore la force d'aller jusque-là : peut-être se laisseront-il attendrir par mes larmes, peut-être mes prières pourront-elles les fléchir. Ils rétracteront le vœu sanglant, le serment impie qui menace les jours du héros qui a sauvé votre époux. — Oui, mon enfant, lui dit l'archevêque en prenant les deux mains de la vierge entre les siennes, priez pour celui qui vous a rendu la liberté, et qui a épargné les jours de votre frère, cela vous est permis; car ce Dieu qui nous a tout donné, a fait de la reconnaissance le premier de nos devoirs; mais que ce sentiment, ô ma fille! soit désormais le seul qui s'attache à la pensée de Malek Adhel. » La princesse ne répondit que par un torrent de larmes, son cœur était loin des paroles de l'archevêque; car le moment où l'on craint pour ce qu'on aime, est celui où on aime le plus; et, en voyant la vie de Malek Adhel menacée, il lui était devenu si cher, qu'elle doutait presque que Dieu lui-même eût assez de puissance pour lui ôter son amour. A la fin, d'une voix gémissante, elle dit : « O mon père! quand je verse devant le ciel mes pleurs avec mes prières, ce n'est point pour qu'il change mon cœur, mais pour qu'il change celui des ennemis de Malek Adhel, afin que, tranquille sur sa vie, je puisse mourir en paix. — Vous voulez mourir, Mathilde! interrompit Bérengère effrayée. — Ma sœur, reprit-elle en se jetant dans ses bras, j'ai perdu tout espoir, et vous le demandez! — Ainsi, reprit l'archevêque d'un ton sévère, au lieu de déplorer vos folles amours dans le sein de la pénitence, vous voulez couronner vos erreurs par un crime? — Non, mon père, je ne porterai pas sur moi-même une main homicide, j'attendrai que la douleur ait brisé tous les liens de ma vie; elle ne tardera pas, j'ai trop souffert : hélas! je mourrai bien jeune, mais pas encore assez pour n'avoir pas eu le temps de désirer la mort. — Ma fille, répliqua Guillaume, frémissez que Dieu ne vous exauce, car la mort avec le péché, voilà ce qu'il y a de plus terrible dans les trésors de sa colère. — Ah! voilà bien ce qui me fait frémir, s'écria Mathilde : les barbares! ils veulent lui arracher la vie, tandis qu'il est encore dans l'erreur, le perdre pour l'éternité.... Pardonnez, mon père, mais à cette affreuse pensée, je sens que mon esprit se trouble, s'égare; je sens que, si Malek Adhel devait être rejeté de Dieu, je voudrais en être rejetée aussi... — Arrête! malheureuse enfant, s'écria vivement l'archevêque, hâte-toi de bannir, de détester un amour qui t'a appris comment on blasphème : Dieu puissant, pardonnez-la, car voilà sa première faute. Mathilde, rappelle ta vertu, et pleure toute ta vie d'avoir osé dire que tu préférais un homme à ton Dieu. — L'ai-je dit, mon père? mon délire m'a-t-il poussée jusque-là? s'écria-t-elle, pleine d'un saint effroi. Hélas! je n'ai donc plus de sagesse, je n'ai donc plus d'honneur; les devoirs et la religion ont donc perdu leur empire sur ce cœur que tout abandonne, hors l'amour qui le remplit et le remords qui le déchire. — Ma fille, reprit Guillaume avec un accent plus doux, ne vous livrez pas au désespoir, car Dieu peut pardonner plus encore que l'homme ne peut pécher; il n'est point de fautes qui ne puissent être effacées par des larmes, et, dans l'immensité de sa miséricorde, il n'attend pas même qu'on le prie, il exauce les simples désirs, et entend jusqu'aux dispositions des cœurs. — Ah! reprit la princesse attendrie, qu'il entende donc le vœu que je fais de renoncer à Malek Adhel; mais dans cette vie périssable seulement : Dieu me permettra bien l'espérance de le retrouver dans l'autre. — Il vous permettra même de le lui demander, répondit l'archevêque, et peut-être ne sera-ce pas sans effet; car la prière a le pouvoir spécial de

ége divin de monter au plus haut
x, et de toucher le cœur de Dieu
posant les misères des hommes :
telles grâces ne s'obtiennent que
rands sacrifices; il faut vivre,
:, et ne vous permettre ni plain-
urmures; il faut supporter vos
, il faut même les aimer, et vous
'appeler la mort, qui les termine,
ort est le désir de la faiblesse,
tu seule peut vivre dans le mal-
Puisque mes prières peuvent
caces, reprit la princesse, j'étais
pable de vouloir mourir : ah!
ernel, au contraire, daigne pro-
es jours qu'il me permet de con-
lui demander la grâce de Malek
— Oui, mon enfant, il vous le
mais prenez garde pourtant que
eur séduit n'abuse de la prière,
rter devant Dieu les intérêts de
ons. — Hélas! répliqua la vierge,
lus de passions dans le lieu où je
'enfermer; et là, les prières, dé-
de tout intérêt humain, sont
ns doute d'arriver jusqu'au ciel.
re, je veux quitter le monde, et
er à mes premiers vœux : ô mon
véré! couvrez-moi de votre pro-
empêchez que je ne sois sacri-
puissances de la terre; conduisez-
s ce saint asile que vous vouliez
vrir à la malheureuse Agnès :
je fus coupable aussi, pourquoi
air dans le monde? pourquoi
bstacle à ma pénitence.....? Oh!
oie seulement mon frère renon-
n injuste haine, et ses sangui-
mis cesser de poursuivre la vie de
dhel; alors vous me verrez m'é-
avec joie de ce monde auquel je
plus rien à demander, et où je
nu que des malheurs et des fai-
— Ma sœur, dit alors la reine,
ous n'en obtiendrez la permis-
Richard; il a attaché son cœur et
té à votre hymen avec Lusignan,
s contraindra à lui obéir. — Il
raindra, reprit fièrement la prin-
t quel est son droit, quelle sera
? — Ses ordres suffiront sans
doute, répliqua Bérengère, car assurément il est impossible de résister à ceux de Richard. — Dans cette occasion, il est plus impossible encore d'y obéir, repartit vivement Mathilde. — Ma fille, lui dit l'archevêque, il faut un grand courage pour s'opposer à la volonté des rois. — Ah! reprit-elle avec amertume, et comme entraînée par une force invincible, il en faut bien moins que pour renoncer à ce qu'on aime. »

Alors elle laissa tomber sa tête entre ses deux mains et demeura ensevelie dans une longue méditation, pendant laquelle Bérengère et Guillaume gardèrent un profond silence. Il durait encore lorsqu'on vint avertir la reine que Richard la demandait : arrachée alors à sa rêverie, Mathilde releva sa tête, son visage était plus recueilli, sa physionomie plus calme, et déjà on voyait qu'elle pourrait sourire encore; elle prit la main de la reine, et lui dit : « Je vous prie, attendez encore un moment. Mon père, continua-t-elle, je voudrais accompagner la reine, embrasser les genoux de Richard, le conjurer d'agir en cette occasion comme si je n'existais pas, comme si je n'avais jamais existé : il a promis ma main à quiconque ôterait la vie à Malek Adhel; mais du moment que je m'ensevelis dans les ombres de la mort, ma main ne peut plus être à personne, et le roi, n'ayant plus de prix à donner, n'aura plus de serment à recevoir. — Ma sœur, reprit Bérengère, attendez quelques jours encore; aujourd'hui vous ne feriez qu'irriter la colère du roi. — Vous m'aiderez à l'apaiser, répliqua Mathilde; vous qui devez la vie de votre époux à la générosité de Malek Adhel, ne parlerez-vous pas pour lui? — Je le ferai, sans doute, dit la reine, mais je redoute l'effet de mes tentatives, car le courroux de Richard est un courroux terrible; il s'augmente et s'enflamme par tout ce qui tente de l'arrêter, et le projet de changer sa volonté est une témérité qu'il ne me pardonnerait peut-être jamais. — Ecoutez, Mathilde, ajouta l'archevêque, ne précipitez point ainsi vos résolutions : les

passions extrêmes veulent des partis violents, mais la sagesse ne commande que des mesures modérées : demeurez en paix, le moment n'est pas venu de voir votre frère; demeurez en paix, dis-je, car la vie de Malek Adhel n'est pas en danger. Enfermé dans les murs de Césarée, nos guerriers ne peuvent l'atteindre, et ce n'est que quand les Chrétiens mettront le siége devant cette ville, que le vœu formé contre sa vie pourra être rempli; mais ce siége n'est pas prêt à commencer encore : d'ici là, je parlerai au roi; je ferai plus, je parlerai à Malek Adhel. — Vous, mon père? s'écria Mathilde dans un transport de surprise. — Oui, ma fille, et tel est mon devoir; s'il est vrai que quelques germes de vérité soient tombés dans l'âme de ce prince, Dieu m'appelle à les y développer : sa conduite à Césarée m'afflige, mais ne me décourage pas. Hélas! ils ne sont plus les temps heureux des subites et merveilleuses conversions : pour en opérer maintenant, il faut une marche plus lente; Dieu ne daigne plus parler lui-même, et les raisonnements, qui sont la voix de l'homme, doivent avoir moins d'effet que les miracles, qui sont la voix de Dieu. Ma fille, je marcherai vers Césarée, je me présenterai devant les Infidèles, je parlerai à Malek Adhel. — Mon père, s'écria la reine, votre charité vous égare; les Infidèles vous chargeront de chaînes, peut-être même oseront-ils plus. — Ils ne l'oseront pas, reprit Guillaume plein d'une divine confiance; quiconque agit pour le ciel est protégé par le ciel. Dieu voit mes intentions, il les bénira; et, s'il permettait que mon sang fût répandu, ce serait pour servir d'expiation, et racheter du péché l'âme que je vais lui rendre. Bienheureuse destinée, qui, me faisant participer aux souffrances de mon Rédempteur, me ferait participer à ses mérites, et élèverait ma gloire au-dessus de toutes les gloires de la terre! » Et, en parlant ainsi, aucun sentiment de vanité n'enflait le cœur de l'archevêque; car il appartient à la religion, mais à la religion seule, d'exhausser l'homme au-dessus de l'humanité, sans lui donner d'orgueil. Mathilde était tombée à ses pieds; elle s'écriait : « Homme divin, dirigez mes volontés, ordonnez à mon cœur, c'est Dieu qui vous inspire, me voilà prête à obéir. — Ma fille, reprit-il avec douceur et simplicité, promettez-moi de ne prendre aucune résolution importante avant mon retour. — Je le jure, répliqua-t-elle avec cet accent qui fait les inviolables serments. — Eh bien, dit-il, mon enfant, soumettez-vous à la Providence. *Je vous laisse la paix, je vous donne la paix, je ne vous la donne point comme le monde, mais comme le ciel la donne; que votre cœur ne soit point troublé, qu'il ne craigne point, car je ne vous laisserai point sans appui, et je reviendrai à vous :* telles furent les paroles du Christ au disciple bien-aimé; appliquez-*les sur votre* cœur, elles en calmeront *toutes les blessures.* » Il dit, et suivi de la reine, *il sort de* l'appartement de Mathilde, et se rend *sous* la tente de Richard. « Eh bien! s'écria le roi en le voyant, avez-vous disposé ma sœur à l'obéissance, et serai-je satisfait de ses résolutions? — Sire, répondit gravement l'archevêque, je lui ai défendu d'en prendre aucune jusqu'à mon retour. — Et où allez-vous? lui demanda Richard avec surprise. — Où le ciel me désigne un grand devoir à remplir, répondit Guillaume : je ne m'expliquerai pas davantage à présent; et comme la reine est instruite de mon secret, je demande à votre majesté de vouloir bien ne pas user de ses droits, et de lui permettre de continuer à vous le taire. »

En achevant ces mots, l'archevêque se retira, laissant Richard dans une telle surprise, qu'elle balançait et dominait même son ressentiment; et quand le soir fut venu, le digne apôtre du Christ, plein d'un zèle évangélique, sortit des portes de la ville et prit la route de Césarée. Vêtu des plus simples habits, dépouillé des marques de sa dignité, grand de ses seules intentions, il s'appuie sur son bâton blanc, et ne sent point la fatigue; car, selon la belle expression de Tertul-

est dans le ciel, le corps
s chaînes, elle emporte
omme; il marche au sein
laire de la lumière de sa
marche seul, et ne s'ef-
peut craindre l'homme
le passé et dans l'ave-
u'il a fait, ou celui qu'il
autour de lui de paisi-
autour de lui tout sem-
et ne lui renvoyer que
s et de touchantes espé-
nblable au signe de l'al-
c lumineux traverse les
même temps aux deux
, d'un trait aussi rapide,
'élève vers Dieu, y puise
cend la porter au monde,
eule pensée, l'un de son
de sa charité, et paraît
oral comme ce lien bril-
, et sublime, qui unit le
les faiblesses aux misé-
pelle aux hommes com-
nge, et comment il par-

TRE XXXIV.

and l'ombre et la fraî-
ient à descendre sur la
er l'ardeur brûlante qui
tout le jour, Mathilde
ses femmes, allait res-
d de la mer les émana-
s de la nuit; plus sou-
it sa promenade vers le
ntmorency : là, elle se
etenir avec l'ombre de
rniers vœux qu'il avait
ek Adhel; elle invoquait
auprès du Très-haut,
attendre. Dans ce lieu
olie prenait un caractère
s tendre, et des larmes
soulageaient son cœur
uefois elle montait sur
minait le tombeau et la
ouvrant cet espace sans
vait traversé pour venir
preuves et de douleurs,

en revenant par la pensée vers l'asile solitaire où elle avait passé tant de jours paisibles, elle soupirait, elle gémissait, et cependant elle ne formait pas le désir de ne l'avoir jamais quitté : là, sa vie s'écoulait sans qu'elle la sentît, et on aime à sentir la vie; ses agitations, ses perplexités, en nous déchirant nous attachent, et nous trouvons, à nous plaindre, une sorte d'attrait que nous ne trouvons pas au bonheur. Sans doute, si la peine nous fait plus vivre que le plaisir, c'est qu'elle développe davantage et met plus en exercice tous les sentiments de notre cœur et les facultés de notre esprit. Dans la peine, la vie tout entière est devant nous : le passé avec ses regrets, le présent avec ses larmes, l'avenir avec ses espérances; nous nous attendrissons sur nous-mêmes, nous sommes plus chers à ce qui nous entoure, et, en étant plus aimés, nous devenons meilleurs. C'est dans la peine que l'imagination s'élève aux grandes pensées de l'éternité et de la justice suprême, et qu'elle nous jette sans cesse hors de nous pour chercher un remède à nos maux. Dans le bonheur, nous sommes plus tranquilles; mais être tranquilles, être heureux, n'est pas notre destination sur la terre, et j'oserai même dire que ce n'est pas notre penchant. Ah! si la douleur attire le cœur de l'homme, s'il sent que c'est là son élément, c'est qu'elle n'a été donnée qu'à lui, c'est que seul, parmi les créatures, il a reçu le privilége de souffrir, et qu'il est fier de ce privilége, parce qu'il en aperçoit le but; car, je le demande, si Dieu n'avait pas jeté le malheur sur la terre, comment y aurait-il placé la vertu?

Oh! combien de fois, au milieu des rêveries que lui inspirait l'aspect de l'immense horizon, la vierge s'écria d'une voix plaintive : « Cloître saint, où mes sœurs m'attendent; toi que j'ai quitté avec tant de larmes, et que je ne reverrai peut-être que pour en verser plus encore; retraite obscure qui m'aurais mise à l'abri des orages, et où je serais sortie du monde sans l'avoir jamais connu; port tranquille et inaccessible, où seraient

venues échouer les passions, leur désespoir et leurs faiblesses; un jour plus tard, j'aurais été ensevelie dans ton sein; mes vœux, comme une impénétrable barrière, se seraient placés entre les hommes et moi; j'aurais ignoré ce qu'il ne m'était pas permis de connaître; j'aurais ignoré les larmes que je verse, le repentir que j'éprouve, les désirs que je forme, le sentiment qui me consume : hélas! je n'aurais point aimé.... » Et, à ces mots, si Mathilde s'arrête, si elle se penche vers les cendres muettes de Montmorency, c'est pour achever, sans doute, la fin de sa pensée, que le monde ne doit point entendre, et qu'elle n'ose révéler qu'à l'ombre auguste à qui elle attribue le pouvoir d'en obtenir le pardon devant Dieu.

Depuis le départ de l'archevêque, Mathilde avait évité les occasions de se trouver avec son frère, et Richard ne les avait pas cherchées; son ardeur guerrière l'emportait sur tout autre intérêt; et, en attendant que le siége de Césarée l'appelât à déployer sa valeur, il allait chaque jour attaquer des postes sarrazins, et ne revenait jamais au camp que chargé de leurs dépouilles. Lusignan l'accompagnait toujours, et c'était toujours du même laurier qu'ils ceignaient leurs fronts victorieux. Fiers de leurs triomphes, enivrés de leur gloire, ils ne doutaient point qu'en ouvrant un plus grand champ à leurs exploits, ils ne le parcourussent sans obstacles; aussi pressaient-ils du même cœur et des mêmes désirs les préparatifs du siége de Césarée. Leur vaillance, leurs discours animaient tous les soldats : devant de tels héros, la terreur du nom de Malek Adhel commença à s'affaiblir; et les Croisés, bouillants de courage et d'espoir, ne délibérèrent plus, et marquèrent l'instant où toutes leurs forces réunies iraient attaquer Césarée.

La veille de ce grand jour, l'inquiète Mathilde était passée chez la reine pour savoir si elle n'avait reçu aucune lumière sur le sort de l'archevêque, et Bérengère n'avait pu lui en donner. Toutes deux pleuraient ensemble sur ce silence et sur les combats qui allaient commencer le lendemain. L'image de Richard, armé contre les murs défendus par Malek Adhel, les troublait également; il leur semblait toujours les voir opposés l'un à l'autre, se défier, se combattre, se déchirer. La reine, tremblante pour son époux, épouvantée de la valeur de son ennemi, priait Dieu de sauver Richard, et n'osait rien ajouter; et Mathilde, prosternée auprès d'elle, s'écriait tout en larmes : « O ma sœur! prions pour Richard, mais prions aussi pour ceux qui ont plus besoin que lui encore des miséricordes du ciel. »

Tandis qu'elles élevaient ainsi vers l'Eternel leurs tendres cœurs et leurs mains innocentes, la clameur des instruments de guerre redoubla dans le camp, et bientôt Richard parut devant elles, la tête désarmée et les yeux brillants de joie. « Femmes, *leur dit-il*, pourquoi pleurez-vous quand nous défendons votre foi, et quand la victoire nous couronne? Aujourd'hui mon bras a détruit des milliers de Sarrazins, et Lusignan s'est élevé au-dessus de sa valeur ordinaire. Suivis de peu de soldats, nous errions tous deux au-delà des bois qui ceignent le pied du Carmel, dans l'espérance que la fortune nous fournirait quelque occasion de faire éclater notre courage. Elle nous a favorisés au-delà de nos espérances. Un convoi d'armes et de vivres venant de Jérusalem, escorté de trois mille Sarrazins, se dirigeait vers Césarée. La belle proie! me suis-je écrié en regardant Lusignan. La veux-tu? m'a-t-il dit, je vais te la donner; c'est bien moins que je n'ai reçu de toi, tu m'as promis ta sœur. Il dit, et se précipite; je le suis. Etonnés de notre audace, les Infidèles résistent à peine, ils abandonnent leurs trésors; je les poursuis, je les taille en pièces; Lusignan s'empare de leurs biens, et, en les ramenant au camp, y ramène l'abondance; nous les abandonnons aux soldats, et maintenant ils en veulent davantage, et demandent le siége de Césarée : demain, nous y marcherons, et la

victoire avec nous; et le sang de l'Infidèle effacera mes affronts..... — O mon noble frère! interrompt Mathilde en se jetant à ses pieds, parmi toutes les vertus qui remplissent votre âme, n'y a-t-il donc point de place pour la reconnaissance? — Jeune vierge, reprit-il d'un ton un peu sévère, n'oubliez pas que depuis le jour où Malek Adhel a versé le sang des Chrétiens devant Césarée, toute espérance de conversion a dû s'évanouir, et qu'il vous a été défendu de l'aimer. — Ah! sire, s'écria-t-elle, c'est depuis ce jour que je lui dois la vie de mon frère; sans sa générosité, je n'embrasserais pas maintenant vos sacrés genoux. Vos ordres, que j'honore et que je révère, pourraient-ils m'empêcher de conserver éternellement le souvenir de ce bienfait? » Ému de l'accent si tendre qu'elle avait mis dans cette réponse, Richard allait lui adresser des mots plus doux, lorsque Lusignan, accompagné de l'élite des chevaliers, se présenta dans l'appartement, priant la reine de l'excuser s'il se présentait chez elle sans permission, et lui donnant pour motif l'empressement de tous les guerriers à rendre hommage au lion de l'Angleterre. Il fit à son tour le récit de la victoire du roi; il parla de Césarée, de Jérusalem; et l'image de tant de conquêtes, dont le bruit allait retentir dans toute l'Europe, enflamma l'âme de Richard d'une telle ardeur qu'il ne pouvait la contenir; et dans un tel moment, ne supposant pas qu'il y eût quelque chose au-dessus de la gloire, et un intérêt plus puissant qu'elle, il ne pensa pas affliger Mathilde en lui disant : « Ma sœur, l'éclat de nos triomphes rejaillira sur vous; je jure que le vainqueur de Césarée recevra votre main sur les débris de cette ville en cendre. » Mathilde tressaillit; elle fut prête à avouer au roi le serment qui la liait à Malek Adhel, et l'irrévocable détermination où elle était de quitter le monde et de prononcer ses vœux dans le monastère du Carmel; mais en se souvenant qu'elle s'était engagée avec l'archevêque à ne prendre aucune résolution importante avant son retour, elle garda le silence; il lui coûta beaucoup, car elle craignait que le roi ne l'interprétât d'une manière favorable à ses projets : mais, dans ces temps antiques, les serments garantis par le nom de Dieu, étaient regardés comme si sacrés, qu'il fallait être réduit à de grandes extrémités pour oser s'en affranchir. Il y avait même des chevaliers qui, dans aucune situation, ne croyaient avoir le droit de les violer; leur fortune, leur vie, j'ai presque dit leur réputation, étaient, à leurs yeux, d'un moindre prix que l'innocence et l'honneur. Il leur suffisait des regards de Dieu et du témoignage de leur conscience, pour demeurer inébranlables dans le sentier de la droiture : les jugements des hommes les flattaient sans doute, mais ne payaient pas suffisamment leurs nobles sacrifices: ils les portaient à un tribunal plus élevé, car la piété seule s'est réservé le droit de récompenser dignement la vertu; aussi n'est-ce que dans les siècles religieux que la renommée fait entendre, avec le bruit des exploits éclatants, celui plus glorieux des actions héroïques et des sublimes dévouements.

Le silence de Mathilde, qui laissait croire qu'elle pourrait accepter le vainqueur de Césarée pour époux, étonna la reine, satisfit Richard, et enflamma les espérances et la valeur de tous les prétendants à sa main : la promesse d'un royaume les eût laissés plus tranquilles; car l'ambition, toute puissante qu'elle peut être, n'allumera jamais les mêmes désirs, et ne fera jamais faire les mêmes prodiges que l'amour; et tous les guerriers qui entouraient la princesse, jetaient sur elle des regards qui disaient assez que, pour l'obtenir, rien ne leur paraissait impossible. Cependant Lusignan s'écria que le titre de vainqueur de Césarée était un titre trop vague, puisque, se précipitant tous ensemble à l'assaut de cette ville, mille guerriers pourraient le mériter. « Sire, continua-t-il, la plus grande gloire du monde n'est pas trop pour le prix que vous daignez y at-

tacher; il faut, pour en être digne, une victoire éclatante, unique, dont aucune autre ne puisse approcher. — Eh bien! interrompit le duc d'Athènes, ne l'aura-t-il pas remportée celui dont le bras arborera le premier l'étendard de la croix sur les murs de Césarée? » Hangest de Coucy, le plus brave des chevaliers français, depuis la mort de Montmorency, répondit au duc que quiconque amènerait Saladin prisonnier à Ptolémaïs, aurait plus fait encore. « Saladin n'est pas le plus redoutable ennemi des Chrétiens, repartit l'altier Lusignan; ce n'est pas celui qui leur a fait le plus de mal, et sur qui ils ont le plus d'injures à venger; ce n'est pas Saladin qui a porté le premier coup à la cité de Jérusalem; ce n'est pas lui qui a déshonoré une princesse de mon sang; ce n'est pas lui qui, par de décevantes apparences, a cherché à tromper les Chrétiens; ce n'est pas lui, enfin, qui a fait rougir le front de mon frère, et qui donnera le plus de gloire à son vainqueur.... — Eh bien! interrompit Richard en saisissant la main de Mathilde, c'est donc au vainqueur de Malek Adhel que je la promets une seconde fois. — Dites donc au vainqueur du héros qui vous a sauvé la vie! » s'écria la princesse indignée. Mais aussitôt la confusion, la frayeur, s'emparèrent d'elle. Son secret qui, devant tant de témoins, venait de s'échapper de son cœur, lui causait une honte inexprimable; elle se précipita dans les bras de la reine, et Bérengère, qui s'aperçut du courroux que ces paroles excitaient dans l'âme de Richard, se hâta de l'apaiser en lui disant : « Sire, pardonnez à l'excès de l'amour fraternel, c'est lui seul qui a emporté Mathilde au-delà de sa réserve ordinaire; c'est à sa tendresse pour vous qu'elle proportionne sa reconnaissance pour Malek Adhel. » Richard sut gré à la reine d'avoir interprété de cette manière l'exclamation de Mathilde, et il feignit d'y croire, afin que personne ne se crût le droit d'en parler autrement. « Ma sœur, lui dit-il, il ne faut pas que votre amitié pour un frère égare votre jugement : imitez-moi, et croyez que, quand je mets l'intérêt de la patrie et de la foi au-dessus de la reconnaissance, vous pouvez les y mettre aussi. » Peu de moments après, la reine congédia sa cour, et Mathilde se retira chez elle.

Accablée de tristesse, elle se jeta sur son lit; mais à peine le sommeil se fut-il emparé de ses sens, que les plus horribles fantômes vinrent la livrer à d'insupportables tourments : elle croit voir Malek Adhel traîné dans la poussière, jeter vers elle des cris douloureux, et lui montrant le sang qui coule par flots de ses larges blessures, lui reprocher d'avoir laissé mettre un prix à sa mort : trois fois elle s'éveille et s'efforce d'écarter ces funèbres images, trois fois elle se rendort et les retrouve encore; ce n'est pas seulement le cadavre ensanglanté du prince qui la *poursuit*, c'est le barbare Lusignan, le *foulant aux pieds* avec orgueil; ce sont les plaies de Malek Adhel qu'elle compte; c'est une voix sépulcrale qui lui crie : « Que n'as-tu parlé; que n'as-tu avoué à ton frère le lien qui nous unit; il l'aurait respecté, il aurait retenu les bras qu'il encourage, et je ne serais pas tombé dans les gouffres éternels. » A ces mots, le sommeil fuit de la paupière de Mathilde; frappée d'une inconcevable terreur, l'âme déchirée d'angoisses, elle se lève, s'écrie, s'épouvante de plus en plus; car, tout éveillée qu'elle est, les mêmes images l'entourent, et maintenant son rêve ne lui paraît plus une vapeur fantastique, fruit d'un esprit toujours occupé du même objet, mais une révélation certaine du malheur qui l'attend. La profonde nuit où elle est lui paraît celle du tombeau; le silence qui règne autour d'elle, celui de la mort; une froide sueur coule sur tous ses membres : non, non, elle ne se rendra pas complice d'un meurtre; non, elle ne laissera pas croire que sa main sera le prix du sang de Malek Adhel; non, quand elle peut le sauver, une vaine crainte ne l'arrêtera pas; elle ira vers son frère, elle étendra vers lui ses mains suppliantes, elle révèlera les secrets de

son cœur, si c'est une honte que de les avouer, les taire serait un crime, et il vaut mieux rougir devant les hommes que devant Dieu. Le jour commence à paraître, et le jour ne dissipe pas le fantôme ensanglanté de Malek Adhel, et il n'impose pas silence au bruit des abîmes de l'enfer qui s'ouvrent pour recevoir cette grande victime. La vierge n'hésite plus; elle part, ses frayeurs l'entraînent; elle oublie la promesse qu'elle fit à l'archevêque, ou plutôt elle croit qu'un devoir supérieur lui commande d'oublier celui-là : une âme tendre, ignorante, et timide, est toujours superstitieuse; et, certaine que ses songes sont une voix du ciel, Mathilde se croirait réellement coupable de la mort de Malek Adhel, si elle ne lui obéissait pas.

Elle sort de son appartement, se présente aux gardes qui veillent devant la tente de Richard, et demande à parler à son frère. Etonnés de la voir à une pareille heure, ils balancent, mais n'osent pourtant refuser l'entrée à la sœur de leur souverain; ils la préviennent seulement que déjà les principaux chefs de l'armée sont réunis chez le roi. Elle les écoute à peine, franchit le seuil de la porte, entre chez Richard et tombe à ses pieds. Près de lui étaient les ducs de Bavière et de Bourgogne, et le roi de Jérusalem. Surpris à l'aspect de la princesse pâle, tremblante, en désordre, les cheveux épars, et portant dans ses regards l'effroi qui l'a agitée toute la nuit, ils accourent vers elle pour la relever; elle les repousse, serre les genoux du roi contre sa poitrine, et s'élevant au-dessus de toute crainte, elle dit : « Sire, daignez m'entendre, prenez pitié de mes frayeurs; cette nuit un songe horrible est revenu jusqu'à trois fois m'épouvanter de son lugubre présage : il me semblait voir Malek Adhel couché sur la poussière, expirant, percé de coups, précipité dans les abîmes éternels, me reprocher sa mort, son irrévocable condamnation; il me criait, je crois l'entendre encore : Mathilde, pourquoi as-tu pressé ma mort? encore quelques jours, et Dieu m'aurait sauvé peut-être.... Sire, vous avez promis ma main à son vainqueur, et moi, je jure une haine immortelle à quiconque portera le premier coup sur cette tête sacrée.... — Mathilde, qu'osez-vous dire...! » interrompit Richard enflammé du plus ardent courroux. Elle ne lui donna pas le temps d'achever, et reprenant la parole d'une voix élevée, les bras tendus vers le ciel et les regards suppliants : « O mon frère! il n'est plus temps de rien dissimuler, dit-elle; au désert, Malek Adhel, pour me sauver la vie, me sacrifia la sienne : nous allions mourir; en ce moment suprême, Dieu seul était mon appui et mon guide : Malek Adhel promettait d'être Chrétien; il reçut mes serments; je jurai de n'avoir jamais d'autre époux. » L'effort qu'elle venait de faire pour prononcer de telles paroles, avait épuisé toutes ses forces; elle retomba aux pieds du roi, sans voix et sans couleur. Lusignan et le duc de Bourgogne s'empressèrent de la secourir; elle repoussa le premier; et soutenant sa faiblesse sur le bras de l'autre, tremblante et les yeux baissés, elle attendit la réponse du roi. Immobile d'étonnement, de colère, il regardait sa sœur comme ne pouvant croire ce qu'il voyait. A la fin il lui dit : « Exécrables serments! criminelle de les avoir faits, criminelle de les tenir; est-ce la sœur de Richard, la fille de Henri II, que je viens d'entendre? Est-ce bien elle qui, éprise d'un vil Tartare, le choisit pour époux et ose me demander d'y consentir? — Non, sire, reprit-elle avec une dignité modeste, je ne vous le demande point; et pour refuser de s'unir à un Infidèle, votre sœur n'a pas besoin de vos ordres, non, Malek Adhel mahométan ne sera jamais mon époux : tel est mon devoir, et je le suivrai; mais après les serments qui m'engagent à lui, mon devoir m'ordonne plus encore de renoncer à tout autre époux, et de dévouer ma vie entière à le sauver, si je puis, de l'éternelle réprobation. O sire! j'en appelle à votre justice, à votre équité; après l'aveu que je viens de faire, m'est-il permis de vous laisser promettre ma main au vainqueur de Malek Adhel? » Le roi ne répondit

point; il se jeta sur un fauteuil, le visage caché dans ses deux mains. Lusignan s'approche de Mathilde, et, d'une voix oppressée, lui dit : « Vous m'avez percé le cœur; mais si mon désespoir vous importe peu, regardez celui où vous avez plongé votre frère. Les voilà donc évanouies, ces douces espérances de bonheur qui charmaient notre amitié et animaient notre valeur ! Et pourquoi ? pour un vain serment dont le chef de l'Eglise pourrait aisément vous délier. — Oui, il le pourrait, s'écria Richard en se relevant tout-à-coup, car il fut prêté par la faiblesse; mais il ne pourrait me dégager de celui que je t'ai fait, ô Lusignan ! car il fut prêté par l'honneur; et puisque l'imprudence de ma sœur ne te la rend pas moins chère, puisque tu consens à l'oublier..... — Ah ! que dites-vous, sire, interrompit Lusignan en se jetant aux pieds de Mathilde, si je deviens jamais possesseur d'un si précieux trésor, de quoi pourrai-je me souvenir, si ce n'est de bénir l'Eternel de l'inestimable bienfait que je tiendrai de vos bontés et de sa munificence ? » Richard prit alors la main de sa sœur pour l'unir à celle de Lusignan; Mathilde le repoussa avec effroi. D'un ton sévère, le roi lui dit alors : « Ma sœur, obéissez, car votre pardon n'est que là. » Eperdue devant la colère de son frère, la timide vierge levait ses beaux yeux vers le duc de Bourgogne pour lui demander protection, lorsque le duc de Norfolk, capitaine des gardes du roi, se présenta à la porte et dit : « Votre majesté excusera sans doute la témérité qui me fait interrompre une conférence importante, lorsqu'elle saura que je viens la prévenir sur un événement qui étonne et agite tout le camp. Déjà l'avant-garde de l'armée, conduite par Adam de Turenne, commençait à défiler, lorsqu'on a aperçu au loin dans la plaine un drapeau flottant dans les airs; bientôt on reconnaît les armes du croissant; un héraut s'avance seul; il précède, lui dit-il, une brillante ambassade, chargée de propositions de paix de la part de Saladin : c'est à vous, sire, qu'elle est principalement adressée, et je viens recevoir vos ordres. » A ces mots, Richard étonné regarde sa sœur, qui rougit et ne peut contenir l'excès de son émotion; puis il se tourne vers le duc de Bourgogne et le roi de Jérusalem, et leur dit, qu'il ne croît pas qu'on puisse refuser d'entendre les propositions de Saladin. Outré de colère et de chagrin d'un contretemps qui venait ruiner peut-être ses espérances, Lusignan répondit que, quelles que fussent ces propositions, il les rejetait sans les entendre, si la main de la princesse d'Angleterre en devait être le prix. « Mais votre majesté se souviendra, j'espère, repartit fièrement le duc de Bourgogne, que sa volonté n'est pas notre loi; que l'intérêt de la foi doit aller avant celui de son amour, et qu'en un mot le conseil des princes croisés a seul le droit de décider sur cet objet et de répondre à Saladin. » L'impatient roi de Jérusalem était prêt à répliquer d'une manière offensante; et non moins impatient que lui, Richard s'écriait que seul il avait le droit de disposer de sa sœur, lorsque le duc de Bavière les interrompit par ces mots : « Eh quoi ! nous ne connaissons pas encore les propositions du sultan, et déjà le ressentiment éclate parmi nous ! attendez du moins de les connaître avant de vous livrer à ces vaines altercations; estimons-nous assez mutuellement pour croire que l'intérêt de la religion dictera seul notre réponse. » La sagesse du duc de Bavière prévint Lusignan, qui s'aperçut que Richard lui-même se rangeait de cette opinion, n'hésita pas à s'y conformer aussi; il sentit bien qu'en insistant davantage, il mettrait contre lui tout le parti sage de l'armée, et que, pour le gagner, la force ferait bien moins que l'adresse. Ce dernier moyen, d'ailleurs, convenait si parfaitement à son esprit et à son caractère, qu'il n'eut aucune peine à s'y arrêter. Richard, touché de sa déférence et de son feint désintéressement, lui serra la main en lui disant de ne rien craindre; puis il fit retirer Mathilde, et se tournant vers le duc de Norfolk, il lui commanda de faire avertir les princes et les chefs de l'ar-

mée, que le conseil général s'assemblerait dans une heure pour écouter les propositions de Saladin.

CHAPITRE XXXV.

Qui pourrait exprimer toutes les espérances qui s'éveillent, tous les sentiments qui se pressent dans le cœur de Mathilde? Elle se demande quelle peut être la cause de cette ambassade solennelle, envoyée par Saladin aux princes croisés; et aussitôt elle a nommé tout bas Malek Adhel. Quel charme ce nom répand sur les pensées vagues et confuses qui se présentent à son esprit; cependant elle écarte toutes celles qui viendraient s'appuyer sur trop de bonheur, et s'efforce de ne point abandonner entièrement son âme à ces tendres rêves, à ces illusions ravissantes, que désormais elle sent bien qu'elle ne pourrait plus perdre qu'avec la vie.

Au milieu de ces tumultueuses agitations, elle implorait le retour de l'archevêque, et s'affligeait d'avoir manqué à la parole qu'il avait reçue d'elle. L'infraction d'un devoir s'expie toujours par une peine; Mathilde ne l'ignorait pas, et repentante de sa faute, elle demandait seulement à Dieu de ne pas appuyer sa verge sur la plaie la plus sensible de son cœur, en la punissant dans Malek Adhel. Tandis qu'elle pleure, craint, espère, et s'accuse, sa bonne et fidèle Herminie de Leicester entre, et lui dit que, parmi les gens qui forment le cortége de l'ambassadeur, elle a reconnu un des plus fidèles serviteurs du prince Adhel. Mathilde l'interrompt vivement, et lui demande si elle lui a parlé. « Non, répond Herminie; le roi, votre frère, a défendu toute communication entre la suite de l'ambassadeur et les Chrétiens, jusqu'à ce que le conseil des princes ait décidé sur les propositions de Saladin. » Herminie s'arrête, n'osant, par respect, en dire davantage si la princesse ne l'interroge pas; Mathilde se tait, l'extrême délicatesse de sa modestie ne lui permet pas de demander ce qu'elle voudrait savoir; mais l'attention qu'elle a prêtée au discours d'Herminie, ses yeux, qui écoutent encore, disent assez que parler de Malek Adhel ne sera pas l'offenser. La comtesse de Leicester croit avoir compris son désir; mais cachant qu'elle l'a compris, elle dit : « Toutes secrètes que sont encore les propositions du sultan, on en parle dans le camp; on dit que son envoyé Mohamed est chargé de demander la main de votre altesse pour Malek Adhel; depuis deux heures il a été introduit devant le conseil secret qui se tient chez le roi votre frère, et rien n'a encore transpiré. » A ces mots, Mathilde détourne la tête, et cache entre ses deux mains son visage et son émotion; la comtesse de Leicester demeure debout auprès d'elle, et ne dit plus rien. Tout-à-coup retentit un bruit de trompettes et de tambours; Herminie s'écrie : « Le conseil est terminé, et l'ambassadeur arabe retourne sans doute dans sa tente. » La princesse ne change point d'attitude; mais son silence a pris quelque chose de religieux; on voit que si elle soupire, que si elle s'agite, Dieu règle encore ses mouvements, et qu'au milieu des passions qui remplissent son cœur, cette grande pensée n'en est pas bannie, et tempère moins la vivacité de ses désirs qu'elle n'en contient les écarts : cet amour si pur, mais si tendre, n'a point échappé aux regards d'Herminie; elle voit que la princesse a besoin de l'exhaler; mais elle est sûre qu'elle ne l'osera que devant Dieu seul, alors elle se retire; Mathilde tombe à genoux : « O mon Dieu! s'écrie-t-elle, Malek Adhel est-il à vous, Mathilde sera-t-elle à lui? » Elle n'a pas la force d'en dire davantage; mais toute sa destinée est dans ces mots; elle retombe à demi-couchée sur le fauteuil où elle était assise : à mesure que les heures se passent, son courage s'affaiblit, et la pensée de Malek Adhel s'empare de plus en plus de son imagination et de son cœur; elle le voit avec ses vertus, son héroïsme, son regard étincelant de courage et d'amour : elle ne retient plus sa tendresse; aimer Malek Adhel est la félicité suprême, la céleste volupté des anges; aimer Malek Adhel est la seule éternité qu'elle deman-

derait, et il lui semble que s'il n'obtenait pas comme elle, et près d'elle, un bonheur sans fin, Dieu lui-même n'aurait pas le pouvoir de la rendre heureuse. Jamais elle n'a laissé prendre une telle licence à ses sentiments; ils sont de la passion, et ses chastes voiles sont trempés des larmes de l'amour. Un bruit soudain l'arrache à sa rêverie, la rappelle à elle-même; elle fait un cri et se cache, de peur qu'un regard jeté sur elle ne découvre l'état où elle est, et les secrets qu'elle vient de surprendre dans son cœur. C'est Bérengère qui entre; c'est elle qui s'écrie : « Dans quel abattement vous trouvé-je? vous pleurez quand tout vous prospère! » Mathilde tressaille, lève la tête, et la regarde avec étonnement, n'osant encore la regarder avec joie. Bérengère s'approche, et, le front brillant d'allégresse, lui dit : « Reine de Jérusalem, venez que je vous salue. — Affreux titre! interrompit Mathilde, jamais on ne me verra assise sur le trône de Lusignan. — Que dites-vous, ma sœur? ce n'est pas Lusignan, mais Malek Adhel qui vous y place. » La princesse pâlit, tremble; elle ne peut croire ce qu'elle entend; et ce bonheur qu'elle a tant désiré, maintenant qu'il est devant ses yeux, l'intimide et la trouble. La reine lui prend la main, et ajoute d'un ton affectueux : « Ceci paraît un prodige, sans doute; mais, ma sœur, vous ne savez pas qu'il n'y en a point pour l'amour; qu'il ne connaît aucun obstacle, et que sa puissance est telle, que l'homme qui le porte dans son sein, semble ne marcher jamais qu'entouré de miracles. » Elle dit, la regarde, et sourit. Mathilde ne peut sourire encore, trop d'agitations gonflent son sein; elle ne sait où elle est; c'est un monde nouveau qui vient de s'ouvrir devant elle, Malek Adhel le remplit; mais, maintenant que l'amour est satisfait, l'innocence reprend tous ses droits, et ne permet pas à la princesse de se livrer au bonheur. Etonnée de son silence, la reine lui dit : Eh quoi! Mathilde, quand la Providence change pour vous le cœur des rois et la marche ordinaire des événements, afin de vous unir au héros que vous aimez, vous demeurez interdite et ne la bénissez pas? » Ce mot rappelle Mathilde à la reconnaissance, mais en même temps à la pensée qui peut seule lui en inspirer une vive, pure, et extrême. « O ma sœur! s'écrie-t-elle, vous ne m'avez pas dit que Malek Adhel fût Chrétien. — Ce point est encore dans l'obscurité, répondit la reine. — Ah! répliqua-t-elle vivement, ne me parlez donc pas de bonheur jusqu'à ce qu'il soit éclairci; » et, versant un torrent de larmes, ce fut par sa douleur seulement qu'elle osa laisser voir tout le prix qu'elle attachait au bien qu'on venait de lui promettre. La reine lui dit alors : « Mathilde, cette disposition à repousser l'espérance et à douter des faveurs célestes, n'est-elle pas une ingratitude envers Dieu? — Peut-être en est-ce une, répliqua la vierge en essuyant ses pleurs. — Lisez ceci, ajouta Bérengère en lui remettant *un papier*; *il vous apprendra qu'il dépend de vous peut-être de changer la face de cet empire.* » Mathilde le prit; il contenait les propositions de Saladin, en ces termes :

« Au nom du Dieu unique dont le rè« gne n'a point de fin, et de son prophète « Mahomet, qu'il a envoyé pour réfor« mer la seule véritable loi, nous, très« illustre sultan, défenseur de la parole « de vérité, ornement de l'étendard de la « foi, roi des Musulmans, serviteur des « deux villes saintes, la Mecque et Mé« dine, Saladin, fils d'Ayoub, faisons « savoir aux princes unis par la loi du « Christ, que nous avons donné au très« grand et très-noble Malek Adhel, no« tre frère, la colonne de notre empire, « le royaume de Jérusalem, toute la Ju« dée, et plusieurs villes importantes de « Syrie; mais que tous ces vastes états « ne pouvant le satisfaire si la princesse « d'Angleterre n'y règne avec lui, nous « proposons cette alliance comme le gage « d'une paix éternelle entre l'Orient et « l'Occident; nous consentons qu'une rei« ne chrétienne soit assise sur le trône de « Jérusalem, et que, par sa présence et « sa protection, elle ranime son peuple « abattu, et entretienne l'union entre les

« Musulmans et les Chrétiens; nous demandons seulement qu'elle nous apporte pour sa dot, Ptolémaïs la superbe. A ce prix, nous permettons qu'elle consacre à son culte le temple de la Résurrection[1]; nous lui restituerons ses monastères, nous permettrons à tous vos pélerins de visiter la ville sainte[2], et nous vous garderons une paix inviolable; mais si vous nous renvoyez notre ambassadeur avec un refus, loin de vous craindre, nous irons au-devant de vous, et Dieu, par sa suprême puissance, nous accordera la victoire. Deux fois la chrétienté entière s'est soulevée contre nous : vous n'ignorez pas quel a été l'effet de cette double entreprise; depuis ce temps Dieu a bien augmenté notre puissance et diminué la vôtre : nous avons conquis tous vos Etats; tous les princes musulmans sont nos vassaux; tous les sultans, nos tributaires; si nous mandions même au calife de Bagdad (que Dieu comble de bénédictions!) de nous amener des troupes, il descendrait de son trône sublime pour accourir au secours de notre hautesse. Décidez donc si vous voulez la paix ou la guerre; et si Dieu a résolu votre ruine dans ses décrets éternels, venez, nous marcherons à votre rencontre, à la tête de tous les différents peuples qui composent notre empire, dont cette lettre ne pourrait contenir les noms, et qu'aucune mer, aucun désert, aucun obstacle, ne sauraient arrêter. »

Mathilde lut deux fois ce papier, avec la plus grande attention; quand elle eut fini, elle pencha sa tête sur l'épaule de la reine, et d'une voix pleine de tristesse, elle lui dit : « Savez-vous la réponse que le conseil a faite à ces propositions? — Elles y ont produit d'abord la plus violente altercation, répondit Bérengère : la majorité du conseil s'est prononcée en leur faveur; mais le roi de Jérusalem les a rejetées avec une audacieuse fureur. Richard l'a soutenu; la querelle s'est enflammée; les cris, les menaces, les injures, remplissaient le conseil, nulle parole de sagesse ne s'y faisait entendre, et on voyait bien que l'archevêque de Tyr était absent. Le parti le plus nombreux était pour le sultan; le parti le plus violent était contre. Cependant, au milieu de cette effroyable agitation, Lusignan se tait tout-à-coup; on s'en étonne. Il s'approche de Richard, l'entretient à voix basse, et demande ensuite à être entendu de l'assemblée; elle y consent, et l'écoute en silence. « Princes, dit-il, c'est un royaume qu'on me demande de céder à Malek Adhel; c'est bien plus qu'un royaume encore, c'est la beauté dont le roi d'Angleterre m'avait promis la main : cependant, tout grands, tout cruels, que sont ces sacrifices, si la religion m'ordonne de les faire, je suis prêt à obéir; mais, pour m'y résoudre, il faut que je sois sûr qu'elle me l'ordonne en effet; et comment puis-je l'être, à moins que Dieu ne l'ait décidé par la voix de ses ministres? Je demande donc que la réponse aux propositions de Saladin soit suspendue, jusqu'à ce que le conseil des évêques, présidé par le légat du pape, ait prononcé sur cette question : savoir, si c'est un avantage pour le christianisme d'abandonner Jérusalem à un prince musulman, et s'il est permis à une fille du sang royal d'Angleterre, de jurer obéissance et soumission à un Infidèle. » Il y avait dans ce discours de Lusignan une apparence de modération qui lui a ramené tous les esprits, et son opinion a paru si sage et si désintéressée, que le conseil l'a adoptée d'une voix unanime. On a donc conclu que les évêques ayant seuls le droit de décider sur une matière où la religion était compromise, jusqu'à ce qu'ils eussent donné leur avis, on demanderait à Saladin un délai et une trève. Et vous pensez bien, ma sœur, que puisqu'on les laisse libres de décider sur ce point, ils n'hésiteront pas à accepter une alliance qui rendrait à la vraie foi une partie de son antique puissance. Ne verront-ils pas que de ce trône sacré où la pieuse Mathilde sera assise, partiront

[1] Le saint sépulcre. — [2] Jérusalem.

des rayons de lumière qui se répandront de jour en jour sur l'Orient..... — Ah! que Malek Adhel puisse en être éclairé! interrompit la princesse; je ne puis former d'autres vœux ni désirer davantage. Mais dites-moi, ma sœur, savez-vous si cette ambassade est un effet de la présence de l'archevêque de Tyr à Césarée? Si je croyais que son influence eût dicté ces propositions, je n'aurais plus aucun doute, aucune inquiétude, je serais assurée des dispositions de Malek Adhel. — On ne dit rien de Guillaume, reprit la reine; il paraît même qu'on ne l'avait point vu encore à Césarée lorsque Mohamed en est parti. » La princesse leva ses mains et ses yeux au ciel avec une tendre et profonde mélancolie, et se demandait au fond de son cœur comment Dieu, qui peut tout, tardait tant à appeler Malek Adhel à lui.

« En revenant du conseil, continua Bérengère, mon époux était pensif et silencieux; il n'a pas ouvert la bouche une seule fois durant tout le temps que le duc de Bourgogne m'a fait le récit des agitations de l'assemblée; mais, quand il a été terminé, il s'est approché de moi, m'a remis ces dépêches, m'a engagée à passer chez vous pour vous les communiquer, en ajoutant qu'il viendrait bientôt vous en parler lui-même. — Mon Dieu! s'écria Mathilde, cette complaisance de Richard cache assurément quelque mystère: se pourrait-il que Lusignan eût obtenu de sa loyauté, de sa franchise, de savoir dissimuler comme lui? Ce conseil des évêques, assemblé par l'artificieux roi de Jérusalem, me trouble, je l'avoue; et rien de bon, de favorable, ne me paraît devoir être le fruit des propositions de Lusignan; mais, ma sœur, sans l'archevêque de Tyr, ce conseil osera-t-il se former? sans la voix de Guillaume, osera-t-il prononcer? — Lusignan demande avec instance qu'il ne soit pas attendu; il redoute cette prévention qu'en dépit de toute sa piété, Guillaume n'a pu s'empêcher de concevoir en faveur de Malek Adhel. — Eternel, s'écria la princesse, quand la gloire, le flambeau de votre Eglise ne peut s'empêcher de s'intéresser à ce grand prince, mon faible cœur est-il donc si coupable de n'avoir pu lui résister? » Les paroles qu'elle allait ajouter demeurèrent tout-à-coup suspendues sur ses lèvres, parce que la porte s'ouvrit, et que Richard parut devant elle. Son regard était inquiet et sévère; il se promena longtemps en silence, comme méditant ce qu'il allait dire: à la fin, il s'arrêta devant sa sœur, qui baissait les yeux, et lui dit: « Mathilde, lorsque je quittai l'Europe, que j'abandonnai mon royaume, ce fut pour venir ici arracher le tombeau du Christ des mains des Infidèles, et le remettre entre celles des Chrétiens: dans l'île de Chypre, je connus Lusignan; je fus touché de ses malheurs, je jurai de lui rendre sa couronne, et ce serment fut scellé par la foi d'amitié et de fraternité d'armes. Que me propose-t-on aujourd'hui? d'être parjure à cette foi sainte et sacrée, d'abandonner mon ami, mon frère, à son malheur; de consentir à le voir dépouillé de ses droits, et à en revêtir moi-même un prince musulman! Ce n'est pas tout: il faut que nous rendions aux Infidèles cette Ptolémaïs conquise par tant de travaux, et enfin que ma sœur, mon propre sang, issue de la noble race des Plantagenets, s'allie à celle d'un Arabe vagabond: l'honneur, le fier honneur me permet-il d'endurer de tels affronts? Quoi! dans toute l'Europe on dira que ce Richard qui était venu menaçant et terrible, dont l'épée était la consolation de Jérusalem et l'effroi de l'Orient, s'est retiré honteusement à la première proposition de Saladin; et je le souffrirais....! » Il s'arrêta comme oppressé de colère; la reine et la princesse gardèrent le silence. Après une assez longue pause, il ajouta: « Ce que les instances de tout le camp ne m'auraient pas fait faire, Lusignan l'a obtenu; sa générosité ne lui a pas permis d'écouter son intérêt, ne lui a pas permis même de me le laisser défendre, et si j'ai cédé, je l'avoue, ce n'a été que pour mieux faire éclater une générosité si héroïque. Il a voulu que le

des évêques décidât une ques-
nt notre épée aurait bien mieux
j'y ai consenti. Mathilde, un si
xemple ne sera pas perdu pour
sans doute, il vous apprendra
qu'un pareil sacrifice de ma part
sienne, exige de déférence de la
il vous apprendra jusqu'à quel
n peut plier quand l'intérêt de l'é-
ige; il vous apprendra que, si
ments prononcés au nom de l'a-
t de l'honneur ont pu céder à de
ands devoirs, ceux arrachés par
r à la faiblesse, y doivent plus cé-
core; il vous apprendra enfin le
rti qui vous restera à prendre si
il des évêques refuse l'alliance pro-
Vous vous souviendrez qu'ayant
oir de me faire obéir, je n'ai pas
n user; que l'impétueux mouve-
e ma volonté a pu s'arrêter, et
chers sentiments de mon cœur
nettre; et, qu'après un si grand
ur moi-même, si vous ne l'imi-
, si, loin de vous en montrer di-
ous hésitiez seulement un mo-
reconnaître mon autorité et à
r le choix que j'ai fait pour vous.
irait point de témérité plus grande
ratitude pareille à la vôtre. »
tut, Mathilde baissa les yeux et
ondit point. Quoique touchée de
es paroles de son frère, quoique
e de l'apparente générosité de Lu-
, elle sentait bien qu'aucun événe-
e pourrait jamais lui donner, ni
age, ni même la volonté d'accep-
r époux un autre homme que Ma-
hel; mais, si elle avait assez de
pour s'attacher invariablement
résolution, elle n'en avait pas as-
r oser la dire au roi. Bérengère,
i sauver l'embarras d'un silence
mmençait à déplaire à Richard,
la à celui-ci, d'une voix timide,
nseil des évêques s'assemblerait
, ou s'il attendrait le retour de
ume. — Vous qui savez où il a
ter la parole du Christ, reprit-il
e sorte d'amère ironie, vous pour-
us dire sans doute si l'importance

de sa mission le retiendra longtemps; mais le secret que vous avez promis ne vous permettant pas de nous éclairer là-dessus, il a fallu agir au hasard, et nous avons résolu que, si dans huit jours, Guillaume n'était pas de retour, le conseil des évêques s'assemblerait sans lui. » Il s'arrêta encore en regardant fixement Mathilde, et comme attendant une réponse; elle n'en fit point; alors il ajouta : « Vos espérances sont bien silencieuses, ma sœur; peut-être que, pour l'intérêt de votre gloire, eût-il été convenable que vos craintes l'eussent été autant ce matin. Vous avez fait une grande imprudence en engageant votre foi à Malek Adhel, une plus grande en l'avouant publiquement; cependant, à cause de l'amour que je vous porte et de votre extrême jeunesse, je puis vous pardonner : mais, ma sœur, dans le rang où vous êtes, songez que tous les regards sont sur vous, qu'une imprudence de plus serait sans excuse, et que le monde et moi ne vous la pardonnerions jamais. » Il sortit alors, en la prévenant qu'il désirait qu'elle parût le soir chez la reine. A cet ordre-là, elle pouvait obéir, et quoiqu'il lui en coûtât beaucoup, elle obéit. Avec un esprit inquiet et un cœur agité, il fallut se résoudre à écouter tous les propos que faisait naître la nouvelle du jour, et s'efforcer d'y répondre. Les uns, pleins d'admiration pour elle et pour Malek Adhel, applaudissaient à l'alliance proposée et au triomphe de sa beauté; d'autres, curieux et malins, cherchaient à pénétrer son secret : les femmes la regardaient avec envie; Richard, avec froideur; Bérengère, avec une tendre pitié : tous les chevaliers qui avaient brigué sa main, laissaient éclater leur colère par des plaintes et des menaces; les évêques, silencieux et graves, refusaient de répondre à toutes les questions relatives au jugement qu'ils devaient porter, et imposaient à leur physionomie la même réserve qu'à leurs discours, afin qu'on ne pût seulement soupçonner ni pressentir leur opinion sur cette grande affaire. Lusignan, appuyé sur le dossier du fau-

teuil de la princesse, paraissait plongé dans une profonde tristesse, et voyait avec plaisir que sa résignation, sa générosité, et sa douleur, produisaient l'effet sur lequel il avait compté, en inspirant pour lui un intérêt général. Nul homme n'avait naturellement moins de grandeur d'âme que Lusignan, mais nul ne savait mieux que lui combien elle pouvait être utile en certaines occasions; et ce n'était pas la première fois que, magnanime par artifice, il eût calculé que, pour obtenir beaucoup, il fallait avoir l'air de tout céder. Le matin, il s'était bien aperçu que la grande majorité du conseil lui était contraire, qu'en persistant à rejeter tout accommodement avec Saladin, il aliénait les esprits de plus en plus; que Richard seul ne le soutiendrait pas contre toute l'armée, et qu'enfin le parti le plus sûr pour son intérêt même, était de consentir à abandonner tous ses droits. En faisant ce sacrifice lui-même, avant qu'il lui fût proposé, avant que le conseil le lui eût prescrit, il s'élevait dans l'estime de tous les Croisés, il devenait plus cher à Richard, et peut-être touchait-il le cœur de Mathilde : ce n'est pas tout, dans ce conseil des Pères de la foi, il allait avoir pour lui le secours du temps et de l'intrigue, deux puissances dont il savait si bien disposer, que, quand il se voyait maître d'en faire usage, il était presque sûr d'être maître de tout.

Mais de toutes les choses du monde, celle qui est le plus hors de la portée de l'artifice, c'est un cœur simple : il y a dans un cœur simple un instinct de droiture qui repousse la fraude, et ne peut être gagné par elle; aussi Mathilde pouvait bien croire à la générosité de Lusignan, mais non en être touchée; et, jusque dans la profonde affliction qu'il montrait, il lui inspirait une répugnance qu'elle aurait pu se reprocher peut-être, mais qu'elle n'aurait pu vaincre. Penché derrière le siége de la princesse, il lui disait : « Ah! Madame, si Malek Adhel ne m'avait demandé que de lui céder mon royaume, et que je pusse espérer qu'un amour comme le mien suffît à votre ambition, vous n'auriez qu'un mot à dire pour me faire abandonner tous mes droits.— Sire, reprit-elle froidement, et sans le regarder, comment Malek Adhel a-t-il pu vous demander de lui céder Jérusalem et ma main, puisque Jérusalem est à lui, et que ma main n'est qu'à moi? » Elle dit, et pour fuir un amant qu'elle déteste, elle se lève et s'approche de la reine, qui causait avec le légat du pape; Lusignan la suit encore, et, craignant qu'elle n'adresse quelques prières à ce vénérable représentant du chef de l'Eglise, il s'adresse à lui en ces termes : « Que votre éminence se trouve sur ses gardes et s'éloigne de cette dangereuse beauté, car il découle de ses lèvres une irrésistible éloquence; et se permettre d'écouter la princesse Mathilde, c'est s'exposer à ne pouvoir obéir qu'à *elle*.— *Vous nous offensez tous deux, sire, reprit le légat* d'un air grave; la princesse est aussi *loin* de m'adresser une demande que je ne *dois* pas entendre, que je le serais d'y répondre si elle osait me l'adresser.— Et j'ajouterai, interrompit Mathilde un peu amèrement, que votre majesté a bien su se garantir de cette soumission dont elle parle; car, en effet, s'il suffisait de m'écouter pour m'obéir, depuis longtemps elle aurait cessé de m'adresser ses vœux. » Lusignan allait répliquer, elle ne le permit pas : impatiente de se retrouver avec ses pensées et ses espérances, elle demanda et obtint de la reine la permission de se retirer; et, en profitant aussitôt, elle s'éloigna sans daigner tourner la tête vers Lusignan, qui lui demandait en grâce de l'écouter un moment.

CHAPITRE XXXVI.

MATHILDE, retirée au fond de son oratoire, dont les croisées donnaient sur le rempart, se livrait sans témoins aux espérances qui s'ouvraient devant elle, et aux sentiments dont il allait peut-être lui être permis de s'honorer : elle se rappelait en rougissant, mais enfin elle se

[redacted]

rappelait cette pompe nuptiale qui avait couronné l'hymen de Bérengère, ce serment d'un éternel amour, prononcé par la reine avec tant de joie; et cette joie commençait à moins étonner l'innocence de Mathilde; en ce moment son imagination, perçant au-delà des abîmes de la mort, y retrouvait l'amour et Malek Adhel, et se perdait dans des extases et des félicités dont la réalité n'appartient qu'au ciel, mais que Dieu a permis à l'homme de concevoir, afin qu'il ne pût jamais douter que le ciel existe; car ce serait une trop grande impiété de croire que l'homme peut imaginer plus que Dieu n'a pu faire.

Depuis près d'une heure elle était plongée dans un torrent d'ineffables rêveries, lorsque la comtesse de Leicester entra d'un air troublé, pour lui dire qu'un Arabe inconnu était à sa porte, et demandait à lui remettre des lettres de la part du prince Adhel. Mathilde lui ayant dit de les prendre, la comtesse ajouta qu'il refusait de les lui confier, et ne voulait les donner qu'à son altesse. Faites-le donc entrer, répliqua vivement Mathilde, car il est tard; l'heure où l'on ferme les portes de Ptolémaïs ne va pas tarder à sonner, et cet Arabe serait perdu si on le trouvait encore dans la ville après cet instant. Herminie sortit et revint aussitôt avec le soldat musulman, dont la visière était baissée, et la contenance, mystérieuse : la princesse l'interrogea avec un peu d'émotion; il ne lui répondit point. Etonnée de ce silence, l'attribuant à la présence d'Herminie, elle lui fit signe de se retirer; à peine le Musulman se vit-il seul avec elle, qu'il se précipita à ses pieds en s'écriant, d'une voix qui retentit jusqu'au fond du cœur de la vierge : « Enfin je la revois, et Mathilde m'est rendue! — O Dieu suprême! interrompit la princesse éperdue, si c'est une illusion qui m'abuse, si ce n'est pas lui que j'entends, si mon imagination troublée se figure ce qui n'est pas, ôtez-moi la vie, mais ne m'ôtez pas mon erreur! » Malek Adhel ne lui répond point; il est trop ému pour pouvoir parler ; il jette son casque, se montre aux yeux de Mathilde, elle reconnaît le visage où l'amour a placé toutes ses flammes; la surprise, la joie l'ont frappée au cœur, et dans ce saisissement qu'elle éprouve, il lui semble qu'elle va mourir. A l'aspect d'une si vive émotion, Malek Adhel sent exalter la sienne jusqu'au délire; il presse contre son sein la beauté qu'il adore; mais Mathilde frémit et résiste, car la pudeur demeure encore lors même que la raison n'y est plus. A cet instant, du temple voisin, le son d'une cloche qui s'ébranle pour appeler les Chrétiens à la prière, remplit la vierge d'une sainte frayeur. « Malek Adhel! entends-tu cette voix? s'écrie-t-elle; c'est celle de Dieu même! — O Mathilde! répond-il d'un ton passionné, en opposant toujours ton Dieu à ma félicité, tu veux donc me le faire haïr? — Insensé! qu'as-tu dit? moi, te le faire haïr! Mon Dieu, vous le savez, si je vous ai jamais demandé d'autre grâce que de vous révéler à lui; mais parlez, Malek Adhel, apprenez-moi par quel prodige vous êtes ici; est-ce l'archevêque de Tyr qui vous envoie? vous a-t-il rencontré à Césarée? ses paroles sont-elles entrées dans votre cœur? — Je ne sais ce que vous voulez dire, Mathilde, reprit le prince; je n'ai point vu l'archevêque; il n'est point à Césarée, et ce n'est pas lui, mais le seul amour qui me conduit à vos pieds. Nul mortel sur la terre ne me sait ici; mon frère lui-même n'en est pas instruit; généreux, mais fier, Saladin n'aurait pas permis que je vinsse essuyer ici l'affront d'un délai.... Mais je n'ai pu attendre loin de vous une réponse d'où dépend ma vie; je n'ai pu résister à l'espoir de vous voir un moment : sous l'armure d'un simple soldat, ignoré même de Mohamed, je suis venu à sa suite, tandis que le sultan me croit occupé à visiter Ascalon et Jaffa. — Vous savez, lui dit la vierge en rougissant, quelle a été la réponse des princes aux propositions de Saladin? — Je sais, répliqua-t-il avec impatience, que Lusignan, dont la téméraire audace ose aspirer à votre main, a obtenu que le conseil de vos évê-

ques déciderait seul sur ce point; je sais que votre frère s'est déclaré contre moi, qu'il soutient, qu'il protége les présomptueuses espérances de Lusignan. Peut-être son ascendant sur l'esprit de vos évêques décidera leur réponse; peut-être rejetteront-ils les propositions de Saladin; peut-être, Mathilde, vous ordonneront-ils de trahir la foi que vous m'avez jurée. » Et il s'arrêta, comme pour contenir la douleur terrible que cette seule pensée lui causait; il ajouta d'un ton plus doux : « S'ils vous l'ordonnaient, Mathilde, dites-moi, quel parti prendriez-vous? » A ces mots, elle se prosterna devant l'image du Christ, et obligeant le prince à l'imiter, elle répondit : « C'est au nom de cet objet de mon immortelle vénération, que je renouvelle le serment de n'être jamais à d'autre qu'à vous. — Mathilde, interrompit-il vivement, ce n'est pas assez, il faut que tu me jures d'être à moi. — Je le veux, s'écria-t-elle; donne-moi ta main. » Surpris et charmé, Malek Adhel la donna; elle la prit, et la posant, unie à la sienne, sur le livre des Evangiles, elle ajouta avec un vif enthousiasme : « Me voici prête à m'unir à toi, Malek Adhel, pour la vie, pour l'éternité; je n'attends qu'un mot : es-tu à mon Dieu? » Troublé, hors de lui, le prince s'écrie : « Mathilde, que me demandes-tu? — Mon éternelle félicité et la tienne, répondit la vierge avec des regards divins, voudrais-tu me le refuser? » Peut-être allait-il céder; peut-être allait-on voir dans l'espace de peu d'instants la religion deux fois victorieuse, se servir, pour éclairer un Infidèle, de ces flammes d'amour dont elle venait de triompher; mais le bruit d'une marche précipitée vint effrayer la princesse; et Malek Adhel avait eu à peine le temps de remettre son casque, lorsqu'Herminie parut : « Madame, dit-elle, les portes de la ville viennent d'être fermées; le roi de Jérusalem, en faisant sa ronde autour des remparts, prétend avoir entendu dans votre appartement le son d'une voix étrangère; les gardes qui veillent ici près, l'ont assuré qu'un Musulman avait été introduit chez vous, et qu'il n'en était pas sorti encore. Alors il est venu à votre porte; il y est; il veut entrer, il veut savoir, dit-il, quel est l'audacieux qui ose vous entretenir à une pareille heure, et enfreindre ainsi la règle qui défend à tout Mahométan de demeurer, après la nuit, à Ptolémaïs? » Eh bien! s'écria Malek Adhel, incapable de se contraindre davantage, qu'il paraisse, qu'il vienne assouvir l'impatience que j'ai de verser son sang! » Herminie fit un cri de surprise en reconnaissant le prince. « Que fais-tu, Malek Adhel! s'écria Mathilde dans un trouble inexprimable; veux-tu me perdre par un pareil éclat? Ah! si ma gloire t'est chère, garde-toi de te faire connaître; suis Herminie, elle va te conduire hors d'ici; si tu rencontres Lusignan, tu lui diras que tu ignorais la loi qui interdit aux Musulmans de rester dans *Ptolémaïs* après la nuit, tu lui *diras que c'est en mon* nom que tu demandes grâce; *s'il s'emporte* et ose te menacer, je jugerai de ton amour par le silence que tu garderas. » Le prince lui serra la main avec une vivacité passionnée, et répondit : « Tu me demandes de préférer ton honneur au mien; je promets de t'obéir, Mathilde, et je te laisse avec ce souvenir, il te dira ce que je dois attendre de toi un jour. »

En prononçant ces paroles, il s'éloigne; Herminie le suit; à la dernière porte, il trouve le roi de Jérusalem, à la tête de ses soldats, qui l'arrête et lui dit : « Présomptueux Arabe, d'où te vient tant d'audace, d'oser rester dans Ptolémaïs. et surtout chez la princesse d'Angleterre, après une pareille heure! Sais-tu que c'est un crime qui mérite la mort? » Le prince répondit avec une émotion que chacun attribua à la crainte du châtiment : « Je suis Sarrazin; arrivé depuis peu d'heures dans les tentes de Mohamed, j'ignorais la règle établie à P.olémaïs; j'étais chargé par Malek Adhel de lettres pour la princesse Mathilde; je suis venu obéir à mon maître. — Ah! ne fut-ce qu'à cause de ce maître abhorré, repartit Lusignan d'un air fu-

rieux, je veux te punir de manière à lui apprendre le sort que je lui réserve à lui-même. — Je ne vous le conseille pas, reprit fièrement Malek Adhel; car le ciel qui alluma dans son sein le feu du courage, et lui fit un cœur incapable de crainte, pourrait bien l'amener ici pour vous apprendre à vous-même, au milieu de vos amis, au milieu de vos soldats, comment il traite ceux qui l'offensent par leurs discours insolents, et leurs prétentions orgueilleuses. — Vil Sarrazin! interrompit le roi de Jérusalem en frémissant de rage; crois-tu que je supporte patiemment les insultes d'un misérable tel que toi? Soldats, qu'on le charge de chaînes à l'instant, qu'on le jette au fond d'un noir cachot jusqu'à ce que son maître vienne le réclamer; nous verrons alors comment il recevra la réponse que je lui prépare, et si cette épée, que je ceignis pour le fils de Marie, ne me fera pas raison de cet odieux Musulman. — Si les combats vous plaisent autant qu'à lui, repartit Malek Adhel, et si la mort ne vous effraie pas, je vous offre le combat et la mort : venez à l'instant même, les ténèbres de la nuit ne vous garantiront pas; en dépit d'eux, mon épée saura bien trouver votre cœur. — Crois-tu donc, reprit Lusignan avec dédain, que j'abaisserai la majesté royale jusqu'à me mesurer avec un si abject ennemi; va, demain, à la face de tout le camp, et aux yeux de Mohamed lui-même, un supplice infâme expiera ta témérité et me vengera de tes insultes. » Il dit, et ordonne qu'on le charge de fers. Malek Adhel saisit son épée avec un mouvement qui décèle un héros. Lusignan le regarde, s'étonne, et lui dit : « Qui es-tu, pour songer ainsi à te défendre? » Si Malek Adhel n'eût exposé que sa vie, il n'aurait répondu qu'en attaquant Lusignan; mais exposer le secret de Mathilde, il ne le voulait pas. Cependant, en se laissant enchaîner, il serait inévitablement reconnu, et c'était encore désobéir à Mathilde. Dans cette alternative, il osa se confier à son rival : « Ecoute, lui dit-il tout bas, je suis Malek Adhel; si je ne charge pas mon épée de te l'apprendre, c'est afin de prévenir un éclat qui offenserait celle à qui nous avons dévoué notre vie, et selon l'usage que tu feras du secret que je remets à ta foi, je verrai si tu es digne du nom de chevalier et de l'estime d'un rival qui te hait. — Je te hais mille fois davantage, reprit Lusignan d'une voix altérée par la colère; et il ne faut pas moins que mon respect pour l'illustre Mathilde, pour me forcer au silence, contenir ma colère, et suspendre ma vengeance. — Pour peu que tu sois pressé de l'assouvir, repartit Malek Adhel, je ne te la ferai pas attendre : trouve-toi demain, au soleil couchant, dans le bois de sycomores qui s'étend le long de la mer du côté de la porte de Nazareth, et la vie de l'un de nous y restera. » Pour toute réponse le roi de Jérusalem lui serra la main, et élevant la voix, il dit à ses soldats qu'il était satisfait des excuses de cet esclave, qu'on pouvait le reconduire hors des portes de la ville, et qu'il leur ordonnait de garder le silence sur cette aventure.

Sans se montrer, Herminie avait entendu toute cette scène, et elle vint la raconter à sa maîtresse aussitôt qu'elle eut vu le prince en sûreté. Mathilde devina aisément quelles paroles Malek Adhel avait dites en secret à Lusignan; elle savait trop que la fière arrogance de ce dernier n'aurait pas fait grâce à un soldat qui venait de l'insulter, si ce soldat, en se faisant connaître, n'eût, par cette haute preuve d'estime, forcé Lusignan à se montrer digne de l'avoir reçue. Mais elle était pour le moins aussi sûre que l'un n'avait pu se résoudre à plier, et l'autre, à se taire, que dans l'espérance de venger promptement leurs affronts. Elle ne pouvait donc pas douter qu'ils ne se fussent provoqués au combat; et quoiqu'elle crût bien Malek Adhel invincible, la valeur de Lusignan l'effrayait. Toute la nuit elle songea aux moyens d'éviter le danger qui menaçait le prince, et la crainte et l'amour lui suggérèrent un projet qu'elle se hâta de mettre à exécution. A peine le jour commençait-il à paraî-

tre, qu'elle envoya chez Richard le conjurer de lui permettre de célébrer, le jour même, par une fête solennelle, l'heureuse trève qui venait de se conclure entre les deux empires, et qu'elle espérait qu'il lui ferait la grâce d'y assister, ainsi que les principaux chefs de l'armée.

Richard, surpris de ce message, fut sur le point d'y répondre par un refus; il ne pouvait souffrir que sa sœur eût le désir de célébrer un événement qui l'avait si vivement chagriné; cependant, comme il était bien aise qu'en se montrant avec éclat, elle fît une sorte d'abjuration publique de ses premiers vœux, il pensa qu'en donnant son consentement à ce qu'elle demandait, c'était la lier d'un nœud de plus à l'obligation de rester dans le monde, et de se soumettre à ce qu'il lui ordonnerait un jour : il lui fit donc répondre que non-seulement il agréait sa proposition, mais qu'il lui recommandait de répandre sur son banquet une pompe somptueuse et une magnificence royale, et qu'il se chargeait d'honorer les dames et les chevaliers qui auraient l'honneur d'y assister.

Tous ceux que le roi d'Angleterre daigna choisir, s'estimèrent heureux de cette glorieuse préférence, et se rendirent avec empressement sous les riches et superbes tentes que la princesse avait fait dresser sur le bord de la mer. Le roi de Jérusalem y parut un des premiers; il vint avec l'espérance de pouvoir s'échapper vers le milieu du jour, pour aller combattre Malek Adhel dans le bois de sycomores; il vint surtout avec le projet de se venger de Mathilde, en lui laissant pénétrer qu'il était maître de son sort, puisqu'il l'était de son secret; mais, avant qu'il eût eu le temps de le lui faire entendre, la conduite de la princesse déconcerta tous ses projets, et lui prouva que la crainte de voir découvrir le mystère de la veille, n'était pas ce qui l'occupait le plus.

Tout ce que l'Europe et l'Asie avaient de plus illustres souverains, de braves chevaliers, et de beautés aimables, était réuni autour d'une table immense que la princesse d'Angleterre présidait avec une grâce admirable, lorsqu'à la fin du repas elle se leva tout-à-coup, et, le front couvert d'une modeste rougeur, elle dit : « Avec la permission du roi mon frère, je requiers de tous les chevaliers ici présents de vouloir bien m'accorder un don. » Elle était si touchante et si belle en parlant ainsi, qu'elle n'avait assurément besoin ni de sa royale naissance ni de l'ordre de Richard pour se faire obéir. Sans attendre que celui-ci eût parlé, tous les chevaliers, d'un commun accord, se levèrent et promirent, quelle que fût la volonté de Mathilde, de s'y soumettre aveuglément. Cependant elle hésitait à parler avant d'avoir obtenu l'approbation de Richard, qui, de son côté, hésitait à la donner, dans la crainte de se trouver engagé malgré lui. Cependant, les lois de la chevalerie lui imposant de ne rien refuser à sa sœur dans une occasion aussi solennelle, il répondit avec un peu de trouble, que, loin de s'opposer à ce que le don qu'elle requérait lui fût accordé, il connaissait assez sa réserve et sa prudence, pour pouvoir s'engager lui-même à la satisfaire autant qu'il serait en sa puissance. « Puisque votre majesté me permet d'exprimer mon vœu, reprit-elle avec une douce dignité, je vous demande donc, sire, ainsi qu'à tous les chevaliers qui viennent de me jurer obéissance, de promettre que, durant la trève qui vient d'être conclue avec Saladin, toute arme offensive soit suspendue, qu'on ne se serve dans les tournois et les joûtes que de fer émoussé; et qu'enfin nul d'entre vous, et sous aucun prétexte, n'ensanglante nos jeux en provoquant ou en acceptant le combat à mort, soit contre les Chrétiens, soit même contre les Musulmans. » A ces mots, tous les chevaliers baissèrent la pointe de leurs épées aux pieds de Mathilde, en déclarant traître et félon celui qui enfreindrait son serment avant qu'elle ne l'en eût relevé. Le roi de Jérusalem s'avança un des derniers, et, s'agenouillant à regret, il dit tout bas à Mathilde, en lui jetant un regard de reproche : « Ah! Madame, que vous me rendez vos lois

son rival; et comment pouvait-il tarder si longtemps à le venir goûter? Cependant un nuage de poussière s'élève, Lusignan paraît, poussant son coursier à toute bride; mais il est sans armes, sa main est sans bouclier; au lieu de sa redoutable épée, il tient une lance dont le fer est émoussé; un chapeau ombragé de plumes a remplacé son casque; et au défaut de cuirasse, un manteau de pourpre à fleurs d'or flotte sur ses épaules. Immobile de surprise, Malek Adhel lui demande l'explication d'une telle parure. Lusignan la donne, mais non pas entière: il dit bien que Mathilde l'a surpris avec adresse, et lui a fait promettre de n'accepter aucun combat durant toute la trève; mais il ne dit point qu'elle l'a exigé pareillement de tous les chevaliers; et, par la couleur qu'il donne à ce récit, on pourrait croire que c'est par intérêt pour lui que Mathilde a demandé ce serment. Malek Adhel le regarde avec un froid dédain, et lui dit: « Lusignan, je puis te haïr et non te craindre; va, retourne auprès de la princesse d'Angleterre; use, pour la séduire, de tous les artifices que ton caractère pourra te suggérer; je la connais trop pour n'être pas tranquille. » Il dit, et s'éloigne au grand galop; mais il est loin de jouir de la paix dont il parle; son cœur est rempli de trouble et de confusion: il ne peut pardonner à Mathilde d'avoir contracté une obligation avec Lusignan, en recevant une promesse de sa part; il ne peut comprendre la cause de cette étrange conduite; il ne s'arrête pas un instant à l'idée du danger dont elle a voulu le préserver. Accoutumé, comme il l'est, à ne rien trouver d'invincible, ne regardant la défaite de Lusignan que comme un jeu, et ne pouvant s'imaginer que, dans un pareil combat, Mathilde ait pu craindre pour un autre que pour cet odieux rival, il est prêt à croire que, si elle n'eût pris aucun intérêt à sa vie, elle ne l'aurait pas empêché de venir l'exposer; cependant, en se rappelant la candeur, l'innocence de cette vierge, et surtout l'émotion si tendre qu'elle a montrée la veille, il rougit de ses soupçons, et brûle

d'aller à ses pieds en obtenir le pardon. Combien, dans sa bouillante impatience, il presse, il dévore les heures, les instants qui vont s'écouler encore jusqu'à ce qu'il puisse revoir Mathilde! Ah! pour ôter de sa vie tous les jours qui le séparent de cet heureux jour, il donnerait avec transport tous ceux qui doivent le suivre. Ainsi, pour les âmes passionnées, il n'y a qu'un point dans l'existence: hors celui-là, tout est néant; et pour s'en saisir un seul moment plus tôt, elles consentent à s'abîmer pour toujours dans ce néant qu'elles aperçoivent au-delà. O sagesse suprême! quel serait donc notre sort, si, cessant de veiller sur nous et de décider de nos destinées, vous nous permettiez de les régler à notre gré, et de contenter tous nos vains désirs? impatients de réaliser les rêves variés et riants de notre imagination, au lieu d'espérer longtemps, nous jouirions sans délai; et, comme il n'y a de vraies et durables jouissances que celles que les longues espérances ont achetées, passant en un instant du désir au bonheur, nous passerions en un instant du bonheur au dégoût, et du dégoût à la mort peut-être; car elle est moins cruelle que lui : ainsi, un jour aurait suffi pour dévorer notre rapide existence, et souvent encore l'aurions-nous trouvé trop long.

Malek Adhel ne retourne point en droiture à Césarée. En quittant Saladin, il lui a dit qu'il allait visiter Ascalon et Jaffa, et il ne veut point tromper son frère; cependant le temps le presse; les jours qu'il a employés à se rendre à Ptolémaïs, et à attendre Lusignan, ne lui permettent pas d'aller plus loin qu'Ascalon; Jaffa est d'ailleurs d'une bien moindre importance; il n'y entre pas, et reprend avec rapidité la route de Césarée. Saladin s'empresse de lui dire que Mohamed est revenu, que les Chrétiens acceptent la trève, qu'ils paraissent incliner en faveur de l'alliance proposée, mais qu'ils en ont remis la décision au conseil de leurs évêques : « Je ne pense pas, ajouta-t-il, que nous devions nous offenser de ce vain honneur qu'ils veulent déférer à leurs prêtres. Le roi d'Angleterre annonce qu'il va célébrer cette trève par des jeux magnifiques; ils seront le prélude de ceux qui couronneront le plus brillant hyménée dont l'univers ait été témoin : je veux m'y rendre, mon frère; je veux jouir du spectacle de tant de rois d'Europe réunis dans l'antique Asie; je veux assister à leurs fêtes : peu accoutumé à leurs tournois, je n'y combattrai point; mais toi, Malek Adhel, à qui ces jeux sont familiers, toi qui sais vaincre également partout, manqueras-tu l'occasion de faire éclater aux yeux de tant de rois, la valeur, l'adresse, et la magnificence qui t'ont élevé si haut dans l'Orient? — Je t'accompagnerai assurément, repartit Malek Adhel. — Oui, mon frère, continua le sultan, ne nous quittons point, mon cœur ne peut se passer de toi, et il n'est point de sacrifice qu'il ne soit prêt à te faire, hors ceux qui toucheraient à mon culte et à mon pays. » Le prince serra dans ses bras le généreux soudan; mais, au milieu de ces fraternelles tendresses, il croyait entendre au fond de son cœur la voix de Mathilde, qui lui criait : Es-tu chrétien? ma main n'est qu'à ce prix. Et aussitôt l'amour qui le tyrannisait, et la lumière divine qui commençait à l'éclairer, cherchaient à s'emparer de toute son âme; mais l'amitié désolée, l'honneur outragé, la patrie menaçante, ne le permettaient pas. Déchiré par ces perplexités, dont il n'osait confier le tourment à son plus cher ami; malheureux par l'amour, par l'amitié, par la religion, la patrie, et la gloire; malheureux enfin par la réunion de tous les biens dont se compose la félicité, Malek Adhel, consumé de tristesse, de crainte, et d'amertume, sentit que les obstacles qui le séparaient du bonheur ne pouvaient être détruits que par un miracle, et ce miracle, il ne savait déjà plus à quel dieu le demander. Suivi d'un nombreux cortége, le sultan se mit en route pour Ptolémaïs; cent cavaliers à cheval marchaient devant lui; l'air agitait leurs mobiles panaches, et

confiance supposait une grande générosité, et Richard avait trop d'élévation dans l'âme pour ne pas sentir et reconnaître une action magnanime ; aussi oublia-t-il tous ses intérêts personnels pour donner des louanges vives et sincères à la démarche de Saladin et de Malek Adhel, et n'hésita pas à leur rendre confiance pour confiance, en se rendant à l'instant même sous leurs tentes.

En le voyant arriver sans suite, sans gardes, accompagné de sa seule vaillance, le sultan, charmé d'une si haute marque de courtoisie, y répondit de son mieux ; il lui offrit les glaces et les sorbets ; et, lui prenant la main d'une manière franche et affectueuse, il lui dit : « Grand roi, la dernière fois que nous nous vîmes, tu m'appris combien il était dangereux de t'avoir pour ennemi ; tu m'apprends aujourd'hui le bonheur qu'il y aurait à t'avoir pour ami. — Ton cœur ne consent-il pas à nous donner ce nom, illustre Richard, s'écria Malek Adhel, ému de retrouver sur ce visage mâle et fier, l'image de la beauté qu'il aime ; et refuseras-tu d'y joindre celui d'allié et de frère ? » La vue du prince réveille à l'instant, dans l'âme de Richard, le souvenir de sa défaite ainsi que celui de sa colère, et il répond d'une voix altérée : « Invincible guerrier, avant de t'avoir vu, jamais Richard n'avait fui ; s'il savait comment on attaque, il ignorait comment on recule : faut-il que la main de sa sœur te paie la honte de le lui avoir appris ? — Que dis-tu, noble Richard ! repartit vivement le prince ; quelle est la victoire qui oserait se placer auprès d'une semblable retraite ? Ne parus-tu pas au milieu de notre armée comme le lion du désert, qui fond sur une caravane, l'attaque seul, la disperse, ne cède qu'au nombre, et ne quitte sa proie qu'après avoir marqué son passage par les plus terribles coups ? » La réponse, le ton, et la contenance de Malek Adhel, plurent à Richard, et il ne put échapper à l'ascendant que ce prince obtenait sur tous ceux qui étaient admis en sa présence ; ascendant qu'il devait à la noble fran-

chise qui couronnait ses autres vertus, et donnait de la dignité à tous ses discours et de la grâce à toutes ses actions. La conversation fut longue; Richard leur parla des nœuds qui le liaient au sort de Lusignan, du mortel regret qu'il éprouverait si le conseil des évêques le forçait à abandonner son ami et à parjurer sa foi; il ne dissimula point que, sans ce serment où il avait attaché son honneur, il verrait avec plaisir l'alliance proposée, et sa sœur devenir le gage de la paix des deux mondes. Durant cette explication, Malek Adhel avait été obligé de se contraindre plus d'une fois pour ne pas l'interrompre : cependant, quand il entrevit que, si le conseil des évêques ne lui était pas favorable, Mathilde serait peut-être forcée à donner sa main à Lusignan, il ne put s'empêcher de dire à Richard que la princesse n'était plus libre d'engager sa foi, qu'il l'avait reçue au désert. « Je sais, s'écria le roi, quelle promesse l'imprudente a osé vous faire; mais je sais aussi que le chef de notre Eglise a le droit de l'en relever, et qu'il serait peu sage à vous de compter sur elle..... — J'y compte pourtant jusqu'à la mort, interrompit Malek Adhel avec véhémence; j'y compte comme sur mon honneur, comme sur le tien, et ce n'est pas peu dire. » Richard voulait répliquer; Saladin l'arrêta. « Pourquoi vous laisser emporter ainsi tous deux par le feu de la colère, dit-il; remettons le moment des tempêtes au moment où il nous faudra peut-être recommencer à être ennemis : quand le conseil de vos prêtres se sera expliqué, il sera temps de savoir si nous devons nous jurer la guerre à mort, ou l'éternelle paix; en attendant, montrons à l'univers que nous savons aussi bien nous estimer que nous combattre. » Ces paroles éteignirent tout esprit de discorde; et Richard et Malek Adhel, se serrant la main avec une franche cordialité, oublièrent leur ressentiment. Cependant l'heure approchait où les tournois allaient s'ouvrir; Richard le dit à Saladin, et lui demanda s'il ne viendrait pas les honorer de sa présence.

Saladin se plaça sur un siége très-élevé; un peu plus bas s'assit Malek Adhel : sur la poitrine du jeune héros, on voyait étinceler un riche vêtement, trempé trois fois dans la pourpre de Tyr, et au-dessus de son casque d'airain, un triple panache blanc s'épanouissait par étage et se balançait dans l'air; il regardait autour de lui, et ne voyait point encore Mathilde; les combats allaient s'ouvrir, et il lui était interdit de s'y mêler : ces pensées le remplissaient de tristesse, et sa contenance était inquiète et pensive. Le sire de Coucy s'en aperçut; Coucy, jadis le plus cher ami de Montmorency, et qui eût été son rival de gloire à la cour de France, si Montmorency en avait pu avoir; il devina la cause du chagrin de Malek Adhel, et crut l'adoucir par ces paroles flatteuses : « Jeune héros, il te paraît étrange de demeurer oisif quand on combat autour de toi; pardonnez-nous de l'avoir voulu; c'est un hommage de plus rendu à ta valeur, puisque nous avons craint, en te laissant aspirer tous les jours à la victoire, qu'elle ne couronnât jamais un Chrétien. » Malek Adhel n'avait pas l'esprit assez libre pour répondre à cette politesse; occupé d'une seule pensée, il dit à Coucy : « Brave Français, puisque je ne puis prétendre aujourd'hui au prix dont la main de la princesse Mathilde doit orner la tête du vainqueur, ne permets pas que Lusignan l'obtienne. —Eh! pourquoi lui fais-tu l'honneur d'être plus jaloux de lui que de moi? s'écria Coucy d'un ton blessé. — Si la princesse devait choisir entre vous, répondit Malek Adhel, je te craindrais davantage; mais les prétentions de Lusignan, soutenues de l'approbation de Richard, ont éclaté aux yeux de tous; et, je l'avoue, je voudrais qu'aux yeux de tous elles fussent humiliées. » Alors Coucy lui serra la main, en l'assurant qu'il espérait le satisfaire; et comme les tambours et les trompettes commencèrent à retentir, il ajouta : « Voici le champ qui s'ouvre, et la reine d'Angleterre qui paraît sur le balcon en face de toi, avec la princesse Mathilde. » Malek Adhel tressaillit, car il aperçut Bérengère, et derrière elle sa sœur, que Lusignan conduisait. Sans doute au désert il l'avait vue aussi belle et plus touchante; mais jamais elle n'avait paru à ses yeux avec tant d'éclat et de magnificence : sa robe de gaze et d'argent était élégamment relevée avec des nœuds de rubis et de pierreries, dont les feux éblouissaient; et, sur sa tête, un tissu délicat d'or et de pourpre retenait sa blonde chevelure. Transporté, hors de lui, Malek Adhel ne vit plus ni les témoins qui l'entouraient, ni le camp, ni l'univers; il se leva dans une sorte d'extase, et s'écria, en serrant la main de son frère, mais sans pouvoir détacher ses regards de l'objet qui l'enivrait : « Saladin, la voilà! » La beauté de la princesse surprit le sultan; il fit un geste d'admiration, et répondit à son frère qu'il rendait grâces au ciel que l'amitié eût prévenu la justice. « En voyant l'excuse de ta faiblesse, lui dit-il, comment ne t'aurais-je pas pardonné? mais pour te pardonner, tu le sais, je n'ai pas eu besoin de la voir. » A cet instant, Bérengère ayant reconnu le prince, le salua avec une vive expression de reconnaissance et de joie; Mathilde leva les yeux sur lui et les baissa, en rougissant, avec tant de grâce, que sa beauté en augmenta encore, et que Malek Adhel ne put s'empêcher de dire à son frère : « Saladin, je consens à mourir pour toi; mais je jure que je ne vivrai pas sans elle. »

Tout-à-coup les fanfares sonnent, les barrières s'abaissent, les combattants se mêlent, et les jeux commencent : on voit briller tour à tour la force, l'adresse, et la vaillance; Lusignan, animé d'une ardeur sans égale, lutte dans les pas d'armes, les castilles, et les joûtes, et lutte victorieusement. Bientôt, monté sur un cheval fougueux, dont l'impétueuse impatience répond à la sienne, il lève la lance et donne le dernier défi. Aussitôt tous les fers se croisent, se choquent, se brisent; l'éclair brille, le feu jaillit; hommes, chevaux sont renversés pêle-mêle sur la

poussière : Lusignan et Coucy restent seuls debout; irrités de se voir disputer si longtemps une victoire qui leur est si chère, ils fournissent leur carrière et reviennent l'un sur l'autre à bride abattue, enflammés de courroux et d'orgueil; leurs lances se brisent jusqu'au poignet; ils tirent leurs épées; tous les spectateurs sont émus; Malek Adhel ne peut s'empêcher d'applaudir. Cependant les juges du camp s'approchent, et rappellent que les lois des jeux ne permettent que le combat au fer émoussé : les deux fiers rivaux renoncent avec dépit à l'espoir de verser leur sang; mais, au défaut de l'épée, ils se servent du tronçon de leurs lances; ils se serrent, se pressent, voltigent l'un autour de l'autre, cherchent à se surprendre et à se saisir. Malek Adhel les suit de l'œil, ne perd aucun de leurs mouvements, de la pensée encourage Coucy, lui indique les moyens de vaincre, se désespère quand il les manque, et reconnaît dans Lusignan un rival digne de lui. Cependant le sire de Coucy paraît avoir l'avantage; il vient d'enlever son ennemi, et de le renverser à terre : il s'y précipite avec lui; mais au moment où il va l'accabler, Lusignan, par un tour adroit, se relève, lui fait faire un faux pas, le héros français tombe; Malek Adhel laisse échapper un cri de regret; Lusignan le regarde d'un air de triomphe et d'orgueil, et poursuivant sa victoire, il oblige Coucy renversé et vaincu à avouer sa défaite. Le camp retentit d'acclamations; toutes les voix s'écrient : Honneur à Lusignan! honneur au roi de Jérusalem! A ce titre Saladin et son frère se regardent et sourient, le premier avec ironie, l'autre avec amertume. Le vainqueur passe avec fierté sous le balcon de Mathilde; il la salue et se prépare à aller recevoir de sa main le prix qu'il vient d'obtenir; monte les degrés, se met à genoux devant elle, baise sa main; elle est obligée de le permettre, et de passer autour de son cou une magnifique chaîne d'or, signe éclatant de sa victoire. A ce spectacle, Malek Adhel ne peut contenir sa douleur; elle éclate dans ses yeux, dans son geste, et l'égare jusque au point de lui faire trouver que Mathilde est coupable. Il l'accuse, la condamne; il aurait voulu qu'aux yeux de tout le camp, elle eût refusé de couronner Lusignan. Il se meurt d'impatience de lui faire entendre ses plaintes; mais comment lui parler au milieu de tant de témoins? ne sait-il pas que ses discours, ses gestes, et jusqu'à ses regards, tout va être épié. Il n'y songerait guère s'il ne pensait qu'à lui; mais, malgré sa colère, il pense toujours à elle, et même au moment où il ose lui reprocher un tort, il donnerait encore mille vies, s'il les avait, pour lui épargner un chagrin. Cependant il va enfin lui être permis de se rapprocher d'elle. Dans un magnifique pavillon que Richard a fait élever *sur le bord de la mer*, les danses vont *succéder aux jeux*, et Saladin est invité *à s'y rendre* avec Malek Adhel; *mais l'austère sultan s'y* refuse : les folâtres plaisirs le touchent peu, sa vaste ambition ne lui permit jamais de s'y plaire; il se retire, il va sous sa tente s'occuper des grands intérêts de son empire, et laisse Malek Adhel prendre seul le chemin du pavillon où les princes chrétiens l'attendent. Richard vient au-devant de lui et le présente à Bérengère; il se courbe devant elle, et s'incline avec respect sur la main qu'elle lui offre. Dans la crainte de déplaire à son époux, elle s'efforce de vaincre l'émotion que lui cause la vue de son libérateur; mais elle ne peut en être maîtresse; des larmes révèlent malgré elle la vivacité de la reconnaissance qu'elle n'ose exprimer; d'une voix altérée, elle dit : « Ah! prince, que ne puis-je vous rendre ici une partie des biens que j'ai reçus de vous! — Madame, répond-il, vous savez assez quel est celui que je viens chercher. » Alors elle se hâte d'ajouter d'un ton plus bas, et en feignant de se baisser vers lui pour le relever : « Noble Malek Adhel, que ne suis-je maîtresse d'en disposer, vous ne l'attendriez pas longtemps. » Il la remercia par un regard plein de gratitude, et se tourne

pour saluer Mathilde, qui était à demi-cachée derrière le siége de la reine. Debout auprès d'elle, Lusignan, d'un air fier et dédaigneux, semblait insulter aux hommages du prince; et celui-ci, outré de retrouver toujours cet odieux rival à côté de Mathilde, ne pouvait contenir l'amertume de son cœur, et n'osant la révéler, regarda Mathilde d'un œil si sévère et si triste, que dans le trouble qu'elle en ressentit, elle laissa retomber la main qu'elle avançait vers lui, et une larme vint mouiller sa paupière. Malek Adhel le vit; saisi de repentir, il s'accusait déjà, se disant en lui-même, que le tort d'affliger Mathilde était au-dessus de tous ceux qu'il lui supposait; mais il fut bientôt interrompu dans ses réflexions par le bruit des instruments de joie qui annonçaient que les danses allaient commencer. Lusignan, comme vainqueur des joûtes, avait seul les honneurs de la fête; c'est à lui qu'appartenait d'ouvrir la riante cérémonie, et de choisir le premier parmi les dames : il prit la main de Mathilde, et la conduisit au milieu de l'immense salle; tous les regards étaient sur eux. Lusignan avait quitté sa pesante armure; un riche et court manteau couvrait ses épaules, de légers éperons d'or ornaient ses pieds, et sur son front désarmé éclatait une vive et brillante joie. Son corps souple et agile se prêtait avec grâce à tous les mouvements d'une danse grave, et jamais il n'avait paru avec tant d'avantages qu'en ce moment, où il joignait à la gloire du triomphe, le plaisir d'être auprès de Mathilde, et le plaisir plus doux d'affliger son rival. Néanmoins sa satisfaction n'était pas pure et entière; car il ne pouvait se dissimuler avec quelle peine la princesse d'Angleterre se prêtait à ce que l'étiquette des cours et les ordres de son frère exigeaient d'elle. Forcée d'accepter la main de Lusignan, et de se montrer seule avec lui au milieu d'une foule immense de spectateurs qui les unissait dans ses applaudissements, la profonde mélancolie empreinte dans ses regards, et la langueur de ses mouvements, disaient assez que la place qu'elle occupait n'était pas celle que son cœur aurait choisie, si elle avait été libre de n'écouter que lui. Cependant la répugnance qu'elle éprouvait ne pouvait altérer ses attraits ni diminuer ses grâces; la danse sérieuse convenait parfaitement à la dignité de son maintien : l'abandon que la tristesse jetait sur ses manières leur donnait un charme de plus, et imprimait à toute sa personne cette grâce divine et morale qui vient de l'intérieur, et pare la beauté du corps de la beauté de l'âme.

Un triple rang de spectateurs assis sur de riches gradins, vêtus des plus somptueux habits; le feu éblouissant des lumières, des dorures, des cristaux taillés en girandoles et en colonnes; le bruit des instruments de joie, des fanfares guerrières; la beauté des dames, la valeur des chevaliers, et l'éclat de tant de sceptres réunis, jetaient sur cette assemblée une pompe et une magnificence auxquelles le monde n'avait encore rien vu de comparable. Mais que tous ces vains et brillants spectacles touchent peu un cœur vraiment occupé! Au milieu de ces royales grandeurs, Malek Adhel ne songeait qu'à Mathilde, n'entendait qu'elle, ne désirait que lui parler un moment; s'il s'enorgueillissait de la voir si belle, de la voir élevée au-dessus de toutes les beautés de l'univers, il s'indignait qu'aux transports d'admiration qu'elle excitait, on osât joindre le nom de Lusignan, et que cet arrogant souverain eût le droit de tenir de son triomphe, la faveur de se placer auprès d'elle dans le banquet fastueux qui succéda aux autres plaisirs.

Cependant, quand les danses folâtres et bruyantes succédèrent aux danses graves et sévères, Mathilde revint se placer auprès de la reine; l'assemblée, dont elle charmait les yeux, osa manifester le désir de la revoir danser encore, et de voir Malek Adhel remplacer Lusignan dans l'honneur de la conduire. Le prince, charmé, vole vers elle, lui prend la main; la vierge se lève, et ce visage, pâle et mélancolique, est animé tout-à-coup des plus vives couleurs et d'une douce joie :

Lusignan, furieux, accourt et les sépare, mais pas si promptement pourtant que Mathilde n'ait eu le temps de glisser dans la main du prince un billet et une clef. Malek Adhel interdit, et du don qu'il reçoit, et de l'audace de Lusignan, demeure un moment immobile; Lusignan s'écrie que son triomphe lui a donné le droit d'être en ce jour le seul chevalier de la princesse, que nul ne peut le partager avec lui; « et si j'étais d'humeur à le céder, ajouta-t-il d'un ton menaçant en regardant Malek Adhel, crois-tu que ce soit pour toi que je le voulusse faire? » Le prince frémit de colère, et, rendant menace pour menace, il répond : « Tu fais bien, Lusignan, d'user de ton droit aujourd'hui, car je jure que c'est le dernier jour de ta vie où je t'en laisserai jouir; demain, je pourrai combattre; demain, pour être vainqueur, tu ne me feras pas ordonner par tes rois de demeurer oisif, et nous verrons demain, et durant le reste des jeux, lequel des deux sera assis aux côtés de l'illustre Mathilde. » Il dit, et s'éloigne; et s'il n'en dit pas davantage, c'est qu'une confuse et inexprimable joie remplit tellement son cœur, qu'il n'y peut rester aucune place pour la colère; et s'il s'éloigne si promptement, c'est que le mystérieux papier qu'il tient, la clef qui y est jointe, lui promettent des biens qu'il ne touche encore que par la pensée, et dont il est accablé. Osera-t-il croire tout ce qu'il suppose? obtiendra-t-il tout ce qu'il attend? que va lui dire ce papier? et cette clef, source de toutes les plus ravissantes espérances, où est-elle destinée à le conduire?

A peine est-il hors de la vue du camp, qu'il précipite ses regards sur le billet de la princesse; c'est la première fois que les traits de cette main chérie viennent s'offrir à lui; et quel amant vit jamais sans émotion l'écriture de la beauté qu'il aime? Il ne peut commander à son impatience : d'une main tremblante il brise le cachet, et lit ce qui suit :

« Demain, aux premiers rayons du « jour, cette clef vous ouvrira le monu« ment où reposent les cendres du grand « Montmorency; c'est là que vous trou« verez Mathilde. »

Malek Adhel doute s'il veille : un rendez-vous! Il est trop heureux pour songer à être surpris; mais, s'il était moins heureux, peut-être serait-il surpris de la démarche de Mathilde. En effet, quel motif a pu inspirer à cette jeune et timide vierge la hardiesse de proposer un rendez-vous? Ah! sans doute, ce cœur pur et religieux n'a pu concevoir une si téméraire pensée, qu'avec la vue d'un grand bien à faire et d'un important devoir à remplir. Maintenant elle connaît assez le monde pour savoir qu'une pareille conduite la compromettrait étrangement; et la modeste Mathilde craint beaucoup de mal faire aux yeux des hommes, et de s'attirer leur censure; mais la pieuse Mathilde craint plus encore de mal faire aux yeux de l'Eternel, et de mériter le reproche d'avoir mis le *respect humain* au-dessus des lois divines : *c'est pour y obéir*, bien plus que pour obéir à *son amour*, qu'elle s'est déterminée à entretenir Malek Adhel en secret. Elle a de grands sacrifices à lui demander, des sacrifices qui ne peuvent être retardés d'un jour, et d'où dépend peut-être le salut éternel de ce prince. Devant de si hautes considérations, elle a dû faire taire les bienséances ordinaires, et c'est parce qu'elle a commencé par n'écouter que sa conscience, indépendamment de son cœur, qu'elle permet ensuite à son cœur d'être satisfait des conseils de sa conscience.

Cependant, malgré la pureté, j'ai presque dit la sainteté de ses intentions, quand le jour naît, et que le moment d'aller joindre Malek Adhel approche, sa pudeur s'étonne et s'alarme; elle hésite, elle balance : et c'est bien plus le devoir que l'amour qui lui donne le courage de partir.

Elle sort de Ptolémaïs, à l'heure où le soleil commence à faire disparaître la rosée; elle monte dans son char; ses femmes et ses gardes l'entourent; ce n'est que surveillée par ce nombreux cortége, que Richard lui permet d'aller respirer l'air à quelque distance de la ville, et

même il a sévèrement défendu de laisser jamais approcher d'elle aucun chevalier, fût-il chrétien ou musulman, sans excepter Lusignan lui-même.

Elle dirige sa promenade vers le tombeau de Montmorency; le char s'arrête, et les gardes se placent alentour pour écarter tout indiscret; les femmes de la princesse l'accompagnent jusqu'au pied du monument : comme son cœur palpite en songeant que Malek Adhel est là, et que ce funèbre édifice, qui couvre les cendres du héros qui n'est plus, couvre aussi le héros qu'elle aime! Elle s'approche de la porte, elle va la pousser; un frémissement universel la saisit et l'arrête : « O mon Dieu! dit-elle en tombant à genoux, si l'amour a troublé ma raison et séduit ma conscience, si c'est l'amour qui me conduit ici, si c'est pour voir, pour entendre Malek Adhel, plutôt que pour vous faire voir, vous faire entendre à son cœur; enfin, dans les motifs qui me guident, si votre œil perçant découvr..it une faiblesse, et si je devais sortir de ce lieu avec un repentir, ne permettez point que je passe le seuil de cette porte; ôtez-moi la vie, je la quitterai sans murmure, car je crains bien moins de mourir que de vous offenser. » Cette fervente prière rend à Mathilde toute sa force et sa vertu; soutenue par le bras de Dieu, elle ne craint plus rien, et se sent supérieure aux faiblesses de son cœur; elle se retourne vers ses femmes, et leur dit : « Laissez-moi seule ici quelques instants, ne troublez pas mes méditations; je vais prier pour la prospérité de la foi et la conversion des Infidèles. Les femmes ne s'étonnent point de cet ordre; elles sont habituées à lui voir faire de longues retraites sous le cénotaphe de Montmorency, dont elle et l'archevêque de Tyr ont seuls la clef. En partant, Guillaume lui remit celle qu'il possédait, et il était loin de soupçonner qu'elle fût destinée à passer entre les mains de Malek Adhel. Mais Mathilde a cru devoir le faire, et, en ouvrant la porte, elle ne pense pas que Guillaume lui-même blâmât sa démarche. Elle entre d'un pas tremblant; elle s'enfonce sous les lugubres ombres de ce monument où repose le plus grand des chevaliers français; tout l'intérieur est tendu de noir, et une magnifique lampe d'argent l'éclaire nuit et jour : c'est à la lueur de ses pâles rayons qu'elle aperçoit Malek Adhel; il l'a reconnue, il se précipite; l'amour, la joie, l'émotion, l'empêchent de proférer des paroles suivies; mais sa joie va se manifester par des acclamations : elle se hâte, par un signe expressif, de lui imposer silence; il obéit, et se tait; mais son cœur ne peut se taire, il exprime le délire de sa félicité avec des transports, des regards, et des larmes; la chaste vierge se recule, baisse la vue, et, d'une voix recueillie, lui parle ainsi :

CHAPITRE XXXIX.

« Malek Adhel, vous devez croire que ce n'est point pour écouter votre amour, ni pour nous livrer à de tendres joies, que je suis venue ici; ce serait profaner les tombeaux, insulter à la mort. Les paroles qu'on fait entendre auprès d'un cercueil doivent être saintes, sévères, et solennelles comme lui. » En prononçant ces mots, Mathilde avait mis en effet tant d'austérité dans son maintien et sa physionomie, que Malek Adhel en fut frappé. Ce que les images de la mort n'avaient pu faire, fut produit à l'instant par l'accent de Mathilde, et aussitôt qu'elle eut parlé, les pensées voluptueuses qu'il avait osé nourrir jusque dans cet asile du trépas, s'évanouirent pour faire place à une crainte respectueuse. « Mathilde, lui dit-il, loin de vous comme en votre présence, je ne puis m'occuper que du seul amour; les plus tristes objets n'en peuvent détacher ma pensée; il est avant tout, il est le premier des biens..... — Le premier des biens terrestres, interrompit-elle; mais le premier des biens terrestres est peu de chose pour une âme chrétienne. Ecoutez-moi, Malek Adhel, l'intérêt le plus pressant que je puisse connaître, l'intérêt de votre salut, a pu seul m'entraîner dans une démarche qui,

pour n'être pas ce qu'il y a de plus téméraire, doit être ce qu'il y a de plus pur et de plus saint; c'est demain que s'assemble le conseil des évêques, et cependant le vénérable Guillaume ne paraît pas : on va prononcer sur nos destinées, et cependant votre âme est encore dans les ténèbres de l'erreur; le conseil des Pères de l'Eglise osera-t-il me donner à un époux infidèle? et s'il l'ose, si la politique les engage à le vouloir, la religion me permettra-t-elle de le vouloir aussi? — Que dites-vous, Mathilde? s'écria le prince avec une surprise mêlée de colère; ai-je bien entendu? Si vos évêques vous donnaient à moi, je n'aurais pas encore vaincu tous les obstacles, et j'aurais la douleur, douleur aussi terrible qu'inattendue, d'en trouver un dans votre cœur? — Hélas! reprit-elle, je crains bien que vous ne l'y trouviez pas; je suis faible, l'amour est puissant, et vous êtes bien près de Dieu dans mon âme; mais écoutez, Malek Adhel, écoutez quel motif m'a conduite ici. Vous ignorez pourquoi l'archevêque de Tyr n'est point à Ptolémaïs; vous ignorez les obligations inouïes que vous avez à ce digne prélat : s'il a quitté la cour et ses grandeurs, s'il a déposé sa mitre et sa pourpre, c'est pour vous qu'il l'a fait. Entraîné par sa charité, soutenu de sa vertu et de son Dieu, il a pris seul la route de Césarée pour vous voir, vous parler, et employer toute l'ardeur de son éloquence à vous faire goûter la parole de vérité. — Quand j'ai quitté Césarée, l'archevêque n'y avait point paru encore, répartit le prince. — Et cependant, ajouta Mathilde, il était parti plusieurs jours avant ce jour.... dirai-je doux, dirai-je terrible, où vous me surprîtes à Ptolémaïs. — O ma bien-aimée! interrompit-il, il n'y a de jours terribles que ceux où je ne vous vois pas. — Eh bien, ce sont pourtant de ces jours-là que je vais vous demander, reprit-elle avec force et dignité : Malek Adhel, l'honneur, la reconnaissance, et notre intérêt même, vous imposent également d'abandonner les combats, la victoire, l'amour et ses plaisirs, pour aller chercher des lumières sur

trouvât autant de plaisir. Malek
si, par un miracle de la provi-
Dieu, quoique Musulman, tu
ssais pas les autres hommes en
ù serait l'excuse de mon amour?
ue toi dont la bonté infatigable
ivre et reconnaître les traces du
hevêque; et, s'il est vrai, comme
ns, que les Infidèles l'ont chargé
il n'y a que toi qui sois puissant
pire de Saladin, pour les briser
les cachots où on le retient. Ah!
une pareille conduite tu acquiers
aux droits à sa reconnaissance,
e des Chrétiens, à ma tendresse;
l'univers apprendra que tu as
de vains triomphes pour sauver
rd, crois-tu que ta gloire y perde?
tu te présenteras au conseil des
comme libérateur de Guillaume,
qu'il sera moins disposé en ta
que si tu t'y présentais comme
r de Lusignan? et quand toutes
mpenses humaines te manque-
a conscience, Dieu, et l'amour
lde, te manqueront-ils...? — Je
errompit le prince en se mettant
devant elle : ô fille du ciel! tu
un nouveau monde où je sens
quelque chose de mieux que le
t où la vertu a une volupté su-
à celle de l'amour même; Ma-
vous n'êtes pas une femme uni-
y en a d'autres qui vous ressem-
Europe, je ne m'étonne plus
nages qu'on leur rend et de l'em-
lles y exercent. Comment ne pas
créature toute divine dans la
laquelle on ne peut plaire qu'à
gloire et de vertus? O heureux
s chrétiens! ne vantez plus vo-
nce : combien elle doit vous être
and le même objet qui vous en-
l'amour est celui qui vous en-
l'honneur......! oui, Mathilde,
, je pars; et tu as mis un senti-
ouveau dans mon âme, qu'il me
ue je pars sans peine. — O mon
cria la princesse avec transport,
donc que cette âme de Malek
uisqu'elle est si grande quoi-

qu'elle ne vous possède pas encore? Tout ce qu'il y a de plus excellent est fait pour demeurer éternellement en elle; il n'y a point sur la terre d'asile plus digne de vous : mon Dieu, quand donc y descendrez-vous? et toi, noble Montmorency, ajouta-t-elle en se prosternant près du cercueil, toi dont les cendres doivent s'émouvoir devant un héros si semblable à toi, redouble tes prières, implore toutes les puissances du ciel, qu'elles demandent avec toi la grâce de Malek Adhel; parle pour lui, esprit bienheureux, comme tu parlais à ton lit de mort; et que tes larmes, tes vœux, et ton sang, soient le lien qui unisse et réconcilie Malek Adhel avec Dieu. » A ces mots, le prince s'agenouilla aussi près du cercueil, et dit : « Illustre héros, toi dont j'admirais la vie et dont j'honore la cendre; toi dont le trépas m'a coûté des larmes et dont l'amitié m'eût été si chère; toi, enfin, à qui seul je pouvais pardonner d'aspirer à la main de Mathilde, parce que seul tu m'en paraissais digne, sans doute il reste autre chose de toi que cette poussière insensible : ah! de ce séjour inconnu que tu habites, daigne, daigne parler à mon cœur, et lui apprendre comment il pourra concilier l'honneur, l'amitié, et l'amour. »

Après une longue pause, Mathilde lui répondit d'une voix plus calme, et en se relevant : « L'archevêque de Tyr vous en instruira : hâtez-vous de le joindre; partez à l'instant même, sans retourner au camp, sans le dire à Saladin; Saladin pourrait vous retenir, et un jour de délai peut tout perdre : le conseil des évêques s'assemble demain; peut-être ne durera-t-il pas plus de huit jours : il faut qu'avant ce terme vous ayez trouvé Guillaume, que vous l'ayez ramené ici; il faut qu'avant ce terme Guillaume vous ait converti, vous ait ébranlé du moins, parce qu'alors il parlera pour vous au conseil; il parlera pour moi, il demandera notre union, et, vous le savez, rien ne résiste à l'éloquence de Guillaume. — Ma bien-aimée, répliqua-t-il avec tristesse, tu me déchires le cœur; je ne puis renoncer à toi, et je ne puis trahir un frère qui

m'accable de bienfaits. Eh quoi! pour concilier tant de devoirs contraires, ne ferais-tu pas mieux d'accepter un époux musulman? je ne le serais pas de cœur, Mathilde, et je servirais en secret le même Dieu que toi. — Hélas! reprit la vierge, l'Eternel ne veut point être servi en secret, et je crains bien qu'il ne se tînt pour offensé d'un encens qu'on n'oserait lui adresser publiquement... Mais, je l'avoue, si l'archevêque de Tyr pensait autrement, je n'aurais point de peine à penser comme l'archevêque de Tyr. Pars donc, Malek Adhel, va chercher Guillaume; il t'aime comme l'enfant de ses entrailles, il donnerait son sang pour ton salut, et cette secrète tendresse, que tes vertus ont obtenue de sa grande âme, le disposera sans doute à une indulgence que les autres évêques n'auraient point; Guillaume nous soutiendra, si tu es Chrétien dans le cœur; peut-être sera-t-il satisfait, peut-être attendra-t-il du temps et de mon influence une plus entière conversion; peut-être enfin m'ordonnera-t-il des choses auxquelles je n'oserais consentir sans lui.... — O Mathilde! interrompit le prince avec impétuosité, dis-moi donc quelle inconcevable magie s'attache à tes discours? Oui, malgré les réserves de ta modestie, je crois avoir entendu ton cœur; et maintenant mon sang bouillonne et ma pensée dévore les instants, les distances; il me semble même que je suis impatient de te quitter. — Adieu donc, lui dit-elle en élevant les bras vers lui, va chercher l'ami de Dieu, et rapporte-moi la permission d'être heureuse. — O ma bien aimée! reprend-il en la pressant sur son cœur, ma future épouse, adieu; » et il se tait, hors d'état d'ajouter un seul mot. La chaste vierge se détourne, se recule; elle lui abandonne sa main, et, appuyant son visage contre une des figures de marbre qui pleurent autour du cercueil, elle les couvre de larmes véritables, mais ce sont des larmes de tendresse et de bonheur; celles dont le prince arrose sa main sont brûlantes et passionnées: ils pleurent et se taisent, et jamais l'amour ne régna avec

plus d'enthousiasme et d'empire,
ces deux cœurs qui pleurent et se
quel langage qu'un tel silence!
auprès de ce tombeau! Ils
espèrent de longs jours de
foulant aux pieds cette cendre
mande, qui n'espère plus rien;
du milieu des ombres de la mort
chappe de leurs lèvres le serment
ternel amour. Ah! sans doute,
ment, la joie des bienheureux
cendue un moment dans leurs
qu'est-ce que la joie des
non cet éternel amour? Cœur
voilà donc comme Dieu t'a fait,
oppositions et tes contrastes,
tant de larmes à donner à *l'excès*
heur qu'à l'excès de l'infortune;
que, quand la volupté t'accable,
plaintes, à tes gémissements, on
que tu te meurs d'angoisse; *et si*
qu'aucune chose *de la terre ne*
suffire ni te remplir, *et qu'à moins*
ciel ne s'y place tout entier avec ses
incompréhensibles et son éternelle
mensité, il y reste toujours du vide

Mathilde se préparait à sortir du
beau et à retourner à Ptolémaïs
son cortége, afin de rendre à ce
cré la solitude dont ce prince avait
pour s'éloigner à son tour,
bruit soudain se fit entendre à la
« Qu'est-ce? s'écria la
frayée. — C'est moi, répondit
qu'elle reconnut à l'instant pour
Bérengère, je suis venue ici vous
avec le roi, et nous ne voulons
vous demeuriez si longtemps
dans un tombeau. — Mon
sommes perdus, dit-elle tout
chard est là; s'il entre, s'il vous
tout votre sang versé.... O Malek
nous mourrons ensemble. —
frayeur, ma bien-aimée,
saurai me dérober aux regards
Il dit, et se place sous le drap
qui couvre le cercueil de
Mathilde, en l'arrangeant sur sa
éprouve une nouvelle terreur;
n'est plus la crainte d'être surprise
cause: en voyant Malek Adhel

l funèbre, et comme enseveli par
ıbres du trépas, il lui semble qu'il
l'être retranché du nombre des vi-
; qu'entre elle et lui, la mort est
lui crie que le jour n'est pas loin
sera appelée à le couvrir pour tou-
du voile funéraire. Frappée de ce
e pressentiment, elle pâlit, chan-
et d'une main tremblante ouvre
eine la porte où Bérengère l'attend.
ise de l'extrême altération de ses
, la reine lui demande quelles sont
mbres méditations qui ont pu la
er ainsi; mais trop de frayeurs
ent encore l'âme de la vierge pour
ait la force de répondre : elle re-
Bérengère, essaie de sourire; ses
se refusent à ses efforts, et elle est
e de s'asseoir pour calmer ses sens
ıs; Richard l'examine attentive-
« Jamais, dit-il, on ne se plut au-
ans les tombeaux, et on n'en sortit
ant de peine et d'effroi ; quel est
e charme qui vous y retient, et les
s qui vous y occupent? » Il s'avance
tous le mausolée, Mathilde frémit;
it un abîme devant elle, et la des-
on s'élever à ses côtés : si Malek
dit un mot, s'il laisse échapper un
, si l'inflexible Richard l'aperçoit,
e pourra arrêter l'impétuosité de
ère, il plongera son épée dans le
lu prince, et les gouffres de l'enfer
iront pour recevoir leur proie. Ah!
que de laisser consommer sa perte,
décidée à tout braver, elle s'élan-
ı-devant du héros qu'elle aime, elle
vira de bouclier; pour que Richard
ıe ce cœur généreux, il faudra qu'il
celui d'une sœur, et peut-être re-
t-il devant son propre sang. Dé-
ée ainsi, elle se lève, s'approche,
, prête à voler au moindre bruit;
lle n'entend rien; tout est tran-
et Richard reparaît bientôt avec
calme qui l'instruit assez qu'il n'a
écouvert : il sort, ferme la porte,
la clef, et dit à sa sœur : « Vous ne
rez plus ici, Mathilde; les impres-
que ces images font sur vous sont
ives pour être renouvelées, et tant
de tristesse ne convient pas au sort qui vous attend. Dites donc adieu à ce monument, car je jure que vous ne reverrez plus les lugubres objets qu'il renferme. » Richard, en prononçant ces paroles, ne sait point le mal qu'elles font à sa sœur, ni quel sinistre pressentiment elles confirment : sans être coupable, elle vient presque d'éprouver les terreurs du crime; sans avoir rien perdu, elle éprouve maintenant celles du désespoir. L'infortunée dévore sa douleur en silence, et, élevant seulement vers le ciel ses yeux mouillés de larmes, elle y cherche celui qui peut seul l'entendre, l'excuser, et lui prêter des secours pour ce qu'elle espère, ainsi que des consolations pour ce qu'elle craint.

CHAPITRE XI.

Dans le courant de cette journée, les jeux recommencent, et le champ d'honneur s'ouvre pour les Musulmans. Saladin vient prendre sa place accoutumée, mais Malek Adhel n'est point auprès de lui. Chacun s'étonne et ne sait qu'augurer de son absence. Comment se peut-il que là où il y a un triomphe à obtenir, un rival à humilier, et un prix à recevoir des mains de la princesse d'Angleterre, Malek Adhel tarde tant à paraître. Par considération pour ce grand prince et les prières de Saladin, on suspend encore quelques heures l'ouverture du tournois. Durant cette attente, tous les regards se tournent vers Mathilde, afin de découvrir sur son visage les traces de ses sentiments secrets; mais elle a repris sa sécurité, la terreur de ses pressentiments s'est effacée, et, satisfaite de la générosité et du dévouement de Malek Adhel, elle est bien plus près de se réjouir que de s'affliger de son absence. Lusignan s'approche d'elle, et d'un air ironique, il lui dit : « Malek Adhel est bien lent, Madame, à venir exécuter ses menaces, et bien peu empressé de justifier cette confiance qui ne lui permettait pas de douter hier qu'il n'obtînt le prix aujourd'hui; si c'était une grande présomp-

tion à lui d'en être si sûr, c'était le moindre de ses devoirs de venir le disputer. — Sire, reprit la princesse avec une froide dignité, Malek Adhel est trop connu pour qu'il soit permis d'en mal penser, et la récompense due à un si noble caractère, c'est d'être sûr que quand il ne remplit pas un devoir ordinaire, c'est qu'il en remplit un plus grand. »

Elle dit, et s'éloigne : Lusignan demeure confondu; il s'approche de Richard, et lui demande s'il est sûr que sa sœur n'ait reçu aucun message, aucune visite de Malek Adhel; le roi l'affirme. Néanmoins, Lusignan doute encore, car l'amour jaloux est pénétrant, et il se souvient du jour où le prince fut introduit chez Mathilde, à l'insu de Richard. Mais il est arraché à ses sombres réflexions par le bruit des fanfares, qui annoncent que le temps désigné pour attendre Malek Adhel, vient d'expirer, et que les juges du camp ont levé les barrières : la gloire brille, les guerriers volent, et en ce jour de réunion, les Musulmans se mêlent aux Chrétiens, et le combat devient plus vif et plus acharné que la veille; contre quelques-uns, les Sarrazins ont l'avantage; Kaled renverse les plus valeureux chevaliers; mais Lusignan le renverse à son tour, et finit par l'emporter sur tous : il est une seconde fois couronné des mains de la princesse; il l'est encore le lendemain et les jours suivants. Cependant tous les esprits sont en fermentation; Saladin commence à s'inquiéter vivement de l'absence de son frère; il ne peut y trouver aucune cause. Abandonner toutes les victoires à son rival, s'éloigner du théâtre où ses destinées se décident, et de l'objet dont son cœur est épris, paraissent au sultan des choses si étranges, que son amitié s'alarme de la seule explication qu'il peut y donner; il connaît Malek Adhel, l'impétuosité de son courage et la violence de ses passions; il sait que le monde n'a point d'obstacle capable de l'arrêter; Malek Adhel serait-il perdu pour le monde et pour lui? Tandis que cette terrible pensée déchire son cœur fraternel, et que, par ses ordres, des émissaires volent

de tous côtés sur les traces d
le temps fuit, et le jour appro
conseil des évêques doit prono
rêt qui décidera des destinées d
Le plus profond secret envelo
discussions, et ces Pères vénéra
laissé pénétrer à personne de
ils feront pencher leurs saintes
En vain Lusignan a-t-il cherch
couvrir; en vain, pour se fair
tisans parmi eux, a-t-il rem
ment toutes les intrigues; e
a-t-il rappelé souvent que c'é
qu'ils devaient l'auguste missi
chrétienté les avait chargés; il n
sir à surprendre leur religion,
rer la droiture de leurs jugeme
ils reconnaissent l'importance d
dont on les a honorés, et la
qu'on a eue en leurs lumières
veulent s'en montrer dignes.
pas seulement *de l'intérêt poli*
deux empires *dont ils s'occupen*
de la cause du ciel; *ils sont l*
tres de la foi; ils travaillent pou
et cette grande pensée, qui les
haut, les a dépouillés de toute
humaine. Lusignan s'en étonn
trouve ainsi déçu dans ses esp
En proposant ce conseil, il a
calculé tout ce que la dissimulat
flatterie ont de puissance sur
des hommes, et il ne s'était pas
mais ces hommes étaient des C
et des Chrétiens animés du vér
prit de leur loi divine, sont plu
hommes : voilà ce qu'il avait tro
Cependant il ne se rebute pas
que l'archevêque de Nazareth e
de Bethléem détestent les Infidè
sont, après Guillaume, les plus
Pères de l'Eglise, et il croit
compter sur eux. Il voudrait
Richard employât son crédit su
ques de son royaume, pour le
de tout esprit de conciliation;
n'ose lui proposer de les séduire
pecte trop le caractère de Rich
lui parler de semblables moy
craindrait même d'altérer son a
lui laissant voir qu'il en fait us

moins il tire parti de la brusque franchise du *roi*; il sait lui faire déclarer publiquement, en plusieurs occasions, que le conseil l'obligerait en prononçant un refus; et parvient même à obtenir de son amitié, de presser la fin de cette assemblée, car il craint que si Guillaume y paraissait, il n'entraînât tous les avis en faveur de Malek Adhel, et un pressentiment confus lui crie que Guillaume est près d'arriver. Enfin il a paru ce jour où la décision va se prononcer, où la trève va être changée en paix ou en guerre, où Mathilde va connaître son sort; dans douze heures, elle n'aura plus d'espérances à nourrir, ni de changements à attendre; dans douze heures, tout sera fini pour elle. Ce jour terrible se passera-t-il, comme les précédents, dans un lugubre silence, sans qu'aucune voix lui révèle, l'instruise du sort de Malek Adhel et de l'archevêque? C'est maintenant que son âme est agitée, et que sa physionomie dit le secret de son âme. Si elle osait, elle se repentirait d'avoir exigé du prince d'aller à la recherche de Guillaume; mais son intention était trop pure, pour qu'au prix de son malheur même, elle se permette de la condamner. Elle s'efforce de résigner son âme, et de vaincre la douleur comme elle a vaincu le plaisir; mais cette victoire est plus difficile, et ce n'est pas l'affaire d'un moment que de la remporter : aussi, au sein même de la prière, souvent l'amour la distrait, la domine, et sans y penser, elle s'écrie : « O mon souverain bien! qui rompra mes liens, et me donnera des ailes pour voler jusqu'à toi? jusqu'à quand différeras-tu à venir me rendre la joie, et me retirer du vide affreux où je suis? Hâte-toi, car je porte avec douleur le poids de ton absence, et je t'aime de telle sorte que mon cœur se perd en toi, et ne peut plus désirer d'autre bien. » Mais à peine a-t-elle entendu les accents passionnés qui lui échappent, qu'elle rougit, s'humilie, et les rétracte. Cependant à mesure que ses espérances s'affaiblissent, elle croit sentir que son amour augmente, et jamais il n'eut plus de force que dans ce jour, où elle va peut-être recevoir l'ordre d'y renoncer. Que de différentes tristesses affligent son âme! le prix réservé pour le dernier combat, ce prix le plus précieux de tous, est le portrait de Mathilde elle-même. Faudra-t-il qu'elle soit réduite à la honte de le donner à Lusignan? Hélas! quand elle a consenti qu'il fût fait, elle croyait qu'il aurait un autre maître. Berengère la surprend dans le tumulte de ces diverses agitations : sous le prétexte de la conduire au tournois, elle vient la plaindre et partager sa peine. Mathilde s'assied auprès de la reine, pleure, et se tait; ses cheveux et ses habits sont en désordre. Quoique l'heure de la fête approche, elle ne peut se résoudre à insulter à sa propre douleur, en se parant de magnificence et d'éclat. Elle repousse les mains de ses femmes, et couvre de larmes amères le bandeau de pierreries dont on veut orner son front. En vain l'impatient Richard lui fait dire de se hâter; elle écoute le récit de sa colère avec indifférence, et ne tremble que de voir arriver la fin du jour. Il lui semble qu'elle la retarde en retardant l'ouverture des jeux; et comme on l'attend pour les commencer, elle est décidée à ne s'y montrer que le plus tard possible. Cependant le moment fatal où tous les prétextes sont épuisés arrive enfin; il faut partir; elle n'a point cette hardiesse qui résiste ouvertement : la passion seule la donne, et la timide vierge a bien plus de tendresse que de passion. On l'entraîne, comme une victime, vers le lieu de pompe et de somptuosité où tous les regards et les cœurs l'attendent. Hélas! dans un rang plus obscur, elle pourrait cacher dans l'ombre ses agitations et ses larmes; mais il faut que les siennes soient exposées à tout l'éclat du jour et aux yeux de tous ceux qui l'entourent. Comme cette muette douleur qu'elle renferme dans son sein s'augmente par les sons belliqueux des instruments de joie et de victoire! et comme elle détourne ses regards avec amertume, de tous ces visages où brillent la satisfaction, le plaisir, et les douces espérances, plus charmantes encore

que le plaisir ! Elle appuie son coude sur le balcon, penche doucement sa tête sur sa main; et, sans daigner jeter un coup d'œil sur les combattants, qui ne regardent qu'elle, elle tient ses yeux constamment fixés vers le chemin de Césarée, qui est le seul lieu de la terre maintenant d'où lui peut venir un espoir ou une joie.

Jusqu'à ce jour, Saladin n'avait point combattu : accoutumé aux coups meurtriers des batailles, il ne l'était point aux exercices galants et guerriers de la chevalerie européenne, et n'avait point voulu compromettre son rang dans une lutte dont la défaite était une honte, et dont la victoire n'était qu'un jeu. Cependant, en voyant ses plus valeureux capitaines toujours vaincus par Lusignan, ce roi présomptueux qui ose prendre devant lui le titre de roi de Jérusalem, maître de tous les prix, et prêt à s'emparer en ce jour du portrait de cette princesse destinée à l'hymen de Malek Adhel, il ne peut contenir plus longtemps son indignation et sa colère; du haut de son trône, il se lève et s'écrie : « Attends-moi, roi de Jérusalem, tu n'es pas vainqueur encore, et peut-être m'appartient-il de te faire perdre tous tes droits au prix de ce jour, comme au royaume dont tu portes le titre. » Lusignan, enivré de ses succès, regarde Saladin avec une orgueilleuse ironie, et lui dit : « Viens, superbe soudan, je suis fier de ton défi; viens, hâte-toi, et que le bruit de ta chute soit comme l'avant-coureur de celle de ton trône et de la fin de ton usurpation. » Saladin frémit de tant d'arrogance, et se précipite dans l'arène. Les voilà aux mains : jamais tant d'animosité et de rage n'enflammèrent deux ennemis; la pointe émoussée de leurs glaives sert mal leur ressentiment, et, à son défaut, ils voudraient que la violence des coups remplaçât le mal qu'elle ne peut faire. Tous les spectateurs sont émus; ils regardent en silence cette lutte terrible; Mathilde elle-même y donne toute son attention; elle ne se permet pas de faire des vœux pour Saladin, ce grand ennemi de Dieu, qui lui a jadis inspiré tant d'horreur; mais elle est bien sûre qu'elle en fait contre Lusignan : non, tout l'effort de son courage, et la soumission de sa foi, ne pourraient la déterminer à vouloir qu'il devînt possesseur de son portrait. Longtemps le combat est égal, et la victoire, incertaine; mais Lusignan, habitué à ces sortes de jeux, en connaît toutes les ruses, ainsi que l'art de ménager ses forces : Saladin ne sait que porter des coups mortels, et comme dans ce genre de luttes aucun ne le peut être, il épuise ses forces sans succès, et voit avec surprise qu'il perd sa vigueur sans avoir obtenu le moindre avantage. Lusignan profite de l'imprudence de son ennemi, il tourne autour de lui, l'agace, l'irrite, esquive tous ses coups, lui en porte sans cesse de nouveaux; attend, épie l'instant favorable, le frappe à droite quand Saladin le croit à gauche, et, au moment où le sultan lève le bras pour l'accabler de tout le poids de son épée, Lusignan fait volte-face, passe subitement derrière lui, le saisit avec adresse, l'enlève par le milieu du corps, le jette à terre, et s'écrie : « Ainsi tombera l'usurpateur. » Un si beau coup de lance ravit toute l'assemblée ; il s'en élève un transport d'enthousiasme; Lusignan va être couronné, lorsque tout-à-coup la princesse, d'une voix éclatante, s'écrie : « Voici le vengeur. » A peine a-t-elle achevé ces mots, qu'elle tombe dans les bras de Bérengère, et que Malek Adhel, couvert de sueur et de poussière, sur un cheval ruisselant d'écume, arrive comme la foudre, s'élance d'un trait au-dessus de la barrière, se présente à tous les regards, et voit avec horreur son frere abattu devant Lusignan. Celui-ci, désespéré de cette subite apparition, dont il prévoit toutes les suites, dissimule son dépit, et, d'un air froidement dédaigneux, s'écrie : « Tu viens bien tard pour me disputer la victoire. — Je viens assez tôt pour te l'arracher, répond le héros : ô Saladin ! console-toi, tu vas être vengé. » Et en ce moment, irrité de la honte d'un frère qu'il aime, il songe davantage à lui qu'à Mathilde, et combat

facer son affront, que pour
rix de la victoire. Il s'élance
nent; les éclairs jaillissent
edoutable; il presse, il pousse
avec une telle valeur, que
tonné, éperdu de la prompti-
a rapidité de ses coups, se
ncelle, et est prêt à tomber
ombattu. Malek Adhel s'aper-
lésordre, s'arrête, et lui dit :
i, Lusignan : pour te vain-
as besoin de te surprendre. »
les acclamations partent de
; les Chrétiens oublient que
sulman qu'ils applaudissent;
nt de magnanimité, la reli-
enti à se taire un moment.
émoin du triomphe que vient
aractère de son rival, voyant
vaillance lui en réserve un
, pour deux victoires, il ne
u qu'un moment, et qu'une
gloire va effacer tous ses
Lusignan ne prend plus con-
on désespoir; il s'abandonne
s'il ne peut plus vaincre, il
ourir, car la mort hideuse et
t à ses yeux un objet moins
que Malek Adhel couronné
Mathilde. N'ayant plus rien
il ose attaquer son rival, et
t de violence et de rage, que,
el pouvait être étonné, il le
noment. Jamais il n'éprouva
résistance; ses armes reten-
les coups qu'il reçoit, et
fin l'a forcé à reculer; mais,
ulant, sa supériorité ne l'a-
oint. « Lusignan, dit-il, ta
pas un jeu; je croyais n'avoir
qu'un rival, tu rehausses
n m'apprenant que c'est un
vais vaincre. »

es paroles sont-elles ache-
semblable à la flamme qui
ne, et renverse, il s'est pré-
usignan, et l'a terrassé à
Achève, lui dit ce triste mo-
e-moi la vie comme tu m'as
n honneur, mon royaume,
de Mathilde. — Lusignan,
reprend le héros avec bonté, et en lui tendant la main, un instant de malheur doit-il effacer huit jours de succès, et ne peux-tu me pardonner de te ravir un prix que tu as ravi toi-même à mon frère, et à tous ceux qui ont osé se mesurer avec toi? — Eh! que m'importent mes triomphes passés! s'écria douloureusement Lusignan, empêcheront-ils que Mathilde ne croie qu'ils ne sont dus qu'à ton absence? Superbe Musulman, quelle fatalité inouie t'a ramené aujourd'hui dans ces lieux, t'a jeté au milieu de ma gloire pour la ternir, et m'arracher avec elle le portrait de l'illustre Mathilde! —Le portrait de Mathilde est le prix du combat, et je ne l'ai pas reçu encore! » interrompit Malek Adhel; et aussitôt, avec la même vivacité qu'il avait renversé son rival, il court aux pieds de la princesse : elle le voit, rougit, et, après l'avoir vu, elle le regarde encore; dans ce regard, elle a mis avec tout son cœur, ses inquiétudes, ses espérances, et son amour; et, quoiqu'elle n'ait pas dit un seul mot, Malek Adhel n'a jamais été si sûr d'être aimé. Avec quel délice les bras de la vierge s'arrondissent autour du cou du héros pour y passer la chaîne où pend son portrait! avec quelle voluptueuse lenteur elle l'attache! qu'elle est heureuse et fière de pouvoir lui faire ce don aux yeux de tant de nations réunies! combien elle trouve qu'il a mérité davantage encore! et comme la tendre espérance qu'elle pourra un jour lui donner tout ce qu'il mérite, sait ajouter de charmes à sa beauté! On conçoit l'union de la pureté et de l'amour, mais dans le ciel seulement : comment les yeux de Mathilde l'ont-ils dérobée au ciel? Prosterné devant elle, Malek Adhel profite du moment où elle se baisse afin de le relever, pour lui dire mystérieusement : « Guillaume sera demain ici; mais, avant son arrivée, un mot, un seul mot dans le tombeau de Montmorency. » Ce nom échappait à peine de ses lèvres, que Richard s'approche et l'interrompt; le reste des spectateurs sépare les deux amants; de tous côtés on interroge Malek Adhel

sur la cause de son absence, il refuse de s'expliquer; mais, sur son front inquiet et soucieux, on ne voit point éclater la joie de son triomphe. Bientôt Saladin, retiré dans sa tente, fait dire à son frère de le venir joindre. Malek Adhel obéit; il se retire : Lusignan, sombre, silencieux, et encore froissé de sa chute, baisse de farouches regards sur la terre, et demeure seul à l'écart. Le bouillant Richard ne dissimule pas le mécontentement qu'il éprouve; la honte de son frère d'armes le touche sensiblement; elle a réveillé le souvenir de la sienne, et il ne peut endurer la pensée d'une alliance avec celui qui les a humiliés tous deux. Une sorte de consternation règne dans cette noble assemblée; chacun semble agité de sombres pensées; et Mathilde n'est pas celle dont le cœur est le moins occupé. Guillaume arrive demain, lui a dit Malek Adhel, et cependant le conseil des évêques va se terminer ce soir : il faut qu'elle l'empêche, il faut qu'elle annonce ouvertement le retour de l'archevêque; oui, il le faut, quelles que soient les dispositions du conseil : favorables au prince, elle a besoin de l'aveu de Guillaume pour les adopter; contraires au prince, elle a besoin de la présence de Guillaume pour les adoucir. « Mon frère, dit-elle à Richard, l'archevêque sera demain ici; sans doute le rang qu'il tient dans l'Eglise, et la haute réputation de sagesse dont il jouit, ne permettra pas au conseil des évêques, quand il n'a qu'un jour à l'attendre, d'oser prononcer sans lui. » A ce discours, Lusignan se lève tout-à-coup avec colère; Richard prend un air sévère, et demande à sa sœur comment elle peut affirmer que Guillaume sera le lendemain à Ptolémaïs. « Le prince me l'a dit, répliqua-t-elle en rougissant; sans doute il l'aura rencontré quelque part. » Les yeux pleins d'une noire tristesse, Lusignan dit à Richard : « Votre majesté permettra-t-elle que le conseil des évêques soit rompu? » Avant que le roi d'Angleterre eût eu le temps de répondre, les ducs de Bourgogne, d'Autriche, de Bavière, tous les princes

et chefs, s'écrièrent d'une comm
qu'il était d'une rigoureuse justi
voyer prévenir le conseil des év
retour de Guillaume. Lusignan
répliquer, on ne le lui permit pa
frère, dit alors la princesse a
respectueuse douceur, ne vous
t-il pas qu'un jugement ne peut
faitement juste et équitable q
qu'il est sanctionné par la pr
Guillaume? C'est elle qui, j
jour, a dirigé mes pensées et m
m'abandonnera-t-elle à la plu
tante époque de ma vie? Mon fr
sentez qu'on aille instruire le co
évêques de la prochaine arrivée
laume. — Vous n'avez qu'à y
répliqua Richard avec dépit; cett
vous intéresse plus que moi, et
donné trop de chagrin jusqu'à
pour que je n'aie pas regretté sou
avoir pris le moindre intérêt. » L
cesse n'attendit pas un consen
plus obligeant, et se hâta d'envo
de ses pages avertir le légat du p
ce qui se passait : au bout de pe
stants, les portes s'ouvrirent, et
prélats parurent. « Hé bien! mes
s'écria Richard, vous avez donc s
votre décision? — La prochaine
de Guillaume, et le désir de la pr
nous ont paru deux raisons si pui
répondit l'évêque de Nazareth,
seule aurait suffi pour remettr
jugement à demain. » Pendant
cours, le légat regardait la prince
un mélange de pitié et d'attendris
et dans le courant de la soirée,
trouvé près d'elle, il ne put s'en
de lui dire à voix basse : « Ah!
fant, qu'avez-vous fait? » puis il
tout-à-coup. La vierge fut troub
le regarda pour entendre la fin de
sée; il baissa les yeux pour l'en em
alors elle s'efforça de contenir l'
émotion qu'avait fait naître le
mots que le légat venait de laisser
per, et répondit d'une voix altéré
que j'ai fait, mon père! mon dev
me semble; et j'espère que Dieu
punira pas. »

CHAPITRE XLI.

En quittant Mathilde, Malek Adhel ne doutait point qu'elle ne se rendît à sa prière, et que l'aurore du lendemain ne les vît réunis dans le tombeau de Montmorency; mais, en venant se renfermer dans son appartement, la princesse y fut suivie par les cruelles anxiétés de l'incertitude, et cette nuit tout entière fut pour elle sans sommeil. Les paroles de Malek Adhel retentissaient dans son cœur, et en étaient tendrement accueillies : pouvait-elle refuser une entrevue de peu de moments à un héros qui, dès le lendemain, allait devenir peut-être le maître de sa destinée; qui, plusieurs fois, avait exposé sa vie pour elle, et avait sauvé celle de Richard; qui, pour lui obéir, venait de céder à un rival huit jours de triomphe et de gloire; et qui, par le nombre de ses bienfaits et la grandeur de ses sacrifices, lui avait imposé de telles obligations, que, quoique sa reconnaissance fût devenue une passion, il lui semblait qu'elle n'était pas encore assez vive, et ne l'acquittait pas assez? « Sans doute j'irai le joindre, se disait-elle avec véhémence, comme pour étouffer un murmure secret qui s'élevait au fond de son âme; je l'ai promis, rien ne lui sera refusé de ce que la religion et la vertu me permettent de lui accorder; et quand une si importante journée va commencer pour moi, et que peut-être, chancelant encore dans la foi, il a besoin de mes avis et de mes encouragements pour l'y soutenir, n'est-ce pas le devoir même qui me prescrit d'aller à lui? » Mais en prononçant ce mot de *devoir*, la princesse l'articula faiblement, comme si elle avait senti que ce n'était pas là sa place. D'ailleurs, ajouta-t-elle, n'est-il pas nécessaire que je connaisse les dispositions de Guillaume, et l'effet de ses discours sur l'esprit du prince, afin de pressentir quelle sera son opinion dans le conseil des évêques, et m'efforcer de la changer si elle ne devait pas nous être favorable? Alors, s'interdisant de plus longues réflexions, elle s'arrêta à ce parti, résolut d'aller le lendemain au tombeau de Montmorency, et, en attendant, alla chercher sur son lit quelques heures de repos : mais reposer sur un projet coupable, l'innocente vierge le pouvait-elle? et le sommeil pouvait-il fermer des yeux que les sourdes inquiétudes d'une conscience agitée rouvraient toujours? Au moment où l'on va s'endormir, et où les efforts qu'on a faits pour se tromper soi-même commencent à s'affaiblir, il vient une pensée, il en vient une autre; elles ne sont plus le fruit d'une erreur qu'on aime, mais de la vérité qui reprend tous ses droits, aussitôt que la volonté a cessé de retenir l'erreur. Mathilde ne peut plus se soustraire à cette puissance : troublée, mécontente, elle quitte brusquement ce lit où elle est si loin de trouver la paix, s'habille à la hâte, traverse son oratoire, et ouvre les croisées qui donnent sur son balcon; elle s'y promène en silence, tout est tranquille; elle n'entend aucun bruit que celui des vagues de la mer, qui se brisent contre les rochers du rivage. « Toujours agitées aussi, dit-elle, mais moins agitées que moi. » Après une pause, elle ajoute : « O mon Dieu! guidez-moi; car, je le jure, je ne veux point que l'amour triomphe de vous. » Elle marche encore; mais une disposition plus religieuse vient de lui donner de meilleures pensées. « Lorsqu'en dépit de la pudeur et des bienséances, dit-elle, j'osai donner un rendez-vous à Malek Adhel, il me sembla que j'obéissais à la voix de Dieu, et qu'en l'envoyant au secours de l'archevêque de Tyr, je l'envoyais à la lumière et à son salut. Moi seule, je pouvais le déterminer à ce sacrifice; je n'avais que ce moyen d'opérer sa conversion, puisqu'elle ne pouvait être le fruit que des soins de Guillaume; et je n'avais pas un moment à perdre, puisqu'il fallait qu'en moins de dix jours il eût trouvé l'archevêque, se fût laissé convaincre, et l'eût ramené ici avant la fin du conseil, de manière à ce que Guillaume, assuré de ses saintes dispositions, employât toute son éloquence à parler en notre fa-

veur. Mais aujourd'hui qu'ai-je à lui dire? quelle raison assez importante peut m'entraîner à cette démarche? son désir. Hélas, mon Dieu! ce serait bien assez pour moi; mais ce n'est pas assez pour vous. Si Guillaume vous l'a rendu, je saurai un peu plus tard cette grâce de votre miséricorde; mais du moins, sans avoir à rougir de la manière dont je l'aurai apprise : s'il a persévéré dans ses erreurs, si les instructions de l'archevêque ont été infructueuses, quel espoir puis-je avoir dans les miennes? Insensée! l'amour te donnerait-il tant de présomption, d'oser croire que tu réussirais, quand cette source d'éloquence et de sainteté aurait coulé en vain? Et quand j'apprendrais que la sagesse de Guillaume va s'élever contre les désirs de mon cœur, et que j'aurais la coupable volonté de l'en détourner, puis-je croire que j'y parviendrais? Guillaume est-il un homme faible, capable d'abandonner la voie et la justice de Dieu, pour des intérêts humains? Ne suis-je pas même sûre que, s'il arrive aujourd'hui, il se rendra au conseil sans me parler ni me voir; mais, si je ne puis rien espérer de la faiblesse de Guillaume, ne dois-je pas tout craindre de la mienne, et ne sais-je pas que, quiconque aime et cherche le péril, y périra[1]? Ah! puisqu'un tel rendez-vous n'est pas nécessaire, il serait criminel; et maintenant, quelle que soit ma destinée, il faut l'attendre et me soumettre.... Mon Dieu, faites donc taire la voix de Malek Adhel qui crie dans mon cœur, et acceptez mon sacrifice. » Elle dit, tombe à genoux, penche son front sur la rampe de fer du balcon, et l'arrose de larmes; pendant longtemps, les sanglots qui s'échappent de sa poitrine sont le seul langage de sa douleur. A la fin, elle dit : « Commencer cette journée en subissant le joug du plus rude devoir, n'est-ce pas un moyen de rendre le ciel plus favorable à mes vœux? Peut-être sera-t-il touché de l'effort que je fais pour lui plaire; peut-être m'en récompensera-t-il en touchant le cœur de Malek Adhel.... O douce obligation que de souffrir pour lui! ô divin fils de Marie! si son salut doit être le prix de mon bonheur terrestre, privez-moi de tout celui que j'attendais de cette journée; je puis, pour des biens plus grands, renoncer à tous les biens de ce monde. » Elle s'arrête, et maintenant elle pourrait dormir, car elle ne reposerait pas sur une pensée coupable. Cependant, au milieu de tant de perplexités, la nuit s'est écoulée, et à l'instant où la princesse, tristement satisfaite de ses résolutions, allait rentrer dans son appartement, les étoiles qui s'effacent, et l'horizon qui blanchit, viennent arrêter ses pas et altérer un peu les saintes dispositions de son esprit. « Hélas! dit-elle avec un profond attendrissement, dans cet instant il part sans doute; il ne soupçonne point le cruel arrêt que j'ai porté contre lui; il ne croit point mon cœur capable d'une force si barbare; il part, il espère, il va m'attendre dans le séjour de la mort, compter tous les instants, m'accuser, souffrir.... O mon Dieu! où sont vos miséricordes? se peut-il que vous m'ordonniez de faire souffrir Malek Adhel? Non, non, je m'exagère sans doute vos rigueurs. Isolée, sans appui, sans conseil, pour éviter une faute j'en vais commettre une plus grande : ah! Dieu de bonté et d'amour, y en a-t-il de plus horrible à vos yeux que de faire souffrir ce qu'on aime...! Si Guillaume était près de moi, son cœur, moins dur, moins cruel que le mien, me permettrait de partir, d'aller consoler l'affligé qui crie... Ah! créature pleine d'erreur et de misère, qu'oses-tu supposer? Ne te dirait-il pas plutôt, que traiter avec sa faiblesse, c'est traiter avec la mort? Peux-tu être incertaine sur l'ordre qu'il te donnerait? Non, non, tu ne l'es pas; ne le sois donc pas dans tes résolutions. » En achevant ces mots, elle s'arrache à la vue de ce jour qui la trouble et la désole; elle ne veut point que la progression de la lumière lui révèle les angoisses qui déchirent l'âme de Malek Adhel, et la vaine attente où il se consume.

[1] Isaie, ch. xxviii, v. 15.

Ah! qui pourrait dire quel est en cet instant le plus à plaindre des deux? Qui pourrait dire lequel souffre davantage, de celui qui impose la peine, ou de celui qui l'endure?

Malgré l'obscurité où elle s'est renfermée, Mathilde a compté trop exactement tous les instants pour ne pas savoir que le jour doit être bien avancé : alors seulement elle sort de sa retraite, parce que l'heure d'être faible étant passée, elle ne court plus risque de l'être. Impatiente d'apprendre si Guillaumé est arrivé, elle passe chez la reine; Bérengère la presse dans ses bras, et lui dit : « Ma sœur, un heureux pressentiment m'assure que les jours de tristesse sont passés, et que celui-ci va commencer pour vous une vie toute de bonheur. — Le bonheur est beaucoup, reprit la vierge; mais j'ai demandé plus que cela à Dieu. — J'ose croire, répliqua la reine, qu'il vous accordera tout ce que vous lui avez demandé. Voyez comme depuis hier tout vous prospère; Malek Adhel apparaît tout-à-coup pour obtenir le dernier prix et la plus belle victoire, et ce matin l'archevêque de Tyr vient d'arriver pour déterminer le conseil selon vos vœux. — L'archevêque est ici, demanda vivement Mathilde, et depuis quand? vous a-t-il vue? lui avez-vous parlé? — Il n'y a pas plus d'une heure qu'il est entré à Ptolémaïs, répondit la reine, et depuis ce temps il est en conférence secrète avec le légat. » A cette nouvelle, la princesse, le cœur palpitant et les jambes tremblantes, fut obligée de s'appuyer contre le lambris pour se soutenir. Bérengère courut à elle, la fit asseoir, et lui dit en la regardant avec inquiétude : « Assurément, je ne doute point que cette journée n'ait une heureuse issue; mais s'il en était autrement, et qu'il fallût vous séparer du prince, vous ne le pourriez pas? — Pour un court pélerinage, répliqua la vierge, je crois que j'en aurais le courage, mais pour toujours, toujours.... » Elle secoua la tête, leva les yeux au ciel, et répandit un déluge de pleurs. A cet instant la porte s'ouvrit, et un page annonça le roi et l'archevêque de Tyr; Mathilde, éperdue, se leva pour fuir, se sentant également faible contre l'excès de félicité ou d'infortune dont sa destinée allait se composer; mais avant qu'elle eût eu le temps de faire un pas, Richard parut, suivi du pieux Guillaume; et aussitôt, renfermant son émotion, elle les salua en baissant les yeux, et s'assit en silence, sans oser même chercher sur la physionomie de l'archevêque ce qu'elle avait à craindre ou à espérer. « Mon père, s'écria la reine, vous nous êtes donc rendu! quel événement a prolongé si longtemps votre absence, et quel heureux destin vous ramène? — J'ai été pris par les Infidèles, répondit l'archevêque d'un ton tranquille et grave : arrêté à Jaffa où commandait Metchoub, par son ordre je fus chargé de chaînes, jeté dans un cachot; et, en dépit de la trève qui suspendait toute hostilité, le vindicatif Metchoub, ne pouvant me pardonner la part qu'il supposait que j'avais eue à la prise de Ptolémaïs, profita de l'autorité suprême qu'il exerçait à Jaffa pour ordonner ma mort. Déjà on en faisait les apprêts; je n'avais plus qu'un jour à vivre; et, soumis, résigné, je le voyais finir sans murmure; car ne pouvais-je pas me dire : J'ai combattu, j'ai rempli ma carrière, et j'ai gardé la foi. Mais au milieu de la nuit que je regardais comme la dernière, j'entends briser les portes de ma prison; je crois qu'on veut hâter l'heure de ma mort; je marche au-devant d'elle..... qu'aperçois-je! un guerrier qui vole à mon secours, qui brise ma chaîne; un libérateur.....! » A ce mot, la vierge laisse échapper un cri de reconnaissance et de joie. « Et ce libérateur, quel était-il? » demanda vivement Richard. Le cœur de la princesse venait de le deviner; c'était Malek Adhel en effet qui avait rendu à Guillaume la liberté et la vie. « Je ne sais, ajouta l'archevêque, par quel miracle de la Providence il a été conduit vers moi quand tout concourait à le retenir ici; il a constamment refusé de s'expliquer là-dessus. — Cette conduite renferme d'étranges

mystères, repartit Richard d'un air mécontent; et il est assez difficile d'imaginer comment Malek Adhel a été conduit vers vous si à propos, quand il n'y avait ici que ma sœur et la reine qui connussent le motif de votre absence. — Ce sont des mystères, il est vrai, répondit l'archevêque, mais des mystères de vertu, de générosité, que je me garderai d'approfondir par respect pour la main qui ne veut verser ses bienfaits qu'en se cachant. — Mon père, repartit Richard d'un ton vif et emporté, vous êtes singulièrement prévenu en faveur de Malek Adhel; tout ce qu'il fait, tout ce qui se rapporte à lui, est toujours excusé ou approuvé par vous, et je ne sais s'il n'y a pas lieu de craindre que cette prévention n'altère un peu l'intégrité de votre opinion dans le jugement qu'on va prononcer. — Sire, répliqua l'archevêque, je ne prétends point le nier : Malek Adhel m'est cher, j'ai conçu pour lui une affection vraiment paternelle; ses vertus m'en feraient une loi, quand la reconnaissance ne m'en ferait pas un devoir; je dirai au conseil des évêques, comme je le dis ici, tout le bien que je pense de ce grand prince. Pourquoi le cacherais-je? est-il nécessaire d'être injuste pour soutenir les droits de la religion, et le cœur le plus équitable n'est-il pas celui qui les connaît le mieux? Il ne m'est pas permis de communiquer à votre majesté mes pensées et mes projets; mais j'ose croire que l'œil perçant de celui à qui rien n'échappe, sera content de leur pureté. » Richard répondit avec un peu de confusion, qu'il était loin d'avoir soupçonné sa droiture. « Et quand vous l'auriez fait, sire, repartit Guillaume, aurais-je le droit de m'en plaindre? Je suis homme, tout homme est fragile; partout où il passe, la faiblesse et l'imperfection montrent qu'il a passé; et puisqu'il est sujet à l'erreur, il doit être soumis au soupçon. — O vénérable saint! s'écria la vierge dans l'enthousiasme de son cœur, vous seul êtes comme l'agneau sans tache, au-dessus de la corruption comme des cen-

ment. » Le roi l'examine avec surprise et tombe dans la rêverie; Bérengère debout garde le silence comme eux; mais une rumeur sourde vient de se faire entendre; un page accourt, ouvre la porte, et dit : « Sire, le prince Malek Adhel s'est présenté chez la princesse d'Angleterre; il demande à la voir; le roi de Jérusalem s'y oppose, et jure qu'il n'entrera pas sans un ordre exprès de votre majesté. Le prince, furieux, a tiré l'épée; Lusignan l'a imité, et leur sang va couler si votre majesté ne vient apaiser cette terrible querelle. » A ces mots, Richard regarde sa sœur; elle n'était plus la même : son visage pâle s'était animé d'une vive rougeur, et sa main, qu'il tenait encore, était devenue brûlante. « Etrange créature! dit-il en se levant, comment aurait-on soupçonné qu'un extérieur si timide et si doux cachât tant de passions ? Madame, continua-t-il en s'adressant à la reine, faites retirer cette jeune fille, elle n'est pas en état d'être vue. » A peine fut-il sorti, que Mathilde se leva. « Le roi a raison, dit-elle, je ne suis pas en état d'être vue; aucun regard humain ne doit tomber sur moi; aucun ne peut m'apporter de soulagement, de secours, ni de force. — Passez dans l'alcôve de mon oratoire, lui dit la reine, vous y trouverez le consolateur que votre cœur appelle; et même à travers les rideaux qui le séparent de cette pièce, vous pourrez entendre, sans être vue, tout ce qui se passera ici. » Mathilde se hâta d'y aller. Les voix confuses de plusieurs personnes, parmi lesquelles elle distinguait celles de Malek Adhel et de Lusignan, précipitèrent encore davantage sa fuite. En entrant dans l'alcôve de l'oratoire, elle se prosterna devant l'image du Christ mourant, et répéta à plusieurs reprises, et d'un cœur fervent, ces paroles écrites au-dessous : *Mon père, s'il est possible, que cette coupe passe loin de moi; cependant non pas ce que je veux, mais ce que tu veux.* Mais bientôt ces paroles, quoique si bien assorties à sa situation, moururent sur ses lèvres, et elle n'eut plus d'attention ni de pensée que pour ce qui se disait auprès d'elle.

CHAPITRE XLII.

Bérengère dérangea son siége et s'assit contre le rideau qui cachait la princesse, afin qu'elle pût mieux entendre tout ce qu'on allait décider sur son sort; Malek Adhel s'avança le premier vers la reine, et, d'une voix émue, la conjura d'être en ce jour sa protectrice, son sauveur, de le délivrer d'une insupportable peine qui pesait sur son cœur depuis que le jour avait commencé à paraître : ce jour si important pour lui, destiné à être le plus beau de sa vie, était né au milieu des plus funèbres présages : « Il me semblait, disait-il, que l'illustre Mathilde avait disparu de dessus la terre; je la demandais à tout l'univers; l'affreux silence de la mort me répondait seul. Ah! madame, qu'est-elle devenue? apprenez-moi quelle main jalouse me l'a ravie? » Bérengère, qui ne le comprenait pas, lui répondit avec un peu de surprise qu'il n'était arrivé rien de fâcheux à la princesse. Malek Adhel ne le pouvait croire; il se fit répéter souvent qu'elle était libre, et qu'aucun accident n'avait altéré sa santé. Autant de fois qu'il questionna la reine à cet égard, autant de fois elle lui répondit avec la même complaisance; à la fin, quand il fut bien convaincu que ses craintes n'avaient aucun fondement, il s'écria avec beaucoup de trouble, que maintenant il ne lui demandait plus rien, qu'il était content et tranquille; et il s'assit auprès d'elle, plus agité et plus malheureux qu'auparavant. « Vous conviendrez, sire, s'écria alors Lusignan en s'adressant à Richard, que si quelque chose pouvait ajouter à la haute réputation de bonté que la reine d'Angleterre s'est acquise, ce serait la condescendance qu'elle vient de mettre à répondre à de si extraordinaires questions. » Pendant qu'il parlait, Richard observait Malek Adhel, assis à la même place où il venait de voir sa sœur un moment auparavant. Pâle, immobile

comme elle, absorbé de même par une seule idée qui l'empêchait de voir et d'entendre; et frappé d'une ressemblance si marquée, il ne put s'empêcher de s'écrier: « Non, je ne vis jamais un pareil amour! » Cette exclamation fit tressaillir tous ceux qui l'entendirent, et Mathilde ne perdait pas un mot de ce qu'on disait. Lusignan, d'un air froid et offensé, demanda au roi de quel amour il voulait parler. « Ah! mon frère, repartit Richard en lui serrant la main, je l'avoue, j'aurais été touché sans vous. — Eternel, s'écria doucement Mathilde derrière le rideau, et en se souvenant seulement alors que Dieu était devant elle, le cœur des rois est dans vos mains, et si vous le vouliez, Richard prendrait pour Malek Adhel les sentiments qu'il a pour Lusignan. — Sire, reprit gravement le roi de Jérusalem, je vois bien que je ne dois plus fonder mes espérances que sur la justice et la religion du conseil. — Et ma justice, et ma religion, et mes serments surtout, repartit Richard avec colère, vous les comptez donc pour rien! » Lusignan, satisfait de l'avoir blessé, s'écria avec un feint emportement : « Eh que m'importe que les serments de votre majesté soient inviolables, si ce n'est plus son amitié qui les tient. — Mon frère, s'écria Richard, voici la première parole de mécontentement qui se soit dite entre nous; jurons que ce sera la dernière. » A ces mots, Lusignan se jeta dans les bras du roi, et tandis qu'ils se tenaient embrassés, Bérengère se pencha vers Malek Adhel, et lui dit doucement qu'elle accepterait bien des jours d'esclavage pour le voir en cet instant à la place de Lusignan. — Hélas! répliqua-t-il, hier encore, j'aurais envié de si vifs témoignages d'affection, mais aujourd'hui, je n'ai de place dans mon âme que pour un seul désir : voir Mathilde un moment, lui dire un mot.... — Dites-le-moi, interrompit la reine, je vous assure qu'il ne sera pas perdu pour elle. — Non, Madame, répondit Malek Adhel, elle seule doit l'entendre. » Bérengère ayant regardé si son époux ne l'observait pas, fit un geste de
la main, pour désigner le ridea
séparait de l'alcôve de l'oratoire
tant très-bas et très-vite : « Eh
vais me reculer, et elle seule vo
dra. » Il la comprit, et son co
saillit d'espérance et de joie : il j
reine un regard d'une telle g
qu'il lui sembla que c'était ain
avait dû le regarder, le jour o
consenti à la rendre à son épou
venir vint apaiser à l'instant l'
remords que lui causait sa dés
aux ordres de Richard; car si l
sion conjugale est un devoir
l'est-il pas aussi celui qui c
d'acquitter les dettes de la re
sance?

Maintenant Malek Adhel ne
pas sa place pour le trône de Phili
guste, ni pour aucun autre de l'
Il penche sa tête du côté de l'alc
meure longtemps *en silence*; et
que les deux *rois, le croyant*
dans une profonde *rêverie*, s'ent
nent entre eux, en marchant à
pas dans l'appartement, Malek
saisit l'instant où ils sont le pl
gnés, pour proférer bien bas le
suivants : « Mathilde, entend
ma douleur? prêtez-vous l'oreil
prière? » Aussitôt il crut disti
mouvement de la main qui agit
deau; mais comme alors les d
étaient revenus vers lui, il se
cacha dans ses deux mains les
espérances qui brillaient sur so
A peine furent-ils éloignés de n
qu'il ajouta : « Je vous ai atte
vain, ce matin; et cependant, q
était important de nous voir! ca
n'êtes plus à temps de parler à
vêque, nous sommes perdus
mais. — Mon Dieu! s'écria
dans une silencieuse oraison, e
chirant le cœur pour vous obéir
je commis une faute, et m'en p
vous? — Sans doute, dit Richar
vrant une croisée qui donnait
grande place des Hospitaliers, o
nait l'assemblée des évêques; san
le conseil est fini : voici tous les

[redacted]

et à leur tête le légat et l'archevêque de Tyr, qui s'avançaient de ce côté-ci pour nous instruire du résultat de leur conférence. — Voilà donc mon sort décidé! s'écria Lusignan. — Et le mien aussi, interrompit Malek Adhel. » Les mêmes mots, répétés par Mathilde, furent mourir dans le sein du Dieu qu'elle invoquait. Le légat et l'archevêque entrèrent. « Sire, dit le premier en s'adressant au roi d'Angleterre, hier au soir le conseil penchait pour donner un époux musulman à votre auguste sœur, et telle eût été notre décision si on ne nous eût pas forcés de la suspendre : aujourd'hui l'éloquente et profonde sagesse de Guillaume a changé toutes les opinions, et nous avons prononcé un refus absolu, à moins que, sous trois jours, Malek Adhel n'ait consenti à recevoir le baptême et à jurer de ne plus porter les armes contre nous. — Je jure à l'heure même qu'il n'en sera rien, s'écria vivement le prince; croit-on que j'aie besoin de trois jours pour me décider à ne pas commettre une perfidie! — En serait-ce une de ne point porter les armes contre nous? s'écria l'archevêque de Tyr; les Chrétiens ne vous demandent que cela. — Ainsi, interrompit vivement Richard, vous refusez donc ma sœur aux conditions qui vous sont offertes? — Je refuse seulement de trahir l'amitié de Saladin, répliqua le prince; et cette beauté illustre qui réunit toutes les perfections, ne devrait pas être le prix d'une action si lâche. Moi, j'accepterais de si honteuses propositions! non, jamais; et les flots qui battent ce rivage s'uniront à la mer du désert avant que je lève une main sacrilége contre mon pays et mon frère. » Il se rassit, hors d'état de continuer, et dans une inexprimable agitation. « Respectable pontife, dit alors Lusignan à Guillaume, combien vous êtes élevé au-dessus du reste des hommes, et qu'ils sont indignes de pénétrer l'étonnante droiture de votre cœur! C'est donc à vous que je dois la vie, vous dont j'osais redouter l'influence sur l'esprit du conseil. — Sire, reprit Guillaume avec une tristesse grave, ici je n'ai servi aucune créature; je n'ai écouté aucun intérêt; le zèle de la religion a seul ouvert ma bouche; dans cette grande cause je n'ai vu que Dieu et ses droits, je n'ai dû voir que cela. — J'avoue qu'hier mon opinion était contraire à celle de l'archevêque, dit le légat; et, en agissant ainsi, je croyais me conformer aux dispositions de sa sainteté apostolique, car je savais combien les lettres écrites par Malek Adhel à Clément et à Alexandre III, lui avaient rendu le saint Siége favorable. » Tandis qu'il continuait son discours, Malek Adhel, occupé d'un intérêt plus pressant, reprit son attitude méditative, et profitant du bruit qui se faisait autour de lui pour exprimer, sans être entendu, les nœuds auxquels il attachait sa vie, il se pencha vers le rideau et dit : « Mathilde, te souviens-tu du serment que tu fis au désert? hors le sacrifice de ton innocence et de ta foi, tu t'engageas à ne m'en refuser aucun; le moment est arrivé d'acquitter ta promesse; demain, il faut nous voir dans le tombeau de Montmorency; en ce moment je cours m'y ensevelir, j'y reste jusqu'à ce que tu y viennes; si tu n'y viens pas, j'y resterai encore; et un jour, auprès des cendres d'un héros, on trouvera celles de Malek Adhel. » La tremblante Mathilde se traîne sur ses genoux contre le rideau, elle y appuie son visage, le prince a cru distinguer son souffle. Il lui dit encore : « Mathilde, me laisseras-tu mourir, et violeras-tu ton serment? — Non, » répond-elle, d'une voix si faible qu'il n'y avait que le cœur de Malek Adhel qui pût être sûr qu'elle avait parlé. Il allait la bénir sans doute, lorsqu'il aperçut Guillaume qui s'avançait vers lui; il se tut. L'archevêque s'arrêta devant la reine, et lui dit : « Où est la princesse, Madame? on assure qu'elle est chez vous; ne puis-je pas y entrer? J'ai besoin de la voir, de lui parler, et de disposer son angélique piété à m'entendre. — Mon père, reprit Bérengère, attendez quelques instants; pourquoi vous hâter ainsi? pourquoi arracher ma sœur au bien dont elle jouit encore? il

doit, hélas! si peu durer. — Quand j'expliquerai mes motifs à la princesse, répliqua Guillaume, je prierai votre majesté de vouloir bien les entendre, elle verra si l'intérêt, si la pureté de la religion permettaient d'accepter l'alliance qui nous était proposée; elle verra si ce n'était pas tenter la faiblesse d'une jeune fille, que de lui donner un époux musulman; si ce n'était pas l'exposer à chanceler un jour dans la vraie foi, et nous rendre par là tous responsables de son sort éternel. — Non, mon père, vous n'auriez pas dû le craindre, repartit Malek Adhel; vous saviez quelles avaient été mes promesses : mais votre inflexible zèle n'a pas pu se résoudre à plier. — Le zèle dont Dieu est l'objet ne peut pas plier, s'écria l'archevêque; et quand c'est pour lui que l'on combat, quoi qu'il en coûte, il faut savoir vaincre. Mon fils, on n'est point Chrétien quand on craint de se montrer tel; on n'est point Chrétien quand l'opinion des hommes, les intérêts humains, et les amitiés de la terre, peuvent être préférés au ciel. » Malek Adhel reprit très-bas, et en penchant la tête de manière à ce que Mathilde pût l'entendre : « Mon père, vous m'avez fait plus de mal aujourd'hui que tous les hommes réunis ne pourraient m'en faire, et cependant il n'en est aucun que j'estime autant que vous, et j'espère que nous ne quitterons pas le monde l'un et l'autre sans être réconciliés. » Alors il s'avança vers Richard, et lui dit avec un peu de fierté : « Sire, je suis doublement malheureux, et par le jugement qu'on vient de rendre, et par la joie qu'il paraît vous causer. Il me semble que, si vous aviez donné quelques regrets à ce qui fait ma tristesse, elle m'en eût été moins amère; mais je vois trop qu'ici tout est conjuré contre moi, et que c'est ailleurs que je dois placer mes espérances... Je vous quitte, sire, je vais rejoindre mon frère et lui apprendre la réponse de vos évêques; je prévois qu'à cette nouvelle il va recommencer la guerre, plus sanglante, plus meurtrière que jamais, à moins que quelque événement aussi heureux qu'imprévu ne vienne détourner cette calamité. »

Tous les témoins furent étonnés de la modération de Malek Adhel, et du calme de sa douleur. Lusignan crut démêler un sens caché et mystérieux dans quelques-unes de ses paroles; il soupçonna qu'avant de s'éloigner, peut-être trouverait-il quelques moyens d'écrire à Mathilde, et de la mettre de son parti. Pour renverser ce projet, il résolut de ne pas perdre le prince de vue; et, sous prétexte de lui faire honneur, il proposa aux plus illustres chefs des Croisés de l'accompagner jusques aux dernières barrières du camp. Richard saisit avec plaisir l'occasion de rendre cette espèce d'hommage à un prince qu'il estimait; et, en le conduisant, il s'exprima avec beaucoup de courtoisie sur le prix qu'il aurait attaché à son alliance, si la différence de religion, et surtout la foi de ses premiers serments, ne lui avaient pas fait un devoir de la repousser. Malek Adhel, certain au fond de son âme que cette alliance aurait lieu, se montra très touché de la bienveillance du roi, et ils se séparèrent avec toutes les marques de la cordialité et de l'affection.

A peine le prince fut-il arrivé sous les tentes de Saladin, qu'il le prit à part, et lui dit : « Sais-tu à quelles conditions les Chrétiens consentent à me donner la sœur de Richard? — A celles que j'ai proposées, sans doute, repartit le Sultan. — Non, ils les ont refusées; et, à moins que je n'embrasse leur culte et que je n'abandonne ton parti, ils ne m'accorderont point celle que j'aime. — Eh bien! tu as renoncé à elle, j'en suis sûr? s'écria Saladin. — Non, je n'y ai pas renoncé, répondit son frère. — Que dis-tu, Malek Adhel? reprit le sultan étonné; un lâche amour ferait de toi un perfide, et c'est un ennemi que j'aurais devant mes yeux! — Ne prononce point de semblables paroles, interrompit le prince; elles souilleraient tes lèvres, et tu sais bien que ton cœur les dément. Je suis ton frère, Saladin, comment veux-tu que je puisse être jamais

ton ennemi? Ecoute, il n'y a plus à délibérer; le refus des Chrétiens est irrévocable : tu vas partir, sans doute; moi, je ne pars pas avec toi, je reste ici : ne crains point que les Chrétiens, en me surprenant sur leurs terres après la rupture de la trêve, me traitent en ennemi; j'ai dans ces lieux un asile sacré, dont je ne puis te dire le secret, mais où les Chrétiens ne viendront pas me chercher. Cependant, je ne tarderai pas à te rejoindre; attends-moi à Césarée, je ne te demande pas plus de trois jours pour t'y amener mon épouse. — Ton épouse! s'écria Saladin avec le plus profond étonnement, la princesse d'Angleterre? — Elle-même; son cœur m'appartient, ses serments sont à moi, je suis sûr qu'elle ne les trahira pas. Il n'y a plus d'obstacle qui puisse m'arrêter, et je te réponds du succès de mon entreprise : emmène tous tes guerriers, ils me seraient inutiles; Kaled restera seul avec moi; je connais son dévouement et son courage: c'est tout ce qu'il me faut. — Intrépide guerrier, ta confiance m'en inspire, lui dit le sultan; qui n'a peur de rien, doit triompher de tout : va donc faire ta destinée; hâte-toi d'amener à ma cour la reine de Jérusalem : heureux le jour où je pourrai la saluer de ce nom, et poser sur sa tête la couronne que je te cède! — Et voilà l'homme qu'on me proposait d'abandonner! » s'écria Malek Adhel en se jetant dans les bras de son frère. Le sultan l'y tint longtemps embrassé, et ensuite ils se séparèrent. Saladin reprit, avec son nombreux cortége, la route de Césarée; et Malek Adhel, accompagné du fidèle Kaled, s'avança avec lui vers le bord de la mer, dans un endroit où d'âpres rochers formaient un profond enfoncement. Ce fut dans ces sombres cavités qu'il fit cacher son ami. Il laissa paître sur la montagne voisine deux chevaux arabes qui, ayant été nourris de sa propre main, obéissaient à ses gestes et accouraient à sa voix; ensuite il revint s'enfermer dans le tombeau de Montmorency, et là, sa grande âme, abattue par le poids des douleurs et les tourments de la passion, ne se sentit plus la force de vivre sans bonheur : en face du héros mort pour Mathilde, il jura de mourir aussi pour elle, et d'ensevelir à jamais ses malheurs et son amour dans cet asile du trépas, à moins qu'elle ne vînt elle-même l'en arracher.

CHAPITRE XLIII.

A peine la princesse eut-elle entendu que Malek Adhel venait de s'éloigner, qu'elle quitta aussitôt l'alcôve de l'oratoire pour aller attendre l'archevêque dans le cabinet de la reine. Là, elle chercha à se recueillir : mais il lui fut impossible de pouvoir le faire : l'amertume, la confusion, l'effroi, se répandaient sur toutes ses pensées; des devoirs entièrement contradictoires lui demandaient impérieusement la même obéissance. D'un côté, Malek Adhel qui jure de mourir sur le cercueil de Montmorency, si elle ne vient l'y trouver; de l'autre, le scandale d'un rendez-vous secret avec un Musulman que toute l'Eglise vient de lui défendre d'aimer; d'un côté, ce serment solennel prononcé au désert, que le prince vient de lui rappeler, qu'elle ne peut violer sans perfidie; de l'autre, la religion menaçante qui réclame de plus saints serments, et la dégage, par son autorité suprême, de tous ceux qui lui seraient contraires. Que fera Mathilde dans cette situation? consultera-t-elle l'archevêque? Mais s'il lui défendait d'aller arracher Malek Adhel à la mort, elle sent bien qu'elle n'obéirait pas; et alors ne vaut-il pas mieux ne le pas consulter? Oh! que cet avenir qui se présente devant elle lui paraît rempli d'abîmes! partout des fautes ou des douleurs; nulle part le bonheur ni la paix : enfin il est tel, ce redoutable avenir, que, devant lui, le terrible présent s'efface et s'anéantit. Occupée de ce qu'elle prévoit, ce qu'elle éprouve n'est plus rien; et les événements qui l'attendent captivent si fortement toutes les puissances de son âme, que celui qui vient de la séparer de Malek Adhel ne peut obtenir d'elle

une seule pensée. Etrange preuve de l'étroite limite de nos facultés! une violente peine entre dans notre âme, elle la désorganise, la déchire, y porte des douleurs de mort : mais voici qu'une peine plus violente encore y pénètre à son tour; aussitôt l'autre est oubliée, elle demeure et n'est plus sentie; elle est dans l'âme comme si elle n'y était pas. C'est ainsi que Mathilde, il y a quelques heures, était prête à succomber sous la crainte du malheur qu'elle redoutait; alors c'était tout, c'était la mort, c'était plus encore. Eh bien! il la frappe, et elle ne le sent plus! Cette horrible confusion de douleurs ne faisait que croître à chaque minute; elle répandait dans les regards de la princesse une sorte d'égarement qui fit frémir l'archevêque lorsqu'il se rendit auprès d'elle; il s'assit à son côté, lui prit la main, et resta un moment sans parole, car il souffrait beaucoup, et, en ce jour, son devoir lui avait été pénible à remplir. A la fin, avec une voix pleine d'onction et des regards d'une tendre pitié, il lui dit : « Ma fille, êtes-vous en état de m'entendre? — Mon père, je le suis, répondit-elle, les yeux fermés et le corps immobile. — Ma fille, il faut accepter ce calice d'amertume que Dieu vous envoie; il faut l'accepter avec résignation et même avec reconnaissance, car de si grandes épreuves ne sont le partage que de peu d'élus, et Dieu n'appelle pas toutes ses créatures à la gloire de lui faire de si grands sacrifices. — Mon père, reprit la vierge, il a reçu celui de mon bonheur, et je n'en murmure point; mais, si ma soumission lui plaît, qu'il accepte donc aussi le sacrifice de ma vie. — Non, mon enfant, il ne vous a demandé que votre bonheur, et il vous a laissé la vie, afin que vous sentiez, que vous renouveliez chaque jour votre sacrifice, et que vous n'en murmuriez jamais; il n'y a qu'une telle vertu qui puisse nous mériter une récompense sans fin, mais peut-être en est-elle digne. Ecoutez-moi, …a chère fille, je vous dois compte des …ifs qui m'ont déterminé, je vous dois …e des efforts que j'ai faits pour gagner Malek Adhel à la foi du Christ, et de leur inutilité..... — Et ce malheur, ce terrible malheur, interrompit vivement Mathilde, en jetant au ciel un regard de reproche, faut-il aussi s'y résigner? — Dans le cours de ma longue vie, reprit Guillaume avec un ton de patience et de douceur, j'ai vu bien des événements, bien des désastres, des calamités sans nombre, et d'effroyables infortunes; mais je n'ai pas connu une seule situation où il fût permis de ne pas se résigner à la volonté de Dieu. — Mais, mon père, répliqua la princesse avec un grand trouble, est-ce tout que de savoir se résigner? n'est-il pas des situations où il faut savoir faire plus? n'est-il pas des moments où Dieu et la conscience ont comme cessé d'être d'accord, et où cette lumière, qu'il nous donna pour le connaître, semble nous défendre de lui obéir? — Peut-être en est-il, ma fille, reprit Guillaume en la regardant avec une compassion mêlée de tristesse : mais comment pouvez-vous le savoir? un si criminel aveuglement ne fut jamais que la suite des grandes fautes, et la plus terrible punition que Dieu pût leur infliger. — Mon Dieu! je suis donc bien coupable? s'écria la vierge en se frappant la poitrine.... Hélas! que me reste-t-il à perdre, quand j'ai perdu la vue de Dieu, et que mon oreille n'entend plus la voix de sa justice? » Elle allait s'expliquer davantage, et laisser couler le torrent de ses douleurs, lorsque la reine se présenta. Aussitôt ses aveux rentrèrent en entier dans son âme; ils étaient au-dessus de la portée des secours de l'amitié, car le ciel, en nous la donnant, cette amitié, le plus pur, le plus doux de ses biens, ne voulut pas qu'elle suffit à tout sur la terre, et il se réserva le remède de nos plus cuisantes douleurs, afin de nous apprendre que, possédant en lui quelque chose de plus parfait que l'amitié, il pouvait encore nous consoler quand elle ne le pouvait plus.

« Mon père, dit la reine en entrant, je viens, ainsi que vous me l'avez permis, pour entendre le récit que vous

allez faire à ma sœur, et les explications que vous allez lui donner. » Si le pieux Guillaume avait été capable d'un sentiment d'impatience ou d'irritation, il l'eût éprouvé en ce moment; car il sentait bien l'importance de l'aveu qu'il venait de perdre, et la difficulté qu'il trouverait peut-être à l'obtenir une seconde fois du cœur de Mathilde. Cependant, habitué comme il l'était à voir dans le cours des moindres événements un ordre de la Providence, il se soumit à celui-ci, et crut même que si Dieu avait permis que cette confession fût interrompue, c'était parce qu'il réservait un moment plus favorable pour la finir. Bérengère se plaça auprès de la princesse, et, après un moment de silence, l'archevêque prit la parole, et leur dit :

« En partant de Ptolémaïs, je me rendis en droiture à Césarée. Le prince n'y était point; je l'appris de quelques officiers subalternes, dont aucun ne me connaissait. Ils me prirent pour un pèlerin qui profitait de la trève afin de parcourir la Syrie, et me dirent que Malek Adhel était allé visiter Ascalon et Jaffa. Je le suivis à Ascalon, il n'y était plus; je le suivis à Jaffa, il n'y avait point paru. Là, je perdis ses traces, et je fus reconnu par Metchoub, qui se saisit de ma personne, et prononça l'arrêt de ma mort, ainsi que je vous l'ai dit ce matin. Je vous ai dit encore par quel miraculeux hasard Malek Adhel vint me délivrer le jour même où j'allais périr; ce n'était pas la première fois qu'il me rendait la liberté et me sauvait la vie : déjà à Damas, en Egypte, comme à Jaffa, sans lui j'aurais gémi dans les fers ou expiré dans les tourments. Ce prince généreux semble avoir été jeté au milieu de ma destinée pour me préserver de tous les dangers, et m'apprendre par là, sans doute, que mon premier devoir est de dévouer ma vie à son salut. Mais le moment du succès n'est pas venu encore : peut-être Dieu veut-il qu'une si sainte conversion ait d'autres motifs qu'un amour humain, et peut-être n'acceptera-t-il le retour de cette âme, que quand il en sera l'unique motif. Quoi qu'il en soit, ma fille, vous devez être bien sûre que je n'avais pas besoin des nouvelles obligations que je venais de contracter, pour soutenir dignement les intérêts de la foi; mais, je l'avoue, la reconnaissance échauffait encore l'ardeur de mon zèle, et je ne sais si, tout indigne serviteur de Dieu que je suis, il ne daignait pas m'animer quelquefois de son esprit lorsque je parlais à Malek Adhel. Jamais ma langue ne retrouvera de semblables paroles ni de pareilles expressions; je l'ai vu ébranlé quand je lui ai peint les miracles de cette religion toute-puissante, qui, prêchée dans son origine par douze pauvres pêcheurs, s'est étendue sur tout l'univers, a soumis les philosophes en leur montrant la vanité de leur science, et les Césars en leur ôtant leur divinité; de cette religion qui a peuplé les cours et les déserts d'hommes si généreux, de vierges si pures, de martyrs si héroïques, et a révélé au monde des vertus inconnues à l'antiquité. Ah! c'est alors surtout que le cœur de Malek Adhel s'est ému; il n'a pu connaître, sans l'adorer, cette loi qui nous dit : *Aimez vos ennemis, faites du bien à ceux qui vous haïssent, priez pour ceux qui vous outragent et vous persécutent* [1]. De si divins préceptes n'appartiennent qu'aux Chrétiens, et de si touchantes paroles n'ont pu sortir que de la bouche d'un Dieu. Malek Adhel l'a bien senti; il a senti que la charité et l'amour n'étaient qu'en nous, et que la charité et l'amour faisaient plus d'heureux et de justes, que toutes ces sectes orgueilleuses dont les vains et pompeux discours touchent bien moins que ce seul mot : *Si ton frère a péché sept fois le jour contre toi, et que sept fois le jour il revienne à toi, disant je me repens, pardonne-lui.* Enfin, il a senti, ce grand prince, que c'était dans la religion, qui développe en nous le plus de vertus, que devait se trouver la vérité. — O mon père, s'écria Mathilde, s'il l'a senti, j'oublie mes larmes et

[1] Matthieu, ch. v, v. 44.

mes douleurs; et si Malek Adhel est Chrétien, quel que soit notre sort sur la terre, je puis être heureuse. — Hélas! ma fille, qu'est-ce que la persuasion sans les œuvres? plus Malek Adhel est éclairé, plus il est coupable; et je ne sais où sera le pardon de celui qui, ayant vu la lumière, a pourtant refusé de la suivre. Que n'ai-je pas fait pour le gagner à Dieu! peut-être, dans l'ardeur qui m'entraînait, ai-je outrepassé les bornes de mon ministère, et ai-je promis ce que le ciel n'aurait pas ratifié; mais, enfin, je consentais à ce qu'il ne combattît point contre son pays, ma fille; je me suis mis à ses pieds, j'ai arrosé ses mains de mes larmes pour qu'il reconnût hautement le nom de l'Eternel: il ne l'a point voulu : il lui semblait que prendre le nom de Chrétien, était prendre le nom d'ennemi de Saladin; cependant il promettait de vous laisser l'entière liberté de votre culte, et d'adorer en secret le même Dieu que vous. Mais, s'il l'eût adoré en effet, aurait-il craint de le dire au monde? et aurait-il été arrêté par la simple frayeur d'offenser son frère? et puisqu'il ne l'adorait point, devais-je, sur la foi d'une vaine promesse, consentir à ce qu'un Infidèle régnât paisiblement à Jérusalem! devais-je engager les Chrétiens à remettre entre ses mains cette Ptolémaïs conquise au prix de tant de sang, et, en vous liant à lui, vous exposer, ma fille, à d'effroyables dangers? car, une fois unie à ce Sarrazin, aveuglée par ses vertus, séduite par votre amour, obligée de lui obéir, quel eût été votre sort? Avez-vous la présomption de croire que, lorsqu'au milieu des plus saints exemples, il est si difficile de garder la pureté de la foi, vous lui seriez demeurée fidèle dans une situation où succomberait la vertu des saints, et même celle des anges? Et que seriez-vous devenue, si un jour Malek Adhel, subjugué par l'ascendant de Saladin, ascendant bien terrible assurément, puisqu'il a pu l'empêcher d'adopter les lumières qui l'ont touché, et de recevoir votre main qu'il désire avec tant d'ardeur; si un jour, dis-je, entraîné par le sultan, il avait recommencé à persécuter les Chrétiens et à verser le sang de vos frères...., quel parti auriez-vous pris entre votre époux et votre Dieu? — Mon père, répondit Mathilde, d'une voix faible et gémissante, c'en est assez; j'étais sûre que vous ne me permettriez pas de donner mes vœux à un Musulman, et j'ose vous répondre, ajouta-t-elle en mettant la main sur son cœur, que, si j'eusse été seule maîtresse, j'aurais prononcé comme vous. — Si telle est votre vertu, répliqua l'archevêque avec attendrissement, s'il y a dans votre âme la force nécessaire pour de si héroïques résolutions, pourquoi ce zèle ne vous soutient-il pas, et comment paraissez-vous si abattue? » En effet, la princesse venait de se renverser sur le dos de son siége : épuisée par les émotions, les douleurs, les combats dont la *religion* et l'*amour*, le *présent* et *l'avenir*, avaient rempli son cœur, elle sentait la vie prête à lui échapper, et éprouvait comme une sorte de joie confuse de ce que la mort allait la délivrer des incertitudes de sa situation.

Elle demeura plusieurs heures dans cet état d'affaissement, où sa seule souffrance était de sentir que tout n'était pas fini encore. Cependant des soins aussi cruels que tendres la rendirent ensuite à toute la vivacité de ses angoisses, et en retrouvant la vie, il fallut bien retrouver avec elle le souvenir de ses serments, et l'impossibilité d'y manquer, et la honte de les tenir.

Quand les premières ombres de la nuit commencent à tomber sur la terre, Mathilde rentre dans son appartement; sa volonté est fixée, et ses desseins, arrêtés: elle est résolue à aller le lendemain au tombeau où Malek Adhel l'attend, mais elle l'est aussi à confier cette démarche à l'archevêque; elle n'a point voulu s'expliquer devant la reine, mais le soir même elle veut revoir Guillaume et lui ouvrir tout son cœur; elle le fait avertir, il ne vient point, et elle commence à craindre d'avoir à se décider sans lui; elle attend

encore, elle ne veut point qu'on ferme son appartement; à la fin elle entend quelqu'un, elle ouvre sa porte : ce n'est point l'archevêque, mais Richard qui se présente. « Ma sœur, lui dit-il, je suis content de vous; cette journée a été orageuse, mais grâce à la force que vous tenez du ciel, vous avez fait un grand sacrifice; grâce à elle, vous ferez plus encore; et c'est pour vous montrer ce qu'il vous reste à faire que je suis venu vous entretenir. Ma sœur, il ne s'agit plus maintenant de vous soumettre à Dieu, mais de le servir. La guerre va recommencer; Saladin, furieux de notre refus, va tomber sur nous de toute la force de ses armes; Malek Adhel, plus furieux encore, lui prêtera son bras invincible. L'espérance d'arriver jusqu'à vous accroîtra sa valeur; il ne faut donc pas lui laisser d'espérance; mais ce qu'il faut surtout, c'est donner un nouveau zèle à nos troupes; et vous seule le pouvez faire. Tous nos soldats d'Europe soupirent après leur patrie, et ils commencent à murmurer de tous les dangers qu'ils courent, de toutes les fatigues qu'ils éprouvent pour remettre un Chrétien d'Asie sur le trône de Jérusalem : mais qu'ils aient la certitude d'y placer avec lui une princesse de mon sang, et vous les verrez, remplis d'une ardeur intrépide, courir en héros au-devant des Sarrazins, les repousser, les vaincre, et vous amener triomphante dans ce royaume où naquit l'arbre de la foi, et où, par vos soins, il relèvera sa tête abattue, et étendra ses innombrables rameaux jusques aux dernières limites de l'univers. Ma sœur, vous voyez que pour vous déterminer à l'hymen de Lusignan, le seul intérêt de la religion doit suffire, et je ne fais parler que lui; vous voyez aussi qu'il n'y a pas un moment à perdre, que dans peu de jours, il faut que nous marchions à Césarée, à Jaffa, et à Ascalon, afin de nous ouvrir la route de Jérusalem, et que je ne puis pas vous donner plus de trois jours pour vous préparer aux augustes nœuds que la chrétienté entière vous demande. »

A ces mots, la princesse fit un geste d'effroi; une pâleur mortelle couvrit son visage; elle regarda un moment son frère comme ne pouvant croire ce qu'elle entendait, puis elle baissa les yeux vers la terre, et ne répondit point. Richard lui dit alors : « En gardant un pareil silence, vous m'autorisez sans doute à l'interpréter comme l'exigent la sagesse de mes vues et la loi de votre devoir : peut-être la pudeur de votre sexe ne vous permet-elle pas de prononcer ce consentement, mais, pourvu que vous obéissiez, je serai satisfait. En me montrant comme ami, comme chrétien, je crois vous avoir assez convaincue de la nécessité de votre soumission, pour n'être jamais obligé de me montrer en frère irrité et en roi absolu; vous connaissez cependant quelle puissance je tiens de ces titres, et quels droits ils me donnent sur vous; vous savez aussi que les faiblesses du cœur ne sont pas permises à une fille de votre rang, et que, quand on est assis auprès du trône, les raisons d'état doivent étouffer toutes les secrètes inclinations; enfin, ma sœur, vous n'avez pas oublié sans doute quelles étroites obligations vous ont été imposées par l'extrême condescendance dont j'ai usé envers vous; si vous pouviez ne pas les reconnaître, et différer un jour à m'obéir, vous seriez sans excuse à mes yeux, à ceux du monde, et aux vôtres peut-être. » A ces mots, la princesse rougit, elle regarda son frère avec surprise, et après un assez long silence, elle lui dit d'une voix plus calme et plus ferme qu'il ne s'y attendait : « C'est donc dans trois jours que mon sort doit être fixé; je remercie votre majesté de m'en avoir prévenue, et lui promets que je vais m'y préparer. — Vous êtes vraiment ma sœur, reprit Richard en lui serrant la main, et je reconnais mon sang à votre courage. — Sire, interrompit-elle, dans de pareils instants je dois avoir besoin de recueillement et de solitude : votre majesté ne consentira-t-elle pas à me remettre, pour un jour seulement, la clef du mausolée de Montmorency? c'est près des tombeaux qu'on s'élève au-dessus des fai-

blesses, et qu'on se resout aux grands sacrifices. — La voici, ma sœur, répliqua Richard; mais que ce soit la dernière fois que vous ayiez besoin d'y aller chercher des secours; l'épouse de Lusignan en doit trouver assez dans sa seule vertu. »

Pour arracher le prince à la mort, si Mathilde avait eu un autre moyen que de demander cette clef à Richard, assurément elle l'eût employé; et en la recevant par un artifice, elle allait même hésiter à la prendre, si ce nom d'*épouse de Lusignan* n'avait fait évanouir tous ses scrupules. Richard se leva alors, et lui dit : « Je vous laisse avec vos réflexions, votre piété, et votre sagesse; si vous voulez n'écouter qu'elle, vous en recevrez de meilleurs avis que de la vue de ces monuments de mort qui ne servent qu'à échauffer davantage une imagination beaucoup trop exaltée. » Mathilde s'inclina, et se tut; il ajouta : « et j'espère que vous souffrirez demain sans peine la visite de l'heureux Lusignan. — Demain! s'écria-t-elle, votre majesté m'avait promis trois jours. — C'est dans trois jours en effet que vous formerez avec lui d'indissolubles nœuds, mais en attendant il faut bien que vous écoutiez ses transports et sa joie. Mathilde répondit froidement qu'elle préférait ne pas les entendre, mais que cependant elle recevrait sans murmurer toutes les personnes qu'il jugerait à propos d'amener chez elle. Alors, comme elle crut que son frère allait la quitter et qu'elle était impatiente d'être seule, elle se leva pour le saluer. Il s'aperçut de son désir, il le remarqua en souriant, et au moment de sortir il lui dit encore : « Voyez demain l'archevêque de Tyr, il vous confirmera dans toutes vos bonnes dispositions; il ne donnera pas de meilleures raisons que moi, mais peut-être que son éloquence vous les fera mieux sentir. — Pensez-vous donc, sire, s'écria vivement Mathilde, que l'archevêque approuverait le mariage que votre majesté me propose? — En pouvez-vous douter? répliqua Richard; n'avez-vous pas vu sa conduite aujourd'hui? est-ce lui qui balance quand il s'agit des intérêts de la foi? prévenu comme il était en faveur de Malek Adhel, lui seul pourtant a parlé contre ce prince; et prévenu comme il l'est contre Lusignan, c'est encore lui qui ramènera tous les esprits et vous-même en faveur de ce monarque, et qui vous déterminera à une union qu'il regarde comme indispensable et sacrée, puisqu'elle est utile aux Chrétiens. » Il dit, et s'éloigne. Mathilde reste seule; les dernières paroles de Richard l'ont consternée; elle s'écrie : « Non, l'archevêque n'entrera point ici; non, je n'entendrai aucune parole en faveur de Lusignan.... Affreux hyménée, jamais je n'allumerai tes horribles flambeaux..... Ce n'était donc point assez de m'arracher à Malek Adhel, on veut me livrer à son plus mortel ennemi; et Guillaume approuverait cette tyrannie...! Non, je ne verrai point Guillaume.... je ne veux point qu'il m'*empêche de sauver* Malek Adhel.... En *voulant trop serrer* les liens de mon *esclavage, on les brise*, et demain... Oui, ajouta-t-elle d'une voix ferme, et comme pour répondre à sa conscience, demain j'irai le joindre sans consulter aucun ami, sans qu'aucune force puisse m'en empêcher. » Alors elle appelle Herminie, et lui dit de faire fermer ses portes, de ne laisser entrer personne, pas même l'archevêque de Tyr, et ordonne que le lendemain, au lever de l'aurore, son char soit prêt à la conduire au tombeau de Montmorency. Herminie obéit, et se retire. La princesse se jette sur son lit, à moitié habillée. Elle tombe dans cet état d'affaissement qui n'est ni la veille, ni le sommeil, où l'on ne pense plus quoique l'on souffre encore, et où l'on semble n'avoir gardé de la vie que le sentiment de ses douleurs.

CHAPITRE XLIV.

Aux premiers rayons du jour, Herminie entre chez sa maîtresse, l'avertit que tout est prêt, et que ses gens et son char l'attendent. Mathilde se réveille de son pénible assoupissement. Elle se lève, rappelle ses idées : la première est pour son

, et elle s'arrête; la seconde est
ıymen de Lusignan, et elle part.
ıar roule avec rapidité, il arrive;
;e descend tout éperdue; plus elle
ns l'intérieur de son âme qu'elle
tre ses principes, plus elle se hâte,
crainte qu'ils ne l'arrêtent : elle
a porte, elle entre sans adresser
le prière à Dieu, comme la der-
is qu'elle y vint; ses pas sont pré-
et tremblants, et ses esprits sont
ı tel trouble qu'elle néglige toutes
ions, et oublie en entrant de re-
la porte. Malek Adhel ne pense
le faire; peut-il penser à autre
u'à Mathilde? Il court à elle, il
se ses genoux. « Laisse-moi, dit-
n air égaré, laisse-moi; » mais
ɔeut se soutenir, elle chancelle,
et s'asseoit sur le cercueil. « Mon
lit-elle, ici tout devrait être si
lle; la paix habite avec les tom-
ıh! quand habitera-t-elle dans mon
.. Malek Adhel, pourquoi m'as-tu
ici? que me veux-tu? quelle nou-
uleur ai-je encore à connaître?
ıveau combat me faut-il essuyer?
évoile-moi tes projets, il est temps
m'en instruises, et que tout ceci
— Mathilde, répondit le prince
e surprise mêlée de crainte, je ne
jamais dans un pareil état; jamais
ıxiété ne se peignit dans vos yeux;
e donc qui vous agite? ne pouvez-
trouver un peu de calme pour
dre? — Il me demande ce qui m'a-
prit la princesse, et je suis ici!
is malgré mon frère, mon devoir,
Dieu! et hier toute la chrétienté
non cœur du cœur de l'homme
ne! et, tout sanglant, tout dé hiré
ıit, m'ordonna, quelques heures
de le donner à l'homme que je
Dans trois jours épouser Lusi-
oilà ce que Richard commande,
ciel commande peut-être aussi...!
e horrible, contre laquelle toute
e se soulève....! Mais pour m'en
', que puis-je faire, que venir im-
on secours? moyen honteux qui
era sur mon nom une tache inef-

façable....! Ce n'est pas tout : tu es sur une terre où la mort t'environne; si on te découvre, un rival sanguinaire emploiera tous ses soins pour te perdre, et te perdra peut-être.... Je suis auprès de toi, l'ennemi des miens; toi que ma patrie déteste, toi qui as refusé de reconnaître mon Dieu; j'y suis par ma volonté, j'y reste par ma faiblesse; ma conscience crie, s'indigne, je ne l'entends plus, ou je ne l'entends que pour en être déchirée sans fruit.... Voilà ma position, Malek Adhel, et tu me deman es ce qui m'agite! et tu veux que je retrouve du calme pour t'entendre! — Non, s'écria-t-il avec impétuosité, maintenant ce n'est plus du calme que je te demande, mais de la résolution; ma bien-aimée, ne délibérons plus : le moment est arrivé, tout est prêt, il faut fuir, il faut que demain même tu sois avec moi à la cour de Saladin. — Téméraire, que dis-tu? interrompit la princesse avec effroi. — Ecoute, lui dit-il, je ne te parlerai pas, pour te décider, ni de l'hymen où tu serais peut-être forcée, ni de mon affreux désespoir, ni de ma plus affreuse vengeance; je ne te rappellerai que tes serments : hors le sacrifice de ton innocence, tu me juras de ne m'en refuser aucun; telles furent tes paroles au désert. eh bien! Mathilde, je ne te demande point de me sacrifier ton innocence, mais de te mettre à l'abri de l'autorité de tes tyrans : suis-moi auprès de mon frère; que sa cour soit ton asile : tu y vivras dans un palais réservé pour toi seule; tu t'y déroberas à tous les regards; moi-même je n'y entrerai que quand tu le permettras; tout l'Orient saura que rien n'est égal à mon inviolable respect et à ton angélique pureté; j'imposerai silence à mes désirs, à mes prières; et pour te conjurer de régner avec moi à Jérusalem, j'attendrai que ton frère soit apaisé, et que ton Dieu y consente. Dans cette retraite où tu vivras, tu ne seras entourée que de Chrétiens, tu y exerceras ton culte dans une entière liberté; et si quelquefois tu daignes m'admettre auprès de toi, j'assisterai à toutes tes cérémonies, je tâcherai de plier mon cœur à ta foi. —

comme elle, absorbé de même par une seule idée qui l'empêchait de voir et d'entendre; et frappé d'une ressemblance si marquée, il ne put s'empêcher de s'écrier : « Non, je ne vis jamais un pareil amour! » Cette exclamation fit tressaillir tous ceux qui l'entendirent, et Mathilde ne perdait pas un mot de ce qu'on disait. Lusignan, d'un air froid et offensé, demanda au roi de quel amour il voulait parler. « Ah! mon frère, repartit Richard en lui serrant la main, je l'avoue, j'aurais été touché sans vous. — Eternel, s'écria doucement Mathilde derrière le rideau, et en se souvenant seulement alors que Dieu était devant elle, le cœur des rois est dans vos mains, et si vous le vouliez, Richard prendrait pour Malek Adhel les sentiments qu'il a pour Lusignan. — Sire, reprit gravement le roi de Jérusalem, je vois bien que je ne dois plus fonder mes espérances que sur la justice et la religion du conseil. — Et ma justice, et ma religion, et mes serments surtout, repartit Richard avec colère, vous les comptez donc pour rien! » Lusignan, satisfait de l'avoir blessé, s'écria avec un feint emportement : « Eh que m'importe que les serments de votre majesté soient inviolables, si ce n'est plus son amitié qui les tient. — Mon frère, s'écria Richard, voici la première parole de mécontentement qui se soit dite entre nous; jurons que ce sera la dernière. » A ces mots, Lusignan se jeta dans les bras du roi, et tandis qu'ils se tenaient embrassés, Bérengère se pencha vers Malek Adhel, et lui dit doucement qu'elle accepterait bien des jours d'esclavage pour le voir en cet instant à la place de Lusignan. — Hélas! répliqua-t-il, hier encore, j'aurais envié de si vifs témoignages d'affection, mais aujourd'hui, je n'ai de place dans mon âme que pour un seul désir : voir Mathilde un moment, lui dire un mot.... — Dites-le-moi, interrompit la reine, je vous assure qu'il ne sera pas perdu pour elle. — Non, Madame, répondit Malek Adhel, elle seule doit l'entendre. » Bérengère ayant regardé si son époux ne l'observait pas, fit un geste de

et à leur tête le légat et l'archevêque de Tyr, qui s'avancent de ce côté-ci pour nous instruire du résultat de leur conférence. — Voilà donc mon sort décidé! s'écria Lusignan. — Et le mien aussi, interrompit Malek Adhel. » Les mêmes mots, répétés par Mathilde, furent mourir dans le sein du Dieu qu'elle invoquait. Le légat et l'archevêque entrèrent. « Sire, dit le premier en s'adressant au roi d'Angleterre, hier au soir le conseil penchait pour donner un époux musulman à votre auguste sœur, et telle eût été notre décision si on ne nous eût pas forcés de la suspendre : aujourd'hui l'éloquente et profonde sagesse de Guillaume a changé toutes les opinions, et nous avons prononcé un refus absolu, à moins que, sous trois jours, Malek Adhel n'ait consenti à recevoir le baptême et à jurer de ne plus porter les armes contre nous. — Je jure à l'heure même qu'il n'en sera rien, s'écria vivement le prince; croit-on que j'aie besoin de trois jours pour me décider à ne pas commettre une perfidie! — En serait-ce une de ne point porter les armes contre nous? s'écria l'archevêque de Tyr; les Chrétiens ne vous demandent que cela. — Ainsi, interrompit vivement Richard, vous refusez donc ma sœur aux conditions qui vous sont offertes? — Je refuse seulement de trahir l'amitié de Saladin, répliqua le prince; et cette beauté illustre qui réunit toutes les perfections, ne devrait pas être le prix d'une action si lâche. Moi, j'accepterais de si honteuses propositions! non, jamais; et les flots qui battent ce rivage s'uniront à la mer du désert avant que je lève une main sacrilége contre mon pays et mon frère. » Il se rassit, hors d'état de continuer, et dans une inexprimable agitation. « Respectable pontife, dit alors Lusignan à Guillaume, combien vous êtes élevé au-dessus du reste des hommes, et qu'ils sont indignes de pénétrer l'étonnante droiture de votre cœur! C'est donc à vous que je dois la vie, vous dont j'osais redouter l'influence sur l'esprit du conseil. — Sire, reprit Guillaume avec une tristesse grave, ici je n'ai servi aucune créature; je n'ai écouté aucun intérêt; le zèle de la religion a seul ouvert ma bouche; dans cette grande cause je n'ai vu que Dieu et ses droits, je n'ai dû voir que cela. — J'avoue qu'hier mon opinion était contraire à celle de l'archevêque, dit le légat; et, en agissant ainsi, je croyais me conformer aux dispositions de sa sainteté apostolique, car je savais combien les lettres écrites par Malek Adhel à Clément et à Alexandre III, lui avaient rendu le saint Siége favorable. » Tandis qu'il continuait son discours, Malek Adhel, occupé d'un intérêt plus pressant, reprit son attitude méditative; et profitant du bruit qui se faisait autour de lui pour exprimer, sans être entendu, les nœuds auxquels il attachait sa vie, il se pencha vers le rideau et dit : « Mathilde, te souviens-tu du serment que tu fis au désert? hors le sacrifice de ton innocence et de ta foi, tu t'engageas à ne m'en refuser aucun; le moment est arrivé d'acquitter ta promesse; demain, il faut nous voir dans le tombeau de Montmorency; en ce moment je cours m'y ensevelir, j'y reste jusqu'à ce que tu y viennes; si tu n'y viens pas, j'y resterai encore; et un jour, auprès des cendres d'un héros, on trouvera celles de Malek Adhel. » La tremblante Mathilde se traîne sur ses genoux contre le rideau, elle y appuie son visage, le prince a cru distinguer son souffle. Il lui dit encore : « Mathilde, me laisseras-tu mourir, et violeras-tu ton serment? — Non, » répond-elle, d'une voix si faible qu'il n'y avait que le cœur de Malek Adhel qui pût être sûr qu'elle avait parlé. Il allait la bénir sans doute, lorsqu'il aperçut Guillaume qui s'avançait vers lui; il se tut. L'archevêque s'arrêta devant la reine, et lui dit : « Où est la princesse, Madame? on assure qu'elle est chez vous; ne puis-je pas y entrer? j'ai besoin de la voir, de lui parler, et de disposer son angélique piété à m'entendre. — Mon père, reprit Bérengère, attendez quelques instants; pourquoi vous hâter ainsi? pourquoi arracher ma sœur au bien dont elle jouit encore? il

doit, hélas! si peu durer. — Quand j'expliquerai mes motifs à la princesse, répliqua Guillaume, je prierai votre majesté de voûloir bien les entendre, elle verra si l'intérêt, si la pureté de la religion permettaient d'accepter l'alliance qui nous était proposée; elle verra si ce n'était pas tenter la faiblesse d'une jeune fille, que de lui donner un époux musulman; si ce n'était pas l'exposer à chanceler un jour dans la vraie foi, et nous rendre par là tous responsables de son sort éternel. — Non, mon père, vous n'auriez pas dû le craindre, repartit Malek Adhel; vous saviez quelles avaient été mes promesses : mais votre inflexible zèle n'a pas pu se résoudre à plier. — Le zèle dont Dieu est l'objet ne peut pas plier, s'écria l'archevêque; et quand c'est pour lui que l'on combat, quoi qu'il en coûte, il faut savoir vaincre. Mon fils, on n'est point Chrétien quand on craint de se montrer tel; on n'est point Chrétien quand l'opinion des hommes, les intérêts humains, et les amitiés de la terre, peuvent être préférés au ciel. » Malek Adhel reprit très-bas, et en penchant la tête de manière à ce que Mathilde pût l'entendre : « Mon père, vous m'avez fait plus de mal aujourd'hui que tous les hommes réunis ne pourraient m'en faire, et cependant il n'en est aucun que j'estime autant que vous, et j'espère que nous ne quitterons pas le monde l'un et l'autre sans être réconciliés. » Alors il s'avança vers Richard, et lui dit avec un peu de fierté : « Sire, je suis doublement malheureux, et par le jugement qu'on vient de rendre, et par la joie qu'il paraît vous causer. Il me semble que, si vous aviez donné quelques regrets à ce qui fait ma tristesse, elle m'en eût été moins amère; mais je vois trop qu'ici tout est conjuré contre moi, et que c'est ailleurs que je dois placer mes espérances... Je vous quitte, sire, je vais rejoindre mon frère et lui apprendre la réponse de vos évêques; je prévois qu'à cette nouvelle il va recommencer la guerre, plus sanglante, plus meurtrière que jamais, à moins que quelque événement aussi heureux qu'imprévu ne vienne détourner cette calamité. »

Tous les témoins furent étonnés de la modération de Malek Adhel, et du calme de sa douleur. Lusignan crut démêler un sens caché et mystérieux dans quelques-unes de ses paroles; il soupçonna qu'avant de s'éloigner, peut-être trouverait-il quelques moyens d'écrire à Mathilde, et de la mettre de son parti. Pour renverser ce projet, il résolut de ne pas perdre le prince de vue; et, sous prétexte de lui faire honneur, il proposa aux plus illustres chefs des Croisés de l'accompagner jusques aux dernières barrières du camp. Richard saisit avec plaisir l'occasion de rendre cette espèce d'hommage à un prince qu'il estimait; et, en le conduisant, il s'exprima avec beaucoup de courtoisie sur le prix qu'il aurait attaché à son alliance, si la différence de religion, et surtout la foi de ses premiers serments, ne lui avaient pas fait un devoir de la repousser. Malek Adhel, certain au fond de son âme que cette alliance aurait lieu, se montra trèstouché de la bienveillance du roi, et ils se séparèrent avec toutes les marques de la cordialité et de l'affection.

A peine le prince fut-il arrivé sous les tentes de Saladin, qu'il le prit à part, et lui dit : « Sais-tu à quelles conditions les Chrétiens consentent à me donner la sœur de Richard? — A celles que j'ai proposées, sans doute, repartit le Sultan. — Non, ils les ont refusées; et, à moins que je n'embrasse leur culte et que je n'abandonne ton parti, ils ne m'accorderont point celle que j'aime. — Eh bien! tu as renoncé à elle, j'en suis sûr? s'écria Saladin. — Non, je n'y ai pas renoncé, répondit son frère. — Que dis-tu, Malek Adhel? reprit le sultan étonné; un lâche amour ferait de toi un perfide, et c'est un ennemi que j'aurais devant mes yeux! — Ne prononce point de semblables paroles, interrompit le prince; elles souilleraient tes lèvres, et tu sais bien que ton cœur les dément. Je suis ton frère, Saladin, comment veux-tu que je puisse être jamais

ton ennemi? Ecoute, il n'y a plus à délibérer; le refus des Chrétiens est irrévocable : tu vas partir, sans doute; moi, je ne pars pas avec toi, je reste ici : ne crains point que les Chrétiens, en me surprenant sur leurs terres après la rupture de la trêve, me traitent en ennemi; j'ai dans ces lieux un asile sacré, dont je ne puis te dire le secret, mais où les Chrétiens ne viendront pas me chercher. Cependant, je ne tarderai pas à te rejoindre; attends-moi à Césarée, je ne te demande pas plus de trois jours pour t'y amener mon épouse. — Ton épouse! s'écria Saladin avec le plus profond étonnement, la princesse d'Angleterre? — Elle-même; son cœur m'appartient, ses serments sont à moi, je suis sûr qu'elle ne les trahira pas. Il n'y a plus d'obstacle qui puisse m'arrêter, et je te réponds du succès de mon entreprise : emmène tous tes guerriers, ils me seraient inutiles; Kaled restera seul avec moi; je connais son dévouement et son courage: c'est tout ce qu'il me faut. — Intrépide guerrier, ta confiance m'en inspire, lui dit le sultan; qui n'a peur de rien, doit triompher de tout : va donc faire ta destinée; hâte-toi d'amener à ma cour la reine de Jérusalem : heureux le jour où je pourrai la saluer de ce nom, et poser sur sa tête la couronne que je te cède! — Et voilà l'homme qu'on me proposait d'abandonner! » s'écria Malek Adhel en se jetant dans les bras de son frère. Le sultan l'y tint longtemps embrassé, et ensuite ils se séparèrent. Saladin reprit, avec son nombreux cortége, la route de Césarée; et Malek Adhel, accompagné du fidèle Kaled, s'avança avec lui vers le bord de la mer, dans un endroit où d'âpres rochers formaient un profond enfoncement. Ce fut dans ces sombres cavités qu'il fit cacher son ami. Il laissa paître sur la montagne voisine deux chevaux arabes qui, ayant été nourris de sa propre main, obéissaient à ses gestes et accouraient à sa voix; ensuite il revint s'enfermer dans le tombeau de Montmorency, et là, sa grande âme, abattue par le poids des douleurs et les tourments de la passion, ne se sentit plus la force de vivre sans bonheur : en face du héros mort pour Mathilde, il jura de mourir aussi pour elle, et d'ensevelir à jamais ses malheurs et son amour dans cet asile du trépas, à moins qu'elle ne vînt elle-même l'en arracher.

CHAPITRE XLIII.

A peine la princesse eut-elle entendu que Malek Adhel venait de s'éloigner, qu'elle quitta aussitôt l'alcôve de l'oratoire pour aller attendre l'archevêque dans le cabinet de la reine. Là, elle chercha à se recueillir: mais il lui fut impossible de pouvoir le faire : l'amertume, la confusion, l'effroi, se répandaient sur toutes ses pensées; des devoirs entièrement contradictoires lui demandaient impérieusement la même obéissance. D'un côté, Malek Adhel qui jure de mourir sur le cercueil de Montmorency, si elle ne vient l'y trouver; de l'autre, le scandale d'un rendez-vous secret avec un Musulman que toute l'Eglise vient de lui défendre d'aimer; d'un côté, ce serment solennel prononcé au désert, que le prince vient de lui rappeler, qu'elle ne peut violer sans perfidie; de l'autre, la religion menaçante qui réclame de plus saints serments, et la dégage, par son autorité suprême, de tous ceux qui lui seraient contraires. Que fera Mathilde dans cette situation? consultera-t-elle l'archevêque? Mais s'il lui défendait d'aller arracher Malek Adhel à la mort, elle sent bien qu'elle n'obéirait pas; et alors ne vaut-il pas mieux ne le pas consulter? Oh! que cet avenir qui se présente devant elle lui paraît rempli d'abîmes! partout des fautes ou des douleurs; nulle part le bonheur ni la paix : enfin il est tel, ce redoutable avenir, que, devant lui, le terrible présent s'efface et s'anéantit. Occupée de ce qu'elle prévoit, ce qu'elle éprouve n'est plus rien; et les événements qui l'attendent captivent si fortement toutes les puissances de son âme, que celui qui vient de la séparer de Malek Adhel ne peut obtenir d'elle

une seule pensée. Etrange preuve de l'étroite limite de nos facultés! une violente peine entre dans notre âme, elle la désorganise, la déchire, y porte des douleurs de mort : mais voici qu'une peine plus violente encore y pénètre à son tour; aussitôt l'autre est oubliée, elle demeure et n'est plus sentie; elle est dans l'âme comme si elle n'y était pas. C'est ainsi que Mathilde, il y a quelques heures, était prête à succomber sous la crainte du malheur qu'elle redoutait; alors c'était tout, c'etait la mort, c'était plus encore. Eh bien! il la frappe, et elle ne le sent plus! Cette horrible confusion de douleurs ne faisait que croître à chaque minute; elle répandait dans les regards de la princesse une sorte d'égarement qui fit frémir l'archevêque lorsqu'il se rendit auprès d'elle; il s'assit à son côté, lui prit la main, et resta un moment sans parole, car il souffrait beaucoup, et, en ce jour, son devoir lui avait été pénible à remplir. A la fin, avec une voix pleine d'onction et des regards d'une tendre pitié, il lui dit : « Ma fille, êtes-vous en état de m'entendre? — Mon père, je le suis, répondit-elle, les yeux fermés et le corps immobile. — Ma fille, il faut accepter ce calice d'amertume que Dieu vous envoie; il faut l'accepter avec résignation et même avec reconnaissance, car de si grandes épreuves ne sont le partage que de peu d'élus, et Dieu n'appelle pas toutes ses créatures à la gloire de lui faire de si grands sacrifices. — Mon père, reprit la vierge, il a reçu celui de mon bonheur, et je n'en murmure point; mais, si ma soumission lui plaît, qu'il accepte donc aussi le sacrifice de ma vie. — Non, mon enfant, il ne vous a demandé que votre bonheur, et il vous a laissé la vie, afin que vous sentiez, que vous renouveliez chaque jour votre sacrifice, et que vous n'en murmuriez jamais; il n'y a qu'une telle vertu qui puisse nous mériter une récompense sans fin, mais peut-être en est-elle digne. Ecoutez-moi, ma chère fille, je vous dois compte des motifs qui m'ont déterminé, je vous dois compte des efforts que j'ai faits pour gagner Malek Adhel à la foi du Christ, et de leur inutilité..... — Et ce malheur, ce terrible malheur, interrompit vivement Mathilde, en jetant au ciel un regard de reproche, faut-il aussi s'y résigner? — Dans le cours de ma longue vie, reprit Guillaume avec un ton de patience et de douceur, j'ai vu bien des événements, bien des désastres, des calamités sans nombre, et d'effroyables infortunes; mais je n'ai pas connu une seule situation où il fût permis de ne pas se résigner à la volonté de Dieu. — Mais, mon père, répliqua la princesse avec un grand trouble, est-ce tout que de savoir se résigner? n'est-il pas des situations où il faut savoir faire plus? n'est-il pas des moments où Dieu et la conscience ont comme cessé d'être d'accord, et où cette lumière, qu'il nous donna pour le connaître, semble nous défendre de lui obéir? — *Peut-être en est-il*, ma fille, reprit Guillaume en la regardant avec une compassion mêlée de tristesse : mais comment pouvez-vous le savoir? un si criminel aveuglement ne fut jamais que la suite des grandes fautes, et la plus terrible punition que Dieu pût leur infliger. — Mon Dieu! je suis donc bien coupable? s'écria la vierge en se frappant la poitrine.... Hélas! que me reste-t-il à perdre, quand j'ai perdu la vue de Dieu, et que mon oreille n'entend plus la voix de sa justice? » Elle allait s'expliquer davantage, et laisser couler le torrent de ses douleurs, lorsque la reine se présenta. Aussitôt ses aveux rentrèrent en entier dans son âme; ils étaient au-dessus de la portée des secours de l'amitié, car le ciel, en nous la donnant, cette amitié, le plus pur, le plus doux de ses biens, ne voulut pas qu'elle suffît à tout sur la terre, et il se réserva le remède de nos plus cuisantes douleurs, afin de nous apprendre que, possédant en lui quelque chose de plus parfait que l'amitié, il pouvait encore nous consoler quand elle ne le pouvait plus.

« Mon père, dit la reine en entrant, je viens, ainsi que vous me l'avez permis, pour entendre le récit que vous

allez faire à ma sœur, et les explications que vous allez lui donner. » Si le pieux Guillaume avait été capable d'un sentiment d'impatience ou d'irritation, il l'eût éprouvé en ce moment; car il sentait bien l'importance de l'aveu qu'il venait de perdre, et la difficulté qu'il trouverait peut-être à l'obtenir une seconde fois du cœur de Mathilde. Cependant, habitué comme il l'était à voir dans le cours des moindres événements un ordre de la Providence, il se soumit à celui-ci, et crut même que si Dieu avait permis que cette confession fût interrompue, c'était parce qu'il réservait un moment plus favorable pour la finir. Bérengère se plaça auprès de la princesse, et, après un moment de silence, l'archevêque prit la parole, et leur dit :

« En partant de Ptolémaïs, je me rendis en droiture à Césarée. Le prince n'y était point; je l'appris de quelques officiers subalternes, dont aucun ne me connaissait. Ils me prirent pour un pèlerin qui profitait de la trève afin de parcourir la Syrie, et me dirent que Malek Adhel était allé visiter Ascalon et Jaffa. Je le suivis à Ascalon, il n'y était plus; je le suivis à Jaffa, il n'y avait point paru. Là, je perdis ses traces, et je fus reconnu par Metchoub, qui se saisit de ma personne, et prononça l'arrêt de ma mort, ainsi que je vous l'ai dit ce matin. Je vous ai dit encore par quel miraculeux hasard Malek Adhel vint me délivrer le jour même où j'allais périr; ce n'était pas la première fois qu'il me rendait la liberté et me sauvait la vie : déjà à Damas, en Egypte, comme à Jaffa, sans lui j'aurais gémi dans les fers ou expiré dans les tourments. Ce prince généreux semble avoir été jeté au milieu de ma destinée pour me préserver de tous les dangers, et m'apprendre par là, sans doute, que mon premier devoir est de dévouer ma vie à son salut. Mais le moment du succès n'est pas venu encore : peut-être Dieu veut-il qu'une si sainte conversion ait d'autres motifs qu'un amour humain, et peut-être n'acceptera-t-il le retour de cette âme, que quand il en sera l'unique motif. Quoi qu'il en soit, ma fille, vous devez être bien sûre que je n'avais pas besoin des nouvelles obligations que je venais de contracter, pour soutenir dignement les intérêts de la foi; mais, je l'avoue, la reconnaissance échauffait encore l'ardeur de mon zèle, et je ne sais si, tout indigne serviteur de Dieu que je suis, il ne daignait pas m'animer quelquefois de son esprit lorsque je parlais à Malek Adhel. Jamais ma langue ne retrouvera de semblables paroles ni de pareilles expressions; je l'ai vu ébranlé quand je lui ai peint les miracles de cette religion toute-puissante, qui, prêchée dans son origine par douze pauvres pêcheurs, s'est étendue sur tout l'univers, a soumis les philosophes en leur montrant la vanité de leur science, et les Césars en leur ôtant leur divinité; de cette religion qui a peuplé les cours et les déserts d'hommes si généreux, de vierges si pures, de martyrs si héroïques, et a révélé au monde des vertus inconnues à l'antiquité. Ah! c'est alors surtout que le cœur de Malek Adhel s'est ému; il n'a pu connaître, sans l'adorer, cette loi qui nous dit : *Aimez vos ennemis, faites du bien à ceux qui vous haïssent, priez pour ceux qui vous outragent et vous persécutent* [1]. De si divins préceptes n'appartiennent qu'aux Chrétiens, et de si touchantes paroles n'ont pu sortir que de la bouche d'un Dieu. Malek Adhel l'a bien senti; il a senti que la charité et l'amour n'étaient qu'en nous, et que la charité et l'amour faisaient plus d'heureux et de justes, que toutes ces sectes orgueilleuses dont les vains et pompeux discours touchent bien moins que ce seul mot : *Si ton frère a péché sept fois le jour contre toi, et que sept fois le jour il revienne à toi, disant je me repens, pardonne-lui.* Enfin, il a senti, ce grand prince, que c'était dans la religion, qui développe en nous le plus de vertus, que devait se trouver la vérité. — O mon père, s'écria Mathilde, s'il l'a senti, j'oublie mes larmes et

[1] Matthieu, ch. v, v. 44.

mes douleurs; et si Malek Adhel est Chrétien, quel que soit notre sort sur la terre, je puis être heureuse. — Hélas! ma fille, qu'est-ce que la persuasion sans les œuvres? plus Malek Adhel est éclairé, plus il est coupable; et je ne sais où sera le pardon de celui qui, ayant vu la lumière, a pourtant refusé de la suivre. Que n'ai-je pas fait pour le gagner à Dieu! peut-être, dans l'ardeur qui m'entraînait, ai-je outrepassé les bornes de mon ministère, et ai-je promis ce que le ciel n'aurait pas ratifié; mais, enfin, je consentais à ce qu'il ne combattît point contre son pays, ma fille; je me suis mis à ses pieds, j'ai arrosé ses mains de mes larmes pour qu'il reconnût hautement le nom de l'Eternel: il ne l'a point voulu : il lui semblait que prendre le nom de Chrétien, était prendre le nom d'ennemi de Saladin; cependant il promettait de vous laisser l'entière liberté de votre culte, et d'adorer en secret le même Dieu que vous. Mais, s'il l'eût adoré en effet, aurait-il craint de le dire au monde? et aurait-il été arrêté par la simple frayeur d'offenser son frère? et puisqu'il ne l'adorait point, devais-je, sur la foi d'une vaine promesse, consentir à ce qu'un Infidèle régnât paisiblement à Jérusalem! devais-je engager les Chrétiens à remettre entre ses mains cette Ptolémaïs conquise au prix de tant de sang, et, en vous liant à lui, vous exposer, ma fille, à d'effroyables dangers? car, une fois unie à ce Sarrazin, aveuglée par ses vertus, séduite par votre amour, obligée de lui obéir, quel eût été votre sort? Avez-vous la présomption de croire que, lorsqu'au milieu des plus saints exemples, il est si difficile de garder la pureté de la foi, vous lui seriez demeurée fidèle dans une situation où succomberait la vertu des saints, et même celle des anges? Et que seriez-vous devenue, si un jour Malek Adhel, subjugué par l'ascendant de Saladin, ascendant bien terrible assurément, puisqu'il a pu l'empêcher d'adopter les lumières qui l'ont touché, et de recevoir votre main qu'il désire avec tant d'ardeur; si un jour, dis-je, entraîné par le sultan, il avait recommencé à persécuter les Chrétiens et à verser le sang de vos frères....., quel parti auriez-vous pris entre votre époux et votre Dieu? — Mon père, répondit Mathilde, d'une voix faible et gémissante, c'en est assez; j'étais sûre que vous ne me permettriez pas de donner mes vœux à un Musulman, et j'ose vous répondre, ajouta-t-elle en mettant la main sur son cœur, que, si j'eusse été seule maîtresse, j'aurais prononcé comme vous. — Si telle est votre vertu, répliqua l'archevêque avec attendrissement, s'il y a dans votre âme la force nécessaire pour de si héroïques résolutions, pourquoi ce zèle ne vous soutient-il pas, et comment paraissez-vous si abattue? » En effet, la princesse venait de se renverser sur le dos de son siége : épuisée par les émotions, les douleurs, les combats dont la religion et l'amour, le présent et l'avenir, avaient rempli son cœur, elle sentait la vie prête à lui échapper, et éprouvait comme une sorte de joie confuse de ce que la mort allait la délivrer des incertitudes de sa situation.

Elle demeura plusieurs heures dans cet état d'affaissement, où sa seule souffrance était de sentir que tout n'était pas fini encore. Cependant des soins aussi cruels que tendres la rendirent ensuite à toute la vivacité de ses angoisses, et en retrouvant la vie, il fallut bien retrouver avec elle le souvenir de ses serments, et l'impossibilité d'y manquer, et la honte de les tenir.

Quand les premières ombres de la nuit commencent à tomber sur la terre, Mathilde rentre dans son appartement; sa volonté est fixée, et ses desseins, arrêtés: elle est résolue à aller le lendemain au tombeau où Malek Adhel l'attend, mais elle l'est aussi à confier cette démarche à l'archevêque; elle n'a point voulu s'expliquer devant la reine, mais le soir même elle veut revoir Guillaume et lui ouvrir tout son cœur; elle le fait avertir, il ne vient point, et elle commence à craindre d'avoir à se décider sans lui; elle attend

e ne veut point qu'on ferme
tement; à la fin elle entend
elle ouvre sa porte : ce n'est
nevêque, mais Richard qui se
Ma sœur, lui dit-il, je suis
vous; cette journée a été ora-
is grâce à la force que vous
iel, vous avez fait un grand
grâce à elle, vous ferez plus
c'est pour vous montrer ce
reste à faire que je suis venu
tenir. Ma sœur, il ne s'agit
tenant de vous soumettre à
s de le servir. La guerre va
cer; Saladin, furieux de notre
tomber sur nous de toute la
s armes; Malek Adhel, plus
ore, lui prêtera son bras in-
'espérance d'arriver jusqu'à
ltra sa valeur; il ne faut donc
ser d'espérance; mais ce qu'il
it, c'est donner un nouveau
roupes; et vous seule le pou-
ous nos soldats d'Europe sou-
s leur patrie, et ils commen-
rmurer de tous les dangers
ent, de toutes les fatigues
vent pour remettre un Chré-
sur le trône de Jérusalem :
aient la certitude d'y placer
e princesse de mon sang, et
rrez, remplis d'une ardeur in-
urir en héros au-devant des
les repousser, les vaincre,
mener triomphante dans ce
ù naquit l'arbre de la foi, et
soins, il relèvera sa tête abat-
dra ses innombrables rameaux
x dernières limites de l'uni-
sœur, vous voyez que pour
iner à l'hymen de Lusignan,
rêt de la religion doit suffire,
s parler que lui; vous voyez
n'y a pas un moment à per-
ns peu de jours, il faut que
ions à Césarée, à Jaffa, et à
fin de nous ouvrir la route de
et que je ne puis pas vous
de trois jours pour vous pré-
ugustes nœuds que la chré-
re vous demande. »

A ces mots, la princesse fit un geste d'effroi; une pâleur mortelle couvrit son visage; elle regarda un moment son frère comme ne pouvant croire ce qu'elle entendait, puis elle baissa les yeux vers la terre, et ne répondit point. Richard lui dit alors : « En gardant un pareil silence, vous m'autorisez sans doute à l'interpréter comme l'exigent la sagesse de mes vues et la loi de votre devoir : peut-être la pudeur de votre sexe ne vous permet-elle pas de prononcer ce consentement, mais, pourvu que vous obéissiez, je serai satisfait. En me montrant comme ami, comme chrétien, je crois vous avoir assez convaincue de la nécessité de votre soumission, pour n'être jamais obligé de me montrer en frère irrité et en roi absolu; vous connaissez cependant quelle puissance je tiens de ces titres, et quels droits ils me donnent sur vous; vous savez aussi que les faiblesses du cœur ne sont pas permises à une fille de votre rang, et que, quand on est assis auprès du trône, les raisons d'état doivent étouffer toutes les secrètes inclinations; enfin, ma sœur, vous n'avez pas oublié sans doute quelles étroites obligations vous ont été imposées par l'extrême condescendance dont j'ai usé envers vous; si vous pouviez ne pas les reconnaître, et différer un jour à m'obéir, vous seriez sans excuse à mes yeux, à ceux du monde, et aux vôtres peut-être. » A ces mots, la princesse rougit, elle regarda son frère avec surprise, et après un assez long silence, elle lui dit d'une voix plus calme et plus ferme qu'il ne s'y attendait : « C'est donc dans trois jours que mon sort doit être fixé; je remercie votre majesté de m'en avoir prévenue, et lui promets que je vais m'y préparer. — Vous êtes vraiment ma sœur, reprit Richard en lui serrant la main, et je reconnais mon sang à votre courage. — Sire, interrompit-elle, dans de pareils instants je dois avoir besoin de recueillement et de solitude : votre majesté ne consentira-t-elle pas à me remettre, pour un jour seulement, la clef du mausolée de Montmorency? c'est près des tombeaux qu'on s'élève au-dessus des fai-

blesses, et qu'on se resout aux grands sacrifices. — La voici, ma sœur, répliqua Richard; mais que ce soit la dernière fois que vous ayiez besoin d'y aller chercher des secours; l'épouse de Lusignan en doit trouver assez dans sa seule vertu. »

Pour arracher le prince à la mort, si Mathilde avait eu un autre moyen que de demander cette clef à Richard, assurément elle l'eût employé; et en la recevant par un artifice, elle allait même hésiter à la prendre, si ce nom d'*épouse de Lusignan* n'avait fait évanouir tous ses scrupules. Richard se leva alors, et lui dit : « Je vous laisse avec vos réflexions, votre piété, et votre sagesse; si vous voulez n'écouter qu'elle, vous en recevrez de meilleurs avis que de la vue de ces monuments de mort qui ne servent qu'à échauffer davantage une imagination beaucoup trop exaltée. » Mathilde s'inclina, et se tut; il ajouta : « et j'espère que vous souffrirez demain sans peine la visite de l'heureux Lusignan. — Demain! s'écria-t-elle, votre majesté m'avait promis trois jours. — C'est dans trois jours en effet que vous formerez avec lui d'indissolubles nœuds, mais en attendant il faut bien que vous écoutiez ses transports et sa joie. Mathilde répondit froidement qu'elle préférait ne pas les entendre, mais que cependant elle recevrait sans murmurer toutes les personnes qu'il jugerait à propos d'amener chez elle. Alors, comme elle crut que son frère allait la quitter et qu'elle était impatiente d'être seule, elle se leva pour le saluer. Il s'aperçut de son désir, il le remarqua en souriant, et au moment de sortir il lui dit encore : « Voyez demain l'archevêque de Tyr, il vous confirmera dans toutes vos bonnes dispositions; il ne donnera pas de meilleures raisons que moi, mais peut-être que son éloquence vous les fera mieux sentir. — Pensez-vous donc, sire, s'écria vivement Mathilde, que l'archevêque approuverait le mariage que votre majesté me propose? — En pouvez-vous douter? répliqua Richard; n'avez-vous pas vu sa conduite aujourd'hui? est-ce lui qui balance quand il s'agit des intérêts de la foi? prévenu comme il était en faveur de Malek Adhel, lui seul pourtant a parlé contre ce prince; et prévenu comme il l'est contre Lusignan, c'est encore lui qui ramènera tous les esprits et vous-même en faveur de ce monarque, et qui vous déterminera à une union qu'il regarde comme indispensable et sacrée, puisqu'elle est utile aux Chrétiens. » Il dit, et s'éloigne. Mathilde reste seule; les dernières paroles de Richard l'ont consternée; elle s'écrie : « Non, l'archevêque n'entrera point ici; non, je n'entendrai aucune parole en faveur de Lusignan.... Affreux hyménée, jamais je n'allumerai tes horribles flambeaux..... Ce n'était donc point assez de m'arracher à Malek Adhel, on veut me livrer à son plus mortel ennemi; et Guillaume approuverait cette tyrannie...! Non, je ne verrai point Guillaume.... je ne veux point qu'il m'empêche de sauver Malek Adhel.... En *voulant trop serrer les liens de mon esclavage, on les brise*, et demain... Oui, ajouta-t-elle d'une voix ferme, et comme pour répondre à sa conscience, demain j'irai le joindre sans consulter aucun ami, sans qu'aucune force puisse m'en empêcher. » Alors elle appelle Herminie, et lui dit de faire fermer ses portes, de ne laisser entrer personne, pas même l'archevêque de Tyr, et ordonne que le lendemain, au lever de l'aurore, son char soit prêt à la conduire au tombeau de Montmorency. Herminie obéit, et se retire. La princesse se jette sur son lit, à moitié habillée. Elle tombe dans cet état d'affaissement qui n'est ni la veille, ni le sommeil, où l'on ne pense plus quoique l'on souffre encore, et où l'on semble n'avoir gardé de la vie que le sentiment de ses douleurs.

CHAPITRE XLIV.

Aux premiers rayons du jour, Herminie entre chez sa maîtresse, l'aver
tout est prêt, et que ses gens et
l'attendent. Mathilde se lév
pénible assoupisseme
pelle ses idées : la pr

r, et elle s'arrête; la seconde est l'hymen de Lusignan, et elle part. char roule avec rapidité, il arrive; rge descend tout éperdue; plus elle lans l'intérieur de son âme qu'elle ntre ses principes, plus elle se hâte, a crainte qu'ils ne l'arrêtent : elle e la porte, elle entre sans adresser eule prière à Dieu, comme la der- fois qu'elle y vint; ses pas sont pré- s et tremblants, et ses esprits sont n tel trouble qu'elle néglige toutes tions, et oublie en entrant de re- r la porte. Malek Adhel ne pense à le faire; peut-il penser à autre qu'à Mathilde? Il court à elle, il sse ses genoux. « Laisse-moi, dit- un air égaré, laisse-moi; » mais peut se soutenir, elle chancelle, , et s'asseoit sur le cercueil. « Mon dit-elle, ici tout devrait être si ille; la paix habite avec les tom- : ah! quand habitera-t-elle dans mon .... Malek Adhel, pourquoi m'as-tu e ici? que me veux-tu? quelle nou- louleur ai-je encore à connaître? ouveau combat me faut-il essuyer? dévoile-moi tes projets, il est temps m'en instruises, et que tout ceci . — Mathilde, répondit le prince ne surprise mêlée de crainte, je ne is jamais dans un pareil état; jamais anxiété ne se peignit dans vos yeux; ce donc qui vous agite? ne pouvez- etrouver un peu de calme pour ndre? — Il me demande ce qui m'a- eprit la princesse, et je suis ici! uis malgré mon frère, mon devoir, Dieu! et hier toute la chrétienté mon cœur du cœur de l'homme ime! et, tout sanglant, tout dé hiré tait, m'ordonna, quelques heures de le donner à l'homme que je .. Dans trois jours épouser Lusi- voilà ce que Richard commande, e ciel commande peut-être aussi...! ie horrible, contre laquelle toute ne se soulève....! Mais pour m'en ir, que puis-je faire, que venir im- ton secours? moyen honteux qui era sur mon nom une tache ineffaçable....! Ce n'est pas tout : tu es sur une terre où la mort t'environne; si on te découvre, un rival sanguinaire emploiera tous ses soins pour te perdre, et te perdra peut-être.... Je suis auprès de toi, l'ennemi des miens; toi que ma patrie déteste, toi qui as refusé de reconnaître mon Dieu; j'y suis par ma volonté, j'y reste par ma faiblesse; ma conscience crie, s'indigne, je ne l'entends plus, ou je ne l'entends que pour en être déchirée sans fruit.... Voilà ma position, Malek Adhel, et tu me deman es ce qui m'agite! et tu veux que je retrouve du calme pour t'entendre! — Non, s'écria-t-il avec impétuosité, maintenant ce n'est plus du calme que je te demande, mais de la résolution; ma bien-aimée, ne délibérons plus : le moment est arrivé, tout est prêt, il faut fuir, il faut que demain même tu sois avec moi à la cour de Saladin. — Téméraire, que dis-tu? interrompit la princesse avec effroi. — Ecoute, lui dit-il, je ne te parlerai pas, pour te décider, ni de l'hymen où tu serais peut-être forcée, ni de mon affreux désespoir, ni de ma plus affreuse vengeance; je ne te rappellerai que tes serments : hors le sacrifice de ton innocence, tu me juras de ne m'en refuser aucun; telles furent tes paroles au désert. eh bien! Mathilde, je ne te demande point de me sacrifier ton innocence, mais de te mettre à l'abri de l'autorité de tes tyrans : suis-moi auprès de mon frère; que sa cour soit ton asile : tu y vivras dans un palais réservé pour toi seule; tu t'y déroberas à tous les regards; moi-même je n'y entrerai que quand tu le permettras; tout l'Orient saura que rien n'est égal à mon inviolable respect et à ton angélique pureté; j'imposerai silence à mes désirs, à mes prières; et pour te conjurer de régner avec moi à Jérusalem, j'attendrai que ton frère soit apaisé, et que ton Dieu y consente. Dans cette retraite où tu vivras, tu ne seras entourée que de Chrétiens, tu y exerceras ton culte dans une entière liberté; et si quelquefois tu daignes m'admettre auprès de toi, j'assisterai à toutes tes cérémonies, je tâcherai de plier mon cœur à ta foi. —

Ah! si tu avais voulu la reconnaître en effet, interrompit Mathilde tout en pleurs, nous serions l'un à l'autre à présent; loin de rougir de ma tendresse, je m'en glorifierais, et près de toi, loin de craindre les regards de Richard, des Chrétiens, et de Dieu, je les prendrais pour témoins de mon bonheur. — Mathilde, s'écria vivement le prince, tu ne l'ignores pas, Saladin déteste ton culte, il a juré de l'anéantir; tout ce qui porte le nom Chrétien est son ennemi : devais-je prendre le nom de son ennemi? devais-je l'être? Car enfin, en prenant le nom de Chrétien, je l'aurais voulu soutenir; en reconnaissant ton Dieu, je l'aurais voulu défendre. Le défendre! et contre qui? Quoi! dans cette guerre que Saladin aurait recommencée avec une nouvelle furie, je n'aurais pas combattu! je serais demeuré tranquille, oisif entre ces deux armées où j'aurais vu dans l'une mon épouse et mon Dieu, dans l'autre ma patrie et mon frère! De quel côté du moins aurais-je porté mes vœux? nomme-moi des serments, si tu peux, qui ne soient point sacriléges, horribles, et je les prononce à l'instant. Mais je te vois frémir; j'en ai dit assez; écoute-moi donc à présent : si tu me suis, si, par cette démarche éclatante, tu te prononces contre le conseil des évêques, ce conseil, qui n'a été entraîné que par Guillaume, reviendra à son premier avis : il te permettra de prendre l'époux musulman que tu auras choisi; tes Chrétiens, fatigués de la guerre, saisiront avec joie cette occasion d'accepter la paix, elle s'étendra sur les deux empires, le sang humain prêt à couler de nouveau s'arrêtera, tu monteras sur le trône de Jérusalem, tu seras maîtresse et plus maîtresse que moi de ce vaste empire, les Chrétiens règneront véritablement dans la cité sainte, je remettrai mon cœur entre tes mains, tu en disposeras en souveraine, j'adorerai tout ce que tu adoreras; et un jour peut-être, tous ces peuples et mon frère lui-même, gagnés par tes vertus, me permettront de croire au Dieu de qui tu les tiens...... Mathilde, ajouta-t-il, en tirant de sa poitrine le reliquaire qu'elle lui avait donné au désert, si tu ne me jures pas sur cet objet de ta vénération, d'être fidèle à tes serments, et de me suivre chez Saladin, c'est moi qui vais jurer dessus de ne pas survivre à ton refus. » Eperdue, hors d'elle-même, frappée par les raisons du prince, et surtout par cette dernière menace, la vierge s'écria, en pressant le crucifix entre ses mains tremblantes : « Mon Dieu! c'est vous-même qui parlez; c'est vous qui m'ordonnez de le suivre. — Eh bien, interrompit-il vivement, comme s'il eût eu la crainte qu'elle ne se rétractât, voici ce qu'il faut faire : retourne à Ptolémaïs, garde un profond secret avec tout le monde; n'excepte personne, ni la reine, ni l'archevêque : demain, au point du jour, tu monteras dans ton char, tu te feras conduire sur le bord de la mer, tu iras jusques aux premiers rochers du Carmel, et tu ne les auras pas dépassés que tu seras sauvée. Ne me demande pas quels sont *mes moyens* : ils sont sûrs, et ce détail inutile nous ferait perdre un temps précieux; éloigne-toi maintenant; au moment du succès ne risquons pas d'être découverts. — Malek Adhel, un mot encore, lui dit la princesse. — Non, pas un seul mot, répliqua-t-il, tout est dit, tout est fini; pars, Mathilde, et souviens-toi bien que si demain tu manquais à ta promesse, demain même tu me verrais arriver seul à Ptolémaïs pour y chercher la vie de l'indigne Lusignan, de ton frère peut-être, et mourir percé de coups au milieu de tes Chrétiens. » En parlant ainsi il la soutenait dans ses bras, et l'entraînait vers la porte, afin d'éviter qu'aucune réflexion vînt encore s'opposer à ses espérances; ils touchaient presque au seuil, et la princesse allait sortir, lorsque la porte s'ouvrit tout-à-coup, et l'archevêque de Tyr parut. Il les vit, les reconnut, et jeta un cri terrible; Mathilde ne songea alors qu'au danger du prince, et se précipitant vers Guillaume : « Mon père, lui dit-elle d'une voix étouffée, contenez-vous, un mot peut le perdre : venez, sortons d'ici; mes gardes, effrayés par le bruit qu'ils ont entendu, pourraient venir le surprendre. » Elle dit, entraînant

), ferme soigneusement la
même moment, ainsi qu'elle
, elle aperçoit ses gardes, qui,
ppés par le cri de Guillaume,
à son secours : « Ce n'est rien,
, d'un ton qu'elle s'efforçait
nquille, l'archevêque de Tyr,
lans le tombeau de Montmo-
qu'il m'était arrivé quelque
ais il s'est trompé, ajouta-
egardant fixement, il ne m'en
cun. » Guillaume la comprit,
yeux au ciel avec reconnais-
ndant, si elle l'avait rassuré
ient présent, ce rendez-vous
cette secrète intelligence
e, lui causaient de vives in-
ur l'avenir; il la voyait sur
e perdre, et sentit qu'il était
rrêter; mais, pour que ses
nt plus efficaces, il voulut,
nenacer de la colère divine,
rer les terribles effets. « Il
heure encore, lui dit-il, je
u'avant de rentrer à Ptolé-
ltesse voulût descendre avec
e de ces cabanes placées au
olline. — J'y consens, mon
lit-elle; mais par quel motif
us? — Je veux, répondit-il,
yiez une fois ce que je vois
rs; je veux que vous mesu-
me la profondeur de l'abîme
ns peuvent entraîner, et quel
Dieu réserve aux coupables
nt. » La princesse comprit
se soumit à cet ordre, et se
silence au mal qu'elle allait
rant la route il lui fut im-
dire un mot à l'archevêque;
lui confier les pensées qui
, elle pouvait moins encore
utres pensées, et Guillaume
gardé d'interrompre un si-
royait causé par le repentir
et qu'il regardait comme la
éparation au spectacle qu'il
rir.
distance de la cabane, il mit
vec la princesse, et il la con-
n enclos entouré d'une haie

de citronniers sauvages; au milieu était une chétive demeure, où tout respirait la tristesse et la misère; assise sur un banc, devant la porte, une vieille femme filait au rouet, et, près d'elle, deux jeunes filles de douze à treize ans nattaient des paniers de jonc. A la vue de l'archevêque, elles le saluèrent avec respect : il leur dit quelques mots de bienveillance, et passa outre : Mathilde, le cœur palpitant et les yeux baissés, le suivit en silence. Ils s'avancèrent vers un sombre enfoncement que quelques roches formaient à l'extrémité de l'enclos, et qu'ombrageaient quelques sapins épars; tout-à-coup Mathilde crut entendre des cris, sa poitrine se serra, il lui semblait que cette voix ne lui était pas inconnue; bientôt elle aperçut une femme pâle, échevelée, couchée sur la poussière, et qui se meurtrissait le sein en poussant de lugubres mugissements. « O mon père! s'écria la vierge en se pressant contre le bras de l'archevêque, je la reconnais; c'est elle, c'est Agnès. — Aux jours de sa sagesse, reprit Guillaume en regardant Mathilde d'un œil sévère, Agnès fut belle aussi; elle était fière, elle était la gloire de nos armes et l'orgueil de sa famille; mais un amour coupable l'emporta sur tous ses devoirs; et des traits défigurés, une beauté flétrie, un mépris général, une profonde misère, une raison aliénée, et par conséquent un crime sans repentir et une réprobation éternelle, voilà le fruit d'une faiblesse, et tout ce qui reste d'Agnès. » Il fut interrompu en ce moment par cette infortunée, qui, d'une voix aiguë et déchirante, faisait retentir les airs du nom de Malek Adhel. « O mon père! dit Mathilde avec effroi, fuyons ce lieu terrible; j'en ai assez vu. — Non, pas assez encore, repartit Guillaume en l'entraînant vers l'insensée, qui, étendue sur le sable, ne cessait de répéter : Malek Adhel! Malek Adhel! Vous connaissez tout le crime, il faut que vous connaissiez toute la punition, et de quelle terrible manière l'Eternel sait venger ses lois outragées. » La faible et tremblante Mathilde se traîna

auprès du rocher qui couvrait Agnès, et, appuyant sa tête humiliée contre la pierre, elle prêta une oreille attentive aux paroles qui échappaient à cette déplorable victime. « Malek Adhel! s'écriait-elle, quand cesserai-je de te voir rouler dans ce gouffre sans fond? Un Dieu impitoyable l'a creusé lui-même.... Pour sa haine, ce n'était pas assez de mon supplice, c'est avec le tien qu'il me punit..... » Frappé de ce qu'il vient d'entendre, Guillaume comprend aussitôt que, pour un cœur passionné, le mal le plus à craindre est celui que souffre l'objet qu'il aime; et, se hâtant d'opposer l'intérêt de l'amour à l'amour même, il se penche vers Mathilde, et lui dit : « Vous le voyez, ma fille, les vengeances de Dieu ne sont point aveugles, son œil perçant sait découvrir l'endroit sensible du cœur, et c'est là qu'il frappe ses coups. Quand le jour sera venu où le Rédempteur reparaîtra au milieu des mondes écroulés, il réalisera pour cette pécheresse le supplice qu'elle croit subir maintenant, elle verra son ravisseur plongé dans un abîme de tourments éternels, dont elle sera éternellement le témoin..... — O mon père! interrompit la princesse en joignant les mains, n'est-ce pas trop de rigueur? se peut-il qu'une si horrible punition lui soit éternellement infligée par le Dieu des miséricordes? — Ma fille, si du sein de sa demeure elle laissait échapper un mot de repentir, tout ne serait pas perdu encore. — Malek Adhel! s'écria impétueusement Agnès, Dieu implacable! et toi, détestable Mathilde, quand cesserez-vous de déchirer mon cœur? .... il dégoutte de sang, et je ne puis verser celui de ma rivale! et je ne puis l'entendre pousser des cris comme les miens.... ! Malek Adhel! hâte-toi de la précipiter à mes côtés, fais-lui oublier son Dieu; que je voie sa douleur et ses mortelles blessures.... — Mon père, sauvez-moi, interrompit Mathilde avec un accent plein d'effroi. — Non, non, ne la sauvez pas, ne la sauvez pas, interrompit Agnès à son tour, et en se levant précipitamment; j'ai entendu sa voix, cette voix qui me tue, cette voix qui est entrée dans le cœur de Malek Adhel; ne la sauvez pas; je veux la trouver, la déchirer comme elle me déchire, la poursuivre comme elle me poursuit. » Elle s'arrêta, ses idées se troublèrent de nouveau, d'autres images lui apparurent, d'autres remords vinrent la saisir, le fantôme de Montmorency s'éleva tout sanglant devant ses yeux, il semblait disputer Mathilde à sa rage, il la sauvait, et tombait assassiné; mais bientôt la pensée de Malek Adhel revint se placer devant toutes les autres. « Il est là, disait-elle, il m'appelle; la destruction est à ses côtés, je la vois bien; mais il m'appelle, je le suis, et la destruction m'engloutit.... Cède, cède, Mathilde, ajouta-t-elle d'une voix furieuse, et la destruction t'engloutira.... — Venez maintenant, dit l'archevêque en relevant la vierge, je ne veux point que vous demeuriez plus longtemps en face de tant de misères, vos forces n'y résisteraient pas; » et, en l'entraînant, il ajoutait : « O ma fille! que notre fragilité est grande! et qu'il faut mettre peu de confiance en nos propres forces, puisqu'il suffit d'un moment pour nous précipiter de la gloire céleste dans des ténèbres de douleurs! » Mathilde ne répondit rien; il continua : « La séduction d'un homme, ma fille, a causé la chute d'Agnès; vous ne l'ignoriez pas, et c'est avec cet homme que je vous ai trouvée ce matin! » Mathilde ne répondit rien. « Et dans quel lieu vous ai-je trouvée! continua-t-il encore, dans quel lieu l'aveuglement de l'amour a-t-il pu vous entraîner! auprès d'un tombeau! comme s'il n'y avait que son silence qui ne vous fît pas entendre de reproche. Eh quoi! ne vous disait-il rien, ce silence? pour vous la mort n'a-t-elle pas de voix? et pendant que vous la braviez, cette mort redoutable, si elle vous avait frappée; si vous étiez expirée auprès de Malek Adhel avec les mots d'amour dans la bouche et dans le cœur, où seriez-vous maintenant? » Mathilde ne répondit rien; l'archevêque crut alors qu'elle était trop saisie; il la fit asseoir dans la chaumière, sur un banc

rompu, et lui fit apporter un
eau fraîche par la vieille femme:
la considérait d'un œil curieux,
nda à l'archevêque si cette jeune
t malade aussi, et si elle reste-
ec l'autre. Guillaume répondit
. « Ma foi, tant mieux, répliqua
, car je n'en pourrais pas garder
e jour, elle est assez tranquille;
and la nuit vient, c'est un train,
rme..... on dirait que tous les dé-
nt après elle; ah! c'est une véri-
prouvée. Le médecin que votre
a envoyé ici n'en espère presque
pendant il vient tous les jours. —
emme, lui dit l'archevêque, quelle
la peine qu'elle vous donne, et
s qu'exige son état, n'en négligez
veillez sur elle, la récompense
manquera pas. — Ah! s'écria la
vous m'avez déjà payée assez
sement..... — Et surtout, inter-
vivement Guillaume, n'oubliez
a expresse recommandation : si
itre la moindre lueur de raison,
le heure du jour ou de la nuit que
, envoyez-moi avertir sur-le-
» La vieille lui promit de n'y
iquer, et l'archevêque, reprenant
bras de la princesse, la soutint,
t avec elle de cette maison d'a-
e et de douleur. Ils montèrent
e dans le char qui les attendait,
rent la route de Ptolémaïs. Ma-
es yeux baissés, et toujours pro-
ent rêveuse, n'avait pas prononcé
depuis qu'ils avaient quitté Agnès;
êque, inquiet d'un si long et si
silence, essaya de l'en arracher,
isant d'un ton plus doux : « N'ê-
s pas curieuse de savoir depuis
mps Agnès a été réduite à ce
degré d'infortune et d'oppro-
Mathilde leva les yeux, et, d'un
igne de tête, elle fit entendre
écouterait ce récit avec intérêt.
ors : « En s'échappant de Da-
Agnès vint se réfugier auprès
din, elle contribua beaucoup à
ner sa colère contre Malek Adhel :
le qui, vous poursuivant sans
cesse, attaqua les chevaliers qui vous ramenaient au camp; c'est elle qui livra Montmorency à une armée entière de Sarrazins; c'est elle qui fut l'assassin de ce héros, c'est elle qui, foulée aux pieds par les Chrétiens, demeura presque sans vie sur le champ de bataille. Depuis, déguisée en esclave musulman, elle a suivi Malek Adhel à Césarée, mais Malek Adhel refusa de la voir, et comme peu après elle eut connaissance de l'ambassade envoyée auprès des Chrétiens pour demander votre main, ses forces ne résistèrent point à tant de fatigues, de chagrins, et d'affronts; sa tête s'aliéna: je ne vous dirai point dans quel état je la trouvai à mon dernier voyage à Césarée; je rougirais, je l'avoue, de montrer à quel degré d'humiliation le crime a pu précipiter la fille des rois..... Je demandai qu'elle me fût confiée; je la fis conduire dans cette chaumière, afin d'être à portée de lui donner tous les secours dont je puis disposer; mais, jusqu'à ce jour, tous ont été infructueux; elle n'entend rien, elle ne reconnaît personne; c'est en vain que je me suis approché d'elle, que je lui ai parlé, Malek Adhel occupe seul sa pensée, Malek Adhel, l'auteur de sa misère, ô ma fille! pensez bien à cela. » Mathilde, qui, durant ce récit, avait levé la tête pour mieux entendre, la laissa retomber sur son sein aussitôt que l'archevêque eut fini; il attendit un moment sa réponse; voyant qu'elle n'en faisait aucune, il ajouta : « Ma fille, vous n'avez donc rien à me dire? — Mon père, répliqua-t-elle, je ne le puis encore; il y a une grande confusion dans mon esprit; et mon âme est cruellement oppressée; mais dans deux jours, à cette même heure, je connais un lieu où je vous verrai : là, je dévoilerai tout mon cœur; je pleurerai sur mes folles amours, et peut-être daignerez-vous épancher sur moi la rosée de la grâce céleste. » Elle se tait; l'archevêque n'insiste pas davantage : cependant il cherche dans sa pensée quel est le lieu où elle doit le voir : dans deux jours, a-t-elle dit; et c'est précisément dans deux jours

que Richard a ordonné qu'elle s'unirait à Lusignan; elle ne l'ignore pas, il en est sûr: il sait que Richard lui a parlé : serait-il possible qu'elle pût consentir à former ces nœuds? « Ma fille, lui dit-il, vous savez que c'est dans deux jours que Richard vous a commandé de donner votre main à Lusignan, êtes-vous prête à obéir? — Et vous, mon père, interrompit-elle vivement, êtes-vous prêt à m'ordonner d'obéir? » Mais, sans attendre sa réponse, elle ajouta, en élevant vers lui ses mains suppliantes : « Mon père, je vous en conjure, ne m'interrogez pas, ma destinée est fixée; elle l'est, mon père, j'ose en être sûre, car il est des âmes si magnanimes, qu'on peut tout en attendre : cependant, ô mon père! que ces mots, *ma destinée est fixée*, ne vous effraient pas; elle l'est, il est vrai; mais Dieu n'en sera pas offensé, et mon devoir n'en murmurera pas. »

Comme elle achevait ces mots, le char entrait dans Ptolémaïs; Guillaume la quitta, en lui recommandant de méditer sur ce qu'elle avait vu, et de ne pas oublier que, si Dieu avait placé toutes les épreuves et les sacrifices dans ce monde, c'était hors du monde qu'il en avait placé la récompense. La princesse s'inclina sur la main pastorale de l'archevêque, et courut au fond de son appartement, cacher à tous les regards le grand trouble dont cette matinée avait rempli son cœur.

CHAPITRE XLV.

Mathilde avait à peine goûté quelques heures de solitude, lorsqu'on vint lui annoncer que Richard lui faisait dire de se préparer à recevoir, le matin même, sa visite et celle du roi de Jérusalem. « Ils vont donc venir, se disait-elle, et maintenant il faut donc dissimuler! dissimuler est la langue du monde, ne puis-je pas la parler une fois avant de le quitter? demain j'aurai cessé d'y vivre, demain je n'aurai plus rien à cacher, rien à entendre. O mon Dieu! fortifiez mon âme, soutenez mon courage, je ne me méfie que de moi, je suis sûre de Malek Adhel,

car je n'ai besoin, pour être sauvé
de sa générosité; et sa générosité est
ô mon Dieu! que, j'ose le dire sans
dre de vous déplaire, toute votre
sance ne pourrait pas y ajouter. »
En parlant ainsi, Mathilde se pl
vant une table et se mit à écrire.
abattement, aux larmes qui
dans ses yeux, à sa profonde rés
surtout, on eût dit qu'elle traçait se
lontés dernières et sacrées, qui
crivent qu'à l'ombre de la mort.
était occupée encore, lorsque Ri
entra avec Lusignan; aussitôt elle
dans son sein le papier qu'elle ten
salua les deux rois avec une conte
grave et sévère. Richard avait vu le
vement de sa sœur, et son premier
fut de demander que ce papier lui f
mis. « Je conjure votre majesté de
pas exiger d'aujourd'hui, répondi
avec beaucoup de dignité, *je lui pro*
qu'il ne sortira de mes *mains que*
passer dans les siennes. » L'air de
thilde en imposa à Richard lui-même
ne lui demanda pas une seconde fo
qu'elle refusait de lui accorder, et se
tenta de lui dire qu'il était sûr qu'elle
terait toute démarche injurieuse
gloire, et toute pensée contraire à
reté du nœud qu'elle allait contr
« Ah! Madame, interrompit Lu
en se jetant à ses pieds, tant de bo
serait-il mon partage? se peut-il que
ayez consenti à m'appartenir? no
présomption ne s'élèvera pas jusqu'
pareille espérance, à moins que
même ne me permettiez d'oser y c
— Il faut bien que vous l'ayez osé,
puisque vous êtes ici, répondit f
ment Mathilde; si vous étiez assur
refus, vous ne seriez pas venu l'ent
Mon frère, ajouta-t-elle, vous
donné deux jours pour me prépar
sort, je n'en demande pas
mais, pendant ce court int
puis-je pas être seule? » Lusignan
de prévenir la réponse du roi. « Vous
libre, Madame, vous serez seule, l
il, je ne veux point gêner vos dési
durant ces deux mortels jours qu

séparent encore du plus beau jour de ma vie, je ne reparaîtrai point ici; j'aime mieux me priver de ce bonheur que de ne le devoir qu'à votre seule obéissance. » Il se retira; alors Richard prit la parole d'un ton offensé et absolu : « Ma sœur, lui dit-il, je commence à être las de vos vagues réponses et de vos éternels mystères; depuis votre retour dans le camp, les Chrétiens ont été plus occupés de vos amours, que de la cause qui les a arrachés à leurs foyers et à leurs familles; la moitié de l'Europe ne serait-elle donc venue porter la guerre en Asie, que pour être témoin des incertitudes et des faiblesses de votre cœur? non, il est temps que tout ceci se termine, et que d'autres pensées remplissent l'âme et nourrissent les espérances de nos guerriers : dès qu'un hymen aussi sage qu'utile aura fixé votre destinée, nous ne songerons plus qu'à poursuivre nos hautes et importantes entreprises; après-demain, ma sœur, les flambeaux d'hyménée s'allumeront pour vous; le jour suivant, votre époux marchera avec moi à Césarée, nous en ferons le siége, nous emporterons la ville, Lusignan triomphera de Malek Adhel, et par cette victoire, il vous prouvera qu'il était plus digne que ce prince du bonheur qu'il a obtenu. Maintenant, vous avez entendu mes ordres, vous connaissez votre sort, rien n'y sera changé, rien absolument; si vous demandiez une heure de délai, vous la demanderiez en vain : votre bonheur m'est cher, sans doute, mais moins que la gloire de nos armes et la réussite de nos projets; l'intérêt particulier doit plier devant celui de vos frères, et de frivoles considérations ne doivent plus arrêter les combats : préparez-vous, soumettez-vous; mais je vous préviens que, soumise ou non, vous n'en serez pas moins, dans deux jours, l'épouse de Lusignan. » Il dit, et la quitte sans attendre de réponse. Mathilde ne s'effraie point de cette menace; avant de l'entendre, ses desseins étaient arrêtés, ils sont demeurés les mêmes, et la colère du roi n'y a rien changé; tout le jour une sombre et profonde tristesse respire dans ses traits et sa contenance, car elle a pour jamais détaché son cœur de toute espérance de bonheur; mais on n'y remarque plus d'agitation, car elle a vu son devoir, et elle est résolue à le remplir.

Le soir elle demande son char pour le lendemain, et quand ses ordres sont donnés et qu'elle se retrouve seule, elle dit : « Mon Dieu! je n'ai pu consulter personne; j'avais promis de me taire, mais pour tenir tous mes serments et ne m'écarter d'aucun devoir, j'espère n'avoir besoin que de votre force et de votre appui. »

L'aurore a paru, Mathilde sort de Ptolémaïs par la porte de Nazareth, elle se fait conduire sur le bord de la mer : un long voile blanc couvre sa tête et enveloppe toute sa taille. Elle est pâle, ses joues portent même l'empreinte de ses pleurs, mais son maintien est tranquille, et ses yeux, fixés vers le ciel, ont quelque chose de doux et de résigné qui montre le but où elle marche, et qui semble dire qu'en remettant son âme à Dieu, elle l'a remplie de cette confiance qui ne sait rien craindre et qui sait tout espérer.

Cependant au moment où elle aperçoit les premiers rochers du Carmel, un léger incarnat vient se mêler sur son visage à la blancheur des lis; elle met une main sur son cœur, comme pour y retenir toute sa force et sa volonté; le char avance encore; à l'instant, du fond des rochers, deux guerriers armés de toutes pièces s'élancent avec des cris terribles et courent vers la princesse; ses gardes veulent la défendre, Malek Adhel se nomme, tous les bras demeurent enchaînés; Mathilde leur dit alors : « Chrétiens, ne tentez point une vaine résistance contre un prince invincible, et apprenez que, si Malek Adhel se trouve ici, c'est que je n'ai voulu accorder qu'à lui seul le droit de me soustraire à l'autorité tyrannique qui veut forcer mes vœux malgré moi. Prince, ajouta-t-elle en se tournant vers lui, j'avais juré de me rendre en ce lieu, m'y voici; j'avais juré de fuir avec vous, je suis prête à vous suivre; mais souvenez-vous aussi de votre promesse : dans

cet asile où je vais me retirer, je pourrai vivre dans une profonde solitude, à l'abri de tous les regards, même des vôtres, et y exercer mon culte dans une entière liberté? — Oui, Madame, interrompit le prince, je renouvelle ce serment à la face du ciel et de tous vos Chrétiens, vous serez obéie, révérée à la cour de Saladin, autant et plus encore qu'à celle de votre frère; hâtons-nous seulement de nous y rendre. — Un mot encore, reprit Mathilde : me sera-t-il permis de choisir moi-même le lieu de ma retraite? — Il sera assez temps d'y penser, Madame, répondit-il un peu ému, quand nous serons arrivés à Césarée. — Non, Malek Adhel, lui dit-elle, c'est ici même que je veux être libre de fixer mon choix. —Vous l'êtes, Madame; où voulez-vous être conduite? — Là-haut, répliqua-t-elle, en montrant de la main la montagne du Carmel; dans ce saint monastère, car c'est là seulement que *je pourrai vivre dans une profonde retraite, à l'abri de tous les regards, même des vôtres, et exercer mon culte dans une entière liberté.* — Mathilde, s'écria-t-il avec un violent courroux, vous m'avez trompé? — Non, je ne t'ai pas trompé, interrompit-elle vivement, car je te préfère à toutes les créatures de la terre, et s'il n'y avait qu'elles entre nous deux, tu me verrais tout quitter pour te suivre, mais la main qui m'arrache à ton amour, ô Malek Adhel, est plus forte que celle des hommes et des rois... Ecoute-moi un seul moment, ajouta-t-elle, en tombant à genoux dans le char où elle était encore; écoute-moi, ô toi! seul mortel que j'aie aimé : en te suivant au milieu des Infidèles, j'imprime à mon caractère une tache ineffaçable, je deviens un objet de mépris et d'horreur pour tous les miens : souiller ainsi sa gloire, n'est-ce pas perdre son innocence? et, tu le sais, Malek Adhel, cette innocence est le seul bien que je me sois réservé, le seul que j'aie préféré à toi... Cependant en ce moment je consens à te tout abandonner, afin de te tout devoir; je consens à te laisser l'arbitre de mon sort, afin que,
s'il est paisible sur la terre et
dans l'éternité, je puisse parta
Dieu et toi mes bénédictions
connaissance; si tu me conduis
sile sacré que je t'indique, j'y
norée des hommes, en paix av
assurée de mon salut; si tu m'
à la cour du sultan, l'ignominie
à ma suite, et le terrible souve
faute me fera vivre dans les
mourir peut-être dans l'impé
tel est le choix qu'il me faut
c'est toi qui vas le prononcer;
entre tes mains ma vie, mon
et toute une éternité ; décide d
lek Adhel, et vois si tu exiges
suive. En achevant ces mots, cett
touchante, baignée de pleurs,
née, les bras élevés, et portant
regards la réunion de tout ce qu
a d'amour, et le ciel, de piété
sans trembler la réponse de Male
car elle sait bien qu'il ne peut y
qu'une pour l'homme à qui l'on a
droit de la faire.

Le prince ne dit rien, il fait
s'approche de Mathilde, monte
char, la relève, s'asseoit aupr
saisit les rênes des coursiers,
lui-même leur route vers le m
La vierge, attendrie, n'a point
pour tant de reconnaissance; el
sa tête sur l'épaule du héros, e
Tremblante, elle ose presser ce
vincible qui pouvait l'arracher
voirs, et qui va la rendre à Dieu
la pudeur qui affaiblit ce mou
il a été excité par tant d'amo
l'âme de Malek Adhel en est p
l'amertume s'en échappe; la do
calme; jamais il n'a été autant
le voit dans les yeux de Mathil
doit à son sacrifice, il ne se pla
il ne murmure plus; son sac
payé.

Jamais peut-être le devoir et
ne remportèrent un plus beau tr
Mathilde, pieuse et soumise à la
l'Eternel, immole son bonheur
amour; Malek Adhel, généreux et
nime, à la voix de celle qu'il aim

pérances et ses désirs; tous
res cependant; ils s'adorent;
it vivre toujours ensemble,
e séparer! se séparer peut-
nais! Cette pensée, ils l'ont;
s le voient; et pourtant, qui
que, même en cet instant,
as heureux? Pour trouver
ir la force de renoncer à la
passion, il faut bien y trou-
hose de plus puissant qu'elle
ur à ses voluptés : la pas-
coup assurément, et ses vo-
es délices; mais ce sont les
terre, et quiconque les sa-
çoit donc de plus ravissants
nent, pourquoi les sacri-

lève sur le Carmel; les fem-
ncesse, étonnées, éperdues,
t leur maîtresse, toutes
cidées à s'ensevelir dans sa
gardes suivent, et l'ami de
ferme le cortége. Bientôt,
rochers et l'épais feuillage
n aperçoit l'antique édifice
nte Hélène[1]. Malek Adhel
uble; Mathilde étouffe ses
i dit alors : « Je t'ai obéi,
pens point, car je n'ai pas
nce les moyens de te ré-
comment calmeras-tu n es
cloître est sur les terres des
est sous leur dépendance;
eront. — Non, répond-elle,
pas; en prenant le parti le
x, tu as pris aussi le plus
eligion me défendra mieux
rétiens, que ne l'auraient
hautes murailles, et ta va-
: dans ce lieu sacré, une
e de bois arrêterait l'armée
t la colère de mon frère;
maison est celle de Dieu
oler l'entrée serait un sa-
as ure-moi encore, ajouta-
t-il; peut-être, dans l'exaltation de ta piété, croiras-tu nécessaire de te dévouer toi-même; peut-être penseras-tu que ma conversion ne pourra être achetée que par un grand sacrifice..... — Sans doute, je le pense, interrompit-elle; mais ne venons-nous pas de le faire aujourd'hui? — Promets-moi donc, répliqua-t-il, de n'en pas faire d'autre, et de ne t'engager par ces nœuds terribles et indissolubles que quand je t'en aurai donné l'aveu..... Peut-être te le donnerai-je un jour, ma bien-aimée, ajouta-t-il en la regardant fixement; la guerre est allumée, Saladin m'appelle; mais, je le sens, maintenant mon bras sera faible contre tes frères; je ménagerai moins mon sang que le leur, et il est un événement qui pourrait me faire désirer de te voir renoncer au monde. » La vierge le comprit, et fondit en pleurs. Toutes les mélancolies que le cœur peut connaître oppressèrent le sien; à côté de la pensée de la mort de Malek Adhel, venait bien se placer celle de la miséricorde de Dieu; mais cette miséricorde divine qui se perd dans les mystères de l'infini, et qui est la plus douce joie d'une âme pieuse, la console et ne l'égaie pas, car dans la religion tout est grave, jusqu'au bonheur. Baignée de larmes, Mathilde se pencha vers celui qu'elle avait nommé son époux au désert, et ne put lui faire entendre que ces mots : « Crois-moi, quiconque a mis un grand devoir au-dessus des vains plaisirs de la vie, est bien sûr de ne pas périr tout entier avec elle. » Cependant la route se rétrécissait de plus en plus; l'escarpement des rochers et l'épaisseur des buissons et des ronces ne permettaient pas au char d'aller plus avant : la princesse mit pied à terre; elle dit à ses gardes : « Je vous demande de m'accompagner jusque dans l'enceinte du monastère; je veux que vous m'y voyiez entrer; je veux que vous voyiez les grilles se fermer sur moi, afin qu'à votre retour au camp, vous puissiez dire à mon frère quelle autorité j'ai préférée à la sienne, et pour quel maître je l'ai quitté; et vous, ajouta-t-elle en s'adressant à ses femmes,

Carmel, on voit les ruines d'un an-
nelinent visiblement sur les cellules
ur du *Théâtre de la Cité sainte* assure
était un monastère de filles, de la
inte Hélène, mère de Constantin.

si votre intention est de venir pleurer et prier avec moi, vous pouvez me suivre; autrement, évitez une fatigue inutile et ne venez pas plus loin. » A ces mots, toutes se jetèrent à ses pieds, et baisant le bas de sa robe, lui demandèrent la permission de ne jamais la quitter. Emue de ce désir, elle leur tendit les bras en s'écriant : « Venez donc, nous prierons ensemble ici et là haut. » Alors elle se tourna vers Malek Adhel, et lui prit la main, la serra en silence, car il n'y a que le silence pour de pareils adieux. « Non, lui dit-il, n'espère pas que je me sépare de toi, tandis que je puis te voir encore quelques minutes. » Eperdue, elle répond : « Hâte-toi de fuir, tu es sur une terre ennemie; je te vois menacé de mille dangers..... — Mathilde, s'écrie-t-il impétueusement, ne peux-tu m'aimer assez pour les oublier? Viens, ajouta-t-il en la pressant dans ses bras; viens, qu'une fois encore je t'épargne la fatigue d'une route pierreuse, dévorée d'un soleil ardent..... O jours du désert où elle me nomma son époux! jours heureux où nous allions mourir ensemble, pouvais-je croire alors que je serais jamais assez infortuné pour vous appeler heureux.....! Alors elle ne voulait pas me quitter; sa vie ne lui était rien auprès de son amour : son Dieu ne lui disait pas qu'il fallait nous séparer : ô Mathilde, que votre cœur est changé! — O mon Dieu! s'écria-t-elle, vous qui savez tous les secours dont vous m'avez entourée depuis mon retour au camp, daignez lui dire si tout l'effort de votre puissance a pu changer mon cœur, et dans ce moment, si j'ai la force de renoncer à lui! Vous m'accusez, je le sens, de ne l'avoir puisée ni dans votre crainte, ni dans mon devoir, mais dans le seul intérêt de l'amour. O Malek Adhel! si mon crime n'avait dû retomber que sur moi, peut-être aurais-je aimé mon crime, peut-être pour être à toi, aurais-je consenti à perdre mon âme; mais, pour sauver la tienne, ô maître absolu de ma vie! j'ai dû renoncer à toi. » En l'entendant parler ainsi, Malek Adhel la

serre passionnément contre sa p
mais à cet instant la forêt vien
claircir, le monastère se mont
couvert, une humble croix de
désigne l'entrée, et de loin on e
son de la cloche se mêler aux
cantiques. La vierge, à cet asp
sie d'une pieuse terreur, s'arra
cipitamment des bras de Malek
« Mon Dieu! s'écrie-t-elle, ce n'e
ainsi que je dois approcher de
vous avez établi votre demeur
donnez, ô pardonnez mon dé
daignez purifier mon cœur! » Ell
se prosterne au pied de la cro
femmes et ses gardes l'imitent;
Adhel et son ami restent *seuls*
Mathilde le voit, et soupire. «
Rédempteur! dit-elle à voix bass
m'accorder la plus grande de vos
vous me demandez, je le sens, *le plu*
des sacrifices, et celui-là *n'est*
renoncer à mon époux, *mais de re*
à mon amour.... Hélas! ma volont
sent à vous le faire; mais toute
puissance suffira-t-elle pour m'a
l'achever? » Elle se lève alors, s'
contre la croix, regarde Malek
et ajoute d'un ton plus grave : «
permettrai point d'approcher dava
tu ne poseras point le pied dan
ceinte sacrée où les Chrétiens se
le droit d'entrer.... Adieu; c'est
faut nous dire adieu, un long adi
sainte victime qui avez sauvé le
daignez aussi sauver cet homme-l
à vous que je le laisse, que je le c
Malek Adhel, entends sa voix,
mour la fasse entrer dans ton c
Hélas! continua-t-elle en lui mo
le cimetière qu'elle allait travers
mour finit là, et avec lui toutes le
tés de la terre; mais souviens-t
d'autres félicités nous sont pro
souviens-toi qu'il est un lieu où
souffre plus, où l'on aime to
et que c'est là où Mathilde va t
dre. » Elle dit, et fuit loin du héro
court vers la porte du couvent a
rapidité d'une flèche : il lui obéit
la suit point, mais il ose m

degrés de la croix pour la regarder plus longtemps. Au moment d'entrer dans le cloître, la princesse s'arrête et tourne une fois encore ses yeux vers Malek Adhel; elle le voit embrassant de ses deux mains le signe de la rédemption, et il lui semble que Dieu l'a entendue. « O Christ, s'écrie-t-elle, consomme ton ouvrage. » Alors elle étend une main vers le prince, lui montre son cœur, lui montre le ciel, et se dérobe aussitôt sous les impénétrables grilles du monastère.

En la perdant de vue, Malek Adhel croit que tout l'univers vient de s'anéantir; il tombe accablé devant la croix; il ne songe plus qu'à mourir dans le lieu où il vient de quitter Mathilde : mais Kaled ne le permet pas; il s'approche, il lui dit : « Oublies-tu que sur la terre où nous sommes, chaque instant qui s'écoule peut nous perdre? — Fuis, Kaled, s'écrie le prince, fuis dans ce monde désert où je ne veux plus rentrer; ma vie est ici, continua-t-il en montrant le monastère, je ne veux pas quitter ma vie. — Si tu demeures, reprit froidement Kaled, je demeure avec toi; si tu péris, je jure de te suivre; maintenant dispose de mes jours, tu en es le maître; » et il s'assied tranquillement auprès de lui. Malek Adhel le regarde, il sait que Kaled n'a jamais juré en vain; il voit que son parti est pris, et à l'instant le sien l'est aussi. Il se lève, lui serre la main, et s'écrie : « Partons; maintenant qu'elle est en sûreté, songeons à sauver mon ami. » Il dit, et s'éloigne. Kaled le devance; ils appellent les chevaux errants sur la montagne; les chevaux accourent; les deux guerriers s'élancent dessus et fuient. Déjà le Carmel n'est plus qu'une masse confuse, et le cloître, perdu dans l'horizon, n'est présent qu'à la pensée du héros. Encore quelques heures, et le voilà à Césarée : Saladin l'y attendait impatiemment; les soins de la guerre l'appelaient ailleurs, et il ne voulait cependant abandonner cette ville importante qu'après en avoir remis la défense à son frère. « Malek Adhel, lui dit-il, je ne m'informe point pourquoi tu reviens seul; des soins plus importants que ceux de l'amour doivent nous occuper aujourd'hui. Je vais mettre Ascalon en état de soutenir un siége; précaution inutile sans doute, car les Chrétiens ne l'entreprendront qu'après avoir abattu Césarée, et je te laisse à Césarée. Césarée est donc invincible, et les ennemis ne viendront pas jusqu'à moi. »

CHAPITRE XLVI.

La journée touchait presque à sa fin, lorsque les gardes de la princesse rentrèrent à Ptolémaïs; ils trouvèrent tout le camp en rumeur, Lusignan au désespoir, Richard dans la plus violente colère, et la reine et l'archevêque tourmentés de mortelles alarmes. Le matin, la longue absence de Mathilde avait commencé par causer de l'étonnement; l'inquiétude avait succédé. Vers le milieu du jour, Bérengère était entrée dans l'appartement de sa sœur, et ayant trouvé sur une table un papier adressé au roi, elle s'en était saisie avec empressement; mais n'osant le remettre elle-même à Richard, elle fit prier l'archevêque de se rendre auprès d'elle, et lui montra ce billet pour qu'il le donnât au roi. A cette vue, Guillaume soupira, il ne put plus douter que Mathilde ne fût partie volontairement, et qu'avec lui-même elle n'eût employé de la dissimulation. Cette pensée déchirait son cœur, car il savait bien qu'elle ne lui cachait pas sa conduite, quand sa conduite était pure : que pouvait-il penser d'une jeune et imprudente vierge qui lui dérobait sa confiance, repoussait ses conseils, se reposait sur ses propres lumières, et s'entourait d'artifices....? Ah! ce n'est pas par de semblables routes que marche la vertu. Cependant, avant de la condamner, il veut connaître ce qu'elle écrit au roi, et s'il doit la condamner alors, du moins veut-il savoir si dans le piége où elle est tombée, elle peut être sauvée encore.

Aussitôt il était entré chez le roi, et, croisant les mains sur sa poitrine, baissant les yeux, dans un profond silence, il lui avait remis la lettre de Mathilde :

à l'instant Richard s'était écrié aussi : « Elle est donc partie volontairement ! O Mathilde ! Mathilde ! vous nous avez donc trompés ! » Ce billet ne contenait que ce peu de mots :

« Je quitte Ptolémaïs afin de me sous-« traire à une autorité tyrannique et à « un hymen horrible à mes yeux : je « connais trop mon frère pour oser déjà « lui demander mon pardon ; je n'espère « point qu'il suive de si près une démar-« che qui paraîtra sans doute téméraire ; « mais le pardon du ciel, j'en suis assu-« rée, car mes intentions sont pures, « et le ciel connaît tout mon cœur. »

« Elle a raison ! s'était écrié Richard en finissant, je ne lui pardonnerai jamais ; » et voyant que l'archevêque ouvrait la bouche pour lui répondre, il avait ajouté, qu'une telle conduite étant sans excuse, quiconque tenterait de la justifier serait aussi coupable qu'elle à ses yeux. Alors il était sorti enflammé de colère, pour envoyer de tous côtés des troupes à la poursuite de sa sœur. Guillaume, resté seul, avait repris le billet, et en le lisant avec sa charité ordinaire, la phrase qui le terminait avait un peu calmé ses craintes ; il se disait : « Puisque ses intentions sont pures, et qu'elle est assurée des miséricordes du ciel, je puis donc la pardonner aussi, et m'efforcer de croire que ce n'est peut-être pas pour cacher une faute qu'elle a entouré son départ de tant de mystère. »

Cependant le jour s'était écoulé sans que les troupes de Richard eussent apporté aucune lumière sur le sort de la princesse, lorsque la vue de ses gardes et de son char, qui revenaient sans elle, causèrent une surprise générale.

En un instant la nouvelle de son entrevue avec Malek Adhel, et de sa retraite dans le cloître du Carmel, fut répandu dans tout le camp et le divisa en plusieurs partis. Le plus nombreux admirait la vertu et la fermeté d'une jeune vierge qui, libre de régner sur un vaste royaume avec le prince qu'elle aimait, avait préféré les ombres de la retraite et de la pénitence, à une puissance et à une félicité que la religion réprouvait ; mais les amis de Richard et de Lusignan la blâmaient de n'avoir su que vaincre son penchant pour un Infidèle, et non se résoudre à un hymen que toute la chrétienté lui demandait. Enfin le roi d'Angleterre, indigné du désordre que cette nouvelle jetait dans tout le camp, et de l'influence qu'une femme exerçait sur l'âme de tant de guerriers, déclara qu'une résolution sévère allait mettre fin à tant de trouble, et que dès le lendemain, usant des droits que sa naissance lui donnait sur sa sœur, il irait dans le couvent même où elle s'était retirée, la forcer à donner sa main à Lusignan. « Non, avait interrompu Guillaume, ce serait mettre les droits du sang avant ceux de Dieu ; ce serait, envers la Majesté suprême, une insulte, une profanation que je ne permettrai jamais ; cependant, ce que je demande, ce que je veux aussi, c'est que le sort de la princesse Mathilde cesse enfin d'être le premier intérêt qui nous occupe : guerriers, nobles et vaillants guerriers, il est temps d'oublier et la beauté et l'existence de cette vierge. Est-ce donc pour elle que vous aviez ceint l'épée ? est-ce pour l'obtenir que vous avez traversé les mers ? ne craignez-vous pas que le Fils de Marie, indigné de votre abandon, ne vous livre à votre faiblesse, et ne vous refuse ses secours ! Laissez, laissez la sœur de Richard s'ensevelir loin du monde ; plût au ciel qu'elle n'y eût jamais paru ! O vous ! magnanimes héros, accourus de toutes les parties du monde chrétien pour la conquête de la cité sainte, élevez votre âme à la hauteur de votre entreprise ; ne voyez que ce but, ne soyez émus que de cette espérance ; courez devant Césarée, qu'elle tombe sous vos coups. Malek Adhel la défend ! Que vous importe ? si vous rencontrez plus d'obstacles, ne remporterez-vous pas aussi plus de gloire ? Marchez donc où Dieu vous appelle ; en le servant, songez à ne servir que lui, et n'oubliez pas que c'est être coupable que de vouloir unir les intérêts de la terre aux intérêts du ciel. »

Il dit, et les ressentiments s'apaisent, et les esprits sont persuadés, et la piété renaît dans tous les cœurs. Le courroux de Richard et l'amour de Lusignan résistent seuls encore; il leur semble à tous deux qu'aussi longtemps que Mathilde sera libre, les espérances de Malek Adhel subsisteront et enflammeront son courage; Lusignan surtout insiste sur ce point : Guillaume répondit qu'il était facile de calmer de pareilles craintes, et que, sans forcer la princesse à s'unir à lui, il existait un moyen sûr d'anéantir les espérances de Malek Adhel. « Qu'elle le prenne donc ce moyen, s'écria vivement Richard; et sans tarder davantage, qu'elle prononce ses vœux, qu'elle renonce à ce monde où elle n'a paru que pour y porter la confusion et la discorde.... Oublie-la, Lusignan, puisqu'elle rejette ta main; elle n'est plus digne de tes regrets. Mon père, tandis que nous marcherons demain à Césarée, allez vers cette fille rebelle, portez-lui les derniers ordres d'un frère offensé; qu'elle sache que, si dans huit jours elle n'est pas à Dieu, j'irai la forcer d'être à mon ami. »

En prononçant ces mots, l'emportement de Richard était porté à un tel excès, qu'il eût été imprudent d'essayer de le calmer, et impossible d'y réussir; Guillaume s'inclina en silence, et l'assemblée se retira.

La guerre allait devenir sanglante; le camp n'était pas un lieu sûr, et Ptolémaïs pouvait être attaquée. Le couvent du Carmel avait toujours été respecté par les Infidèles; Richard, inquiet pour Bérengère, crut donc qu'elle serait dans cet asile plus à l'abri des hasards que dans aucun autre; la nuit même il fit ses adieux à la reine, la confia à l'archevêque, et leur recommanda à tous deux d'employer toute leur influence sur Mathilde pour la disposer à lui obéir.

Mathilde, en se présentant devant les saintes filles du Carmel, et en leur demandant une retraite parmi elles, avait cru devoir ne leur cacher ni son nom, ni son rang; mais cet aveu, loin de donner de l'orgueil à son maintien et à ses paroles, en avait redoublé l'humilité. « Ne voyez point en moi, leur disait-elle, la sœur d'un puissant monarque, mais une infortunée qui vient purifier son cœur par vos exemples, et déplorer ses fautes au pied de vos autels. Mes torts furent grands sans doute; mon repentir l'est davantage, et c'est à ce titre seul que j'aspire à être admise parmi vous. »

Sa douceur, sa modestie, et surtout la contrition de ses regards, touchèrent en sa faveur d'humbles recluses que sa royale naissance n'avait point éblouies. Dans cette austère retraite on ne connaissait d'autre roi que Dieu, d'autre royaume que le ciel, d'autre temps que l'éternité; le bruit du monde ne s'y faisait point entendre, le mouvement des passions n'y remuait aucun cœur; tout y était calme, silencieux, sévère; les lois de l'ordre ne permettaient pas de prononcer une seule parole qui regardât d'autres intérêts que ceux de l'avenir et de la pénitence; aussi la guerre qui retentissait au pied du Carmel serait-elle restée inconnue à cette maison de paix, si l'archevêque de Tyr n'avait instruit ces pieuses filles des malheurs de Sion, afin que leurs prières intercédassent auprès du Très-Haut en faveur des Chrétiens. Si le pur esprit de l'Evangile, qui régnait parmi elles, avait permis à l'orgueil de s'y faire sentir, peut-être auraient-elles pu en éprouver en voyant que ce monde, à qui elles ne demandaient rien, et dont elles s'étaient entièrement détachées, avait recours à elles dans ses calamités; et que, toutes pauvres et obscures qu'elles s'étaient faites, elles étaient plus riches que lui avec ses pompes et ses gloires, puisqu'elles avaient encore des biens à lui donner, et qu'il n'en avait aucun à leur rendre.

Mathilde ne fut point étonnée de voir arriver l'archevêque; elle le connaissait assez pour être bien sûre que sa charité ne la délaisserait pas, et elle était impatiente de lui révéler tout son cœur; mais la vue de la reine la surprit et la troubla :

si son premier mouvement fut de la joie, parce qu'elle prévit bien que le nom de Malek Adhel serait prononcé par Bérengère; le second fut de la crainte, parce qu'elle sentit que cette indulgente amitié qui pardonnait toutes les fautes, affaiblirait peut-être l'efficacité du repentir. Cependant, en entrant dans l'auguste cloître, Guillaume, avant de lui parler, s'adresse en ces termes aux recluses : « Mes sœurs, les grands de la terre se réfugient auprès de vous; rassasiés de vanité et de douleurs, ils viennent y chercher du repos et des consolations, et se jettent dans vos bras quand la joie de leurs cœurs a cessé, et que leurs plaisirs se sont tournés en deuil. Une grande reine vous demande des prières pour son époux; une jeune princesse veut que vous lui appreniez à aimer Dieu avant toute chose; et moi, mes sœurs, je viens unir mes vœux aux vôtres, pour que la défaite des Infidèles rende à l'antique Sion son culte, ses temples, ses honneurs, ses enfants, et sa gloire. »

A la voix de l'archevêque, le chaste troupeau obéit, les dociles vierges commencent leurs cantiques; Mathilde les entend; Mathilde, prosternée auprès d'elles, frémit de voir toutes ces âmes angéliques s'élever vers Dieu pour lui demander la destruction des Musulmans, car c'est lui demander celle de Malek Adhel; plus il lui paraît impossible que l'Eternel refuse quelque chose à de si pieuses âmes, à de si ferventes prières, plus elle repousse les sentiments religieux auxquels elle attribue tant de puissance, et peut-être ne fut-elle jamais plus loin de Dieu que dans ces moments où, entourée de torrents d'encens, de chants divins, et d'images sacrées, il lui semblait que ces parfums, ces voix, et ces anges, lui répétaient qu'elle ne pouvait être digne du ciel qu'en demandant aussi la mort de Malek Adhel.

Quand cette cérémonie fut achevée, et que l'archevêque se trouva seul avec Mathilde, il lui parla ainsi : « Ma fille, en venant vous enfermer ici, sans doute vous avez formé la résolution de n'en jamais sortir ? » A cette question, la princesse rougit et baissa les yeux en silence. Guillaume reprit : « Si vous m'aviez confié vos projets, votre fuite eût été plus décente, je vous aurais accompagnée moi-même ici, et le monde aurait su que je connaissais vos desseins et que j'approuvais vos refus; oui, ma fille, je les approuve; après la préférence que vous avez avouée pour Malek Adhel, recevoir les vœux d'un autre homme eût été manquer à cette pudeur délicate qui est le premier devoir de votre sexe; mais ce serait y manquer bien plus, que de conserver une liberté qui ferait croire que vous tenez encore au monde par vos espérances et vos désirs. Vous avez aimé, ma fille, beaucoup trop aimé; un amour passionné est toujours une faute; vous auriez dû savoir que Dieu ne permet point qu'on s'attache avec une telle tendresse à des créatures qui passent, ni qu'on poursuive avec tant d'ardeur un bonheur purement humain : vous étiez coupable, vous deviez être punie; heureuse, et mille fois heureuse de l'avoir été sur la terre ! Pour expier les faiblesses de votre cœur, Dieu vous a séparée pour toujours de l'objet de vos faiblesses; il a même placé entre vous une si inexpugnable barrière, que l'espoir de la franchir ne pourrait être le fruit que de la plus folle passion. Fille des rois, voudriez-vous permettre au monde de penser que l'amour d'un homme a plus de puissance sur vous que les ordres de l'Eglise; et que les monceaux de cadavres, les ruisseaux de sang chrétien dont cet aveugle Musulman va s'entourer, ne peuvent vous faire renoncer à lui? rejetée par cet Infidèle, ne pouvez-vous le rejeter aussi ? ne pouvant rien sur lui, vous tenez encore à lui; car, si vous n'y teniez pas, pourquoi tiendriez-vous encore au monde? » Il la regarde, et s'arrête. Durant son discours, le visage de la princesse, tantôt pâle et abattu, tantôt animé et brûlant, avait exprimé les diverses émotions de son âme; la honte et la fierté, le repen-

, s'y étaient peints égale-
l'archevêque eut cessé de
ncha sa tête dans ses deux
s quelques minutes de re-
e dit : « Mon père, vous
uelle paix profonde j'ai
nées de ma vie ; la dix-
peine écoulée que toutes
t les anxiétés que le cœur
ont déchiré le mien ;
de ce trouble que vous
e revenir à mes premiers
père ! ma bouche peut
ncer, mais lisez au fond
et voyez s'il dépend de
er les mêmes dispositions.
fille, elles doivent avoir
st plus une paix de dou-
rance que vous êtes appe-
ais une paix de pénitence
— Hélas ! interrompit-
souffert dans le monde,
es yeux qu'un objet d'ef-
st pas du jour où mes
areront sans retour, que
ncé à mourir ; mais, mon
m'entendre ; vous verrez
se me retient encore ; si
n affranchit, tout est fini
e et moi : il m'échappe,
nes regards, il me laisse
ans le cercueil, traînant
es souvenirs, et ma vie
re des tombeaux ; il me
liée de toutes les créatu-
qu'on a disparu à leurs
ientôt effacé de leur es-

ilde commença son récit
illaume était parti pour
ui dit par quelle suite de
difficiles, d'événements
r quel enchaînement de
n elle était arrivée à la si-
se trouvait maintenant.
fini, l'archevêque, qui l'a-
ec une profonde attention,
attendrissement, lui ré-
fille, si ce livre sacré, qui
sur la terre par Dieu
oujours été votre guide et
votre lumière, bien des fautes vous eussent été épargnées ; car quel est le péché contre lequel l'Evangile s'élève le plus ? l'orgueil : c'est l'orgueil qui vous permit de vous exposer aux fréquentes visites du prince après mon départ de Damiette ; c'est l'orgueil qui, dans la vue d'opérer la conversion de l'Infidèle, vous fit prononcer le serment téméraire de n'appartenir qu'à lui ; c'est l'orgueil qui, vous persuadant de faire plus que votre devoir, vous entraîna à donner ce premier rendez-vous dans le tombeau de Montmorency. Ma fille, la simplicité est le véritable caractère de la loi chrétienne ; contente d'exécuter ce que Dieu lui ordonne, elle ne cherche point à aller au-delà, et résiste au désir de faire le bien plutôt que de l'obtenir par des voies répréhensibles. Il était généreux de vouloir me sauver la vie ; mais ne pouvant y parvenir que par le moyen d'un rendez-vous condamnable, il fallait vous reposer sur Dieu du soin de ma délivrance ; et, ferme dans la route qu'il vous a tracée, laisser agir sa providence sans vous croire appelée à m'en tenir lieu. Ma fille, j'ai besoin de courage pour vous adresser un pareil reproche, car je suis plus touché que je ne puis le dire, en voyant que vous avez fait pour moi ce que le seul amour n'aurait pas obtenu de vous ; mais plus je vous dois de reconnaissance, plus je dois m'acquitter en me montrant ferme et rigoureux envers vos erreurs : pour me sauver de la mort, vous avez risqué de tomber dans le péché, c'était là une de ces fautes que l'orgueil érige en vertus, et que repousse le véritable esprit de Dieu ; car il nous apprend que la mort n'est pas un mal, puisqu'elle n'est que le commencement de la vie, mais que le péché est un mal terrible, car il est le commencement de la mort.

« Maintenant Malek Adhel vous a fait promettre de ne pas prendre le voile sans son aveu : durant un instant, Malek Adhel a pu disposer de votre sort ; il a pu vous entraîner avec lui, devenir le maître de votre éternité, et cependant il a renoncé

à toutes ces terrestres voluptés, les seuls biens qu'il connaisse, pour vous remettre au Dieu qu'il méconnaît.... Quelles étranges choses se passe-t-il donc dans le cœur de cet Infidèle? Vous avez contracté avec lui des obligations immenses que Dieu seul peut acquitter.... Il les acquittera.... Si mes yeux ont bien lu dans l'avenir, le moment n'est pas loin; encore quelques jours, et les nations seront étonnées, et un grand exemple s'élèvera au milieu du monde, et le Nil s'enrichira des funérailles de la terre, et ces lieux sauvages se réjouiront, et le cœur aveuglé sera rempli de la connaissance de l'Eternel, comme le fond de la mer des eaux qui la couvrent[1]..... Ma fille, c'est assez; jetons un voile sur ce qu'il ne nous est pas permis de voir encore, et préparez-vous, en attendant, au joug de cette maison; car, ou je me trompe fort, ou ce sera là votre dernière demeure. »

Mathilde obéit; elle se dépouille de ses somptueux vêtements pour revêtir l'humble habit des filles du Carmel. Soumise à toutes leurs règles, elle suit tous leurs exercices, subit les mêmes austérités, s'unit aux mêmes prières, et ne sépare son cœur de leurs vœux, que quand elle les entend demander au Seigneur l'entière destruction des Infidèles: dans ce lieu de pénitence, où il semble que l'on apprenne à se détacher des tendres pensées, elle sent que tout l'y ramène; si elle mortifie son corps, elle compare à ses souffrances celles du désert, et les regrette, quoique plus douloureuses: si du sein de la paix, de l'union, de l'amour qui règnent dans le monastère, s'élève un mouvement de haine, c'est contre Malek Adhel qu'il est dirigé, et cette haine qu'on lui porte ne fait qu'accroître sa tendresse: enfin, quand elle se promène dans ce cimetière où vont s'éteindre toutes les espérances, c'est là que toutes les siennes se raniment, et ce n'est qu'au fond des tombeaux, que son œil ose chercher encore l'union que son cœur n'a point cessé de désirer. Mais si tous les objets lui parlent ainsi de Malek Adhel, la reine seule ne lui en parle plus: soit que Bérengère ait reconnu la force des obstacles qui séparent Mathilde du prince, soit que l'obstination de celui-ci l'ait irritée, ou que, plus docile aux volontés de son époux, elle veuille enfin s'y conformer tout-à-fait, elle ne prononce plus le nom que la princesse attend toujours; et feignant de ne comprendre ni sa tristesse ni son silence, elle détourne les yeux chaque fois que ceux de Mathilde tentent de l'interroger. Bientôt de nouveaux motifs viennent appuyer la fermeté de Bérengère, et donner des couleurs plus coupables à la faiblesse de sa sœur: on apprend que les Chrétiens ont mis le siége devant Césarée, qu'ils se préparent à livrer l'assaut; mais que la ville, défendue par Malek Adhel, résistera sans doute, ou ne se rendra qu'après un carnage terrible. A cette nouvelle, la reine, tout à son amour, oublie sa reconnaissance, et ne voit plus dans Malek Adhel qu'un ennemi formidable qui menace les jours de son époux: l'archevêque ne cesse de répéter que si les Croisés sont repoussés des murs de Césarée, cette défaite leur ravit pour toujours l'espoir de rentrer dans Jérusalem. Les religieuses s'effraient, les cloches du couvent s'ébranlent, et les prières recommencent avec une plus ardente ferveur; et Mathilde, l'infortunée Mathilde, toujours baignée de larmes sans savoir pour qui elle pleure, toujours prosternée au pied des autels sans savoir pour qui elle prie, incertaine de ce qu'elle doit demander, mais assurée qu'elle ne peut rien demander qui ne lui apporte une douleur nouvelle, passe ses jours et ses nuits sans oser adresser un seul vœu à ce Dieu qu'elle implore sans cesse.

CHAPITRE XLVII.

Forte de ses larges et profonds fossés, de ses hautes [illegible], de sa vaste citadelle, de sa n[illegible]rnison, et surtout du hér[illegible]lait, Césarée voyait san[illegible]entière de Croisés se[illegible]: dès les

[1] Zacharie, ch. xiv, v. 9.

sur la brèche, les rappelle par son exemple; la vue de Malek Adhel armé de son glaive, et se préparant à les attaquer, les a frappés d'une insurmontable terreur : ils se précipitent dans leur camp pour y chercher un refuge, et le roi de Jérusalem, abandonné de ses soldats, se voit obligé de les suivre, et d'aller cacher dans sa tente sa colère et sa honte.

Cependant, loin de perdre courage, il ranime celui de ses troupes; il les fait rougir de leur frayeur; il en reçoit la promesse de ne plus reculer : alors, avec un zèle infatigable, il passe les nuits à faire construire de nouvelles machines, les jours à les essayer; il envoie sur les montagnes voisines chercher des pierres que ne fournit point le terrain de Césarée, et en fait remplir les fossés; enfin, il n'est point de soins qu'il ne prenne, point de fatigue qui le rebute; il trouve dans Richard un zélé compagnon d'armes; et, unis d'un nouveau nœud par les travaux qu'ils partagent ensemble, c'est d'une même voix qu'après avoir préparé tous les instruments meurtriers qui doivent renverser Césarée, ils demandent à toute l'armée l'assaut général pour le lendemain.

Le lendemain, au bruit des timbales, des trompettes, des cris des soldats, et du fracas des machines, on donne l'assaut général. Lusignan, Richard, et le duc de Bourgogne, réunissent leurs efforts contre une des plus fortes tours; ils en font saper les supports, et, du sein de la vaste machine qui les roule tous trois dans ses flancs, et les met à l'abri des traits ennemis, ils lancent des crochets de fer contre le mur et l'ébranlent avec de longs béliers; enfin, cédant à leur attaque, la tour s'écroule et se renverse. Fiers de ce succès, et sûrs de la victoire, les Chrétiens courent en cet endroit pour se jeter dans la ville; mais une seconde fois la flamme les arrête : une immense quantité de paille et de foin embrasés sert de rempart aux Infidèles, et aveugle les Chrétiens. Ceux-ci suspendent leurs coups, et ne reculent point; ils se flattent que, quand ces matières combustibles se-

ront épuisées, ils pourront passer librement; mais à peine la fumée est-elle dissipée, qu'ils découvrent, de l'autre côté, qu'un nouveau mur s'est élevé, un mur de piques, de lances, d'épées, non moins meurtrier que le feu, et bien plus impénétrable. Vainement ils s'efforcent d'avancer, les Musulmans, immobiles, les repoussent sans les attaquer; Richard lui-même, à la vue de ce nouveau rempart, si habilement construit qu'on n'aperçoit que les lances qui le forment, et non les hommes qui le soutiennent, l'intrépide Richard se sent ému, et s'arrête étonné. « Mon frère, dit-il à Lusignan, en nous jetant contre ce mur extraordinaire, nous courons à une mort certaine; mais crois-tu que nous puissions le renverser, et ouvrir ainsi un passage aux Chrétiens qui nous suivent? — Je n'en sais rien, lui répond Lusignan, furieux de ce nouvel obstacle; mais le moment est venu où je méprise les conseils de la prudence, et où je ne veux plus que la victoire ou la mort : recule-toi, mon frère, car, si je succombe, tu pourras venir du moins, sur mon corps expirant, mettre le feu à Césarée, et arracher la vie à mon odieux rival. — Qu'un autre que toi m'eût dit de reculer, s'écria Richard avec des regards enflammés, c'eût été sa dernière parole : viens, mon frère, périssons ensemble. — Chrétiens, s'écrie Lusignan, que ce mur ne vous intimide point; derrière sont les palmes du martyre et le tombeau de votre Dieu, et je vais vous montrer comment on le renverse. » Il dit, s'élance; les Chrétiens le suivent; mais tout-à-coup ce mur, d'immobile qu'il était, et sans changer d'aspect, s'avance avec une vélocité prodigieuse; les Chrétiens, à la vue de cette multitude de fers aigus qui les menacent et se meuvent comme par enchantement, se renversent les uns sur les autres, et tombent pêle-mêle dans les fossés. La déroute est générale : en dépit des efforts d'une valeur incomparable, Lusignan est entraîné par les fuyards; le duc de Bourgogne, aidé de ses Français, résiste encore, et ne se retire que quand tout espoir est perdu. Richard, de la brèche où il combattait, saute sur l'autre bord du fossé, et, là, s'arrête immobile; il ne peut se résoudre à abandonner sa proie; il la dévore du regard; il oublie qu'il est seul, que déjà tous les siens sont rentrés dans le camp; et emporté par ce courage qui lui acquit dans cette guerre le surnom de Cœur-de-Lion, armé de son épée, il va recommencer le combat. Les Musulmans le reconnaissent, moins à ses armes qu'à sa valeur; ils quittent alors leur attitude menaçante, et courent vers lui pour le charger de chaînes, en s'écriant : C'est le roi! c'est le roi! » C'est le roi! interrompt une voix bien connue de Richard : le roi, seul et à pied! qu'on lui amène un cheval[1]. » A cet ordre, les Sarrazins obéissent; ils présentent à Richard un coursier superbe, et se retirent dans la ville; où déjà Malek Adhel s'occupe à réparer les murailles ébranlées; et Richard, honteux de sa défaite, et chargé d'un nouveau bienfait, s'achemine lentement vers le camp, sans savoir lui-même si c'est la haine ou la reconnaissance qui domine le plus dans son cœur.

Tout le camp est dans la tristesse, les troupes sont découragées, un noir chagrin dévore l'âme de Lusignan. Debout, au milieu de sa tente, appuyé sur sa longue lance, sa cotte d'armes déchirée et couverte de sang, il médite en silence de vastes projets; et, ne pouvant devoir la victoire à son courage, il cherche par quel autre moyen il pourra l'obtenir : il renferme au fond de sa pensée les sombres desseins qui l'agitent, et se garde bien de les dire à Richard. Richard déteste la ruse; même pour entrer à Jérusalem il ne l'emploierait pas; et dans son âme, comme dans celle des Chrétiens, il y a une loyauté qui ne leur permettrait pas de vouloir d'un triomphe qu'ils devraient à une perfidie.

En voyant Richard arriver dans sa tente, Lusignan lui prend la main, et lui dit : « Mon frère, il serait inutile de

[1] Trait historique.

tenter un nouvel assaut; si une victoire ne vient ranimer nos troupes, nous pourrons mourir sans combat devant les murs de Césarée: crois-moi, Richard, portons nos forces ailleurs; voyons si Saladin ne sera pas plus facile à vaincre que Malek Adhel; tandis que celui-ci nous croira occupés à réparer nos désastres, cette nuit même, à la tête de nos meilleures troupes, avance-toi vers Ascalon; si tu as besoin de mon bras, j'irai te joindre; sinon, je resterai ici, dans l'espérance que Malek Adhel, fatigué de son inaction et de la nôtre, fera enfin quelque sortie où je pourrai le trouver, le combattre, et le vaincre peut-être. » En achevant ces mots, dans les yeux de Lusignan roulait un feu ardent et sombre, tel que la vengeance en allume dans les âmes haineuses. Richard approuve son projet; il le communique aux principaux chefs; tous y applaudissent. Alors le roi d'Angleterre partage l'armée: une moitié le suit; il laisse l'autre sous le commandement de Lusignan, et veut que, pendant son absence, tous les princes soumis à ses ordres le soient à ceux de son ami; personne ne conteste à Lusignan la glorieuse marque d'honneur qu'il reçoit; et le courage intrépide qu'il a montré dans les deux derniers assauts, le fait accepter avec joie pour chef suprême de tout le camp.

Malgré les précautions de Richard, rien n'échappe à l'œil perçant de Malek Adhel; il sait qu'une partie de l'armée s'éloigne du camp et s'enfonce dans les forêts qui entourent Césarée; mais il ignore quel chef la conduit et quelle route elle prend: divers bruits lui font croire qu'elle retourne vers Ptolémaïs; ce mystère l'étonne, peut-être il pourrait l'éclaicir en faisant une sortie, et, par des détours qui lui sont bien connus, surprendre l'armée et remporter une facile victoire; mais la victoire l'appelle moins que le combat ne le révolte. Le sang des Chrétiens lui fait horreur, ce sont les frères de Mathilde, et une sorte de voix prophétique crie au fond de son cœur que le moment n'est pas loin où ce seront aussi les siens.

Les Croisés, renfermés dans leur camp, ont cessé leurs attaques, et Malek Adhel poursuit en paix ses travaux. Il réédifie la tour écroulée, il répare les brèches, et redonne une solidité nouvelle aux murailles chancelantes. Pendant qu'il s'étonne du peu d'obstacles que les ennemis opposent à la défense qu'il prépare, les Musulmans, descendus dans les fossés de la ville pour soutenir les fondements des murs, ont surpris un soldat qui semblait les observer avec attention, ils s'en saisissent et l'amènent devant Malek Adhel; à la vue de ce prince, il se trouble, il pâlit, et cache dans ses mains des pleurs qu'il s'efforce en vain de retenir. Malek Adhel étonné lui dit: « Si c'est la frayeur qui t'agite ainsi, et que tu redoutes le châtiment qui t'est dû pour t'être approché de nos murailles afin d'espionner nos travaux, connais-tu si peu ton juge que tu ne puisses espérer en sa clémence? — Ah! c'est parce que je le connais ce juge magnanime, répondit le soldat d'une voix entrecoupée et en frappant sa poitrine, que je ne puis me pardonner ma perfidie! — Ta perfidie! quelle est-elle? explique-toi; un aveu sincère peut tout réparer. — Hélas! repartit le guerrier avec une expression de douleur plus vive encore, il en est que rien ne répare, et peut-être. au moment où je parle, tout est-il perdu pour vous. — Que veux-tu dire? s'écria vivement le prince. qu'ai-je perdu? et qu'est-ce que ta perfidie m'a ravi? — Je ne puis le dire qu'à vous, » répondit le soldat tremblant et confus. Malek Adhel fit un signe, tous les témoins s'éloignèrent; les voilà seuls; l'étranger tombe aux genoux du prince. « Ah! lui dit-il, je suis indigne de vivre, je vous ai trahi, j'ai trahi la princesse Mathilde; à cette heure-ci elle vous accuse sans doute de n'avoir pas prévenu son malheur..... — Chrétien, interrompt ce prince, que dis-tu de Mathilde et de son malheur? parle, précipite tes paroles, ton silence me fait mourir. — Seigneur, détournez de moi votre colère, ne voyez que mon repentir..... — Ne me parle ni de ton repen-

tir ni de ma colère, s'écria impétueusement le prince, ne me parle que de Mathilde; que la frayeur ne t'arrête plus; quoi que tu aies fait, ta grâce t'est assurée. — Noble prince, reprit le soldat avec un peu plus de hardiesse, prêtez donc l'oreille au récit que j'ai à vous faire, et plaise au ciel que ce ne soit pas trop tard. J'ignore si votre pénétration, à qui rien n'échappe, a eu connaissance de l'absence de Richard et des intentions de Lusignan. »

Malek Adhel, dont le cœur commençait à concevoir d'horribles soupçons, s'écria : « J'ai aperçu une partie de l'armée se détacher du camp, mais je n'en sais pas le motif; hâte-toi de me l'expliquer. » L'étranger reprit : « La nuit même qui suivit le jour où vous repoussâtes les Chrétiens avec tant d'habilité, Richard, à la tête de ses meilleures troupes, s'avança du côté d'Ascalon, dans l'espoir de surprendre Saladin et de venger sur lui notre défaite; il s'éloigna, laissant Lusignan maître du camp et chef de tous les souverains; mais à peine ce dernier se vit-il libre de disposer de l'autorité que l'absence de Richard lui laissait, qu'il dit au conseil réuni, qu'avant de marcher à Ascalon, l'intention du roi d'Angleterre était de se rendre au Carmel. « C'est là qu'il m'attend, ajouta-t-il, pour me donner une épouse que j'aime, pour ranimer, par cette auguste union, le courage de nos troupes désolées, et nous venger de Malek Adhel. » Il dit, chacun le croit; suivi de peu de soldats, il quitte le camp, prend la route du Carmel; nul ne s'oppose à son départ. Attaché depuis longtemps au service du roi d'Angleterre, je veux m'assurer s'il est en effet auprès de sa sœur, et je suis Lusignan..... Seigneur, que vous dirai-je? tous les discours du roi de Jérusalem n'étaient qu'un tissu d'horribles faussetés, et sa conduite n'était que perfidie; c'était à dessein qu'il avait éloigné Richard; et, en s'appuyant de son autorité auprès des Chrétiens, il les avait trompés. J'ai vu, seigneur, j'ai vu ce roi sacrilége violer la sainte retraite, abattre les grilles sacrées, j'ai vu la princesse d'Angleterre, pâle et tremblante, amenée en esclave devant lui; mais sans pitié pour elle, sans remords sur sa trahison, il a fait décorer l'église, les flambeaux d'hymen se sont allumés; il a juré qu'un jour de plus ne se passerait pas avant que la princesse fût à lui. Cependant, au milieu des guerriers qui accompagnent Lusignan, une des femmes de la princesse, la fidèle Herminie, me reconnaît; elle accourt vers moi, me remet un papier, et me dit : « Si demain ce billet est entre les mains du prince Adhel, il n'y a point de place si brillante où il ne t'élève. » Elle achevait à peine, qu'ayant aperçu Lusignan qui entrait à l'autre bout du grand corridor où elle me parlait, la frayeur la saisit, et elle s'enfuit précipitamment; mais Lusignan a tout vu; il s'approche, et me dit : « Donne-moi le papier que tu caches dans ton sein, et cette bourse est à toi. » Seigneur, vous l'avouerai-je, continua le soldat en redoublant de sanglots, je cédai à une vile tentation; les promesses de la princesse pouvaient être chimériques, l'or de Lusignan était devant mes yeux; il m'éblouit; je cédai, je donnai le papier; mais depuis ce moment, déchiré de remords, il me fut impossible de demeurer témoin du sacrifice qui allait se consommer; je partis la nuit même en secret; le repentir m'entraina vers Césarée; j'espérais être pris, être traîné devant vous; ne pouvant vous remettre le billet de la princesse, vous dire du moins son malheur.... — Et dis-moi, dis, interrompit le prince, d'une voix tremblante de la plus violente émotion, quel est le jour désigné par Lusignan pour consommer son horrible forfait? — Seigneur, reprit le soldat, c'est aujourd'hui qu'était le jour désigné par Lusignan; mais il se pourrait que l'état et les prières de la princesse eussent obtenu un délai jusqu'à demain..... — Je serai demain auprès d'elle, s'écria impétueusement le prince; j'y serais aujourd'hui, s'il n'était pas indispensable au succès de mes desseins de ne sortir de Césarée

[redacted]

qu'à la nuit, afin de n'être pas aperçu des Chrétiens. » A peine l'obscurité commence-t-elle à se répandre sur l'univers, que Malek Adhel fait appeler Mohamed et Kaled, ses deux plus fidèles serviteurs; il dit au premier : « Ecoute, Mohamed, des intérêts pressants m'appellent hors de Césarée; pendant deux jours que durera mon absence, commande à ma place; sois sans inquiétude, tu ne seras pas attaqué, j'en suis certain; Richard et Lusignan ont quitté le camp des Chrétiens, et, sans eux, les Chrétiens n'oseront pas combattre : toi, Kaled, assemble trente de mes plus braves soldats, et suis-moi dans la périlleuse entreprise où je vais m'engager; Kaled, si nous trouvons l'ennemi, de quelque nombre qu'il soit accompagné, nous ne reculerons pas; hâtons-nous, ami, un moment peut tout perdre. »

Mohamed et Kaled, persuadés que le soldat étranger a dévoilé au prince une marche secrète des Chrétiens, se réjouissent de le voir enfin décidé à les combattre: tous deux, jusqu'ici, savaient bien que le seul amour avait enchaîné la valeur du héros; ils se flattent qu'il a enfin vaincu l'amour; du moment qu'il consent à marcher à l'ennemi, ils sont sûrs que la victoire ne quittera plus leurs drapeaux; et, remplis de cette espérance, tous deux exécutent avec allégresse les ordres qu'ils viennent de recevoir.

CHAPITRE XLVIII.

En sortant de Césarée, Malek Adhel fit un long détour pour atteindre les forêts qui dominaient le camp des Croisés. Il fallait nécessairement les traverser pour arriver au Carmel, et le désir de n'être point retardé dans sa route, lui inspirait une prudence qu'il n'aurait pas eue pour sauver sa vie. Au point du jour il arriva au faîte de la colline, d'où on aperçoit le sommet sourcilleux du Carmel se projeter dans la vaste mer. A cet aspect, il n'est plus maître de lui-même : mille craintes, mille douleurs saisissent son âme. il presse les flancs de son coursier, dont la vitesse défierait les vents; ses soldats ont peine à le suivre. Kaled, l'inquiet Kaled, en lui voyant prendre, d'un tel mouvement, le chemin du Carmel, commence à concevoir les plus sinistres alarmes; il continue à suivre son maître, mais il ne doute presque plus que la raison ne l'ait abandonné, et que l'amour ne soit l'unique cause d'une démarche qu'il avait attribuée à de bien plus glorieux motifs.

A quelque distance du monastère, Malek Adhel retient tout-à-coup son cheval, et dit à Kaled : « Sais-tu que Lusignan est ici? — Est-ce lui seul que tu viens y chercher? lui répond son ami d'un ton sévère. — Je viens le chercher, le punir, s'écria le prince; mais je viens surtout arracher Mathilde à sa tyrannie et à son odieux amour; viens, suis-moi, que rien ne nous arrête.—Je t'obéis, répond Kaled avec tristesse, maintenant les représentations seraient inutiles; mais, si j'avais connu ton dessein, tu ne serais sorti de Césarée que sur mon corps sanglant. Ah! malheureux prince, puisse ton imprudence ne pas te coûter plus que la vie. » Malek Adhel ne l'écoute pas, il s'élance avec ses soldats dans la cour solitaire du cloître; tout y est en silence; la grande porte est fermée, le prince ordonne qu'elle soit abattue, les grilles volent en éclats; le cimeterre nu à la main, il entre dans la sainte maison, appelant à grands cris Lusignan et Mathilde. Personne ne répond, les longs corridors sont déserts; il prête l'oreille, il écoute; des chants se font entendre, il croit que ce sont ceux de l'hyménée, et il précipite ses pas vers le lieu d'où ils partent; il traverse une cour intérieure couverte d'herbes sauvages, et derrière tous ces bâtiments gothiques, l'église avec son haut clocher et ses vitraux coloriés, frappe ses regards; il monte les degrés du temple; à travers la porte entr'ouverte il voit le pavé jonché de fleurs, d'innombrables flambeaux dont des torrents d'encens obscurcissent la lumière; l'archevêque de Tyr, revêtu de ses plus magnifiques habits, et près de lui la vierge

qu'il aime, prosternée au pied de l'autel. Étranger au culte des Chrétiens, une si auguste cérémonie ne lui paraît devoir être que celle de l'hymen; quoiqu'il n'aperçoive point Lusignan, il ne doute pas qu'il ne soit là, et, se montrant tout-à-coup avec ses armes et ses soldats, il s'écrie d'une voix qui retentit dans toutes les voûtes de l'église : « A moi, Lusignan, viens me la disputer, si tu l'oses! » et renversant tout ce qui s'oppose à son passage, sans respect pour la majesté du Dieu suprême, dont la présence remplit le temple saint, il arrache Mathilde éplorée de l'autel qu'elle tient embrassé. A son terrible aspect, les sacrés concerts sont interrompus, des cris de terreur leur succèdent; comme une troupe d'oiseaux timides, les vierges fuient en désordre, elles se jettent dans le chœur, se précipitent dans le sanctuaire, se réfugient derrière l'autel. Cependant avant de s'éloigner, le formidable guerrier cherche Lusignan du regard, l'insulte de la voix : « O perfide roi, s'écrie-t-il, où te caches-tu? toi qui as osé m'offenser, n'oses-tu me combattre? » Mais Mathilde est entre ses bras, sans connaissance; il ne songe plus qu'à la sauver; il fuit à grands pas avec elle, ses guerriers ont peine à le suivre : au bas du mont Carmel il s'arrête auprès d'une fontaine, il baigne d'une onde pure le front glacé de sa bien-aimée, en s'écriant hors de lui : « Dieu des Chrétiens, rends-lui la vie, et la mienne est à toi! » Il achève à peine ces mots, que Mathilde soupire et se ranime. « Où suis-je? dit-elle, pourquoi toutes les puissances de mon âme tressaillent-elles ainsi d'allégresse....? les sacrés parvis vont-ils s'ouvrir? ô Malek Adhel! es-tu ici pour y entrer avec moi? » En entendant ces paroles si tendres, mais auxquelles la constante pensée de Dieu mêle tant d'innocence, Malek Adhel, enivré d'une félicité inconnue, s'abandonne sans contrainte aux vives et profondes émotions qui l'agitent; à genoux devant Mathide, il la contemple et l'adore, il ne voit qu'elle, il a oublié toute autre pensée : c'est un de ces moments d'extase où on devine le ciel..... Ah! si un pareil bonheur pouvait être durable, s'il l'était, on ne voudrait plus quitter la terre; mais quand on est appelé à le goûter, on touche sans doute au terme de la vie, car il serait également au-dessus des forces humaines d'en soutenir la prolongation, et de pouvoir survivre à sa perte.

Kaled, suivi de ses soldats, vient interrompre les ravissements célestes où le héros était plongé. « O prince téméraire! lui dit-il, comment oses-tu te reposer sur cette terre fatale, où les ennemis, les piéges, et la mort, t'environnent. » Ces mots rappellent Malek Adhel à tous les dangers de sa situation; il pense que Mathilde les partage, et il frémit : il se lève; son bonheur a disparu; une sombre terreur le remplace, car il craint d'être surpris par l'armée entière des Chrétiens, et il sent trop qu'alors tout l'effort de sa vaillance ne pourrait que lui faire perdre la vie avec honneur, et non sauver celle qu'il aime. A l'idée de la voir un moment entre les bras de Lusignan, son âme frissonne, et, pour la première fois s'ouvre à la frayeur de la mort; maintenant, atteint par toutes les faiblesses, s'il entend le bruit des feuilles que ses chevaux froissent sous leurs pieds, il croit distinguer dans le lointain l'approche de l'ennemi; quand les longues ombres de la nuit descendent sur la terre et la peuplent d'images fantastiques, partout il croit voir un Chrétien, surprendre un espion, reconnaître une troupe rangée en bataille; enfin, jusque dans le sifflement des vents qui courbent la tête des vieux pins et des antiques sycomores, son oreille est frappée du son des instruments de guerre et des cris précurseurs des combats. En proie à cette épouvante, il marche en silence sans oser même parler à Mathilde; mais elle, revenue peu à peu de son effroi l'interroge, lui demande pourquoi il a violé son asile, et la promesse qu'il lui avait faite de l'y laisser vivre en paix? « Et toi, lui répond-il d'une voix sombre et farouche, pourquoi m'as-tu trompé, en m'assurant que les Chrétiens le respecteraient? pourquoi

Lusignan y a-t-il osé entrer? pourquoi t'a-t-il forcée à paraître devant lui? un jour plus tard n'étais-tu pas son épouse? — Malek Adhel, que dis-tu? reprit la princesse avec un profond étonnement; depuis mon départ de Ptolémaïs, je n'ai pas revu Lusignan; est, si j'en crois l'archevêque de Tyr, mon frère a renoncé à un hymen que j'abhorre, et me laisse libre de me donner à Dieu. » Ce peu de mots fut un coup de lumière pour le prince; il vit qu'il avait été trompé, et, quoiqu'il fût frappé à l'instant de toutes les fatales conséquences de cette perfidie, son premier mouvement fut un mouvement de joie. « Du moins, s'écria-t-il, elle n'est qu'à moi, et sa bouche n'a prononcé des vœux que pour notre amour : ainsi, Mathilde, l'étranger qui m'a dit avoir accompagné Lusignan dans ton cloître, avoir été témoin de ton désespoir, et avoir reçu des mains d'Herminie un billet où tu me demandais du secours, cet étranger n'était qu'un imposteur? — Assurément, répondit Mathilde. — Dieu éternel, continua le prince, comment permettez-vous que le parjure emprunte ainsi les couleurs de la vérité! Mais que dis-je! ce n'est pas la subtilité du traître, c'est mon propre cœur qui m'a séduit; j'aurais été dupe de même du piége le plus grossier : du moment qu'on m'a parlé de toi, je n'ai plus vu que toi; et ton nom, comme un talisman enchanté, m'a jeté dans l'aveuglement et a rompu toute ma prudence pour laisser agir le seul amour..... O ma bien-aimée! ajouta-t-il avec un effroi qui le glaçait jusqu'au fond de l'âme, que du moins tu ne sois pas victime de ma crédulité : les Chrétiens, fiers de leur trahison, en voudront recueillir le fruit; ils nous attendent dans ces bois, et je ne puis te ramener à Césarée avec sûreté; mais comment aller ailleurs? comment endurer le honteux affront d'avoir abandonné la ville que j'avais juré de défendre? elle tombera, et seul j'en serai cause! O Saladin! que diras-tu de ton frère? ô Mathilde! retire-moi ton amour; j'en suis indigne, puisque j'ai trahi pour lui mon devoir et ma patrie! » Il s'arrête alors; il n'ose plus poursuivre sa route au milieu de ces forêts, où il n'est que trop sûr d'être surpris par les Chrétiens. Il appelle Kaled; il lui fait part de l'horreur de sa situation. Kaled baisse la tête, il est consterné; il sent, comme le prince, toute l'impossibilité de retourner à Césarée : il est certain, comme lui, que l'armée des Croisés les attend à quelque distance, et s'avancer de ce côté c'est vouloir tomber dans leurs fers ou perdre la vie dans un combat inégal. La fuite est le seul parti qui leur reste; mais comment se résoudre à donner un tel conseil à son maître; que pensera tout l'Orient d'une semblable désertion? cependant il peut moins encore se résoudre à le voir dans les chaînes des Chrétiens. Au milieu de ces perplexités, tout-à-coup un souvenir lui arrive et une lueur d'espoir le ranime. « Mon maître, lui dit-il, si ma mémoire ne m'abuse pas, la vie et l'honneur peuvent être sauvés encore. A l'opposé du camp des Chrétiens, à l'occident de Césarée, vis-à-vis la porte d'Omar, est une vaste excavation qui, par des chemins souterrains, va aboutir à une masse de rochers placés aux confins de la plaine sablonneuse de Jaffa : depuis que les Chrétiens ont perdu toutes les villes maritimes de la Syrie, cette route ténébreuse a été abandonnée; mais je me souviens de l'avoir parcourue en entier, tandis qu'occupé dans ton gouvernement d'Alep, Saladin, à ta prière, m'avait confié celui de Césarée. — Faut-il faire un long détour pour l'atteindre? s'écria le prince. » Kaled répondit que tout le jour suivant suffirait à peine. « Eh bien, sers-nous de guide et hâtons-nous, reprit Malek Adhel, car ce parti est le seul qui nous reste. »

Alors le prince et ses gens quittent la route qu'ils suivaient, et se détournent vers le sud; ils traversent la vaste forêt qui s'étend au loin vers l'intérieur du pays; se frayant un passage à travers les rochers, les branches rompues, et les arbres renversés. Au point du jour ils atteignent pourtant la lisière occidentale de ces ténébreuses solitudes, et Malek

Adhel, en retrouvant la plaine et la lumière, ne craignant plus de surprise, ne craint plus rien au monde. Tandis que Kaled s'éloigne un moment pour aller chercher quelques aliments dans des cabanes de laboureurs qu'il aperçoit à peu de distance, le prince veut que Mathilde se repose; il la fait asseoir sur des rameaux de fougère coupés à la hâte; il se place auprès d'elle, et lui dit. « Ma bien-aimée, les maux que les Chrétiens ont voulu me faire retomberont sur eux-mêmes, et quand ils te sauront dans mon palais, au lieu de me voir dans leurs chaînes, ils seront assez punis. » La princesse soupire et se tait. « Eh quoi, Mathilde, reprend impatiemment le prince, soupires-tu après ta retraite, regrettes-tu d'être avec moi? Quoi! lorsque ta volonté est pure, je ne te verrai pas bénir l'erreur qui nous réunit, et jamais, jamais l'amour ne parlera seul à ton cœur? » Mathilde se retourne vers lui, le regarde avec des yeux pleins d'une tendresse que les larmes du repentir ne pouvaient éteindre : « Ah! répond-elle, ne me demande pas d'être plus coupable : puis-je me dissimuler les joies de mon lâche cœur, en voyant l'impossibilité où je suis de revenir sur mes pas : toute la nuit, tandis que nous traversions en silence cette auguste et sombre forêt, je songeais à retourner dans mon cloître, mais je ne le pouvais qu'en demandant à l'un de vous d'exposer sa vie pour moi; il me semblait qu'à ce prix je ne devais pas le vouloir; et rencontrant partout un obstacle, partout je trouvais un plaisir..... O Chrétienne sans force et sans foi, ton cœur, gonflé d'amour, n'a de goût que pour les biens périssables, et verrait avec effroi le chemin qui la ramènerait à Dieu. » Elle dit, et cache dans ses mains sa honte, son amour, et ses larmes. Malek Adhel s'écrie avec transport : O délices de ma vie, je ne redoute plus rien; me voilà heureux, nous sommes ensemble, et une existence toute de bonheur nous est assurée à jamais. — Ne parle point de bonheur, reprit la vierge éperdue, n'en parle jamais; le bonheur

n'est pas fait pour nous : témérair
as violé le temple du Seigneur; je m
avec joie près de toi, et nous co
trions le bonheur!.... Non, l'âme s
lée de pareilles fautes ne peut pas
heureuse; car, plus elle s'attache à
fausse félicité qu'elle chérit, plus
s'enfonce dans sa misère..... Mon D
je crois voir votre foudre suspendu
nos têtes; elle va éclater : ah! ne pr
qu'une victime; que tout mon sang
rachète celui de Malek Adhel; éparg
le, épargnez-le. » En parlant ains
remords frémissait dans l'âme de
mide beauté, et elle étendait ses
bras vers le prince comme pour le
server de la colère divine. Mais Kale
revenu; il les interrompt, leur prés
quelques aliments, et leur dit : « Hât
nous, car il faut atteindre l'ouvertu
souterrain avant la nuit, afin que je p
la distinguer et la reconnaître. » M
Adhel sent toute la prudence du co
de son ami; et, résolu de ne plus se l
au plaisir d'entendre Mathilde jus
moment où il la verra en sûreté dan
palais de Césarée, il la remet aux
de Kaled, et la suivant de loin, il p
de toute sa puissance la rapidité de
marche. Durant le jour, ils traver
les vastes plaines qui séparent Ram
Césarée, et arrivent avant la nuit
rochers que Kaled désigne comme
trée de la caverne. Là, Malek Adhel
rête un moment indécis : de ce li
aperçoit au couchant Jaffa, où comm
Metchoub, et un peu plus près, ve
nord, sa chère Césarée. Il est décidé
rendre; mais il se demande si Mat
ne serait pas plus en sûreté à Jaffa
ville assiégée, en proie à toutes les
reurs de la guerre, est-elle un asile
sûr, assez tranquille pour y con
celle qu'il aime? Mais n'est-il pas ce
de la défendre; en combattant pour
thilde, ne devient-il pas invincibl
en la sachant derrière lui, pourr
être renversé? D'ailleurs Metchoub
mande à Jaffa, et Metchoub est l'en
de Mathilde. Cette pensée le dé
« Non, non, s'écrie-t-il, je ne la qu

nt; déjà assez de maux nous acca-
n'y joignons pas celui d'une sépa-
inutile. » Il dit, et prend la main
ien-aimée, ils s'avancent ensem-
s une ouverture spacieuse, mais
, profonde, et dont la route sem-
récipiter vers les entrailles de la
Kaled marche en avant avec les
, tenant entre leurs mains des
de paille allumées; le prince
t les pas tremblants de Mathilde;
foncent dans toutes les horreurs
éternelles ténèbres : quelquefois
e de la grotte se rabaisse à un tel
qu'il faut, pour ainsi dire, ramper
erre humide, et se glisser entre
ners; plus loin on rencontre des
aiguës, on gravit avec effort
es escarpements glacés, et de l'œil
ure près de soi de noirs précipi-
des pierres détachées tombent,
sans fin dans des profondeurs
rnes; par moments, quand la lu-
e la paille jette un éclat plus vif,
net de distinguer l'intérieur de
nenses cavernes, on les aperçoit
es de crystaux transparents, et
es d'une prodigieuse quantité d'oi-
le nuit, dont les innombrables
tions n'ont peut-être jamais vu le
puis la naissance du monde. Cette
pénible, effrayante, se prolonge
s : malgré tous ses efforts, Ma-
nel n'en peut sauver la fatigue à
le; il ne la quitte point; souvent
e de la porter, mais la difficulté
min ne le lui permet pas toujours;
bit de bure la défend mal contre
des rocs; ils froissent sa peau
, et, obligée de les embrasser pour
r ses pas, leurs aspérités rudes et
déchirent ses mains. En voyant
rance, le prince est prêt à perdre
; il le perd un moment, parce
moment Kaled croit s'être égaré
route, et revenant sans cesse sur
par un défilé qui tourne sans cesse,
le que ce souterrain, autrefois
d'un accès commode, s'est changé
abyrinthe sans fin et sans bout.
s mots, Mathilde, épuisée de las-

situde, demeure sans force sur le roc où elle se traîne, et le prince, saisi d'un mortel désespoir, l'entoure de ses bras, et est tenté un moment de s'engloutir avec elle dans les profonds abîmes dont ils sont entourés : mais bientôt la fermeté de son âme lui suggère une autre pensée; il se lève, s'avance d'un côté avec quelques soldats, tandis que les autres tournent du côté opposé, et de cette manière il parvient enfin à découvrir la véritable issue : alors il revient chercher Mathilde sur le rocher où il l'a laissée; et au bout de peu d'heures, un air plus frais leur annonce qu'ils touchent au but, et que le monde va se rouvrir pour eux. Il leur semble même qu'une faible lumière arrive à travers les fissures des rochers; Kaled éteint ses flambeaux, et aussitôt leur clarté est remplacée par celle de la lune, qui perce dans le souterrain, au milieu des touffes de ronces et des immenses draperies de lierre suspendues à l'entrée de la caverne : Kaled tire son sabre, rompt ce faible obstacle, brise tous ces flexibles branchages; il fait un pas de plus, Césarée est devant ses yeux; il reconnaît la porte d'Omar, et la sentinelle qui y veille; il voit flotter sur les murailles et les mosquées les drapeaux jaunes et noirs [1], et distingue au nord, dans la plaine, le camp des Chrétiens et les bannières de la croix; tout y paraît calme et tranquille, ainsi que dans la ville : le fidèle cœur de Kaled tressaille de joie; son maître est sauvé, l'honneur musulman l'est aussi. « Mahomet a veillé sur toi, dit-il au prince; en faveur de tes services passés il a fait grâce à ton imprudence. » Malek Adhel lève les yeux au ciel, et remercie le Dieu qui a sauvé Mathilde : il la transporte dans ses bras, la conduit vers la porte d'Omar : au nom de Malek Adhel elle s'ouvre à l'instant; des soldats, vêtus de l'habit sarrazin, entourent le prince; il croit

[1] Le drapeau noir était celui des califes abassides, auxquels les sultans demandaient toujours l'investiture de leurs états, sans les reconnaître pour souverains. Le drapeau jaune était la couleur particulière de la dynastie des Ayoubites, dont Saladin était le chef.

être au milieu des siens. « Enfin, s'écrie-t-il en serrant la princesse contre son cœur, les Chrétiens seront dupes de leur perfidie ; Mathilde est hors de leurs atteintes, et Lusignan ne me l'enlèvera plus. » Il dit, et tout-à-coup les troupes qui l'entourent se jettent sur lui, lui arrachent et son épée et Mathilde : en un instant Kaled et tous les soldats de sa suite sont chargés de chaînes : la surprise ne leur permet pas de tenter même une vaine défense ; Malek Adhel ne sait s'il veille ou s'il est sous la puissance d'un songe affreux. « Prodige infernal ! où suis-je ? s'écrie-t-il. — Sous la puissance des Chrétiens, sous celle de Lusignan, répond celui-ci en se faisant jour à travers ses troupes ; Césarée et Mathilde sont à moi, et tu es dans mes fers. » Malek Adhel, frappé d'une effroyable surprise, demeure immobile et éperdu ; une sueur froide coule sur tous ses membres ; il promène autour de lui des regards menaçants, terribles, et désespérés : perdre tout à la fois la liberté, Mathilde, et l'honneur, voilà son sort : il amène lui-même celle qu'il adore dans les bras de son rival, et il a laissé périr Césarée ! Césarée, que Saladin avait confiée à ses soins, et qu'il avait juré de défendre jusqu'au dernier soupir. Après de pareils maux on ne peut plus vivre : les remords qui brisent son âme font taire jusqu'aux gémissements de l'amour désolé, et la honte de sa faiblesse a abattu la fierté de son cœur ; il baisse sa tête humiliée ; il n'a plus ni force, ni courage ; il ne secoue point ses chaînes, et il marche dans un morne silence vers la tour où Lusignan a ordonné à ses soldats de le conduire.

CHAPITRE XLIX.

A l'instant où la princesse avait vu Malek Adhel chargé de chaînes, elle était tombée sans connaissance : on la transporta en cet état dans le palais qu'habitait Lusignan ; et, malgré les nombreux secours qui furent appelés autour d'elle,

une partie de la nuit se passa
revint à la vie : mais quel m
elle que celui où elle ouvrit
où elle apprit que Malek Ad
fermé dans une étroite prison
signan était maître de son s
de Césarée, maître d'elle-mê
ces affreuses nouvelles, elle
sa tête dans sa robe pour se
lumière ; elle a horreur du j
lève sur de telles afflictions ; s
brise sans qu'elle puisse ver
larme ; elle demeure sans m
perdue dans sa douleur, n'aya
pensée que celle-ci, qu'elle adre
« O mon Dieu ! est-ce donc sur
de mes fautes que vous mesure
mon châtiment ! » Plusieurs f
connues sont autour d'elle ; m
les regarde point, et ne leur pa
tout-à-coup la porte s'ouvre,
paraît ; il commande qu'on le l
Mathilde ; il est obéi ; la prin
mit mais elle se lève debout, et
avec une fière et imposante
baisse les yeux : cette âme or
qui, dans l'ivresse du triomphe
craint d'insulter un rival enchaî
ble maintenant devant le courro
jeune fille, et ne sait où trou
de force pour *supporter ses r*
et résister à ses prières. Mais el
point encore ; tout humble qu
elle ne peut se résoudre à s'hum
que-là ; sans changer d'attitude
garder Lusignan, sans faire un
lui, d'une voix sévère elle *dit* :
donc vous, Lusignan, qui *êtes* m
Césarée ; en effet, en voyant le
d'un héros chargées de chaînes,
être sûre que ce n'était pas mon
commandait ici. — Madame, r
les Chrétiens me doivent une gr
toire, et la pieuse Mathilde pe
pas se réjouir de la victoire d
tiens ? — Je m'en réjouirais en
pliqua-t-elle, si leur honneur n
pas plus cher que leur triomp
vous ne leur aviez pas fait achete
trahison. — Nos ennemis, ma
tiendraient pas un autre langag

rompit Lusignan d'un air offensé. — C'est celui que vous tiendrait Richard, s'il était ici, reprit-elle fièrement; car sa grande âme dédaigne jusqu'à l'apparence d'une perfidie, et sa sœur s'honore de penser comme lui : eût-il souffert, ce grand monarque, que votre main osât donner des fers à celles de son libérateur, du plus grand héros du monde....? — Madame, interrompit Lusignan avec un violent dépit, vous avez une juste idée de votre pouvoir sur moi, puisque vous ne craignez point de parler ainsi, en ma présence, d'un rival dont je tiens la vie entre mes mains. — Sire, répliqua-t-elle d'un air grave et un peu solennel, en rendant à Malek Adhel la justice qui lui est due, que puis-je craindre de vous? Ne vous abaissez-vous pas trop en prétendant que c'est moi qui vous empêche de commettre une horrible lâcheté? Pour en prévenir seulement la pensée, ne suffit-il pas d'être Chrétien et chevalier? — Ah! madame, s'écrie Lusignan, vous n'avez guère d'idée de l'indomptable amour qui me dévore, si vous croyez qu'une autre puissance que la vôtre pût arrêter les fureurs d'une jalousie si longtemps contenue. »

En parlant ainsi, il jetait sur la princesse des regards étincelants de tant d'ardeur, qu'elle en fut un moment effrayée. Elle était seule avec un amant passionné, audacieux peut-être, qui commandait dans le palais et dans la ville entière; mais elle sentit que la conscience de la vertu et la pensée de Dieu sont deux grandes forces, et elle les avait. Ainsi rassurée, elle dit : « Vous parlez toujours comme si vous commandiez seul ici; mais les princes croisés sont-ils donc sans droits, sans pouvoir? S'ils vous ont aidé dans vos triomphes, ne doivent-ils pas disposer comme vous des prisonniers? — Non, repartit impétueusement le roi de Jérusalem, nul autre que moi n'est maître à Césarée, car seul j'ai conduit le siége, seul j'en ai assuré le succès; et pour me laisser l'entière disposition d'une conquête qu'ils ne doivent qu'à moi, les princes croisés n'avaient pas besoin, sans doute, que Richard en partant m'eût revêtu de sa suprême puissance. — Ainsi, repartit la princesse en le regardant fixement, puisque c'est vous seul qui avez assuré le succès de cette entreprise, c'est donc vous seul qui avez envoyé vers Malek Adhel cet esclave chargé d'impostures, qui, instruit par vous dans l'art de tromper, a entraîné ce prince dans la plus téméraire démarche; et si l'asile sacré où je m'étais retirée a été violé par les Sarrazins, c'est donc vous seul qui en êtes cause? — Me rendez-vous donc responsable de leur crime, Madame? lui demanda vivement Lusignan. — Et qui l'a plus commis que vous, ce crime affreux, repartit la princesse plus vivement encore; n'est-ce pas votre pensée qui l'a conçu? et, je le demande, quel est le plus coupable, du Musulman qui a porté le coup, ou du Chrétien qui l'a dirigé? » A ces mots Lusignan demeure interdit; si les reproches de Mathilde sont amers, ils ne sont pas injustes, et il s'en irrite d'autant plus qu'il est embarrassé d'y répondre : sans doute il y avait des remords au fond de son âme; mais l'orgueil et la jalousie les tournaient en rage, et il ne retirait d'autre fruit du sentiment de ses torts que la volonté d'y persister. L'idée que Mathilde accordait moins d'estime aux palmes qui ornaient son front qu'aux fers qui chargeaient les mains du prince, cette idée, dis-je, ulcérait son âme au point de le rendre capable des résolutions les plus désespérées; l'amour, l'admiration de la princesse étaient le partage de Malek Adhel, tandis que lui n'obtenait que son mépris et sa haine. Dans cette situation qu'avait-il à faire, qu'à tirer parti des circonstances où il se trouvait pour forcer la princesse à se donner à lui? Il ne veut pas même attendre le retour de Richard; il prévoit trop que Richard n'approuverait pas tout ce qu'il a fait, et que peut-être, en le voyant artisan de tant d'intrigues, il lui retirera son amitié; il faut donc que ses artifices lui tiennent lieu de tout, et lui aient assuré le suc-

cès de tous ses vœux avant le moment où ils pourront lui nuire dans l'esprit de Richard.

Après avoir roulé ces diverses pensées dans sa tête, il se décide à ne rien épargner pour contraindre la princesse à l'hymen qu'il désire; puisqu'il ne peut gagner son cœur, il la forcera du moins à lui donner sa main; s'il manque cette occasion, il est sûr de n'en trouver jamais une aussi favorable, et le sentiment de ses torts l'enhardit à aller plus avant. Il s'approche de Mathilde avec une contenance agitée; son œil est enflammé et sombre; sa voix, émue et tremblante. « Mathilde, lui dit-il, je vous aime avec une violence qu'il m'est impossible d'exprimer; je vous jure, par le Dieu vivant, qu'il faut que vous m'apparteniez; il le faut à tout prix; et, avant de renoncer à ce bien, je renoncerai à la vie. » Ce serment épouvante la princesse; elle fait un mouvement pour fuir, il la retient. « Non, Mathilde, vous ne me quitterez point; assez longtemps j'ai contenu mon cœur dans les bornes d'un respect inviolable; quand votre frère vous donnait à moi, que toute la chrétienté confirmait cet hymen, j'ai enduré votre dédain sans me plaindre : puisque je n'ai rien gagné à vous traiter en souveraine, peut-être obtiendrai-je davantage en vous parlant en maître; et je vous déclare que, pour vous obliger d'être à moi, j'emploierai toute ma puissance. » A ce mot, la princesse indignée, lui dit : « Quand Richard vous a confié la sienne, il ne croyait pas, sans doute, que vous en useriez pour opprimer la faiblesse : ô Lusignan! j'ai vécu longtemps parmi les Infidèles; mais je n'en ai vu aucun capable de la lâcheté dont, en ma présence, le roi de Jérusalem vient de flétrir son caractère. — Mathilde, je ne vous tromperai pas, interrompit très-impérieusement Lusignan, plus vous me montrez de dédain, plus vous m'affermissez dans mes projets : puisque je n'ai jamais possédé votre cœur, et que vous m'enlevez votre estime, que me reste-t-il à perdre? votre personne : hé bien! je jure

que je ne la perdrai pas, Mathil
le jure par le Dieu que nous révé
si dans ce jour vous n'êtes pas
ce soir mon rival sera sans vie. —
rible blasphème! s'écria la vierge
effroi; mon Dieu, prêtez-vous votr
à de pareils serments? — Déci
Mathilde, continua Lusignan en l
nant la main avec une grande agit
veux-tu être mon épouse? — J
interrompit-elle; la mort même
lek Adhel m'effraie moins que c
men, et je suis sûre qu'il me bén
n'avoir pas hésité dans le choix.
bien! répliqua-t-il avec une am
froide colère, je vais ordonner sa
avec d'autant plus de joie qu'il m
dans son aveuglement, et que vo
rez séparés pour l'éternité. » A
terrible pensée, la princesse sent
sang se glacer; un nuage épais co
ses yeux; pâle et tremblante, elle de
sans voix, et n'ose faire un pas, co
si elle eût été entourée d'abîmes
foi ne lui permettait pas de doute
Malek Adhel, en mourant dans s
reurs, ne fût condamné à une ré
tion certaine; peut-être le trépas
ros qu'elle aimait lui eût paru moi
freux que l'hymen de Lusignan;
qu'y avait-il de plus affreux que so
nel malheur? Jamais si cruelle an
ne déchira son cœur; elle ne sai
vouloir, elle ne sait que résoudr
pendant, à la fin, elle s'écrie : «
les princes croisés ne permettro
mais qu'un crime si noir soit co
ils se soulèveront contre cette iniq
ils se soulèveront contre toi, Lusi
j'en appellerai à mes Anglais, j'en
lerai au grand Albert d'Autriche, a
de Bourgogne, dont la loyauté s
nue a mérité la confiance du m
que des Français. — Et ni vos An
ni Albert d'Autriche, ni le duc de
gogne, ni Philippe-Auguste lui-m
ne sauveraient Malek Adhel; nul
donne des ordres que moi. — Qu
commanderas un crime, les Chr
ne t'obéiront pas; et les nobles
de l'armée sauront bien empêche

r cause par un for-
le feraient-ils, Ma-
rec une violence con-
troiraient-ils leur hon-
ndre les jours de leur
; mais je puis le faire
t me mettre même à
pçon. » Au ton dont
ots, la princesse crut
Malek Adhel; alors,
posante, une conte-
, et un regard céleste,
a : « Et quand la jus-
absoudrait, sire, la
ous effraie-t-elle pas?
ie, si vous ne rendez
e crime aux hommes,
ompte à Dieu? — Ma-
répliqua Lusignan en
ioux devant elle; je
t la punition qui m'at-
mords et la crainte
t le désir de vous voir
ir de vous voir à un
s ce moment, égaré
passion qui me con-
hésiter entre vous et
paroles aussi impies
les espérances de la
restait une pourtant,
nfuse; c'était celle de
, et de déterminer sa
crainte qu'elle ne se
an. Alors, avec une
elle dit à ce roi :
démence m'inspire-
re plus de pitié que de
e voyais réduite à ce
, d'avoir à choisir en-
éros et votre main....
ndre une dernière ré-
ie je voie Malek Adhel.
rez point, Madame,
'un ton impérieux; je
la puissance des pas-
mon rival pour permet-
plutôt que de vous voir
rait éclairer, et con-
à recevoir le baptême
ous de le laisser mou-
ie risquerai point que

l'éloquence de votre cœur ouvre le sien à la vérité.... Non, non, ajouta-t-il en faisant un mouvement pour sortir, refusez-moi, afin qu'il meure dans son endurcissement, et que ma jalousie soit même délivrée de toute crainte jusque dans l'immense avenir. »

A ces mots, Mathilde, n'écoutant plus que son désespoir, court au-devant de Lusignan, se jette à ses pieds, et s'écrie : « O prince cruel! si tu n'as aucun respect pour un héros, aucune pitié de ma douleur, prends pitié de toi-même : où cours-tu, malheureux? à ta perte éternelle; tu vas te baigner dans le sang innocent, tu vas poignarder un homme sans défense. Chrétien, souviens-toi de ton maître; ce ne sont pas là ses leçons. » Dans ce mouvement impétueux, son voile s'était détaché, et ses cheveux épars, son attitude suppliante, et l'expression divine de ses regards, ajoutaient une puissance surnaturelle à ses paroles. Lusignan, éperdu, s'arrête, et lui dit : « Ah! beauté céleste, demande-moi mon sang, ma vie, demande-moi plus encore; je puis tout pour toi, hors de renoncer à toi. » La princesse baissa les yeux en pleurant, et toujours prosternée, en dépit des efforts qu'il faisait pour la relever, elle ajouta : « Non, je ne quitterai point vos genoux que vous ne m'ayez entendue; j'y veux mourir si vous persistez dans vos refus. Ecoutez, Lusignan : j'en conviens, mon estime vous a été ravie: mais vous pouvez la reconquérir, vous pouvez la porter à un degré qui touchera à l'admiration; vous êtes maître de devenir pour moi un objet de vénération, de mériter mon profond respect, mon immortelle reconnaissance : si la passion vous a dégradé un moment, en triomphant d'elle, vous vous élevez au-dessus de ce que vous avez jamais fait, et un si grand effort peut tout réparer. O Lusignan! que ces mains que je presse brisent elles-mêmes les fers d'un héros; qu'il entende de votre bouche l'ordre de sa liberté; en vous voyant si grand, si généreux, il vous craindra davantage, sans doute, mais il sera forcé de vous admirer. Lusignan,

je le sais, c'est de l'héroïsme que je vous demande; mais vous n'ignorez pas combien l'âme de Mathilde y est sensible, et vous ne voudrez pas lui apprendre, qu'en vous en croyant capable, elle a trop attendu de vous. » Cette beauté gémissante s'arrête alors, mais elle regarde Lusignan, et prie encore avec ses pleurs quand elle a cessé de parler. L'altier monarque est ému; son visage hautain s'attendrit; cette voix l'étonne, le pénètre, il regarde Mathilde..... Ah! s'il avait pu puiser dans ses yeux le moindre espoir d'être aimé, il allait être généreux; si elle lui eût adressé un mot plus tendre, il allait faire ouvrir la prison de Malek Adhel : mais la vierge ne sait point feindre; elle promet à Lusignan son admiration, sa reconnaissance, elle ne peut lui promettre son amour. Alors il change de projet; il demande pardon à Mathilde, il rejette sur sa passion la témérité des menaces où il s'est laissé emporter; il promet tout ce qu'elle désire; il promet tout, et elle n'est point rassurée : il y a dans le ton de Lusignan quelque chose qui l'inquiète, et la grâce qu'il accorde, l'alarme davantage que les emportements de sa colère. Glacée par une crainte dont elle n'osait dire le motif, elle gardait le silence, lorsqu'ils furent interrompus par un des capitaines de Lusignan. « Sire, lui dit-il, à la nouvelle de l'emprisonnement de Malek Adhel, tous les princes croisés ont quitté leurs tentes; ils sont accourus dans ce palais; ils demandent à vous voir; ils veulent apprendre de vous quel sort vous destinez à cet illustre captif : que votre majesté se hâte, car l'agitation est grande parmi eux. »

A ces mots, Lusignan tressaillit; il prit son casque, sa lance, et se prépara à sortir. « Seigneur, lui dit la princesse en tendant vers lui ses mains suppliantes, souvenez-vous de vos promesses. » Avec un sourire amer, il lui répondit : « Soyez tranquille, Madame; » et il la fit trembler en lui parlant ainsi.

Quand elle fut seule, elle tomba à genoux. Que pouvait-elle faire? tout son recours était là : les hommes l'a[...]naient, la trompaient sans doute[...] lui qui n'abandonne point, qui n[...] point, dont la puissance passe[...] hommes, l'écoutait encore; et,[...] rant dans son sein, l'infortunée[...] murait pas, car, en conservant[...] nocence, elle avait conservé l[...] qui en sont inséparables : la con[...] la résignation.

CHAPITRE L.

Lorsque Malek Adhel avai[...] Césarée, Lusignan en avait été[...] aussitôt; une flèche lancée à un[...] qué par l'imposteur dont les arti[...] naient d'éloigner le prince, avai[...] au roi de Jérusalem que, le succ[...] couronné son espoir, il pouvai[...] de nouvelles entreprises. Alors i[...] ble l'armée; il lui dit que Male[...] n'est plus dans la ville, et pro[...] donner l'assaut. A cette nouvelle[...] les troupes s'ébranlent; on veut[...] de l'absence d'un héros; on tra[...] autour des murailles des machin[...] invention aussi nouvelle qu'effr[...] la ville n'a jamais été menacée[...] de forces, et Malek Adhel ne l[...] plus. Cependant, avant de com[...] le combat, Lusignan envoie un[...] sous les murs, demander une e[...] à Mohamed : Mohamed l'accepte[...] lui dit : « Mohamed, je suis ven[...] clarer moi-même qu'il ne te rest[...] parti à prendre que de remettre[...] champ la ville entre mes mains;[...] refus, je ferai trancher la tête[...] maître : apprends que Malek Ad[...] dans mes fers; je l'ai surpris cet[...] comme il sortait de ces murs. J[...] mande Césarée pour sa rançon,[...] te donne qu'une heure pour te d[...] Il dit, et se retire. Mohamed,[...] fait paraître devant le conseil d[...] l'imposteur qui a trompé le pr[...] reçoit de sa bouche la confirma[...] ce que Lusignan vient de lui dir[...] que les Chrétiens, instruits de l[...] che du prince, l'auront surpr[...]

loute plus de son malheur,
er la vie de son maître, il
les aux ennemis. Les Chré-
s d'une si facile victoire,
t la cause à Lusignan; il
ger, ou bien il l'attribue à
Musulmans. Cependant son
en entrant dans la ville,
ter Mohamed au fond d'un
l ordonne ensuite que tout
e et tranquille, que les ban-
issant restent sur le haut
, et que les sentinelles des
nnent l'habit musulman.
ons si étranges, un triom-
cheté, étonnent les Chré-
duc de Bourgogne, ne pou-
l'apparence d'une trahison,
ignan explique sa conduite;
se avec hauteur. « De quel
nterrogez-vous votre chef?
as juré de m'obéir? n'est-
vous commande? De quoi
-vous, ai-je trahi notre no-
sarée n'est-elle pas à nous?
lté le sang d'un Chrétien? »
nposent silence au duc; il
qu'il a promis de regarder
me le chef de l'armée; et,
e est à eux, le seul soup-
e conquête a été obtenue
le, n'est pas un motif suf-
e délier de son serment;
e qu'il n'entrera dans la
nd Lusignan aura rendu
mée des moyens qui l'en
ître; et, suivi de ses Fran-
tire dans le camp, et re-
p ses tentes. Cependant il
tôt que, déçu par de trom-
nces, Malek Adhel, croyant
ilieu des siens, est rentré
et que Lusignan l'a fait
rger de honteuses chaînes.
al guerrier vole au secours
entre dans Césarée, il parle
vière, à Albert d'Autriche,
inces croisés; il leur de-
e forceront pas Lusignan
sur le sort qu'il destine à
: tous le veulent comme

lui; ils marchent au palais du roi, et c'est devant eux que Lusignan paraît en sortant de chez Mathilde. D'un air audacieux et superbe, il entre dans la salle où ils sont assemblés : il leur demande quelle cause les réunit, et quelles explications ils exigent. Le duc de Bourgogne prend la parole; il lui reproche d'avoir fait arrêter un guerrier sans défense; « Il fallait, lui dit-il, le combattre, et non pas le surprendre. — Richard, de qui je tiens l'autorité dont je dispose, répondit Lusignan avec tranquillité, Richard saura mes motifs à son retour; je n'en rendrai compte qu'à lui. — Sire, repartit vivement le duc, nous sommes tous Chrétiens; la honte de l'un rejaillit sur tous les autres, et l'honneur me prescrit de vous interroger sur tout ce qui pourrait l'atteindre : répondez donc, que voulez-vous faire de Malek Adhel? — Et vous, répliqua Lusignan plus vivement encore, qu'en feriez-vous si je vous laissais l'arbitre de son sort? — A l'instant sa prison serait ouverte, et sa liberté lui serait rendue. — Ceci peut être le désir d'un chevalier, répliqua froidement Lusignan; mais ce n'est pas le devoir d'un chef. » Alors, se tournant vers les princes croisés, dans un discours étudié, mais éloquent et persuasif, il leur fit aisément comprendre de quel intérêt il était pour eux que Malek Adhel ne combattît pas jusqu'à la fin de la guerre. « A Dieu ne plaise, dit-il, que j'aie la pensée d'attenter à ses jours : si quelque ennemi osait l'attaquer, je verserais mon sang pour le défendre; mais celui des Chrétiens m'est trop cher pour rendre la liberté au vainqueur de Jérusalem. » Il s'appuie alors de raisons si fortes, de considérations si puissantes; il rappelle avec des couleurs si vives tout le mal que Malek Adhel a fait aux Chrétiens, et la terreur que son nom seul leur inspire; il fait si bien sentir qu'en ne l'ayant plus à la tête de ses armées, Saladin perdrait la moitié de ses forces; il prouve si invinciblement que, loin de ce héros, les Croisés ont toujours remporté la victoire; qu'ils n'ont jamais été vaincus

que par lui, et qu'enfin, de son éloignement de l'armée dépend peut-être tout le succès de leur grande entreprise, que le duc de Bourgogne commence à douter lui-même si la générosité dont il aurait voulu user ne serait pas contraire à l'intérêt général.

Quand Lusignan se fut aperçu que tous les esprits étaient ébranlés, et que son opinion était approuvée, il ajouta d'une voix plus modeste : «Quelle que soit l'importance des motifs que je viens de vous exposer, princes, ma résolution est loin d'être irrévocable : quand Richard sera venu reprendre le commandement, quand je ne serai plus reponsable du sort de l'armée, peut-être mon cœur demandera-t-il aussi la grâce de Malek Adhel; mais Richard seul peut décider de son sort. Je viens d'envoyer au camp d'Ascalon pour faire part à ce grand monarque de la prise de Césarée, et de la situation où nous nous trouvons; sa réponse sera notre loi : en l'attendant, Malek Adhel sera conduit à Ptolémaïs; Césarée est trop près du théâtre de la guerre; Ptolémaïs, plus tranquille, plus sûre, veillera mieux sur sa vie, je n'en répondrais pas ici.»

L'avis de Lusignan prévalut, toutes les défiances s'évanouirent; on trouva même que, disposant de l'autorité suprême, il avait mis de la déference dans ses réponses au duc de Bourgogne, et on lui en sut gré; et, comme chacun savait que Malek Adhel était son rival, on applaudit à la manière dont il venait de parler de lui, et cette modération dissipa les préventions défavorables que sa conduite équivoque avait élevées contre lui dans l'esprit des princes croisés.

La nuit même Malek Adhel, accompagné d'une forte escorte, partit pour Ptolémaïs.

Le lendemain, Mathilde apprit ce départ; elle se souvint du regard sinistre de Lusignan, d'horribles pressentiments la troublèrent, et dans sa douleur elle appelle à son aide l'archevêque de Tyr. Hélas! où est-il ce cœur compatissant, dans lequel elle aurait pu verser toutes ses craintes? où est-il cet homme pieux

vers la prison: des ordres sévères en interdisent l'entrée à tout le monde; mais à ces hommes de paix et d'amour, qui ne sont sur la terre que pour soulager les maux de leurs frères, les portes de la douleur sont toujours ouvertes, et partout où un infortuné gémit et se meurt, ils ont toujours le droit d'entrer. Conduit par le geôlier même, l'archevêque descend dans le fond d'un cachot; il y règne une sombre obscurité; il entend des soupirs étouffés..... Il reconnaît la voix..... Son cœur se serre. « Mon Dieu! dit-il, est-ce vous qui l'avez conduit là? Avez-vous chargé le malheur de lui révéler votre nom! » A ces accents le prince se relève brusquement; ses chaînes se choquent avec un fracas horrible: l'archevêque en frémit. Malek Adhel s'écrie: « Guillaume! est-ce Guillaume que j'entends? — O mon fils, lui répond-il, en se précipitant dans ses bras et en couvrant de larmes le visage du prince, mon fils, Dieu vous délivrera. — Il ne me rendra pas l'honneur, interrompt Malek Adhel avec un cri déchirant; j'ai perdu l'honneur, mon père; il y avait donc sur la terre un malheur plus grand que celui de perdre Mathilde! — Mon fils, Dieu peut vous rendre plus que vous n'avez perdu; nos biens sont fort pauvres en comparaison de ses richesses..... — Non, non, interrompt encore le prince, il n'y a plus pour moi un moment de paix ni d'espoir; j'ai trahi mon frère, j'ai abandonné la ville qu'il m'avait confiée; j'ai été surpris par un traître, chargé de chaînes comme un vil esclave; j'ai été traîné dans ce cachot, sur cette paille où je vais mourir. — Vous n'y mourrez point, vous n'y mourrez point, s'écrie l'archevêque avec force; le temps est venu d'acquitter mes dettes, vous allez sortir d'ici. — Mon père, que prétendez-vous, et que dira Lusignan quand il ne trouvera plus sa proie, quand son esclave lui sera échappé? — Que vous importe, vous allez sortir d'ici. — Mais savez-vous que si j'en sors, ce sera pour rejoindre Saladin, le venger, lui rendre Césarée. — Jeune homme, pourquoi me le dire, s'écria vivement l'archevêque, je ne vous l'avais pas demandé. — Mon père, répliqua le prince en lui serrant les mains entre les siennes, j'aime mieux mourir ici que vous tromper; et maintenant que c'est un ennemi que vous délivreriez, voulez-vous que je sois libre encore? — Mon Dieu! s'écria l'archevêque, n'est-ce pas lui qui m'a sauvé la vie à Damas, à Jaffa? n'est-ce pas lui qui a brisé mes fers à Damiette? n'est-ce pas lui qui m'a toujours renvoyé parmi les Chrétiens, où je parlais toujours contre lui et son peuple? voudriez-vous que vos ennemis fussent plus généreux que vos enfants? Non, je ne nuis point à votre cause par cet acte de charité; car votre foi divine s'est bien plus établie par les vertus que par les conquêtes, et vous avez touché et converti bien plus de cœurs par l'amour que par la colère: c'est lui, c'est ce maître, tout indulgence, tout tendresse, qui m'ordonne de vous sauver; ce n'est pas moi, Malek Adhel, c'est lui qui vous délivre; cette pensée, peut-être, arrêtera vos coups. » Alors il détache ses chaînes, lui prend la main, et lui dit: « Viens, mon fils, viens, je connais tous les détours de ces tristes demeures; Dieu a permis que je les eusse déjà visitées, afin de connaître un moyen de te sauver. » Alors ils marchent ensemble par des routes étroites, ténébreuses; malgré l'obscurité qui y règne, ces lieux d'affliction sont trop bien connus de Guillaume pour qu'il puisse s'y égarer: le prince le suit, le cœur troublé par une puissance inconnue; ce qu'il entend, ce qu'il éprouve l'agite de pensées nouvelles, et les paroles de l'archevêque lui semblent pleines de vérité; mais avant de les croire, avant même de les écouter, il veut effacer l'affront qu'il a reçu, reprendre Césarée, combattre Lusignan, et pour soumettre l'orgueil et haïr la vengeance, il n'est pas encore assez Chrétien.

« Mon fils, dit l'archevêque en s'arrêtant devant une grande trappe hérissée de barres de fer, à travers laquelle quelques faibles rayons de jour se glissent avec peine, je serais venu à vous par

ici, mais mon bras était trop faible pour soulever ce poids énorme; peut-être le vôtre le pourra-t-il. » Malek Adhel secoue la porte immense, et les verroux et les chaînes tombent en éclats. Mon Dieu! s'écrie l'archevêque, la force de ce bras va-t-elle se tourner contre vous? — Mon père, répondit le prince en tombant à ses pieds, prenez pitié de moi, et laissez-moi partir; il y a en vous quelque chose qui m'étonne, qui me fait hésiter sur mes devoirs, qui parle plus haut que l'honneur.. . Ne me retenez plus.... bientôt je vous rappellerai peut-être, bientôt j'aurai besoin de toutes vos miséricordes.... La vie m'est odieuse; je suis à jamais séparé de Mathilde : ah! ne pouvant vivre pour elle, il me sera doux de mourir près de vous. » L'archevêque sent couler ses larmes; il pose ses mains sur la tête du prince prosterné devant lui : « Je te bénis, mon fils, lui dit-il, et puisse l'Eternel te bénir comme moi; puisse-t-il te créer une nouvelle intelligence, un nouvel esprit; puissent les erreurs du passé être oubliées et ne plus te revenir au cœur; puisse-tu reconnaître celui dont la main a fondé la terre et mesuré les cieux : car ton salut s'avance, et sa justice te sera révélée. »

Il se fit un long silence. Guillaume reprit la parole le premier, et dit au prince : « Cette porte donne sous les remparts de Ptolémaïs, tu vas te trouver hors de la ville; enfonce-toi dans le bois de sycomores qui l'entoure, demeures-y jusqu'à la nuit; alors profite de l'obscurité pour traverser la plaine; échappe à tes ennemis : mais en quelque lieu que tu ailles, tu n'échapperas pas à Dieu; son œil est sur toi, et sa providence ne t'oubliera pas. — Mon père, lui dit le prince, ne venez-vous point aussi? restez-vous dans cette prison? est-ce que vous voudriez prendre mes chaînes? est-ce que les Chrétiens oseraient vous punir de ma fuite? — Non, mon fils, non; ne le craignez pas, répondit Guillaume : un excès de prudence a pu les engager à vous tenir cap-

tif pour vous ôter les moyens de com-
battre; mais aux nobles enfants du Chris
la générosité plaît encore plus que l
prudence; il n'y en a pas un qui ne s
réjouisse de vous savoir en liberté, pa
un qui ne me remercie d'avoir osé vou
la rendre. — O mon père! quel peupl
que celui-là, s'il était tel que vous le di-
tes; mais quel Dieu que celui qui
formé une âme comme la vôtre et cell
de Mathilde!...... Mathilde, ajouta-t-i
en fondant en larmes, mon père, je n
la reverrai plus! » L'archevêque répo
dit d'un ton sévère : « Téméraire, vou
avez cru pouvoir l'arracher à Dieu; vou
avez cru que la force de votre bras pou-
vait lutter contre l'Eternel : voyez comme
il s'est joué de votre audace.... Mathild
va revenir à lui, mon fils; elle est so
bien, il n'y faut plus penser. — Bientô
je n'y penserai plus, mon père, ajouta
t-il; bientôt elle pourra quitter le monde
Malek Adhel n'y sera plus pour la pleu-
rer.... Dites-lui que je lui rends ses pro-
messes, que moi-même je la prie de se
donner au ciel; elle entendra cette prière
elle saura que c'est mon dernier adieu...
Alors surmontant toutes les émotion
que cette pensée lui causait, il se leva
serra la main de l'archevêque contre so
cœur, et lui dit : « Adieu, mon père
si je meurs sans vous revoir, promet
tez-moi de venir pleurer sur ma cendr
et de prier votre Dieu pour moi. » E
sans attendre sa réponse, il franchit l
seuil de la porte et s'enfonça dans le bois
Guillaume reste encore quelques instant
à sa place; il suit de l'œil celui que se
espérances comptent déjà au nombre de
ses enfants, et quand il a disparu, il élèv
ses mains au ciel, et lui adresse ces pa-
roles d'Isaïe : « O Eternel, sers d'om
bre au milieu du jour, cache ceux qu
le fer poursuit, et ne décèle point ceux
qui sont errants. » Ayant dit cela, il se
lève, pousse l'énorme porte, et revien
tranquillement sur ses pas. En rentran
dans le cachot il s'assied à la place d
Malek Adhel, soulève avec effroi le
chaînes dont on l'avait chargé, demand
à Dieu de pardonner ceux qui accablen

mis, et attend en silence le
est réservé.
up des cris tumultueux frap-
reille; la porte s'ouvre avec
cas; il voit une populace ar-
beaux et d'épées, et le geô-
ourt en avant, et s'écrie :
mpu mes verroux, méprisé
; ils demandent le sang du
La foule se précipite; le som-
est éclairé : on cherche le hé-
st plus, il a disparu; l'homme
seul à sa place, tranquille,
ne l'ange des infortunés. »
rprise et de respect, les fu-
ent. « Que voulez-vous? que
ous? leur dit Guillaume. —
s'écrie-t-on de toutes parts,
massacre nos femmes, nos
enfants, qui nous a chassés
n. — Eh bien, il n'est plus
t l'archevêque : j'ai pris son
a tête, et je me suis chargé
ite. Voyez donc s'il vous faut
r cela, vous pouvez prendre
ces mots, l'émotion succède
les mains de ce peuple em-
encent à trembler; les épées
x pieds de l'auguste vieillard :
ne voix s'élève encore, et s'é-
l'a délivré? qui a rompu sa
Qui? repart Guillaume avec
e, *Celui qui m'a envoyé*
la plaie de l'infortune, pour
x captifs la liberté et aux
l'ouverture de la prison[1]. »
foule croit que Dieu vient de
a bouche; nul ne connaît la
e par où le prince est sorti,
i-même l'ignore : il faut donc
l ait prêté sa force à un bras
que, dans tout ceci, l'arche-
té conduit par lui. Pourquoi
outeraient-ils? et quand le
ant leurs yeux, comment s'é-
-ils du miracle?
es cœurs furieux, Guillaume
des cœurs repentants. Après
leur rage, il les en fait rou-

gir, et verse l'amour et la charité où respiraient le sang et la vengeance. On veut le porter en triomphe hors de la prison; il ne le permet pas; il ordonne le silence : il ne veut point qu'on sache à quels excès des Chrétiens ont pu se porter, ni qu'on remonte à la main qui les a fait agir; et s'il se hâte de sortir de Ptolémaïs et d'aller à Césarée, c'est pour prévenir Lusignan de tout ce qu'il a fait; c'est pour exciter ses remords, lui pardonner, et après lui avoir épargné un crime, lui éviter encore la honte de le voir connu.

CHAPITRE LI.

Dans ces jours de trouble et d'agitation, on eût dit que, pour effacer le crime d'un Chrétien, tous les autres avaient redoublé de générosité; tandis que Guillaume délivre Malek Adhel, offre son sang pour lui, et ne songe qu'à sauver la gloire de Lusignan, du camp d'Ascalon Richard écrit à celui-ci : « Des bruits injurieux se répandent sur ton compte; je n'en veux croire aucun : mon frère peut être accusé, mais il ne peut être coupable; cependant, comment a-t-il souffert qu'on donnât des chaînes au héros qui deux fois m'a sauvé la vie? Lusignan commande, et Malek Adhel n'est pas libre! Mon frère, je veux le croire, pour suivre ton devoir tu n'auras pas attendu ma réponse, et au moment où je parle, Malek Adhel marche vers son frère et tu t'avances pour me rejoindre et le combattre. »

Au sein des forêts qu'il traverse en silence, Malek Adhel rencontre des guerriers; il frémit, car il est sans armes, et il a reconnu les Chrétiens : oui, ce sont des Chrétiens; mais ce sont des Français, ce sont des amis. Le chef court au-devant de lui, la tête nue. Le prince voit le duc de Bourgogne, et ne craint plus aucune trahison. « Héros malheureux, je te cherchais, s'écrie le duc; depuis qu'on t'a éloigné de Césarée, mille craintes agitaient mon cœur. Je voulais te suivre; mais Lusignan m'a fait défendre de sortir du camp, et malheureuse-

[1] ...LXI, v. 1.

ment, jusqu'au retour de Richard, j'avais juré de lui obéir; mais hier, la princesse Mathilde, surmontant sa réserve ordinaire, m'a pris à part, et m'a dit : « Gardons-nous de soupçonner Lusignan; mais le libérateur de mon frère est au milieu d'un peuple ennemi, et nul chevalier ne veille sur ses jours. » Ces mots m'ont semblé un ordre, et cet ordre devait l'emporter sur ceux de Lusignan; car tout chevalier doit ses premiers serments à la beauté, et ses premiers secours à l'innocence. Accompagné de quelques-uns de mes braves Français, j'ai volé à Ptolémaïs, tu n'y étais plus : on parlait de prodige, de sédition; mais le nom de Guillaume, mêlé à toute cette histoire, m'a rassuré sur ta vie. Cependant je voulais savoir en quel lieu tu portais tes pas, protéger ta fuite : j'ai supposé que tu marchais vers ton frère; c'était le chemin de l'honneur, ce devait être le tien. J'ai pris la route d'Ascalon, je t'ai trouvé, je suis satisfait. Voici un cheval, voici des armes; va, noble guerrier, reprendre ta place dans l'armée de Saladin : je vais instruire la princesse Mathilde que ses volontés ont été exécutées, et je cours t'attendre dans les champs d'Ascalon. — Oui, je t'y rejoindrai, répond le prince avec un profond attendrissement; mais puisque, tout vaincu que je suis, je ne te parais pas indigne de porter ton épée, donne-moi encore ton casque, et daigne recevoir le mien; en le voyant sur ta tête, je reconnaîtrai celui qui le porte, et, au milieu des combats, de leur tumulte, et de leur carnage, je pourrai respecter mon bienfaiteur. » Il dit, les deux héros s'embrassent avec une tendre et mutuelle estime, soupirent d'être ennemis, et se séparent pour toujours.

Malek Adhel arrive sous les murs d'Ascalon; il entre dans la ville, la consternation y règne, la prise de Césarée y a jeté l'épouvante et le deuil; il traverse les rues silencieuses : ce peuple, si joyeux jadis à son aspect, le voit et reste muet; il entre dans le palais de son frère : en l'apercevant, Saladin s'écrie : « O Malek Adhel! quand je te confiai Césarée, ce n'est pas ainsi que je croyais te revoir. » Le héros debout, les yeux baissés, et dans l'attitude la plus humble, lui répondit : « Saladin, je suis coupable; j'ai déshonoré le nom glorieux des Ayoubites, je ne suis plus digne d'être appelé ton frère. J'ai tout trahi, mon devoir, mes serments; Lusignan commande à Césarée; il est maître des murs que tu avais confiés à ma foi, Lusignan.....! » Il s'arrêta, comme n'ayant point de paroles pour exprimer ce qu'il éprouvait; le visage sévère du sultan s'adoucit un peu. « Raconte-moi, lui dit-il, par quel étrange prodige *tu as permis à Lusignan de s'asseoir à ta place.* » Malek Adhel prend la parole; il fait le récit de ses faiblesses, de ses fautes : loin de chercher à s'excuser, le repentir qu'il éprouve ne lui permet d'y trouver aucune justification, *et tel qu'il se voit* à ses propres yeux, *tel il se montre à* ceux du sultan. Saladin lui dit : « Des témoins de ta conduite, des victimes de ton imprudence, m'avaient déjà fait ce récit; mais ils t'avaient peint moins coupable. Mohamed et Kaled que voici, en pleurant sur tes erreurs, ne les croyaient point sans excuse. — Mohamed et Kaled sont ici! s'écria le prince; et les nuages de son front *s'éclaircirent* un moment : ils vivent! ils sont libres! ah! que béni soit l'ange qui les a délivrés! il vient de rouvrir à la joie un cœur qui y était fermé pour toujours. — Nous avons beaucoup souffert, prince, lui dirent les deux Musulmans; mais nous serions ingrats si nous ne confessions pas hautement que, hors le seul Lusignan, tous les Chrétiens se sont montrés très-humains et généreux; chacun des princes croisés a voulu délivrer son captif; et quant à nous, quoique la main qui a brisé nos chaînes se soit cachée dans l'ombre, nous avons su que nous devions notre liberté aux prières de la princesse d'Angleterre. » Malek Adhel baisse les yeux; pour expier ses torts, il voudrait défendre à son cœur de s'émouvoir à ce nom-là : Saladin le regarde,

et lui dit : « Eh bien ! que résous-tu, et quelle réparation offres-tu à ta patrie ? » Malek Adhel répond : « Appelle auprès de toi les chefs de ton armée ; Mohamed fera devant eux le récit de nos malheurs et de mes fautes ; tu entendras leur jugement, Saladin, et tu prononceras mon arrêt. »

Le sultan y consent. Il monte sur son trône ; les émirs et les chefs de l'armée se rangent autour de lui. Malek Adhel refuse de s'asseoir ; il veut rester debout, et, sur son front humilié, il y a encore quelque chose de si fier, qu'on eût dit que le malheur ne l'avait atteint que pour montrer qu'il ne pouvait l'abattre. Cependant Mohamed commence son récit : il dit les deux assauts des Chrétiens, et les deux victoires du prince ; il raconte les artifices de l'imposteur envoyé par Lusignan, et le départ de Malek Adhel. « Oh ! quelle fut ma surprise et ma douleur, quand, le lendemain de ce départ fatal, je vis Césarée menacée de toutes parts ! Les habitants appelaient Malek Adhel, et, sous l'ombre de ce grand nom, se sentaient invincibles ; mais, en apprenant qu'il n'y était plus, leur courage s'abattit à l'instant ; le désespoir les saisit, et la désolation générale fut portée à un excès que mes expressions rendraient faiblement. Les guerriers jetaient leurs armes, et couraient dans les mosquées implorer Mahomet ; les femmes, les cheveux épars, et pressant leurs enfants contre leurs seins, faisaient éclater de violents sanglots : partout on entendait retentir des cris, des gémissements ; partout les tristes Musulmans répétaient, en se frappant la poitrine : « Nous pouvons mourir à présent, car il nous a abandonnés, et nous sommes perdus, perdus à jamais. »

La fermeté de Malek Adhel ne résiste point à la vue des maux qu'il a causés, des pleurs qu'il a fait répandre ; il cache sa tête entre ses deux mains, et du fond de sa poitrine s'échappent des cris étouffés qui disent les déchirements de son âme : Mohamed voit sa douleur, et veut s'arrêter ; il l'en empêche. « Continue, lui dit-il, c'est à la vérité à me punir ; peins mes torts avec les larmes des malheureux que j'ai faits, afin qu'ils soient ineffaçables, et que le souvenir en reste toujours aussi présent, aussi vif dans mon cœur. » Mohamed obéit, il continue, il dit comment il fut trompé par Lusignan, et comment les perfidies de ce roi l'empêchèrent de suivre l'intention où il était de s'ensevelir sous les murs de Césarée, plutôt que de se rendre. « Après avoir interrogé l'esclave imposteur, continua-t-il, les émirs pensèrent comme moi, que, du moment que les Chrétiens avaient réussi à faire tomber le prince dans leur piége, ils avaient dû s'emparer de leur proie. Alors je leur représentai quel amour attachait Saladin à son frère, et s'ils n'étaient pas certains que c'était lui obéir que de donner Césarée pour le sauver. Les émirs demeurèrent en silence ; ils étaient irrités contre le prince, et ne lui pardonnaient pas de les avoir sacrifiés à son amour. Eh quoi ! m'écriai-je, un moment de faiblesse doit-il vous faire oublier ses services passés et ses innombrables exploits ? Ce mot, en leur rappelant votre gloire, prince, les décida en votre faveur ; ils consentirent à capituler ; et quand Lusignan revint chercher ma réponse, je lui remis les clefs de la ville, à condition que vous seriez libre, ainsi que tous les habitants de Césarée. Il le promit, le traître ! son premier soin fut de me faire jeter dans un cachot. Hélas ! sous les chaînes où je gémissais, j'appris encore de nouveaux malheurs ; je sus que Lusignan, certain que vous reviendriez à Césarée, n'avait pas voulu risquer la vie de ses soldats, en vous attaquant à force ouverte ; je sus que, pour vous tromper, il avait fait allumer des feux dans le camp qu'il quittait ; que, sur nos murs, il avait laissé flotter les drapeaux, et qu'il avait couvert ses sentinelles de l'habit de nos soldats..... Toutes ses ruses furent couronnées, vous vîntes vous livrer vous-même.... Je ne sais, cependant, s'il a rempli une partie de ses promesses, et

si c'est à lui que vous devez la liberté. » Saladin se leva; alors il se fit un grand silence. « A qui que tu doives cette liberté, s'écria le sultan, il n'importe; les obligations qui te lient à ton pays n'en sont pas moins sacrées : parle maintenant, Malek Adhel, et dis-moi quel est ton dessein ? — Ecoute, répondit son frère : depuis cette fatale nuit, où j'ai vu mes mains chargées de chaînes, la princesse d'Angleterre au pouvoir de Lusignan, Césarée abattue, ma gloire flétrie, et mon frère trahi, certainement je me serais donné la mort, si l'espérance de te venger ne m'avait pas laissé un grand devoir à remplir. — Ainsi, reprit le sultan, le héros va donc triompher d'un lâche amour, remonter à la place d'où il est tombé, et conduire encore mes armées à la victoire ? — Saladin, répliqua le prince, ne m'accable pas ainsi de ta clémence : tes intérêts me sont si chers, que je ne puis souffrir que tu ne te rendes pas justice à toi-même; et, dans la position où je me trouve, je sens que tes rigueurs me soulageraient bien plus que tes bontés : laisse, laisse-moi cacher ma honte dans les derniers rangs de tes soldats; heureux encore qu'ils veuillent bien m'y souffrir, eux dont la fidélité n'a jamais été soupçonnée, et dont l'honneur est encore sans reproche. — Emirs, soldats, peuple, vous tous ici présents, s'écrie Saladin en s'adressant aux nombreux auditeurs qui l'entouraient, s'il s'élève parmi vous une seule voix qui condamne Malek Adhel, et le juge indigne de reprendre le commandement de mes armées, je jure de faire taire l'amitié, et de n'écouter que la justice. » A ces mots, l'assemblée répondit au sultan par une acclamation unanime : sur ces mâles et fiers visages, des pleurs d'attendrissement coulaient de tous côtés, et toutes les bouches répétaient ces mots : « Vive Malek Adhel, le glorieux frère de notre sultan ! aussi longtemps que la victoire marchera avec lui, que l'amitié l'unira à Saladin, qu'il sera l'objet de notre amour, il demeurera à notre tête, il y demeurera toujours ! »

Malek Adhel ne peut contenir son ém
tion; il se précipite dans les bras de s
frère. « Ah ! lui dit-il, je sens qu'il e
doux d'être aimé ainsi, et je le sens quan
de si touchants témoignages d'aco
me séparent à jamais de ce qui fut l'ob-
jet de mes plus chères espérances. » Il s'a
rête; du fond de son âme, il adresse
Mathilde un éternel adieu : alors, relevan
son front surperbe, et sur lequel le fe
de la gloire venait de recommencer
briller, il s'écrie : « Mon frère, et vous
amis si généreux, c'est au moment o
je viens de vous trahir que vous vou
livrez encore à moi...... J'accepte votr
confiance, car maintenant j'en suis digne
le sacrifice que je viens de vous faire dan
mon cœur m'en répond. »

Les deux frères se retirent; ils co
certent ensemble le plan d'une bataill
ils sont sûrs que, dans l'ivresse de leu
triomphe, les Chrétiens ne la refuseron
pas; elle sera terrible, elle sera décisive
encore quelques jours, et les destinée
des combats auront appris au monde le
quel des deux empires a succombé, et
c'est sous l'étendard du Prophète ou so
les bannières de la croix que l'Orie
soumis doit fléchir.

CHAPITRE LII.

Au-devant de Guillaume court l'ag
renommée; elle arrive avant lui à Cé
rée, elle y dit la délivrance de Malek Adh
et non la main à qui il la doit : ce secr
demeure encore enseveli dans le sein d
la charité. Au premier mot de cette no
velle, Lusignan a pénétré tout le mys
tère; il devine quel est cet homme qu
bravé ses ordres, cet homme qui, revê
d'une puissance supérieure à celle de
rois, a pu seul s'élever au-dessus de l
sienne; mais il sait bien que ce mêm
homme, ne faisant rien que pour le ciel
dédaigne de recevoir sur la terre le fru
de ses œuvres, et le verra recueillir p
un autre sans daigner revendiquer s
droits. L'audacieux Lusignan ose s'attr
buer les mérites de Guillaume; il fait r
pandre dans l'armée que, comme sou

rain, sa prudence n'a pas dû lui permettre de rendre la liberté à Malek Adhel; mais que, comme chevalier, sa générosité a chargé l'archevêque de le délivrer en secret. Tout le camp est surpris; plusieurs doutent de cette action; mais tous les Chrétiens capables de la faire s'efforcent d'y croire, et il y en a beaucoup. Cependant l'archevêque arrive, et apprend ce qu'on publie; il garde le silence, et se rend chez Lusignan : celui-ci, arrogant et superbe jusqu'à cet instant, à la vue de Guillaume, s'alarme et se trouble; il fait l'aveu de ses torts, non avec cet esprit de contrition qui indique le véritable repentir, mais avec cet esprit d'orgueil qui, des hauteurs où il domine sur les faibles, redescend tout-à-coup aux plus humbles supplications devant celui qui a le pouvoir de l'humilier. Il avoue qu'une indomptable passion l'a entraîné dans de grands écarts, et il montre à Guillaume qu'il était perdu sans ressource dans l'estime des Croisés, s'il n'avait saisi cette occasion de la reconquérir. Il cherche à prouver que, pour les intérêts de la foi, il faudrait faire taire les torts du moindre Chrétien, à plus forte raison ceux du chef de l'armée; il emploie enfin toute son éloquence à persuader à Guillaume, que lui-même est intéressé à confirmer aux troupes que c'est en effet au souverain qui les commande que Malek Adhel doit sa liberté. Sur ce mot, l'archevêque l'arrête. « C'en est assez, Lusignan, dit-il, demeurez-en là; comme mon divin maître, je puis être l'avocat des pécheurs, je ne le serai jamais du péché. — Mon père, s'écrie Lusignan, ne puis-je pas effacer le mien? » Et alors, avec une grande véhémence, il dit quels vastes projets il conçoit : à l'entendre, il n'est rien qu'on ne doive espérer de sa valeur; tous les Sarrazins ne tiendront pas devant lui; il va faire sa proie de tous leurs royaumes; déjà il montre, comme expiation à ses fautes, toutes les provinces que son bras va remettre sous l'empire du Christ, et s'étend sur tous ces détails avec une orgueilleuse complaisance. L'archevêque l'écoute jusqu'au bout sans l'interrompre; à la fin, quand il se tait, d'une voix grave il lui répond : « Ce n'est donc pas assez, Lusignan, de l'idée d'avoir perdu un royaume pour rabattre les enflures de votre cœur, en arrêter toutes les fougues, et vous contenir dans l'humilité et une sage modestie? au moindre succès, sans regarder même par quel moyen vous l'avez obtenu, votre orgueil se relève et croit pouvoir prétendre à tout : quelle route avez-vous choisie, ô roi chrétien! pour remonter sur votre trône? l'artifice et la trahison. Cependant je ne dévoilerai pas votre honte, mais j'aurai l'œil sur toutes vos démarches : tout en respectant le sang dont vous sortez, et la pourpre où vous êtes assis, je saurais replonger toutes ces grandeurs dans le néant, si vous vous en serviez pour nuire; et montrer l'homme tout entier, si l'homme était encore criminel. »

Lusignan dévore le violent dépit qu'il éprouve. Tout en feignant de s'humilier, il cherche par quels moyens il pourra éloigner le témoin qui va le poursuivre, le juste qui peut le confondre; c'est avec une mortelle inquiétude qu'il voit l'archevêque entrer chez Mathilde, entretenir les princes croisés; il craint toujours que le secret n'échappe, et que sa honte ne soit connue. Bientôt, quand le duc de Bourgogne rentre au camp, ses terreurs redoublent; de tous les princes qui l'entourent, il n'en est aucun dont le caractère le gêne plus que celui-là : en effet, en apprenant qu'on dit dans Césarée que c'est par un ordre secret de Lusignan que la liberté a été rendue à Malek Adhel, le duc de Bourgogne, qui ne voit là qu'un nouveau mensonge, est prêt à s'élever contre lui; cependant, quand on ajoute que Guillaume ne dément point cette assertion, il regarde comme un devoir de se taire aussi; car, si la chose est vraie, il doit respecter la conduite de Lusignan, ou respecter le silence de Guillaume si elle ne l'est pas.

Dans les plaines d'Ascalon, Richard ne tarde pas à savoir que Malek Adhel est revenu auprès de son frère, qu'il a repris le commandement des armées, et

que les Sarrazins se préparent à demander le combat. Aussitôt il mande à Lusignan de le venir joindre avec toutes ses forces ; il exprime la satisfaction que lui a causée sa conduite, et ajoute que Mathilde ne peut retourner dans un monastère d'où les Sarrazins peuvent l'arracher une seconde fois, ni rester dans une ville que Malek Adhel a juré de reprendre. Il faut que Lusignan la conduise dans le camp d'Ascalon, pour l'entourer de la protection de toutes les puissances chrétiennes.

Lusignan fait part à l'armée et à la princesse des ordres de Richard. L'armée obéit avec joie ; Mathilde est résignée à tout : elle part ; l'archevêque ne la quitte point.

Richard reçoit son frère d'armes avec de vifs témoignages d'affection ; il n'a pas douté un seul instant qu'il ne fût le véritable libérateur de Malek Adhel, et il s'enorgueillit de pouvoir enfin, en vantant la valeur de son ami, vanter aussi ses vertus ; il s'exprime ainsi devant sa sœur. Lusignan rougit ; Mathilde se tait : elle s'est promis de ne point révéler les vérités qu'elle sait, et jamais sa bouche ne dira que Lusignan a eu la pensée de donner la mort à un rival désarmé. D'un visage froid et sérieux, elle écoute les discours de Richard ; c'est en vain qu'il croit la toucher, c'est plus vainement encore qu'il espère l'effrayer ; car celle qui a connu tous les malheurs, et renoncé à tous les biens, ne peut plus s'effrayer de rien. Maintenant qu'elle a appris par l'archevêque de Tyr que Malek Adhel est libre, que son âme est remplie de pensées de conversion, et qu'il lui permet de s'enchaîner à Dieu, rien ne la retient plus au monde, et elle n'aspire qu'à le quitter : elle le déclare à Richard. La nouvelle gloire de Lusignan lui avait donné d'autres espérances ; il s'irrite ; elle baisse les yeux avec respect, mais sans émotion. Etonné de sa tranquillité, il lui demande si elle ne craint plus sa colère. « J'en crains les effets pour vous, sire, lui répond-elle ; mais, pour moi, je ne crains plus rien : mon

sort est arrêté ; la mort seule peu
changer, et la mort ne me fait pas pe
Richard est frappé d'une fermeté qu
cache sous tant de douceur ; il comme
à se sentir vaincu par un ascendant su
rieur ; et en regardant la profonde ré
gnation empreinte dans les traits de M
thilde, il est tenté de croire que l'
qui anime ce beau visage a déjà
son essor vers un autre monde, et
cette tendre vierge ne refuse d'être
reine sur la terre que parce qu'ell
sent appelée à être une sainte dan
ciel.

Lusignan n'ose plus exprimer les
sirs qu'il éprouve ; il connaît mal les
tus chrétiennes qui distinguent si é
nemment la princesse, et il craindr
en la sollicitant avec trop de chale
de lui faire dire ce qu'il a tant d'int
à cacher. Mais, en se taisant ainsi
touche tous ceux qui *ne sont pas dan*
secret de son silence : on plaint s
amour, on loue son respect ; on s'éton
que Mathilde demeure insensible à de
nobles procédés. Elle entend ces rep
ches ; ils ne l'étonnent ni ne l'afflige
contente de l'approbation de l'arch
que, qui a sondé toutes ses pensées,
ne s'offense point du blâme que l'on j
sur elle, et s'en inquiète encore moi
car le monde n'est déjà plus à ses ye
et toutes ses censures et ses éloges,
rissables comme lui, ne peuvent
toucher celle qui, dégoûtée de tou
qui passe, a confié ses espérances et
mis sa destinée à cette éternité qui
passe point.

Depuis deux jours seulement, l'ar
était réunie, et Richard avait repri
commandement général, lorsqu'on
prit que les Sarrazins faisaient so
leurs bataillons des portes d'Ascalon.
vit que c'était le signal de la bataille,
chacun se prépara au combat. Tous
chevaliers revêtissent leurs plus for
armes ; Mathilde, de ses mains trembl
tes, attache la cuirasse de son frè
c'est peut-être le dernier service qu'
lui rendra, et elle trouve encore des
mes pour cette crainte, après en a

pour des craintes peut-être
es encore.
le Jérusalem, dans sa tente,
on écuyer, lui confie ses dou-
écuyer, jadis Musulman, en-
une basse cupidité plutôt que
i véritable, s'est attaché de-
urs années au service de Lu-
est prêt à obéir à tout ce que
commandera, fût-ce un crime,
n en médite un. « Ecoute, lui
s cette grande journée, je n'ai
oir; dans cette grande bataille,
u'un objet, c'est de combattre
el. Je veux bien qu'il me donne
nais je ne veux pas qu'il me
ois toujours près de moi : si je
avec lui, tu nous suivras; si
a victoire, tu resteras en paix;
e, si je meurs, je compte sur
et, je te le répète, ne permets
ne survive. » L'écuyer le pro-
ors Lusignan fut tranquille et
t plus le hasard d'un combat
it plus que la mort à craindre.
mercredi, 4 octobre, que l'ar-
re des Croisés sortit du camp
pour aller à la rencontre de Sa-
le s'étendit dans la plaine, de-
ve Bélus jusqu'à la mer. Le roi
re, devant lequel on portait le
vangiles, couvert d'une étoffe
utenu dans les angles par qua-
s, occupait la gauche vers le
les Anglais et les Hospitaliers;
de Montferrat commandait la
ant sous lui les Vénitiens et
rds; Lusignan était au centre,
dgrave de Thuringe, les Fran-
Pisans; Gérard de Biderford,
tre des Templiers, le duc de
les Catalans, formaient le corps
, et on avait laissé pour la
camp Geoffroi de Lusignan,
oi, et Jacques d'Avesnes. Les
es de Pise, de Cantorbéry, de
, de Besançon, de Nasareth;
s de Beauvais, de Salisbury,

ition de cette bataille est tout histori-
oles qui la terminent ont été véritable-
r Richard dans cette circonstance-là.

de Ptolémaïs, et de Bethléem, armés d'un casque et d'une cuirasse, combattaient aussi. Richard, admirant la force de cette grande armée, s'écria, dans son enthousiasme : « Quelle puissance humaine pourrait nous résister? O Dieu! soyez neutre, et la victoire est à nous. »

Les deux armées s'avancent de part et d'autre avec une égale ardeur; elles sont en présence; en peu d'instants on voit décroître l'intervalle qui les sépare encore, bientôt il a disparu. Les visières s'abaissent, les lances sont en arrêt, les coursiers se précipitent; Chrétiens, Musulmans, tout s'ébranle; le bouclier heurte le bouclier, l'épée croise l'épée, le pied presse le pied, le javelot touche le javelot; les deux armées sont tellement serrées l'une contre l'autre, que l'œil ne distingue plus les Sarrazins des Croisés, et que l'aigrette des casques de ceux-ci paraît attachée à celui des Arabes. Du sein de ce choc tumultueux s'élève un épais tourbillon de poussière qui couvre les combattants, obscurcit les airs, et monte jusqu'au ciel; et les paisibles collines retentissent du bruit des armes, des éclats de la victoire, et des gémissements de la mort.

L'épée de Lusignan dévore les Infidèles, il en fait un carnage affreux; rien ne l'arrête, rien ne lui résiste, car il ne rencontre point Malek Adhel. Tandis qu'il triomphe au centre, Richard triomphe aussi à la gauche; mais à droite le marquis de Montferrat a été repoussé par Saladin : cependant, vainqueurs sur deux points, les Chrétiens ont l'avantage, et poursuivent leur victoire avec une impétuosité sans pareille; lorsqu'un effroyable cri sorti de l'arrière-garde de leur armée, les arrête tout-à-coup, les fait regarder derrière eux, et leur apprend que Malek Adhel a paru. A l'instant ils reviennent sur leurs pas, et reconnaissent partout les traces de ce guerrier terrible : les cimiers brisés, les cottes d'armes déchirées et sanglantes, les étendards roulant dans la poussière, les profondes et larges blessures des mourants tout leur dit que l'épée de Malek Adhel a passé par là; ils l'aperçoivent bientôt

parcourant le vaste champ de bataille, portant sa valeur partout où les Chrétiens sont vainqueurs; les combats renaissent de toutes parts, il triomphe de toutes parts; et par l'habileté de ses plans, de toutes parts les Chrétiens se trouvent enveloppés d'ennemis. Lusignan, furieux, désespéré de voir une si belle victoire sur le point de lui échapper, se dévoue pour le salut des siens. Il appelle à grands cris son indomptable rival; il espère, en l'éloignant du combat, donner aux Chrétiens le temps de reprendre l'avantage; sans doute il prévoit bien qu'il périra dans cette lutte terrible, mais il est sûr que Malek Adhel périra aussi avec lui, et cette pensée lui fait presque aimer la mort. Le héros a entendu le défi de Lusignan; il frémit de rage, mais il n'y répond point : le roi de Jérusalem, étonné de ce silence, presse les flancs de son coursier, joint Malek Adhel; celui-ci se détourne et s'éloigne du seul Chrétien dont il verserait le sang avec plaisir; il s'est promis d'éviter toute querelle particulière, afin de ne point abandonner le champ de bataille avant la victoire, et, quoi qu'il lui en coûte, il veut demeurer fidèle à ce devoir. Mais trop peu soigneux de défendre une vie qui lui est odieuse, en repoussant les Chrétiens il ne se garantit pas de leurs coups, et espère bien en secret que sa mort expiera le mal qu'il ne peut pas s'empêcher de leur faire. Cependant Lusignan s'acharne à le poursuivre; toujours sur ses pas, il l'accable des termes les plus injurieux; le fier guerrier dévore longtemps ces outrages en silence, mais à la fin il ne peut plus retenir sa colère; dans la fureur qui l'anime, il est bien-sûr qu'un instant lui suffira pour purger la terre d'un rival qu'il déteste, et il n'a pas l'orgueil de croire qu'un instant d'absence puisse entraîner la défaite de l'armée. « Viens, dit-il à Lusignan, hâtons-nous d'éteindre dans notre sang la haine mutuelle qui nous dévore. » Le roi de Jérusalem le suit, mais il ne le suit pas seul, et son écuyer n'a pas oublié ses ordres.

Malek Adhel s'arrête à que
tance de l'armée, derrière une
rochers qui les dérobe à tous les
il jette loin de lui son bouclier
crie : « Crois-moi, Lusignan,
point de ces vains moyens de dé
retarderaient notre défaite, et
tons, au contraire, l'instant où
nous aura cessé de haïr l'autre. » I
l'imite; il quitte son bouclier, ti
et le combat commence. L'horr
entend les coups de ces guerrie
pides; elle vole, accourt, et s
vue des grandes victimes qui v
ber sous son empire. Jamais I
n'a montré tant de valeur, jama
tant d'espérances, car Malek A
blessé; dans le champ de batai
sieurs Chrétiens doivent, à l'ind
que ce héros mettait à défendr
l'honneur d'avoir versé son san
lui qu'il perd affaiblit la vigueu
bras. Mais son courage *supplée*
ces qui lui manquent, et, pren
épée entre ses deux mains, il en d
un si furieux coup sur la tête de
val, que celui-ci en est ébranlé;
que, fendu par la moitié, tombe
et ses yeux se couvrent d'un n
sang; Malek Adhel, en voyant
nue, jette aussi son casque, et
pour recommencer à frapper,
adversaire soit en état de se d
mais à peine Lusignan a-t-il reco
sens qu'il s'élance sur le prince
enfonce son épée au défaut de
rasse, d'un mouvement si rap
le héros, qui ne s'y attendait pas
eu le temps de parer le coup. Au
la large blessure son sang coul
bouillons : « Hélas! Mathilde,
t-il, si je le répandais pour vous
et si ma mort ne vous affligeait pas
me serait chère! — L'affliger
Lusignan, sois sûr qu'elle s'en
avec nous. » Il dit, et redouble se
le prince n'en est point atteint, il
même ses avantages et perce le
son rival. Alors Lusignan cherch
à attaquer qu'à se défendre; il
prince, tourne autour de lui, le

l'épuise, voyant bien que, blessé comme il l'est, il n'a besoin que de prolonger le combat pour être sûr de la victoire; mais Malek Adhel, indigné que la lutte soit si égale, la défaite encore incertaine, et que l'homme qu'il hait le plus soit celui qui lui résiste davantage; Malek Adhel, voulant enfin terminer le combat ou mourir, quitte son épée, s'arme de son poignard, et se précipite sur Lusignan pour le lui plonger dans le cœur; ils se débattent, s'enlacent, s'attaquent, se repoussent; à la fin le prince l'emporte; il saisit son adversaire entre ses deux bras avec tant de force, que Lusignan en perd la respiration et le mouvement; il chancelle et va mesurer la terre. Malek Adhel s'y jette avec lui; il lève le poignard, il va frapper... « O héros! écoute-moi, » lui dit Lusignan d'une voix expirante. Malek Adhel s'arrête pour l'écouter; mais le roi de Jérusalem perd connaissance avant d'avoir achevé sa prière. Le prince hésite à frapper d'un coup inutile un ennemi presque mort : tandis qu'il hésite, l'écuyer de Lusignan, qui vient de voir tomber son maître, le croit sans vie; et, fidèle à sa promesse, il se précipite sur le héros, et lui enfonce son épée dans la gorge; Malek Adhel surpris se retourne pour se venger; mais affaibli, épuisé par ses nombreuses blessures, il succombe enfin, ses yeux se ferment à la lumière, ses lèvres pâles et expirantes prononcent encore le nom de Mathilde; le mouvement et la chaleur l'abandonnent; il demeure étendu sur la poussière, qu'il baigne de son sang.

L'écuyer de Lusignan est effrayé lui-même de ce spectacle; il ne peut croire qu'un si fameux guerrier ait été sa victime; l'effroi s'empare de son âme, et si ce n'est plus le bras, c'est l'ombre de Malek Adhel qui le fait frémir : il voudrait s'éloigner de ce lieu effroyable, mais il voudrait emporter le corps de son maître; ses forces n'y suffisent pas. Il aperçoit dans l'escarpement des rochers un jeune pâtre qui s'y était réfugié avec effroi, tandis qu'autour de lui ses chèvres broutaient paisiblement l'herbe tendre et le feuillage des arbrisseaux; il l'appelle, il l'oblige à venir lui prêter son appui pour transporter le corps de Lusignan au camp. Dans leur route, ils rencontrent des Chrétiens qui fuyaient : « La bataille est-elle donc perdue? s'écrie l'écuyer. — Lusignan a disparu, répondent-ils, et Saladin et Malek Adhel sont vainqueurs. — Malek Adhel! reprend l'écuyer, Malek Adhel est mort; il vient de succomber sous les coups de Lusignan, de mon maître que voici couvert de blessures. » Les Chrétiens n'osent croire ce qu'ils entendent, ils répètent ces mots extraordinaires : « Malek Adhel vient de succomber! » De bouche en bouche ils volent jusqu'au sein des armées; à l'instant Musulmans et Chrétiens s'arrêtent interdits devant la terrible nouvelle; les premiers se frappent la poitrine, se roulent à terre avec désespoir. Les Chrétiens eux-mêmes ne peuvent s'empêcher d'être émus; cependant ils reprennent courage et profitent de la terreur des Infidèles pour les accabler : Saladin, victorieux jusqu'à cet instant; Saladin, toujours maître de lui-même dans les plus éminents dangers; Saladin, que les flèches les plus aiguës et les maux les plus cruels ne peuvent seulement faire changer de couleur, maintenant ne peut plus commander à la douleur qu'il éprouve; la mort de son frère l'a saisi avec tant de violence, que pendant un moment il oublie et son empire et sa gloire pour ne songer qu'à ce qu'il perd. Il est repoussé, vaincu; il se replie vers Ascalon, et va enfermer dans les murs de cette ville son profond désespoir et les débris de sa puissante armée.

CHAPITRE LIII.

Tandis que les Chrétiens, maîtres du champ de bataille, chantaient l'hymne de la victoire, le corps de Lusignan venait d'arriver au camp. On le transporta dans sa tente, et son écuyer, plus pâle, plus défiguré que lui, car le crime donne aux traits un caractère plus hideux que la mort même, le suivait en tremblant.

Geoffroi de Lusignan, à la vue de son frère sans mouvement et sans couleur, appelle autour de lui tous les secours de la médecine et de l'Eglise. L'archevêque de Tyr vient s'asseoir auprès du lit du mourant, afin de profiter du premier moment de connaissance pour le rendre du moins au ciel, si on ne peut le rendre à la vie. Mathilde, surmontant toutes ses répugnances, est entrée aussi sous sa tente : ses mains délicates s'occupent sans cesse d'exprimer le suc des herbes, et de choisir les simples dont se compose l'appareil des blessures. Les chirurgiens d'Europe, appelés auprès de Lusignan, s'étonnent de la profondeur des siennes : « On reconnaît les coups de Malek Adhel, » s'écrie l'écuyer. A ces mots, la princesse suspend son ouvrage, regarde l'écuyer, et lui dit d'une voix très-émue : « Est-ce donc Malek Adhel qui a blessé votre maître? — Oui, Madame, repond-il; mais c'est mon maître qui a tué Malek Adhel. — Il a tué Malek Adhel! » reprend la vierge en laissant tomber les herbes qu'elle tenait. Elle n'en peut dire davantage; ses nerfs se raidissent, son sang s'arrête, ses yeux se troublent, elle ne remue point et reste debout, pâle, immobile, comme si la vie l'eût abandonnée. L'archevêque, frappé de la nouvelle qu'il apprend, et des funestes conséquences qui y sont attachées, accourt auprès de Mathilde. Il s'efforce de lui dire quelques mots, c'est en vain; car lui-même est accablé de douleur. Mathilde ne sent plus rien; ses yeux secs et fixes ne versent aucune larme, et ses lèvres bleues et glacées semblent ne devoir plus s'ouvrir. Cependant, en la voyant dans cet état, l'archevêque retrouve des forces pour la consoler; mais ses paroles, loin d'aller au cœur de la princesse, paraissent ne pas même frapper ses oreilles; elle demeure dans la même attitude; Guillaume, plein d'alarmes pour elle, en éprouve de plus vives encore pour le prince; il dit à l'écuyer : « N'y a-t-il aucune ressource? Malek Adhel est-il entièrement perdu? — Perdu pour toujours. — Toujours, toujours! »

s'écrie la vierge d'une voix sour
déchirante, et avec un regard qui se
plonger dans les profondeurs imm
de l'éternité. L'archevêque est d'a
plus touché de ces paroles qu'il en
prend le sens, et qu'il voit bien q
n'est pas la mort de Malek Adhel
fait le désespoir de sa douleur. »
reprend très-vivement l'archevêqu
pondez-moi avec vérité, l'avez-vous
sans espoir? » L'écuyer, interdit d
l'archevêque, frappé de l'état de la
cesse, croit sentir dans son sein d
pents qui le dévorent, et sa bouc
peut proférer un seul mot. Le
trant Guillaume, accoutumé à lir
les consciences, a reconnu sur ce
pâle l'empreinte des remords; il pr
un mystère affreux, et veut l'éclai
l'instant. « Viens, suis-moi, » lui
Le coupable n'ose résister à cet o
l'archevêque le conduit sous une
voisine; il y fait transporter la prin
à peine sont-ils seuls tous les trois,
s'adresse ainsi au pécheur, qui trem
ses pieds : « Parle, dévoile ce que tu
quel ténébreux secret caches-tu
Grâce, grâce, s'écrie l'écuyer, co
s'il eût cru que Guillaume avait pé
le crime dont le ciel était déjà ins
— Tu nous as trompés, reprend
chevêque, Malek Adhel vit enco
Voilà les premiers mots que la prin
a entendus; elle tressaille, jette a
d'elle des regards égarés, et, se pr
tant aux genoux de l'écuyer, ell
presse contre son sein, les embras
ses mains tremblantes, en s'écrian
des sanglots : « Ah! dis donc, hâ
de dire que Malek Adhel vit enco
Misérable que je suis, répond l'é
éperdu, que ne puis-je au prix de
mon sang, racheter mon crime et
dre la vie à ce prince! » Mathilde fr
ses terreurs l'éclairent et lui rév
quel sang couvre les mains qu'elle to
avec un cri lamentable elle repou
meurtrier, en disant : « C'est toi,
toi qui lui as donné la mort. » Le
pable tombe la face contre terr
avoue son forfait : Guillaume l'é

, il pleure sur un atten-
s bientôt, rappelé à d'au-
r l'état de la princesse,
x de l'écuyer semblent
aison, il s'approche d'elle,
s ses bras, et lui dit :
ige, ma fille, tout n'est
tre encore; le bras des
oujours tremblant, leurs
urés : rarement ils trou-
es héros. — Oh! qu'il y
de vie, s'écrie Mathilde,
n l'y découvrir. » Et, à
sang ranimé porte une
sur son front abattu.
hel n'était plus, ajoute-
de vertus devaient être
nel! où serait votre jus-
votre vérité? — Ma fille,
ement l'archevêque, mou-
uleur, mais ne blasphè-
rtons, mon père, lui dit
partons sans différer :
guidera sur les traces
a marché. — Partons, »
evêque, aussi enflammé
que Mathilde elle-même
'amour.

es arrête point; la lune
des cieux et les éclaire.
unit de baume et de sim-
ux blessures; malgré sa
it de près la course ra-
esse : le remords semble
ailes au meurtrier, et,
urs qu'ils sont obligés de
r la rencontre des Chré-
nent au camp, la charité,
pentir, les poussent d'une
'ils arrivent bientôt vers
chers qui couvre de son
de Malek Adhel. En l'a-
eurtrier frissonne; il ne
loin; il détourne la tête
i s'élève contre lui; ses
idissent, et sa langue
prononcer aucun mot.
les yeux autour d'elle;
de l'éclat que les rayons
jaillir des armes d'un
précipite à genoux près

de lui, écarte ses cheveux, le reconnaît, se penche sur ce front souillé de sang et de poussière, pose une main tremblante sur son cœur, et demeure quelques minutes dans cet état de terrible émotion où on se sent comme suspendu entre l'immortelle félicité et l'éternel désespoir. Un mouvement, un souffle, vont décider son sort; elle attend; ses yeux sont fixes, sa respiration même est suspendue : on dirait qu'elle ne veut recommencer à vivre qu'avec son époux. Tout-à-coup un éclair de joie a parcouru, pénétré tout son être; d'une voix éclatante d'espérance, elle s'écrie, en voyant arriver l'archevêque : « Mon père, son cœur bat encore, le ciel est justifié. » Aussitôt elle déchire ses voiles pour étancher toutes les blessures du prince; ses mains semblent se multiplier; jamais tant de secours ne furent apportés avec plus de vivacité; jamais tant de force n'appartint à un corps si délicat : elle soulève la tête du héros, la presse contre son sein, la couvre de larmes, et réchauffe de sa pure haleine les lèvres pâles et glacées que la mort allait fermer pour toujours. Un faible soupir s'échappe de la poitrine du héros : « Mon Dieu, s'écrie Mathilde avec une ferveur exaltée, ce n'est pas pour l'amour que je vous implore; je ne vous demande rien pour moi, emparez-vous seul de son cœur, qu'il ne revoie la lumière que pour vous connaître; soyez, soyez son unique pensée. » Tandis qu'elle prie, l'archevêque applique sur les profondes blessures du prince un appareil dont il ne voit que trop l'inutilité : ce soin rempli, il songe à en remplir un plus grand : au pied des rochers, il a entendu le murmure d'une fontaine, et va remplir le casque ensanglanté d'une onde salutaire. « O vénérable saint, lui dit la princesse, priez, priez, Dieu ne vous refusera pas le salut de cette âme. » Guillaume arrose le front du héros de cette eau à laquelle la miséricorde du ciel lui a permis de communiquer une vertu divine; en cet instant, les rayons de la lune tombent à plomb sur le visage de

Malek Adhel; Mathilde voit ses yeux s'ouvrir à demi, et ses lèvres essayer quelques mots. « Mon père, dit-elle à l'archevêque en étendant la main vers lui, approchez, parlez-lui; ce n'est pas moi qu'il doit entendre. » Guillaume se courbe vers le prince. « Mon fils, lui dit-il, mon fils, Dieu vous attend, Dieu vous appelle. » A cet accent, Malek Adhel entr'ouvre ses paupières, et d'une voix si faible que, sans le silence de la nuit et l'attention de ceux qui l'écoutent, on n'aurait pas pu l'entendre, il dit : « Mon père, vous êtes donc revenu? vous n'avez point abandonné votre enfant. » Avec une vivacité passionnée, la vierge s'écrie : « Mon Dieu, mon Dieu, je vous bénis. — Oh quelle voix, dit-il en s'efforçant de se soulever, quelle voix vient entourer ma mort de délices? — Mon fils, répond le pieux Guillaume, donnez à d'autres pensées le peu d'instants qui vous restent, car ils peuvent vous obtenir une vie et une félicité sans terme. — Avec elle, mon père? » dit-il, en pressant la main de Mathilde de sa main languissante. En ce moment, Guillaume n'a pas le courage d'être sévère, et il espère qu'un Dieu tout d'amour acceptera une conversion opérée par l'amour. « Oui, mon fils, avec elle, répond-il, si vos derniers sentiments sont pour Dieu. » Alors il se hâte de répandre sur le prince l'eau sainte du baptême; il prononce les paroles sacrées, et, lui faisant embrasser le signe de la rédemption : « Adorez, lui dit-il, les rayons de ce soleil qui s'est éteint sur la croix pour vous éclairer, et ayez d'autant plus d'espérance de salut, que ce Sauveur a beaucoup plus de puissance pour vous le procurer, que toutes vos erreurs pour vous le ravir. » A ces mots, le prince quitte la main de Mathilde pour embrasser la croix; aussitôt la lumière divine et l'abondante vie qui la suit descendent par torrents dans son âme, il aime et il croit. « Célestes clartés, dit-il, je vous ai vues, je ne peux plus vous perdre : foi, espérance, amour, je me livre à vous.... Mathilde, reçois mes adieux; je vais t'at-

tendre. » La vierge baigne de la
visage de son époux, mais ce s
larmes de douceur; elle est sûre
sent de le retrouver, et, quand l'
bienheureuse est tout entière de
la mort qui va les séparer n'e
qu'une absence de peu de jours.
s'écrie-t-elle dans une sorte de d
tatique, sois heureux le prem
t'aime trop pour m'en plaindre.
chevêque réunit leurs mains,
voix tendre et grave, il leur dit :
chrétiens, pour toujours l'un à
Malek Adhel, va recevoir le pri
baptême; monte au ciel prépar
licité de ton épouse, tandis que
mes expieront ici-bas tes erreu
héros n'a plus de force que pou
ses yeux vers ce ciel qu'on lui
il les referme aussitôt, et son â
vole dans le sein du Dieu qui
la conquérir.

Mathilde contemple avec une
douleur cette tête pâle et superbe
tombe pour jamais sur la terre; m
n'espère plus, elle ne prie plus
elle espérait, qu'elle implorait u
cle, c'était pour le salut de son
maintenant qu'elle l'a obtenu, e
attendre un autre miracle, ni de
à Dieu que, pour un bonheur pér
il interrompe une *seconde fois*
de ses lois. Guillaume est ému
tesse, et sent qu'il doit l'être
core de reconnaissance; ses lè
saient des bénédictions, et laissen
per des soupirs : « O Dieu! s'éc
sanctifiez la douleur de cette
qu'elle se réjouisse du bien que
avez fait, sans regretter le bien q
lui ôtez.... Fille du Christ, c'est
douleurs que Dieu achève la p
de votre époux, c'est par vos larm
accepte son repentir; ne vous
donc ni de vos douleurs ni de vos
ne voulez-vous pas souffrir pour
Après un long silence, il ajoute
vez vos regards vers cet espace im
c'est là qu'est votre époux. —
père! il est là aussi, répondit-el
montrant le corps froid et livide

entourait de ses deux bras. — Ma fille, il faut rendre cette dépouille mortelle à la terre qui la réclame. — Non, s'écria-t-elle, je ne la lui rendrai jamais; non, je ne m'en séparerai plus. O mon époux! je jure de ne point te quitter; ne m'ont-ils pas assez éloignée de toi pendant ta vie? Que craignent-ils maintenant? m'envient-ils encore le plaisir que je goûte à voir tes yeux éteints, tes lèvres glacées, à m'envelopper avec toi des ombres de la mort? ce bien est le seul qui me reste, pourquoi leur cruauté veut-elle me le ravir? — Ma fille, reprit Guillaume, vous disiez, il y a quelques heures, Qu'il soit sauvé, et je ne me plaindrai pas; il est sauvé, et vous murmurez encore. — Non, je ne murmure pas, dit-elle en inondant de larmes le corps inanimé qu'elle pressait contre sa poitrine, je me réjouis, au contraire; j'adore les miséricordes de Dieu, je les bénis; mais jamais, non, jamais je ne me séparerai de Malek Adhel; partout je le suivrai : c'est moi seule qui poserai le voile funèbre sur ce front décoloré. Malheureuse! ne l'as-tu pas déjà fait une fois.... » Elle ne peut achever, trop de sanglots se pressent et l'étouffent; elle laisse tomber sa tête sur ce sein qui ne palpite plus, et semble partager sa mort. Guillaume se sent trop faible pour soutenir ce spectacle; la pitié est le seul sentiment par lequel il tient à la terre, et les maux d'autrui ont abattu quelquefois son courage. Il se détourne, il s'éloigne, il s'appuie contre le tronc d'un vieux palmier; et, dans l'amertume de son âme, il répète ces paroles des prophètes : « Comment es-tu tombé, Soleil des cieux, fils du Jour? toi qui foulais les nations, te voilà abattu jusqu'à terre. Ah! que mes yeux fussent une fontaine de larmes pour pleurer jour et nuit le blessé à mort. »

Parvenue au plus haut des cieux, la lune éclaire ce lugubre et solennel spectacle; elle frappe également sur le meutrier qui mord la terre en exhalant les cris du remords près de sa victime étendue sans vie; sur une beauté angélique, l'amour et l'espérance du monde, de ce monde qu'elle va quitter pour mettre dans un tombeau son amour et ses espérances; et, à travers les longues feuilles du palmier, ses pâles rayons tombent aussi sur cet homme vénérable vieilli dans la charité, également cher à Dieu et aux misérables, qui n'a joui que des biens qu'il a donnés, n'a connu que les peines qu'il a vu souffrir; et, par la longue habitude qu'il a de bien faire, fait le bien chaque jour, sans avoir même besoin de songer à la récompense qui l'attend.

Au milieu de ce morne et profond silence, qui n'est interrompu que par les gémissements du crime, les soupirs de la douleur, et les exclamations de la piété, le hennissement de quelques chevaux vient de se faire entendre; bientôt des hommes paraissent : l'archevêque reconnaît l'habit musulman; il frémit pour Mathilde, et se hâte d'aller à elle; les Infidèles l'aperçoivent et le saisissent. « Chrétien, lui disent-ils, que fais-tu là? est-ce toi qui as ôté la vie à Malek Adhel? — Je crois, au contraire, que je la lui ai donnée, répond-il d'une voix tranquille. » La princesse a entendu du bruit; elle se lève, tressaille, et, se plaçant devant le corps de son époux : « Hommes, n'approchez point, s'écrie-t-elle, ne me l'enlevez pas. » Un des Sarrazins se détache de la troupe, il court, il dit : « Je la reconnais, c'est la princesse d'Angleterre; mon maître doit être ici. — Je ne te le rendrai point, Kaled, reprend Mathilde avec un mélange de terreur et d'égarement; tu fus son ami, mais, n'importe, je ne te le rendrai point. » Kaled aperçoit le corps du héros; il se jette la face contre terre. « O mon maître! s'écrie-t-il en se frappant la tête, ô mon maître! voilà donc comme je devais te revoir! — Kaled, interrompt la princesse, ton maître est mort mon époux, je veux mourir auprès de lui. » Il répond : « Nous sommes venus, au risque de nos vies, chercher ces précieux restes pour les rendre à Saladin; ils lui appartiennent. — Ils n'appartiennent qu'à moi, s'écrie Mathilde, et si tu emportes mon époux, je te suivrai, Kaled, jusqu'au bout du monde; je te suivrai à

pied en te redemandant mon époux. » En parlant ainsi, elle retombe, et serre contre son cœur la main glacée de Malek Adhel. Tant de douleur et d'amour pénètrent l'âme de Kaled; il se souvient d'ailleurs combien elle fut chère à son maître, et croit ne pouvoir mieux honorer sa mémoire qu'en obéissant à la beauté qu'il aima. « Nous avons juré à Saladin de lui rendre la dépouille de son frère, répond-il, et nous lui obéirons; mais viens avec nous, illustre Chrétienne, et le sultan, touché de tes larmes, respectera en toi la veuve de Malek Adhel, et ne te séparera point de l'objet de ton amour. — Oui, sans doute, j'irai le lui demander, dit-elle vivement; et vous, mon père, adieu; retournez vers les Chrétiens et laissez-moi remplir un devoir en suivant le corps de mon époux. — Ma fille, répond le pieux Guillaume, je ne vous quitterai point. » Les Musulmans font un brancard, y déposent en pleurant les restes de Malek Adhel; la vierge marche à côté, la bouche muette et la tête voilée; l'archevêque suit de loin le cortége, en répétant à voix basse, et avec des interruptions régulières, ces versets des belles hymnes de la mort:

« Mes années coulent avec rapidité, et je marche par une voie de laquelle je ne reviendrai jamais; mes jours sont passés, ils ont décliné comme l'ombre; mes pensées sont évanouies, mes espérances, dissipées : je dis au sépulcre, Vous serez mon père; et aux vers, Vous serez ma mère et mes sœurs. Le sépulcre s'est élargi, a ouvert sa gueule sans mesure, et le monde y descendra avec sa magnificence, sa multitude, sa pompe, et tous ceux qui s'y réjouissent. »

Le funèbre convoi arrive aux premiers rayons du jour sous les murs d'Ascalon; on lui ouvre les portes; le peuple accourt, gémit, l'accompagne le long des rues qu'il traverse pour se rendre au palais; de tous côtés des éloges et des pleurs se font entendre; les soldats surtout éclatent en sanglots; ils arrêtent sur le seuil du palais le corps du héros qu'ils aimaient, et se prosternent alentour en

frappant leurs têtes contre la terr
prince magnanime! s'écrient-ils,
mort, mais ton souvenir est écri
nos cœurs avec tes bienfaits; *tu es*
et toutes les vertus vont *être ense*
avec toi : la justice, la générosit
bonne foi, s'évanouiront avec toi
après toi, les cruautés, les rapines,
reparaître de nouveau dans le mon
solé : le ciel a perdu sa lumière; le m
son plus bel ornement; l'empire, s
fenseur; et Saladin, son seul ami.

Cependant le convoi s'avance v
grande salle du palais; le sultan le
la tête couverte de cendres, et éto
avec peine la violence de sa douleu
mon frère! dit-il, en embrassant ce
inanimé, mon frère! mon seul am
ce bien toi....? Ah! comment port
sans toi le poids de mon empire?
vierge jette son voile en arrière,
cheveux épars, les vêtements déc
la majesté du malheur empreinte s
front, elle se prosterne aux pieds d
tan, et s'écrie : « Puissant monarqu
tous les biens que j'étais destinée à
séder sur la terre, il ne me reste q
cadavre; ne me l'ôte point, je t'en
jure..... — Que me demandes-tu?
rompt Saladin avec un grand tr
— Je te demande mon époux, rep
elle; avant de mourir, il a embras
foi; avant de mourir, *il a reçu me*
ments et les a emportés avec lui.
permets que je passe auprès de so
cueil ce peu de jours d'une triste
donne-moi de Malek Adhel tout c
reste de Malek Adhel sur la terre;
Saladin, prête l'oreille aux cris
épouse désolée. — Es-tu réelleme
pouse de mon frère? lui demande l
tan en la relevant avec bonté. L'a
vêque s'avance alors, et dit : « M
Adhel est mort Chrétien, il est me
poux de Mathilde. — Je sais que t
che n'a jamais prononcé un mens
Guillaume, lui dit le sultan; et si
autre que toi m'eût dit ces paroles,
rais refusé de les croire..... Malek
est mort Chrétien....! O beauté f
toi qui m'as ôté un frère pendant s

[redacted]

qui as causé sa perte, et qui me le ravis encore après son trépas, garde donc ton époux, puisque son dernier vœu fut pour toi. — Maintenant, dit-elle, en rejetant son voile sur son visage, je n'ai plus rien à demander au monde, et je vais lui dire un éternel adieu. — Veuve de Malek Adhel, lui demande le sultan, quel lieu choisissez-vous pour déposer ces restes sacrés? — Ils me suivront, répond-elle, au monastère du Carmel, dans cette retraite éternelle où je vais m'ensevelir; plus heureuse que je n'espérais, j'y vivrai près de mon époux. — Noble sultan, lui dit Guillaume, accordez quelques jours de trêve aux Chrétiens, pour qu'ils puissent faire en paix cette pompe solennelle. »

Saladin l'accorda; l'archevêque partit pour aller annoncer aux Chrétiens tout ce qu'ils avaient perdu, et ce qu'il leur restait à faire; il laissa Mathilde, jusqu'à son retour, dans le palais du frère de son époux : un vaste appartement tendu de noir est préparé pour elle; nuit et jour, auprès du cercueil de Malek Adhel, elle pleure et s'écrie : « Paix, paix à tes cendres, mon époux; et, s'il se peut, paix, paix aussi à mon âme! O mon âme! pourquoi te sens-tu pressée d'une si mortelle tristesse, et pourquoi demeures-tu plongée dans l'abattement? Celui que tu aimes a cessé de verser des larmes; et, tandis que ta faiblesse le rappelle sur cette terre, il goûte d'ineffables plaisirs au sein de la félicité suprême à laquelle Dieu l'avait prédestiné par sa miséricorde divine. »

CHAPITRE LIV.

La grande bataille d'Ascalon n'avait donné que la victoire aux Chrétiens; la joie ne l'avait pas accompagnée; et, en rentrant sous leurs tentes, Guillaume fut surpris d'y trouver, au lieu des éclats du triomphe, le silence de la consternation. Certains mots échappés au coupable écuyer avaient éveillé des soupçons sur la conduite du roi de Jérusalem, et sur la manière dont Malek Adhel avait été frappé. Richard seul refusait d'y croire; les autres chefs, que la même prévention n'aveuglait pas, n'apercevaient que trop bien toutes les preuves qui confirmaient cette accusation; et, humiliés de la honte dont un si odieux assassinat allait couvrir leurs noms et leurs exploits, ils ne songeaient qu'en frémissant au bruit que leur victoire allait faire dans l'univers, parce qu'il ne pourrait y retentir qu'avec celui d'un crime.

Il y avait d'ailleurs, parmi les Croisés, de trop grandes âmes et de trop nobles chevaliers pour que Malek Adhel n'y eût pas beaucoup d'admirateurs et d'amis. Ils avaient besoin de pleurer sa mort, ils ne l'osaient pas : la religion se fût peut-être offensée qu'ils eussent montré publiquement leur douleur; mais, en la cachant, leurs visages ne pouvaient la taire, et ceux dont la tristesse était moins vive, se sentaient néanmoins troublés de la chute de Malek Adhel. Il tombait, ce redoutable ennemi de la foi, et la foi devait se réjouir sans doute; mais l'orgueil de l'homme pleurait celui dont les grandes vertus avaient élevé si haut la dignité de l'homme; et, en le voyant suivre Montmorency dans la tombe, il semblait aux Chrétiens, comme aux Musulmans, que maintenant l'univers, vide de héros, ne méritait plus qu'on cherchât à s'y distinguer par des exploits que l'estime de ces deux grands hommes ne pouvait plus payer.

Le retour de Guillaume rompt le morne silence du camp. Maintenant qu'on sait que Malek Adhel est mort Chrétien, toutes les muettes tristesses osent éclater; maintenant que c'est un Chrétien qu'on pleure, ce n'est plus des pleurs qu'on se contente de verser, mais des gémissements qu'on fait retentir de toutes parts. Les Musulmans eux-mêmes montrent une peine moins vive; car, s'ils s'affligent de ce qu'ils ont perdu, les Chrétiens regrettent ce qu'ils auraient pu gagner. Les premiers souffrent du mal qu'ils ont reçu, les seconds, de celui qu'ils ont fait. « Ah! s'écrient les Croisés, en se disant l'un l'autre la douleur

qu'ils éprouvent, quel aveugle empressement nous poussait à détruire celui qui devait nous sauver? Hélas! quelques jours de patience encore, et la parole s'accomplissait, et Sion se relevait de ses ruines, et Malek Adhel lui-même eût posé la première pierre du nouveau temple : soutenu par ce bras invincible, le bras de l'enfer même ne l'eût pas ébranlé : maintenant quelles seront nos espérances? le sang innocent a souillé notre cause, Lusignan l'a versé, Lusignan est coupable : oh! élevons nos voix; pleurons sur le péché commis par un de nos frères; et toi, Eternel, châtie-nous; mais, jusque dans ta colère, souviens-toi que tu châties tes enfants; car, qui pourrait résister à ta colère? »

Telles sont les plaintes qui éclatent dans tout le camp; le nom de Lusignan n'y est répété qu'avec horreur. Guillaume entend ces cris et ne les réprime point; Richard étonné le prend à part, et lui dit : « Mon père, on accuse Lusignan du plus noir forfait, et vous gardez le silence! si votre charité ne l'a point défendu, vous l'avez donc jugé coupable? O mon père! se pourrait-il que Lusignan, que mon ami....? — Ne le nommez plus votre ami, interrompit l'archevêque, il n'est plus digne de l'être. — Que dites-vous? s'écria Richard en frémissant, Lusignan serait un assassin! — Malek Adhel est mort assassiné, reprit l'apôtre du Christ avec une profonde douleur, et c'est Lusignan qui a ordonné le crime. » A ces mots, le roi d'Angleterre, pâle, égaré, tomba sans force sur son siége. « Forfait inoui! s'écria-t-il; celui que j'appelais mon frère, celui que je pressais sur mon sein..... il a trahi l'honneur, et il vit encore! — Oui, repartit l'archevêque, il vit encore pour son plus grand supplice, car du moins il espérait ne pas survivre à son crime, et voulait précéder son rival dans la tombe. » Alors il explique quels furent les ordres de Lusignan, et sa charité y cherche des motifs de le trouver moins coupable; mais l'inflexible honneur ne le permet pas, et Richard est prêt à s'indigner de l'in-

dulgence de Guillaume. « Mon p
crie-t-il, point de pardon, point
don; le meurtrier n'en mérite
poursuivi en tous lieux par la ve
divine, il doit l'être aussi par le
mes, et nous ne devons point de
corde à des crimes pour lesquels j
que le ciel n'en a pas..... Je romp
jure à jamais tous les nœuds qui
chèrent à Lusignan; je vais pr
ma haine aussi hautement que
clamai jadis mon amitié, car
ne supporterait pas qu'on lui s
seulement un reste de pitié pou
sassin. » Il dit, et va dans tout
répandre l'amertume de son â
gnée; tous les Chrétiens la parta
ne s'en trouve pas un qui excu
gnan, pas un qui ne le condam
clameurs courent, volent d'un
camp à l'autre, et Lusignan ne s
lera que pour les entendre. La pert
sang le laisse encore sans mouv
mais on a répondu de sa vie. Il vivr
tandis que la terre a bu le sang de
cent! il vivra, et Malek Adhel n'e
mais celui-ci, mort en paix ave
a déjà reçu l'immortelle couro
Lusignan ne rouvrira ses yeux
que pour apprendre son crime,
voir connu du monde entier,
sentir la honte et le remords, p
dre tout à la fois *Mathilde*, *l'ho*
l'amitié de Richard, le trône de Jér
et l'estime de l'univers. Il ne retr
donc la vie que pour être puni,
se repentir peut-être; car il n'app
pas à l'homme de mettre des bor
miséricordes du ciel.

Cependant, du haut de Césarée
ches funèbres ont retenti; Pt
aussi sonne les paroles de la m
Conrad lui-même a voulu que sa s
Tyr rendît un pareil hommage a
chrétien : tout est deuil et trist
long des côtes dont les Croisés dis
tout aussi est deuil et tristesse
des côtes dont Saladin est maître
et les deux mondes, réunis un m
gémissent ensemble sous le p
même malheur.

[redacted]

loin d'Ascalon, à l'entrée d'un
qui va droit au Carmel, les Chré-
ont venus attendre les précieux
que Saladin a promis de leur ren-
s y élèvent une croix; c'est sous
bre sacrée qu'ils veulent recevoir
dres de Malek Adhel.
tôt, sorti des portes d'Ascalon,
oi funéraire approche : deux chars
, tendus de noir, roulent lente-
ur le sable; le premier contient
reste des plus grands hommes sur
e quand Dieu leur a retiré son
; dans le second une victime vo-
e, morte au monde comme l'époux
suit, va achever sa course en ce
t ces deux cercueils, marchant
même tombeau, également muets,
et recouverts aux yeux des hom-
e leur permettent pas même de
quel est celui où l'on pleure en-

lin à pied, le visage pâle, la con-
austère, et les habits déchirés,
e vers les Chrétiens, et leur dit :
us donne celui qui s'est donné à
nais il faut que son meurtrier me
ré. » Richard, portant la parole
us les Chrétiens, répond : « Nous
ons comme toi l'assassin de ton
le notre frère; mais il n'appartient
ieu de mettre la main sur la tête
s; ces grandes puissances ne relè-
e de ce grand tribunal : cepen-
ois tranquille, le forfait sera puni,
ng du juste ne restera point sans
nce; car Lusignan, en horreur
nmes, abandonné des siens, sera
e privé de vie, il vivra sans hon-
. — *Semblable a l'esprit immonde sorti de l'homme*, ajouta l'arche-
se promenant par les lieux ari-
erchant du repos et n'en trou-
oint[1]. » Après un court silence,
n répondit : « S'il est ainsi, je
tisfait. » Ensuite il ajouta, avec
et sourd gémissement, montrant
leux chars : « Le voilà, prenez-le,
e c'est parmi vos morts qu'il a
choisi sa demeure. » Il dit, et sa grande âme, prête à être accablée par la douleur, se relève pourtant avec courage. Il fait signe à son peuple d'abandonner aux Chrétiens le cercueil de Malek Adhel : les Sarrazins ne peuvent s'y résoudre; ils se jettent sous les roues du char, se roulent dans la poussière, embrassent les restes de leur héros en poussant des cris lamentables; mais Saladin fait un second signe, et il est obéi. Les Musulmans se reculent, le cercueil reste seul, les Chrétiens s'avancent et l'entourent; il est à eux, ils le déposent au pied de la croix qui l'a conquis, et aussitôt les prêtres célèbrent cette grande victoire en commençant les hymnes de la mort.

Ce devoir rempli, les deux chars, guidés par les Chrétiens, vont recommencer à rouler vers leur dernière demeure : cependant l'archevêque de Tyr s'avance vers Saladin, et lui dit : « Ne viendras-tu pas voir quels honneurs tous ces rois et tous ces peuples vont rendre à ton frère? — Non, repartit le sultan, je ne puis assister à vos cérémonies, ma foi est ailleurs : mais ceux de mes sujets qui voudront les voir peuvent vous suivre; ils viendront me redire si vos pompes ont été dignes de la plus grande conquête que vous ayez jamais faite sur moi. » Ayant parlé ainsi, il se retire. Quelques Musulmans le suivent, un beaucoup plus grand nombre veulent être témoins de la sépulture de leur prince; ils se mêlent aux Chrétiens; ils entendent leurs chants funèbres; les airs en retentissent; de toutes parts les peuples accourent, élèvent la voix; les prières sacrées montent jusqu'au ciel; et ces efforts, ces vœux de l'Église, répétés de colline en colline, arrivent jusqu'à Saladin, et lui font entendre les derniers cris par lesquels cette sainte mère achève le bonheur et la conquête de ses enfants.

L'archevêque de Tyr lui seul ose soulever le voile funéraire qui couvre la vierge sans tache, l'agneau qui va s'immoler; nul autre que lui ne contemple cette douleur auguste et résignée, et n'entend les accents de ses lèvres pieuses qui, pour

[1] atthieu, ch. xii, v. 43.

toute plainte, pour tout murmure, ne laissent échapper que ces paroles : « *Mon âme est triste jusqu'à la mort ; veillez et priez avec* moi [1]. » — O fille du Christ, répond Guillaume en mêlant des larmes avec ses discours, répétez aussi ces autres paroles de votre divin maître : *Dans le monde vous aurez de l'affliction ; mais ayez bon courage ; j'ai vaincu le monde* [2]. »

Quand le lugubre convoi eut atteint le sommet du Carmel, de ce lieu révéré où le plus grand des prophètes, enlevé dans un char flamboyant, fut porté dans le sein des anges, et passa de la vie à l'éternité sans avoir connu les ténèbres de la mort ; les rois, un cierge à la main, la tête découverte, les pieds nuds, entrèrent avec respect dans l'enceinte sacrée. Les Chrétiens les suivent ; on arrête les Musulmans, ils demeurent en arrière ; l'archevêque de Tyr les voit et pleure sur eux ; il se souvient que, jadis au désert, *Jésus ayant vu une grande multitude autour de lui, fut ému de pitié, parce qu'ils étaient comme des brebis qui n'ont point de pasteur* [3]. « Oh ! s'écrie-t-il avec enthousiasme, *toute chair verra aujourd'hui le salut de Dieu* [4]. Venez, venez aussi. — Mon père, que faites-vous ? lui dit-on ; des Infidèles marcheraient ici ! » Guillaume répond, avec un accent plein de véhémence et d'inspiration, en montrant le cercueil du héros : « *Un grand miracle s'est fait, et Dieu a visité son peuple* [5] ; laissez-le donc s'achever, car *celui qui est assez puissant pour faire naître de ces pierres mêmes des enfants à Abraham* [6], pourra bien appeler ceux-ci jusqu'à lui. » Il dit : l'espérance, la charité, et la foi, parlent avec lui, et les Musulmans ont passé.

Les Filles du Carmel, prévenues par Guillaume, ont orné l'humble simplicité de leur église de toute la pompe dont les rois de la terre aiment à s'entourer. Elles

[1] S. Mathieu, ch. xxvi, v. 38.
[2] S. Jean, ch. xvi, v. 35.
[3] S. Marc, ch. vi, v. 34.
[4] S. Luc, ch. iii, v. 6.
[5] S. Luc, ch. vii, v. 16.
[6] S. Luc, ch. iii, v. 8.

savent que le héros qui viola leur
touché par Dieu, va venir reposer
elles, et demander après sa mort le
res de celles qu'il offensa pendant
Ces âmes, nourries de l'esprit d
maître céleste, d'amour et de miséri
avaient déjà oublié leur injure ; el
se la rappellent en ce moment qu
en obtenir le pardon ; et, grâce à l
tercession, les cendres de Malek A
entrant sous les voûtes de ce temp
profana, y entrent en paix avec l

Cependant, hors l'archevêque de
les évêques de Bethléem et de Ptol
nul regard mortel n'a pénétré da
térieur du cloître, et n'a seulement
l'ombre du chaste *habit* des vier
l'habitent. Retirées au fond du sanc
dans le vaste chœur où seules elles
droit d'entrer, deux épais rideaux
tus à quelque distance l'un de l'aut
séparent des hommes et les déro
tous les yeux. Ainsi la piété, anti
sur les droits de la mort, semble, de
terre misérable où elles sont encor
avoir déjà transportées vers un mo
monde, invisible, inconnu au res
humains, et où Dieu seul habite ave

La royale vierge, qu'elles ont
dans l'intérieur d'une des cours d
nastère, n'a pas encore acquis le d
s'asseoir à leurs côtés : cachée cepen
mais moins cachée qu'elles, elle
marqué sa place dans l'intervalle de
rideaux, entre leur sanctuaire et le
mes, et pour ainsi dire, sur la limi
les sépare du monde.

La voûte du temple est éclairée
pâle lueur des cierges funèbres ; des
ches de pins et de cyprès jonchent le
sur chaque colonne, une inscription
de mort ; des figures de marbre dis
expressions muettes de douleur,
cœur de tous les assistants s'écha
les sanglots et les douleurs bruy
Au milieu de ces signes du deuil
trépas, l'autel seul conserve son é
sa magnificence, comme pour di
hommes que, seul il ne participe p
la mort : la majesté d'un Dieu y
tout entière ; elle s'élance des rayo

il, et les anges, tenant l'encen-
ındent le parfum des saints.
s entourent la chaire évangéli-
uillaume vient de monter; Bé-
la désolée Bérengère, vêtue de
ternée au pied d'un autel écarté,
enfant entre ses bras, prie,
le l'innocence, pour l'âme de
aiteur, et demande à la chaste
vierges, du repos pour l'affli-
estituée de consolations, pour
t la tempête a surpris et brisé
Les Chrétiens, la face humiliée
erre, attendent, dans un saint
nent, les paroles et la présence
et plus loin, vers la porte de
es Musulmans, réunis et pres-
mble, s'étonnent de ce qu'ils
t se demandent où ils sont;
'étonnent bien plus quand l'ar-
de Tyr, faisant lever le rideau
rait Mathilde de l'auguste as-
ils aperçoivent cette tendre
veuve de Malek Adhel, la fille
couchée sur la cendre auprès
il de leur maître, et recouverte
nortuaire : déjà l'or de sa che-
orne plus sa tête dépouillée, et
es tresses éparses autour d'elle
que la cérémonie de sa mort a
mencé.

e vue, tous les cœurs se fen-
les ruisseaux de larmes s'échap-
ous les yeux.

evêque de Tyr élève les mains,
voix majestueuse, répond à
s douleurs par ces mots : *L'E-
me; terre, sois joyeuse.* Il dit,
divines espérances, descendues
vec ces paroles, s'emparent de
s âmes, et commencent à en
s humaines tristesses; l'arche-
rend alors avec le prophète, en
le cercueil de Malek Adhel :
'ai pris par la main pour te
des extrémités de la terre; je
lé des lieux les plus éloignés:
oisi, ne crains plus rien, parce
is maintenant avec toi [1].

[1] ..., IX, v. 10.

« Voilà, ajouta-t-il avec une grande véhémence, voilà le sort du prince qui gémissait, il y a peu de jours encore, sous les chaînes de l'enfer, et vous pleurez! voilà le miracle que Dieu a fait pour son peuple et à la vue de ses ennemis, et vous pleurez! Jamais, non, jamais rien de si grand ne s'est montré à Israël : un prince impie naît tout-à-coup en Orient, et déjà il menace notre culte; semblable à la foudre, il dévore les Fidèles et leurs armées : en vain l'Europe vomit contre lui des milliers de soldats, le bras de Malek Adhel s'élève et va tout détruire; encore quelques jours, et l'empire du Christ sera effacé, et les portes de l'enfer auront prévalu. Mais Dieu voit nos misères, et il en a pitié; il enchaîne ce bras que le monde entier ne pouvait enchaîner; il parle, et le héros est à lui. Voilà ce qu'il a fait, ce que vous avez vu, Chrétiens, et vous pleurez! Et cette vierge, continua-t-il en montrant Mathilde, pourquoi gémit-elle? quels biens reproche-t-elle à Dieu de ne lui avoir pas accordés? aurait-elle voulu vivre sans épreuves, pour mourir sans mérites aux yeux de son Créateur? O vierge! bienheureuse vierge! quel sort fut jamais plus beau que le tien? En vain les hommes et leurs intrigues, le monde et ses tentations, se sont ligués contre toi : la religion a été plus forte pour te soutenir qu'ils ne l'ont été pour t'accabler : l'enfer même s'est joint à eux; versant dans ton cœur les poisons de l'amour, il a voulu t'entraîner dans ses gouffres, en te livrant à un Infidèle; mais, aidé de Dieu, tu as vaincu l'enfer, et des poisons qu'il avait préparés pour ta perte, tu as fait des germes de salut pour le héros que tu aimais. Maintenant, Mathilde, pourquoi donc ces larmes? si ce ne sont des larmes de reconnaissance pour ce Dieu qui, pendant seize années de paix et de retraite, se plut à t'instruire dans sa loi, afin de t'élever à sa gloire; pour ce Dieu qui, au bout d'une seule année d'affliction, terme si court qu'il n'est rien même aux yeux des hommes, et qu'il est déjà passé

pour toi, t'amène ici triomphante de tous les périls dont il t'a sauvée, et victorieuse de tous les piéges qu'il a fermés sous tes pas; pour ce Dieu qui, satisfait de ta docilité à l'entendre, de ta soumission à ses ordres, t'ouvre le port, te reçoit dans son sein et bien avant le terme de ta course; et, encore dans l'âge des erreurs, t'assure la palme immortelle dont il couronne le front du juste? O Mathilde! de quoi te plains-tu? ne sais-tu pas ce qui t'attend? Pour des épreuves de peu de jours, des afflictions de quelques heures, des misères qui passent, ne sais-tu pas ce que Dieu t'a promis? Ecoute, et des voûtes de ce temple, du sein de cet autel, du fond de ces tombeaux, n'entends-tu pas toutes ces voix qui s'élèvent et s'écrient : *L'éternité! l'éternité!* »

La vierge relève sa tête, et, montrant encore une fois au monde ce visage ravissant qu'il ne devait plus revoir, elle étend la main vers la tombe de son époux, et dit :

« Et pour la conversion de cet homme-là, quel est le prix que Dieu a promis? »

A ces mots, c'est l'immortelle armée des saints qui vient de descendre tout entière; les harpes d'or des chérubins ont frémi, et les chœurs d'anges retentissent de toutes les parties de l'Eglise, et répètent, en se mêlant à la voix des hommes : *L'éternité! l'éternité!*

Non, ce n'est plus une créature mortelle que cette vierge qui se lève tout-à-coup du milieu de ces ombres de la mort où elle était ensevelie; ses regards sont enflammés, son visage, rayonnant; une sorte de divine joie étincelle dans toute sa personne, son œil a vu la béatitude infinie : par-delà tous les cieux, l'époux qu'elle pleure lui est apparu couché dans le sein de l'Eternel, et à présent elle ne pleure plus; d'une voix éclatante, elle s'écrie :

« Gloire, gloire suprême! inexprimables félicités!.... »

Elle retombe; la céleste vision a disparu, mais le sentiment en demeure à jamais dans son cœur; et maintenant,

monde, offre-lui tes pompes, t
même tes amours, et jusqu'au
qu'elle a si longtemps désiré,
rejettera; tu n'es plus assez ric
la tenter, et tes biens périssabl
touchent plus; car Dieu vient
donner l'avant-goût de ceux qu
dent, et que ses sacrifices et sa v
ont mérités. En ce moment s
on croit, dans ce temple august
partout la présence de Dieu : c
est partout, même dans le cœur
sulmans : jamais leurs yeux n
vu, jamais leurs oreilles n'ava
tendu ce qu'ils viennent de voir
tendre. Les paroles de Guillau
éclairs de gloire et de bonheur
tent des yeux de la vierge, ce
célestes qui résonnent dans les
Chrétiens qui osent appeler Die
eux, et cette charité divine qui
à s'y rendre, tout frappe, étonn
jugue les Infidèles; éperdus, opp
et poussés par une main invisible,
précipitent à travers les Chrétien
tent de grands cris, et, se prost
autour de la chaire de Guillau
frappent la terre de leurs fronts,
pétant : « Père, ô père! nous cro

Et maintenant qu'on demande c
le bonheur du juste! Regardez d
cœur de Guillaume, dans ce cœ
sommé de charité, et qui ressent
qui procède de l'amour de Dieu
tant de cœurs qu'il a de frères qu
tagent : son visage est couvert d
lantes larmes; d'une voix émue,
voix où il a mis toute son âme, il s
en tirant un crucifix de sa poitr
l'élevant au-dessus de sa tête : « L
mortels, le voilà, Chrétiens, c
est descendu sur la terre pour f
jour de la mort le jour du triom

Les Musulmans répètent, en fr
encore leurs têtes : « Père, ô père
l'adorons. »

Ce n'est plus qu'un seul peup
n'est plus qu'un seul cœur, les Ch
embrassent leurs frères, et auprè
se prosternent et adorent.

« Cendres de Malek Adhel, ré

ntinue l'archevêque; noble hé-
e la poudre où tu dors; lève-toi,
ster à ta plus belle victoire; du
mort tu as parlé à leurs cœurs;
x qui sortent du fond des tom-
t celles qui persuadent le mieux.
n peuple, tu leur ouvres le ciel,
lut est le prix de ton sang. *O
onservez par votre nom ceux
venez de lui donner, afin qu'ils
t qu'un avec lui, et que, là où
y soient aussi pour contem-
loire que vous lui avez réser-*

vêque descend de la chaire
bénit ses nouveaux enfants;
nt de leur conférer le baptême,
mmer le sacrifice de la vierge:
e beauté se lève, revêt la bure
les filles du Carmel, prononce
satisfaite le vœu qui la sépare
n monde; puis, tendant la main
éophytes qui furent les sujets
Adhel : « Adieu, mes frères,
le, nous le retrouverons. » Elle
yeux avec émotion à l'aspect
d, de ce roi, de ce frère qu'elle
us revoir, et essuie quelques
passant devant Bérengère.
regards sont attachés sur elle;
miration et d'attendrissement,
que de pitié, en elle tout est
evé, sublime, comme la reli-
aquelle elle s'appuie, et la foi
ient : elle fait quelques pas en
le approche du dernier rideau;
le soulève et s'écrie : « Voici
Elie qui s'apprête aujourd'hui
dans le chariot de son père. »
erge se courbe, elle a disparu;
le auquel elle échappe sans re-
pé de ses derniers regards, et
accents qui s'élèvent derrière
ui la cache, se demande si ce
lans le ciel qu'elle vient d'en-
l'éternité qui lui fut promise
jà commencé pour elle.

ch. XXVII et XXVIII.

CONCLUSION.

Une année s'écoula; et, durant ce temps, jamais un murmure ne sortit des lèvres de la vierge, ni ne commença seulement dans son cœur : prosternée devant les saints autels, elle bénissait Dieu de n'avoir pas fait sa destinée comme son imprudence l'avait si longtemps désiré. « Hélas! disait-elle, quel eût été mon sort, si, unie à Malek Adhel, je l'avais vu, entraîné par son frère, chanceler dans la foi? toujours combattu entre une nouvelle religion et une ancienne amitié; mauvais Chrétien ou mauvais frère, et ne pouvant exercer une vertu sans qu'une autre vertu en gémît; que de tentations nous eussent assaillis! combien de fois aurions-nous succombé! à présent peut-être, victimes du péché, nous expierions, par d'éternelles larmes, nos plaisirs d'un jour, au lieu que c'est par des biens éternels que nos fugitives douleurs nous seront payées; en cet instant, sous les sacrés parvis, mon époux jouit des ineffables délices; il me regarde, me sourit, m'attend, me désire.... O mon Dieu! on a donc encore un désir auprès de vous! »

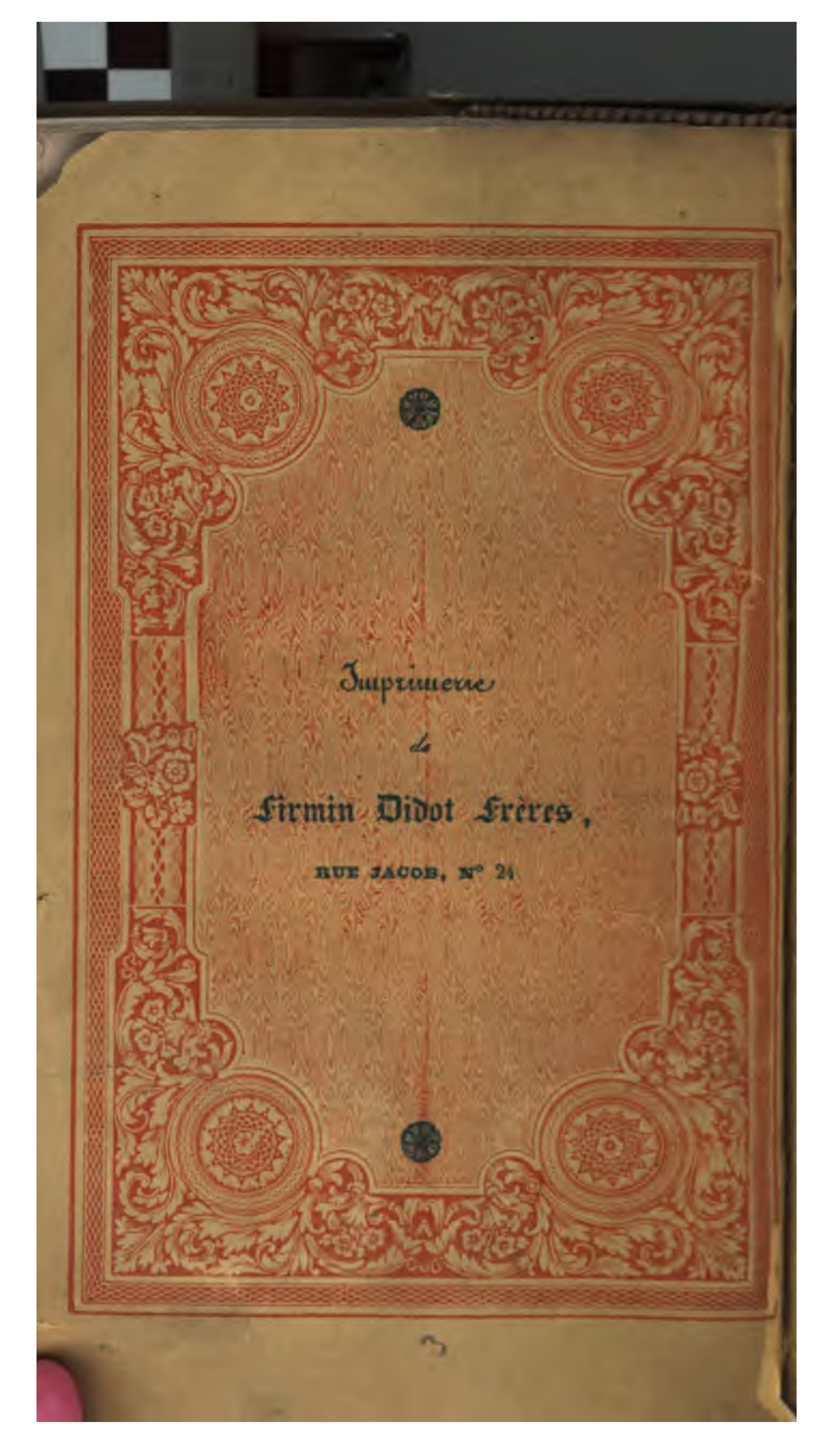
Mais ce cri, où l'amour se mêlait encore, se tempéra avec le temps; et la pensée de Malek Adhel s'entoura de tant de religion et de pureté, qu'elle se confondit bientôt dans son âme avec celle de Dieu lui-même. Le tombeau de son époux, qu'elle visitait chaque jour, ne lui offrait que des sujets de bénédictions : elle y priait, elle n'y pleurait plus; et elle reconnaissait enfin que nos peines sont, bien plus que nos joies, les enfants de la miséricorde de Dieu, puisque nos joies nous ramènent à nous, et que nos peines nous ramènent à lui.

Un jour cependant, du haut d'une des tours du monastère, elle aperçut dans la vaste mer un vaisseau qui partait pour l'Europe, et cinglait vers l'Occident; elle reconnut le léopard d'Angleterre, les armes de sa patrie, et le pavillon royal, avec ses flammes et ses longues banderolles rouges. Richard, Bérengère, tous ses

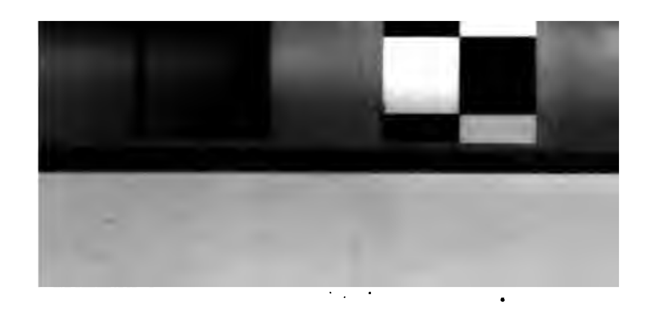
parents, ses amis, s'éloignaient pour toujours; ils voguaient vers un autre hémisphère, elle restait seule dans l'Orient, sans famille, sans liens... A cette pensée, elle regarde encore le vaisseau; les couleurs en étaient effacées, et la voile ne paraissait plus que comme un point blanchâtre dans l'horizon : bientôt elle disparut tout-à-fait; alors le cœur de la vierge s'oppressa, et il s'en échappa un regret; mais ses yeux s'élevèrent vers le ciel, retombèrent sur les cendres de ses époux, et ce regret fut le dernier.

FIN DE MATHILDE.





Imprimerie
de
Firmin Didot Frères,
RUE JACOB, N° 24











THE BORROWER WILL BE CHARGED AN OVERDUE FEE IF THIS BOOK IS NOT RETURNED TO THE LIBRARY ON OR BEFORE THE LAST DATE STAMPED BELOW. NON-RECEIPT OF OVERDUE NOTICES DOES NOT EXEMPT THE BORROWER FROM OVERDUE FEES.

